

Bibliothèque des Muses.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



LE TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE,



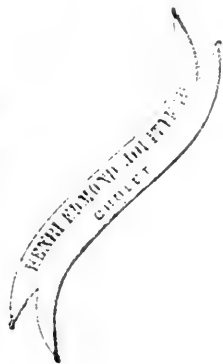
OU
MÉMOIRES D'UN HOMME DU MONDE

REVENU DES ERREURS DU PHILOSOPHISME MODERNE ;

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR J.-F.-A. BUYNAND DES ÉCHELLES.

*Deum time, et mandata ejus observa, hoc
est enim omnis homo. Eccl. Xll. 13*



LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, 55.

1845.



AVERTISSEMENT.

AVANT qu'une fausse philosophie eût confondu toutes les idées, essayé de détruire tous les principes, de renverser toutes les vérités pour ouvrir la carrière à toutes les erreurs, et par une suite nécessaire, à tous les vices, il suffisait au plus grand nombre de connaître les dogmes de la religion, d'étudier ses préceptes, d'y conformer sa conduite, d'agir enfin dans la simplicité de la foi; mais, dans le malheureux siècle où nous vivons, cette connaissance superficielle de la religion ne saurait suffire. Entouré, dans toutes les classes de la société, d'ennemis qui ne cessent d'attaquer, il faut que le chrétien sache se défendre, et conserver la pureté de sa foi au milieu des dangers de tous les genres. L'instruction première qu'on donne à l'enfance n'est pas assez nourrie pour tenir contre ce débordement de discours impies et blasphématoires, dont les oreilles sont continuellement frappées; contre le poison de ces livres infâmes que l'impiété a trouvé le moyen de répandre partout. Il ne suffit plus de connaître les dogmes sacrés de la religion; il faut connaître aussi les preuves sur lesquelles ils sont appuyés, les bases solides sur lesquelles repose cet édifice inébranlable; il faut pouvoir embrasser ce merveilleux ensemble, ce tout admirable qui lie le dogme à la morale et la morale au bonheur; il faut étudier les rapports qui unissent l'homme à la divinité, rapports si doux et si consolants, seule source de la félicité de l'homme sur la terre, afin que l'esprit, étant bien convaincu, et le cœur pénétré, on puisse opposer un mur d'airain à ce torrent dévastateur qui menace de tout engloutir.

Sans doute , un grand nombre d'apologistes de la religion ont mille fois réduit en poudre tous les vains sophismes de l'impie et montré à l'univers sa nudité ; et si la religion a gémi , en voyant des productions monstrueuses paraître sous une infinité de formes différentes , elle a été consolée , en voyant ses nombreux défenseurs soutenir ses dogmes avec toute la force de l'éloquence et de la vérité. Mais la plupart de ces savants écrits deviennent inutiles à ceux pour lesquels ils ont été faits. Qui pourrait lire , dans un siècle aussi frivole que le nôtre , une dissertation sérieuse sur la religion ? Quel est le jeune homme qui voudra sacrifier un instant de plaisir à une instruction sur la nécessité de laquelle il cherche à s'aveugler ? Il faut donc un livre qui unisse l'agrément à l'utilité , qui intéresse , qui attache , qui pique la curiosité , dont l'intérêt aille toujours croissant , dont toutes les parties se rattachent avec méthode , mais sans monotonie , afin que le jeune homme qui commence à sentir sa force , et qui a besoin d'être éclairé pour résister à l'entraînement de l'exemple et de ses propres passions , puisse mesurer d'un coup - d'œil l'abîme où conduisent de fausses doctrines , et le port où il sera à l'abri des tempêtes. LE TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE du célèbre *Olavidès* , nous a semblé remplir toutes ces conditions : *il est écrit avec force , plein de sentiments chrétiens , et renferme de grandes beautés.* L'auteur , incrédule d'abord , ne revint à la religion qu'après avoir solidement étudié les preuves du christianisme. Aussi cette partie de son ouvrage est-elle pleine de profondeur et de force. Heureux ensuite dans la pratique de cette religion sainte , il voulut contribuer au bonheur de ses semblables en dépeignant cette félicité si douce qu'il goûtait lui-même , il prend le philosophe dans le sein de l'incrédulité , écoute toutes ses difficultés , tous ses doutes , les détruit , l'amène à ce pas si difficile de la conversion , l'instruit , lui découvre les admirables beautés de la religion , lui fait goûter le bonheur le plus pur dans le sein de sa famille , le rend une seconde Providence pour les malheureux , nous le

montre enfin goûtant les douceurs de la paix sur son lit de mort, et allant jouir de la récompense éternelle. Mais tout est plein de vie et d'onction ; les scènes se succèdent et ramènent toujours quelque chose d'inattendu : il instruit, il pénètre, il est touchant, fort, véhément, et satisfait enfin pleinement l'esprit et le cœur. Aussi, le succès de ce livre a-t-il été prodigieux ; huit éditions ont été faites dans les deux premières années ; il a été traduit en italien, en français, etc. C'est cette dernière traduction que nous avons cru devoir donner de nouveau au public, non pas telle cependant qu'elle a paru en 1805 ; on a reproché avec raison à l'auteur trop de diffusion, défaut assez ordinaire aux auteurs espagnols : l'ouvrage d'ailleurs renfermait plusieurs plans devenus absolument impraticables : on les a retranchés ; et, sans rien ôter à la substance de l'ouvrage, on l'a resserré dans les parties qui paraissaient trop diffuses, et où l'intérêt semblait languir : nous croyons que l'ouvrage n'a pu qu'y gagner ; il a plus de rapidité et par conséquent plus de force. Quelques additions ont été faites dans les endroits où on les a jugées nécessaires. Enfin, on n'a rien négligé de tout ce qui pouvait rendre cet ouvrage plus utile et plus agréable au lecteur.



PRÉFACE.

DES évènements aussi tristes qu'inévitables m'avaient conduit ou plutôt entraîné en France. Je me trouvais à Paris dans l'année 1789, et je vis naître l'effrayante révolution qui, en peu de temps, mit à deux doigts de sa perte l'un des plus riches et des plus puissants royaumes de l'Europe. Je fus témoin des premiers évènements désastreux qui marquèrent ses commencements, et voyant que chaque jour les passions prenaient un plus grand essor, et présageaient les malheurs les plus funestes, je me retirai dans un lieu peu habité.

Je cherchais tout à la fois à m'épargner la vue de ces terribles objets, et à me soustraire aux dangers des évènements; mon intention était de vivre ignoré, de repasser, dans l'amertume de mon cœur, le temps passé de ma vie, et de m'occuper de l'éternité. Hélas, la discorde, le désordre et l'agitation régnaient jusque dans les lieux les plus déserts; il n'existait plus d'asile pour la paix de l'âme.

Malgré les distances, malgré mon éloignement, mon cœur était continuellement déchiré. De funestes nouvelles se répandaient et se multipliaient avec une rapidité qui allait toujours en croissant. Les courriers se succédaient sans cesse, et n'apportaient que de nouveaux motifs d'étonnement et de douleur.

On n'entendait plus parler que de séditions, d'incendies, de dévastations et de meurtres continuels, dont la France entière était devenue le théâtre. De nouveaux décrets bouleversaient sans cesse l'état, et détruisaient rapidement les établissements les plus utiles et les plus respectables. Nous pleurions la mort tragique du roi et de sa famille infortunée, ainsi que celle d'une multitude de victimes illustres et innocentes, dignes d'un sort moins malheureux.

L'abandon imprévu, et l'abolition subite et entière de la religion et de son culte, mirent le comble à tant d'horreurs. Un jour, sans ordre et par un mouvement populaire suscité par quelques impies, je vis le temple où nous avions si souvent versé des larmes de componction et d'amour aux pieds de Jésus-Christ, l'Eglise où nous célébrions tous les jours les saints mystères, se transformer

en un temple profane , sous le nom du *Temple de la Raison*.

Ce spectacle honteux et déchirant n'était que la répétition de ce qu'on voyait partout. Dans ce jour fatal, les autels de la France furent dépouillés avec violence des statues des saints , et consacrés aux idoles. *Marat* et *Pelletier* occupèrent les lieux d'où l'on venait d'expulser saint *Pierre* et saint *Paul*. Le Dieu des chrétiens et ses ministres furent chassés de cette enceinte sacrée ; et aux hymnes religieux consacrés au Dieu des armées , on substitua des cantiques profanes et de lubriques chansons..... La maison de la prière devint tout-à-coup le théâtre dégoûtant des fêtes les plus sacrilèges et les plus obscènes.

Qui aurait pu croire qu'une des nations les plus éclairées de l'univers verrait s'opérer dans son sein un bouleversement si horrible ; qu'elle renfermât un si grand nombre de personnes , qui à la voix de quelques incrédules , se porteraient avec une si grande fureur au dernier période de l'iniquité ; que la masse du peuple la plus nombreuse et la moins corrompue verrait avec indifférence outrager une religion antique et sainte , que leurs pères avaient suivie pendant tant de siècles ? On a peine à se le persuader ; et cependant le mouvement fut si violent et si général , que le grand nombre d'âmes pieuses qui déploraient en secret ces insultes sacrilèges , ne purent rien opposer à ce torrent de dépravation.

Il était aisé de reconnaître que la funeste influence des philosophes modernes avait amené ce désordre. Depuis longtemps la licence de leurs écrits avait multiplié leurs sectaires à l'infini , principalement dans la classe de ceux qui , d'après leur fortune et leur éducation , cherchaient à vivre au gré de leurs passions ou à se distinguer par la hardiesse de leurs opinions. Quoique cette cause doive être regardée comme la principale , je crus en découvrir une plus immédiate dans l'ignorance du peuple. Peu instruit de sa religion , ne connaissant point les fondements sur lesquels repose son essence divine , il voyait avec une espèce d'indifférence les atteintes criminelles qu'on lui portait.

Dans l'amertume de ma douleur , j'accusais le gouvernement d'avoir laissé se propager cette secte impie et destructive ; je me plaignais du clergé , qui n'avait pas prévu le danger ou se prendre à temps des mesures efficaces pour le prévenir ; j'étais consterné de voir que la multitude , dans son ignorance , ou par défaut d'une idée vive et certaine de la vérité de la religion , la laissait avilir , et voyait l'abolition de tout culte sans s'en plaindre , sans opposer la plus légère résistance à ces abominables excès ; je commençai à sentir que c'était parce qu'on ne

l'avait pas instruite, et je ne tardai pas à prévoir les périls que courent les autres nations qui ne sont pas à cet égard plus éclairées.

Ma surprise s'augmenta, lorsqu'en examinant les moyens d'améliorer cette partie importante, ou, pour mieux dire, la seule essentielle de l'instruction publique, je ne pus trouver, parmi tous les ouvrages que je connaissais, un seul livre qui, à mon avis, pût donner par lui seul une idée complète du plan sublime du christianisme, en exposant en même temps les preuves innombrables qui établissent son authenticité.

Je n'ignorais pas que toutes les nations chrétiennes ont leur catéchisme, et que, dans le nombre, il en est plusieurs d'excellents. J'avais lu celui de Trente. J'en connaissais beaucoup d'autres; mais ils paraissaient insuffisants, en ce que les instructions qu'ils renferment, dignes néanmoins de toute notre admiration, enseignent ce qu'on doit croire, sans enseigner la raison pour laquelle on doit croire, avec l'extension et le développement que nécessitent les circonstances de ces temps malheureux; ils n'expliquent ni les motifs de notre croyance, ni les raisons évidentes et les fondements incontestables sur lesquels repose l'édifice de la religion, et qui en prouvent la vérité et la divinité.

Je savais également qu'il existe un grand nombre de livres où tous ces objets sont traités, et que les personnes instruites les connaissent; mais je ne pouvais me déguiser qu'elles n'ont pu acquérir cette connaissance raisonnée de leur foi, qu'à l'aide d'une grande application et d'une longue étude, travail auquel le peuple n'a ni le temps ni les moyens de se livrer; et que, pour lui faire connaître les fondements de sa religion, il faut les rassembler et les mettre à sa portée, en les lui offrant dans un ouvrage concis, écrit avec méthode, et dont le style simple soit proportionné à son intelligence.

J'aurais voulu que cet ouvrage fût classique, élémentaire, et qu'on pût le répandre dans toutes les classes de la société. Il me semblait que si tous ceux qui la composent étaient intimement convaincus que la religion vient de Dieu, leur foi serait plus vive et plus constante, que leurs mœurs seraient moins corrompues, et qu'il serait par là plus difficile de les détourner de leur croyance, dans les bouleversements qu'amène l'inconstance des choses humaines. Si la nation française eût été plus instruite de la vérité de sa religion, la fausse philosophie n'eût pas fait tant de progrès, ou au moins ses attentats eussent trouvé plus de résistance.

Si ce livre existe , comment et pourquoi n'est-il pas entre les mains de tout le monde ? S'il n'existe pas , comment ceux qui , par le sentiment de leur intérêt ou par amour , sont attachés à la conservation de la religion , ne s'empressent-ils pas de le produire et de le répandre ? N'est-on pas encore à temps de détourner ce péril affreux ? Ne sommes - nous plus à portée de prendre encore des mesures efficaces pour l'éviter ? J'eusse donné ma vie pour avoir les lumières et le talent qu'exige un ouvrage d'un si grand prix , si nécessaire , et que je considérais comme le seul préservatif qu'on pût opposer à de si grands maux ; mais cette entreprise , facile pour d'autres , se trouvait fort au-dessus de mes efforts.

La terreur planait alors sur la France couverte de prisons. Des milliers d'infortunés y étaient entassés , et cette violence s'exerçait de préférence sur les nobles , les savants , ou les hommes les plus vertueux de l'état. Aucun de ces titres ne pouvait me compromettre ; j'espérais d'ailleurs que le silence de ma solitude et l'obscurité de ma retraite me soustrairaient à la persécution générale ; mais il n'en fut pas ainsi. Dans la nuit du 16 avril 1794 , la maison que j'habitais fut tout-à-coup entourée de soldats ; et , d'après l'ordre du comité du salut public , je fus enfermé dans la prison de mon département.

La prison conduisait alors au supplice. Je tâchai de me soumettre aux décrets de la divine Providence ; mais je cherchai quelque objet qui pût m'occuper jusqu'au moment qui devait décider de mon sort. Le temps est toujours long dans cette situation , et l'oisiveté n'aurait pu qu'en aggraver le poids. Le premier objet qui s'offrit à mon imagination , fut ce livre si nécessaire. Mais , hélas ! âgé , séculier , sans autre instruction que celle qui m'était indispensable pour moi - même ; confiné dans une prison avec peu de livres pour guides , sans aucun ami dont les conseils auraient pu diriger mes efforts , comment aurais-je pu m'y prendre ?

Mes idées se portèrent sur d'autres occupations ; mais , comme le malade qui cherche à se distraire de ses souffrances , promène ses pensées sur divers objets , sans pouvoir oublier celui qui l'affecte le plus , je revenais toujours à l'idée dont j'étais tourmenté. Le Ciel , qui aime à favoriser les bonnes intentions , fit tomber entre mes mains l'histoire manuscrite et récente d'un philosophe très-connu , composée de lettres écrites par lui-même et par quelques-uns de ses amis. L'auteur de cet ouvrage possédait quelque talent , et était né avec une grande fortune ; mais , dans son enfance , il avait reçu l'éducation qu'on donne

ordinairement ; il avait appris sa religion superficiellement et ne l'avait plus étudiée. Il ne la connaissait déjà presque plus dans sa jeunesse, ou plutôt il ne la connaissait plus que par l'image fautive et mensongère que l'industrielle malignité des sophistes se plaît à s'en former.

Il sacrifia à quelques folles illusions, et fut longtemps le jouet de ses passions. Un événement imprévu le mit dans le cas d'entendre les preuves de son authenticité ; et, malgré son opposition, et, bien plus encore, malgré la dépravation invétérée de ses mœurs, il ne put résister à leur évidence ; et, après en avoir obtenu la conviction, il eut, avec l'aide du Ciel, la force de renoncer à ses opinions et de réformer sa conduite.

Il me parut impossible de méconnaître le doigt de la Providence, qui, dans ces circonstances, m'offrait plus que je ne désirais. Ce manuscrit expose les preuves fondamentales de la religion, qui détrompèrent et convainquirent le philosophe, et les moyens dont il fit usage, d'après ce que la religion nous enseigne, pour recouvrer la grâce. Dans les dernières années de sa vie, il tâcha d'unir aux vertus chrétiennes l'exercice des vertus civiles, et l'accomplissement de tous les devoirs de son état. Sa conduite offre donc des exemples également utiles et salutaires dans toutes les situations de la vie.

Je jugeai que la forme historique de l'ouvrage avait l'avantage d'offrir l'instruction dépouillée de ce ton froid et dogmatique qui déplaît tant à ceux qui ne la cherchent pas. Il est difficile qu'un esprit corrompu s'attache à la lecture d'un traité didactique qui ne cache point la prétention d'enseigner et de convertir ; tandis qu'une histoire qui se borne à un simple récit, soutenue par des faits, animée par des dialogues, peut quelquefois réveiller la curiosité, intéresser les lecteurs et les attacher à sa doctrine.

Je fus surtout encouragé par le rapport de nos opinions sur la nécessité d'instruire le peuple avec plus de soin, et de le convaincre de la certitude et de la divinité de la religion. J'y lus avec un plaisir vif les moyens pratiques qu'il propose aux princes, au clergé, aux prédicateurs, aux universités, et aux pères de famille des nations chrétiennes, de se réunir tous pour contribuer efficacement aux progrès d'un enseignement qui importe si essentiellement au bonheur de tous.

Je présamai que la publication de ces lettres serait utile, surtout en Espagne, où le christianisme est établi sur des fondements inébranlables. Une nation généreuse y abonde en génies supérieurs, qui réunissent à la pratique de la religion toutes les lumières qui peuvent les mettre à portée d'apprécier une telle

entreprise ; elle se compose d'ailleurs d'un peuple chrétien dès le berceau , religieux par caractère et par l'instruction de l'exemple. Je crus qu'elle recevrait cet ouvrage avec plaisir et avec respect , et qu'en réunissant les lumières de la conviction à la solidité naturelle et à la constance de son caractère , elle saurait mieux qu'une autre soutenir et conserver son culte au milieu des bouleversements qu'amène la vicissitude des choses humaines , et que les secours de l'instruction la garantiraient du malheur de voir naître de pareils troubles dans son sein.

Ce fut par l'effet de ce désir , et dans cet espoir , que je me disposai à mettre ces lettres en ordre , persuadé qu'elles pourraient conduire au but que je me proposais , ou au moins engager quelques personnes à perfectionner mon idée. Je n'ai point la ridicule manie d'être auteur , je n'ai que l'ambition d'être utile. Je n'aspire qu'à montrer la solidité et la beauté de la religion à une nation que j'aime , et je crois que ce moyen est le seul qui puisse la défendre contre les prestiges d'une contagion désastreuse. D'un autre côté , je crois que ces lettres pourront être utiles à toute espèce de lecteurs ; les principes et les maximes qu'elles renferment , sont puisés dans la source pure de l'Évangile , et tout ce qui en émane est nécessairement salutaire ; l'âme ne peut trouver que dans elle les seuls biens dont l'homme est capable de jouir sur la terre , la paix du cœur et le calme de la conscience.

Ces mémoires se divisent en trois parties : la première comprend le temps des égarements du philosophe , ses conférences avec un ecclésiastique instruit et pieux , et enfin sa conversion. On y verra les sophismes de la fausse philosophie , leur réfutation dans les réponses de l'ecclésiastique , et les preuves incontestables qu'il donne de la divinité de la religion. Cette partie peut et doit être généralement utile. Les personnes instruites s'en rappelleront les détails , et y trouveront l'exposition de plusieurs points de doctrine qu'il leur serait nécessaire de chercher dans un grand nombre de livres. Ceux qui les ignorent auront l'avantage de s'en instruire avec facilité ; ils éprouveront l'ineffable consolation de savoir que la religion dans laquelle ils vivent vient de Dieu , et qu'ils lui doivent l'inappréciable bonheur de connaître la véritable route de la félicité.

Jusqu'à ce que d'autres livres élémentaires et meilleurs aient paru sur ce sujet , je regarde ces lettres comme très-utiles ; et , dans tous les cas , elles le seront toujours à plusieurs classes de la société.

La seconde partie nous montre la conduite que tint le philosophe , d'après les conseils de cet ecclésiastique , pour se retirer

de l'abîme et rentrer dans la bonne voie. On n'y trouvera que des choses infiniment utiles à ceux qui veulent abjurer leur incrédulité, revenir à la foi chrétienne, et s'associer de nouveau à ceux qui désirent réformer leur conduite et commencer une vie chrétienne.

On voit dans la troisième ce que fut le philosophe pour remplir les devoirs propres de son état et se livrer à l'exercice des vertus civiles. Ses richesses et sa naissance le mettaient dans le cas d'avoir une maison à gouverner, des enfants à élever, des terres et des vassaux à soigner; il fut obligé de s'occuper de cette utile administration. Ses exemples serviront à ceux qui se trouvent dans de pareilles circonstances, et leur montreront l'usage qu'ils doivent faire de leurs biens. Cette dernière partie ne sera pas la moins intéressante; car si les personnes les plus distinguées d'un état pratiquaient les vertus auxquelles leur position les appelle, et que la religion leur prescrit, leur exemple porterait l'émulation dans toutes les autres classes.

On verra, dans ces mémoires, qu'un homme né avec de grandes qualités et beaucoup de fortune, tant qu'il fut incrédule et livré à ses passions, fut méchant et méprisable; que non-seulement il fut malheureux, mais qu'il répandit le malheur autour de tous ceux qui dépendaient de lui ou qui l'entouraient. Dès qu'il parvint à se guider d'après les principes de l'Évangile, il devint un philosophe juste, aimable, utile à lui-même et aux autres; non-seulement il fut heureux lui-même, il fit partager le même sort à tous ceux qui étaient dans sa dépendance ou qui l'approchaient; il devint bon citoyen, bon père et bon maître, au même degré qu'il avait été pervers tant qu'il fut gouverné par la philosophie du siècle; ainsi la force des raisonnements se trouve réunie à la preuve pratique de l'expérience.

Je sais que l'incrédulité est une infirmité qui résiste à tous les remèdes; que l'amour-propre, le désir de paraître hardi, l'orgueil de montrer un esprit supérieur à celui du commun des hommes, luttent contre toutes les forces de la raison, fascinent les yeux des hommes, et les empêchent de les ouvrir à la lumière; mais on pourra voir dans ces mémoires qu'il n'y a dans l'incrédulité ni honneur ni bonne philosophie; que tout homme doué d'un bon caractère, d'un jugement sain et d'un cœur honnête, doit aimer et respecter l'Évangile, désirer sa propagation, et former des vœux pour que sa morale juste, douce et raisonnable, soit la règle de conduite de tous les hommes; que l'ensemble de la religion et de sa doctrine est la philosophie la plus saine, la plus sublime et la plus utile, l'unique enfin qui puisse rendre heureux

les mortels pendant le séjour momentané qu'ils font sur la terre.

Les peuples y verront à quels dangers ils s'exposeraient, s'ils écoutaient les sirènes dangereuses qui travaillent à leur séduction. Les souverains pourront y voir que la durée de leur empire ne peut être ni stable ni tranquille, s'ils ne préservent les peuples d'une telle contagion, et que le seul moyen d'y parvenir est de propager l'instruction et l'étude solide des preuves convaincantes de la vérité de la religion.

Ils y verront que la stabilité des gouvernements, la soumission respectueuse des sujets et le bonheur général, dépendent de l'amour et du respect qu'on porte à la religion, et que ces sentiments ne peuvent exister dans des cœurs dont la foi est incertaine, vacillante et sans stabilité; mais que la persuasion de la vérité du christianisme, l'adhésion à ses maximes, la docilité à les suivre avec l'exactitude de sa pureté primitive, sont le ressort le plus sûr, l'impulsion la plus puissante qu'ils puissent employer pour diriger les cœurs. Ils reconnaîtront enfin que l'incrédulité attaque et bouleverse tout; que la superstition corrompt et avilit tout, et que l'Évangile seul est la règle qui puisse conduire au bonheur universel.

Les incrédules pourront y voir à quel point ils s'aveuglent, lorsqu'ils se persuadent que pour être heureux sur la terre, il faut en bannir la foi et secouer le joug austère de l'Évangile. Ils verront dans cet écrit la différence du philosophe incrédule au philosophe chrétien; ils y apprendront que celui qui, pour fuir les menaces de la religion, croit trouver dans l'incrédulité un repos qu'elle ne peut lui procurer, se rend bien plus malheureux qu'il n'était; que celui qui, pour satisfaire ses passions, se laisse séduire par les attraits d'une philosophie mensongère, accumule erreurs sur erreurs et crimes sur crimes, ne fait qu'accroître ses angoisses et ses terreurs; et que celui qui se jette dans les bras de la religion peut seul posséder le repos de l'esprit, la paix de l'âme et la douce satisfaction qui accompagne la pratique de la vertu et l'exercice de la charité.

Si ces mémoires parviennent à leur rendre ces vérités sensibles, ils y trouveront encore les moyens de sortir de l'abîme dans lequel ils se sont plongés. Le modèle qu'ils présentent d'un directeur fervent et éclairé, leur apprendra à en chercher un semblable.

Tel est le but qu'on s'est proposé en publiant cet ouvrage vraiment philosophique, et destiné à élever l'âme aux sublimes sujets de la religion. Les lumières de la saine raison, de la vraie philosophie et de l'expérience ajoutent aux motifs de la foi; la voix de la nature s'unit à celle de l'Évangile pour nous convaincre

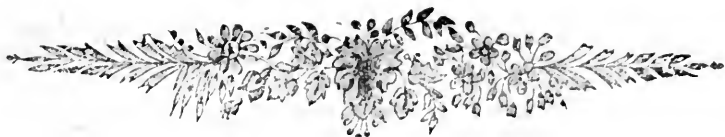
de cette grande vérité que l'univers entier nous retrace , pour nous prouver que nous existerions , lors même que l'univers cesserait d'exister.

Il m'a paru qu'on y présente l'esprit et la doctrine de la foi avec assez de profondeur pour attirer l'attention de ceux qui recherchent partout les lumières de la philosophie et de la raison, et que les points principaux du christianisme y sont présentés avec la sévérité et l'exactitude que peut exiger le goût critique et pointilleux de notre siècle.

On n'y parle que de la doctrine de l'Évangile ; et , comme il est impossible de traiter ce sujet sans rappeler les principes indélébiles et primitifs de la raison , il contient , par une conséquence inévitable , la seule vraie philosophie , la seule utile , et à portée tout à la fois d'éclairer notre ignorance et de nous consoler dans nos misères.

Cet ouvrage me paraît édifiant , sans s'écarter un moment des préceptes de la raison ; il est religieux , sans jamais cesser d'être philosophique. Le chrétien simple le trouvera solidement religieux ; et ceux qui se piquent de critique et de bon goût , pourront le regarder comme une production utile et raisonnable.

Quelques défauts qu'on puisse trouver , soit dans le plan , soit dans le style , je suis convaincu que sa lecture sera avantageuse à beaucoup de personnes , puisqu'il ne fait qu'expliquer et commenter les vérités du livre qui nous vient du Ciel , du meilleur livre dont les hommes puissent s'occuper , du livre dans lequel Dieu a tracé nos obligations et nous a révélé le secret de nos destinées futures , de ce livre où le cœur puise des lumières et trouve l'espoir le plus consolant , de l'Évangile enfin , qui nous enseigne l'art d'être heureux sur la terre , et nous apprend à acquérir une immortalité glorieuse. Heureux si ce faible travail contribue à propager des vérités faites pour détromper les uns , et assurer la vertu et le bonheur des autres !



LE TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE.

LETTRE PREMIÈRE.

Le philosophe à Théodore.

A PEINE arrivé ici, mon cher Théodore, après une très-longue absence, on m'a remis ta lettre dont la date est déjà bien ancienne. Que d'impressions vives et diverses elle a produites en moi ! combien elle m'a rappelé de souvenirs qui me sont chers ! mais que de douleurs elle a renouvelées ! Si, en me reportant aux premiers temps d'une amitié aussi ancienne que notre existence, elle a réveillé en moi les sentiments de l'affection la plus tendre, combien elle a fait retentir au fond de mon cœur les remords déchirants que m'inspirent tant d'années sacrifiées au vice, consumées dans le crime, auxquelles je ne puis penser sans frémir, et dont je voudrais te voir aussi repentant que je le suis moi-même !

Ce langage t'étonne : peut-être tu vas me croire dans le délire ; peut-être n'accueilleras-tu ces lignes que d'un sourire de pitié. Sûrement tu ne te serais pas attendu à entendre parler ainsi le complice, le compagnon, le premier auteur des désordres qui nous ont été communs. Je dis le premier auteur, quoique tous nos amis eussent abjuré tout principe, toute idée de religion, toute crainte de Dieu, quoiqu'ils n'aient pensé qu'à satisfaire leurs pas-

sions , quoiqu'ils aient tout sacrifié aux plaisirs des sens , je dois avouer que Manuel et moi nous étions les instigateurs les plus ardents de cette coupable conduite , et pour ainsi dire les chefs de cette funeste association. Combien n'étions-nous pas ingénieux à inventer de nouveaux désordres , à en varier les formes ! Plus nos abominables inventions devenaient criminelles , plus nous y attachions de prix. Nous avons surpassé en impiété , en dissolutions et en audace tous ceux qui composaient notre coupable association. Nous propositions , nous encourageons , nous sollicitons les excès les plus horribles et les plus détestables.

Tu ne conçois qu'avec peine que le premier ami de ton enfance , dont le cœur te fut si bien connu , soit aujourd'hui changé comme tu le vois : témoin de ses crimes et de son impiété , tu fus son disciple dans le mal ; il n'y a pas plus de trois mois qu'il cherchait encore à te plonger dans les derniers abîmes de la corruption ; croiras-tu que le même homme , le scandale de tous ceux qui le connaissaient , revêtu tout-à-coup à lui-même , ose te tenir un langage qui serait ridicule s'il n'était aussi sérieux , et qui doit te paraître tel , parce que tu es encore dans l'ivresse des fausses douceurs du monde et de ses funestes illusions.

Ah ! mon ami , dans le court intervalle d'une absence de trois mois , que de choses j'ai vues et entendues ! J'ai parcouru des régions immenses , j'ai voyagé dans des pays nouveaux , j'ai traversé des abîmes inconnus , je suis descendu dans l'enfer , je suis monté au Ciel , j'ai été transporté dans les régions incommensurables qui commencent dans le temps et finissent par se perdre à nos yeux dans l'océan de l'éternité. Mon cher Théodore , que de choses j'ignorais ! que d'erreurs j'ai abjurées ! que d'illusions et d'extravagances se sont éloignées de mon esprit ! combien étaient épaisses et profondes les ténèbres qui viennent de faire place dans mon âme à de nouvelles vérités ! Je ressemble à un homme qui , après avoir passé une longue vie dans une caverne obscure et privée de toute lumière , jouirait pour la première fois de la vue du soleil. Ah ! si tu savais par quels moyens la Providence m'a conduit à cette région de lumière et de félicité si nouvelle pour moi , combien tu admirerais les trésors de la miséricorde divine , et combien peut-être , en dépit de l'aveuglement où tu vis , voudrais-tu partager mon bonheur !

Mais , mon ami , je ne te crois pas à présent en état de m'entendre , et moins encore de goûter la plus grande partie des vérités salutaires dont le Ciel a bien voulu me pénétrer ; je l'espère , tu verras luire le jour qui amènera le moment de compassion qu'il te réserve. Quand sa bonté n'a pas dédaigné dans moi le plus pervers de tous les hommes , puis-je penser qu'elle n'arrivera pas jusqu'à ton cœur bien moins corrompu que le mien ? En attendant ce jour de miséricorde que mes prières sollicitent pour toi , je veux te proposer une vérité seule , la plus conforme aux désirs inquiets et toujours renaissants auxquels nous nous livrons sans cesse dans l'espoir d'être heureux. Oui , Théodore , toi ,

Manuel, moi, tous ceux qui composaient notre société, et tous les hommes aveugles qui sont asservis à leurs passions, nous ne cherchions la satisfaction que produisent les plaisirs, que dans l'idée d'y trouver le bonheur. Erreur funeste, dont une triste expérience a placé la plus grande preuve au-dedans de nous-mêmes !

Nous naquimes avec quelque vivacité dans l'esprit ; nos cœurs étaient sensibles et capables d'impressions fortes ; la nature nous prodigua ses dons les plus précieux ; nous fûmes redevables à nos pères d'une naissance distinguée, de grandes richesses et de tous les moyens qui facilitent dans le monde le goût des délices et des plaisirs. Jeunes, riches, considérés, à portée de satisfaire tous nos goûts, nous crûmes pouvoir arriver au comble du bonheur auquel l'homme peut atteindre.

Pour que rien ne contrariât dans nous l'ambition de jouir, nous nous livrâmes avec une aveugle sécurité aux maximes de cette philosophie audacieuse, qui, pour nous débarrasser de toute inquiétude, étouffa sans crainte les faibles principes que nous avions d'une religion qui d'ordinaire s'apprend fort mal dans la première enfance ; nous isolâmes notre vie temporelle en la séparant d'une vie future ; nous secouâmes le joug salutaire du Dieu qui sera un jour notre juge. Les peines de l'éternité ne furent plus pour nous que de vaines illusions ; à nos yeux les biens présents furent les seuls dignes d'estime. Enfin, forçant toutes les barrières, brisant toutes les chaînes, nous ne pensâmes plus qu'à consacrer les jours et les nuits aux faux plaisirs du moment ; et pour goûter ces fausses délices, nous éloignâmes toute idée de justice et de raison.

Rendons-nous compte à nous-mêmes et consultons notre longue expérience ; la plus grande partie de ma vie, et une grande partie de la tienne sont déjà loin de nous, sans que ni l'un ni l'autre nous ayons trouvé, au milieu de l'abondance, de la joie et des plaisirs, cette félicité que nous désirions. Indépendamment des dons de la nature et de la fortune, indépendamment de notre industrie à repousser toute idée de Dieu et de sa justice, nous naquimes avec les passions les plus ardentes ; et nous devons avouer que peu d'hommes ont pu jouir de plaisirs aussi abondants et aussi recherchés.

Rappelle-toi combien de fois, dans l'ivresse de nos jouissances, et pour que rien ne pût les troubler, nous nous disions les uns aux autres en blasphémant : Non, il n'y a point de Dieu, ou s'il y en a un, que lui importe que ses créatures se divertissent ? Toutes les religions sont d'invention purement humaine, l'ouvrage d'imposteurs, qui par elles ont cherché à éblouir les peuples pour dominer les sots. Souviens-toi combien ces idées, qui naissent si facilement dans un cœur abandonné au plaisir, parce qu'il veut le goûter sans inquiétude, se fortifièrent en nous par la lecture des philosophes de nos jours, et surtout de l'audacieux *Voltaire*, le patriarche de l'irréligion, la cause et le principe de

la perversité de notre siècle , l'instigateur de l'impiété et des vices.

Si les plaisirs étaient la route qui conduit au bonheur , peu de mortels eussent pu le trouver avec autant de facilité que nous : aucun n'eût eu plus de droit à être appelé heureux et à l'être réellement. Tu ne peux , mon cher Théodore , me contester aucun de ces faits ; hé bien , à présent je te le demande , as-tu été , es-tu heureux ? Je me le suis souvent demandé à moi-même ; mon cœur m'a toujours dit que non. Je ne le suis ni le fus jamais. Au contraire , combien de fois je me suis dit : ceux qui , dans l'obscurité où ils vivent , admirent l'éclat de mon opulence , la somptuosité de mon logement , la richesse de mes meubles , l'abondance de ma table et la variété continuelle de mes jouissances , me croient un mortel heureux ; hélas ! le tranquille artisan qui sent trembler son humble habitation au bruit éclatant et rapide de mon équipage doré , est bien loin de penser que je suis plus malheureux que lui.

Alors je ne pouvais m'expliquer par quelle raison les plaisirs du monde , loin de satisfaire l'âme , produisaient en elle ce vide et ces inquiétudes qui la fatiguent ; à présent je ne vois dans cette pénible anxiété qu'une faveur spéciale du Ciel. Il est dans l'ordre de la justice et de la sagesse de Dieu , que lorsqu'il ne règne pas dans nos cœurs , lorsque nous nous abandonnons à la tyrannie de nos passions turbulentes et déréglées , nous devenions nous-mêmes nos ennemis les plus implacables , et que notre cœur devienne le perturbateur le plus assidu de nos futiles jouissances.

Tel est l'effet de sa miséricorde ; en attendant que le jour du décret irrévocable arrive , aussi longtemps que la vie laisse un accès au repentir et au pardon , l'amertume qu'il répand sur les plaisirs de l'insensé qui le méconnaît et l'oublie , n'est point encore le châtement infligé par un juge qui prononce la sentence d'un coupable ; on ne peut y voir que la tendre sollicitude d'un père , qui , inquiet de notre perte , veut éloigner de notre cœur tout ce qui n'est pas lui , pour nous ramener dans son sein ; ce sont les efforts d'un ami tendre qui nous montre combien le désir d'être heureux est illusoire pour ceux qui résistent à sa bonté ; qui veut nous obliger à reconnaître que seul il peut remplir un cœur aussi grand que celui qu'il a donné lui-même à l'homme.

Tu te trompes donc toi-même , Théodore , si tu penses que tu es heureux. Tout ce qu'il y a en toi , tout ce qui se passe autour de toi , tout ce que tu éprouves doit te convaincre que cette félicité que tu ambitionnes , n'est que le vain résultat des illusions qui t'abusent ; que tu cours après elle sans jamais l'atteindre ; que le bonheur que tu te promets , ne sera demain ni plus solide ni plus complet que celui dont tu jouis aujourd'hui. Serais-tu le premier qui , depuis la création du monde , eût pu concilier la paix et le repos du cœur avec le désordre des passions et l'abandon de la vertu ?

Salomon avait joui de plus de délices que tu ne peux l'imaginer jamais ; ce monarque sage et puissant connut tous les degrés de la

puissance humaine ; il jouit de tout , sans que son cœur y trouvât un plaisir nouveau , et il dit ¹ : Celui qui secoue le joug du devoir et de la règle , est malheureux. En examinant l'histoire de son règne et de sa gloire , de sa magnificence et de ses plaisirs , il s'écrie d'une voix douloureuse : Tout est vanité , tourment et affliction d'esprit ; tous les trônes de la terre ne peuvent produire une félicité comparable à l'amour et à la possession de la vertu.

Observe attentivement , Théodore , le caractère et la nature de la félicité que tu peux trouver dans la satisfaction de tes goûts et l'assouvissement de tes passions ; tu verras que , pour en jouir , il faut l'étourdir et te fuir toi-même. Triste bonheur ! Un cœur vertueux , pour être heureux , n'est point assujéti à tant d'efforts , condamné à tant de dissipations et de mouvements. Oh ! combien est malheureux celui qui ne sait où diriger ses pas pour se soustraire au poids insupportable de lui-même !

Celui-là seul jouit du bonheur , qui porte en lui-même le principe et la source de ses plaisirs , exempt de l'anxiété des desirs , affranchi des remords rongeurs , il goûte une tranquillité douce et profonde , qui lui fait apprécier les récréations les plus simples et les plus innocentes. Ce n'est point la vue de tout ce qui l'entoure , qui donne à son cœur cette agréable sérénité qui se peint sur son visage et qui respire dans ses discours ; son propre cœur , rapportant tout à Dieu , embellit tout ce qui l'entoure , et imprime à ses paroles et à ses actions la beauté et l'agrément qui les caractérisent.

Ceux qui s'attachent exclusivement au monde et à ses plaisirs , mettent tout leur espoir dans des dissipations qui les rendent étrangers à eux-mêmes , qui suppléent au vide qu'ils éprouvent ; par la leurs desirs acquièrent une vivacité extrême ; l'impatience de les satisfaire ne connaît plus ni bornes ni modération. On les voit solliciter tout avec anxiété , et ne désirer qu'avec fureur. Leur cœur ne s'arrête que lorsque leurs desirs privés de tout aliment ne leur présentent plus que leurs erreurs. Le bruit et la confusion règnent dans leurs fêtes , parce que cette joie folle et tumultueuse leur est nécessaire ; et que l'âme , une fois livrée au désordre , cherche dans la violence et la vivacité de ses mouvements à se distraire de la honte de se voir elle-même.

Combien est malheureux celui qui emploie des précautions aussi étranges pour échapper à ses propres regards ! lorsqu'il recourt à des moyens si violents pour se dérober à son propre cœur , dans quel état d'infirmité n'est-il pas tombé ! Si c'est là le bonheur que procure le monde , ah ! sans doute on doit trembler d'être heureux à ce prix ! L'homme paisible et modeste qui n'a jamais connu les faveurs de la fortune , ne pourrait éprouver de situation plus funeste que celle d'échanger la douce félicité dont il jouit , contre l'opulence et les peines des grands du siècle.

Pendant longtemps je n'ai point aperçu combien le désordre

¹ Sap. 3. 2.

des sens dégrade la raison. Je jugeais de tout avec légèreté et sans discernement. Je ne pensais plus , je ne prévoyais rien , je n'examinais rien , j'étais sans cesse le jouet et la victime d'une inconstance que je ne pouvais maîtriser. Le repos et le travail m'étaient également insupportables. Tous les moments qui composaient mon existence semblaient m'être à charge. Mon âme s'égarait dans un dédale de projets chimériques , d'espérances ridicules et d'idées extravagantes.

Ma vie publique était devenue une étude continuelle de vanités et de folies , un étalage fatigant d'ostentation et d'orgueil ; je m'étudiais sans cesse à cacher la honte de ma corruption sous de brillants dehors , et la bassesse de mes vices sous une apparence de décence et de dignité. Ma vie privée se partageait tout entière entre les agitations de l'envie ou les angoisses d'une mélancolie sombre et cruelle ; mon humeur était devenue insupportable ; la violence d'une impatience impérieuse me faisait redouter de mes domestiques, obligés de supporter les effets funestes du feu qui dévorait mon cœur ; j'étais devenu le scandale et le supplice de tous ceux qui habitaient autour de moi.

Ce portrait , cher ami , n'est point exagéré , et j'appréhende qu'il ne soit devenu le tien. Si les causes sont semblables , les effets doivent être les mêmes ; pèse ce que je te dis ; et si tu ne peux en méconnaître la vérité , examine si cette conduite est digne de toi , digne d'un philosophe et d'un homme. O vertu ! combien est à plaindre celui qui l'abandonne , qui méconnaît la douceur de ta voix , qui s'écarte de tes sentiers ! O mon cher Théodore ! celui qui a pu vieillir dans la bassesse du vice et mourir sans avoir goûté les douceurs de la vertu , n'a jamais connu le bonheur.

Il y a plus encore : qui peut te répondre que tu vieilliras ? qui peut déterminer l'intervalle qui sépare le moment présent de l'instant où tu rendras le dernier soupir ? Hélas ! je parle de la circonstance de notre vie qui inspire le plus d'effroi à ceux qui s'abandonnent à tous leurs goûts. Pourquoi la philosophie , qui promet et permet tant de choses , ne parvient-elle pas par ses sophismes à rendre moins terrible l'image désastreuse de notre dissolution ? pourquoi ne peut-elle nous consoler de la triste nécessité de descendre sitôt au tombeau ? De quel prix peut être un bonheur qui nous abandonne dans la situation la plus importante de la vie , et nous fait détester une fin dont aucune force ne peut nous garantir ?

O mort , combien ton idée est alarmante pour celui qui place toutes ses espérances dans les richesses et dans les plaisirs ! plus il a éloigné l'idée de ton pouvoir , plus ta voix austère retentit avec force au fond de son cœur pour y porter l'épouvante et l'effroi ; ton nom seul l'importune et le glace jusqu'au sein de ses coupables plaisirs ; et cependant il ne saurait faire un pas , sans avoir à tout instant sous les yeux les témoignages effrayants de ton pouvoir destructeur , sans rencontrer les victimes que tu

moissonnes sur le globe , et que la justice divine livre à ton insatiable voracité.

N'entends-tu pas quelquefois ces sons funèbres qui du faite des temples se répandent dans les airs , et dont la majesté austère couvre le mélange confus du bruit et des affaires des hommes ? ah ! mon ami , respecte l'horreur salulaire qu'ils inspirent. Ces lugubres accords parlent à l'âme qui conserve encore le souvenir de sa grandeur primitive ; le cœur qui sait entendre leur langage éloquent , qui sait s'ouvrir à la tristesse et à la terreur qu'ils inspirent , n'est pas encore entièrement dépravé ; il peut encore revenir à la vertu. Cette impression salulaire est la première lueur de la religion , prête à briller à ses yeux et l'éclairer de ses lumières.

Combien ces annonces répétées du pouvoir de la mort nous retracent dans leur lugubre éloquence la fragilité et l'inconstance de la vie humaine ! Avec quelle force , avec quelle dignité elles publient l'éternelle immobilité de ce Dieu immuable qui voit tout commencer , qui survit à tout ce qui existe ; de ce Dieu qui n'éprouve aucune altération , qui domine avec majesté sur toutes les révolutions qui agitent notre globe , sur les ruines de cet univers que sa main puissante change et décompose à son gré !

Que penser donc de l'insensé qui consume le peu de jours qui lui sont destinés , en plaisirs frivoles et passagers ; qui les emploie à offenser celui qui lui donna une vie dont il ne sait pas user ! Quel nom donner à ce monstre éphémère et féroce , qui ne paraît sur la terre que pour s'évanouir à l'instant , et dont l'audace insensée ose insulter le pouvoir suprême qui le créa pour le rendre heureux , au moment même où une force irrésistible le conduit au tombeau ?

A qui le comparer , si ce n'est à l'insensé qui , entraîné par un courant impétueux , et prêt à périr , aurait l'incroyable frénésie de repousser la main bienfaisante qui se présente pour le sauver , et d'outrager son bienfaiteur ? Disons mieux , mon ami : l'aveuglement d'esprit dans lequel nous avons vécu , ne se peut comparer à rien ; Dieu seul peut apprécier dans toute son étendue la stupide insensibilité d'un cœur qui se ferme aux lumières de la religion et aux charmes de la vertu.

Je ne le sais que trop ; mes lèvres profanes , naguère souillées par tant de blasphèmes , naguère si coupables , ne sont pas dignes de prononcer ces noms si saints de vertu et de religion. Il te paraîtra bien étrange que celui qui t'excitait il y a peu de temps aux crimes les plus détestables , ose aujourd'hui proférer ces noms sacrés ; ne t'en étonne pas ; admire plutôt la miséricorde de Dieu ; ses divines lumières ont changé mon cœur ; les secours intérieurs de sa grâce divine et trois mois de réflexions sérieuses et continuelles , m'ont inspiré l'horreur de mes désordres passés. Théodore , tu peux me tourner en dérision , tu peux m'accuser d'avoir perdu le bon sens et le jugement ; c'est le langage ordinaire de ceux qui , dominés par leur paresse et endurcis par

leurs vices , ne cherchent point à sortir d'un si funeste état ; lorsqu'ils ne peuvent nier la conversion d'un homme instruit , pour se dérober leur propre honte , ils attribuent à sa faiblesse les lumières qui sont venues détruire son erreur.

Tu pourras dire encore que mon caractère extrême en tout m'a fait passer subitement de l'incrédulité à l'enthousiasme , de la corruption à la piété la plus profonde ; dis tout ce que tu voudras : c'est avec toute la sincérité dont je suis capable , que j'ai reconnu les erreurs que je viens aujourd'hui d'abjurer ; c'est dans toute l'amertume de mon cœur que je les déplore ; c'est avec la plus ferme résolution que , retiré dans le moindre des domaines que je possède , je veux consacrer le peu de temps qu'il me reste encore à vivre , à pleurer les désordres de ma vie passée , à expier , dans les bras de la religion et à l'aide de ses secours , les innombrables excès dont je me suis rendu coupable ou que j'ai provoqués : c'est là que j'implorerai la miséricorde divine pour tant d'aveugles qui , entraînés par l'incrédulité , séduits par leurs passions , courent à leur perte à grands pas ; pour toi surtout , mon cher Théodore , pour toi que j'aime tant ; pour toi que j'ai séduit par de mauvais conseils , par des exemples plus dangereux encore ; pour toi enfin , dont l'excellent naturel t'appelle à connaître la vérité comme à professer la vertu.

Ne me parle plus , dans tes lettres , de plaisirs , de jouissances , et des autres objets de séduction dont l'attrait me fut si funeste : je ne dois me rappeler de nos désordres que pour les pleurer et en génir. Ta correspondance me sera toujours chère , parce que j'aurai toujours pour toi l'amitié la plus tendre ; mais rien n'y doit altérer la pureté à laquelle mon cœur aspire. Adieu , mon cher Théodore ; puisse le Seigneur t'envoyer un rayon de cette lumière qu'il a bien voulu faire briller à mes yeux ; puisse-t-il , dans sa miséricorde , te conduire au vrai bonheur que tu chercheras toujours en vain , aussi longtemps que tu seras éloigné de ton Dieu !

LETTRE SECONDE.

Le philosophe à Théodore.

TA réponse , mon cher ami , a été pour moi un grand sujet de consolation ; je n'attendais de toi que cette ironie , langage trop ordinaire de ceux qui affectent le courage insensé de s'élever au-dessus des remords pour se dispenser de rougir de la bassesse de leurs vices. Avec plus de bonne foi , plus de candeur et plus

de droiture dans le cœur, tu m'avoues qu'ayant tant de moyens de satisfaire à tes plaisirs, tant de ressources dans ta jeunesse et ta fortune, le bonheur que tu cherches t'échappe encore : au milieu de tes jouissances, le vide de ton cœur répand sur ta vie un dégoût insupportable, une inquiétude vague ; il travaille et tourmente ton âme, lorsque quelques traits de lumière, éclairant par instants ton imagination, te découvrent un avenir dont l'obscurité te semble s'entourer des objets les plus lugubres.

Au sein de tes plaisirs mêmes, ajoutes-tu, l'idée de la fragilité de notre vie, de la certitude de la mort et d'une existence future, te trouble et t'agite ; malgré les efforts de ton imagination pour te la dépeindre à ta manière et lui donner les couleurs d'une philosophie mensongère, l'idée de cet avenir t'imprime néanmoins une certaine terreur ; tu es effrayé de l'obscurité et de l'incertitude que présentent les vains raisonnements des hommes. Enfin tu désires un récit fidèle de ce qui m'est arrivé pendant les trois mois de mon absence ; tu veux voir si la nouvelle carrière que je vais suivre peut t'offrir de plus sûres ressources, et si tu pourras t'accommoder de ce bonheur dont je te parais si transporté.

Il est difficile, Théodore, de te tracer avec ordre et méthode l'histoire de ces trois mois, pendant lesquels une multitude innombrable d'idées sont successivement venues m'occuper. Je te raconterai tout ce qu'il a fallu de peines et d'efforts pour arracher de mon cœur les passions enchanteresses qui le flattaient si puissamment, pour détruire dans mon esprit ces opinions erronées et séductrices qui s'y étaient enracinées ; je te dirai combien il a fallu de travail pour retirer des ténèbres profondes où s'était plongé ton ami, devenu l'esclave des vices les plus honteux ; cet homme dégradé dont s'éloignaient les esprits judicieux, devenu l'objet du mépris des gens de bien, déjà flétri dans l'opinion publique ; je t'exposerai comment ton infortuné compagnon, qui cherchait dans l'extravagance de ses excès mêmes, un préservatif funeste contre les regrets et le dégoût qu'amènent des plaisirs déréglés, a pu renoncer aux habitudes qui le maîtrisaient si impérieusement, et réformer si tard une longue suite d'années consumées dans la dépravation la plus extrême. Dieu éternel, quel souvenir douloureux ! et tu étais, Seigneur, ce même Dieu qui daigna me conserver une vie que je n'employai qu'à mépriser tes avertissements et à outrager ta miséricorde !

Oui, Théodore, le changement que j'éprouve, ce renouvellement de toutes mes inclinations et de toutes mes idées, n'ont pu s'opérer que par la faveur du Tout-Puissant, par le grand nombre des moyens que sa divine providence a mis en œuvre ; je n'en suis redevable qu'à l'immensité des efforts de sa miséricorde, au secours intérieur de sa grâce, aux exemples édifiants et nombreux de la sainte société près de laquelle il guida mes pas, enfin aux exhortations pressantes du sage ministre qui opéra ma conversion.

Comment dirai-je tout ce qui m'est arrivé? Comment t'expliquer les moyens à l'aide desquels mon cœur égaré est parvenu à connaître progressivement la vérité? Pourrai-je te développer comment ma tête, si pleine d'illusions et d'erreurs, a pu devenir accessible à la lumière de la vérité, et comment un monstre d'abomination a pu sentir la beauté et l'éclat de la vertu? comment enfin ton téméraire ami, imbu de tous les sophismes de la philosophie moderne, en a pu reconnaître les fatales illusions, et se pénétrer profondément de la dignité, de la grandeur et de la majesté de la religion?

Cette entreprise est bien difficile, mais elle peut te devenir utile: peut-être le sera-t-elle à quelques-uns de ceux qui vivent si éloignés de la bonne voie. D'ailleurs, comme la résurrection de l'homme le plus profondément enfoncé dans la mort doit contribuer à la gloire de Dieu, et que le souvenir de son ineffable bienfait sera à chaque instant pour moi un motif d'élever mon cœur et de renouveler mes actions de grâces à l'Auteur de ma nouvelle vie, j'ose l'entreprendre, avec la confiance qu'il daignera diriger ma plume, pour sa plus grande gloire et pour l'exemple de tant d'autres malheureux comme moi.

Ne cherche point ici les fleurs du discours, ne t'attache qu'aux choses; n'attends ni étude ni choix dans mes expressions; tu n'y trouveras que des sentiments vrais, et tels que mon cœur les éprouva à mesure que les circonstances se présentaient. Je me bornerai à te rendre simplement les impressions que j'ai reçues, tu suivras leurs effets: mais comme ils sont nombreux, je crains que leur rassemblement ne devienne volumineux et que l'histoire de trois mois ne produise un livre. S'il en est ainsi, prends patience; j'aime mieux être diffus que d'être trop concis, parce que je ne pourrais rien taire sans supprimer un bienfait du Ciel, sans soustraire une preuve de sa bonté: tu admireras dans ma conversion *la triomphe de la miséricorde de Dieu sur le cœur le plus profondément pervers*. Aide-moi à lui rendre grâces, je lui demanderai de te pénétrer des mêmes lumières.

Tu te souviens de la dernière nuit où, suivant notre habitude, nous nous réunimes chez toi, pour jouir des infâmes plaisirs où nous placions notre unique félicité. Tu te rappelles que Manuel était parti le soir pour sa maison de campagne, où il devait tout disposer pour l'iniquité atroce que nous devions y consommer le jour suivant; jour dont le souvenir me remplit d'horreur, et où nous avions projeté la perte de l'innocence et la dérision de la confiance.

Ce même soir, tu reçus pour la première fois chez toi ce magnifique et brillant étranger, l'objet constant de mon antipathie. Avec de la naissance, de puissantes recommandations, avec beaucoup de luxe et de dépenses, l'accès des premières maisons de la ville lui était devenu facile.

Je détestais l'arrogance de son caractère; je n'avais répondu que par une politesse froide et réservée à toutes ses prévenances

pour se lier d'amitié avec moi. Mon orgueil s'indignait de ses airs de supériorité; j'étais jaloux de ce qu'un homme qui n'avait pas pris naissance parmi nous, vint nous éclipser; son air altier et satisfait m'indisposait contre lui, et ma trop pétulante vivacité ne se contraignait qu'avec peine; mais le voyant chez toi et admis à nos parties les plus secrètes et les plus intimes, je dissimulais à regret mon mécontentement.

Nous nous mimes au pharaon; selon sa coutume, il voulait ordonner de tout avec sa pétulance accoutumée; il jouait noblement, avec beaucoup d'insouciance, mais avec l'air de dédaigner le jeu et de faire fort peu de cas des joueurs. Je commençais déjà à m'indigner de son orgueilleuse conduite, lorsque, dans un coup qui m'intéressait et où mon droit me semblait incontestable, il osa repousser brusquement mes prétentions; alors la colère m'emporta, et dans mon délire il m'échappa je ne sais quelles paroles dures, prononcées avec aigreur. Je sentis l'excès de ma vivacité; il n'était plus temps, ma colère avait devancé la réflexion.

Cet homme, de qui j'attendais une réponse non moins vive, à laquelle j'étais tout préparé; cet homme, dont l'extérieur annonçait l'orgueil et l'intrépidité, sans proférer un seul mot, baissa les yeux et continua son jeu comme si de rien n'était. Je crus alors avoir rencontré un de ces nombreux fanfarons qui courent le monde, et qui, puisant leur arrogance dans leur vanité et leurs richesses, se hâtent de descendre à leur place dès qu'ils rencontrent la moindre résistance; je m'applaudissais en secret d'avoir su lui imposer.

Le jeu finit après minuit; et lorsque nous allions monter dans nos voitures, l'étranger s'approche de moi, me tire à part et me dit: « Sûrement, celui qui ose insulter un homme comme moi n'hésitera pas à lui en donner satisfaction, et j'espère qu'aujourd'hui même vous viendrez au lever du soleil me trouver à la porte *del Arrabal*, où je vous attendrai. Je sentis alors les conséquences d'une affaire d'autant plus désagréable que je ne pouvais me dissimuler que ma vivacité et mon humeur me l'avaient attirée. Mais en cas pareil le point d'honneur ne permet aucune réplique, il prescrivit impérieusement d'accepter à l'instant; je lui promis de me rendre au lieu et à l'heure désignés, et personne ne s'aperçut de ce qui s'était passé entre nous.

Rendu chez moi, je me mis au lit; j'avais grand besoin de repos; mais quoique j'eusse passé la nuit précédente sans me coucher, l'importunité de mes réflexions éloigna le sommeil de mes paupières. Je ne pus ni reposer mes membres fatigués, ni calmer mes sens agités. Je m'affligeais, en songeant que je ne pourrais plus aller le lendemain chez Manuel; que j'allais perdre une occasion longtemps préparée et le fruit d'un projet heureusement conduit, alors l'objet de mes désirs les plus ardents.

Je ne me cachais pas les risques d'un duel dans un moment où le gouvernement mettait la plus grande sévérité à les proscrire. Je

ne pouvais me dissimuler que l'étranger était bien vu et qu'il avait beaucoup d'amis. J'étais affecté vivement de l'idée d'avoir été agresseur sans motif, de n'avoir écouté, dans mon imprudente conduite, que mon aveugle antipathie et ma mauvaise humeur, et je ne pouvais douter que tous ceux qui étaient au jeu ne rendissent témoignage de ma violence et de sa modération.

Ces réflexions me donnaient beaucoup d'inquiétude et de souci. Je redoutais peu l'issue du combat ; la supériorité que je m'étais acquise par l'habitude de l'escrime, me donnait une grande confiance, et néanmoins je ne pouvais me dissimuler les dangers auxquels je m'exposais ; il me devenait impossible de ne pas tout hasarder. Dans la multiplicité des réflexions qui m'assiégeaient, le parti auquel je m'arrêtai, fut de chercher à me prévaloir de mon adresse pour désarmer mon adversaire sans le blesser, et terminer le combat d'une manière qui, sans lui être funeste, ne troublerait point mon repos et me comblerait de gloire.

Fatigué de ces pensées, je ne pus goûter un seul instant de repos ; la nuit s'écoulait déjà, lorsque sur les trois heures du matin j'entendis marcher à grand bruit dans la chambre qui précède celle où je couchais : surpris de ce mouvement extraordinaire, j'appelle mes gens ; je vois entrer un domestique de Manuel, l'agent ordinaire de nos iniquités ; sa figure était pâle et décomposée ; il s'approche de moi, et d'une voix tremblante où se peignait la terreur dont il était saisi, il me dit que son maître venait de mourir subitement.

Comment te peindrai-je l'effet que produisit sur moi cette nouvelle aussi terrible qu'inattendue ? Je ne pouvais croire ni ce que je voyais ni ce que j'entendais. « Quoi ! lui répondis-je avec émotion : Manuel ! — Oui, Monsieur, me répondit-il, je viens de le voir mourir si promptement qu'il n'a pu articuler une parole ; j'étais à côté de lui dans la voiture, et il ne s'était plaint d'aucun malaise ; je le croyais endormi ; tout-à-coup il fait un mouvement extraordinaire, et ce mouvement a été son dernier soupir. Tous nos efforts ont été inutiles ; il n'a plus donné le moindre signe de vie ; mes camarades ont transporté son cadavre à sa maison de campagne dont nous n'étions pas éloignés, et je suis accouru pour vous apprendre cette triste nouvelle. »

Ma surprise fut extrême, et la confusion de mes idées devint si grande, que je concevais à peine ce que j'entendais. Je me jette à bas de mon lit sans savoir ce que je fais ; vainement je veux parler, je ne le puis ; je veux prendre des renseignements, et il m'est impossible d'articuler une parole ; mes pensées se pressent et s'entre-détruisent ; je ne peux me fixer à aucune ; je m'habille à la hâte, je parcours ma chambre comme un insensé ; à peine puis-je articuler ces paroles : « Manuel, Manuel, tu es mort ! mon meilleur ami ! Manuel ! » Et mes regards errants et effrayés ajoutaient à l'accent lugubre de mes exclamations.

« Manuel, Manuel est mort ! m'écriais-je sans cesse. Tous deux nous venions de passer le jour dans les horreurs de la plus grande

dissolution ; nous avons projeté pour le lendemain des désordres encore plus exécrables. Ce souvenir donnait à l'horreur de ma situation un caractère d'extravagance et de férocité qui faisait trembler mes domestiques eux-mêmes ; vainement s'efforçaient-ils de me donner quelques consolations ; mes regards ne se portaient déjà plus que sur des morts et des tombeaux ; je respirais à peine ; chaque mouvement d'une respiration pénible me semblait devoir être le dernier.

La vue de ma chambre m'était devenue insupportable, elle ne me présentait que des objets de terreur ; une vapeur sépulcrale semblait répandue sur son riche ameublement, et couvrir tout ce qui m'entourait. L'accident inopiné de Manuel, transporté dans un instant du sein des plaisirs dans l'abîme de l'éternité, se présentait à moi sous un aspect si épouvantable, que, cherchant à me soustraire à l'horreur qui me poursuivait, je courais çà et là comme un insensé, jetant des cris ou plutôt poussant des hurlements semblables à ceux d'une bête féroce.

Mes domestiques, me voyant plongé dans cette espèce de délire, cherchèrent, par leurs larmes et leurs prières, à en modérer les transports ; mais j'étais sourd à tous les conseils. Mon premier mouvement fut de voler au secours de Manuel, et de voir s'il y avait encore quelque espoir ; son domestique m'en priait, les miens m'y engageaient ; le souvenir du duel et l'approche du moment indiqué ne me laissèrent pas le choix de mes démarches.

A la fin, réduit à prendre un parti, je fis un effort sur moi-même, et mon imagination étant un peu calmée, j'ordonnai à un homme de confiance de prendre une voiture et d'aller avec le domestique de Manuel chercher un médecin que je lui nommai, pour le conduire en diligence auprès de ce malheureux, et voir s'il était possible de lui donner quelques secours. Le domestique de Manuel doutait que cette mesure pût être de quelque utilité ; il disait qu'il était trop tard et que son maître était déjà mort ; cependant ils sortirent. Mes domestiques recommencèrent alors leurs exhortations, mais leur présence me fatiguait ; je leur ordonnai, de ce ton d'autorité qui commande le respect, de se retirer, et ils me laissèrent seul.

Alors, pour la première fois, je sentis combien les secours humains sont insuffisants aux hommes dans les événements importants. Ce furent les premières terreurs qui purent atteindre mon cœur endurci. Dieu sans doute le disposait déjà à recevoir les impressions de sa lumière divine, comme sans doute il l'a inspiré le désir de connaître mon histoire, et m'a donné le courage de te raconter la conversion miraculeuse qu'a éprouvée mon âme, pour préparer la tienne. Peut-être aussi l'histoire de mes jours de ténèbres et celle des moments sereins et paisibles que je goûte dans les consolations, que m'offrent mon repentir et l'expiation de mes fautes passées, tombera-t-elle entre les mains de quelqu'un qui, séduit et trompé, comme je l'ai été, pourra se déterminer à chercher le même remède au malheur que j'ai éprouvé.

Resté seul, je m'enfermai ; la solitude eut bientôt ajouté à mes terreurs et à mes inquiétudes. Je ne puis te dire, je ne peux me rendre compte à moi-même de la multitude d'idées qui assiégèrent mon imagination ; toutes se confondaient et n'avaient aucune suite ; toutes étaient lugubres et affligeantes : celle qui me fit l'impression la plus vive, parce qu'elle était nouvelle, fut le souvenir d'un vieux parent que j'avais peu vu, parce que sa conduite était celle d'un homme honnête et chrétien. Je ne recevais jamais sa visite sans me moquer de sa piété, que je regardais comme l'effet de sa niaiserie, et sans rire de ses vertus, que je regardais comme l'effet de sa simplicité.

Tu te souviens que ce vieillard, si respectable par sa conduite religieuse et sa candeur, était sans cesse l'objet de nos plaisanteries. Souvent j'avais cherché à le séduire, à l'aide des sophismes que me fournissaient mes principes philosophiques ; mais n'ayant rien pu gagner sur un esprit aussi sain, je l'avais abandonné à lui-même, comme un homme borné et incapable de s'élever au-dessus de la sphère du vulgaire ; dans ce moment d'effroi je ne sais pourquoi il se présenta à moi sous un aspect tout différent. En cet instant j'eusse sacrifié toute mon opulence pour la paix et la sérénité dont il jouissait.

Ah ! Mariano ! m'écriai-je au milieu des agitations auxquelles mon cœur était en proie ; ah ! Mariano ! toi qui fus si souvent l'objet de mes railleries, tu es mille fois plus heureux que moi ; tu vis tranquille, tu jouis d'une paix profonde, ton innocence te met à l'abri de toute crainte ; tandis que moi, vil esclave de mes passions, j'en deviens le jouet et la victime. Ces réflexions m'arrachaient des torrents de larmes. Un tremblement subit s'était emparé de tous mes membres, ma douleur s'exhalait en sanglots dont j'eusse rougi, si les compagnons de mes erreurs avaient pu en être les témoins, et que je cherchais à dérober à mes propres domestiques, confidants de toutes mes faiblesses.

Tout-à-coup une surprise soudaine me remplit de terreur et me glaça d'effroi, sans que rien eût pu m'y préparer ; mon oreille fut frappée du coup de tonnerre le plus épouvantable que j'aie entendu de ma vie ; d'autres lui succédèrent sans intervalle, la foudre semblait embraser l'horizon : ce fut ce fameux orage dont les ravages doivent être encore présents à ton souvenir ; jamais un phénomène aussi naturel ne m'avait effrayé ; la circonstance le rendit pour moi l'objet d'une épouvante à peine concevable. Mes organes, déjà émus et affaiblis, ne purent supporter les menaces du Ciel irrité contre moi.

Oui, mon cher Théodore, il me sembla que j'avais, moi seul, provoqué ce désordre de la nature ; je crus que celui qui la gouvernait, tournait contre moi les traits de sa colère, et qu'il n'ébranlait le ciel et la terre que pour m'infliger un châtiment mérité. Les éclairs qui, sillonnant le fond des nuages, venaient éclairer l'intérieur de mon appartement, m'accablaient par l'impression sinistre de mort que j'y attachais ; chaque coup de ton-

nerre semblait être lancé contre moi. Je me prosternai, comme pour demander à la terre de m'engloutir dans ses entrailles ; je ne me reconnaissais plus , je rougissais de moi-même , et je n'avais pas la force de résister à ces funestes impressions.

L'orage commençait à se dissiper , lorsque le jour parut ; l'heure du fatal rendez-vous approchait. Dans la crainte que mon adversaire ne m'attendit ou ne m'accusât d'arriver tard dans la vue de préparer des obstacles à notre combat , je prends mon épée en grande hâte ; m'enveloppant d'un manteau , je me fais ouvrir la porte de la rue , et , après avoir ordonné de ne parler de ma sortie à personne , je m'achemine à travers les rues de la ville , encore désertes , et j'arrive au rendez-vous à l'heure convenue.

L'étranger m'attendait ; nous nous éloignâmes du chemin , et nous fûmes bientôt rendus à l'endroit qui devait être le théâtre du combat. Tous les avantages se réunissaient de son côté ; j'avais passé deux nuits sans fermer l'œil ; la dernière m'avait mis hors de moi ; cependant il me restait assez de raison et de sang-froid pour ne pas vouloir lui ôter la vie. Je cherchais à le vaincre sans le tuer , et même , s'il se pouvait , sans le blesser , afin de terminer promptement cette affaire et de voler au secours de Manuel.

Hélas ! son destin ne dépendit pas de mon bras ; à peine étais-je en garde et préparé à me défendre , qu'il s'élança contre moi avec une telle violence , avec une impétuosité si grande , qu'il se plongeait lui-même mon épée dans le sein , sans qu'il me fût possible de l'empêcher. Bien loin de l'attaquer , je retirai mon fer pour ne pas le traverser de part en part. Je romps la mesure de quelques pas en arrière pour entrer en pourparler avec lui ; il ne m'écoute pas , et malgré le sang qui coule à grands flots de sa blessure , il se jette sur moi avec une nouvelle furie. Plein d'horreur à cette vue , je continue à rompre ; il ne cesse d'avancer sur moi , jusqu'à ce qu'ayant perdu beaucoup de sang , il tombe et meurt. Je veux le secourir ; hélas ! il n'était déjà plus temps ; je lui parle , il ne me répond pas ; je le touche , et ma main ne trouve plus qu'un cadavre.

Combien alors la légèreté de ma conduite ne me fit-elle pas repentir de n'avoir pas prévu ce qui venait d'arriver ! Je me reprochai ma présomption et la confiance que j'avais eue en mon adresse ; mais à quoi pouvaient aboutir ces réflexions tardives ? Le jour s'avancait ; si j'étais aperçu , j'étais bientôt reconnu pour l'auteur de ce meurtre , et exposé au plus grand danger ; néanmoins je ne pouvais me résoudre à laisser ma victime sans aucun secours.

Pendant mon indécision , je vois venir un paysan à cheval ; je prends à l'instant mon parti ; je m'approche , et lui présentant ma bourse : « Ami , lui dis-je , voyez cet homme étendu sans connaissance , prenez cet argent et courez le secourir ; portez-le dans quelque maison où l'on puisse le guérir ; si vous lui sauvez

la vie, je viendrai reconnaître ce service avec générosité. Le paysan paraît surpris; je lui mets la bourse dans la main, et, sans attendre sa réponse, je m'éloigne de ce lieu funeste. Lorsque je fus à une certaine distance, je me retournai; je vis que le paysan était près du blessé, et, qu'à l'aide d'un autre homme, il cherchait à le mettre sur un cheval.

Alors, n'étant retenu par rien, et sentant toute la nécessité de n'être vu de personne, je m'éloignai aussi vite qu'il me fut possible. Ne pouvant rentrer dans la ville, je crus qu'il n'y avait pour moi d'autre parti que de m'éloigner, jusqu'à ce que je pusse être informé de l'état des choses. J'abandonnai le grand chemin; et, prenant à travers les champs, je traversai la campagne, ne cherchant qu'à m'éloigner de tout endroit habité.

Je courus ainsi quelque temps sans dessein et sans idées fixes, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, et sentant que j'avais besoin de repos pour réparer mes forces, je modérai la vivacité de ma marche. Il me parut que l'endroit où j'étais était désert, à la réserve cependant d'un édifice isolé, à quelque distance, qui fixa mon attention; je m'en approchai lentement, et j'arrivai, harassé de fatigue, à un portail que je reconnus être celui d'un couvent situé au milieu de ce désert. J'en eus quelque chagrin: tu connais l'antipathie extrême que nous avons contre les prêtres et contre les moines; mais il n'y avait point d'autre asile, et l'affaiblissement de mes forces m'empêchait de pouvoir en chercher un ailleurs.

J'entre donc sans obstacle; je traverse un portique, et la première chose qui se présente à ma vue, est une cour spacieuse entourée de corridors longs et solitaires. Malgré l'aversion que m'inspiraient les cloîtres, l'extrême agitation de mon âme me fit trouver quelques consolations dans le calme et le profond silence qui régnaient dans cette vaste enceinte. Il me sembla que mon cœur s'ouvrait à ce sentiment sérieux et mélancolique que produit l'immobilité des tombeaux: en comparant la tranquillité et le repos de ces lieux au trouble et au désordre de mon esprit, je crus sentir plus vivement le poids de mes angoisses. Hier, me disais-je, je vivais dans la grandeur, je possédais un état brillant; hier je regorgeais de plaisirs et de richesses; aujourd'hui, en dépit de mon orgueil, réduit à l'état d'un vagabond, je cherche un asile et n'en trouve pas ailleurs que dans un cloître; moi qui aurais voulu voir détruire et les cloîtres et les religieux qui les habitent.

La fatigue me fit asseoir sur un des bancs qui entouraient ces corridors. Enseveli sous une multitude de réflexions douloureuses dont rien ne pouvait me distraire, j'aurais échangé volontiers et les maisons que je possède, et leur fastueux séjour, contre une retraite obscure dans cette demeure silencieuse et paisible; j'aurais préféré à ces lambris dorés qui recèlent tant d'inquiétudes, de soucis et de peines, une humble cellule où j'eusse pu trouver la paix et le repos. Malgré ces idées si naturelles, mon cœur nour-

rissait une si grande haine contre tout ce qui appartenait à l'état ecclésiastique ou aux ordres religieux, que je regrettais le hasard qui m'avait donné cet asile ; j'eusse préféré la chaumière d'un laboureur, ou un refuge plus obscur encore ; mon opiniâtre prévention m'égarait à tel point que je fus tenté d'aller, après un moment de repos, chercher un autre asile ; j'allais oublier l'entière extinction de mes forces et l'altération de ma santé.

La lecture des livres philosophiques avait entièrement perverti mes idées. J'avais, contre tout ce qui appartenait à l'Eglise, non-seulement un souverain mépris, mais encore la haine la plus forte. Persuadé que le christianisme, ainsi que toutes les autres religions, ne devait son existence qu'aux hommes, je regardais l'Eglise comme le foyer et le centre où se réunissaient ses principaux ministres, pour abuser de la crédulité générale et la faire tourner à l'avantage de leurs intérêts. Leurs assemblées me paraissaient un repaire d'imposteurs ; leurs cérémonies me semblaient ridicules ; les rites et le culte qu'ils avaient établis étaient l'objet de mes railleries. Plus un ecclésiastique était avancé en dignité, plus je le jugeais digne de mépris. Je ne voyais dans lui et dans ceux qui avaient embrassé cet état, que des ministres de l'erreur ou des agents de séduction.

Je ne pouvais imaginer que des hommes en qui l'on pouvait reconnaître des moyens, fussent capables d'ajouter foi à des fables aussi absurdes ; je supposais qu'ils ne cherchaient à séduire le peuple que pour servir leurs intérêts. Tout ce qu'ils appelaient juridiction ou droit ne me semblait qu'une usurpation, uniquement fondée sur l'abus qu'ils faisaient de la crédule simplicité des fidèles ignorants. Leur destruction totale était le plus ardent de mes vœux. Tout prêtre me paraissait un homme cruel, tout moine un monstre ; je ne voyais dans la dévotion des fidèles qu'une simplicité puérile, et dans leur foi qu'une ignorance profonde ; je croyais les juger favorablement en leur supposant des lumières trop bornées pour qu'ils pussent secouer le joug qu'on leur avait imposé dès l'enfance. Les communautés religieuses n'étaient à mes yeux que des assemblées pernicieuses de gens oisifs, des institutions dangereuses en politique et fatales à l'état, et un moyen qui fournissait à une multitude de fainéants un prétexte ridicule pour vivre aux dépens du public sans rien faire. Les vœux que les religieux prononcent me semblaient imprudents et barbares ; leurs usages et leurs habitudes n'étaient à mes yeux que le résultat de l'ignorance et de la grossièreté ¹.

J'avais lu avec une complaisance criminelle tout ce que l'his-

¹ Le philosophe avait oublié sans doute les terres défrichées, les villages bâtis par les religieux, les pauvres nourris, les greniers des abbayes devenus une ressource dans les temps de disette, le monde arraché aux ténèbres de l'ignorance, les chefs-d'œuvre des anciens sauvés du naufrage des siècles barbares, les savantes recherches de l'antiquité qui épargnent tant de peines à nos savants modernes. En jouissant des bienfaits des différents ordres religieux, au moins ne faudrait-il pas leur dire des injures.

toire peut nous rapporter des désordres de quelques ecclésiastiques ; désordres que la malignité a envenimés et que mon cœur corrompu exagérait encore. D'après un raisonnement vicieux, bien commun de nos jours, je les condamnais tous pour les fautes d'un petit nombre d'entre eux, sans avoir, comme je l'aurais dû, aucun égard aux éminentes vertus de tant de serviteurs de Dieu, dignes de la plus grande vénération. Quel cas pouvais-je faire de ces vertus, que mon esprit aveuglé s'obstinait à méconnaître, que je regardais comme le comble de la bassesse et de l'extravagance, et qui me paraissaient plus dignes d'indignation que de louanges ? Enfin, si je ne connaissais et n'admettais chez moi que très-peu de prêtres ou même aucun, c'est que je ne pouvais les voir sans colère et sans indignation : m'arrivait-il d'en rencontrer quelques-uns, je leur marquais le mépris le plus outrageant ; si les circonstances le permettaient, je les accablais de dérision et de railleries ; je mettais mes délices à verser sur eux l'ironie la plus amère, et à montrer par mes discours et par ma conduite combien peu je faisais état et de leur ministère et d'eux-mêmes.

Juge, d'après ces dispositions, du désir que j'aurais eu de trouver un asile différent et plus assorti à mes idées ; néanmoins, pendant que je me livrais au repos que la fatigue me forçait à prendre, des réflexions contradictoires se présentaient à mon esprit. Je me comparais aux habitants de cette retraite paisible ; en examinant les avantages que ma naissance et ma fortune me donnaient, je me regardais comme bien au-dessus d'eux, et cependant je me disais en soupirant ; ils sont plus tranquilles que moi, et bien plus heureux, puisqu'ils n'éprouvent ni mes peines ni mes tourments. Ils sont bien moins éclairés, puisqu'ils consacrent leur existence à de fausses et vaines opinions ; mais le principe de leur bonheur se trouve dans cette erreur même et dans l'ignorance qui les aveugle. Ils passent leur vie dans le sein du repos, loin des passions et de toute inquiétude ; lorsque le terme de leur vie arrive, ils en ont usé mieux que moi, qui, bien plus éclairé, n'en suis pas moins dévoré d'inquiétude et exposé aux plus grands périls. Ah ! malheureux Manuel !..... tu viens de terminer une vie courte, consacrée comme la mienne à la recherche des plaisirs ; comme moi, tu n'as trouvé que tourments, tu n'as recueilli que des afflictions. Que t'ont servi et ta philosophie et tes nombreuses connaissances ? Jeune, tu défiais les orages de la vie, et tout-à-coup tu disparais. Tout-à-coup une vague inattendue t'a précipité dans les abîmes les plus profonds. Malheureux étranger, malgré moi victime de mes coups ! j'ai tranché dans son printemps le fil de ta vie ; malgré moi j'ai arrosé de ton sang une terre qui semble me rejeter de son sein. Victimes infortunées, à peine un soupir a-t-il mis un intervalle entre votre vie et son terme fatal. Malheureux Manuel ! tandis que tu courais préparer d'infâmes plaisirs que je devais partager, un instant nous sépare à jamais..... Et toi, que l'envie et l'arrogance précipitèrent dans la tombe, mon caractère altier et féroce t'immola

à l'inflexibilité de mon orgueil.... Mon supplice vous vengera l'un et l'autre en mettant un terme à mes excès ; et s'il ne m'atteint pas , je le trouverai dans mes remords éternels et dans les tourments qu'ils me font éprouver.

Tandis que j'étais accablé par l'amertume de ces réflexions , le son d'une cloche se fit entendre ; au profond silence qui régnait autour de moi , succéda un bruit répété et continu qui fait retentir les dortoirs ; les portes des cellules qui environnent le cloître s'ouvrent toutes à la fois ; leurs paisibles habitants sortent en hâte et se rendent à l'église , comme je l'ai su ensuite. Mon cœur s'émeut et se sent oppressé : Hommes égarés , disais-je en moi-même , hommes paisibles au sein de l'ignorance et de vos illusions , la paix de vos cœurs vous suffit ; le mien en proie aux plus cruelles angoisses vous porte envie. Vous étiez l'objet de mes mépris , aujourd'hui j'ambitionne votre sort. Le spectacle touchant et simple de leur marche silencieuse et recueillie m'intéressa plus que toutes les pompes du grand monde.

L'un d'eux , voyant un inconnu ou remarquant dans mes traits quelques signes de l'agitation de mon esprit , s'approche et me demande d'un ton doux et obligeant , s'il pouvait m'être de quelque utilité. La fatigue d'un long voyage , lui dis-je , m'a obligé de m'asseoir en cet endroit , et je ne désire qu'un peu de repos. Il me quitte , rejoint ses compagnons , et bientôt je les entends chanter des psaumes et des cantiques avec une onction touchante et l'accent du plus profond respect. La réunion de tant de voix , leur accord majestueux , m'inspiraient malgré moi un sentiment involontaire de vénération. Mais entraîné par l'obstination de mes anciennes idées , je ne pus m'empêcher de m'écrier : Hommes simples et incrédules , vos voix frappent l'air en vain , et vous célébrez ce que vous ne pouvez comprendre. Ah ! si le Dieu dont vous chantez les louanges existait , sans doute il vous demanderait des sacrifices plus utiles ; quel bien peut-il retirer de vos chants et de vos louanges ? Si vous ne faisiez au reste que cela dans le monde , vous seriez plus dignes de pitié que de haine ; mais , tandis que quelques-uns d'entre vous se livrent à cette futile occupation , celle des autres est de porter le trouble dans les familles , dans l'état , de séduire le peuple et de le dominer¹.

Les moines restèrent longtemps à l'église ; le poids de mes fatigues devenait toujours plus accablant , de sorte que lorsqu'ils en sortirent j'étais dans un épuisement total , et resté immobile à la même place. Celui qui m'avait parlé la première fois me dit d'un ton caressant et expressif ; « Vous êtes agité , monsieur , par quelques soucis bien graves ou par quelques chagrins bien cuisants ; si vos peines sont de nature à trouver quelque soulage-

¹ Les états et les familles sont-ils plus heureux et plus tranquilles depuis qu'ils sont gouvernés par la philosophie ? Trouble-t-on l'état en recommandant la soumission au prince ? Trouble-t-on les familles en apprenant aux enfants à respecter leurs pères ?

ment dans la compassion, la charité, le zèle qui nous animent, disposez des conseils, des services et des efforts de tous ceux qui habitent notre maison; Dieu, dont la Providence divine gouverne tout, vous a peut-être conduit ici pour nous réserver le bonheur de vous procurer quelque soulagement. — Laissez-moi, lui dis-je avec aigreur; je ne connais point le Dieu dont vous me parlez, son existence est une fable; s'il existait, je ne vivrais pas; s'il existe pour vous, il ne peut exister pour moi. »

Un discours si insensé jeta le bon ecclésiastique dans le plus grand étonnement. Il crut sans doute que ma raison était aliénée, et avec tous les ménagements d'une charité attentive et délicate, il me fit observer que nous n'étions pas bien dans le cloître; il ajouta que, chargé du soin des étrangers qui venaient dans leur maison pour des exercices de piété, il pouvait disposer des chambres qui leur étaient préparées; que si je voulais le suivre, il m'en donnerait une où je serais entièrement libre, et qu'après avoir repris mes forces, je serais le maître de faire ce que je voudrais.

Ma situation était pénible; l'irritation de mes nerfs et les tortures affreuses que mon âme éprouvait avaient allumé dans mon sang une fièvre ardente qui me consumait. Le Père s'en aperçut, et m'ayant tâté le pouls: « Venez, me dit-il, venez avec moi, vous êtes mal ici, et vous trouverez auprès de nous tous les secours de la médecine et de la charité; » en me parlant ainsi il m'avait pris par le bras et m'entraînait doucement à l'appartement le plus voisin.

Je n'avais plus ni mouvement ni forces; je me laissai conduire; il me fit mettre sur un lit simple, mais propre; ne pouvant plus me soutenir, je m'y laissai tomber; alors ayant perdu l'usage de mes sens, je ne me souviens plus de ce que je devins. Le Père m'a raconté depuis, que, peu d'instants après, un délire affreux et qui tenait de la frénésie s'était emparé de moi; que je ne parlais que de morts et de tombeaux; que je ne parlais de moi qu'avec horreur; que tantôt j'appelais Manuel, et tantôt je me mettais en fureur contre un étranger que je regardais comme la cause de tous mes maux; que je prononçais le nom de Théodore en lui demandant d'avoir compassion de moi; que quelquefois aussi j'adressais la parole à Mariano.

Mes discours n'avaient aucune suite; mes paroles entrecoupées se succédaient tumultueusement, sans jamais présenter de sens complet; enfin, après avoir été livré longtemps à ces violentes agitations, un sommeil profond et léthargique, dans lequel je ne donnai pas le moindre signe de mouvement, s'empara de tous mes sens; je restai, m'a-t-on dit, vingt-quatre heures dans cet état d'insensibilité et avec tous les symptômes de la mort; la force de mon tempérament me sauva, elle aida la nature; une crise de sueur abondante me rendit à la fois la santé et l'usage de ma raison.

Le seul souvenir que me laissa ce long assoupissement, fut

un instant au milieu de la nuit, où, revenant à moi, j'aperçus le digne ecclésiastique qui m'avait conduit, à genoux devant un crucifix, à la lueur d'une lampe; il poussait des soupirs douloureux; il priait Dieu avec ferveur et avait le visage inondé de larmes. Malgré mon état de faiblesse, un spectacle si nouveau et si touchant émut mon cœur. Je n'avais jamais connu la vertu, j'en ignorais et je voulais en ignorer l'existence; le spectacle qu'elle me présentait en ce moment me toucha vivement pour la première fois; je la voyais briller dans un ecclésiastique qui, sans me connaître, me traitait avec une charité si vive et me donnait des preuves d'un si tendre intérêt.

Au milieu de mes angoisses, cette vue me fit éprouver une impression bien douce et répandit sur mon cœur un baume salutaire; je trouvai quelque satisfaction de m'être trompé, et d'avoir enfin rencontré cette vertu dont je me dissimulais à moi-même l'existence; les rayons de sa lumière céleste semblaient répandre un jour nouveau sur ma vie et mettre tous ses trésors à ma portée. L'émotion où j'étais me fit pousser un cri, et ce saint homme, interrompant sa prière, courut à mon lit; la joie se peignit sur sa physionomie. Vainement je voulus lui communiquer les pensées confuses qui m'agitaient; je ne pouvais ni articuler ni former de discours suivi: il me représenta qu'après un assaut tel que celui que j'avais éprouvé, tout effort me serait dangereux; il me pria de garder le silence et de tâcher de me livrer au repos.

Son âme avait déjà sans doute pris sur la mienne un ascendant auquel je n'osai résister. Dès ce moment il s'établit entre nous une conversation par signes, dans laquelle il m'indiquait ce que je devais faire pour me rétablir, en exigeant que je ne lui répondisse pas. Il n'est pas possible, Théodore, de te peindre la vigilance, l'affection et la tendresse avec laquelle cet homme incomparable me servait, et sous lui les infirmiers et les domestiques; j'admirais un zèle qui ne se démentait jamais, et des soins suggérés par un intérêt qu'un inconnu me semblait ne pouvoir inspirer.

Trois jours de soins, de remèdes et d'une diète dans laquelle je ne prenais que des aliments simples, mais sains, suffirent pour me mettre en état de prendre un parti. Pendant tout ce temps il ne me dit pas une parole qui n'eût ma santé pour objet; quand, entraîné par ma reconnaissance, ou ne pouvant plus supporter les inquiétudes de ma situation, je voulais lui exprimer mes sentiments, il s'y opposait, en me disant que je n'étais pas encore assez fort et que tous mes soins devaient tendre au recouvrement de mes forces.

Parmi les mouvements qui assiégeaient mon cœur et mon esprit, celui dont le poids était le plus accablant, était le sentiment de la honte. Il me semblait que je n'étais pas digne de tant d'attentions, que je ne méritais pas les soins d'une personne dont le caractère et la profession avaient si longtemps été pour moi un

objet de mépris ; en pareil cas j'aurais abandonné sans égards , ou tout au plus fait servir avec dédain le prêtre infortuné auquel mes secours auraient pu être nécessaires. D'autre part , la différence de nos opinions et de notre conduite respective , la persuasion où j'étais que , s'il connaissait ma façon de penser et ma conduite , s'il savait que je venais de donner la mort à mon semblable , il ne me regarderait qu'avec horreur , au lieu de me traiter avec une charité si tendre ; tout enfin contribuait à entretenir la pensée désespérante que je lui dérobais sans pudeur ses bienfaits et ses attentions.

Un matin que mes forces commençaient à s'établir , ne pouvant contenir plus long-temps les élans de mon cœur , je lui pris les mains au moment où il s'approchait de mon lit pour s'informer de ma santé ; je les serrai dans les miennes , et , les arrosant de mes larmes : « Homme angélique , lui dis-je , quels seront votre douleur et vos regrets lorsque vous connaîtrez le monstre sur lequel vous répandez tant de bienfaits , auquel vous prodiguez des soins si affectueux et si tendres ! Non-seulement une charité ardente vous anime , je vois encore dans vos actions et dans vos yeux un tendre intérêt et les témoignages d'une amitié sincère. Toute la mienne vous serait acquise si j'étais digne de celle que vous m'offrez ; mais au moment où vous me connaîtrez vous ne me verrez qu'avec horreur ; vous me remplissez de confusion et de honte ; vos procédés m'apprennent à connaître mes injustices. Non , nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre , nous ne pouvons habiter ensemble sous le même toit.

» Vous êtes un ange , je suis un démon ; vous croyez un Dieu , vous l'aimez , vous le servez ; moi , je ne crois pas qu'il existe , et cette idée me soutient , car s'il existait il ne pourrait qu'être mon ennemi. Vous adorez Jésus-Christ , je l'abhorre ; vous suivez sa religion , je la déteste ; vous passez vos jours dans la vertu et dans l'innocence , et pendant tout le cours de mes années je me suis livré à toutes mes passions ; la paix de votre cœur égale la tranquillité de votre vie , rien ne vous trouble , rien ne vous inquiète ; vous ne craignez pas les disgrâces , parce que vous leur opposeriez le secours de vos illusions ; vos consolations sont fausses , sont feintes , mais toujours sont-ce des consolations.

» Avec plus de lumières , avec des connaissances bien plus vraies , je ne puis maîtriser mes fureurs ni adoucir mes chagrins. Je suis le plus malheureux des hommes , et mon tourment est de ne pouvoir trouver dans mon cœur aucun remède aux maux que je souffre et à ceux qui me menacent. Je voudrais être crédule et ignorant ; j'envie votre simplicité ; mais mes connaissances , mes habitudes et mon expérience s'y opposent. Ma corruption est invétérée et profonde , mes vices ont pénétré jusqu'à la moelle de mes os , ils circulent avec mon sang. »

Je prononçai ces paroles sans m'interrompre et sans pouvoir retenir les sanglots qui me suffoquaient et qui finirent par me faire perdre la respiration. Fatigué de ce violent effort , je ne sais

comment ma tête s'appuya sur le sein de cet homme angélique ; combien je fus soulagé et consolé , quand je sentis ses mains pures me presser avec ardeur contre son cœur innocent , mon visage humecté des larmes d'une douce et vive charité ; quand je vis le juste compatir aux chagrins d'un malheureux ! Nous demeurâmes tous deux immobiles dans cette posture. Et toi , Dieu éternel , toi qui donnais une impulsion si différente à nos âmes , tes regards , du haut de ton trône de gloire , éclairèrent une effusion de cœur qui réunissait les vertus d'un saint et les premières espérances d'un malheureux pécheur. Tu considérais ce spectacle secret , plus digne de l'admiration des anges et des hommes , que tout ce que la vanité célèbre dans l'histoire des maîtres de la terre ; tu bénissais dès son principe le triomphe que ta miséricorde préparait à mon cœur sur sa perversité et sa méchanceté.

Théodore , les larmes me suffoquent ; le souvenir de cette scène tendre et pathétique m'émeut encore et provoque mes sanglots ; j'ai besoin de quelque repos. Adieu , mon ami.

LETTRE TROISIÈME.

Le philosophe à Théodore.

JE n'avais encore envisagé mon nouvel et officieux ami que comme un homme d'un jugement sain , rempli de candeur et de bienveillance , mais d'un caractère simple et borné. Rien en lui ne me portait à en juger autrement ; à l'instant où il quitta mes bras , son visage avait pris une expression plus animée ; et , malgré l'aversion que j'avais pour sa robe , je ne pus résister aux sentiments de respect et de vénération qu'il m'inspira.

L'expression d'une joie vive brillait dans ses yeux ; il étendit sa main sur moi , et d'une voix qui exprimait une grande satisfaction , il s'écria : « Le doigt de Dieu se manifeste aujourd'hui. » Puis s'asseyant à côté de moi : « Celui , reprit-il avec sentiment , qui gouverne la nature , dirige tous les événements par des moyens invisibles , et ce ne sera pas en vain qu'il vous a conduit ici. » Je vis dès lors qu'il me comptait au nombre de ces brebis qu'ils appellent égarées , et qu'il voulait devenir le pasteur destiné à me ramener au bercail. En effet , il me dit beaucoup de choses que je ne puis te répéter , parce que je les écoutai sans attention. Je ne m'occupais que du moyen de me débarrasser d'un homme qui formait une prétention si ridicule.

Je n'ignorais pas que les ecclésiastiques et les religieux mettent une gloire particulière à faire des conversions ; je ne doutai point que ce bon homme ne voulût s'honorer de la mienne. Je sentis alors bien plus vivement le malheur d'être tombé dans cette maison. Je ne pouvais m'empêcher de rire en moi-même de sa simplicité et du ton de confiance et de persuasion avec lequel il me parlait. Cependant je ne pouvais m'empêcher de rendre justice à son éloquence et à la facilité avec laquelle il accumulait les raisonnements qu'on a, dans son état, toujours en réserve pour les occasions qui le demandent, et je finis par prévoir que ce moderne apôtre, avec toute sa candeur, me fatiguerait beaucoup par ses importunités.

Pour lui ôter tout espoir, je me déterminai à lui parler avec franchise et à le détromper. Je crus qu'en employant l'instruction et les connaissances auxquelles je devais l'avantage de m'énoncer avec facilité, il ne serait pas assez insensé pour persister dans sa ridicule entreprise, et qu'il verrait bientôt que je n'étais pas de ces gens crédules que des raisonnements captieux peuvent éblouir. J'imaginai au contraire que le pauvre homme détrompé aurait assez à faire à se défendre de mes répliques, et il ne me paraissait pas impossible de convertir celui même qui travaillait à ma conversion avec tant d'ardeur : tel était le projet dont je m'occupais, tout en écoutant ses discours ; et, au moment où il me parlait des bienfaits de la religion et de la miséricorde divine, je l'interrompis et lui dis : « Ah ! Père, que tout cela serait beau, si cela était vrai ! mais combien les hommes sont éloignés de la vérité ! Chacun croit l'avoir trouvée, peut-être tous se trompent. Le plus grand nombre croient ce qu'on leur a enseigné dans leur enfance ; cette opinion s'établit ensuite avec force, soit par les exemples, soit par l'habitude et la manière d'être de ceux avec qui l'on vit, peu à peu chacun se forme ainsi une croyance qui ne peut plus changer, parce que dès lors, ne doutant plus qu'elle ne soit fondée, on ne la discute plus ; et d'un autre côté, le doute seul devenant un crime digne des châtimens éternels, l'homme timide se trouve enlacé dans des liens indissolubles.

» L'opinion qui se forme ainsi par l'autorité de nos parents et de nos maîtres, s'inculque et se renforce par la crainte de devenir coupable en songeant à l'examiner¹, et c'est par cette raison que tant de génies, qui se sont illustrés en s'occupant d'autres objets, montrent sur le fait de la religion une crédulité aussi pusillanime ; et que tant de savants, distingués par leur érudition et par leurs lumières, n'ont été, en fait de croyance religieuse, que de véritables enfants.²

» C'est avec bien plus de raison encore que des peuples entiers,

¹ La religion ne craint point la lumière ; il n'est point défendu d'étudier les preuves sur lesquelles elle est fondée. Elle ne craint que l'ignorance.

² Ce n'est qu'après les plus profondes recherches que nos grands hommes sont devenus des enfants, dans la simplicité de leur croyance. Bossuet ; Fenelon et tant d'autres avaient sans doute étudié les preuves de la religion.

peu instruits, incapables d'approfondir et d'examiner des idées si obscures et si compliquées, doivent toujours vivre dans la croyance où ils furent élevés. Pour triompher des préjugés de l'enfance, fortifiés par l'exemple général, il faut un esprit d'un ordre supérieur, un caractère élevé, qui unisse à une grande étendue de connaissances toute la force et toute l'énergie d'un caractère généreux ¹.

» Pour former un philosophe, il faut donc le concours d'un grand nombre de circonstances difficiles à réunir. Et c'est ce qui les rend si rares ; mais combien le petit nombre qui en a paru dans le monde, n'a-t-il pas rendu de services à l'humanité ² ! Maintenant ils se multiplient de toutes parts ; et si, comme on doit l'espérer, ils propagent leurs lumières, on verra dans la suite leurs bienfaits se multiplier et s'étendre ; ils aideront les hommes à sortir de l'enfance éternelle où ils sont plongés ; les vieillards cesseront d'être en butte aux terreurs ridicules de l'enfance ; ils jouiront sans trouble et sans crainte des dons de la nature et de la vie, sans répandre sur son cours l'amertume de l'aspect affreux d'une autre vie ; ils ne connaîtront plus que les lois que leur dicte la raison ³.

» Je n'ai pas appris à croire, je ne sais que douter ⁴, et il est impossible de me persuader ce que rejette ma raison. Il en est qui prétendent qu'il n'y a point de Dieu : je sais qu'à la rigueur ils ne l'ont pas démontré, et que les philosophes raisonnent diversément à cet égard. Malgré cela, je crois que rien n'existe sans le concours d'une cause première. Cette opinion me paraît la plus naturelle et la plus conforme à la raison. Je ne puis imaginer que le vaste univers, qui se présente à nos yeux, existe sans avoir eu de Créateur. Je ne concevrais pas plus un ouvrage sans ouvrier, qu'un effet sans cause ; mais cette vérité suffit pour expliquer tout le monde physique et moral, et tout l'empire de la nature sur nos esprits ; le reste est inutile et ne peut devoir son origine qu'à des imaginations exaltées ou à l'artifice des hommes.

» Cette vérité suffit aussi pour m'apprendre que, puisque le Créateur m'a mis au monde, je dois l'adorer et vivre d'après l'inspiration de la raison qu'il m'a donnée, en gravant dans mon cœur l'amour de la vertu et l'horreur du vice ⁵. De là je puis conclure qu'à la fin de ma vie je ne mourrai pas tout entier, et que les notions que j'ai conçues à cet égard n'ont d'autre but que de me donner une idée de ses récompenses et de ses châtimens. Quels sont-ils ? je l'ignore, peut-être le saurai-je un jour. En

¹ Les preuves sont à la portée de tous ; ce sont des faits. Comment la religion, qui semble s'opposer à tous les penchans, a-t-elle été reçue par tous les peuples ?

² La révolution française, qui n'est que la conséquence des principes de la philosophie, et le malaise général de tous, en sont la preuve.

³ La philosophie n'a été puissante que pour détruire. Qu'a-t-elle mis à la place de ce qu'elle nous a ôté ? L'égoïsme et les échafauds.

⁴ Précieux aveu : Dieu n'a-t-il donné à l'homme des lumières que pour douter sur un point d'où dépend tout son bonheur ? Le doute sur cette matière est un supplice affreux.

⁵ D'après les aveux précédents de notre philosophe, on voit ce que la seule raison et l'honneur avaient produit en lui de vertu.

attendant, je dois croire qu'un Dieu infiniment grand sera un Dieu miséricordieux ; qu'ayant créé l'homme si faible, il ne peut le châtier avec une rigueur inflexible et éternelle, et qu'enfin puisqu'il est souverainement bon, il nous traitera avec bonté ¹. Ma raison ne peut me conduire que jusque-là ; plus loin je n'aperçois que des chimères ou des illusions. Tous ceux qui veulent aller au-delà de ce que leur enseigne cette lumière naturelle, sont ou trompés, ou trompeurs eux-mêmes. Je sais bien, mon Père, que ce n'est pas votre opinion ; votre habit, votre conduite et vos discours me le prouvent. Vous me parlez d'un Dieu clément envers les uns, et éternellement sévère envers les autres ; Dieu cependant ne peut jamais être ni inexorable ni inflexible. Vous croyez à des mystères incompréhensibles, parce que vous pensez que Dieu les a révélés ; mais Dieu ne peut pas parler pour que personne ne le comprenne ². Vous croyez des choses contradictoires, et l'Auteur de toute vérité ne peut pas se cacher sous le voile du mensonge ³.

» Enfin, vous suivez le système dont on a imbu votre enfance ; vous le suivez ainsi que tous ceux qui vivent avec vous. Je ne m'étonne point. Les premières pensées s'impriment fortement dans l'esprit, elles s'y gravent par l'exemple. Vous vous croyez heureux, parce que vous espérez, en vous livrant aux plus grandes austérités, obtenir une gloire éternelle : je ne m'y oppose point, je ne prétends pas vous priver d'un sentiment qui vous console ; ne vous opposez donc pas à ce que je suive l'impulsion que m'a donnée l'auteur de la nature, et restons comme nous sommes. Vous ne seriez pas heureux si vous adoptiez mon opinion, et vos idées me rendraient très-malheureux.

» J'ai peine à comprendre, je l'avoue, que si ce Dieu que vous adorez existe, s'il gouverne vos actions et vos paroles, il vous laisse plongé dans des opinions superstitieuses qui dégradent l'excellence et la dignité de l'homme, en même temps qu'il vous remplit d'un esprit de charité si actif et si généreux, qu'il retrace complètement l'idée que nous devons avoir de sa bonté ⁴. Oui, mon respectable bienfaiteur, je vois Dieu plutôt dans vos œuvres que dans vos discours. S'ils ne me paraissent tendre qu'à obscurcir cette lumière naturelle qui guide notre raison, je retrouve dans

¹ Dieu est bon, puisque par les secours de la religion, il donne à l'homme la lumière et la force pour réparer les désordres causés par le péché de nos premiers parents. Il sera juste en punissant ceux qui n'auront pas voulu en profiter.

² Dieu a droit à la soumission de notre esprit comme à celle de notre cœur. Il soumet notre esprit en nous révélant des vérités au-dessus de notre raison, mais qui n'y sont pas contraires ; il soumet notre esprit par la foi, notre cœur par l'amour.

³ Il n'y a rien de contradictoire dans la religion ; pour ceux qui l'ont étudiée, ils n'y voient qu'un ensemble et un enchaînement admirables ; mais cet ordre échappe à la légèreté de ceux qui regardent pour ne pas voir.

⁴ Comment se fait-il que l'erreur produise de si beaux actes de dévouement, tandis que la philosophie, qu'ils regardent comme la vérité, avait produit tant de crimes dans notre philosophie, d'après ses aveux ? On avait toujours cru que le bon puisait sa source dans le vrai.

vos actions et dans votre bienfaisance ces sentiments magnanimes et paternels qui, selon moi, sont les attributs de la Divinité. Vous m'avez conservé la vie, vous m'avez traité avec les soins d'une amitié ancienne et que j'aurais eu le bonheur de mériter. Puisse le hasard m'offrir l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance ! Souffrez que, me trouvant mieux, je me dispose à partir demain. »

Cet homme vénérable avait écouté ce discours insensé et ridicule sans lever les yeux de dessus la terre, et sans donner le plus léger signe de surprise ou d'impatience. Avant de me répondre, il porta ses regards vers le Ciel, et se retournant ensuite vers moi, il me dit d'un air gracieux et paisible : « La vérité ne vient pas des hommes, sa lumière vient d'en haut ; Dieu la montre ou la cache suivant les desseins de son adorable Providence. Combien en est-il parmi ceux qui la reçurent avec le plus d'abondance, qui en furent auparavant privés pendant un long espace de temps ! combien en est-il qui ne l'ont aperçue que très-tard ! La miséricorde de Dieu a ses moments désignés, et j'espère que ce n'est pas sans dessein qu'il vous a conduit ici.

» Permettez-moi de vous faire une demande. Ce système que vous venez de me détailler, et qui me paraît être le déisme, aujourd'hui si chéri des philosophes modernes, est-il le résultat de vos recherches et de votre conviction ? Vous avez examiné cette matière à fond ; mais avez-vous également pesé les raisons et les fondements sur lesquels les chrétiens appuient leur croyance, et serait-ce parce que vous les avez trouvés futiles ou dénués de preuves, que vous vous seriez attaché au déisme et à la seule religion naturelle ? »

Un peu embarrassé de cette demande imprévue, je lui répondis : « A la vérité, je n'ai pas fait de la religion cette étude sérieuse et suivie qui supposerait un travail assidu et pénible. Il n'est pas aisé dans le monde de se vouer tout entier à une occupation aussi ingrate, et, j'ose le dire, aussi peu nécessaire. La plus légère réflexion suffit pour faire connaître la faiblesse de tout ce qui ne porte pas sur des fondements solides ; une toile d'araignée démontre par elle-même la fragilité de sa structure. Mais si je n'ai pas fait cet examen que vous exigez, d'autres l'ont fait, et ce sont les philosophes ; ils ont étudié la religion, ils en ont reconnu la faiblesse, et ils nous la démontrent dans leurs écrits ; mais, à vous dire vrai, quoique je n'aie pas entrepris sérieusement cette étude, je ne m'en suis pas moins appliqué à m'instruire, à l'aide de ces lectures, qui ont toujours été mon occupation favorite.

» Depuis mon enfance, il n'a paru aucun livre de quelque réputation sans que je l'aie lu ; je me suis surtout attaché à ceux qui confirmaient mes opinions, qui chaque jour me détrompaient de quelques erreurs que je n'avais pas encore aperçues. J'ai toujours cultivé mon esprit, mon instruction ; la littérature et la philosophie ont fait constamment mes délices ; et, quand on a l'esprit

juste, quand on a sous les yeux tous les matériaux que les philosophes ont préparés, il me semble qu'on peut juger avec quelque sécurité. » Le Père, sans changer ni son air, ni son ton, me répondit ainsi :

« Il est difficile, il est même dangereux, dans un objet de cette importance, de se fixer aux lumières ou à la bonne foi d'autrui. Pour agir avec impartialité, on devrait lire aussi les livres qui ont paru contre les philosophes et pour la défense de la religion. Avez-vous lu ce que *Bergier* et une foule d'autres ont écrit contre *Voltaire*, contre *Rousseau* et les autres philosophes de nos jours ?

»— Ces livres, repartis-je, n'arrivaient point à notre connaissance; écrits par des hommes obscurs et inconnus dans le monde, à peine sortent-ils du cercle étroit des conciliabules des dévots; et si par hasard ils parvenaient jusqu'à nous, nous entendions répéter partout que ces différents écrits étaient si lourds, si hérissés de discussions et de citations, si dépourvus d'esprit et de grâces, si tristes et si savants, que nous ne prenions pas la peine de nous en occuper, et j'avoue que je n'en ai lu aucun.

» — Mais, répliqua le Père, pour pouvoir juger avec impartialité, leur lecture devenait indispensable. Je les ai lus attentivement et à diverses reprises; non-seulement ils réfutent victorieusement les objections les plus spécieuses des coryphées de l'irréligion, ils démontrent encore leur malice, leur fausseté et leur mauvaise foi. Vous y verriez que *Rousseau*, l'un des plus célèbres d'entre eux, n'eut jamais d'opinion fixe, et qu'à tout instant il est évidemment en contradiction avec lui-même. Vous y verriez dans *Voltaire*, le coryphée de la philosophie, la passion la plus désordonnée, sa haine pour la religion se changer en accès de rage; vous verriez comment, pour la persécuter, il a abusé de l'ignorance de la plupart de ses lecteurs, et employé, pour parvenir à son but, des moyens indignes d'un homme d'honneur. C'est ainsi qu'il altérait les faits, falsifiait les textes, imaginait des doctrines pour les combattre, et mentait en citant les expressions de la vérité même; son génie satyrique et plaisant aidait le malheureux talent qu'il eut de lui donner un coloris faux, ou d'en dénaturer le sens pour la rendre ridicule. Songez, monsieur, que si une partie de ce que j'avance était vrai, ces deux hommes seraient de mauvais guides dans des recherches d'une aussi grande importance.

» — Je sais bien, repartis-je, que leurs ennemis, ou les personnes séduites ou aveuglées par la superstition, tiennent ce langage. Mais concevra-t-on que des hommes d'un génie si supérieur, les premiers hommes de leur siècle, la gloire et l'honneur de l'esprit humain, soient capables de fautes d'ignorance et de contradictions dont à peine on pourrait soupçonner les écrivains du plus bas étage? Aussi ai-je toujours regardé ces invectives comme le langage de la calomnie des dévots.

» — Il serait très-facile de se détromper, dit le le Père, puisqu'il n'y a que des faits à vérifier, et qu'ici tout se réduit à examiner...

» — Quel besoin , interrompis-je, a-t-on de ce travail ? qui doutera que les philosophes, dont nous parlons, ainsi que ceux qui ont suivi leurs traces, n'aient été les plus habiles et les plus savants du siècle qu'ils ont éclairé ? Comment a-t-on pu leur dérober la connaissance de ce que savaient si bien des écrivains obscurs et perdus dans la poussière de leurs écoles ? Imaginera-t-on que ces défenseurs de la religion la connaissent mieux que *Voltaire* et que *Rousseau* ?

» — Je le crois, me répondit modestement le Père ; sur d'autres objets peut-être étaient-ils moins instruits ; mais en matière de religion, ils l'entendaient mieux, parce qu'ils l'étudiaient davantage. — Il serait bien étrange, repris-je, que des prêtres ou des moines, qui n'ont appris sur les bancs des écoles qu'à dénaturer la droiture naturelle de leur jugement, connussent mieux la doctrine chrétienne et le catéchisme que les génies les plus transcendans de l'univers. * J'avais parlé avec une émotion si vive que le Père s'en aperçut ; il mit encore plus d'affabilité dans ses réponses, et mettant plus de douceur dans son ton : « Je ne nie pas, me dit-il, que le Ciel n'ait donné à ces hommes et à leurs semblables de grands talents, auxquels ils ont dû justement un rang distingué dans la littérature et dans les sciences : j'ai lu une grande partie de leurs ouvrages avec plaisir et avec admiration ; d'ailleurs je les ai connus personnellement ; j'ai été lié avec plusieurs d'entre eux, surtout avec *Rousseau* et *Voltaire* ; et, soit d'après la lecture de leurs écrits, soit d'après leurs discours et leurs conversations mêmes, je jugeais facilement, si j'ose le dire, qu'ils parlaient sur les points qui intéressent la religion avec moins d'instruction que sur le reste. On n'a qu'à lire leurs arguments contre la religion, pour s'en convaincre et pour apercevoir clairement qu'ils ne la connaissent pas.

» Il ne faut pas s'en étonner, les hommes sont limités dans leurs connaissances ; ils ne peuvent pas tout embrasser, et comment pourraient-ils être instruits sur ce qu'ils ont négligé d'apprendre ? Si j'osais vous dévoiler ma pensée, je vous dirais que quand les génies du premier ordre parlent ou écrivent, soit en vers, soit en prose, sur des matières qu'ils possèdent à fond, ils ravissent ; on en est extasié, on ne peut qu'admirer et reconnaître en eux des prodiges d'éloquence, d'érudition et de goût ; viennent-ils à parler de la religion ? le chrétien le moins instruit sent combien ils sont superficiels. »

Surpris d'entendre tenir ce langage sur des hommes que j'avais regardés et que je respectais comme les premiers génies en tout genre, un mouvement involontaire trahit mon étonnement ; je ne pus me défendre d'un dépit intérieur ; mais ma reconnaissance arrêta ma vivacité, et plein du respect que mon bienfaiteur m'inspirait, je me contentai de lui dire : « Quelle si grande difficulté y a-t-il donc à apprendre ce catéchisme, puisque les plus instruits des hommes n'ont pu le comprendre ? Vous seriez le seul, mon Père, qui les condamneriez à être renvoyés à l'école.

» — Je rends justice à leur mérite, me dit-il avec autant de douceur que de modestie ; mais je la dois aussi, et d'une manière plus pressante encore, à la vérité ; si vous aviez le temps et la patience de m'écouter, il me serait aisé de vous convaincre que les objections les plus fortes, spécialement celles que fait *Voltaire*, proviennent d'un défaut absolu d'instruction, lorsqu'elles ne sont pas dictées par une insigne mauvaise foi. S'il eût été mieux instruit, il aurait rougi de les présenter. On ne peut se dissimuler combien est insuffisante l'instruction religieuse que l'on donne à l'enfance ; cet âge est peu propre à saisir d'aussi sublimes vérités ; on est obligé de se contenter de leur enseigner ce qu'ils doivent croire ; on ne peut développer les motifs et les raisons qui doivent autoriser leur croyance.

» Ce développement demande en effet un âge un peu plus avancé et un esprit capable de réflexion ; il devrait être la première étude et l'occupation la plus sérieuse de la jeunesse, au moment où la raison commence à se former. Sans ce nouveau travail, sans l'application qu'il exige, qui pourrait espérer quelque avantage de la courte et stérile instruction de sa première enfance ? Aussi voit-on beaucoup de gens qui, faute de ce soin, ne savent que de mémoire les formules du catéchisme, et n'ont jamais eu une idée exacte soit du plan sublime de la religion, soit de la manière admirable dont son divin Auteur a enchaîné les vérités qu'elle présente, soit des avantages moraux qui sont le fruit de sa pratique. Ils connaissent encore bien moins les preuves évidentes et multipliées, les documents irréfragables qui prouvent la mission de son divin fondateur, et laissent les incrédules sans excuse. Que résulte-t-il le plus souvent d'un enseignement généralement si imparfait ? Le grand nombre, entraîné par son insouciance ou livré exclusivement aux affaires, croupit à jamais dans une coupable ignorance ; d'autres croient à la religion chrétienne comme ils auraient cru à toute autre, ou s'ils disent qu'ils la croient, ils prouvent eux-mêmes qu'ils ne l'entendent ni ne peuvent l'expliquer ; elle est si peu gravée dans leurs âmes, que le moindre contre-temps leur suffit pour en bannir toute idée ¹.

» Combien d'autres ne la connaissent qu'imparfaitement et sans pouvoir saisir l'ensemble de ses vérités ni la sublimité de son esprit ! Ils ne la voient qu'à moitié ² ; l'harmonie de ses préceptes et de ses dogmes leur échappe, ils n'en ont qu'une idée imparfaite et fautive ; ils ne voient que des mystères incompréhensibles qui ne s'accroissent pas aisément avec leur raison, des préceptes

¹ Les obstacles sont encore bien plus grands dans notre malheureux siècle, où les instructions de l'enfance viennent échouer contre l'exemple des parents, où l'on s'empresse de rendre indépendants ceux qui savent à peine pourquoi ils sont au monde. D'ailleurs qu'est-ce que l'instruction religieuse de l'enfance dans nos nouvelles institutions, où la plupart des maîtres ne croient pas en Dieu ?

² Le véritable esprit de la religion n'est plus connu. On ignore qu'elle seule peut faire le bonheur de l'homme, même sur la terre ; qu'elle pourvoit à tous les besoins de son cœur.

durs et pénibles qui contrarient les désirs du cœur ; étrangers d'ailleurs aux preuves évidentes qui démontrent sa nécessité , leurs mauvaises habitudes et leur ignorance les exposent souvent à varier dans leur croyance.

» L'histoire ainsi que leur propre expérience leur ont fourni de nombreux exemples des erreurs de la raison humaine ; mais , ignorant les preuves qui distinguent la religion , ils l'assimilent à toutes les religions qui ont existé. Dans ce parallèle obscur et vague, ils se livrent à l'envie désordonnée de se distinguer du vulgaire et d'afficher une force d'esprit que les autres n'ont pas , une supériorité de lumières à laquelle les hommes ordinaires ne sauraient arriver ; et si par malheur ils obtiennent quelque célébrité , leur égarement est au comble , tous leurs désirs ne tendent qu'à augmenter leur renommée. Leur audace s'accroît , les nouveautés se multiplient ; ils insultent la religion avec plus d'impudence , et cette passion dégénère en frénésie. C'est ainsi que j'ai vu se former les incrédules les plus célèbres. »

Le discours du Père ne me parut pas entièrement dénué de vérité ; je lui répliquai cependant qu'il était incroyable que des hommes si savants , qui attaquaient constamment une religion si généralement adoptée , ne l'eussent pas étudiée au moins assez pour la combattre avec succès ; si cette religion pouvait leur offrir des preuves si claires en sa faveur , il devait paraître naturel que des génies aussi distingués les eussent reconnues.

« Ah ! me répondit-il , vous ne connaissez pas jusqu'où va la préoccupation d'un esprit qui cherche en étudiant à ne rencontrer que ce qu'il désire ! Je n'en doute pas , je n'hésite pas à l'affirmer avec assurance , il n'est personne qui , apportant dans l'examen de la religion quelque jugement , de la bonne foi et de la sincérité , n'aperçoive clairement qu'elle nous vient du Ciel. Il y reconnaîtra avec étonnement le plan le plus vaste , le plus admirable , le plus digne de Dieu , le plus conforme à l'esprit humain et aux besoins des hommes , le plus capable enfin de nous rendre heureux sur la terre et dans le Ciel. Il verra que ce plan si étendu , si magnifique et si sublime , si supérieur à toutes les conceptions humaines , a en même temps un tel degré de vérité et d'évidence que peu de jours suffiraient , même à l'application constante d'un homme très-ordinaire , pour le convaincre entièrement et le ramener à la force de l'évidence , à moins qu'il ne s'obstinât à vouloir fermer les yeux à la lumière qui s'offrirait à ses regards. Moi-même je n'hésiterais pas à parier... »

Étonné de son illusion : « Arrêtez , mon Père , lui dis-je en l'interrompant , et parlez moins affirmativement ; votre confiance même pourrait me donner un jour des armes contre vous. — Je serai toujours à vos ordres , me répondit-il ; avec les connaissances que vous paraissez avoir et la bonne foi que je vous suppose , vous vérifierez bientôt mes espérances ; je ne m'attendrais pas aux mêmes succès à l'égard des philosophes dont l'incrédulité a pour principe la vanité et l'orgueil ; une fois qu'ils ont voulu se dis-

tinguer par la singularité et la témérité de leurs opinions, ils ne cherchent plus ni la vérité ni l'instruction qui pourraient asseoir leur jugement ; toute leur application, toutes leurs études, au contraire, ne tendent qu'à fortifier et à propager les erreurs qui les ont rendus célèbres.

» Aussi ne les voit-on jamais attaquer de front le plan et l'ensemble du christianisme. Indépendamment de ce que l'entreprise ne serait pas facile, leurs écrits seraient trop sérieux, exigeraient plus de travail et trouveraient moins de lecteurs ; ils n'écrivent que pour être lus et applaudis. Ils savent que le plus grand nombre de ceux qui lisent, n'aiment que les lectures superficielles et amusantes. Que font-ils donc ? Ils s'attachent à tourner en dérision les objets les plus respectables et à en faire le sujet de leurs satires. Ils se plaisent à relever des contradictions qui ne sont qu'apparentes ; ils s'efforcent de donner un vernis ridicule à tout ce qui peut en être susceptible ; se gardant bien de rien approfondir, ils n'ont aucun égard aux coutumes et aux mœurs de ces temps reculés ; il leur suffit qu'elles ne soient pas les nôtres, et qu'elles puissent être présentées comme extravagantes. Tantôt ils cachent ce qui les rend respectables, tantôt même leur imagination invente au besoin des faits pour aller à son but : ils altèrent les textes, ils enveniment les faits, calomnient les intentions, ne respectent rien, adaptent tout à leur dessein, et c'est avec ces matériaux qu'ils font des livres.

» Il est vrai qu'ils ne sont tissus que de faussetés et de men songes ; mais que leur importe ? ils sont écrits avec agrément, leur ironie piquante amuse le lecteur, et c'était là leur unique but. Le lecteur a ri¹, l'auteur n'en voulait pas davantage ; il vend son livre, acquiert la réputation d'un génie supérieur, et ses vœux sont remplis. Les défenseurs de la religion écrivent contre lui et réduisent son livre en poudre ; ils prouvent la futilité de ses sophismes, la fausseté de ses assertions, et jusqu'à la mauvaise foi de ses citations ; que lui importe ? il ne lit point leurs critiques, ou ne les parcourt qu'avec mépris ; il sait bien qu'elles seront lues de peu de monde. Aussi, comme si personne ne lui avait répondu, ses amis ou lui reproduisent sans cesse les mêmes erreurs. Ce combat est sans fin, parce que les gens du monde, qui mettent tant d'ardeur à lire leurs futiles, mais divertissantes productions, ne lisent jamais les réfutations, et que par là même il leur devient impossible d'être jamais détrompés.

» Avant d'aller plus loin, je vous proposerai une réflexion : en admettant l'existence d'un Dieu, il ne reste qu'un seul doute : ou Dieu a parlé aux hommes, ou il ne l'a pas fait ; ou la religion nous a été révélée, ou elle ne l'a jamais été ; ou Dieu nous laisse errer au hasard sans autre secours, sans autre guide que

¹ On appelle notre siècle, le siècle de l'esprit : il n'est pas difficile d'avoir de l'esprit, lorsqu'on ne respecte ni la religion ni les mœurs ; mais quel esprit ? un esprit qui tue le jugement et le sens commun.

la loi naturelle , ou bien il nous a donné une loi positive qui promet une récompense à ceux qui la croiront et la conserveront fidèlement , et menace des châtimens éternels ceux qui la violent ou qui n'y croient pas. Certainement l'une de ces deux propositions est vraie ; et ce doute ne vous paraît-il pas d'une assez grande importance pour que tout homme en âge de raison emploie ses soins et son étude à s'assurer de quel côté est la vérité ?

» Est-il un devoir plus pressant , pour celui qui reconnaît un suprême Créateur à qui il doit son existence , que celui de l'adorer et de lui rendre le tribut d'hommages et d'amour qui lui est dû ? Et s'il sait que son Créateur a publié une loi qui renferme des promesses et des menaces , peut-il avoir d'intérêt plus grand que celui d'examiner s'il est vrai que cette loi ait été publiée ; si celui qui l'a publiée avait une mission divine ; si sa mission a été justifiée par des preuves assez irréfragables et assez évidentes pour pouvoir être connues de tout le monde ; par exemple , s'il a fait des miracles assez certains et assez visibles pour que personne ne puisse en douter ; enfin , s'il n'a pas employé d'autres moyens non moins persuasifs , et tels qu'en les examinant rigoureusement ils ne puissent donner aucune prise à l'incrédulité ?

» Oui, je le répète , cette vie ne présente pas à l'homme d'intérêt plus pressant que celui d'approfondir la vérité ou la fausseté de cette loi : si elle est fausse , il s'affranchit à jamais de l'inquiétude qui le tourmentait ; si elle est vraie , il doit conformer sa conduite à ses maximes.

» S'il est dans le monde des notions simples et justes , ce sont celles-là ; s'il est des intérêts importants , quel est celui qu'on puisse comparer au premier de tous ? Pour qui existerait sur la terre cet intérêt pressant , si ce n'est pour le chrétien qui reçut le baptême et apprit à connaître dès son enfance l'existence d'une loi divine et la venue du Législateur-Dieu ? On ne saurait douter que dans tous les temps un nombre infini de chrétiens n'aient fait de grands sacrifices pour lui obéir ; les uns se sont retirés dans les déserts et y ont vécu avec une austérité qui étonne notre pensée , seulement dans la vue de ne pas s'exposer au danger de la violer. D'autres , pour la confesser et en soutenir la vérité , ont reçu la couronne du martyr dans les tourmens les plus affreux. Combien , même de nos jours , n'a-t-on pas vu de personnes illustres par leurs talens se rendre aux réflexions d'une étude suivie et prouver leur croyance par la sévérité de leurs mœurs , par une vie religieuse , par une conduite sage , par leur empire sur leurs passions , par l'abandon des grandeurs et des plaisirs de ce monde , par leur désintéressement , leur pauvreté , ou par d'autres sacrifices !

» Lorsqu'on leur demande pourquoi ils mènent une vie si pénible et si opposée aux suggestions de la chair , vous les entendez répondre , qu'ils en agissent ainsi , parce que l'Évangile l'enseigne et que le divin Sauveur en a donné tout à la fois le précepte et l'exemple ; que ce Sauveur était Dieu même ; qu'ils sont con-

vaincus de cette vérité par tout ce qui peut persuader le plus victorieusement la raison humaine ; que ces preuves sont si évidentes qu'il faut fermer les yeux pour ne pas les voir , et boucher ses oreilles pour ne pas les entendre ; peu satisfaits de manifester une conviction si vive et si intime , ils finiront par vous dire : Celui qui voudra nous écouter , sera aussi persuadé que nous le sommes.

» Comment se peut-il donc qu'on ne désire pas de donner quelques moments à examiner une matière aussi importante et à revenir de ses propres erreurs ? N'y a-t-il donc aucun avantage à les entendre et à juger s'ils sont conduits par un faux enthousiasme , ou si ce qu'ils disent porte l'empreinte de la raison ? On ne peut croire à une pareille indifférence , et cependant on en voit des exemples journaliers. J'en appelle à vous-même ; vous êtes déjà d'un âge mûr ; Dieu vous a donné de l'esprit , du jugement et des connaissances ; vous paraissez instruit sur toute autre matière ; on aperçoit que vous avez reçu une éducation solide et très-brillante ; ni le temps , ni les moyens d'examiner un point aussi important , ne vous ont manqué , et vous avouez vous-même que jamais vous ne vous êtes appliqué sérieusement à l'étude de la religion.

» Bien plus , vous ajoutez que vous ne croyez rien , parce que tout vous paraît d'invention humaine , ainsi que vous l'ont persuadé les écrits de plusieurs grands hommes dont la façon de penser ressemblait à la vôtre. Lorsqu'on vous répond que ces savants sont de mauvais juges ; que des gens non moins savants et plus instruits sur cette matière , leur ont répondu et ont démontré qu'ils avaient écrit avec passion et uniquement dans des vues humaines ; quand on vous promet de prouver leur ignorance , leurs erreurs et leur mauvaise foi , vous vous bornez à répondre que cela n'est pas croyable , et que vous ne lisez jamais de pareilles réfutations , parce qu'elles sont fort peu amusantes. »

Le trait était trop pénétrant pour que je ne le sentisse pas , et il était difficile de méconnaître combien ce reproche était juste ; mais cherchant à m'en déguiser la force : « sans doute , lui dis-je , ce n'est ni agir avec réflexion , ni se conduire d'après les calculs exacts du jugement ; mais le monde et ses occupations nous entraînent , et je dois vous avouer que ni moi ni aucun de mes amis ne les avons lus ; je crois que les personnes qui vivent dans le grand monde sont toutes dans le même cas.

» — Comment , me dit le Père , pourraient-ils donc juger la religion ? Pardonnez la hardiesse de mon zèle , et permettez-moi une réflexion que je sou mets volontiers à la sagesse de votre jugement : pouvez-vous concevoir un défaut de respect , un outrage plus grand , une injure plus atroce envers la Divinité , que de refuser un instant d'examen à la vérification de la plus importante des vérités , lorsque d'ailleurs on reçoit l'existence de cette même Divinité , lorsqu'on sait qu'elle nous a imposé une loi , qu'elle nous a fait connaître le culte qu'elle demandait et la

manière dont elle voulait être adorée et obéie ? Celui qui , sans connaître les motifs qui l'y obligent , obéit et se soumet , remplit au moins son devoir ; il est dans la bonne voie ; mais combien n'est pas téméraire et insensé celui qui refuse de croire sans savoir pourquoi , et cède uniquement à l'impulsion des passions ou à la légèreté de son esprit ! N'est-ce pas s'exposer volontairement à manquer au respect que l'on doit à l'autorité divine , et courir le risque de toutes les conséquences qui peuvent en résulter ?

» Y aurait-il rien de plus imprudent que de préférer , sans en avoir une conviction intime et personnelle , les opinions d'un petit nombre d'hommes souvent vicieux et de mauvaises mœurs , à celles de tant de grands hommes de tous les siècles , distingués les uns par leur savoir , les autres par leur sainteté , qui versèrent leur sang pour attester leur croyance , ou l'ont prouvée par les sacrifices les plus pénibles ? Peut-on voir , sans en être épouvanté , qu'une religion qui subjuguait la philosophie du siècle d'*Auguste* , qui convainquit les *Clément* , les *Justin* et les autres philosophes de ce temps , qui produisit les *Augustin* , les *Chrysostôme* et plusieurs autres grands hommes qui furent des prodiges de vertu et de science , soit aujourd'hui traitée avec autant de légèreté que de mépris , par des jeunes gens qui souvent n'ont pas daigné chercher un seul instant à la connaître ?

» Le Dieu que ces téméraires reconnaissent et qui n'a donné cette religion aux hommes que pour en être servi comme il le désire , qui ne l'a établie que pour leur bonheur , qui leur a prodigué les moyens de se convaincre de sa vérité , ne s'offensera-t-il donc point de leur profonde indifférence et de leur inexcusable présomption ? Je ne conçois pas un plus grand mépris de la grandeur de ses bienfaits et de sa souveraine majesté.

» Celui qui ne s'applique pas sérieusement à cette étude , se rend également coupable envers Dieu , et s'ourd à la voix de son intérêt le plus cher. Si la religion est fautive , il pourra , en se livrant à ses passions , s'affranchir d'une anxiété pénible , compagne inévitable du doute et de l'incertitude ; si elle est vraie , elle fera son bonheur. Si , malgré cette conviction , il devient un instant le jouet de ses passions , cette religion bienfaisante lui donne le moyen de sortir de cet état avilissant ; elle le consolera en lui apprenant à les vaincre , en attendant qu'elles se calment un jour , et que , retournant sincèrement à Dieu , il reprenne les sentiers de la vertu.

» Qu'elle est vaine l'excuse de celui qui dit : Je ne croyais pas à la vérité de la religion , parce qu'elle ne me plaisait pas ; et j'ai persisté dans cette opinion , à la persuasion de ceux qui ne la goûtaient pas plus que moi ! Peut-on se dispenser de convenir que si Dieu est juste , que s'il nous a enseigné une religion , et que la plus légère attention suffise pour en reconnaître la divinité , il ne peut manquer de punir celui qui ne la trouve pas digne d'un travail si peu coûteux ?

Ce discours, dont je sentais toute la force, m'avait troublé. « Vous me faites trembler, mon Père, lui dis-je; on ne peut se refuser à l'évidence de votre raisonnement; j'avoue que je n'ai jamais fait ces réflexions, qui condamnent et ma conduite et celle du plus grand nombre de ceux qui vivent dans le monde, auxquels elles échappent. Je reconnais combien cet oubli est criminel, et je n'envisage qu'avec effroi les conséquences d'un aveuglement qu'on croirait à peine, s'il était moins général.

» — Ah! me répondit le Père, je ne m'en étonne point; l'homme est si faible! et celui qui connaît la multitude des causes qui produisent l'indifférence des uns, et l'incrédulité des autres, loin de s'irriter contre eux, ne peut les regarder sans une profonde commisération. — Je désirerais que vous m'expliquassiez quelques-unes de ces causes. — Je le ferai avec plaisir; mais vous n'en êtes qu'au premier jour de votre convalescence et vous avez besoin de repos, renvoyons à demain notre entretien. » Et moi aussi, mon cher Théodore, je m'arrête ici; ma première lettre te donnera la suite de mon histoire. Adieu, mon ami.

LETTRE QUATRIÈME.

Le philosophe à Théodore.

COMMENT te rapporterai-je, mon cher Théodore, ce que le Père me dit à notre second entretien? Je me défie de ma mémoire, et je regrette bien plus encore de ne pouvoir donner à ses discours cette onction modeste, cette expression de douceur et de conviction dont il savait si bien les animer. N'attends donc de mon zèle que l'esquisse informe d'un tableau que je trouvais plein de chaleur et de vie.

» Le premier principe de l'incrédulité, me dit-il, réside dans les passions des hommes. La religion chrétienne, en soumettant l'esprit, veut aussi réformer le cœur; non-seulement elle propose à notre croyance des mystères impénétrables, elle nous prescrit encore la pratique de devoirs souvent pénibles: la morale de l'Évangile tend à réprimer tout sentiment d'orgueil, à nous élever au-dessus de nos sens et de l'amour des créatures rapporté à elles-mêmes, à ne désirer enfin que les biens invisibles et célestes; elle veut que nous rapportions toutes nos actions à Dieu, et que notre vie ne soit employée qu'à ce qui peut contribuer à sa gloire¹.

¹ La religion catholique veut tout cela, parce que tout cela est nécessaire au

» Tel est le but des maximes de l'Évangile; et si Jésus-Christ est Dieu, si sa parole n'est pas vaine, il n'y a point de milieu: il faut se soumettre aux lois qu'il nous a données, ou s'attendre à subir les châtimens affreux dont il a menacé ceux qui transgresseraient ses commandemens. Or, dites-moi, comment des hommes remplis d'orgueil et livrés à l'ambition la plus insatiable, peuvent-ils envisager cette alternative, eux qui ne connaissent d'autre bonheur que celui des sens? Vous concevez, sans doute, combien est grand l'intérêt personnel qu'ils ont à rejeter une religion qui réproche leur conduite et proscrie tous leurs plaisirs; lorsqu'ils ont un si grand intérêt à la trouver fautive, doit-on s'étonner de la facilité qu'ils ont à la croire telle?

» Dans l'âge où les passions ferment nos yeux à la vérité, tout ce qui les flatte fait sur nous une impression bien plus forte que ce qui les combat; et les égarements auxquels nous nous livrons si fréquemment, proviennent presque toujours de cette dépravation corruptrice que nous apportons dans le monde en naissant, et qui, malgré nos efforts mêmes, ne nous quitte plus de toute la vie. Pour bien juger un objet quelconque, il faut le considérer sous toutes ses faces et en examiner mûrement tous les rapports. Pourquoi nos jugemens manquent-ils si souvent de justesse? parce qu'aussitôt que notre imagination s'occupe d'un objet qui lui est agréable, elle ne le considère plus que sous le point de vue qui la flatte; elle ne songe plus qu'à y trouver ce qui peut lui plaire, elle y ajoute même: elle n'éprouverait que du désagrément et de l'ennui à s'appesantir sur des réflexions qui ne manqueraient pas de détruire une si agréable illusion¹.

» C'est à ce sentiment qu'il faut rapporter l'ignorance affectée de tout ce qui pourrait le plus indiquer la route de la vérité. Si cette vérité nous éclaire de sa lumière divine dans un moment propice, sa clarté est faible encore et ne suffit pas pour nous persuader; souvent elle est assez forte pour jeter le trouble dans nos âmes, mais aussitôt le désir du repos reporte notre imagination sur des idées plus propres à dissiper ce trouble salutaire, et nous croupons dans l'erreur.

» Chaque passion a ses excuses et son langage particulier: l'homme adonné à ses sens considère ses plaisirs comme émanés d'une loi naturelle qu'il serait injuste de condamner; l'ambitieux ne voit dans le désir de s'élever que l'essor du caractère qui distingue les grandes âmes, qu'un sentiment capable d'enflammer les plus grands génies, qu'un moyen de rendre les nations illustres et

bonheur de l'homme sur la terre. Pour que l'homme voie, il faut lui ôter la boue qui lui couvre les yeux; avant de lui donner une nourriture seule capable de le rassasier, il faut lui arracher le poison qu'il dévore.

¹ Le cœur de l'homme est immense dans ses desirs. Pour qu'il puisse s'arrêter quelques instans aux objets créés, il faut que l'imagination les agrandisse et leur crée des perfections; dès que l'illusion cesse, l'homme tombe avec tout le poids de son cœur. Voilà d'où naît l'inconstance. Donnez à l'homme la perfection qu'il cherche dans les objets qu'il veut aimer, donnez-lui un objet immense comme les desirs de son cœur, il ne sera plus inconstant.

puissantes. Enfin , le luxe effréné qui confond les conditions , qui corrompt les mœurs , et qui , au moment où il ne connaît plus de limites , prépare , sous l'apparence d'une fausse prospérité , la ruine des états les plus solidement fondés , ce luxe destructeur n'est plus , aux yeux de nos politiques abusés , qu'un moyen de faire circuler les richesses particulières , et un acheminement à la perfection des arts.

» D'après cela , vous voyez facilement pourquoi le langage du monde est si opposé à la vérité , et pourquoi il est toujours conforme à l'opinion que nous nous formons d'après nos passions ; chacune d'elles a la sienne qui lui est propre , et si chacune d'elles est assez puissante pour faire taire la vérité qui la contrarie , quelles forces toutes les passions réunies n'auront-elles pas contre une religion qui les traite avec une sévérité inexorable et qui les proscribit toutes !

» C'est pourquoi les incrédules ne seront jamais que de mauvais juges en matière de religion. Pour quel motif les lois récusent-elles parmi les juges ceux d'entr'eux qui ont quelque relation avec l'une des parties ? Parce qu'il est de fait que le jugement des hommes est bien plus souvent dicté par le cœur que par la raison ; et que , pour bien juger , il faut n'avoir aucun intérêt au jugement : il n'est pas moins de fait enfin que l'esprit une fois séduit ne recherche plus que ce qui peut donner du poids et de la force à l'erreur qu'il a embrassée. Appliquons maintenant ces principes : les incrédules abhorrent la religion , et cette haine a sa source dans leurs passions ; ils désirent ardemment que les promesses que nous fait cette religion soient illusoires , pour que ses menaces le soient aussi , ils ne peuvent donc plus avoir l'impartialité du juge , puisque la haine maîtrise et égare leur jugement. Nous leur accorderions même les connaissances les plus vastes et les lumières les plus étendues , qu'ils n'en seraient jamais de meilleurs juges , et qu'ils n'en deviendraient que des ennemis plus dangereux.

» Et comment ou pourquoi devenons-nous incrédules ? Au moment de notre naissance nous portons tous les règles de la loi naturelle imprimées dans notre cœur ; l'impie lui-même reçut de la main secourable du Créateur cette lumière divine ; élevés ensuite à croire aux vérités de la religion , on nous donna une haute idée de Dieu , de la sublimité de ses mystères , de sa morale admirable , aussi conforme à la faiblesse humaine que nécessaire à notre bonheur ; nous fûmes imbus , dans notre enfance , de cette croyance qui avait tant de titres à notre respect ; nous adorâmes la sainte obscurité de ses mystères impénétrables ; nous suivîmes ses usages , ses rites ; nous nous soumîmes à ses lois , nos âmes furent pénétrées de la crainte de ses châtimens et de l'espoir de ses récompenses. Pourquoi l'homme a-t-il changé ? d'où vient dans ses idées cette révolution si entière et si effrayante ? pourquoi tous ces oracles , que naguères il croyait émanés du Ciel , ne lui paraissent-ils plus que des fables inventées par la politique ou la superstition ?

» Sa soumission , me dira-t-on , ne fut point l'ouvrage de ses réflexions ; j'en conviens , mais dans l'âge de raison il doit aspirer à une foi plus éclairée. C'est de ce point essentiel d'où dépend sa félicité ou sa disgrâce éternelle , et c'est par cette raison qu'il doit ne rien négliger pour se garantir d'errer dans une matière aussi importante et dont les conséquences sont si sérieuses. Quel examen , lui demanderai-je , a-t-il fait de la religion chrétienne ? pour parvenir à le bien faire , a-t-il imposé silence à ses passions et à ses désirs ? ses recherches enfin ont-elles été faites de bonne foi et avec le désir sincère de connaître la vérité ?

» Qu'il me dise s'il a lu avec soin les écrits qui prouvent la vérité et la divinité de la religion , et ceux qui expliquent la contexture de sa morale et de ses mystères ; si par des études suivies et un long usage de raisonnement , il s'est mis en état de peser les preuves , de sentir leur liaison entr'elles , et la force qu'elles se communiquent réciproquement ; si , au contraire , il n'a pas confondu ce qui est faux avec ce qui d'abord paraît obscur , ce qui est incompréhensible avec ce qui est contradictoire ; si , dans les difficultés qui se sont offertes à lui , il n'a point fait pencher la balance ; si , dans ses doutes , il a consulté des personnes plus instruites que lui ; s'il n'a jamais hasardé son jugement ; enfin , s'il trouve dans sa conscience la certitude d'avoir apporté dans l'étude de la religion le temps , l'impartialité et l'application que demande une affaire d'une si haute importance.

» S'il a fait tout cela , je défie qu'il soit incrédule. Non , Dieu ne cache point la vérité à celui qui la cherche avec le désir sincère de la trouver. Mais malheureusement il est peu de personnes qui veuillent prendre cette peine , et il n'a jamais existé d'incrédules qui pussent établir sur cette base la sécurité qu'ils affichent en général. Au moins les incrédules de nos jours en sont bien éloignés.

» Les uns n'ont , en fait de connaissance et d'instruction , que les notions superficielles qu'ils reçurent dans leur enfance ; à peine leur enseigna-t-on les dogmes qu'ils devaient croire , sans jamais leur en expliquer les motifs. Dès que l'aiguillon des passions se fit sentir , retenus par l'autorité de la loi , ils désirèrent bientôt de s'en affranchir ; les exemples et les discours des incrédules hâtèrent leur perte ; leur foi commença à chanceler ; le doute s'établit ; ils désirèrent d'abord d'être incrédules , et ne tardèrent pas à mettre leur gloire à le paraître.

» D'autres , emportés par le torrent du monde , et n'admettant d'autre étude que celle de leurs plaisirs , se sont formé une espèce de doctrine de tous les doutes et de toutes les objections qu'ils ont pu recueillir , et que par eux-mêmes ils n'eussent pas été en état d'imaginer ; plus hardis et plus téméraires que le commun des hommes , ils ne cessent de les mettre en avant avec autant de hardiesse que de sécurité.

» Il y a eu des hommes recommandables , sans doute , par leurs talents qui ne s'occupèrent que des sciences profanes ; leur cœur

ne glorifia point Dieu ; ils n'eurent dans leurs études d'autre but que la satisfaction de leur orgueil ; aussi Dieu les abandonna-t-il ; ceux de cette espèce veulent passer pour des sages et ne sont que des insensés.

• D'autres prétendent avoir tout lu, tout examiné, c'est-à-dire qu'ils ont mis tous leurs soins à recueillir des faits ridicules et des sophismes captieux, et les paradoxes extravagants qu'a pu inventer une philosophie destructive pour colorer l'absurdité de ses opinions. D'autres ont jeté à la hâte un regard curieux sur nos Livres saints, non pour s'instruire, mais pour les critiquer ; non pour leur édification, mais pour s'endurcir davantage ; et c'est ce prétendu travail qu'ils appellent leurs études et leurs méditations ! Combien enfin d'autres classes d'incrédules ! mais dans toutes on s'aperçoit, en les examinant de près, qu'ils n'ont jamais médité, comme ils l'auraient dû, un point aussi important ; on voit toujours leurs passions enfanter leurs erreurs,

» Si leurs passions, en effet, ne les aveuglaient pas, où puiseraient-ils l'audace et la témérité avec lesquelles ils s'obstinent à soutenir un système si mal établi ? Pourquoi exagéreraient-ils de tout leur pouvoir et avec tant d'emphase les difficultés incompréhensibles de la religion, lorsqu'ils ne peuvent s'empêcher d'avouer que l'on n'a rien pu prouver encore contre la divinité de l'origine de ses dogmes, et que l'on n'a jamais pu attaquer la sainteté et la sublimité de sa morale, ni démentir sur aucun point la vérité de son histoire sacrée ?

• Loin de là, ils sont forcés de reconnaître la vie et la mort de son divin Fondateur, la sagesse et la pureté de ses préceptes, la grandeur et la sublimité des Ecritures, le rapport de tant de témoins oculaires, de tant d'hommes vraiment apostoliques ; ils ne peuvent récuser le sang de tant de martyrs, l'accomplissement de tant de prophéties, les preuves éclatantes qui résultent d'un si grand nombre de miracles, la tradition de tous les siècles, la conversion du monde entier, la propagation de la foi, la stabilité inébranlable de l'Eglise, qui en est dépositaire : ces preuves réunies à celles que nous offre encore le christianisme, devraient au moins être de quelque considération aux yeux de leur raison et de leur jugement.

» A la vue de tant de documents, ils doivent avouer, s'ils mettent encore quelque équité dans leur jugement, qu'ils n'ont jamais voulu fixer leur attention sur des démonstrations aussi positives, puisqu'à l'apparence du doute le plus léger, ils embrassent le parti contraire et le seul qui ne présente aucune sûreté. Pour des plaisirs courts et rapides qui dégradent l'âme, pour le triste avantage de consumer une vie précieuse, à l'instar des animaux qui ne songent qu'à leur corps, et qui bornent là tous leurs désirs et toutes leurs espérances ; pour s'abandonner sans honte et sans remords, pendant son court exil sur la terre, à tous les vices qui lui promettent des jouissances imparfaites et passagères, l'homme perd un bonheur solide et durable dans ce monde, et

expose les destins qui l'attendent dans l'éternité; il les livre au hasard, il court aveuglément le risque de perdre le souverain bonheur et d'endurer des tourments qui ne doivent jamais finir : d'après ces réflexions, vous n'aurez pas de peine à conclure qu'une telle conduite est le comble de l'aveuglement et de la frénésie.

» — Mon Père, lui dis-je, les passions et la corruption des mœurs sont de tous les siècles, et les chrétiens n'en ont jamais été exempts. A peine le feu des persécutions se ralentit-il dans la primitive Eglise, que le relâchement s'y introduisit, et les chrétiens aussi devinrent dérégés sans être pour cela incrédules. Il ne faut donc pas rapporter à la philosophie, qui n'existait presque pas encore, la cause de cette corruption, qui ne dut son origine qu'à nos seules passions. Les sciences et les arts, il est vrai, s'accrurent, et de leurs progrès naquit cette philosophie qui a tant propagé l'incrédulité. Si l'on peut en tirer quelques conséquences, de devons-nous pas en conclure que l'incrédulité ne s'est étendue qu'à raison du progrès des lumières et de la raison ?

» — Je n'examinerai pas, me répondit-il, si les mœurs publiques ont toujours été également dépravées; j'avouerai qu'il y a et qu'il y a toujours eu des chrétiens inconséquents, dont la conduite a été en contradiction avec leur croyance; des hommes qui vivent ou ont vécu d'une manière tout opposée à l'Évangile, quoique professant publiquement la religion qui les condamne. Mais si les passions ne nous conduisent pas toujours à l'incrédulité; s'il y a des hommes vicieux qui ne sont pas incrédules; si la religion enfin ne nous préserve pas toujours du vice, devons-nous en conclure qu'elle est inutile, et que la philosophie n'ajoute pas à la corruption de notre cœur ?

» J'en tire des conséquences bien différentes : si le cœur humain est tellement fragile, que, malgré les exhortations et les conseils de la religion, en dépit de ses promesses et de ses menaces, de la terreur qu'elle imprime, et de tous les moyens qu'elle emploie pour contenir les égarements de notre faiblesse, l'homme néanmoins tombe si souvent, et se jette aveuglément dans le précipice, que sera-ce quand il aura perdu toute crainte, quand il n'aura plus de frein ? N'étant plus contenu, ne se livrera-t-il pas sans inquiétude aux désordres de ses passions ?

» Tant que les hommes ne sont que fragiles, ils ne s'abandonnent pas à toutes sortes de dérèglements, à tout genre d'excès : ils n'oseront pas franchir les bornes du crime; et, s'ils s'égarent, on peut espérer qu'un jour leur imagination se calmera, et qu'alors la religion leur fera entendre sa voix impérieuse et terrible; que bientôt le remords les ramènera, et que le moment de leur changement pourra venir; mais qu'attendre de celui dont la raison égarée lui persuade que toute crainte est inutile, et tout retour sur lui-même ridicule ?

» A des conséquences si naturelles il s'en joint d'autres non moins convaincantes : il suffit d'être fragile pour devenir vicieux, sans,

pour cela, renoncer à la religion que l'on professe ; à quel degré de perversité ne faut-il pas être parvenu pour oser lutter contre la religion elle-même, pour chercher à détruire ce que tant de siècles ont respecté, et ce qui fut l'objet du respect et de la vénération de tant d'hommes recommandables ; pour ne pas craindre d'ériger en principe et de réduire en système la corruption des mœurs et la subversion d'une morale aussi pure ; pour chercher enfin à éteindre en soi-même et dans les autres tout amour de la vertu, tout mouvement de repentir ? Une pareille conduite suppose sans doute ou un désir insensé de se distinguer par le système qu'on a adopté, ou un abrutissement dans lequel la raison est asservie par l'empire des passions les plus viles, ou plutôt enfin l'assemblage monstrueux de tous les vices.

» L'influence des arts et des sciences ajouta infiniment aux connaissances des hommes, et leurs désordres s'accrurent en même temps ; n'en attribuons pas la cause aux sciences et aux arts, nous ne devons en accuser que l'abus que les hommes en ont fait. Dès qu'ils sentirent les avantages de la renommée, au lieu de se proposer un but utile et louable, ils s'égarèrent en suivant les conseils de l'amour-propre. La vanité changea d'objet ; la réputation d'homme savant parut la plus flatteuse ; les nations, qui jusqu'alors ne s'étaient disputé que le mérite de la bravoure et la supériorité dans le métier des armes, voulurent acquérir celle des sciences ; et ces mêmes hommes, qui attachaient à leur ignorance une espèce de gloire, la placèrent alors dans la culture de l'esprit et dans la possession des connaissances acquises. L'homme, livré à une inquiétude continuelle, tient rarement dans sa conduite un juste milieu ; et, dans l'effervescence de son esprit, il exagère tous les principes, il tire des conséquences fausses, et trop souvent se laisse offusquer par la lumière qui devait l'éclairer.

» Une métaphysique orgueilleuse osa dira à Dieu : En dépit de tes efforts pour te cacher, je porterai mes yeux sur toi ; je soumettrai aux lumières de ma raison ton essence, tes attributs et tes desseins, et je rejetterai, sans hésiter, tout ce que je ne puis comprendre. Tu t'es manifesté aux hommes, me dit-on, tu leur as révélé des choses sublimes ; je n'examinerai point si les preuves de cette révélation sont certaines ou non, si elles sont prouvées ou ne le sont pas ; cet examen serait inutile, puisque si ma raison n'en est pas satisfaite, si elle ne goûte pas ces choses, elles ne peuvent être que fausses. Je ne consulterai qu'elle, et seule elle m'apprendra ce que je dois croire. Toute révélation qui est au-dessus de ma raison est nécessairement fausse, et cela me suffit pour m'empêcher de l'admettre. On aura beau me dire qu'elle est fondée, établie sur des faits indubitables et reconnus, je ne les admettrai pas ; je répondrai que ce sont autant d'impostures, et je classerai parmi les phénomènes de la nature ceux de ces faits qui me sont présentés sous le caractère pompeux de prodiges et de miracles : ma raison ne peut me tromper, et je ne veux croire qu'elle.

» Tel est en substance le langage de ces sages prétendus qui, rejetant la tradition et les preuves du christianisme, n'admettent d'autre guide que leur faible raison, et voilà comment les sciences... — mon Père, lui dis-je en l'interrompant, vous honorez peu votre religion, en regardant les sciences comme la source de toutes les erreurs. Désireriez-vous que les siècles de barbarie eussent duré éternellement ? Accusez-vous la gloire des lettres d'avoir propagé l'incrédulité ? La religion chrétienne ne peut-elle se concilier avec les lumières de la raison ?

» — Je suis loin de le penser, me répondit-il. Ni les progrès de la science, ni les connaissances qu'elle procura, ne furent la cause de l'incrédulité ; elle naquit de l'abus que l'on fit de ces dons de Dieu, en en usant d'une manière inconsidérée. Je dis, au contraire, que cette fausse philosophie, en dépit de ses illusions et de ses sophismes, n'eût jamais pu obscurcir les principes lumineux qui servent de base à foi, si les passions ne l'eussent aidée en corrompant les lumières de la science, ou en en abusant ; loin que ces lumières puissent participer à la ruine de la religion, je dis que, contenues dans des limites raisonnables, et utilement employées, elles serviront elles-mêmes à dissiper les ténèbres et l'illusion dont les erreurs s'enveloppent.

» Ouvrez les annales de la religion, vous verrez qu'elle n'a jamais redouté ni les lumières de la raison ni la perfection des sciences. Elle répandit des larmes amères, lorsque le plus astucieux de ses persécuteurs défendit aux chrétiens l'étude des sciences humaines, qui leur était indispensable pour achever de dessiller les yeux aux gentils. Il faut une grande intelligence pour la connaissance d'une religion aussi sublime que celle des chrétiens, pour embrasser le système vaste et majestueux sur lequel elle repose, et pour reconnaître, dans toutes ses parties, cet enchaînement entre elles qui les lie avec une proportion et une symétrie admirables ; et, certes, si sa lumière a pu passer jusqu'à nous, malgré tant de siècles de barbarie et d'ignorance, nous en sommes redevables aux grands hommes qui travaillaient alors à en démontrer la vérité dans leurs écrits également lumineux et profonds.

» Les vices et les passions dominaient alors comme aujourd'hui, mais ils ne tendaient pas au but où nous a conduits la philosophie de nos jours. Nos aïeux, malgré leur faiblesse, respectaient les dogmes : notre siècle a changé de langage ; l'orgueil de nos savants dédaigne maintenant une carrière où l'on est réduit au mérite de croire et où il faut renoncer à la gloire d'inventer. *

Je ne pus me contenir : « Mon Père, lui dis-je, il y a de la dureté et peut-être peu de charité à envisager l'incrédulité comme une erreur qui provient indispensablement de l'égarement du cœur. J'avoue que, parmi les incrédules, il y en a beaucoup de cette classe ; ceux-là le sont plutôt par l'effet de leur penchant que de leur persuasion ; ceux-ci sont plutôt séduits par le cœur que par leur raison ; mais pourrez-vous me nier qu'il y en ait beaucoup d'autres qui ne le sont que par réflexion et d'après une conviction intime ?

» En admettant qu'ils soient dans l'erreur, quel est le mortel qui n'est pas sujet aux illusions et au délire de son imagination ? Pourquoi supposer une intention mauvaise où il n'y a peut-être que de l'égarément ? J'en ai connu beaucoup ; je puis vous assurer que j'ai vu parmi eux des hommes honnêtes, et qui certainement ne le seraient pas, s'ils manifestaient de semblables opinions sans en être pleinement convaincus. Parmi eux, je connais des hommes d'honneur, pleins de sincérité et doués d'une infinité de qualités respectables ; et comment tant d'écrivains illustres, la gloire de leur pays, le flambeau de leur siècle, auraient-ils pu, dans leurs écrits, se mentir à eux-mêmes ?

» — J'ai vécu, ainsi que je vous l'ai dit, me répondit le Père, avec les plus fameux d'entre eux, j'ai lu presque tous leurs ouvrages, j'apprécie leurs talents ; mais je déplore en même temps l'abus qu'ils en ont fait, en ne les employant qu'à leur propre perte et à celle de tant d'autres.

» Vous dites qu'ils sont estimables ; je le crois, puisque vous le dites ; mais il faut s'entendre sur une qualification qui comporte une très-grande extension. Si, pour être estimable, il suffit de ne pas tomber dans les vices les plus grossiers, dans les fautes les plus honteuses que le monde lui-même réprovoque et voue à l'infamie, il est hors de doute que des hommes instruits et jaloux de leur réputation ne se souilleront pas par de tels crimes ; et, dans cette hypothèse, vous avez raison de les envisager comme des hommes estimables. Si la religion chrétienne n'en exigeait pas davantage, ils auraient aussi ce titre à ses yeux, et eux-mêmes ne l'attaqueraient pas, puisqu'ils n'auraient aucun intérêt à le faire.

» Le christianisme est plus exigeant : non-seulement il condamne ces délits grossiers que le monde réprovoque, il en condamne encore une infinité d'autres que le monde loue ; sa morale est d'un ressort bien plus étendu, et les philosophes ne l'ignorent pas. Non-seulement elle dévoue aux tourments éternels le barbare qui sacrifie un autre homme à sa vengeance, le puissant qui opprime le faible, l'injuste qui dépouille l'orphelin, le calomniateur qui détruit l'honneur ; elle condamne encore (et c'est ce qui les touche le plus) le voluptueux qui place son bonheur dans les plaisirs des sens, l'orgueilleux dont les bienfaits ne sont dirigés que par une vaine ostentation, l'homme qui ne cherche que sa propre gloire et non celle de Dieu, celui qui, par une humble reconnaissance, ne lui consacre pas les bienfaits qu'il en reçoit ; enfin, elle réprovoque également celui qui fait le mal et celui qui ne fait pas le bien. Ces maximes les gênent, et particulièrement celle qui nous enseigne que toutes les vertus morales qui ne sont pas éclairées par la foi et accompagnées de la charité, ne nous conduiront point à la vie éternelle.

» Loin de moi l'idée de les humilier ou de les offenser ; par déférence pour vous, je n'en dirai pas davantage ; je laisse à vos réflexions le soin d'examiner si leur conduite publique, si leurs

mœurs sont conformes à ces principes, s'ils peuvent les adopter, et s'ils n'ont aucun intérêt à les combattre. Examinez encore s'il suffit, pour être homme de bien et pour servir d'exemple, de ne point commettre de grands crimes, ou de ne point tomber dans les vices les plus grossiers; et en même temps cherchez s'il n'en est pas d'autres qui, quoique plus secrets et ne dépendant que de l'esprit, n'en sont pas moins criminels'.

» Ne croyez pas, dit *Bossuet*, que les sens seuls séduisent l'homme; la dépravation de l'esprit les séduit souvent; elle recherche des plaisirs secrets, et toute résistance l'irrite. L'orgueilleux s'imagine s'élever au-dessus des autres et de lui-même, en se mettant au-dessus d'une religion respectée depuis tant de siècles; il croit en cela acquérir une sorte de supériorité; il insulte aux esprits vulgaires qui se conforment à la pratique reçue; il se regarde avec complaisance, et se forme une idole de lui-même.

» L'une des sources les plus fécondes de ce terrible mal, l'orgueil, oui, l'indomptable orgueil a produit les plus fameux d'entre les incrédules. Je vous le répète, je les connais; j'ai vécu avec eux, et ils n'ont pu me dérober que l'orgueil leur inspirait une soif dévorante de réputation et de renommée, le désir effréné de passer pour des esprits supérieurs, bien élevés au-dessus des erreurs populaires, et qu'ils étaient dominés par le frénétique espoir d'opérer une révolution dans les esprits.

» Tel est le motif séducteur qui leur a fait prostituer leurs talents et leurs veilles au monstre de l'incrédulité. Ils ne respiraient que pour une vaine gloire, pour satisfaire leur vanité et illustrer leur nom. Si j'eusse pu m'expliquer librement avec quelqu'un d'entre eux, abandonnant le langage de l'Évangile qu'ils ne comprennent pas, et empruntant le leur, qui est celui de l'amour-propre, je lui aurais dit :

» Pourquoi tant de soucis et tant de travail pour arriver à la gloire à laquelle tu aspirés? celle que tu recherches est-elle la véritable gloire? Réfléchis un moment et examine si au moins tu entends mieux l'intérêt de ta vanité que celui de ton salut éternel; tu te trompes également pour l'un et pour l'autre. À l'aide des riches présents que tu reçois de la nature, il te serait aussi facile d'obtenir notre admiration que d'acquérir des droits à notre reconnaissance; purgé de la souillure avilissante de ton irréligion, ton nom, éclatant de gloire, eût pu passer à la postérité.

» Insensé! comment ne considères-tu pas, que pour les louanges frivoles de quelques-uns de tes contemporains, pervertis ou égarés ainsi que toi, la plus grande partie de l'univers maudira ton nom de siècle en siècle, aura ta mémoire en horreur, et privera tes travaux de la récompense la plus honorable qu'ils pussent obtenir,

' Quel spectacle hideux offrirait le cœur de ceux qu'on appelle des honnêtes gens, selon le monde, et qui croient pouvoir se passer de religion! je n'en veux d'autre preuve que le soin qu'ils prennent de se fuir eux-mêmes, et la crainte qu'ils ont de rentrer dans leurs cœurs.

en les proscrivant dans l'éducation publique ? Les pères vertueux , les mères chrétiennes , les maîtres vigilants les arracheront des mains de leurs jeunes élèves , et les dénonceront aux générations futures , comme ne respirant que la corruption des mœurs , comme un poison dangereux dans la société. Tes funestes principes ne seront applaudis , cités et suivis que par des hommes injustes , des fils ingrats et des époux parjures. Tu seras l'apôtre des méchants , le législateur des pervers , et ils apprendront dans tes ouvrages à se soustraire à tous les devoirs et à célébrer tous les vices.

» C'est ainsi que ces apôtres de l'irréligion ne le sont ordinairement devenus que pour acquérir une honteuse célébrité , mobile principal et but unique de tous leurs travaux.

» Mais souffrez que je m'explique avec toute la franchise de mon âme. Les connaissances et l'intelligence qu'ils ont montrées , en matière de religion , sont-elles aussi vastes et aussi dignes d'admiration que vous le supposez ? et n'est-ce pas le cas de leur appliquer ce que dit *Bacon* : « Un peu de savoir dispose à l'incrédulité , et la science approfondie conduit à la religion ? » Avançons dans cet examen sans humeur et sans partialité ; voyons les études qu'ils ont faites ; examinons les preuves qu'ils nous ont données de leurs connaissances et du travail auquel ils se sont livrés sur ce qui regarde la religion ; parcourons leurs écrits : que nous présentent-ils jusqu'à présent ?

» Nous voyons qu'ils ont recueilli avec soin et publié avec malignité toutes les obscurités , toutes les difficultés que les livres saints peuvent offrir relativement à l'histoire , à la critique et à la chronologie. Ce n'est pas la preuve d'un grand savoir , puisque avant eux les docteurs de l'Eglise les avaient reproduites pour les réfuter , et que plusieurs écrivains modernes , détrompés , s'étaient déjà rendus à l'évidence de la vérité. Ils n'avaient donc que la peine peu coûteuse de les recueillir ; mais ils ont eu la mauvaise foi de reproduire les objections et de passer sous silence les réponses. Ils ont plus fait encore ; ils n'ont cessé de répéter les anciennes et calomnieuses accusations de *Celse* , de *Porphyre* et de *Julien* ; et s'ils avaient voulu lire les apologies d'*Origène* , de *saint Justin* et de plusieurs autres , ils eussent rougi de reproduire des objections tant de fois combattues et détruites.

» Ce n'est pas tout : à l'aide d'une foule de sophismes , ils ont attaqué la certitude des mystères , sans que néanmoins ils aient jamais pu prouver que Dieu ne les eût pas révélés , ni qu'il dût aux hommes la démonstration des mystères qu'il leur révèle. Ils ont recueilli avec complaisance et avec ostentation l'énumération de tous les maux que , dans les siècles de superstition et de fanatisme , les hommes ont pu faire dans l'univers , sous le prétexte de la religion. Y a-t-il quelque justice dans un pareil procédé , et connaissent-ils bien la religion , lorsqu'ils cherchent à la rendre responsable des actions mêmes qu'elle condamne , et auxquelles elle attache la peine des châtimens éternels ? Sont-ils d'accord avec eux-mêmes , quand d'une part ils calomnient sa sainteté en

l'accusant d'inhumanité, et que de l'autre ils s'irritent de la sévérité de ses châtimens et de l'autorité de ses préceptes ? Ils prétendent que la religion chrétienne est fautive, parce qu'elle ne rend pas bons tous les chrétiens ; qu'ils disent donc aussi que les lois civiles sont inutiles et vicieuses, puisqu'elles n'empêchent pas tous les crimes et ne produisent pas toutes les vertus !

» Ils mettent leur plus grand plaisir à reproduire sans cesse, sous les couleurs de l'ironie et de la dérision, quelques doctrines fausses ou dangereuses, quelques pratiques futiles, ou quelques usages superstitieux qui se sont introduits parmi les peuples chrétiens.

» Dans le fond ils ont raison ; mais ils agissent de mauvaise foi, en n'avouant jamais que de semblables abus, produits par l'intérêt des uns, par l'ignorance et la simplicité des autres, sont étrangers à la religion, et aussi contraires à la pureté de ses dogmes qu'opposés à la sainteté de ses rites ; que l'Eglise, qui ne reconnaît d'autre guide que les Écritures et la tradition, les réprouve elle-même sans cesse, soit par la bouche de ses pasteurs et de ses fidèles ministres, soit par la dévotion pure et éclairée de ses enfans instruits. Si donc les incrédules n'ignorent pas que la religion est la première à pleurer sur de tels abus, comment n'auraient-ils pas à rougir d'oser les lui imputer ?

» Je vous présenterai une réflexion qui me paraît importante. La révélation s'appuie sur des faits certains et authentiques, et nous sommes plus assurés de leur certitude que de celle d'aucun des faits que l'histoire nous présente ; elle s'appuie sur des documents et des usages qui de Jésus-Christ sont venus jusqu'à nous, et qui sont autant de monuments dont l'existence nous prouve non-seulement l'antiquité de son origine, mais nous démontre encore leur succession positive et non interrompue, telles que la tradition et une pratique continuelle ont eu soin de nous les conserver.

Le meilleur moyen d'attaquer efficacement la certitude de la révélation serait de démontrer la fausseté de ces faits, la non-existence des monuments et des documents que nous connaissons, ou de prouver la nouveauté de ces usages, en indiquant le temps et l'époque où ils s'introduisirent. Pourquoi aucun incrédule n'a-t-il osé l'entreprendre ? Au lieu d'attaquer le tronc de cet arbre antique, pourquoi s'arrêtent-ils à ses branches ? Pourquoi ? parce que le tronc est inexpugnable ; parce qu'ils ne peuvent trouver des faits qui démentent des faits certains ; parce que l'évidence des documents ne permet aucun doute ; parce qu'enfin il est impossible d'assigner une époque moderne et récente à des usages dont une pratique successive et continuelle atteste l'antiquité originelle.

» Que font-ils, au lieu d'employer ces moyens ? Violant les premiers principes d'une sainte logique, quant à ce qui concerne l'histoire et les faits positifs, ils recourent à de prétendues raisons de doutes, à des raisons vagues qui pourraient les conduire à un pyrrhonisme universel ; ils veulent soumettre la certitude des faits, qui ont Dieu pour auteur, aux règles d'une vraisemblance

tout humaine ; ils prétendent juger des usages anciens par les mœurs du moment , des desseins de Dieu par la raison humaine ; et , suivant une méthode si peu sage , si peu éclairée , ils se précipitent nécessairement dans des paralogismes continuels.

» Ils mêlent à leurs raisonnements des contes plaisants , des aventures malignes , des sarcasmes piquants , des bons mots burlesques ; partout ils versent à pleines mains les traits d'une ironie sanglante. Par là ils offrent une lecture à laquelle la jeunesse et les gens frivoles se livrent avec ardeur , parce qu'on préfère les bons mots à la vérité , parce qu'on lit moins dans la vue de s'instruire que dans celle de s'amuser.

» Telle est en substance la contexture de leurs livres ; et puisque vous les avez lus , citez-m'en un , depuis *Bayle* , le premier de notre temps , jusqu'à ceux qui ont paru dans ces derniers jours , qui soit écrit ou d'une autre manière ou dans un autre esprit. Trouvez-en un seul qui ait attaqué la religion dans son ensemble ; un seul qui ait entrepris d'anéantir cette harmonie et cet ordre qui règnent dans son plan , dont le principe remonte à la création du monde et descend jusqu'à nous , enfants de l'Église ; un seul qui se soit refusé à l'évidence de cet enchaînement admirable qui ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu , puisqu'il fut prédit , annoncé et attendu ; puisque enfin l'édifice en est si sublime , les dépendances si bien ordonnées , et toutes les parties si bien liées , que , loin de pouvoir être l'ouvrage des hommes , il étonne et s'élève bien au-dessus de notre pensée.

» Pour combattre la religion avec quelque succès , il fallait détruire son antiquité , son authenticité , et cette harmonie dans ses proportions qui manifeste son excellence. Pourquoi ne nous démontrent-ils pas la fausseté des livres de *Moïse* , en nous indiquant le temps où ils parurent et la personne qui en fut l'auteur ? Pourquoi ne nous prouvent-ils pas que ces miracles ne furent que de subtils prestiges , et que les fêtes et les cantiques qui subsistent encore aujourd'hui parmi les juifs , ne sont que mensonge et illusion ; qu'on ne leur annonça point un Messie ; qu'ils ne l'attendirent pas , et que Jésus-Christ ne fut pas ce Messie ? Qu'ils nous prouvent seulement que Jésus-Christ ne ressuscita pas.

» Telle est la base , telle est la substance de notre religion , que , pour la renverser , il faudrait prouver la fausseté de quelqu'un de ces faits fondamentaux , et c'est ce qu'ils ne feront jamais. Pareils aux Pygmées , qui , n'osant attaquer *Hercule* en face , de peur d'être écrasés sous sa massue , marchent après lui dans l'espérance de s'enrichir de quelques-unes de ses dépouilles ; tels les incrédules , quand ils trouvent quelque contradiction apparente , quelque difficulté qui présente quelque obscurité , et surtout quelque expression qui prête à la dérision ou leur paraît plaisante , ils chantent victoire ; tandis que celui qui est convaincu de la majesté et de la solidité de nos dogmes , rit de leurs efforts insensés.

» Et cependant de tels hommes prétendant à être les précepteurs, osent s'intituler les amis du genre humain, les flambeaux du siècle !... Que l'univers serait à plaindre, si le succès couronnait leurs coupables efforts ! Que seraient devenus les hommes, si ces prétendus sages, par leurs coupables intrigues, leur eussent fait perdre le don inestimable de la foi ? Ils desiraient que le monde entier devint philosophe, c'est-à-dire qu'ils voulaient l'antéchristianisme et l'oubli de la religion. Leurs criminels efforts n'eussent fait qu'ébranler et affaiblir toutes les bases de la société ; ils n'eussent abouti qu'à renverser l'ordre public, et à nous faire perdre jusqu'aux premières notions de la justice et de la décence. Que deviendraient les mœurs, la bonne foi, la sécurité des gouvernements et même des individus, si les hommes pouvaient en venir à se persuader que tout pèrit avec notre corps, et que le néant est le dernier terme du vice et de la vertu ?

» — Mon Père, lui dis-je, on connaît cependant une foule d'hommes vertueux, qui l'ont été indépendamment de toute religion : *Titus*, *Marc-Aurèle*, *Antonin*, et une infinité d'autres, ne furent-ils pas humains, bienfaisants, justes et généreux ?

» — Ceux que vous me citez, me répondit-il, professaient une religion, bien qu'elle ne fût pas la véritable. D'ailleurs, il peut se trouver des hommes qui sont portés naturellement à la vertu ; d'autres veulent par orgueil paraître vertueux sans l'être ; d'autres enfin sacrifient leurs passions à celle de dominer ou d'acquérir un nom illustre. Cela se peut, quoique les exemples en soient très-rare ; mais peut-on espérer de contenir de même une multitude grossière et effrénée ? Croit-on qu'après lui avoir enlevé le frein de la religion et ses salutaires terreurs, il soit possible de réprimer le débordement de toutes les passions, par des idées philosophiques et par des notions abstraites d'ordre et de justice ? Ce serait bien peu connaître la nature humaine ; ce serait exiger qu'elle fit de plein gré le sacrifice de son bonheur ; les bons alors seraient les plus malheureux.

» La vertu n'est réellement que l'amour bien entendu de nos véritables intérêts, qu'une juste sollicitude sur notre existence. S'il n'y a rien à craindre, rien à espérer après notre mort, notre intérêt le plus pressant est de jouir en cette vie. Si la raison n'espère pas trouver dans une autre vie la récompense des sacrifices qu'elle fait, les sens doivent avoir la préférence en celle-ci. La philosophie exagérera vainement les jouissances que la vertu trouve en elle-même, la récompense triste et éphémère d'une admiration étrangère et insuffisante pour la faire sortir victorieuse de ses travaux et de ses combats, dans lesquels l'intérêt présent et personnel sera toujours vainqueur.

' En détruisant ce premier principe, ils nous ont plongés dans le chaos. Point de principes sûrs maintenant ; chacun nous donne sa rêverie. Si nous ne nous hâtons de revenir sur nos pas, et d'abandonner la route dans laquelle ils nous contraignent de marcher, et les individus et les gouvernements s'écrouleront les uns et les autres, et se détruiront sans retour.

» Que nous servirait de croire en Dieu , si le juste n'avait rien à attendre de sa bonté , et le méchant rien à redouter de sa justice ? Détruisez l'espoir et la crainte , les uniques moteurs de la conscience , il ne reste plus d'émulation pour la vertu , plus d'obligation , si ce n'est celle de nous aimer nous-mêmes et de n'aimer que nous seuls.

» Tel est le chaos épouvantable où les philosophes cherchent à nous plonger , tel est le but de leurs travaux et de leurs victoires. Ils enseignent aux hommes à se livrer sans honte et sans remords à des plaisirs criminels qui étonnent la nature , à ne plus craindre Dieu , à fouler aux pieds tout principe d'équité lorsqu'on peut échapper à la vigilance de la loi ; ils apprennent à l'homme puissant ou revêtu de quelque autorité , à ne connaître d'autre règle que son pouvoir , sa volonté et ses passions. Ils ont armé le fils contre le père , l'époux contre l'épouse , le serviteur contre le maître. Ils ont débarrassé le vice de son frein et de ses remords , et ils ont dépouillé la vertu de son principal appui ; ils en ont fait disparaître le but ; ils ont banni de notre cœur ses consolations et ses espérances. Dieu saint ! si tel est l'effet de leurs tristes vérités , que ne nous laissaient-ils nos erreurs !

» — Il me paraît , lui dis-je en l'interrompant , que vos plaintes sont exagérées. En général , vous avez raison , et je l'avoue ; mais n'est-il pas injuste d'imputer à tous les incrédules indifféremment tant de noirceur et tant de crimes ? J'en connais qui gémissent aussi profondément que vous sur de pareils excès , qui certainement contrastent avec leurs principes. — Il se peut , me répond-il , que quelques-uns d'entre eux aient été forcés de rougir de leurs triomphes ; mais comment n'ont-ils pas senti qu'en détruisant la religion , ils rompaient le frein le plus propre à dompter les passions , ils anéantissaient le seul remède qui peut guérir un cœur corrompu , ils renversaient la seule barrière qui peut contenir la multitude , ils appelaient enfin au sein de la société le débordement de tous les vices ¹ ?

» Comment se justifient-ils d'avoir été les apologistes du suicide ? On dirait que , non contents de nous avoir démontré les abîmes du néant , ils ont encore voulu consacrer les efforts de leur génie à nous y précipiter de suite ; comme s'il ne leur suffisait pas d'avoir détruit dans les méchants la crainte de l'éternité , et qu'ils voulussent encore leur faire braver la crainte des lois et jusqu'à l'amour de la vie , pour mettre le comble à tous leurs crimes.

» Qui peut regarder comme un bienfait la funeste tentative de ceux qui cherchent à nous plonger dans les ténèbres , lorsque Dieu nous a éclairés des lumières éclatantes de sa religion ? Devons-nous prendre pour guides des hommes assez dépravés pour méditer

¹ Ils n'en sont que trop venus à bout pour le malheur de notre partie : qu'ils examinent l'état où leurs principes ont mis la société , et ils seront contraints d'avouer qu'ils ont été les plus aveugles des hommes , s'ils n'ont été les plus méchants.

un pareil projet , ou assez aveugles pour ne pas connaître quel en sera le résultat ?

» Mais existe-t-il une erreur plus absurde et plus déplorable que celle de ceux qui préfèrent à nos puissants motifs de crédibilité , l'autorité de ces nouveaux maîtres ; et , les supposant plus éclairés que tant de chrétiens illustres dans tous les siècles , constants dans leur foi qu'ils défendirent toujours avec gloire , se laissent enfin éblouir par les sophismes de ces docteurs modernes , et admettent sur leur parole ce que souvent ils ne croient pas eux-mêmes ?

» J'en parle ainsi , parce qu'en effet nous avons de puissants motifs de suspecter leur sincérité. Sans doute ils ne se lassent jamais de reproduire et de répéter leurs raisonnements destructeurs ; mais cette opiniâtreté même est précisément une raison de soupçonner leur bonne foi. N'étant aguerris qu'imparfaitement contre les remords de leur conscience , ils tâchent de s'étourdir par le bruit et le tumulte , et de chercher des compagnons qui les raffermissent dans leur persuasion chancelante.

» Combien j'en ai connus qui se trouvaient dans ce cas ! combien j'en ai vus qui s'efforçaient de paraître incrédules par la seule raison qu'ils désiraient de l'être ! Les uns montraient de l'intrépidité dans les moments où tout prospérait pour eux , et dans les afflictions , les revers , lors de la perte de leur fortune , ou dans leurs maladies , ils venaient puiser dans la religion des consolations que la philosophie ne pouvait leur procurer. D'autres enfin , pâles et tremblants à leur dernière heure , abjuraient alors les erreurs qu'ils avaient adoptées , et imploraient hautement les secours de l'Eglise , qu'ils avaient si longtemps dédaignés.

» Il y a plus : comment les hommes , qui n'ont ni stabilité dans leurs principes , ni constance dans leurs opinions , peuvent-ils être vraiment persuadés ? Dépourvus de bases certaines , ils divaguent sur tout ; ils se démentent et se contredisent eux-mêmes ; ils ne prennent d'autre guide que l'inconstance de leur caractère et la hardiesse de leur esprit. A peine en croyons-nous nos propres yeux , lorsque nous voyons dans leurs ouvrages la confusion de leurs discours , la contrariété de leur doctrine , et la discordance de leurs opinions sur les points les plus essentiels.

» L'un met froidement en question s'il y a un Dieu , et ne daigne pas prononcer ; un autre tranche la difficulté , en niant effrontément son existence , et en tournant en dérision la pusillanimité du déiste , qui n'est pas doué d'assez de courage pour bannir de son âme ce qu'il nomme une erreur populaire ; un troisième se présente ; il se charge de prouver l'existence d'un être suprême , mais à condition qu'il ne se mêlera point de gouverner le monde , et qu'il sera condamné au repos et à l'indolence.

Il en survient un autre , qui prétend que , dans un siècle aussi éclairé que le nôtre , il est absurde de croire à une autre vie , et ridicule de reconnaître une Providence ; que c'est assujettir l'auteur de la nature à des soins pénibles et continuels , pour un

motif aussi peu important que celui de la conservation de l'univers. Un autre soutient le contraire, et avance que l'idée d'un Dieu dispensateur des châtimens et des récompenses, doit être gravée dans tous les cœurs, et cela parce qu'il vaudrait mieux être gouverné par des démons que par des athées.

» Parcourez leurs écrits : l'un nous apprend que la religion naturelle peut nous servir de guide en tout. Celui-ci prétend que la religion naturelle ne peut exister, parce que toute la religion se trouve en contradiction avec la nature. Celui-là s'efforce de prouver que les miracles sont impossibles ; d'autres veulent que l'on enferme comme des insensés ceux qui en nient la possibilité. Il en est qui, dans leur frénésie, attribuent à la religion les crimes de la politique, et la rendent responsable du fanatisme des derniers siècles ; d'autres, plus modérés, reconnaissent que ses excès furent l'abus et non l'esprit du christianisme : c'est ainsi que, toujours discordants entre eux, jamais ils n'ont d'opinion stable.

» Qui pourrait retracer toutes leurs contradictions ? Je me bornerai à vous dire que les apologistes de la révélation ont formé des volumes de toutes celles que présentent les écrivains les plus modernes ; et je vous demanderai s'il est possible, après une démonstration aussi complète, que ces philosophes soient parvenus à établir un système régulier et capable de suppléer au vaste plan de la religion ? Comment, étant divisés et inconséquents dans leurs opinions, à tel point que les uns détruisent ce que les autres avancent, renversant leurs propres ouvrages, opposés aujourd'hui au système qu'ils établirent hier, ne pouvant s'entendre ni réunir leurs idées sur rien, toujours opposés entre eux, se moquant les uns des autres, ont-ils pu produire un si grand effet, acquérir autant de crédit, et s'investir d'une autorité si puissante ?

» — Vous voulez, lui dis-je, me contraindre à avouer que leur force et leur crédit ne sont dus qu'à la faiblesse et à l'ignorance de leurs lecteurs. — Je crois fermement, répondit-il, qu'ils n'eussent jamais eu de partisans, si les passions ne trouvaient quelque avantage à être de leur parti, et si les chrétiens étaient plus instruits sur les principes invariables de leur religion ; il est à regretter, et je le répète avec douleur, qu'il y en ait si peu qui s'adonnent à cette étude. Les uns, livrés aux affaires, consacrent aux plaisirs les moments de leurs repos ; l'opulence et la grandeur nourrissent l'amour des jouissances et éloignent des objets solides ; la curiosité ramène aux sciences profanes ; on cherche à débrouiller le chaos des mœurs et des religions lointaines, et l'on néglige d'étudier celle dans laquelle nous sommes nés, la seule dont dépend toute notre félicité.

» Il en est même bien peu qui lisent les livres saints qu'a dictés l'esprit de Dieu, les écrits des saints Pères qui en expliquent le sens sublime et mystérieux, et les ouvrages des savants qui en ont authentiquement prouvé la vérité, qui ont confondu les sophistes et les incrédules avec autant de force que de clarté.

Combien n'y en a-t-il pas qui, sans autre instruction que celle de leur enfance, mus par l'impulsion d'un mouvement naturel qui nous porte à désirer la fausseté d'une religion dont les menaces mettent un frein à nos passions, et poussés par le malin plaisir que nous prenons aux discours qui l'attaquent, se laissent éblouir par une vaine érudition, par la fausse éloquence et les railleries des philosophes !

» Le comble du mal est dans la difficulté du remède ; une fois que le trait empoisonné a pénétré dans l'intérieur de celui qui l'a reçu, je ne vois plus de terme à son erreur, je ne puis plus prévoir le moment où il pourra rentrer dans le sein de la religion ; chaque jour la corruption de ses mœurs s'accroît et ajoute à l'épaisseur des ténèbres qui l'environnent. Il s'éclairera sans doute quand il s'appliquera à son instruction ; mais les incrédules sont bien éloignés d'y songer ; ils ne daignent pas même s'informer des principes fondamentaux de la foi. Sera-ce dans la maturité de leur âge qu'ils s'en occuperont, au temps où les passions commencent à s'affaiblir ? La vieillesse, en éteignant la fougue impure de nos sens, purifie-t-elle notre cœur, énerve-t-elle notre imagination et notre mémoire ? Si sa débilité la défend des excès que la loi divine réprouve et proserit, leur fait-elle aimer ce qu'elle nous commande ? Comment, dans l'âge de la faiblesse et de l'indifférence, pourra-t-on étudier, apprendre et méditer ce que l'on a dédaigné dans l'âge de la vigueur et de la curiosité ?

» L'homme sent chaque jour les difficultés s'accroître, soit par la force qu'acquière nos habitudes, soit par une plus grande opiniâtreté dans nos opinions, soit par l'affaiblissement insensible de nos facultés, soit enfin parce que l'habitude du péché aveugle l'esprit et endureit le cœur ; aussi est-il impossible que la nature puisse d'elle-même faire un si grand effort. Dieu seul peut opérer cette résurrection par le moyen de sa grâce toute-puissante ; c'est lui qui tient dans sa main le flambeau de la vérité et qui le montre quand il veut ; c'est lui qui envoie son Esprit saint habiter les âmes qu'il chérit. Heureux celui qu'il a choisi pour en faire un vase de miséricorde ! Sans doute, si l'incrédule voulait, Dieu daignerait l'éclairer ; mais le veut-il ?

» — Vous m'avez instruit, lui répondis-je au moment où il songeait à se retirer, sur une foule d'objets nouveaux pour moi et qui me font une forte impression ; j'ose espérer que vous voudrez bien m'en entretenir encore à la première entrevue. Recevez mes remerciements de toutes vos bontés. » Nous nous séparâmes ; et je te renvoie, mon cher Théodore, à ma prochaine lettre. Adieu.

LETTRE CINQUIÈME.

Le philosophe à Théodore.

LORSQUE le Père se fut retiré , mon cher Théodore , j'eus à soutenir un combat pénible : mes réflexions se portèrent sur ma conduite , sur celle de nos amis et d'un si grand nombre d'incrédulés ; je m'arrêtais principalement sur celle des philosophes les plus célèbres ; et je fus forcé d'avouer que tout ce qu'il m'avait dit sur les causes les plus communes de l'incrédulité , était à peu près juste.

Je me rappelai quelques-uns de leurs livres , et ceux principalement où ils ont attaqué le plus fortement la religion , et je trouvai que ce bon religieux m'en avait fait un résumé fidèle. Le tableau qu'il m'avait présenté de ces écrits , ainsi que de leurs auteurs , me paraissait assez clair et précis.

J'étais étonné de trouver quelque instruction dans le premier ecclésiastique que le hasard m'avait présenté ; je les avais crus tous ignorants , fanatiques , crédules ou dépourvus de critique et de discernement. Je ne concevais pas que , dans la retraite du cloître , un homme fût capable de raisonnements aussi justes , et d'une logique aussi saine que celle qu'il montrait. J'avais cru pouvoir m'amuser de son ignorance et de sa simplicité , et je trouvais en lui un talent distingué et un esprit vif et pénétrant.

Dans la persuasion où j'étais qu'il n'existait des hommes trompés et crédules que parce qu'ils n'avaient point eu connaissance des nouvelles lumières que la philosophie avait répandues , j'étais encore plus surpris de le trouver aussi instruit sur les livres philosophiques , et de voir qu'il en connaissait les auteurs à fond ; il me paraissait à peine croyable qu'un homme doué de tant soit peu de raison , et éclairé par les réflexions sans nombre que présente la lecture de leurs livres , pût accorder quelque confiance à tout ce dont on accable notre enfance.

Je ne comprenais pas non plus comment ce religieux , qui me paraissait doué d'un jugement sain et d'une raison éclairée , avait pu devenir la dupe d'une crédulité aussi grande ; je disais en moi-même : tel est donc l'effet de l'éducation et de l'empire invincible que les premières idées de l'enfance ont sur nous. Que sert-il aux hommes de naître avec tant de talents , lorsqu'au lieu de les employer à chercher la vérité , ils ne les font servir qu'à donner un coloris spécieux aux erreurs reçues , et à enraciner plus profon-

dément dans leur cœur les opinions les plus monstrueuses ? Ce bon Père confesse que la religion est un composé de mystères obscurs et incompréhensibles, et cependant il soutient qu'on peut en prouver la vérité avec évidence et clarté. Il faut avoir perdu la raison pour ne pas sentir combien cette contradiction est palpable ! Comment peut-on démontrer avec évidence ce qu'on ne peut comprendre ?

Cet homme, capable d'une absurdité aussi étrange, a cependant lu les écrits de tous les philosophes ; et, non-seulement il n'est pas convaincu par la force et la profondeur de leurs raisonnements, il les accuse encore de sophisme et de frivolité. Voyez l'arrogante satisfaction avec laquelle il s'exprime !.... Les auteurs de ces écrits sont les premiers génies du siècle, et néanmoins il en parle avec mépris et avec pitié ; il leur reproche leur ignorance, et place fort au-dessus d'eux, pour l'instruction et la science, ceux qui, comme lui, n'ont pas su secouer le joug que leur imposait l'imbécillité de leurs parents. C'est le comble de la faiblesse à laquelle la raison humaine peut descendre.

Mais puisque le hasard m'a conduit ici et que la prudence exige que j'y fasse quelque séjour, je ne puis mieux employer mon temps qu'à le consacrer à détruire l'aveuglement de ce pauvre homme. Je discuterai son système, et je lui en prouverai l'ineptie et la futilité. Il a de l'esprit naturel, et il sentira sans doute la force de la vérité. Au moins je pourrai m'amuser de l'embarras où mes réflexions le jetteront ; car il n'emploiera pour sa défense que de pitoyables subterfuges, dont il ne me sera pas difficile de lui démontrer la faiblesse.

Je m'occupais de ce projet au moment où il entra : « Mon Père, lui dis-je, vous m'avez répété à plusieurs reprises que la religion chrétienne mérite notre admiration et notre croyance ; que l'exécution de son plan est sublime, facile à comprendre, et qu'elle a pour caractère l'évidence, qui entraîne la persuasion. Je vous avoue que cette assertion me paraît bien hasardée, et qu'elle contrarie toutes les idées reçues ; personne n'ignore que la foi est obscure, et qu'elle offre à notre croyance des mystères incompréhensibles ; j'ajoute que ce qu'elle propose, non-seulement répugne à notre entendement, mais encore se trouve en contradiction avec notre raison.

» D'ailleurs, pour croire, il faut être persuadé de l'authenticité de ce que l'on croit ; et pour en être persuadé, il faut le comprendre ; or, comment comprendre ce que non-seulement on ne peut concevoir, mais encore ce qui paraît contradictoire et absurde ?

» — Cette objection, me répondit-il, vous paraît spécieuse ; vous regardez comme contradictoire la possibilité de voir clairement ce qui paraît obscur, de croire ce que l'on n'entend pas, et de démontrer avec clarté et évidence ce que l'on ne peut comprendre. Je vous dirai que toutes les objections des philosophes ont ce caractère : elles se présentent sous un aspect formidable par la

confusion des idées ; mais quand une saine logique s'applique à les analyser, lorsqu'on met chaque chose à sa place, alors cet échafaudage croule, et ne parvient à éblouir que ceux dont l'entendement ne sait pas discerner la vérité d'avec l'apparence : je vais vous le prouver.

» La religion est établie sur deux choses, le fait et le droit. Le fait est que Dieu l'a révélée ; le droit, ce que Dieu a révélé. Le premier est clair, et l'on prouve avec évidence que Dieu est l'auteur de la religion ; le second est en partie évident, parce qu'il y a beaucoup de choses que Dieu nous a permis de comprendre ; et en partie obscur, parce qu'il y en a d'autres qu'il a cachées à notre intelligence.

» Pour satisfaire notre raison et l'obliger à reconnaître la divinité de la religion, Dieu nous a donné des preuves et des documents si certains et si évidents, qu'il est impossible à l'homme de bonne foi de ne pas être frappé de l'éclat de tant de lumière. Celui donc qui n'y croit pas est coupable, puisque sa conviction ne dépend que de sa volonté ; et s'il n'est pas convaincu, à défaut de le vouloir, sa négligence sur un objet aussi important devient un crime très-grave ; il n'y a là aucune obscurité.

» Il est vrai que dans ce qu'on nomme le droit, c'est-à-dire dans ce que Dieu a révélé, il y a des mystères incompréhensibles, non pas parce qu'ils combattent la raison, puisqu'étant d'un ordre divin, ils sont au-dessus de sa sphère, mais parce qu'ils en excèdent et en surpassent la portée ; d'ailleurs Dieu, d'après l'ordre de sa sagesse ineffable et de sa divine Providence, ne peut-il pas nous révéler ce qu'il veut, et nous cacher ce qu'il lui plaît ?

» La raison toujours humble et respectueuse doit se soumettre aux décrets divins, adorer et croire ce qu'elle n'entend pas et ce que Dieu lui commande : a-t-elle le droit de lui demander compte de ses desseins ? Elle doit se persuader que Dieu réserve la manifestation de ses secrets pour le jour de l'éternité, et qu'il serait d'une injustice extrême de se plaindre de ne pas tout savoir ; elle doit être bien convaincue que Dieu nous a donné la connaissance de tout ce qui nous était nécessaire pour le connaître, l'adorer, le servir dans cette vie et le posséder dans l'autre : des connaissances plus étendues nous deviendraient peut-être nuisibles, et n'aboutiraient qu'à satisfaire notre orgueil et notre vanité.

» La raison peut s'assurer par elle-même si Dieu est vraiment l'auteur de la religion, s'il est certain qu'elle vienne du Ciel, et qu'il l'ait révélée aux hommes ; la raison discute les preuves, compare les témoignages, rejette ce qui ne lui paraît pas évident, ou ce qu'elle croit n'être pas suffisamment prouvé. Elle n'admet que ce qui lui est bien démontré et ce qui entraîne la persuasion ; elle recherche, contredit, épure ; elle est le juge, elle est l'arbitre : tel est le devoir que Dieu lui-même lui imposa, puisqu'il ne l'a donnée à l'homme que pour cet usage. Il voulut que sa soumission fût un sacrifice ; et elle ne le serait plus, elle cesserait même d'être une vertu, si la raison n'était pas persuadée.

» Après avoir tout vu , tout examiné , si elle est enfin convaincue , si les preuves que la religion lui présente l'obligent à ne plus douter de son essence divine , alors l'homme doit se soumettre avec humilité et avec respect. Le doute devient un sacrilège , l'examen une insulte à la majesté de Dieu ; il y aurait de la témérité à porter ses recherches sur ce qu'il n'a pas voulu nous révéler. Alors l'homme doit voir que l'obscurité n'est pas une imperfection , que l'incompréhensibilité ne s'oppose plus à l'admission des mystères , parce qu'il sait qu'il ne peut comprendre ce qui émane d'un ordre supérieur et si fort au-dessus de son intelligence.

» Une fois persuadé que la religion émane de Dieu , il se prosterne , il adore et se soumet ; il rend grâce au souverain Auteur de tout ; et , dans tout ce qu'il comprend , il admire sa majesté et sa bonté. S'il aperçoit quelque obscurité dans les mystères qu'on lui présente , s'il voit qu'il y a des choses qu'il n'aurait pu ni deviner , ni concevoir à l'aide de ses propres lumières , il ne s'en étonne pas ; il est pénétré de la faiblesse de ses moyens ; il sait qu'ils sont limités : convaincu de la grandeur de Dieu , de sa sagesse , de la profondeur de ses desseins , il s'humilie et s'impose la loi du silence. Autant ses regards eurent de perspicacité pour reconnaître si Dieu lui-même avait réellement fondé cette religion , autant aujourd'hui il la croit aveuglément et l'adore sans murmurer : voilà comment la foi et la raison peuvent être toujours d'accord. La raison ne croit pas trop aisément à la divinité de son origine ; mais une fois convaincue , elle ne sait plus que croire et obéir.

» En matière de religion , on ne doit discuter qu'une seule question : tout se réduit à examiner si les preuves dont elle se glorifie , si les bases sur lesquelles elle s'appuie , sont véritablement de nature à ne pouvoir émaner que de Dieu. Admettons un moment que je puisse prouver à un incrédule que Jésus-Christ est Dieu , et qu'il nous enseigne le christianisme dans son Evangile : cet incrédule supposé convaincu , se voyant forcé de convenir de cette vérité , serait-il fondé à venir me proposer les objections qui le fatigueraient ! ne serait-il pas impudent à lui de me dire que son cœur rencontre des difficultés , que son esprit ne peut ni comprendre des mystères si obscurs , ni se soumettre à une pareille doctrine ?

» Ne serais-je pas en droit de lui répondre : O homme , composé fastueux d'orgueil , de petitesse et de misère , tu oses , en présence de ton Dieu , invoquer ta raison , cette raison qui ne t'a été accordée que pour reconnaître que Jésus-Christ ton Dieu a bien voulu communiquer avec toi ; lorsqu'elle t'a convaincu de cette vérité par des preuves auxquelles tu n'as pu résister , que te reste-t-il à faire , si ce n'est à t'humilier et à adorer la profondeur de ses desseins ? Prétends-tu en mesurer l'étendue infinie , à l'aide des bornes étroites de tes connaissances ? Aspires-tu à assujettir l'incommensurable océan de sa sagesse éternelle dans la faible balance de ton intelligence ?

» Ta raison a rempli son devoir : elle consacra ses efforts , elle employa ses moyens à examiner si Jésus-Christ est Dieu ; elle rechercha avec soin si les documents qui le prouvent étaient authentiques et vrais ; elle s'appliqua à se mettre en garde contre les dangers de la séduction et contre les suggestions de l'erreur ; elle examina avec une attention suivie et scrupuleuse si Jésus-Christ a prouvé sa mission d'une manière si claire et si irrésistible qu'elle ne laissât lieu à aucun doute.

» Après un examen aussi sérieux et aussi mûr , elle s'est vue forcée à se rendre ; elle se croirait inexcusable de ne pas céder à la force irrésistible de motifs également puissants et multipliés. Telle devait être la marche de ta raison , et c'est ce que ton bonheur exigeait qu'elle fit ; puisque , sans un examen profondément médité , sans une discussion longtemps débattue , ta foi n'aurait pu être qu'incertaine et chancelante , vague , dépourvue de base et de consistance. Maintenant que ta raison est convaincue , ton orgueil cherche-t-il à te troubler par de nouveaux doutes ? impose-lui silence , et sou mets-toi à croire et adorer.

» Si cet Evangile que tu adores te présente des mystères , respecte jusqu'à leur obscurité : comment la sublimité des mystères pourrait-elle devenir accessible à celui qui , dans la contemplation des merveilles de la nature , marche sans cesse environné des ténèbres les plus épaisses ? Il les aperçoit ; il ne peut douter de leur existence , et cependant il ne les comprend pas. Qu'importe au fond ? Une raison sagement modeste sait que la terre n'est pas le séjour des connaissances ; elle sait qu'il arrivera un jour où la lumière éternelle se montrera dans tout son éclat , et que ce qu'il nous importe de connaître le mieux , c'est l'obligation de croire et de pratiquer ce que Dieu nous prescrit.

» Observez comment cette foi est en même temps claire et obscure ; claire jusqu'à l'évidence dans les motifs de sa croyance , claire dans les documents sur lesquels elle s'appuie et dans les preuves invincibles qui l'établissent ; obscure à l'égard de quelques-uns de ses mystères ; et cela était nécessaire pour donner de l'existence à la foi , puisque son essence est de croire ce qu'elle ne saurait voir. Elle devait être telle pour devenir méritoire , puisqu'il n'y a aucun mérite à croire ce que l'on voit ; parce qu'alors il n'y a ni efforts , ni peine , ni sacrifice. Jésus-Christ nous dit ¹ : Bienheureux ce qui ne virent pas et qui ont cru.

» C'est ainsi que , dans la droiture de sa conduite , la raison s'allie aisément avec la foi , parce qu'alors chacune est à sa place. La raison fait les premiers pas ; elle apprend à connaître que la religion vient de Dieu , puisqu'elle vient de Jésus-Christ qui est Dieu ; elle parvient à se convaincre que Jésus-Christ a fondé une Eglise , qu'il lui légna son autorité et lui promit son assistance ; elle en vient à se persuader que tout ce que la foi propose a été révélé par Dieu , adopté et soutenu par l'Eglise.

¹ Jean. xx. 29.

» Je pourrais ajouter que Dieu ne pouvant ni se tromper, ni altérer la vérité par un mensonge, tout ce qu'il nous a dit est incontestablement vrai; que ce que nous a dit l'Eglise n'est pas moins authentique, puisque c'est la parole de Dieu qu'elle nous fait entendre, et que par conséquent nous devons y adhérer également et de cœur et d'esprit. Telles sont les connaissances que la raison peut acquérir par ses propres lumières; tels sont les objets dont elle doit s'occuper.

» Si son inquiétude l'engage à demander : pourquoi ceci, pourquoi cela ? La religion s'empresse de la tranquilliser : Souviens-toi, lui dit-elle, que Dieu l'a dit, et tais-toi. La raison alors s'humilie; mais son humiliation lui est salutaire; elle l'empêche, comme dit *saint Paul*¹, de tourner à tous les vents des nouvelles doctrines, et la contient dans les limites qu'elle ne doit pas franchir. Ainsi la foi est ferme, sans rien perdre de son obscurité; elle est mystérieuse, sans rien perdre de son autorité².

» La raison une fois convaincue des principes de la foi, suppose que, dans un moment d'oubli et de démence, elle vienne me demander : Comment concevrai-je qu'un Dieu se fasse homme sans cesser d'être Dieu; qu'il soit tout à la fois mortel et immortel, passible et impassible; qu'il concentre en lui toute la gloire d'un Dieu et toutes les infirmités humaines? Comment pourrai-je admettre que cet Homme-Dieu soit présent sur nos autels sous les espèces du pain et du vin? Supposons enfin qu'elle me soumette d'autres difficultés, la foi m'ordonne de lui répondre ce que Dieu dit à la mer³ : « Tu arriveras jusque-là, et là tu l'arrêteras; là tes vagues se briseront, ainsi que les efforts impuissants de ton orgueil. »

» Cette sentence est absolue, et la raison n'a rien à lui opposer; elle produit au contraire de très-grands avantages, puisque, par elle, l'homme peut opérer le sacrifice de sa raison par la foi, comme il purifie son corps par la pénitence, et son cœur par l'amour. En purifiant son corps par la pénitence, il glorifie Dieu, comme étant souverainement juste; quand par l'amour il lui sacrifie son cœur, il le glorifie comme étant souverainement aimable; et quand ce sacrifice s'effectue par la foi, il le glorifie comme la source de toute vérité. L'homme fait ainsi à Dieu l'hommage de tout son être; il lui sacrifie son intelligence, son cœur et son corps; et en cela il ne fait que suivre la raison, qui ordonne de faire hommage de tout à celui de qui l'on tient tout.

» Vous sentirez donc aisément combien la foi est nécessaire à la

¹ Aux Éphésiens iv. 14.

² La foi est nécessaire au bonheur de l'homme, parce qu'elle calme les inquiétudes de l'esprit et contribue à la paix du cœur. Comme la religion et tout ce qui est dans la religion est nécessaire au bonheur de l'homme, que penser de ceux qui s'efforcent de la détruire? Sont-ils ignorants? Sont-ils aveugles? Il en coûterait trop de leur supposer l'intention de vouloir rendre tous les hommes malheureux.

³ Job, xxxviii. 2.

tranquillité du cœur. Considérez combien il est doux, combien il est avantageux de suivre une marche certaine, de calmer d'un seul mot les agitations d'une raison inquiète; or, ce n'est qu'à la foi que nous pouvons devoir cette marche assurée. En effet, sans une foi docile et soumise, toutes les lumières de la raison, bien loin de tranquilliser notre esprit sur le choix d'un parti, ne feront que le jeter dans de nouveaux embarras et de nouvelles irrésolutions.

» La raison humaine, livrée à ses propres ressources, est changeante dans ses opinions; elle reçoit avec enthousiasme toutes les erreurs de l'imagination. La pensée de demain détruira celle d'aujourd'hui; ce qui lui plaît en ce moment lui déplaira dans un autre; et vous conviendrez qu'une difficulté n'est pas résolue d'une manière satisfaisante, tant que de nouveaux sujets de doute combattent votre jugement.

» C'est pour cela que nous voyons presque tous les philosophes, dans les angoisses d'une perplexité continuelle, s'arrêter à tout et ne trouver de repos nulle part. C'est cet état que *saint Augustin* déplorait, lorsqu'il nous disait qu'il avait longtemps consacré ses études et ses veilles à la recherche de la vérité, et qu'il y avait employé toutes les ressources de sa philosophie; mais qu'après un travail assidu, après être tombé dans des erreurs grossières, il était toujours dans la même incertitude, toujours chancelant, et hors d'état de s'arrêter à rien. Il nous en explique la cause: « Je ne suivais, dit-il, d'autre guide que ma raison, dont les lumières étaient insuffisantes pour éclairer mon entendement; tel fut le principe de tant de travaux inutiles et de changements si fréquents. » Ce guide incertain lui fit embrasser avec feu une foule de systèmes opposés, dont il ne reconnut la fausseté que lorsque la foi fut devenue son unique boussole. Combien il déplore dans ses *Confessions*, l'aveuglement dans lequel il avait vécu si longtemps! Que de grâces il rend à Dieu d'avoir dissipé la fausse lueur des sciences profanes qui lui fascinaient les yeux, et de l'avoir éclairé par la sublime simplicité de la foi!

» En effet, lorsque la raison est soumise à la foi, et que l'une et l'autre se trouvent en parfaite harmonie; lorsqu'elles ne sortent ni l'une ni l'autre de leur sphère naturelle, toutes deux se prêtent un secours mutuel qui porte le calme dans le cœur du chrétien et le rend invincible. Que l'esprit tentateur par ses astuces, l'incrédule par ses sophismes, les passions par leur puissant empire, la raison par sa légèreté, par son orgueil ou son indocilité, enfin que tous les ennemis de la religion, de quelque nature qu'ils soient, sous quelque forme qu'ils se présentent, viennent attaquer le vrai chrétien, il peut les terrasser d'un seul mot: il n'a qu'une réponse courte, décisive et toujours prête, qui satisfait à tout; c'est celle que Jésus-Christ fit au démon, lorsque cet esprit impur et superbe osa le tenter dans le désert¹: « Cela est écrit. »

¹ Matth. iv. 4.

Dieu l'a dit : oui, il est écrit qu'il y a un Etre suprême, et qu'il n'y en a qu'un; qu'il est invisible, éternel, tout-puissant; qu'il a créé le monde, qu'il le conserve et qu'il le gouverne. — Jus- qu'ici, mon Père, lui dis-je en l'interrompant, tout va bien; quand vous me direz qu'il est écrit qu'il existe un Dieu, nous serons facilement d'accord; mais est-il écrit que ce Dieu est une personne et en même temps trois personnes? Est-il possible que quelqu'un de raisonnable, je ne dis pas un homme instruit, un philosophe, mais seulement un homme doué d'un peu de sens commun, puisse croire et adorer des choses si évidemment contradictoires et incroyables? On a pu fasciner les yeux d'un peuple crédule et sans éducation¹; mais croit-on pouvoir traiter avec le même dédain ceux qui, pourvus de plus de moyens, peuvent juger plus sainement? Que penser d'une religion qui, dès le principe, présente une contradiction manifeste, et débute par un mystère incroyable?

» — Si les chrétiens, me répondit-il, vous disaient : Nous avons inventé ou découvert ce mystère, vous seriez excusable de n'en faire aucun cas; et votre raison réclamerait avec justice le droit de décider sur cette supposition ou cette découverte; vous pourriez avec quelque fondement leur dire : Votre supposition est insensée et révolte la raison; votre découverte est incroyable; elle est contraire à l'opinion de tous les hommes; elle combat toutes leurs connaissances. Mais les chrétiens parlent différemment; ils disent que Dieu l'a révélé, et ils établissent cette révélation par des preuves et par des raisons qu'ils soutiennent évidentes, claires et authentiques. Dans ce cas, on ne peut attaquer ce mystère à raison de son obscurité; il ne s'agit plus de se moquer de ce qu'il vous plaît de nommer une contradiction; il ne suffit pas non plus d'examiner le mystère en lui-même, ni de voir s'il s'accorde et s'il est conforme avec vos idées. Il ne s'agit uniquement que de vérifier si Dieu l'a vraiment révélé, et si les preuves, les raisons et les monuments que produisent les chrétiens, sont aussi certains, aussi authentiques et aussi évidents qu'ils le prétendent.

» La raison en est sensible : les objets qui appartiennent à la religion de l'infini ou à un ordre de choses au-dessus de notre capacité, ne peuvent être réglés par l'esprit humain; et les motifs de la croyance que nous leur donnons, ne peuvent être soumis aux facultés spirituelles d'une intelligence limitée. Sans s'élever à la hauteur de ce qui est surnaturel, nous voyons à tout instant des vérités naturelles, dont la cause, que nous ne pouvons atteindre, est entièrement hors de la sphère des notions humaines.

» Qui nous expliquera, par exemple, comment et pourquoi le corps obéit aux simples désirs de l'esprit? comment et pourquoi la

¹ Et quel motif, quel intérêt avaient les apôtres d'annoncer le mystère de la sainte Trinité? Cette vérité était plus propre à dégoûter de leur doctrine qu'à leur faire des disciples. Les apôtres annonçaient ce mystère, parce que Dieu l'avait révélé; ils ne cherchaient point ce qui pouvait leur attirer la multitude; ils étaient sûrs du succès, leur Maître le leur avait promis.

matière brute et sans vie est capable de s'animer et de participer au mouvement ? Quel est celui qui peut se dire initié à la connaissance d'une foule de phénomènes qui frappent journellement nos sens, sans que notre raison puisse jamais les pénétrer ? Les effets sont sensibles, les causes nous échappent. Si la raison admet les premiers sans les comprendre, c'est parce qu'elle ne peut se refuser à l'évidence.

» Combien les objets que nos sens ne peuvent apercevoir doivent-ils être bien plus inaccessibles encore aux efforts de sa pénétration ! Lors donc qu'on nous présente des faits appuyés sur un témoignage divin, nous ne devons plus considérer s'ils sont ou s'ils ne sont pas incompréhensibles, s'ils sont probables ou contradictoires ; nous n'avons plus qu'à examiner si le témoignage, sur lequel ils sont établis, est ou n'est pas d'essence divine. Si l'on nous démontre la vérité ou l'authenticité de leur origine, il serait absurde de se refuser à les croire, parce qu'ils présentent des difficultés que nous ne pouvons résoudre. Dieu n'est-il pas essentiellement vrai ?

» Eh ! qu'importe que notre entendement les approuve ou les rejette, qu'ils soient conformes ou opposés à nos idées ; ce n'est point à lui qu'il appartient de les juger : encore une fois, ils sont au-dessus de sa sphère, relégués dans l'ordre des choses divines ; nous devons donc nous borner à voir si les preuves alléguées sont certaines, et si leur source est divine ; à examiner, en un mot, si Dieu a voulu les révéler à la terre.

» Cet examen est ici l'unique objet des lumières de la raison. Elle altère sa nature, elle excède les bornes de ses fonctions, lorsqu'elle a l'audace de chercher à pénétrer les mystères, et qu'elle prétend s'élever à la contemplation d'objets, dont les causes, cachées dans les profondeurs inouïes de leur sphère surnaturelle, échappent indispensablement à nos yeux.

» L'infini est nécessairement incompréhensible et dans son essence et dans ses attributs. Dans l'ordre des vérités naturelles, à mesure que chaque objet se développe, il se présente à notre entendement sous un aspect plus facile, et son image s'y grave plus profondément ; dans l'infini, au contraire, tout s'agrandit dans les détails ; et notre entendement se perd autant dans le labyrinthe d'une seule de ses propriétés, ou d'un seul de ses attributs que dans son entier.

» Aussi l'incompréhensibilité est-elle essentiellement l'apanage de tout ce qui appartient à cet ordre, dont la nature est inaccessible à nos regards : il est impossible que l'Éternel nous parle ou nous donne une idée qui le retrace à nos yeux, sans que notre entendement ne soit comme submergé dans un océan où notre raison ne peut se fixer d'elle-même. Toute révélation ne doit être par conséquent pour nous qu'un objet d'adoration et d'amour, dès que la vérité de son existence est démontrée d'une manière incontestable.

» L'Éternel a une essence qui n'appartient qu'à lui : son langage ne peut se comparer au nôtre. Ce que la raison humaine parvient à découvrir ne peut être divin ; chaque chose porte le

caractère et le type essentiel de la sphère qui lui est propre ; et l'incompréhensibilité est et doit être le caractère distinctif de tout ce qui est divin et surnaturel.

» Ces principes sont d'une clarté telle , qu'il faudrait être aveugle pour ne pas en connaître l'évidence ; celui qui la méconnaîtra est incapable de rien voir ; le sens de la vue est dans lui , pour ainsi dire , plus borné que dans les aveugles dont les paupières ne s'ouvrirent jamais aux rayons du jour ; jamais il ne pourra recevoir la vérité ; jamais il ne saura pratiquer la vertu , puisqu'il ne peut comprendre ce que le bon sens seul doit lui faire apercevoir.

» Que l'incrédulité ne croie pas s'excuser en alléguant qu'un mystère est une chose incroyable , et qu'une trinité de personnes réunies dans l'unité de l'essence divine détruit tout le système de la philosophie ; les incrédules ne voient pas que cette difficulté même ajoutée aux autres motifs qui nous déterminent à croire. A moins qu'ils ne nous expliquent comment quelques hommes ont pu inventer un point de doctrine aussi incroyable , et comment ils ont pu en faire la croyance générale d'une multitude innombrable , on ne concevra jamais qu'une idée si étonnante et si extraordinaire soit entrée dans l'esprit humain ; il paraîtra bien moins probable encore que les auteurs de cette invention aient espéré de la persuader aux hommes. Il me semble que cette réflexion présente une nouvelle raison de mettre plus de soin et plus de zèle dans la recherche de l'origine du dogme qu'on conteste.

» L'imposture peut bâtir des systèmes , ourdir des faits fabuleux ; mais toute invention humaine conserve toujours quelque analogie avec les idées de l'esprit de l'homme et avec les objets qu'il connaît. On irait directement contre les lois de la nature humaine , en supposant que l'idée de la Trinité est de l'invention des hommes ; je suis moins étonné du dogme en lui-même que je ne le serais , ou de la fourberie qui l'aurait inventé , ou de l'adresse qui aurait obtenu l'autorité nécessaire pour le persuader. Ma raison se plie plus aisément à le recevoir et à l'adorer , qu'à le regarder comme le fruit des intrigues humaines.

» Plus je médite , plus il me paraît que la vérité seule peut être un motif suffisant pour que le mystère de la sainte Trinité ait pu entrer dans l'entendement humain ; je crois donc , avec tous les chrétiens , que son invraisemblance même est une nouvelle preuve de sa vérité. Il ne me paraîtrait point étrange que la saine raison pût tenir elle-même ce langage , sans s'éloigner des principes d'une bonne logique. Mais écoutez les chrétiens , ils disent bien plus ; ils prouvent que tous les objets de leur croyance ont été révélés par Dieu ; ils vous disent : Il est écrit que , dans cet Etre incompréhensible par l'unité la plus simple , il y a , sans aucune confusion , une trinité de personnes ; que ces trois personnes sont le Père , le Fils et le Saint-Esprit , égaux entre eux ; que le Fils est venu sur la terre pour racheter les hommes ; qu'étant Dieu , et

sans cesser de l'être, il s'est revêtu de notre humanité; qu'il a vécu parmi nous; qu'il y est mort sur la croix; enfin, qu'il est ressuscité et monté au Ciel.

» Il est écrit que ce divin Sauveur, voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, nous a laissé sa chair sacrée et son précieux sang sous les espèces du pain et du vin que nous offrons dans le sacrifice de la Messe, et que l'un et l'autre sont l'aliment qui-fortifie nos âmes.

» Il est écrit qu'il y aura un jugement universel où nous comparaitrons tous, pour y être jugés d'après les lois de l'Évangile; que ceux qui les auront observées jouiront d'un bonheur éternel, et que ceux qui n'y auront pas cru, ou qui, après les avoir violées, n'auront point été purifiés par le repentir, seront châtiés sans mesure et pour l'éternité.

» Il est écrit..... — Comment, mon Père, lui dis-je en l'interrompant, vous osez m'assurer que vous me prouvez évidemment que Dieu lui-même a révélé à l'homme des choses aussi absurdes et si peu dignes de la Divinité¹? — Oui, monsieur, me répondit-il, et je ne suis point étonné que votre raison, qui ne s'est jamais attachée à connaître les principes de notre croyance, se révolte lorsqu'on lui présente des prodiges qui sont au-dessus de sa sphère, et qui, sans doute, doivent être pour vous des nouveautés extraordinaires, des mystères obscurs et des vérités effrayantes.

» Celui qui reconnaît, sans pouvoir en douter, que cela est écrit, c'est-à-dire que Dieu l'a dit; celui qui ne peut se refuser sans folie aux preuves évidentes de la divinité de Jésus-Christ, ne doit-il pas se soumettre avec respect à son autorité infailible? Il ne doit plus chercher qu'à s'assurer de la certitude de la révélation faite par Jésus-Christ; mais, dès qu'il ne peut plus en douter, il doit se taire et se soumettre, puisqu'il sait que sa raison est sujette à faillir, et que Jésus-Christ est la vérité même.

» On peut bien lui faire des arguments auxquels il ne pourra répondre, des raisonnements qui embrouillent ses idées; mais il ne peut chanceler un instant, et il s'écrie avec l'apôtre²: O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! vos jugements sont incompréhensibles, et votre marche est supérieure à notre intelligence! Qui a connu les desseins de Dieu? qui est entré dans le secret de ses conseils? C'est ainsi que le chrétien résout toutes les difficultés, dissipe tous les doutes, et

¹ Et qu'y a-t-il donc de si absurde et de si indigne de la Divinité dans les paroles du Père? que Dieu pardonne à de pauvres malheureux mortels perdus sans ressource, par le moyen le plus digne de sa sagesse et le plus propre à nous montrer la profondeur de son amour; qu'il veuille comme un père sur ses enfants; que son amour, qui est infini comme lui-même, le porte à s'unir à eux de la manière la plus ineffable; qu'il distingue à la fin des jours le fils ingrat de celui qui lui donna son cœur. Qu'y a-t-il donc là, encore une fois, de si indigne de sa divinité? La sagesse, la puissance et l'amour seraient-ils devenus absurdité, bassesse et folie? Pauvres aveugles!.....

² Aux Romains. xi. 33 et 34.

éloigne de sa pensée toutes réflexions criminelles ; c'est ainsi qu'il parvient à jouir du calme et de la paix , et à ne s'occuper que de la pratique des maximes de l'Évangile.

» — Mon Père , lui dis-je , est-il possible que la raison humaine adopte ce qu'elle ne peut concevoir ? peut-elle croire ce qu'elle ne comprend pas ? — Hélas ! me répondit-il , tel est le cri orgueilleux de l'esprit humain ; il ne consent jamais à se rendre justice et à reconnaître son insuffisance ! Comment l'homme peut-il comprendre des choses surnaturelles , placées hors de la sphère de ses connaissances , et dont l'intelligence est au-dessus de ses faibles organes ? Ne lui suffit-il pas de savoir que Dieu les a révélées , et qu'il nous a promis en même temps , qu'un jour viendrait où , dégagés de la matière et des entraves de nos sens , nous pourrions les comprendre ?

» Cette raison orgueilleuse embrasse-t-elle toutes les merveilles de la nature ? Combien d'objets étonnants se présentent à nos regards dans ce vaste univers , dont l'existence ne peut se révoquer en doute , et que cependant nous ne pouvons comprendre ? Ne serait-il pas absurde d'en nier l'existence par la seule raison que nous ne les comprenons pas ?

» Pourquoi , jusqu'à présent , n'avons-nous pu expliquer les causes du flux et du reflux de la mer ? pouvons-nous pour cela douter du balancement régulier et constant qu'elle éprouve ? De ce que personne n'a pu nous donner la cause qui dirige l'aimant vers le nord , douterons-nous d'un phénomène aussi utile et aussi avéré ? Combien d'autres merveilles , dans l'ordre de la nature , échappent à notre pénétration ! et nous pourrions être étonnés que les mystères de Dieu fussent hors de notre portée ! Nous oserions dire : nous ne les croyons pas , parce que nous ne les comprenons pas !

• Quelle témérité audacieuse dans le mortel insensé qui prétendrait ravir à la Divinité les secrets qu'il lui a plu de nous cacher ! Dieu lui-même a menacé d'écraser sous le poids de sa gloire le téméraire qui oserait sonder l'immensité de sa majesté¹. Il nous a montré tout ce qui nous est nécessaire pour le connaître , le servir , être heureux dans cette vie , et jouir dans l'autre du bonheur éternel que sa présence nous procurera. Pour nous convaincre que la révélation est son propre ouvrage , et ne laisser aucun motif d'excuse , il nous en a donné des signes si évidents et si positifs que personne ne peut en douter ; ils sont à la portée de tout le monde , et cela doit nous suffire ; il a réservé tout le reste pour le jour où l'homme entrera glorieux dans le sanctuaire de l'éternité , et où Dieu se manifestera à sa créature dans tout l'éclat de sa magnificence : la foi ténébreuse sera alors remplacée par la plus vive clarté. Je ne prétends pas pour cela que Dieu réprovoie les sages efforts d'une raison modeste et contenue dans de justes bornes ; il nous l'a donnée comme un fanal qui doit nous servir

¹ Prov. xxv. 27.

de guide dans cette vie, mais il veut qu'elle ne s'éloigne pas de sa sphère et qu'elle ne cherche pas à excéder les bornes de ses conceptions ; il veut qu'elle garde le silence quand il a parlé, et qu'elle s'humilie aux pieds de la foi. Le Seigneur l'a voulu ainsi pour notre bien, et il serait.....

» — N'est-il pas vrai, lui dis-je, que Dieu a imprimé dans le cœur de l'homme un sentiment intime et naturel, un discernement clair du bien et du mal, enfin la connaissance de la vertu et du vice ? Puisque cela existe, l'homme possède donc tout ce qu'il lui faut ; il peut se conduire par lui-même, obtenir les récompenses ou éviter les châtimens, s'il y en a : telle est la loi naturelle¹. En lui donnant la connaissance de la loi, Dieu accorde à l'homme la raison, afin qu'elle lui obéisse pour son propre intérêt. Dieu ne multiplie point les êtres sans nécessité et ne crée point des choses superflues ; ces moyens étant suffisants aux hommes pour se gouverner, la révélation devient donc inutile. Pourquoi² graver sur la pierre des lois qu'il ne grava pas dans notre cœur ? Que peuvent-ils servir les livres et les prophètes à celui qui possède en lui-même la lumière intérieure qui doit le guider ?

» — Vous pensez, monsieur, répondit le Père, que la raison suffit pour nous apprendre tout ce que la révélation nous enseigne : vous lui faites beaucoup trop d'honneur ; et quand vous examinerez la chose de plus près, vous sentirez qu'elle n'en est pas digne. La religion nous présente à chaque pas des vérités sublimes, des connaissances supérieures, que la raison ne peut découvrir par elle-même, et qu'elle n'eût jamais connues, sans le secours de la révélation : cela seul suffirait pour prouver combien elle est insuffisante pour gouverner les hommes, et combien la révélation leur était nécessaire.

» A quoi se réduit la faible raison humaine, isolée et livrée à ses propres forces ? Considérez que la première obligation de l'homme, et son intérêt le plus pressant, consistent à connaître son origine, sa nature et surtout sa fin dernière. Pensez-vous que l'entendement humain, tourné si complètement vers les objets terrestres, limité et faible comme il est, puisse par ses propres lumières faire disparaître l'obscurité que présentent les objets aussi grands, aussi difficiles à débrouiller ?

» Consultons l'expérience : remontez aux siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, et portez vos regards sur les nations les plus policées, sur celles dont l'influence fut le plus marquée,

¹ Le philosophe n'est-il donc jamais entré dans son cœur, pour reconnaître qu'il n'est plus tel qu'il sortit des mains de son Dieu ? Il s'est opéré une révolution dans le cœur de l'homme, il a péché ; il n'a plus de lumière, plus de force ; comment pourra-t-il lire les traits effacés de cette loi naturelle ! entraîné par une force contraire et sans soutien, comment pourra-t-il la suivre ?

² Pourquoi ? Ingrat ! parce que vous étiez aveugle, il fallait vous donner la lumière ; parce que vous étiez faible, il fallait vous donner la force ; vous étiez malheureux sans ressource, il fallait vous rappeler au bonheur. Ferez-vous toujours à Dieu un crime de ses bienfaits ?

ou qui se livrèrent à une activité plus suivie ; interrogez leurs sages , leurs philosophes , leurs savants ; demandez-leur si l'homme est l'ouvrage du hasard , ou s'il doit son existence à un Créateur ; s'il fut créé dans un état plus noble et plus élevé que celui auquel il est maintenant réduit ; si le monde a toujours existé , ou s'il est sorti du néant ; si Dieu voit toutes les actions des hommes ; s'il exige un culte , et quel est celui qu'il demande. Vous verrez avec étonnement que , sur des questions aussi intéressantes , sur des points aussi étroitement liés à nos devoirs , à notre sûreté et à nos destins éternels , les découvertes de quarante siècles se réduisent à de timides conjectures ou à des erreurs monstrueuses ! Vous verrez qu'excepté la Judée , où Dieu avait manifesté la gloire de son nom , la théologie de toutes les nations de l'univers n'a été qu'un amas confus de fables et d'absurdités , de superstitions grossières , de mystères indécents et d'exécrables sacrifices ! Vous verrez tous les peuples plongés dans les horreurs du polythéisme le plus étendu , et les grands livrés aux ténèbres de l'impiété !

» Dans ces siècles reculés , l'obscurité fut si générale qu'elle pénétra jusque dans les écoles ; les savants étaient plongés dans une nuit profonde. Ces mêmes hommes , qui brillèrent avec tant d'éclat à Athènes , à Corinthe et à Rome , par des talents qui fixent encore notre admiration , raisonnaient comme des enfants , et devenaient entièrement aveugles , dès qu'il s'agissait de religion. Et ce qui prouve combien sont étroites les limites de la raison humaine , c'est que plus leurs disputes et leurs méditations se multipliaient , plus le nombre de leurs erreurs insensées s'augmentait en même temps.

» Quelques-uns d'entr'eux ont certainement découvert des vérités utiles ; mais ils ne purent les entrevoir que d'une manière obscure et confuse ; cette faible clarté ne suffisait , ni pour satisfaire leur raison , ni pour fixer leur incertitude. Aussi les dogmes les plus importants furent-ils relégués par eux dans la classe des problèmes à résoudre , ou de ces questions curieuses que les philosophes se plaisaient à discuter pour exercer leur esprit. Ils ont avoué eux-mêmes que la vérité était une espèce de phosphore , dont l'éclat se montrait un instant et se déroba aussitôt sous d'épaisses ténèbres. Ils nous ont dit eux-mêmes que leur raison flottait au gré du vaste océan des opinions humaines ; semblable à un vaisseau battu par la tempête , livré à l'impulsion des vents contraires , et dépourvu de pilote et de gouvernail.

» On ne peut se refuser à l'autorité d'une expérience que tout l'univers atteste , qui a duré plus de quatre mille ans , et qui nous prouve la nécessité d'une révélation. Qui pourrait , d'après cela , se persuader que le peuple est capable de se former individuellement un corps de doctrine utile et bien ordonné , tandis que , pendant quarante siècles , les hommes les plus célèbres n'ont pu produire que des opinions incertaines , et découvrir quelques vérités stériles et isolées , sans liaison entr'elles , sans connexion , sans motifs et sans autorité ?

» Ceux qui attribuent à la raison un si grand degré de force , se prévalent contre la révélation , des lumières mêmes qu'elle leur fournit. Ils ne méritent pas que nous nous occupions de leurs raisonnements , qui prouvent plus la faiblesse que l'étendue de l'esprit humain ; et leurs efforts pour accréditer ce qu'ils avancent , n'en démontrent que mieux l'insuffisance. La raison est aveugle , et la religion peut seule lui ouvrir les yeux : la raison est inconstante ; elle est variable et faible , et la religion seule peut la fixer et lui servir d'appui. Croyez enfin que la raison n'est pas départie à tous les hommes au même degré , et qu'il n'y a que la religion qui puisse suppléer à ce qui manque à quelques-uns , pour compenser cette inégalité , et répartir les dons de la raison d'une manière égale entre tous les hommes.

» Dieu seul pouvait remédier à ces défauts de la raison humaine , en leur prescrivant à tous un même culte , en leur proposant les mêmes mystères , et en les soumettant aux mêmes lois. Ces lois , ce mystère et ce culte forment le corps de la religion ; et aussitôt que la raison reconnaît qu'ils viennent de Dieu , notre devoir est dans la croyance , l'adoration et la pratique de tout ce que la religion nous enseigne.

» — Mon Père , lui-dis-je , il se peut qu'après avoir parcouru les erreurs les plus grossières , les hommes soient parvenus enfin à former et à mettre au jour ce plan qui vous paraît si digne d'admiration. Pour prouver que la religion vient de Dieu , il ne suffit pas de dire que pendant plusieurs siècles les hommes ne produisirent que des opinions erronées et passagères ; votre assertion demande des preuves plus positives et qui me paraissent difficiles à fournir.

» — Sans doute , monsieur , me répondit-il , ces preuves ne suffisent pas , et il en faut d'une autre espèce : ce que j'ai pu vous dire sur l'insuffisance de la raison ne sert qu'à prouver la nécessité de la révélation ; quant aux preuves qui en établissent la vérité , ne doutez ni de leur clarté ni de leur force. Quand Dieu découvrit aux hommes des vérités si fort au-dessus des lumières de la raison , quand il leur imposa des lois si opposées à leur nature , il leur devait , il se devait à lui-même , de leur fournir les moyens de se convaincre que les unes et les autres dérivent de lui comme de l'auteur de la nature et de toutes choses.

» L'homme serait peut-être excusable de ne pas les croire , de ne pas leur obéir , si Dieu ne leur avait donné ce caractère de force et de clarté , qui est tel que la raison ne peut résister à leur évidence , lorsqu'elle n'est ni la proie ni la victime des passions.

Pour connaître la force de ces preuves , et pour en apercevoir l'éclat , il faut les méditer avec le désir sincère de connaître la vérité , et l'intention fervente de faire pour elle tous les sacrifices qu'elle demande. Celui qui les examine sans ces dispositions préparatoires , semblable à ce malade dont le palais ne peut supporter la saveur des aliments les plus succulents , n'en recevra aucune impression.

» — Cela peut être vrai , lui dis-je ; mais vous ne me persuaderez jamais qu'il soit possible de prouver évidemment la vérité d'aucune religion. Je n'ai pas perdu de vue la distinction que vous avez établie entre les preuves de la révélation et la révélation elle-même ; elle m'a paru juste , et j'avoue que c'était pour moi une chose nouvelle. Vous prétendez que les faits qui prouvent que Dieu l'a donnée sont clairs , quoique le fond ne le soit pas ; vous ajoutez que cela devait être ainsi pour rendre la foi méritoire ; à la bonne heure , je vous l'accorde encore ; j'en reconnais la possibilité ; j'admets que cette assertion n'est point opposée à la raison ; mais avec la même sincérité je vous objecterai que nous ne sommes plus à portée de juger les preuves , à cause de l'immense distance qui nous sépare des temps , des témoins et des lieux où tous ces évènements se sont passés.

» Pour juger sainement d'objets aussi importants , il faudrait au moins être rapprochés d'eux ; la longue série de siècles qui existe entre Jésus-Christ et nous , nous en a placés bien loin. La vue des hommes est bornée , et elle n'atteint pas à une si longue distance. Vous voulez m'en rapprocher un peu pour me mettre à portée de voir ; mais vous ne pouvez employer pour cela que des moyens imparfaits , des témoins que je n'ai pas entendus , des livres écrits par des hommes toujours trompés , ou des traditions populaires incertaines , et qui ont dû être altérées ou pu être exagérées pendant le cours de tant de siècles.

» Tous ces moyens , et il ne peut y en avoir d'autres , ne sont ni certains , ni praticables. Ils ne sont pas praticables , si pour se convaincre de la vérité d'une religion , il était nécessaire d'étudier , de comparer et d'apprécier tous les témoignages et les preuves que nous offrent les livres et les monuments ; s'il fallait apprendre les langues indispensables à cette étude , et acquérir l'érudition qu'exige un travail aussi vaste et aussi difficile , il n'y aurait qu'un petit nombre d'hommes laborieux et habiles , qui pourraient parvenir à une entière conviction. Que deviendrait la multitude sans éducation , cette classe d'hommes , forcée pour subsister , à employer son temps à des travaux corporels ? Qui pourrait penser que Dieu a donné une religion supérieure à la capacité de la plupart des hommes , une religion qui , n'étant pas évidente par elle-même , exige des discussions aussi embrouillées et aussi difficiles ?

» Ils ne sont pas non plus certains : toute tradition est susceptible d'erreur ; quelque ancienne , quelque générale qu'elle soit , elle ne peut jamais servir d'autorité ; excepté les premiers qui l'attestent , tous les autres ne sont que des échos qui la répètent sur parole. Ils n'y ajoutent aucune preuve , ils ne lui donnent aucune force : la vérité ou la fausseté du rapport appartiennent uniquement au premier qui le transmet. Des millions d'hommes ont beau nous le transmettre ensuite , ils peuvent avoir été trompés par leurs devanciers , comme je puis l'être par eux. Il est donc clair que n'en ayant point été le témoin , et étant obligé de m'en rapporter aux auteurs , qui tous sont hommes et par conséquent

susceptibles de se tromper ou de croire des traditions fabuleuses, il devient impossible pour moi de trouver un point d'appui sûr et invariable : l'homme ne peut juger bien, et encore moins prouver avec évidence la vérité de faits si contraires à sa raison. »

Je mis encore en avant une infinité de choses sur cet objet ; le Père m'écouta avec patience ; et quand j'eus achevé, il me dit : « Vos réflexions nous conduiraient au pire de tous les inconvénients, qui serait le pyrrhonisme. Si, pour être sûr d'un fait, il est indispensable d'en avoir été soi-même le témoin, tirons un voile épais sur toute l'histoire. Nos ancêtres agirent avec plus de simplicité, en recueillant et en nous transmettant les faits des siècles où ils vécurent ; nous rendons à ceux qui nous suivront le même service, en travaillant à leur transmettre les événements dont nous avons été les témoins. Dans la rigueur de votre hypothèse, chaque âge, chaque génération ignorera même l'histoire de son temps ; à peine chaque famille saura ce qui se passe dans son sein. *César* et *Alexandre* deviendront des êtres fabuleux ; il nous faudra confondre avec les nouvelles populaires tout ce que l'on a écrit jusqu'à présent, en dépit de la déposition des témoins oculaires, malgré les monuments qu'ils érigèrent pour perpétuer la mémoire des faits ; malgré les usages, les cérémonies ou les rites qui leur dûrent leur origine ; malgré les documents authentiques qui en attestent la vérité. Je vous en conjure, prononcez vous-même sur une doctrine qui nous précipiterait dans le plus vicieux des excès et dans une ignorance complète et volontaire.

» Une religion, me dites-vous, ne peut être divine, si, pour se convaincre de son authenticité, elle exige une étude à laquelle tous les hommes ne peuvent pas se livrer, et qui est particulièrement hors de la portée des personnes simples et de ceux qui vivent de leur travail ; en cela vous avez raison : aussi n'employons-nous point cette méthode pour la persuader à cette classe d'hommes. Dieu nous a donné, pour nous instruire, un moyen mieux adapté à la faiblesse de notre capacité ou aux travaux auxquels nous nous livrons, et vous devez sentir combien il est fort, puisqu'il suffit à tant de nations pour croire à cette religion et la pratiquer avec respect et soumission.

» Si dans le nombre il se trouve des esprits moins dociles qui, aimant à tout examiner, désirent, dans leurs doutes, d'approfondir les motifs de leur foi ; si quelques génies superbes, n'écoutant que l'impulsion de leur orgueilleuse raison, osent nous inquiéter dans la tranquille et paisible possession de notre croyance ; enfin, si quelque infidèle, quelque hérétique ou quelque philosophe nous interroge, ne devons-nous pas alors leur présenter les documents, les preuves et les témoignages de tous les siècles qui nous ont transmis fidèlement ce dépôt sacré ?

» Cette religion, dont la sainteté suffit pour persuader l'homme droit et simple, dont la sublimité excite l'admiration et commande la soumission d'un esprit docile, est loin de redouter l'examen d'un œil critique ; au contraire, elle désire qu'on l'examine, qu'on

la considère sous tous les points de vue et sous tous ses rapports : sûre d'offrir des preuves évidentes de sa divine généalogie, elle apprendra au malheureux dont l'orgueilleuse raison, fertile en difficultés, l'éloigne de son sein, combien il est coupable de ne l'avoir pas assez étudiée et de la méconnaître, puisqu'il a pu si aisément se détromper et revenir de son erreur.

» Vous me dites encore que la tradition, quelque répandue qu'elle soit, n'ajoute pas de preuves à la religion, parce que ceux qui la transmettent n'ont fait que répéter ce que les premiers avaient dit; et vous avez raison : aussi nous ne les produisons pas comme des témoins qui prouvent, mais comme des témoins qui confirment la vérité de ce que les premiers ont dit; et cela nous suffit. Les chrétiens du second siècle n'avaient pu voir Jésus-Christ ni être les témoins de ses miracles, mais presque tous avaient parlé à ses premiers disciples qui l'avaient vu; ils avaient appris d'eux tous ces faits et leurs détails circonstanciés : d'ailleurs ils leur voyaient faire de nouveaux miracles au nom et par la vertu de Jésus-Christ. Tout ce qu'ils nous ont transmis n'est donc pas une simple répétition, mais une confirmation authentique de ce que les premiers témoins avaient vu, ainsi que de la foi et de la croyance dont ils étaient dignes.

Les chrétiens du troisième siècle ne purent voir ni Jésus-Christ, ni ses premiers disciples; mais ils savaient son histoire par leurs pères, qui la tenaient de ces disciples eux-mêmes : ainsi leur témoignage cesse encore d'être une répétition vague; ils nous assurent que leurs ancêtres leur avaient réellement transmis la connaissance de ces faits, attestés par ceux qui en avaient été les témoins. C'est de cette manière qu'ils sont venus jusqu'à nous, et c'est ainsi que nous les transmettrons à nos descendants : nous leur certifierons que nous les avons reçus de nos pères, qui les avaient reçus des leurs; ainsi de suite, en remontant jusqu'aux témoins oculaires. C'est par cette chaîne non interrompue que nous remonterons toujours jusqu'aux apôtres.

« Nous ne sommes ni ne pouvons être les témoins oculaires des faits que nous rapporte l'Évangile, mais nous sommes les dépositaires de sa vérité; nous certifions que nos pères nous l'ont transmise telle qu'ils la reçurent de leurs ancêtres : ainsi chaque génération ne se borne pas à répéter ce qu'a dit celle qui l'a précédée; elle certifie et confirme encore qu'elle a reçu de ses prédécesseurs cette tradition; qu'elle n'a éprouvé aucune altération, et qu'elle est telle qu'ils la reçurent, et toujours la même, en remontant au premier rapport des témoins oculaires. C'est de cette manière que les siècles n'ont fait que se répéter, puisque chaque siècle en particulier atteste non-seulement que la chaîne de ces témoignages n'a point été interrompue, mais encore que cette tradition n'a point été altérée; qu'elle s'est conservée soigneusement avec l'exactitude et la fidélité la plus parfaite, et que ce que nous croyons à présent nous-mêmes ne diffère en rien de ce que les témoins oculaires écrivirent et apprirent aux premiers néophytes qu'ils convertirent à la religion chrétienne.

» — Cela peut être, dis-je au Père, et j'admets que nous croyons aujourd'hui ce que crurent les premiers chrétiens ; il est assez vraisemblable qu'il ait été difficile d'altérer des faits que la superstition a respectés comme sacrés, parce que cela n'aurait pu avoir lieu sans exciter un cri général ; mais prouver qu'une tradition soit la même qui a toujours existé, prouver qu'elle se soit conservée intacte, ce n'est pas démontrer son authenticité ; et il me paraît assez ridicule de vouloir nous persuader, d'après une tradition, ce que les Juifs témoins des faits refusèrent eux-mêmes de croire.

» N'est-il pas vraiment singulier de vouloir nous persuader, d'après le rapport d'autrui, ce qu'on ne peut faire croire à ceux mêmes qui furent témoins des faits qu'on nous rapporte ? Ceux qui virent ces faits, non-seulement ne les crurent pas, il les méprisèrent même, et ils condamnèrent Jésus-Christ comme imposteur et comme malfaiteur : supposons même ces faits certains, comment prétendre qu'après tant de siècles, nous devons en être persuadés ? Peut-on les regarder comme évidents, lorsqu'ils ne purent convaincre ceux qui en avaient été les témoins eux-mêmes ?

» Observez la différence qui existe entre eux et nous : pour la mieux juger, transportons-nous au temps de Jésus-Christ ; les Juifs espéraient un Messie ; leur tradition vraie ou fausse leur apprenait que le Libérateur d'Israël devait naître bientôt. On ne peut douter de l'impatience avec laquelle ils attendaient un événement d'un si grand intérêt. Jésus-Christ paraît, et il dit aux Juifs : Reconnaissez en moi le Rédempteur que vous attendez, le Libérateur promis à la maison de *David* ; comparez toutes les circonstances qui ont accompagné ma venue avec ce que les prophètes vous ont annoncé ; observez la multitude des prodiges que j'opère ; voyez toutes les maladies se dissiper par le pouvoir de ma parole ; voyez l'esprit immonde s'éloigner à ma voix ; voyez comme je prophétise l'avenir et ressuscite les morts ; voyez enfin comme j'ai moi-même triomphé de la mort par ma résurrection.

» Vous semble-t-il, mon Père, que si tous ces faits eussent été vrais, que si les Juifs en eussent été témoins de leurs propres yeux, il fût possible que, soupirant après la venue du Messie qui leur avait été promis, ils l'eussent méconnu au point de le traiter comme un malfaiteur ? Est-il probable que la synagogue, plus instruite que le peuple, l'eût condamné à la mort la plus affreuse ? Peut-il exister une preuve plus sensible qu'ils ne virent aucun des miracles qu'on a inventés depuis ce temps ? Ils étaient contemporains ; ils furent eux-mêmes, et en même temps, juges, accusateurs et témoins ; ils avaient le plus grand intérêt à s'assurer de la vérité ; et puisqu'ils le jugèrent un imposteur, pouvons-nous admettre qu'il n'est rien moins qu'un Dieu ? Leur incrédulité justifie la nôtre.

» Ne m'opposez ni le grand nombre de peuples chrétiens, ni la multitude des martyrs qui en ont fait leur croyance ; leur foi, produite peut-être par l'enthousiasme et la séduction, ne peut pas être mise en parallèle avec le témoignage des témoins eux-mêmes. Les gentils, qui furent convertis les premiers, ne pouvaient saisir aussi

bien qu'eux le vrai sens des prophéties, ils ne pouvaient connaître avec autant d'exactitude des faits qu'ils n'avaient pas vus et qu'ils ne pouvaient juger par eux-mêmes, dont ils n'avaient connaissance que par des relations étrangères. La présomption est donc toute en faveur des Juifs nommés incrédules, toute contre les idolâtres qui dirent avoir cru ; n'est-il pas absurde de nous faire regarder comme un Dieu celui qui passa pour un imposteur dans l'esprit de ceux qui vécurent en même temps que lui ?

» — Cette difficulté, répondit le Père, vous paraît impossible à résoudre, et en effet elle est spécieuse. Ce qui est simple et naturel satisfait et plaît surtout aux esprits paresseux, qui veulent se hâter de prendre un parti et consentent à se décider d'après un léger examen. Mais examinons-la dans ses détails, et voyons si elle est solide. Vous supposez d'abord qu'il est impossible que les hommes ne se convertissent pas à la vue d'un miracle : cette assertion n'est pas certaine. Le mauvais riche priait *Abraham* d'envoyer quelqu'un de l'autre monde pour avertir ses frères d'éviter le lieu de tourments où il était, et *Abraham* lui répond : « Vos frères ont *Moïse* et les prophètes ; s'ils ne les écoutent pas, ils ne croiront pas, quand même quelqu'un des morts ressusciterait ¹, » En effet, monsieur, les miracles n'ont d'effet que sur ceux qui, dégagés d'intérêts et libres de passions, désirent sincèrement de connaître la vérité ; mais ceux qui ont un vif intérêt à ne pas y ajouter foi, tous ceux qui se trouvent sous l'empire d'une passion violente, désirent qu'ils soient faux, et trouvent toujours mille prétextes pour les nier ou les affaiblir.

» Supposons qu'un homme, dans ce cas, soit témoin d'un miracle éclatant ; sans doute il en sera étonné, et ne pourra rien objecter ; mais si un intérêt pressant, si une passion dominante lui en font souhaiter la fausseté, après avoir donné quelque temps à sa surprise et à son étonnement, il cherchera bientôt des raisons ou des motifs qui affaiblissent l'impression qu'il en a reçue ; il tâchera de se persuader, ou que ses sens ont pu le tromper, ou qu'il peut attribuer le prodige à des causes étrangères que sa passion ne manquera pas de lui rendre de plus en plus vraisemblables. C'est là précisément ce qui arriva aux Juifs.

» Ils ne doutèrent jamais des miracles qu'ils voyaient faire à Jésus-Christ, mais ils les attribuèrent à un mauvais principe. Leur réalité était si publique et si notoire, qu'ils ne purent ni les nier, ni en dérober la connaissance à ceux qui sont venus après eux. Aussi les Juifs, qui ont succédé à cette génération, n'ont pu nier ce qu'avouaient publiquement ceux qui les avaient précédés, et ils se sont vus forcés de dire dans le Talmud : que Jésus-Christ avait découvert l'inscription du nom de Dieu, et qu'à l'aide de ce nom mystérieux qu'il savait prononcer, toute la nature lui obéissait comme à Dieu lui-même. Le Talmud renferme mille autres inepties sur lesquelles je n'insisterai pas, pour ne pas vous fatiguer par de

¹ Luc, xvi, 31.

vaines absurdités. Cette citation suffit pour nous convaincre que ni les Juifs de ce temps, ni ceux d'aujourd'hui n'ont osé nier les miracles de Jésus-Christ. Ils n'auraient pu nier ce qui était à la connaissance de tout le monde, et il ne peut y avoir de preuves plus évidentes de leur réalité, que la nécessité où ils se trouvèrent de recourir à des subterfuges aussi frivoles : il est clair que si ces miracles n'avaient pas été notoires, ils les eussent niés, et par là même ils les auraient facilement démentis.

» — Mais, mon Père, repris-je, s'il est vrai que le peuple et la synagogue virent ces miracles de manière à ne pouvoir les révoquer en doute, comment se peut-il que les Juifs aient mis tant d'obstination à ne pas reconnaître Jésus-Christ, et qu'ils se soient déterminés à le crucifier ? — Il est aisé de vous répondre, me dit le Père ; ils attribuaient à *Béelzébul*, prince des démons, les miracles dont il ne dépendait plus d'eux de n'avoir pas été les témoins ; et, d'après cette idée que leur aveuglement leur suggérait, ils se croyaient autorisés à ne pas y croire et à persécuter Jésus-Christ : d'ailleurs d'autres circonstances pouvaient contribuer à leur erreur.

» Quel était l'état de la Judée à cette époque ? Il est certain que les Juifs attendaient le Messie ; les prophéties l'avaient annoncé pour ce temps ; la situation même de leur gouvernement l'indiquait : déjà, d'après la prophétie de Jacob, le sceptre était sorti de la tribu de Juda ; déjà ils étaient sans pouvoir, sans autorité et sans magistrats : le Sanhédrin avait perdu toute sa splendeur ; ce tribunal suprême n'était plus composé que de simples docteurs sans pouvoir et sans crédit. Les Romains s'étaient arrogé sur ce peuple malheureux le droit de vie et de mort, et il ne restait à ce tribunal que la faculté de décider sur les points de leur religion.

» La nation juive, opprimée et mécontente, voyait avec douleur sa triste situation ; elle n'avait plus d'espoir que dans le Messie qu'elle attendait d'un instant à l'autre ; elle s'était persuadée que le Rédempteur lui rendrait son ancienne splendeur ; que, semblable aux conquérants du monde, il aurait le pouvoir et des forces capables de dompter ses ennemis, d'abaisser Rome, d'asservir les gentils, et de fonder un empire qui rendrait les Juifs les maîtres de la terre, et leur procurerait toutes sortes de biens et de richesses. Sur quoi les Juifs établissaient-ils leurs espérances ? Sur les prophéties, qu'ils interprétaient au gré de leurs besoins et non d'après leur sens réel, ainsi que les événements successifs le prouvèrent.

» Jésus-Christ paraît sur la terre, mais sous des apparences bien opposées à leurs orgueilleuses espérances. L'obscurité de sa naissance, l'humilité de sa condition n'excitèrent l'attention de personne. Il ne promet à ses disciples ni les grandeurs que le monde admire, ni les biens qu'il idolâtre. Sa doctrine est sainte et divine, mais elle est austère et pénible ; ses actions sont grandes et sublimes, mais aucun faste, aucune ostentation ne les accompagne ; ses promesses sont magnifiques, mais il en réserve l'effet pour une autre vie. Il n'en fallait pas tant pour le rendre méconnaissable à des hommes orgueilleux et grossiers, dont le cœur terrestre et charnel

ne prisait que les jouissances des sens, la possession des biens de la terre ; qui ne connaissaient d'autre désir que celui de subjuguier par les armes l'ennemi puissant qui les opprimait : telles furent les causes de l'erreur qui trompa les Juifs et produisit leur obstination ; l'histoire , l'esprit et le caractère bien connu de cette nation le prouvent évidemment.

» — Tout cela , mon Père , peut être vrai ; mais il est impossible d'expliquer comment une nation tout entière , par l'effet d'une préoccupation d'orgueil et d'intérêt , a pu résister à l'impression puissante que devait produire un si grand nombre de miracles : avouez qu'on ne peut concevoir un aveuglement aussi monstrueux ! — Hélas ! me répondit-il , sans sortir de notre sujet , combien ne voyons-nous pas tous les jours d'exemples d'un pareil aveuglement ? Ne trouve-t-on pas , jusque dans le sein même du christianisme , des esprits assez aveuglés pour être scandalisés encore , et pour rougir de la pauvreté et de l'humble condition de Jésus-Christ , que leur orgueil ne peut concilier avec ce que la foi leur apprend ? Ils ne mettent point en doute les miracles de Jésus-Christ ; ils en connaissent la vérité , et cependant leur imagination déréglée veut plier à sa faiblesse les desseins de Dieu : malgré les miracles de Jésus-Christ , sa passion et sa mort leur paraissent ignobles et indignes de la majesté de Dieu. Qu'eussent-ils donc voulu , si , comme les Juifs , ils eussent eu à désirer qu'il vint sauver l'État , et les tirer de l'oppression humiliante sous laquelle ils gémissaient.

» Mais je vais vous faire une réponse plus directe. Pourquoi , me dites-vous , les Juifs n'ont-ils pas cru à Jésus-Christ , d'après le nombre et l'évidence de ses miracles ? Pourquoi ! l'entier accomplissement des prophéties exigeait que cela fût ainsi ; leur incrédulité avait été prédite ; il était écrit que la venue du Messie serait en même temps le salut de l'univers et la réprobation du peuple Juif. Il était prédit dans le *Deutéronome* , dans *Isaïe* et dans *Jérémie* , que ce peuple malheureux aurait des yeux et ne verrait pas ; qu'il aurait des oreilles et qu'il n'entendrait pas ; qu'il aurait un cœur et qu'il ne comprendrait pas.

» Les autres prophètes étaient pleins de ces menaces ; ils annoncent partout que le Messie serait livré , parce qu'il serait méconnu et maltraité par les Juifs. Leur endurcissement et leur châtement étaient prédits ; les événements l'ont confirmé ; et encore maintenant ils sont un exemple frappant , une preuve vivante de la vérité de ces prophéties. Le nouveau peuple de croyants , qui devait s'élever sur leur ruine , nous est pareillement dépeint avec des couleurs si vives et sous des traits si marqués , qu'il nous est impossible de méconnaître l'Eglise chrétienne qui a succédé à l'infidèle synagogue. Si vous avez raison , monsieur , de vous étonner de l'incrédulité des Juifs , d'un autre côté , une conformité aussi exacte entre les prédictions et les événements doit dissiper tous vos doutes.

» Dieu , sans doute , eut de justes motifs pour prononcer contre les Juifs une proscription si sévère : observez que la résistance obstinée , tant de la part des Juifs qui persécutèrent Jésus-Christ ,

que de celle de leurs descendants qui portent encore aujourd'hui la peine de leur incrédulité, est une des preuves les plus victorieuses de notre foi ; il semble qu'elle devait entrer dans l'ordre des choses que Dieu permet : Si les Juifs, dit *Pascal*, eussent tous été convertis par Jésus-Christ, nous n'aurions eu que des témoins suspects. Si, pour les punir, Dieu les avait fait disparaître de la terre, nous n'aurions plus aucun témoin. En les y laissant comme des monuments existants de la vérité des prédictions, en les y laissant attester les miracles, tout en blasphémant la main qui les a opérés, leur existence seule satisfait à tout, et, sans le vouloir, nos plus cruels ennemis deviennent nos défenseurs les plus actifs.

» Les Juifs ne furent pas tous rebelles ; plusieurs d'entre eux ont reconnu Jésus-Christ ; mais ce n'en fut que la plus petite partie : ce fut par eux que l'Eglise commença : les gentils ne vinrent qu'après, ainsi qu'il avait été prédit. La première réunion des chrétiens eut lieu à Jérusalem : dans le principe, elle fut peu nombreuse ; mais depuis le miracle de la résurrection, elle le fut infiniment plus. Les apôtres firent des conversions dont le nombre étonne. En deux jours, huit mille personnes demandèrent à *saint Pierre* de les purifier par les eaux sanctifiantes du baptême : ces nouveaux chrétiens en convertirent une foule d'autres ; et, en bien peu de temps, le nombre s'en accrut considérablement. Il n'est donc pas vrai que les Juifs aient tous résisté à la puissance des miracles de Jésus-Christ. Ceux qui font cette objection sont dans l'erreur ; ils ne portent leurs regards que sur les descendants des Juifs rebelles ; mais ils ne peuvent oublier ceux qui se jetèrent en très-grand nombre dans le sein de l'Eglise, et dont tant de chrétiens sont aujourd'hui la postérité.

» — Je vous comprends, mon Père, vous m'expliquez le motif secret qui indisposait le cœur des Juifs contre des miracles dont la certitude ne pouvait leur inspirer de doute. Vous l'attribuez à la répugnance naturelle que pouvait leur causer la vue de l'état abject et humble dans lequel Jésus-Christ est né. Leur orgueil, trompé par l'idée ambitieuse qu'ils s'étaient formée de la grandeur de leur libérateur, se refusait à le reconnaître sous des apparences aussi peu sensibles.

» Cela peut être ; mais loin que la difficulté soit résolue, elle n'en acquiert que plus de force ; car il est clair que les Juifs avaient raison. Comment auraient-ils reconnu l'Envoyé du Seigneur, promis dès l'origine du monde ; le Sauveur que les prophètes avaient si solennellement annoncé ; le Messie enfin, vainqueur de toutes les nations, dont la gloire devait s'étendre jusqu'aux contrées les plus désertes ? Comment l'auraient-ils reconnu dans un homme d'un état obscur et pauvre, qu'ils savaient être né dans une famille indigente et inconnue, qui s'occupait des vils travaux réservés aux malheureux ?

» Dieu ne peut se faire entendre à ses créatures d'une manière équivoque, et qui doit nécessairement les tromper ; or, il est visible que le Messie, venant à naître dans la bassesse et la misère, les

Juifs devaient le méconnaître dans cet état, attendu que les prophètes ne l'avaient annoncé qu'entouré de gloire et de majesté. L'opposition ne pouvait être plus forte, et la séduction devenait inévitable ; aussi les Juifs ne purent-ils reconnaître le Messie, et il n'est pas étonnant que nous partagions leur sentiment. »

J'avais à dire cela quelque satisfaction ; une démonstration aussi simple me paraissait sans réplique ; j'éprouvais un secret plaisir de l'embarras où je devais jeter le bon Père.... Le son de la cloche se fit entendre, il me dit en se levant : Mon devoir m'appelle ; demain, si vous le voulez bien, nous reprendrons ce sujet, et j'ose espérer que cette difficulté, qui vous paraît si difficile à vaincre, s'évanouira comme les autres. Piqué de l'entendre se vanter de détruire une objection à laquelle je ne voyais pas de réplique, je me disais intérieurement : cet homme a du talent, il a celui de la persuasion ; mais, en dépit de toute son habileté, pour cette fois l'avantage me restera ; et puisqu'il est si présomptueux, je ne lui ferai pas de quartier ; nous verrons comment il s'en tirera. Qui peut prévoir si je ne parviendrai pas à le convaincre du ridicule et de l'absurdité de son système ? Plein de cette idée, j'attendis impatientement l'instant de le revoir ; ma première lettre te donnera le résultat de notre entretien. Adieu.

LETTRE SIXIÈME.

Le philosophe à Théodore.

LE Père, en m'abordant, entra tout de suite en matière : « Hier, monsieur, me dit-il, notre conversation fut interrompue au moment où vous m'objectiez que, si les prophètes avaient prédit que le Messie viendrait dans sa grandeur et entouré de gloire, les Juifs ne dûrent pas reconnaître Jésus-Christ sous l'extérieur le plus pauvre et le plus humble. Cette difficulté, dont je viens de vous analyser la substance, et qui paraît de quelque poids au premier aspect, n'est redevable de sa force apparente qu'à l'équivoque que présente souvent la véritable application du mot *grandeur*.

» La véritable grandeur consiste à parvenir à son but par des moyens grands, nobles et généreux. Or, sous ce rapport, quelle grandeur peut être comparée à celle de Jésus-Christ, venant sur la terre dans un état pauvre, obscur, au milieu des humiliations et des souffrances ? Il venait racheter les hommes, dissiper de funestes illusions et servir de modèle. Quel état lui convenait

mieux que celui qu'il a daigné choisir ? Sans doute , s'il eût voulu se montrer aux hommes dans tout l'éclat de sa majesté , l'univers entier eût obéi à ses ordres ; il eût paru le Dieu fort , le Dieu puissant ; et il devait être le Dieu sauveur. Ce n'est point sa gloire qu'il vient donner en spectacle , c'est celle d'un Dieu outragé qu'il vient réparer ; il ne vient point recevoir des adorations , mais en rendre lui-même d'immortelles à son Père ; il vient pour être la victime du péché ; il vient prendre la place du pécheur , subir la peine qu'il mérite ; il doit donc se montrer humilié et accablé sous le poids de tant d'iniquités ; il vient expier les outrages des hommes envers la Divinité , notre orgueil insensé , notre amour pour le plaisir , la longue suite de nos prévarications ; il doit donc paraître comme un criminel , et , pour tout dire en un mot , comme l'homme pécheur doit paraître devant Dieu , puisqu'il a daigné se mettre à sa place.

» Il venait dissiper de funestes illusions , montrer à l'homme que le vrai et solide bonheur ne se trouvait ni dans les richesses , ni dans les plaisirs , ni dans les honneurs ; il a dû nous apprendre par son exemple à les mépriser.

» Il venait être notre législateur , nous annoncer une loi qui commande l'humilité , le renoncement à soi-même ¹ ; il avait à lutter contre l'orgueil , l'amour des jouissances terrestres , pour vaincre nos répugnances ; il a dû marcher le premier dans cette route qui conduit au bonheur , mais qui paraît d'abord semée d'épines ; en un mot , le vainqueur de l'orgueil ne devait pas paraître sous ses livrées ; et si nous n'avions pas vu Jésus-Christ pauvre , humilié , souffrant , il ne nous eût pas été possible de le reconnaître pour le Messie annoncé par les prophètes. Jamais Dieu ne parut plus grand que lorsque les hommes furent obligés de reconnaître qu'il fallait , pour l'apaiser , les humiliations , les larmes et le sang d'un Homme-Dieu.

» Je pourrais vous démontrer que , sous ces humbles dehors , on aperçoit le dernier période de la grandeur qui pouvait convenir à sa mission ; je pourrais vous montrer combien , dans cette mission sublime , il s'éleva au-dessus de tout ce que le monde a jamais pu admirer dans ses héros : cela demanderait beaucoup de temps , et j'espère un jour vous faire connaître sa vie et sa doctrine ; je ne m'occupe en ce moment que du soin de répondre à vos objections.

» — Mon Père , lui dis-je , vous ne m'avez pas entièrement répondu. Il se peut que Jésus-Christ , malgré l'humiliation sous laquelle il a paru , possédât la seule grandeur qui pût convenir à ses desseins , je n'insisterai donc plus sur cet objet , mais la difficulté reste. Il est certain que les prophètes annoncèrent le Messie comme revêtu de cette grandeur sensible ; ils l'appellent roi et conquérant ; il subjuguera , disent-ils , toutes les nations , et il résulte

¹ Nous verrons ensuite pourquoi la religion , qui nous a été donnée pour nous rendre heureux , commande le renoncement à soi-même.

de là cette alternative inévitable, ou les prophètes se sont trompés, ou Jésus-Christ n'est pas le Messie. Comment répondrez-vous à ce dilemme, et comment les Juifs auraient-ils pu le reconnaître ?

» — Ce raisonnement, me répondit le Père, aura le même sort que les autres; il est vrai que les prophètes, dans plusieurs des passages qui concernaient le Messie, l'ont représenté puissant, glorieux et vainqueur; mais, en même temps, ces mêmes prophètes l'ont représenté, dans d'autres passages, comme pauvre, humilié et condamné à la mort: il faut donc admettre, ou que ces prophètes se contredisaient entr'eux, ou que, dans leurs expressions, opposées en apparence, il y avait un sens caché dont la connaissance pouvait tout concilier.

» Les Juifs, grossiers et charnels, opprimés par de nombreuses vexations, impatients du joug sous lequel ils étaient courbés, oublièrent aisément les traits d'humilité et de pauvreté sous lesquels on leur avait peint le Messie; ils ne se souvinrent que de ceux qui l'avaient représenté puissant et triomphant; c'est pour cela qu'ils s'obstinèrent si fort à méconnaître Jésus-Christ, lorsqu'ils le virent humble et sans pouvoir. Les chrétiens, c'est-à-dire ceux qui crurent en lui, comprirent le sens des prophéties; et loin que cette apparente contradiction les éloignât de la foi, ils y trouvèrent un nouveau motif à leur croyance: elle seule pouvait servir à concilier des faits qui paraissaient si opposés.

» Ils n'ignoraient pas que Jésus-Christ avait dit que son royaume n'était pas de ce monde; ils savaient que le Messie devait être grand, puissant et victorieux; mais ils savaient aussi qu'il devait souffrir, qu'il devait être en figure et en réalité l'homme de douleurs, qu'il devait mourir enfin d'une mort affreuse entre deux larrons. Ces prédictions opposées ne pouvaient se concilier que par leur vrai sens, et elles annonçaient que sa grandeur ne ressemblerait pas à celle du monde; qu'elle ne serait pas accompagnée d'une pompe brillante et extérieure; qu'elle n'aurait d'autre éclat que celui de sa vertu, de sa sainteté et de ses miracles; que son pouvoir, bien différent de celui des hommes, qui dominent par la force des armes, ne gouvernerait les cœurs que par l'empire de sa doctrine et l'efficacité de sa parole; ils savaient enfin qu'il triompherait, non des nations ennemies, mais de l'idolâtrie, des passions et des vices.

» Les Juifs, ne sachant qu'interpréter à la lettre les écrits où l'on représentait le Messie sous la forme d'un conquérant couvert de gloire, et qui donnaient à cette désignation le même sens dans lequel on eût pu désigner *Cyrus* ou *Alexandre*, devaient naturellement oublier ou donner peu d'attention à celles des prophéties qui le peignaient dans l'abattement; qui le représentaient comme l'opprobre des hommes. Ils devaient donc se tromper; et les vrais caractères du Messie ne pouvaient être reconnus que de ceux qui, méditant toutes les prophéties, parvenaient à découvrir, dans leur apparente contrariété, un sens caché mais certain, puisqu'il était le seul qui pût les concilier entre elles.

» Les chrétiens ne pouvaient errer dans leur raisonnement, aussi sensible qu'évident, et qui se réduisait à ceci : le Messie doit être grand, puissant et victorieux ; Jésus-Christ paraît dans un état humble, pauvre et faible, mais il est aussi prédit que le Messie sera dans ce dernier état. D'autre part, nous voyons que Jésus-Christ est doué de toutes sortes de vertus ; qu'il enseigne une doctrine plus sainte qu'aucune qui ait pu entrer dans l'imagination des hommes ; nous voyons qu'il commande en maître à la nature, qu'il la fait obéir à sa volonté, qu'à son commandement les malades guérissent et les morts ressuscitent. Un homme revêtu de cette puissance ne peut la tenir que de Dieu, car Dieu seul peut la lui donner ; s'il la tient de Dieu, il est évident qu'il est autorisé par lui, que nous devons croire tout ce qu'il nous dit, et que Dieu ne peut autoriser ni le mensonge ni l'imposteur qui cherche à le répandre.

» Si nous devons croire tout ce qu'il nous dit, nous devons donc le reconnaître pour le Fils de Dieu et pour le Messie, puisqu'il nous le dit. Nous nous étions figuré, d'après les prophètes, qu'il paraîtrait avec éclat et avec magnificence, qu'il serait un grand conquérant, qu'il subjuguerait les nations et qu'il aurait l'empire sur toute la terre ; mais voyant la chose de plus près, nous sommes convaincus que cela ne pouvait être ainsi, puisque les prophètes ont dit qu'il serait traité avec mépris, outragé et condamné à une mort affreuse : deux états qui sont incompatibles.

» Il faut donc chercher dans ces prophéties un sens caché et spirituel, qui seul peut les concilier ; nous trouverons alors que la grandeur, la puissance et les victoires promises au Messie, sont d'une nature différente de celles qu'une ambition grossière et terrestre peut imaginer, et qu'elles ont un caractère supérieur, plus sublime, ou qu'elles font allusion à sa seconde venue.

» Revenons maintenant à Jésus-Christ, sans nous arrêter à sa venue et à sa naissance, arrivées précisément au terme prédit, temps auquel toute la nation l'attendait ; n'ayant aucun égard aux miracles qui précédèrent sa naissance, et aux témoignages de son précurseur, considérons-le un moment en lui-même. Quelles vertus ! quelle doctrine ! que de miracles nombreux, impossibles à révoquer en doute ! Qui aurait pu opérer d'aussi grandes merveilles, si ce n'est Dieu ou celui qui nous parle en son nom ? Comment se refuser à croire celui que Dieu comble de si grandes faveurs ? Jésus-Christ est donc le Messie, puisqu'il nous le dit si positivement, si sensiblement. Comment peut-il l'être dans un tel état d'humiliation et de pauvreté ? La grandeur, la puissance et les victoires qui lui sont promises, ont donc un autre caractère. Voyons si nous les trouverons en lui, et si l'idée que nous en donnent les prophéties peut se réaliser sous le point de vue d'une intelligence plus relevée.

» Quelle grandeur découvrons-nous en Jésus-Christ ? Excepté cette pompe extérieure, qui en elle-même ne peut être que fausse et frivole, quelle grandeur solide et véritable ne se trouve pas en

lui ? que de vertus héroïques et sublimes ! quelle législation simple et nouvelle ! quelle doctrine à la fois douce , grande et sublime ! surtout quelle patience inimitable dans les persécutions qu'il essuya ! quelle constance inébranlable dans les angoisses de la mort la plus cruelle ! quel désintéressement ! quel amour ! quel sacrifice ineffable en faveur des hommes ! Celui qui vécut et mourut ainsi est sans doute grand , et sa grandeur est d'un ordre bien supérieur à tout ce que peut imaginer une ambition toute charnelle et toute terrestre.

» Quelle est l'étendue de son pouvoir ! Les hommes commandent aux hommes ; Jésus-Christ commande aux anges ; il subjugué et chasse les démons , et la nature entière se soumet et change son cours à sa voix. Les ennemis dont il devait triompher , invisibles par leur nature , n'en étaient que plus terribles et plus puissants : pour les vaincre , il fallait un courage et une force plus qu'humains ; ces ennemis étaient l'idolâtrie , le démon , les passions et les vices : telles furent les victoires que remporta le divin triomphateur.

» Telle est l'espèce des grandeurs , la nature du pouvoir et des victoires promises au Messie ; telle est la manière dont les chrétiens envisagent l'accomplissement des prophéties. Leur vérification serait impossible sous un autre point de vue. Le chrétien seul a découvert le sens de l'énigme. Aussi les Juifs , en s'en tenant stupidement à la lettre , ne purent jamais la deviner ; et par la même raison que les incrédules trouvent des contradictions dans un fait que la vie , la mort de Jésus-Christ et les évènements successifs ont expliqué avec autant de clarté que de précision , nous autres , chrétiens , nous avons le bonheur et la consolation de concilier ce qui leur paraît si contradictoire.

» — Mon Père , répondis-je , j'avoue de bonne foi qu'en supposant la vérité des prophéties , votre démonstration me paraît avoir autant de force que d'évidence. Je n'ignore pas que , quand un auteur digne de foi nous transmet des faits opposés en apparence , si l'on découvre un sens qui puisse les concilier et les expliquer d'une manière démonstrative , claire et naturel , la contradiction doit alors disparaître , et l'auteur doit être présumé l'avoir écrit dans ce sens. Je ne suis point éloigné d'avouer que les chrétiens ont en cela un grand ascendant sur les Juifs , puisque les uns et les autres admettent l'inspiration des prophètes ; mais , quant à moi , rien ne me paraît prouvé , parce qu'il faudrait commencer par me convaincre de l'existence réelle de cette inspiration , ce qui ne me paraît pas facile.

» Ne sait-on pas que les prophéties des Juifs ne sont autre chose que la répétition ou le modèle des oracles des gentils ? Dans tous les temps les nations ont cru que leurs dieux prédisaient l'avenir ; les peuples les consultaient , et leurs dieux leur prédisaient les évènements futurs ; ce fait positif est attesté dans l'histoire. Je vous demanderai donc : Était-ce Dieu qui se faisait entendre par la voix des ministres de l'idolâtrie , ou était-ce le démon ? Si c'était Dieu ,

on doit penser que les prophéties ne distinguaient pas la vraie religion de celles qui sont fausses ; si c'était le diable , ne pourrais-je pas en conclure qu'il a pu dicter les prédictions que nous offrent les livres canoniques des Juifs ? Ne m'alléguez pas que les prêtres du paganisme abusaient les peuples par des réponses astucieuses , j'appliquerais votre réponse aux prophètes des Hébreux : voyons si vous pourrez résoudre cette difficulté aussi facilement que la première.

» — Cela ne me sera pas moins aisé , répondit le Père. Cette difficulté est ancienne et facile à aplanir. *Celse* la proposa à *Origène*, qui la détruisit victorieusement ; cela n'empêche pas qu'on ne la reproduise sans cesse ; car telle est la marche habituelle des philosophes de mauvaise foi , ils ne cessent d'opposer des objections , et ils oublient toujours la réfutation qu'on en a faite. L'attention de la multitude se porte sur la difficulté , parce qu'elle est exprimée brièvement et d'une manière simple ; mais on ne veut pas se donner la peine de méditer la réfutation , parce que nécessairement elle est plus longue et plus compliquée : je vous ferai sentir aisément combien votre dernière objection est frivole. Je n'entreprendrai pas , pour le moment , d'examiner s'il y a eu en effet chez les gentils des oracles véritables ; ceci nous mènerait à une trop longue discussion ; je veux bien même supposer l'affirmative ; car pour vous tromper complètement , il me suffira de vous convaincre de la différence qui existe entre les uns et les autres.

» Les réponses des idoles étaient si généralement reconnues pour illusoire et trompeuses , que , parmi les gentils mêmes , tout homme médiocrement instruit s'en moquait et n'ignorait pas qu'elles étaient dictées par des prêtres intéressés au maintien du culte de leurs dieux. Non-seulement les philosophes en particulier , mais toutes les sectes , celle des stoïciens exceptée , en faisaient publiquement l'objet de leur dédain : telle fut la réponse qu'*Origène* fit à *Celse*. On laissait le peuple dans son erreur , parce que la multitude est crédule , qu'elle embrasse avec avidité tout ce qui tient du merveilleux , et que la confiance où elle était que le ciel s'intéressait en sa faveur , était un moyen puissant de la maintenir dans son attachement au culte favorisé et reçu.

» Mais les personnes instruites connaissaient l'imposture. *OEnomaüs* se moquait d'*Apollon* et critiquait ses réponses ; l'oracle de Delphes était l'objet de ses railleries : non-seulement il disait que c'était un homme qui les rendait , il ajoutait encore que c'était un homme si maladroit , qu'il ne savait pas cacher sa fourberie sous des apparences vraisemblables. *Cicéron* s'exprimait avec autant de liberté ; et *Porphyre* même , le plus grand ennemi du christianisme , se vit contraint d'avouer publiquement que cet artifice était ridicule. Il fallait que l'imposture fût bien évidente , pour qu'un gentil , le plus opiniâtre des partisans de l'idolâtrie , n'osât pas en nier l'existence ,

» La chose devint bien plus notoire , lorsque , ainsi que le rapporte *Eusèbe* , auteur contemporain et témoin des faits , les prêtres

imposteurs condamnés par les lois qui sévissaient justement contre eux, avouèrent avoir abusé de la crédulité des peuples par les réponses astucieuses et fausses qu'ils faisaient au nom de leurs dieux. En découvrant les artifices qu'ils employaient, ils détruisirent tous les doutes, et leur crédit fut anéanti pour toujours : leur aveu peut nous persuader, avec quelque vérité, que tous les oracles rendus jusqu'à cette époque étaient de la même nature.

» Quelle différence entre ces oracles et ceux des Juifs ! Comment admettrait-on une comparaison aussi injuste ? Les prophètes n'avaient aucun intérêt à parler au nom du Dieu d'Israël ; leur ministère n'était ni lucratif ni dicté par la flatterie ; loin d'attendre des récompenses, la mort était souvent le résultat de leur zèle. *Elie* et *Elisée*, son successeur, sont menacés et persécutés. *Isaïe*, malgré l'éclat de sa naissance, devint l'objet de la dérision du peuple et de son prince ; il trouva la mort dans les tourments les plus cruels. *Michée* passa sa vie dans les cachots. *Zacharie* fut lapidé. La nourriture d'*Ezéchiel* fut arrosée de ses pleurs. *Daniel* est deux fois jeté dans la fosse aux lions. Tous annoncent des malheurs ; tous furent la victime d'un peuple ingrat et furieux.

» Le souvenir en était encore si récent et si vif, que Jésus-Christ reprocha aux Juifs d'avoir fait périr tous les prophètes qui l'avaient précédé. Des imposteurs ne se chargent pas d'un ministère aussi triste et aussi dangereux ; et si les prophètes eussent été des imposteurs, ils se seraient bien gardés d'annoncer tant de malheurs à un peuple qui ne recherchait que des prédictions agréables. Ils se fussent conduits comme les prêtres du paganisme, qui cherchaient à flatter les passions de leurs souverains, jusqu'au point de prodiguer des éloges au sanguinaire et farouche *Phalaris*.

» On pourrait citer bien d'autres différences. Les oracles des gentils étaient ambigus, équivoques et susceptibles de plusieurs sens ; aussi prêtaient-ils toujours un aspect favorable à tous les évènements : je n'en citerai qu'un exemple. *Crésus*, roi de Lydie, avant de commencer la guerre, interroge l'oracle pour savoir de lui si elle sera heureuse ou funeste ; on lui répond que s'il exécute ses projets, un grand empire sera détruit. *Crésus* imagine qu'on lui prédit la victoire, il attaque les Perses ; mais au lieu du triomphe, il essuie une défaite complète et qui causa la ruine de son propre royaume.

» *OEnomaus*, que nous avons déjà cité, explique l'amphibologie astucieuse de l'oracle, et s'exprime ainsi : « Celui qui le dictait, voyait deux monarques puissants armés l'un contre l'autre ; les guerres de ce temps entraînaient ordinairement la ruine totale des empires ; il était donc probable que l'un des deux serait détruit : il ignorait lequel ; mais tout s'arrange au moyen d'une prédiction équivoque et à double sens ; et, en employant toujours le même artifice dans toutes les occasions qui se présentaient, il était sûr que l'oracle devait toujours s'accomplir. Les Grecs étaient si convaincus de cette conduite artificieuse, qu'ils donnaient à leur *Apollon* le surnom de trompeur, de dieu à double sens. « Ce dieu, dit

Cicéron, se conservait toujours une porte de derrière pour pouvoir s'évader. »

» Il n'en était pas ainsi des prophètes hébreux ; leurs oracles devaient être obscurs, puisque le temps seul pouvait éclaircir leurs prophéties ; mais ils n'étaient ni équivoques ni ambigus ; et, lorsque l'évènement prédit en attestait la vérité, on démêlait dans la prophétie une précision et une unité de sens qui ne pouvaient avoir de rapport qu'à l'évènement même. Ils décrivaient les révolutions des cités et des empires avec une telle précision et des circonstances si multipliées, que l'on ne pouvait appliquer leurs prédictions qu'à l'objet dont ils parlaient. Ils marquaient les temps, les époques fixes ; ils indiquaient les lieux par des signes si frappants, qu'ils ne pouvaient convenir à aucun autre, et le plus souvent ils les indiquaient sous leur propre nom.

» Prenons *Nabuchodonosor* pour exemple : *Isaïe* annonça la gloire et le gouvernement orgueilleux de ce prince avant même qu'il fût né, et il prédit en même temps sa ruine et sa destruction. Quand le prophète parlait ainsi, Babylone, lieu obscur, existait à peine ; en annonçant sa grandeur future, il prédit qu'aussitôt qu'elle sera parvenue au dernier degré de splendeur, sa ruine totale sera le châtement de son orgueil. « Je vais, disait Dieu, par la bouche d'*Isaïe* ¹, je vais susciter les Mèdes ;..... la grande Babylone,..... cette reine des cités du monde, qui fut un si grand sujet d'orgueil pour les Chaldéens, sera détruite ainsi que Sodome et Gomorrhe. » *Cyrus* est celui que le Ciel a choisi pour vaincre cette nation orgueilleuse ; non-seulement le prophète l'annonce deux cents ans avant sa venue, bien plus il le nomme. Le Seigneur ajoute ² « qu'il a choisi *Cyrus* pour exécuter sa volonté sur Babylone, et qu'il sera son bras parmi les peuples de la Chaldée. »

» Peut-il y avoir d'équivoque, de double entente, ou quelque artifice dans une prophétie dont les détails sont si positifs ? Tout y porte l'empreinte d'une précision telle, qu'elle ne peut convenir qu'à l'évènement. Le prophète annonce, plusieurs siècles d'avance, une révolution que personne ne pouvait prévoir ; ni le théâtre où elle devait se passer, ni ceux qui devaient en être les agents, n'existaient encore. Babylone alors s'élevait à peine, et il fallait qu'elle devint un empire ; il fallait que sa puissance devint la cause de son orgueil et de sa chute. *Nabuchodonosor*, qui devait partager son châtement, n'était pas encore né ; le vengeur du Ciel, le ministre et le bras qu'il destinait à l'abaisser, étaient encore ensevelis dans les secrets de la Providence. Dans les ténèbres d'une si grande obscurité, *Isaïe* voit tout ; il prédit et nomme tout. Examinez si des oracles, revêtus d'un tel caractère, peuvent émaner d'une autre source que de Dieu, et s'il est possible de les comparer aux artifices grossiers et maladroits des imposteurs, dont l'ignorance se manifeste jusque dans la grossièreté de leurs tromperies.

¹ *Isaïe*. XIII. 17.

² *Isaïe*. XLIV. 28.

» Je pourrais aisément multiplier les citations de ce genre , attendu que toutes nos prophéties ont le même caractère ; mais ces détails exigeraient beaucoup de temps ; et retarderaient les objections que vous avez à me faire. Si vous l'agréez , nous renverrons cette discussion à un autre temps ; je prends volontiers l'engagement de vous prouver que c'est outrager positivement la vérité , que de confondre nos divines prophéties avec des oracles profanes , que les prêtres des faux dieux n'osaient rendre en présence des chrétiens et même des épicuriens ; ils savaient que , loin de croire en leurs dieux , ces derniers les tournaient en ridicule , et que les enfants du Christ , les adorateurs du vrai Dieu , savaient bien démêler leurs grossières supercheries.

» Il sera aisé de vous montrer que leurs oracles se contredisaient , et que ceux qu'on rendait à Delphes étaient souvent opposés à ceux qu'on recevait à Dodone ; vous verrez , qu'accusé de pareilles contradictions et de la fausseté de ses prédictions démenties par l'événement , *Apollon* , pour s'excuser et sauver son honneur , est réduit à confesser qu'il a menti , forcé par les ordres rigoureux du destin ; vous frémirez en apprenant que ces sacrificateurs barbares se repaissaient de victimes humaines , et condamnaient quelquefois au supplice des villes entières ; que souvent leur culte infâme admettait les cérémonies les plus impures , l'inceste , l'adultère , les danses indécentes , et mille horreurs qu'on ne pourrait révéler sans rougir.

» Dans le nombre immense des oracles que l'on rapporte , on ne peut en trouver un seul qui ait prédit en des termes clairs et précis un événement éloigné , dépendant de causes éventuelles et isolées. Ils n'embrassent que des faits du moment , arrivant , il est vrai , loin du lieu où l'oracle se rendait , mais que l'on pouvait connaître ou presumer. Une telle divination était possible non-seulement au démon , mais même à des hommes instruits et adroits.

» Quelle comparaison peut s'établir entre ces moyens bas et vils de tromper des peuples ignorants , à la séduction desquels s'intéressait un gouvernement qui disposait lui-même ces oracles , et les prophéties étonnantes des Livres divins qui annonçaient , plusieurs siècles d'avance , des faits que la prudence humaine pouvait le moins prévoir ? Oui , monsieur , votre étonnement n'aurait point de bornes , et il vous serait impossible de ne pas reconnaître que des événements si grands , si fortuits , si impossibles à prévoir , n'ont pu être prédits par des hommes que d'après la révélation de Dieu ; mais , je vous le répète , ce sujet serait trop long à traiter , et je ne veux pas mettre d'interruption dans les objections que vous désirez me faire.

» — D'après le désir que vous témoignez d'entendre mes difficultés , il me paraît , lui dis-je , que vous vous croyez sûr d'en triompher ; vous pouvez vous tromper : je consens volontiers à abandonner ce sujet pour un autre moment , quoique vous m'en ayez dit assez pour me mettre à portée de pénétrer ce qu'il vous reste encore à me dire ; passons donc à autre chose.

» Je n'ignore pas que les chrétiens, d'après leurs prophéties et leur accomplissement, ont une grande confiance dans leurs miracles et leurs martyrs ; ils ne daignent pas examiner qu'il n'existe point de religion, quelque absurde et ridicule qu'elle puisse être, qui n'ait les siens. L'expérience nous apprend que la multitude est toujours disposée à croire, sans examen et sans discussion, tout ce qui nous paraît merveilleux.

» Les historiens, les politiques, les prêtres et les rois ont abusé en tout temps de cette disposition pour persuader aux peuples ce qu'ils avaient intérêt de leur faire croire. Ainsi toutes les religions citent des miracles sans nombre, qui, produisant d'abord des enthousiastes, en font bientôt des martyrs.

» Ces moyens ne pourront donc pas convaincre le philosophe qui connaît l'origine, la cause et la fausseté des faits qu'on lui présente, et les miracles cités ne parviendront jamais à persuader celui qui sait que les religions les plus absurdes s'étaient de leur autorité. Pourquoi les miracles de Jésus-Christ seraient-ils plus authentiques que ceux d'*Apollonius* de Tyane et d'autres fanatiques ? Le philosophe suspend donc son jugement ; et, comme il est impossible de lui démontrer l'évidence et la certitude des miracles qu'on lui rapporte, il est en droit de les ranger tous dans la même catégorie, et de n'en admettre aucun.

» — Je crois, répondit le Père, que l'on devrait en tirer une conséquence tout opposée ; il serait plus juste de dire que puisqu'il y a tant de faux miracles, il doit en exister de vrais ; et que si plusieurs religions ont supposé des miracles pour appuyer leur croyance, il en résulte qu'il doit y avoir une religion vraie dont les miracles sont authentiques. En effet, les faux miracles ne peuvent être qu'une image des vrais, comme les fausses religions ne sont qu'une imitation de celle qui seule est vraie, comme les fausses prophéties supposent qu'il y en a de divines. Toute imitation suppose la réalité. Sans cela l'homme n'aurait aucun modèle pour ses inventions, et comme disait *Pascal* : Si rien de tout cela n'existait, il eût été impossible que quelques hommes l'eussent imaginé et que d'autres y eussent ajouté foi. Bien loin donc de conclure qu'il n'y a pas de miracles vrais, parce que plusieurs sont évidemment faux, il me semble que l'on devrait croire que, puisqu'il y en a un si grand nombre de faux, il est nécessaire qu'il y en ait de vrais, qui ont été la cause des autres, qui leur ont servi de modèle. L'homme sage doit faire sa principale étude du soin de les distinguer.

» Nous ne pouvons pour le moment discuter chaque miracle en particulier ; mais si vous voulez bien considérer ceux de Jésus-Christ, vous sentirez aisément combien il serait injuste de les confondre avec ceux qui doivent leur origine à l'imposture et à une aveugle crédulité. Examinez dans le plus grand détail ceux que l'histoire profane nous a transmis, et vous y apercevrez des caractères qui vous les feront mépriser.

» *On raconte, on rapporte, mais personne n'assure avoir vu ;*

on se cite mutuellement , mais on ne trouve jamais de témoin oculaire, fidèle, impartial et digne de foi. Jamais à un miracle on n'en voit succéder un second qui confirme le premier ou dissipe les doutes qu'il aurait pu laisser après lui ; ils sont toujours vagues et mal caractérisés : on ne trouve pas deux relations conformes ; les auteurs varient quant au fond , et se contredisent dans les détails. A la simple lecture , on sent que leur récit est fabuleux et mensonger , qu'il n'a aucune base , qu'il est dénué de toute autorité et de toute vraisemblance. Je n'exagère point , et l'on ne saurait m'en citer un seul qui ne renferme visiblement toutes ces défauts.

» Quelle différence dans les miracles de Jésus-Christ ! Le plus grand nombre s'est opéré en public , sous les yeux d'une multitude de témoins. Non-seulement ils furent publics , ils ont encore été répétés souvent , ils ont été d'espèces différentes. Tant de personnes ne pouvaient être le jouet de l'illusion : ces miracles ont été reproduits fréquemment ; ils l'étaient en présence de leurs détracteurs mêmes , qui , ne pouvant les nier , les attribuaient à *Béelzebub*.

» Leur authenticité s'accroît encore : les disciples de Jésus-Christ racontaient après sa mort les miracles de leur Maître à des personnes qui n'avaient pu en être témoins ; mais ils les persuadaient à la multitude des nations , en en faisant de semblables en différentes parties du monde. Combien tous leurs écrits sont caractérisés ! L'Évangile détaille tout , les temps , les lieux , les témoins , les personnes , leur rang , leur naissance , et jusqu'à leurs noms. Cet Évangile est public ; il s'est répandu dans le monde , pendant que le souvenir récent de ces faits existait encore ; personne ne les dément , personne n'en conteste l'authenticité , parce que tous la connaissent. Comment pourrait-on donc les assimiler aux fables astucieuses que des ignorants ont crues sans examen et sans preuves.

» — Mon Père , lui répondis-je , pour bien juger ces miracles , il faudrait les avoir vus , et d'assez près pour avoir pu en examiner toutes les circonstances ; et , malgré la plus sévère attention , il serait encore possible de se tromper. Qui peut connaître toutes les ressources de la nature ? Où est l'homme doué d'une perspicacité assez grande pour développer les artifices secrets d'un imposteur habile ? Et si les témoins les plus éclairés peuvent être séduits , à combien plus forte raison peuvent l'être ceux qui ne s'appuient que sur des témoignages étrangers !

» Je vous en dirai autant des martyrs : si des hommes séduits , ou fanatiques par opiniâtreté ou par de fausses maximes , ont sacrifié leur vie au désir de soutenir une religion et ses dogmes , que m'importe ? Et ne vois-je pas que , dans le monde , il y a eu toujours en grand nombre des esprits dupes de la séduction , et des gens qui ont fait le même sacrifice pour des erreurs palpables ? Quelle religion , quelque absurde qu'elle soit , n'a pas aujourd'hui ses pénitents et ne compte pas ses martyrs ? Si le martyre

était une preuve victorieuse , toutes les religions seraient donc vraies, et la religion chrétienne ne serait pas à cet égard supérieure aux autres.

» Il en est de même de la preuve que les chrétiens croient trouver dans la rapidité des progrès de leur religion ; toutes les autres peuvent s'appuyer sur le même fait , et peut-être plus fortement encore. Le philosophe ne s'en étonne pas : il sait que l'homme est naturellement timide et superstitieux , et que toute nation qui se trouve encore dans l'état d'une nature inculte et grossière ¹ , adoptera sans effort quelque religion qu'on lui présente ; elle trouvera toujours dans ses menaces un sujet de crainte , et des consolations dans ses illusions et dans ses promesses.

» L'extension de la religion ne peut pas mieux prouver la divinité de son origine ; le paganisme a été plus répandu que la religion chrétienne ; et sans remonter si loin , quels progrès le mahométisme n'a-t-il pas faits presque de nos jours ? Comme un feu dévorant , il embrasa en peu de temps toute l'Asie , la plus grande partie de l'Afrique , et s'étendit jusqu'en Europe. En concluez-vous que la doctrine de *Mahomet* était la vraie religion ? Je vous cite cependant des faits évidents , qui existent encore , et qui ne sont pas , comme ceux que vous me présentez , des faits anciens et parvenus à nous par la tradition. Il serait donc ridicule de s'étayer de preuves aussi futiles qu'équivoques ; et nous devons croire qu'il n'y a que la seule religion naturelle vraiment émanée de Dieu , et que toutes les autres sont l'ouvrage des hommes.

» — Vous avez rassemblé et réuni , me répondit le Père , une grande quantité d'objections , auxquelles je vais répondre séparément. Quant aux martyrs , je pourrais vous dire dès à présent qu'il n'y en a jamais eu que parmi les Juifs et les chrétiens ; et si , dans les autres religions , vous en connaissez quelques-uns , je vous prie de me faire la grâce de me les citer. Le paganisme , dans la vaste étendue de ses fastes , n'en compte qu'un seul , qui est *Socrate* ; nous ne voyons aucun autre personnage qui , pour cause de religion , ait souffert , je ne dis pas la mort , mais seulement des persécutions ou des tourments. La raison en est simple ; les philosophes païens inventaient ou adoptaient des systèmes religieux , mais ils ne prétendaient pas se sacrifier pour eux ; ils n'avaient d'autre but que de prouver leur talent et d'acquérir de la gloire. Ils admettaient entr'eux , pour principe général et invariable , que , dans la pratique et dans leur conduite journalière , ils se conformeraient à la religion du peuple ; ainsi ils adoraient en public des dieux dont ils se moquaient en particulier. Les disciples d'*Épicure* , qui ne croyait pas à la divinité , fréquentaient les mêmes temples et participaient aux mêmes fêtes que les dis-

¹ Après le siècle d'Auguste , l'univers était-il dans l'état d'une nature inculte et grossière ?

ciples de *Socrate*, qui était parvenu à découvrir l'unité de Dieu. Ils disaient dans les écoles, où il était permis de tout réduire en problème; mais, dans la pratique, ils suivaient tous le culte adopté: ainsi il n'y avait point de martyrs, et même il était impossible qu'il y en eût.

» Mais, pour détruire entièrement votre objection, je vous accorderai pour un moment qu'il y ait eu quelques martyrs, non-seulement dans toutes les religions, mais encore dans chacune de leurs sectes; que pourrez-vous en conclure? Les chrétiens prétendent-ils que leur religion est vraie, seulement à raison de la croyance de leurs martyrs? Non, monsieur, non, ce n'est pas ce qu'ils disent; ils disent hautement que les faits que rapporte l'Évangile, et qui forment la base de leur religion, sont vrais, parce que les premiers martyrs, qui en furent les témoins, les certifièrent au moment de leur mort, et qu'ils ne sont morts que pour les avoir certifiés.

» Observez que ces martyrs n'ont point péri pour soutenir purement des dogmes ou des vérités spéculatives de leur foi, mais pour attester des faits sur lesquels ils ne pouvaient se tromper, et qui servaient de fondement à leur foi. Voyez, d'après cela, quelle immense différence existerait entre ces martyrs et ceux des autres religions, qui n'ont pu sacrifier leur vie que pour soutenir des dogmes spéculatifs et dans lesquels ils pouvaient errer. Quand même on supposerait un grand nombre de martyrs dans les fausses religions, vous devez sentir que leur multitude ne pourrait anéantir le témoignage décisif et unique en son genre qu'en rendirent les apôtres, les premiers disciples de Jésus-Christ, et tant d'autres fidèles qui périrent dans les premiers temps de l'Église.

» Votre objection change donc de face et dénature l'état de la question, en passant du fait au dogme. Vous assimilez les martyrs de la doctrine à ceux qui le sont et de la saine doctrine et de la vérité des faits; et parce que, dans les annales des religions humaines, on suppose des martyrs d'une doctrine fautive et erronée, vous voulez en conclure que l'on ne doit point croire ceux qui assurent, au péril de leur vie, la vérité et les circonstances des faits pour lesquels ils périssent.

» Ce raisonnement n'est ni juste ni concluant, et vous le sentirez encore avec plus de certitude, si vous considérez que ces témoins avaient en leur faveur tout ce qui peut entraîner la confiance; ils ne pouvaient se tromper sur des faits connus, qui s'étaient passés sous leurs yeux, et dont ils attestaient l'authenticité au prix de leur vie. Pour anéantir la force de cette démonstration, il faudrait prouver, ou qu'en dépit de leur multitude et de leur unanimité, ces faits sont controuvés, ce qui est impossible; ou que, dans les autres religions, on a vu une multitude d'hommes réunis se laisser martyriser pour d'autres faits évidemment faux, ce qui est encore moins possible.

» On ne peut d'ailleurs établir aucune comparaison entre les fanatiques qui périssent pour une secte fautive, et les martyrs de

la religion chrétienne. Seule, elle offre des martyrs sans nombre, de tout âge, de toute condition et de tout sexe; riches, puissants, constitués en dignité et renommés par leur sagesse, tous se sont livrés volontairement à la fureur de leurs persécuteurs les plus acharnés. On les a vus étonner et forcer à l'admiration leurs propres bourreaux, par la force et l'inflexible intrépidité avec lesquelles ils ont enduré les tourments les plus atroces, et par la joie ineffable qu'ils ont témoignée de donner leur vie pour Jésus-Christ. Plus il en périt, plus le nombre des fidèles s'accroît; le sang des martyrs se répand sur la terre comme une semence féconde qui convertit les gentils les plus obstinés, et multiplie les chrétiens que leurs persécuteurs cherchaient à anéantir, comme l'observe si bien *Tertullien*, témoin oculaire et hors de l'atteinte du soupçon.

» Venons à l'extension du paganisme et du mahométisme. Lorsque les chrétiens mettent en avant la propagation de l'Évangile, ils ne la regardent pas comme la seule preuve caractéristique de sa divinité. Ils savent que si la lumière de l'Évangile ne s'était pas répandue au loin, ce serait une preuve qu'elle n'est pas divine. Elle est, dans le fait, une circonstance nécessaire; mais la vérité naît et résulte de la force de sa réunion avec toutes les autres preuves qui l'accompagnent; seule elle présente sans doute une grande force; mais, réunie aux autres, elle complète l'ensemble des preuves, et ajoute un grand degré de lumière à son évidence.

» Vous mettez en parallèle la propagation et les progrès rapides du mahométisme avec ceux de la religion chrétienne. Quelle différence! Peut-on ignorer les causes qui contribuèrent à répandre si promptement la religion de *Mahomet*? Qui ne sait que ses progrès furent dus à sa valeur, à son astuce, aux succès de ses armes? Qui ignore ses violences, les meurtres qu'il commanda, et les perfidies qu'il mit en usage?

» Comment peut-on comparer une doctrine absurde, propagée par la force des armes et à la pointe de l'épée, une doctrine qui ouvrait à l'ambition et aux plaisirs des sens une vaste carrière, à la foi chrétienne, qui ne prêche que l'austérité et la mortification des passions, à la foi chrétienne, qui s'est répandue par tout l'univers, sans autres armes, sans autre force que la persuasion, les souffrances et la patience? Le prodige ne consiste pas seulement en ce qu'elle se soit ainsi répandue par toute la terre, et bien plus loin que le mahométisme, qui n'a occupé et n'occupe que les lieux que les chrétiens avaient occupés avant eux: le prodige consiste en ce qu'elle s'est ainsi étendue, en dépit de la sévérité de ses lois qui contrariaient la corruption générale, et qu'elle y soit parvenue par des moyens qui paraissaient si peu favoriser ses progrès.

» Ce n'est donc pas la propagation de l'Évangile et l'établissement de l'Église, que nous devons le plus admirer; ce qui doit nous frapper bien plus encore, c'est que l'une et l'autre aient eu

lieu contre toute apparence de réussite, sans le secours de l'éloquence, sans l'aide de l'autorité publique, et n'aient été dus qu'à la prédication de la croix, qui semblait une folie, et s'opposait de front au torrent de toutes les passions humaines.

» Si Jésus-Christ eût livré des batailles, ainsi que *Mahomet*, ou si ce dernier eût été pacifique comme Jésus-Christ, on pourrait alors les comparer au moins sous ce rapport. Mais quand l'un parcourt le monde à la tête d'une armée victorieuse, commandant sa croyance à tous ceux qu'il rencontre, l'autre ne fait que souffrir. Tandis que l'un arme en sa faveur les peuples qu'il a soulevés, l'autre se voit abandonné du petit nombre de ses disciples : enfin, quand *Mahomet* met en œuvre tous les moyens humains capables de le conduire à son but, Jésus-Christ n'en emploie aucun. Où trouver un point de comparaison entr'eux ? La distance qui les éloigne l'un de l'autre est plus grande que celle qui sépare la terre et le ciel.

» D'ailleurs, d'où cet imposteur tenait-il son autorité ? Quelles preuves a-t-il données de la vérité de sa mission ? Par qui sa naissance fut-elle annoncée ? Quelles prophéties l'avaient promis au monde ? Qu'on nomme celles qu'il a faites lui-même ? Quels miracles a-t-il opérés ? Aucun. Lui seul s'est annoncé lui-même. Lui seul..... » La je l'interrompis. • Quoi ! mon Père, lui dis-je, il n'a fait aucun miracle ! ses sectateurs ne disent-ils pas le contraire ? — Non, monsieur, me répondit-il, ils ne le disent ni ne peuvent le dire, puisque *Mahomet* lui-même, dans son *Alcoran*, dit d'une manière positive : Je ne suis pas venu pour me faire suivre par l'autorité des miracles, mais par celle des armes.

» Il n'a donc fait aucun miracle ; à moins que vous n'admettiez comme tel, le récit qu'il faisait lui-même de l'apparition de l'ange *Gabriel*, et de ses entretiens avec lui ; de la descente d'une partie de la lune dans la manche de son vêtement, et de son retour à sa place ; enfin, de ses conversations nocturnes avec un chameau. Il racontait à ses sectateurs bien d'autres choses de cette nature ; mais tous ces faits lui étaient personnels, et n'avaient aucun témoin : il les racontait l'épée à la main : il fallait ou croire ou mourir, et le plus sûr était de croire.

» — Mais, mon Père, insistai-je de nouveau, vous ne pouvez au moins contester que, s'il ne fit aucun miracle, la rapidité et l'éclat de ses victoires en sont un bien marqué. — Beau miracle, en effet, me répondit-il, qu'ont opéré tant d'autres conquérants, parmi lesquels on a compté des tyrans, des princes abominables, des peuples barbares et des nations idolâtres ! Les Perses, qui adoraient le soleil, les Romains, qui furent si superstitieux, en firent de plus grands en ce genre, et ils avaient été précédés par *Nabuchodonosor* et *Antiochus*, princes détestables. Les miracles de Jésus-Christ étaient bien différents.

» Mais comment peut-on traiter sérieusement un pareil sujet ? On ne saurait lire le livre qui renferme la loi de *Mahomet* et qu'il nomma l'*Alcoran*, sans être frappé de la multitude d'inepties,

de puérilités et de folies qu'il contient, sans s'étonner qu'elles aient pu trouver des partisans. Il n'est rempli que d'absurdités, et, ce qui est pire, de contradictions : à chaque pas, l'ignorance et l'inconséquence de l'écrivain se montrent à découvert. En parlant de nos évangélistes ne dit-il pas, par exemple, qu'ils furent de vrais et sincères évangélistes, et qu'ils étaient saints ? Le malheureux est assez aveugle pour ne pas s'apercevoir que si ce qu'il dit est vrai, il n'est lui-même qu'un faux prophète, puisqu'il ne les suit pas.

» *Mahomet* disait que Jésus-Christ était le Messie promis, le Verbe de Dieu, son esprit et sa sagesse ; et, après en être convenu, il ajoute qu'il n'était qu'un prophète. Il reconnaissait la résurrection de Jésus-Christ, et non-seulement il avouait tous ses autres miracles, il en supposait même, dont ni l'Évangile ni la tradition ne font mention ; et il ne voyait pas que ces miracles déposaient contre lui qui n'en faisait aucun : il n'était qu'un imposteur hardi et déhonté, qui en imposait à des peuples grossiers.

» Son ignorance était telle, et il avait de Dieu une idée si peu juste, qu'il lui supposait un corps, et se vantait de lui avoir touché la main, dont le froid, dit-il, avait presque gelé la sienne. Ses idées sur l'âme n'étaient pas plus exactes. Il prétendait que l'âme n'était qu'une vapeur, et que l'inégalité de la durée de notre vie dépendait de l'extension plus ou moins grande de son volume. Il promit à ses prosélytes un paradis de délices, et il ne put imaginer, dans ce séjour de bonheur, d'autres plaisirs que les grossières voluptés dont il leur donnait l'avant-goût en leur en permettant l'usage, et en établissant la polygamie ; il fut enfin lui-même si dissolu, que ses sectateurs, malgré la vénération qu'ils lui portent, sont contraints d'avouer ses désordres, ses injustices, ses violences, et celles de ses compagnons et de ses premiers disciples, hommes sans mœurs, sans probité, et qu'il laissait s'abandonner à la corruption des vices les plus honteux.

» Peut-on comparer à Jésus-Christ cet homme, et le système religieux qu'il introduisit ? Les faits de *Mahomet* et ceux que l'Évangile nous rapporte de Jésus-Christ peuvent-ils entrer dans la même balance ! Peut-on comparer et opposer sérieusement ces inepties, ces fables, et les fruits d'une imagination en délire, à la foi chrétienne, si sainte, si pure, si divine, si bien établie par tant de miracles, et par tant de martyrs qui l'ont scellée de leur propre sang ? Comment est-il possible ?..... » Je l'interrompis. « Laissons de côté, lui dis-je, la religion mahométane ; j'avoue qu'elle ne mérite pas d'entrer en parallèle, et revenons à la religion chrétienne, qui, sous d'autres rapports, paraît avoir ses défauts : votre confiance se fonde sur les miracles de Jésus-Christ, et vous auriez raison si vous pouviez être assuré qu'ils sont certains, puisque les miracles vrais ne peuvent venir que du Ciel ; mais qui nous donnera cette certitude ?

» Ceux qui nous les rapportent sont ses propres disciples ; leur témoignage peut inspirer des soupçons, surtout à ceux qui

savent qu'il y a eu des auteurs qui les combattent ou les démentent. Maintenant il n'est plus possible de trouver de vestige de leur existence; preuve certaine qu'on a eu soin de les supprimer et de les anéantir. Pourquoi les seuls Évangiles ont-ils survécu? Comment le temps a-t-il pu détruire ce qu'on écrivit contre eux, et les préserver de cette ruine? Il est visible que l'esprit de parti soutenait l'Évangile, en même temps qu'il détruisait ce qui pouvait lui être contraire. Dès que les chrétiens eurent quelque pouvoir, ils ne voulurent rien laisser subsister de ce qui pouvait porter atteinte à leur croyance; ils détruisirent, ils anéantirent tout ce qui aurait pu nous tromper, et ils triomphent maintenant de l'impuissance où nous sommes de l'attaquer avec succès.

» — Monsieur, me répondit le Père, vous n'opposez que des conjectures, et, ce qui est plus encore, des conjectures très-faibles, et qui sont en contradiction avec les faits. Les auteurs qui ont écrit l'histoire de Jésus-Christ d'une manière plus détaillée, sont, il est vrai, ses apôtres et ses évangélistes; mais personne n'a jamais pu douter de la bonne foi, de la candeur et de la sincérité de ces hommes d'une vie exemplaire, désintéressés, et qui sont morts pour assurer la vérité de ce qu'ils avaient écrit.

» Il ne nous est resté, dites-vous encore, aucun vestige des écrits qui attaquèrent l'Évangile dans ces temps reculés; vous êtes dans l'erreur: lisez l'apologie de *S. Justin*, vous y trouverez tous les arguments du juif *Triphon*, contre la vérification des prophéties en la personne de Jésus-Christ. Ouvrez *S. Irénée*, et vous y verrez les systèmes et les arguments de tous les hérétiques des premiers temps. Lisez *Origène*, et vous vous convaincrez qu'il copia tous les discours de *Celse* pour lui répondre; et ce *Celse* fut le plus habile, le plus astucieux et le plus savant ennemi des chrétiens. Les difficultés que les incrédules répètent sans cesse aujourd'hui ont été produites par lui, et nous-mêmes nous n'avons besoin que de répéter les réponses qu'on leur fit alors.

• Lisez encore *Tertullien*; la plus grande partie de ses écrits sont adressés aux Juifs, aux hérétiques d'alors et aux gentils; vous verrez la scrupuleuse exactitude qu'il met à exposer toutes leurs difficultés pour les mieux réfuter ensuite; je vous en dis autant de *Minutius Félix*, d'*Arnobé*, de *Lactance* et de *Théophile* d'Alexandrie. Lisez surtout *Eusèbe* de Césarée, et, en jetant un coup-d'œil sur les deux grands ouvrages qu'il composa en faveur du christianisme, vous y trouverez une grande partie des écrits de *Porphyre*, qu'il rapporte mot pour mot. Et quel homme était ce *Porphyre*? Le paganisme n'eut jamais de défenseur plus véhément et aussi versé dans la connaissance de nos saintes Écritures; mais l'Église n'a pas craint de conserver le souvenir et le texte de ses objections, malgré leur astuce et l'art avec lequel elles sont présentées, parce que toute leur subtilité et leur force apparente ne font que donner plus d'éclat à la vérité, qui les renverse et les détruit.

» Examinez les écrits de *S. Cyrille*, ils renferment littéralement et mot pour mot les objections de l'empereur *Julien*, sans en omettre une seule virgule. Ouvrez *S. Augustin*, et vous y verrez dans quel détail il présente ses discussions avec la secte des manichéens, si contraire à l'Évangile; il n'y déguise aucune des raisons et des difficultés qu'ils alléguaient. Parcourez enfin tous les Pères des premiers siècles de l'Église; et si vous ne rencontrez pas dans tous, ou dans presque tous, de longs passages, des objections fortes et multipliées, et souvent les écrits entiers des ennemis du christianisme, cessez de me croire, et dites que je vous en impose sans pudeur.

» — Mais, mon Père, lui dis-je, comment est-il possible qu'aucun de ces ouvrages ne nous soit parvenu en original dans toute son intégrité? — La raison en est très-simple, me répondit-il: on oublie ordinairement, et l'on ne fait aucun cas des difficultés auxquelles on a répondu, et que personne ne se charge de renouveler ou de défendre après la mort de l'auteur; il est naturel que personne ne s'intéresse à une fausseté reconnue; c'est aussi parce que l'Église, après avoir triomphé des gentils, eut à combattre les hérétiques; et les premiers, ayant déjà cessé d'exister, elle ne s'occupa plus que de la conversion des seconds. Pendant les différentes irruptions des barbares, qui détruisaient tout, dans ces temps de confusion et d'horreur, l'Église ne s'appliqua qu'à conserver ce qui était précieux: il serait injuste de rendre les chrétiens responsables des événements désastreux de ces temps. Le sort du mensonge et de l'erreur est de n'exister que peu de temps, d'être méprisé, et de s'évanouir comme une vapeur passagère.

» Mais il est facile de juger de ces écrits et de ceux mêmes qui ont pu se perdre, par le grand nombre des textes que nous ont conservés littéralement les apologistes du christianisme. Ces écrits furent sans doute les plus célèbres, puisqu'on leur répondit de préférence aux autres; et il convient d'observer qu'aucun d'eux n'osa combattre la vérité de l'Histoire Sainte; ils ne cherchèrent qu'à en attaquer les dogmes. *Triphon*, *Celse*, *Porphyre*, *Julien*, ni aucun autre, ne se sont jamais élevés contre les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. Nos défenseurs n'ont pas eu besoin de répondre à cet égard, et ont toujours regardé la vérité de ces faits comme reconnue; comment les détracteurs du christianisme eussent-ils osé les démentir? Ils étaient connus de tout le monde; la plus grande partie en était consignée dans des registres publics, et l'autre était reconnue et certifiée par tous les peuples.

» Je ne connais aucun document qui indique que quelqu'un ait eu l'audace de s'élever contre la vérité d'une histoire aussi publique; et s'il s'est trouvé quelqu'un d'assez hardi pour le faire, il faut qu'il s'y soit bien mal pris, puisqu'il n'a pu affaiblir, ni le zèle des martyrs, dont le nombre augmentait chaque jour, ni les progrès de l'Église, qui faisait toujours de nouvelles

conquêtes à Jésus-Christ, et qui parvenait à engager même les savants, les princes et les souverains à s'humilier au pied de la croix. — Mon Père, repris-je, vous parlez avec beaucoup d'assurance des miracles de Jésus-Christ, comme s'il était le seul qui en eût fait ; mais consultez l'histoire, et vous verrez qu'il y en a eu dans tous les temps. Pour ne pas nous égarer dans la recherche d'un trop grand nombre d'exemples, jetons seulement les yeux sur *Apollonius* de Tyane, et vous verrez que votre histoire ne rapporte aucun prodige, ni aucun miracle que ne contienne pareillement celle d'*Apollonius*. Il fut entouré d'une foule de disciples ; on lui éleva des temples et des statues ; il a annoncé l'avenir, et ses prédictions ont été vérifiées par l'évènement ; enfin il fit tout ce qu'a fait Jésus-Christ.

» Si vous vous étayez de la vérité et de la certitude de votre histoire, j'en ferai de même pour la mienne ; car tous ces faits sont rapportés par des auteurs de poids, tous sincères, unanimes et désintéressés. Enfin, l'histoire de Jésus-Christ ne sera pas plus authentique, ses miracles ne seront pas plus étonnants, plus publics, ni plus extraordinaires : or, je vous laisse le soin de tirer les conséquences, et vous reconnaîtrez vous-même la faiblesse de vos preuves.

» Si les miracles d'*Apollonius* sont faux, malgré les témoignages publics de tant de contemporains et d'un si grand nombre d'historiens, ceux de Jésus-Christ, qui n'ont pas un appui plus solide, pourraient bien être suspectés de la même fausseté ; s'ils sont véritables, je vous dirai que, puisque les miracles d'*Apollonius* n'établissent pas la bonté de sa doctrine, ceux de Jésus-Christ ne doivent point prouver l'authenticité de la sienne ; s'il n'y a aucune différence entre les faits et les motifs, il ne doit point en exister dans les effets.

» Si vous me dites que le Ciel se déclara pour le Dieu des chrétiens, je vous répondrai qu'il se déclara pareillement pour celui d'*Apollonius*, puisqu'il lui prêta sa force et son pouvoir pour opérer un si grand nombre de prodiges et d'actions surnaturelles.

» Reconnaissez donc combien est incertaine la preuve que vous tirez des miracles de Jésus-Christ en faveur de la religion chrétienne : ou *Apollonius* est Dieu aussi bien que Jésus-Christ ; ou si l'histoire du premier est fabuleuse, malgré l'autorité de l'histoire, pourquoi celle de Jésus-Christ ne le serait-elle pas, puisqu'elle n'est appuyée que sur les mêmes fondements ? »

Le Père m'écoutait avec beaucoup de patience. Quand j'eus achevé, il me dit : « Je ne pensais pas, monsieur, que vous voulussiez faire une objection sérieuse contre ce qui est aussi sûr et aussi manifeste, à la faveur d'une histoire fabuleuse et évidemment ridicule. Ce parallèle injurieux d'un philosophe pythagoricien avec le Sauveur du monde a souvent été proposé ; on y a répondu si fréquemment et d'une manière si victorieuse, qu'il ne peut plus être rappelé que par ceux qui ne veulent rien examiner : vous trouvez à propos de le renouveler ; je vous répéterai ce qu'on y a tant de fois répondu.

» D'après les règles de la critique, l'histoire d'*Apollonius* ne peut obtenir aucun crédit, si ses auteurs ne méritent aucune croyance. Voyons à présent, monsieur, quels sont ceux qui ont transmis à la postérité des faits aussi extraordinaires et des images aussi fastueuses : tous ces auteurs se réduisent à un seul, à *Philostrate*, qui les écrivit le premier ; bien loin d'être contemporain d'*Apollonius*, *Philostrate* ne les écrivit que cent ans après sa mort.

» Il n'avait donc été le témoin d'aucun des faits qu'il décrit ; il ne nous a pu transmettre que des bruits populaires, toujours infidèles et plus voisins de l'exagération que de la vérité ; et c'est à quoi se réduit toute l'autorité qu'on veut donner à ces prodiges. Et pourra-t-elle se comparer avec celle que nous invoquons ? Les chrétiens, qu'on accuse d'être si crédules, l'étaient-ils de fondements aussi légers ? Non, monsieur, non, nous ne nous livrons point à des bruits populaires ; nous ne nous bornons pas à l'autorité d'un historien aussi éloigné du temps des événements qu'il rapporte, nous en produisons, et en grand nombre, qui furent témoins oculaires et qui disaient dans leurs écrits ¹ : « Nous disons ce que nous avons vu. » Nous citons enfin des historiens qui n'ont été démentis par personne, et qui, sans s'être concertés, sont parfaitement d'accord sur tous les faits. Pour pouvoir donc....

Ici je l'interrompis : « Mon Père, lui dis-je, il me semble que je ne trouve point en vous la même bonne foi que je vous ai toujours reconnue ; s'il est certain que *Philostrate* fut le premier qui écrivit la vie d'*Apollonius*, cent ans après sa mort, il ne l'est pas moins qu'il ne se borna pas à répéter des bruits populaires ; qu'il l'écrivit d'après des mémoires fidèles et secrets de *Maxime* et de *Méragène*, et plus particulièrement encore d'après ceux de l'Assyrien *Damis*, le compagnon inséparable d'*Apollonius*. Tels furent ses disciples, ses contemporains et les témoins de ses actions. *Philostrate* les cite comme les garants de la vérité de ses écrits, et vous serez obligé d'avouer que son histoire n'a pas moins d'autorité que celle de Jésus-Christ.

» — J'allais, monsieur, vous entretenir de ces hommes, quand vous m'avez interrompu ; je vous répondrai qu'ils ne sont pas plus dignes de foi que *Philostrate*. Que dit en effet cet auteur ? Que les mémoires qu'il cite avaient été secrets ; et pourquoi ? Quels motifs pouvaient exiger ce secret ? Pouvait-il être honteux d'écrire la vie d'un homme si fameux, d'un personnage qui s'était attiré la vénération des peuples ? Y avait-il quelque danger à la publier ? Aurait-on donc craint de la voir démentie par des témoins et des contemporains ? Que fit ce *Damis*, ce compagnon inséparable d'*Apollonius* ? Il donna ses mémoires à un ami, qui en fit présent à *Julie*, femme de *Sévère*, et des mains de cette impératrice ils passèrent dans celles de *Philostrate*.

» Telle fut la généalogie et le sort de ces mémoires. Mais qui

¹ Jean I. 1, 2 et 3.

m'assurera que *Damis* fut sincère? fut-il saint? fit-il des miracles comme les apôtres? sacrifia-t-il sa vie pour certifier la vérité de ces faits? Qui me certifiera la fidélité et l'exactitude de cet ami obscur que personne ne connaît, et dont le nom est presque généralement ignoré? Cet inconnu n'a-t-il donc pas pu retrancher ou ajouter à un écrit dont il était le dépositaire unique? serait-il le premier imposteur dans le monde? n'a-t-il pu être le complice des artifices d'*Apollonius* ou les exagérer? Je n'en sais rien sans doute; mais je peux le soupçonner. Si vous voulez que je vous croie, vous devez me prouver, ainsi que nous le faisons pour les écrits que nous citons, que ces mémoires n'ont point été altérés, et qu'il a été impossible qu'ils le fussent.

» De *Damis* passons à présent à *Maxime* et à *Mérugène*. Quelle confiance puis-je avoir en eux, quand *Philostrate* lui-même dit positivement qu'on ne peut ajouter foi au second, et quand l'autorité d'*Eusèbe* nous apprend que *Maxime* ne conserva et ne prit qu'une notice informe et peu exacte de quelques actions d'*Apollonius*? Certainement des auteurs de cette espèce ne méritent aucun crédit sur des événements aussi extraordinaires. *Philostrate* même, d'après son propre témoignage, n'avait... — Quoi! mon Père, vous vous figurez donc que *Philostrate* n'imagina des événements aussi multipliés qu'étonnants, que pour le seul plaisir de les inventer? Quel motif lui supposerait-on pour les accréditer et pour donner de si grandes louanges à *Apollonius*, si ce n'est celui de la vérité?

» — Monsieur, me répondit le Père, d'abord *Philostrate* n'a rien fait qui puisse captiver ma vénération; et la manière dont l'histoire me le dépeint ne peut déterminer ma foi, surtout sur les choses incroyables qu'il raconte. Cela seul me suffit pour me défier de son autorité; voulez-vous découvrir les motifs qui ont pu le porter à accréditer de telles fables? l'histoire vous les rendra palpables. *Philostrate* désirait gagner l'estime de l'impératrice *Julie* et la faveur de *Caracalla* son époux. Personne n'ignore que l'un et l'autre aimaient tout ce qui tenait du préloge, et se plaisaient à entendre tout ce qui y avait rapport. Tout le monde connaissait le respect et la vénération que *Caracalla* avait pour *Apollonius*. Tout le monde sait qu'il n'en parlait qu'avec enthousiasme; qu'il a fait élever des monuments à sa gloire, comme on le faisait pour les héros et les grands hommes. C'est ce que nous rapportent *Dion* et plusieurs autres; leur témoignage est décisif.

» D'un autre côté, *Julie* était vaine; elle ambitionnait la réputation de savante; elle adoptait avec un grand empressement toutes les nouveautés. Elle était toujours environnée de poètes, de sophistes, de grammairiens et même de géomètres. *Philostrate* fut un des savants qui composaient sa cour, et c'est elle qui lui donna les mémoires qu'elle tenait de l'ami de *Damis*; il était donc naturel que *Philostrate*, pour se conformer au goût de l'impératrice, adoptât, en rédigeant ces mémoires, les bruits populaires qu'ils contenaient. Les hommes, quelque philosophes qu'ils soient, sont ordi-

nairement complaisants pour le goût et les faiblesses des princes ; il est plus agréable et plus sûr de les flatter que de leur montrer leur erreur.

» Cette conjecture acquiert une très-grande force à la lecture de son ouvrage : indépendamment d'une adulation servile , ils respirent une vanité aussi exressive que ridicule. On y aperçoit l'affectation marquée de faire étalage , sans motif et sans besoin, d'une grande érudition et d'un savoir étendu. Il noie son sujet dans une foule de digressions qui le font perdre de vue , et qui n'ont d'autre but que de prouver les connaissances de l'auteur.

» De quelle utilité peuvent être ces longues et fastidieuses discussions sur les pantheres de l'Arménie , sur les éléphants , sur les satyres , et jusque sur la nature du phénix ? N'est-ce pas seulement pour faire parade d'une vaine érudition , qu'il entreprend l'histoire des Pygmées , qui habitent des souterrains ; des vases fabuleux qui , ainsi que les automates , marchent et se meuvent comme s'ils avaient des pieds ; des monts Taurus et Caucase ; de plusieurs fleuves , tels que l'Hypsale , le Nil et le Pactole , et particulièrement de la fontaine de Tyane ?

» De quelle utilité peut être cette réunion , sans motif , de tant de questions puériles qu'il discute gravement ; comme , par exemple , lorsqu'il examine si la terre est plus ancienne que les arbres , ou si ces derniers le sont plus que la terre ; lequel de l'eau ou du vin dispose le plus au sommeil , et autres futilités de cette nature ? Tout ce fatras donne une idée du peu de jugement de l'auteur , de sa frivolité , et du peu de crédit qu'il mérite ; il n'en faudrait pas davantage pour le faire mépriser.

» Vous dites... » Dans ce moment la cloche sonna , et le Père me dit en se levant : « on m'appelle à la prière ; mais , si vous le permettez , demain matin nous reprendrons cette conversation. — J'en serai charmé , lui répondis-je , et il se retira. » Je t'avoue , mon cher Théodore , que je demeurai honteux de voir que jusqu'à présent je n'avais pu embarrasser ce bon homme , qui d'une voix agréable et avec autant de douceur que de modestie savait dissiper toutes les difficultés. Je me recueillis et je méditai pour lui en proposer de nouvelles , moins aisées à résoudre. Ma première lettre l'instruira de mes nouveaux efforts et de leur succès. Adieu , Théodore.

LETTRE SEPTIÈME.

Le philosophe à Théodore.

« LE Père revint le lendemain et continua ainsi : *Philostrate* dit qu'*Apollonius*, à son retour des Indes, guérissait de toutes les maladies. Je me defie toujours de ces assertions vagues et indéterminées. Je demanderai d'où il le savait, qui le lui avait dit ; quel auteur, quel témoin il pouvait citer, pour justifier si les guérisons étaient aussi fréquentes et aussi multipliées. S'il avait beaucoup de témoins, pourquoi n'en cite-t-il aucun ? Comment le monde entier a-t-il si longtemps ignoré ce fait ? Mais lors même que ces guérisons multipliées seraient certaines, pourquoi ne pourraient-elles pas être naturelles ? N'existe-t-il pas un art, une science de la médecine, une connaissance et une pratique de l'effet des remèdes qui peuvent contribuer au recouvrement de la santé ? Dans la multitude de ses voyages, *Apollonius* ne put-il pas apprendre des secrets rares et utiles ? Pendant sa longue détention dans le temple d'*Esculape*, ne put-il pas connaître les remèdes dont se servaient les prêtres de ce Dieu du paganisme, pour guérir la troupe des malades que la superstition y conduisait ?

» Pour prouver que ces guérisons étaient miraculeuses, il aurait fallu indiquer les maladies, prouver qu'elles étaient incurables, et qu'il les avait guéries par sa seule parole, sans le concours de la médecine. C'est ce que les disciples de Jésus-Christ ont fait, et c'est ce qu'attestent également les Juifs et les gentils.

» Un homme qui eût opéré des guérisons miraculeuses, n'eût pas été regardé par les païens comme un vil magicien ; on sait que telle fut la réputation dont il jouit parmi les philosophes les mieux instruits. *Pline le jeune* nous apprend que son ami *Euphrate*, auquel il prodigue de grandes louanges, en avait la même idée.

» — Mais, mon Père, repris-je, n'est-il pas certain qu'*Apollonius* eut un grand nombre de disciples et de partisans qui le suivaient, et que toutes les nations qu'il visita, lui portaient un respect qui approche de l'adoration ? en ce cas, il me paraît injuste de le traiter avec un tel mépris ; car il faut quelque mérite extraordinaire pour obtenir tant d'applaudissements. Je vois d'ailleurs que les disciples et ceux qui suivirent Jésus-Christ ne prouvent rien, puisque cet imposteur a eu aussi ses sectateurs et ses disciples.

» — Monsieur, me répondit-il, rien de tout cela n'est vrai. Nous

ne connaissons *Apollonius* que par *Philostrate* ; et qu'est-ce qu'il en dit ? Il rapporte qu'à Antioche et à Ephèse , il ne fut tout au plus connu que par six ou sept disciples , qui ne lui furent pas tous fidèles , et qui l'abandonnèrent tous , lorsqu'il leur proposa de l'accompagner aux Indes pour aller visiter les Bramines ; qu'il partit seul d'Antioche , et qu'il s'associa *Damis* , qu'il rencontra par hasard dans sa route.

» Ajoutez que lorsqu'il quitta l'Egypte pour pénétrer en Ethiopie , il fut abandonné de tous ceux qui le suivaient ; ils préférèrent le séjour tranquille d'Alexandrie aux courses continuelles d'un maître inquiet et toujours errant. D'autre part , lors même qu'*Apollonius* aurait eu un grand nombre de partisans et de disciples , comment pourrait-on les comparer à ceux de Jésus-Christ ? Non-seulement ces derniers ne quittèrent jamais leur Maître tant qu'il vécut , ils lui furent fidèles même après sa mort , ils souffrirent les plus grands supplices pour sa gloire ; et , ce qui est plus remarquable encore , ils lui formèrent de nouveaux disciples dans tout l'univers : ceux d'*Apollonius* , au contraire , n'étant que des désœuvrés , qui le suivaient par curiosité , qui ne cherchaient à propager ni sa morale ni ses dogmes , et qui , au moment de sa mort , se dissipèrent et disparèrent.

» — Malgré cela , répliquai-je , on rapporte que , dans plusieurs royaumes et dans quelques villes , on lui érigea des statues , on lui éleva même des temples et des autels , ce qui suppose une très-grande vénération. — Cela suppose plutôt , répondit le Père , qu'il sut éblouir quelques peuples ignorants et superstitieux , ce qui n'a jamais été difficile. La crédulité des peuples grossiers vous semble-t-elle un motif suffisant pour vous porter à respecter ce qu'ils respectent eux-mêmes.

» — Vous rabaissez beaucoup , lui dis-je , un homme que toute l'antiquité respecta comme un dieu. — Monsieur , me répondit-il , je ne l'ai peint qu'avec les couleurs que m'a prêtées l'histoire ; et s'il parvint à tromper une partie du peuple , dans tous les temps il fut jugé , comme je le fais , par tous les hommes sages. *Euphrate* , si connu par ses éloges d'*Epiète* et de *Pline le jeune* , *Eusébe* , *saint Augustin* , *saint Chrysostôme* , *Phocion* et *Suidas* en ont dit la même chose ; et , de notre temps , *Scaliger* , *Vossius* , *Louis Vives* , *Casaubon* , *Huet* , *Tillemont* , *Dupin* , et une infinité d'autres , le traitent d'imposteur , et ne voient dans ses prodiges que de trompeuses illusions. Il me semble que cette autorité est d'un plus grand poids que celle de *Philostrate* , dont les écrits montrent plus de vanité que de jugement , plus d'ostentation que d'amour de la vérité , et qui se contredisent sans cesse.

» Laissons de côté les auteurs et les citations ; j'en appelle à vous-même : quel jugement porterez-vous sur un homme qui se vantait d'entendre le langage des oiseaux ? Personne ne pouvait le démentir , et cette prétention pouvait appartenir à tout le monde. Cependant cet homme , qui entendait le langage des oiseaux , ne comprenait pas celui de ses semblables , puisque , dans les Indes ,

il eut besoin d'un interprète. Il était rempli d'une telle vanité, qu'ayant vu le portrait du roi des Parthes, qu'on lui présentait afin qu'il se prosternât, suivant l'usage, il n'en voulut rien faire, et répondit : Celui que vous adorez sera bien heureux s'il peut mériter mon estime.

» *Apollonius* s'était surnommé lui-même le plus savant des hommes, et il dit à *Démétrius* le cynique, avec une audace sans exemple, qu'il savait tout ce que l'on pouvait savoir; l'arrogance ne peut être poussée plus loin; et cependant cet homme, qui prétendait tout savoir, n'en donna alors aucune preuve: il ne nous a pas laissé le moindre monument de sa vaste science; et certes, vous pouvez croire que ce ne fut pas par modestie.

» Ou sa doctrine fut inconnue, ou il n'en eut aucune: nous savons seulement qu'il croyait à la métempsychose ou à la transmigration des âmes, inventée par *Pythagore*: en Egypte, il prétendit qu'on devait adorer le lion, parce que l'âme du roi *Amasis* était entrée dans le corps d'un de ces animaux. Ce fait seul suffit pour donner une idée de son absurde ignorance. La vénération publique ne fut pas d'ailleurs portée aussi loin qu'on le suppose; il est constant que, dans le quatrième siècle, il n'avait ni temple ni autel, mais même que son nom était déjà dans l'oubli. *Eusèbe*, écrivain de ce temps, défie d'indiquer le plus léger vestige de sa mémoire; et l'on comparerait à Jésus-Christ un homme de cette espèce! et l'on prétendrait confondre la superstition passagère et déjà oubliée d'un culte grossier, avec la fécondité toujours existante de l'Évangile, qui chaque jour semble s'augmenter pour celui qui s'en nourrit!

» — J'avoue, mon Père, que vous avez raison, lui dis-je: certainement, moi, qui ne crois point à la possibilité des miracles, je ne pouvais ajouter foi à ceux d'*Apollonius*; si je vous en ai parlé, ainsi que de tout ce qu'on raconte d'extraordinaire sur cet homme, ce n'est pas que j'en fusse persuadé; je ne cherchais qu'à vous faire voir que si l'antiquité l'a regardé comme un dieu, les chrétiens peuvent être dans la même erreur par rapport à Jésus-Christ; et que si les miracles et les autres actions d'*Apollonius* sont faux, ceux de Jésus-Christ peuvent l'être.

» Tel était mon motif, et vous m'avez détrompé. En examinant l'histoire, vous m'avez montré la différence qui existe entre l'un et l'autre, et j'avoue qu'ils ne sauraient être mis en parallèle; mais cela ne suffit pas pour résoudre toutes les difficultés, lorsqu'on examine le fond de la question, et voici mon raisonnement: je réclame d'avance toute votre attention, parce qu'il me semble difficile de répondre d'une manière satisfaisante aux objections que je vais vous opposer.

» Dès à présent je ne parlerai plus d'*Apollonius*, je conviens qu'il ne mérite que notre mépris, et j'avoue que l'histoire de l'Évangile porte sur des fondements plus solides; je conviendrai qu'elle réunit en sa faveur toutes les règles d'une saine critique, et qu'elle porte le caractère que la raison peut exiger de la

vérité ; je conviendrai même , si vous l'exigez , qu'elle est aussi authentique que les annales profanes qui passent pour les mieux accréditées , et que l'histoire entière de tous les siècles n'offre pas de faits plus certains et mieux prouvés que ceux de l'Évangile : vous ne pouvez certainement m'en demander davantage.

» Maintenant , mon Père , moi qui veux bien vous accorder tout cela , pour vous montrer combien , malgré une aussi grande condescendance , votre cause est mauvaise , je dis qu'aux preuves que je reconnais , vous en ajouteriez par milliers d'autres plus fortes encore , que je ne pourrais croire ce que ce livre..... Vous êtes étonné ; mais , patience ! ma raison est claire et simple. L'Évangile contient des dogmes injustes , barbares , absurdes et contradictoires , qui révoltent mon esprit et désespèrent ma raison.

» Je défie le chrétien le plus soumis , et vous-même , mon Père , de ne pas être forcé d'avouer que le symbole de votre croyance est un abîme incompréhensible. Parmi ceux qui ont une juste idée de Dieu , qui peut croire qu'un Dieu souffre et meure ? Qui pourra comprendre comment le Verbe fut éternellement engendré par le Père ; ce qu'est le Saint-Esprit , qui procède de tous deux , et enfin cette unité de nature indivisible en trois Personnes ? Ce ne sont que des discours inintelligibles. Cette agrégation d'expressions aussi inexplicables que visiblement contradictoires , peut éblouir des esprits simples et crédules , et les conduire aux extrémités de la démente ; ce n'est cependant qu'une partie de votre symbole. Où n'irait-on pas , si on le parcourait tout entier ?

» Il y en a assez pour démontrer que toutes les preuves humaines , qu'on pourrait alléguer en faveur de l'Évangile , ne pourraient pas en persuader la vérité ; il est d'une évidence incontestable que toutes ces preuves seraient insuffisantes pour balancer et encore plus pour couvrir les contradictions palpables que contiennent les mystères.

» Tous ceux dont le jugement est encore sain reconnaissent qu'en cas de doute , on doit préférer ce qui est plus clair et plus évident à ce qui l'est moins ; ils savent que leur raison ne doit céder qu'à un très-grand degré d'évidence , et que , sans cette lumière , ils ne sont sûrs de rien et peuvent être exposés à toutes sortes d'erreurs : ces principes sont universels et naissent avec nous. Vous ne pouvez le nier , et une fois admis , voici ce que je vous dirai : L'évidence de la fausseté des dogmes du christianisme est infiniment plus grande que celle des preuves que les chrétiens allèguent pour en établir la vérité ; vous ne pouvez non plus me le nier. Interrogez les chrétiens les plus soumis , consultez-vous vous-même , et vous ne pourrez vous empêcher d'avouer , par exemple , que la mort d'un Dieu est vraiment plus impossible que la résurrection du *Lazare*.

» Vous ajouterez à la certitude historique de ce miracle toutes les preuves que vous voudrez ; je vous dirai toujours , qu'il en soit de *Lazare* ce qu'il pourra , je ne puis croire à la mort d'un Dieu. Je conviendrai avec vous de la force et du nombre de témoignages

qui s'élèvent en faveur du premier ; mais mes propres lumières , qui me découvrent l'impossibilité du dogme , sont bien au-dessus de ces témoignages humains. Les preuves qu'on allègue ne me donnent qu'une certitude morale , tandis que l'obscurité des mystères m'offre une répugnance intérieure à laquelle je ne puis résister ¹. Vous m'offririez un plus grand nombre de preuves , que j'aurais encore des doutes , malgré toute leur force et leur nombre , mais jamais je n'en pourrais former sur ma propre conviction.

Pour m'assurer de la vérité de ces preuves , il faudrait remonter à leur origine et au commencement de la tradition , la suivre , en faire la critique , examiner l'intérêt et le caractère des auteurs , les circonstances toujours incertaines et obscures des temps , des lieux et des usages ; il ne serait pas moins indispensable de séparer le vrai du faux , de distinguer les rapports authentiques d'avec les bruits populaires , de peser l'autorité de celui qui affirme , pour l'opposer à celle de l'auteur qui nie ; il faudrait me constituer juge sur des matières difficiles et obscures , mettre de côté l'influence que pourrait avoir mon éducation , et me garantir de toute séduction : tout cela est très-difficile , et je ne crois pas qu'il existe un homme , quelque instruit qu'il puisse être , qui ose se flatter de surmonter tant de difficultés ².

» Mais , pour reconnaître la contradiction et pour apprécier la répugnance qu'inspirent les mystères , rien de tout cela n'est nécessaire. Sans efforts et sans études , la raison suffit pour faire apercevoir leur incompatibilité avec les premières notions : on aperçoit à la première vue ce qu'on ne peut s'empêcher de voir ³. L'homme veut-il enchaîner sa pensée et croire ? Il reconnaît bientôt qu'il confond toutes ses idées , qu'il renverse les principes naturels , et qu'abandonnant l'évidence , qui fait le caractère de la vérité , il se livre aux absurdités les plus repoussantes et les plus contradictoires. De là je conclus que , loin qu'il puisse y avoir des preuves suffisantes pour nous convaincre de la vérité de l'Évangile , ses dogmes seuls ne permettent d'en admettre aucune.

» — Monsieur , me répondit le Père , je sens toute la force de vos réflexions ; mais il me semble qu'en les envisageant sous leur vrai point de vue , il n'est pas difficile de vous convaincre. Les mystères de l'Évangile vous paraissent si absurdes , que la réunion de toutes les preuves les plus évidentes en faveur des miracles certains et notoires qu'il rapporte , ne pourrait vous convaincre de la vérité.

» Ce raisonnement ressemble un peu à celui de l'orgueilleux

¹ La répugnance de l'orgueil.

² Il s'agit de faits ; la discussion ne présente pas tant de difficultés que le prétend notre philosophe. Il suffit qu'ils soient attestés par des témoins dignes de foi , et les témoins des miracles de Jésus-Christ sont morts pour en attester la vérité. On peut bien dire comme Pascal : Je crois volontiers des témoins qui souffrent la mort.

³ Notre philosophe se trompe encore ; il n'est pas si facile qu'il veut bien le dire , de juger qu'une chose placée dans un ordre élevé , bien au-dessus des connaissances ordinaires , est absurde et contradictoire.

Rousseau dans son *Emile*. En parlant de Jésus-Christ, il admire ses vertus, il est étonné de sa doctrine, il ne comprend pas comment un simple juif, au milieu d'une nation si ignorante et si superstitieuse, avait pu découvrir et prêcher tant de vérités nouvelles et si sublimes. Il assure que son sermon sur les béatitudes contenait plus de vérités neuves et touchantes que tout ce qu'ont pu dire les philosophes de tous les siècles; il ne peut attribuer qu'à une force surnaturelle et divine, l'éclat d'une lumière si vive au milieu d'une obscurité si profonde.

» Il compare ensuite Jésus-Christ à *Socrate*, et rougit lui-même du parallèle. En examinant les circonstances qui leur sont communes, il s'écrie: « Si la vie et la mort du fils de *Sophonisbe* sont d'un sage, la vie et la mort du Fils de *Marie* sont d'un Dieu » D'après cette conclusion, il semble qu'il ne reste plus qu'à se rendre et à dire: Si Jésus-Christ est Dieu, il faut l'adorer et croire tout ce qu'il nous dit dans son Evangile. Mais ce n'est pas ainsi qu'en agit notre philosophe, au contraire, il termine en disant: Cela est vrai; mais combien d'absurdités n'y a-t-il pas dans l'Evangile! et il ne le trouve digne ni de son respect ni de sa croyance.

» Voilà un exemple pratique de ce que vous avancez. *Rousseau* était parvenu à se convaincre d'après les actions, les miracles, la doctrine, la vie et la mort de Jésus-Christ, qu'il était réellement Dieu; et, malgré cela, il ne croit point ce qu'il a dit; il ne regarde pas la religion chrétienne comme nécessaire et indispensable, parce que l'Evangile lui paraît contenir des absurdités. N'aurait-on pas pu dire à ce sophiste, aussi éloquent qu'il fut inconséquent et amoureux des paradoxes: Faible mortel, tu reconnais que Jésus-Christ est ton Dieu, la force des preuves t'oblige à le reconnaître; tu ne doutes plus que l'Evangile ne soit son ouvrage, que ce qu'il contient ne soit sa doctrine; et tu la méprises, parce qu'il te paraît qu'elle renferme des absurdités!

» Qui es-tu pour juger ton Dieu? Comment oses-tu trouver absurde ce que tu reconnais en même temps être divin? Qui es-tu, pour prononcer? Ta faible raison, qui t'induisit dans tant d'erreurs, qui t'a précipité dans tant d'égarements, peut-elle décider? Comment n'imagines-tu pas que ce qui te paraît absurde, peut surpasser les faibles limites de ton intelligence? doivent-elles servir de bornes à la vérité? ta raison est-elle plus certaine que la parole de Dieu? Rentre dans toi, homme orgueilleux; et puisque tu as reconnu que Jésus-Christ est Dieu, sache donc l'adorer et obéir à ce qu'il te commande. Il me semble qu'on pourrait en dire autant à l'homme que vous supposez, et qui, convaincu de l'authenticité des miracles, refuserait de croire à la doctrine qu'ils soutiennent et qu'ils confirment, par la seule raison que l'évidence des contradictions apparentes lui paraîtrait plus grande.

» Je ne me bornerai pas à cette réponse; je veux approfondir toutes les parties de votre raisonnement, et j'espère vous montrer, jusqu'à la dernière évidence, qu'il ne porte que sur un assemblage

de sophismes. *Premier sophisme.* Vous dites que la religion chrétienne ne peut être vraie, parce que ses dogmes sont évidemment plus absurdes que les faits dont elle s'étaye ne peuvent être certains, et que l'on doit préférer ce qui est plus évident à ce qui l'est moins. Ce principe est certain, quand il s'agit d'objets du même ordre et de la même espèce, mais non lorsqu'ils sont d'un genre différent : il est impossible de comparer les degrés d'évidence entre deux choses qui sont d'une espèce et d'une nature différentes.

» Ainsi votre principe ne peut avoir d'application dans ce cas. Je vous entretiens des faits, et vous me parlez des mystères ou des dogmes; leur nature les rend obscurs, et nous ne sommes pas dans cette vie doués de l'intelligence nécessaire pour les comprendre; ils ne peuvent donc acquérir pour nous une évidence qui nous échappe, mais que nous pouvons acquérir quant aux faits, tels que les miracles et autres actes positifs et sensibles de ce genre.

» Il en résulte donc que votre raisonnement confond tout et viole les règles les plus simples de la logique; en ce que, lorsque je vous parle de l'évidence des faits, vous objectez l'obscurité des dogmes; vous comparez alors l'évidence des premiers avec celle des seconds, tandis qu'il est impossible d'admettre cette comparaison entre deux espèces d'évidence aussi différentes.

» *Second sophisme.* Vous supposez que l'évidence de la contradiction des dogmes est plus grande que celle de la vérité des preuves. Je vais vous montrer que toutes les évidences sont égales, et que l'une ne peut être plus certaine que l'autre, surtout entre des objets d'un ordre différent. Qu'est-ce que l'évidence? L'évidence est la connaissance claire et distincte qu'une chose est telle qu'elle existe, et qu'il est impossible de se tromper en la voyant. Par exemple, je conçois que le tout est évidemment plus grand que sa partie; que les angles d'un triangle équilatéral sont égaux; que les lignes droites qui, du centre d'un cercle vont à sa circonférence, doivent être égales entre elles; et pourquoi? Parce que dès que je comprends la signification des mots qui établissent ces propositions, il m'est impossible de n'en pas reconnaître la vérité.

» Je conçois d'une manière également évidente que *saint Louis* régna en France; qu'*Henri IV* fut vainqueur de la ligue, et qu'il y a aujourd'hui dix ans que j'existais; pourquoi? Parce que j'ai de tous ces faits une conviction si précise, si grande, si certaine et si positive, que quand je ferais les plus grands efforts pour me dissimuler leur évidence, il ne me serait pas possible d'en douter un instant.

» Voici deux évidences d'un ordre différent. Qui osera dire que l'une est plus grande que l'autre, sans contrarier les premiers principes de la raison? Aussitôt qu'une chose est évidente, elle a toute la clarté, toute la précision et toute la lumière qu'elle peut avoir dans l'ordre auquel elle tient. Son évidence cesserait, s'il lui manquait quelque chose; et s'il était possible de l'augmenter, elle n'eût pas été tout ce qu'elle devait être. Ainsi l'on ne peut pas mesurer les évidences, encore moins les comparer; et c'est une

erreur de prétendre qu'entre plusieurs évidences reconnues, l'une puisse être plus ou moins grande que l'autre.

» Si quelqu'un me disait qu'un cercle est moins cercle qu'un autre, je lui demanderais : Les points de la circonférence du cercle dont vous me parlez sont-ils ou ne sont-ils pas également éloignés de son centre ? S'il me répondait que leur distance est inégale ; pourquoi donc, lui dirais-je, l'appellez-vous un cercle ? il lui en manque la propriété la plus essentielle. Si, au contraire, il me répondait que leur distance est égale, je lui dirais alors : Comment pouvez-vous dire qu'il est moins cercle ? n'a-t-il pas le même caractère et les mêmes propriétés que l'autre ? Ce sera aussi ma réponse à celui qui me dit qu'une évidence...

» — Quoi ! l'interrompis-je, une vérité ne peut-elle faire plus ou moins d'impression, ou ne peut-elle être mieux ou plus clairement conçue ? Une évidence ne peut-elle se présenter à mon esprit avec plus de netteté qu'une autre ? — Oui, monsieur, me répondit-il ; mais ce n'est pas de leur différence entre elles, c'est de la disposition de votre esprit, que dépend l'impression que vous en recevez : dès que vous ne voyez pas un objet avec toute la clarté que comporte son évidence, il est certain que vous n'avez pas la disposition convenable pour le bien voir.

» — Mais, mon Père, ajoutai-je, l'évidence augmente à mesure qu'elle est étayée d'un plus grand nombre de preuves ; elle est alors plus grande que quand elle n'en a qu'une seule en sa faveur. On se rend bien plus aisément à l'empire de la vérité, lorsqu'on la reconnaît dans toutes les parties d'un objet, que lorsqu'on ne l'aperçoit qu'à l'aide du raisonnement. S'il n'en était pas ainsi, pourquoi ceux qui veulent persuader multiplieraient-ils les preuves et les fortifieraient-ils les unes par les autres ? Pourquoi vous-même me feriez-vous de si grands raisonnements pour me prouver la vérité des faits que contient l'Évangile, si ce n'était que vous savez que l'évidence a ses degrés, et que telle preuve peut persuader telle personne, auprès de laquelle d'autres n'ont pu réussir ?

» — Non, monsieur, me répondit-il, l'évidence une fois établie, le nombre des preuves n'y peut rien ajouter. Dès que ma raison aperçoit la vérité par l'évidence d'une démonstration ; je suis parvenu au dernier degré de clarté auquel on peut arriver, et je ne puis aller plus loin. Les autres preuves peuvent contenir une lumière très-vive, mais je la voyais déjà dans la première démonstration ; ce n'est pas une augmentation, mais une reproduction de la même clarté.

» Je ne dis pas néanmoins qu'il ne soit pas utile et même nécessaire de montrer la vérité par des preuves diverses et multipliées. Leur multiplicité n'augmente pas son évidence intrinsèque et réelle : dès qu'elle existe, elle ne peut manquer d'être ; elle ne peut devenir plus grande : mais les esprits sont différents ; et celui qui n'apprécie pas la force d'une raison, peut être frappé par la clarté d'une autre. Si je multiplie mes preuves, ce n'est point pour augmenter l'évidence de la chose que j'avance, mais pour me prêter à la différente disposition des esprits.

» On aurait tort de dire qu'on doit préférer une évidence plus grande à une qui l'est moins, puisqu'il ne peut y en avoir ni de plus grandes ni de moindres. On peut avoir l'évidence de deux vérités qui paraissent contraires; il ne reste alors d'autre parti que de les concilier; et quand la raison, après tous ses efforts, ne peut parvenir à y réussir, elle reconnaît son insuffisance et s'humilie; mais elle ne peut en rejeter aucune, ni dire, je préfère ce qui est plus évident, puisqu'une évidence ne peut en détruire une autre. Elles doivent subsister toutes deux, soit qu'on découvre ou non le moyen de les concilier.

» Par exemple, je sais bien évidemment que je suis libre; non-seulement la raison me l'apprend, je le sais encore par expérience; par mes remords, par mon repentir, par mon sentiment intime. Malgré tout cela, je suis convaincu que Dieu sait ce que je dois faire, parce que je ne peux concevoir Dieu sans une prescience infailible et absolue de tout. Dieu sait donc ce que je dois faire, et il ne peut se tromper; par conséquent je ne puis manquer de faire ce que Dieu a prévu que je ferai.

» Comme je suis libre de ne pas faire ce qu'il est cependant indispensable que je fasse, j'ai ici deux évidences, l'une de ma liberté, et l'autre de la prescience divine; toutes deux paraissent se contredire, et la raison humaine est insuffisante pour les concilier. Que fera-t-elle donc? rejettera-t-elle l'une? préférera-t-elle celle qui lui paraît la plus évidente? comment discernera-t-elle celle qui l'est à un plus grand degré? L'homme se croira-t-il un automate, un agent passif? se regardera-t-il comme un instrument aveugle qui ne peut douter de la prescience de Dieu? ou, au contraire, pour reconnaître sa justice et sa bonté, doutera-t-il de sa science infinie?

» La raison ne fera ni l'un ni l'autre; elle se reconnaîtra libre, parce qu'elle a le sentiment intérieur de sa liberté. Elle adorera la prescience divine; et si elle ne peut concilier l'une avec l'autre, elle se pénétrera de sa propre faiblesse. Elle s'avouera que Dieu n'a point voulu nous révéler tous ses secrets, ceux surtout dont la connaissance ne nous est pas nécessaire. Elle sera convaincue que cette difficulté, dont la solution échappe à sa faible capacité, n'en saurait être une aux yeux de la Divinité, et que ce que nous ne concevons pas à présent, peut se développer un jour à notre intelligence. Faites-en l'application, et poursuivons.

» *Troisième sophisme.* Votre raisonnement suppose l'absurdité des dogmes du christianisme, et toute votre difficulté naît de cette supposition. Mais comment pourrez-vous la prouver? Nous avouons que ces dogmes sont obscurs et incompréhensibles; que la faible raison humaine ne peut les pénétrer, et qu'elle ne les comprendra que lorsqu'ils lui seront dévoilés par celui qui nous les propose maintenant pour exercer notre foi; mais avouer cela, et dire qu'ils sont absurdes et contradictoires, sont deux choses bien différentes et séparées par un intervalle immense. La raison humaine peut-elle donc tout comprendre, tout expliquer? et suffit-il qu'elle

n'entende pas une chose pour la regarder comme absurde ? De ce qu'elle ne peut concilier deux propositions , s'ensuit-il nécessairement qu'elles soient contradictoires ? Ne serait-il pas plus conséquent de regarder comme au-dessus de notre raison ce qui lui paraît opposé ?

» Pour assurer avec quelque fondement qu'une proposition est absurde , il faudrait avoir une connaissance entière et parfaite de toutes les idées qu'elle contient ; et pour savoir si elles se contredisent ou s'excluent , il faudrait être sûr d'en bien connaître les rapports et les conséquences ; autrement on risque fort de ne pas trouver la vérité : tel qui juge sans cette connaissance préliminaire et indispensable jugera mal. Si , ne voyant que les parties qui s'offrent sous un aspect contradictoire , il n'aperçoit pas et ignore celles qui eussent pu lui faire trouver le nœud secret qui doit concilier les contradictions apparentes , il est absolument impossible de juger bien un objet qu'en ne connaît pas à fond.

» A présent , je vous demanderai : Quel est le mortel qui peut connaître tous les rapports et toute l'étendue de nos mystères ? quel est celui qui a pu sonder toutes leurs profondeurs ? quel est l'homme à qui Dieu a révélé tous ses secrets ? ne saurait-il y avoir pour nous des vérités inaccessibles ? L'homme , qui se trompe si souvent sur tout ce que ses sens lui présentent , prétendrait-il pénétrer d'un regard assuré tous les secrets du Ciel ? Si sa science est inférieure à celle de Dieu , comment ose-t-il nommer absurde ce qu'on lui prouve que Dieu a révélé ?

» Comment jugera-t-il lui-même , quand il n'a pas reçu de la nature des organes propres à la connaissance des vérités surnaturelles ? Quand les objets que renferme la révélation qu'on lui présente , sont non-seulement hors de sa portée , mais encore excentriques , placés hors de sa sphère , et d'un ordre qui ne permet pas à son intelligence d'y atteindre , ne lui suffit-il pas qu'on lui prouve et qu'on lui démontre qu'ils viennent de Dieu ? Les hommes seront-ils assez insensés , pour comparer à la force de la vérité divine , les faibles efforts d'une raison aussi orgueilleuse qu'impuissante ?

» Qu'entend-on par l'absurdité d'une chose ? La réunion de qualités incompatibles qui s'excluent les unes les autres , ou la soustraction de quelqu'une de ces qualités essentielles. Comment pourra-t-on nommer absurde ce qui ne peut être intimement et entièrement connu ? Quelle est la qualité essentielle d'un mystère ? C'est d'être obscur ; car s'il ne l'était pas , il cesserait d'être un mystère. Quel est son objet ? D'exciter notre foi et d'enchaîner notre raison. Il faut donc qu'un mystère nous présente des objets discordants en apparence , puisque s'ils étaient aussi clairs et aussi simples que ce que nous appelons les premiers principes , la foi deviendrait inutile , le système de la religion serait détruit en entier , et le christianisme ne serait pas ce que Dieu a voulu qu'il fût.

» Pour décider donc que nos mystères sont absurdes , nous ne devons point examiner s'ils confondent notre raison , ou s'ils sont au-dessus de nos propres connaissances : tel doit être leur attribut

essentiel ; et loin que de là on puisse en conclure qu'ils sont absurdes , le comble de l'absurdité est de dire qu'ils sont tels ; puisque cette contradiction apparente est un attribut si essentiel des mystères , que , sans elle , ils ne sauraient exister.

» Si je vous disais que l'existence de Dieu me paraît absurde , parce que je ne puis concevoir l'immensité infinie de ses perfections , vous me diriez que si je pouvais les comprendre , elles ne seraient plus ni immenses ni infinies. Votre raisonnement est le même , et je vous fais la même réponse que vous seriez autorisé à me faire. Vous dites : Les mystères sont incompréhensibles , obscurs , ils paraissent absurdes , donc ils ne peuvent être certains ; et si l'on ne m'en prouve l'existence , je ne dois pas les croire. **Moi , je vous dis : Si vous pouviez comprendre les mystères , s'ils ne vous présentaient aucune difficulté , ils cesseraient d'être mystères. Comment pouvez-vous conclure l'impossibilité d'une chose , d'après le principe même qui constitue sa nature ? Ou bien , je vous demanderai : Peut-il exister un mystère qui soit clair , et conforme aux idées simples et naturelles ? Ce ne sont donc ni leur obscurité ni leurs contradictions apparentes qui doivent nous arrêter ; nous devons nous borner à examiner si vraiment ils ont été révélés ou non. Pour rendre ceci plus sensible , reportons-nous au temps où vivait Jésus-Christ ; supposons qu'un homme vienne écouter ses prédications , et qu'il l'entende dire : Je suis le Messie prédit par les prophètes ; je suis le Fils de Dieu et la vérité éternelle , qui viens enseigner aux hommes le chemin du Ciel ; je viens répandre mon sang pour les réconcilier avec mon Père justement irrité contre eux : supposons qu'en même temps il lui dévoile tous les autres mystères qu'il a révélés dans le cours de sa mission. Un discours aussi extraordinaire remplit cet homme d'étonnement et confond sa raison : il répond à Jésus-Christ , qu'il lui est impossible de croire ce que non-seulement il ne peut comprendre , ce qui est obscur et invraisemblable , mais qui lui paraît encore contraire aux lumières évidentes de sa raison.**

» Supposons que Jésus-Christ lui réplique : Mon Père veut conduire les hommes au Ciel par le sacrifice et la soumission de la foi ; il exige d'eux qu'ils se rendent semblables aux enfants , qui , dans leur innocence simplicité , croient même ce qu'ils n'entendent pas ; il veut donner son royaume aux simples et aux humbles , et non aux âmes orgueilleuses qui n'ont de confiance que dans elles-mêmes. L'incrédule lui demande : Qui m'assure que tu me dises la vérité ? Mon témoignage , réplique Jésus-Christ , ne serait rien , s'il n'était pas autorisé par celui qui m'a envoyé ; mais je te donnerai des preuves de ma mission par des miracles si éclatants , qu'ils te persuaderont que je suis envoyé de Dieu , et qu'il parle par ma bouche. Ma doctrine confond toutes tes idées et te paraît opposée à la raison ; mais quand tu verras le pouvoir que Dieu m'a donné sur les hommes et sur toute la nature , tu ne pourras douter que je ne te parle en son nom.

» Pour dissiper tous tes doutes , je veux que ta raison soit juge , et que tes sens te servent de témoins ; leur témoignage est plus simple et plus persuasif , parce qu'il résulte des faits. Amenez-moi sans distinction tous les malades ; qu'ils s'approchent de moi , et ma seule parole les guérira ; il n'est pas même nécessaire , nommez - les seulement , et , quoique absents , ils seront guéris. Amenez des possédés , et je les délivrerai. Je ressusciterai les morts ; je mourrai moi-même , parce que ma mort doit sauver le monde entier ; mais , au bout de trois jours , je sortirai de mon tombeau , triomphant et glorieux , et je reviendrai parler aux hommes.

» Achevons de supposer que Jésus-Christ l'ait rendu témoin de ces miracles étonnants , que pourra lui dire cet homme si indocile dans le principe ? Lui dira-t-il que , malgré les prodiges dont il a été témoin , il ne peut croire les dogmes qu'il lui enseigne , parce qu'ils sont absurdes ? Ce discours serait d'un insensé ; dès qu'il le voit opérer par la vertu de Dieu , il ne doit pas douter de la vérité de ce qu'il dit ; et quelque opposés à sa raison que ces dogmes lui paraissent , il doit s'humilier et la faire céder à des témoignages si frappants.

» Dira-t-il que , quoique les miracles soient certains , ils ne suffisent pas pour triompher de sa répugnance naturelle ? Par là il détruira la plus sûre de toutes les preuves ; il établira le pyrrhonisme le plus insensé et le plus atroce ; il inculpe Dieu de mensonge ; il ôte à sa divine parole le signe extérieur et sensible qui la fait distinguer de celle des imposteurs ou des faux prophètes. D'ailleurs , on lui répondrait : Dieu ne permet ces miracles que pour manifester par eux , que celui qui les fait en son nom ne peut errer dans la doctrine.

» Si , comme vous , il répond que les miracles sont clairs et évidents , mais que la contradiction des dogmes est encore plus claire et plus évidente , on lui dira que cette répugnance imaginaire ne prouve autre chose que la faiblesse et les limites de son intelligence ; que la clarté et l'évidence des miracles doit suppléer à celles qui manquent aux mystères ; que la contradiction apparente dans les dogmes , loin de combattre l'authenticité des mystères , sert à la prouver ; que Dieu peut soumettre l'homme à croire ce qu'il ne comprend pas , sans que personne puisse oser lui en demander raison ; qu'il est impossible que Dieu fasse des miracles en faveur d'une fausse doctrine ; enfin , que l'homme a assez éprouvé la faiblesse et les illusions de sa raison , même dans les choses visibles et naturelles , pour ne pas se fier à elle , surtout dans des objets au-dessus de sa portée et qui lui sont si supérieurs.

» Dieu , pourrait-on lui ajouter , ne veut pas vous constituer le juge des dogmes ; vous ne le pouvez pas d'ailleurs , puisque votre faiblesse ne vous permet pas même de les concevoir. Des objets aussi sublimes sont au-dessus de la sphère de votre intelligence ; mais vous pouvez juger des miracles ; non - seulement

vosre raison les reconnoit, ils tombent encore sous vos sens. Ce sont des actions simples et positives ; il vous est aisé de les apprécier et de les comparer ; vous avez des principes certains pour les connoître , et des règles infaillibles pour vous assurer de leur certitude.

» Dieu a fait des miracles pour les faire servir de base à votre foi et de préservatif contre l'erreur. La clarté qu'il n'a pas voulu que vous trouviez dans les dogmes, il vous la prodigue abondamment lorsqu'il s'agit de miracles. Il vous dispense du travail ingrat et pénible de sonder des mystères dont votre faible raison ne saurait pénétrer la profondeur ; il vous conduit par la voie certaine des faits sensibles , pour convaincre l'esprit le plus borné , sans aucune peine et sans aucun danger. Respectez donc le dogme, et qu'il obtienne toute votre confiance , puisque c'est Dieu qui l'a révélé ; mais soumettez à votre examen les miracles , et décidez si Dieu les a faits.

» Dans cette supposition, monsieur, que reste-t-il à faire à cet incrédule , si ce n'est d'examiner de bonne foi les miracles de Jésus-Christ ? Tel est le cas où nous nous trouvons. Tous les raisonnemens sur le dogme ne peuvent produire que de stériles efforts , et notre raison ne parviendra jamais à pénétrer ses mystères : toute notre discussion doit donc se borner à l'examen des faits. La seule question que nous devons agiter consiste à savoir si Jésus-Christ est Dieu ; s'il l'est , tout ce que nous disons contre le christianisme ne peut être qu'un blasphème ou une erreur ; et pour que notre raison.... » Ici je l'interrompis , et lui dis :
 » — Sans doute , s'il était possible de prouver que Jésus-Christ est Dieu , vous auriez raison.... Mais qui peut prouver une telle absurdité ? « Vous revenez à vos idées, me dit-il ; je vous ai prouvé que nous n'avons ni le droit ni les moyens de qualifier d'absurdité ce que nous ne pouvons bien connoître. »

Je l'avoue , mon cher Théodore , que j'étais accablé par le poids de ces raisons ; autant leur nouveauté m'étonnait , autant j'étais forcé d'admirer la logique et la force d'un raisonnement qui , en dépit de moi-même , me paraisait clair et évident. Il m'était impossible d'y trouver un côté faible , un vice que je pusse attaquer. Honteux de ma défaite , mais ne voulant pas l'avouer , je ne lui opposai que des mots sans suite et dépourvus de sens : « Ces discours , ajoutai-je , sont vagues , et ce serait une discussion interminable. Passons à d'autres objets : dites-moi , mon Père..... »

Il m'interrompit , en me disant : « Vous allez me proposer d'autres objections de la même nature , et je ne pourrai vous faire que la même réponse. Ce sera une dispute vraiment interminable : rien n'est plus facile que d'élever des difficultés sur les choses les plus claires et les plus évidentes : que sera-ce donc sur celles qui sont aussi relevées et aussi sublimes ? Ici la raison humaine n'aperçoit les objets qu'à travers une obscurité si profonde , à l'aide d'une si faible clarté , que le plus léger

nuage suffit pour l'offusquer, et que le moindre sophisme est capable de la troubler.

» Rappelez-vous ce philosophe grec, à qui un sophiste prétendit prouver qu'il n'y avait et ne pouvait y avoir aucun mouvement dans la nature. Les sophismes qu'il faisait valoir étaient si spécieux et ses raisons si captieuses, que le philosophe, après une longue discussion, ne sachant plus que répondre, se mit à marcher, en disant : Osez nier le mouvement.

» Telle est dans les hommes leur manière de penser et d'agir ; les faits sensibles et palpables leur font beaucoup plus d'impression que les raisonnements les plus solides et les vérités spéculatives les mieux établies. Vous me ferez des objections sans fin, vous entasserez argument sur argument ; je vous répondrai sans cesse et sans fin ; et, après nous être tous deux bien fatigués, nous nous retrouverons au même point sans avoir avancé d'un pas.

» Il est si facile de trouver des difficultés à tout, que de semblables discussions ne se terminent jamais ; elles ressemblent à l'hydre de la fable ; la tête qu'on vient de lui couper, se remplace par celle qui renaît aussitôt.

» Cette méthode si facile de contester tout sans rien résoudre, est tellement propre à séduire les ignorants, qu'elle devient l'arme favorite des incrédules et des propagateurs de l'incrédulité. Ils élèvent des difficultés sans nombre ; et comment n'en trouverait-on pas dans des objets obscures et relevés, lorsque que ceux qui sont les plus visibles, les plus palpables, nous en présentent tant ? Ils entassent donc objections sur objections, sophismes sur sophismes. Aux réticences de la mauvaise foi se joignent la malignité et la calomnie, il en résulte une réunion de fausses lueurs qui en imposent à ceux qui ne sont pas instruits.

» On leur répond, mais en vain ; ils ne daignent pas lire ces réponses ; ils feignent de les ignorer ; et ceux qui viennent après eux reproduisent les mêmes difficultés, comme si personne n'y eût jamais répondu. Aujourd'hui on nous présente comme une nouveauté ce qu'ont écrit *Celse, Porphyre et Julien*, dans les premiers siècles de l'Eglise ; leurs erreurs furent alors foudroyées par les premiers Pères ; n'importe, à chaque siècle les incrédules les reproduisent ; ils les ont renouvelées dans le nôtre avec la même confiance. Des lecteurs imprudents ou curieux s'empresment de lire des ouvrages écrits avec chaleur, parés des agréments et des grâces du style ; mais ils se gardent bien de lire les réponses, qui sont plus sérieuses et qui demandent un peu plus d'examen. C'est ainsi qu'ils avalent le poison à longs traits, repoussent l'antidote, et que l'erreur, renouvelée sans cesse, se propage sans fin.

» Abandonnons donc cette méthode. Si nous voulons découvrir sérieusement la vérité, cherchons-la dans elle-même : examinons si la religion chrétienne vient de Dieu ; si Jésus-Christ, qui vint la prêcher au nom de Dieu, a prouvé sa mission d'une manière assez claire et assez évidente pour que la raison, livrée à ses pro-

pres lumières, ne puisse résister à la conviction; en un mot, voyons si Jésus-Christ est Dieu. Vous sentez déjà que cette seule question décide tout. Si l'on prouve que Jésus-Christ est Dieu, quel homme d'un jugement sain, et avec la plus faible idée de la vérité et de la souveraineté de Dieu, n'en conclura pas nécessairement et infailliblement qu'il faut croire tout ce qu'il nous dit, et obéir à tout ce qu'il nous ordonne ?

» Au lieu de nous arrêter aux accessoires, à des faits de peu d'importance et à des objections auxquelles on peut répondre, et qui, sans cela même, ne prouveraient que les bornes de notre entendement, attachons-nous au fond de la question; examinons si les bases sur lesquelles repose le christianisme sont solides et certaines, ou futiles et méprisables. Si les incrédules eussent, en étudiant la religion, suivi cette méthode, s'ils eussent cherché cette preuve fondamentale, s'ils l'eussent considérée dans son ensemble et dans l'harmonie qui la constitue, ils eussent aperçu la lumière divine dont elle brille; ils se seraient bien donné de garde de la calomnier par tant de faussetés, d'inepties et d'erreurs.

» L'origine et les progrès du christianisme sont donc l'objet le plus important de notre examen. Nous nous assurerons si les hommes, qui ont propagé sa doctrine au nom de Dieu, nous ont montré par leurs actions et leurs vertus les titres de leur mission; nous remonterons jusqu'à Jésus-Christ, qui, étant le vrai fondateur du christianisme, a dû donner de la sienne les preuves les plus claires et les plus indubitables. Comment se présente ici la question? Nous assurons que Jésus-Christ est Dieu, et l'incrédule le nie; nous citons en preuves les faits de Jésus-Christ, les incrédules les nient sans donner de preuves contraires, et se bornent à alléguer leur impossibilité apparente, leur obscurité, la prétendue contradiction des mystères, et la répugnance de leur raison. Vous reconnaissez d'abord l'avantage qu'à celui qui n'affirme qu'en prouvant, contre celui qui nie sans rien prouver. Des milliers de négations sans fondement ne peuvent détruire une seule preuve bien établie.

» D'ailleurs, celui qui nie doit au moins examiner les preuves qu'on lui présente, pour pouvoir les mépriser si elles sont illusoires, ou pour s'y rendre si elles sont sans réplique.

» Cette méthode épargne beaucoup de temps et aplanit bien des difficultés. Supposons un instant, qu'après avoir examiné toutes les preuves que j'allègue en faveur du christianisme, vous les trouviez frivoles, et que vous puissiez prouver leur fausseté ou leur faiblesse; la discussion se termine, et je n'ai plus de moyens de vous persuader. Si, au contraire, je vous prouve évidemment que Jésus-Christ est Dieu, si votre raison est subjuguée par la force de mes preuves, la discussion se termine encore, parce qu'alors tout autre argument devient sans force, toute autre difficulté disparaît ou est détruite. Une vérité démontrée détruit par elle-même tout ce qu'on peut imaginer pour l'affaiblir ou la combattre.

« La raison humaine, toujours condamnée à l'obscurité, toujours incertaine sur ce qui ne tombe pas sous nos sens, pourra proposer de nouvelles objections, mais je lui imposerai silence, en disant : Jésus-Christ qui est Dieu l'a dit. Si je peux y répondre, je le ferai sans doute ; si je ne le puis pas, j'avouerai la faiblesse de mes lumières. Elle insistera sur l'évidence de son objection ; je répondrai que, comme il est évident que Jésus-Christ est Dieu, je m'en tiens à sa parole ; qu'il ne peut y avoir deux évidences en opposition, et qu'ainsi les objections ne peuvent être vraies, quand même elles en auraient l'apparence. J'avouerai qu'elles me paraissent opposées ; mais ne pouvant douter de la vérité de Jésus-Christ, et sachant bien qu'il a dit ce que je soutiens, je suis obligé de conclure que cette opposition n'est qu'apparente, et qu'il y aura un moyen de concilier ce qui me semble évident, avec l'immuable vérité que je dois reconnaître dans Jésus-Christ ; ou enfin, si ma raison peut m'induire en erreur, je n'oublierai pas que la Vérité éternelle, qui est Jésus-Christ, ne peut jamais me tromper.

» — J'avoue, mon Père, lui dis-je, que vous m'étonnez ; je ne puis que rendre hommage à vos connaissances et à votre jugement ; mais je vous vois parler avec tant de certitude et de conviction, que si je ne vous connaissais, je ne pourrais m'empêcher de vous prendre pour un insensé ou un fanatique. Vous prétendriez persuader à un homme sensé que ce Jésus-Christ, que les Juifs crucifièrent à Jérusalem comme un malfaiteur, était Dieu ? Le croyez-vous vous-même possible, et pouvez-vous imaginer que si ce fait eût pu être prouvé avec évidence, un événement si grand, si extraordinaire et d'une telle importance, eût été méconnu des Juifs, des Romains, de tant de nations éclairées, et d'un si grand nombre d'illustres philosophes ? Le délire de la démence pourrait-il s'étendre jusque-là ?

» — Monsieur, me répondit-il, vous en jugez ainsi ; mais si vous aviez la patience d'entendre les preuves, que je puis vous présenter ; si vous en reconnaissiez la force, au point que, malgré toute l'étendue de votre sagacité, votre raison n'y pût résister, que me diriez-vous alors ? — Que cela ne peut être, lui répliquai-je, et que je ne perdrai jamais mon temps à écouter les illusions de l'ignorance. Un Homme-Dieu ! non un homme tel qu'on pourrait le concevoir ; mais un homme pauvre et obscur, un malheureux condamné par sa nation à un supplice infamant ! Je trouverais moins extravagant encore le culte que les Egyptiens rendaient à l'ogon.

» — Si vous daigniez écouter mes raisons, repartit-il, il pourrait arriver que cette extravagance disparût à vos yeux. Faites cet effort, ou au moins jouissez de la satisfaction de nous faire rougir de notre ignorance. Je suis, parmi mes confrères, l'un des moins instruits de la maison ; je ne puis pas me méfier de ma cause, mais je dois me défier de mes propres forces ; et comme nous avons ici des hommes très-instruits, et plus capables que

moi de vous montrer la vérité, permettez que je vous présente l'un d'eux, et ayez la patience de l'entendre. — Non, mon Père, lui répondis-je; c'est vous qui m'avez parlé avec une jactance qui m'a étonné, c'est par vous que je dois être convaincu. Votre humilité n'est plus admissible; n'oubliez pas que vous m'avez dit avec la plus grande assurance que vous me prouveriez évidemment que la religion chrétienne est la vraie, et que Jésus-Christ est Dieu.

» — Non, monsieur, non, je ne l'oublierai pas; et si vous vous contentez de mes faibles moyens, je vous obéirai. Plein de confiance dans la bonté de ma cause, dans les secours et l'inspiration du Ciel, je peux, par divers moyens, répondre à votre attente. La plus belle et la plus grande démonstration de la religion chrétienne résulte de son majestueux ensemble, de cette immense réunion de ses parties, de l'harmonie et de la proportion qui y règnent, et qui depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours prouvent, soit collectivement, soit isolément, qu'elle vient et ne peut venir que de Dieu. Mais il serait trop long d'entrer dans l'exposition de ces détails, qui pourraient lasser votre patience; je me bornerai à vous prouver que la religion chrétienne est la seule véritable, et que Jésus-Christ, son fondateur, est Dieu. Ces preuves étant très-multipliées, je ne vous en proposerai que quelques-unes, afin que vous puissiez m'indiquer celles qui vous auront le plus frappé. Leur choix m'est indifférent; quoiqu'elles diffèrent entre elles, elles ont pourtant toutes un point de réunion, qui consiste à démontrer la divinité de la religion et celle de son fondateur.

» Si je vous prouve, monsieur, que, dès le commencement du monde, Dieu lui promit un Messie; qu'ensuite, par son inspiration, les prophètes l'annoncèrent, et caractérisèrent sa venue d'une manière non équivoque, qu'ils en fixèrent le temps, et circonstancièrent les faits qui devaient le faire reconnaître; si je vous prouve que ces mêmes prophètes justifièrent leur inspiration, non-seulement par des miracles, mais par des prédictions antérieures de plusieurs siècles aux divers événements qu'ils annonçaient, sans pouvoir les connaître autrement que par une inspiration divine, et qui s'accomplirent néanmoins toutes à la lettre, comme l'attestent des témoignages qu'on ne peut révoquer en doute; si je vous prouve que Jésus-Christ parut dans le temps indiqué par les prophètes, portant avec lui tous les signes qu'ils avaient annoncés; qu'il accomplit tout ce qui avait été prédit de lui; qu'il fit un grand nombre de prédictions qui toutes se sont vérifiées avec le temps; vous avouerez que, de tant de preuves réunies, énoncées avec la plus grande clarté, il résulte d'une manière évidente qu'une religion fondée sur de pareils fondements doit être divine, puisque Dieu seul peut donner aux hommes la connaissance des événements à venir, et que seul il a pu leur donner le pouvoir de faire des miracles pour prouver leur mission, puisqu'enfin tout ce que disent les prophètes, à l'aide d'une

pareille autorité, est nécessairement vrai, puisqu'ils le tiennent de Dieu.

» Abstraction faite de tous ces faits, si je vous prouve avec la même évidence que Jésus-Christ et ses disciples firent publiquement des miracles si notoires et si incontestables, que les ennemis mêmes de l'Homme-Dieu furent forcés de les reconnaître, vous avouerez que la religion qu'ils prêchaient est la véritable; puisqu'ils ne pouvaient opérer des prodiges au-dessus des forces humaines, sans en avoir reçu le pouvoir de Dieu, et qu'il est impossible que le Dieu de vérité accorde une pareille puissance à des imposteurs qui prêcheraient une fausse doctrine.

» Sans entrer dans une aussi grande discussion, si je vous prouve un seul fait, par exemple, que Jésus-Christ promit, avant de mourir, qu'il ressusciterait, et qu'en effet il ressuscita, qu'il parla à diverses personnes et conversa avec elles, vous ne pourrez pas vous dispenser de le reconnaître pour Dieu; car il n'y a que Dieu qui puisse ressusciter par sa propre vertu.

» Si je vous prouve.... — C'en est assez, mon Père, lui dis-je en l'interrompant, n'allez pas plus loin : prouvez - moi avec la clarté et l'évidence que vous m'annoncez, que Jésus-Christ ressuscita, et je n'en veux pas davantage. Si vous me démontrez que Jésus-Christ mourut véritablement, et qu'après sa mort il revint dans le monde accomplir sa parole; si vous me le prouvez d'une manière assez claire et assez évidente, pour que la raison la plus éclairée et la plus défiante soit réduite à ne plus douter, je m'avouerai vaincu.

» Mais, mon Père, jusqu'à présent on n'a vu personne ressusciter, et je vous prévins que je n'admettrai pas de ces preuves que vous jugez ordinairement suffisantes pour croire aux miracles que rapportent vos chroniques. Pour que j'admette un fait si étonnant et si surnaturel, je demande des preuves plus fortes et plus évidentes que pour croire que *Jules - César* fut le premier empereur de Rome, et que *Brutus* lui donna la mort en plein sénat.

» — J'espère, me dit-il, vous en donner de plus grandes et de plus nombreuses. Je vous dirai même, dès à présent, que votre choix est très-judicieux; cet événement est le fait le plus fondamental de notre religion, et sert de base à tous les autres. « Si Jésus - Christ n'est pas ressuscité, dit *saint Paul*¹, notre foi est vaine. » Si le fait est vrai, il s'ensuit que tous les autres le sont.

» D'un autre côté, la résurrection est un événement isolé, que l'on peut examiner sous tous les rapports, puisqu'il ne tient à aucun autre. Je consens bien volontiers que toute la discussion se réduise à un seul point décisif; de quelque côté que soit la victoire, toute autre discussion cesse. Ce point est en même temps le plus important; la résurrection seule de Jésus-Christ décide des espérances des chrétiens, aussi étendues qu'elles sont cer-

¹ 1 Corinth. xv. 17.

taines , et sur elle seule se fonde le malheur des incrédules , aussi terrible qu'il est assuré.

» Pour remplir avec succès la tâche que je me suis imposée , je dois : 1^o vous exposer les raisons des chrétiens pour croire à la résurrection de Jésus-Christ , et les motifs qui les portent à assurer la vérité de ce fait ; 2^o vous prouver que ces raisons et ces motifs sont si évidents qu'ils doivent nécessairement convaincre toute raison saine et non pervertie ; 3^o vous exposer avec franchise , et sans rien dissimuler , les raisonnements que les incrédules y opposent. Je vous laisserai à juger vous-même de la force des uns et des autres : vous prononcerez. Je vous exposerai ensuite les conséquences de l'incrédulité , afin que vous puissiez décider vous-même de celles qui sont les plus justes et les plus naturelles , ou les plus absurdes et les moins admissibles.

» En suivant cette méthode , il sera plus aisé de reconnaître la partie faible du système du christianisme ou de celui des incrédules. Il est impossible de ne pas rencontrer enfin quelques-unes de ces conséquences absurdes qui contrarient la saine raison et dont la fausseté se manifeste bientôt , soit eu égard aux règles de la bonne logique , soit par rapport au jugement d'un sens droit. Si , après vous être livré à cet examen , il vous paraît qu'au lieu d'être claires et évidentes , mes preuves sont illusoire et frivoles ; si , en dépit de ce que je pourrai vous dire , vous persévérez à prétendre que la résurrection de Jésus-Christ est opposée à la raison et lui répugne , j'aurai perdu ma cause , la discussion sera terminée , et je m'abstiendrai de mes importunités.

» Mais si vous ne pouvez défendre votre opinion , sans en venir à des conclusions ou des conséquences évidemment contraires au sens commun ; si , pour vous soustraire à leur force , vous êtes obligé de recourir à des principes faux ou contradictoires , ou de les soutenir par des assertions incertaines et douteuses ; si vous ne pouvez résoudre mes difficultés que par des subterfuges ou des divagations qui vous éloignent du point essentiel de la difficulté ; si , pour échapper à des raisonnements pressants et méthodiques , vous vous trouvez contraint d'embrouiller la discussion ou de l'obscurcir par l'impuissance de répondre d'une manière directe et précise aux raisons que je vous présenterai : alors vous reconnaîtrez que votre opinion n'est pas véritable , et que les chrétiens ont le droit de leur côté. Voulez-vous accepter cette proposition ?

» — Mon Père , lui répondis-je , mon unique désir est de connaître la vérité ; je ne puis avoir d'autre intérêt , et intimement persuadé que vous entreprenez une tâche impossible , que le zèle seul de votre religion , qui vous égare , vous porte à tenter , je vous promets sincèrement d'abjurer mes opinions dans leur totalité. Je vous écouterai avec défiance pour ne pas me laisser éblouir ; mais vous ne trouverez en moi ni obstination ni orgueil ; car s'il était possible que vous parvinssiez à me persuader , il serait de mon propre intérêt de quitter le chemin de l'erreur.

» — D'après cette assurance , me dit-il , plein de confiance dans le secours du Ciel , j'entreprendrai ma tâche ; je sais que ce n'est pas celui qui plante et qui arrose , mais Dieu , qui donne l'accroissement au fruit. Il est déjà tard , renvoyons à demain notre entretien : mais songez que la religion tient à un ordre surnaturel ; qu'elle ne peut se régler uniquement d'après les idées humaines ; que la parole de Dieu est en elle-même forte et efficace , mais qu'elle ne produit son effet que lorsqu'elle est écoutée avec l'esprit propre à la recevoir , et le désir sincère de la vérité ; un esprit mal disposé peut l'entendre sans en être touché , surtout s'il s'attache plus à la partie qui lui paraît faible pour la combattre , qu'à ce qui peut entraîner sa conviction ; que la vérité est fille de Dieu et descend du Ciel ; que la lumière céleste peut seule nous la faire connaître , et que nous devons tous recourir au Père de toutes lumières ; moi , pour purifier mes lèvres , et pour présenter la vérité sans la profaner ou l'affaiblir ; vous , pour l'aider à pénétrer jusqu'à votre cœur et à y faire fructifier la semence divine.

» N'oubliez pas , monsieur , que Dieu se communique aux humbles et repousse les superbes ; éloignez de vous le désir d'une curiosité vaine et présomptueuse. Demandez-lui la docilité et la simplicité ; soyez persuadé qu'il ne vous a conduit ici que pour vous sauver de l'erreur et vous ramener dans le sein de son Eglise. Si , par une obstination coupable , vous ne résistez pas à sa grâce , bientôt votre âme sera pénétrée de sa parole divine ¹.

» Il ne me reste qu'une chose à vous demander. Quand j'aurai commencé à vous détailler mes preuves , daignez ne pas m'interrompre : vous en sentirez vous-même le motif ; toutes se lient et s'enlacent les unes avec les autres ; les premières sont enchainées aux dernières ; elles se tiennent toutes. Une difficulté à laquelle il faudrait répondre , une réflexion qui viendrait nous arrêter , nous feraient perdre le fil de la discussion et nous en éloigneraient. Je vous prie donc très-instamment d'avoir la patience de m'entendre sans m'interrompre ; ensuite vous me direz tout ce qu'il vous plaira , et je tâcherai de vous satisfaire autant qu'il sera en mon pouvoir. » Je le lui promis , et il me quitta en me renvoyant au lendemain.

Je ne pourrais te peindre , mon cher Théodore , l'état où il me laissa , ni te décrire la situation de mon cœur , et l'effet que ses discours avaient produit sur mon âme. Je me trouvais semblable à un homme qui se prépare à un grand voyage , ou à qui l'on a promis de découvrir des choses étonnantes et nouvelles. Les sentiments que j'éprouvais se confondaient et se contraiaient. L'imperturbable tranquillité du Père me faisait appréhender quelque-

¹ L'orgueil a presque toujours été l'obstacle qui a empêché le fruit des discussions sur la religion. Le philosophe ne veut pas connaître la vérité , il veut briller : peu lui importe que les raisons du chrétien soient convaincantes , il n'écoute pas ; il ne veut qu'une chose , avoir le dernier mot.

fois de succomber , et pour m'encourager j'avais besoin de réfléchir, à la clarté de mes principes et à l'autorité des grands hommes qui les ont suivis et soutenus.

Je m'étonnais surtout de l'assemblage monstrueux qui me présentait , dans le même homme , tant d'éloquence et de talent , tant d'instruction unie à une logique aussi saine , et en même temps tant de crédulité et de fanatisme ; sûr de la bonté de ma cause , il me semblait que je pourrais parvenir, en me jouant, à le désabuser, et à lui faire avouer que , s'il n'était pas un charlatan qui s'appliquait à préconiser ses remèdes , il s'était laissé éblouir et séduire par de faux raisonnements.

Alors je pensais à toi et à nos amis ; je me disais : aucun d'eux ne s'avise d'imaginer que demain j'ai un rendez-vous avec un fanatique qui doit m'instruire de sa religion , et qui a l'absurde prétention de me convaincre. Mais que me restait-il à faire ? Il fallait bien me tenir caché quelque temps dans ce monastère , pour laisser dissiper la rumeur occasionnée par la mort de l'étranger , et pouvoir reparaitre sans danger. Le hasard , me disais-je , m'a conduit ici ; puis-je m'empêcher de converser avec une personne à qui j'ai tant d'obligations , et me dispenser de la supporter ?

Qui sait si cette aventure ne sera pas l'une des plus éclatantes de ma vie ? Je connaîtrai , par expérience , les moyens que le fanatisme met en usage pour parvenir à ses fins ; et si , changeant de situation , au lieu d'être converti , je parvenais moi-même à convertir le Père !..... Oh ! cela serait plaisant , et me fournirait une bonne occasion d'en rire avec mes amis ; j'aurai en même temps rendu un grand service à mon bienfaiteur , que sa douceur et sa modestie rendent si recommandable.

Ces réflexions me poursuivirent jusqu'au lendemain. Ma première l'apprendra ce qui en résulta. Adieu , mon cher Théodore.

LETTRE HUITIÈME.

Le philosophe à Théodore.

» Nous nous sommes donné rendez-vous aujourd'hui , me dit le Père lorsqu'il se fut assis , pour examiner les plus grands miracles qui puissent jamais exister : la résurrection et l'ascension publique de Jésus-Christ ; non-seulement ils sont grands en eux-mêmes , ils le sont encore par leur liaison intime avec les autres miracles et les autres actions de sa vie. Si la résurrection est

certaine , tout le reste est certain ; Jésus-Christ est Dieu , et tout ce que Jésus-Christ a dit est la vérité : ces conséquences sont absolument nécessaires. Ainsi la preuve seule de ces miracles établit la sainteté de sa mission , sa divinité , son Évangile , sa doctrine , son Eglise , en un mot , tout le christianisme.

» Remarquez que ces miracles , si grands , si étonnants , si difficiles à croire et même à imaginer , s'ils étaient supposés , sont les plus faciles à prouver et les plus évidents ; ce sont ceux en faveur desquels se réunissent les preuves les plus positives et les plus indubitables. Pour ôter toute excuse aux incrédules , on dirait que la Providence a voulu que ces miracles qui prouvent tout , et qui sont la base fondamentale de la religion , fussent les plus faciles à établir.

» Examinons d'abord les faits historiques reconnus universellement. Personne ne révoque en doute que , sous le règne d'*Auguste* , il naquit à Bethléem , village de Judée , un homme nommé Jésus , qui fut crucifié à Jérusalem , sous le règne de *Tibère* , et tandis que *Ponce-Pilate* était gouverneur de la province. Ce fait est prouvé non-seulement par les chrétiens qui l'adorent , mais encore par les Turcs qui le vénèrent , et par les Juifs eux-mêmes , qui dès-lors lui donnèrent par mépris le surnom de l'instrument de son supplice , qu'ils appliquent encore à tous les chrétiens.

» Les gentils font aussi mention de Jésus-Christ : *Suétone* lui donne le nom de *Chrest* , qui est celui de *Christ* mal prononcé ; *Tacite* , parle positivement de sa mort ; *Pline* rapporte que les chrétiens l'adoraient comme leur Dieu ; il dit qu'ils étaient des gens vertueux , auxquels on ne reprochait qu'un attachement excessif à leur religion ; *Lucien* , se moquant des chrétiens , dit que leur Dieu mourut sur une croix , qu'il leur persuada qu'ils étaient tous frères , et qu'ils abandonnèrent la religion de leurs pères pour suivre les lois du Crucifié.

» *Julien* , qui ne pouvait nier ni son crucifiement ni ses miracles , employa ses efforts à les diminuer : il dit que l'on faisait beaucoup de bruit des miracles de Jésus-Christ ; mais que , tant qu'il vécut sur la terre , il ne fit rien d'extraordinaire , à moins que l'on ne regarde comme une merveille de rendre la vue à quelques aveugles , la santé à quelques paralytiques , et de guérir de l'esprit malin quelques énegumènes : tout cela n'était rien à ses yeux , parce qu'il croyait que d'autres avaient fait la même chose. *Philostrate* , pour persuader la même chose , inventa les miracles d'*Apollonius* : les Juifs avaient répandu que , si Jésus-Christ avait fait des miracles , c'était parce qu'il avait découvert la véritable prononciation du mot *Jéhovah*. Pitoyables subterfuges , qui néanmoins mettent en évidence la certitude des faits.

» *Celse* , le plus habile et le plus grand ennemi des chrétiens , ne se borne pas à reconnaître l'existence de Jésus-Christ ; il avoue une grande partie des faits rapportés par les évangélistes ,

sa naissance, sa fuite en Egypte, ses voyages dans les bourgs et les villages, pour y prêcher et y faire des miracles; il rapporte comment il fut trahi et livré, enfin sa passion et sa mort. A la vérité il s'applique à couvrir de ridicule les faits qu'il rapporte; mais mon but actuel n'est pas de montrer la fausseté de ses raisonnements; *Origène* l'a fait; il me suffit, pour le moment, d'indiquer qu'il reconnaît la réalité des faits et de citer son témoignage.

» Il est donc hors de doute que Jésus-Christ mourut sur la croix, et que lui-même l'avait prédit à diverses reprises à ses disciples, leur ajoutant qu'ils ne se désolassent pas, et qu'il ressusciterait le troisième jour¹. Personne ne met en doute la prédiction, puisque non-seulement elle était publique à Jérusalem avant sa mort, mais même qu'elle fut le fondement de sa condamnation. Les témoins l'accusèrent devant les juges d'avoir dit² qu'il détruirait et réédifierait le temple en trois jours; c'était une des figures sous lesquelles il prophétisait sa mort et sa résurrection; figure que les Juifs entendaient dans le même sens, puisqu'ils vinrent dire à *Pilate*: « Seigneur³, ce séducteur, pendant qu'il vivait, a dit: Je ressusciterai le troisième jour; ordonnez donc que son sépulchre soit gardé pendant trois jours, afin que ses disciples ne viennent pas l'enlever pendant la nuit, et ne disent au peuple qu'il est ressuscité d'entre les morts. *Pilate* leur répondit: Cette imposture serait pire que la première; vous avez des gardes, prenez vos mesures comme vous le jugerez à propos. Ce fait ne saurait être contesté.

» Observons, avant d'aller plus loin, que Jésus-Christ avait fait cette prédiction diverses fois et de différentes manières, en annonçant que les principaux d'entre les prêtres, les scribes et les docteurs de la loi seraient les auteurs de sa mort⁴. Il eût donc pu l'éviter, s'il l'eût voulu; il lui suffisait de se transporter ailleurs; mais, loin de là, il blâme et censure *Pierre*, qui voulait le dissuader de mourir. Il est donc clair que sa mort était non-seulement libre, mais qu'il la considérait comme utile, nécessaire, et devant produire des effets avantageux. Quels eussent-ils pu être, si sa mort n'eût été que celle du commun des hommes, et s'il n'eût pas été certain de ressusciter comme il le promettait, puisque sa résurrection pouvait seule rendre sa mort utile?

» Observons encore que la veille du jour où il mourut, il fonda une institution que personne ne fit et ne fera jamais, qui fut destinée à perpétuer la mémoire de sa mort, et n'eut d'autre but que de la rappeler. Il ordonne positivement que ses disciples répètent cette commémoration, la renouvellent et la fassent en mémoire de sa mort⁵. Il ne leur dit pas de la faire jusqu'à ce qu'il ressuscite, mais jusqu'à ce qu'il revienne. Ainsi il ne se borne pas à

¹ Matth. xviii, 22, 30 et x. 34. Luc, ix, 22 et xxvii, 63, Marc, ix.

² Matth. xxvi, 61.

³ Matth. xxvii, 64.

⁴ Marc, viii, 31, 32 et 33,

⁵ Luc, xxii, 19 et i Corinth., xi, 24.

assurer qu'il ressuscitera bientôt, il promet de revenir à la fin des siècles. Jésus-Christ prévit donc sa mort, la souffrit volontairement, s'y prépara, et consola ses disciples par l'espérance de sa résurrection.

» Quand Jésus-Christ faisait ces prédictions, quand il prescrivait de les renouveler en sa mémoire et en son exemple, jusqu'à ce qu'il revint à la fin des siècles, ou il était sûr de sa résurrection, ou il ne l'était pas; s'il ne l'eût pas été, qu'aurait alors signifié sa conduite? Elle eût été celle d'un homme insensé dont l'extravagance ne peut se caractériser. Quels pouvaient être ses desseins? Quel intérêt, quel objet pouvait-il avoir? Quelle illusion pouvait produire un homme prêt à mourir, et dont la mort allait bientôt détromper tout le monde et prouver qu'il n'était qu'un misérable mortel et un vil imposteur?

» Pourquoi alors n'eût-il pas fui pour éviter la mort? Il était bien encore temps de le faire pendant qu'il soupait. Que signifierait alors la cérémonie qu'il institua en mémoire de son corps? Quelle mémoire mérite un corps destiné à devenir la dépouille de la mort, qui continue à en subir les lois ordinaires, et dont la corruption ne peut se dérober à l'œil de ses disciples? Un homme, qui tromperait ainsi, ne serait non-seulement ni vertueux ni sage, il ne serait qu'un vil et méprisable imposteur, également stupide et insensé; or, la vie, les actions et les discours de Jésus-Christ démentent la possibilité d'une pareille hypothèse.

» Examinons notre objet d'un autre côté. Jésus-Christ était sûr de ressusciter; mais il ne pouvait l'être que par le sentiment d'une vertu puissante et divine, qui le mettait en état d'opérer ce prodige; d'une vertu qui lui avait déjà servi à rendre la vue aux aveugles, la santé aux malades et la vie aux morts. Il en résulte que ces miracles furent certains, parce que celui qui peut ressusciter de lui-même peut aussi ressusciter les autres. Il en résulte que Jésus-Christ devait les tenir pour tels, et que s'il les eût crus faux, il n'eût pu croire à la vérité de sa résurrection: il en résulte enfin que, s'il les croyait certains, ils ne pouvaient manquer de l'être, parce que les faits étaient de telle nature, qu'il est impossible que celui qui en est l'auteur se trompe lui-même.

» Il n'était pas possible que Jésus-Christ se fût figuré qu'avec un peu de pain il avait nourri une fois cinq mille hommes, et quatre mille une autre fois; qu'il avait ressuscité le fils de la veuve de *Naim*, la fille de *Jaire*, *Lazare* de Béthanie; qu'il eût fait marcher *Pierre* sur les eaux, et opéré une infinité d'autres prodiges, si ces faits n'eussent été certains; et celui qui en est l'auteur est digne de croyance, quand il prédit sa résurrection.

» Il est indubitable que Jésus-Christ non-seulement prédit sa mort, mais aussi toutes les circonstances qui l'accompagnèrent; ce fut même la principale plainte que l'on rendit contre lui dans son procès. Il est constant qu'il avait dit, en présence de la

multitude qui le suivait¹ : Quand je serai élevé de dessus la terre ; j'attirerai tout à moi. Il est constant aussi que les personnes qui l'entendaient , le comprirent dans le même sens où Jésus-Christ le disait ; c'est-à-dire qu'il mourrait , et par la mort de la croix , puisqu'ils se disaient entr'eux² : Comment celui-ci serait-il le Messie , puisqu'il dit qu'il mourra attaché sur une croix , tandis que le Messie doit vivre éternellement ? Jésus-Christ insista en répétant : Il convient que le Fils de l'homme meure de cette manière. Il est donc clair que non-seulement il prophétisa sa mort , mais encore la nature de son supplice , et dans un temps où personne ne pouvait en avoir connaissance.

» Ce n'est pas tout encore : peu après il instruisit ses apôtres de toutes les circonstances de sa mort , dont la plus grande partie était de nature à ne pouvoir être prévue par personne³. Allons-nous-en , leur dit-il , à Jérusalem ; là le Fils de l'homme sera livré aux gentils : *Il sera outragé , tourné en ridicule , fouetté et crucifié* ; on lui crachera au visage , et il mourra couvert d'opprobres. Plusieurs siècles auparavant , les prophètes avaient déjà prédit que telles seraient les circonstances qui accompagneraient la mort du Messie. Et Jésus-Christ lui-même avait déclaré qu'il était le Messie , et que toutes les prophéties devaient s'accomplir sur lui ; et alors il ne fait autre chose que d'annoncer à ses disciples que le temps est arrivé où elles doivent toutes s'accomplir , et il ne leur déclare qu'après les avoir bien exprimées.

» Je dis maintenant : aucun mortel , sans le secours d'une lumière divine , ne peut connaître le moment de sa mort , et encore moins les circonstances qui doivent l'accompagner. Il n'est personne qui ne sente que cette connaissance de l'avenir est au-dessus des bornes de l'esprit humain , et que cette connaissance est entièrement réservée à la Divinité.

» Il est donc indubitable que Jésus-Christ les a toutes prédites avec des détails également positifs et circonstanciés. Si l'histoire nous confirme que les évènements ont correspondu aux prédictions , l'entendement humain ne peut résister à l'induction qui en résulte , que celui qui prophétisait avec une si grande certitude ce qui s'est accompli si ponctuellement , voyait à l'aide d'une lumière supérieure à celle qui est accordée aux hommes. Que sera-ce , si à ces prédictions essentielles on en ajoute une quantité d'autres qui , par leurs détails , leur enchaînement mutuel et leur multitude , sont moins susceptibles de calculs , de conjectures et de combinaisons ? C'est ainsi , par exemple , qu'il a prophétisé qu'il serait livré pour de l'argent ; qu'il a exprimé le prix de cette trahison et l'emploi que l'on en ferait , la distribution de ses vêtements , le tirage au sort de sa tunique , la présentation du fiel , et mille autres circonstances de détail qui ne

¹ Jean. Cap. xii. 32.

² Jean. Ibid. 34.

³ Matth. Cap. xx. 49.

tenaient à aucuns plans et qui s'exécutèrent exactement à la mort de Jésus-Christ, afin que les prophéties qui devaient s'accomplir à la mort du Messie se vérifiassent : *Ut adimplerentur Scriptura*, dit un évangéliste¹; et *Ut adimpleatur Scriptura*, dit un autre².

» L'histoire nous rapporte que Jésus-Christ avait prédit à tous ses apôtres que l'un d'eux devait le livrer; qu'il prédit à *saint Pierre* qu'il devait le renier trois fois, ajoutant que, malgré cette faiblesse, sa foi ne serait point en défaut, et qu'après sa conversion il assurerait celle de ses frères. Elle nous dit encore que, baigné de pleurs, il prédit à Jérusalem qu'elle serait détruite, rasée jusqu'aux fondements, et mille autres choses éventuelles, qui dépendaient de causes libres, qui pouvaient bien ne pas arriver et que l'on ne pouvait conjecturer. Ces circonstances sont d'une telle nature, qu'étant incertaines et devant être cachées dans les mystères profonds de la science divine, l'on eût réputé pour fou et regardé comme un téméraire celui qui les aurait assurées si longtemps d'avance. Et comme il est indubitable que Jésus-Christ les a assurées, ou il faut en conclure qu'il était le plus téméraire des hommes, ou s'empresser d'interroger l'histoire, pour voir si elles se sont accomplies de manière à ne laisser aucun doute et à ne pouvoir être attribuées au hasard. Cette vérification facile établira l'idée que l'on doit se former d'un prophète.

» Si l'histoire confirme que toutes ces prophéties si circonstanciées, si minutieuses, en apparence, se sont accomplies ponctuellement, il est impossible de résister à l'induction qui en résulte, que cet homme était inspiré, qu'il était un vrai prophète; et, dans le cas où se trouve Jésus-Christ, il en résulte qu'il était le *Messie* et qu'il était Dieu. Il n'est pas possible à un jugement sain de ne pas sentir l'évidence de cette induction, et il est très-facile de prouver ce que j'avance en l'examinant en détail.

» Il est prophète : parce que celui qui prédit des événements futurs, dépendants de causes casuelles et libres, hors de tout calcul et de toute combinaison humaine, ne peut manquer de l'être, surtout lorsque, par leur multitude et leur obscurité, le bon sens ne peut les attribuer au hasard.

» Si Jésus-Christ est prophète inspiré et véritable, il ne peut manquer d'être le Messie, parce qu'il disait qu'il l'était, et que celui que Dieu inspirait par une lumière divine, qui était le garant de sa sincérité, ne pouvait mentir; parce que, prédisant sa mort et toutes ses circonstances, telles que les prophètes les avaient annoncées pour la mort du Messie, il prouvait par leur accomplissement qu'il l'était vraiment? Et s'il avait prouvé qu'il était prophète, en prédisant sa mort avec les circonstances qui l'accompagnèrent, il prouvait aussi qu'il était le Messie, puis-

¹ Matth. xxvi. 56.

² Jean. xiii. 48.

qu'il mourut de la mort et de la manière dont le Messie devait mourir.

» Bien plus, il prouvait encore qu'il était Dieu, parce que non-seulement il prédit ce que Dieu seul pouvait savoir, mais encore qu'il exécute ce que Dieu seul peut faire. Celui qui connaît le secret des cœurs, qui pénètre les intentions les plus cachées des hommes, et qui sait ce qu'ils doivent faire avant qu'ils en aient connaissance, et peut-être même lorsque ce qu'ils feront est en opposition à leur propre sentiment, participe nécessairement à la lumière de Dieu : *scrutans corda et renes Deus*; enfin, si tout ce que Jésus-Christ a prédit, quoique ses prédictions fussent si multipliées et portassent sur des faits impossibles à prévoir, s'il ne se trompa jamais, on est bien forcé de reconnaître que l'Esprit divin parlait par sa bouche, et qu'il ne pouvait mentir. S'il a prédit aussi sa propre résurrection, comme l'on ne peut en douter par le témoignage de ses propres accusateurs, il faut bien, avant de rien résoudre par notre jugement, voir si ce qu'il a dit se vérifie par les événements.

» Celui qui a prédit tant de choses si obscures et si dépendantes du libre arbitre des hommes, qui n'a jamais varié dans aucune de ses prédictions, ni dans celles qui regardent sa mort et les circonstances de sa mort, que personne ne pouvait prévoir, vient maintenant à prédire sa résurrection; puis-je moins faire que de suspendre mon jugement jusqu'au temps où sa prédiction pourra se vérifier? Examinons donc les témoignages de l'histoire, pour voir s'ils sont conformes aux prophéties; ne nous arrêtons qu'à ceux qui sont tellement certains, si publics et si notoires, qu'il ne soit plus possible de douter de leur authenticité: mais avouons auparavant que si ces témoins étrangers attestent qu'il ressuscita comme il l'avait prédit, ils fortifient infiniment cette prédiction anticipée.

» Après avoir examiné la disposition de Jésus-Christ, voyons celle où se trouvent les prêtres, les scribes et les pharisiens; suivons la relation que firent les soldats destinés à garder le sépulcre, et qu'ils gardèrent si mal: l'examen de ces circonstances peut répandre beaucoup de lumière dans l'examen d'un fait si important et si essentiel.

» Les pharisiens, les docteurs de la loi, et en général tous ceux qui composaient le grand conseil, mus par la haine qui les porta à faire mourir Jésus-Christ, craignirent que ses disciples n'enlevassent son corps et ne répandissent qu'il était ressuscité. Leurs démarches auprès de *Pilate*, l'acharnement qu'ils mirent à solliciter la mort de Jésus-Christ, les instances qu'ils firent pour qu'on mit une garde qui pût empêcher l'enlèvement du cadavre, doivent persuader qu'ils firent tout ce que la prudence la plus recherchée leur conseillait, pour ne pas compromettre leur honneur, leurs opinions, et pour empêcher que leur injustice fût dévoilée.

» Il était donc naturel que leurs efforts s'appliquassent à ren-

dre facile aux soldats une garde qui ne devait pas durer plus de trois jours ; il ne l'était pas moins pour eux de choisir des hommes qui eussent toute leur confiance , qui ne se laissassent pas suborner , et qui , par négligence ou autrement , ne souffrissent pas qu'on dérobat un corps qu'il leur importait de conserver dans le sépulcre dans son intégrité.

» Mais qu'arrive-t-il ? Malgré l'établissement de cette garde , malgré de si grands soins , le dimanche matin , le corps ne se trouve plus dans le sépulcre , et on ignore comment il a disparu. Qu'est-il devenu ? qui l'en a tiré ? comment est-il sorti ? les soldats se seraient-ils laissé gagner à force d'argent ? mais qui peut les avoir corrompus ? Ce ne sont pas ses disciples , puisqu'ils sont pauvres et dispersés , puisque la crainte les a fait fuir. Comment des hommes sans moyens , et qui par la fuite se dérobent chacun de leur côté au danger qui les menace , auraient-ils imaginé de corrompre des soldats chargés des ordres des principaux de la nation , et qui eussent hasardé leur vie , si l'on fût venu à vérifier leur négligence ou leur trahison ?

» Les disciples auraient-ils été l'enlever à main armée , sans que les soldats eussent osé s'opposer à eux ? Mais comment supposer dans ces derniers une telle timidité , et croire que les disciples , qui pendant la passion et à la mort de leur Maître donnèrent tant de preuves de la leur , se transforment tout-à-coup en hommes déterminés , qui entreprennent d'enlever de vive force , et des mains des soldats , le cadavre de celui qu'ils abandonnèrent par crainte pendant qu'il était vivant ? D'un autre côté , ce n'est plus là ce que les gardes rapportent.

» Que disent-ils donc ? Que les disciples l'enlevèrent pendant qu'ils dormaient ; vaine et frivole excuse d'une troupe qui oublie son devoir. Où et dans quel temps a-t-on jamais vu les soldats se livrer tous au sommeil , sans placer une sentinelle qui veille et les avertisse ? Ce sont là les premiers rudiments de la discipline militaire de tous les siècles et de toutes les nations. Peut-on présumer qu'une précaution si simple échappe à une troupe chargée si expressément de la garde d'un corps dont on craint l'enlèvement ? Si , malgré toute l'in vraisemblance d'une semblable imprévoyance , ces soldats s'en sont rendus coupables , comment n'ont-ils pas été punis ? et , d'autre part , comment , s'ils étaient endormis , ont-ils pu savoir si ce sont les disciples de Jésus-Christ qui ont enlevé son corps ?

» Tout cela est incompréhensible ; mais ce qui m'étonne le plus , c'est que le grand conseil ou sanhédrin ne cherche point , pour son honneur et pour l'intérêt public , à constater la vérité des faits. Pourquoi se contente-t-il d'une excuse si frivole et si peu vraisemblable , que personne ne pourra l'admettre ? En effet , cet évènement produit dans Jérusalem une telle rumeur , qu'un grand nombre d'habitants se convertissent ; en un seul jour , cinq mille personnes crurent à la résurrection et adorèrent l'homme qu'ils venaient de faire crucifier : n'était-ce donc pas le moment de prouver l'enlèvement du corps et d'arrêter les progrès de la séduction ?

» Pourquoi le conseil ne prend-il pas le parti de détenir cette garde infidèle ? pourquoi ne fait-on pas le procès des soldats qui la composaient ? Ils sont dans Jérusalem : le grand conseil est investi de tout pouvoir et de toute autorité ; son honneur est compromis ; il lui importe également de punir la négligence de ses agents , de faire constater leur perfidie , et de les forcer à indiquer ceux qui les auraient subornés , ou à déclarer comment ils se sont laissés surprendre. Ce soin était aussi indispensable pour justifier leur conduite relativement à la mort de Jésus-Christ , que pour détromper le peuple , qui commençait déjà à se déclarer ouvertement en faveur de Jésus-ressuscité.

» Il y a plus encore : cinquante jours après la mort de Jésus-Christ , et à l'époque de la fête qu'on nomme Pentecôte , les apôtres et leurs disciples se répandent dans l'enceinte de Jérusalem ; ils y publient dans les rues et dans les places , à haute voix et de toutes leurs forces , que Jésus-Christ est ressuscité , qu'ils l'ont tous vu , qu'il leur a apparu plusieurs fois , qu'ils lui ont parlé , qu'ils l'ont touché , qu'il était monté au Ciel en leur présence et devant beaucoup d'autres personnes , et qu'enfin il leur avait envoyé l'Esprit saint qui était en eux , et par la vertu duquel ils pouvaient faire et faisaient en effet des miracles ¹.

» Il était au moins temps alors pour le conseil de s'occuper de cette affaire , et d'imposer silence aux imposteurs qui troublaient le peuple , qui séduisaient les simples , qui profanaient la religion et avilissaient le culte établi. Il devenait instant de faire connaître que ces mêmes faussaires étaient ceux qui avaient enlevé le corps ; il convenait donc qu'il les fit arrêter , qu'il les forçât à confesser la vérité , qu'il les confrontât avec les soldats. Il convenait qu'il s'assurât de *Nicodème* et de *Joseph d'Arimathie* , pour les contraindre à déclarer ce qu'ils avaient fait de ce corps , et que l'imposture fût enfin reconnue et découverte. C'est la marche qu'on doit toujours suivre pour constater les délits et connaître les coupables.

» Eh bien ! ce conseil , si empressé de hâter la mort de Jésus-Christ , si actif et si soigneux lorsqu'il s'agissait de placer une garde près de son tombeau , ne prit aucune de ces précautions ; il se contenta de faire citer les apôtres pour leur défendre de prêcher au nom de Jésus-Christ , et les menacer des châtimens les plus sévères , en cas de récidive : remarquez qu'il n'ose plus les accuser d'avoir enlevé le corps de Jésus-Christ , tandis que les gardes dormaient.

» Il est donc clair que leur politique leur suggéra de passer les faits sous silence , et de les laisser tomber dans l'oubli , attendu qu'ils n'auraient pu persuader à personne que les disciples avaient enlevé le corps de leur Maître. Qui eût pu croire que des hommes si pauvres , si timides , si peu nombreux , se fussent réunis pour une entreprise difficile , telle que celle d'enlever la pierre d'un tom-

¹ Voyez les Actes des Apôtres , n. 20.

beau, d'en rompre le sceau, et d'enlever un cadavre d'un sépulcre, sous les yeux mêmes de la garde choisie pour l'entourer, le défendre, et qui n'y avait été placée que pour s'opposer à cet enlèvement ?

» Quelle apparence peut-il y avoir que les soldats se fussent livrés au sommeil à tel point que les disciples pussent tranquillement, et sans crainte d'être aperçus, prendre le temps nécessaire pour une opération si longue et si pénible, pour un travail qui exigeait du temps et de la liberté pour agir, qui ne pouvait se faire sans bruit, puisqu'il s'agissait de soulever une pierre énorme, d'en rompre le sceau, de délier le corps, de le dépouiller du suaire qui l'enveloppait, et de tout le linge dont il était couvert, ainsi que l'attestent toutes les relations qui nous sont parvenues.

» Nous avons examiné la conduite des Juifs, suivons à présent celle des apôtres. Ils disent unanimement qu'ils ont vu et parlé à ce Jésus qui avait été crucifié. Admettons que cette assertion, quoique unanime, soit mensongère; pour le supposer, il faut bien supposer aussi qu'ils se fussent concertés entre eux; sans cela, il leur devenait impossible d'être d'accord, et dès-lors leurs témoignages différents eussent constaté leur fourberie. Les uns auraient dit oui, les autres non; l'un aurait annoncé son apparition à un grand nombre; un autre à un moindre, ou à un seul d'entre eux; les uns eussent raconté d'une manière, les autres d'une autre. Et si, parmi eux, il y en eût eu un de sincère et de bonne foi, il eût dit qu'il n'avait rien vu. Il faut donc indispensablement supposer que ces hommes s'étaient réunis pour publier unanimement, et avec une constance qui les exposait à la mort, des faits incroyables par leur nature, et dont eux-mêmes connaissaient la fausseté. Cela se peut-il? non, et voici mes motifs.

» On n'a jamais vu et il n'est pas raisonnable de penser qu'un homme, sans y être excité par un grand intérêt, s'expose aux supplices et à la mort, pour soutenir avec opiniâtreté et constance un fait incroyable que lui-même sait être faux. Si, par l'effet d'un prodige, il se trouvait quelqu'un capable d'une pareille disposition, il serait extravagant d'imaginer qu'elle pût être commune à plusieurs personnes réunies, ce n'est point là la marche du cœur humain.

» Combien cette impossibilité morale ne s'augmente-t-elle pas, lorsqu'on voit les mêmes personnes, dans qui l'on suppose cette disposition absurde, donner en d'autres occasions des preuves d'une conduite toute contraire, et de nombreux témoignages de prudence et de timidité! Combien ne serait-il pas absurde de l'attribuer à des personnages distingués par leurs vertus, à des hommes convaincus qu'un mensonge en matière si grave serait un délit incompatible avec la vie éternelle; des hommes enfin qui, si la résurrection n'est pas vraie, eussent été les premiers trompés; qui dès-lors eussent vu clairement que celui qu'ils avaient pris pour le Messie, n'était qu'un imposteur, et dès-lors eussent cessé d'avoir intérêt à soutenir une fausseté absolument inutile!

» Comment , d'autre part , pourra-t-on concevoir qu'un accord entre des hommes capables d'une telle iniquité , puisse subsister longtemps , et imaginer qu'il ne s'en trouve aucun qui , pour éviter le supplice , ne révèle aux Juifs l'imposture qu'ils ont soutenue , et le détail de ces circonstances ? Pourra-t-on penser que des hommes , qui trahirent Jesus pendant qu'il vivait , lui aient été fideles après sa mort , au péril de leur vie ? Tant qu'il avait vécu , ils pouvaient conserver quelques espérances ; a sa mort , si elle eût été comme celle des autres hommes , que pouvaient-ils attendre , si ce n'est des misères , des tourments , des supplices et la honte de s'être laissés abuser par un imposteur ?

» Ces mêmes disciples persuadés que leur Maître était le Messie , s'étaient promis de ne pas l'abandonner ; ils disaient : Allons mourir avec lui ; malgré cela , dès qu'ils le virent arrêté , leur timidité prévalut et les porta à fuir ; ils l'abandonnèrent entre les mains de leurs ennemis. Qui croira que ces mêmes hommes , le voyant mort , et détrompés de l'avoir cru le Sauveur du monde , puissent avoir le courage d'inventer et de soutenir , en vertu d'un accord inique , un mensonge inutile et auquel personne ne voudra ajouter foi ?

• Quel droit , quelle autorité auraient-ils pour persuader un fait aussi inouï ? quel avantage peuvent-ils trouver à le soutenir ? quel effet en peut résulter pour eux , si ce n'est le déshonneur de leur nation , qu'ils entachaient du crime le plus atroce ? Comment ces hommes simples , sans intérêt et sans but quelconque , ont-ils soutenu le fait de la résurrection avec une constance si marquée ? Comment n'ont-ils jamais varié , et comment se peut-il qu'aucun ne se trouble ni ne se dédise ; que tous souffrent les plus grands tourments et jusqu'à la mort la plus cruelle , en affirmant sans cesse qu'ils ont vu ce qu'aucun d'eux n'aurait vu ? L'imagination ne peut concevoir ce dernier degré d'une folie concertée et convenue entre des esprits si différents.

» Non-seulement cet accord aurait dû se faire entre les douze apôtres , mais entre les disciples qui étaient déjà nombreux. Jésus-Christ apparut à beaucoup de personnes , et en différentes occasions ; quelquefois aux femmes , à qui il ordonna de dire à leurs frères , qu'ils se rendissent en Galilée où il les précéderait ; d'autres fois à Pierre seul ; d'autres fois aux douze réunis. Tantôt il les cherche quand ils pèchent , et il rend leur pèche plus abondante ; tantôt il leur apparait au moment où ils se réunissent pour prier ; tantôt il se met à table au milieu d'eux , il mange , il boit avec eux ; tantôt il leur donne ses instructions , et leur rappelle ce qu'il leur avait enseigné avant de mourir ; une fois enfin il le montre à plus de cinq cents qui se trouvaient réunis ¹.

» On le voit encore convaincre un disciple incrédule ; il lui fait toucher ses pieds et ses mains , il lui découvre la blessure de son côté , et lui dit : Mets ici ton doigt , regarde mes mains , et

¹ Corinth. xv. 6.

ne sois pas incrédule. Une autre fois il apparaît à deux de ses disciples qui allaient à Emmaüs ; il parle longtemps avec eux et leur explique l'Écriture ; dans une autre occasion il les unit , et leur ordonne d'aller enseigner les nations et les baptiser au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit.

» C'est de là que provient le grand nombre des témoins de la résurrection. *Saint Paul*, dans une de ses épîtres, dit que Jésus apparut une fois à cinq cents disciples réunis ; et il ajoute que , nonobstant la mort de plusieurs d'entre eux , la plus grande partie était encore en vie. Je demande si *saint Paul*, prêchant une religion dont le premier principe est la vérité , se fût permis d'affirmer un fait pareil , s'il n'en eût pas été sûr ? si un apôtre , qui , pour recueillir le fruit de son zèle , devait accrédi-ter sa vé- racité , eût osé citer des témoins tout prêts à le démentir ? Je demande encore s'il est possible que , sans motif et sans intérêt , tant de personnes différentes par leur caractère et par leurs conditions s'accordent à affirmer un fait qui , s'il n'était certain , serait ridicule et absurde : je dis que cela ne peut ni s'imaginer ni se concevoir.

» Si l'on veut supposer que ces témoins en ont imposé , il faut se livrer alors à d'autres suppositions inadmissibles : il est certain que tant que Jésus-Christ vécut et qu'ils furent ses disciples , ils se montrèrent aussi pusillanimes et aussi faibles que les hommes ordinaires. Ils ne montrèrent pas d'autres sentiments que ceux qu'inspirent l'amour de sa propre conservation. Ils suivaient Jésus-Christ , dans la persuasion qu'il était le Messie ; mais ils appréhendaient excessivement la mort ; le Sanhédrin les glaçait d'effroi ; et , dès qu'ils se voyaient en danger , ou exposés à quelques risques , ils recouraient à Jésus-Christ pour qu'il les délivrât.

» Comment ces hommes , confondus dans la foule du peuple et si accessibles à la crainte , seraient-ils tout-à-coup , après la mort de Jésus-Christ , devenus capables d'une entreprise aussi téméraire que celle d'inventer une imposture invraisemblable , et de la soutenir avec tant d'opiniâtreté ? Où auraient-ils puisé un caractère nouveau et une fermeté qui n'appartiennent point à la faiblesse humaine ? Leur cœur a donc changé ? Leur raison a donc changé aussi ? Qui a opéré en eux ce changement ? Ils ont vu mourir Jésus-Christ ; ils ne peuvent plus rien espérer de sa présence ; pour quoi ne fuient-ils pas ? pourquoi ne se déroberent-ils pas à tous les regards ? Si Jésus-Christ les a séduits , s'il n'est pas ressuscité , que gagneront-ils à être reconnus pour ses disciples ? Quelle espérance pourraient-ils conserver , lorsqu'ils ont vu celui qui leur avait promis la vie éternelle ; qui leur a dit qu'il était la résurrection et la vie , sujet comme les hommes au pouvoir de la mort ?

» Explique qui pourra la contradiction frappante de leur conduite : tandis qu'ils espéraient en Jésus-Christ , ils craignaient tout ; maintenant qu'ils ne peuvent plus espérer en lui , ils ne craignent rien. Quand ils pensaient servir Dieu en souffrant pour Jésus-Christ , qu'ils croyaient son envoyé , ils étaient timides et lâches ; mainte-

nant qu'ils voient qu'ils se sont faussement attachés à lui ? puisqu'ils ont été détrompés par la mort de Jésus-Christ, non-seulement ils le défendent avec autant d'intrépidité que de force, ils inventeraient encore un mensonge, dans lequel, outrageant la Divinité, ils se déshonoreraient eux-mêmes : qui concevra jamais un contraste aussi frappant ?

» Admettons que les apôtres et les disciples de Jésus-Christ aient eu, par l'effet de leur ignorance et de leur imprudence, la hardiesse de concerter entre eux une imposture aussi grossière ; qui imaginera qu'une nouveauté si étrange, telle qu'étant certaine elle pouvait être à peine crue, ait pu s'accréditer étant fautive ? Qui concevra qu'il ait été possible de bien concerter des faits si compliqués et si divers entre tant de personnes différentes ? Comment les uns n'auraient-ils pas raconté d'une manière, et ceux-là d'une autre ? La diversité de leurs rapports n'eût-elle pas éventé l'imposture ? Tous peut-être n'auraient pas consenti à appuyer ce mensonge ; un seul eût suffi pour les découvrir tous. Ils devaient s'attendre à être dénoncés, parce qu'ils étaient pauvres ; leur imposture les conduisait infailliblement aux tourments, à la prison et à la mort ; tandis que celui d'entre eux qui aurait découvert la vérité, se conciliant la faveur des grands de l'état, se fût ouvert la carrière de la fortune et des honneurs. Un seul qui, ayant participé à cet accord, eût eu la crainte très-naturelle d'être démenti par quelqu'un des autres, suffisait pour déconcerter le projet, et anéantir tout autre témoignage.

» Telles sont les conséquences et les contradictions palpables qu'il faudrait indispensablement admettre dans l'hypothèse d'un accord concerté entre les apôtres et les disciples. Mais envisageons la chose différemment : admettons, pour un moment, la vérité de la résurrection ; alors tout s'éclaircit, tout s'explique sans peine ; rien de plus naturel que tout ce qui est arrivé ; les faits que rapporte l'histoire deviennent tous vraisemblables, toutes les difficultés s'aplanissent. Je vais vous en convaincre en vous en présentant les faits ; vous verrez qu'il n'en est aucun qui ne soit simple, qui ne soit public et notoire, indubitable et constant, certain et avéré, et que tous s'établissent par les autres faits de l'histoire, sans qu'il soit possible ou raisonnable de les nier et même de les révoquer en doute.

» Tant que Jésus-Christ vécut, ses apôtres et ses disciples étaient des hommes grossiers, ignorants et timides ; dès qu'ils virent leur Maître détenu, ils prirent la fuite et l'abandonnèrent. *Pierre*, le premier d'entre les apôtres, le plus attaché à Jésus-Christ et le plus courageux de tous, le renia trois fois, par la crainte seule que lui inspira une servante ; presque tous l'abandonnèrent au moment de sa mort ; tout cela est possible, vraisemblable, et personne ne peut le nier.

» L'on ne peut pas contester davantage qu'après la mort de Jésus-Christ, ces mêmes hommes, comme remplis d'un nouvel esprit, se répandaient dans les places et les rues de Jérusalem, en publiant

que Jésus, crucifié par les Juifs, était le vrai Messie, l'envoyé de Dieu, le libérateur d'Israël, promis aux patriarches et annoncé par les prophètes; enfin, qu'il était le Rédempteur du monde. D'où vient ce changement subit? De ce que Jésus était ressuscité comme il l'avait prédit. Ils l'avaient vu, ils lui avaient parlé; dans l'espace de quarante jours il leur était apparu plusieurs fois; il les avait entretenus; il leur avait donné différentes instructions; ils l'avaient enfin vu monter au Ciel. On ne peut nier aucun de ces faits, qui sont les principes et la base du christianisme, et à l'aide desquels il s'est propagé et établi dans l'étendue du monde entier.

» Comment, dira-t-on, des hommes connus pour être si timides et si pauvres eurent-ils la hardiesse de déclamer avec tant de force contre le supplice de leur Maître, condamné par les premiers magistrats de la nation? Comment, en dépit de ceux qui les emprisonnaient, les faisaient fustiger et les menaçaient de la mort, persévéraient-ils à publier les mêmes faits, à tel point que, dès qu'on les mettait en liberté, ils recommençaient sur nouveaux frais? Mais rien ne pouvait les empêcher de croire et de dire ce qu'ils avaient vu; leur foi faible et confuse, pendant que Jésus-Christ vivait, avait acquis un grand degré de force, lorsque, par sa résurrection et son ascension, ils avaient évidemment reconnu en lui le Messie promis par les prophètes.

» Comment, ajoute-t-on, tant de témoins d'esprits et de conditions si différents furent-ils, hommes et femmes, tous unanimes dans la relation d'un fait si extraordinaire? C'est qu'en ayant tous été témoins, et tous ayant vu la même chose, il ne pouvait se faire qu'ils parlassent autrement sans trahir la vérité.

» Comment enfin quelques pécheurs ignorants, qui, peu de temps auparavant, savaient à peine parler, s'expriment-ils à présent avec une force et une éloquence telles, qu'ils persuadent des milliers de Juifs? Eux-mêmes nous répondent que Jésus-Christ, avant de monter au Ciel, leur avait promis de leur envoyer son Esprit; qu'en effet, le jour de la Pentecôte, il descendit sur eux, et que c'était lui qui parlait par leur bouche. Il faut bien que cela soit, autrement on ne pourrait concevoir comment des hommes si grossiers auraient pu convertir des milliers d'hommes, entre lesquels il y en avait d'instruits; ni comment ils auraient pu se faire entendre par les Juifs de diverses nations, qui parlaient des langues différentes, et que le hasard avait conduits à Jérusalem pour concourir à la solennité du jour.

» L'Évangile rapporte en effet que les apôtres parlaient toutes sortes de langues et étaient entendus de tous. Cela devenait indispensable; autrement il eût été impossible qu'ils fissent autant de conversions. D'un autre côté, elles sont certaines et évidentes, puisque les premiers convertis formèrent la première Eglise de Jérusalem, et celles qui se sont formées par la suite dans les autres pays, dont la succession est venue jusqu'à nous. Ces faits évidents prouvent l'inspiration des apôtres; et si ce miracle est vrai, tous le sont, parce qu'ils sont liés entre eux. Mais je ne veux point en ce

moment me prévaloir de l'autorité de l'Évangile ; nous en parlerons une autre fois. Mon dessein actuel est de ne me servir que des faits indubitables et connus, que l'on ne peut révoquer en doute, et dont l'évidence s'établit sur des témoignages tels qu'on ne peut contester la preuve qui en résulte.

» Ceux donc auxquels je m'arrête consistent en ce que les apôtres, les disciples et même les femmes prêchèrent qu'ils avaient vu la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ. L'impossibilité du concert de tant de personnes pour inventer et soutenir ces faits, s'ils n'eussent pas été certains, me paraît démontrée et prouvée par la nature et la qualité des témoins.

» Qui sont ces témoins ? Déjà nous avons vu en eux des hommes simples, des pêcheurs grossiers, sans esprit, sans talent, sans connaissance du monde, sans amis, sans protecteurs qui puissent les soutenir : nous ne pouvons donc leur supposer, ni l'astuce nécessaire pour une invention si monstrueuse, ni l'adresse qu'il eût fallu pour l'accréditer, ni les moyens convenables pour y réussir ; surtout si l'on fait attention que tout ce qu'ils disaient ne pouvait qu'offenser les hommes les plus puissants de l'état, également à portée de les réprimer, de détromper le peuple, et intéressés à prouver la fausseté de leur rapport.

» Qu'étaient-ils de plus ? Des hommes doués de vertus éminentes et qui dérivait toutes des documents que leur Maître leur avait laissés. Leurs vertus, également connues et respectées, étaient telles, que leurs plus grands ennemis, ceux mêmes qui les emprisonnaient, qui les faisaient fustiger, ne purent jamais les accuser. Loin de là, ils étaient forcés d'admirer leur courage, leur zèle, leur désintéressement et toutes les vertus qui, leur ayant concilié la vénération publique, contribuèrent beaucoup à multiplier les conversions qu'ils opérèrent.

» Il n'est donc pas possible d'imaginer que des hommes si désintéressés et si éminents en vertu, aient voulu déshonorer Jésus-Christ pour le servir ; que ceux qui sacrifiaient non-seulement leur propre intérêt, mais leur tranquillité et leur vie pour le salut des autres, eussent voulu se déshonorer eux-mêmes, et s'exposer à être reconnus auteurs ou complices d'une iniquité. La raison, leur propre intérêt, l'innocence de leur conduite, tout enfin s'oppose à l'idée de cette tromperie.

» Mais ne pouvaient-ils pas être trompés eux-mêmes ? Non, et voici pourquoi : on conçoit aisément qu'un homme judicieux et sage puisse se tromper en fait de dogme, d'opinion ou de doctrine ; parce que le raisonnement, unique juge de toutes les idées intellectuelles, ne rassemble pas toujours toutes les notions nécessaires pour bien discerner le vrai du faux : s'il en est une seule qui lui manque ou qu'il ne saisisse pas bien, il peut facilement former un jugement faux et donner dans l'erreur.

» Mais quand il s'agit de faits palpables et soumis aux sens, de faits publics et circonstanciés qui arrivèrent en tel temps et

en tel lieu , de choses vues par plusieurs et que tous ont vues de la même manière , il est impossible que tous se trompent.

» Appliquons ces principes de vérité éternelle aux apôtres et aux disciples. Ce que ceux-ci disent uniquement est , qu'ils ont vu Jésus-Christ ressuscité et qu'ils l'ont vu monter au ciel : voilà des faits simples , clairs et soumis aux sens. Ici , il n'y a ni idée intellectuelle et abstraite , ni dogme , ni travail de méditation ; tout est sensible et palpable. Comment alors auraient-ils pu se tromper ? Ils connaissaient bien Jésus-Christ , puisqu'ils vécurent longtemps et familièrement avec lui. Jésus-Christ fut condamné par le sanhédrin et cloué sur la croix : ce supplice le laissa marqué de diverses cicatrices ; il fut public ; sa mort fut notoire ; et non-seulement il mourut , il fut encore embaumé et enterré.

» C'est l'homme dont parlent les apôtres et dont ils disent : Jésus-Christ qui est mort , qui a été enterré , et qui nous a promis qu'il ressusciterait , est ressuscité en effet , puisqu'il nous a apparu plusieurs fois ; que non-seulement il a conversé , mais qu'il a mangé avec nous : nous avons touché et reconnu les cicatrices de ses blessures , et il nous a donné diverses instructions. Dans le principe nous ne pouvions le croire , mais à la fin il a bien fallu nous rendre au témoignage répété et constant de nos yeux et de nos oreilles. Il est également impossible de se tromper sur des faits pareils , et de ne pas en croire ses yeux , quand on voit ressusciter un mort ; parce que le témoignage des sens suffit pour assurer ce qui est sensible.

» Ajoutons que ces témoins n'étaient rien moins que crédules ; Jésus-Christ leur apparut au moment où ils étaient réunis , à l'exception de *Thomas* absent ¹. Les portes étaient fermées ; il parait tout-à-coup , se présente devant eux et les salue : L'étonnement les saisit ; loin de croire ce qu'ils voient , ils imaginent que c'est une illusion , une apparence vaine ; il faut que Jésus-Christ les rassure , et que , pour les convaincre , il leur montre qu'il a des os , de la chair , et qu'il n'est pas un fantôme. Pour leur mieux prouver qu'il est plein de vie , il mange et boit en leur présence ; et il ne faut rien moins pour les persuader , que toutes ces preuves accumulées.

» *Thomas* montre dans sa conduite les mêmes doutes plus fortement prononcés ; il survient après que Jésus-Christ a disparu. Les apôtres lui racontent ce qui s'est passé ; *Thomas* ne veut en rien croire , et malgré le témoignage unanime et général qu'ils lui rendent d'avoir vu leur Maître , et d'avoir conversé avec lui , *Thomas* persiste et affirme qu'il ne le croira jamais , s'il ne le voit pas. Jésus veut le convaincre ; et , dans une autre apparition à laquelle il se trouva présent , il le blâme de son incrédulité , et lui ordonne de mettre ses mains dans ses blessures ². *Thomas* obéit , et ne pouvant résister à l'évidence de cette preuve sensible , il se jette à ses pieds et l'adore comme son Dieu. Jésus

¹ Luc. xxiv. 39.

² Jean xx. 24, jusqu'à la fin.

lui dit : Tu as cru , parce que tu as vu ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! Peut-on suspecter de crédulité des témoins de cette espèce ?

» Ces témoins , si incrédules dans le principe , crurent ensuite avec une force et une fermeté si grandes , que , malgré l'obscurité de leur naissance et de leur condition , ils osèrent reprocher en face aux premiers hommes de l'état le crime d'avoir donné la mort à Jésus-Christ ; non-seulement ils publièrent , au péril de leur vie , sa résurrection et son ascension , ils consignèrent encore ces faits dans des livres écrits pour instruire ceux qui naîtraient après eux ; et quels livres ! Il est impossible de lire le Nouveau Testament , sans y admirer ce caractère de vérité , d'originalité et de grandeur , qui prouve seul qu'il ne peut être l'ouvrage des hommes.

» L'élevation des pensées , la majestueuse simplicité des expressions , la nouveauté et la pureté de sa doctrine , l'importance et l'universalité de ses préceptes , ses admirables rapports avec la nature et les besoins de l'homme , l'ardente charité qui y règne et qui pénètre le lecteur , enfin le sens mystérieux et théologique qu'il renferme , sont des attributs et des perfections qu'on ne peut rencontrer dans aucune des productions de l'esprit humain.

» Admirez en même temps la candeur , l'ingénuité , la modestie , disons plus , la profonde humilité de ses auteurs , leur oubli constant d'eux-mêmes , cette noble simplicité qui n'admet ni la moindre réflexion ni l'éloge le plus léger des actions de leur Maître. Voyez de quel ton modeste ils rapportent les choses les plus relevées ; jamais vous n'y verrez la moindre intention d'exciter l'admiration. Vous n'y trouverez que le désir d'instruire , et celui d'inspirer la perfection ; tout prouve que ces écrivains ne se proposèrent d'autre but que celui d'enseigner aux hommes ce qui importait le plus à leur félicité.

» Ils sont si pleins de cet esprit , si étrangers à eux-mêmes , que lorsqu'ils exposent les plus importantes vérités , ils dédaignent toute espèce d'ornement ; c'est alors que leur style est le plus simple. Voyez ces expressions : Le lépreux étendit sa main et se trouva guéri... le malade prit son lit et se mit à marcher.... Sans doute , c'est là le vrai sublime , quand on parle de Dieu. Que peut-on dire , sinon qu'il ordonne , et que la chose est faite : ce sublime n'est ni étudié , ni le produit de l'art ; il naît de l'objet : l'expression devient sublime , parce que la chose l'est ; l'écrivain ne pouvait manquer de l'exprimer telle qu'elle est.

» Ces mêmes hommes , les écrivains de ce livre sacré , témoins des faits et des miracles qu'il contient , faisaient eux-mêmes d'autres miracles non moins grands. Eux aussi disaient à un paralytique : lève-toi , et marche ; le paralytique se levait et marchait ; et ces pouvoirs surnaturels ne leur faisaient point rechercher les applaudissements des peuples ; ils leur expliquaient positivement que ce n'étaient point eux qui agissaient. Pourquoi vous étonnez-vous , leur disait l'un d'entre eux ? pourquoi nous

regardez-vous avec admiration , comme si nous eussions fait marcher cet homme par notre propre pouvoir ¹, tandis qu'il n'est guéri que par celui de Jésus-Christ ? Qui peut voir tant de sincérité et de désintéressement sans se sentir ému ? Et des hommes de cette espèce ne seraient pas admis pour témoins ! Qui osera les récuser ? qui pourra les soupçonner de mensonge ?

» Tout ce que contient ce livre admirable a été composé et publié peu de temps après les évènements ; et , je le demande , qui pourrait concevoir que quelqu'un eût eu l'audace d'écrire et de présenter à ses contemporains l'exposé des faits dont ils ont dû être les témoins eux-mêmes , si ces faits n'étaient avérés ? Lors même que cette présomption ne serait pas si forte , au moins doit-on penser que s'ils n'étaient pas conformes à la plus exacte vérité , ces auteurs se seraient appliqués à en affaiblir les détails , parce que chaque circonstance ajouterait un moyen de découvrir la fausseté du récit.

» Mais examinez l'Évangile : tout , au contraire , y est circonstancié ; les noms des personnes , leurs qualités , leurs emplois , leurs domiciles , leurs maladies , les lieux , les temps , et mille autres circonstances minutieuses qui déterminent le fait de la manière la plus précise , de telle sorte que chacun peut dire que s'il se fût trouvé dans le temps et le lieu où se passa l'évènement , il lui eût été facile de le vérifier et de s'en assurer. Les ennemis nombreux des auteurs de ce livre ont montré un grand désir de les démentir , et n'ont jamais osé nier la vérité des faits ; tous leurs efforts tendent à les obscurcir , ils les attribuent à la magie , et cette défaite renferme leur aveu.

» On n'objectera pas que peut-être parmi les anciens il s'est trouvé d'autres écrivains qui ont nié ces faits , combattu ces récits , et dont les écrits ont pu se perdre. Il existe aujourd'hui sous nos yeux une nation entière qui descend sans interruption des ennemis de Jésus-Christ , qui reçut d'eux en héritage leur haine et leurs opinions , et qui conserve scrupuleusement les traditions et les écrits de ce temps. Il est constant qu'ils conserveraient aussi ceux dont nous parlons , s'ils eussent existé. L'intérêt des pères était de les produire , et celui de leurs descendants de les conserver. Les apôtres accusèrent leurs magistrats d'avoir crucifié le Messie : avec quelle facilité des hommes investis de tout pouvoir ne se seraient-ils pas empressés de les confondre ! avec quel soin leurs historiens ne les auraient-ils pas dénoncés à la postérité ! Loin de là , ils se turent , et les conversions se multipliaient chaque jour.

» On n'attribuera pas ce silence des magistrats à l'effet du mépris ou de l'indifférence , puisqu'ils ne cessaient de chercher les moyens de convaincre les apôtres de fausseté , et qu'ils ne négligeaient rien pour y parvenir. Comme tout était certain , tous leurs efforts ne purent en venir à bout ; les informations qu'ils ne cessaient de

¹ Act. iii. 40. 42.

faire se tournaient contre eux et n'aboutissaient qu'à leur honte. Entre mille exemples que je pourrais citer, je prendrai celui du boiteux de naissance.

» A peine les apôtres commençaient-ils à prêcher la résurrection du Christ, que les Juifs les firent comparaître devant leurs tribunaux et les interrogèrent ¹. Ils répètent ce qu'ils avaient dit au peuple; on les menace et on leur prescrit le silence. En entrant dans le temple, deux d'entre eux avaient guéri un homme estropié de naissance; le tribunal le sait et les fait comparaître aussitôt; il leur demande par quelle vertu et en quel nom ils ont fait cette guérison. Les accusés répondent: Chefs du peuple, vous nous faites comparaître pour avoir fait du bien à un homme souffrant, et vous nous demandez en quel nom nous l'avons fait; sachez, ô juges, et que tout le peuple sache aussi, que nous l'avons guéri au nom de Jésus que vous avez crucifié.

» Qui ne s'étonnera de voir deux simples pêcheurs traduits en jugement, qui, loin de chercher à capter la bienveillance de leurs juges, commencent par les accuser en face d'un crime atroce, et finissent par leur rappeler l'imputation qui les offense le plus?

» Que conclure de là? Que si Jésus-Christ eût été justement crucifié, que si sa résurrection eût été incertaine, que si la guérison du boiteux de naissance eût été douteuse, les juges, sûrs des faussetés qu'avançaient les apôtres, en eussent administré les preuves publiquement, soit pour se justifier, soit pour faire connaître la malice des apôtres et la punir. Rien n'est plus naturel, et ce qu'ils firent ne l'est pas. Poursuivons.

» Lorsque les chefs du peuple virent l'audace de ces deux disciples, qu'ils savaient avoir suivi Jésus-Christ, et qui étaient des hommes du peuple, non lettrés, ils restent muets d'étonnement. La présence du boiteux de naissance guéri et actuellement sous leurs yeux, ne leur permet de rien dire. Enfin ils ordonnent aux disciples de sortir du conseil pour se consulter entre eux, et ils les font rappeler pour leur défendre avec menace de parler ou d'enseigner au nom du crucifié.

» Qui se serait attendu à voir cette affaire se terminer ainsi? Qui eût pu penser que le sénat, ennemi des disciples et irrité contre eux, n'oserait ni les démentir ni les condamner? Les disciples auraient été des imposteurs, ils auraient attesté une résurrection fautive, accrédité un miracle qu'ils n'ont pas fait! ils l'auraient attribué à un malfaiteur condamné par les magistrats auxquels ils parlent avec autant d'audace! et ceux-ci se bornent à leur renouveler une vaine défense de prêcher! Ils reconnaissent donc que le miracle du boiteux est réel; et, puisqu'il s'opéra au nom de Jésus-Christ, il est aussi certain qu'il a ressuscité; au moins est-il évident que, loin de prouver le contraire, ils confirment tacitement la résurrection.

» Que conclure d'une conduite aussi étrange, sinon que les juges

¹ Act. v. 1.

n'osèrent pas procéder contre les apôtres, malgré la hardiesse avec laquelle ils les traitaient, parce que les faits étaient si notoires et si publics, qu'ils n'auraient pu manquer de déplaire au peuple ? Aussi dit-on que ce seul miracle convertit cinq mille personnes ¹. Les juges, qui n'osèrent ni les condamner ni nier un fait public, cherchèrent à l'affaiblir en l'attribuant aux prestiges de la magie.

» Lorsque des juges, qui ont en main tout pouvoir et qui sont pourvus de l'autorité nécessaire pour démentir un fait, sont réduits à la nécessité d'une pareille évasion, on ne peut plus douter qu'il ne soit certain, et ils l'attestent eux-mêmes.

» Je ne finirais pas, si j'entreprenais de vous exposer tous les exemples de cette nature. Je ne vous demande qu'une réflexion, c'est que le miracle de la résurrection, attesté par tant de témoins, est un anneau de la chaîne à laquelle se lient ceux qui précédèrent et qui suivirent, tels que l'ascension de Notre-Seigneur et la venue du Saint-Esprit. Tous s'enchainent entre eux et composent un tout si suivi, si cohérent dans toutes ses parties, qu'elles dépendent toutes les unes des autres et se servent mutuellement de preuves et d'appui.

» S'il est prouvé que les apôtres eurent le don des langues, et que ce moyen les aida à convertir les Juifs des différentes nations, il l'est aussi que Jésus-Christ a ressuscité. S'il est certain que Jésus-Christ fit des miracles pendant sa vie et qu'il prédit sa résurrection, il ne peut y avoir de doute qu'il ne ressuscitât. Une de ces choses une fois prouvée, toutes les autres le sont. Voyons maintenant ce qu'ajoutent les témoins.

» Ils disent qu'après avoir vu Jésus-Christ ressuscité, après avoir conversé avec lui souvent, ils le virent monter au Ciel; et pour prouver ce nouveau miracle, ils présentent beaucoup d'autres témoins de ce nouveau fait qui ne l'avaient pas été de l'autre, de sorte que la résurrection acquiert un plus grand degré de certitude par ce grand et nombreux concours de témoins qui virent l'ascension; celle-ci devient une autre preuve irrécusable de la résurrection, qui l'est réciproquement de tous les autres miracles et de toutes les merveilles de sa vie.

» Les apôtres, les disciples connus pour tels, les femmes et une foule d'autres personnes rassemblées jusqu'au nombre de cinq cents, dirent ² que tous, à telle heure et en tel lieu, ils avaient vu monter au Ciel Jésus-Christ; tous répétèrent ce qu'il leur avait dit, et tous rapportèrent les circonstances de cet événement sans différer en rien. Ce rapport unanime supposé, ou le fait est certain, ou tous sont des imposteurs; il est impossible de croire qu'ils aient pu se tromper. Tous connaissaient Jésus-Christ; l'événement a lieu quarante jours après la résurrection qui avait été le sujet de toutes les conversations, l'objet de toutes les discussions;

¹ Act. iv. 4.

² I. Corinth. xv, act. 1, 9, 10.

ils étaient préparés à n'admettre rien sans réflexion et sans examen.

» C'est à midi que l'ascension a lieu ; le soleil brillait , disent-ils tous , quand Jésus-Christ s'éleva au Ciel. Comment concevoir qu'une si grande multitude ait pu se tromper ? que tous aient simplement cru voir dans le même moment le même objet , et de la même manière , si personne n'avait rien vu en effet ? Ce n'est pas ici une apparition muette , une manifestation soudaine et momentanée. Jésus-Christ leur parle , il leur donne des préceptes , leur ordonne de ne s'éloigner de Jérusalem que lorsqu'ils auront reçu le Saint-Esprit. Il leur fait des promesses , et des promesses si étendues , qu'elles ne peuvent venir que de Dieu ; il leur dit qu'il les aidera et qu'il sera avec eux jusqu'à la fin des siècles ; enfin il leur enjoint de baptiser au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit.

» Tel est le récit unanime de tous les témoins : ils disent la vérité , ou ils la déguisent ; c'est un rapport concerté , ou le fait est réel. S'il ne l'est pas , nous tombons bien plus profondément dans les mêmes difficultés que nous présentait l'impossibilité d'un pareil concert entre les apôtres , pour supposer le fait de la résurrection : je dis plus profondément , parce que le nombre des témoins est ici beaucoup plus grand , et que la difficulté d'un pareil complot et les dangers d'être démentis , croissent en raison de leur nombre. Un seul d'entre eux , infidèle ou timide , les eût tous dévoilés ; et si cette combinaison entre les apôtres nous a paru impossible , celle-ci doit nous le paraître bien plus encore.

» Il n'y avait que les apôtres et quelques autres qui eussent parlé de la résurrection ; la connaissance de ce fait était concentrée dans le cercle de leur assemblée : mais qu'on me dise comment ils auraient pu faire voir et entendre à beaucoup d'autres ce qu'en effet ils ne voyaient ni n'entendaient eux-mêmes ¹. Qu'on explique par quels prestiges ils auraient pu faire monter au Ciel la figure d'un homme , et faire apparaître deux hommes vêtus de blanc , qui leur disent : Galiléens , le même Jésus-Christ que vous voyez à présent monter dans les Cieux , en descendra un jour à vos yeux. Qu'on nous dise comment ils ont pu graver dans la mémoire de cette multitude les paroles qu'ils disent avoir ouïes , la promesse de leur envoyer le Saint-Esprit , et toutes les autres.

» Quand les apôtres auraient eu assez d'astuce et de malice pour concevoir ce plan , quand on supposerait qu'ils eussent écrit les points dont tous devaient convenir , comment espérer que des témoins en si grand nombre et si différents l'eussent adopté et soutenu au péril de passer pour faussaires , et seulement pour leur complaire ? Personne ne hasarde de soutenir un mensonge improbable. Mais quand une fausseté est palpable , personne n'ose ni

¹ Les témoignages qui servent à prouver l'ascension de Jésus-Christ prouvent sa résurrection : si les témoins l'ont vu monter au Ciel , donc ils l'ont vu ressuscité.

l'inventer ni la persuader : personne n'a entrepris de persuader qu'il naquit avec des ailes et qu'il avait la faculté de voler.

» Comment des hommes qu'on suppose méchants, puisqu'ils soutiennent un mensonge à tout prix, montrent-ils tant d'ardeur à persuader un fait qui n'a d'autre but que d'accréditer Jésus-Christ et la morale de son Évangile ? Comment des hommes qu'on ne suppose pas stupides, espèrent-ils de s'associer des compagnons disposés à souffrir les tourments les plus affreux pour les aider à soutenir une fiction, qu'ils prétendent propager par une fourberie ? Un tel assemblage d'absurdités et de contradictions est fait pour frapper au premier coup-d'œil.

» Il n'est point dans la nature du cœur de l'homme de perdre sa liberté, son repos, ses amis et la vie, pour soutenir un mensonge auquel il ne prend aucun intérêt, et encore moins pour le soutenir avec tant d'opiniâtreté. L'imposteur est accablé par sa propre conscience ; il tremble dès que le péril approche ; et le plus audacieux perd contenance, quand il se voit aux prises avec l'autorité qui le fait arrêter, et en présence du danger qui le menace. Tels sont les hommes ; une seule exception serait un phénomène : que penser donc d'une multitude dont la conduite serait unanimement différente dans un temps donné et pour une même cause ?

» Le dernier degré, le sceau de l'évidence, se trouve dans la descente du Saint-Esprit, puisque c'est par elle que Jésus-Christ accomplit sa promesse, et que les apôtres reçurent une foule de dons, tous surnaturels, tels que ceux de la connaissance des langues, du pouvoir des miracles et de la faculté de le transférer à d'autres.

» Les apôtres les ont reçus ces dons, et les faits mêmes nous le prouvent ; mais considérons-les isolément. On ne peut nier qu'ils reçurent le don des langues : comment auraient-ils pu convertir un si grand nombre d'étrangers de pays différents, qui étaient venus célébrer la pâque à Jérusalem ? En un seul jour, ils convertirent cinq mille hommes ; en un autre, trois mille. L'on ne peut contester la conversion de ces Juifs, puisqu'ils formèrent les premières Eglises dont se sont formées les nôtres ; l'histoire tout entière atteste la formation de ces Eglises anciennes dont les apôtres furent les premiers pasteurs.

» Le don de la science n'est pas moins évident : nous savons déjà ce qu'étaient les apôtres dans le temps de la vie et de la mort de Jésus-Christ ; des pécheurs ignorants et grossiers, des hommes timides qui l'abandonnèrent, des hommes stupides qui ne l'entendaient pas : observez-les à présent, après la descente de l'Esprit saint sur eux ; ils ne sont plus les mêmes ; on ne reconnaît plus de vestige de ce qu'ils furent. Quel courage ! quelle intrépidité ! quelle lumière ! quelle éloquence ! et, sans leur secours, leur eût-il été possible de convertir tant de milliers de personnes, malgré la résistance et l'autorité des chefs du peuple ?

» Voulez-vous d'autres preuves ? Lisez les premiers écrits qu'ils adressèrent aux Eglises qu'ils fondèrent, et dites si la sublimité

de style qui les caractérise , la profondeur de leur doctrine , l'élevation de leurs pensées , ont pu être l'œuvre d'hommes grossiers et ignorants ? Qui leur a donné tout-à-coup tant de savoir et tant d'élevation dans les idées et dans leurs expressions ? N'alléguiez pas qu'ils ont pu rédiger ces écrits d'après d'autres savants ; il est indubitable qu'eux-mêmes les écrivirent , et qu'on les conserve tels qu'ils sortirent de leur plume , sans aucune altération.

» La preuve en est , en ce que l'on ne peut douter qu'ils ne remirent eux-mêmes ces écrits aux Eglises auxquelles ils les adressaient , et que celles-ci , pleines de respect , les lisaient continuellement en commun ; qu'elles en donnaient des copies aux Eglises avec lesquelles elles étaient en correspondance , pour qu'elles profitassent de leur lecture : les unes et les autres gardaient les originaux et les copies avec un respect religieux , comme un dépôt sacré. La confrontation que l'on a faite ensuite de ces différentes copies , a prouvé évidemment que ce sont les mêmes , et qu'elles ont été conservées dans toute leur intégrité.

» Quant au don de faire des miracles , la même série de faits le prouve aussi évidemment. Il est constant que les apôtres ne purent vaincre l'obstination de tant de Juifs , ni les porter à croire des événements aussi invraisemblables que pouvaient l'être la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ , si ce n'est à force de miracles. Je vous ai parlé de celui du boiteux de naissance , l'histoire en rapporte une foule d'autres , et il est impossible qu'ils ne soient pas vrais ; comment concevrait-on sans cela qu'une poignée d'hommes pauvres et sans crédit eussent pu opérer tant de conversions ?

» Il est indispensablement nécessaire , par la même raison , d'admettre , d'après les témoignages de l'histoire , que ces mêmes apôtres purent communiquer et communiquèrent en effet le don de faire des miracles , à ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Elle rapporte qu'ils le transmirent au centurion *Cornelius* et à beaucoup d'autres ; elle ajoute que les dons furent multipliés à tel point qu'un magicien nommé *Simon* voulut les acheter à prix d'argent. Ce fait paraît d'abord étrange , et néanmoins il est certain que ceux qui le tenaient des apôtres , le croyaient ; d'où il faut conclure , ou qu'ils en avaient été témoins , ou que le fait se vérifiait en eux-mêmes : la preuve qu'ils le croyaient , est dans leur conversion et dans le culte d'adoration qu'ils rendaient à Jésus-Christ. Ils furent les fidèles qui formèrent les premières Eglises.

» De là naissent différentes réflexions. Nous avons vu combien il serait absurde de supposer que les apôtres eussent eu l'audace d'attester les miracles de Jésus-Christ , s'ils n'en eussent été témoins. Combien ne le serait-il pas davantage d'imaginer qu'ils aient pu dire non-seulement qu'ils en avaient fait , mais qu'ils en pouvaient faire d'autres ; et ce qui va plus loin encore , qu'ils pouvaient communiquer ce pouvoir à d'autres , s'ils n'eussent été

en état de le justifier réellement ! Pour parvenir à ce degré d'audace et de témérité, il faudrait être en démence ; et l'on ne concevra jamais que des hommes insensés aient pu opérer de si nombreuses conversions.

» On ne peut les révoquer en doute, puisqu'il est avéré qu'ils fondèrent une grande quantité d'Eglises, et que la conséquence de ce fait seul est qu'ils persuadèrent la vérité des miracles de Jésus-Christ, de sa résurrection et de son ascension ; il en résulte encore que s'ils promettaient de faire des miracles, ils les faisaient en effet ; que s'ils disaient qu'ils pouvaient communiquer le même don, ils le communiquèrent en effet à plusieurs de ceux qu'ils avaient persuadés : d'après leur promesse, ceux qui les écoutaient n'auraient pu avoir pour eux ni égards ni respect, s'ils ne les eussent vus accomplir ce qu'ils avaient promis, et ils n'auraient pas voulu se convertir. La vérité des faits, tels que l'histoire les expose, peut expliquer seule ces conversions ; et puisqu'on ne peut les nier, puisqu'ils furent les premiers des chrétiens nos pères, il en résulte incontestablement que les faits furent vrais.

» Supposez cette vérité, et voyez à quel degré d'évidence pouvait s'élever la conviction des apôtres. Premièrement, Jésus, fils de Marie, dit qu'il est le Messie, et le prouve par une foule de miracles tels que celui de sa résurrection, et nous tous, peuvent-ils dire, nous l'avons vu. En second lieu, le même Jésus nous a communiqué le don de faire des miracles comme lui, et nous en faisons. Enfin il nous a donné le pouvoir de communiquer ce don à d'autres, et nous le faisons. Ce premier degré d'évidence est déjà très-fort ; c'est beaucoup d'entendre des témoins de cette classe dire qu'ils ont vu les miracles de Jésus-Christ, et le soutenir au milieu des tourments. Il s'augmente encore pour ceux qui entendent et voient qu'ils en opèrent de semblables : mais quelle conviction ne naît pas pour eux, en voyant que les apôtres peuvent communiquer le don des miracles, et le communiquent à ceux mêmes qui croient en Jésus-Christ ? Certainement, c'est là le dernier degré d'évidence qu'on puisse désirer, et il n'est pas possible de résister à une telle démonstration.

» Il me serait aisé de multiplier les preuves, et de vous montrer par des moyens différents l'incontestable vérité de ces miracles, qui furent également notoires et opérés en présence de nombreux témoins, et dont le résultat se trouve dans l'établissement et l'extension de l'Eglise. On dirait que la Providence a voulu qu'il ne restât aucun doute sur la vérité de ces faits, et qu'ils fussent tellement certains et palpables qu'un jugement sain suffit pour les concevoir et en reconnaître la certitude.

» Souvenez-vous que, dans toute l'histoire profane, il n'est pas un fait mieux prouvé que celui de la résurrection de Jésus-Christ, et que ce fait seul prouve tous les autres ; que l'Evangile, considéré sous le simple point de vue d'une histoire hu-

maine, est plus digne de foi que toutes les autres, parce qu'il n'y en a aucune qui ait en sa faveur ni autant d'auteurs contemporains, ni autant de monuments subsistants qui attestent les faits qui y sont contenus; que ce livre fut écrit dans le temps où existaient les témoins des évènements qu'il rapporte, et qu'il n'eût pas été possible qu'on y fit entrer des faits apocryphes ou douteux, parce que ses ennemis n'auraient pas manqué de se servir de ce moyen pour le décréditer; que *saint Paul*, en parlant de la résurrection, dit qu'il existait encore un très-grand nombre des cinq cents personnes qui en avaient été témoins; que *saint Jean*, dans sa première épître, débute par dire qu'il va raconter ce que ses yeux ont vu et ce que ses mains ont touché; que tous ceux des apôtres, qui nous ont laissé quelques écrits, furent non-seulement les témoins de ce qu'ils rapportent, mais qu'ils y prirent une part active; et que la force de ces témoignages, dans un temps où les faits étaient tout récents, porta plusieurs millions de personnes, non-seulement à croire à leur vérité, mais à se soumettre à toutes les pratiques d'une religion austère, dont le premier principe consistait dans le renoncement de soi-même.

» Pour vous obéir, je n'ai dû traiter que ce point isolé; il m'a fallu le détacher des faits dont l'enchaînement forme l'admirable édifice de la religion. Je regrette cette nécessité; si j'avais pu vous la montrer dans son ensemble, fixer vos regards sur l'immense étendue de son plan, vous eussiez vu l'ancienneté de son origine; vous la verriez naître dès le moment de la création, les évènements se lier entre eux, et sa divine économie se terminer à Jésus-Christ, sans qu'il soit possible de rencontrer un seul intervalle dans le développement de son plan. Seigneur, quel dessein magnifique! quelle étonnante majesté dans votre œuvre!

» A peine l'homme a péché, que Dieu le châtie, mais il lui promet un Libérateur; il renouvelle cette promesse à *Abraham*, à *Isaac* et à *Jacob*; il ajoute à ce dernier, que ce Libérateur sortira de la race de son fils *Juda*; il commence à accomplir sa promesse, et il choisit le peuple hébreu pour l'en rendre dépositaire; il suscite *Moïse*, afin qu'il lui serve de chef; et celui-ci prouve sa mission par des miracles si étonnants et si publics que ce peuple indocile et perturbateur se soumet à lui. Il le soutient par l'espérance du Messie, et lui promet de le conduire à la terre que Dieu lui avait destinée.

» Les monuments de ces miracles existent aujourd'hui dans les rites et dans la synagogue des Juifs; Dieu les conserve afin qu'ils nous servent de témoins. Les Hébreux arrivent à la terre promise; ils adorent le Dieu de *Moïse*; mais la principale base de cette religion est l'espérance de ce Libérateur; leurs desirs et leurs prières se dirigent vers le Ciel, pour qu'il envoie avant le temps celui qu'ils appellent le Désiré des nations. A des époques différentes, on voit paraître des prophètes qui viennent renou-

veler la mémoire de ce Messie : les uns le caractérisent d'avance , les autres fixent le temps auquel il arrivera ; tous manifestent et entretiennent le même désir.

» Le temps auquel *Daniel* avait prédit l'arrivée de cet Envoyé s'accomplit enfin. Les Juifs l'attendaient avec tant d'impatience , qu'ils se trompent , et croient le voir dans d'autres qui n'étaient point le Messie ; alors naquit Jésus , Fils de *Marie* , et il naît à Bethléem , où les autres prophètes avaient annoncé le lieu de sa naissance. Il naît pauvre , il vit dans l'obscurité , ne s'occupant qu'à préparer sa mission , attendant l'âge de trente ans fixé par la loi pour pouvoir prêcher. Parvenu à cet âge , il parcourt les bourgs et les villages de la Judée , prêche un Évangile nouveau , découvre des vérités divines jusqu'alors ignorées , établit une morale pure , supérieure à tout ce que les hommes avaient enseigné , mais sévère , et aussi conforme à la saine raison , que contraire à la nature pervertie qui devait se révolter contre ces préceptes ¹.

» Quelles que fussent sa pauvreté , son obscurité et l'austérité de sa doctrine , le peuple reconnaît en lui une majesté si douce et si imposante , il est tellement frappé de la sublimité de ses vertus , qu'il se sent porté à l'écouter avec vénération et déférence. Il en reçoit de si grands bienfaits , il lui voit opérer en sa faveur de si grands miracles , que de lui-même il ne peut s'empêcher de reconnaître le Messie. Et comment ne l'eût-il pas deviné , lorsqu'il le voit commander aux éléments , multiplier des pains et ressusciter les morts ? Quel autre que le Messie , que le Libérateur des nations , promis par les prophètes , aurait pu exécuter de si grands prodiges ?

» Les prêtres et les docteurs , jaloux des progrès de sa doctrine , craignent qu'il ne veuille détruire la loi de *Moïse* et ruiner leur crédit. Jésus leur dit : Si vous ne croyez pas à mes paroles , croyez à mes œuvres ; mais ils ne veulent rien entendre ; leurs passions les aveuglent. Plus les peuples respectent Jésus , plus leur vénération s'accroît , plus les chefs s'irritent ; ils s'assurent de sa personne , l'interrogent , et lui demandent qui il est ; il le dit , et sa réponse leur paraît un blasphème , ils cherchent de faux témoins qui l'accusent sur une équivoque , et ils le condamnent sans autre examen.

» Pour que cette condamnation ait son effet , ils le traduisent à un tribunal supérieur et étranger : là , ils renouvellent leur demande ; sa réponse est la même. Le juge reconnaît son innocence et veut le délivrer ; les magistrats qui l'avaient fait comparaître , s'opiniâtrent à demander sa mort ; ils intimident le juge , et celui-ci le leur abandonne : alors ils le crucifient et l'enterrent ; les mêmes magistrats scellent son sépulcre , et placent des soldats pour le garder. Malgré un zèle si actif et une

¹ Nous ferons voir , dans la suite de l'ouvrage , que les préceptes de Jésus-Christ ne contraient la nature corrompue que pour rendre l'homme heureux.

vigilance si ardente, le corps disparaît ; on ne sait plus où il est ; les gardes se disculpent, en disant qu'ils dormaient et que ses disciples l'ont enlevé ; mais ceux-ci assurent que Jésus-Christ est ressuscité, qu'il leur a apparu et qu'il leur a parlé.

» En effet, ces hommes ignorants et timides, qui abandonnèrent leur Maître au moment de sa passion, animés après sa mort d'un courage nouveau pour eux, s'empressent de raconter des faits si prodigieux qu'ils paraissent incroyables. Ils ne cessent de dire que Jésus, après avoir été crucifié, leur a apparu en différentes occasions, tantôt aux uns, tantôt aux autres, soit réunis, soit séparés ; qu'ils ont mangé et bu avec lui ; qu'il les a instruits sur beaucoup de choses ; qu'au bout de quarante jours il les conduisit au mont des Olivets, et que là, en leur présence et celle de beaucoup d'autres, il se sépara de tous, leur disant qu'il ne leur apparaîtrait plus, mais que bientôt il leur enverrait son esprit.

» Qu'en effet ils le virent monter au Ciel, et que, peu de jours après, étant réunis pour prier, l'Esprit saint descendit sur eux et leur communiqua le don des langues ; ce qu'ils prouvaient par la connaissance des différents idiomes des étrangers qui étaient alors à Jérusalem ; celui de faire des miracles, et ils le prouvaient en en faisant beaucoup ; enfin le pouvoir de communiquer ce don à d'autres, comme en effet on les voyait le transmettre.

» Les magistrats, informés de ces discours, et voulant les faire cesser, les citent devant les tribunaux ; ils sont interrogés. Loin de s'intimider, les accusés leur reprochent, en présence du peuple, la mort du Messie qu'ils ont fait crucifier et qui est ressuscité. Les magistrats ne les font point punir, et c'est parce qu'ils ne l'osent pas ; ils voient que le peuple est pour eux, à cause des miracles qu'ils opèrent. Leur châtement est restreint à l'ordre qu'ils reçoivent de ne plus prêcher au nom de Jésus.

» Malgré ces menaces, les disciples continuent leurs exhortations ; ils répètent les mêmes faits, et les confirment par de nouveaux miracles qui augmentent et multiplient les conversions. Pour apaiser l'effervescence qui règne dans le peuple, on prend des mesures plus actives ; on fait arrêter les disciples, on les jette dans une prison ; mais l'ange du Seigneur les en fait sortir ; et ce nouveau prodige, en ajoutant à la conviction des convertis, produit de nouvelles conversions¹. Ni la rigueur, ni les menaces qu'on emploie, n'arrêtent les témoins ; tous persistent avec fermeté, tous soutiennent ce qu'ils ont dit, avec courage et avec constance, et l'on ne voit aucun d'eux se démentir.

» Pour obéir à l'ordre qu'ils avaient reçu de leur Maître, de publier son Évangile à toutes les nations.... » Le Père en était là, lorsque la cloche sonna ; suivant sa coutume, il se leva pour se rendre au chœur. Il s'en alla, sans que j'eusse pu lui dire une seule parole. J'étais comme immobile et hors de moi ; mes idées se croisaient et se succédaient avec rapidité ; vainement j'essaierais de te

¹ Actes des apôtres, v, 18.

peindre la situation de mon âme ; je me croyais transporté subitement dans une région nouvelle et merveilleuse, dont je n'avais jamais eu connaissance ; étourdi, embarrassé, je me sentais accablé d'un fardeau qui pesait sur mon cœur, et auquel il ne m'était pas possible de me soustraire.

Quel champ immense s'ouvrait à mes réflexions ! combien s'accumulaient les motifs de mon étonnement ! Où le Père avait-il pu puiser cet amas de preuves si claires et si convaincantes ? Comment les philosophes, qui attaquent la religion avec tant d'acharnement, ne font-ils aucune mention de tant de faits si essentiels, si nombreux, qui en forment la base et qui en prouvent l'importance ? Et moi-même, qui ai tant dévoré de livres, qui avais la réputation d'un savant ou au moins d'un homme instruit, comment n'ai-je jamais rencontré quelqu'un qui ait pu me donner ces connaissances ou me conduire à ces réflexions ? Je m'étais cru savant, et, aux yeux de ce Père, je ne suis qu'un enfant. Les philosophes me semblaient les premiers génies du monde, et j'aperçois que dans leurs livres on trouve tout, hors l'unique chose qu'il importe de connaître ; ou ils l'ignorent, et alors ils m'ont induit en erreur ; ou ils gardent un coupable silence, et alors ils ne sont pas de bonne foi.

Parlons franchement ; les discours du Père sont justes, conséquents et naturels. On n'y découvre ni vices ni défauts, et les conséquences sont appuyées sur des faits constants, indubitables et connus : on ne peut se dissimuler la sûreté de ses principes, ni leur liaison et leur enchaînement. Comment une vérité de cette importance serait-elle connue de ces hommes obscurs et vulgaires, tandis qu'elle demeurerait cachée aux hommes les plus vantés et les plus pénétrants de la terre ? Serait-il possible que les premiers fussent les sages, et que l'ignorance fût notre partage ? Serait-il possible ?..... Je n'osais envisager toutes les conséquences que ces doutes me présentaient.

Cette idée me faisait frissonner ; je la repoussais, parce qu'elle m'affligeait. Cette légion de preuves si serrées, si bien ordonnées qu'on ne pouvait en entamer la masse, m'obsédait sans cesse. Je sentais bien que tout cela était nouveau pour moi ; que n'étant pas familiarisé avec ces idées, il pourrait arriver qu'avec le temps et les voyant de plus près, je pusse trouver leur partie faible ; mais je ne pouvais nier qu'à la première vue elles m'avaient paru invincibles et sans réplique, et que par là même elles demandaient un examen profond et beaucoup d'étude.

Je luttai contre mes propres pensées ; je voyais qu'il fallait céder aux réflexions du Père ; mais lorsque j'envisageais l'objet en lui-même et que je l'isolais de tous ces raisonnements, je devenais plus tranquille. Un Dieu mort ! un Dieu ressuscité ! me disais-je à moi-même, la chose est impossible ; il n'est qu'un visionnaire qui puisse croire à une telle absurdité. Le Père la prouve ou paraît la prouver ; mais celui qui s'est préparé sur un sujet, qui a appris son texte et étudié ce qu'il va dire, peut étourdir et surprendre celui qu'il

attaque à l'improviste. Le Père a pu donner quelque apparence de vérité à un fait incroyable de sa nature ; peut-être n'aurait-il rien à répondre aux difficultés que je puis lui présenter. L'éloquence et l'esprit en imposent et donnent un moment les couleurs de la réalité à ce qui n'en a point ; mais la vérité s'épure dans le creuset de l'examen , et tout ce qui n'est pas elle doit disparaître.

Je passai la nuit dans ces agitations ; je m'appliquai à recueillir toutes les objections qui pourraient se présenter à mon esprit pour m'en servir contre le Père, dans l'espérance qu'il ne pourrait les résoudre , et que la discussion me fournirait les moyens de connaître la partie vicieuse de tous ses arguments. Ce qui se passa dans la conversation du lendemain sera l'objet de ma première lettre. Adieu.

LETTRE NEUVIÈME.

Le philosophe à Théodore.

J'AVAIS passé la nuit entière , moins occupé à me pénétrer de la force des raisonnements du Père , qu'à rassembler les objections que je pourrais employer à les combattre. Il me paraissait honteux d'avoir été , dans une pareille lutte , vaincu par un pauvre ecclésiastique que j'avais pris pour un ignorant. Je récapitulai toutes les réflexions que purent me suggérer ma raison et le souvenir de mes lectures ; je les croyais inexpugnables , et je me disais : le Père a pu me surprendre par des raisonnements nouveaux pour moi , je veux l'écraser par la force des miens. Je ne peux répondre complètement aux difficultés qu'il me présente ; mais il sera aussi embarrassé par rapport à celles que je lui proposerai. J'étais dans ces dispositions lorsqu'il vint me voir , et je me hâtai d'entamer la discussion que je vais te transmettre. Pour éviter les répétitions , je séparerai nos discours par des alinéa ; leur contenu l'indiquera l'interlocuteur.

« Je vous écoutai hier , lui dis-je , avec une grande attention , et j'avoue que vous m'avez étonné et même embarrassé. Vous m'avez dit des choses de la plus grande force , toutes nouvelles pour moi , et qui m'ont fait une impression profonde ; je reconnais qu'on ne peut les considérer attentivement sans se sentir presque contraint à se rendre , et que ceux qui admettent les preuves que vous m'avez détaillées , et qui se reposent sur elles , ne sont pas si insensés que je le pensais. Il n'est pas possible de donner avec plus d'art l'air et l'apparence de la vérité et de la raison à

un système qui par lui-même n'offre que des contradictions. Je crois qu'il ne faudrait pas moins d'étude et de talent pour le dépouiller des formes spécieuses dont vous avez su le revêtir, et lui rendre sa forme naturelle.

» Mais, après vous avoir avoué dans la sincérité de mon cœur l'effet qu'il a produit sur moi, permettez-moi de vous demander comment un homme aussi instruit, rempli d'autant de connaissances que vous paraissez en avoir, peut se persuader et chercher sérieusement à persuader aux autres un tas d'absurdités et de contradictions aussi révoltantes ?

» Considérez combien le seul fait de la résurrection de Jésus-Christ contient ou suppose de choses absolument impossibles. Quel assemblage de faits absurdes et contradictoires ! Un Dieu incarné, un Dieu qui souffre, qui meurt et qui se ressuscite lui-même ! Rien de cela peut-il entrer dans une tête raisonnable, à moins qu'elle ne soit en proie à toute l'effervescence de la frénésie ? Dès lors tout devient indécent et indigne de la sagesse et de la majesté de Dieu. Peut-il avoir besoin, pour parvenir à ses fins, d'employer des moyens aussi ridicules et aussi voisins des moyens humains ¹ ?

» L'acte de se ressusciter soi-même implique contradiction : le prodige de ressusciter les autres était déjà si grand, que, malgré tous ses efforts, la raison ne peut le concevoir. Elle ne peut comprendre comment il est possible d'animer une seconde fois un corps insensible, de rétablir dans sa première harmonie une machine déjà désorganisée, de lui rendre ses ressorts et le jeu de ses organes, de rétablir ses proportions, et d'unir de nouveau deux substances que les lois de la nature avaient séparées.

» Si rien de tout cela ne peut se concevoir, que sera-ce donc d'une résurrection spontanée dont le sujet est lui-même l'auteur ? Sortir du tombeau par sa puissance propre ! rouvrir à la lumière des yeux que la mort a déjà fermés ! recommencer par son propre pouvoir une existence déjà perdue ! c'est un prodige dont on ne peut concevoir que l'impossibilité. Si je vous disais qu'un être est sorti du néant par sa propre puissance, vous me diriez avec fondement que c'est une chose impossible et qui implique contradiction ; que le néant et l'existence sont à une distance immense l'un de l'autre ; que le néant ne peut produire que le néant, encore moins donner l'existence. Je vous en dirai tout autant. La mort est l'absence de la vie ; et il est aussi impossible qu'un mort se donne la vie à lui-même, qu'il l'est qu'un être qui n'existe pas se donne lui-même l'existence.

• A la suite d'une démonstration aussi palpable, quelle force

¹ Que l'impiété est aveugle et insensée dans sa prétendue sagesse ! Le chrétien voit dans ces mystères, si ridicules aux yeux de l'impie, la preuve la plus éclatante de la bonté de ce Dieu, qui, pour se faire aimer des hommes et leur montrer son amour, s'est fait à leur image après les avoir créés à la sienne ; est devenu voyageur avec eux pour adoucir les peines de l'exil, et a tracé lui-même le chemin qui conduit à la patrie.

puis-je reconnaître dans les preuves que l'imagination peut accumuler contre elle ? Vous en ajouteriez une infinité d'autres à celles que vous me présentâtes hier, que vous réussiriez à m'embarrasser, sans pouvoir me faire renoncer à l'évidence de ces considérations.

» — Quoi ! me répondit le Père, hier je vous ai prouvé, par des preuves positives et évidentes, que Jésus-Christ a ressuscité ; et au lieu de me présenter des raisons qui en détruisent la force et la vérité, vous m'alléguez une impossibilité vague qui n'est qu'imaginaire. Je vous ai prouvé la résurrection, et vous me répondez, pour toute objection, qu'elle est impossible. Pour me combattre, il fallait me démontrer la faiblesse ou la fausseté de mes preuves ; mais tant que vous leur laissez toute leur force, j'ai le droit de vous dire : J'ai prouvé l'authenticité de la résurrection, et je suis en règle, puisque je prouve la possibilité du fait. De ce que Jésus-Christ ressuscita, il s'ensuit qu'il put ressusciter ; tel est mon raisonnement. Vous prenez l'inverse, et vous me dites : Jésus-Christ n'a pas ressuscité, parce que la chose est impossible. Quel est, je vous le demande, celui de nous qui s'écarte des règles d'une saine logique ?

» Je pourrais m'en tenir à cette réponse, et toutes les fois que vous m'objectez l'impossibilité d'une chose, vous répéter : mais elle est prouvée. Vous me diriez : elle est indigne de Dieu ; je répondrais : non certainement, puisqu'il l'a faite ; Dieu ne peut rien faire d'indigne de lui ; ainsi vous êtes dans l'erreur. — Cela est contradictoire. — Non, puisqu'il est certain que cela est arrivé ; et tant que vous n'infirmez pas les preuves sur lesquelles je me fonde, je détruirai toutes vos objections d'un seul mot.

» Cependant je consens bien à les examiner ; vous dites que l'événement de la résurrection est extraordinaire et incompréhensible. Qui en doute ? peut-être est-il le plus grand de tous ceux qu'on peut imaginer : j'en conviens ; mais il est prouvé, et l'on ne peut pas se refuser à le croire. Prétendriez-vous qu'il est au-dessus de la puissance divine ? le Dieu, principe de la vie, ne pouvait-il pas la quitter et la reprendre ? l'un ne lui était pas plus difficile que l'autre. Jésus-Christ dit lui-même : J'ai le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre à mon gré. Sa mort était un miracle aussi étonnant que sa résurrection.

» Mais cela est contradictoire, ajoutez-vous ; où est la contradiction ? Qu'est-ce que c'est que ressusciter un mort ? C'est lui rendre la vie. Celui qui a fait l'homme, qui lui a donné la vie, qui la lui ôte quand il lui plaît, ne pourrait pas la lui donner une seconde fois, mille fois même, si sa divine providence le trouve bon ?

» Mais se ressusciter soi-même ! se ressusciter, lorsque l'âme a déjà quitté le corps qu'elle animait ! Qui a dit que l'âme de Jésus-Christ ressuscita son corps ? Celui qui avait ressuscité *Lazare*, qui ressuscitera un jour tous les hommes, Dieu enfin, opéra cette résurrection.

» Vous trouvez ce fait indécent et indigne de Dieu. Quelle témérité n'y aurait-il pas à parler ainsi, lorsqu'il est prouvé que Dieu en a été l'auteur ! En quoi un miracle si grand, si étonnant, serait-il contraire à la justice et à la sainteté, à la sagesse, à la miséricorde, à la bonté et à la véracité de Dieu ? Un miracle qui prouve la divinité de Jésus-Christ et la vérité de la religion chrétienne, pourrait-il vous paraître inutile ou indigne de la majesté de Dieu ?

» Ah ! monsieur, si vous connaissiez bien la religion chrétienne ; si, instruit par elle, vous pouviez apprécier l'immensité de l'amour de Dieu envers les hommes ; la bonté avec laquelle, dès la création du monde, il leur promit un rédempteur qui devait être son Fils unique ; l'attention qu'il a eue à préparer sa venue ; le soin avec lequel il choisit, parmi tous les peuples, celui qui l'adore aujourd'hui dans la personne de Jésus-Christ, vous ne vous étonneriez plus d'un miracle si glorieux pour son divin Fils, et si utile à tous les chrétiens, puisqu'il a servi plus que tout autre à l'établissement de la foi, et qu'aujourd'hui c'est encore celui qui verse dans leur âme les consolations les plus grandes, par l'espérance du bonheur qui nous attend.

» J'anticipe peut-être dans ce que je dois vous dire ; il suffit de vous montrer, pour le moment, que la résurrection ne présente point les contradictions que vous croyez y trouver ; loin de là, on y reconnaît de plus en plus des preuves de la bonté divine, qui s'est plu à donner aux hommes des moyens aisés et sûrs de reconnaître la vraie religion. Lors même que nous y trouverions des choses en apparence contradictoires ou inconvenantes, nous devrions nous soumettre, parce que d'une part sa vérité nous est démontrée, et que de l'autre nous ne pouvons nous dispenser de reconnaître que notre raison est limitée ; que notre sagesse n'est point la sagesse de Dieu ; que nous sommes sujets à l'erreur ; que ce que nous jugeons impossible, ne l'est pas pour Dieu ; que ce qui nous paraît contradictoire, ne l'est certainement pas, lorsque des preuves irrésistibles nous en démontrent la réalité ; et qu'enfin nous ne sommes pas responsables de ne pas entendre des mystères qui surpassent les forces de notre intelligence, tandis que nous le serions positivement si, dédaignant les lumières qui nous viennent de Dieu, et mettant une confiance excessive et déplacée dans les suggestions de notre raison, nous cédions aux séductions de l'amour-propre et à ses trompeuses illusions.

» — Je vous entends, mon Père, lui répliquai-je ; vous me reprochez, après m'avoir prouvé la résurrection de Jésus-Christ par des preuves positives, de ne leur opposer que des réflexions vagues et générales. Vous avez raison, cette méthode est defectueuse ; je sais qu'une foule d'arguments négatifs ne peuvent détruire une affirmation positive suffisamment prouvée : il faut, pour la combattre avec succès, attaquer et détruire les preuves qui lui servent de base. Puisque vous paraissez me défier d'y parvenir, je vais l'entreprendre, et nous verrons si mes efforts seront plus heureux.

» Votre croyance , par rapport à la résurrection , se fonde sur ce que le corps de Jésus-Christ , après avoir été enseveli et enterré , disparut et ne put se trouver. Tel est le point d'où partirent ses disciples pour inventer le récit de son apparition. Mais ce récit ne peut-il pas être une fable ? Qui m'assurera qu'eux-mêmes n'ont pas enlevé son corps ? Je n'oublie point ce que vous m'avez dit ; j'avoue que , vu la nature des personnes , leur dispersion , leur caractère connu de timidité , la garde qui les observait , et l'ensemble des circonstances de l'évènement , il est très-difficile de concevoir seulement qu'ils l'aient osé , et encore moins qu'ils aient réussi dans une entreprise si fort au-dessus de leurs forces ; je ne cherche point à me dissimuler toutes les difficultés qu'offre cette supposition.

» Mais , après tout , il s'agit d'un évènement plus extraordinaire et plus hérissé de difficultés que cette supposition même ; il ne s'agit de rien moins que d'un mort qui se ressuscite lui-même , et il est mille fois plus difficile d'y ajouter foi , que de penser que ses disciples ont pu le dérober. Combattue par deux idées qui se contrarient , ma raison s'arrête naturellement au parti que présentent les difficultés les moins grandes ¹ ; il me paraît impossible que des hommes aussi pauvres aient eu les moyens et les forces nécessaires pour une telle entreprise ; mais le corps ne paraît pas , et il faut bien qu'il ait disparu de quelque manière.

» Ces hommes ont pu employer des moyens que j'ignore ; ils peuvent avoir surpris des gardes ou les avoir séduits. Il peut à cela n'y avoir ni vraisemblance ni probabilité ; mais la chose n'est pas physiquement impossible , et il l'est positivement qu'un mort ressuscite et sorte lui-même de son tombeau ² , et alors comment ne pas s'arrêter à cette idée ?

» D'autre part , les gardes ont dit qu'ils dormaient , et que les disciples profitèrent de cet instant pour l'enlever. C'est un trait de lumière qui commence à éclaircir la manière dont cet enlèvement a pu arriver. Je sais bien que s'ils dormaient , ils n'ont rien pu voir ; mais peut-être ont-ils feint de dormir , gagnés pour ne pas s'opposer à l'exécution de l'entreprise ; peut-être n'ont-ils dit qu'ils dormaient que pour se disculper : il se peut que la chose se soit passée ainsi ou de mille autres manières ; mais quelle que soit la supposition qu'on adopte , à coup sûr elle sera beaucoup moins croyable que la résurrection d'un mort.

» D'après cela le fait se dépouille de toutes ses difficultés , et tout l'avantage est en ma faveur. Si les apôtres m'allèguent l'impossibilité de l'enlèvement , je leur démontre le contraire ; s'ils se présentent comme témoins de la résurrection , je leur oppose

¹ Un miracle présente-t-il donc une difficulté si grande à un Dieu tout-puissant , et dans une circonstance si importante ? Rien , à mon avis , ne paraît plus facile.

² Oui , quand ce mort est seulement un homme ; mais c'est justement ce miracle qui prouve que Jésus-Christ était un Homme-Dieu , et par conséquent maître des lois de la nature.

les gardes comme témoins de l'enlèvement ; si ceux-ci ont intérêt d'alléguer leur sommeil pour se disculper, les autres ont celui de leur amour-propre et de la gloire de leur maître ; s'ils racontent des choses absurdes et incroyables, le rapport des gardes n'a rien que de naturel et de possible. Ainsi, témoins pour témoins, je tiens pour les derniers ; et dès que j'offre un moyen d'expliquer ces faits sans recourir à des miracles hors de toute croyance, il me suffit de le proposer pour les anéantir.....

» — Je croyais, monsieur, vous en avoir dit assez pour vous faire connaître qu'il était impossible que les disciples fussent les auteurs de cet enlèvement. Je pourrais ajouter que quand il vous serait possible d'ajuster un plan assez suivi et fortifié d'un assez grand nombre de circonstances historiques, pour m'indiquer pas à pas et minute par minute ce qu'ils ont pu faire pour parvenir à leur but ; quand vous pourriez le disposer avec assez de justesse pour qu'il ne heurtât en rien les lois de la nature et les convenances, vous n'auriez pas avancé d'un pas. Vous auriez composé une fable ingénieuse, un conte vraisemblable, mais qui ne serait ni une preuve ni même un commencement de preuve. Les vérités de faits ne se prouvent que par d'autres faits ou par des témoins.

» Sur quoi reposerait la certitude de l'histoire, si, pour démentir des preuves, il suffisait de mettre en avant des suppositions arbitraires ou des probabilités vraisemblables ? Les conjectures prouvent sans doute une imagination féconde, mais elles doivent céder à la preuve la plus légère, surtout quand il s'agit de choses d'une si grande conséquence ; et lorsque je vous présente des preuves si multipliées, si solides et si convaincantes, il ne faut pas croire pouvoir les anéantir par un *peut-être* et de simples doutes.

» Si vous voulez réfléchir sérieusement, vous reconnaîtrez que ce *peut-être* est impossible, et que la soustraction du corps de Jésus-Christ n'est ni la base ni la preuve de la résurrection, dont la certitude se fonde sur la multitude de témoins oculaires et dignes de foi, qui l'ont vue et certifiée. Vous opposez, dites-vous, des témoins à des témoins ; mais, monsieur, connaissez-vous bien vos garants, et oubliez-vous quels sont les miens ? Pouvez-vous comparer les gardes aux apôtres ? Que sont les premiers ? des mercenaires qui, loin d'exposer leur vie pour attester la vérité, mentent ouvertement pour se disculper d'une faute apparente. Mensonge si palpable, que, malgré l'intérêt de leur gloire, les juges eux-mêmes n'osent l'accréditer, parce qu'ils savent que personne ne le croira. Vous voulez mettre dans la balance le témoignage décidément faux d'hommes obscurs et inconnus, avec celui que les apôtres rendaient au milieu des menaces et des tourments, et au péril de leur vie ; avec celui des apôtres, de ces hommes justes qui vivaient saintement, et qui, revêtus du pouvoir divin, multipliaient les conversions en multipliaient leurs miracles. Quelle est, monsieur, la comparaison que vous faites ?

» — J'avoue que la différence entre les témoignages est immense ; mais , nous éloignant de cette discussion , expliquez-moi , mon Père , pourquoi la resurrection de Jésus-Christ ne fut pas plus publique : pourquoi ne le fut-elle pas au moins autant que sa mort ; et puisqu'il fit ce miracle , pourquoi ne le fit-il pas d'une manière assez notoire et assez évidente pour éloigner toute espèce de doute et nous forcer à le croire ; pourquoi ne se fit-il pas voir à tout le monde ; pourquoi ne conversa-t-il pas avec tous , pourquoi se contenta-t-il de se montrer à un petit nombre de personnes et pendant si peu de temps , puisque le rapport des apôtres porte qu'au bout de quelques jours il monta au Ciel?....

» — A vous entendre , monsieur , je croirais être au milieu des Juifs qui , tandis que Jésus-Christ était sur la croix , tenaient à peu près le même langage. Le peuple lui disait : Toi qui détruis le temple et le rétablis en trois jours , sauve-toi toi-même ; les grands et les savants ajoutaient : Il a sauvé les autres , et ne peut se sauver lui-même : s'il est le roi d'Israël , qu'il descende de la croix , et nous croirons en lui. Ils pensaient sans doute que Jésus-Christ devait les servir d'après leur caprice , et qu'il ne pouvait manifester sa toute-puissance qu'en faisant ce qu'ils lui prescrivaient ; aussi lui fixaient-ils impérieusement ce qu'il devait faire et les seules conditions auxquelles ils voudraient bien croire en lui. Ils voulaient..... »

Je l'interrompis avec humeur. « — Non , mon Père , lui dis-je , votre raisonnement n'est pas juste : ils l'insultaient , et moi je ne fais qu'un raisonnement sensé , judicieux , dont la force anéantit votre résurrection. Je dis : Il est certain que si Jésus-Christ a ressuscité , il ne l'a fait que pour donner une preuve visible et irrécusable de son pouvoir et de sa divinité , pour confirmer ce qu'il avait dit , et convaincre de la vérité de la religion qu'il prêchait. Il eut sans doute , en faisant ce miracle , le même motif qu'il eut dans les autres , s'ils ont existé. Vous me dites que tous furent publics , qu'il les faisait en présence de tout le monde : comment celui de la résurrection , le plus important et le plus décisif de tous , ne s'est-il pas opéré de même ? comment ne s'est-il contenté de le faire qu'obscurément , et , pour ainsi dire , à la dérobée , et ne le communiquant qu'à un petit nombre de personnes ?

» Puisque la résurrection était la dernière et la plus grande preuve de sa mission , il semble qu'elle devait être la plus authentique. Tous les Juifs devaient en être témoins ; la lumière du soleil devait à peine suffire pour éclairer ce prodige et dissiper tous les nuages qui pouvaient le dérober à la vue. Un Dieu infiniment bon et puissant , quand il s'agit de sa gloire et de notre bonheur , doit employer les moyens les plus sûrs et les plus efficaces. Il se devait à lui-même , il devait à tous les hommes une conviction si irrésistible qu'elle entraîna leur persuasion ; il leur devait des documents assez solides et assez puissants pour fermer la bouche aux incrédules ; alors et sans effort l'univers devenait chrétien , et la religion s'y propageait en un instant.

» Il aurait fallu pour cela que Jésus-Christ fût sorti vivant de son tombeau à la vue du peuple entier et même de ses juges ; il aurait fallu qu'il apparût au même endroit où il était mort, qu'il parlât à tout le monde, ou enfin qu'il se montrât d'une manière si publique et si notoire, que personne ne pût concevoir le moindre doute.

» Jésus-Christ désira que tout le monde se fit chrétien, ou il ne le désira pas. Dans le premier cas, supposant qu'il fût Dieu, il devait employer les moyens les plus favorables et les plus propres à la réussite de ses desseins ; et il y serait parvenu à l'aide de l'un des moyens que j'ai indiqués. S'il ne l'a pas fait, qu'en est-il résulté ? Le nombre de ceux qui ont cru en lui a été très-petit. Et que pouvons-nous en conclure, si ce n'est qu'il n'employa pas les moyens qui pouvaient faire réussir ses desseins ? Je pourrais en tirer une foule de conséquences, dont la moindre suffirait pour détruire la résurrection.

» S'il est Dieu, pourquoi n'a-t-il pas employé de moyens plus efficaces ? comment n'a-t-il pas prévu que tout ce qu'il faisait serait insuffisant ? que sa résurrection, telle qu'elle eut lieu, ne pourrait pas persuader tout le monde, et qu'elle devait porter avec elle un caractère d'évidence et d'universalité, tel que tous les doutes pussent disparaître ? comment enfin n'a-t-il pas voulu prendre d'autres moyens plus certains ?

» S'il n'a pu ressusciter que de la manière dont il ressuscita, il n'était pas Dieu ; car Dieu peut tout. S'il l'a pu et s'il ne l'a pas fait, sachant que ce qu'il faisait n'était qu'insuffisant, il n'était pas Dieu non plus ; car Dieu est bon, Dieu ne fait pas des choses inutiles ; et s'il aime l'homme, il doit faire ce qui lui est plus avantageux. A voir le peu de fruit qu'a produit la résurrection de Jésus-Christ, l'on doit en conclure, ou qu'il ne l'a pas prévue, ou qu'il n'a pas pu la rendre plus éclatante, ou qu'il ne l'a pas voulu, et dans tous les cas il n'est pas Dieu. Mais la conséquence la plus naturelle de tout ceci, c'est que cette résurrection paraît être une fable mal ourdie, indigne de Dieu, et qui ne peut être adoptée que par des hommes faibles. Voyez, mon Père, comment vous pourrez vous tirer de ce labyrinthe, et rendez-moi la justice de reconnaître que je ne parle pas sans aucune espèce de raison, comme vous voudriez me le faire entendre.

« — Je ne conteste pas, monsieur, que vos réflexions ne soient spécieuses ; et j'avoue que les difficultés qu'elles présentent ont une apparence formidable : je vais tâcher de les combattre, et vous-même, d'après mes réponses, vous jugerez. Je dirai d'abord que, d'après votre propre argument, je pourrais parvenir à prouver qu'il n'y a point de Dieu, et je raisonnerais ainsi : S'il y avait un Dieu, c'est-à-dire un être infiniment bon, infiniment sage et puissant, il nous eût donné des preuves si visibles et si palpables de son existence, que personne n'eût jamais pu douter de cette vérité. Il se devait à lui-même, il devait aux hommes le soin de les éclairer de telle manière que jamais personne n'eût

pu se livrer au moindre doute ; alors tout en aurait bien mieux été sur la terre ; les crimes auraient disparu , ou seraient devenus très-rares ; les vertus auraient été plus ordinaires et plus pures , les hommes plus heureux , et la Divinité elle-même eût reçu un culte et des hommages plus sincères.

» Néanmoins il est constant , et l'expérience nous le prouve , qu'un grand nombre de personnes ne croient point à son existence , et s'abandonnent entièrement à toutes leurs passions. Nous devons donc en conclure qu'il n'y a point de Dieu ; s'il y en avait , il est certain qu'un Dieu souverainement prévoyant , si bon et si puissant , aurait donné aux hommes des preuves de son existence , si frappantes , que personne n'eût pu la révoquer en doute. Autrement qu'on m'explique pourquoi , ayant prévu l'insuffisance des preuves qu'il nous a administrées , il ne nous en a pas donné de plus grandes. Je conclurai comme vous : s'il ne l'a pas prévu , il n'est pas sage ; s'il l'a prévu , et n'a pu y remédier , il n'est pas puissant ; s'il l'a pu sans l'avoir voulu , il n'est pas bon ; et je finirai par dire que l'existence de Dieu est une supposition faite à plaisir.

» Si je vous tenais un pareil langage , vous me répondriez que Dieu a donné tant de preuves de son existence , qu'elles doivent suffire à tout homme judicieux et de bonne foi. Que s'il en est qui la méconnaissent , ce n'est que par leur négligence à s'instruire , ou leur facilité à se laisser aveugler par leurs passions ; qu'il y aurait une grande témérité à reprocher à Dieu de ne pas nous avoir donné des preuves plus sensibles , que nous devons nous guider d'après celles qu'il nous a données , et qu'ayant une route tracée et sûre pour arriver au but , il serait ridicule d'en désirer d'autres ; que nous serions coupables d'une irrévérence insensée , en accusant le Créateur de ne nous avoir pas ouvert telle autre route qu'il n'a pas voulu nous donner ; qu'il serait absurde de censurer sa conduite , sans pouvoir connaître ses motifs , ou de fermer les yeux à la lumière , sous le prétexte qu'elle n'est pas assez éclatante. Que celui à qui on donnerait un flambeau pour se guider dans l'obscurité de la nuit , serait bien insensé de l'éteindre , sous le prétexte qu'il est privé de la clarté du jour ; qu'il mériterait certainement de s'égarer ou de tomber ; et enfin , qu'ayant d'ailleurs reçu , à l'aide de la religion et de la raison , tant de lumières , nous devons nous en servir et les croire suffisantes pour nous conduire sans aucun danger.

» Votre réponse serait solide et vraie , et c'est celle que je vous fais moi-même. J'ai établi la vérité de la résurrection de Jésus-Christ par des preuves historiques et d'une conviction si éclatante , qu'un jugement sain ne peut s'y refuser ; je vous ai présenté des raisons fondamentales et si claires qu'elles suffiraient par elles-mêmes pour déterminer notre raison. Trouveriez-vous juste , après vous avoir présenté un objet sous tous ses points de vue , après vous l'avoir rendu sensible , de me dire qu'il n'existe pas , par la seule raison que vous ne pouvez le voir avec la clarté que vous

désireriez ? Vous paraît-il raisonnable d'inculper la Providence de ce qu'elle n'a pas fait , sans lui tenir compte de ce qu'elle a fait , et de prétendre que votre caprice devienne la règle de sa sagesse ? Vous paraît-il sensé d'opposer ce qui pourrait être d'après vous , à ce qui est certainement ; de ne pas croire ce que vous apercevez , parce que vous ne voyez pas tout ce que vous voudriez apercevoir : d'opposer enfin les chimères de l'imagination à des faits notoires et prouvés , les seuls qui puissent faire foi dans des objets d'une pareille nature ?

» Mon Dieu ! que deviendraient toutes les vérités connues ? Où pourrait se fixer la certitude humaine , si nous laissons ainsi notre imagination errer à l'aventure ? Tout serait bientôt confondu ; aucun fait , quelque authentique et quelque prouvé qu'il fût , ne serait à l'abri d'être contesté. Un esprit difficile ou soupçonneux rendrait bientôt problématique tout ce qu'il lui plairait ; les preuves les plus positives n'obtiendraient auprès de lui aucune conviction. On aurait beau les multiplier , il en voudrait toujours de nouvelles ; après celles-ci , il en exigerait d'autres , sans qu'on pût rien décider ; et , pour satisfaire à la stérile fécondité de ses objections , il faudrait s'éloigner de toutes les règles du bon sens et d'une critique raisonnable , divaguer sans cesse , et le suivre dans toutes les extravagances qu'il lui plairait de mettre en avant. Quand on veut approfondir une vérité , il faut , monsieur , mettre un frein à son imagination , et n'écouter que les règles d'un jugement sain.

» Vous me dites , par exemple , que si la résurrection de Jésus-Christ eût été publique et notoire , tous les Juifs y eussent ajouté foi , parce qu'ils en auraient été témoins ; moi , je dis que , même l'ayant vue , ils ne l'eussent pas crue davantage ; et je vais vous le prouver. Les autres miracles de Jésus-Christ étaient publics et notoires ; tous les ont vus ou pouvaient les voir , puisqu'ils se faisaient dans les rues et sur les places publiques. On peut en dire autant de ceux que les apôtres et leurs successeurs firent depuis ; ils furent connus non-seulement en Judée , mais dans toute la terre. Les ennemis de la religion eux-mêmes ne les contestaient point ; c'était par eux que le nombre des chrétiens s'accrut si considérablement ; et néanmoins il y eut une foule de personnes qui n'y crurent pas et qui refusèrent de se convertir. Voilà donc des miracles bien publics , bien à l'abri de toute contestation , qui n'ont pas produit l'effet que l'on en devait attendre ; et vous serez forcé d'avouer que ceux qui ne crurent pas à la résurrection de *Lazare* , n'auraient pas mieux cru à celle de Jésus-Christ.

» Mais écartant toutes ces réponses , permettez que je vous dise que vous revenez aux arguments négatifs qui ne peuvent rien prouver contre des faits positifs. Rien ne résulte de rien , rien ne se prouve par rien ; et par l'effet d'un assentiment universel , l'objection la moins soluble , celle à laquelle même on ne peut répondre , ne détruit jamais des preuves positives et démonstra-

tives ; elle ne sert qu'à faire connaître l'ignorance du démonstrateur et l'imperfection de ses connaissances. Si ce principe est admis justement en physique et dans les sciences naturelles , faudra-t-il le rejeter en matière de religion , et dans des objets d'un ordre bien plus élevé et bien moins accessible à la faiblesse de nos facultés ?

» Je pourrais donc vous avouer ici que je ne puis résoudre votre difficulté , et que cependant je ne puis cesser de tenir à mes preuves , ni former le moindre doute sur leur certitude. Je pourrais vous dire qu'il n'est pas à ma portée de juger ce que Dieu n'a pas fait , ni la raison qui l'a déterminé à ne pas le faire ; mais que je ne puis m'empêcher de juger ce qu'il a fait , lorsque les preuves évidentes par lesquelles il veut bien me le manifester , me mettent à portée de le voir ; que ce qui pourrait être n'est pas , n'a aucune existence et ne donne ainsi aucune prise à mon intelligence , qui ne peut s'occuper que d'objets existants et susceptibles d'être suivis , lorsque l'évidence les accompagne et vient s'offrir à mes regards ; des qu'elle m'abandonne , je m'arrête et cesse de m'en occuper.

» Avec ces principes , les plus grandes difficultés s'évanouissent et cessent de m'embarrasser ; car si je vous ai prouvé d'une manière positive la vérité de la résurrection , toutes vos réflexions n'ont plus de force dans mon esprit. Vous me direz : La résurrection pouvait être plus publique , sans doute elle eût produit un plus grand effet ; je ne le crois pas , puisque Dieu ne l'a pas fait ainsi : elle eût persuadé tout le monde , j'en doute ; mais de ce qu'elle n'a pas été publique , doit-on conclure qu'elle n'a pas eu lieu de la manière dont elle est arrivée ? De ce qu'elle ne s'est point passée ainsi que vous vous plaisez à le concevoir , doit-il s'ensuivre que toutes les preuves que je vous ai données n'aient aucune force ? Cette logique de nouvelle espèce équivaldrait à ce raisonnement-ci . J'ai cent raisons sûres et convaincantes de la certitude de tel fait ; mais j'en exige une de plus , ou je demande la solution d'une difficulté qu'on ne peut me donner , et d'après cela je rejette les cent raisons et ne veux plus croire le fait dont il s'agit.

» Tel est , en substance , votre raisonnement. Dépouillons-le de tous ses accessoires , et nous verrons qu'il se réduit à ceci : Je ne crois pas la résurrection de Jésus-Christ telle qu'on la rapporte ; si elle était vraie , étant l'ouvrage de Dieu , elle eût été plus publique et plus glorieuse. Or , c'est comme si vous me disiez : Je ne crois pas que ce soleil qui m'éclaire soit l'ouvrage de Dieu ; car s'il l'était , il serait plus grand et plus lumineux ; et comme dans tout ce qu'il a créé il a mis des bornes à ses ouvrages et qu'il eût pu les rendre meilleurs qu'il ne l'a voulu , vous en concluriez donc toujours que rien de tout ce que nous voyons ne peut être l'ouvrage de Dieu : voilà jusqu'à quel point l'imagination peut s'égarer , quand elle s'abandonne à elle-même et n'est pas arrêtée par la modeste retenue de notre raison.

» A quoi bon s'éloigner du droit chemin ? L'homme doit se contenter de ce qu'il peut savoir, ne pas varier sur ce que Dieu veut bien nous laisser voir, et se soumettre avec une humble résignation, lorsqu'il lui plaît de nous dérober la connaissance de tel ou tel point. Je vous ai raconté la manière dont s'opéra la résurrection de Jésus-Christ ; je vous en ai prouvé avec évidence la vérité ; puisqu'il n'a pas voulu que sa résurrection fût plus publique, il est évident qu'il convenait mieux à ses desseins qu'elle ne le fût pas.

» Vous répliquez qu'il n'y aurait point eu d'incrédules ; je vous ai dit que j'en doutais ; mais que lors même que cela serait certain, peut-être, dans le plan de la sagesse divine, a-t-il été utile qu'il y eût des incrédules pour la plus grande perfection du christianisme, ou pour d'autres motifs qui me sont inconnus.

» Concluons : voyons qui de nous approche le plus de la vérité. Vous me dites que la résurrection devait être publique, et vous ne faites valoir que des raisonnements de convenance, qui dépendent uniquement de votre manière de voir et de penser. Je prouve le fait et je suis d'un avis opposé : fondé sur ce que ni vous ni moi ne pouvons juger bien ce que Dieu devait ou ne devait pas faire, j'en conclus, au contraire, qu'il ne devait pas faire ce qu'il n'a pas fait.

» Observez la différence qui se trouve entre nous, et voyons qui de nous a le plus d'avantage dans cette lutte. N'ayant d'autre guide que votre imagination, vos opinions et la sphère imaginaire de vos obscures possibilités, vous voulez pénétrer la conduite de Dieu, vous osez la blâmer et la censurer. Guidé par la seule conduite de Dieu, connue et démontrée d'une manière évidente, j'y trouve le point de la raison, de l'utilité et de la convenance ; décidez maintenant lequel de nous est dans la bonne voie, et qui des deux a l'avantage. Vous ne pouvez détruire aucune de mes preuves, et j'anéantis vos raisonnements par un principe que vous ne pouvez récuser vous-même, par la raison que nous ne pouvons pénétrer les desseins de Dieu... »

J'étais accablé par le poids et la force de raisonnements aussi clairs ; néanmoins je me hasardai à lui répondre : Quoique nous ne puissions pénétrer les desseins de Dieu, lui dis-je, il nous a donné la raison pour juger si les œuvres qu'on lui attribue sont dignes de sa bonté et de sa grandeur..... — Cela est vrai, monsieur ; mais ce principe a sa juste mesure ; autrement expliquez-moi pourquoi Dieu ne créa-t-il pas le monde cent mille ans plus tôt ; pourquoi le Créateur, si bon, si puissant, ne se hâta-t-il pas de montrer de bonne heure toute sa grandeur, de donner le jour à ses créatures, et de répandre sur elles tous ses bienfaits ; pourquoi tarda-t-il si longtemps à commencer son œuvre ; pourquoi employa-t-il tant de temps pour faire le bien ? Quand vous pourrez répondre à ces demandes et à d'autres de cette nature, je pourrai à mon tour vous expliquer pourquoi la résurrection de Jésus-Christ ne fut pas plus publique. En atten-

dant, je vous dirai que, ne pouvant pas connaître les motifs secrets de la conduite de Dieu, je sais que tout ce qu'il fait est juste et sage, d'autant plus que je ne puis m'égarer en suivant cette opinion, puisqu'elle naît de l'idée que je dois concevoir d'un Etre infiniment parfait.

» — Vous m'attaquez, mon Père, de tous les côtés, vous vous emparez de toutes les issues; rien n'égale votre agilité, rien n'arrête votre éloquence; mais, habile à éblouir et à séduire, je vois que vous vous jetez dans les retranchements où se placent tous les fanatiques, et d'où il est impossible de les arracher. Dès qu'ils se voient prêts à succomber par la force des raisonnements qu'on leur oppose, ils se mettent sous la protection des mystères; après s'être étendus fort au long et avec une grande apparence de savoir sur les objets qui peuvent leur être favorables, aussitôt qu'on leur fait des objections auxquelles ils ne sauraient répondre, ils prennent alors le ton de la modestie; ils avouent leur ignorance et se rejettent sur l'ignorance des voies de Dieu, sur l'impossibilité de les connaître, et sur la profondeur de ses décrets: il serait bien plus simple, dès le commencement, d'avouer naturellement qu'on ne peut rien croire ni savoir avec certitude.

» Je vous ai présenté un raisonnement bien simple et beaucoup plus lumineux que vos preuves. J'ai dit, d'après vous-même, que le but de la résurrection était de convaincre à l'aide de ce miracle le monde entier, de la divinité de l'Evangile et de la religion chrétienne. La résurrection, telle qu'elle a eu lieu, n'a point atteint ce but; et elle aurait pu y parvenir, si elle eût été plus publique et plus évidente. La résurrection ne vient donc pas de Dieu, ou, ce qui est plus positif, elle n'a donc jamais eu lieu. Au lieu de me répondre directement, au lieu de me montrer comment elle peut être l'ouvrage de Dieu, dans cet état d'imperfection et presque d'inutilité, au lieu de me présenter clairement les motifs qui ont pu porter Dieu à ne pas la rendre aussi utile et aussi publique qu'elle devait l'être pour atteindre son but, vous recourez aux moyens ordinaires de ceux qui n'ont rien à répliquer, en m'alléguant les bornes de l'esprit humain et l'incompréhensibilité des voies de Dieu. C'est s'envelopper dans l'obscurité, et ce n'est point du tout raisonner philosophiquement.

» — Comment, monsieur! je m'enveloppe dans l'obscurité, lorsque je vous ai prouvé, d'après des preuves évidentes et démonstratives, que Jésus-Christ ressuscita! Il me semble que rien n'est plus clair, que rien n'est moins obscur. A présent vous me demandez.....

» — Il est vrai que vous me l'avez prouvé; et je dois avouer que vos raisons sont positives, naturelles et convaincantes, que je suis forcé de m'y rendre, et que ma raison ne peut y résister; mais elles ne suffisent pas pour ma conviction entière: ce que vous me prouvez ne pouvant me paraître conforme ni à la

bonté ni à la sagesse de Dieu, rien ne peut et rien ne doit me persuader. — Mais cette conséquence ne peut-elle pas être fausse ? Ne devriez-vous pas plutôt dire : puisque le fait est prouvé, il ne peut être que l'ouvrage de Dieu ; et puisqu'il vient de lui, il est clair qu'il devait être ainsi ? — D'après cette méthode, on ne pourrait discuter sur rien, et il faudrait se rejeter avec indolence sur la profondeur des abîmes de la sagesse divine. — On peut, monsieur, discuter sur le fait, en examiner à fond toutes les preuves ; mais il ne nous appartient pas de discuter sur les desseins de Dieu, parce qu'ils sont au-dessus de notre portée ; il me semble qu'il n'y a rien là que de très-raisonnable.

» J'ai des lumières positives pour m'assurer de la résurrection de Jésus-Christ. Vous me demandez maintenant : pourquoi ne ressuscita-t-il pas d'une autre manière ? Ici, mes lumières sont en défaut, parce que j'ignore et que Dieu ne m'a point révélé les motifs qu'il a eus : mais comme, d'un autre côté, j'ai des lumières qui suffisent pour m'apprendre que Dieu fait toujours ce qui convient le mieux, je n'ai nul doute que, puisqu'il ressuscita de cette manière, elle ne fût certainement la meilleure.

» Votre raison inquiète et curieuse m'objecte que si la résurrection eût été plus publique, elle eût été plus convaincante. Je n'en sais rien. Vous répliquez que, pour vous convaincre, il faudrait vous persuader que cette conduite n'est ni indigne de Dieu ni contraire à sa sagesse. Je réponds que, puisque le fait est prouvé, il est sûr qu'il n'y a rien d'indigne de la sagesse de Dieu ; les desseins de Dieu sont trop au-dessus de la portée de notre intelligence, pour que nous puissions les sonder. Le fait est vrai, c'en est assez pour la conviction.

» Si, pour croire une vérité, l'évidence du fait ne suffisait pas pour le constater, et s'il était indispensable d'en connaître les motifs, vous ne pourriez ajouter foi ni aux phénomènes les plus visibles de la nature, ni à aucuns faits historiques, encore moins à aucunes vérités morales ; puisque vous ne pourriez jamais avoir une évidence suffisante, soit des ressorts intérieurs de leur existence, soit des motifs secrets qui les produisirent, soit des principes sur lesquels elles se fondent.

» Il n'existe aucune chose à laquelle je ne pusse appliquer votre raisonnement. A l'aide de vos propres arguments, je vous prouverais que la religion naturelle est une fable ; je vous dirais : La fin que Dieu pouvait se proposer dans l'inspiration de la religion naturelle, était de se manifester à l'homme, pour qu'il pût l'adorer et lui rendre le culte qu'il lui doit. La religion naturelle, telle qu'elle existe, n'a point atteint ce but, puisque nous voyons le monde rempli de rites absurdes, de cérémonies ridicules, de sacrifices abominables. L'in-ensé pense qu'il n'y a point de Dieu ; et d'autres, qui ne raisonnent pas mieux, disent que le Seigneur a abandonné la terre à elle-même, et qu'il ne s'occupe point des hommes. J'ajouterais : Il est certain que Dieu eût rempli le but

qu'il se proposait , en se manifestant d'une manière plus publique et plus évidente : Or, on ne saurait imaginer qu'un Dieu infiniment sage n'ait pris les moyens les plus convenables et les plus propres à parvenir à ses fins ; ainsi la religion naturelle ne vient pas de Dieu , ou , ce qui est plus certain , elle n'a jamais existé.

» Voyez , monsieur , quelles seraient les conséquences de votre raisonnement. Comment ne serions-nous pas épouvantés de la seule idée de nous croire plus sages que Dieu même , et d'oser censurer sa conduite ? Comment serions-nous assez téméraires pour décider qu'une chose pourrait être meilleure que celle que nous voyons ? Combien de fois ne sommes-nous pas victimes de notre erreur ! Avons-nous des notions assez claires de l'économie du monde entier , pour juger de tous ses détails ? Connaissions-nous assez les rapports , l'enchaînement et la texture des objets qui constituent l'univers , pour discerner ce qui convient ou ne convient pas au genre humain ? Si nous avons une idée juste de Dieu , pouvons-nous douter qu'il n'ait , dans tout ce qu'il fait , des raisons justes , sages et saintes , lors même qu'il les dérobe à notre intelligence ? Ses pensées sont plus distantes des nôtres , que le Ciel ne l'est de la terre. Notre orgueil l'offense , sans qu'il puisse satisfaire notre curiosité. Que nous reste-t-il donc à faire ? Je vous le répète : nous devons être prudents et circonspects , user des lumières qu'il nous donne et qui suffisent , soit pour nous guider dans cette vie , soit pour nous conduire à l'autre ; nous devons enfin adorer avec soumission des secrets qu'il ne lui a pas plu de nous révéler.

» Pour achever de tranquilliser votre esprit , je tâcherai , sans m'éloigner des bornes de la réserve et du respect , de vous dire ce que notre faible intelligence peut pénétrer de ces secrets cachés ; et je répondrai tout à la fois aux conséquences que j'ai tirées contre la religion naturelle , et à celles que vous avez présentées contre le secret de la résurrection. Il semble , et les effets le prouvent , que Dieu , par des motifs de sagesse et de bonté , a voulu que la religion naturelle et la religion révélée portassent en elles-mêmes un caractère de clarté et d'évidence tel , que l'homme serait inexcusable s'il ne lui rendait pas le culte qu'il lui doit.

» Dans la première , il a voulu que nos propres idées , un sentiment intérieur , et tous les objets qui environnent l'homme , l'excitassent à la connaissance de son Créateur et le conduisissent à l'adorer. En même temps et dans la même vue , il a entouré la religion révélée de preuves si claires et si évidentes , qu'il est impossible que la raison puisse fermer les yeux à la clarté qui les accompagne. Je vous ai présenté de nombreuses vérités dans la résurrection de Jésus-Christ ; je pourrai vous en développer , si vous le voulez , encore beaucoup d'autres. Toutes vous prouveront que Dieu a versé la lumière à pleines mains , soit pour nous convaincre que la religion est son ouvrage , soit pour nous apprendre ce que nous devons pratiquer.

» Ce but était digne de la bonté de Dieu. Ayant créé l'homme pour le connaître et l'adorer , il devait , par la religion naturelle ,

nous donner toutes les lumières et toutes les connaissances nécessaires pour nous assurer de son existence ; et, par la religion révélée, toutes les preuves qui pouvaient nous convaincre de la divinité de son origine, et tous les documents qui pouvaient nous apprendre ce que nous devons faire pour l'adorer et la manière dont il veut être adoré. Dieu l'a fait complètement ; il l'a fait avec une abondante profusion ; et sur ces points tout est lumière, tout est clarté.

» Mais il n'a pas voulu satisfaire la curiosité de l'homme, il a voulu même exercer sa foi ; et certes le moindre hommage que l'homme puisse rendre à Dieu est de croire ce qu'il dit, quand il est assuré que c'est lui qui parle ; et de supposer, malgré les répugnances de sa raison et l'apparente contrariété de ses idées, que Dieu a des raisons supérieures dans tout ce qu'il fait.

» Cet ordre établi, il devenait indispensable que, dans l'une et l'autre religion, il y eût une partie lumineuse et une autre obscure ; c'est en effet ce que nous voyons. Tout démontre à l'homme l'existence de son Créateur ; les cieus ne la lui annoncent-ils pas ? la voix éloquente de la nature ne la célèbre-t-elle pas de toutes parts ? Aussi n'y a-t-il aucune nation, quelque barbare, quelque inculte qu'elle soit, qui ne reconnaisse et n'adore la Divinité. Mais d'autre part, comme l'homme est libre et sujet à l'erreur, il en est un grand nombre qui sont tombés dans des absurdités honteuses.

» Nous qui connaissons sa sagesse et sa bonté, nous qui savons que nous ne pouvons pénétrer ses motifs secrets, nous ne pouvons que nous borner à dire : Dieu a sans doute eu de bonnes raisons ; peut-être a-t-il voulu, en ne nous éclairant qu'à moitié sur certains objets, nous aider à obtenir et mériter la félicité qu'il nous prépare. Avec des lumières plus étendues, l'exercice de la vertu cesserait d'être méritoire. Nous dirons surtout que Dieu nous a donné assez de lumières pour ne nous égarer que par notre faute, et pour nous rendre inexcusables de ne pas avoir suivi le flambeau qu'il nous a donné, puisqu'il suffisait pour nous conduire.

» Voilà le raisonnement que nous pouvons appliquer à la religion révélée, et en même temps ma réponse à l'argument que vous me proposez sur la résurrection. Tout prouve avec évidence que Jésus-Christ est ressuscité de la manière dont l'Évangile nous le rapporte. Vous reconnaissez que les preuves en sont claires et convaincantes, cela me suffit. Vous ajoutez que si la résurrection eût été publique, elle eût convaincu un plus grand nombre de Juifs et mieux atteint son but. Je ne le vois pas aussi clairement que vous ; mais quand cela serait, je n'en devrais pas moins vous répéter ce que je vous ai dit sur la religion naturelle et sur la religion révélée. Connaissant la bonté et la sagesse de Dieu, mais ne pouvant pénétrer les motifs secrets de sa conduite, je ne puis révoquer en doute qu'il n'ait eu de bonnes raisons pour faire ce qu'il a fait ; que sans doute il n'a voulu nous donner que cette portion de lumière, afin que par elle nous puissions obtenir un grand degré de bonheur,

attendu qu'avec des connaissances plus étendues , l'hommage de notre foi n'aurait plus eu le même mérite. Je dirai plus encore : celui qui a connu les preuves de la résurrection de Jésus-Christ a déjà une lumière suffisante pour lui ; et , s'il la repousse parce qu'on ne lui en dispense pas de plus grandes au gré de son aveuglement , il est inexcusable de n'avoir pas suivi celle qu'il possédait déjà et qui lui suffisait.

» — Vous me faites trembler , mon Père , et je commence à craindre de vous suivre dans la rapidité de votre marche ; vous avez répondu à tout : mais expliquez-moi seulement pourquoi , si la résurrection est véritable , les auteurs profanes n'en ont fait aucune mention ? n'est-ce pas une raison de présumer qu'elle est fautive ? S'il y a eu dans le monde un prodige étonnant , un fait unique qui n'a point de pareil , également propre à surprendre et à étonner l'univers , aucun doute que ce ne soit celui-ci. S'il eût été bien constaté , il eût excité l'admiration de la terre entière , et il ne serait pas possible que les auteurs contemporains l'eussent passé sous silence ; il n'y a pas de royaume , de province , de petit district , qui ne l'eût déposé dans ses archives , et ne l'eût consigné dans ses annales , pour le transmettre à la postérité.

» Ne m'alléguiez pas que ce silence peut résulter de l'oubli , ou du mépris avec lequel Rome et les autres grandes nations regardaient les Juifs ; je sais qu'il était très-grand , et que l'on faisait très-pen d'attention à ce qui se passait chez eux ; cependant , si un événement de cette sorte eût réellement existé , sa nouveauté et sa singularité en auraient propagé la renommée partout : elle aurait pénétré et retenti jusque dans les palais des souverains.

» D'où vient donc qu'un si grand nombre d'auteurs , qui ont parlé de tant de choses moins importantes , ont passé sous silence cette étonnante résurrection ? Les seuls qui en ont fait mention sont quelques Juifs que les chrétiens appelèrent apôtres et évangélistes ; et qui sont-ils ? des hommes vils et ignorants , des disciples de Jésus-Christ même , et , par conséquent , intéressés à en parler , écrivant dans l'ombre du mystère , non pour les autres nations , mais pour eux-mêmes , puisqu'ils ne donnaient aucune publicité à leurs écrits ; bien loin de les répandre , c'eût été pour eux un crime que de les montrer aux gentils.

» A la vue de ces circonstances irrécusables , que peut me suggérer ma raison , si ce n'est que les hommes célèbres qui nous ont transmis les annales publiques du monde , ne parlèrent point de cet événement , malgré son importance et sa singularité , parce qu'il ne fut pas alors reconnu comme certain ? S'il l'eût été , je ne puis supposer qu'ils l'eussent ignoré ; et que si quelques Juifs en ont parlé , c'est parce qu'ils voulurent le persuader à leurs descendants , pour la gloire de leur Maître , et pour celle qu'ils croyaient acquérir eux-mêmes en créant une

nouvelle religion. Leur astucieuse prudence leur faisait sentir qu'ils ne pourraient faire croire tout-à-coup un miracle supposé ; ils se contentèrent, dans le commencement, de le répandre et d'en parler entr'eux, espérant que le bruit s'en répandrait peu à peu avec le temps, accrédirait leur supercherie jusqu'au moment où, n'y ayant plus de contradicteurs, ils pourraient lui donner avec assurance plus de publicité.

» Une difficulté se présente encore : elle naît de la manière secrète et mystérieuse dont les Évangiles se répandaient parmi les chrétiens seulement : la sévérité des précautions qu'ils prenaient pour en dérober la connaissance aux gentils et aux Juifs, qu'ils poussaient jusqu'à châtier et regarder avec horreur ceux qui leur en donnaient communication, me fait craindre qu'ils n'aient pas agi de bonne foi, et qu'ils n'aient mis quelque fourberie dans leurs desseins. La vérité ne se cache pas ; si la résurrection était certaine, pourquoi tant de soins pour cacher le livre qui en parlait ? Je ne le conçois pas ; mais quoique vous répondiez facilement à tout, il me paraît difficile d'expliquer cette circonspection de conduite dans les premiers disciples de Jésus-Christ, et bien plus encore le silence absolu et général des auteurs profanes.

» — Votre objection, monsieur, paraît juste ; je tâcherai de répondre séparément à chacun des objets qu'elle embrasse. Je pourrais vous faire observer en général que toutes ces nouvelles réflexions ne sont que négatives, et que les arguments négatifs, comme nous l'avons dit, ne prouvent rien par eux-mêmes, et prouvent encore bien moins contre des preuves positives.

» Ce serait déjà une grande présomption contre vous en faveur de ma cause ; car vous voyez qu'après de grands efforts on ne peut opposer à la résurrection nul fait positif, aucune objection qui soit revêtue d'une apparence de preuves, rien qui puisse détruire celles que nous alléguons, rien qui prouve ou la fausseté des faits que nous citons, ou celle des conséquences que nous en tirons ; c'est cependant ce qu'il aurait fallu pour nous attaquer avec succès. De quel poids peuvent être les auteurs qui n'en ont pas parlé ? Qui ne dit rien, ne prouve rien ; et lors même que leur silence donnerait lieu à quelques présomptions, les présomptions ne sont pas des preuves.

» Mais je vais vous répondre directement, et je commencerai par dissiper les nuages et la méfiance que vous cherchez à répandre sur la première publication de l'Évangile. Vous prétendez que les premiers chrétiens écrivaient leurs évangiles en secret et uniquement pour eux-mêmes ; qu'ils en dérobaient la connaissance aux Juifs non-convertis et aux gentils, cette conduite vous porte à en suspecter la vérité ; mais le fait n'est pas exact, et, dans votre objection, vous confondez les époques.

» Il y eut un temps où les chrétiens se firent un devoir de ne pas livrer leurs livres sacrés aux gentils ; ils retranchaient de leur communion les faibles qui les livraient ; ils les regardaient

comme des traîtres ; ils leur donnaient ignominieusement le nom d'apostat. Celui qui avait livré les livres de la religion, avait commis un crime énorme ; mais ce ne fut que longtemps après la première publication de l'Évangile et aux époques où la persécution devint générale ; et voici les raisons de cette conduite.

» Parmi les moyens que les tyrans employèrent pour chercher à étouffer le christianisme, l'un des plus puissants, et peut-être des mieux combinés, fut celui d'enlever aux chrétiens leurs livres de religion, pour leur ôter la facilité de l'exercer, de la propager et de l'enseigner à leurs enfants. L'empereur *Julien* fut un de ceux qui usèrent de ce stratagème avec le plus de rigueur. Il leur enjoignait de livrer leurs Évangiles pour les faire brûler. L'action de les livrer était déjà un signe d'infidélité. Quelques chrétiens faibles les donnèrent par crainte, d'autres eurent la fermeté de préférer le martyre à une semblable lâcheté. Voilà le motif pour lequel ils cachaient leurs livres aux gentils, et l'époque à laquelle ils cherchèrent à leur en dérober la connaissance.

» Il n'en fut pas ainsi dans les temps qui suivirent immédiatement la mort de Jésus-Christ, et lors de la première publication de l'Évangile. Les chrétiens qui adoraient leur divin Maître, et qui savaient que tout en lui était précieux, mettaient alors tous leurs soins à recueillir les faits de sa vie, toutes ses actions et jusqu'aux moindres de ses discours et de ses paroles ; ils en formaient un corps d'histoires, d'où est résulté ce que nous appelons les Évangiles. L'art de l'imprimerie était inconnu, ils ne pouvaient que l'écrire ; mais ils en multipliaient les copies à l'usage des familles chrétiennes.

» Il en résulte que ces histoires ou Évangiles particuliers se multiplièrent beaucoup. Après un grand laps de temps, et à mesure que l'on s'éloignait de l'époque où ces événements avaient eu lieu, on devait s'attendre qu'une dévotion peu éclairée introduirait, dans des écrits qui se renouvelaient ainsi, des faits peu certains et qui n'étaient appuyés que sur des traditions populaires. L'Église, qui usa de la plus grande circonspection dans des matières aussi saintes, et qui avait à cœur que les fidèles n'honorassent que ce qui était évidemment digne de vénération, fit un choix. Dans le grand nombre d'Évangiles qui existaient, elle en distingua quatre qu'elle adopta, dont l'origine et l'authenticité étaient au-dessus de tout doute, puisqu'ils étaient l'ouvrage des apôtres ou de leurs disciples, revêtus de l'approbation des premiers, et, dès l'instant de la naissance du christianisme, l'objet du respect de tous les fidèles.

» L'Église déclara que seuls ils devaient servir de règle à notre croyance ; les chrétiens les adoptèrent à l'exclusion de tous les autres, et continuèrent à les regarder avec le respect et la vénération qu'ils avaient toujours eus pour eux. Les autres Évangiles prirent le nom d'*Apocryphes*, non qu'ils fussent fabuleux ou qu'ils ne continssent que des faits controuvés, mais parce qu'on

pouvait y avoir introduit des choses qui n'avaient pas le même degré de certitude. Ces Évangiles ayant alors perdu leur autorité, il était naturel qu'on les abandonnât, qu'on cessât d'en tirer de nouvelles copies, et que peu à peu ils vinssent à se perdre.

» *Voltaire* a jeté de grandes clameurs à l'occasion de ces Évangiles ; il s'est livré au stérile et pénible travail d'en déterrer quelques-uns, et de grossir ses ouvrages des extraits de leur texte littéral. Il avance qu'il y en a eu plus de cinquante, et probablement il en avait existé plus de cinq cents. Chaque chrétien les écrivait alors à sa manière, et d'après les renseignements qu'il avait pu recueillir. Il était naturel que la piété cherchât à les multiplier ; il ne l'est pas moins que le temps en ait détruit un grand nombre, sans qu'il en soit resté le moindre vestige.

» Qu'il y en ait cinquante ou mille, quelle induction *Voltaire* peut-il tirer d'un fait qu'il cite avec tant d'ostentation ? La multiplication de ces monuments historiques, avant l'adoption des Évangiles primitifs, ne sert qu'à prouver la piété de ceux qui les avaient écrits et leur désir de conserver le souvenir des faits. Quand il y en aurait eu de moins authentiques qui auraient été admis dans ces Évangiles, que pouvait-il en résulter de nuisible à l'authenticité de ceux qui furent adoptés, et qui, étant les plus anciens, ont fixé dans tous les temps la vénération des fidèles ? On ne voit point quel a été le but de l'écrivain en faisant étalage d'une érudition aussi fastueuse qu'inutile.

» Mais ce qui ne prouve rien dans l'intention de *Voltaire*, prouve que vos soupçons sont peu fondés, et que le soin des fidèles à cacher les livres saints doit se rapporter à une époque bien postérieure et seulement au temps des persécutions, où les livrer c'était se rendre coupable d'apostasie, puisque les païens ne les recherchaient que pour les détruire ; et qu'il est bien connu qu'alors les chrétiens, loin de cacher les Évangiles, cherchaient à les multiplier, s'en servaient dans l'intérieur de leurs familles, et en propageaient la connaissance en les communiquant à celles qui embrassaient le christianisme ; c'est même à cette communication qu'il faut rapporter ses progrès et la prodigieuse extension qu'il acquit depuis.

» Comment d'ailleurs pourrait-on dire que les chrétiens cachaient leurs Évangiles ? Les apôtres et les disciples mêmes commencèrent, dès le principe, à publier et à prêcher la résurrection de Jésus-Christ, non-seulement dans les places publiques, dans les rues où les Juifs se convertissaient par milliers, mais jusque dans les synagogues et même à la face des juges qui les faisaient comparaître. Comment imaginer que ces hommes, pour leur propre gloire et celle de leur Maître, écrivissent en secret un miracle supposé, dans la crainte de n'être pas crus des contemporains, et dans la vue de le faire croire à ceux qui leur succéderaient, tandis qu'il est bien reconnu qu'ils certifiaient en avoir

été témoins , et que non-seulement ils en rendaient témoignage au peuple qui croyait , mais aux juges mêmes qui les menaçaient de la mort ?

» Ainsi , monsieur , des faits aussi certains qu'ils ont été publics démentent positivement vos soupçons. Si pendant un temps les Évangiles furent secrets , parce que les circonstances l'exigeaient , ils ne le furent pas dans le principe du christianisme ; au contraire , les apôtres , pleins d'ardeur et de charité , les publiaient hautement , et cherchaient à les propager au péril même de leur propre vie. Nous passerons donc à un autre objet.

» Vous êtes étonné que les auteurs profanes n'aient point parlé de la résurrection de Jésus-Christ , et leur silence vous porte à croire qu'elle n'est pas certaine. La conséquence ne me paraît pas juste. Tout au plus pouvez-vous en conclure qu'ils n'en furent pas témoins , qu'ils n'y ajoutèrent pas foi , ou qu'ils ne voulurent pas en parler. Vous ajoutez : Comment ont-ils pu ne pas connaître et ne pas rapporter un fait si extraordinaire , si nouveau , et si propre à étonner l'univers ? Je pourrais vous répondre que , d'après les circonstances , on ne doit pas en être surpris , et je pourrais vous demander à vous-même de les observer.

» La Judée était un canton petit et misérable , Jésus-Christ passait pour un homme obscur ; ses disciples étaient des pêcheurs pauvres et grossiers ; le miracle de la résurrection , par des motifs connus de Dieu seul , ne fut pas public ; mais , comme nous l'avons vu , d'abord peu répandu , il ne se manifesta que progressivement. Jésus-Christ se montra différentes fois , mais aux siens seulement ; ils le virent , mais on ne crut pas leur témoignage , beaucoup de Juifs se convertirent , d'autres ne se convertirent pas , surtout les principaux d'entre eux , tels que *Pilate*, *Hérode* , les prêtres , les scribes et les docteurs. Tout cela formait un corps de présomptions , un sujet de doute pour ceux qui étaient éloignés et qui ne pouvaient s'instruire par eux-mêmes.

» Un fait de cette nature ne peut être cru et se maintenir que lorsqu'il est vrai ; la vérité seule peut lui donner de la consistance : il n'est aucun mensonge qui ne se dissipe avec le temps ; mais aussi ce n'est qu'à l'aide du temps que la vérité se soutient et se propage , lorsqu'elle ne naît pas entourée de toute la lumière de l'évidence. Le temps seul lui donne l'occasion de se manifester , lui seul peut la consolider ; et c'est ce que nous voyons dans le développement du christianisme.

» Mais tandis que le temps travaille lentement à produire cet effet , ceux qui ne se trouvent pas au moment où la vérité brille de tout son éclat , ne peuvent la reconnaître et ne se conduisent que d'après les idées générales qui dominent. Ainsi l'événement de la résurrection de Jésus dans la Judée , uniquement accrédité par un petit nombre de Juifs aussi obscurs que lui-même , et la mort d'un homme crucifié par sentence de ses juges , méprisé par les sçavants et les magistrats du peuple , ne pouvait alors faire

beaucoup de sensation à Rome. La connaissance de ces faits ou n'y serait pas parvenue à des hommes occupés à gouverner le monde, à ceux qui se livraient à l'étude des sciences, à ceux qui étaient absorbés par leur ambition et leurs plaisirs; ou elle leur serait parvenue entourée de ces nombreuses fables qui donnent aux gens instruits lieu de rire de la simplicité du peuple, et sur lesquelles on ne daigne pas s'arrêter. Il pouvait donc très-bien arriver que le bruit de la résurrection de Jésus-Christ ne fût point venu à la connaissance des écrivains de Rome et des auteurs célèbres du reste du monde, ou que, dans le cas contraire, ils l'aient dédaigné et n'y aient ajouté aucune foi.

» Il en résulte donc qu'il ne serait pas étonnant que beaucoup d'auteurs n'en eussent pas fait mention dans leurs écrits. Cependant je vous ai cité *Suétone*, *Tacite*, *Pline*, *Lucien*, *Joséphe*, *Julien*, *Celse*, tous auteurs profanes, gentils ou Juifs, qui tous ont parlé de Jésus-Christ et de sa résurrection, soit en bien, soit en mal, d'après leurs opinions et le peu de lumières qu'ils pouvaient avoir sur un événement arrivé loin d'eux et qu'ils n'avaient pu vérifier eux-mêmes. Mais je ne m'arrête pas à cette observation, parce que je compte vous répondre d'une autre manière.

» Vous me dites, monsieur, que si la résurrection était certaine, les auteurs profanes n'auraient pas oublié d'en parler, et que leur silence est un indice de sa fausseté. Je ne combattrai point ce raisonnement, je me bornerai à une seule demande : Que diriez-vous, si je pouvais vous montrer vingt textes différents d'auteurs juifs ou gentils, qui disent que la résurrection était certaine ?

» — Je conviendrais alors de la nécessité de la croire : à la preuve positive que vous donnez du témoignage unanime des disciples de Jésus-Christ, qui ont assuré l'avoir vu et qui en prêchèrent l'authenticité, vous ajouteriez celui des auteurs du temps, qui, par des témoignages plus désintéressés et plus éclairés, formeraient une réunion de preuves auxquelles il serait impossible de résister. J'avoue, quant à moi, que je n'aurais plus rien à dire, et que je craindrais sérieusement que vous ne me rendissiez chrétien malgré moi ; heureusement je n'ai pas cette inquiétude, puisque vous ne pourriez me les montrer.

» — Procédons avec mesure et lenteur ; peut-être y parviendrai-je : commençons par nous mettre d'accord sur nos faits. Que devons-nous entendre sous la dénomination d'écrivains profanes ? Si ce sont des gentils ou des Juifs qui, par défaut d'instruction, ne connaissaient ou ne croyaient pas la résurrection, vous me demandez une chose contradictoire ; ceux qui ne la connaissent ni ne la croient, ne peuvent pas en attester la vérité. Il y a de la contradiction dans votre demande, en ce que vous les supposez profanes, et qu'ils ne le seraient pas ; puisque, par le seul fait de leur croyance à la résurrection, ils auraient cessé de l'être et seraient devenus chrétiens. Tout ce que vous pouvez raisonnable-

ment me demander, c'est de vous montrer des écrivains attachés à d'autres sectes ou à une religion différente, et qui, ayant été à portée de se convaincre par eux-mêmes, ont eu connaissance de la résurrection et en ont fait mention. Si je peux vous montrer, en même temps, qu'ils la crurent si bien qu'elle les détermina à renoncer à leur propre croyance pour embrasser le christianisme, il me semble que leur témoignage devient encore plus persuasif. Ces auteurs, profanes hier, sont aujourd'hui chrétiens; leur autorité en acquiert bien plus de force; et s'ils l'écrivirent dans des temps où l'on écrivait si peu, vous conviendrez que ma démonstration va au delà de tout ce que vous pouviez prétendre.

» — J'ignore où vous en voulez venir; je suis assez raisonnable pour ne pas m'étonner que les Chinois et les Perses n'aient pas parlé de la résurrection; mais pourquoi les Grecs et les Romains, qui étaient à portée de le faire, n'en disent-ils rien? Il n'est pas probable qu'ils aient entièrement ignoré un fait aussi extraordinaire, s'il eût été certain. Pourquoi les Juifs eux-mêmes ne l'ont-ils pas consigné dans leur histoire? Je sais qu'alors on écrivait peu; mais dans le peu de livres qui sont parvenus jusqu'à nous, et parmi les faits qu'ils renferment, comment n'y trouvons-nous pas le plus grand de tous? Vous offrez de me présenter vingt textes formels, et moi, je me contenterai d'un bien plus petit nombre.

» — Je ne me bornerai pas à vous citer vingt textes ni vingt auteurs, je vous en produirai des milliers et même des millions, tous contemporains, qui tous ont consacré la vérité de la résurrection, non avec de l'encre, mais avec leur sang; qui l'ont attestée non-seulement à la dernière heure de leur vie, mais au milieu même des tourments et des douleurs de la mort; en un mot, je vous citerai la foule innombrable des Juifs et des gentils convertis par l'évidence de ce miracle, et enfin de tous ceux qui en ont scellé le témoignage de leur propre sang, et l'ont légué aux siècles qui devaient suivre.

» Saint *Jacques*, par exemple, parmi les Juifs, s'était rendu recommandable par sa vertu reconnue; il avait mérité le surnom de *Juste*. Les scribes, voyant l'impression que faisait sur le peuple le témoignage que les apôtres rendaient de la résurrection de Jésus-Christ, pensèrent que le saint *Jacques*, qui possédait l'estime universelle, serait incapable de favoriser un mensonge; ils en avaient pour garant sa vertu bien reconnue; ils pensèrent qu'il suffirait qu'il démentit ce fait, pour que personne n'y crût: ils vont donc à lui, et lui disent qu'il est indispensable pour lui de détromper le peuple, et que tous ajouteront foi à ce qu'il dira.

» Saint *Jacques* ne s'explique point, il répond qu'il est prêt à dire la vérité au peuple. On le fait monter sur un toit, et les scribes et les pharisiens lui crient d'en-bas: Toi, qui es juste, et le seul que nous devons tous croire, puisque les autres cherchent à séduire le peuple à l'occasion de ce Jésus qui a été crucifié, dis-nous la vérité. Saint *Jacques*, élevant alors la voix, répond:

La vérité est que Jésus, dont vous parlez, est ressuscité ; qu'à présent il est dans le Ciel, assis à la droite de son Père, et qu'il reviendra un jour juger les hommes. Un grand nombre de ceux qui étaient présents se rendirent à un témoignage aussi public ; les pharisiens irrités précipitèrent *Jacques* de dessus le toit, et lui donnèrent la mort. Il me semble, monsieur, que je vous cite une bonne autorité, et que le texte de mon auteur, écrit de son sang, est digne de foi.

» — Vous allez me parler des apôtres et des martyrs, interrompis-je ; c'est retourner au principe, et leur nombre n'ajouterait rien à vos preuves. Vous me citeriez les disciples mêmes de Jésus-Christ, ou quelques hommes faibles qui les crurent, je ne parle point de ces gens ; je demande une autre sorte de témoins, des hommes qui soient étrangers, impartiaux, et qui tiennent quelque rang.

» — Hé bien, monsieur, nous ne nous querellerons point pour cela. Je suivrai vos idées, et dès à présent je tiens pour récusés les apôtres, les évangélistes, les disciples, tous ceux enfin qui suivirent Jésus-Christ. Je consens que leur témoignage si uniforme, si constant, et quoique donné à un si haut prix, soit regardé comme nul ; nous ne nous fixerons que sur les témoins étrangers et impartiaux qu'on peut invoquer sur ce sujet. Vous êtes content sans doute ? — Oh ! oui, mon Père ; et si vous me produisez des témoins de cette espèce qui appuient le témoignage des disciples, je me tiendrai pour battu.

» — J'entre donc en matière, et vous-même vous ne tarderez pas à les reconnaître. Les disciples, les évangélistes et les apôtres étaient en bien petit nombre, en comparaison de l'immense quantité de chrétiens qui se convertirent depuis, et de la foule innombrable des martyrs ; les uns et les autres n'avaient point fait corps avec les disciples : vous en conclurez que le nombre de ceux qui ont été impartiaux et étrangers fut très-considérable, et on ne peut penser que tous aient été précisément des hommes faibles. Cette présomption serait en elle-même hasardée ; elle le serait encore plus, si l'on considère que la plupart d'entre eux moururent avec une constance héroïque, pour défendre avec force cette même vérité. Il serait bien ridicule de taxer de pusillanimité des hommes qui montrèrent un si grand caractère. Entendez ce nombre immense de témoins que vous cherchez ; il se réunissent aux disciples pour vous persuader la vérité.

» Demandez-vous une réponse plus précise encore ? je pourrai vous satisfaire. Je vous présenterai un auteur que vous ne pourrez certainement récuser ; non-seulement il était étranger et impartial, il était encore instruit et ennemi reconnu du christianisme. *Saul* n'avait ni vu ni connu Jésus-Christ ; observateur zélé des rites juifs par principe de religion, il persécutait avec fureur les nouveaux disciples de Jésus. Ce Juif ardent se rendait à Damas pour persécuter les chrétiens ; il tombe de cheval ; il dit que Jésus-Christ lui a apparu ; une seule parole le change tellement

que, sur l'instant même, il devient l'un des apôtres les plus zélés, prêche la divinité et la résurrection de Jésus-Christ, et convertit une foule innombrable de gentils, parmi lesquels il introduisit la religion chrétienne; il termina sa vie apostolique dans les tourments pour confesser cette même résurrection. Il me paraît que ce témoin irrécusable présente toutes les conditions que vous me demandez.

» Je pourrais vous citer encore cette foule de grands hommes qui illustrèrent le berceau de l'Église, des philosophes de tout genre, des hommes illustres, tels que les *Polycarpe*, les *Ignace*, les *Justin*, les *Irénée*, les *Lactance*, les *Clément d'Alexandrie*, les *Origène*, les *Tertullien*, et tant d'autres, qui non-seulement l'ornèrent par leurs vertus, mais la défendirent encore par de savants écrits. Leurs apologies et plusieurs de leurs ouvrages ont survécu aux ravages du temps et sont parvenus jusqu'à nous. Hé bien, monsieur, des témoins et des auteurs de cette espèce seraient-ils sans autorité ?

» Pour vous présenter le tableau du grand nombre d'esprits éclairés et transcendans que l'Église a possédés dans tous les temps, il faudrait parcourir son histoire. Comment peut-on dérober à ses propres yeux le mouvement rapide et progressif avec lequel le christianisme étendit son empire ? Son existence actuelle est pour nous un monument visible de la manière dont il est parvenu jusqu'à nous. Et à quoi attribuer cet accroissement rapide et non interrompu, si ce n'est aux nouveaux miracles des apôtres, à ceux que leurs successeurs firent après eux, et à ceux qui furent opérés dans les premiers siècles de l'Église ?

» Observez que chaque siècle vit augmenter le nombre des convertis, à raison des miracles dont ils étaient témoins. Ceux, par exemple, du premier siècle, qui n'avaient point connu Jésus-Christ et qui furent les disciples des apôtres, tels qu'*Ignace*, *Polycarpe* et d'autres, se convertirent, parce qu'ils avaient vu les miracles de leurs maîtres, qui se disaient eux-mêmes témoins de la résurrection. Ceux du second, tels qu'*Irénée* et *Justin*, etc., se convertirent à la vue des miracles d'*Ignace* et de *Polycarpe*. Ainsi les conversions s'augmentèrent de siècle en siècle, jusqu'à l'entier établissement de l'Église. Le dernier miracle qui s'opéra était lié par une descendance suivie et successive à ceux qu'avaient faits les apôtres pour persuader la résurrection de leur maître. Hé bien, monsieur, tant de témoins des miracles, qui, à leur vue, furent induits à changer d'opinion et à sacrifier leur vie pour confesser la résurrection, ne vous paraissent-ils pas des textes assez positifs pour la prouver ?

» Je vous ai donc tenu ma parole; je vous ai présenté, dans la conversion des Juifs et des gentils, des milliers de témoins qui durent leur conversion aux miracles qu'ils virent opérer sous leurs yeux. Auteurs en pratique, ils écrivirent de leur sang propre, en caractères éternels et indélébiles, le miracle de la résurrection. Considérez quelle différence existe entre les auteurs que je vous

présente et ceux que vous me demandez. Quand je vous produirais vingt témoins formels parmi les auteurs profanes, vous pourriez m'alléguer avec fondement que ceux-là étaient trop éloignés du théâtre de cet événement pour en être bien instruits; que ceux-ci n'avaient écrit que d'après des bruits populaires; que l'autorité des uns est suspecte, que celle des autres est trop vague; que le sens de tel passage n'est pas clair, que celui de tel autre est équivoque; que tel auteur n'a fait que parler d'après un autre, que tel autre était crédule ou mal informé: vous pourriez enfin me produire des raisons qui vous paraîtraient peut-être capables d'affaiblir le témoignage qu'ils auraient rendu de concert.

» Or, ce ne sont pas vingt, ce sont des milliers d'auteurs de tout genre que je vous cite, sans qu'on puisse faire valoir contre eux aucune de ces allégations. A la vérité, ils ne sont plus profanes, puisqu'ils se sont convertis et qu'ils ont embrassé le christianisme; mais le moment d'auparavant, ils appartenaient à la gentilité, ils étaient profanes; s'ils ont cessé de l'être, c'est parce qu'ils se sont convaincus eux-mêmes par leurs yeux ou par leurs oreilles. Vous ne pouvez m'objecter qu'ils n'étaient pas contemporains, qu'ils n'étaient pas bien informés, qu'ils ne firent que répéter des bruits populaires, qu'ils furent éloignés des événements; vous devez supposer, au contraire, qu'ils s'instruisirent bien, puisqu'ils le purent, et que l'évidence de la vérité les força à changer d'opinion; que chacun d'eux fut témoin du miracle auquel il dut sa conversion; qu'ils ne se contentèrent pas de le croire et de le raconter, mais qu'ils allèrent jusqu'à sacrifier leur vie pour propager cette vérité.

» Ah! monsieur, chaque auteur écrit dans son cabinet ce qu'il veut, et le fait ordinairement avec beaucoup de légèreté; sans approfondir la vérité de ce qu'il écrit, il n'aspire qu'à acquérir de la célébrité: il n'en est pas ainsi, quand la vie dépend de ce qu'on dit ou de ce qu'on écrit, et quand il faut sceller de son sang la vérité qu'on veut défendre. Je crois sans difficulté, disait *Pascal*, aux témoins qui se laissent décapiter pour ne pas offenser la vérité: de tels témoins méritent d'être crus.

» Ajoutez encore que dix témoins oculaires, qui meurent pour soutenir la vérité d'un fait qu'ils disent avoir vu, sont plus dignes de croyance que dix mille qui voudraient le nier, et doivent persuader bien plus que cent millions qui gardent le silence. Vingt textes d'auteurs, quelque judicieux et véridiques qu'ils fussent, pourraient-ils avoir autant de force que le témoignage d'un peuple immense de martyrs? et le silence de tous les historiens serait-il plus éloquent qu'un fleuve de sang qui coule à travers tous les siècles, en rendant un continuel hommage à la vérité?

» J'ai encore bien plus d'avantage, car, ainsi que vous l'avez vu, ce silence n'existe pas. Cependant si vous en exigez plus, si vous demandez que ce soient précisément des hommes qui n'aient pas cru à la résurrection de Jésus-Christ, qui parlent d'elle, je vous citerai une foule innombrable d'auteurs profanes, qui rap-

portent l'étonnante fermeté avec laquelle les chrétiens supportaient la mort pour attester l'authenticité de cet événement. D'après leur récit, il n'est pas douteux qu'on leur faisait souffrir les tourmens les plus affreux, parce qu'ils confessaient la divinité de Jésus-Christ fondée sur sa résurrection; et certes, c'est bien en parler, que de rapporter ce qu'on souffrait pour elle.

» Non-seulement les historiens, mais les philosophes et les poètes ont parlé, dès les premiers siècles, de la constance plus qu'humaine avec laquelle les chrétiens confessaient et invoquaient Jésus-Christ ressuscité, au milieu même des supplices; ils connaissaient donc ce prodige, et l'on ne peut pas leur imputer d'avoir gardé un profond silence. Je crois vous avoir prouvé surabondamment que non-seulement je peux vous produire vingt, mais des milliers d'auteurs, qui, profanes d'abord, cessèrent de l'être ensuite parce qu'ils se convertirent; et des milliers d'autres qui, sans s'être convertis, n'en parlèrent pas moins de la résurrection que confessaient les chrétiens....

» — J'avoue, mon Père, que je ne sais que vous répondre; votre sagacité m'embarrasse; vous me dites des choses que j'ignorais et auxquelles je n'avais jamais pensé. Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas fait une étude sérieuse de ces matières; il n'est donc pas bien étonnant qu'à chaque objection vous me fermiez la bouche; mais je voudrais vous voir aux prises avec des hommes plus habiles que moi, avec *Voltaire*, par exemple, ou avec *Rousseau*, ils sauraient vous répondre....

» — Oui, monsieur, beaucoup de frivolités. Ils me traiteraient avec dédain et avec mépris. Si je leur montrais des témoins, ils me répondraient par des plaisanteries piquantes, par de sanglantes ironies; mais que pourraient-ils alléguer de solide? Que peut la supériorité de l'esprit contre la force imposante et irrésistible de la conviction? Combien ne serions-nous pas à plaindre, si l'erreur pouvait séduire par sa fausse apparence, et si la lumière pure et brillante de la vérité ne pouvait faire évanouir ses prestiges trompeurs! Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi. L'erreur domine lorsqu'on ne la combat pas, et lorsque les passions la laissent régner paisiblement sur le trône qu'elles lui ont formé elles-mêmes; mais quand la vérité vient à paraître, son éclat dissipe les nuages de l'erreur, comme la lumière du soleil fait disparaître les ténèbres de la nuit; celui qui ne veut pas fermer les yeux et qui désire la connaître, ne peut manquer de l'apercevoir et de sentir la beauté de la splendeur qui l'accompagne....

» — Vos preuves me confondent, mon Père; ma raison est peut-être convaincue, mais mon cœur résiste... Quand je pense à un Homme-Dieu, à un mort qui ressuscite, et à toutes les conséquences qui en résultent, mes sens se révoltent, mon sang s'enflamme, j'oublie tout, et j'éprouve une répugnance invincible....

» — Cela est naturel, monsieur; l'entendement est fait pour voir la lumière; il ne peut manquer de la voir quand elle se présente à lui; mais la tête et le cœur sont séparés par une distance immense.

Pour qu'un homme marche, il ne suffit pas que le soleil éclaire son chemin, il faut encore que sa volonté le porte à se mettre en mouvement, qu'il fasse un effort et qu'il se meuve. Ainsi la raison ne peut nous éclairer sans que notre cœur soit touché, et c'est là ce que la grâce de Dieu seule peut produire ; à la vérité, Dieu ne la refuse pas à celui qui la demande. C'est déjà beaucoup d'avoir obtenu la conviction de la raison ; mais combien y en a-t-il.... ? » La cloche vint à sonner, le Père se retira, et je restai accablé de confusion. Aujourd'hui je suis las d'écrire ; ma première te présentera le résultat de notre conversation. Adieu, mon ami.

LETTRE DIXIÈME.

Le philosophe à Théodore.

JE ne saurais te peindre, mon cher Théodore, l'état de trouble dans lequel le Père me laissa. Une foule d'idées confuses et tumultueuses remplissaient mon imagination et la mettaient à la torture ; il est au-dessus de mes forces de te décrire les angoisses de mon esprit et les inquiétudes amères auxquelles mon cœur était en proie. Quoi, me disais-je à moi-même, en laissant échapper des cris étouffés, je ne serais qu'un ignorant ! ces philosophes ne seraient que des hommes vains et légers qui se laissent séduire par leurs passions ! et cet ecclésiastique, encore tout-à-l'heure l'objet de mes dédains, serait entre eux et moi le seul qui eût du sens et du jugement !

Ciel ! si Jésus-Christ est ressuscité, il est Dieu ; et s'il est Dieu, que deviendrai-je ? Mes regards se portaient alors avec douleur sur ma vie passée, sur le désordre de ma conduite, sur la fureur avec laquelle je m'étais abandonné aux plaisirs les plus honteux, aux passions les plus abominables ; je me rappelais alors que j'avais abjuré tout acte de religion, méprisé constamment tout ce qui tenait au christianisme, haï avec acharnement tout ce qui avait quelque relation avec l'Eglise et les prêtres ; la répugnance qu'ils m'inspiraient et l'implacable fureur que je mettais à les persécuter et à les déchirer par de sanglants sarcasmes, se retracèrent à mon esprit. Je me rappelais l'oubli de tous mes devoirs, la manière outrageante dont j'avais traité ma vertueuse et respectable mère, la mauvaise éducation que j'avais donnée à mes enfants, les injustices continuelles que je commettais envers mes vassaux et mes gens. Toutes ces idées s'accumulaient ensemble dans mon esprit,

et s'offraient à moi comme un immense faisceau d'iniquités et d'horreurs. Au milieu de ces douloureuses convulsions, je m'écriais comme un frénétique : Ah ! Jésus-Christ, si vous êtes Dieu, avec quelle horreur vous devez jeter les yeux sur moi !

Dans d'autres moments, ne pouvant supporter le poids de tant d'angoisses, j'essayais de me persuader, pour ma consolation, que tout ce que le Père m'avait dit n'était qu'une illusion à laquelle son esprit et son éloquence avaient donné un aspect imposant, mais facile à dissiper par des hommes instruits. Je cherchais alors à rassembler ces preuves avec le désir de les trouver frivoles ; mais quand je venais à me rappeler l'ordre, la force et la clarté que je n'avais pu me dispenser d'y reconnaître, je commençais à m'écrier : Non, ce ne sont pas de purs sophismes ; la vérité est sur ses lèvres, et la conviction brille dans ses discours.

Dans la multitude des réflexions qui pesaient sur mon cœur, celle qui le déchirait le plus cruellement fut le souvenir de la mort que j'avais donnée à l'étranger. Jusqu'alors cet événement ne m'avait paru qu'un malheur dont je me consolais aisément, en l'attribuant à sa petulance et à sa présomption. Mon amour-propre trouvait une excuse dans l'intention que j'avais eue de ne pas le tuer, dans la fureur aveugle avec laquelle il s'était précipité sur mon épée, et dans l'idée où j'étais alors que la mort était la fin absolue de notre existence ; j'étais bien éloigné de m'arrêter à l'idée et aux conséquences d'une autre vie.

Lorsque, pour la première fois, je commençai à soupçonner fortement qu'elle pouvait exister, et que les excès de notre vie actuelle pouvaient y recevoir leurs châtimens, je frémis de crainte. Ce malheur, que je n'avais envisagé qu'avec légèreté, prit à mes yeux un caractère plus grave et remplit mon cœur d'amertume ; ma conscience commença à se faire entendre : elle me cria hautement que si, dans ce duel, l'imprudence de l'étranger l'avait conduit au tombeau, je n'en étais pas moins l'agresseur ; que ma jalousie, ma haine et mon humeur hautaine avaient été la première cause de cet événement désastreux. La vivacité de mes remords me perçait l'âme et me remplissait d'effroi.

Le souvenir de Manuel acheva de me confondre et d'abattre ma constance. Ah ! malheureux ! m'écriai-je, en parcourant ma chambre à grands pas, tu sais à présent, tu connais déjà la vérité. S'il y a un Dieu juste, s'il aime la vertu, s'il punit les crimes, comment l'aura-t-il reçu ? quel sera ton sort ? Juste Ciel ! quelle folie d'avoir ainsi vécu ! Le christianisme ne fût-il qu'un tissu d'erreurs, la révélation ne fût-elle qu'incertaine, s'il est vrai qu'il y a un Dieu, s'il répand dans nous le sentiment de la vertu, et s'il nous fait connaître la turpitude du péché, de quel œil a-t-il pu voir tes actions ? de quel œil verra-t-il les miennes, qui les égalèrent en perversité ? Cette idée me faisait frissonner.

Pour me reposer un moment de cet état douloureux, je

rappelais à ma mémoire la figure paisible du pieux et bon Père. Sa voix douce et pénétrante retentissait à mes oreilles ; sa douceur , sa charité et sa patience s'offraient à mon esprit. Je le comparais à Manuel , à moi-même , à nos amis , enfin à tous ceux qui , suivant les maximes d'une pernicieuse philosophie , ne vivent que pour satisfaire leurs appétits. Combien cette comparaison m'inspirait d'horreur de nous-mêmes ! Ah ! disais-je , le Père peut être victime de son illusion , il peut être fanatique , mais il est mille fois plus heureux que nous tous tant que nous sommes ; il vit en paix , il jouit de son innocente vie , tandis que tous ceux qui se laissent entraîner.....

Et s'il est vrai qu'il y ait un Dieu , si du haut des Cieux ses regards s'abaissent sur nous , s'il doit traiter chacun de nous d'après ses œuvres , quelle différence établira-t-il entre nous et lui ? et , dès à présent même , combien ne doit-il pas nous regarder différemment ? Quand même il serait dans l'erreur , Dieu ne peut voir qu'avec satisfaction un homme qui vit avec tant de pureté , d'innocence et de charité , et qui lui offre continuellement de pénibles sacrifices , parce qu'il pense qu'ils lui seront agréables. Mais combien ne doit-il pas voir avec des yeux de colère celui qui , comme moi , ne s'occupe que de contenter ses goûts , au risque de lui déplaire et même de l'offenser , et contre le sentiment intérieur de la conscience !

Et qui sait si nous ne sommes pas nous-mêmes insensés ? si ces chrétiens simples et bons , qui nous paraissent imbéciles ou stupides , ne sont pas des hommes prudents et marchant dans la bonne voie ? Voici le calcul que nous pouvons faire : eux ou nous , nous sommes dans l'erreur. S'ils se trompent , qu'ont-ils perdu ? Pendant la courte durée de cette vie , ils se sont privés de quelques jouissances fugitives qui ne font pas le bonheur ; ils ont souffert de légères mortifications dont le souvenir s'efface bientôt , lorsque le présent s'est écoulé , le passé n'est plus rien , ils sont tranquilles après avoir vécu. Mais s'ils ne sont pas dans l'erreur , s'il existe une vie éternelle , et que l'on y expie les crimes de celle-ci..... Ciel ! quelle épouvantable alternative !

Le Père a raison. Nos passions nous aveuglent , lorsque nous n'apercevons pas une vérité aussi claire. La philosophie et la raison , dont nous nous vantons si fort , ne sont que des prétextes pour suivre nos penchans. Si au moins , avant d'abandonner la religion , on commençait à l'étudier , à l'examiner ; si pour le moins on pouvait alléguer un examen suffisant de ses preuves..... Mais l'abandonner sans l'entendre , les déprécier toutes sans en connaître aucune , c'est une légèreté qui seule prouve qu'on ne l'abandonne que parce qu'elle nous gêne et nous incommode.

Bien plus , nous sommes si aveugles , que nous vivons tranquilles et que nous nous imaginons savoir tout ce que l'on peut connaître. Dans le petit nombre de choses dont le Père

m'a entretenu, combien n'en est-il pas dont je n'avais pas la plus légère connaissance ! combien ne m'a-t-il pas surpris et étonné ! Je croyais que, pour connaître la religion, il suffisait de lire les philosophes ; mais je commence à voir que j'étais dans une erreur grossière. Comment n'ai-je pas aperçu que le plus grand nombre de ces prétendus sages, qui la méprisaient et tournaient en ridicule ceux qui la respectent, vivaient en se livrant à tous leurs desirs ? comment n'ai-je pas senti qu'ils n'étaient pas des garants assez sûrs pour nous suffire, et assez puissants pour nous affranchir de toutes les suites de leur erreur ? Manuel ! infortuné Manuel ! ont-ils pu te servir d'ex-cuse ?

Eh quoi ! ce Père, qui développe tant de talent et de lumières, n'est-il qu'un insensé qui s'abandonne à des chimères ? Cet homme, qui mène une vie austère et tranquille, serait-il en proie à des illusions dont on se défend si aisément, dans le monde, au sein de la dissipation ? Tant d'autres qui se soumettent au même sacrifice ne sont-ils que des hommes stupides et dignes de dérision ? comment donc sont-ils si vertueux et si bienfaisants ? Pourquoi ces prétendus philosophes, si vantés pour leur savoir, sont-ils orgueilleux, intraitables et avarés ? Et pourquoi ces hommes, si crédules et si humbles, sont-ils doux, désintéressés et modestes ? L'erreur qui produirait de tels effets serait préférable à la vérité qui conduirait aux excès contraires. Mais, hélas ! où se trouve la vérité ? où peut-elle être, si ce n'est là où se trouve la vertu ? Qu'il serait triste de ne la connaître que trop tard, et lorsque cette connaissance ne peut plus remédier à rien ! J'avance dans ma carrière, Manuel a terminé la sienne, et le tombeau m'attend.

Je passai toute la nuit tourmenté de ces cruelles et sinistres idées. Mon agitation était telle, que le sommeil et le repos me fuyaient également ; à diverses reprises, je sortis de mon lit pour me promener dans ma chambre, il me fut impossible de reposer un instant. Le jour était près de paraître, et malgré mon acablement le sommeil s'était éloigné de mes paupières. Mon sang agité bouillonnait dans mes veines, et une chaleur extraordinaire dévorait mes entrailles. Après de longues anxiétés, je succombai enfin à la fatigue, mes yeux se fermèrent et mes sens s'assoupirent.

Cet instant de repos fut un instant de délire ; à peine dura-t-il un quart d'heure ; mais ce moment fut affreux. Loin de goûter le calme de ce doux repos qui délasse des travaux de la journée, j'éprouvai une agitation violente, effet naturel du désordre excessif de toutes mes facultés. Je me vis entouré d'images lugubres, de fantômes effrayants qui me remplirent de terreur. Je me crus transporté dans une région ténébreuse où régnaient seuls et l'épouvante et le silence de la mort ; une lumière faible et blanchâtre suffisait à peine pour éclairer les sépulcres et les ossements qui couvraient la terre.

Je me crus descendu dans le séjour des morts. Cette profonde absence de tout mouvement, et l'aspect sinistre de tous ces monuments, firent sur mon âme une impression affreuse. Mais quel fut mon effroi, lorsque je vis ces sépulcres se mouvoir, s'ouvrir, et vomir de leur sein des squelettes animés, livides et affreux !

Leur air était effrayant, leur démarche était celle du désespoir, leurs gestes menaçants inspiraient l'épouvante. Tous me regardaient d'un œil d'envie et semblaient s'indigner de me voir plein de vie et ne partageant point encore l'horreur de leur funeste sort. Je croyais les entendre s'écrier : il ne tardera pas.

Aussitôt une foule d'entr'eux s'élança contre moi. Je veux fuir et ne le puis ; mes membres engourdis ne m'obéissent plus ; déjà je me crois victime de leur rage. Mais quel nouveau sujet de douleur et d'effroi ! Je reconnais parmi eux le malheureux étranger que j'avais immolé à ma colère ; pâle, decharné, et l'œil égaré par la fureur, il veut venger par ma mort le meurtre que j'ai commis sur lui.

Je me détourne pour éviter les coups de sa fureur, et je me trouve devant Manuel ; son visage, non moins décoloré et aussi effroyable, me présente les traits d'une fureur plus animée et des menaces qu'accompagne une férocité plus grande encore. J'allais être la victime de sa furie, si une voix sépulcrale qui me fit frémir ne se fût fait entendre et n'eût crié : Le temps n'est pas venu encore.

Bientôt tous les fantômes disparaissent. Au bruit horrible et tumultueux dont retentissait ce lieu de ténèbres, succède un silence effrayant et profond qui rappelle l'insensibilité du néant ; il ne fut pas long. Bientôt de l'intérieur des tombeaux partent des cris plaintifs, des lamentations douloureuses ; je croyais entendre ces morts expiant leurs crimes dans des tourments affreux. Ce lugubre séjour ne fut plus qu'un théâtre d'angoisses qu'habitait la douleur, et que remplissaient de longs gémissements. L'impression que j'éprouvai fut si vive, que je m'éveillai en sursaut et baigné de sueur.

Dans cet état d'accablement et d'effroi, je me jette à bas de mon lit, saisi d'un tremblement universel dans tous mes membres ; ces fantômes effrayants étaient encore présents à mon imagination, et ne pouvaient en sortir ; j'avais beau courir çà et là, partout ils me poursuivaient et ne me laissaient aucun repos. Ce ne fut qu'à la longue et avec effort que je parvins enfin à calmer l'inquiétude dont j'étais obsédé. J'employai toutes les ressources de ma philosophie et toutes les lumières de ma raison pour tâcher de revenir à moi-même, et pour me convaincre qu'un songe ne pouvait être que l'effet d'un esprit frappé et le résultat du délire d'une imagination ardente. Je rougis de ma faiblesse, étonné de ce qu'un moment de terreur eût pu produire en moi une impression si profonde ; je pris enfin sur moi de la repousser

avec dédain , et je projetai de n'en rien dire au Père , dans la crainte de lui donner une idée défavorable de mon esprit.

Parvenu à calmer un peu l'agitation que j'avais éprouvée , je n'en restai pas moins dans le plus grand accablement ; soit que la fièvre eût épuisé mes forces , soit que l'insomnie et les tourments de la nuit m'eussent affaibli , à peine pus-je me remettre au lit ; et bientôt je ne me trouvai plus en état de le quitter ; aussi , lorsque le Père vint à l'heure ordinaire , fut-il bien surpris de me trouver encore couché. Il s'approcha d'un air empressé et affectueux pour me demander la cause de mon état ; je répondis que j'avais fort mal passé la nuit ; mais il dut voir une grande altération dans mes traits ; j'observai que son visage changea , et il me questionna avec inquiétude et avec crainte sur la cause de mon indisposition.

« Ah ! mon Père , lui dis-je alors , que de mal vous m'avez fait ! J'étais tranquille , rien n'altérerait le calme de mon âme , et sans doute j'aurais eu assez de fermeté pour supporter sans émotion toutes les disgrâces de la fortune et de la vie ; mais vous m'avez fait naître des doutes que je n'avais pas ; vous m'avez donné des inquiétudes dont j'étais exempt¹ ; vous serez la cause de tous les chagrins que j'éprouverai à l'avenir : vous m'avez rendu un bien mauvais service , que certainement je ne vous pardonnerai jamais.

» — Mon intention n'a jamais été telle , monsieur , et je serais bien malheureux , si je pouvais m'accuser d'avoir troublé un seul instant de votre vie. Mais ne convient-il pas de connaître le danger , afin de l'éviter ? n'est-il pas utile de connaître la vérité pour s'y attacher et la suivre ?

» — Ce sont là les grands mots à l'aide desquels on éblouit les esprits faibles : le danger , la vérité... On croit dire beaucoup , et dans le fait on n'a rien dit. Qui peut être certain de quelque chose ? Je conviens que vos raisonnements suffisent pour me faire appréhender le danger ; ils sont insuffisants pour me le faire éviter : ils peuvent me donner une idée de ce que vous nommez vérité , sans jamais être assez puissants pour m'obliger à tout quitter pour la suivre. Ainsi , tout ce que vous aurez pu faire , n'aura abouti qu'à me causer des inquiétudes et des craintes. Vous aurez jeté le trouble dans mes idées et obtenu la gloire de me rendre malheureux ; mais vous ne parviendrez jamais à me persuader de manière à vous croire aveuglément , et à déterminer le sacrifice de mes opinions et de mes goûts , pour suivre un système qui peut être vrai , mais qui peut aussi ne pas l'être : s'il peut présenter quelques avantages , vous m'en aurez fait éprouver tous les inconvénients ; en un mot , vous m'aurez fait beaucoup de mal , sans pouvoir me faire aucun bien.

¹ L'impie n'est exempt d'inquiétude que parce qu'il évite avec le plus grand soin d'être seul avec lui-même ; s'il cesse un instant d'être distrait , il est malheureux ; son cœur devient son premier bourreau , parce que les preuves de la vérité de la religion y sont inscrites en traits ineffaçables ; il les voit dans ses besoins et dans ses désirs , que la religion seule peut remplir.

» — Mais , monsieur , quand sur des objets de cette importance on n'aurait que le moindre degré de probabilité , la moindre lueur d'apparence , l'immensité du péril...

» — Vous autres gens dévots et saints , vous croyez avoir tout dit lorsque vous avancez qu'il est prudent d'embrasser le parti le plus sûr ; il ne reste plus qu'à mettre la main à l'œuvre et à aller en avant. Vous n'éprouvez pas de passions ; ni vos affaires ni vos relations avec le monde ne vous inquiètent ; rien ne vous embarrasse , rien ne vous attache ; vous êtes libres et maîtres d'aller partout où il vous plait. Mais croyez-vous qu'il en soit ainsi de tout le monde ? pensez-vous que tout le monde ait cette docilité dans ses opinions , et la complaisance d'envisager les objets sous le même point de vue que vous ?

» Hé bien , je vous le répète ; dès que vous ne convaincrez pas un homme avec assez d'évidence pour l'obliger à changer entièrement sa tête et son cœur , à renoncer à toutes ses opinions , à ses goûts , à ses affections , et à tout ce qui forme son existence , vous n'aurez fait que le tourmenter , sans lui faire partager votre félicité imaginaire ; vous n'aurez obtenu que la triste satisfaction d'avoir empoisonné ses plaisirs ; et , si au fond vous avez raison , vous ne l'aurez rendu que plus coupable... »

Tu penses bien , mon cher Théodore , qu'un discours aussi sincère ne pouvait être que l'effet de la fièvre ; le Père l'écoutait avec étonnement , mais sans démentir un seul instant son imperturbable patience. Après m'avoir laissé débiter une infinité d'extravagances pareilles , il me répondit avec sa douceur et sa modestie ordinaires.

« Je n'ignore pas , monsieur , combien il est difficile qu'un homme qui s'est éloigné des sentiers de la religion y soit ramené par sa propre volonté. La soumission de la foi est pénible pour la raison humaine. Il est dur de sacrifier les penchans du cœur à l'austérité d'une loi aussi pure que la loi chrétienne. Je sais que cet effort est au-dessus des forces de l'homme , et que la nature seule ne put jamais obtenir ce triomphe ; mais ce qu'elle ne peut par elle-même , elle l'obtient par la grâce de Dieu. Dieu peut... »

Mon aveuglement et mon délire furent tels , que je l'interrompis avec violence sans aucun ménagement : « Dieu , et toujours Dieu !... c'est pour mon malheur qu'il existe. Je ne puis me dissimuler que , puisque j'existe , puisque tout ce qui m'entoure existe , il faut bien que celui qui en est le Créateur existe aussi. C'est ce dont je m'afflige ; car , s'il existe , il ne peut que désapprouver ma conduite et mes actions. Je me console quelquefois dans l'espoir de me tromper , et dans l'idée que ceux qui pensent que le hasard est l'auteur de ce monde pourraient avoir raison ; cette idée me soulage , parce qu'alors je n'aurais rien à redouter. D'ailleurs un Dieu seul ne m'épouvante guère ; ce que je fais lui importe peu , et s'il est bon , comme je le dois croire , au moins il ne me rendra pas éternellement malheureux.

» Mais vous, vous ne vous contentez pas d'un Dieu, vous parlez encore de Jésus-Christ, et vous prétendez qu'il est Dieu. Hier vous me démontrâtes sa résurrection par des preuves si claires et si positives qu'on ne peut y répondre, et c'est ce qui me trouble. S'il est vrai que Jésus-Christ est ressuscité, Jésus-Christ est Dieu; et si il est Dieu, je suis le plus infortuné des hommes. Voilà tout ce que vous avez obtenu et tout ce que vous pourrez jamais obtenir sur moi; c'est-à-dire que vous m'aurez fait naître des doutes sur une chose qui me paraît évidemment absurde et impossible. Qu'aurez-vous gagné par là, et quel sera le fruit de cette persécution? Vous aurez empoisonné ma vie et tous les instants de mon existence; vous n'aurez obtenu rien de plus. Vous aurez ébranlé mes idées, vous m'aurez fait naître des doutes; mais jamais vous ne me convertirez.

» Juste Ciel! si j'étais décidément sûr que Jésus-Christ fût Dieu, où en serais-je? Sachez, mon Père, que je suis son plus grand ennemi; que jamais je n'ai pu croire en lui; sachez que j'ai toujours regardé son culte comme une grossière superstition semblable à tant d'autres qui ont parcouru la terre.

» Sachez encore que je ne me suis pas contenté de le mépriser; je l'ai eu en horreur, comme ayant de tout temps été le prétexte qui a servi aux ecclésiastiques à séduire le pauvre peuple, à l'induire en erreur, à établir leur domination sur les consciences¹, et à s'approprier toutes les richesses et les premières places dans les états. Cette ambition, dont la crédulité des esprits faibles a posé les fondements, a toujours excité dans moi l'indignation la plus forte.

» D'après ces principes, mon cœur se livrait aux accès d'une juste fureur contre tout ce qui tenait au christianisme. J'aurais voulu arracher Jésus-Christ de ses autels, faire disparaître l'Église de dessus la terre, et condamner au travail tous ses ministres. Les progrès de la religion me mettaient dans l'affliction, et la philosophie, dont mon cœur est imbu, me faisait déplorer ce malheur de l'humanité. La puissance de l'Église me courrouçait; je ne pouvais souffrir ni sa juridiction ni ses prospérités; je me réjouissais de ses revers; son histoire excitait ma fureur, et je me repandais sans cesse en invectives contre son culte.

» Mon cœur, rempli d'une philosophie douce², qui me portait à aimer les hommes et à désirer leur bonheur, s'indignait de ces erreurs, que l'ignorance a si généralement propagées. J'eusse voulu être souverain pour détromper mes sujets, savant pour instruire les hommes, puissant pour extirper de pareils abus.

¹ Quelle domination que celle d'un homme qui a renoncé à tout pour ne s'occuper que du bonheur de ses semblables, qui dit à tous, au milieu des privations de tous genres : soyez heureux, et la vue de votre bonheur me suffit!

² Qu'elle est douce cette philosophie qui sacrifie l'innocence à ses plaisirs brutaux; qui établit une domination si barbare sur ses inférieurs, qui croit que tout est fait pour servir ses caprices, et qui finit par tremper ses mains dans le sang pour se venger d'un mot!

Privé des moyens de tenter une entreprise bien au-dessus de mes forces, j'y ai contribué au moins de tout mon pouvoir et avec toute l'activité dont j'ai pu être capable. J'ai cherché à détromper tous ceux que j'ai pu ; je me suis occupé sans cesse à répandre parmi mes amis, mes vassaux et mes gens, les principes d'une philosophie lumineuse, soit en instruisant les uns, soit en livrant les autres à la dérision, et ridiculisant toujours tout ce qui tenait à la religion.

» Je puis m'applaudir de l'honneur d'avoir fait plusieurs conquêtes à la raison ; cette ambition était la passion dominante d'une vie que j'eusse volontiers sacrifiée pour guérir les hommes des maux de la superstition ; et, lorsque l'objet de tous mes vœux était de pouvoir les conduire au bonheur, à l'aide du flambeau d'une philosophie sage et éclairée, vous venez tout-à-coup m'apprendre que ce Jésus-Christ que j'abhorre comme le prétexte de tous les maux qui tourmentent les hommes ; que ce Jésus-Christ à qui j'ai déclaré la guerre depuis mon enfance ; que ce Jésus-Christ que j'aurais voulu chasser de la terre, est Dieu, et qu'il doit être mon juge ; que je dois attendre une autre vie qui n'aura point de fin, et que mes destinées pour l'éternité sont entre ses mains.

» Je songeais, mon Père, à vous éclairer vous-même ; avec tous les talents que vous possédez, j'avais pensé que vous seriez capable d'entendre la voix de la raison. J'ai cru qu'élevé dans les erreurs de la superstition, et n'ayant connu que ses maximes, vous pouviez bien les avoir adoptées, mais que votre jugement discernerait bientôt la supériorité d'une philosophie éclairée, dès que sa lumière aurait frappé vos regards. J'avais cru pouvoir faire en vous une conquête illustre, et pensé qu'il me serait facile de vous convaincre de la futilité et du peu de fondement de votre croyance. Si je ne pouvais y parvenir, au moins je m'étais flatté de jouir de votre embarras, et de vous ôter l'envie et l'espoir de ma conversion.

» C'est dans cette intention que j'ai consenti à vous entendre ; et j'ai le malheur de voir que, plus instruit que je ne le pensais, les principes que vous défendez et que je croyais ne porter que sur de frêles bases sont si solides, que non-seulement ils m'embarrassent, mais deviennent inaccessibles à toutes les objections. Vous m'avez prouvé la résurrection de Jésus-Christ, et elle prouve tout le reste d'une manière si claire et si victorieuse, que vous m'avez étonné et confondu. C'est à cela qu'il faut rapporter la cause de mon trouble ; vos discours ont entraîné le malheur de toute ma vie ; l'amertume des jours qui peuvent m'attendre encore est devenue inévitable. Vous m'avez entendu, mon Père ; jugez si j'ai raison.

» Au fond, vous avez raison, ou vous ne l'avez pas ; ou Jésus-Christ est Dieu, ou il ne l'est pas. Dans ce dernier cas, vous m'avez prouvé sa résurrection avec tant de force, vous avez donné une si grande apparence de vérité à ce que nous supposons une erreur, qu'il ne dépend plus de vous de détruire l'im-

pression que vos raisonnements m'ont laissée. Il est indispensable que le doute n'entre au moins dans mon cœur, et n'amène à sa suite des appréhensions et des inquiétudes qui feront le tourment de toute ma vie. S'il est vrai, au contraire, que Jésus-Christ soit Dieu et qu'il doive me juger, qu'ai-je à espérer d'après une conduite comme la mienne ?.....

» — Divine miséricorde ! » s'écria le Père, en se levant et étendant ses mains vers le Ciel : à la vue de son action et de son geste, je me tus ; mais, soit qu'il me crût vraiment dans le délire ou malade, ou que le moment ne lui parût pas convenir à une conversation aussi animée, il se rassit, et reprenant son ton de douceur : • Monsieur, me dit-il, je crois que vous avez la fièvre, et que, dans ce moment, il ne faut songer qu'à votre santé ; le temps amènera le reste, et Dieu disposera les choses de manière que vous puissiez être tranquille et content. Le plus urgent à présent, c'est de pourvoir à votre rétablissement ; permettez que j'aie cherché l'infirmier, et qu'il vous donne tout ce qui pourra contribuer à vous soulager. »

Il sortit en effet, et rentra bientôt avec l'infirmier, qui me trouva de la fièvre et me prescrivit le repos. Je ne te raconterai pas en détail ce qui se passa dans les trois jours qui furent consacrés à mon traitement. Mêmes attentions de ceux qui me servaient, même attachement et même prudence de la part du Père, qui, malgré mon envie, ne voulut jamais souffrir que je lui parlasse sur ce sujet ; il me renvoyait toujours, me disant que dans la suite nous en aurions assez le temps. Je me soumettais forcément et contre mon gré, admirant néanmoins sa vertu, qui chaque jour acquérait sur mon cœur un nouvel empire ; je repassais dans ma mémoire tout ce qu'il m'avait dit. Sans pouvoir entamer cet ensemble de preuves si bien liées et si bien soutenues, qui m'accablaient de plus en plus, à mesure que j'apportais à leur examen plus de soin et d'attention, le temps consacré à mon rétablissement fut entièrement rempli par les réflexions qui m'absorbèrent.

Mon nouvel et officieux ami avait développé dans nos dernières conversations une si grande supériorité de talents, que je ne pouvais lui refuser des sentiments de respect et de vénération. Il m'est impossible de te dépeindre la lumière surnaturelle et céleste qui brillait dans ses yeux, lorsqu'il me rapportait les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, et bien moins encore la force et la majesté qui accompagnaient ses réponses à mes objections. Il me semblait voir un géant qui, la massue à la main, se joue des insultes d'un pygmée. Combien, dans ces moments, j'étais petit à mes propres yeux ! Ainsi, aux sentiments de tendresse et de reconnaissance qu'il avait su m'inspirer par l'intérêt qu'il avait pris à mon rétablissement, se joignait le sentiment de la plus haute estime pour ses talents et sa personne. Il avait cessé d'être à mes yeux un de ces ecclésiastiques dont j'avais fait l'objet de mes dédains et tels que je les croyais tous ;

c'était un homme supérieur qui m'avait convaincu de ses lumières et forcé à respecter sa vertu.

» Je devais donc maintenant le regarder d'un œil bien différent et tout autre que dans le commencement : intérieurement j'étais peiné de m'être emporté dans nos derniers entretiens, soit dans mes discours, soit par un ton que je n'aurais jamais dû me permettre. Au bout de trois jours, me trouvant rétabli et seul avec lui, je lui demandai s'il voudrait bien me pardonner mes imprudences du jour précédent. « Ah ! monsieur, me répondit-il, avec des yeux où brillait une joie céleste, vous pardonner ! et pour quelle offense ? Je ne suis occupé qu'à rendre grâces à Dieu, qui manifeste à mes yeux l'immensité de ses miséricordes. Oui, monsieur, n'en doutez pas ; sa main puissante est sur vous, et l'humilité respectueuse de ma foi ne peut la méconnaître : Dieu ne fait rien qui ne soit un acte de sa bonté ; en vous conduisant ici, il est bien certain qu'il n'a rien fait en vain.

» Sans doute on a bien à déplorer d'avoir passé une grande partie de sa vie dans l'incrédulité, et c'est un grand malheur que celui d'avoir donné au délire de ses passions une longue suite d'années précieuses, qui auraient dû être employées à l'étude de la vérité et à la pratique de la vertu. Heureux, mille fois heureux l'homme qui a su remplir le nombre de ses jours, et porter dans le tombeau la précieuse consolation de n'avoir aimé sur la terre que la félicité dont il va jouir dans le sein de l'Éternel ! Quel bonheur comparable à celui de mourir sans remords, et de rendre à son Créateur une âme intacte et pure, et que le souffle empoisonné du vice n'a pu jamais atteindre !

» Cela est assurément bien vrai, et néanmoins il n'est rien de plus grand et de plus digne de la miséricorde divine, que les soupirs et les gémissements du repentir. Dieu, dans sa bonté, ne désire rien tant que de recouvrer un cœur qui s'est perdu dans les ténèbres de l'incrédulité ; rien ne lui plaît autant que de le voir reconnaître avec foi son Père et son Pasteur, revenir à lui pour l'aimer et l'adorer, en suivant le culte de la religion qu'il daigna nous enseigner. Rien ne plaît plus à sa bonté que la satisfaction de recevoir dans ses bras paternels le fils ingrat qui, l'ayant méconnu longtemps et s'étant livré longtemps à la violence de ses passions, rentre en lui-même, reconnaît sa misère, et se jette avec repentir dans le sein de son Dieu.

» Ah ! monsieur, si Dieu est grand et magnifique quand il prémunit l'homme contre sa faiblesse naturelle, s'il est de la gloire de sa grâce de le préserver de la corruption au milieu des dangers qui l'environnent, il ne l'est pas moins de le délivrer de la corruption dont il est infecté, de le retirer des abîmes dans lesquels il est tombé, et de le rétablir par sa miséricorde dans les droits dont sa justice l'avait privé. Ce Dieu de bonté, qui nous envoie ses anges pour nous garantir de nos chutes, nous les envoie également pour nous faire sortir de la terre d'Égypte, de l'esclavage ou

nous sommes réduits ; et il paraît en quelque sorte que cette œuvre de restauration est plus difficile et prouve mieux la force de son pouvoir et l'étendue de sa clémence.

» On peut observer en effet que celui qui rentre dans le sentier de la vertu , après l'avoir abandonné , éprouve une satisfaction plus vive que celui qui ne s'en est jamais écarté. On dirait que par là Dieu veut adoucir la douleur que lui inspire le souvenir de ses fautes et de son ingratitude ; on dirait qu'il veut le convaincre que le joug qu'il va lui imposer est plus doux que celui qu'il a reçu du monde et de ses usages tyranniques , et que son intention est d'attacher à son service ce fils repentant , par des liens qu'il cherche à lui rendre chers , pour qu'ils deviennent indissolubles ; on dirait qu'il veut montrer toute la joie que lui cause son retour ; on dirait enfin que , dans la crainte de le perdre de nouveau , il se hâte de verser sur lui à pleines mains toutes ses faveurs , et s'empresse de lui faire goûter toutes les douceurs qu'il lui réserve dans les trésors de sa bonté.

» Aussi répand-il dans son cœur une satisfaction inexprimable , une consolation délicieuse , une chaleur divine , une douce confiance , qui est déjà en partie une anticipation sur l'ineffable félicité qui l'attend. Ah ! monsieur , on ne saurait donner un nom à cette effusion de la grâce dans une âme pénitente ; il n'y a point de termes qui puissent exprimer l'excellence de ce qui est divin. Une communication aussi intime de sa souveraine lumière ne peut être exprimée que par le silence , la paix et la contemplation profonde du cœur heureux qui sait l'apprécier et en jouir.

» La plus grande injure que l'on puisse faire à Jésus-Christ , n'est pas de le méconnaître , de l'outrager et de l'offenser : celui qui se méfierait de sa bonté , qui imaginerait qu'il est des crimes que sa miséricorde et sa bonté ne peuvent pardonner , ou que son sang divin ne peut laver , se rendrait bien plus coupable. Celui qui voit dans l'énormité ou la multitude de ses crimes , un obstacle à l'impulsion de sa miséricorde , se forme une idée bien fautive de Dieu , et connaît bien mal sa religion. Dieu s'arrête bien moins à l'énormité des fautes , qu'à la vivacité du repentir et à la sincérité d'une bonne résolution. Dès qu'il voit qu'une âme se livre à l'un et à l'autre de ces deux sentiments , aussitôt le sang de l'Agneau lave tout , la bonté divine oublie tout. Celui qui fut l'objet de sa colère devient l'objet de son amour ; celui qui fut son ennemi devient son fils.

» Ah ! monsieur , le pécheur dont la conversion est véritable et sincère devient un spectacle magnifique pour le Ciel. *Saul* fut le plus grand ennemi de Dieu et de son Christ ; à peine la grâce l'eut-elle ébranlé , à peine eut-il ouvert les yeux et reconnu son erreur , que Dieu se plut à répandre sur lui tous ses trésors. D'un vase de colère , il devient un vase d'élection ; bientôt il est l'apôtre des nations ; et l'homme qui

jadis persécutait la religion, est l'instrument qui la propage avec le plus de succès.

» Mais abandonnons les exemples éloignés de nous et dont on pourrait citer un nombre infini. Combien parmi nous ne voyons-nous pas d'hommes, qui, ayant bu à longs traits dans la coupe de l'incrédulité, étant imbus de ses poisons, et ayant été longtemps des objets de scandale, sont aujourd'hui des chrétiens fervents et soumis ! Combien n'en est-il pas qui rendent gloire à Dieu et à Jésus-Christ, après avoir été longtemps ses ennemis les plus acharnés ! On dirait que Dieu cherche à agrandir sa gloire, en montrant le pouvoir qu'il a de soumettre les cœurs les plus inflexibles et les plus obstinés.

» Les Livres saints nous parlent en mille endroits et d'une manière bien positive, de cet amour, de ce désir et de cette tendre sollicitude que Dieu montre pour la conversion du pécheur. Il abhorre le péché comme étant l'effet de l'ingratitude et de la malice, comme étant incompatible avec sa pureté et sa sainteté ; mais il cherche le pécheur pour lui-même ; et tant qu'il le laisse jouir de la vie, qui est le temps de la miséricorde, non-seulement il lui ouvre ses bras, toujours prêt à lui pardonner, mais il l'excite encore par des mouvements intérieurs à implorer son pardon. Le péché a banni le Seigneur de ce cœur pervers ; mais il ne s'en est pas éloigné, il se tient à la porte, il heurte en secret et à diverses reprises ; il l'excite par de fréquentes inspirations, gage et témoignage de son amour.

» Le Sauveur nous a présenté dans tous ses discours cette vérité pendant le cours de sa mission divine. Quelle image touchante que celle de l'enfant prodigue ! Accablé sous le poids de sa misère, dévoré par la honte, poursuivi par ses remords, il vole aux pieds d'un père, qui en un instant oublie tous les crimes du plus dépravé des enfants ; il cède à l'instant même à l'impérieux ascendant de la nature et du sang ; et, comme s'il n'eût jamais été offensé, il s'élançait au-devant de cet autre lui-même, qu'il chérit toujours et qu'il avait perdu si longtemps. Les douces larmes de la joie paternelle arrosent ses joues déjà sillonnées par les chagrins et les malheurs ; il le serre dans ses bras, il le presse contre son cœur ; spectacle touchant auquel une âme sensible ne peut refuser des larmes. Et quand le Fils de Dieu, pour encourager notre confiance, nous peint la miséricorde divine sous des couleurs aussi vives et aussi fortes ; quand il emploie des moyens aussi victorieux, suggérés par l'amour le plus tendre, serait-il possible de ne pas y reconnaître les sentiments affectueux du plus tendre des pères et du meilleur des amis ?

» L'Évangile est plein de traits aussi frappants de son amour. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de parler de la miséricorde divine, il en a encore donné des preuves dans sa propre conduite. Dans le cours de son ministère auguste et pénible, il n'a cessé de hausser le prix inestimable et le mérite qu'acquerrait aux yeux de Dieu une âme qui, déplorant ses erreurs, invoque sa

clémence : vous n'avez , pour vous en convaincre , qu'à observer ses actions.

» Tandis qu'entouré de ses disciples , il parcourait les bourgs et les différents lieux de la Judée et de la Galilée , il voyait et entendait , sans s'en étonner , ce qui pouvait exciter la curiosité des autres. Les objets les plus remarquables , les révolutions les plus étonnantes , les grandes entreprises des maîtres de ce monde , la somptuosité des édifices , l'antiquité des monuments , tout lui était indifférent ; rien ne fixait son attention , et ne pouvait le tirer un instant du profond et majestueux recueillement dans lequel il méditait le rétablissement du royaume de Dieu et le salut des âmes , fondé sur les ruines de l'erreur et l'esclavage des passions de la terre.

» Mais ses regards venaient-ils à se reposer sur quelque objet qui tenait à ce grand et sublime dessein ; ce pasteur souverain rencontra-t-il une brebis égarée ; son esprit commençait-il à lui faire éprouver ce premier trouble qui annonce son retour ; se voyait-il au moment de tirer un élu du sein de la corruption ; voit-il , par exemple , une pécheresse fameuse par ses scandales qui , accablée du poids de ses nombreuses iniquités , le cherche avec ardeur , se jette à ses pieds , les presse religieusement de ses lèvres , les arrose de ses larmes , les essuie avec ses cheveux ; alors on le voit attendri , on aperçoit l'émotion du plus vif intérêt. Dans les transports de sa joie , on dirait qu'il sent et veut nous faire sentir toute l'importance d'un tel événement.

» Il ne faut qu'observer ce qu'il dit et ce qu'il fait dans cette circonstance , pour apercevoir sa satisfaction. Il semble avoir devant ses yeux l'objet le plus agréable que l'univers entier puisse lui présenter. Ce n'est qu'une pécheresse , mais elle se repent , et son repentir suffit pour étonner son cœur. Voyez l'intérêt et le contentement qu'il met à la faire admirer par ceux qui l'entourent ; voyez combien son humiliation , ses gémissements et les dignes fruits de sa pénitence lui paraissent sublimes et glorieux ; combien il se montre satisfait dans cette femme prosternée à ses pieds , dont le retour est l'un des premiers fruits de sa mission divine et l'un des faits les plus éclatants qu'elle présente.

» Voyez cette femme , dit-il à ceux qui se trouvèrent présents : ces paroles décèlent son attention ; il paraît vouloir donner à une action , qui se passe dans l'obscurité d'une maison , la publicité que mérite un événement grand et mémorable. Et comme s'il voulait donner du prix et de la dignité aux moindres circonstances qui l'accompagnent , il les fait remarquer toutes , pour nous donner à entendre que tout est précieux dans les œuvres que la grâce nous inspire ; que rien ne peut plaire à Dieu autant que la conversion d'un cœur , et qu'il n'oublie rien de ce qu'on fait pour l'amour de lui , puisqu'il nous tient compte , avec une exactitude aussi tendre que scrupuleuse , des sacrifices les plus légers. »

Je ne puis , mon cher Théodore , te répéter qu'une partie de tout ce que le Père me dit à ce sujet. Après m'avoir parlé du bon

larron , il me cita ce que dit l'Évangile sur la joie qu'excite dans le Ciel la conversion d'un pécheur , joie bien plus vive que celle que produit la constante persévérance de cent justes. Il me dit tant d'autres choses , qu'il ne m'a pas été possible de les retenir toutes. Je t'avoue d'ailleurs que je n'ouvrais pas entièrement mon âme à l'impression qu'elles faisaient sur moi. Aussi elles ne pouvaient que perdre à mon égard une grande partie de leur effet. Mon cœur mal disposé ne se prêtait pas avec sincérité à ses discours , et loin de désirer ma conviction , je ne les écoutais que dans l'intention de trouver des motifs de les rejeter , et d'affaiblir ou d'effacer les impressions que j'avais déjà reçues.

Malgré ma répugnance , ce saint et vénérable homme ne se lassait pas : pendant trois jours il ne cessa de m'entretenir de la miséricorde divine et de l'immense charité de Jésus-Christ envers les pécheurs ; son ton était si persuasif , sa foi si vive , ses expressions étaient si remplies de ferveur et de vie , que , dans certains moments , il touchait mon cœur et parvenait presque à le persuader. Son éloquence avait l'effet d'un torrent qui entraîne tout. Sa physionomie , ses gestes ; la vivacité de ses yeux , l'abondance et la majesté de ses paroles , le ton d'onction et de sainteté qui régnait dans ses discours , tout en lui me paraissait au-dessus de l'humanité ; et comme s'il m'eût insensiblement rempli de ses idées , chaque instant lui faisait remporter une victoire sur mon âme.

Quelquefois il savait captiver mon attention à tel point que , pour mieux l'entendre , je respirais à peine ; j'étais entièrement absorbé ou transporté hors de moi , comme si l'esprit de cet homme étonnant eût dominé le mien et l'eût embrasé du même feu. Il me semblait qu'il puisait au sein même de la vérité sa force et sa doctrine. Il parlait de Dieu comme quelqu'un qui connaît sa gloire , et qui a déjà pu juger de l'éclat de sa splendeur ; j'écoutais surtout avec un intérêt et un plaisir inexprimables ce qu'il me disait de la bonté et de la facilité avec lesquelles Jésus-Christ pardonne au pécheur repentant. La vivacité avec laquelle il me peignait l'amour , la tendresse et les sacrifices de ce divin Rédempteur , enflammait mon cœur de sentiments si purs , si tendres , si semblables à la piété filiale , qu'il m'était impossible de ne pas céder à leur impression.

Mais , dans d'autres moments , ma froide et stérile philosophie , mes anciennes idées , mes vieilles habitudes , l'impossibilité d'ajouter foi à des choses qui me semblaient si étranges , et surtout la difficulté d'embrasser la vie austère et pénible que nous prescrit l'Évangile , se présentaient de nouveau à mon cœur et y reprenaient leur premier ascendant ; alors mon enthousiasme se refroidissait ; j'appelais à mon secours l'autorité de nos célèbres philosophes , et il n'en fallait pas davantage pour détruire tout l'enchantement de cette illusion.

Dans un de ces malheureux instants , je m'avisai de lui dire : « Mon Père , si la bonté de Jésus-Christ est si grande , comment a-t-il pu imposer une loi si sévère et si rigoureuse , et donner des

préceptes si contraires à la nature, qui répugnent au cœur, qui sont ennemis des sens, et qu'il est comme impossible d'observer? Le chrétien ne vit plus que de privations et de sacrifices. Et qu'importe à Jésus-Christ une pénitence si rude et si pénible? pour quoi a-t-il voulu nous faire acheter la félicité de l'autre vie, par les misères et les tourments de celle-ci? Etant Dieu, ne serait-il pas plus digne de sa grandeur de nous accorder le bonheur dans tous les temps, sans le mettre à un prix si haut?

» — Voilà, monsieur, me répondit-il, ce qui s'oppose le plus aux progrès de la foi; car ordinairement ce n'est pas la raison qui lui résiste, c'est la faiblesse du cœur qui s'oppose à la réforme de ses habitudes. Les incrédules imaginent qu'il est bien difficile de se ranger sous les bannières de la religion. L'idée de vivre chrétiennement les attriste, l'observance des lois religieuses se présente à eux sous un aspect lugubre et austère qui les épouvante. La vie des personnes pieuses leur paraît si sérieuse, si triste et si insipide, qu'ils croient n'y pas trouver un seul instant de plaisir et de consolation; ils s'imaginent qu'il faut un effort continu et pénible pour s'assujettir à la sévérité des sacrifices que nous impose l'Évangile.

» Mais quelle erreur! et combien nous devons regretter que cette fausse idée soit si commune! C'est celle qui le plus généralement retient les hommes dans le sentier du vice. Il n'en est point de plus injurieuse aux douceurs de la foi et à l'excellence des dons que l'homme juste acquiert dans l'exercice de la religion. Je pourrais aisément vous convaincre de sa fausseté: je me bornerai pour l'instant à quelques réflexions simples; lorsque je vous développerai le beau plan de la religion de Jésus-Christ, il ne vous restera aucun doute sur ce point.

» Vous ne me contesterez pas, monsieur, que ce genre de vie conduit insensiblement à la perte de la santé et à la diminution de nos forces. Combien ne voit-on pas de jeunes gens, dans l'âge où le tempérament se développe et se fortifie, porter sur leurs joues déjà flétries les signes précoces d'un âge plus avancé, et déjà plus voisins du tombeau que ceux qui ont parcouru la moitié d'un siècle? Les passions, qu'on ne cherche pas à modérer, nous conduisent rapidement à la mort. La religion de Jésus-Christ n'est pas cruelle sans doute, en y mettant un frein.

» Il n'est presque aucune maladie qui n'ait pour principe quelques-uns des désordres que prescrit le christianisme; et on pourrait démontrer évidemment que si tous les hommes vivaient conformément aux lois de l'Évangile, le plus grand nombre des maux et des accidents qui conspirent si puissamment contre notre vie et qui en précipitent la fin, disparaîtraient bientôt de la surface de la terre. On aurait alors enfin trouvé la véritable médecine, à laquelle nous serions tous redevables d'une vie saine et heureuse; la mort ne serait le plus souvent que le dernier période de la maturité d'une vieillesse robuste et douce, qui succomberait sans violence à la marche lente et progressive de la nature et du temps.

» Interrogez , monsieur , ceux qui , convertis à la loi de Jésus-Christ , ont déjà passé quelque temps dans l'exercice des vertus chrétiennes ; ils vous diront tous qu'ils ont trouvé le régime qui leur donne une santé inaltérable. Ils vous assureront tous que leur régénération à la vie future a renouvelé leur vie temporelle. S'il en est qui survivent peu de temps à leur changement de conduite , c'est toujours parce que l'intempérance excessive de leur vie passée avait affaibli les forces de leur tempérament ; parce que le germe de la mort habitait déjà dans l'habitude de leurs organes altérés. Vous observerez en même temps que , parmi les personnes qui vivent dans le tumulte du monde et de ses frivoles plaisirs , on ne voit pas autant d'hommes robustes et de vieillards vigoureux et sains , que dans les cloîtres où l'on mène une vie entièrement religieuse.

» La jeunesse meurt rarement dans ces retraites obscures , où , livrés à l'amour de la croix et de la pénitence , les hommes se sanctifient sans cesse à l'aide du silence , du jeûne et du travail. La mort n'ose y attaquer que ces fronts vénérables dont les cheveux blancs ont déjà disparu ; elle ne conduit dans la tombe ces vieillards courbés sous le poids des années , qu'à pas lents et tardifs ; les accidents violents y sont aussi rares que les morts subites ou prématurées. Tous s'avancent vers l'éternité , mais tous se suivent à peu de distance , et l'époque de leur mort présente peu de différence ; la maladie à laquelle ils succombent n'a pas de caractère distinctif ; on ne saurait lui donner de nom. Ils meurent , parce qu'ils sont hommes et qu'ils doivent mourir. Ils finissent , ils s'éteignent , et la plupart d'entre eux rendent le dernier soupir , en demandant pardon à leurs frères , des fautes dont ils ne sont pas coupables

» On ne meurt pas ainsi dans le monde : ce n'est pas la mort de ceux qui vivent dans l'inquiétude et le désordre des passions. Ce qui , dans la retraite d'une vie chrétienne , serait une indisposition sans conséquence , devient , pour celui qui mène une vie agitée , une maladie sérieuse et souvent dangereuse. La fièvre la plus légère suffit pour embraser et consumer un corps dont tous les éléments sont en fermentation : on est effrayé de la rapidité avec laquelle la mort s'empare de sa victime. Hier le malade était à peine indisposé , aujourd'hui un feu brûlant dévore ses entrailles ; c'est une lave fluide , et non du sang , qui coule dans ses veines : bientôt , hélas ! la raison se trouble , la connaissance se perd , l'imagination entre en délire , et souvent il ne laisse pas après lui , à ceux qui le pleurent , la consolation de savoir qu'en mourant il a senti qu'il allait mourir.

» D'ailleurs , monsieur , il n'est aucun plaisir honnête qui soit défendu par la religion ; elle nous interdit seulement tout ce qui peut avilir et dégrader notre cœur , nous faire oublier notre céleste origine , contribuer à notre malheur ou à celui de nos semblables. Soyez donc bien convaincu que la vie de l'Évangile n'est pas aussi rude qu'elle vous le paraît. Soyez persuadé que Jésus-

Christ, pour nous conduire à la vie éternelle, ne nous soumet pas à un régime même aussi rigoureux que celui que le médecin nous prescrit pour nous donner la santé temporelle. Il serait donc bien injuste de se plaindre, si, pour acquérir de si grands biens, des plaisirs honteux et coupables nous sont interdits, lorsque la crainte de la mort suffit pour nous soumettre à l'abstinence des jouissances les plus innocentes et les plus modérées. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que l'Évangile réunit à l'autorité d'une loi, à laquelle nous devons nous soumettre, l'avantage d'une règle d'où dépend notre bien-être, et qui sert de remède à tous nos maux. Saint *Paul* disait¹ : « La religion est bonne pour tout ; car si elle nous conduit à la félicité future, elle nous procure aussi le bonheur présent. » Malheureusement cette vérité échappe à ceux qui ne connaissent pas par expérience la vie évangélique. Elle n'est bien sentie que par ceux qui suivent l'Évangile, et par ceux auxquels il est inutile de le présenter.

» — Quand tout ce que vous me dites serait certain ; quand il serait vrai que les austérités que Jésus-Christ nous impose ne contredisent point sa bonté, puisqu'elles nous sont utiles et servent à réprimer nos passions, comment pouvez-vous défendre la bonté de celui qui est venu épouvanter le monde par le dogme terrible d'un enfer ? Juste Ciel ! quelle abominable et affreuse doctrine ! C'est une étrange bonté que celle de châtier, par des supplices irrévocables et éternels, de pauvres créatures nées faibles et assiégées de passions violentes ! Non-seulement il n'y a point de bonté, il n'y a même pas de la justice à condamner à des peines éternelles un homme dont la nature est si faible et si fragile, pour l'erreur d'un moment et pour une infraction passagère.

» Si j'avais quelque envie de devenir chrétien, cette idée seule rendrait ma vie insupportable ; heureusement je n'ai pas encore cette faiblesse. Le Dieu que je peux adorer n'est pas un tyran ; jamais je n'ai cru ni ne croirai à une doctrine si ridicule et si injurieuse à la bonté divine.

» — Ah ! monsieur, combien vous vous trompez ! vous ne voulez pas croire à l'enfer ; et peut-être, malgré vous, y croyez-vous bien plus que vous ne le voulez. Pour éloigner de son esprit une idée aussi effrayante, il ne suffit pas de le désirer, il ne suffit pas d'adopter la conduite et le langage de ceux qui renoncent à la foi. Rien ne prouve mieux que cette croyance existe dans le cœur, accompagnée de toutes ses terreurs, que l'intérêt et l'empressement qu'on met à la détruire ; et j'entrevois aisément que votre persuasion, ou au moins votre doute, prend plus de force encore dans les efforts mêmes auxquels vous vous livrez pour vous fasciner les yeux. Il est évident que ce dogme vous inquiète, puisque vous avez un désir vif de le bannir de votre esprit.

¹ I. *Timoth.* 1v, 8.

» C'est ce qu'on voit arriver aux incrédules les plus déterminés. Observez-les, et vous verrez que jamais ils ne peuvent éloigner de leur pensée cette croyance antique et générale; en dépit de la hardiesse de leur langage, la crainte et l'épouvante sont au fond de leur cœur. Vient-on leur rapporter la mort subite de quelque incrédule impénitent, vous les verrez pâlir et se troubler; ils s'informeront des moindres circonstances de cet événement, de la nature de la maladie, de l'âge et du tempérament du défunt, toujours dans la vue de se tranquilliser et de s'assurer si, en examinant et en rapprochant les circonstances, ils ne trouveront point des motifs d'espérer qu'un semblable accident ne leur arrivera pas; on voit qu'ils cherchent à se délivrer de la terreur qu'il leur inspire, à espérer qu'ils ne seront pas surpris si inopinément, et qu'ils auront à leur disposition le temps de choisir le parti le plus prudent.

• Ainsi, monsieur, il est indispensable de bien distinguer les dispositions intérieures du cœur, et de ne pas donner le nom d'incrédulité au seul désir de l'incrédulité, à une haine décidée contre tout ce qui réprime les passions. Le dogme de l'enfer n'est terrible que pour les incrédules et les méchants. Il n'attaque qu'eux, et la religion ne le réserve qu'à eux. Dans le système pratique de la foi ou dans l'exercice continuel des vertus, on ne s'épouvante pas de l'enfer; le cœur l'oublie, pour ne songer qu'à la félicité suprême qu'il attend, par l'effet de sa confiance en la bonté divine.

» Celui qui ne peut supporter cette idée doit donc se hâter de se mettre à portée de ne pas la craindre. Il doit se réunir à ceux pour lesquels cette crainte n'existe pas. La prudence ne peut pas connaître d'autre parti; celui de prétendre s'en imposer à soi-même par des blasphèmes inutiles, ne suffit pas pour se donner la tranquillité; on a toujours assez de lumières pour sentir que la corruption du cœur est criminelle, qu'elle mérite une peine, et que la justice divine saura bien l'atteindre au-delà même du tombeau.

» L'enfer, qui trouble et consterne si fort les méchants, n'épouvante point les cœurs soumis et religieux. Le chrétien fidèle n'appréhende point un avenir malheureux; tandis que les incrédules, tout en le niant, souffrent dès à présent une partie de ses tourments. L'homme vertueux jouit déjà de la tranquillité que les premiers recherchent vainement; il ne redoute point les menaces de l'Évangile, au contraire, il compte sur un bonheur que les incrédules ne peuvent, dans aucun cas, se promettre. Il se défend de l'excès de la crainte et de la méfiance; la douce espérance, qu'il place dans la bonté divine, est l'une des premières vertus du chrétien. Pour se délivrer des terreurs de l'enfer, il devient donc indispensable, en tous sens, de recourir à la religion.

• Si vous pouviez lire dans le cœur du juste qui en pratique les préceptes, et vous pénétrer des sentiments qui l'animent, vous verriez que ces supplices éternels, la terreur des âmes

vicieuses, n'altèrent presque jamais la douce et sainte joie qui remplit entièrement son cœur. Il ne s'occupe que de la gloire préparée à ceux qui croient en Jésus-Christ et mettent leur confiance en lui; il ne pense pas qu'il puisse exister dans la vie future un autre état que celui qui est préparé aux enfants de Dieu. Son âme est si pleine, si transportée de la largesse et de la magnificence des promesses divines, qu'il n'a ni le temps ni le désir de s'occuper d'autre chose. Il n'est accessible à aucune impression de terreur, parce qu'il est absorbé tout entier par l'espérance d'un bonheur éternel.

» Daignez me suivre, monsieur, et examiner toutes les cellules et les réduits les plus secrets de la maison; considérez mes nombreux et saints compagnons; voyez-les à l'église, dans leurs sacrifices, dans leurs récréations; vous n'en verrez aucun en proie à la terreur de ces pensées effrayantes. Une fois réunis sous le joug et l'alliance de Jésus-Christ, ils vivent tous avec amour et confiance. Pénétrez dans les cloîtres d'une observance plus rigoureuse, où l'on pratique dans toute leur rigueur les maximes de l'Évangile; soulevez le voile sacré qui couvre ces chastes et pures épouses de Jésus, qui, loin du monde et de ses délices, auxquels elles ont renoncé, consacrent leur jeunesse et leur innocence à l'amour de l'Époux qui daigna les recevoir dans son sein; parcourez toutes les maisons religieuses vouées à la vertu et à l'émulation du bon exemple, vous pourrez y trouver des âmes pénitentes, qui pleurent leurs erreurs et les fautes de leur vie passée, mais vous n'en verrez aucune qui soit effrayée de l'idée de l'enfer. Cette servile terreur s'est éloignée de leur esprit au moment où elles ont renoncé aux crimes qui le leur faisaient craindre. L'idée de l'enfer est si loin de leur esprit, qu'on n'en parle jamais, dans la seule vue de se mieux entretenir de la bonté de Dieu et de sa gloire.

» Transportez-vous ensuite sur le théâtre du monde profane; parcourez ces palais somptueux qu'habitent le luxe et les vices; voyez ces sociétés philosophiques où se discutent et s'accréditent tant d'opinions nouvelles et erronées, vous y entendrez parler de l'enfer, à peu près comme, dans un camp, on ne s'occupe que de l'ennemi qu'on craint et dont on a des surprises à appréhender. Là, pour détruire toute idée de l'enfer, vous y verrez renverser tout principe de morale, toute vertu et toute religion. Ces efforts inutiles, mais en même temps opiniâtres et vifs, prouvent assez le peu de confiance qu'on a dans le principe même qu'on cherche à établir à cet égard. Quand on est convaincu d'une vérité, on ne s'applique pas à la persuader avec tant d'effort.

» Les incrédules voudraient qu'il n'y eût point d'enfer, et ils ont raison, par cela même qu'il leur est destiné; mais ni leurs désirs ni leurs blasphèmes ne pourront ni l'anéantir ni faire que ce qui est ne soit pas. La bonté infinie de Dieu leur paraît incompatible avec l'idée de voir les fautes passagères d'un être faible, irrévocablement punies par des supplices éternels. L'âme

est sans doute saisie d'horreur, en considérant qu'un homme deviendra ainsi la victime d'un supplice sans fin. Cette image effraie, elle nous remplit d'épouvante et d'effroi; et nous confondons l'impression d'horreur qu'éprouvent la faiblesse et la sensibilité humaine, avec les dégoûts de la raison; nous exigeons que cette impression naturelle devienne le régulateur des châtimens de Dieu.

» Mais que nous suggère le bon sens? Il nous apprend que si Dieu lui-même nous a dit qu'il y a un enfer éternel, qu'il est toujours ouvert sous les pieds de ceux qui meurent sans avoir adoré Dieu ou sans avoir imploré sa bonté, on ne peut se dispenser d'y croire. Il nous dit que cette vérité est incontestable, quelque terrible qu'elle puisse être pour ceux qui la méprisent: malgré toute sa clémence, Dieu la laisse subsister dans toute sa force. Vous accumulerez les unes sur les autres des raisons sans fin, puisées dans la bonté divine et dans la misère de l'homme, dans la disproportion qui paraît exister entre des tourmens éternels et des fautes momentanées, vous entasserez mille autres réflexions qui peuvent se présenter à l'esprit, je répondrai à tout: Dieu l'a dit.

» Les incrédules ne cessent de répéter que Dieu est bon; personne n'en doute, personne ne connaît mieux l'étendue de sa miséricorde que ceux qui adorent la rigueur de sa justice; mais pour persuader qu'il n'y a point d'enfer, il ne suffit pas de préconiser la bonté de Dieu, il faut encore anéantir toute la doctrine de la religion, renverser tout ce qu'il y a de plus vénérable, détruire le plus ancien et le plus solide des édifices, prouver enfin la fausseté d'un ordre de choses qui a commencé avec le monde, qui est lié avec l'histoire entière du genre humain, et est parvenu jusqu'à nous sans aucune interruption. Quel est le téméraire qui osera se livrer à une entreprise aussi folle? Qui ne voit pas que s'il est d'un côté difficile de concilier le dogme de l'éternité des peines avec la bonté de Dieu, il est de l'autre impossible de renverser tous les monumens anciens qui attestent si évidemment la divinité de l'Évangile?

» Vous voudriez que Dieu eût créé l'homme nécessairement bon, et que, lui ayant ouvert uniquement le chemin qui conduit à la félicité éternelle, il lui eût interdit tous les autres; mais vous voudriez ce qui serait contraire aux desseins de sa sagesse, qui a voulu le créer libre, avec l'intention de lui donner la liberté. Quelle mesure plus efficace pouvait-il prendre pour l'empêcher d'en abuser, que celle de le menacer d'un enfer? Dites-moi: dans le moment où Dieu allait créer cet abîme de douleur et d'effroi, s'il eût pu suspendre un instant cette souveraine prévoyance qui d'un coup d'œil lui montre l'avenir, eût-il pu imaginer qu'il y eût une créature assez stupide pour vouloir s'y précipiter? Quel moyen plus puissant pouvait-il mettre en œuvre pour l'empêcher de se hasarder? Celui que l'on contraint à marcher sur une ligne donnée, d'où il ne peut sortir

sans tomber, cesse d'être libre ; mais quand le choix de s'éloigner du danger dépend de lui, qui doutera du soin qu'il prendra de le fuir ?

» Quel est l'homme qui, jouissant de toute sa raison, userait de sa liberté pour abandonner le vaisseau qui le transporte, et se précipiter dans l'abîme de l'Océan prêt à l'engloutir ? A plus forte raison, devrait-on ne pas craindre qu'il abandonnât la vertu qui le sauve, pour s'exposer à des tourments auxquels rien ne peut le soustraire. Dieu ne pouvait donc établir un frein plus puissant pour l'homme ; c'était en quelque sorte l'obliger à suivre la vertu par choix ; il n'y avait qu'une fureur féroce qui pût l'entraîner dans le vice, et ce sont là des accidents rares, auxquels on ne peut guère s'attendre de la part de quelqu'un doué de tant soit peu d'intelligence. S'il en est beaucoup qui par méchanceté se dégradent et s'abrutissent jusqu'au point de perdre la raison ; s'ils dégèrent à tel point que, plus stupides que les brutes, ils se précipitent dans la mort éternelle, peut-on inculper Dieu de n'avoir pas fait ce qui était nécessaire pour assurer leur bonheur ?

» L'instinct le plus puissant dans l'homme, le besoin le plus impérieux qu'il éprouve, est celui de s'aimer et d'être heureux : c'est là son désir le plus intime, le plus vif et plus inhérent à son cœur. Est-il de moyens plus efficaces pour assurer son bonheur, que de le menacer de châtimens assez terribles pour qu'il ne puisse s'y exposer sans devenir ennemi de lui-même, sans sacrifier sa vie et son âme, sans renoncer enfin aux sentimens que sa propre inclination lui inspire avec le plus de force ? Ainsi les horreurs inexplicables de l'enfer, par l'effroi même qu'elles nous causent, ont en elles-mêmes un caractère qui décele la sagesse et la bonté divine. Dieu nous eût moins aimés s'il eût moins fait pour nous, s'il eût fait dépendre notre destinée d'une alternative moins effrayante ; nous aurions alors eu moins d'intérêt à remplir le devoir de l'adorer et de le servir.

» Les incrédules disent qu'il n'y a point de proportion entre les rigueurs des tourmens éternels et les limites de la perversité humaine ; que l'homme ne peut être infiniment méchant, et ne doit pas recevoir des châtimens infinis de la part d'un Dieu juste, et que la peine qui sert à punir le péché doit être limitée comme l'est sa malice. Ces raisonnemens, victorieux à leurs yeux, leur paraissent une démonstration sans réplique ; cette erreur vient de ce qu'ils n'ont point une idée assez claire de la constitution de l'homme, et moins encore du plan et du but de la religion.

» Il est certain que l'homme n'est pas infini par sa nature et par son essence, mais il l'est par sa volonté et sa tendance ou propension continuelle. Tous les mouvemens de son âme sont un effort continu pour jouir de la plénitude et de la totalité de l'existence et du bonheur ; et, comme la volonté est chez lui

l'organe et le principe de toutes ses actions, elles ont le caractère de leur origine, et leur espèce est déterminée par leur nature. Ainsi, quand la volonté de l'homme rompt l'harmonie établie entre ses facultés et les attributs divins par la plus juste et la plus irrévocable des lois, il rompt en même temps son union intime avec l'Être suprême; il dédaigne la souveraine félicité que Dieu lui offre, et qu'il espère trouver dans les faux plaisirs des créatures ou dans les ténèbres de son propre néant. Ainsi il cherche l'infini hors de la vérité. La justice divine veut qu'il le trouve, et l'infini hors de la vérité ne peut être que le comble des tourments et des malheurs.

» D'une autre part, l'union intime que Jésus-Christ vint établir entre Dieu et les hommes, nous a placés au-dessus des limites des autres créatures, nous a élevés à un rang supérieur; et c'est d'après ce nouvel ordre de choses qu'on doit juger nos actions et nos crimes. Le but de l'incarnation fut de nous associer à la Divinité. *Saint Pierre* dit¹ : Nous avons reçu par Jésus-Christ des dons ineffables et précieux, qui nous rendent participants de la nature divine; c'est-à-dire qu'en vertu de notre consubstantialité avec Jésus-Christ, qui est Dieu et homme, nous participons de ses qualités. Ainsi notre bonté et nos vertus acquièrent en quelque sorte, par notre union avec lui, le caractère d'une perfection infinie, et par là même nous donnent des droits à une gloire infinie. Si, parvenus à une telle élévation, nous prenons le caractère d'une nature infiniment perverse, nous méritons alors d'être malheureux à jamais.

» Ainsi l'homme, par le mérite de la Rédemption, est en quelque sorte devenu infini. Les mérites de Jésus-Christ en sa faveur lui ont communiqué des droits infinis à une gloire infinie. S'il profite de cette grâce, il se conserve fidèle à cette alliance sublime; les limites de son être disparaissent et s'effacent; elles ne sont plus un obstacle qui l'empêche de participer à une gloire infinie, le jour de son irrévocable incorporation à la félicité divine. Mais s'il rompt cette alliance, s'il la perd, il n'offre plus alors à la souveraine sainteté que le mépris et la profanation de cette grâce infinie, et un supplice infini peut seul correspondre à une dégradation aussi infinie. S'il ne souffrait pas éternellement, il ne serait pas aussi malheureux qu'il a été coupable; son crime est égal à la grandeur dont il est déchu, et cette grandeur est celle de Dieu même.

» Voyez donc comment l'enfer et tous ses tourments nous démontrent l'excellence de l'homme; voyez quelle grandeur et quelle dignité la religion lui suppose, puisqu'elle le trouve digne d'un si terrible châtement lorsqu'il dédaigne les avantages qu'elle lui offre. Cessez donc de dire que le Dieu qui châtie ainsi l'homme n'est ni juste ni bon; dites au contraire qu'il faut que l'homme, racheté au prix du sang de notre divin Rédempteur, traverse

¹ II. Pierre, 1, 4.

d'une manière monstrueuse les desseins du Tout-Puissant , quand il se frustre de si hautes espérances ; puisqu'un Dieu juste et clément n'a pu trouver , pour punir sa chute , qu'une éternité de tourments qui répondit à l'enormité de son crime.

La récompense et la peine sont donc proportionnées entre elles ; elles correspondent donc à l'état d'élevation et à l'ordre surnaturel dans lequel l'homme et ses actions morales ont été placés. Comme la gloire du juste sera éternelle , le supplice du méchant le sera également.

Il est en même temps évident que celui que réprouve la justice de Dieu , lui conserve toujours les sentiments de haine dans lesquels il meurt , et que son obstination met à jamais obstacle à son repentir ; et , comme sa méchanceté n'a point eu de fin , son châtement n'en aura pas non plus. Ajoutez encore que le péché , étant une offense faite à l'infinie majesté de Dieu , se trouve revêtu par là d'une sorte d'infinité morale. Vous sentirez bien mieux encore ces vérités , lorsque vous verrez tous les secours qui sont donnés à l'homme pour éviter ce malheur , et vous trouverez vous-même qu'il n'est point de supplices assez grands pour punir la monstrueuse ingratitude du pécheur qui s'obstine à mourir impénitent.

» La raison doit nous dire que , ne pouvant pas douter de la clémence divine , nous ne pouvons pas douter non plus de la vérité d'un dogme que l'Évangile a établi , et que , depuis sa publication , tous les chrétiens ont fait profession de croire. Si l'orgueilleuse raison le trouve contraire à ses idées , si elle prétend mesurer la justice de Dieu d'après ses faibles lumières , si elle veut pénétrer ce qu'elle ne peut comprendre , discuter ce qu'elle n'entend pas , juger ce que nous ne devons qu'adorer avec soumission ; alors le bon sens doit la faire taire et lui répondre impérieusement , comme Jésus-Christ au démon : *Il est écrit....*

» — Cela peut être écrit , mon Père , mais tout cela est incompréhensible. — Sans doute , monsieur ; mais combien d'autres choses ne le sont-elles pas , sans pour cela cesser d'être certaines ! — J'en conviens , mais cette vérité est si terrible ! — La plus terrible de toutes ; aussi devons-nous faire tout ce qu'il nous est possible pour ne pas tomber sous la main d'un Dieu vengeur et courroucé. — Un Dieu bon , tourmenter éternellement de malheureuses créatures ! — Comme il est juste , il se doit lui-même de punir les crimes. — Mais quand ils sont commis , et qu'on vient à ne les connaître qu'après qu'ils sont consommés..... — Il est bon , il pardonne tout ; la pénitence lave tout ; son sang efface tout ; c'est moins le péché qu'il condamne , que le défaut de repentir , l'obstination , ou la défiance de sa miséricorde. — Qui peut changer tout d'un coup ses habitudes , ses mœurs et ses opinions ? — Avec la grâce rien n'est difficile. — Sans y être préparé de longue main , qui pourrait supporter la rigueur de la loi chrétienne ? — Jésus-Christ nous a dit que son joug est doux . parce qu'il aide lui-même à en supporter le poids.

» — Mais , mon Père , pour se repentir , il faut croire ; et il ne dépend de personne de croire , par cela seul qu'il désire de croire. La croyance n'est pas une action de la volonté , mais de l'entendement. On ne se persuade pas ce qu'on désire ; la foi est un don de Dieu qui ne s'acquiert pas. — D'accord , mais elle s'obtient. — Par quels moyens ? — Par la prière et par un retour sérieux , humble et de bonne foi. — Hé bien , mon Père , pour que vous soyez persuadé que je ne me refuse en rien aux moyens qui dépendent de moi , je suis prêt à vous entendre. Expliquez-moi le plan du christianisme , que vous m'avez tant de fois présenté comme un faisceau de lumières et de vérités , qui prouve par lui-même qu'il vient de Dieu.

» Je vous ai avoué sincèrement que les preuves que vous m'avez données de la résurrection , m'ont beaucoup embarrassé ; j'y ai vu des choses nouvelles pour moi , inattendues , et que je n'avais pas jugées possibles. Si vous me prouviez les autres articles avec autant de clarté et de force , vous m'embarrasseriez bien davantage ; mais je ne crois pas qu'il soit possible de répandre autant d'évidence sur des objets obscurs en eux-mêmes et sur des faits qui appartiennent à des siècles si éloignés. Voyons cependant ce qu'il en est : le mal est fait ; vous m'en avez dit assez pour exciter mes inquiétudes et pour troubler à jamais la tranquillité dont jadis je jouissais. Continuez à me verser le breuvage amer dont vous m'avez déjà abreuvé ; terminons une bonne fois , et voyons enfin jusqu'où peut aller mon erreur ou votre illusion. »

Je ne sais , mon cher Théodore , quels furent mes motifs , ni dans quelle intention je pris ce parti ; maintenant même que je l'examine , je ne puis ni le deviner ni m'en rendre compte , car alors je ne pouvais espérer aucun fruit des efforts du bon Père. Ses discours , il est vrai , m'avaient confondu ; mais je ne me sentais nullement disposé à changer d'opinion , et bien moins encore de conduite. Je ne sais cependant si je ne conservais pas encore l'espoir secret qu'il ne s'en tirerait pas avec autant de succès qu'il l'avait fait jusqu'alors , et qu'il me laisserait par là un grand avantage sur lui. Peut-être m'y déterminai-je dans la vue de faire trêve aux réflexions pressantes qui me tourmentaient ; ou enfin , ce qui est bien plus certain , Dieu daigna toucher mon cœur plein d'iniquités pour l'ouvrir à l'impression de sa divine lumière.

Dans le fait , dès que le Père vit que je l'engageais moi-même à m'expliquer le plan et les preuves de l'ensemble de la religion , une vive couleur anima son visage plein de modestie , ses yeux brillèrent d'une joie céleste , un mouvement qui semblait inspiré par le sentiment les lui fit lever vers le ciel , il les porta ensuite sur moi , et me dit avec sa douceur ordinaire : « Avec un grand plaisir ; cette maison renferme beaucoup de Pères qui pourraient remplir cette tâche beaucoup mieux que moi ; mais puisque vous me l'ordonnez , nous commencerons dès demain. »

Le Père s'en alla. Tu peux imaginer l'état dans lequel il me laissa ; quelques instants après , je me repentis presque d'avoir

pris un parti qui me mettait dans la nécessité de discuter encore avec lui. Mais je suis fatigué d'écrire ; je te renvoie au récit que je te ferai de ce qui se passa le lendemain. Adieu , mon ami.

LETTRE ONZIÈME.

Le philosophe à Théodore.

LE PÈRE vint acquitter sa promesse , et me parla ainsi :

« Je vais vous parler avec d'autant plus de confiance , que je suis assuré que les vérités dont j'essaierai de vous donner une idée sont toutes dans votre cœur ; à mesure que je soulèverai le voile qui vous a empêché de les voir jusqu'à ce moment , vous sentirez que rien n'est plus grand , plus noble et plus conforme à la nature de l'homme. La religion de Jésus-Christ est gravée dans tous les cœurs , parce qu'elle est nécessaire à tous les cœurs ; et si les preuves que je vous ai données de la religion , malgré leur évidence , n'ont pu vous persuader, l'exposé simple du plan sublime du christianisme ne vous laissera plus aucun doute ; vous trouverez tout si naturel , si propre à faire connaître l'homme , son origine , ses besoins , ses malheurs , ses ressources ; l'énigme du cœur , indéchiffrable aux seules lumières de la raison , se montrera tellement à découvert , que vous ne pourrez vous empêcher de dire avec le sentiment intime de la persuasion : La religion de Jésus-Christ satisfait tous mes besoins , remplit tous mes desirs ; donc elle est divine ; car celui-là seul qui a créé le cœur de l'homme , pouvait en connaître les besoins et les satisfaire. Je ne redoute pas même aujourd'hui mon insuffisance : il suffit d'ouvrir cette mine sacrée pour que tous les cœurs y trouvent des richesses inconcevables.

» Dieu se contemplait lui-même de toute éternité ; il voyait ses infinies beautés , et il était souverainement heureux. Son bonheur était tellement indépendant des créatures , que , lors même qu'elles fusseut demeurées dans le néant , la félicité divine n'en aurait point été diminuée , comme la création n'a jamais pu y rien ajouter ; mais ce Dieu plein de miséricorde voulut faire partager ce bonheur à des créatures ; il forma l'univers pour y placer l'homme , le chef-d'œuvre de ses mains et la fin de tous ses autres ouvrages ; l'homme , cet être privilégié , destiné seul à goûter le bonheur qu'un Dieu lui-même lui préparait. Pour cela , il fit de l'homme un être essentiellement aimant ; l'intelli-

gence lui fut donnée pour montrer au cœur ce qu'il devait aimer, et des organes pour le servir. Dieu est tout amour, l'homme est créé à son image, parce qu'il doit aimer. Mais quel objet doit fixer le cœur de l'homme? L'étendue de ses sentiments le lui montre; il ne peut s'attacher qu'à son Dieu. L'homme est fini, puisqu'il est créé; mais ses désirs sont infinis; et comme l'a dit un auteur qui sera à jamais la gloire de la France, l'univers est moins vaste qu'une rêverie de son cœur. L'homme, sortant des mains de son Dieu, se replia sur lui-même, considéra son cœur, vit la nature de ses désirs, et comprit qu'il y avait en lui quatre besoins principaux qui étaient la source de tous les autres et qu'il fallait satisfaire, s'il voulait jouir du bonheur: le besoin de connaître, le besoin d'aimer, le besoin plus grand encore d'être aimé, et le besoin d'être élevé; c'est là tout l'homme. Ces quatre besoins remplis, comme les quatre grands fleuves, qui arrosaient la demeure délicieuse de nos premiers parents, étaient destinés à arroser la terre de notre cœur brûlée par ses désirs; mais tous ils avaient la même source; tous ils venaient de Dieu et devaient retourner à lui. Déjà, monsieur, vous avez saisi ma pensée; un cœur comme le vôtre sait sentir; je m'arrêterai peu au développement.

» Quel est l'homme qui n'a pas senti en lui-même ce besoin immense de connaître, qui se porte sur tout, qui veut trouver dans toutes les connaissances un aliment; cette curiosité, en quelque sorte infinie, qui le consume intérieurement, qui le porte à sortir de lui-même pour entrer dans d'inconcevables rêveries, qui lui fait franchir les espaces, mesurer les cieux, fixer le cours des astres, sonder les abîmes de la nature, la poursuivre jusque dans ses plus grands secrets; ce besoin de se nourrir de choses merveilleuses, au-dessus de l'ordre de la nature; enfin cette hardiesse inconcevable, qui soulève le voile qui nous dérobe la Divinité, qui ose, avec ses faibles yeux, contempler quelques-unes de ses perfections, et qui ne s'arrête que lorsque la force aimante, dépouillée de ses organes, se précipite dans le sein de la souveraine beauté, pour la voir face à face et n'en être jamais séparée?

» Mais ce n'est point encore le principal besoin du cœur de l'homme; l'intelligence, malgré son immense vivacité, n'est que la pourvoyeuse d'un cœur qui dévore toujours et qui est toujours affamé; elle ne semble infinie, que parce qu'elle cherche l'infini; l'homme ne veut connaître que parce qu'il veut aimer; une faim dévorante le consume, il se précipite sur tous les aliments que lui présente l'intelligence, mais sans être rassasié; l'univers et toutes ses joies ne font que *creuser l'âme et augmenter le vide*; il lui faut l'infini, il lui faut son Dieu. Donnez à l'homme le monde et toutes ses beautés; il lui faut d'autres mondes, il lui faut d'autres beautés; ne croyez pas l'avoir rassasié parce qu'il semble s'être arrêté quelques instants sur un objet, l'imagination lui prête, dans ces moments, ses délires; mais dès que l'illusion

cessera , il tombera avec tout le poids de son cœur. On dit que l'homme est inconstant ; mais peut-il ne pas l'être ? Ah ! il le sera toujours , tant qu'il s'attachera aux créatures ; elles ne sont point à sa mesure. De là ce vague , cette inquiétude de l'homme lorsqu'il n'est pas distrait , ce désir immense de s'identifier avec une beauté infinie qu'il appelle de toute la force de son cœur ; alors , seul avec son imagination , il semble moins malheureux ; donnez-lui son Dieu , le cœur est plein , il est heureux ; il dit avec les saints : C'est assez , Seigneur , c'est assez. Alors , pour aimer les créatures , il faut qu'il les voie dans son Dieu ; c'est ce que les chrétiens appellent charité.

» Quelque grand que soit le besoin d'aimer , nous avons un besoin bien plus grand encore d'être aimés ; de là les inquiétudes qui agitent le cœur qui s'attache à la créature , ces doutes déchirants qui empoisonnent le bonheur. Ah ! c'est ici la pensée la plus consolante qui soit jamais venue rafraichir le pauvre cœur de l'homme ; c'est là vraiment l'idée qui enfante le bonheur : si nous avons un plus grand besoin d'être aimés que d'aimer , c'est que nous sommes plus aimés que nous ne pouvons aimer. Quoique nos désirs soient infinis , l'action en nous est toujours bornée , parce que nous sommes bornés ; mais Dieu nous aime ; nous sommes donc aimés d'un amour infini , puisqu'en Dieu tout est infini. C'est pour cela que Dieu a fait de ce besoin le plus grand de tous ; sa bonté voulait le satisfaire ! Quelle pensée ! je suis aimé , et je suis aimé d'un amour infini par la souveraine beauté ! Quelles heureuses conséquences l'homme peut tirer d'un si beau principe !

• Enfin , l'homme a le désir d'être élevé ; non pas au-dessus de ses semblables , ce n'est point assez ; vous pouvez l'y placer , il ne s'y plaira pas longtemps ; l'homme est ambitieux à l'infini ; il faut qu'il s'élançe continuellement hors de cette terre ; aucune place n'est digne de lui ; il sent sa céleste origine , il veut régner ; enfant du Ciel , il veut sa patrie , il la lui faut toute entière ; fils de son Dieu , il veut se reposer dans le sein de son Père ; ce n'est que là que s'arrêtera son désir.

» Le cœur de l'homme veut tout cela , il le veut pour toujours ; il est donc immortel ; je ne vous donnerai pas d'autre preuve de cette vérité ; c'est une preuve de sentiment , elle résistera à toutes les difficultés.

» Voilà tout l'homme , tel qu'il est sorti des mains de Dieu ; mais le Créateur n'a point voulu former un esclave : il veut ses hommages , il veut remplir tous ses désirs , puisqu'il les a mis en lui ; mais il veut l'hommage d'un cœur libre : l'homme le sera ; il suivra la libre détermination de sa volonté , il pourra obéir ou désobéir à son maître. Dieu lui donne un précepte ; si l'homme est fidèle , Dieu tiendra ses promesses ; s'il pèche , son Dieu ne lui doit plus rien. L'homme a péché ; dès lors il s'est opéré en lui la plus terrible des révolutions : considérons notre cœur , et nous y verrons la preuve la plus incontestable du péché originel ; nous

retrouvons à la vérité tous nos besoins, mais tout est plongé dans le chaos : les désirs sont toujours immenses, mais on ne sait plus trouver l'aliment qui peut les rassasier. Toutes les puissances sont révoltées. L'intelligence, destinée à connaître son Dieu, ne se sert des pâles lueurs qui lui restent encore que pour s'aveugler davantage, quelquefois même pour attaquer la Divinité ; de là l'hérésie, l'impiété, etc. Les organes, vils esclaves formés d'un peu de boue, sont devenus des tyrans ; l'homme étouffe son besoin d'aimer et d'être aimé dans les plaisirs des sens, et croit, malgré les murmures de son cœur, qu'il n'est appelé qu'à partager les jouissances de la brute. Ainsi dégradé, ce noble désir qui l'élevait au-dessus de la terre pour s'élançer dans sa belle patrie, est devenu un sot orgueil, qui porte l'homme à se croire au-dessus de ses semblables, quoiqu'il se soit rendu semblable aux animaux ; ou une stupide ambition, qui accumule des monceaux de boue, comme s'il suffisait de nourrir les organes sans nourrir le cœur, ou que le cœur pût se nourrir d'un si vil aliment. En un mot, l'homme est devenu ennemi de son Dieu, sans qu'il soit en son pouvoir de rentrer en grâce avec lui ; il est aveugle et faible ; aveugle, il ne sait plus ce qu'il désire ; faible, quand il le saurait, il est hors de son pouvoir de l'obtenir.

» Mais Dieu, touché de compassion pour l'homme, lui a promis un réparateur, qui le réconciliera avec lui, lui donnera la lumière et la force. Tout est donc dans le réparateur ; nous verrons ensuite comment il a rempli sa mission : il nous suffit de savoir dans ce moment que la religion a commencé avec le monde, qu'elle n'est autre chose que les rapports de l'homme avec son Dieu. Vous avez vu que ces rapports constituaient la nature de l'homme, le bonheur est donc dans la religion ; mais suivons les traces du libérateur jusqu'à son arrivée.

» Ce Dieu de bonté, qui, même dans sa colère, n'oublie jamais sa miséricorde, daigna consoler l'homme après son péché, en lui promettant d'envoyer dans le temps le fils de la femme, qui serait le réparateur de son crime. Je mettrai, dit-il, en présence d'Adam, au tentateur, caché sous la peau du serpent, une inimitié entre toi et la femme. *Le fils qui naîtra d'elle l'écrasera la tête, et tu lui briseras le talon* ¹ ; c'est-à-dire, il détruira ton empire en abattant ton orgueil, et tu détruiras ce qu'il y a de faible en lui.

» Ce furent les premières paroles par lesquelles Dieu annonça aux hommes un Messie, un envoyé, un rédempteur, qui devait réparer les maux qui leur venaient d'Adam. Le fils de la femme ne pouvait être que Jésus-Christ. La première partie de sa promesse divine s'accomplit, quand, par sa mort, il racheta la postérité d'Adam soumise à l'empire du démon ; et la seconde, quand le tentateur, par une astuce digne de sa rage, porta les Juifs à faire mourir Jésus-Christ.

¹ Genèse. iii. 15.

» Il est vrai qu'alors Dieu ne voulut pas révéler à *Adam* ce consolant avenir avec autant de clarté que les prophètes en ont mis en s'expliquant sur la venue du Christ, et moins encore avec cette évidence qu'elle a acquise par les événements postérieurs qui ont vérifié ces prophéties dans la personne de Jésus. Tel est l'ordre sage dans lequel Dieu dispense ses lumières; il ne révèle ses secrets qu'avec opportunité et à mesure que la nécessité le demande : dans ce mystère, si digne de sa grandeur, si important pour le salut des hommes, il observera cette gradation sage et progressive de lumière et de clarté.

» Observons en passant comment, à mesure que les temps s'avançaient, à mesure que nos nécessités l'exigeaient, il découvrit ce sublime secret, le laissant échapper de son sein, suivant les circonstances où sa connaissance pouvait nous être utile.

» Il se borna à dire à *Adam* qu'il enverrait un Rédempteur qui sauverait sa postérité; c'en était assez pour sa consolation. Deux mille deux cent soixante et un ans après, il promet à *Abraham*, pour récompenser sa foi héroïque, que le Rédempteur sortira de sa race. Il répète la même promesse, et dans les mêmes termes, à son fils *Isaac*.

» Mais il développe sa promesse bien plus clairement à son petit-fils *Jacob*. Ce patriarche, au lit de la mort, entouré de ses douze fils, leur annonce que chacun d'eux formera une tribu; il leur prédit à chacun leurs destinées futures; il assure à *Juda* que le Rédempteur naîtra de la sienne, et il ajoute¹ que sa tribu obtiendra l'empire d'Israël, et que le sceptre ne se retirera point de ses mains jusqu'à la venue du Rédempteur. Longtemps après, *Moïse*, avant de mourir, dit expressément à toutes ces tribus² : Dieu suscitera parmi vous un de vos frères; il sera un prophète comme moi, c'est-à-dire législateur et chef du peuple : écoutez-le.

» Jusque-là toutes ces promesses n'étaient que générales; comme je vous l'ai déjà dit, la naissance de ce Sauveur étant encore éloignée, il n'était encore ni utile ni nécessaire d'indiquer les signes caractéristiques auxquels on le reconnaîtrait, ni de fixer l'époque de son arrivée; ce n'était pas pour satisfaire leur curiosité que Dieu communiquait aux hommes ses lumières, mais pour exciter leur foi, pour animer la confiance et les desirs que devait faire naître l'espoir de ce Sauveur. Il les proportionnait aux circonstances de chaque siècle; et lorsque le moment de son avènement approcha, il les multiplia beaucoup plus, et il finit par les répandre avec la plus grande abondance. Les prophètes qui vinrent ensuite furent en grand nombre, et chacun d'eux ajoutait un degré de clarté à ce que leurs prédécesseurs avaient dit.

» *David*, comme étant de la tribu de *Juda*, et comme roi d'Israël par élection divine, était désigné par la prophétie de *Jacob* pour

¹ Genèse, XLIX, 10.

² Deut. XVIII, 19.

être un des ascendants du Messie ; il répandit de grandes et de nouvelles lumières pour le reconnaître ; d'autres vinrent après lui , et ajoutèrent des marques plus distinctes et plus caractéristiques pour le distinguer. Les uns annonçaient différentes qualités de sa personne , d'autres prophétisèrent plusieurs circonstances particulières de sa vie et de sa mort. *Daniel* , le plus positif de tous , détermina avec précision le temps de son avènement.

» Mais abandonnons un instant ce sujet , dont nous pourrons dans la suite nous occuper plus en détail. Ceci suffit pour nous faire observer que Dieu , ayant fait entrevoir à *Adam* l'espérance de ce Rédempteur qui devait délivrer sa postérité de l'état de misère dans lequel elle était tombée , ce réparateur devait être le premier objet de son amour , de ses désirs et de ses espérances ; que les enfants d'*Adam* et leurs descendants connaissant cette promesse , et si fort intéressés à son accomplissement , devaient hériter de ses sentiments envers Dieu et les conserver. Ce fut la conduite de tous ceux qui n'oublièrent pas le Seigneur , et qui n'abandonnèrent pas la religion et le culte de leurs pères , tels qu'*Abel* , *Sem* , *Noé* , *Job* , *Melchisédech* , et beaucoup d'autres.

» Ainsi donc , rigoureusement parlant , ils furent tous chrétiens , puisque tous attendirent et espérèrent ce Rédempteur qui devait être le Christ ou l'Oint du Seigneur ; tous soupirèrent après ce réparateur ou Messie promis , l'objet unique et continué de leur amour , de leurs désirs et de leurs espérances , et auquel seul ils pouvaient devoir leur félicité éternelle , puisqu'ils ne pouvaient apaiser eux-mêmes la justice divine , et qu'ils ne pouvaient la satisfaire que par l'espoir de ce Médiateur , et en vue de ses mérites futurs. Les Juifs que *Moïse* délivra de leur esclavage en Egypte , et qu'il conduisit dans la terre où devait naître et mourir le Messie , l'attendaient aussi , le désiraient , et ne pouvaient se sauver que par lui.

» Ainsi , non-seulement toute cette nation ajoutait foi à cette promesse , elle en désirait encore avec ardeur l'accomplissement futur ; elle fondait sur l'avènement du Christ tout l'espoir de son bonheur ; et cela est si certain , que ses malheureux descendants , qui , dans leur aveuglement , méconnurent et crucifièrent le Rédempteur divin , l'espèrent encore , et ne diffèrent de nous qu'en ce que nous jouissons déjà du fruit de la promesse , et qu'eux , sans en jouir , en espèrent néanmoins toujours l'accomplissement. Mais ceux qui le reconnurent , ceux qui l'attendaient avant sa venue , furent chrétiens dans le cœur ; les uns et les autres trouvèrent dans leurs mérites un remède aux maux attachés à la postérité d'*Adam*.

» Suspendons un moment nos réflexions , et revenons à l'histoire. Les descendants du malheureux *Adam* , héritiers de sa faiblesse , s'étant multipliés prodigieusement , furent forcés de se séparer et de former des nations différentes ; ils se répandirent sur la terre , et dans le cours de plusieurs siècles ils perdirent non-seulement la mémoire des événements primitifs , non-seulement ils aban-

donnèrent la religion de leurs pères , ils perdirent encore jusqu'à l'idée du vrai Dieu , se livrèrent à l'idolâtrie la plus grossière et aux désirs insensés de leurs cœurs.

» Les générations corrompirent successivement toutes leurs voies , et méritèrent de perdre la connaissance de la vérité , puisqu'ils avaient préféré le mensonge. Mais Dieu n'use pas toujours de sa juste sévérité , et consulte souvent sa miséricorde. Après plusieurs siècles d'exces et de crimes , il purifia la terre par un déluge , et préserva de l'inondation universelle une sainte famille qui fut celle du juste *Noé* ; par elle , il repopula la terre d'habitants nouveaux ; il disposa de nouveaux moyens pour ramener les hommes à leur première institution , et prépara les voies pour la venue du rédempteur promis.

• Ces desseins étaient grands : pour les exécuter , il choisit parmi ces nouvelles nations le peuple hébreu , descendant d'*Abraham* , à la postérité duquel il l'avait promis ; et c'est par cette raison qu'il voulut alors être appelé le Dieu d'*Abraham* , d'*Isaac* et de *Jacob*. Il constitua ce peuple élu , dépositaire de ses oracles , de ses promesses et de ses lois ; il le chargea du soin honorable de conserver la religion , d'en transmettre à tous les siècles les vérités utiles ; enfin il le gouverna lui-même. Quoique Dieu gouverne tout l'univers , il exerça d'une manière visible , au milieu du peuple hébreu , l'empire qu'il exerce d'une manière invisible sur les autres nations. Il lui confia une partie du secret de ses desseins , lui fit connaître sa volonté , lui donna des lois , et lui manifesta le jugement qu'il porte sur les actions des hommes , ainsi que les châtimens et les récompenses qu'il leur réserve.

» Je vous prie d'observer avec attention que , pour que ces instructions et ces documents ne s'effaçassent pas de la mémoire des hommes , et pour qu'en même temps ils pussent servir de preuve incontestable aux peuples à venir , il les fit consigner par des monuments si authentiques et si durables , que la nation juive les respecte toujours , et les révère aujourd'hui comme émanés de Dieu : ces monuments existent encore , et nul homme de bonne foi ne peut résister à leur force et à la conviction qu'ils entraînent.

» Ce peuple était encore réduit aux douze tribus qu'avaient formées les douze fils de *Jacob* ; mais il s'était considérablement multiplié , et vivait en Egypte soumis à l'esclavage le plus affreux. Pour les conduire à la terre promise où devait naître le Sauveur qui devait tout réparer , Dieu choisit *Moïse* , l'un d'entr'eux , qu'il leur donna pour chef. Le Seigneur se manifesta à ce grand homme , plus qu'il ne l'avait encore fait à aucun mortel. Il lui parla , et lui dit¹ : Je suis celui qui est. Voulant dire par là que Dieu seul existe par lui-même , et que tout ce qui existe n'est qu'une ombre à ses yeux. Le Dieu , créateur de tout , voulut être connu et adoré sous ce rapport mystérieux et plein de majesté.

¹ Exode. III. 14.

» *Moïse* fut donc l'instrument que Dieu employa pour se communiquer aux hommes , et pour leur faire connaître sa volonté. Afin que *Moïse* pût prouver sa mission divine , il l'investit d'un grand pouvoir ; il lui communiqua une partie de sa toute-puissance ; il lui accorda de suspendre ou d'arrêter le cours de la nature , toutes les fois que cela serait nécessaire.

» Afin que l'histoire des évènements antérieurs ne se perdît pas et fût fidèlement transmise aux siècles à venir , Dieu lui ordonna d'écrire le récit de tout ce qui s'était passé depuis l'époque de la création jusqu'à lui , et d'y ajouter tout ce qui arriverait pendant la durée de sa propre mission. *Moïse* obéit et en écrivit l'histoire. Dieu lui-même lui dicta une loi pour son peuple ; elle lui présentait tout ce qu'ils devaient faire pour vivre entr'eux en paix et sans s'écarter du sentier de la justice ; elle prescrivait le culte qu'ils devaient lui rendre , et la manière dont ils devaient l'adorer.

» Vous me direz , monsieur , que je vous raconte des faits fabuleux ; vous me demanderez comment on peut savoir des histoires aussi anciennes et qui paraissent si absurdes ; qui peut affirmer des évènements si éloignés et si extraordinaires , d'où a-t-on tiré des relations aussi invraisemblables ? Je vous répondrai que j'ai tout puisé dans les livres que *Moïse* écrivit par l'ordre exprès et sous la dictée de Dieu ; dans ces livres , les plus anciens qui existent , les seuls qui aient pu enseigner à l'homme son origine , sa nature et ses destins ; dans ces livres écrits par *Moïse* , qui fut le guide , le commandant de son peuple , et que toute la nation juive reconnaît encore pour son chef et pour son législateur ; par ce même *Moïse* , qui , à mesure qu'il écrivait , prouvait la vérité de ses écrits et la divinité de sa mission par des miracles irrécevables et si notoires , que le peuple même qui en était témoin , ne pouvait douter qu'ils ne vinssent de Dieu , qui avait donné à son chef le pouvoir d'exécuter des prodiges si fort au-dessus de la puissance humaine ; par *Moïse* , qui ne pouvait ni se tromper ni les tromper ; car , lorsqu'il parlait du passé , il ne rapportait que ce qu'ils savaient presque tous ; il n'avait pas en vue d'apprendre à ses contemporains des faits qu'ils savaient tout aussi bien que lui : son but était de les faire passer à la postérité , pour que le souvenir ne s'en perdît pas chez les Juifs , ainsi qu'il était arrivé chez les autres nations. Quand il parlait des évènements de son temps , il ne rapportait que des faits dont tout son peuple était ou avait été témoin.

» J'ai puisé dans des livres qui , à peine sortis des mains de *Moïse* , devinrent un objet de respect pour le peuple qui les recevait , toujours témoin et souvent ayant agi lui-même dans les évènements qui y sont rapportés. Aujourd'hui même ils sont révéérés par ses descendants comme des oracles et comme le dépôt de la vérité ; c'est au respect religieux et inviolable avec lequel ils les conservaient , que nous sommes redevables de l'état d'intégrité et de pureté dans lequel ils nous sont parvenus , sans qu'il ait été possible de les altérer ou de les tronquer.

» Ce sont là , monsieur , des titres bien propres à motiver et à établir notre croyance. Qui pourra résister à leur force , s'il est en même temps possible d'en prouver la légitimité ? J'espère y parvenir : je vous démontrerai l'authenticité , l'autorité et l'infaillibilité de ces livres ; je vous montrerai , par conséquent , combien il est impossible de ne pas croire ce qu'ils renferment. Ayez un peu de patience , vous verrez ces vérités se développer insensiblement à vos regards.

» Que *Moïse* ait été le législateur des Hébreux ; les preuves les plus certaines , la tradition la plus constante et la plus universelle , les monuments les plus respectables , les témoignages les moins suspects nous attestent ce fait. Pourquoi , disait *S. Augustin* , croyons-nous qu'il ait existé dans d'autres temps des personnages célèbres , de grands conquérants , des orateurs excellents et des législateurs illustres ? Par quel motif n'élevons-nous aucun doute sur le temps ou certains auteurs ont écrit leurs livres ? Parce que leurs contemporains n'en ont formé aucun , et que dès-lors la croyance s'en est propagée parmi les hommes. A combien plus forte raison doit-on ne pas douter de la législation de *Moïse* ? Non-seulement ses contemporains reçurent ses écrits de sa main , les conserverent avec vénération , en suivirent les préceptes de point en point ; mais les écrivains postérieurs en confirmèrent l'authenticité de siècle en siècle , et il n'est aucun de leurs écrits où *Moïse* ne soit cité comme le fondateur de la république des Hébreux , et comme le premier législateur de la nation.

» Comment serait-il possible d'en douter , lorsqu'on observe que l'autorité de *Moïse* et la certitude de l'histoire qu'il a écrite , étaient la base entière des lois , des rites , des usages , des cérémonies , des fêtes , des sacrifices , et en général de la conduite publique et particulière des Juifs ? L'état politique de ce peuple subsista presque vingt siècles , et pendant tout ce temps ils n'ont reconnu jamais d'autres lois que celles de *Moïse* , ni suivi d'autre culte que celui qu'il leur avait prescrit dans le désert d'après l'ordre de Dieu.

» Aujourd'hui même , après plus de dix-huit cents autres années , leurs descendants ne connaissent d'autre doctrine que celle que leurs ancêtres puisèrent dans les livres de leur législateur. Parmi tous ceux qui élevèrent des empires ou donnèrent des lois aux nations , m'en citera-t-on un seul dont le nom et la mémoire sont parvenus jusqu'à nous par une tradition aussi positive et aussi claire , et qui ait su se concilier une vénération aussi constante.

» Quand on n'aurait , pour dédaigner les paradoxes de l'incrédulité , d'autres fondements que l'impuissance où elle est d'assigner une origine à cette tradition , il n'en faudrait pas davantage pour la réduire au silence. Les écrivains qui , parmi les gentils , eurent connaissance de la nation juive , certifient eux-mêmes cette tradition ; et sans parler de quantité de leurs livres qui se sont perdus et que les saints Pères citent dans leurs ouvrages ,

ceux qui sont parvenus jusqu'à nous suffisent pour en prouver l'authenticité. L'historien *Josèphe* affirme comme une vérité reconnue, et sans crainte d'être démenti, que *Moïse* vivait dans des temps antérieurs à ceux où la fable suppose ses dieux, ses rois et ses héros, et par conséquent bien antérieurs encore aux siècles où l'histoire parle des législateurs et des rois qu'elle célèbre. »

Nous en étions là, lorsqu'il me vint en pensée que je pourrais oublier une grande partie de ce qu'il me disait, et surtout l'ordre dans lequel il me présentait les objets; je lui demandai la permission de prendre la plume, et de faire des notes qui pussent me les rappeler; il y consentit volontiers. Ces mêmes notes me servent aujourd'hui et me serviront à l'avenir pour l'écrire; mais, hélas! mon cher Théodore, combien tu perds à ce faible résumé! Quelle abondance sublime, quelle fécondité dans l'élocution de ce saint homme, et en même temps quelle onction, quelle modestie, quelle force! J'ai fait l'extrait à la reprise de notre entretien: il continua ainsi:

« Il n'est pas moins certain que les livres de *Moïse* sont les plus anciens de tous ceux qui existent dans l'univers, et qu'ils ont été véritablement écrits par *Moïse* lui-même. Ils étaient déjà connus au temps d'*Antiochus Epiphane*s, l'ennemi le plus implacable de la loi de la nation juive; ils l'étaient aussi dans le temps des premiers *Ptolomées*, et la version des septante ne tarda pas à les répandre dans le monde entier.

» Ils furent également connus des dix tribus d'*Israël*, quand elles furent transférées en Assyrie; ils furent connus et respectés des Samaritains qui les avaient reçus des dix tribus séparées, et qui les conservèrent aussi religieusement que les Juifs. Tous conviennent avoir reçu de *Moïse* ces livres divins comme un héritage d'un grand prix et comme un dépôt sacré.

» On n'expliquera jamais comment les dix tribus qui se séparèrent des deux autres, qu'elles ne voyaient que d'un œil de jalousie et d'inimitié, continuèrent à respecter les mêmes livres et à vivre sous la même loi, autrement qu'en reconnaissant que cette loi et ces livres existaient antérieurement à leur séparation, et étaient bien plus anciens que le schisme qui les divisa. Il est clair que l'inimitié qui en résulta entre elles n'aurait pas permis aux unes de rien emprunter des autres après leur séparation.

» Au contraire, celles-ci eussent été témoins de cette innovation, et se seraient élevées contre l'audace sacrilège des autres, si elles eussent osé attribuer à leur législateur la moindre chose qui n'eût pas été certaine. L'uniformité de livres et de croyance entre deux peuples devenus ennemis, mais qui respectaient tout ce qui appartenait à la loi, avec un zèle égal et rigide, prouve invinciblement que ces livres, les mêmes que nous possédons aujourd'hui, existaient dans la nation entière et bien avant la séparation des tribus.

» Comment ou pourquoi les Juifs adoptèrent-ils et reçurent-ils , au nom de *Moïse*, des livres qui non-seulement leur imposaient des lois et des observances extrêmement difficiles et pénibles , mais qui les traitaient encore avec le plus grand mépris ? On sait qu'ils ne parlent de ce peuple que d'une manière outrageante et peu honorable ; il y est présenté comme un peuple indocile et rebelle , aveugle et ingrat , idolâtre et impie , ne remplissant son devoir qu'à force de châtimens , retombant de nouveau dans ses infamies dès que la main de Dieu s'éloignait ; en un mot , ils n'en disent rien qui ne doive le couvrir de honte.

» Si , malgré tout cela , il les adopte avec un respect si religieux qu'il est sans exemple , et s'il conserve encore aujourd'hui avec la même vénération ces monuments de son déshonneur et de son ingratitude , ne devons-nous pas en conclure qu'il se vit forcé de les recevoir par l'effet des prodiges multipliés que *Moïse* , suivant l'ordre de Dieu , opéra devant eux pour accrédi-ter sa mission ?

» On ne peut donc nier l'authenticité de ces livres , sans rejeter en même temps l'histoire entière des Juifs et tous leurs monuments. Les écrits des prophètes , les psaumes de *David* , et les autres livres de la nation étaient fondés sur ceux de *Moïse* , comme un édifice repose sur ses fondations. Tous se rapportent au Pentateuque comme à un centre commun ; tous forment les parties d'un corps indivisible , qui s'étaient mutuellement et se soutenaient les unes les autres.

» Il en est des différentes époques de l'histoire des Juifs , comme de leurs livres ; elles se correspondent toutes , et sont unies par des liens indissolubles ; toutes présentent ou supposent une série réglée de faits publics , dont il n'est pas possible de suspecter la vérité , et qu'il eût été bien moins possible encore de persuader à une nation entière , s'ils étaient supposés. Dans le temps des juges , des rois , des pontifes , enfin depuis *Moïse* jusqu'à Jésus-Christ , la loi a été citée , reçue , respectée , et gravée dans tous les cœurs , comme le fondement unique de la religion et de la politique de ce peuple.

» Indépendamment de ces livres , il y avait dans la nation d'autres monuments qu'il n'était pas possible d'altérer , et très-propres à perpétuer le souvenir des grands évènements de son histoire ; tels étaient les fêtes , les cérémonies et les rites du culte public ; c'était une histoire vivante qui parlait sans cesse aux yeux de la nation. Elle y lisait continuellement les projets de son législateur ; elle y puisait l'obéissance qu'elle devait à des lois dont l'autorité s'appuyait sur des prodiges indubitables. L'arche d'alliance et l'urne remplie de manne , étaient des monuments authentiques et incontestables de la nourriture miraculeuse que Dieu lui avait procurée dans le désert.

» La verge d'*Aaron* , conservée dans l'arche , servait à attester que le souverain sacerdoce avait été conféré à ce pontife et à sa

postérité. Les tables de l'alliance prouvaient l'établissement de la loi. La fête de Pâque, la principale et la plus auguste des solennités, rappelait la mort des premiers-nés d'Égypte, la liberté des Israélites, et le passage de la mer Rouge. Celle de la Pentecôte renouvelait le souvenir de la promulgation de la loi sur le mont Sinai. Personne ne peut douter de ces faits, puisque les Juifs d'aujourd'hui les reconnaissent, et observent encore les obligations qui en résultent pour eux.

» Je vous le demande maintenant : est-il possible d'imaginer, qu'au milieu d'une grande nation, un imposteur, sans autorité et sans miracles, soit parvenu à persuader à ses contemporains, qu'ils ont appris de leurs pères des événements dont eux-mêmes n'auraient jamais entendu parler ? de leur faire croire qu'ils avaient reçu des lois inconnues jusqu'alors ; qu'ils célébraient dans leurs fêtes, et chantaient dans leurs psaumes des merveilles dont leurs ancêtres n'auraient eu aucune connaissance ?

» Quelles monstrueuses opinions, dit *Bossuet*, est forcé d'adopter celui qui veut secouer le joug de l'autorité divine, et ne régler sa croyance et ses actions que d'après les erreurs de son jugement ! Pour pouvoir douter que le Pentateuque soit l'ouvrage de *Moïse*, parvenu jusqu'à nous aussi entier que lorsqu'il sortit de ses mains, il faudrait pouvoir nier que les Juifs eussent célébré les fêtes, les cérémonies et les sacrifices qu'ils célèbrent encore aujourd'hui, ou bien nier qu'il y ait eu jamais de Juifs ; car l'existence de cette nation n'est pas prouvée plus authentiquement que celle de *Moïse* leur législateur, et celle de leurs livres, de leurs fêtes, de leurs temples et de leurs autels.

» Ne nous arrêtons pas plus longtemps sur la législation de *Moïse*, que personne n'oserait révoquer en doute. Examinons maintenant s'il était ou devait être bien instruit de ce qu'il écrivait, et s'il a été fidèle et vrai dans tout ce qu'il a écrit. Non-seulement il ne sera facile de vous prouver sa véracité et l'éten due de ses lumières ; il ne me sera pas moins aisé de vous prouver qu'il fut un prophète et qu'il écrivit d'après l'inspiration de Dieu.

» Quant à ses lumières, il est évident qu'il ne pouvait ignorer la tradition généralement reçue qu'il a consignée dans ses livres, et qui était à la connaissance de tous les Juifs. Cette tradition était récente et presque de son temps. Ses premières années avaient coïncidé avec les dernières années d'*Abraham*, et la naissance de ce dernier touchait aux derniers temps de *Noë*, qui avait vécu plusieurs siècles avec *Mathusalem* et *Lamech*, tous deux contemporains d'*Adam*. La longue vie des patriarches et le petit nombre des générations rapprochaient le siècle de *Moïse* de l'origine du monde.

» Il n'était même pas possible qu'il ignorât ce qui s'était passé avant lui : alors tous les événements remarquables étaient publics et consacrés par les monuments élevés en leur mémoire. *Abraham*, *Isaac*, *Jacob* et les autres patriarches en avaient érigé

un grand nombre pour l'instruction de leurs descendants. Les cantiques qu'on chantait dans les assemblées et dans les fêtes, étaient une commémoration continuelle des faits mémorables de leur histoire; ils étaient destinés à perpétuer la connaissance et la gloire des actions héroïques et sublimes.

» *Moïse* rappelle lui-même, en divers endroits de ses écrits, plusieurs de ces cantiques, dont il se contente de citer les premières paroles, parce que le peuple les savait par cœur. Il en composa lui-même deux nouveaux. Dans le premier, il célèbre le passage triomphant de la mer Rouge et la submersion des ennemis du peuple de Dieu; dans le second, il chante la gloire et la magnificence du Seigneur, et reproche au peuple son ingratitude. Il est donc évident qu'il était instruit de tous les faits antérieurs que rapporte la *Genèse*. Ailleurs, il ne rapporte que sa propre histoire; et il est sensible qu'il ne pouvait ignorer les prodiges dont il avait été tout à la fois le témoin et l'instrument.

» Quant à sa véracité, j'avoue que pour croire les faits qu'il rapporte, il faut des preuves nombreuses et d'une telle force, qu'il devienne impossible de résister à leur évidence; les événements qu'il rapporte sont si extraordinaires, que la raison peut admettre le doute de leur possibilité. S'agit-il d'accorder sa croyance à une histoire ordinaire, l'autorité d'un auteur digne de foi peut suffire; celle de plusieurs auteurs suffit à peine pour une histoire si étonnante, surtout lorsqu'elle doit servir de base à la religion.

» L'histoire surprenante de *Moïse* est faite pour étonner la raison; elle est fondée à dire qu'elle ne peut y ajouter foi, à moins que, par des miracles continuels, Dieu ne l'oblige à renoncer à ses propres lumières par respect pour la vérité divine; elle est autorisée à dire que, pour croire *Moïse*, il faut que Dieu l'annonce comme son envoyé, et qu'il certifie sa mission par une suite de miracles qui puissent dissiper tous les doutes.

» C'est aussi ce qui est arrivé. Envoyé en Egypte pour délivrer le peuple d'Israël de son esclavage, *Moïse* exerça un empire absolu sur toute la nature. Il annonça que l'obstination de *Pharaon* serait punie et domptée de telle manière, que ce prince lui-même serait, dans sa frayeur, le premier à hâter le départ des enfants d'Israël. Il prédit que, dans une même nuit, l'ange exterminateur ferait mourir tous les premiers-nés de l'Egypte, depuis le fils du roi jusqu'au premier-né du dernier des esclaves; il ajouta que les maisons des Israélites, dont les portes seraient marquées du sang de l'agneau pascal, seraient les seules à l'abri de la colère du Seigneur.

» L'événement vérifia complètement cette prophétie; l'Egypte entière pleura ses premiers-nés: les seuls Hébreux ne partagèrent point le deuil général. On les presse, on les supplie avec instance d'accepter leur liberté et de partir sans délai, pour faire cesser des fléaux si terribles.

» Le repentir succède bientôt à la frayeur. *Pharaon* poursuit les

Israélites qui se trouvent placés entre la mort que leur présente une mer profonde qui met obstacle à leur passage, et celle dont les menace l'innombrable cavalerie égyptienne, près de les atteindre. *Moïse* élève les mains, il frappe la mer, qui aussitôt s'élève et se partage, laissant au milieu des flots un libre passage aux enfants d'Israël. Les Égyptiens s'élancent à leur poursuite avec une aveugle intrépidité. Mais à peine les Israélites eurent-ils atteint le rivage opposé, que *Moïse* commande à la mer, qui lui obéit; elle se referme aussitôt et engloutit les Égyptiens, dont tant de miracles précédents semblaient n'avoir fait qu'augmenter l'endurcissement et l'obstination.

» Cinquante jours après leur sortie d'Égypte, les Israélites sauvés à la faveur de tant de miracles arrivent au pied du mont Sinaï; là, Dieu, par l'organe de *Moïse*, leur donne sa loi, au milieu de la solennité la plus imposante; là, le saint législateur donne au peuple les preuves les plus visibles de sa communication intime avec le Seigneur; et combien de merveilles n'opéra-t-il pas à la vue d'Israël!

» Quelques audacieux forment le projet sacrilège de se soustraire à son autorité et d'usurper le souverain sacerdoce. *Coré* de la même tribu de *Moïse*, *Dathan*, et *Abyron* chef de la tribu de *Ruben*, fils aîné de *Jacob*, furent les auteurs de la révolte. Le peuple les favorisa; la sédition paraissait générale; tout sembla menacer d'un bouleversement général.

» *Moïse* veut le prévenir; accompagné d'*Aaron* et de plusieurs autres anciens, il s'avance vers la tente des séditeux; il dit au peuple qui y était assemblé: Eloignez-vous de ces sacrilèges, ne touchez à rien de ce qui leur appartient, si vous voulez ne pas partager leur châtement; vous verrez bientôt que Dieu parle par ma bouche, et que je ne fais rien par moi-même. Écoutez-moi:

» Si ces rebelles meurent comme le reste des hommes, ce n'est point Dieu qui m'envoie; mais si, par un prodige sans exemple, la terre s'ouvre sous leurs pieds pour les engloutir tout vivants ainsi que tout ce qu'ils possèdent, vous ne douterez plus que c'est Dieu qui châtie et leur rébellion et leurs blasphèmes. Il dit, et au même moment la terre s'entr'ouvre et les engloutit, eux, leurs tentes, et tout ce qui leur appartenait. Les malheureux roulent dans les abîmes éternels, et la multitude effrayée des cris et des gémissements qu'elle leur entend pousser, s'éloigne avec effroi pour que la terre ne les ensevelisse pas avec eux.

» Si ces faits et une infinité d'autres de la même nature sont certains, qui osera douter que *Moïse* ne les opérât qu'au nom du Seigneur? S'ils ne sont pas certains, comment auraient-ils pu être crus par plus de six cent mille témoins oculaires que citent les livres sacrés? Comment ces mêmes personnes, en présence de qui l'on assure qu'ils eurent lieu, ont-elles institué des fêtes pour en célébrer et en perpétuer la mémoire? Comment s'assujettirent-elles toutes à une loi sévère, incommode et dure, fon-

dée sur la certitude de ces mêmes faits, qui prouvaient qu'elle ne pouvait émaner que de Dieu ?

» Comment l'auteur qui les écrit eût-il osé les publier dans le temps même où les Hébreux qu'il citait pouvaient le démentir, et où toute l'Égypte eût livré à la dérision son imposture et sa fausseté ? Comment les tribus de *Lévi* et de *Ruben* auraient-elles consenti à leur propre deshonneur, en souffrant qu'on fletrit gratuitement leurs chefs, et qu'on trompât la postérité, en leur supposant un crime imaginaire et un châtement terrible, si tout cela eût été faux ?

» S'il n'était pas certain que, pendant l'espace de quarante ans, la manne céleste couvrit tous les jours le camp des Israélites ; s'il n'était pas constant qu'une nuée épaisse les défendait pendant le jour des ardeurs du soleil, et que la même colonne était, pendant la nuit, resplendissante de lumière pour les éclairer, comment aurait-on pu persuader ce double prodige à tant de milliers de témoins ?

» Considérez, monsieur, que ces faits ne sont pas momentanés ; ils ne passent pas avec la rapidité d'un éclair ; ils ne sont pas du nombre de ceux qui échappent à l'examen de l'attention, et peuvent éblouir les esprits légers et enclins à l'amour de la nouveauté. Ils ont duré quarante ans successifs ; ils étaient publics et réguliers ; on ne peut soupçonner ni artifice ni illusion, puisqu'ils excédaient le pouvoir et les forces humaines. Il est donc évident qu'ils étaient vrais, puisque *Moïse* les écrivit, et que non-seulement il était prophète, mais qu'il les opérait par l'inspiration de Dieu, puisqu'il les prédit et les opéra lui-même.

» Quelle autre lumière, que celle qui vient de Dieu, eût pu lui découvrir tout ce qu'il nous rapporte de la création du ciel et de la terre ? Qui aurait pu l'instruire de tant d'événements remarquables, nécessairement antérieurs aux plus anciens monuments qui pouvaient exister parmi les hommes ? qui aurait pu le transporter à l'origine de toutes choses, et l'associer au privilège des esprits célestes qui assistèrent à la naissance de l'univers, si ce n'est l'Esprit de Dieu ? Aussi commence-t-il son histoire comme si c'était l'Esprit divin qui parlât lui-même, sans préface, sans introduction, sans exhorter les hommes à la croire, et sans douter un instant qu'elle ne fût crue. Il n'offre, il ne peut offrir d'autre garant que la lumière qui l'éclaire, que l'autorité qui lui commande.

» L'histoire des siècles subséquents ajoute un nouveau degré de certitude aux miracles de *Moïse* et à l'inspiration de ses livres. Après sa mort, *Josué* est chargé de l'entreprise qu'il avait commencée, et de conduire le peuple ; non-seulement il lui succède en autorité, mais il reçoit comme lui le pouvoir de commander à la nature. Les livres saints rapportent les miracles qu'il fit au passage du Jourdain, ceux qu'il opéra devant Jéricho, lorsqu'il en renversa les murailles et mit les Israélites en possession de cette ville, et une infinité d'autres merveilles.

» Ces prodiges avaient été prédits et s'accomplirent en présence de toute la nation. Pour en consacrer la mémoire, on érigea des monuments qui ne permettaient pas à la postérité d'en douter. Ce *Josué*, qui fit lui-même tant de miracles, parlait de ceux de *Moïse* comme de faits certains et publics, et respectait la loi qu'il avait publiée, comme venant de Dieu.

» Les prophètes qui parurent dans la suite des siècles qui succédèrent à celui de *Josué*, après avoir prouvé leur propre mission par des actions miraculeuses et publiques, rendirent à *Moïse* le même tribut d'hommages que *Josué*. *Maluchias*, le dernier de tous, termine ses prophéties, son ministère et le canon des saintes Ecritures, par ces paroles : R souvenez-vous de la loi de *Moïse*, mon serviteur, à qui je donnai mes ordres sur le mont Horeb.

» Qui pourrait, monsieur, je ne dis pas détruire, mais seulement affaiblir une tradition, une suite de faits si constante, si bien liée et si généralement respectée ? Qui pourrait rompre cette chaîne immense de tant de témoignages divins, qui embrasse sans interruption tous les temps ? Les monuments sacrés, qui constituent l'histoire emblématique des Juifs, se lient et ne forment qu'un corps dont les parties sont toutes dépendantes les unes des autres. Les premiers attestent les faits les plus extraordinaires, et sont soutenus par ceux qui suivent, qui en confirment la vérité. Les miracles plus voisins de nos jours ont été opérés par des prophètes convaincus eux-mêmes des miracles antérieurs. Tous ces hommes divins ont le même caractère, jouissent de la même autorité, et méritent la même croyance que le premier législateur.

» Ainsi donc il faut, ou ne rien croire ou tout croire : nulle distinction, nulle préférence ne peuvent être admises. Un seul prophète des derniers temps, qui prouve sa mission, suffit pour certifier celle de tous ses prédécesseurs ; un seul miracle qu'il opère accrédite tous les autres, parce qu'il n'a dû le faire que pour en prouver l'authenticité.

» Ainsi, pour douter de la divinité de l'Ecriture, il ne suffit pas de combattre quelques faits isolés ou d'attaquer séparément quelques miracles, il faut avoir des raisons particulières pour combattre leur vérité et leur authenticité, soit qu'on les prenne dans leur ensemble, ou chacun d'eux en particulier : un seul, dont la vérité est complètement démontrée, suffit pour faire taire tout raisonnement et pour détruire toute objection ; il prouve la vérité de tous les autres qu'il confirme.

» Il faudrait encore que ces raisons fussent assez puissantes pour prévaloir sur l'autorité d'une nation entière qui certifie avoir vu, sur la tradition constante et successive de plusieurs siècles, et sur les monuments les plus positifs en fait de certitude morale. Si ces conséquences n'effraient pas l'incrédule, s'il s'obstine à nier des miracles qui tiennent d'une manière évidente et indispensable au culte religieux, aux usages civils

et à la constitution politique du peuple hébreu ; s'il n'est point arrêté par la considération qu'il est impossible de douter de leur existence , sans révoquer en même temps en doute celle du même peuple qui en fut le témoin , qui les crut et les croit encore , il nous prouvera que l'on ne peut abandonner la foi , sans perdre la raison.

» Les innombrables prophéties de l'Ancien Testament et leur entier accomplissement sont une preuve également convaincante qu'elles viennent de Dieu , puisque Dieu , le créateur de toutes choses , en est en même temps le seul régulateur : tout est soumis à son pouvoir , la matière et les corps , la volonté et l'intelligence. Lui seul , par une puissance qui surmonte tous les obstacles , peut tout soumettre à sa volonté et faire tout servir à ses desseins ; seul il peut connaître l'avenir , et seul il peut le découvrir à ceux qu'il choisit pour être ses organes , ses envoyés ou ses prophètes , puisque lui seul connaît ce qu'il a résolu de toute éternité et ce qui doit être exécuté dans le temps.

» Seul enfin , il peut soulever le voile épais qui couvre ses décrets impénétrables. Ainsi , quand un mortel annonce longtemps d'avance ce qui n'existe encore qu'en Dieu , et que l'événement vérifie la prédiction , il est évident que Dieu lui a révélé son secret et lui a ouvert le livre de ses divins décrets.

» Rien n'est plus clair , monsieur ; et je ne finirais pas , si je voulais vous rapporter toutes les prophéties de l'Ancien Testament , qui s'accomplirent avec une exactitude admirable. Sous le règne d'*Ezéchias* , *Sennachérib* , roi d'Assyrie , assiégeait Jérusalem avec une armée formidable. La place était réduite aux dernières extrémités , et l'on croyait universellement qu'elle serait bientôt la proie du vainqueur : c'est dans ce moment qu'*Isaïe* promet formellement que Dieu fera périr l'armée des Assyriens¹. Cette prédiction si invraisemblable s'accomplit à la lettre.

» L'ange du Seigneur , dans une seule nuit , frappe de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; *Sennachérib* fuit presque seul : il ne lui reste de son entreprise que la honte et le mépris qui l'accompagnent , et il finit par mourir , ainsi qu'*Isaïe* l'avait prédit. Ce prodige fut si public , que les Juifs vinrent de toute part à Jérusalem rendre grâces à Dieu , lui offrir des sacrifices et le remercier de sa protection divine.

» Une autre fois , et dans un temps où rien ne pouvait l'annoncer , le même *Isaïe* prédit les malheurs qui menaçaient Jérusalem et la nation entière. Souvent il prédit , dans les termes les plus précis , le retour de la captivité et la ruine de Babylone. Bien plus encore , il nomma , avant qu'il fût né , celui qui devait être le vainqueur de cette cité orgueilleuse et le libérateur des Juifs.

» Je suis , dit le Tout-Puissant² par la bouche du prophète , je suis celui qui fait toutes choses , celui qui exécute les desseins que

¹ *Isaïe*. xxxvii.

² *Isaïe*. xliv. 24. xlv. 1.

j'ai révélés à mes envoyés ; celui qui dit à Jérusalem : Tu seras repeuplée ; celui qui dit aux autres cités de la Judée : Vous serez rétablies ; celui qui dit à *Cyrus* : Tu es celui à qui je confie mon troupeau ; je me servirai de toi pour te faire exécuter mes volontés. Je dis cela à celui que je fais roi , et à qui je donne la main pour lui assujettir les autres nations , pour désarmer les rois , pour ouvrir les portes des villes et surmonter tous les obstacles. Je marcherai devant toi. J'humilierai les grands de la terre , je briserai les portes d'airain et les gonds de fer , afin que tu saches que je suis le Seigneur qui t'appelle dès à présent par ton nom.

» Il ajoute ensuite : J'entends la voix des rois confédérés : de *Cyrus* , roi des Perses ; de *Darius* , roi des Mèdes , et des peuples qui marchent sous leurs étendards. Babylone , si magnifique et si orgueilleuse , sera détruite comme les villes impies. Elle ne sera plus habitée , et jamais elle ne sera rétablie. Ses ruines ne serviront plus que de repaire aux bêtes féroces et aux serpents. J'exterminerai , dit le Seigneur , le nom et jusqu'aux ruines de Babylone. Je couvrirai d'un marais la place qu'elle occupe à présent , et je rechercherai avec soin jusqu'aux moindres vestiges pour les effacer.

» Voilà une prophétie remarquable et bien frappante , révélée à *Isaïe* plusieurs siècles avant la naissance de *Cyrus*. Toutes les circonstances sont détaillées ; le nom de ce prince , son caractère , ses qualités , ses fonctions , les progrès et la rapidité de ses conquêtes , la manière dont il devait prendre Babylone , et jusqu'à la protection qu'il devait accorder aux Juifs ses captifs , en leur rendant la liberté : toute cette prophétie si bien circonstanciée s'accomplit à la lettre dans tous ses points.

» *Joachim* régnait depuis trois ans à Jérusalem. *Nabuchodonosor* venait d'être associé par son père à l'empire des Chaldéens : *Jérémie* , adressant la parole au peuple juif , leur prédit une ruine prochaine. Il prophétise que Dieu a résolu de leur infliger un châtement visible , il leur prédit que , conjointement avec les peuples voisins qu'il leur nomme , ils seront assujettis par le roi de Babylone.

» Parce que vous n'avez pas écouté ma parole , dit le Seigneur ¹ , je ferai venir les peuples du nord ; je les enverrai avec mon serviteur *Nabuchodonosor* contre cette terre , contre ses habitants , et contre les nations qui les entourent. Je les ferai passer au fil de l'épée ; je les rendrai la terreur et la fable des autres peuples de la terre , et je changerai leurs habitations en une solitude éternelle. Tout ce pays deviendra un horrible désert , et toutes ces nations seront assujetties au roi de Babylone.

» Le prophète ne se contente pas d'annoncer cette triste et générale désolation d'une manière aussi précise , il prédit encore le retour des Juifs dans leur patrie , et ce qui est plus encore , le temps que doit durer leur captivité ² : Quand le temps que vous

¹ Jérém. xxv. 9.

² Ibid.

avez passé à Babylone s'approchera de soixante et dix ans , je vous visiterai et j'accomplirai ma promesse de vous faire retourner en votre pays. Ce terme de soixante et dix ans une fois passé , je visiterai dans ma colère le roi même de Babylone et son peuple , et je changerai le pays des Chaldéens en une éternelle solitude. J'ai donné à *Nabuchodonosor* , mon serviteur , ce pays et ceux qui l'avoisinent. Toutes ces nations seront soumises à lui , à son fils et à son petit-fils , jusqu'à ce qu'arrive enfin la chute de son royaume.

» Je vous le demande , monsieur , quelle que soit la perspicacité de l'esprit humain , eût-il été capable de prévoir que le terrible et orgueilleux *Nabuchodonosor* conduirait ses armées contre Jérusalem ? que le temple serait détruit , que les vases sacrés seraient profanés et transportés , la ville réduite en cendres , ses habitants massacrés ou conduits en esclavage à Babylone ; aurait-il pu prévoir que les peuples voisins tomberaient également au pouvoir du vainqueur , et surtout que l'empire de Babylone et la posterité de *Nabuchodonosor* étaient aussi près de leur fin ?

» Qui eût pu prévoir et encore moins assurer un avenir si éfrayant ? Observez la différence qui existe entre les timides conjectures que les hommes forment sur les événements futurs , et la ferme assurance des prophéties ; cette différence vous démontre la certitude de la science de Dieu et la force de sa puissance.

» En effet , ces prédictions étaient si précises et si circonstanciées , que les gentils eux-mêmes , qui les connurent après leur accomplissement , tombèrent dans le plus grand étonnement ; pour chercher à en éluder les conséquences , ils se virent dans la nécessité de dire qu'elles n'avaient eu lieu qu'après les événements. Mais les Juifs , qui conservaient religieusement les livres qui les contenaient , démentirent cette calomnie : les uns et les autres , par cette contrariété , et sans le vouloir ni le savoir , servirent la religion

» Les gentils disaient : Les prophéties sont si positives et si précises , que si elles étaient antérieures , elles devaient faire disparaître tous les doutes. Les Juifs à leur tour disaient : *Isaïe* , *Jérémie* , *Daniel* et les autres prophètes firent leurs prédictions de vive voix ; ils les recueillirent ensuite eux-mêmes dans des livres qui se repandirent sous leur nom. Le respect antique et constant de nos pères , qui rendait ces monuments sacrés , ne permet pas le moindre soupçon d'altération ou d'infidélité ; il est donc hors de doute que ces prophètes furent éclairés par une lumière surnaturelle , et qu'ils furent envoyés de Dieu pour annoncer ces vérités aux hommes.

» Examinons à présent ces livres en eux-mêmes. La doctrine contenue dans l'Ancien Testament prouve qu'elle ne peut venir que de Dieu. Que votre imagination , monsieur , se transporte au temps où *Moïse* et les autres prophètes instruisaient le peuple d'Israël , et jetez en même temps les yeux sur les autres peuples de la terre ; qu'y verrez-vous , en y comprenant même les nations

les plus célèbres , et qui brillèrent le plus par leurs lumières et leurs connaissances ? Le culte suprême rendu aux plus viles créatures , la pudeur prostituée jusque dans les temples , le sang humain inondant les autels , la raison naturelle dégradée par des opinions également sacrilèges et absurdes , la nature et l'humanité outragées par les excès les plus honteux. Qu'étaient les peuples en matière de religion ? Ignorants , stupides et superstitieux. Qu'étaient leurs philosophes ? Non moins ignorants , mais plus coupables , parce qu'ils étaient plus orgueilleux. Toute la terre , en un mot , était plongée dans les ténèbres les plus épaisses , aucun rayon de lumière ne se montrait dans cette obscurité profonde.

» Au milieu de ce déluge général de vices et d'erreurs , un peuple grossier parait dans un coin de la terre , et manifeste tout-à-coup les idées les plus relevées et les plus sublimes de la Divinité ; un peuple qui connaît ce qu'ignorent les philosophes les plus instruits et les gentils les plus célèbres , sur l'origine du monde , la nature de l'homme , son destin à venir ; sur la vertu , la récompense qui l'attend ; et enfin sur la nécessité d'un culte intérieur et spirituel.

» Où les Hébreux puisèrent-ils donc ces vérités sublimes et cachées ? Qui leur découvrit des secrets entièrement inconnus aux autres hommes , malgré leur utilité et leur importance ? Comment une nation si inférieure aux autres , dans les arts et les sciences , put-elle être si supérieure quant aux points les plus importants de la religion ? La source de cet avantage est connue ; elle le dut entièrement aux livres de *Moïse*. Mais qui tira *Moïse* de cette stupide grossièreté dont aucun des législateurs profanes ne put sortir ? Qui , si ce n'est Dieu , qui se manifesta à lui , et le rendit le depositaire , l'organe et le ministre de sa révélation ?

» Non-seulement il fut le premier qui nous découvrit la nature et la perfection de l'Être suprême , l'excellence de l'homme , l'innocence et la gloire de son premier état , l'obéissance et la reconnaissance dont il est redevable à son Créateur , l'intérêt qu'il a de lui être fidèle pour être heureux ; il nous apprit encore que notre premier père abusa de ces bienfaits , qu'il transgressa la loi divine , qu'il fut proscrit , et que sa proscription s'étendit sur toute sa postérité , héritière de sa corruption et de sa disgrâce.

» Sans les lumières de la révélation , les hommes eussent-ils jamais connu qu'ils naquirent coupables ? et quel intérêt n'ont-ils pas à connaître cette importante vérité ? Sans cette connaissance , ensevelis dans les ténèbres les plus profondes , livrés à leurs passions , comment eussent-ils pu discerner et les dons de Dieu que nous avons perdus , et ceux qui nous restent encore ? Comment aurions-nous pu concilier la grandeur et la noblesse de notre origine avec notre bassesse et nos faiblesses continuelles ? Comment pouvoir expliquer une élévation qui nous assure des

droits à une félicité infinie et éternelle, et une bassesse qui, pour les objets les plus vils, nous fait renoncer aux destinées les plus élevées?

» Privé de la connaissance du changement de son premier état, l'homme était pour lui-même un abîme sans fond, une énigme incompréhensible, un mystère impénétrable. Plus il cherchait à se connaître, et moins il pouvait y parvenir. Il se sentait exilé sans en savoir la cause, puni sans connaître son crime; il désirait rendre à ses sens l'ordre et la paix, mais il ne pouvait y réussir sans avoir les moyens de les asservir et de se faire obéir.

» Mais l'homme cesse d'être une énigme pour lui-même; il voit disparaître une difficulté insurmontable, lorsqu'il sait que l'état où il se trouve n'est pas celui dans lequel il sortit des mains de son Créateur; lorsqu'il sait enfin que la dégradation de son existence primitive est le châtiment de sa désobéissance. Il ne s'étonne plus de voir dans la misère et dans l'abjection un sujet rebelle et coupable; il comprend d'où viennent et son élévation et sa bassesse, et tout en pleurant sur ses pertes, tout en éprouvant les maux auxquels il est en proie, il ne peut s'empêcher d'admirer les restes infiniment précieux de sa première grandeur.

» Tout cela, monsieur, est à la vérité un grand et profond mystère, et la manière dont *Adam* put faire rejaillir sa corruption sur toute sa postérité est un secret que notre intelligence ne peut pénétrer. Nous en parlerons bientôt; je n'en fais maintenant mention que pour vous indiquer que quoique la raison humaine ne puisse approfondir la justice qui a pu rendre coupables ses descendants avant qu'ils eussent pu abuser de leur liberté, elle doit au moins sentir qu'une vérité si profonde, si étonnante, si opposée aux notions humaines, n'a pu sortir de l'imagination d'aucun homme; qu'elle ne peut être due qu'au bienfait de la révélation, et qu'elle n'eût trouvé aucune croyance sur la terre, si elle n'eût été soutenue par cette même révélation, qui, étayée par des preuves irrécusables, nous force à croire tout ce qu'elle nous enseigne.

» Pour que cette vérité pût nous être utile, elle devait être accompagnée d'une autre vérité. Que nous servirait de connaître la cause de notre disgrâce, si nous n'en connaissions le remède? C'est là le but des saintes Ecritures; puisque, comme je vous l'ai déjà dit, en même temps qu'elles nous font apercevoir l'abîme où le premier prévaricateur précipita ses enfants, elles nous annoncent un médiateur, Rédempteur qui devait réparer nos maux; elles nous annoncent que, par une miséricorde digne de sa grandeur, Dieu veut nous rétablir dans notre gloire primitive; elles nous montrent d'avance le Libérateur qui fera révoquer la malédiction prononcée contre une race coupable.

» Ce sont les paroles que je vous ai citées dans le principe, et que Dieu, pour consoler *Adam*, prononça contre le serpent,

en donnant au séducteur sa malédiction éternelle. Elles sont courtes, mais elles renferment un grand sens. Elles nous annoncent que, d'une femme bénie entre toutes les femmes, naîtra un fils revêtu de la nature du premier homme sans en avoir la corruption; que ce fils sera le chef et le père d'une postérité nouvelle, sainte et heureuse; que non-seulement il sera juste, innocent et d'une classe séparée des pécheurs, mais encore l'auteur de l'innocence, le principe de toute justice; qu'il brisera la tête du serpent; qu'il renversera son empire et détruira sa puissance par des moyens que ne pourront comprendre ni les hommes, ni le tentateur lui-même; parce qu'il n'obtiendra pas la victoire par ce qu'on pourra apercevoir de fort en lui, mais par ce qui semblera essentiellement faible en lui, c'est-à-dire par la chair, par les outrages, la douleur et la mort. Tels seront les instruments fragiles dont il se servira pour écraser le serpent, et enlever à sa méchanceté tout pouvoir et tout empire.

» C'est ainsi que tout à la fois la religion nous console et nous humilie. Si elle nous fait connaître les malheurs de notre origine, elle nous découvre en même temps un remède infailible et puissant. Si elle nous afflige par l'idée d'être nos dans un état de défaveur aux yeux de Dieu, elle nous tranquillise, elle nous rassure, en nous montrant dans les mérites du Rédempteur l'espérance de la réconciliation et le principe de la pénitence.

» Quelle preuve plus grande de l'inspiration des saintes Ecritures et de la vérité de la religion? Considérez, monsieur, je vous le répète, s'il est possible, qu'un homme ait inventé une idée aussi nouvelle et aussi étonnante que celle du péché originel, et qu'il ait imaginé un Rédempteur, si ce péché ne l'eût rendu nécessaire. Quel imposteur eût osé établir une religion sur une promesse aussi supérieure à toute idée humaine et à tous les efforts du pouvoir humain, si la parole de Dieu ne l'eût étayée de toute la force qu'elle pouvait seule lui donner?

» Voilà, monsieur, ce qu'il en était, et quelle était sa promesse; mais elle ne devait s'accomplir qu'après plusieurs siècles. Il était nécessaire que le genre humain connût l'excès de ses maux, le poids de ses misères, de sa corruption et de ses ténèbres; il fallait qu'une longue expérience lui apprît que ni les efforts de la nature, ni les cérémonies de la loi, ni l'orgueil de la philosophie, ne pouvaient délivrer l'homme de l'esclavage du péché, et le ramener dans les sentiers de la justice; il fallait qu'un long espoir et une grande patience lui fissent sentir tout le prix de sa liberté.

» C'est dans ces vues élevées et sublimes que Dieu disposa tous les événements du monde, depuis la chute d'Adam jusqu'à la venue du Libérateur. Voyons rapidement ce que l'écriture nous rapporte de ces premiers âges du monde; nous y jouirons du magnifique spectacle que la toute-puissance du Seigneur déploie dans le gouvernement de ses créatures; nous y verrons

sa fidélité à remplir toutes ses promesses, et sa souveraine indépendance dans la distribution de sa justice et de sa miséricorde.

» Nous avons déjà vu que, parmi les descendants d'*Adam*, avilis et dégradés par la désobéissance de leur père, les désordres et les vices s'augmentèrent à mesure que leur postérité se multiplia ; mais qu'en même temps, et au milieu de cette dépravation universelle, Dieu s'était réservé quelques adorateurs fidèles. Tel fut *Abel*, dont les offrandes et les sacrifices furent agréables au Seigneur, et qui fut la victime de la jalousie de *Cain*.

» Dieu accorda alors à *Adam* un autre fils, nommé *Seth* ; sa postérité, héritière de sa foi et de ses vertus, forma un peuple particulier, qui mérita d'être honoré dans les Ecritures du nom auguste de *Fils de Dieu* ; mais la terre se remplissant bientôt de crimes et de coupables, ces enfants de Dieu participèrent eux-mêmes à la corruption générale ; ils s'allièrent avec les fils des hommes, c'est-à-dire avec les nations qui s'étaient corrompues dès le principe ; la peine de cette prévarication fut l'oubli de Dieu, de ses promesses et du Rédempteur qu'il avait annoncé.

» Cette contagion commençait à se répandre sur toute la terre ; mais Dieu, toujours miséricordieux, appela *Abraham*, et le destina à devenir le père d'un peuple qui conservât son culte et le souvenir du Libérateur qu'il avait promis. *Abraham*, son fils *Isaac*, et *Jacob* son petit-fils, étaient pasteurs. Ils vivaient sous des tentes, et séparés des autres nations ; tous trois ils furent chargés successivement de ce précieux dépôt. Leurs descendants, captifs et maltraités en Égypte, ne sortirent de cet esclavage que par les grands miracles opérés par *Moïse*, et errèrent pendant quarante ans dans le désert.

» C'est là qu'ils reçurent la loi, et avec elle un grand nombre de rites et de cérémonies figuratives, pour perpétuer leur foi et ranimer leurs desirs. La promesse qui fut d'abord générale, et déterminée pour la tribu de *Juda*, se fixe dans la famille d'*Isaïe*, et parmi ses fils Dieu choisit *David*, le dernier de tous, pour être le père du Désiré des nations. Dès-lors, les prophètes ne semblent occupés que de sa naissance, de ses mystères et de son sacrifice, de sorte que dès ce moment il est seul l'unique et le grand objet de la religion des Juifs. A lui seul désormais se rapportent le gouvernement de l'univers et toute l'économie de l'ancienne alliance.

» Qui pourrait, si ce n'est Dieu, concevoir un dessein aussi magnifique ? quelle autre main pouvait tracer le plan d'une si grande entreprise ? qui pouvait en lier aussi étroitement toutes les parties, y mettre une harmonie et une unité aussi parfaites, et telles qu'elles pussent comprendre tous les événements ? qui pouvait donner à chacune des causes qui devaient y concourir, le degré d'influence nécessaire pour qu'elles réussissent toutes ; régler les lois de la nature de telle sorte qu'elles

concourussent au succès de ce vaste dessein ; associer toutes les nations , et en séparer une pour lui donner la part principale et la conduire à ce but pendant l'espace de quarante siècles ?

» L'Esprit de Dieu découvre à *Jacob* le destin futur de ses fils ; il lui révèle que le Messie sortira de la tribu de *Juda*. *Jacob* lui dit : ¹ « *Juda*, tes frères te rendront hommage ; ta main s'appesantira sur la tête de tes ennemis ; les fils de ton père se prosterneront à tes pieds ; le sceptre ne sortira pas de *Juda*, et les chefs du peuple sortiront de sa race , jusqu'à la venue de l'Envoyé attendu par les nations.

» Observez que cette prophétie renferme deux choses également certaines. L'une , que *Jacob* parle de celui qui avait été promis à *Abraham*, à *Isaac* et à lui-même ; de celui qui devait être l'interprète des volontés du Seigneur , le fruit de ses promesses et une source de bénédictions pour tous les peuples ; et enfin du Messie , le seul qui pouvait être caractérisé par ces traits , et spécialement par le nom auguste et incommunicable du Désiré des nations.

» L'autre , que les Juifs ont toujours entendu de cette manière cette prophétie , et l'on ne peut douter que *Juda* ne fût choisi pour être l'héritier de la promesse , pour tenir le premier rang parmi ses frères , et pour que sa tribu gouvernât jusqu'à la venue du Messie. L'histoire justifie complètement la prédiction , puisqu'après la bénédiction de *Jacob*, la tribu de *Juda* conserva toujours ses prérogatives.

» Les dix tribus schismatiques se dispersent , elles se divisent , elles se séparent et abandonnent pour toujours leur patrie. Celle de *Juda* ne se divise jamais ; dans la captivité même , elle se maintient unie , elle se conserve dans son intégrité ; et lorsqu'arrive enfin le moment que la Providence a désigné pour le recouvrement de sa liberté , et que les prophètes avaient annoncé , elle retourne à son ancien héritage , formant un corps entier , et , sous la conduite de *Zorobabel*, elle redevient plus puissante , plus célèbre et plus illustre que jamais.

» C'est de son sein que sortent les magistrats , les sénateurs ; elle donne même son nom à toute la nation. *Alexandre* détruit la vaste monarchie des Perses , qui avaient détruit eux-mêmes l'empire de Babylone. Les Romains font la conquête des royaumes qui s'étaient formés des débris de l'empire grec ; la république juive reste seule inébranlable , seule elle ne chancelle point au milieu de ces terribles convulsions.

» A la fin , son heure arrive ; Dieu , qui jusqu'alors avait veillé sur sa conservation , a prononcé son extermination. *Titus* s'avance à la tête des aigles romaines ; il fait le siège de Jérusalem et s'en empare ; *Juda* perd son temple , ses cités , sa liberté ; il ne peut plus former un corps apparent. La tribu

¹ Genèse, XLIX, 8, 9 et 10.

est dispersée, démembrée ainsi que les dix autres ; *Juda* reste sans chef et sans autorité.

» Le Prophète avait prédit tous ces malheurs , et les Juifs en sont encore les victimes ; mais il avait dit aussi que ces maux n'arriveraient que dans le temps de la venue du Messie. Il faudrait donc vouloir s'en imposer à soi-même , pour ne pas voir que puisqu'il y a plus de dix-huit cents ans que Jérusalem fut détruite et que la tribu de *Juda* fut dispersée, dépourvue de temple , privée d'autorité et sans chef, il y a autant de temps que le Messie est venu. En comparant l'histoire avec les prophéties , en considérant d'où est venue aux nations la connaissance qu'elles ont du vrai Dieu , ainsi que les autres effets de la bénédiction promise , il est aussi évident que Jésus-Christ est le Messie , qu'il est certain que le Messie vint avant la destruction de Jérusalem et avant la dispersion de la tribu de *Juda*.

» La célèbre prophétie de *Daniel* n'est ni moins claire ni moins précise. Le saint prophète soupirait après la fin du terme de soixante et dix ans , qui devait être la fin de la captivité du peuple de Dieu et l'époque du recouvrement de sa liberté ; mais Dieu lui révèle que , dans un autre certain nombre d'années , il donnera à ce peuple une autre liberté incomparablement plus précieuse.

» J'étais en oraison , dit *Daniel* , quand l'ange *Gabriel* me parla ainsi ¹ : Le temps de soixante et dix semaines est celui qui est fixé à ton peuple et à ta sainte cité , pour que la prévarication cesse, que le péché prenne fin , que l'iniquité soit expiée ; pour que la justice éternelle vienne sur la terre , que la révélation et les prophéties s'accomplissent , et que le Saint des saints soit oint. Apprends donc et comprends qu'à compter du jour où l'on donnera l'ordre de rebâtir Jérusalem , jusqu'au moment où paraîtra le Roi qui est le Christ , il se passera sept semaines , et soixante et deux semaines. Tout le monde sait que , dans le style de l'Écriture , les semaines ne sont pas des semaines composées de jours , mais d'années , ainsi que le sont celles dont parle *Ezéchiel* , et ainsi que , longtemps auparavant , *Moïse* les avait comptées dans le Lévitique.

» Le prophète continue : Les places et les murs de Jérusalem seront donc reconstruits de nouveau , et soixante et deux semaines après , le Christ sera livré à la mort , sans que personne se déclare pour lui. Le peuple qui aura pour chef le prince qui doit venir , détruira leur cité et le sanctuaire. Sa fin ressemblera à un naufrage , et la guerre ne finira que par une désolation générale dont le temps est fixé. Le Christ formera dans une semaine une alliance stable avec plusieurs. Au milieu de cette semaine , il fera cesser le sacrifice et l'oblation ; l'abomination de la désolation se répandra autour de la ville , la désolation persévérera jusqu'à la ruine totale déjà résolue.

¹ Dan. ix. 24.

« Il ne peut pas exister une prophétie plus précise et plus claire de la venue du Messie. Il y est appelé par son nom, il y est distingué par ses titres les plus augustes. Lui seul est le Roi et le Christ par excellence, le Saint des saints et la sainteté même, l'auteur et le principe de toute justice ; lui seul il est la vérité, le type de toutes les figures et l'accomplissement de tout ce qui a été révélé aux prophètes ; lui seul peut effacer les iniquités qui ont souillé la terre ; seul il est la victime capable d'expier le péché, seul il est l'auteur et le pontife d'une nouvelle alliance ; seul il peut faire disparaître les anciens sacrifices comme stériles et insuffisants, et y substituer un sacrifice unique, une hostie éternelle d'un prix infini.

» Le prophète annonce encore que ce même Christ, qui doit opérer de si grandes choses, sera livré à la mort, et que le peuple qui le méconnaîtra cessera d'être son peuple. Pour que la prophétie se vérifie, il faut donc que le Messie soit condamné par le conseil de sa nation, et que, par l'effet d'un aveuglement général, il soit méconnu d'Israël son peuple ; il faut que sa royauté soit sans pompe et sans cet éclat extérieur qui distingue communément les rois de la terre.

» Le prophète ajoute que le Messie vient pour réconcilier les hommes avec Dieu, et qu'ils le condamneront à mort. Il est donc indispensable que, dans les desseins de Dieu, sa mort soit le moyen d'expier leurs péchés, et de produire cette réconciliation. Avec des lumières si précises, les mêmes hommes qui accomplirent cette prophétie, ont-ils pu méconnaître Jésus-Christ, et par leur propre crime le rendre encore plus visible ?

» Ces faits sont si évidents et si positifs qu'ils parviennent jusqu'à nous ; les monuments qui en attestent la vérité, existent encore. Par exemple, Jérusalem fut certainement détruite par les Romains sous les ordres de *Titus* ; le temple fut ruiné jusque dans ses fondements et réduit en cendres. Ces seuls faits, un événement si terrible arrivé il y a dix-huit siècles, et que les ruines qu'il a laissées attestent encore, sont une preuve indubitable de la venue du Christ ; puisque la destruction du temple et de Jérusalem devait arriver en punition de la mort du Messie, et que l'un et l'autre sont détruits depuis un espace de temps égal.

» Il n'est pas moins visible que Jésus-Christ, condamné par le conseil de la nation et crucifié, était le Messie que les prophètes avaient annoncé et dont *Daniel* parlait dans cette prophétie ; puisqu'il est incontestable que, peu de temps après sa mort, l'armée romaine détruisit Jérusalem, brûla son temple, et que le même *Daniel* avait prédit cette terrible désolation, qu'attestent encore les ruines qu'elle a laissées comme un juste châtement de l'incrédulité des Juifs. Voici comment il s'exprime :

» Après la mort du Messie, et en châtement de cet énorme attentat, un peuple, sous la conduite de son prince, détruira la cité et le sanctuaire, et cette désolation sera comme un

déluge : telle est la prophétie ; et l'histoire , unanime en ce point , rapporte qu'après la mort de Jésus-Christ , les Romains , sous la conduite de *Titus* , détruisirent Jérusalem , brûlèrent son temple et firent périr par le glaive ou par la faim la plus grande partie de ses habitants ; que la vengeance du Ciel poursuivit cette nation malheureuse , et que ses tristes débris furent transportés aux extrémités de la terre.

» Ainsi tous les prophètes avaient prédit et tous les Juifs étaient persuadés que la venue du Messie devait précéder la ruine de Jérusalem , la destruction du temple et l'aneantissement des sacrifices et du culte public. Cela est évident , et il ne l'est pas moins qu'il y a environ dix-huit cents ans que Jérusalem et le temple furent détruits , que les sacrifices furent abolis , que le culte public fut interrompu , et que la postérité de *Jacob* fut soumise à la malédiction céleste. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir sa dispersion , ses malheurs et l'accomplissement des menaces qui lui avaient été faites. Ce sont là des preuves publiques et évidentes , et des monuments existants , qui attestent que Jésus était vraiment le Messie , et qu'il fut méconnu et condamné par son peuple.

» On croirait qu'il n'existe pas de prophétie plus claire que celle de *Daniel* ; cependant celle d'*Aggée* l'est encore plus. Les Juifs étant revenus de leur captivité , on leur permit de reconstruire le temple , et ils commencèrent à en relever les fondements. Ceux qui avaient connu le premier , voyant combien celui-ci était loin d'atteindre la magnificence de l'autre , en étaient profondément affligés. Le prophète *Aggée* , à qui Dieu découvre l'avenir , publie la gloire du nouveau , le préférant incontestablement à l'ancien.

» Armez-vous de force , leur dit-il ¹ ; arme-toi de courage , *Zorobabel* , et toi aussi , grand sacrificateur ; armez-vous de force , vous tous qui restez du peuple. Ne craignez rien ; voici ce que dit le Seigneur , le Dieu des armées : Dans peu j'ébranlerai le ciel , la terre et la mer ; j'agiterai toutes les nations , et le désir des nations viendra. Je remplirai de gloire ce second temple , dit le Seigneur ; l'or et l'argent sont à moi : la gloire de ce second temple surpassera celle du premier , et dans lui j'accorderai la paix.

» Il est clair que , pour que cette prophétie fût vérifiée , il était indispensable qu'elle s'accomplît avant que le second temple fût brûlé par les Romains. Il n'est pas moins clair que ce temple n'existe plus , et que depuis plusieurs siècles les derniers de ses vestiges ont disparu entièrement. Il est donc indubitable que la prophétie est accomplie. Comment a-t-elle pu l'être ? comment la gloire de ce second temple a-t-elle pu surpasser celle du premier ?

» Personne n'ignore que le premier renfermait toutes les richesses de *David* et de *Salomon* , que Dieu lui-même en avait donné le plan , qu'il s'exécuta avec grandeur et avec magnificence , et

¹ Aggée. xx. 25.

que le feu du Ciel consuma les premières victimes qui furent immolées sur son autel. Ce fut une grande gloire ; et si le second u'eût pas été glorifié par la présence du Messie , comment aurait-il pu le surpasser en gloire ? Si la vérité en personne ne fût pas venue s'y manifester elle-même aux hommes et mettre fin aux figures , en quoi pourrait-il lui être comparé ?

» D'autre part , qui peut être le Désiré des nations ? quel autre que le Messie peut remédier à nos besoins et remplir nos espérances ? *Aggée* dit positivement qu'il viendra dans le temple que *Zorobabel* relève , et que c'est ce qui lui donnera une si grande gloire. Si la prophétie est certaine , il est indispensable qu'il soit venu , puisque le temple a été anéanti. Je demande maintenant , s'il est venu , qui peut-il être , si ce n'est Jésus-Christ qui fut dans le temple dont la destruction suivit immédiatement sa mort ?

» La conversion des gentils est une autre preuve palpable et subsistante , soit de la venue du Messie , soit de l'identité de Jésus-Christ et du Messie. Faites-y attention , monsieur , rien n'a été prédit aussi souvent et aussi clairement que la conversion future et la vocation des gentils appelés à la connaissance de la vérité. L'Écriture tout entière semble occupée à nous préparer à ce grand événement , sans doute l'un des plus grands prodiges que pouvait opérer le Tout-Puissant , le plus propre à manifester sa bonté , le plus digne de sa puissance , et qui tend à prouver qu'il tient tous les cœurs en sa main , qu'il les change quand il lui plaît , qu'il en dirige les mouvements , et qu'il exerce sur eux un empire souverain.

• Ce prodige était réservé au Messie. Le privilège de sa naissance , l'effet de sa parole , le fruit de sa mission devaient être de dissiper par l'éclat de sa lumière les ténèbres qui couvraient l'univers , et de ne faire des Juifs et des gentils qu'une seule Église ; c'est pour cela que le Seigneur , s'adressant à lui , lui dit ¹ :

» Je t'ai établi pour être le médiateur de l'alliance du peuple et la lumière des nations ; pour que tu ouvres les yeux des aveugles ; pour que tu rendes la liberté à ceux qui sont enchaînés , et que tu tires de l'esclavage ceux qui sont plongés dans les ténèbres..... Il ne me suffit pas que tu rétablisses les tribus de *Juda* et que tu m'amènes ceux que je me suis réservés dans Israël : je t'envoie aussi pour être la lumière des nations ; par toi , je sauverai tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre.

» On ne peut s'expliquer plus clairement. Le Messie doit éclairer la terre , enseigner la justice aux peuples , les délivrer des ténèbres et de la captivité où le séducteur les avait plongés. Pour savoir si le Messie est venu ou non , il ne faut que jeter les yeux sur une grande partie de cette terre , jadis plongée dans l'idolâtrie la plus grossière. Dès qu'un grand nombre de nations , les moins instruites dans ces premiers temps , n'adorent plus que le vrai Dieu , et que d'autres , jadis très-éclairées , telles que les Grecs , les Romains ,

¹ Isaïe. XLII et XLIX.

les Egyptiens et les Chaldéens, ont abandonné leurs idoles après un si long espace de temps, il est évident que l'oracle s'est accompli, et que la conversion des gentils, qui fut seulement promise au Messie, est en même temps l'effet et la preuve de sa venue.

» Ajoutez que les mêmes prophéties nous annoncent que le Messie ne fera point cette révolution par lui-même, attendu que le salut des peuples, et la lumière qui doit les éclairer, seront le fruit de sa mort et l'effet de la rédemption; l'innombrable et éternelle postérité, qui lui est promise, devient la récompense de son obéissance et de son sacrifice. Il lui suffit d'envoyer ses disciples par toute la terre pour la purifier, la consacrer à Dieu, et y choisir des prêtres et des lévites qui lui offrent un sacrifice nouveau, et donnent à connaître que le sacerdoce d'*Aaron* et l'ancien ministère sont abolis. Voici ce qu'ajoute le Seigneur :

» Tu appelleras les nations qui ne te connaissent pas. Les peuples qui ne t'ont jamais vu iront à toi, parce que Dieu t'a couvert de gloire.... Et le Messie lui-même s'exprime ainsi : Le temps viendra où j'unirai les peuples de toutes les langues¹. Ils viendront et verront ma gloire. Parmi les hommes qui ont échappé à l'incrédulité générale, j'en choisirai quelques-uns que je marquerai d'un signe particulier, et je les enverrai aux nations les plus éloignées au-delà des mers, en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grèce et dans les îles les plus lointaines. Je les enverrai à ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui n'ont pu voir ma gloire. Mes envoyés la feront connaître à ces nations et tireront de leur sein ceux qui seront vos frères, s'offrant à Dieu comme une sainte oblation, et je ferai d'eux des prêtres et des lévites.

» D'après ces prophéties, il est clair que le Messie ne doit point opérer ces merveilles par lui-même, mais par ses envoyés; et Jésus-Christ en effet les ayant choisis pour ses apôtres, on ne peut concevoir l'aveuglement de ceux qui s'obstinent à ne pas reconnaître l'accord qui se trouve entre les faits et les oracles divins.

» Il y a plus encore; Dieu a voulu que depuis dix-huit cents ans la loi de *Moïse* ne s'exercât plus publiquement, et cela dans la seule vue de faire connaître que le Messie, qui était l'unique objet de cette loi, est venu et l'a détruite. Les prophètes avaient aussi annoncé que le Messie abolirait la loi et lui substituerait une alliance plus parfaite, un sacerdoce différent, un sacrifice nouveau.

» Si ces prophéties ne sont pas accomplies, que le Juif nous dise donc où il sacrifie. Comment ne voit-il pas que dès que Dieu a détruit la cité qui était le centre unique de sa religion, dès qu'il a renversé le temple qu'il avait uniquement destiné à recevoir ses sacrifices; que dès qu'il a dispersé le peuple dépositaire de ce culte, et dès qu'il l'a banni pour toujours de cette contrée, il a mis des obstacles insurmontables à l'exercice de sa loi?

» Comment ne voit-il pas que, loin d'approuver et de protéger

¹ Isaïe.

ce culte, il le rend maintenant impraticable; que le sacerdoce d'Aaron et le sang des animaux ont cédé leur place à un sacerdoce plus parfait et à une victime plus pure? Comment ne sent-il pas que l'Eucharistie est aujourd'hui le sacrifice unique, universel, de toutes les nations; que les temples qu'elle sanctifie existent dans tout l'univers, et sont une preuve visible que le nom de Dieu est déjà grand et terrible à toutes les extrémités de la terre?

» Les prophéties qui assuraient qu'après la venue du Messie le temple de Jérusalem serait détruit et qu'il ne serait jamais rebâti, étaient si précises et si publiques que personne ne les ignorait. C'est aussi par cette raison que les ennemis des chrétiens, après la mort de Jésus et la destruction du temple, tentèrent plusieurs fois de le reconstruire; persuadés que s'ils en venaient à bout, ils parviendraient à prouver que Jésus-Christ n'était pas le Messie. Aucun ne l'entreprit avec plus d'acharnement ni avec une intention plus perverse que *Julien* l'apostat.

» Cet empereur avait déclaré une guerre ouverte au Sauveur du monde. Plus astucieux et plus criminel qu'aucun de ses ennemis, il se crut assez puissant pour démentir les prophéties ou pour démontrer qu'elles ne pouvaient s'appliquer à Jésus-Christ, s'il fût parvenu à relever de nouveau le temple de Jérusalem. Il imagina que rien ne pouvait s'opposer à ses volontés, puisque maître de l'empire, rien ne pouvait contrarier ses desseins.

» Dans cette persuasion, et pour multiplier ses moyens, il engage les Juifs à reconstruire leurs temples; il leur promet de les aider de toutes les forces et de tous les trésors de l'empire. Les Juifs, encouragés par cette puissante protection, accourent de toutes parts; ils n'épargnent ni dépenses, ni préparatifs, et commencent à arracher les anciens fondements, pour en former de nouveaux au temple qu'ils veulent reconstruire; ils achèvent de vérifier l'oracle de Jésus-Christ, qui avait dit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre.

» Mais Dieu, qui avait voulu se servir jusqu'alors des Juifs pour vérifier ses prophéties, ne leur permet pas de conduire plus loin leurs travaux. A peine commencent-ils à poser les premières pierres, que la terre indignée les rejette de son sein. Un feu, dont l'activité semblait suivre l'impulsion d'une main divine, dévore les travailleurs, les instruments et les matériaux. Sa violence est si terrible et si continuelle, qu'elle triomphe enfin de l'obstination des Juifs et de la coupable entreprise de l'empereur. Cet événement miraculeux fut si public et si notoire, qu'il est rapporté non-seulement par les historiens chrétiens, mais encore par ceux des gentils, et entre autres par *Ammien Marcellin*. Le fait est que, jusqu'à présent, il n'a pas été reconstruit. L'état actuel des Juifs, après tant de siècles, est une preuve non moins évidente de l'accomplissement des prophéties. S'il en était autrement, expliquerait-on pourquoi un peuple aussi ancien et favorisé du Tout-Puissant, au point de prendre le nom d'enfant de Dieu; un peuple uni à son Dieu par l'alliance

la plus étroite ; un peuple enfin comblé de biens et de gloire, perdit tout-à-coup tous ses privilèges ; comment il fut déshérité , proscrit, avili ; et, ce qui est plus encore, pourquoi toutes les nations ont jugé qu'il méritait son sort ?

» Le prophète *Oscée* qui, non content de leur prédire leurs disgrâces, en explique encore les motifs, répond à ces questions : que c'est pour avoir méconnu le Christ¹, pour ne s'être pas soumis à leur roi, au vrai *David*. Neanmoins, ajoute le prophète : ils le chercheront un jour, ils adoreront les humiliations qu'il a souffertes, ils se prosterneront au pied de sa croix, et trembleront en sa présence comme devant la majesté de son Père.

» On ne peut déterminer ce que nous devons le plus admirer, ou de la profonde sagesse de Dieu dans les desseins de la justice et de la miséricorde qu'il exerce successivement à nos yeux sur son peuple, ou de l'intelligence des prophètes, qui, avant les évènements, virent des circonstances si difficiles à prévoir et si invraisemblables.

» Nous devons encore plus nous étonner que, parmi tant de moyens que Dieu avait pour châtier ce peuple ingrat, il ait choisi leur dispersion dans toute l'étendue de la terre. Ce choix paraît renfermer un grand dessein qui entre dans le plan général de sa Providence. Voulant établir la vérité de la religion sur des fondements indestructibles et sans cesse subsistants, il devenait nécessaire que les Juifs existassent, afin que leur dispersion même et leur aveuglement prouvassent la certitude de notre foi. Si tous étaient convertis, ils eussent été des témoins suspects ; si Dieu les eût tous exterminés, il n'y aurait plus eu de témoins.

» Observez, monsieur, que le peuple juif était dépositaire des Livres saints qui contiennent les promesses du Messie, et que, pour cela, il était indispensable qu'il fût réuni en un corps visible sans se confondre avec les autres peuples, jusqu'à ce que ces Livres fussent entièrement achevés, qu'ils fussent généralement reconnus pour divins, et que la venue du Rédempteur eût accompli et justifié les promesses qu'ils renfermaient.

» Tout cela étant accompli, il devenait indispensable que les Juifs se dispersassent dans toute la terre pour y porter partout ces Livres, pour y montrer partout le respect et la vénération avec lesquels ils les gardaient, et pour que les gentils, les recevant de mains si peu suspectes, y trouvassent la preuve incontestable que le Messie annoncé par les chrétiens était celui qu'avaient prédit ces mêmes Livres. Ainsi le christianisme trouvait partout des témoins irréfragables présentés par ses plus cruels ennemis, qui, en dépit d'eux-mêmes, prouvaient les prophéties, et montraient, dans le spectacle d'un châtiment également prédit, une nouvelle preuve de leur entier accomplissement.

¹ *Oscée*. III. 4 et 5.

Ainsi , c'est d'une infinité de manières , et sous toutes sortes de rapports , qu'ils formaient eux-mêmes la démonstration de l'Évangile.

» La nécessité de sa conservation n'entraîne pas moins dans les desseins de Dieu , et n'en était que plus propre encore à manifester son pouvoir. Que sont devenus aujourd'hui tant de peuples jadis si fameux ? Que nous est-il resté de ces vastes et opulentes monarchies des Assyriens , des Chaldéens , des Mèdes et des Perses ? Dieu s'en est servi pour l'exécution de ses desseins ; dès qu'ils furent remplis , elles disparurent de dessus la terre. Qui peut aujourd'hui distinguer les anciens Romains des barbares qui inondèrent l'Italie ? qui distinguera maintenant les anciens Espagnols des Goths qui les conquièrent ? qui , de l'Orient à l'Occident , pourrait assurer qu'une seule famille soit indigène dans le pays qu'elle habite ?

» Le temps a dévoré toutes les générations , il a englouti tous les empires ; tout a changé de face , tout a été mêlé et confondu , sans que les richesses , ni la puissance , ni les armes , aient pu préserver les nations les plus puissantes de leur anéantissement entier. Le peuple juif , pauvre et faible , a pu seul échapper à cette subversion générale. Les Juifs d'aujourd'hui sont ce qu'ils furent autrefois : ils connaissent leur origine ; ils remontent jusqu'à *Abraham* , et descendent sans interruption des patriarches. Leurs malheurs , les calamités qu'ils ont éprouvées , n'ont pu ni interrompre ni dérober à nos yeux cette chaîne qui les unit entr'eux et qui les tient séparés des autres peuples , au milieu desquels ils vivent chargés de leur mépris et de leur dédain.

» Il est impossible de supporter des maux plus grands , un mépris plus général , et d'éprouver plus de malveillance et de vexations que celles qu'ils endurent des nations qui les tiennent sous leur dépendance ; malgré tant d'obstacles , ils subsistent néanmoins : semblables à de faibles ruisseaux qui traversent la vaste et profonde mer des nations , sans que , pendant une longue suite de siècles , leur cours ait été interrompu , et sans que leurs eaux aient pu se confondre avec celles de l'immense Océan qui les reçoit.

» Comment un peuple si faible , et qui n'existe que dans quelques familles particulières , a-t-il pu se conserver dans son intégrité , sans avoir les moyens qui appartaient à tant de nations puissantes , et qui cependant n'ont pu les sauver de leur perte ? Incorporé avec toutes les nations comme un hôte malheureux que l'on ne souffre qu'avec peine , comment a-t-il pu résister aux chocs qui ont fait périr tant d'autres nations célèbres , et enfin survivre à la ruine de toutes , au grand étonnement de l'univers.

» Il faudrait vouloir s'aveugler pour ne pas apercevoir dans cet état des Juifs , si contraire à l'ordre naturel des choses , une main invisible et puissante , qui les montre à l'univers comme

un monument de sa colère, qui les soutient contre la haine publique sans la faire cesser, afin qu'ils soient un témoignage sans cesse existant de l'accomplissement des prophéties, et qui les conserve enfin pour l'instruction et l'exemple de toutes les nations, sans qu'ils profitent ni de la protection de Dieu ni de sa patience.

» Ce prodige est d'autant plus grand, qu'il fut prédit. Les oracles sacres ont répété souvent qu'Israël subsistera toujours au milieu de ses châtimens et de ses malheurs, jusqu'au jour marqué par la miséricorde de Dieu, où il les appellera à la foi et à l'adoration de Jésus-Christ. Par là s'explique la conduite de Dieu et sa profonde sagesse. Les Juifs, châtiés, dispersés et conservés par un miracle continu, rendent témoignage à Jésus-Christ; et quand ils se convertiront à notre foi, ils lui en rendront un bien plus grand encore. Ce dernier sera volontaire; le premier est indépendant de leur volonté.

» S'ils n'eussent été que châtiés, leur châtiment ne prouverait que la justice de Dieu; s'ils n'eussent été que conservés, leur conservation ne prouverait que son pouvoir; mais étant réservés à adorer un jour Jésus-Christ, ils servent aussi de preuves à sa miséricorde. Ainsi la réunion de toutes ces circonstances prouve tout. Leur dispersion prouve que Jésus-Christ est venu, et qu'ils le crucifièrent: leur conversion prouve qu'ils ne sont pas abandonnés, et qu'un jour ils croiront en lui.

» Leur cœur semble dans le moment actuel endurci à jamais; mais la miséricorde divine leur a promis un jour de faveur: elle réserve un terme à leur incrédulité, comme elle l'avait réservé à l'ingratitude des gentils. Personne ne peut connaître le temps où il exécutera la promesse qu'a reçue de lui la dernière postérité d'Israël; néanmoins, comme cette époque doit être celle d'un grand renouvellement dans l'Église, ou, selon l'apôtre, d'une grande résurrection, comme chrétiens, nous devons attendre avec confiance ce moment, et le hâter par nos gémissemens et nos prières. »

Le Père se tut un moment, puis il me dit: « Il me semble, monsieur, que cela suffit pour aujourd'hui. Je ne voudrais ni fatiguer votre attention, ni abuser de votre patience. Si vous voulez bien y consentir, nous continuerons demain; » et il se retira. J'étais si étonné et tellement hors de moi, que je pus à peine lui balbutier mes remerciemens. Ah! Théodore, quel homme! combien en ce moment tous les philosophes me semblèrent petits! combien leurs livres me parurent frivoles et leurs argumens ridicules! et moi-même combien je me trouvai ravalé à mes propres yeux!

Que de choses j'avais à apprendre que j'avais ignorées! Chaque jour m'en découvrait de nouvelles dont je n'avais pas la plus légère idée, et cependant je me croyais instruit. Je n'avais considéré qu'avec dédain cette classe d'hommes que j'appelais

des fanatiques , et que je regardais comme des hommes faibles et ignorants. Revenu de mon erreur , je me sentais saisi d'une sorte d'indignation contre les hommes et les livres qui m'avaient empêché de connaître ce que je venais d'apprendre si tard , et qui me paraissait mille fois plus solide.

Je te quitte , pour reprendre bientôt la suite de cette conversation. Adieu , mon cher Théodore.

LETTRE DOUZIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Je t'ai entretenu, mon cher Théodore, dans ma dernière lettre, de l'impression qu'avait faite sur moi le discours du Père; je cherchai à m'en rappeler les principaux points et à classer dans mon esprit toutes les matières qu'il avait traitées. Le lendemain il continua ainsi :

« Vous avez déjà vu, monsieur, les premiers traits de cet auguste et magnifique berceau de la religion : vous connaissez au moins déjà sa généalogie, vous avez reconnu qu'elle descend en ligne droite de Dieu son auteur, vous verrez bientôt qu'elle arrive jusqu'à Jésus-Christ; et comme, en partant de ce point, la lumière devient plus vive, les preuves s'accroissent, les miracles se multiplient, votre raison, que la bonne foi accompagne et qui est dans le chemin de la croyance, se verra bientôt tellement convaincue, qu'elle ne pourra ni s'écarter de sa voie ni se refuser à l'évidence.

» Ceux qui espéraient trouver dans le Messie un roi, un conquérant, une divinité purement temporelle, ont pu à la vérité s'étonner de ne trouver en lui qu'un homme condamné à mort et couvert d'ignominie. Tel fut le scandale et l'endurcissement des Juifs et de l'aveugle folie des gentils; tel est celui que donne aujourd'hui le philosophe orgueilleux qui en fait un objet de dérision. Mais ceux qui ont appris des prophètes, que la croix de Jésus-Christ est le signe dont Dieu marque ses élus, savent que c'est précisément parce que Jésus-Christ a été crucifié, qu'il est le Sauveur des hommes; on en trouve encore la preuve dans ses humiliations et sa mort, qui ont été pareillement prédites d'une manière incontestable. On ne peut se défendre d'admirer et de considérer avec un saint respect ces admirables prophéties, qui nous annoncent les opprobres et les

souffrances du divin Sauveur, son sacrifice et les circonstances qui devaient l'accompagner, enfin sa mort et les fruits que les hommes doivent en espérer. Tous ces faits nous sont présentes sous des traits si clairs et si reconnaissables qu'ils semblent maintenant plutôt une histoire qu'une prophétie.

» *Isaïe* avait dit que le Messie serait condamné à mort par le peuple qui l'attendait et qui le méconnaîtrait; que la soumission de Jésus-Christ au sacrifice qu'il s'imposait ferait penser qu'il était abandonné; que sa patience, quoique volontaire, serait regardée comme une faiblesse; que son sacrifice serait souillé par la présence et la compagnie de deux malfaiteurs; qu'il serait attaché comme un criminel, et déclaré tel par un jugement public; que loin de se justifier ou d'employer les miracles pour sa délivrance, il souffrirait en silence et aussi patiemment que l'agneau qu'on égorge; qu'il expierait les péchés des hommes par ses souffrances; que ses douleurs leur mériteraient le pardon; que ses blessures obtiendraient leur guérison; et qu'enfin il serait une victime si pure, si sainte et si agréable à Dieu, qu'elle apaiserait sa colère.

» Ces preuves vous paraissent-elles suffisantes? Je puis vous en offrir d'autres aussi positives. On avait prédit de Jésus-Christ qu'il mourrait, et que, quoique vaincu en apparence, il obtiendrait la victoire; que les hommes ne reconnaîtraient leurs erreurs que par l'effet de sa résurrection, et par l'augmentation prodigieuse du nombre des fidèles qui en seraient tout à la fois le résultat et la preuve; et qu'ils le connaîtraient encore mieux lorsqu'ils verraient les autres peuples et leurs souverains renoncer à leurs divinités mensongères pour adorer la croix: qu'alors on verrait que celui qu'on avait crucifié était le juste par excellence, le roi promis à Sion, que les gentils le révéraient, le glorifieraient, et que semblable à *Joseph*, qui fut d'abord vendu par ses frères, il deviendrait ensuite le maître de l'Égypte.

» *Daniel* voit le roi par excellence, le Saint des saints, le même Christ livré à la mort, sans que personne se déclare pour lui. Sa mort, quoique regardée comme un supplice mérité, détruit l'empire du péché et établit le règne d'une justice éternelle.

» Aux yeux de *David*, il est assis sur un trône plus durable que le soleil, environné de l'éclat des saints, et sortant dans l'éternité du sein de son Père. Il l'appelle le pontife sans successeur, parce qu'il est immortel, qu'il ne succède à personne, et qu'il est avant tous les siècles; après avoir célébré sa magnificence et sa grandeur, il le représente tout-à-coup plongé dans un abîme de douleurs, environné d'ennemis sans nombre, abandonné des siens, cloué immobile, étendu avec violence, exposé aux regards insultants des témoins de son supplice, enfin abreuvé de fiel et de vinaigre.

» Bien plus, le Prophète roi prédit en même temps qu'il

devra à ses ignominies le triomphe le plus glorieux : il ajoute , que celui qui est attaché à la croix est la lumière des nations ; que son sacrifice produira leur conversion ; qu'il instituera un sacrifice universel en mémoire de sa mort et de sa résurrection , pour rendre à Dieu de publiques et éternelles actions de grâces ; que les pauvres et les riches seront invités à ce banquet sacré , et que tous seront satisfaits et comblés de biens et de gloire.

» Telles sont les prophéties : comparez-les de bonne foi avec l'histoire , et dites-moi si le Messie , prêché par les apôtres , n'est pas le même que celui que prédirent les prophètes. Ces derniers ont-ils annoncé un fait qui ne se soit entièrement accompli en la personne de Jésus - Christ ? Les incrédules se scandalisent de l'apparente abjection de sa naissance ; mais les chrétiens savent bien que , malgré le voile sous lequel le Messie cacha sa divinité , il lui est plus glorieux d'avoir été annoncé sous ces dehors ignominieux , que s'il eût paru plus grand aux yeux des hommes , sans être annoncé par les divins oracles. Les hommes sont de mauvais juges en fait de grandeur ; et , comme nous l'avons déjà dit , la grandeur qu'ils reconnaissent et qu'ils estiment , n'est pas celle qui convenait à Jésus-Christ.

» Les prophètes ne furent pas les seuls à prédire les mystères futurs du Messie ; l'ancien Testament est tout entier un magnifique tableau sur lequel la main de Dieu grava tout ce qui devait arriver au Libérateur promis. Semblable au serpent d'airain , le Messie sera élevé sur le bois qu'il se sera choisi , pour y être exposé à la vue de toute la terre ; comme lui il donnera la vie et la santé à tous ceux qui le regarderont avec foi et mettront en lui leurs espérances. Comme *Moïse* , il priera , les bras élevés ; comme lui , il mettra en fuite ses ennemis et nous donnera la victoire. Comme *Jonas* , il calmera la tempête , il apaisera la colère de Dieu et prêchera la pénitence aux gentils.

» Comme *Joseph* , il sera détesté de ses frères et livré aux gentils ; et , après avoir été enseveli dans la tombe , et en être sorti comme *Joseph* sortit de la prison , il sauvera l'Égypte par sa sagesse. Comme *Abel* , il sera mis à mort par ses frères , en haine de ce que son sacrifice fut agréable à Dieu. Comme *Isaac* , il sera sacrifié par son Père ; mais , comme lui , il survivra à son sacrifice et mourra père d'une nombreuse postérité. La bénédiction et la reconnaissance de toutes les nations seront le fruit de son obéissance.

» Comme l'agneau pascal , il sera égorgé , et tout Israël sera redevable de sa liberté à l'effusion de son sang. Comme le grand pontife , il entrera dans le Saint des saints le jour de l'expiation générale , et , en livrant son corps au fer , aux tourments et à la mort , il rompra le voile qui mettait obstacle à la réconciliation des hommes , et qui s'opposait à leur entrée dans le Ciel. Il se chargera de toutes les iniquités commises depuis le commencement du monde , ainsi que de toutes les

malédiction prononcées contre les hommes. Il s'offrira à la justice terrible de son Père, il en supportera tout le poids et il la changera en miséricorde. Son sang deviendra un bain salubre aux lépreux ; notre Sauveur consentira à mourir pour nous rendre à la vie, et nous faire recouvrer notre liberté et notre innocence.

» Enfin il scellera la nouvelle alliance par un sang plus digne de Dieu que celui de l'ancienne ; il en fera l'aspersion sur tout son peuple ; par ce même sang, le Testament par lequel il nous déclare ses héritiers, demeurera irrévocable et éternel. Aux purifications légales, qui ne pouvaient sanctifier ceux qui les observaient, il substituera un sacrifice unique, dont le prix sera infini et dont l'effet sera éternel et général. C'est ainsi que tout l'ancien Testament, tous les rites et cérémonies de la loi ancienne étaient des emblèmes et des prophéties de la nouvelle. Jésus-Christ était le but et la réalité de toutes ses figures, l'accomplissement de toutes ses promesses, le centre où toutes ses images venaient aboutir ; il était, pour mieux dire, le grand et l'unique objet de toutes les saintes Écritures.

» Après de nombreux et de longs préparatifs, après tant de promesses et d'espérances, de gémissements et de desirs ; après que tant de prophéties eurent annoncé sa venue, et que tant de symboles eurent offert l'emblème de ses mystères ; après que tant de justes eurent souhaité ardemment son arrivée, et que les hommes, tourmentés des plaies dont ils étaient couverts, eurent soupiré pour le médecin qui devait les guérir ; lorsque le temps marqué par les prophètes arrive et vient combler toutes les espérances, Jésus, fils de *Marie* issue de *David*, paraît enfin sur la terre, et naît dans la ville de *Bethléem*, que les prophètes avaient assignée pour le lieu de sa naissance.

» Jésus étant le Messie, il devait, selon ce qui était écrit par les prophètes, rétablir le royaume de *David* ; et non-seulement il le rétablit, mais encore il l'augmente, non dans le sens terrestre et mondain du Juif grossier, mais dans le sens plus spirituel et plus sublime des prophètes qui l'annonçaient, puisqu'il transporte aux gentils la santé, la vie et le royaume éternel que la synagogue avait mérité de perdre par son aveuglement. Cette substitution étonnante est aussi publique qu'elle est indubitable ; nous en avons la preuve sous les yeux, en ce que les gentils formèrent les Eglises chrétiennes, tandis que la plus grande partie des Juifs s'obstina dans son aveuglement. Ce trait seul détruit tous nos doutes, puisque les livres mêmes, que les Juifs conservent et honorent, prédirent leur indocilité en même temps que la docilité des gentils.

» Il ne s'agit plus que de considérer maintenant en détail l'histoire de Jésus-Christ, sa vie, ses dogmes, ses premiers disciples, ses travaux, ses conquêtes, et la formation de son Eglise, pour être assuré qu'il fut le vrai Messie, annoncé et si bien

caractérisé par les prophètes, et qu'il n'est pas possible qu'il ait été ou pu être tout autre. Dieu a voulu, pour notre consolation et pour la sécurité de notre foi, que le dépôt précieux des Ecritures du Nouveau Testament, qui existe et gouverne l'assemblée des chrétiens, fût revêtu, indépendamment des titres qui établissent la divinité de son origine, de toutes les conditions que pourrait exiger la foi la plus scrupuleuse, et accompagné de toutes les circonstances qui concourent à en établir la vérité.

» Le premier caractère d'authenticité qu'ont ces Livres sacrés, est d'avoir été écrits par huit auteurs contemporains : saint *Matthieu*, saint *Marc*, saint *Luc*, saint *Jean*, saint *Pierre*, saint *Paul*, saint *Jacques* et saint *Jude*; tous témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Tous huit, ils donnent sur les points importants un témoignage uniforme, qu'ils transmettent aux siècles futurs, ajoutant qu'ils rapportent les faits tels qu'ils les ont vus de leurs yeux, qu'ils les ont entendus de leurs oreilles, et qu'ils les ont pour ainsi dire palpés de leurs mains.

» Quelle histoire, autre que celle de l'Évangile, peut se vanter d'avoir un si grand nombre de garants et des garants aussi dignes de foi? Ainsi la religion chrétienne, abstraction faite de son essence divine, et en ne considérant que le nombre et le caractère de ses historiens, réunit, par le temps et les circonstances où ils écrivirent, un degré d'authenticité fort au-dessus de celle de toutes les autres histoires qui s'appuient sur la force des témoignages humains.

» Nul doute que ces historiens ne fussent contemporains et témoins oculaires, puisque la tradition et la foi publique l'assurent constamment. On ne pourrait chercher à combattre cette vérité, sans détruire toutes les histoires qui existent, sans mettre entre les siècles antérieurs et nous, l'intervalle d'un abîme et d'un chaos inexplicables. Non-seulement les chrétiens, les hérétiques mêmes, les Juifs et les gentils reconnaissent que les apôtres et les évangélistes furent les auteurs de ces livres, et qu'ils écrivirent d'après leur propre témoignage; tous sont d'accord, quant à leurs auteurs et à leurs dates; les Eglises des différentes nations les recevaient à mesure qu'on les écrivait, elles se les communiquaient les unes aux autres, et toutes les conservaient avec le plus grand soin et le plus grand respect. Aussi ni *Celse*, ni *Porphyre*, ni *Julien*, ni aucun des adversaires du christianisme, n'eurent jamais la hardiesse de répandre le moindre doute sur cette tradition.

Après la mort des apôtres, et lorsque la doctrine de l'Eglise se fut propagée et étendue, deux novateurs, *Marcion* et *Manès*, osèrent soutenir l'altération des Évangiles. Pour établir une prétention si nouvelle et détruire la paix et la tranquillité de l'Eglise, il eût fallu montrer d'autres originaux qui pussent constater la différence, ou alléguer des preuves décisives; mais il n'était pas en leur pouvoir de le faire. Et lorsqu'on les pressa de

prouver une assertion aussi inouïe , le silence qu'ils gardèrent et la honte dont ils se couvrirent , servirent à prouver que , des l'origine même du christianisme , on ne pouvait rien opposer à la tradition de l'Eglise sur un point aussi important.

» Comment eût-il été possible d'altérer des écrits que la piété recevait avec tant de respect , et que la dévotion conservait comme un trésor précieux ? Comment celui qui considère la manière dont ces écrits se distribuèrent et se conservèrent , pourrait-il les soupçonner d'infidélité ou d'altération ? Chaque apôtre fonda différentes églises et les visitait successivement. Ils écrivaient à celles dont ils étaient éloignés ; l'église qui recevait un écrit ou une épître de son apôtre les lisait en public , en remettait une copie aux églises voisines ou à celles avec lesquelles elle entretenait une correspondance plus suivie , afin qu'elles pussent profiter de ce trésor de doctrine et de lumières ; toutes les conservèrent avec le soin le plus religieux , et toutes eussent regardé comme un sacrilège la plus petite altération de leur contenu : aussi ces copies se sont-elles conservées dans leur pureté , et nous sont-elles parvenues dans toute leur intégrité , c'est par ce moyen que l'instruction publique se propageait , et qu'a dû s'établir la conformité des copies avec le manuscrit autographe , de manière à ne laisser aucun doute.

» Les Épîtres de saint *Paul* , dit *Bossuet* , sont si pleines de l'amour divin , si conformes au temps , aux affaires et aux circonstances d'alors , elles portent l'empreinte d'un caractère si sublime , que ces Epîtres , que reçurent les Eglises à qui elles furent écrites , sont seules une preuve suffisante et convaincante de l'originalité et de la vérité des écrits que nous ont laissés les apôtres.

» En effet , sans parler du zèle ardent , tendre et énergique qui caractérise ces productions divines , caractère que l'imposture n'a pas le pouvoir d'imiter , je demande comment un homme qui n'aurait pas converti les Galates , eût osé leur écrire avec la force et la véhémence que nous admirons dans l'Épître que saint *Paul* leur adresse ? Comment les Corinthiens eussent-ils supporté le ton d'autorité qu'il prend dans les deux Épîtres qui leur furent adressées , si l'écrivain n'eût pas été saint *Paul* , et si saint *Paul* n'eût pas été leur apôtre ?

» Comment un imposteur aurait-il pu s'ériger en arbitre , et juger en maître des différends qui survenaient entre les Juifs et les gentils de Rome , si ces difficultés n'eussent existé ? Et si leur existence est certaine , de quel droit un homme , dont la mission n'aurait été prouvée ni autorisée par aucuns miracles , se serait-il immiscé de connaître décisivement d'une question aussi importante que celle de l'origine de la justice ? quel titre aurait-il eu pour humilier à la fois les uns et les autres ?

» Remarquons encore que les Épîtres de saint *Paul* , ainsi que les autres écrits du Nouveau Testament furent envoyées à des nations différentes : aux Romains , aux Éphésiens , aux

Galates , aux Hébreux , et à plusieurs autres peuples. Observons que ces peuples , réunis en différentes églises , les reçurent du temps même des apôtres ; qu'ils possédaient l'écrit autographe et le montraient publiquement. Pour que ces écrits fussent supposés , il faudrait que tous se fussent entendus pour les inventer et en répandre un nombre infini, ou que tous eussent été trompés.

» Mais comment tant de milliers d'hommes auraient-ils pu se laisser tromper sur un fait aussi simple et dont il était si facile de découvrir la fausseté ? Quels si grands intérêts auraient pu les porter à accréditer cette imposture ? Tombe-t-il sous les sens que ceux qui prêchaient une religion qui abhorre le mensonge et enseigne la pratique de la vérité , ceux qui , pour la suivre , abandonnèrent toutes leurs espérances temporelles de richesse et de bonheur , qui s'exposèrent même aux persécutions les plus violentes , aient voulu tremper dans un complot aussi difficile à exécuter et aussi odieux en lui-même , dans la simple vue de tromper les siècles futurs , en leur présentant comme l'œuvre de l'Esprit saint leurs inventions ou celles d'un imposteur , et en citant les apôtres comme témoins de faits qui n'existent jamais ?

» Et lors même que cela serait possible , comment aurait-il pu se faire que , pendant les divisions intestines des églises , dans les temps difficiles qu'elles eurent à supporter , parmi tant de divisions d'intérêts , avec tant de diversité dans les esprits et les caractères , personne n'eût été induit à déclarer la fourberie et à détromper le public ? Une supposition semblable est une chimère qui ne mérite même pas d'être réfutée sérieusement.

» D'autre part , tous les livres du Nouveau-Testament ont été publics et connus dès le commencement du christianisme ; tous les grands hommes contemporains des apôtres en ont fait mention ; tels furent saint *Ignace* , saint *Clément* , saint *Polycarpe* , et autres ; leurs premiers disciples , saint *Irénée* et saint *Justin* , les ont pareillement cités. On ne peut donc nier que ces saints et vénérables personnages ne les aient lus , puisqu'ils en rapportent dans leurs ouvrages plusieurs passages et le texte même. Il n'est pas moins certain qu'ils étaient persuadés que les apôtres et les évangélistes en étaient les auteurs , puisqu'ils les leur attribuent ; et ils ne pouvaient en douter , puisqu'ils avaient vécu avec eux.

» Ajoutez que ces premiers témoins , si respectables par eux-mêmes , sont appuyés par ceux qui vinrent après eux et qui ne sont pas moins dignes de foi. Saint *Irénée* cite saint *Clément* , et celui-ci saint *Ignace* et saint *Polycarpe* , qui citent les apôtres eux-mêmes. Que peuvent les conjectures frivoles de l'incrédulité contre cette succession de témoins , qui commence aux apôtres , et , d'âge en âge , de siècle en siècle , arrive jusqu'à nous sans aucune interruption , et en conservant toujours la même liaison et la même autorité ?

» L'exactitude sévère et rigoureuse que mettaient les premiers

chrétiens dans l'examen des vraies et des fausses écritures, et le principe infailible qu'ils employaient pour les reconnaître, excluent la possibilité de toute fausseté ou de toute altération. Dans les premiers siècles, plusieurs hérétiques eurent l'audace de composer de faux évangiles et de les publier comme venant des apôtres. Cette entreprise sacrilège fut bientôt reconnue et rejetée avec indignation.

» Les fidèles, attachés à l'ancienne tradition, s'opposaient à ces écritures, par la seule raison qu'elles étaient nouvelles; ils disaient: jusqu'à présent nous ne les avons pas connues; les apôtres, au nom desquels elles paraissent, ne les ont pas connues non plus; aucun d'eux n'en rendit leurs Eglises dépositaires; aucune Eglise ne les a reçues de leurs mains; elles n'ont jamais été connues dans nos assemblées, jamais on ne les a expliquées; elles sont postérieures à l'établissement de la religion, et datent du même temps que les erreurs qu'elles favorisent: il est inutile d'examiner des livres dont la nouveauté atteste la fausseté. On voit assez que des personnes qui se gouvernent d'après de tels principes ne peuvent admettre que ce qui est authentique: aussi méprisaient-ils tout ce qui ne remontait pas à la fondation du christianisme. Ils proscrivaient généralement, par l'unique et invincible argument de la nouveauté, tout ce qui n'avait pas été avant eux l'objet de la vénération générale, et tout ce qui n'en portait pas le caractère.

» L'Eglise a toujours conservé une profonde vénération pour la mémoire des apôtres; en tout temps elle a respecté leurs écrits comme ayant été inspirés par l'Esprit saint; elle a toujours regardé comme un sacrilège et comme une impiété l'action d'y retrancher ou d'y ajouter la moindre chose. C'est à cette saine et sage maxime que nous sommes redevables de la scrupuleuse attention avec laquelle elle a veillé sans cesse à garantir de toute altération la pureté de ce dépôt sacré.

» D'ailleurs cette altération devenait impossible. Lors même qu'on aurait pu corrompre ou altérer l'histoire de l'Evangile, les copies qui, dès l'établissement des Eglises, étaient répandues avec elles dans toute la terre, auraient fait foi; les premiers chrétiens qui formaient ces Eglises les avaient reçues, les respectaient comme un monument divin; chaque fidèle conservait la sienne, elle était le titre fondamental de sa grandeur et de ses espérances. Continuellement ils en faisaient la lecture dans leurs familles, dans les maisons particulières et dans les assemblées publiques des fidèles; aussi leur intégrité et leur fidélité étaient-elles à l'abri de la révolution des siècles et de l'audace des novateurs.

» Si quelque incrédule osait avancer que ces livres ont éprouvé quelques altérations, il devrait nous les faire connaître, nous en nommer les auteurs, nous en apprendre les motifs, enfin nous en désigner l'époque. On leur demanderait quels sont ceux qui ont pu créer cette imposture. Seraient-ce les gentils? Mais ils ne pouvaient le faire que pour abattre le christianisme naissant, et sou-

tenir l'idolâtrie, dont la chute commençait à se faire sentir. Comment auraient-ils pu conserver en même temps des sentiments assez élevés et assez saints pour les porter à admirer la pureté de la doctrine chrétienne, si supérieure à celle de leurs philosophes ? Comment n'auraient-ils pas supprimé le récit de tant de miracles qui prouvent l'essence divine de la religion ? Et si les gentils conçurent un projet aussi insensé, comment les chrétiens de tout l'univers ont-ils pu l'ignorer ? comment en virent-ils l'exécution avec indifférence ? comment abandonnèrent-ils sans résistance, aux poursuites des idolâtres, des monuments qui étaient l'objet de toute leur vénération, et dont ils soutenaient l'authenticité au prix de tout leur sang.

» Seraient-ce les Juifs ? Mais, sans répéter ce que nous avons dit de l'absurde imputation qu'on pourrait en faire aux gentils, et qui a pour eux la même force, nous demanderons pourquoi, s'ils ont pu altérer les livres saints, ils y ont laissé subsister tant de passages qui couvrent de honte les vaines traditions de la synagogue, et l'hypocrisie des prêtres et des docteurs de la loi ; qui mettent au jour les superstitions qu'ils embrassèrent, leurs vices et leur aveuglement. Qu'on nous explique principalement pourquoi ils n'ont pas passé sous silence ce grand nombre de prodiges qui prouvent tous en faveur du christianisme, et convainquent l'univers entier de leur dureté et de leur déicide.

» Les chrétiens seraient donc les seuls qu'on pût soupçonner de cette fraude : mais est-il possible que tous les chrétiens du monde se fussent concertés pour dénaturer ce qu'ils respectaient comme un trésor sacré ; qu'il n'y en ait eu aucun qui s'opposât à cette sacrilège entreprise, et dont la voix s'élevât pour sauver sa foi et garantir la postérité de l'erreur ? Si l'on objecte qu'un seul ou un petit nombre d'entr'eux a pu ourdir cette fausseté, il serait bien plus absurde d'y ajouter foi ; ce serait supposer qu'un petit nombre de chrétiens a pu les séduire tous, en altérant un livre dont la lecture était journalière, dont le contenu était gravé dans la mémoire des enfants mêmes, et dont il existait un nombre infini d'exemplaires, déposés dans toutes les églises et dans chaque famille, un livre enfin que chaque fidèle conservait pour son usage personnel.

» Qui aurait pu être assez téméraire pour concevoir cet absurde dessein, et assez insensé pour en espérer la réussite ? le peuple même eût bientôt reconnu l'altération des Ecritures : aurait-on pu le cacher aux pasteurs ? Si eux-mêmes en eussent été coupables, les fidèles l'auraient-ils souffert ? Enfin, si les pasteurs et le peuple se fussent réunis pour exécuter cette scandaleuse entreprise et consommer cet énorme sacrilège, les ennemis de la religion se seraient-ils abstenus du reproche qu'ils pouvaient leur en faire ?

» Ce reproche eût été bien naturel, et cependant il ne s'en trouve aucun parmi eux qui ait accusé les chrétiens de cette témérité ; lors même qu'ils réunissaient tous leurs efforts pour combattre la doctrine des Livres saints, ils ne révoquèrent jamais

en doute leur authenticité ; ils ont toujours reconnu leur intégrité et leur pureté. Enfin , si le silence , l'oubli ou l'indifférence des ennemis du christianisme les eussent empêchés de découvrir l'exécution d'un projet aussi insensé , les partis qui peu de temps après divisèrent l'Eglise , et qui sont presque aussi anciens qu'elle , l'eussent bientôt fait reconnaître.

» Peu de temps après la mort des apôtres , on vit s'élever des hommes turbulents et téméraires , qui rompirent l'unité de l'Eglise , et qui , poussés par l'esprit d'indépendance , formèrent des sociétés séparées. Dès lors il devenait impossible d'introduire la moindre nouveauté dans les Ecritures ; car si les chrétiens orthodoxes l'eussent hasardé , avec quelle force toutes les sectes qui s'étaient isolées d'eux , ne se seraient-elles pas élevées contre cette prévarication ! Il est vrai , et je l'ai déjà dit , que les hérétiques , pour favoriser leurs opinions , ont fait tous leurs efforts pour changer quelques paroles du texte sacré ; mais l'Eglise les a toujours confondus par la seule comparaison des exemplaires anciens.

» S'il est impossible de trouver les auteurs d'une falsification qui n'existe pas , il le serait bien plus de déterminer son époque. A quel temps , en effet , pourrait-on la rapporter ? Remontera-t-on à des temps antérieurs aux *Irenée* , aux *Justin* , aux *Clément* , aux *Ignace* , aux *Polycarpe* ? Mais c'est celui des apôtres , dont ils furent les disciples , avec lesquels ils vécurent , auxquels ils succédèrent immédiatement , qu'ils remplacèrent dans leur ministère et dans leur autorité ; et certainement aucun changement n'eût été praticable sous les yeux d'un si grand nombre de témoins tous à l'abri de la corruption. Serait-ce aux temps postérieurs ? Cela serait impossible , puisque le Nouveau Testament , dont on se sert aujourd'hui , est le même que celui dont parlent les premiers écrivains de l'Eglise , comme le prouve le grand nombre de passages qu'ils en citent dans leurs ouvrages. L'exacte conformité des uns et des autres prouve que les Livres saints ont toujours été textuellement les mêmes dans tous les temps.

» D'un autre côté , il faudrait supposer à cette altération un motif quelconque ; il faudrait qu'elle eût été provoquée par quelque intérêt , et encore cela ne suffirait pas ; l'intérêt qu'on aurait eu à la faire ne prouverait pas qu'on l'eût faite. Il serait donc indispensable de dire positivement : tel passage n'était pas originairement dans vos Livres saints , et l'on y en a ajouté tel autre ; voilà ce que vos pères ont retranché et ce qui s'y lisait auparavant. Cette marche serait naturelle , si l'altération était certaine ; mais jamais l'incrédulité n'en a parlé. Elle se permet tous les soupçons , mais elle se dispense des preuves ; ainsi , pour la confondre , il faut non-seulement combattre ce qu'elle avance , mais répondre encore à tout ce qu'elle ne dit pas , et se borner de préférence à démontrer l'impossibilité des faits.

» Convenons donc que des hommes qui respectaient les écrits des apôtres et des évangélistes , comme étant la parole de Dieu , qui y avaient puisé l'horreur du mensonge et l'amour de la vérité ,

qui renonçaient à tous les biens de la terre pour ne suivre que la vérité, et qui sacrifiaient jusqu'à leur vie pour la défendre, n'étaient capables ni d'imposture ni de sacrilège. Ajoutons en même temps qu'on ne trouve dans les Livres saints ni lacune ni interpolation qui puissent prêter à une imputation aussi injurieuse et aussi téméraire.

» Si ces écrits eussent pu être altérés, les faussaires en auraient supprimé tout ce qui peut offenser des esprits orgueilleux ou intimider un naturel corrompu ; mais ils ne sont remplis que de mystères incompréhensibles qui confondent la raison humaine, de préceptes durs et sévères qui combattent tous les vices et gourmandent toutes les passions. Qu'aurait-on pu ajouter : les miracles de Jésus-Christ ? mais on ne peut les révoquer en doute, puisque c'est à eux qu'il faut rapporter la conversion et l'accroissement rapide du nombre des premiers chrétiens. Il est clair que, puisqu'il n'était pas nécessaire de les interpoler, il est indispensable de les supposer ; et de là, en admettant toutes les absurdités que nous venons de détailler, il faudrait en conclure que les Ecritures sont entièrement fausses, puisque les miracles en sont la base, comme ils le sont aussi de la doctrine, des mœurs, des usages et de la foi des mystères ; et si la supposition entière des Livres saints paraît impossible, l'addition frauduleuse des miracles ne doit pas moins le paraître.

» L'incrédulité s'applaudit, lorsqu'elle entend dire que les versions de l'Écriture sainte ne sont pas semblables, et que, dès les temps les plus reculés, l'Église discuta sur l'authenticité de quelques-uns des écrits qui font aujourd'hui partie des livres canoniques. Mais combien son triomphe est illusoire ! Certainement on conviendra que, dans une si longue suite de siècles, l'inadvertance des copistes a pu occasionner, dans quelques passages de livres transcrits, de légères différences qu'on n'a pas relevées, vu le peu d'importance des objets sur lesquels elles portaient. Il n'en reste pas moins toujours indubitable qu'on y trouve la même morale, les mêmes prophéties, les mêmes promesses et les mêmes faits ; il est avéré que tous les manuscrits, toutes les traductions et tous les ouvrages qui composent les Livres saints, renferment la même doctrine, la même croyance, et partout le même dogme et la même série de lois ; tous sans exception nous représentent Jésus-Christ faisant des miracles, prêchant une doctrine aussi nouvelle que sublime, avec le caractère du bon Pasteur qui réunit ses brebis en établissant son Église ; tous nous apprennent que cet Homme-Dieu mourut volontairement dans les douleurs les plus cruelles et l'ignominie la plus affreuse ; qu'il ressuscita par sa propre puissance, et qu'après avoir donné aux apôtres la mission de prêcher l'Évangile par toute la terre, il s'éleva glorieusement dans les Cieux, d'où il leur envoya son Esprit saint pour le communiquer par eux à son Église naissante.

» Il n'est pas moins avéré que tous parlent uniformément de

la prédication des apôtres, de leurs travaux et des conversions qu'ils firent; ils nous rapportent de concert la ruine de l'idolâtrie, l'établissement et la propagation de la croyance en Jésus-Christ, la saine doctrine et les dogmes religieux du christianisme, leur essence, leur excellence et leurs caractères; tous proclament un Dieu créateur, un Christ rédempteur, un Saint-Esprit sanctificateur et révivificateur; tous enfin nous présentent le baptême, le sacrifice d'un Dieu souverainement bon; le même but, les mêmes moyens pour éviter les supplices et les tourments réservés aux pécheurs, et pour obtenir les récompenses destinées à l'homme vertueux. Ce tableau est la base fondamentale et la substance essentielle de tout. Que pouvait-on exiger de la Providence de plus imposant, de plus plausible et de plus convaincant, pour nous prouver que c'est à sa main bienfaisante que nous sommes redevables de tous ces monuments mystérieux et sacrés qu'elle a daigné nous conserver dans toute leur intégrité?

• Vainement objecterait-on que des églises particulières parurent quelque temps dans le doute sur certains passages des Écritures; un fait pareil n'attaque ni ne peut anéantir notre croyance; si quelques églises ont hésité quelque temps à reconnaître l'authenticité de quelques-uns des Livres saints, cette conduite elle-même nous prouve la sollicitude et l'examen attentif auxquels elles se livraient avant de les adopter; elles n'osaient rien décider par elles-mêmes; mais, dès que l'Église universelle avait prononcé que tel ouvrage était des apôtres, elles se soumettaient aussitôt, et leur croyance particulière se conformait à la croyance générale; il suffit d'ailleurs de lire ces livres pour reconnaître qu'ils ne renferment rien de nouveau ni d'opposé à ce que contiennent les autres Livres saints dont on a de tout temps reconnu l'authenticité.

» Il est donc évidemment prouvé que les apôtres et les évangélistes ont écrit le Nouveau Testament, et que nous le possédons tel qu'il est sorti de leurs mains; il ne nous reste plus qu'à examiner l'authenticité de l'essence de ces livres, et à voir s'ils méritent notre confiance. Pour dissiper tout doute à cet égard, je renonce à toutes les preuves qui établissent d'une manière incontestable la divinité de leur origine, et je n'emploierai, pour en faire sentir le prix, que les moyens dont la critique humaine se sert pour apprécier la valeur d'un écrit, ainsi que le degré d'estime et de crédit qu'on doit à son auteur. En ne suivant seulement que ses principes, je prouverai qu'il n'y a pas de livre au monde plus digne de confiance que l'Évangile.

» Il existe une grande différence entre nos livres et ceux que nous examinons; ils ne sont point l'ouvrage de l'imagination et de l'esprit; ils ne racontent pas des faits étrangers à ceux qui les ont écrits, arrivés loin d'eux ou dans des temps qui leur seraient antérieurs; on n'y trouve que des événements dont ils furent les témoins oculaires, et le plus souvent le premier instrument; en

un mot, il n'y est question que de ce qu'ils ont vu ou fait eux-mêmes. D'autre part, la saine raison, le jugement le plus profond, la douceur la plus grande respirent dans ces écrits; que faut-il de plus pour captiver notre croyance? et la réunion de toutes ces circonstances ne détruit-elle pas jusqu'au plus léger soupçon d'erreur ou d'illusion?

» Supposons un moment que leurs auteurs purent se tromper, et examinons si nous avons à craindre qu'ils aient voulu nous induire en erreur. Mais ils n'ont point travaillé de concert; et quoiqu'ils n'aient écrit ni dans le même temps ni dans le même lieu, ils s'accordent tous parfaitement, soit dans leur doctrine, soit dans les faits qu'ils rapportent. Leurs écrits, il est vrai, offrent quelquefois quelques légères variations sur des circonstances peu importantes; mais cette différence même est une nouvelle preuve de la vérité des faits essentiels sur lesquels ils sont tous d'accord.

» Ils avouent eux-mêmes leur ignorance, leur faiblesse et leurs fautes avec tant d'ingénuité, qu'ils persuadent et édifient. Ils se donnent pour ce qu'ils sont, pour de pauvres pêcheurs, dont toute la science, avant qu'ils fussent appelés à l'apostolat, consistait à conduire leur barque et à réparer leurs filets. Ils n'ignorent pas que l'orgueil est le vice le plus opposé à l'esprit de l'Évangile, et néanmoins ils avouent le désir qu'ils ont eu d'acquiescer des distinctions et des préférences; ils confessent que, jusqu'aux derniers moments de la vie de Jésus-Christ, l'ambition et la jalousie furent parmi eux la source de leurs murmures.

» Ils confessent qu'ils avaient tous promis à Jésus-Christ de le suivre jusqu'à la mort, mais qu'ils furent punis de leur présomption en ce qu'ils prirent lâchement la fuite. Quand ils rapportent que l'un d'eux le renia trois fois, ils n'omettent rien de ce qui peut caractériser l'énormité de sa faute et la rendre plus digne de mépris.

» Et pourquoi une si grande sincérité et une humilité aussi profonde? Était-il donc nécessaire de rendre publiques des fautes nombreuses qui les couvraient de honte? N'eût-il pas été plus utile, pour la propagation de l'Évangile, de cacher les faiblesses de ceux qui étaient appelés à le prêcher? En agissant ainsi, les hommes auraient peut-être pensé faire un calcul très-prudent; ils eussent cru qu'il leur importait de garder le silence sur des faiblesses dont la connaissance eût affaibli la confiance qu'obtenaient chaque jour les apôtres, et eût mis par conséquent un obstacle aux progrès de la religion; mais l'Esprit divin n'en jugea pas ainsi.

» Le courage et la constante fermeté avec lesquels les apôtres souffrirent la mort pour soutenir la vérité, mettent le dernier sceau à la certitude de leur témoignage. On peut concevoir qu'un homme se laisse séduire et qu'il s'obstine dans son erreur, lorsqu'il s'agit de discuter des dogmes impénétrables ou des maximes spéculatives: l'éducation, les exemples et ses réflexions propres

peuvent former ses opinions , leur donner un grand degré de force , et graver dans son âme des sentiments profonds ; la crainte de Dieu peut les fortifier encore par l'application du principe général que nous devons tout sacrifier aux saines idées de la religion , et alors il n'est pas étonnant qu'avec plus de zèle que de lumières il devienne la victime de son erreur.

» Mais concevra-t-on qu'il puisse exister une réunion de séducteurs qui veuillent , sans intérêt comme sans motif , non pas faire adopter leur opinion , mais persuader un fait auquel ils ne croient pas ? Peut-on admettre que , dans cette vue , ils s'exposent aux tourments les plus horribles , aux supplices les plus affreux , qu'ils se livrent aux remords de leur conscience et aux châtimens de Dieu , sans que cette obstination insensée leur produise autre chose que la certitude d'être condamnés par l'éternelle vérité qu'ils offensent ? Ce serait une sorte de délire , dont la possibilité ne tombe pas sous les sens et dont l'histoire n'offre aucun exemple. Mais puisque les apôtres souffrirent tout , au point de sacrifier leur vie pour attester des faits publics et avérés dont ils avaient été témoins , et sur l'existence desquels on ne pouvait se tromper , qui pourra douter de leur authenticité ? L'erreur de celui qui élèvera quelque doute ne proviendra pas de sa raison , mais de sa volonté.

» Voilà ce que nous pouvons dire , humainement parlant ; mais combien ces preuves n'acquièrent-elles pas plus de force , lorsque nous considérons que ces livres sont divins et leurs auteurs des hommes inspirés ! Et peut-on douter si , comme nous l'avons prouvé , ces livres sont bien ceux que les apôtres écrivirent ? Que nous apprennent-ils ? Que Jésus-Christ leur promit une lumière surnaturelle , une révélation immédiate , qui les conduiraient dans la publication de leur doctrine. Voici ses propres paroles ¹ : Le Consolateur ou l'Esprit saint , que mon Père vous enverra en mon nom , vous enseignera tout et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.... Quand l'Esprit de vérité viendra , il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même , mais il dira tout ce qu'il aura entendu , et il vous annoncera les choses à venir.

» La promesse de cette inspiration ne pouvait être ni plus positive ni plus générale. Les apôtres eux-mêmes et les évangélistes assurent l'avoir reçue , et ils ajoutent qu'elle fut ponctuellement accomplie ; c'est pour cela qu'ils nous répètent à tout moment qu'ils ne sont que les organes et les interprètes de l'Esprit saint ; que Jésus-Christ parle par leur bouche ; que celui qui méprise ses paroles , méprise Dieu qui s'explique par son Esprit. Le grand apôtre dit aux fidèles de Thessalonique ² : Vous ne vous êtes pas trompés , en recevant mes discours avec le même respect que si c'eût été la parole de Dieu , parce qu'en effet ils

¹ Jean. xv. 26. xvi. 13.

² 1 Thessal. ii. 13.

l'étaient : *non ut verbum hominum, sed, sicut est verè, verbum Dei.*

» Il est donc avéré que les apôtres disaient, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, qu'ils étaient inspirés de Dieu ; il est même à remarquer que non-seulement ils le disaient, mais qu'ils le prouvaient : et comment ? Par les miracles qu'ils opéraient. Une seule parole, au nom de Jésus-Christ, guérissait toutes les infirmités ; par elle les boiteux de naissance étaient guéris ; ils disaient aux paralytiques de marcher, et cette parole puissante produisait tout ce qu'ils ordonnaient ; la mort même respecte en eux l'empire absolu de celui qui s'appelle la *Résurrection et la Vie*. Ils pénétrèrent les replis les plus secrets des consciences, et l'éclair n'est pas plus prompt que la mort dont ils frappent l'hypocrisie et le mensonge. Ces prodiges étaient si publics et si répétés, que les gentils, les prenant pour des dieux, voulurent leur offrir des sacrifices. C'en était trop ; mais comment se refuser à croire ce que disent les hommes qui opéraient de semblables choses ?

» Et que disaient-ils ? Que tout ce qu'ils faisaient, ils ne le faisaient pas par leur propre vertu, mais par celle de Jésus-Christ ; que s'ils chassaient les démons, s'ils guérissaient les malades et ressuscitaient les morts ; que s'ils communiquaient enfin aux autres fidèles les dons de l'Esprit saint, c'était uniquement au nom de l'Homme-Dieu crucifié, dans la seule vue de persuader à l'univers que Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et que la religion chrétienne est la seule vraie. Les apôtres étaient donc persuadés eux-mêmes ; et quel autre que Jésus-Christ aurait pu les persuader ? et comment n'eussent-ils pas été persuadés, témoins eux-mêmes du spectacle étonnant de son pouvoir, de ses vertus et de sa doctrine ?

» Toute la vie publique de Jésus-Christ, depuis le commencement de son ministère jusqu'à la consommation de son sacrifice, fut une suite continuelle de miracles : l'Homme-Dieu disposait de la nature en arbitre souverain. Il donnait la vue aux aveugles, l'agilité aux impotents et la santé aux malades. A sa voix les morts sortaient du sépulchre et ouvraient une seconde fois les yeux à la clarté du jour. Il commandait aux vents et aux tempêtes ; la mer lui était soumise et lui obéissait également. Entre ses mains toutes-puissantes, un petit nombre de pains se multipliait au point de suffire à la nourriture du peuple immense qui le suivait. Enfin, il serait impossible de faire l'énumération de ses miracles : arrêtons-nous à quelques-uns, et tâchons d'en tirer les mêmes conséquences que Jésus-Christ.

» Celui de la multiplication des pains annonçait ouvertement le Créateur de tout. Celui qui apaisa ainsi la faim de cinq mille hommes, est le même qui, toutes les années, avec la même bonté et la même puissance, satisfait aux besoins de tout ce qui existe sur la terre, en donnant la fécondité à nos semailles. Ce prodige nous surprend moins, parce qu'il est plus ordinaire ;

mais mettant à part toutes réflexions, je m'arrêterai à ce miracle, attendu que, s'il est certain, on ne peut en tirer que de grandes conséquences.

» Il est impossible de révoquer en doute sa vérité, et l'on ne peut soupçonner ici ni imposture, ni illusion. Ce que l'Évangile nous en rapporte est naturel et simple, et il ne peut y avoir eu aucune supercherie, puisque le miracle se fit à la vue et en faveur d'une multitude immense. Les apôtres savaient bien la quantité de pain qu'ils avaient, et ils ne purent douter de leur multiplication, puisque ce fut par leurs mains que le partage s'en fit au peuple. Si ce miracle est vrai, je dis qu'il s'ensuit que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et qu'il était le Messie, puisque Jésus-Christ, au moment de faire ce miracle, leur dit: Je suis le pain de vie, le pain venu du Ciel, qui donne la vie au monde; celui qui croit en moi obtiendra la vie éternelle. De ce que ces paroles accompagnèrent le miracle, il s'ensuit que l'on doit y ajouter foi.

» Jésus-Christ rend la vue à un aveugle de naissance¹. Ce miracle fut aussi public qu'indubitable. Les efforts que ses ennemis employèrent à faire douter de son évidence et à en affaiblir l'impression, contribuèrent au contraire à lui donner plus de publicité et plus de certitude. Quel fut le motif de cet acte divin? L'Évangile nous l'apprend; celui de montrer aux hommes que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, de les porter à croire à sa parole et à l'adorer. Puisqu'on ne peut douter du miracle, on ne peut non plus révoquer en doute ses conséquences.

» Et qui pourra refuser d'adorer Jésus-Christ et hésiter à croire en lui, si l'on examine toutes les circonstances de la résurrection de *Lazare*²? Jésus était éloigné quand on lui donna connaissance de sa maladie, et à l'instant il déclare que Dieu ne l'a permis que pour la manifestation de sa gloire et prouver la mission de son Messie. *Lazare* meurt; il était enterré depuis quatre jours. La nouvelle de sa mort était publique; elle était connue à Jérusalem, puisque plusieurs personnes en étaient venues pour consoler ses deux sœurs. Jésus-Christ arrive après eux, et aussitôt il annonce solennellement qu'il est la résurrection et la vie. Il exige que *Marthe* le reconnaisse pour le Fils du Dieu vivant, et il l'assure non-seulement que son frère ressuscitera au dernier jour du jugement, mais même sur l'instant.

» Il se rend au tombeau de *Lazare*, non-seulement ses deux sœurs l'accompagnent, il est suivi d'une grande quantité de Juifs que les circonstances avaient amenés; il ordonne de lever la pierre, rend grâces à son Père de ce qu'il l'écoute toujours favorablement; il le prie de l'exaucer encore dans cette circonstance pour l'instruction du peuple qui a les yeux sur lui; et appelant *Lazare* de cette voix puissante qui fit autrefois sortir l'univers du néant, il arrache à la mort une de ses victimes, et

¹ Jean. ix. 1.

² Jean. xi. 1.

rend à la vie et à la lumière un cadavre que la corruption avait déjà défiguré.

» Toutes les circonstances de ce fait prouvent sa publicité, puisqu'il eut un si grand nombre de témoins; aussi les prêtres et les pharisiens ne purent-ils l'ignorer, et les évangélistes ajoutent que, ne pouvant en attaquer la notoriété ni supporter l'effet de ce prodige, ils résolurent la mort de Jésus-Christ. Ils ajoutent encore que le désir de voir *Lazare* ressuscité fit venir de Jérusalem à Béthanie beaucoup de Juifs; que leur curiosité, qui fut l'occasion de la conversion d'un grand nombre d'entr'eux, servit aussi à irriter les prêtres contre *Lazare*; enfin, il nous disent que ce miracle contribua beaucoup aux acclamations que Jésus-Christ reçut quelques jours après, à son entrée dans Jérusalem.

» Maintenant je demande, si tous ces faits étaient faux, comment les apôtres et les évangélistes auraient-ils osé les écrire et les publier? comment les auraient-ils écrits avec tant de simplicité, et pourquoi en décrivent-ils toutes les circonstances et jusqu'aux détails les plus minutieux? comment osèrent-ils citer en témoignage tant de personnes alors vivantes? et surtout comment auraient-ils pu espérer d'avoir pour complices ceux mêmes qui avaient le plus grand intérêt à les démentir, si ce n'était parce que non-seulement les indifférents et les simples, mais même les plus grands ennemis de Jésus-Christ, attestaient les uns et les autres ces miracles?

» Il est vrai que, pour en atténuer l'effet, ils en calomniaient le principe. Ils disaient qu'il les faisait au nom de *Béelzébub*, contradiction d'autant plus absurde qu'ils soutenaient qu'il chassait les démons par la vertu du prince des démons, comme s'il avait voulu combattre contre lui-même. Ils reprochaient à Jésus-Christ, rendant la vue aux aveugles et guérissant les paralytiques, de profaner le saint jour du sabbat; mais tous ces subterfuges, dictés par la haine et l'envie, n'étaient qu'un aveu plus éclatant de l'impuissance où ils étaient de nier ce que tous avaient vu, un témoignage ajouté à l'authenticité des faits. Leur malignité même y donnait un plus grand degré de croyance.

» Les Juifs les plus opposés à Jésus-Christ furent eux-mêmes si convaincus de ses actions miraculeuses, que la tradition s'en est perpétuée dans leur postérité, et aujourd'hui même leurs anciens monuments nous en offrent des vestiges. On lit dans le *Thalmud*, chapitre 12, que Jésus-Christ fut redevable de ce pouvoir à la magie qu'il avait apprise en Égypte, ainsi qu'au secret qu'il possédait de bien prononcer le nom de *Jehovah*. Nous n'avons pas besoin de recourir aux Juifs pour apprendre par quelle vertu il faisait des miracles; mais ces explications frivoles et ridicules prouvent qu'ils ne pouvaient les nier, et cela nous suffit.

» Les gentils n'osèrent pas non plus les nier. *Celse* lui-même, qui attaqua la religion avec tant d'acharnement et de rage, ne les a jamais contestés. *Julien* ne les révoqua jamais en doute; il cherchait à les atténuer, à les présenter comme des prestiges; il

reconnaissait que Jésus - Christ avait guéri des boiteux et des aveugles , qu'il avait chassé des démons ; mais ces actes ne lui paraissaient ni grands , ni dignes d'être transmis à la postérité. Si ces ennemis implacables du christianisme , dans des siècles plus voisins des évènements , n'osèrent jamais s'élever contre une tradition aussi constante et aussi générale , comment les incrédules modernes sont-ils assez audacieux pour se prétendre mieux instruits qu'eux , et exiger que leur témérité prévale contre dix-huit siècles de respect et d'une habitude constante ?

» Mais , nous disent-ils , si ces miracles sont certains , pourquoi tous ceux qui habitaient Jérusalem et la Judée ne se convertirent-ils pas ? Combien leur incrédulité est injuste et aveugle ! Ils ne s'étonnent pas de ce que Jésus-Christ , par ses miracles , ait converti une multitude de Juifs et un grand nombre de nations , et il leur paraît impossible que ses miracles n'aient pas converti toute la Judée ! Ils devraient voir que les prophètes , plus éclairés qu'eux , avaient prédit qu'Israël verrait de grands prodiges , et que néanmoins son incrédulité serait presque générale ; ainsi , loin que l'incrédulité des Juifs soit une preuve contre les miracles de Jésus-Christ , elle nous prouve au contraire qu'il est le Messie , puisque l'accomplissement des prophéties nous fournit une double preuve de sa mission.

» Il n'est cependant pas difficile d'expliquer cette énigme. Les Juifs étaient comme la plupart des hommes qui ne travaillent ni ne s'appliquent point à la recherche de ce qui n'intéresse pas leurs passions. Lorsqu'ils ne sont mus par aucun intérêt , la vérité par elle-même ne leur offre point d'attrait assez puissant pour leur paraître un bien , malgré les peines et les travaux nécessaires pour l'acquérir. Il leur arrivait ce qui arrive ordinairement ; ceux qui avaient seulement entendu parler des miracles , ou ne les connurent qu'imparfaitement , ou n'en tirèrent aucune conséquence , parce qu'ils ne s'appliquèrent pas à les vérifier. D'autres purent être mieux instruits et peut-être aussi plus touchés , mais la disposition insuffisante de leurs cœurs put effacer facilement cette impression passagère ; ils crurent ce qu'ils virent , et n'y pensèrent plus dès que les évènements ou les faits cessèrent d'être sous leurs yeux.

» Les pharisiens et les docteurs de la loi furent les plus aveugles , parce qu'ils étaient les plus passionnés. Forcés de reconnaître les miracles , parce qu'ils en avaient été témoins , ils les attribuèrent au démon. Plusieurs de ceux qui suivirent Jésus-Christ , pendant sa vie , ne purent ensuite supporter le scandale de la croix. Il était si opposé aux idées et aux espérances de la multitude , qu'il dut effacer le souvenir des premières œuvres de Jésus - Christ. D'ailleurs , les miracles ne produisent que l'étonnement et la surprise ; leur effet n'est que passager et superficiel , lorsque la grâce n'atteint pas les cœurs , lorsque son influence heureuse n'a point surmonté leur résistance et la secrète aversion qu'inspire toute vérité qui tend à la mortification des sens.

» Enfin, Jésus-Christ, après avoir donné de si grandes preuves de sa divinité, en donna une plus grande dans sa résurrection glorieuse, qui devait effacer toutes les impressions défavorables que l'ignominie apparente de sa mort avait pu produire. Nous avons déjà vu que ce grand événement était la base et le fondement de la religion chrétienne; que seul il suffit pour démontrer tout ce qui l'a précédé et suivi, et que, dans ce dessein, Dieu a voulu lui donner un tel degré de clarté et de certitude, qu'aucun des faits que les hommes regardent comme indubitables ne peut être aussi complètement prouvé ni paraître aussi certain.

» Il n'en est aucun qui ait été rapporté par tant d'auteurs contemporains, tous témoins oculaires, tous dignes de foi, tous prêts à sceller de leur sang la vérité de ce qu'ils avaient écrit; le plus grand nombre d'entre eux souffrent la mort pour assurer leur témoignage; aucun autre fait historique ne peut donner moins de prise à l'erreur ou à l'illusion. Il n'en est aucun qui, pour être dûment attesté, demandât autant de courage et exigeât de si grands sacrifices; aucun ne s'est lié plus étroitement et par une connexion plus intime à d'autres faits indubitables; aucun n'a été cru par tant de peuples, pendant un si grand nombre de siècles; aucun n'a changé autant la face du monde; il n'en est point enfin de plus évident, de sorte qu'on ne peut opposer à son authenticité que des doutes intéressés ou téméraires, que des suppositions arbitraires et absurdes.

» On a reproché aux apôtres et aux disciples d'avoir cru légèrement, mais leur relation même les justifie. Eux-mêmes ils confessent qu'ils n'espéraient plus la résurrection de leur Maître, que les ignominies de la croix avaient effacé de leur mémoire ses prédications, en détruisant le peu d'espérance qu'ils avaient. Leur défiance était telle qu'ils se refusaient à croire les premières nouvelles qu'on leur en donna; et quand Jésus-Christ apparut lui-même au milieu d'eux, ils crurent voir un fantôme. Il fut obligé de leur dire¹ : Voyez mes pieds et mes mains, je suis Jésus, touchez et voyez, car un esprit n'a ni chair ni os. Ils l'ont donc vu et touché; et, malgré cela, à peine pouvaient-ils le croire : enfin, pour dissiper entièrement leurs doutes, il se met à table, il mange devant eux et avec eux. Il leur rappelle ce qu'il leur avait dit pendant sa vie. Il était nécessaire, leur dit-il, que tout ce qui était écrit de moi dans la loi de *Moïse*, dans les prophéties et les psaumes, s'accomplît.

» Jésus-Christ pouvait-il leur donner des preuves plus grandes et plus positives de sa vie et de sa présence? Qui eût imaginé qu'après sa glorieuse résurrection il aurait conservé les cicatrices de ses plaies, et serait descendu jusqu'à des preuves indignes en apparence de son immortalité et de sa gloire? Tout cela néanmoins était nécessaire pour que les apôtres fussent convaincus; car telle était leur méfiance, qu'ils ne se rendirent à un si grand nombre de preuves, que par l'impuissance d'y résister.

¹ Luc, xxiv, 39.

» Jésus-Christ ne se borna ni à ces preuves ni à ces démonstrations extérieures, il les éclaira aussi intérieurement. Il leur communiqua l'intelligence des Écritures, il leur donna la mission de prêcher à tous les peuples de la terre la pénitence et la rémission des péchés; il leur promit une force surnaturelle pour soutenir le poids d'un ministère si difficile et si relevé; il leur ordonna de se rendre en Galilée; il leur indiqua la montagne sur laquelle il voulait qu'ils le vissent dans toute sa splendeur. Ainsi ces apparitions n'étaient ni subites, ni illusoires; elles n'étaient point muettes. Jésus-Christ leur parle, leur rappelle le passé, leur donne des ordres nouveaux pour l'avenir; il leur parle comme il l'avait fait pendant sa vie.

» Et puisque les disciples, au nombre de plus de cinq cents, se rendirent en Galilée pour obéir à ses ordres, puisqu'ils en revinrent en racontant tout ce qui s'était passé, et plus persuadés qu'auparavant de la résurrection de Jésus-Christ, serait-il possible de douter encore que ses apparitions ne fussent pas certaines, que ses ordres n'aient pas été positifs et que sa résurrection n'est pas incontestable? Dans un fait sur lequel les hommes les plus stupides et les plus bornés ne sauraient être susceptibles d'illusion, de simples soupçons ou des doutes volontaires pourraient-ils suffire pour infirmer la déposition de cinq cents témoins, et leur imputer de s'être tous laissé fasciner les yeux? Alors que deviendrait la certitude historique? Admettre de pareils doutes, ce serait adopter le pyrrhonisme le plus insensé.

» Ah! monsieur, plus on examine les historiens sacrés, plus la certitude des faits qu'ils rapportent devient sensible; plus celui de la résurrection, particulièrement, y acquiert le dernier caractère d'authenticité. *Saint Luc* le présente en peu de mots. Il dit que Jésus-Christ apparut plusieurs fois à ses apôtres après sa mort; qu'il leur démontra par des preuves qu'il était vivant; et que pendant quarante jours il leur parla sans cesse du royaume de Dieu.

» Que de choses importantes renferme ce peu de mots! Les apparitions sont multipliées, sont différentes, et continuées pendant quarante jours. Ainsi que nous l'avons rapporté, elles ne furent ni muettes, ni subites et passagères: de longs discours les accompagnèrent; elles furent suivies d'instructions relatives à l'Eglise dont les apôtres étaient les pontifes; aux sacrements dont ils étaient les ministres; aux vérités éternelles qu'ils devaient être les premiers à annoncer; enfin à la hiérarchie et à la discipline du nouveau royaume que Jésus-Christ allait fonder sur la terre.

» Ce ne sont pas ici seulement quelques mains qui touchent le corps de Jésus ressuscité, quelques oreilles qui entendent sa voix, quelques yeux qui s'assurent de sa présence; à tout cela se réunit encore l'étonnante explication des prophéties les plus sublimes, une lumière qui fait disparaître l'obscurité des Écritures, une manifestation complète du plan général de l'Eglise,

de cette Eglise qui devait commencer à Jérusalem, recevoir ensuite dans son sein toutes les nations, et, en dépit des persécutions et des hérésies, se maintenir stable et ferme jusqu'à la fin des siècles. Maintenant donc, si les apôtres n'ont cru la résurrection qu'après tant de preuves et de prodiges, qui osera les accuser de crédulité? Quel nom donnerons-nous à ceux qui, après tant de preuves convaincantes, s'obstinent à ne pas la croire?

» Ces apôtres furent soumis aux épreuves les plus rudes. La persécution les suivit jusqu'à la mort; plusieurs d'entre eux périrent de la manière la plus cruelle et la plus violente. On ne peut se lasser d'admirer leur courage: ils supportèrent avec constance toutes ces tribulations, parce qu'ils souffraient pour la cause de la justice, et qu'ils étaient soutenus par la consolation intérieure de l'Esprit divin. Or, si la résurrection n'est pas vraie, ces hommes ne sont que des faussaires que leur imposture rend dignes de châtimens éternels; et comment alors expliquera-t-on les motifs de leur constance?

» Comment, ces hommes auraient su que Jésus-Christ est mort, qu'il n'est pas ressuscité, que sa mort a été comme celle de tous les autres, que par conséquent il n'a le pouvoir ni de les délivrer de leurs persécuteurs, ni de les récompenser de leurs sacrifices, qu'ils n'ont rien à espérer de lui, et néanmoins ils auraient l'audace d'inventer et de soutenir sa résurrection? On ne les condamne aux supplices et à la mort que pour cette imposture: loin que leur conscience puisse les consoler, les remords les plus cuisants se réunissent aux tourments qu'ils endurent; ils souffrent les douleurs les plus atroces; une seule parole peut les en affranchir, et ils aiment mieux expirer dans l'agonie la plus douloureuse que de prononcer ce seul mot qui rendrait gloire à la vérité, et leur assurerait une vie tranquille et paisible? Qui pourrait admettre une si monstrueuse hypothèse, si contraire à la nature humaine et à la saine raison?

» Ce n'est pas tout encore: pendant que leurs persécuteurs s'acharnent à déchirer leurs corps, l'idée d'un Dieu vengeur viendrait intérieurement les attérer, et nous les voyons, au milieu des tourments, rendre grâce à ce même Dieu qu'ils auraient irrité, à ce Dieu, dont ils n'auraient pu attendre que les châtimens destinés aux imposteurs et aux parjures? Ils implorent son secours, le nom de Jésus-Christ est sans cesse sur leurs lèvres, ils le prennent à témoin de leurs peines, ils lui offrent le martyre qu'ils endurent, dans la seule confiance qu'il couronnera leurs travaux; et tout cela ne serait qu'un simulacre de vertu, une feinte qui couvrirait leur hypocrisie, un voile qui cacherait leur obstination insensée et supérieure à toute la rigueur des supplices?

» Si, pour être incrédule, il faut dévorer d'aussi grandes absurdités, l'incrédulité doit être bien honteuse; je rougis même d'employer tant de temps à justifier de fraude et de mensonge des hommes dont les vertus non-seulement étonnèrent l'univers,

mais le convertirent à Dieu. Dès que l'Esprit saint les eut remplis de ses dons, il ne leur resta d'humain que ce qui était nécessaire pour l'exercice de leur zèle. Ils dévorèrent tous les outrages, ils ne furent retenus par aucun danger, ils surmontèrent tous les obstacles, pour retirer les hommes de l'abîme de leurs erreurs, et des vices dans lesquels ils étaient plongés. Leur humilité ne connut point de bornes, leur douceur fut inaltérable, leur patience invincible, et leur courage au-dessus de tout. Loin de dissimuler en rien, ils prononcèrent les malédictions les plus terribles contre les cœurs faux, leur fermèrent à jamais les portes de la Jérusalem céleste, et les menacèrent du feu éternel.

» Nous avons déjà vu que Jésus-Christ, après sa résurrection, employa quarante jours à consoler ses disciples, à les instruire, à les fortifier dans leur foi, et à cimenter leur Eglise. Nous avons vu qu'au moment de quitter la terre, il les conduisit à la montagne des Olives, leur annonça des vérités nouvelles et sublimes, qu'il accompagna de promesses pleines de consolation, leva les mains, les bénit, et s'éleva dans les cieux; une nuée le déroba à leurs yeux, et quelques anges leur parlèrent à tous. Tout cela se passa à la vue de tous; tous le virent, tous l'entendirent, et tous l'attestèrent.

» Comment serait-il donc possible de douter de la vérité de ce prodige, ou de chercher à l'atténuer? Cette montagne était à la vue de tous; les témoins étaient en très-grand nombre, tous connaissaient Jésus-Christ, tous reçurent les mêmes leçons, entendirent les mêmes discours et les mêmes prédictions; tous assistèrent à sa merveilleuse ascension; tous éprouvèrent la même sensation, et se réjouirent de la gloire de leur Maître, et de l'espoir de la partager un jour; tous enfin lui rendent des actions de grâce, et se réunissent pour attendre dans la retraite et la prière l'accomplissement de ses promesses. Cette réunion de circonstances et de témoignages exclut toute possibilité d'imposture et d'illusion. C'est ainsi que les faits de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ se soutiennent réciproquement; mais la venue du Saint-Esprit, qui les suivit de très-près, leur donne un nouveau degré d'évidence.

» Jésus-Christ dit à ses disciples qu'il se séparait d'eux pour monter au Ciel, mais qu'il leur enverrait l'Esprit saint, qui les remplirait d'une vertu divine, les transformerait en d'autres hommes, et leur enseignerait toute vérité; qu'ils convainraient le monde d'avoir commis un crime énorme, en crucifiant celui qui était venu sur la terre pour en être le Rédempteur; que le prince des ténèbres, principal auteur de ce crime, serait dépouillé de l'empire tyrannique qu'il avait usurpé sur le genre humain, et que le Fils de Dieu, du sein de son Père, serait plus puissant pour nous conduire à la vérité et à la justice.

» Avec quelle fidélité, avec quelle magnificence les événements n'ont-ils pas justifié la vérité de ces oracles merveilleux! Les disciples de Jésus-Christ, qui composaient l'Eglise chrétienne dans le

principe de son établissement, s'étaient réunis dans une maison où ils priaient. Un vent impétueux tout-à-coup s'y fait sentir, semble l'ébrauler, et des langues de feu se reposent visiblement sur la tête des disciples; elles furent les signes publics et extérieurs de la venue de l'Esprit saint, de l'Esprit consolateur qui devait leur enseigner toute vérité et que Jésus-Christ leur avait promis; c'est à cet instant qu'il s'empara de leurs cœurs, et ce signe d'en haut fut le symbole de sa force invincible.

» Quels furent ses effets? Les disciples ne peuvent dès-lors contenir l'ardeur dont ils se sentent pénétrés. Ils quittent leur retraite, se répandent dans les rues de Jérusalem, et, en présence des habitants et de la multitude de Juifs étrangers qui étaient venus pour y célébrer dans le temple la solennité du jour, ils reprochent aux magistrats et aux sages de la nation d'avoir crucifié Jésus, qui était le Messie, pour qui leurs pères avaient tant soupiré. Ils publient hautement sa résurrection, affirment et assurent l'avoir vu et lui avoir parlé; ils expliquent avec force et clarté tout ce que les prophètes avaient prédit sur sa mort et sa gloire, ses ignominies et ses vertus, et sur l'empire éternel qui devait être le fruit de son sacrifice. Les peuples étrangers, de tant de pays différents de la terre, les entendent malgré la diversité de leur langage; chacun entend dans le sien ce que disent ces hommes simples, et ils sont pleins d'étonnement.

» Qui a appris aux apôtres si subitement tant de langues différentes? Quel discernement leur fait saisir, au milieu de tant d'idiomes différents dont ils avaient si promptement acquis la connaissance, celui qui convient à chacun, sans le mêler ni le confondre avec les autres? Comment des hommes élevés dans la bassesse et l'ignorance ont-ils pu s'élever tout-à-coup à un si haut degré d'illustration et d'intelligence? Qui leur a donné le pouvoir de transformer une multitude si indocile et si endurcie, en un peuple nouveau qui se pénètre d'amour et se soumet à la pénitence?

» Le fait est que leur premier discours convertit trois mille personnes, et le second cinq mille. Et l'on ne dit pas que les apôtres dûrent des progrès si prodigieux à la disposition des esprits en leur faveur, ou que ces conversions furent aussi superficielles que rapides, puisque ces hommes qu'ils convertirent, et qu'ils amenèrent à adorer Jésus-Christ, étaient les mêmes qui le crucifièrent. Ceux qui peu de temps auparavant ne croyaient pas en lui, parce qu'ils ne voyaient dans les Ecritures que des récompenses temporelles, furent alors ceux qui le reconnurent pour le Messie et leur Dieu; ceux qui naguère n'avaient d'autre intérêt que celui des biens de ce monde, sont ceux qui vont les vendre pour en mettre le prix aux pieds des apôtres; enfin ces Juifs, si charnels et si grossiers, sont transformés par leurs désirs en citoyens du Ciel, n'aspirent qu'à la jouissance des biens éternels. Ils forment déjà un peuple de chrétiens qui n'ont d'autre désir que d'aimer Jésus-Christ et de l'imiter.

» Qui peut s'empêcher de reconnaître dans une résolution si grande et si inopinée , la présence de l'Esprit saint et de son opération toute-puissante ? Quelle autre puissance que la sienne aurait produit en un moment des vertus si sublimes ; éteindre l'amour-propre , le transformer en une charité pure , ardente et généreuse ; réformer des cœurs corrompus et les fondre de telle manière dans le feu de l'amour divin , qu'ils ne forment plus qu'un seul cœur et une seule âme ? On n'en peut douter ; et , s'il est certain que , suivant la promesse de Jésus-Christ , l'Esprit divin est descendu sur eux , il est indubitable que Jésus-Christ est le Messie qui est ressuscité , et qui à présent est plein de vie et assis à la droite de son Père , exerçant le même pouvoir , puisque sans cela il n'eût pas envoyé l'Esprit consolateur , seul auteur de tant de merveilles.

» Je crains , monsieur , que mes longs discours ne fatiguent votre attention ; je crains que mes réflexions ne deviennent fastidieuses , et malgré tout cela je n'ose pas toujours les supprimer ; parce que si quelques-unes ne paraissent pas nécessaires , elles pourraient peut-être être utiles. Mais je ne dis pas tout ce que je pourrais , et pour ne pas être diffus j'ometts de grandes vérités qui pourraient être d'excellentes preuves. Hier nous parlions du vieux Testament ; aujourd'hui , du nouveau. Hier nous commençâmes par la création et nous nous arrêtâmes à Jésus-Christ ; aujourd'hui nous avons parcouru sa vie , et nous l'avons suivi jusqu'à son séjour bienheureux dans le Ciel. Ce n'est point tout , il me reste encore beaucoup à vous dire ; si vous me le permettez , nous pourrions continuer demain. »

Le Père s'en alla , et je restai sans avoir ni la force , ni la faculté d'articuler une seule parole. Chaque fois que le Père me quittait , il me laissait avec un poids dont mon cœur était oppressé ; mais , cette fois , il me semblait qu'il m'avait accablé sous le faix d'une montagne , qui m'empêchait de respirer. Je réfléchissais sur tout ce qu'il me disait , je cherchais à fixer mes idées , j'écoutais avec la méfiance que m'inspirait naturellement un homme auquel son éducation et son état preservaient de telles opinions ; mais je ne savais comment échapper à la force de ses discours , ni comment résister à une si grande lumière.

Je ne pouvais me défendre de trembler , quand je l'entendais me prouver la divinité de Jésus-Christ par des raisonnements qui me paraissaient convaincants et sans réplique ; plein de crainte et d'effroi , je disais en moi-même : Si Jésus-Christ est Dieu , combien mon sort sera affreux ! quel sera celui de Théodore et de tous mes autres amis ? Hélas ! infortuné Manuel ! ces idées me remplissaient de consternation , elles affectaient cruellement mon âme et me déchiraient le cœur.

Adieu , mon ami.

LETTRE TREIZIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Le Père fut à peine arrivé qu'il continua ainsi :

« Ce que nous avons dit, monsieur, suffit à celui qui cherche la vérité de bonne foi et avec le désir sincère de la trouver ; mais notre sainte religion abonde en preuves. La divine Providence a bien voulu multiplier et répandre ses lumières, les verser à pleines mains, les présenter de différentes manières, afin d'éclairer tous les esprits, même les plus opposés, à tel point, que personne ne pût trouver d'excuse, s'il venait à fermer les yeux volontairement à leur divine clarté. Autant les mystères sont enveloppés dans une sainte et profonde obscurité qui relève le mérite de notre foi, autant Dieu nous manifeste clairement que c'est lui qui nous ordonne de les croire, pour que nous ne puissions refuser ni notre obéissance, ni notre soumission.

» Hier nous avons laissé Jésus-Christ assis à la droite de son Père, après avoir manifesté au monde, par la vérification des prophéties accomplies en sa personne, par ses miracles et spécialement par ceux de sa résurrection et de son ascension, que Dieu avait rempli sa promesse en envoyant le Messie, et que ce Messie était Dieu lui-même. Nous verrons maintenant que le même Jésus-Christ, étant monté au Ciel, a manifesté de nouveau cette vérité par tout ce qu'il a daigné faire ensuite.

» Dès que Jésus-Christ eut quitté ce monde, son Eglise commença à s'élever. Ses apôtres rassemblèrent les fidèles dont ils formèrent différentes sociétés ou Eglises particulières, et Jésus-Christ versa sur eux ses dons avec tant de profusion, que les miracles qu'ils opéraient multiplièrent chaque jour le nombre des fidèles, en prouvant tout à la fois l'assistance de l'Esprit saint, le pouvoir de Jésus-Christ et la vérité de la religion qu'il avait fondée. Saint *Paul* parle de l'effusion de ces dons comme d'un fait notoire, généralement connu de tout le monde : il ne le rapporte pas pour instruire ceux qui l'ignorent, ni pour persuader ceux qui en douteraient, il en parle comme d'une chose universellement connue.

» Ce qu'il écrit à cet égard aux Corinthiens et aux Galates paraîtrait insensé, si aucun d'eux n'eût fait des miracles et n'eût guéri des malades en invoquant le nom de Jésus-Christ, si nul d'entr'eux n'eût eu le don des prophéties et de parler toutes sortes

de langues. Il faudrait donc imaginer que saint *Paul* aurait voulu leur persuader qu'ils faisaient des miracles, tandis que cela était faux. S'il en eût été ainsi, comment pourrait-on regarder comme des hommes aveugles et charnels, ceux qui, après avoir cru en Jésus-Christ, et reçu du Saint-Esprit le don des miracles, auraient cherché la grâce stérile de leur soumission à une vaine observance ?

» Il est donc évident que ces dons étaient non-seulement publics et vrais, mais très-multipliés. Or, si ces dons existèrent, à qui peut-on les attribuer, si ce n'est à Jésus-Christ qui les avait promis ; à Jésus-Christ, qui dit ' qu'il lui avait été donné tout pouvoir sur la terre et dans le Ciel ? Et que doit-on inférer de là, si ce n'est que l'Eglise chrétienne est son ouvrage ?

» Les prophéties et les miracles suffirent pour démontrer la divinité de la religion chrétienne, mais nous ne nous y arrêtons pas. Cherchons à contempler le plan même de la religion, tel que Jésus-Christ le conçut. Examinons la nature des moyens qu'il employa pour l'établir et la propager ; la lumière surnaturelle avec laquelle il prédit les événements, l'exactitude et la précision avec lesquelles ils se vérifièrent, et vous reconnaîtrez aisément que dans cette entreprise unique et surnaturelle, tout était nécessairement divin.

» Voyez le Fils de Dieu au moment où il sortit de la retraite à laquelle il avait consacré la plus grande partie de sa vie, pour remplir son auguste ministère. Quel était son dessein ? le plus grand qu'il fût possible d'imaginer, rien moins que celui d'instruire et de réformer l'univers.

» Le peuple d'Israël était le premier objet de sa mission, et Jésus-Christ entreprend de leur persuader que leurs sacrifices, leurs offrandes et les cérémonies légales, sur lesquels ils se reposaient avec tant d'assurance, n'étaient plus que des ombres vaines et de stériles cérémonies. Il cherche à les appeler à un culte plus intérieur et plus spirituel, à les éloigner de l'amour des biens temporels, à leur faire concevoir de plus hautes espérances, à leur montrer une justice supérieure à celle qu'ils connaissaient et dont ils étaient satisfaits, à les convaincre enfin que celle qu'ils peuvent exercer en suivant leurs lois, n'est plus que le reste d'un vain orgueil, aussi condamnable que les vices des autres nations.

» Dans son plan, Jésus-Christ s'est proposé d'enseigner sa doctrine aux autres nations, dont la raison était avilie sous le joug des erreurs d'une idolâtrie qui couvrait presque toute la terre. Il veut les arracher à la longue et mortelle léthargie dans laquelle elles étaient plongées, et dissiper les ténèbres qui leur fermaient les yeux ; il veut renverser les temples du démon, détruire leurs idoles ; prouver aux philosophes que leur science n'est que folie ; attacher au joug de la foi les princes idolâtres ;

¹ Matth. xxviii. 18.

changer des hommes charnels, grossiers et sensuels, en hommes spirituels, chastes, désintéressés et fidèles; réunir à un même culte tous les peuples de la terre, imposer une loi uniforme aux Juifs et aux gentils, et la leur rendre commune, malgré l'opposition de leurs sentiments et de leurs passions.

» A ces desseins, si étonnants en eux-mêmes, nous devons en ajouter d'autres plus élevés et plus sublimes. Il vient pour instruire et ceux qui vivent sans loi et ceux qui obéissent à la loi. Tous naissent dans le péché, ennemis de Dieu et chargés de sa malédiction; il leur apprend qu'il y a un espace immense entre eux et la grâce divine; il leur démontre l'insuffisance de leurs efforts pour sortir de l'abîme où ils sont plongés, efforts qui ne pourraient être suivis que de l'accroissement de leurs maux, puisque leur présomption les rendrait sans remède; il leur dit expressément qu'ils ont tous besoin d'un Médiateur qui les réconcilie avec Dieu, et que lui-même est ce Médiateur. Il veut qu'on le reconnaisse pour tel, qu'ils n'attendent plus la vie éternelle que de son intercession; et il les avertit que leurs bonnes œuvres ne deviendront fructueuses pour eux que par le prix de ses mérites.

» Tel est le plan que Jésus-Christ conçut et vint exécuter, sur lequel ses yeux paternels s'arrêtèrent, et qu'il communiqua dans toute son extension. Qui ne reconnaît la nécessité d'une intelligence infinie pour concevoir un si vaste dessein? et qui pouvait l'exécuter, si ce n'est celui qui dispose seul des événements à son gré; qui, certain de ne trouver aucun obstacle et sûr de les écarter à sa volonté, peut enfin, quand il le veut, réformer ses œuvres et leur rendre leur perfection originelle?

» Notre admiration s'accroît, lorsque nous considérons que pour exécuter un aussi vaste projet, un plan aussi immense, il dédaigna les moyens que la raison humaine eût jugés suffisants, mais qui auraient pu ternir sa gloire. Abandonnant les grands, les sages, les savants de la nation, il ne choisit pour instruments de son triomphe que des hommes pauvres et obscurs, sans talents, sans savoir, sans biens, sans pouvoir: tels sont ceux dont il se servit pour confondre et subjuguier les sages et les hommes puissants des nations; tels furent ceux qui lui ont soumis l'univers et qui occupèrent les premières places dans son nouvel empire.

» Que leur promet Jésus-Christ dans la vue de leur inspirer le zèle et la constance nécessaires pour exécuter une entreprise si difficile, pour leur faire braver tous les dangers? Leur prodiguera-t-il les louanges? les encouragera-t-il par de puissantes promesses? Il connaît la faiblesse du cœur humain, les ressorts qui agissent sur lui, et le penchant qui l'entraîne; il sait que tout ce qui n'est pas évident le touche peu, qu'une récompense à venir perd de sa grandeur par son éloignement, et qu'il ne se résout qu'avec peine à la mériter aux dépens des jouissances présentes. Soutiendra-t-il leur courage par l'espoir de quelques avantages actuels et puissants.

» Non, il ne leur présente qu'un sort pareil au sien : il leur annonce que, comme lui, ils seront méconnus, persécutés, injuriés : que leur condamnation et leur mort seront regardées comme un mérite acquis auprès de Dieu. Si telles furent les espérances qu'il leur donna, et les moyens dont il sut les enflammer ; si, en effet, les apôtres ne se découragèrent point à la vue des humiliations, des tourments et de la mort, qui étaient devenus leur seule perspective et le but unique de leurs travaux dans ce monde, il est évident que Jésus-Christ maîtrisait leurs cœurs et en disposait à son gré ; puisque, rejetant les moyens qu'eût conseillés la prudence humaine, il n'employa que ceux qui, avant l'événement, devaient paraître plutôt contraires que favorables à ses desseins.

» Toutes les actions de Jésus-Christ étaient donc divines, toutes supérieures aux vaines spéculations de la prudence humaine. Qui eût imaginé que les apôtres, pour remplir leur mission, regarderaient la mort de leur Maître comme nécessaire, tandis qu'elle paraissait devoir détruire leurs espérances et enchaîner leurs actions ? Qui eût pu penser que le succès de leur ministère dépendait des humiliations mêmes qui devaient l'accompagner ?

» Jésus-Christ, il est vrai, le leur avait prédit ; et nous trouvons encore là une preuve de sa divinité et de sa toute-puissance. On me prépare, leur disait-il, une mort cruelle et ignominieuse ; mais par elle je vaincrai le monde et l'esprit impur qui est depuis si longtemps l'objet de ses adorations ; j'attirerai à moi tous les peuples de la terre ; ils se prosterneront au pied de ma croix, dont je ferai un autel d'expiation, un trône de miséricorde ; le Juif seul restera endurci et persistera dans son incrédulité et sa rébellion¹ : de toutes parts les gentils viendront s'asseoir avec Abraham, Isaac et Jacob, dont ils imiteront la foi, tandis que les Juifs, enfants du royaume, seront chassés honteusement et condamnés aux larmes éternelles.

» Cette prophétie est très-claire, elle est très-positive ; mais combien ne devait-elle pas paraître extraordinaire, incompréhensible et hors de toutes probabilités ! Son accomplissement entier et littéral pouvait seul en prouver la vérité. Si les Juifs, qui respectaient les prophètes et qui furent témoins des miracles du Messie, ne croyaient pas en lui, comment espérer que les infidèles croiraient, eux qui ne connaissaient ni les prophètes, ni le Messie, qui jamais ne les avaient entendus, et qui n'avaient été témoins d'aucun de ses miracles ?

» La prédiction de Jésus-Christ sur les malheurs qui menaçaient Jérusalem, ne fut ni moins précise ni moins opposée à toute vraisemblance. Les Romains étaient au plus haut degré de puissance ; tout ce qui leur avait résisté était subjugué : les Juifs partageaient le joug sous lequel avaient fléchi tant d'autres peuples ; et ils s'y étaient tellement accoutumés, que rien n'indiquait

¹ Matth. viii. 11. 12.

en eux le désir ou le pouvoir de recouvrer leur indépendance. Malgré toutes les apparences , Jésus-Christ leur prédit que Jérusalem se révoltera ¹, qu'elle persistera dans sa rébellion , qu'elle sera réduite aux extrémités les plus désastreuses , et qu'enfin cette cité , alors si florissante , sera tellement ruinée , qu'il ne restera pas pierre sur pierre , soit des murs destinés à sa défense , soit de son temple et de ses édifices.

» Elle périra , ajoute-t-il , par un siège meurtrier et soutenu avec fureur ; ses ennemis l'environneront de tranchées ; elle sera resserrée si étroitement , qu'aucun de ses habitants ne pourra se sauver ; elle sera prise d'assaut : enfin elle essiera tous les outrages et les fureurs d'un vainqueur irrité de sa longue résistance.

» Jésus-Christ leur prédit encore que plusieurs de ceux qui l'écoutaient et qui le voyaient répandre des larmes sur l'ingratitude de Jérusalem , seraient témoins de ses malheurs et de sa destruction ; et , ce qui mérite toute attention , il ne leur annonce pas ce désastre comme dépendant d'événements simples et naturels , mais comme un châtement dont il les menace et qu'ils n'éprouveront que par ses ordres.

» Jérusalem écouta tranquillement ces menaces formidables. Les armées qui devaient la réduire en cendre , lui paraissaient éloignées ou imaginaires ; elle était loin de croire qu'elles obéiraient si promptement aux ordres de Jésus-Christ. Mais cette confiance et cet aveuglement ne donnent-ils pas à sa prédiction un caractère surnaturel ? Et de ce que les événements en prouvèrent la vérité dans toutes ses circonstances , il s'ensuit évidemment que celui qui la faisait était le Fils de Dieu , le maître de l'univers , dont la justice sévère châtiât les Juifs qui avaient méprisé sa clémence.

» Tel est le caractère de toutes les prophéties de Jésus-Christ ; d'abord l'in vraisemblance , ensuite l'évidence et la précision. Ses disciples étaient des hommes faibles , incapables de toute entreprise courageuse ; et , malgré cela , il leur promet de les transformer en hommes forts : rien ne pourra les intimider ni les affaiblir ; ils supporteront courageusement les tourments les plus cruels , la mort la plus affreuse ; il ne leur dérobe rien de ce qu'ils doivent souffrir pour lui ; mais il les assure en même temps qu'ils endureront tout avec courage , avec constance ; il leur promet une victoire semblable à la sienne , et leur prédit le triomphe de l'Évangile : il leur annonce que leurs succès s'étendront de la Judée aux provinces voisines et jusqu'aux contrées les plus éloignées. Il les avertit de ne pas s'occuper de ce qu'ils répondront aux magistrats et aux rois , parce qu'il leur inspirera ce qu'ils doivent dire , et qu'ils ne seront plus que les organes de l'Esprit saint qui leur dictera leurs réponses.

» Voilà quelles furent ses promesses ; voyons comment elles s'accompliront. Les apôtres commençaient à peine à prêcher l'Évangile , que sa lumière divine se propage partout avec une inconce-

¹ Luc. xix. 43. 44.

vable rapidité. De Jérusalem, elle se répand dans toute la Judée et en Samarie. La synagogue s'alarme et s'irrite : elle croit qu'en dispersant les disciples de Jésus-Christ, elle éteindra un incendie aussi rapide ; ses efforts n'aboutissent qu'à l'étendre avec plus de sûreté. Les apôtres se séparent et parcourent les différents pays qu'ils doivent convertir ; avant de terminer leur carrière, la foi est déjà annoncée à tout l'univers ; la voix de ses prédicateurs s'est fait entendre aux extrémités de la terre.

» Les malheurs que le Christ avait prédits à Jérusalem eurent aussi leur entier accomplissement. Les Juifs, aveugles et obstinés, en ressentirent bientôt les terribles effets. Une armée romaine survient et rase jusqu'aux fondements de cette ville rebelle ; elle ruine, elle incendie tout ; elle détruit ce temple qui faisait toute sa gloire. Vainement *Tite*, leur général et leur empereur, s'efforça-t-il de sauver cet auguste édifice ; un ordre supérieur avait prononcé son malheureux sort. Sa destruction devait montrer au monde entier qu'il n'y a de vie et de salut qu'en Jésus-Christ ; que ceux qui l'offensent irritent Dieu ; que sa main toute-puissante punit les outrages, et que les cœurs endurcis et rebelles seront les victimes éternelles de sa colère et de sa justice inexorable.

» Naguère enfant de Dieu, le Juif ingrat et obstiné se trouve en un instant dégradé, déshérité et chassé honteusement de la maison paternelle ; il a perdu ses droits, tout ce qui lui était promis, l'intelligence des Écritures saintes, le bienfait de l'alliance de Dieu, du Messie, et la vie éternelle ; tous ses trésors ont passé entre les mains de ses ennemis, et il ne lui reste d'autre expectative que les terribles châtimens qui dureront pour lui autant de temps que son impénitence et son aveuglement.

» Qui ne s'étonnera de voir les gentils venir se prosterner aux pieds de celui même que sa propre nation avait condamné comme usurpateur du titre et de la gloire du Messie ? L'ignominie attachée au supplice de la croix ne met aucun obstacle aux adorations qu'ils s'empressent de lui prodiguer ; et néanmoins, ce sont, pour la plupart, des hommes qui ne jugent les objets que par le prix de leur apparence extérieure et sensible ; mais Jésus-Christ avait prédit que, de toutes les parties de la terre, les peuples viendraient partager la foi d'*Abraham*, et sa prédiction devait s'accomplir, en dépit de toutes les probabilités humaines.

» Ses autres promesses eurent toutes le même accomplissement. Non-seulement les apôtres ne se laissent point intimider par les menaces, non-seulement ils ne s'effraient pas des supplices qui les attendent, ils s'estiment encore heureux de partager les humiliations de leur divin Maître ; toute leur ambition est de s'unir à ses souffrances et à sa croix pour participer à son triomphe ; forts de son amour et de sa protection, ils se montrent partout invincibles.

» La lumière qui les éclaire égale la force qui les soutient ; leurs discours au peuple et au conseil suprême de la nation juive sont des monuments éternels de la céleste sagesse qui les anime. Ils combattent également le faux zèle des Juifs et des gentils, l'élo-

quence et la philosophie humaines, qui prétendent gouverner les opinions à leur gré, et ils n'ont d'autres armes que la simplicité de leur prédication et la folie apparente de la croix.

» Mais à qui resta le champ de bataille ? qui obtint la gloire du combat ? pour qui se décida la victoire ? quel fut le vaincu ? qui se vit réduit au silence, de l'apôtre ou du docteur de la loi ? Quelle fut la clarté qui prévalut, celle que le monde nommait folie, ou celle que les chrétiens s'appliquaient à combattre ? La conversion du monde et l'établissement universel de l'Eglise ont résolu ce problème. Ce ne fut encore que la moindre partie de leur triomphe.

» Tout ce qui sur la terre était redoutable, savant ou puissant, se réunit pour défendre l'idolâtrie et pour étouffer l'Eglise dans son berceau. Les princes rendent des édits atroces, les magistrats les font exécuter avec une rigueur barbare ; des millions de victimes sont livrées aux bourreaux, et des ruisseaux de sang coulent dans toutes les villes de l'empire. Quel fut le fruit de ces mesures coupables et inhumaines ? Que peuvent les hommes contre le pouvoir de Jésus-Christ ? Que peuvent-ils attendre de leurs folles entreprises contre sa gloire ? Le sujet rebelle et armé contre son souverain légitime fut vaincu et enchaîné par lui. Le démon, qui s'était élevé jusqu'aux astres pour se faire adorer, fut précipité dans les abîmes. Ses temples furent fermés ou détruits, ses autels renversés, ses statues réduites en poussière, l'idolâtrie, abattue et honteuse, fuit le sol qu'elle déshonora si longtemps, et court ensevelir dans les ténèbres son infamie et ses abominables superstitions.

» Dieu ne permit pas aux apôtres de jouir de la plénitude d'un spectacle aussi touchant que glorieux ; mais l'Eglise qu'ils avaient fondée succéda à leur autorité, hérita de leurs promesses et étendit son empire. Rien n'avait paru plus faible et plus méprisable dans son berceau que la réunion des chrétiens ; en peu de temps, elle parvient au plus haut degré de splendeur. Toutes les nations se réfugient dans son sein comme les fleuves se rendent à la mer ; toutes viennent se faire adopter dans la famille de *Jacob* et reconnaître les patriarches pour leurs pères. L'Eglise vit à ses pieds ses deux orgueilleuses ennemies, la synagogue et l'idolâtrie ; et, sur les ruines de toutes deux, elle éleva sa tête sublime et majestueuse.

» Tous les jours, il est vrai, la persécution enlevait du sein de cette chaste épouse des milliers de ses enfants ; mais elle se console par la promesse de son céleste époux ; elle sait qu'elle doit un jour triompher, se multiplier et étendre son empire par la mort d'un grand nombre des siens. Confiante en la bonté de Jésus-Christ, elle espère qu'il ne laissera pas longtemps ses fidèles serviteurs dans l'opprobre et dans l'oppression ; que le jour de sa gloire ne tardera peut-être pas à luire : ce jour désiré, où la croix doit sortir de l'obscurité et servir d'ornement aux temples ; ce jour, qui doit voir placer avec honneur sur les autels les restes

précieux de ses victimes ; ce jour enfin , où Jésus-Christ lui-même y doit renouveler son ineffable sacrifice.

» En effet, les corps des martyrs, qui pendant longtemps avaient été livrés aux bêtes féroces et aux oiseaux du ciel, furent recherchés avec soin et parurent avec gloire : une sainte vénération portait le peuple à les recueillir avec un respect religieux ; les enfants mêmes de ceux qui avaient été leurs bourreaux se prosternèrent avec respect devant ces restes précieux ; les tyrans qui les avaient condamnés à périr , n'avaient fait que les couronner de gloire : leur mort était devenue une victoire ; les tourments et les humiliations qu'ils endurèrent avaient été le gage de leur gloire actuelle, et les instruments de leur supplice sont aujourd'hui les trophées qui embellissent l'éclat de leur triomphe.

» Trois points hors de doute se présentent à notre observation : la certitude de ce changement , l'immensité des obstacles qui lui furent opposés , et la faiblesse des moyens qui l'opèrent. On se demande comment un changement si inattendu , si étonnant , si opposé à tous nos penchans et à toutes nos passions , a pu s'opérer par des moyens si faibles , et malgré de si grands obstacles. Quelle cause secrète et puissante a pu changer ainsi la face de l'univers , obliger les hommes à renoncer à leurs opinions , à leurs inclinations , et à abandonner leurs cultes pour adorer un Dieu crucifié par sa nation même , et embrasser une religion qui commandait si impérieusement la mortification de nos sens ? Quelle clarté vive et soudaine put découvrir même aux ignorants les vérités les plus sublimes et les mystères les plus profonds ? Qui put inspirer une soumission si humble , une docilité si parfaite à tant d'orgueilleux philosophes ? Comment enfin la croix de Jésus-Christ fut-elle préférée aux richesses , aux plaisirs , à la gloire et aux jouissances de la terre ?

» L'incrédulité s'efforcera vainement de trouver une raison naturelle à des évènements aussi extraordinaires : il n'y a qu'un moyen de les entendre et de les expliquer. Disons que les décrets éternels de Dieu les avaient ordonnés , que lui-même les avait annoncés dès le commencement du monde , que Jésus-Christ les avait prédits , et que , maître des cœurs , il voulut opérer les choses les plus grandes par les moyens les plus faibles en apparence ; il voulut que ni les hommes ni la raison humaine ne pussent s'attribuer une partie de sa gloire , et que ses miracles , également grands et nombreux , ouvrirent les yeux de la multitude ; il voulut que , cédant à sa voix pleine de force et de persuasion , elle élevât son cœur vers le Seigneur , et reconnût son libérateur ; que les peuples vissent en foule former dans le sein de son Eglise cette famille chérie , cette nation sainte , promise au Messie pour son héritage , et devenue le prix de ses humiliations.

» Jusqu'à présent , je ne vous ai montré que les dehors du grand édifice de la religion ; je vais vous faire pénétrer dans son temple auguste : je vais vous mettre à portée de voir que tout ce

qu'il renferme est digne de la grandeur de Dieu, et parfaitement adapté aux besoins des hommes. Les premiers objets que Jésus-Christ offre à notre vue sont des mystères incompréhensibles, qui blessent notre orgueil et humilient notre raison; mais, après nous avoir convaincus qu'il est Dieu lui-même, oserons-nous lui contester l'autorité suprême dont il est revêtu? Ne mérite-t-il pas que l'homme ajoute au sacrifice de son cœur, celui de ses faibles lumières? Dieu, à qui il est redevable de la raison, ne pourra-t-il lui prescrire de croire ce qu'il ne lui permet pas de comprendre? D'ailleurs la foi est nécessaire à notre bonheur, puisqu'elle donne la paix à notre esprit, qui, sans elle, n'aurait pu la goûter. Depuis qu'il a été rempli de ténèbres par le péché, la foi excite en nous le désir de la céleste patrie, où la vérité se montrera à nous dans tout son éclat.

» Et quels sont les titres, quels sont les droits de cette raison présomptueuse, qui prétend soumettre à son examen les oracles mêmes de Dieu? Lorsqu'elle se livre à une prétention si absurde, elle est déjà dégradée et corrompue par les passions. Qu'elle s'applique plutôt à méditer l'immensité de l'Être suprême, et qu'elle reconnaisse son délire, lorsque, dans sa dépendance, elle se permet de juger l'autorité de Dieu, et que, dans les ténèbres dont elle est enveloppée, elle veut apprécier la lumière qui environne son trône; qu'il nous suffise de savoir que tout ce qui nous vient de Dieu ne peut être que vrai, juste et saint; et ne devons-nous pas en conclure que tout ce qu'il a bien voulu nous révéler mérite nos adorations, lors même que les bornes de nos lumières s'opposent à ce que nous puissions le concevoir?

» Que ces hommes vains et présomptueux, qui refusent à la souveraine vérité la soumission qui lui est due, nous disent si la nature ne leur cache aucuns secrets. Hélas! de quelque côté que nous portions nos regards, nous rencontrons mille objets d'une utilité journalière, dont Dieu nous a accordé l'usage, mais dont il nous déroba la connaissance, peut-être parce qu'elle eût plutôt excité notre curiosité que notre reconnaissance. Pouvons-nous expliquer la nature de la lumière, si admirable dans ses effets, si étonnante par sa mobilité, si variée dans ses combinaisons? Connaissons-nous le principe de l'air, de ce fluide si imperceptible à la vue, si actif et si terrible dans ses phénomènes; du feu, de cet élément si caché dans son essence et si redoutable dans ses effets? Qui pourra expliquer la formation des éléments, la multiplicité infinie de leurs combinaisons, et cette foule d'autres merveilles sans nombre, que la nature offre à nos regards, sans que la raison puisse les comprendre, et auxquelles elle refuserait toute croyance, si nos sens ne nous en attestaient journellement l'existence?

» S'il nous est impossible de pénétrer dans les secrets de l'ordre physique, pourquoi trouverions-nous plus de facilité dans ceux d'un ordre surnaturel? Qui soulèvera le voile qui les soustrait à notre entendement? La raison reconnaît évidemment la nécessité

d'un Créateur suprême, qui donna l'existence à l'univers; mais veut-elle analyser sa souveraine majesté, aussitôt l'éclat de sa gloire l'éblouit et la force à rétrograder. Elle sait que Dieu est éternel, elle conçoit que l'Être qui n'a point eu de commencement, ne peut avoir de fin; mais comment pourra-t-elle comprendre son éternité? comment sonder cet abîme profond, qui embrasse tous les temps, qui ne présente aucune limite? Elle sait que Dieu est immuable, elle reconnaîtra en lui sans effort ces deux attributs; mais, dès qu'elle veut les approfondir, elle se perd dans ses propres raisonnements.

» Si de Dieu nous descendons à l'homme, quel abîme nouveau d'obscurité! L'homme naît malheureux et injuste; il n'est point sorti dans cet état des mains du Créateur, dont l'essence est d'être infiniment bon et infiniment saint: il faut donc que l'homme lui-même soit la cause de ses malheurs. Mais comment ou quand se rendit-il coupable? c'est sur quoi la philosophie humaine ne pourra jamais répondre.

» Si, dans l'ordre physique et moral, ou, ce qui est la même chose, dans celui de la nature et de la raison, on rencontre à chaque pas des objets qui échappent à notre pénétration, combien, à plus forte raison, doit-on trouver, dans l'ordre surnaturel de la révélation, des vérités qui surpassent notre intelligence! Sans doute il en doit être ainsi. Et puisque nous savons que ces dogmes ont été révélés par Dieu lui-même, et portent avec eux le caractère et toutes les preuves qui doivent convaincre un cœur droit, un esprit judicieux, comment pourrions-nous ne pas les respecter?

» L'incrédulité répète hautement et sans cesse que ce qui est absurde et contradictoire ne peut être un dogme révélé et encore moins émané de Dieu. Mais les dogmes de la révélation sont-ils contradictoires? comment démontrer ou même apercevoir cette contradiction? Pour dire qu'il y a contradiction dans une chose, il est indispensable de voir clairement l'incompatibilité des éléments qui la composent, avoir sur ces mêmes éléments des notions claires, précises et assez étendues pour pouvoir en examiner, en juger l'ensemble.

» D'après cela, qui aurait la témérité de prétendre avoir des notions assez parfaites, non-seulement sur l'ensemble de tous les mystères, mais même sur chacun d'eux en particulier? qui osera se vanter d'en connaître le fond, les rapports et la connexion? Ceux donc qui soutiennent que le sens que renferment les mystères est contradictoire, parlent de ce qu'ils ne connaissent pas, jugent de ce qu'ils n'entendent pas, et abusent de leur raison en paraissant ou voulant paraître s'en servir.

» Les incrédules, dit *Bossuet*, prennent leur raison pour guide, et elle ne leur offre qu'obscurités et vaines conjectures. Les absurdités qu'elle enfante sont plus grandes et plus extravagantes que les vérités dont ils paraissent s'étonner si fort, et ils ne peuvent nier des mystères incompréhensibles, sans s'engager

dans des erreurs sans fin. » Peut-on d'ailleurs envisager leur sottise incroyablement autrement que sous le point de vue d'une erreur continuelle, d'une témérité qui les expose à tout, d'un égarement volontaire, et d'un orgueil qui repousse l'unique remède à ses maux, c'est-à-dire l'intervention de l'autorité légitime?

» L'incrédule ne s'arrête pas; il répète encore que les mystères répugnent au bon sens et à la raison, sans considérer que plus cette répugnance paraît fondée, plus il fournit des armes contre lui-même. Comment en effet des mystères si incompréhensibles et en même temps si absurdes, ont-ils trouvé tant de personnes qui y croient, et comment en trouvent-ils encore un si grand nombre? Laisant de côté les preuves et les arguments, au moins sera-t-il forcé de convenir que ces mystères qu'il tourne en dérision et auxquels il ne veut pas croire, ont été prêchés avec un grand succès aux gentils les plus éclairés, puisqu'un si grand nombre d'entre eux embrassèrent la religion chrétienne.

» Il ne niera pas non plus que ces mystères, si incroyables selon lui, ont été reçus et respectés, non dans une partie obscure et retirée de la terre, par des hommes ignorants et grossiers, mais dans toute l'étendue de l'univers, et par des nations illustres et bien policées. Les apôtres, chargés de propager l'Évangile, le prêchèrent dans tous les pays; ils firent entendre la parole de Dieu, de l'orient à l'occident, du septentrion au midi. Chaque jour les gentils augmentaient considérablement le troupeau de Jésus-Christ; les villes, les provinces, les empires recevaient et croyaient ces mystères; ce n'était pas seulement le peuple qui les croyait, ce n'étaient pas uniquement des hommes ignorants et sans culture, qui se rangeaient sous la bannière des chrétiens, mais les plus grands génies, les hommes de la plus haute science, ceux enfin qui étaient regardés comme des philosophes et des sages.

» Ouvrons les livres des Pères de l'Église, et, ne les considérant même que comme des sages et des philosophes, nous serons bientôt convaincus qu'il faudrait n'avoir ni goût ni discernement pour ne pas admirer la profondeur de leur doctrine, la pénétration de leur esprit, l'élevation de leurs pensées, la force de leur raisonnement, la beauté et l'énergie de leurs expressions, et jusqu'à la grâce qu'ils répandent dans leurs discours, tantôt éloquentes, tantôt ingénieuses ou pathétiques.

» Remarquez en même temps que ces mystères si incompréhensibles ne durent pas leur adoption à des maximes agréables, ou à des principes commodes ou favorables à la naissance, à l'éducation, à l'intérêt; loin de là, l'austérité qu'ils commandaient, semblait ne servir qu'à les accréditer. Pendant une longue suite de siècles, les chrétiens n'étaient composés en grande partie que de gentils, nés dans le paganisme et élevés dans l'idolâtrie; pour les persuader, il fallait détruire toutes leurs opinions, effacer de leurs cœurs toutes leurs affections, il fallait les assujettir à la sévérité des devoirs qu'imposait la doctrine qu'ils venaient d'embrasser.

» L'homme adopte facilement des opinions conformes à ses passions, ou qui flattent ses sens ; il voit circuler avec indifférence des maximes qui n'astreignent pas à des devoirs pénibles ou difficiles. Mais quand une religion nous dit que l'homme doit s'oublier, qu'il doit reprimer ses passions, résister aux désirs et aux penchans les plus naturels, embrasser sa croix, la porter chaque jour, et mettre en pratique toutes les mortifications que prescrit l'Évangile, certes une telle religion ne s'adopte pas légèrement, la pratique n'en est pas aisée, et personne ne se rend, que lorsqu'il ne peut plus résister à des preuves évidentes auxquelles il ne peut s'empêcher de céder.

» Mais ce qu'on ne saurait assez admirer, c'est que la foi que les premiers chrétiens donnèrent à ces mystères, fut si vive, si constante et si ferme, que, pour pratiquer et pour défendre les maximes austères de leur croyance, ils sacrifièrent tout : richesses, honneur, plaisirs, santé, repos, et la vie même. Dès la naissance de l'Église, quels combats n'eurent-ils pas à soutenir ! que de sang n'ont-ils pas prodigué ! Sans cesse ils étaient exilés, proscrits, jetés dans les cachots les plus affreux, traduits devant les tribunaux, livrés aux bourreaux, recevant enfin la couronne du martyr dans les tourmens les plus cruels et les plus recherchés que pût inventer la barbarie de leurs ennemis. Pourquoi se livraient-ils ainsi au fer des bourreaux ? pourquoi allaient-ils au-devant des douleurs les plus vives, de la mort la plus affreuse ? Pour soutenir et défendre ces mêmes mystères, que l'incrédule juge inadmissibles et auxquels ils ne daignent pas s'arrêter.

» Ils ont été crus avec une foi si constante, qu'en dépit de tous les obstacles, leur croyance existe depuis dix-huit cents ans, et que, suivant la promesse de Jésus-Christ, elle se conservera jusqu'à la consommation des siècles. En vain le pouvoir des hommes s'est élevé pour les combattre ; les douceurs de ce monde, toutes les passions déchainées par l'orgueil d'une vaine philosophie, les ont toujours contestés ; mais, comme les vagues de la mer irritée se brisent contre le rocher qui leur résiste, ainsi les efforts des ennemis de la foi n'ont pu les ébranler ; et les disciples du Christ, sortant toujours victorieux de cette lutte impie, enseignent aujourd'hui la même foi et la même croyance que leurs prédécesseurs enseignèrent dès le principe.

» Tu ne peux, dirai-je à l'incrédule, que j'interpelle encore, nier que ces mystères ont été crus dans tout l'univers, de la même manière, avec la même force, avec la même constance qu'ils ont été crus par les idolâtres, les barbares, les sauvages, les philosophes et les sages, par les riches et les pauvres, les grands et les petits, dans les cours, dans les villes et dans les campagnes ; explique-moi donc pourquoi tu dis qu'ils sont incroyables ? dis-moi comment ils ont été crus avec une publicité si incontestable ? avoue qu'il y a en cela un secret que tu ne connais pas. En effet il y a un secret, et je vais te le révéler.

» Sache qu'un Etre supérieur à la nature a dirigé cette œuvre qui est la sienne ; sache que les impulsions secrètes de sa Providence la dirigent continuellement : reconnais la main de la Divinité , prosterne-toi et adore-la , rougis de tes railleries insensées qui l'ont outragée , et crains de provoquer sa colère.

» Dieu , il est vrai , nous a proposé des vérités cachées et incompréhensibles ; mais il ne l'a pas fait sans de grands et de puissants motifs. La terre est pour les mortels un passage rapide , un lieu d'exil ; on ne peut donc trouver étrange que l'homme n'y jouisse pas du glorieux privilège de voir la vérité dégagée des nuages qui la cachent , comme il la verra dans le sein même de la Divinité. Les hommes cheminent à présent dans le désert de ce monde , comme le peuple d'Israël lorsqu'il se rendait à la Terre promise après sa sortie d'Egypte. Le flambeau de la révélation est la colonne lumineuse qui dirigeait les Hébreux ; il ne nous donne que la clarté nécessaire pour guider nos pas , pour éviter les précipices , et nous défendre des prestiges de nos sens et de l'erreur ; sa lumière est imparfaite , et elle le sera jusqu'à l'heureux jour où le soleil de la justice se montrera dans tout son éclat , nous couvrira entièrement de ses rayons lumineux et nous environnera d'un bonheur éternel.

» Cette clarté imparfaite , ce mélange de lumière et d'obscurité devenait indispensable pour nous. Le premier homme voulut se devoir à lui-même et sa science et sa félicité. Par cette double présomption il mérita d'être abandonné à la perversité de son cœur et au délire de son esprit ; Dieu , dans sa miséricorde , voulut lui pardonner , mais en même temps le rappeler à lui par des moyens convenables à son état de faiblesse , et capables d'humilier et de corriger sa raison et son cœur. Il le rendit donc comptable de ses actions et de ses désirs , et c'est dans cette vue qu'il exige une soumission sincère et parfaite aux vérités de sa parole. Par cette double dépendance l'homme rentre de nouveau sous la domination de Dieu ; sa raison , revenue de ses erreurs , connaît la vérité , et son cœur guéri de ses blessures est rendu à la vertu.

» La foi réprime non-seulement l'orgueil , mais elle prévient l'égarement où il entraîne ; elle règle , étend et purifie les lumières de l'homme ; elle le prémunit contre le choc d'une multitude d'opinions fausses qui l'agitent ; elle lui montre le chemin qu'il doit suivre ; et , le délivrant même de la crainte du naufrage , elle le conduit au port. Ce moyen , que Dieu choisit pour le rétablissement de l'homme , ne mérite-t-il pas toute notre admiration et toute notre reconnaissance ? Il ne lui rendit pas l'intelligence sublime et la sagesse qu'il avait perdues par le péché , mais il fit pour lui ce qu'il fit pour l'aveugle de naissance ; en lui mettant de la boue sur les yeux , il semblait mettre un obstacle à sa guérison ; et cependant il fut guéri.

» C'est ainsi qu'il a guéri l'homme en n'offrant à sa vue que l'ignominie de la croix. C'est la boue qu'il met sur nos yeux et

l'obscurité des mystères , qui enveloppent l'éclat bienfaisant de leur efficacité. Il veut que nous portions notre croix sans en rongir ; il nous promet que , si nous l'arrosons de notre sang , elle nous éclairera. En effet , la récompense de la foi consiste à découvrir des trésors de science , de force et de sainteté dans des mystères qui paraissent ne nous présenter que contradiction et folie ; à trouver des jouissances infinies dans le sacrifice de la raison humaine , et à sentir enfin que celui qui ne croit pas est vraiment dans les ténèbres.

» Nous avons dit que la foi n'exclut point la raison et ne l'empêche pas d'user de ses lumières ; celui qui penserait autrement , calomnierait et méconnaîtrait la religion. En effet , loin de rendre la clarté du jour , elle présente à tous , ses titres , ses preuves et ses préceptes. Elle invite tous les hommes à fouiller dans ses annales , et à s'y convaincre du caractère auguste et évident de la révélation. Elle dit à tous ceux qui sont doués de quelque intelligence : Examinez , cherchez , vérifiez s'il est vrai que Dieu s'est communiqué à nous , et si mes préceptes sont émanés de sa bouche divine ; tel est l'objet soumis à votre examen ; mais une fois convaincus de la divinité de son origine , de nouvelles recherches seraient téméraires , et la raison doit se les interdire , parce qu'elle ne peut méconnaître son insuffisance , et qu'elle a Dieu pour garant de ce qu'elle n'est pas à portée de comprendre.

» Ainsi le chrétien , qui n'est devenu tel qu'en mettant en œuvre toutes les facultés de sa raison , ne la consulte plus lorsqu'il est parvenu à l'être réellement. Il ne la prend point pour juge , quand la religion parle. Il n'entend pas ce qu'il croit , mais il est sûr de ce qu'il doit croire. La saine raison le conduit à la révélation , elle le pénètre de sa réalité et de sa certitude , et le mène jusque dans le sanctuaire , elle l'y laisse dans les bras de la religion ; et , remplie d'admiration , elle se retire en silence. En se séparant de l'homme , elle lui dit : Ecoute un maître plus éclairé que moi , et n'écoute plus que lui. Je ne t'abandonne que pour te livrer à un guide plus sûr.

» La raison éclairée par la foi , non-seulement se soumet aux mystères qu'elle propose à notre croyance , mais elle y trouve encore une source intarissable de lumières , et des motifs éternels de reconnaissance et de consolation. Que de richesses , que de merveilles ne lui offre pas , par exemple , le seul mystère de l'incarnation ! Je vais , à cet égard , me permettre quelques réflexions.

» Dieu ayant créé l'homme à son image et à sa ressemblance , il était nécessaire qu'il voulût bien d'abord lui servir de modèle après sa chute ; mais Dieu était invisible , et les regards de l'homme , après son péché , ne se portèrent plus que sur les biens temporels de ce monde. Il était devenu nécessaire que Dieu daignât se rendre visible à l'homme , pour lui faire entendre sa volonté et lui présenter le modèle qu'il devait suivre. D'un autre côté , la malédiction prononcée contre l'homme préva-

ricateur et désobéissant, était un obstacle qu'il ne pouvait surmonter. La majesté divine, si éloignée de lui par l'élevation de son essence, s'en éloignait encore par la sévérité de sa justice. A raison de ce double motif, le cœur de l'homme était livré d'une part au sentiment de sa bassesse comparée à l'éclat de la souveraine majesté de Dieu, et de l'autre au remords de son injustice comparée à la sainteté éternelle du Créateur.

» C'en était fait de l'homme, si cet état n'eût changé; il ne pouvait découvrir le remède qui devait l'en faire sortir: Dieu seul le trouva, parce que lui seul pouvait le trouver. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Dieu d'amour et de bonté, qui, par son incarnation, nous retira de cet abîme et nous rétablit dans notre premier état! Il couvre du voile de notre faible humanité, une majesté dont nos regards ne pouvaient plus soutenir l'éclat; il désarme sa colère, à laquelle nous ne pouvions nous soustraire; il concilie les droits du Créateur avec les intérêts les plus chers de la créature; il rend à Dieu ce qui lui est dû; il obtient pour les hommes ce qui leur manque; et, unissant en sa personne la nature divine et la nature humaine, si distantes l'une et l'autre, il établit entre elles un point de contact et de communication dans le vague immense qui les sépare: enfin Dieu s'approche de nous, puisqu'il se fait homme; Dieu s'abaisse puisqu'il s'unit aux hommes par la plus étroite des alliances.

» La bonté divine fait plus que de s'unir à l'homme; elle compatit tellement à sa faiblesse, qu'elle consent à devenir sa force. Avant son incarnation, elle était la lumière première de toutes les intelligences. Mais quoique cette lumière découvrit aux hommes tout ce qu'ils connaissaient, ils ne la connaissaient pas elle-même; ils voyaient tout par elle, et ils ne la voyaient pas. Que fit-elle donc? Elle s'offrit à leurs regards; et comme leurs yeux débiles n'auraient pu soutenir son éclat, elle se proportionna à leur faiblesse; elle se revêtit de notre humanité et s'en servit comme d'un voile pour la couvrir. Dieu homme put alors exciter notre admiration par ses instructions et ses miracles; notre reconnaissance, par ses bienfaits et ses promesses. Il nous accoutuma à le voir, à l'aimer; et quand il cessa d'être visible, ses soins tendres et paternels se choisirent un sanctuaire dans nos cœurs, où il nous avertit qu'il habiterait; il nous recommanda de l'y chercher et de l'écouter comme le seul maître à qui nous dussions notre confiance.

» Ainsi voyons-nous que Dieu a suivi, pour la réparation de l'homme, le plan qu'il forma pour sa création. Après sa prévarication, son esprit errait dans les ténèbres, son cœur était sous le joug des passions, il n'existait plus de communication entre son Créateur et lui; il semblait oublié de Dieu, et l'homme avait perdu avec la grâce tous ses droits à l'héritage céleste, et cette perte ne l'affectait point, parce qu'il n'en sentait pas toute l'étendue. Non-seulement il avait regardé comme importunes les

obligations que lui avait imposées l'auteur de son existence, il en avait encore presque perdu le souvenir. La plus grande partie des hommes n'était plus composée que d'êtres muets et sourds; le monde spirituel n'était pour eux qu'une vaste solitude où régnait le silence de la mort. Quelle horrible situation !

» Pour faire cesser de si grands maux, pour faire recouvrer aux hommes le bonheur dont ils étaient déchus, enfin pour rétablir dans l'ordre moral l'harmonie qui en fait toute la beauté, il ne fallait rien moins qu'un médiateur tout-puissant, qui, par sa nature divine, pût nous obtenir tout et nous attirer à lui par son humanité; un médiateur enfin qui pût aimer Dieu comme on doit l'aimer, qui pût nous procurer l'avantage de rendre à notre Créateur, par lui et avec lui, l'hommage et l'adoration qui conviennent à sa grandeur et à sa majesté. Sa bonté divine accomplit tout cela. Quel bienfait ! quelle générosité ! quel mystère auguste et sublime ! L'harmonie, que le péché avait fait disparaître, renaît et nous ramène de nouveaux avantages. L'homme élève son cœur à son divin Créateur, pour l'aimer et le glorifier. Mais que peut-il de lui-même ? peut-il, dans sa faiblesse, lui offrir un hommage digne de sa grandeur ? Son cœur penché vers la terre, pourra-t-il s'élever à une si grande hauteur ? Non ; mais un médiateur, homme comme lui et égal à Dieu, va lui prêter le sien, et, en s'unissant à lui, il s'élançe jusqu'au trône inaccessible de sa lumière céleste.

» L'incrédule orgueilleux prétend que l'état d'humilité et d'abjection, que le Fils de Dieu embrassa par son incarnation, n'est pas digne de sa majesté suprême ; comme si les idées de son orgueil délirant devaient servir de règle à la conduite de Dieu. La plus légère réflexion suffirait pour lui découvrir que ce que sa fausse science lui présente dans ce mystère, comme au-dessous de la majesté divine, nous était utile et indispensable, et par là même digne de Dieu, et de son ineffable bonté ; puisque rien ne plaît tant à Dieu, rien ne lui est plus agréable que le bien de ses créatures. Pour nous retirer de l'abîme dans lequel nous nous étions précipités, il fallait que Jésus-Christ s'offrit sous une forme plus humble et plus vile que la nôtre même, qu'il embrassât une vie plus pauvre, plus laborieuse et plus exposée à toutes les misères qui accompagnent ordinairement celle des hommes.

» Il fallait, pour réveiller l'attention des hommes, qu'ils s'étonnassent de voir la divinité descendre jusqu'à cette extrémité pour l'amour d'eux ; il fallait que leur étonnement les conduisit à la confiance, et leur apprit à se reposer sur sa bonté ; il fallait qu'ils reconnussent combien, jusqu'à ce moment, ils s'étaient tourmentés inutilement du désir d'être heureux ; qu'ils ne poursuivaient que des chimères, et enfin que Dieu, qui ne peut réellement pas s'abaisser, détachât l'homme de la terre, l'élevât jusqu'à lui, et le soutint de son divin secours : ainsi les humiliations apparentes de Jésus-Christ fortifient

notre foi, bien loin de l'ébranler. Nous savons qu'il voulut bien se les imposer, mais qu'il n'y fut pas forcé; que ce n'est point par faiblesse qu'il les a souffertes, mais qu'il les a endurées par compassion et par une ineffable condescendance, puisqu'il nous élevait sans cesser d'être grand; sans s'appauvrir, il nous enrichissait; sans cesser d'être ce qu'il était, il nous communiquait son essence; enfin il nous dévoilait tout son amour, sans rien dérober à sa grandeur et à son pouvoir.

» Combien ce mystère est propre à nous faire découvrir les attributs de sa divinité! Voyez Jésus-Christ sur la croix: c'est là que vous connaissez toute sa puissance et toute sa grandeur; vous contemplez en lui le maître de la vie et de la mort, le souverain arbitre qui ouvre les Cieux à ceux qui le reconnaissent, et qui abandonne le pécheur obstiné et impénitent. La croix est son tribunal suprême; c'est là qu'il décide des destins éternels des hommes. Un jour toute la terre sera forcée à comparaître devant elle. Jamais Dieu ne parut plus grand que lorsque l'on vit les abaissements d'un Homme-Dieu, les offenses commises envers lui réparées par les souffrances d'un Homme-Dieu; en un mot, lorsqu'on vit que les hommes ne pouvaient s'élever jusqu'à Dieu que par la médiation d'un Homme-Dieu.

» La croix est l'autel sur lequel le Pontife de la nouvelle alliance consomme librement et volontairement son propre sacrifice, avec une charité qu'on ne peut comparer qu'à sa grandeur; ses bourreaux exécutent l'œuvre de sa miséricorde; en se livrant à leur odieux ministère, leur crime affreux accomplit ses desseins. La croix devient le siège éclatant sur lequel il se présente aux yeux de l'univers, comme son législateur suprême: c'est un trône radieux, sur lequel il est élevé; et l'ignominie éphémère, qui nous dérobe sa majesté, y laisse apercevoir encore l'étendue sans bornes de sa bonté et de son empire.

• Il avait prédit que lorsqu'il serait sur la croix, il attirerait tout à lui, et sa prédiction s'accomplit: les rois et les nations sont à ses pieds; il étend une de ses mains à l'Orient et l'autre à l'Occident, pour rassembler tous ses élus épars de tous les pays et de tous les siècles. Nouveau *Samson*, il fait chanceler l'ignorance et l'impiété, les deux colonnes du temple où le démon se faisait adorer; et lorsque, d'une part, son pouvoir infini éclaire, persuade et attire ceux que son Père lui envoie, de l'autre il brise, surmonte et détruit tout ce qui s'oppose à lui, tout ce qui résiste à l'évidence de sa victoire.

» Combien, dans ce mystère, ne devons-nous pas être touchés des témoignages évidents de sa bonté infinie et de l'amour incompréhensible qu'il porte à ses créatures! Comment notre âme ne serait-elle pas émue, comment nos cœurs ne seraient-ils pas attendris, lorsque nous voyons le Fils de Dieu descendre au milieu de nous, s'unir à notre nature dégradée, s'associer à la colonie aussi méprisable que malheureuse des habitants de la terre, s'offrir à des persécutions inouïes, se charger de toutes

les humiliations et de tous les châtimens dont nous avons encouru la peine, se rassasier des fruits amers, devenus l'unique production de cette terre ingrate qu'il veut bien habiter, rassembler sur lui-même toutes les horreurs de l'ignominie la plus recherchée, des douleurs les plus affreuses et de la mort la plus cruelle, dans la seule vue de nous procurer, par de si grands sacrifices, l'innocence, la paix, le bonheur et l'immortalité de sa gloire ?

» Pour qui fait-il ces sacrifices si grands, si inouis ? Pour nous, qui étions devenus ses ennemis ; pour nous, qui l'étions sans remords ; pour nous, devenus coupables de l'indifférence et de la faiblesse la plus honteuse, et qui n'avions pas craint de nous souiller de tous les crimes de l'incredulité, de l'arrogance et de l'obstination. Notre condamnation était prononcée, rien ne paraissait en devoir révoquer l'arrêt, la justice de Dieu devait en réclamer l'exécution ; mais sa miséricorde intercèda en notre faveur, et c'est alors que, touché de nos maux, il nous sacrifie son Fils unique, l'éternel objet de son amour, et que ce Fils-Dieu consent avec joie à mourir pour nous.

» Non, jamais les intelligences célestes elles-mêmes n'atteindront à ce prodige de bonté envers des pécheurs, tout à la fois obstinés, ingrats et rebelles ; et sans pouvoir ni le concevoir, ni en sonder les profondeurs, elles se prosterneront en tremblant devant le Très-Haut. Comment l'intelligence humaine pourrait-elle donc le pénétrer ? Mais par cela même qu'il est bien au-dessus de nos pensées et de notre intelligence, il n'en est que plus digne de Dieu, par là même nous n'en sommes que plus coupables de chercher dans l'immensité d'un tel bienfait, un prétexte à notre ingratitude.

» C'est ainsi que la bonté infinie de Dieu répandit tous les trésors de ses richesses pour l'expiation de l'homme, sans déroger en rien aux droits de sa sainteté et de sa justice. Depuis la malédiction qu'il prononça contre *Adam* et sa postérité, Dieu ne pouvait s'apaiser sans une satisfaction convenable, et sans que l'homme fit pénitence. Mais quelle pénitence pouvait-il faire, si la grâce de Dieu n'agissait en lui ? et comment pouvait-elle agir en lui, tant que son iniquité ne cessait de l'en priver ? Comment la justice divine pouvait-elle départir à l'homme un si grand bienfait, sans qu'il se fût réconcilié ? et pouvait-il se réconcilier, sans qu'elle fût satisfaite ? L'ordre établi par Dieu et interverti par le péché ne pouvait se rétablir que par le châtimement du coupable ; et la majesté d'un Dieu offensé réclamait la punition du crime. Jésus-Christ lève tous ces obstacles ; il se revêt de la nature humaine pour nous mettre à portée de satisfaire à la justice divine ; il se soumet à la malédiction, et en s'y soumettant il en détruit l'effet et les inévitables conséquences.

» Par ce moyen tous les intérêts furent compensés. La colère de Dieu fut suspendue et désarmée par une satisfaction qui égalait et surpassait même le crime de l'offense. Sa majesté souveraine fut

plus glorifiée par la mort et l'obéissance de son Fils divin , qu'elle n'avait pu être outragée par la désobéissance et la rébellion de l'homme ; le péché fut effacé par les mérites de l'Homme-Dieu. La justice divine , dont la sévérité menaçait le pécheur , fut apaisée , et l'homme put jouir du bienfait entier de sa miséricorde ¹.

» Je me suis arrêté sur ce mystère , pour vous convaincre que , tout incompréhensible qu'il est , nous pouvons y puiser de grandes instructions , des consolations infinies et des exemples admirables. Que Dieu est grand , puisque les humiliations de l'Homme-Dieu pouvaient seules être une satisfaction proportionnée à sa grandeur ! Que Dieu est saint , puisqu'il fallait le sang de l'Homme divin pour expier les crimes dont nous nous étions rendus coupables ! Que sa justice est terrible , puisque la mort seule de l'Homme-Dieu pouvait l'apaiser ! Que le péché est horrible , puisque , pour l'effacer et pour en obtenir le pardon , il a fallu un tel pontife , un tel sacrifice et une telle victime !

» La contemplation des autres mystères nous offre les mêmes secours ; et , quoiqu'ils échappent à la conception de l'homme , il n'en est aucun qui ne nous présente des vues également utiles et consolantes. Tous servent de base à la religion , à la sublimité de sa doctrine et à la pureté de sa morale ; on ne peut citer une vérité nécessaire au bonheur , que Jésus-Christ n'ait enseignée par eux dans tous ses développements : il n'en a omis aucune ; toutes sont nécessaires à l'homme ; et tout ce que les hérétiques ont retranché aux dogmes , ils l'ont retranché au bonheur.

» Qu'elles sont belles les idées que Jésus-Christ nous a données de la divinité ! Il fallait être Dieu pour en avoir une connaissance aussi parfaite , et pour la définir avec tant de grandeur : aussi fut-il le premier qui put donner une idée élevée et sublime de son essence. *Dieu* , nous dit-il , *est celui qui est* : celui qui existe par lui-même , l'Être par essence , la plénitude et le principe de tout être. Il est unique et seul , parce qu'étant par sa propre nature , il est nécessairement indivisible et ne peut avoir de semblable. Il est le maître de tout , parce qu'il a tout créé. Il est immense , infini et présent partout , parce qu'il remplit tout de sa gloire , parce que son pouvoir comprend tout , parce que sa sagesse dirige tout et que sa divine providence conduit tout.

» Du centre de son inaccessible éternité qui lui sert de trône , et où il goûte le repos et la félicité , il déroule une longue série de siècles ; il dispose les générations futures ; il désigne à chaque créature , même avant de l'avoir tirée du néant , la place qu'elle doit occuper dans l'univers , et lui départit les fonctions qu'elle doit remplir. Il est la lumière universelle qui éclaire les intelligences de tous les temps , de tous les lieux ; c'est un témoin

¹ L'homme fut plus heureux après la réparation , qu'il ne l'avait été avant sa chute ; parce qu'il connut mieux combien il était aimé de Dieu ; que tous ses malheurs furent abondamment réparés par les mérites de son Dieu , et que son union avec lui devint plus intime.

invisible , mais toujours agissant , qui pénètre les pensées les plus secrètes , qui sonde les replis les plus cachés de la conscience. Il est la vérité qui ne peut changer , la règle immuable de nos pensées , de notre esprit et de nos actions ; règle active et vivante , qui montre à l'homme des devoirs qui le confondent quand il les viole , ou qui le consolent quand il les remplit.

» Il est la sainteté par essence ; il condamne tout ce qui est injuste et dérèglé ; il s'offense de tout ce qui nous avilit et nous rend coupables. Il est la justice souveraine ; et s'il souffre un moment que le pécheur viole sa loi , qu'il opprime la vertu ou persécute l'innocence , ce n'est ni par insensibilité ni par faiblesse , puisque , après avoir laissé quelques moments triompher les méchants , il fait cesser leur fausse joie et les rend aussi malheureux qu'ils furent coupables ; il ne les châtie que forcément et par la nécessité de satisfaire à sa justice , puisque par lui-même il est la bonté infinie. Il nous aime comme ses enfants ; et , pendant toute la durée de notre vie , il a les yeux sur nous , et ne cesse de nous exciter au repentir et à la pénitence ; il est le seul but auquel on doit tendre , le seul souverain bien ; la paix et la gloire entourent son trône , et en émanent sans cesse. Nous partagerons sa félicité si nous la désirons , si nous nous en rendons dignes , si nous le servons uniquement dans la vue de lui plaire , et si nous ne cherchons que dans ce sentiment seul des consolations contre le mépris et la censure des hommes.

» Tel est le Dieu que Jésus-Christ nous a appris à adorer , le Dieu que les hommes ignoraient , et que lui seul nous a découvert. Comment l'auraient-ils connu , lorsqu'ils ne se connaissaient pas eux-mêmes ? Avant la venue de Jésus-Christ , ils ignoraient leur propre origine ; ils n'avaient ni l'idée de leur nature , ni celle de leur destinée ; en perdant la grâce , ils conservèrent le désir du bonheur ; mais , dans leur profonde ignorance , ils étaient incapables de discerner les faux biens d'avec les véritables ; toute l'activité de leur ambition se portait sur cette vie si courte et si fragile ; celle qui devait être éternelle , éloignée de leur pensée , n'excitait en eux ni crainte ni désir.

» Jésus-Christ arracha le voile que le péché avait appesanti sur leurs yeux. Il apprit aux hommes que leur origine était céleste , qu'ils furent créés à l'image de Dieu et à sa ressemblance ; il leur démontra l'excellence de leur nature ; il leur dévoila les égarements où leurs sens les conduisent ; il les força à descendre dans leur propre cœur pour y reconnaître que rien ne peut le satisfaire que la vérité ; il leur enseigna la grandeur et la sainteté de leur destinée ; il leur apprit enfin qu'ils étaient destinés pour l'éternité ; qu'ils ne seraient jamais plus grands que quand ils auraient cessé de vivre , et qu'ils ne peuvent sans ingratitude s'assujettir à d'autres qu'à Jésus-Christ , ni chercher d'autre dépendance.

» Ce ne fut pas pour exciter leur orgueil que Jésus-Christ découvrit aux hommes la gloire qui leur était réservée ; au mo-

ment même où il leur découvre la noblesse de leur origine, les hautes espérances qui les attendent, il leur apprend aussi le péril qu'ils courent et la profondeur de leur misère. Pour les en convaincre, il leur déclare qu'ils sont tous coupables, tous ennemis de Dieu et incapables de rentrer en grâce par eux-mêmes ; que sans lui ils resteraient à jamais dans les ténèbres ; que sans son sacrifice leur âme serait condamnée à la mort ; qu'ils doivent croire en lui et en son Père qui l'a envoyé ; que pour être éternellement heureux, ils doivent mettre toute leur foi en ses mérites ; enfin que toute religion, qui ne l'adore pas, est superstitieuse et fautive, et que toute philosophie, qui promet de les réformer et de les rendre heureux sans lui, est le comble de l'impiété et du délire.

» Jésus-Christ a été le seul qui ait donné une idée juste des vrais biens et des maux inévitables qui nous attendent. Ce divin législateur éleva des âmes immortelles à des pensées dignes d'elles. Il fonda sa religion sur la promesse d'une vie future et d'une gloire éternelle, ou de maux perpétuels. Il nous découvre le mal que nous devons éviter et les biens que nous devons rechercher. Il nous enseigne que la vertu n'est pas un vain mot, et qu'elle peut aspirer à un bonheur immortel ; que nous devons la préférer à tout, malgré l'oppression et les misères qu'elle éprouve quelquefois sur la terre ; que la volonté de Dieu est la suprême loi ; que l'obéissance de l'homme ne doit connaître aucune réserve, et qu'il ne peut être heureux que par elle ; que tout ce qui existe dans le monde est périssable et s'évanouit comme la fumée ; que le mérite seul de nos actions peut nous donner une existence qui dure au-delà des temps ; que ceux enfin qui n'agissent pas d'après la loi de Dieu, ne peuvent attendre dans l'éternité que des douleurs sans fin et une ignominie éternelle.

» Non-seulement Jésus-Christ nous a révélé d'une manière claire ces terribles vérités, il les annonça encore avec une telle autorité que, malgré la terreur qu'elles inspirent, en dépit de la répugnance que la faiblesse de notre nature corrompue éprouvait à les entendre, il remporta des victoires sans nombre ; et l'effet de sa persuasion multiplie et augmente encore tous les jours ses conquêtes. Il sut surmonter tous les obstacles du monde et de la chair, il soumit toutes les résistances, il répondit à tous les arguments, il dissipa tous les doutes, calma toutes les agitations, il mit fin à toutes les inquiétudes. Jésus-Christ nous proposa de si puissants motifs, il nous les rendit si sensibles, qu'il convainquit l'entendement, en même temps qu'il calmait tous les cœurs ; et la pratique de ses maximes fit éprouver cette douce paix que peut seule procurer la possession de la vérité.

» Ce fut sur ces principes que s'éleva l'édifice de la morale chrétienne, dont la pureté et l'excellence furent toujours inconnues aux hommes ; morale digne de Dieu, la seule proportionnée à la faiblesse de l'homme, l'unique remède à ses maux. Portez

vos regards.... j'allais me jeter imprudemment dans des développemens que le sujet rend importants, nombreux, et qui exigent du temps. Il est tard, je crains d'abuser de votre complaisance; mais si vous êtes assez indulgent pour n'être pas fatigué de mes importunités, je continuerai un autre jour. »

Vraiment, mon cher Theodore, je n'en pouvais déjà plus; ma tête ne suffisait pas à cette multitude de pensées, et je me trouvais soulagé de ce que lui-même s'était interrompu; je le remerciai, et il me quitta après que nous nous fûmes donné rendez-vous pour le lendemain.

Ma situation fut alors celle d'un homme qui, ayant vécu longtemps dans une obscurité profonde, se trouve tout-à-coup exposé à la clarté la plus vive et la plus éclatante, qui lui découvre une foule d'objets grands et nouveaux, des temples magnifiques, des forteresses formidables, des jardins délicieux, des palais somptueux où brillerait la pompe des plus grandes richesses. A la vue de tous ces objets, force de croire à leur présence, puisqu'ils sont sous ses yeux, mais étonné d'une nouveauté inattendue, il ne peut se résoudre à les croire réels; il craint que des apparences mensongères ou l'illusion du sommeil ne lui en imposent; il appréhende encore d'être le jouet d'une magie trompeuse; et cette inquiétude cause plus de tourmens que cette vue enchantée ne procure de satisfaction.

Tel était l'état où m'avaient jeté les discours du Père. Il m'avait démontré des choses grandes, sublimes et nouvelles pour moi, qui, s'emparant de mon imagination, la captivaient et l'étonnaient tout à la fois. Je ne sais quel effroi m'avait saisi à la vue de tant de vérités inattendues, et me rapetissait à mes propres yeux; mais, loin de me consoler, toutes ces idées m'inquiétaient, parce que je n'y apercevais que des motifs de terreur, lorsque mes regards se portaient sur moi-même.

Je commençais à réfléchir sur les parties séparées de ce plan; déjà j'aperçois la clarté, l'ordre admirable et le concert harmonieux qu'il m'avait annoncés. Les prophéties me paraissaient aussi difficiles à expliquer lorsqu'elles furent faites, que faciles à reconnaître et à comprendre après leur accomplissement. On m'avait présenté des raisons sans réplique, des réflexions pleines d'évidence; j'y cherchais encore les erreurs qui auraient pu m'échapper, mais partout je ne rencontrais qu'une base inébranlable, appuyée sur la raison. Le plan que conçut Jésus-Christ me parut majestueux et vaste; je reconnaissais sa divinité dans son intention de réformer les hommes, et son succès m'accablait et m'étonnait. J'appréciais toutes les difficultés qu'il avait eues à vaincre, j'admirais les moyens qu'il employa, et je me disais ensuite à moi-même: ses prédictions sont si justes, ses miracles confirmés si évidemment, qu'il est presque impossible de ne pas avouer qu'il est Dieu, puisque ses actions ne peuvent appartenir qu'à Dieu seul.

Serait-il donc possible que tout cela fût vrai?..... Mais il

est indispensable que cela soit, puisque tant de témoins..... Ah ! Théodore, combien j'aurais désiré t'avoir près de moi ! que n'aurais-je pas donné pour que tous nos amis eussent partagé cette instruction, pour que l'intrépide *Robert*, qui, tout plein de son *Voltaire*, se répand contre la religion en sarcâsmes si violents, eût pu entendre ce bon Père si modeste et si simple en apparence ! Je parie qu'il eût perdu son ton insolent et doctoral. Ne sachant enfin comment sortir de l'embarras où je m'étais mis, j'apprenais de me livrer à la persuasion qu'il m'avait inspirée, et je rassemblais toutes mes forces pour m'armer contre tant de prestiges. Adieu, mon cher ami.

LETTRE QUATORZIÈME.

Le philosophe à Théodore.

« JE vous ai promis, dit le Père, de vous prouver que la doctrine de Jésus-Christ est fondée sur les mystères; que toute l'élévation et la sublimité de la morale chrétienne en dérivent. S'il m'a été facile de vous démontrer que tout ce que la religion nous prescrit de croire vient de Dieu et répond à sa grandeur, il ne le sera pas moins de vous prouver que tout ce qu'elle nous ordonne de pratiquer a la même origine, et n'est ni moins favorable ni moins bien adapté aux besoins des hommes. Jésus-Christ donna, dans le premier discours qu'il prononça et qu'on nomme le Sermon de la montagne ou des huit béatitudes, des préceptes plus grands et plus utiles que tout ce que la raison humaine avait pu produire dans l'espace de quarante siècles. Quelle sublimité dans les pensées ! quelle simplicité dans l'expression ! que de vertus nouvelles, alors encore inconnues au monde ! que d'idées contraires à celles que les hommes faisaient profession de respecter !

» La morale du monde était un édifice sans ciment et sans liaison : tout y était incertain, incohérent et arbitraire. Elle était sans autorité, puisque ceux qui la préconisaient n'avaient, par aucuns titres, le droit d'imposer des lois sans fondement et sans but ; puisque ses promesses ne s'étendaient pas au-delà des bornes de la vie, ou bien étaient si vagues, si incertaines et si obscures, qu'elles ne pouvaient en imposer à l'impétuosité des passions ; sans force, puisqu'elle n'étalait que de fastueuses maximes, et ne parvenait jamais jusqu'à l'âme où résidait le mal,

car la philosophie ne pénètre point jusque-là : fautive , puisqu'elle ne réglait que l'extérieur , abandonnant le cœur à sa propre corruption et à sa perversité ; enfin , sans utilité , puisqu'elle ne pouvait glorifier comme nous le devons l'Être suprême , et qu'elle ne le reconnaissait ni pour principe , ni pour règle , ni pour fin dernière.

» Elle ne pouvait ni sanctifier l'homme ni le conduire à une félicité éternelle , puisqu'elle lui laissait ignorer sa grandeur primitive , sa dégradation subséquente , et ne lui offrait aucun moyen pour le rétablir dans sa première innocence. Quelle différence dans la morale de l'Évangile ! Elle nous découvre nos obligations , nous en explique les fondements , nous en expose les motifs , et agit sur nous par l'effroi des châtimens ou l'espoir des récompenses.

» Son premier précepte est d'adorer le souverain Auteur de notre être ; de nous former de ses divins attributs l'idée la plus élevée à laquelle puissent atteindre nos efforts ; de supposer toujours qu'il est parfait en tout et le modèle de la perfection ; de lui vouer un respect sans bornes ; de l'aimer d'un amour de préférence universelle , d'un amour qui rapporte à sa gloire tout ce que nous recevons de sa bonté , d'un amour qui remplisse toute la capacité de notre cœur , qui purifie ses desirs , sanctifie ses inclinations et ennoblisse ses espérances.

» Qu'on lise les livres les plus vantés de l'antique gentilité , on n'y verra rien qui puisse se comparer à ces deux seules paroles de l'Évangile ¹ : *Aime ton Dieu de tout ton cœur , et ton prochain comme toi-même*. Aucun philosophe , aucun mortel ne suivant que les lumières de sa raison , enfin aucune religion , si ce n'est la vraie , n'a fait un précepte d'aimer Dieu. Ce sentiment si doux et si légitime , ce devoir si indispensable et si juste qu'il n'est point étranger au cœur le plus barbare , lorsqu'il n'est pas égaré par les passions , eût resté dans l'oubli , si notre religion ne nous en eût avertis.

» Nous avons vu , monsieur , que puisque Dieu est la souveraine vérité , nous devons croire tout ce qu'il nous dit et espérer tout ce qu'il nous promet. Nous avons encore vu que la religion de Jésus-Christ exige de nous , à cet effet , une foi pure qui n'allie point à la parole divine nos propres pensées , une foi humble et sans curiosité , une foi vive , animée par l'amour , et qui nous unit de cœur à la vérité éternelle. Ainsi la religion nous prescrit une ferme et généreuse espérance , qui transporte notre cœur au séjour des seuls biens véritables ; un espoir qui nous remplit de joie , qui nous élève et qui nous ennoblit , qui nous porte à mépriser tout ce que le temps détruit , et qui , enfin , semblable à une ancre salutaire , fixe notre âme et lui conserve son imperturbable fermeté au milieu des tempêtes de la vie.

» Comme en même temps Dieu est la justice suprême , et qu'il

¹ Luc. x. 27.

nous a dit qu'il prépare de grands châtimens à ceux qui méprisent ses menaces et qui abusent de sa patience, nous devons redouter la sévérité de ses jugemens : le nom de Dieu est infiniment élevé et adorable ; nous ne devons le prononcer qu'avec un respect profond et une religieuse terreur.

» Nos besoins sont infinis. Le cœur humain éprouve en lui-même un vide immense ; il doit donc recourir à la bonté de Dieu, qui seul peut le remplir. C'est dans cette source inépuisable d'amour et de bonté qu'il doit chercher et puiser les secours nécessaires pour connaître et remplir ses obligations, pour cicatriser ses profondes blessures, soutenir sa faiblesse, et l'aider à marcher d'un pas sûr dans le sentier de la vie éternelle. Mais comme le Ciel ne lui doit rien, et que, par lui-même, il n'est capable de rien obtenir, il doit l'implorer sans cesse et le prier au nom de Jésus-Christ, par les mérites duquel il peut obtenir tout. Il faut qu'il demande, avec la persuasion intime qu'il ne peut parvenir jusqu'au Père que par l'aide de son divin Médiateur, et que rien n'est agréable à Dieu, si ce n'est ce que sa divine oblation a sanctifié. Il suit naturellement de ces principes, qu'après avoir obtenu les biens qu'il demandait, il doit en user en les sanctifiant par une humilité sincère et une reconnaissance sans bornes.

» La volonté de Dieu est la suprême loi ; et, comme elle vient de Dieu, elle est nécessairement bonne et juste. Rien n'arrive dans ce monde sans qu'il n'en soit le principe et la cause, puisque rien ne peut arriver sans que le Seigneur lui-même ne l'ordonne ou ne le permette. Ce principe suffit pour que dans tous les évènements notre volonté, naturellement inquiète, orgueilleuse et ennemie de la dépendance, soumette ses caprices à la force de la réflexion, et impose silence à l'inquiétude et à l'impatience. Les plaintes ou la méfiance deviendraient une infidélité.

» Dieu est le souverain bien et la dernière fin ; il doit donc être aussi l'objet et le but de nos desirs. Nous devons donc nous appliquer sans relâche à purifier notre âme de ses affections injustes et charnelles, pour y établir le règne de la justice, pour parvenir au séjour de la félicité où règnent exclusivement l'amour et le bonheur ; il faut que, tout incapables que nous sommes de jamais atteindre à la souveraine perfection de Dieu, elle n'en soit pas moins notre unique modèle. Voilà quels sont les promesses et les devoirs les plus essentiels de la morale chrétienne, devoirs que la raison seule nous prescrirait, si elle n'était corrompue ; il est évident que la religion, qui les propose comme la base de sa morale, doit nécessairement être la vraie religion.

» Il ne suffit pas qu'elle instruisse l'homme de ce qu'il doit à son Dieu, elle doit aussi lui enseigner ce qu'il se doit à lui-même ; et, pour lui donner la conviction de ses devoirs, il fallait lui faire connaître en même temps et sa chute déplorable et ce qu'elle a pu lui laisser encore de sa grandeur primitive ; il fallait lui découvrir la cause de cet amas confus et désordonné

de sentiments opposés qui agitent sans cesse son cœur. S'il était dangereux de lui montrer sa dignité sans l'instruire de sa dégradation, il devenait donc bien utile de lui faire connaître en même temps l'une et l'autre, pour qu'il pût se former une idée juste des contrariétés auxquelles il est en proie, et pour qu'en en apercevant le principe, il pût chercher et connaître le moyen de les concilier.

» Mais à qui pouvait-il être redevable de la perspicacité nécessaire pour pénétrer une si grande obscurité ? Ce n'est certainement pas à la philosophie humaine, qui n'a jamais pu connaître ce point fondamental d'où dépend la bonne conduite des hommes, et en l'absence duquel tout au moins ses leçons sont incomplètes. Les philosophes, qui ont voulu servir de guides aux hommes, les ont toujours égarés. Tantôt ils ont flatté leur orgueil, qu'il eût fallu abattre ; tantôt ils ont augmenté leur faiblesse, qu'il eût fallu animer et soutenir. Ceux-ci leur inspiraient les sentiments d'une grandeur démesurée qui n'était pas leur état ; les autres les dégradèrent au point de les rabaisser jusqu'à la matière, et ce n'était pas non plus leur constitution. Aucun n'est venu à bout de connaître que le caractère qui les distingue est de ne pouvoir être justes par eux-mêmes, mais de pouvoir le devenir avec le secours de la grâce ; aucun n'a su rendre l'homme humble et lui inspirer en même temps de la confiance.

» Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, a rempli parfaitement ce but important. Il humilie l'homme bien plus que la raison ne parvient à l'humilier, mais il ne le désespère pas ; il l'élève bien au-delà des prétentions de son propre orgueil, mais sans l'aveugler ni l'enorgueillir. Il ne le prive point des biens qui lui sont restés, mais il ne lui dérobe pas la connaissance de la profonde misère dans laquelle il est tombé. A son école, l'homme s'humilie à proportion de ce qu'il espère ; plus il apprend à se méfier de lui-même, et plus sa confiance s'accroît. Il apprend à s'unir à son Rédempteur, qui lui procure un sort plus heureux que celui qu'il a perdu. Quand il met en parallèle les dons dont la bonté divine l'a primitivement comblé, et ceux que la bonté incarnée lui a rendus en le régénérant, il se console par l'espérance qui lui est offerte, bien plus qu'il ne s'afflige de sa dégradation.

» Tel est, monsieur, le titre essentiel de notre dignité et de notre gloire, et telle est aussi la base indispensable de nos obligations. Nous ne sommes plus nous-mêmes, puisque nous avons été rachetés. Jésus-Christ, au prix de son sang, a opéré notre rédemption ; il nous a donné une nouvelle existence, il est notre unique recours, notre seul espoir ; c'est en lui que résident tous nos biens. Il n'y a point de justification sans ses mérites ; point de salut, si ce n'est en son nom ; point de réconciliation, si ce n'est par son sang, répandu pour nous ; point de vie, si ce n'est par son intercession : il est donc bien évident que la première obligation de l'homme et son plus grand intérêt consistent à s'unir invariablement à Jésus-Christ, à marcher sur ses traces, à

étudier sa volonté, à se nourrir de sa doctrine, à vivre de son esprit, à dépendre en tout de sa loi, à ne se conduire que par elle en toute occasion, comme ne vivant que pour lui, par lui, et ne faisant qu'un avec lui.

» Comment eût-il été possible de parvenir à cet amour et à ce désintéressement, si la morale chrétienne ne nous avait instruits des dangers de la triple concupiscence, source de tous nos maux ? Seule, elle pouvait convaincre et délivrer l'homme des périls auxquels l'expose son orgueil. Les sages de l'antiquité ne connurent jamais cette maladie du cœur humain ; aussi n'ont-ils pu songer à y remédier. Leurs maximes étaient revêtues d'une écorce brillante, mais stérile ; elles palliaient, elles déguisaient nos maux, sans en guérir aucun. Leur morale ne renferme rien qui puisse bannir la vanité de notre âme ; il y a plus, ils condamnent l'imprudence de la laisser paraître ; ils conseillent de la cacher ; mais ils la laissent dans le cœur ¹. L'humiliation et le mépris des autres ne pouvaient que l'irriter, puisque l'homme, traité avec dédain, s'érige des autels au-dedans de lui-même, s'encense et se constitue son propre adorateur.

» Ce n'est pas ainsi que procède la philosophie de l'Évangile : elle nous enseigne que les hommes ne sont rien par eux-mêmes ; qu'à la vérité les dons de Dieu les élèvent et les perfectionnent, mais sans détruire la malice de leur nature ; qu'ils ne peuvent s'enorgueillir lorsqu'ils les obtiennent, parce qu'ils n'en sont redevables qu'à la grâce et à la miséricorde de Dieu ; qu'ils ne peuvent les retenir par leurs propres forces ; que, n'ayant à eux en propre que leur misère, il ne dépend pas d'eux de faire eux-mêmes un pas vers la vertu, de former un bon désir ou d'avoir une pensée salutaire ; que tout nous vient d'en haut et émane du Père des lumières, et qu'enfin nous devons sans cesse implorer sa bonté.

» Cette philosophie supérieure nous détrompe de toutes les illusions de l'amour-propre ; elle nous éclaire pour nous détourner de tout ce que la vérité éternelle condamne, et nous donne la force d'acquiescer tous les dons qui peuvent nous procurer la connaissance de notre propre faiblesse ; elle nous porte à rendre grâce de ce que nous avons reçu, à appréhender d'en être privés et à demander ce qui nous manque. Rien donc de plus propre à confondre la vanité et à abaisser l'orgueil que la sagesse chrétienne ; rien ne peut mieux nous faire connaître les avantages de l'humilité ; seule elle peut nous en faire sentir le prix et même connaître le nom.

» A cette doctrine, si propre à nous faire revenir de nos égarements, le christianisme unit d'autres vérités qui donnent à la vertu des motifs plus sublimes. Il apprend à l'homme que par la sainte consécration du baptême, ses membres et son corps de-

¹ L'humilité ne fut jamais connue des païens ; cette vertu suppose des connaissances que nous ne pouvons avoir que par la révélation.

viennent un sanctuaire , où l'esprit de Dieu réside dans toute sa gloire et dans toute sa majesté ; que les temples dans lesquels la religion nous rassemble , tout respectables qu'ils peuvent être , ne sont qu'une image du temple vivant que présente le chrétien baptisé , et que l'autel visible sur lequel chaque jour s'offre le sacrifice de la nouvelle alliance , quelque saint et quelque digne qu'il soit de notre vénération , n'est que l'image de l'autel invisible du cœur du juste. Quelle barrière plus forte pouvait-il opposer à ses égarements ? Quelle horreur plus grande que la profanation du temple du Dieu vivant ? Quelle infamie peut se comparer à celle de se couvrir de nouveau de la boue du vice , après avoir été lavé dans le sang de l'Agneau et associé à la Divinité même ?

» Il n'existe aucune passion contre laquelle l'Évangile ne nous présente des moyens de combat et de triomphe. Le christianisme seul peut donner des armes pour s'élever au-dessus de l'amour des honneurs et des richesses ; seul , il peut nous en montrer le néant , nous en faire sentir le vide et nous en inspirer le mépris. Quelques philosophes ont pu échapper à l'ambition et à l'avarice , à force d'orgueil et de vanité ; mais c'était guérir un mal par un autre : Jésus-Christ seul sait extirper les vices et nous détromper de leurs erreurs. Il nous enseigne que les vrais trésors consistent dans l'innocence et la vertu ; que le plus léger acte de charité élève le chrétien plus que ne le ferait l'empire de tout l'univers ; qu'il est plus sûr de ne pas s'exposer aux périls inseparables de la grandeur et des richesses ; enfin , qu'il n'y a d'heureux que ceux qui méprisent les biens de la terre et savent n'estimer que les biens du Ciel. Il veut que nous regardions comme indigne de nous , tout ce qu'un monde insensé et corrompu admire et estime ; que nous gémissions de ses goûts et de ses plaisirs , et que nous nous réjouissions de ses afflictions et de ses persécutions.

» Dans aucun temps la philosophie ne s'est vantée plus que dans celui-ci de venir à notre secours , et jamais elle n'a donné tant de leçons d'humanité. Mais où peut aboutir l'ostentation de ses déclamations , lorsque ses motifs sont si faibles ? La religion est l'unique puissance qui donne aux hommes la force de s'aimer avec sincérité et de s'entraider avec zèle. Elle seule nous présente des motifs assez sublimes pour nous faire chérir les devoirs d'une bienveillance mutuelle ; elle nous développe l'origine céleste de la charité ; elle en établit les fondements ; elle règle sa marche ; elle triomphe des obstacles ; entre tous les hommes de toutes les classes , et sans aucune exception , elle forme une alliance et une association si saintes et si inviolables , qu'aucun motif humain , aucun intérêt particulier ne peuvent la détruire , et que l'ingratitude même et la persécution ne sauraient l'affaiblir.

» Comment la religion nous conduit-elle à ce haut degré de perfection ? Par un moyen aussi simple qu'il est sublime : en concentrant en Dieu seul toutes les affections de notre cœur ; en

nous faisant sentir que Dieu est le principe de tout , qu'il nous donne tout et que nous lui devons tout ; en nous apprenant que ce Père commun nous chérit tous , qu'il veut que nous nous aimions tous pour lui , qu'il désire que nous partagions , par amour pour lui , avec toutes les autres créatures raisonnables qu'il aime aussi , tout ce que son amour nous donne ; et il le veut , parce qu'il les a toutes créées à son image et à sa ressemblance , et qu'ainsi que nous , elles sont toutes destinées à jouir de sa vue et de sa présence pendant l'éternité des siècles.

» Ainsi Dieu , notre Père universel , est la source inépuisable qui produit tous les biens que son amour dispense à toutes ses créatures. Il peut avoir des motifs pour les répartir inégalement ; mais il veut que celui qui a eu quelque avantage dans cette distribution , donne , par amour pour lui , à celui qui a été moins bien partagé ; qu'il ne soit que l'économe de ses dons ; qu'il secoure en son nom celui qui en a besoin ; et qu'ainsi tous ses enfants , unis entre eux et s'aimant dans leur Père commun , lui rendent le tribut de reconnaissance et d'amour qu'ils lui doivent.

» La religion nous enseigne par là que la relation intime qui existe entre Dieu et les hommes doit , parmi les hommes mêmes , en produire une autre aussi sainte que celle de son origine , puisqu'elle n'en est que la conséquence , et qu'elle ne pourrait pas plus exister sans elle , que l'effet sans la cause qui l'a produit. Qu'est-ce en effet qu'aimer les hommes , si ce n'est leur souhaiter et leur procurer tout le bien que nous désirerions nous procurer à nous-mêmes ? Mais pour nous élever à la perfection qu'exige cette disposition , il faut commencer par détacher notre cœur de tous les biens qui nous sont propres , parce qu'ils sont limités , parce qu'ils diminuent à mesure qu'ils se partagent , et que , par cette raison , nous nous obstinons à les convoiter et à nous y attacher. Comment pourrions-nous nous sevrer de ce qui nous intéresse à ce point , si nous ne plaçons pas toutes nos affections dans le seul vrai bien qui puisse honorer le choix de toute créature raisonnable ; dans ce Dieu qui par son immensité suffit à tous , qui seul peut remplir notre cœur ; en ce Dieu enfin , dont les largesses et la libéralité s'augmentent à mesure que nous partageons , avec ceux qui en ont besoin , les trésors qu'il nous a prodigués ?

» La religion est donc le mobile unique de la charité , le principe unique qui , en nous portant à aimer Dieu , devient le fondement le plus solide de notre amour pour les hommes ; aussi la générosité chrétienne est-elle la seule vertu qui puisse nous faire surmonter notre amour-propre , arracher de nos cœurs les vaines inquiétudes , la basse jalousie , l'envie malicieuse et les désirs injustes. Seule , elle peut nous exciter à partager nos trésors et nos biens , et à multiplier les compagnons de nos richesses. Que peut aimer celui qui n'aime pas Dieu ? On peut être humain par tempérament , bienfaisant par ostentation ; mais ordinairement celui qui ne sait pas franchir le

cercle étroit de son amour-propre , sera toujours l'esclave de son intérêt et n'aimera jamais que lui-même.

» La charité que Jésus-Christ nous prêche est constante , sincère et désintéressée , elle survit à tout , parce que rien ne peut l'anéantir. Elle ne peut jamais se croire malheureuse , parce que son humilité lui assigne toujours une place inférieure à celle que la justice lui décernerait ; elle n'éprouve ni trouble ni impatience ; jamais elle n'a besoin de rien couvrir du voile de la patience , parce qu'elle n'est ni vaine ni hypocrite ; elle ne consiste ni en démonstrations ni en paroles , parce qu'elle réside dans le cœur ; elle est prête à tout souffrir , et elle endure tout , quand sa douceur et son humilité peuvent contribuer à conserver ou à recouvrer l'innocence d'autrui. S'il était nécessaire , elle voudrait mourir pour ses frères , ainsi que Jésus-Christ lui en imposa la loi , après lui en avoir donné l'exemple : et si elle espère tirer quelques fruits de ses sacrifices , c'est moins elle-même qu'elle aurait en vue , que le bien de ceux qui ne pourraient être ingrats sans cesser d'être justes.

» La morale de l'Évangile ne se borne pas à imposer à l'homme ces obligations générales ; semblable à un mentor attentif et vigilant , elle le suit , elle l'accompagne ; elle le guide dans tous les états et dans toutes les situations où la Providence a pu le placer. Comme elle fait la félicité et le bien-être de la société entière , elle fait aussi le bonheur de tous les individus qui la composent ; et aucune grandeur , aucune perfection ne lui sont étrangères ; elle est le principe du bonheur des états et de celui des familles : seule , elle rend les vertus solides et constantes , elle les grave dans le cœur , les soutient contre les tentations et les combats , les fortifie et les encourage par ses récompenses.

» L'incrédule dit que la religion intimide et énerve le cœur humain ; il prouve en cela combien il la connaît peu , il faut n'en avoir jamais eu la moindre notion pour avancer une pareille erreur. Comment serait-il possible qu'un culte qui transporte l'homme de la terre dans le Ciel , qui élève son cœur au-dessus de sa sphère naturelle , diminue l'énergie de son âme ? Comment la noble et sublime émulation qu'il nous inspire , affaiblirait-elle les sentiments généreux qui enfantent les hautes entreprises et qui font les héros ? Loin de détruire aucun des motifs légitimes qui les produisent , elles en ajoutent de nouveaux d'une force bien supérieure ; non-seulement elle en fournit de nouveaux , elle les ennoblit encore tous , en leur donnant un but plus respectable , une fin bien plus précieuse et bien plus relevée.

» C'est la philosophie humaine qui énerve le cœur , puisqu'elle ne donne à la vertu que des motifs faibles et caducs ; mais la religion ! la religion n'en présente que de solides et de durables , puisqu'ils subsistent encore lorsque les autres ont disparu. Le chrétien se conduit sans témoin , comme il se conduirait à la face de l'univers entier. Il ne juge pas de la vertu par les évènements ;

lorsqu'il la voit persécutée, sa fidélité s'en augmente, parce que la religion donne de nouveaux droits à ses espérances. Ah ! monsieur, si tous les hommes suivaient la morale de l'Évangile, ainsi que le ciel, la terre serait le séjour du bonheur, et la vertu n'aurait plus besoin des efforts que le contraste du vice lui rend nécessaires.

» Par une contradiction très-familière aux incrédules, ceux mêmes qui accusent la morale du christianisme d'énerver les cœurs et d'étonner le germe des vertus héroïques, se plaignent de ce que leur système est trop parfait pour notre faiblesse. Ce reproche est bien injuste, et ne pourrait convenir qu'à la philosophie elle-même, puisque, sans exiger beaucoup, elle n'offre pas des motifs assez puissants pour obtenir le peu qu'elle demande ; tous sont insuffisants en eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pour base que l'orgueil, la plus injuste de toutes les passions. Aussi, loin de guérir nos maux, elle ne fait que les aggraver. Ce n'est pas ainsi qu'agit la religion : si elle nous impose des obligations pénibles ; si les voies et le but qu'elle nous présente sont difficiles ; si, pour y parvenir, il nous faut de grands efforts et des sacrifices continuels, elle aide en même temps notre faiblesse par des secours puissants, et anime notre zèle par l'espoir que nous donnent ses immenses promesses.

» Pour nous donner des leçons de modération et de vertu, Jésus-Christ ne se contente pas, il ne se borne pas à nous faire entendre la voix de ses miracles. La vue de sa sainteté et de sa gloire eût ébloui les hommes, sans les tirer de leur léthargie et de leur insensibilité. Elle n'eût pas suffi pour les guérir de leurs erreurs et réprimer leurs passions ; leurs maux demandaient un remède plus intime et plus efficace. C'est pour cela que le divin Messie leur fit apercevoir, dans un ordre supérieur à celui de la nature, un autre empire, d'autres merveilles, et les effets les plus extraordinaires de sa toute-puissance. Il voulut que les prodiges qu'il opérait sur le corps humain, par la puissance de sa parole, fussent l'image et la preuve des prodiges invisibles ; mais non moins admirables qu'il opère sur les cœurs. Lorsqu'il répand en eux une lumière vive et pénétrante qui dissipe leurs ténèbres, une onction secrète qui change leurs goûts et leurs inclinations, qui diminue leur dureté et triomphe de leur résistance, il crée dans eux des désirs plus purs, des affections plus saintes, et, par une opération douce et puissante, il y rétablit tout ce que le péché avait détruit ou altéré. Au lieu de la loi de menace dont *Moïse* fut le ministre, Jésus-Christ nous présente une loi de grâce et de faveur, une loi de douceur, qui donne elle-même ce qu'elle demande, qui, en intimant le précepte, en inspire l'amour, et qui perfectionne dans l'homme jusqu'à sa liberté même.

» Quelle autre vertu que celle de Dieu aurait pu produire le changement miraculeux que la morale de l'Évangile a opéré dans le monde ? A peine la voix du petit nombre d'hommes choisis

pour prêcher sa doctrine et devenir des modèles, se fut-elle fait entendre, qu'on vit sortir comme du néant un nouvel empire et un nouveau peuple, qui annonce la vérité, non dans de stériles et fastueuses déclamations, mais par des exemples pratiques et des sacrifices difficiles; il montre que la terre est un lieu d'exil pour l'homme; que le Ciel est sa patrie; que tout ce qui finit n'est rien; que la réputation, les richesses et les plaisirs, qui ne peuvent nous suivre dans l'autre vie, ne sont pas dignes d'occuper l'âme qui ne meurt pas. On voit s'établir d'autres maximes également inouïes et nouvelles, que jamais des lèvres humaines n'avaient proférées.

» A la connaissance de ce qu'il lui importe de savoir, ce peuple nouveau unit la soumission la plus parfaite à la volonté divine, la charité la plus active et la plus pure envers tous les hommes, la patience la plus invincible au milieu des persécutions les plus injustes, et un désintéressement absolu qui ne s'est jamais démenti. Tel fut le caractère des premiers chrétiens, telles furent les armes avec lesquelles ils combattirent le monde, non pour le dominer, mais pour le retirer de son erreur; non pour acquérir du pouvoir, des honneurs ou des richesses, mais pour enseigner aux hommes la route de la justice et du bonheur.

» Les premiers prédicateurs de l'Évangile n'ignoraient pas que leur conduite devait attirer sur eux une multitude d'outrages et de tourments; mais rien ne les arrête, et ils s'exposent à la mort avec l'intrépidité qui annonce l'indifférence de la vie. *O Socrate! ô Platon!* que n'étiez-vous sur la terre lorsque les apôtres y donnèrent le spectacle étonnant de tant de magnanimes vertus! Vous eussiez trouvé le Juste, dont vous avez tant parlé, sans jamais nous le montrer; vous n'auriez pas été bornés à en voir un seul; à peine espériez-vous de le rencontrer, et vous en auriez vu une multitude; vous auriez enfin reconnu que le Ciel avait eu pitié des maux de la terre; que déjà il avait envoyé la lumière qui devait produire toute vertu, et placé au milieu des chrétiens le modèle divin qu'ils devaient suivre.

» L'Église que les apôtres formèrent dans Jérusalem, était plutôt une réunion d'anges qu'une assemblée de mortels; la charité, l'union, la concorde, la simplicité de cœur, le désintéressement, le mépris de tout ce qui n'est que passager, l'oraison continuelle, les actions de grâces non interrompues, la patience, la douceur au milieu des persécutions, enfin toutes les vertus avaient banni du milieu d'entre eux tout sentiment terrestre.

» La Judée n'était pas seule le théâtre d'un changement si complet. Toutes les nations s'associent aux espérances de Sion, et s'y unissent pour participer à ses bénédictions. La parole de Dieu sort de Jérusalem et se répand sur toute la terre; les gentils forment des églises sur le modèle de la première Rome; Corinthe et Ephèse, noyées dans les délices et si célèbres par leurs excès, et une foule d'autres grandes villes, qui, depuis tant de siècles, courbées sous la tyrannie d'erreurs ou de coutumes

monstrueuses, enfantées par une superstition antique et sans bornes, virent aussi s'élever dans leur sein des hommes justes, pieux, humbles, doux, sincères, charitables et ennemis des plaisirs sensuels.

» Ces hommes d'une espèce nouvelle joignent au profond respect qu'ils vouent à Dieu dans leurs adorations, le plus ardent désir de faire à leur prochain tout le bien dont ils sont capables; une obéissance sans bornes à leurs supérieurs, lors même qu'ils sont injustes et violents; une fidélité à toute épreuve dans toutes leurs obligations, quelque douteuses et pénibles qu'elles puissent être; un amour constant envers leurs frères, fussent-ils même ingrats ou devenus leurs persécuteurs.

» On ne peut lire sans admiration ce que les apôtres ont écrit sur les vertus et les miracles de ces premiers chrétiens. En même temps qu'ils leur écrivent pour réformer quelques abus ou pour les consoler dans leurs peines, ils les appellent saints, ils leur donnent le nom de bienheureux et d'élus, les félicitent sur les œuvres de leur foi, sur les travaux de leur charité et la constance de leur espoir. Quand les apôtres rendent ce glorieux témoignage aux fidèles de leur temps, les accusera-t-on de se tromper sur ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux? soupçonnera-t-on qu'ils se soient exposés à passer pour des imposteurs, en publiant des faits dont la fausseté eût été aussitôt reconnue?

» Si de l'Orient nous passons à nos contrées méridionales, nous y verrons les mêmes lumières, les mêmes vertus briller et succéder aux mêmes ténèbres et aux mêmes vices; nous y verrons encore que la stabilité de nos lumières et de nos gouvernements fut un autre bienfait de l'Évangile. Toujours armés et sans cesse errants, nos pères lui dûrent enfin l'union sociale qui fait la félicité des peuples.

» En examinant toutes les parties de l'empire divin fondé par Jésus-Christ, on apercevra sans peine que le caractère propre et immuable de la religion chrétienne est de délivrer l'homme de ses erreurs, de l'affranchir de ses passions, de l'instruire, de le sanctifier, et de le fortifier tellement dans la vertu, qu'il ne puisse être ni troublé par les agitations du monde, ni séduit par ses illusions.

» Avant Jésus-Christ, les malheurs du genre humain semblaient en quelque sorte insulter à la Providence. La philosophie vantait son courage et sa constance; elle parlait avec ostentation de l'indépendance de l'âme, du mépris de la mort, et de sa fermeté dans les revers; vaines jactances! puisque jamais la philosophie n'a pu découvrir l'origine de nos maux, et en adoucir l'amertume.

» Comment les malheureux auraient-ils trouvé quelque consolation dans un système qui assujettissait tous ses partisans au joug inexorable du destin; qui ne leur présentait ni l'idée d'un châtement mérité pour l'endurer avec résignation, ni celle d'une épreuve méritoire qui eût pu soutenir leur constance; qui jamais

ne tempérerait la rigueur du présent par l'espoir de l'avenir ; qui jamais n'offrit à la douleur que des soulagemens plus cruels que la douleur même ?

» Un philosophe ancien a dit que la fermeté du juste , qui lutte contre l'infortune , est un spectacle digne de la Divinité ; apophthegme plus brillant que solide , et qui ne renferme aucun sens dans les principes de la philosophie profane. Car , si l'homme n'a pas péché , s'il est malheureux sans être coupable , s'il souffre sans cause et sans l'avoir mérité , si une grâce intérieure n'est pas le principe de sa force , si la justice n'est pas la mesure de ses peines , il est évident qu'alors ce juste lutte contre une nécessité aveugle ; que , dans un combat de cette espèce , il n'emploie que ses propres forces , et que , s'il est vainqueur , il ne doit sa victoire qu'à lui-même ; et qu'inviter l'Être suprême au spectacle de ce triomphe , ce serait vouloir le rendre témoin de son injustice , et lui montrer en quelque sorte que l'homme est supérieur à Dieu.

» L'Évangile seul nous a enseigné l'art sublime d'être heureux. Les souffrances , dont il présente la perspective au chrétien , sont pour lui autant de motifs de consolation. Que sont pour lui les afflictions ? La peine du péché , l'exécution d'une sentence infiniment juste , les salutaires amertumes que renferment les objets qui nous séduisent , qui nous portent à nous en éloigner et à revenir aux vrais biens , ne sont à ses yeux que des châtimens paternels , des tourmens imposés par la miséricorde , suivant l'expression d'un saint Père , des sacremens d'amour , une honorable participation aux fruits que nous procure la passion de Jésus-Christ , un titre de conformité avec ce divin modèle , enfin des épreuves passagères , à l'aide desquelles s'expient les fautes , se purifient les vertus , s'augmentent les mérites , se consume la sanctification , et qui doivent être couronnées par une gloire éclatante. Dites-moi , monsieur , la philosophie peut-elle jamais présenter à l'homme des motifs aussi puissans de patience et de courage dans les disgrâces ?

» Si à ces divines leçons vous ajoutez cette satisfaction intérieure que la religion repand dans les cœurs , et qui leur fait chérir leurs souffrances , vous avouerez nécessairement que Jésus-Christ est le grand et l'unique Consolateur de l'univers ; vous comprendrez alors pourquoi tant de chrétiens ont su trouver la paix , le calme et une douce satisfaction dans les douleurs , les opprobres et la mort ; pourquoi tant de martyrs appelaient eux-mêmes les supplices , déliaient la fureur de leurs tyrans , et fatiguaient la cruauté de leurs bourreaux , en se livrant aux tourmens qui les conduisaient à leur patrie bienheureuse.

» Cette intrépidité des héros chrétiens n'était ni une singularité extraordinaire , ni un enthousiasme passager ; c'était un sentiment permanent , général et profond , une disposition habituelle et raisonnée. C'était sans doute un grand prodige , mais il se renouvelait presque tous les jours parmi les premiers chrétiens.

Saint *Paul* s'écriait au nom de tous : « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Rien : ni l'affliction , ni les tourments , ni la pauvreté , ni le dénuement , ni la faim , ni les périls , ni la violence , puisque celui qui nous aime nous rend victorieux de tous ces maux ; ce ne sera ni la vie ni la mort , ni les anges ni les principautés , ni les choses présentes ni les futures ; aucun pouvoir , aucune créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

» Il est essentiel d'observer que , tant que le glaive des persécuteurs fut suspendu sur la tête des chrétiens , la religion eut toujours un aspect agréable et serein , et qu'elle sortit enfin du sein des tribulations plus radieuse et plus fervente. Lorsque la paix et le calme permirent aux mondains de s'introduire dans l'Église et d'y apporter avec eux tous leurs vices , elle se vit alors obligée aux plus grands efforts , pour s'élever au-dessus des eaux impures du siècle ; plusieurs de ses membres , pour se soustraire à la contagion qu'ils redoutaient , cherchèrent un asile et un préservatif dans la retraite. D'autres , jaloux d'une plus grande perfection , abandonnèrent le monde , et se réfugièrent dans la solitude. Les déserts se peuplèrent , les forêts devinrent des bourgs. Ceux qui désiraient ne vivre qu'avec leur Dieu , se virent réduits à les quitter encore , et à se retirer dans les solitudes les plus profondes ; la vie de saint *Jean-Baptiste* , qui fut l'admiration de la Judée , devint le modèle de celle que tant de pieux solitaires s'empressèrent d'imiter.

» On les voit consacrer les jours et les nuits à chanter les louanges du Seigneur , à briser leurs cœurs en sa présence par des prières continuelles , à l'écouter sans cesse dans la méditation des saintes Écritures , à resserrer avec plus de force les nœuds de la charité qui les réunit , et à travailler de leurs mains pour secourir les pauvres. Si , en se dérochant aux yeux des hommes , ils s'affranchissent des supplices et d'une mort violente , ce n'est que pour se livrer à une autre espèce de martyre , peut-être plus pénible en ce qu'il est plus long , plus douloureux , et qu'il n'a d'autre témoin que le Dieu pour qui ils l'endurent. On dirait que , supérieurs à la faiblesse de leur nature , ils semblent avoir laissé dans le monde tout ce qu'ils avaient d'humain , et que déjà ils vivent moins sur la terre que dans le Ciel.

» Cependant , quoique cachés dans le sein de Dieu , ces dignes solitaires ne perdent point de vue les intérêts de son Église ; au fond de leur retraite , ils sont instruits de ses biens et de ses maux ; ils voient les orages qui l'agitent ; ils tremblent sur les malheurs qui la menacent ; ils gémissent sur les scandales qui la déshonorent ; prosternés le jour et la nuit devant celui qui commande aux vents et pose des bornes à la mer , ils lui représentent avec douleur et confiance les dangers de leurs frères ; ils prient pour eux ; et , s'ils ne peuvent les sauver par leur ministère , ils les sauvent par leurs prières et leurs gémissements.

» Les dangers deviennent-ils plus pressants , ils sortent de leur

retraite pour s'opposer à ceux qui veulent altérer la foi ou corrompre la discipline. Les promesses des prévaricateurs ne peuvent ébranler leur désintéressement ; les menaces ne peuvent suspendre un instant leur courage. Quelles voluptés pourraient séduire ceux qui n'ambitionnent que les supplices ? Quels tourments pourraient épouvanter ceux qui ne vivent plus que pour le tombeau ? Qui pourrait effrayer ceux qui n'aspirent qu'à verser leur sang pour l'amour de celui qui le premier a répandu le sien pour eux ?

» Tels sont les effets qu'a produits la morale chrétienne, tels furent les fruits de l'Évangile. Le même esprit l'accompagnait partout, et partout on vit les mêmes résultats. Ces faits furent publics et notoires, hors de l'atteinte du doute ; tous les écrivains contemporains, témoins eux-mêmes, nous les rapportent, et jamais ils n'ont été démentis. L'un d'entre eux, *Justin*, homme d'un grand savoir, devenu chrétien après avoir été philosophe parmi les gentils, disait aux adversaires de la religion :

« Doctrine céleste ! tu ne formes ni poètes, ni philosophes, ni orateurs ; mais, de mortels que nous sommes, tu nous rends immortels ; de la terre que nous habitons, tu nous transportes dans le Ciel ; tu nous fais participer à la nature divine ; tu as ravi mon admiration, tu m'as fait abandonner mes anciennes erreurs, et embrasser la doctrine pure et sublime de l'Évangile. Venez à moi, apprenez ce que j'ai appris : j'étais ce que vous êtes maintenant, ne désespérez pas d'être un jour ce que je suis à présent. La doctrine évangélique se soutient par sa propre vertu. Elle est secrète, cette vertu, mais efficace, puisqu'elle purifie le cœur, réprime les affections sensuelles, nous rend à la lumière, et nous fait goûter la paix en éloignant de nous l'inquiétude et le désordre des passions. »

» Comment une morale si austère et si contraire aux inclinations naturelles peut-elle soumettre tant d'hommes corrompus ? La réponse est très-simple : par la foi. La religion fut démontrée par tant de preuves évidentes, qu'il devint impossible de douter de sa vérité ; ceux qui en étaient convaincus devaient nécessairement croire aussi à la morale qu'elle prêche, aux biens qu'elle promet et aux disgrâces dont elle nous menace. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Ne craignez point le monde, je l'ai vaincu. Et comment l'a-t-il vaincu ? Par la foi qu'il est venu nous enseigner.

» Saint *Jean* écrivait aux premiers chrétiens : Qui nous a donné la victoire pour triompher du monde ? Notre foi. La chose est bien évidente. Par quels moyens le monde nous a-t-il perdus ? Par les erreurs qui nous ont séduits, par les jouissances qui nous ont corrompus, par la crainte que ses menaces nous inspirent, et par le respect humain qui nous subjugue. De quelle manière la religion nous fait-elle triompher de tous ces obstacles

¹ Jean. xvi. 33.

et nous assure-t-elle la victoire ? Voyons-en les raisons et examinons-les en détail.

» Il est visible que le monde est rempli des erreurs les plus palpables et les plus grossières ; il adopte les maximes les plus fausses, et s'en sert pour établir des principes qui lui paraissent incontestables. Par exemple, l'ambitieux, qui estime la fortune au-dessus de tout, l'envisage comme l'objet le plus digne de ses désirs et la veut obtenir à tout prix. L'avare, qui fait son Dieu des richesses, s'imagine que son mérite est en proportion de ce qu'il possède, et croit que le soin d'augmenter ses biens est son affaire la plus importante. Le voluptueux, qui pense n'être sur la terre que pour se livrer aux plaisirs des sens, ne connaît point de jouissance plus grande que celle de satisfaire tous ses penchans. L'homme d'état, absorbé par la considération des intérêts publics, se persuade que la première des vertus est la prudence humaine, ou cette politique astucieuse que l'intérêt a fait naître et que l'amour-propre soutient. Tels sont les principes et les règles de conduite que suit le monde. Celui qui ne les adopte pas devient à ses yeux un homme faible ; on ne l'estime bon à rien ; et celui qui voudrait contredire ces maximes, semblerait appartenir à un monde différent.

» Quoique ces principes soient assez généralement reçus, quand on les examine, on n'y trouve ni raison, ni humanité, ni bonne foi. La religion nous en découvre la fausseté, puisqu'en établissant des principes meilleurs et plus sains, elle en tire des conséquences contraires. Quels sont ceux sur lesquels le monde établit ses maximes erronées ? Il les fonde sur l'amour-propre, sur les inclinations d'une nature dépravée, sur les passions du cœur. Il n'est pas étonnant que cette racine infecte produise des fruits dangereux et corrompus. Que peut-il résulter du mensonge, si ce n'est un nouveau mensonge ? La religion offre des idées bien différentes : ses maximes se fondent sur des principes plus purs, tels que le respect le plus profond et le plus inviolable fidélité à la loi de Dieu, l'amour du prochain, qui s'étend jusqu'à nos ennemis mêmes, l'abnégation du monde et de soi-même, le désintéressement, la fidélité, la droiture du cœur, la mortification des sens, la sanctification de son âme et le soin de son salut.

» La contrariété des maximes ou des règles de la vie est le résultat nécessaire de cette contrariété de principes. Aussi l'homme chrétien doit-il penser et agir d'une manière toute différente de celle du monde. C'est la première victoire que la religion a obtenue et obtient journellement en détrompant un grand nombre d'hommes mondains de la fausseté de leurs opinions, et en leur découvrant leurs illusions et les dangers qu'ils courent. Le monde s'en moque et regarde cette contrariété comme une folie ; le chrétien y voit la vraie sagesse ; il sait qu'à ne consulter même que la raison, tous les principes de l'Évangile sont utiles et justes.

» On observe que lorsque le feu des passions commence à s'amortir , lorsque la maturité de l'âge met l'homme à portée de mieux discerner le bien du mal et le vrai du faux , lorsqu'il considère les objets avec plus d'attention et de jugement , les maximes de l'Evangile , qui répugnaient à son cœur , commencent à lui paraître beaucoup mieux établies qu'il ne l'avait cru d'abord ; plus il en examine les motifs et les effets , plus elles lui paraissent respectables ; il s'étonne lui-même de son aveuglement ; ces premières lueurs le pénètrent chaque jour de plus en plus et parviennent à le détromper. Il en vient enfin à défendre avec un saint zèle ces mêmes vérités qu'il avait méprisées dans son aveuglement et sa précipitation.

» Ce triomphe honore la religion , qui en profite pour faire de nouvelles conquêtes et soumettre d'autres incrédules. Saint *Paul* , élevé dans le Judaïsme , et le persécuteur le plus ardent de l'Eglise , devenu tout-à-coup l'apôtre et le docteur des gentils , fut un argument puissant et sans réplique contre les Juifs. Son exemple seul les forçait à reconnaître la puissance et la force de la foi chrétienne.

» Si le monde aveugle l'esprit par ses erreurs , il pervertit aussi le cœur par ses fausses douceurs. Dans le premier cas , il agit par séduction ; dans le second , par ses attraits : Nous nommons les douceurs du monde , ce que saint *Jean* appelle la concupiscence des yeux et de la chair , et l'orgueil de la vie , c'est-à-dire tout ce qui peut plaire aux yeux , flatter les sens , exciter la curiosité , satisfaire l'amour-propre et augmenter les douceurs , les agréments et les délices de la vie.

» C'est à l'aide de ces armes que le monde a de tout temps su s'emparer du cœur des hommes. Si la raison suivait ses propres lumières , elle reconnaîtrait facilement que toutes ces jouissances sont frivoles , nulles en elles-mêmes et presque toujours trompeuses. Quoique la raison en soit bien convaincue , entraînée par une sorte d'ivresse , elle y trouve un attrait puissant qu'elle n'a pas le courage de surmonter. La raison se fait entendre , mais la séduction se fait sentir et subjugue le cœur avec plus d'empire.

» La religion seule peut triompher du monde ; ses moyens pour nous en détacher sont nombreux. L'esprit de pénitence qu'elle nous inspire nous arrache à ses séductions , parce qu'il nous rappelle sans cesse que nous sommes pécheurs. Le souvenir de nos péchés et des châtimens qu'ils méritent nous remplit d'une sainte haine contre nous-mêmes ; il nous fait perdre le goût de tout ce qui flatte nos sens , comme étant incompatible avec la douleur d'un pénitent.

» Elle nous inspire la plus haute idée des biens éternels ; c'est vers eux qu'elle porte tous nos désirs et toutes nos prétentions. Le cœur , tout occupé de la perspective du bonheur éternel qui fait l'objet de ses espérances , se détache peu à peu des biens passagers et devient insensible à la séduction de leurs attraits.

Quand je lève les yeux au Ciel, disait un saint, tout ce que je vois sur la terre me paraît insipide et digne de mépris. Bien d'autres l'avaient dit avant lui; plusieurs le disent aujourd'hui, parce que la religion distribuée aux uns et aux autres la même lumière et leur suggère les mêmes désirs.

» La religion est la source de nos consolations intérieures qui sont absolument étrangères à l'homme mondain. *L'homme charnel*, dit l'apôtre, *ne peut comprendre ce qui est de Dieu*, parce que les consolations spirituelles sont aussi supérieures à celles des sens que l'esprit l'est au corps. Le monde en rit; mais ni ses charmes, ni ses plaisirs n'offrent rien qui puisse égaler les saintes délices de l'âme, les satisfactions intérieures du cœur et les joies pures de la vertu. Celui qui parvient à les connaître et à les goûter, ne peut trouver que très-insipides tous les autres plaisirs.

» Il faut que le monde soit bien aveugle pour ne pas se dé tromper, et pour être insensible aux preuves que lui fournit de son erreur l'exemple des siècles et du nôtre même. On a toujours vu et l'on voit encore de nos jours un grand nombre de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état, abandonner les plaisirs qui éblouissent et séduisent leurs partisans. Combien de jeunes vierges, à qui le plaisir offrait une longue carrière de délices, s'en éloignent avec mépris! combien de riches du siècle, à qui la grandeur et l'opulence promettent toutes les jouissances de la vie, s'en dépouillent volontairement! Pourquoi renoncent-ils à des biens recherchés avec tant d'ardeur, précisément parce qu'ils sont un moyen de satisfaire à tous les désirs? pourquoi leur préfèrent-ils une pauvreté qui leur laisse à peine le nécessaire? pourquoi dédaignent-ils les honneurs et le luxe, auxquels l'orgueil attache un si grand prix? pourquoi préfèrent-ils l'obscurité d'une retraite, qui, aux yeux de l'ambition, paraît si austère et si triste?

» Comment parent-ils embrasser la vie pénitente du cloître, et les exercices pénibles de la mortification religieuse? qui put leur inspirer une résolution si étrange? où puisèrent-ils la force de la suivre? Dans la foi, qui les embrase et qui leur communique cette divine impulsion. C'est en vain que le monde leur présente ses décevantes illusions, ses charmes les plus séduisants et ses pièges couverts de fleurs; la foi fait disparaître tous ces enchantements et ces prestiges.

» Le monde emploie aussi ses persécutions pour intimider la vertu, et elle a besoin d'une force supérieure pour les soutenir. L'apôtre a raison, quand il dit que ceux qui veulent vivre saintement, en se conformant à l'esprit de Jésus-Christ, doivent se préparer à de rudes combats¹. En effet, l'homme qui veut abandonner le chemin aisé du vice, pour suivre le sentier difficile de la vertu, est à chaque instant en but à la raillerie, à la dérision et aux insultes. Mille considérations humaines tendent à

¹ 2 Timoth. iii. 12.

l'éloigner de la bonne voie. Tantôt un ami vous abandonne, ou vous l'indisposez parce que vous ne voulez pas l'aider dans ses coupables entreprises. Tantôt c'est une famille, peut-être même un village, une province entière qui murmurent contre l'assujettissement à une règle qui n'a d'autre but qu'une exacte justice et le maintien du bon ordre.

» C'est l'un des plus grands périls que le monde présente, et la cause la plus fréquente des désordres de la vie humaine. Il est difficile de lutter contre une si grande résistance, et l'homme faible succombe malgré lui, tout en gémissant contre l'esclavage qui le subjugue. Un sentiment naturel d'équité et de conscience le porte puissamment à se soustraire à cette tyrannie; mais le courage lui manque, et il oublie toutes ses résolutions au moment de les exécuter. Qui lui donnera la force de surmonter tant d'obstacles? La religion..... oui, la religion seule. La foi le prémunit contre toutes les attaques, toutes les tentatives; par elle seule le cœur le plus faible devient invincible. Il n'est aucune liaison qu'elle ne rompe, aucune société à laquelle elle ne renonce, aucune menace qu'elle ne méprise; elle se plait à sacrifier à Dieu et à son devoir ses espérances, ses intérêts et tous ses avantages temporels.

» Telles sont les dispositions d'un homme animé par l'esprit du christianisme et soutenu par la foi qu'il professe; c'est ainsi qu'il pense et qu'il agit. Il ne peut se conduire autrement, parce qu'étant chrétien, il ne reconnaît d'autre pouvoir que celui de Dieu; s'il en admet d'autres, il ne les regarde que comme subordonnés à celui du Tout-Puissant, auquel tout doit céder. Ce sentiment est évidemment juste et généreux, mais il n'est pas de pure spéculation, sans effet et sans conséquence dans l'histoire de la religion, puisqu'il n'y a rien de si ordinaire que de le voir mis en pratique, et que ses exemples s'en multiplient sans cesse.

» Combien de mépris et d'outrages, combien de sacrifices et de misères n'ont pas supportés les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, pour rester invariablement dans la voie du Seigneur, et être fidèles aux observances austères et pénibles que sa loi nous prescrit! Combien de disgrâces, de haines, d'animosités et de tourments n'ont-ils pas endurés avec courage! Combien de chastes vierges ont vu leur vertu triompher de tous les pièges! Juges intègres, qu'aucun effort n'a pu corrompre, serviteurs fidèles, qu'il n'a pas été possible de détourner du sentier de la vertu! Quelles douleurs n'endurèrent pas des milliers de martyrs! Rien ne les étonnait; ni la fureur de leurs tyrans, ni la cruauté des bourreaux, ni l'horreur des cachots, ni l'atrocité et la barbarie des supplices. Au milieu de tourments inouïs, ils souffraient avec patience et savaient mourir avec dignité.

» L'antiquité vante ses héros; mais, malgré les éloges que les païens leur prodiguèrent, malgré la vénération portée jusqu'à l'idolâtrie dont ils jouirent, jamais ils ne montrèrent une cons-

tance aussi héroïque. Qui pouvait inspirer aux généreux soldats de Jésus-Christ cette imperturbable fermeté, si ce n'est la foi qui dirigeait leur cœur? Les ennemis mêmes du christianisme, ceux qui les persécutaient avec le plus de fureur, ne pouvaient voir cette force surnaturelle sans s'en étonner, et combien d'entre eux, convertis à cette vue, aimèrent mieux devenir victimes que de rester bourreaux!

» Tels sont, monsieur, les effets qu'a produits la morale de Jésus-Christ. Et comment une religion qui nous présente une morale si sainte, qui nous inspire un courage si supérieur aux forces humaines, pourrait-elle ne pas provenir de Dieu? J'aurais sur ce sujet encore beaucoup de choses à vous dire; mais nous avons aujourd'hui un de nos confrères qui est au dernier moment de son agonie; on va lui faire la recommandation de l'âme, et je dois, avec nos autres frères, lui rendre ce dernier et triste service; je vous prie de me le permettre, et demain nous pourrons continuer cet entretien. » Il se retira, et je restai seul.

Je me trouvai abîmé dans un océan de pensées et de réflexions: jamais il ne me quittait sans me laisser dans le trouble et la confusion. Chaque jour j'étais plus convaincu de mon ignorance; chaque jour la solidité de ses discours augmentait mon étonnement; je n'avais plus de force pour lui résister. Je t'ai dit que je ne l'écoutais qu'avec méfiance, je savais que son état l'obligeait à avoir ou à montrer ses opinions; et, d'autre part, son éloquence, son zèle, son esprit actif et séduisant, animés par sa propre persuasion, me faisaient craindre que son enthousiasme entraînant ne donnât à ses discours un coloris capable de m'éblouir.

Dans cette appréhension, je repassais en moi-même, quand j'étais seul et hors de son active influence, tout ce qu'il m'avait dit; ne me contentant pas des petits résumés que je t'ai montrés, j'en fis de plus étendus, et je les jetais sur le papier à mesure que ma mémoire me les présentait; ce sont ceux que je t'envoie à présent. Il me semblait que les écrivant moi-même et les relisant ensuite dépouillés de toutes les grâces et de la chaleur que pouvait y mettre l'expression vive et animée du Père, je devais ne plus sentir que leur force intrinsèque et véritable, être mieux à portée de discerner ce qui pouvait n'être que des sophismes ou des illusions, et de prononcer sur leur solidité ou leur faiblesse.

En effet, je les lisais, je les repassais à diverses reprises dans le plus grand calme; mon attention s'isolait de tout ce qui n'était qu'accessoire; je m'appliquais à dépouiller ses raisonnements de toute espèce de prestige; j'examinais en particulier les faits et les raisons, pour juger de leur valeur avec plus d'impartialité. Te le dirais-je, Théodore? plus je considérais les faits, mieux ils me semblaient prouvés, certains et indubitables; plus je pesais ses raisons, plus elles me semblaient claires, démonstratives et évidentes.

Je m'occupai tout le reste du jour à contempler et à considérer le plan de la religion dans toutes ses parties, dont le Père m'avait

tant entretenu , et il me paraissait qu'il avait pleinement raison ; qu'il est tout à la fois grand , riche et magnifique ; qu'il naquit avec le monde ; qu'il a été suivi dans tous les temps ; que tous ses rapports s'enchaînent complètement ; qu'une idée si sublime et si grande ne pouvait être émanée que de Dieu ; qu'un édifice aussi immense et composé de matériaux aussi faibles n'a pu être élevé que par une main divine , qui se montre si visiblement qu'elle rend inexusable l'obstination de l'incrédule.

Que n'aurais-je pas donné alors pour avoir pu rassembler auprès de moi tous nos amis , et pour voir l'effet qu'auraient produit sur eux ces réflexions , qui leur sont aussi étrangères qu'elles l'avaient été pour moi ! J'aurais surtout désiré avoir à ma portée ces incrédules intrépides et fameux qui parlent avec tant de dédain d'une religion fondée sur des raisons d'un si grand poids ; j'aurais voulu voir ce qu'ils auraient eu à répondre à cet enchaînement de preuves fondamentales. J'aurais voulu savoir si , avec tout leur esprit , ils auraient pu découvrir quelque partie vicieuse et faible dans des raisonnements si élevés , si clairs , si sûrs et si bien étayés les uns par les autres. Tu sentiras , Théodore , que je commençais dès lors à soupçonner que le Père pouvait bien avoir raison , lorsqu'il me disait que les plus célèbres des incrédules ne connaissent pas la religion qu'ils attaquent , qu'ils n'en ont jamais examiné les fondemens , et qu'ils ne se sont jamais arrêtés qu'aux accessoires que l'ignorance a pu y réunir , ou aux abus que la superstition a fait naître.

Son assertion ne me paraissait que trop vraisemblable , et j'en trouvais la preuve dans leur conduite même. Plus j'y réfléchis , plus je vois qu'ils ne s'attachent qu'à des détails peu essentiels , pour rendre la religion ridicule , et qu'ils n'en attaquent jamais le tronc ni l'essence. Je voudrais que , renonçant un moment à leurs ironies et à leurs sarcasmes , ils me répondissent sérieusement s'ils croient possible que , sans mission divine et sans miracle , *Moïse* eût pu tirer les Hébreux de l'Égypte ; qu'ils m'expliquassent par quel art il put tromper les Hébreux eux-mêmes ; comment il parvint à leur faire chanter le cantique par lequel ils rendaient grâces à Dieu du miracle opéré pour le passage de la mer Rouge ; et comment , pour célébrer ce prodige , il eût pu dès lors , s'il eût été fabuleux , instituer une fête que leurs descendants célèbrent encore de nos jours.

Qu'ils m'expliquent comment *Moïse* aurait osé publier de son vivant des livres dans lesquels il expose la création du monde et les faits qui suivirent , s'ils n'eussent pas été conformes aux traditions qu'ils connaissaient tous ; comment il y aurait inséré tant de miracles qu'il avance avoir faits en présence des Juifs ses contemporains , qu'il cite comme témoins , pour les faire passer à la postérité ; et comment , s'ils eussent été faux , ceux mêmes à qui il distribuait ses livres , ne les auraient pas démentis.

Par quelle magie aurait-il pu abuser tant de milliers d'hommes , qui , au moment où ils reçurent ces livres , les respectèrent

comme des livres divins, comme le canon sacré de leur religion, et les transmirent comme tels à leurs descendants, qui les respectent encore aujourd'hui, ainsi que l'avaient fait leurs aïeux ?

Comment les livres du Nouveau Testament, écrits par tant d'auteurs contemporains, tous conformes dans les faits essentiels, tous témoins oculaires ou instruments eux-mêmes des événements qu'ils rapportent, pourraient-ils n'être pas véritables ? et s'ils ne le sont pas, comment n'auraient-ils pas été démentis, ou par les Juifs, ou par les gentils, ou par les hérétiques ?

Comment les miracles de Jésus-Christ n'ont-ils jamais été contredits ? Pourquoi les gentils, n'osant les nier, se contentèrent-ils de leur opposer les prétendus prodiges d'*Apollonius* ? Comment et pourquoi les Juifs n'osèrent-ils jamais nier des faits publics, connus de tous, et eurent-ils besoin de recourir au futile expédient de les attribuer à la magie et à la prononciation du mot *Jéhovah* ?

Si les miracles sont certains, comment la religion où ils se sont opérés, ne serait-elle pas divine ; et s'ils ne sont pas certains, comment douze pauvres pêcheurs auraient-ils pu isolément établir et répandre une morale si austère ? Cette supposition serait plus incompréhensible que tout le reste.

Ceux qui cherchent à détruire la religion, auraient dû s'occuper à combattre ces points principaux, et une foule d'autres aussi essentiels. Ils devaient attaquer ses fondements, détruire des raisons qui semblent invincibles, et qui, en effet, ont converti tant de peuples et tant de nations. A quoi bon ne s'attacher qu'aux branches sans toucher au tronc, ainsi que le font nos plus célèbres philosophes ? J'en concluais que le Père avait bien raison, lorsqu'il disait que, dès que la vérité de la religion est prouvée et que l'on ne détruit pas ses fondements, il importe peu que les incrédules multiplient des objections auxquelles il est impossible de répondre. Elles ne détruisent point la vérité, et servent seulement à prouver que les bornes de l'esprit humain sont si étroites, que, ne pouvant embrasser entièrement les vérités les mieux prouvées et les plus palpables, il reste toujours plongé dans d'épaisses ténèbres.

Je commençai donc à m'apercevoir que ces grands génies, que j'avais crus si sages, pouvaient être bien plus frivoles que je ne l'imaginai, et que ces ecclésiastiques, que j'envisageais comme si simples et si ignorants, en savaient plus que je ne pensais ; je commençai à me défier de mes propres opinions. Tantôt je désirais de fixer mes idées, parce que j'étais inquiet et que cette anxiété me tourmentait ; quelquefois il me semblait que le parti le plus sûr était de me jeter dans les bras de la religion. Tantôt une multitude de considérations m'arrêtaient ; la honte d'avouer à un pauvre ecclésiastique qu'un homme tel que moi avait jusqu'à présent vécu dans l'erreur et n'avait été éclairé que par lui ; la crainte de me voir l'objet de tes risées et de celles de mes autres amis, d'être regardé par toi et par eux

comme un esprit faible séduit par un fanatique ; ma répugnance à renoncer à la vie agréable que je menais , la difficulté d'abandonner mes goûts , de sacrifier mes passions et de me livrer à une vie dont il me paraissait impossible de soutenir l'austérité ; tous ces motifs se présentaient en détail à mon esprit , et j'envi-sageais chacun d'eux comme une montagne escarpée qu'il m'était impossible de franchir. D'après cela , je cherchais à combattre ce que je regardais comme une faiblesse , à retrouver des forces et à me préparer à la résistance.

Je passai la nuit fort inquiet et je dormis peu ; je ne pouvais moi-même me comprendre. Il m'échappait des exclamations qui jamais n'étaient sorties de ma bouche. Je me surpris quelquefois à m'écrier : ô Dieu ! s'il est vrai que tu existes ; s'il est vrai , Jésus-Christ , que tu sois Dieu , dissipe mon aveuglement et fais cesser l'irrésolution de mon cœur ; ce fut dans cette agitation que je passai toute la nuit , attendant le jour avec impatience.

LETTRE QUINZIÈME.

Le philosophe à Théodore.

LE Père entra dans ma chambre à l'heure ordinaire. Sans autre préambule , il continua ainsi :

« Nous nous entretenmes hier de la morale chrétienne ; il me restait à vous dire , monsieur , que cette morale , si pure et si sainte , si conforme à la raison , si utile et si proportionnée à la faiblesse de l'homme corrompu , repose sur de grands fondements , sur les promesses magnifiques par lesquelles elle nous excite à la vertu , et sur les châtimens terribles qu'elle réserve au vice. La religion nous suit au-delà du tombeau , et c'est alors que nous ressentons l'effet de ses promesses.

» Notre imagination ne peut concevoir les biens immortels qu'elle nous réserve. Après nous avoir rendus sur la terre enfans de Dieu , frères et cohéritiers de Jésus-Christ , elle nous prépare dans le Ciel une société éternelle de bonheur avec le Père et le Fils , par l'union du Saint-Esprit. Nos âmes seront pénétrées de l'ineffable lumière d'une souveraine intelligence ; nos cœurs , éternellement heureux par la vue et la possession d'un bien infini , auront la certitude d'être pendant l'éternité abreuvés d'un torrent de délices , d'être éternellement heureux , et de jouir d'un bonheur si

grand et si immense, que ni les sens ni la pensée ne peuvent les concevoir sur la terre.

» Le corps même, ce fantôme caduc et passager, participera à la gloire et à la félicité de l'âme. Compagnon de ses travaux, instrument de ses mérites et de ses bonnes œuvres, il ne demeurera pas toujours enseveli dans la poussière; une résurrection glorieuse lui assurera la récompense qu'il aura méritée; tel est le prix que la foi promet à nos espérances.

» Instruit de ces vérités, le chrétien supporte avec patience les maux de la vie. Il sait que l'instant qui passe, l'approche sans cesse du but; que le moment de rendre compte de ses actions ne peut tarder; qu'il arrivera enfin, ce moment terrible, où la voix du Tout-Puissant appellera tous les morts à la vie; alors la terre, la mer et les abîmes rendront tout ce qu'ils ont conservé dans leur sein. Notre faible raison se confond, mais qu'elle cesse de résister à celui qui nous a promis ce prodige. L'univers est dans sa main, et celui qui a su nous tirer du néant saura bien nous trouver, quelque cachés que nous puissions être, parmi ses autres créatures.

» Les corps ressuscités et immortels s'élanceront de leurs tombeaux pour comparaitre devant Jésus-Christ; mais bien différents de ce qu'ils étaient. Ce ne seront plus ces corps soumis à l'empire du péché et tyrannisant l'âme par leur corruption; ils ne seront plus un séjour d'argile, où la raison ne pouvait chasser ses indomptables ennemis. La main qui les créa leur donnera une nouvelle essence; elle en fera des vases de gloire, des temples augustes et glorieux, où tout sera en paix, parce que tout sera dans l'ordre. Alors, comme les mystères de Dieu seront consommés, que le nombre des élus sera rempli et l'empire du péché détruit, Jésus-Christ détruira la mort qui est son dernier ennemi.

» Après cette grande et dernière victoire, nous serons tous comme des esprits célestes; nous nous unirons tous pour chanter des cantiques d'amour et de reconnaissance à la gloire de notre Libérateur; nous serons associés à son royaume; l'humble sera élevé au-dessus de l'orgueilleux qui le domina sur la terre; le malheureux qui souffrit avec patience sera placé au-dessus de l'homme puissant qui l'opprima; et alors commencera l'empire sublime et éternel de la vertu.

» Mais si la religion fournit aux bons de si douces espérances, combien ne sont pas terribles les châtimens éternels dont elle menace l'impie et le pécheur qui ne meurent pas dans les bras de la pénitence! Nous en avons parlé l'autre jour; aujourd'hui j'ajouterai que ces châtimens, tout affreux qu'ils sont, ne nous rendent la religion que plus précieuse et plus respectable; le dogme des peines réservées aux crimes, dans la vie future, est étroitement lié à ceux de la justice et de la sainteté de Dieu, à ceux de l'immortalité de l'âme et de la distinction du bien et du mal, aux notions que nous avons de la vertu et du vice, enfin à la nécessité d'une religion.

» Ce dogme est en même temps un point de doctrine indispensable pour servir de contre-poids aux passions , de barrière à tous les vices , d'appui à la vertu , de supplément à l'imperfection des lois humaines , de frein aux puissants de la terre , de consolation aux malheureux ; il est si conforme à la raison , qu'il devient la base indispensable de toute morale , de tout ordre et de toute société , à tel point que le paganisme l'aperçut au sein même des ténèbres qui l'environnaient. La théologie grossière de ces temps d'ignorance le défigura , il est vrai , par des fables absurdes ; et les nuages épais , dont les philosophes cherchèrent depuis à l'envelopper , altérèrent de telle manière cette vérité importante , qu'ils la rendirent aussi déshonorante pour Dieu que peu utile aux hommes. Mais ce fut l'erreur des passions ; et le sentiment de l'existence de ce dogme fut dans le principe un instinct du cœur , suggéré par l'idée de sa nécessité.

» C'est dans l'Évangile que ce dogme a recouvré son évidence , sa dignité et son énergie ; c'est dans l'Évangile , qu'après nous avoir intimé ses lois et leur avoir donné sa sanction divine , Dieu nous avertit que ce code dicté par lui-même sera la règle invariable de ses jugements , et que les peines seront proportionnées au nombre et à l'énormité des crimes. Il nous apprend qu'il sera pendant notre vie toujours miséricordieux et prêt à recevoir dans ses bras celui qui implorera sa clémence ; mais qu'une fois entré dans l'abîme infini de l'éternité , l'homme ne sera plus pardonné , parce que , dans cette vie nouvelle et malheureuse , la pénitence a cessé d'être salutaire , et que le repentir du crime n'est plus que la rage de l'amour-propre réduit au désespoir et à la fureur.

» Nous y trouvons la peinture formidable de ce jour effrayant , où Dieu , à la face de l'univers , justifiera sa providence , en découvrant les ressorts cachés de son gouvernement , la sublimité de ses conseils , la sainteté de ses lois , et dévoilera la justice qui condamne aux châtimens éternels ceux qui n'ont pas daigné profiter de sa miséricorde.

» Je sais bien que l'orgueil humain ne peut supporter cette idée , et que , dans sa frayeur , il répète sans cesse : Quoi ! pour un moment de faiblesse , une éternité de tourmens ! Mais ni ses murmures injustes ni ses doutes insensés ne pourront changer les dispositions divines et les destinées des hommes. Je vous l'ai dit , monsieur , notre faible raison est incapable de prononcer sur la justice de Dieu ; et pour lui imposer silence , il suffit de lui montrer que Dieu l'a dit. Considérez aussi que les lois humaines ne sont pas injustes , lorsqu'elles punissent la faute d'un moment par la perte irréparable de la vie ; si notre raison parvient à reconnaître la nécessité de cette rigueur , comment oserions-nous blâmer Dieu , lorsqu'après avoir menacé les impénitents de sa vengeance éternelle , il les voit de son trône se jouer de ses menaces ?

» Qu'il nous suffise de savoir , pour notre tranquillité , que , sous l'empire d'un Dieu dont la miséricorde est infinie , personne

ne souffrira une destinée aussi affreuse , sans que ce ne soit par sa faute , et sans que le coupable n'y ait contraint sa justice. Comment est-il possible d'imaginer , dit *Bossuet* , que Dieu n'ait pas une justice , quand la nôtre émane de la sienne ? Mais celle de Dieu doit être souveraine , c'est-à-dire inévitable , divine , et par conséquent infinie ; étant infinie , elle doit être conforme à sa nature , et ses châtimens doivent être infinis. Que les méchants méditent bien cette vérité , et qu'ils soient persuadés qu'ils ne peuvent trouver de sûreté contre la colère éternelle qui les menace !

» Pour mieux sentir le prix , la grandeur et la nécessité de la religion , transportons-nous en pensée au dernier moment de notre vie. Quelles consolations peut trouver un moribond dans la stérile philosophie de l'incrédulité ? que lui présentera-t-elle pour calmer ses terreurs et fortifier ses espérances ? Sera-ce l'abîme effrayant et incertain du néant ? Mais quel est l'homme que ses passions n'aient pas abruti , qui envisagera sans effroi un destin si affreux ? Est-il possible que la nature ne répugne pas à l'idée de sa destruction ? Quel est l'incrédule assez imbu de cette désastreuse persuasion , pour se reposer tranquillement sur une espérance si pénible et si avilissante ?

» Aussi n'en trouve-t-on aucun qui , dans cette sécurité , soit vraiment tranquille. Aux approches de la mort on les voit généralement se démentir , faire réparation à la religion de leurs mépris , et chercher dans la miséricorde de Dieu la consolation qu'ils ne peuvent trouver dans leurs anciens principes. Si quelques-uns d'entre eux portent plus loin la fureur de l'impiété , c'est le dernier effort de l'orgueil , un malheureux artifice de leur rage , qui cherche à cacher le trouble qui les dévore , sous le masque de la fermeté ; Dieu peut-être les a rejetés de lui et les abandonne , parce qu'ils ont perdu , avec l'espoir du pardon , jusqu'au courage du repentir. Si quelques mourants paraissent moins agités , c'est l'effet d'une indifférence fondée sur la plus stupide ignorance.

» Combien est différent le sort de celui que la religion a soutenu jusqu'à la fin , par sa lumière et par sa force ! Le chrétien envisage la mort , non comme l'effet du hasard ou d'une aveugle nécessité de la nature , mais comme une conséquence juste , indispensable et sainte de la sentence prononcée contre le pécheur , qui s'exécute au moment marqué par la Providence. Le moribond s'unit à la justice divine ; il coopère avec elle par sa soumission ; il obéit , s'humilie et adore ; il rend grâces , ou au moins il se résigne ; il se maintient en paix , et élève son cœur à Dieu , en implorant sa miséricorde , et s'abandonnant à l'espérance.

» Le chrétien sait que sa vie n'est qu'un long sacrifice , qui commence au moment où il s'offre à Dieu dans le Baptême , et qui doit se consommer par la mort ; il sait que , pendant sa vie et en mourant , il doit être tout à son Seigneur ; que cet état d'humiliation est particulièrement le sien , puisqu'il va quitter la

vie pour lui ohéir , pour imiter sa mort , et pour la représenter ; il sait que la mort est un sommeil , et qu'il va se réveiller dans le sein d'un Père.

» Ah ! monsieur , si les hommes songeaient plus souvent à ces derniers moments , où les passions se taisent , où la vérité succède à l'illusion , ils se fieraient moins à cette philosophie trompeuse , semblable à une toile d'araignée , que le premier souffle de l'appréhension dissipe et fait disparaître en un instant ; mais malheureusement , dans le temps de la santé et de la force , lorsque l'amour-propre repousse loin de lui l'idée de la mort , les passions subjuguent le cœur et éloignent la réflexion. La religion se glorifie de ce que la plus grande partie de ceux qui l'attaquent , sont corrompus et dérégés dans leurs mœurs ; tandis que ceux qui vivent sans amours illicites , sans habitudes vicieuses , n'éprouvent aucune difficulté à s'unir au joug de la foi , la respectent , la professent , et admettent ce qu'elle leur présente , comme devant être cru et comme conforme à la raison.

» Quels sont ceux qui désirent de secouer le joug de la foi , et qui font leurs efforts pour y parvenir ? Ceux dont les passions sont ardentes , dans qui les sens ont étouffé la voix du cœur , et qui se sont livrés à tous les désordres. C'est donc une gloire pour la religion , de n'avoir pour adversaires que des hommes corrompus , esclaves de la chair , ou idolâtres de leur fortune ; nous voyons en cela un témoignage évident de sa sainteté , de son équité inviolable et de son inflexible droiture. Si elle pouvait se relâcher de la sévérité qu'elle prescrit , si elle pouvait composer avec le vice , et donner quelque indulgence à ses désirs impurs , à ses idées ambitieuses et à ses injustices , ils ne lui feraient pas la guerre avec tant d'acharnement ; ils la laisseraient régner en paix sur la terre , et ne lui voueraient pas une haine si furieuse.

» La plus grande partie des incrédules disent qu'ils ne s'élèvent point contre la morale de l'Évangile , dont ils reconnaissent la sainteté , mais contre ses mystères qu'ils n'entendent pas , et qui bouleversent toutes les conceptions humaines : c'est un pur artifice ; et s'ils étaient sincères , ils avoueraient que ces mystères ne les contrariaient point , et qu'ils ne les combattent que parce qu'ils leur servent de prétextes pour détruire la morale qu'ils supposent et qu'ils fortifient , parce qu'ils voudraient éteindre cette clarté austère , qui les empêche de jouir tranquillement de leurs plaisirs. La foi des mystères ne leur coûterait rien , s'ils pouvaient la concilier avec l'iniquité de leurs cœurs ; mais comment allier la lumière avec les ténèbres ? Quand il n'y aurait d'autre preuve contre l'incrédulité que celle de la voir ne pas s'opposer aux désordres de la vie , on devrait en conclure qu'elle ne peut servir à rien. Ce motif seul suffirait pour la condamner.

» Supposons que , dans un royaume quelconque , il y eût des hommes qui cherchassent à décrier le gouvernement de leur souverain , qui méprisassent ses ordres , qui parlassent de sa personne

sans respect, qui osassent avancer que c'est une sottise et une faiblesse d'esprit que de lui obéir, que le zèle qu'on met à le servir est ridicule, et enfin qui répandissent des impressions injurieuses à sa majesté et capables de bouleverser son gouvernement; je vous le demande, monsieur, laisserait-on ces hommes tranquilles? au moins ne les ferait-on pas enfermer? Devra-t-on donc tolérer des hommes audacieux et sacrilèges qui, dans le sein du christianisme même, profanent par leur impiété et leurs insultes les choses les plus saintes, et cherchent à avilir le service du Dieu puissant que nous adorons? Vous paraîtrait-il juste qu'on souffrit des hommes qui ne font aucun cas de sa lumière et de son culte, qui traitent de superstitions les témoignages de notre adoration, qui cherchent à lui enlever ses plus fidèles serviteurs, à les éloigner de ses autels; qui se moquent enfin de leurs saints exercices, dans lesquels ils ne prétendent voir que de l'hypocrisie ou une ignorante simplicité?

» Ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux qui ne tombent pas dans de si grands excès disent ordinairement, en parlant de ces hommes, qu'excepté sur ce point ils sont dans tout le reste honnêtes et hommes de bien; langage absurde et qui discrédite beaucoup le titre d'homme de bien. Comment peut être honnête celui qui manque à son obligation la plus essentielle, celle de reconnaître son Créateur, de l'adorer et de lui obéir? Comment peut être homme de bien, celui qui professe des principes qui tendent à détruire toute confiance parmi les hommes; celui qui ne connaît aucun frein qui l'empêche de se livrer à tout ce qui peut servir ses intérêts et ses plaisirs; enfin, celui qui vit sans foi et sans loi? Qu'il se trouve dans des épreuves difficiles, et l'on verra bientôt ce qu'il est, et jusqu'à quel point il est un homme honnête.

» Proposez à cet incrédule les vérités de la foi, c'est-à-dire des révélations fondées sur la tradition la plus ancienne et la plus constante, confirmées par une multitude de miracles notoires, consacrées par le sang d'un grand nombre de martyrs, fortifiées par la soumission des hommes les plus savants dans tous les siècles et par la croyance des nations entières; cela ne lui fera aucun effet. Mais proposez-lui les idées subtiles et délirantes d'un philosophe nouveau, qui règle le monde à sa fantaisie, qui disserte sur l'ordre et la nature des êtres avec autant d'assurance, de certitude, que s'il en était le créateur; alors cet homme si incrédule admire ces conceptions, les adopte sans le moindre doute, les soutient avec obstination et les défend jusqu'au délire. Saint *Paul* a très-bien dit¹ : « Dieu abandonne à leur sens réprouvé les hommes qui se perdent dans leurs opinions frivoles et chimériques; et ceux qui se regardent comme des sages, sont des insensés.

» Je voudrais aussi demander à ces docteurs d'irréligion ce qu'ils prétendent : veulent-ils bannir la superstition, retrancher

¹ Rom. i. 28.

les abus? Nous le désirons tous, et l'Eglise le désire plus que personne. Mais pour arracher l'ivraie, faut-il en même temps arracher le bon grain? La morale de l'Evangile n'est-elle pas sainte; n'est-elle pas propre à rendre les hommes justes et heureux? Pourquoi donc la discréditer? Et lors même qu'il serait possible de la bannir de l'univers, qu'en résulterait-il? Peut-on trouver un moyen meilleur et plus puissant pour servir de frein aux hommes, et de guide aux peuples?

» Que deviendrait un état où il n'y aurait ni religion qui retienne, ni morale qui réprime? Comment existerait une société, dans laquelle chacun se permettrait tout ce qu'il pourrait soustraire à la vigilance des lois humaines, et n'aurait d'autres règles que celles de son intérêt? Et comme ordinairement les intérêts des uns sont en opposition avec ceux des autres, qu'en résulterait-il? Des dissensions continuelles, un pillage universel; le pauvre dépouillerait le riche; l'oisif, celui qui travaille, et personne ne pourrait être à l'abri d'une mort violente ou d'un assassinat. On ne verrait plus qu'une confusion universelle, que crimes et que troubles; tel serait le résultat général que les incrédules obtiendraient dans le monde entier, s'ils parvenaient à discréditer la religion.

» Mais ces conséquences ne les arrêtent point, ils ne les envisagent pas; ce qui leur importe, c'est de se soustraire à une loi qui gêne leurs passions, et de se faire illusion à eux-mêmes. Le ton du jour, soit dans les conversations, soit dans les écrits, est de tourner nos dogmes en ridicule, de s'en moquer, et d'amuser les auditeurs ou les lecteurs. La dérision est substituée au raisonnement; les plaisanteries et l'ironie sont les objections à la mode. Cette marche est aisée et en même temps très-adroite; rien ne produit plus d'effet sur les ignorants, qui n'apprécient point la futilité de leurs raisonnements, qu'un sarcasme lancé avec grâce et assaisonné du sel de l'indécence: mais l'homme instruit entend autrement les propos de ces nouveaux docteurs; et quand il les voit bien contents d'avoir combattu la religion à leur manière, c'est-à-dire de s'être moqués de quelques dévotions populaires qu'ils traitent d'abus et de superstitions, il sourit de pitié ou s'indigne de leur méchanceté.

» L'homme instruit sait que notre religion ne consiste pas dans ces dévotions particulières, et qu'il n'est pas surprenant que la simplicité du peuple y ait introduit quelques superstitions, par une erreur qui provient de son ignorance; mais l'Eglise les condamne et charge ses ministres d'éclairer les gens trop peu instruits. Souvent elles ne doivent l'existence qu'à l'excès d'un zèle qui part d'un bon principe; l'Eglise nous apprend alors qu'on ne doit pas toujours condamner ce que suggère un zèle quelquefois exagéré; qu'il y a des fondations pieuses, que l'intention des fidèles a instituées en l'honneur de Dieu et des saints, et qu'on doit encourager. Il peut y avoir des institutions peut-être moins utiles, mais qui ne contrarient point l'esprit de la religion. On les

tolère , parce qu'elles ne sont point dangereuses , et pour ne pas ralentir le zèle ; mais on ne les regarda jamais comme le fondement de notre croyance et de notre culte , c'est à quoi ces philosophes devraient réfléchir. S'ils ne le savent pas , ils donnent une grande preuve de leur ignorance ; et s'ils le savent , c'est le comble de la méchanceté , que de vouloir attaquer la religion sur des accessoires qui n'en forment point le principal.

» S'ils veulent être de bonne foi , qu'ils se dépouillent de toute prévention , et qu'ils examinent la religion dans ses bases et dans son essence. Alors ils ne pourront s'empêcher d'admirer combien elle est sublime , et ils reconnaîtront qu'elle peut satisfaire les esprits les plus éclairés et les plus profonds , tels qu'étaient les Pères de l'Eglise. Malgré eux , ils seront forcés d'y voir un caractère divin qui les étonnera. Mais , je vous le répète , ce n'est pas ce qu'ils veulent ; et que font-ils ? Ils attaquent ce que personne ne songe à défendre , des points qui ne sont d'aucune conséquence , et dans lesquels la religion n'est pas essentiellement intéressée ; une cérémonie , une coutume qui les choque , et qui n'est due qu'à la simplicité de ceux qui l'ont introduite ; c'est sur des objets de ce genre , qu'ils dirigent leurs grandes attaques et contre lesquels ils font de grands frais d'éloquence. Ils prouvent bien que la religion est au-dessus de leurs attaques , puisqu'ils ne la combattent que de loin et par de frivoles objections.

» Si jamais le nom de philosophie , aujourd'hui si avili , venait à recouvrer sa vraie signification , et que le titre de philosophe ne se donnât plus à l'avenir qu'à celui qui aime la vérité et la recherche de bonne foi , on apprendrait avec bien de l'étonnement que , dans notre siècle , la philosophie a été l'ennemie de la religion , et qu'il fallait être incrédule et blasphémateur pour obtenir le nom de philosophe ,

» Une autre vérité nous frappe également ; parmi toutes les espèces de personnes dont se compose la société humaine , celles qui suivent les lois de l'Évangile sont les plus heureuses , les plus tranquilles , les plus sûres et les plus invariables dans leurs principes d'honneur et de probité ; celles qui remplissent le mieux les obligations de leur état et qui compatissent avec le plus de fruit aux besoins des pauvres. De cette expérience résulte une vérité qui doit être chère à quiconque aime la vertu et à tous ceux qui veulent être de vrais philosophes ; c'est que , puisque l'Évangile est capable de produire ces vertus , un cœur honnête ne peut chercher à calomnier sa doctrine , et que le comble de la perversité est de désirer que les hommes cessent d'être chrétiens , puisque le premier vœu de la probité est que tous soient bons et heureux.

» Il est donc évident que , dans toutes les hypothèses , les détracteurs du christianisme sont dangereux et coupables. S'il était possible de prouver qu'il n'existe aucune religion révélée , il faudrait encore respecter l'Évangile , comme le meilleur livre que les hommes possèdent ; et ceux qui prétendent le censurer ,

doivent être regardés comme des insensés, des furieux, qui s'offusquent de tout ce qui porte le caractère de raison et de justice, et dont la profonde corruption pâlit à la vue de la morale sage, mais sévère, qu'il nous enseigne.

» Le plus haut point de perfection où pourrait s'élever le meilleur système de félicité publique serait, que, guidée par ses principes, la partie riche et puissante de la société fût comme obligée par son propre intérêt à secourir et à rendre heureuse la partie souffrante et malheureuse de cette même société, et qu'en même temps cette dernière classe trouvât dans ce système un point d'appui et une sécurité si indépendante, qu'elle pût être heureuse, même au sein de l'oppression et jusque sous le joug de la tyrannie.

» C'est le but que n'ont jamais atteint et que n'atteindront jamais les législations humaines, et c'est ce qu'a fait l'Évangile. Tel est le sublime caractère qui le distingue de tous les systèmes de politique et de morale qui ont paru depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours. L'Évangile est le livre qui a offert au genre humain le plan le plus vaste, le plus riche et le plus propre à produire le repos de l'univers, le bonheur des hommes et l'accord des empires.

» De quel œil envisagera-t-on le frénétique qui, non content de courir à sa perte, forme le projet insensé d'ôter cette consolation à nos cœurs ? C'est un tort que l'on ne peut pardonner à la philosophie de notre siècle ; sa conduite est absolument incompatible avec le caractère d'un honnête homme ; et si l'indignation publique de quelques nations n'a pas encore banni des sociétés honorables tous les philosophes malfaisants, c'est que, dans l'extrême confusion où nous ont jetés les divers systèmes d'impiété, en obscurcissant les principes de la saine morale, ils ont défigurés toutes les vertus, et ont tellement étendu leurs limites, qu'il est presque impossible de reconnaître le point où s'éteint la probité et où commence l'iniquité.

» Les personnes qui n'ont aucune idée de l'Évangile, et qui lisent *Voltaire* et les autres philosophes de nos jours, en voyant l'acharnement qu'ils mettent à attaquer la doctrine chrétienne, s'imagineront que l'Évangile est le livre le plus pervers et le plus perniciosus qui ait jamais paru dans le monde, et que ces hommes bienfaisants n'ont d'autre but, en cherchant à le décrier avec tant d'ardeur, qu'un pur amour de l'humanité, et ne travaillent qu'à détruire des maximes qui pourraient produire le malheur ou la ruine totale de l'univers. Telle est la conséquence que l'on pourrait tirer de leur animosité et de leurs emportements. Mais l'évidence même de son authenticité ne serait-elle point par hasard la cause de leurs atrabilaires invectives ? La certitude de son utilité ne serait-elle point la source de ces déclamations aussi absurdes qu'indécentes ? Ne pourrait-on point ajouter aux preuves innombrables de la divinité de notre religion, et le peu de modération de ceux qui la combattent, et l'impossibilité

d'être homme de bien, que l'on reconnaît dans ceux qui la censurent et qui l'abhorrent ?

» En effet, monsieur, celui qui serait incrédule de bonne foi, et parce qu'il n'est pas persuadé, serait plus tranquille et supporterait la croyance des autres avec plus d'indulgence. Une persuasion sincère n'est jamais passionnée. Quiconque insulte celui qu'il ne peut persuader à d'autres intérêts que ceux de la raison. Il faut avoir le cœur bien méchant, pour se plaisir à troubler, sans aucun intérêt, le repos de ceux qui vivent en paix et dans une douce tranquillité. Ainsi le philosophe, qui prêche avec tant de fracas ce qu'il appelle la vérité, donne à entendre qu'il n'est pas lui-même intimement persuadé, qu'il n'aspire qu'à éviter la honte d'abandonner toute vertu, et qu'il veut avengler les autres, pour qu'ils ne puissent plus apercevoir la pauvreté et la turpitude de son cœur.

» L'incrédulité cherche donc en vain à nous dépouiller de notre foi ; les vrais amis des hommes tiendront toujours à la conservation de l'Évangile. Ce livre est tel que, s'il était possible qu'un homme sincère eût le malheur de ne pouvoir le croire, il lui resterait l'espérance d'avoir pu se tromper, et que quelque jour il pourra mieux en juger ; mais il admirerait toujours sa doctrine et ne pourrait s'empêcher de l'aimer. La doctrine qui trouve le chemin du cœur, sait aussi résister à toutes les erreurs de l'esprit.

» Si la doctrine de l'Évangile était fautive, ce serait la première fois, depuis l'origine du monde, que la vérité eût été d'accord avec l'intérêt et les passions pour détruire les préceptes qui les gênent ; et ce concert serait aussi nouveau qu'inexplicable, puisque le vice et la vertu ne peuvent jamais se trouver en harmonie. Il serait impossible d'expliquer un phénomène de cette espèce ; il est, au contraire, aisé de trouver la raison pour laquelle il y a des hommes qui combattent l'Évangile avec tant de force. C'est parce qu'ils ont abandonné l'Église qui fut leur berceau, et qu'ils cherchent à ériger la corruption en système, en affranchissant les hommes de leurs obligations, et tout cela pour éloigner le remords du vice ; aussi observe-t-on que les apostats de tous les temps sont plus injustes, plus inconséquents et plus acharnés que les autres.

» Vaine et téméraire entreprise ! Ils pourront séduire quelques ignorants, achever de corrompre des cœurs déjà livrés au vice, mais la religion se défend par elle-même : et, sans parler de tous les antiques et vénérables documents, de toutes les preuves irréfragables que j'ai déjà mis sous vos yeux, sa doctrine offre un tel caractère de solidité et de grandeur, qu'elle ne peut manquer de régner sur tous les cœurs dégagés de vices ou d'intérêts personnels, il est impossible qu'elle n'embrasse pas entièrement l'intelligence humaine, quoiqu'elle n'offre à son désir naturel, à sa pénétration, qu'un abîme immense, et dont la profondeur est au-dessus de sa portée.

» L'esprit vraiment noble et élevé se glorifie et éprouve une sublime satisfaction, lorsqu'il se sent ébloui par la gloire de son divin auteur; un cœur généreux se plaît à se perdre dans cette auguste immensité et à voir sa raison étonnée, forcée de se réduire à un profond silence.

» Au contraire, les esprits vulgaires et légers, auxquels ce sentiment échappe, reprochent à la religion ses obscurités et ses mystères. Celui qui n'a ni énergie ni élévation, celui qui n'est pas doué d'une pénétration suffisante pour embrasser d'un coup-d'œil son vaste système dans l'ensemble de ses détails et de ses rapports, celui qui ne peut saisir à la première vue son harmonieuse unité, celui enfin dont le jugement tardif et languissant ne peut s'étendre que successivement sur ses différentes parties, ajoute à l'obscurité des choses divines la confusion de ses propres idées. Comment parlera sans blasphème des vérités de la foi, l'esprit lent et borné qui trouve des difficultés à tout, et à qui son amour-propre fait entrevoir dans les bornes de son intelligence celles mêmes de la possibilité?

» Mais celui qui parvient à voir comment toutes ces vérités mystérieuses se correspondent entr'elles avec la plus grande harmonie, comment elles émanent toutes d'un même dessein éternel et profond, comment toutes, par le concert et la connexion qui les lient mutuellement, offrent un ensemble aussi majestueux que magnifique et sublime; celui qui, dans la profondeur même de ces abîmes impénétrables, peut reconnaître le jour qui brille sur les points qu'il nous importe le plus de connaître, sera forcé d'avouer que ces mêmes mystères, qu'on accuse d'être obscurs, dissipent d'autres nuages plus obscurs encore, qui confondraient davantage notre raison et altéreraient encore plus notre repos, et il finira par reconnaître que la vraie philosophie ne peut exister que dans la religion même qui renferme toutes les vertus réelles.

» Qu'est-ce que la religion, sinon le complément, le dernier degré, la plénitude, l'ensemble de tout ce que l'homme cherche naturellement pour son bonheur et sa perfection? Tels sont son objet, son intention, ses desirs, sans expliquer encore entièrement son incomparable excellence.

» Que l'on nous présente donc un autre système aussi profondément conçu et aussi sagement combiné que celui du christianisme; que l'on trace un autre plan qui suppose une connaissance aussi complète de la nature humaine. Parmi tous ceux qui sont connus, il est le seul qui prouve et justifie la tendance et la propension qu'a le cœur humain à être heureux et indestructible. L'infinité des desirs de l'homme ne peut s'accomplir ni s'expliquer par aucun autre système de philosophie. Jésus-Christ seul peut nous donner des espérances proportionnées à notre faculté de jouir, à notre désir insatiable de connaître, et nous transporter dans l'incommensurable durée de l'infini.

» C'est la majestueuse immensité de ce plan, qui imprime à

nos Livres sacrés ce caractère si distingué de sublimité et de supériorité qu'ils ont sur toutes les productions de l'esprit humain. Les anciens et les modernes n'ont jamais rien pu produire qui approche de l'abondance, de la solidité et de la sublimité des saintes Ecritures. Les littérateurs religieux ne sont pas les seuls qui y reconnaissent des richesses qui ne se trouvent point ailleurs. Tout homme de goût, tout esprit élevé et qui se plaît dans les grands sujets, l'énergie et la richesse des idées, tout orateur qui chérit la vraie éloquence, tout philosophe qui cherche à pénétrer la nature de l'homme, ses besoins et les moyens d'y pourvoir, tout poète qui cherche à enflammer son imagination en la portant sur de grands évènements et des peintures nobles et majestueuses, enfin toute âme sensible et tendre qui se délecte dans l'intérêt qu'inspirent des sentiments touchants, délicats et vifs, tous les lecteurs réfléchis et doués d'un jugement sain, admirent et recueillent avec un plaisir délicieux les riches trésors que renferment ces livres étonnants.

» Je vous présenterai une autre réflexion plus pressante. Les systèmes de la fausse philosophie de ce siècle ont ordinairement pour défenseurs des hommes sans principes, sans mœurs, sans décence et quelquefois sans honneur. Il semble que la société des philosophes soit l'asile où le vice trouve un abri : ce n'est que dans son sein qu'il peut exister sans opprobre, puisque aucune espèce de dépravation n'en est bannie. Cette particularité est terrible ; mais on ne pourrait l'affaiblir, puisque c'est un fait existant, senti généralement, et qu'il serait aisé de démontrer à ceux qui ne sont pas au courant de ce qui se passe dans le monde.

» Ce qui achève de nous éclairer sur la malignité de cet esprit d'irréligion, c'est que ses partisans ne peuvent nier ni s'empêcher de rougir en voyant combien il en est entre eux dont cette fausse philosophie a aidé à multiplier les vices et les crimes. Cette considération seule devrait suffire pour en éloigner tout homme d'honneur. Combien de fois ses sectateurs n'ont-ils pas eu à rougir les uns des autres ! Combien ne leur serait-il pas pénible d'être connus dans le public, tels qu'ils sont et tels qu'ils se connaissent entre eux !

» Mais abandonnons ces malheureux aux leçons de l'âge et des infirmités, et surtout à la miséricorde divine. Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'en ai connu beaucoup et que j'ai vécu avec plusieurs. Je n'en ai vu aucun sincèrement persuadé, aucun qui fût convaincu ou certain du système qu'il avait adopté ; j'en ai peu vu qui n'embrassassent et ne suivissent une doctrine moins dangereuse, lorsque l'âge avait affaibli en eux l'empire des passions. Ceux à qui le Ciel accorde une longue vie résistent rarement aux impulsions d'une raison calme et tranquille, et si quelques-uns en ont l'apparence, ce sont les coryphées de la bande, ou ceux que l'intérêt ou l'orgueil empêche de se rétracter.

» J'en ai vu un grand nombre revenus de leur aveuglement,

et honteux de leur ancienne dépravation. Leur témérité avait fait place à une réserve continuelle, et leurs sarcasmes à un silence respectueux. D'autres, guidés par une nouvelle clarté, sont devenus aussi zélés défenseurs de la vérité, qu'ils avaient été ses ennemis déclarés, et ont réparé par une vie pénitente les scandales de leur impiété. J'en ai peu vu qui n'aient éprouvé, aux approches de la mort, tous les tourments de l'anxiété, toutes les angoisses du remords, et ne se soient enfin déclarés pour le parti le plus sûr.

» Il y en a eu sans doute quelques-uns qui, même dans ces derniers moments où toutes les espérances de la vie s'évanouissent, ont paru ne vouloir point abjurer leurs erreurs, et sont morts dans l'idée fautive de soutenir une gloire malheureuse, à laquelle ils croient ajouter par leur opiniâtre entêtement. Mais ces exemples sont rares, et Dieu, qui nous les donne, leur refuse son secours, pour nous montrer jusqu'où peut aller notre aveuglement quand il s'éloigne de nous, et nous apprendre à redouter la sévérité de sa justice.

» La plus grande partie et les plus fameux d'entre ceux mêmes qui ont donné le plus de scandale et montré le plus d'irreligion dans leurs actions et leurs écrits, changèrent d'opinion et de conduite surtout à l'heure de la mort. Je pourrais vous en citer un grand nombre; le seul dont je vous entretiendrai, c'est *Voltaire*, qui, à mon avis le patriarche de tous, en eût peut-être fait autant, si, par malheur pour lui, il n'avait terminé ses jours à Paris. Il est constant qu'à Genève il se trouva, à deux reprises différentes et à un long intervalle, en danger de mourir, et que les deux fois il fit appeler un prêtre à qui il se confessa, et avec les secours duquel il se disposait à mourir en chrétien. Qui sait si la troisième fois il n'en eût pas agi de même? Mais, à Paris, les philosophes qui obsédaient son lit de mort fermèrent l'accès à tout secours religieux. Il ne fut point maître de prendre un parti, et la vengeance céleste frappa le coup mortel dans le moment où il s'y attendait le moins.

» Rapportons-nous-en aux jugements de Dieu, qui sont incompréhensibles, et d'après lesquels il punit quelquefois les incrédules, en les abandonnant aux erreurs de leur opinion, en punition de leurs scandales et de leurs crimes passés. Notre devoir est d'avoir compassion des incrédules tant qu'ils vivent, de prier pour leur conversion et pour qu'ils ne meurent pas dans leur égarement. Un zèle trop austère n'est pas chrétien, et sert plus à irriter qu'à persuader. La religion elle-même ne veut point être établie par la violence; elle ne permet à chaque particulier que la douceur de la persuasion; elle ne nous laisse d'autres armes que la force de la parole, le pouvoir de l'exemple, la ferveur de la prière et l'attrait de la vertu. Si la colère d'un saint zèle s'enflamme quelquefois contre l'obstination de l'incrédule, elle doit être apaisée par les eaux douces et salutaires de la charité, et se reposer dans la providence de l'Eglise.

» Mon intention , monsieur , dans tout ce que je viens de vous dire , est de vous montrer le danger de s'enrôler sous les bannières de cette fatale philosophie , et plus encore de s'en déclarer publiquement le partisan. Il en existe une autre vraiment sublime , saine et sûre , fille de la religion et mère de la vertu ; elle est incompatible avec le vice , et par là même il nous est prouvé qu'elle est la bonne , qu'elle est la vraie et qu'elle nous vient de Dieu. Cette philosophie est si conforme à la raison et si utile à la société , que ses ennemis mêmes sont contraints d'avouer que ses préceptes sont très-supérieurs à ceux que donnèrent les philosophes les plus sages de l'antiquité.

» En effet , monsieur , si vous voulez un jour me permettre de vous l'expliquer , vous verrez que tout en elle est douceur , bienfaisance et amour. Vous verrez que l'Évangile use de quelque sévérité envers ceux qui le suivent , parce qu'il leur prescrit de réprimer leurs propres inclinations lorsqu'elles sont vicieuses ; mais vous reconnaîtrez que cette sévérité est modérée , qu'elle ne retranche rien des agréments de la vie , et que l'habitude , l'espérance et le secours de la grâce la rendent facile à supporter. Vous vous convaincrez que ce joug léger , qu'il impose à chacun en particulier , tourne à l'avantage de tous et qu'il n'est imposé que pour ce but. La voix de Dieu , qui nous ordonne de modérer ou de réprimer l'orgueil , l'avarice , l'impureté , la colère et les autres passions qui dépravent le cœur , ne l'a ordonné ainsi que pour faire résulter de la sujétion particulière de chaque individu , la paix , la concorde , le bon ordre et la félicité de tous , et même pour le bonheur de l'individu , puisque ce sont ces passions qui nous rendent malheureux.

» Cette philosophie ne nous enseigne que la candeur , la vérité , la bonne foi , le pardon des ennemis , la bienfaisance , le sacrifice de soi-même pour l'avantage du prochain , la fidélité , la bonne intelligence , enfin toutes les vertus dont le cœur est susceptible. Considérez bien , monsieur , qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir de vraie philosophie que celle qui peut rendre les hommes meilleurs , les exercer à dompter leurs passions , celle enfin qui leur inspire l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Dans la fausse philosophie , au contraire , l'homme méconnaît Dieu pour suivre ses goûts et ses caprices. Dans toutes les autres religions , il sert comme esclave et uniquement par intérêt la Divinité qu'il encense ; dans la religion chrétienne seule , il sert par amour. Les chrétiens sont comme de bons fils qui chérissent un bon père. Ah ! monsieur , il faut être bon chrétien pour devenir un philosophe parfait.

» Observez que toutes les sectes de la philosophie des gentils disparurent à l'apparition de l'Évangile. Les historiens conviennent que , dès le sixième siècle de l'Église , il n'était plus question de cette philosophie stérile ; et l'on ne pensait plus dès lors à suivre les idées de *Platon* ni d'*Epicure*. La raison en est claire : l'Évangile avait répandu plus de lumières et plus instruit

les hommes en un court espace de temps que n'avaient pu le faire en plusieurs siècles les exercices du Portique et du Lycée ; à mesure que le soleil de l'Évangile étendait ses rayons , toute cette fausse clarté s'évanouissait. L'enfant d'un chrétien en savait déjà plus que tous les sages de la Grèce.

» L'homme juste , monsieur , est le meilleur philosophe , le plus vertueux , le plus prudent et le mieux avisé. Quelle malheureuse science que celle dont tous les efforts n'aboutissent qu'à douter ! quel triste travail que celui de détourner sans cesse la vue pour ne pas voir la vérité , et de fermer les yeux quand elle se présente ! combien n'est-il pas plus doux de croire et de se soumettre ! Quelle pénible et laborieuse situation que celle d'être sans cesse en proie aux angoisses de la crainte ! et quelle consolation , quel bonheur que celui de vivre dans le calme de la persuasion et de suivre avec fidélité la lumière qui nous éclaire ! Tel est l'état du philosophe chrétien , sa loi même lui ordonne la tranquillité de l'esprit et la confiance du cœur. Il jouit à tous les instants de ce qu'il désire : la douleur ne l'abat point ; le dégoût ne l'effraie pas ; il reçoit ses peines comme des faveurs de la Providence , il les reçoit avec un sentiment d'amour : il espère , qu'elle lui donnera la force de les supporter , et plus elles sont vives , plus il se console , par l'espoir et la certitude qu'elles lui seront plus méritoires.

» Si la félicité réside dans ce monde , elle n'est bien sentie que par celui qui peut toujours jouir de l'objet qu'il aime , qui méprise tout ce qui l'en éloigne , qui ne s'occupe plus qu'à contempler sa beauté , qui ne connaît point d'autre but dans tout ce qu'il dit , dans tout ce qu'il fait , même dans tout ce qu'il pense et désire ; qui l'aime et qui l'adore sans jalousie , sans cesse et sans crainte ; qui transforme ses peines en plaisirs , parce qu'il les regarde comme un moyen de lui plaire ; enfin , qui jouit maintenant , dans l'espérance de jouir bientôt davantage , et pour ne plus cesser de jouir. Cette situation est sans doute un avant-goût du bonheur à venir.

» Vous me dites que c'est une illusion , un délire : nous ne le discuterons point maintenant. Après tant de preuves convaincantes que je vous ai données de la vérité de la religion , cet examen serait superflu. Mais supposons que cela soit ; ne parlant à présent que de la philosophie , vous m'avouerez au moins que celle-ci est meilleure et doit être préférée , puisque son illusion produit un bonheur réel et effectif.

» Je crois , monsieur , qu'un esprit aussi juste et aussi élevé que le vôtre , ne peut manquer d'apprécier l'excellence et la supériorité de la philosophie de l'Évangile , lorsque vous vous appliquerez à le lire. Dieu vous a doué d'un cœur assez noble , assez ami de la vérité , pour que vous vous fassiez gloire de céder , et de la reconnaître hautement dès que votre raison le sentira. Ou je me serais bien trompé dans l'idée que je me suis faite de vous , ou vous dédaignerez les vains subterfuges

que la mauvaise foi emploie pour éluder l'aveu sincère de sa conviction. Je suis persuadé que cette fausse honte est indigne de votre franchise et de votre loyauté.

» Dans cette persuasion, je ne vous demande que deux choses : l'une, de lire l'Évangile avec une sérieuse attention ; l'autre, d'examiner de très-près la vie et la conduite de ceux qui sont soumis à ses lois, de ceux qui font profession de l'observer, et qui le suivent avec régularité et exactitude ; de mettre en parallèle les disciples de Jésus-Christ dans leur simplicité avec les plus illustres de vos incrédules, avec ces génies que vous avez tant estimés, avec ces amis complaisants qui ont tant partagé vos plaisirs. Comparez les mœurs, les qualités et les vertus des uns et des autres. Après cet examen, je m'en rapporte pour la décision à votre jugement : je ne veux que votre conscience pour juge de cette comparaison.

» Vous me direz alors auquel des deux vous donneriez votre confiance dans une circonstance difficile et épineuse, du chrétien qui craint Dieu, ou du philosophe incrédule ; auquel des deux vous confieriez avec plus de sécurité une épouse chérie, ou une fille innocente et simple ; auquel vous préféreriez confier le dépôt de votre trésor, ou le secret d'où dépendraient votre vie et le sort de votre famille ; enfin, auquel des deux, au moment de la mort, vous voudriez avoir ressemblé pendant le cours de votre vie.

» Vous me direz aussi lequel des deux se distingue par les sentiments les plus justes, et les principes les plus honnêtes ; lequel des deux serait le sujet le plus fidèle, le meilleur père, le fils le plus obéissant, l'époux le plus fidèle à la foi qu'il a promise, le maître le plus doux, le bienfaiteur le plus désintéressé et l'ami le plus sûr ; quel est celui dont on peut attendre plus d'amour, de zèle et de sacrifices. Enfin, si la philosophie consiste à chercher la vérité et à aimer la vertu, vous me direz lequel des deux vous semble le meilleur philosophe dans toute la force et l'extension de ce nom : si votre opinion n'est pas en faveur des chrétiens, vous serez obligé de convenir que la plus éminente sagesse et le bonheur le plus réel ne sont comptés pour rien dans l'essence de la philosophie, puisque les plus justes et les plus heureux des hommes ne sont pas les meilleurs philosophes.

» Je doute qu'après un pareil examen il puisse vous rester encore des incertitudes sur la vérité ; je sais néanmoins qu'il ne suffit pas de la connaître pour l'aimer, et moins encore pour la suivre. Je vous ai déjà dit qu'il y a entre le cœur et la raison une distance immense ; et je me charge d'aplanir toutes les difficultés de votre situation. Je connais trop le monde où vous vivez, l'ascendant des habitudes et la tyrannie des passions, pour m'attendre que la simple exposition de quelques vérités sérieuses et austères puisse vous conduire tout-à-coup aux mœurs graves de l'Évangile. Je n'ignore pas en même

temps qu'il y a eu des hommes aussi éloignés que vous du sentier de la religion, dont le cœur a été changé en un instant ; mais ce sont de ces coups inattendus du Ciel, qu'on ne peut espérer, et qui émanent de ce pouvoir incompréhensible, qui daigne quelquefois se manifester à nous par des miracles.

» Le plus souvent les hommes qui ont passé de longues années dans le désordre, et qui se plaisent dans la licence de leurs passions, cherchent à s'étourdir et fuient la lumière parce que la vérité les fatigue. Si par hasard la religion leur présente ses vérités majestueuses et terribles, ils éprouvent une impression de crainte, que le monde dissipe bientôt ; quelquefois elles laissent dans le cœur un sentiment confus, un désir vague de les examiner un jour à loisir, pour prendre un parti avec le temps ; mais ce jour arrive rarement. La vie se consume dans l'illusion des passions qui nous devorent et se renouvellent continuellement ; on lutte sans cesse contre sa propre terreur, contre l'évidence de ses erreurs, et l'on finit enfin sans avoir jamais pris le parti qu'on s'était proposé.

» Le Ciel n'a pas permis que vous apparteniez à cette classe infortunée, et j'espère que sa grâce touchera votre cœur un jour ; mais comme ce moment dépend de sa bonté, en attendant cette faveur inestimable, je désirerais vous donner un conseil important, celui de ne pas ajouter, au malheur d'avoir abandonné la vertu, le crime de fouler aux pieds la vérité et de la tourner en ridicule. Si vous êtes trop faible pour ne pas obéir à la sévérité de la loi, soyez assez juste pour reconnaître votre faiblesse, pour déplorer votre malheur, et pour respecter une religion qu'il serait bien malheureux de ne pas implorer un jour ; une religion dans le sein de laquelle vous trouverez des consolations contre la douleur de l'avoir profanée par votre conduite. N'est-ce pas assez que le cœur soit corrompu, pourquoi rendre encore la raison complice de la volonté, et aggraver la dépravation de l'âme par toute l'horreur de l'irréligion ?

» L'incrédulité ne séduisit jamais celui dont les mœurs restèrent pures et innocentes ; et c'est le dernier crime de l'orgueil, que de prétendre que nos inclinations basses et perverses, nos vices odieux et vils, puissent former un système de raison et de philosophie. Quoi ! parce qu'un homme ne sait pas être chaste, modéré et décent, parce qu'il ne parvient pas à dompter ses désirs desordonnés, parce qu'il ne veut se soumettre à aucune loi, faudra-t-il encore qu'il maudisse le Ciel et la terre, qu'il outrage l'Évangile, qu'il blasphème contre Jésus-Christ, qu'il méprise la foi et qu'il justifie sa déplorable corruption par les insultes de l'impiété ?

» C'est tout à la fois perdre la tranquillité et la douceur d'une vie innocente, et vouloir s'ôter jusqu'à l'espérance de se convertir un jour, ou au moins d'implorer en mourant la miséricorde divine. Quelle absurde atrocité, monsieur, que celle de contracter, aux

yeux du public, l'obligation funeste de repousser la foi, même au lit de la mort ! Est-il donc impossible d'être faible et fragile sans abandonner la religion de nos pères, et sans chercher dans les ténèbres d'une philosophie odieuse et désespérante un asile à ses dissolutions ?

» Si la vertu se perd dans le naufrage, pourquoi ne pas chercher au moins à sauver le respect de la religion, l'estime qu'on doit à ceux qui la pratiquent, et la précieuse espérance de pouvoir un jour devenir meilleur ? Quelle démence de vouloir non-seulement arracher la plante jusqu'à la racine, mais de vouloir détruire par le feu les semences qui pourraient encore reproduire quelques rejetons de vertu !

» Savez-vous, monsieur, quel est le caractère qui distingue et déshonore le plus le siècle où nous nous trouvons ? C'est d'être le seul où le vice n'ait voulu se montrer qu'accompagné de l'impie. Dans tous les siècles passés, et même dans des temps encore peu éloignés de nous, le désordre des mœurs ne cherchait pas à s'étayer des sophismes de l'incrédulité. Dans tous les temps il y a eu, comme de nos jours, des hommes sensuels, sans frein et sans principes, ennemis de tout bien et martyrs de l'ambition et de l'orgueil ; il y a eu aussi des génies supérieurs, des philosophes instruits et célèbres, des historiens habiles, de grands poètes et des orateurs dignes des meilleurs temps de la Grèce et de Rome ; mais ce mélange de corruption et de lumières n'avait jamais produit l'impie. Si quelque écrivain pervers osait attaquer quelques dogmes religieux, la nation entière se soulevait contre un tel attentat ; chacun manifestait librement ce mouvement d'horreur qu'on éprouve à l'apparition subite d'un monstre ; on ne connaissait alors, parmi les chrétiens, d'autre distinction que celle des bons et des méchants ; on n'en était pas venu jusqu'au point de compter dans la société une classe entière d'incrédules et de blasphémateurs.

» Dans tous les ordres de l'état il y a eu des hommes sans mœurs et des gens respectables par leur conduite, de grands philosophes et des ignorants, des hommes instruits et de mauvais écrivains, des savants illustres et des génies très-bornés ; tous en mourant confessaient Jésus-Christ ; tous réclamaient les derniers secours que la religion réserve pour la consolation de nos derniers moments. Alors les hommes distingués dans tous les états, les grands princes, les généraux célèbres, les magistrats illustres, les auteurs recommandables, avaient tous plus ou moins bien vécu, selon leur degré de faiblesse ou de vertu ; mais tous terminaient leur carrière dans les bras de la religion, tous plaçaient leur espoir dans les mérites du Rédempteur. Personne ne disait alors qu'un grand homme, qui mourait ainsi, démentait son caractère.

» On ne voyait pas alors les criminels les plus coupables blasphémer sur l'échafaud, et repousser avec mépris les conseils et les larmes du ministre du Seigneur qui cherchait à les émouvoir

pour les sauver. On était bien loin d'imaginer qu'un jour dans certain pays on donnerait le nom de philosophe à ceux qui, après avoir vécu dans le désordre le plus scandaleux, sauraient mourir publiquement sans foi, sans Dieu, sans douleur et sans espoir ¹.

» Quelle a été la cause d'une différence si étonnante entre des siècles qui se touchaient de si près? Un homme seul a produit cette incroyable révolution. Doué de beaucoup de talents, mais dévoré par la soif de dominer les esprits et d'acquérir une réputation éclatante, il osa combattre toutes les idées religieuses, il ne craignit pas d'avancer que le christianisme n'était qu'une superstition populaire. Il projeta d'éteindre tout sacerdoce et d'anéantir toute monarchie; il aspira à l'odieuse et funeste gloire de devenir l'auteur et la cause du plus affreux bouleversement que l'univers pût éprouver. Cette intention absurde, ce but atroce, ce désir barbare dévorèrent son cœur; la fécondité de son imagination, l'éclat de son esprit l'auraient mis à portée de se rendre l'homme le plus utile, le meilleur et le plus aimable de son siècle; son impiété en fit une puissance malfaisante, capable seule d'aveugler et de corrompre toutes les nations. Voilà la clef, le secret de tous les scandales philosophiques, de tous les phénomènes de l'impiété qui caractérisent la dépravation et le délire du dix-huitième siècle.

» Respectez, monsieur, la religion, lors même que vous ne vous sentez pas la force de suivre les lumières de la grâce. Un âge plus mûr, de nouvelles réflexions, le dégoût du monde, la honte des mauvaises compagnies, pourront un jour vous ouvrir les yeux et vous montrer la nécessité de changer de conduite et de terminer vos jours dans les bras de la religion. Réservez-vous donc le pouvoir et la liberté d'y recourir et de commencer une nouvelle vie, sans que l'incrédulité puisse vous accuser d'inconstance ni vous reprocher d'avoir déserté ses étendards, il vous restera au moins une ressource, si la lumière vient un jour à frapper vos regards. Dès qu'on fait parade de son irrégion, on semble contracter une espèce d'engagement de ne plus y renoncer, pour ne pas paraître inconséquent.

» A mesure que vous avancerez en âge, vous éprouverez l'affaiblissement de vos passions. Votre raison se débarrassera alors des illusions puériles qui l'offusquent; vous reconnaîtrez la nécessité de réformer vos mœurs et d'en adopter de plus sérieuses et de plus modérées. Si dans le moment où vous ne pourrez plus étouffer vos remords et où la beauté de la foi se présentera à vous dans tout son éclat, l'opinion publique marque encore votre place parmi les philosophes, et qu'eux-mêmes ne vous abandonnent pas dans le dessein de vous voir mourir en insultant Dieu et les hommes; comment aurez-vous la force de rompre avec tous et de vous exposer aux railleries et au mépris du public et de vos amis?

¹ Il était donc un philosophe, ce criminel fameux qui a porté la douleur dans le cœur de tous les Français! Il disait: Dieu n'est qu'un mot.

» Telle est presque constamment, monsieur, l'histoire des incrédules. Ils abandonnent la religion pour se livrer au vice avec plus de liberté, et ils persévèrent par orgueil dans l'impiété. L'âge en détrompe et en corrige plusieurs ; la mort épouvante le plus grand nombre, et ils se convertissent. Lorsque quelques-uns d'entr'eux portent leur obstination au delà de la vie, c'est parce qu'ils se sont trop prononcés et qu'ils craignent de paraître inconséquents ; parce qu'ils ne veulent point perdre la réputation qu'ils ont cru acquérir, ou parce que leur raison affaiblie par les infirmités ne leur laisse pas assez de connaissance pour sentir les dangers de leur iniquité. Ne perdez pas de vue, monsieur, la mort de *Voltaire*, et n'ajoutez pas à votre conversion des difficultés que la situation d'un mourant rend plus pénibles ; craignez toujours avec sagesse les justes jugements de Dieu.

» L'incrédulité a une origine trop vile pour qu'on puisse s'honorer de lui sacrifier, jusque dans ses derniers moments, et son repos et les espérances de l'autre vie. Lorsqu'un homme a le malheur d'avoir abandonné la vertu, et qu'il se trouve égaré dans les routes tortueuses du vice, il ne lui reste plus qu'un fil qui puisse le tirer d'un labyrinthe aussi obscur, un seul moyen de ne pas désespérer sa conscience et de consoler un peu sa raison : c'est, en dépit même de la dépravation de ses mœurs, d'être toujours fidèle à la religion, de reconnaître que la corruption du cœur et des sens ne peuvent altérer ni anéantir la vérité et la solidité de l'Évangile ; c'est d'envier quelquefois le sort des chrétiens fidèles qui ont la force de réprimer leurs passions, de pleurer sa propre misère, et d'espérer d'avoir un jour le même courage ; c'est de ne point abandonner le culte et d'en suivre les exercices publics et obligatoires, de fréquenter les temples, de ne pas fuir la parole de Dieu et de ne souffrir aucun discours impie ; c'est enfin d'éviter le scandale et de conserver en tout la circonspection et la décence qui peuvent attirer sur nous la grâce de Dieu, et nous conserver, même dans nos faiblesses, l'estime et l'intérêt des gens de bien.

» La religion sait que l'homme est faible, et dans tous les temps il la trouve prête à le fortifier par les secours de l'Église.

» Quel sera le sentiment de cette mère bienfaisante, lorsqu'elle verra qu'une âme née dans son sein, sur laquelle elle imprima le sceau des promesses divines, renonce à de si hautes espérances ? Ses rites augustes ne contiennent point, pour ce moment, les formules qui indiquent la réconciliation de ceux qui ont abjuré Jésus-Christ. Écoutez la prière qu'elle fait pour les mourants : Seigneur Jésus, reconnaissez votre créature, que vous avez régénérée par l'eau et l'Esprit saint ; que vous avez marquée du signe de votre croix ; que vous avez nourrie de la parole de votre vérité dans le sein de votre Église ; pardonnez à cet homme les péchés et l'ignorance de sa jeunesse ; oubliez les anciennes iniquités où le précipita l'ardeur de ses desirs ; *parce que, quoiqu'il ait péché, il ne vous a point renié, il a cru en vous, et il a espéré en vous qui êtes son Dieu et son Sauveur.*

» Songez bien , monsieur , quels doivent être le supplice et les angoisses d'un incrédule que la crainte a subitement converti , lorsqu'il entend ces paroles ! Combien son cœur doit être déchiré par l'idée de ne pouvoir peut-être pas alléguer en sa faveur le motif de consolation qui reste aux pécheurs les plus endurcis ! il serait donc tout à la fois imprudent et dangereux de renvoyer à des instants aussi éloignés , pour prendre un parti d'une si grande conséquence. Celui qui veut conserver l'espoir de jouir de l'éternité bienheureuse ne doit attendre ni la vieillesse ni la mort. L'instant qu'il perd ne se retrouve plus , et jamais il ne pourra prendre assez tôt ses mesures.

» Celui qui persévère dans ses désordres avec l'espoir de se convertir un jour , donne trop d'importance aux misérables plaisirs de la vie ; il hasarde tout pour des jouissances frivoles ; sa conscience ne trouve ni repos ni consolation dans une perspective aussi incertaine , et il souffre de ne pas avoir d'autres moyens pour apaiser ses craintes et ses remords. Nous avons tous la certitude de mourir , et personne ne peut avoir celle de vivre un jour de plus. Nous voyons journellement mourir de mort subite des hommes qui pouvaient espérer encore un grand nombre d'années ; qui eussent certainement imploré les secours de la religion , s'ils fussent parvenus à un âge plus avancé , ou s'ils eussent éprouvé quelques maladies ; mais un accident imprévu a avancé le terme de leur vie , et ils sont morts au moment où ils y pensaient le moins , sans avoir pu profiter de ces secours.

» Il me serait très-aisé , monsieur , de vous effrayer par des exemples terribles ; je ne le crois pas nécessaire. Vous n'êtes ni endurci ni méchant , vous avez été faible , vous avez pu céder à l'illusion. Si votre raison a été en proie aux erreurs d'une philosophie insensée , qui a réussi à vous séduire par l'attrait de la licence , je vous en ai assez dit pour vous faire connaître que cette religion , objet du mépris de vos philosophes , est pleine de raison , et que ceux qui la croient sont beaucoup plus sensés que ceux qui la dédaignent. Vous avez eu sous les yeux une chaîne de faits et de vérités , qui n'ont peut-être pas pu vous convaincre , parce que vous n'avez pas pu , en un moment , vous familiariser avec des idées si grandes et si nouvelles pour vous , parce que peut-être elles ont perdu une partie de leur prix en passant par ma bouche ; mais vous m'avouerez au moins qu'elles méritent un nouvel examen plus approfondi.

» L'importance du sujet est tel , qu'un homme éclairé comme vous l'êtes ne formera aucun doute à cet égard , et n'abandonnera ce travail qu'après s'être assez instruit pour embrasser un parti ; mais , jusqu'à ce que vos doutes aient été éclaircis , il me paraît indispensable de suspendre toute action et tout mouvement contraires à l'esprit de la religion. Il y aurait une grande imprudence à se permettre ce que condamne une religion qu'on examine , lorsque ce qu'elle prescrit nous paraît déjà certain.

Quelle excuse pourrait alléguer celui qui commettrait une action qui deviendrait un crime ?

» Cette circonstance peut vous être très-favorable, parce que si, comme je dois l'attendre de votre jugement, tant qu'il vous restera des doutes, vous vous absteniez de ce que l'Évangile proscribit, vous verrez, par votre propre expérience, que sa loi et son observance ne sont pas aussi pénibles que vous vous l'imaginez. Peut-être la faiblesse de votre cœur est-elle un plus grand obstacle à la foi, que la résistance de votre raison ; peut-être vous figurez-vous que c'est une pénible entreprise, que de s'assujettir à la conduite que prescrit le christianisme. L'idée de vous convertir vous attriste ; elle ne vous offre qu'une image lugubre et sévère, à laquelle votre cœur ne s'accoutume pas. Tout vous paraît si froid, si triste et si monotone dans la conduite de ceux qui vivent religieusement, que peut-être vous craignez de ne pouvoir vous accoutumer à la sévérité de ces principes, ni vous résoudre à de si grands sacrifices.

» Il est aujourd'hui trop tard pour m'arrêter à combattre une erreur aussi injurieuse à la douceur de l'Évangile et à l'excellence des dons dont la foi comble les justes. Si vous le permettez, nous traiterons ce sujet un autre jour, quoiqu'il me semble que tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent suffise pour vous détromper d'une erreur aussi funeste. Je désirerais que vous vous rappelassiez ce que je vous disais il y a peu de temps, que l'Évangile nous prescrit, pour recouvrer la santé de l'âme, un régime moins pénible que celui que le médecin nous ordonne pour recouvrer celle du corps. Ces considérations me paraissent dignes d'être pesées avec toute la maturité d'une raison franche et sincère. »

Le Père alors s'arrêta. Je ne lui avais pas dit un mot pendant toute la durée de son discours ; et, malgré son silence, je continuai à me faire et à faire des notes sur ce qu'il m'avait dit. Le Père me demanda si je n'avais rien à lui dire. Quittant alors la plume, je lui répondis : « J'écris, mon Père, parce que je désire ne rien oublier de ce que vous m'avez dit, et conserver au moins l'ordre dans lequel vous me l'avez présenté ; mais que pourrais-je vous dire ? Vous m'avez fait des philosophes un portrait bien différent de l'idée que je m'en étais formée, et je ne puis vous nier que je commence à reconnaître que le vôtre est plus ressemblant que le mien ; en me rappelant, en effet, ce que j'ai vu..... » En ce moment nous entendîmes sonner la cloche, et, suivant sa coutume, le Père se leva et se retira sur-le-champ : « Adieu, me dit-il ; demain nous reprendrons cette conversation. »

Je continuai à travailler à mes notes, et, après les avoir terminées, je les repassai les unes après les autres avec attention, et chaque fois elles augmentaient mon étonnement. Je ne pouvais me déguiser que je n'avais pas eu la moindre idée de tout ce que le Père m'avait dit en faveur de l'Évangile, et que

sa manière de voir les philosophes et leurs livres était juste. J'avais cru m'instruire à leur école, et je reconnaisais que je ne savais rien. J'avais regardé tous les ecclésiastiques comme des fanatiques et des ignorants; j'étais étonné que le premier qui se presenta à moi, et que j'avais d'abord commence à mépriser intérieurement, m'eut appris tant de choses dont je n'avais pas la moindre connaissance, et qui probablement étaient ignorées par mes illustres maîtres. Il me faisait apercevoir un ordre de choses tout nouveau pour moi, qui me surprenait par sa solidité, et je ne pouvais me dissimuler qu'il était beaucoup plus raisonnable.

Enfin, mon cher Théodore, je croyais voir un monde nouveau, mais infiniment plus vaste et mieux entendu que celui que je connaissais. D'un autre côté, je ne pouvais être que touché du zèle et de l'ardeur que ce bon Père mettait à ma conversion; je le voyais rempli de ce seul desir; je ne pouvais qu'être reconnaissant des peines qu'il prenait pour parvenir à son but; je sentais que sa sollicitude ne pouvait naître que d'un principe de charité et de son intime persuasion que c'était l'unique moyen de me sauver de ma perdition. Qui devait le désirer plus que moi? qui y était le plus intéressé? Mais, hélas! ce n'est pas sans difficulté qu'un cœur endurci se décide à se convertir.

Je convenais intérieurement que ceux qui croient et pratiquent la religion chrétienne ont assez de motifs pour être persuadés de sa vérité, et que j'étais dans l'erreur, lorsque j'imaginai qu'elle était, comme tant d'autres, l'onvrage de la superstition, sans appui et sans base solide; que le Père avait mis sous mes yeux des preuves si multipliées et si évidentes, qu'il était impossible de résister à leur force; et que tout ce qu'avançaient les philosophes du siècle n'était que des sophismes ou de frivoles railleries. Tous les gens de cette espèce me paraissaient si vains et si méprisables, que je commençais à ne reconnaître pour sages et sensés que ceux qui, respectant une religion étayée de fondements aussi inébranlables, lui obéissent et la pratiquent. On ne peut nier, me disais-je à moi-même, que ce que le Père m'a dit ne soit assez sérieux et assez bien établi pour exciter un doute fondé; et, en admettant ce doute, on ne peut nier que le parti le plus sûr est d'embrasser cette religion.

Bien plus, il me semblait que ceux qui respectent la religion et qui suivent ses préceptes étaient plus heureux que ceux qui l'abandonnent: les premiers vivent avec plus de tranquillité, leur cœur est plus calme, leurs mœurs plus douces, leur société plus paisible et leurs passions moins vives. Le Père en était un exemple. Le silence de cette maison, la règle qui y régnait, l'ordre des occupations journalières, la paix et la sérénité de ceux qui l'habitent, m'avaient inspiré un sentiment de respect jusqu'alors étranger à mon cœur et qui me faisait presque envier

leur sort. Ils sont plus heureux que nous, m'écriai-je souvent dans ma cellule. J'aurais désiré quelquefois être à la place de l'un d'eux ; souvent j'aurais voulu avoir vécu d'une manière différente, n'avoir jamais entendu parler de philosophie, et avoir, comme le plus grand nombre, suivi bonnement la religion dans laquelle j'étais né, pour mourir dans ses bras.

Mais quand je réfléchissais qu'après tant d'années d'habitudes invétérées, qu'après avoir si souvent et publiquement mis une sorte de gloire à afficher une incrédulité décidée, il faudrait m'assujettir à une vie austère, impossible à supporter ; m'exposer aux railleries de mes amis et de mes connaissances qui se moqueraient de moi ; consentir à n'être à leurs yeux qu'un homme faible et inconséquent, perdre ma réputation, renoncer d'un seul coup aux plaisirs, à mes jouissances habituelles et à mes amis ; je n'envisageais plus que des obstacles impossibles à surmonter. Je regrettais alors d'être venu dans cette maison ; je maudissais le Père qui m'avait inspiré des inquiétudes nouvelles pour moi, qui feraient le tourment de toute ma vie. J'eusse désiré être différent de ce que j'étais, mais je ne me sentais pas la force de changer. J'avais acquis la connaissance du bien, et c'était déjà beaucoup ; mais je ne me sentais ni courage ni résolution.

C'est dans de pareilles agitations que se passa l'une des plus malheureuses nuits de ma vie. L'idée d'une vie future retraçait à ma mémoire d'une manière douloureuse la mort que j'avais donnée à l'étranger, et la disparition subite et inattendue de *Manuel* au milieu de ses excès et de ses crimes ; ces souvenirs douloureux me remplissaient de désespoir et de terreur. Adieu, mon cher Théodore.

LETTRE SEIZIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Le Père vint à l'heure ordinaire, mon cher Théodore. Après les civilités d'usage, il me dit : « Vos extraits, monsieur, m'ont donné l'idée de vous faire un petit tableau, qui, récapitulant ce que j'ai pu vous dire de plus essentiel, vous en rappellera le souvenir. Cette méthode me paraît utile, parce qu'après avoir réfléchi sur chaque objet, en examinant chaenn d'eux dans toute son étendue, leur réunion sous la forme d'un court résumé les

retrace facilement à la mémoire et à l'esprit. On a beau, dans un abrégé, ne les exposer que très-succinctement, il n'en produit pas moins son effet, en ce qu'il rappelle tout ce qu'on dit, et suffit pour renouveler le souvenir de toutes les réflexions antérieures et accessoires.

» Il a en même temps l'avantage de présenter les mêmes objets sous un autre point de vue ; et des faits d'une si grande importance doivent être vus et considérés de tous les côtés et sous tous les rapports. Il y aura sans doute des répétitions, mais elles auront une forme différente, et vous y trouverez aussi des détails qui nous sont échappés. » Je l'assurai que je l'écoutais toujours avec intérêt, et il commença ainsi :

« Nous avons déjà vu, monsieur, que la religion chrétienne, et la religion chrétienne seule, a enseigné à l'homme tout ce qu'il lui importe de savoir ; qu'elle a dissipé toutes les ténèbres, fixé toutes les incertitudes ; qu'elle a fait connaître toutes les vérités qu'on doit croire, toutes les vertus qu'on doit pratiquer, et les biens et les maux qu'on doit espérer ou craindre ; en un mot, qu'elle est la seule qui ait pu communiquer le don précieux de la foi divine, de cette foi dans laquelle la Providence et la sagesse de Dieu ne brillent pas moins que sa miséricorde, de cette foi qui est tout à la fois ferme et méritoire : ferme, en ce qu'elle présente assez de clarté pour déterminer l'entendement et l'affranchir de tous les doutes raisonnables ; méritoire, en ce qu'elle est assez obscure pour que notre soumission devienne une vertu.

» On peut, je crois, la comparer à la colonne qui conduisait les Israélites dans le désert, lumineuse d'un côté et ténébreuse de l'autre. C'est ainsi que notre foi aperçoit très-clairement les motifs qui déterminent notre croyance et nous en font un devoir, lors même que, pénétrant si peu le fond des mystères qu'elle admet, elle a besoin, pour ne pas en douter, de la soumission la plus entière et la plus parfaite.

» Nous avons déjà vu que si nous croyons en Jésus-Christ et si nous l'adorons, ce n'est qu'après avoir prouvé que cet Homme-Dieu vint sur la terre ; qu'il s'annonça lui-même pour le Fils de Dieu et le Messie promis ; qu'il prêcha aux hommes son Evangile ; qu'il n'exigea point qu'on crût sa doctrine et qu'on obéit à sa personne, seulement parce qu'il le disait ; mais qu'il prouva et confirma sa mission par les moyens les plus capables de convaincre tous les hommes. Nous avons vu que les témoignages, les documents et les preuves qui convertirent un grand nombre de Juifs et une multitude innombrable de gentils, conservent toute leur force pour nous, et s'accroissent même par tous ceux que le temps a pu y ajouter. Ces preuves sont d'une nature telle, qu'un homme dont le jugement est sain, et que les passions n'ont pas aveuglé, ne peut conserver le moindre doute.

» Nous avons vu qu'il était digne de la Providence, en nous

prescrivait de croire ce qu'elle nous dit , de nous donner en même temps les moyens de discerner avec évidence ce qui est sorti de sa bouche divine , et que , dans cette vue , elle nous a donné la raison qui examine les preuves de la foi. Si la raison ne pouvait s'assurer que ces oracles sont divins , la foi serait incertaine et vacillante ou forcée ; et alors elle cesserait d'être méritoire ; pour mieux dire , la foi ne serait plus qu'un assentiment de faiblesse ou d'imbécillité.

» Les motifs de croyance que la foi chrétienne nous présente sont évidents et démonstratifs ; il y a néanmoins des incrédules , parce que le plus grand nombre ne les connaissent point et ne se donnent la peine ni de les comprendre ni de les examiner ; parce qu'ils ne procèdent pas de bonne foi , et que leur cœur n'est pas assez pur pour les juger sans partialité et sans prévention ; parce qu'ils ne peuvent s'instruire au milieu de leurs désordres et dans la dissipation journalière du monde ; enfin , parce que des yeux obscurcis par la cataracte peuvent bien ne pas voir l'éclat du soleil , sans que pour cela cet astre cesse d'éclairer le monde.

» Quoique les motifs de croyance soient clairs et évidents , le fond des objets est obscur ; c'est pour cela que la foi commande la soumission , et c'est en cela que consiste son mérite. En effet , l'obscurité est essentielle aux mystères et ne l'est pas moins à la foi. Pour croire , il n'est point nécessaire de voir ; car celui qui voit ne croit pas , il sait. Celui qui voit ne peut avoir la foi , puisqu'il a l'évidence ; celui qui voit ne se soumet pas quand il croit , il n'exerce pas une vertu , il n'a aucun mérite ; car sa croyance n'est ni l'acte de sa volonté , ni le sacrifice de sa raison ; il n'a fait qu'obéir à son entendement , qui ne peut douter après avoir vu.

» La bonté divine se manifeste dans cette disposition de sa Providence , qui veut nous conduire à la vie éternelle par la foi , et unir par ce moyen notre sanctification à sa propre gloire. Elle a voulu que la soumission de notre foi glorifiât sa souveraine vérité par le sacrifice de notre raison , comme elle a voulu que notre cœur lui fit le sacrifice de son amour , et que les efforts que nous faisons pour maîtriser nos sens , devinssent un mérite pour nous.

» Pour que ce mérite fût digne de la récompense magnifique que Dieu lui promet , il nous a présenté des mystères dont quelques-uns paraissent contrarier le témoignage de nos sens , et d'autres surpasser la portée de notre intelligence. Mystères difficiles à croire par leur nature , et dont la connaissance s'est perdue dans plusieurs contrées de la terre , où elle est étrangère à des nations entières , qui , dans le sein même du christianisme , éprouvent des mépris et des contradictions , puisque plusieurs sont rejetés par l'hérésie , et que tous sont devenus l'objet des sarcasmes de l'incrédulité. Malgré tant de difficultés et de si mauvais exemples , le chrétien soumis les croit et les adore ,

parce qu'il sait quel respect on doit à la vérité suprême ; et , abandonnant les illusions trompeuses de sa raison et de ses sens , il ne se confie qu'aux lumières infaillibles de sa foi.

» Cette foi exige du chrétien , non pas une croyance indéterminée , mais une croyance si absolue , qu'elle repousse toutes les suggestions des sens , qu'elle impose silence à sa raison quand elle se révolte , et qu'elle emploie toute sa force pour l'assujettir. Elle doit être si simple , si pure et si entière , qu'aucune difficulté ne puisse l'arrêter ni exciter en elle la moindre incertitude ; si grande , si entière et si parfaite , qu'elle s'étende à tous les articles que la foi propose , sans lui permettre d'en révoquer aucun en doute.

» Cette croyance enfin doit être si déterminée , si bien sentie et si constante , que rien ne puisse l'ébranler , ni les craintes ni les espérances , ni les flatteries , ni les tourments , ni la vie ni la mort. Tels doivent être la foi et l'hommage du chrétien ; hommage digne de Dieu , et qu'on ne doit qu'à sa divine parole. Sans doute la chair et le sang y répugnent , l'entendement y résiste ; son indépendance naturelle , sa curiosité , sa présomption ne s'accrochent guère de l'esclavage de la foi. Mais , malgré leur rébellion et sa répugnance , elle s'assujettit à une soumission sans réserve , parce qu'elle sait que Dieu l'a dit.

• Comment savons-nous que Dieu l'a dit ? Par deux livres que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître et de respecter comme divins et inspirés , et comme étant le dépôt infaillible de la vérité.

» Le premier fut dicté par Dieu dans la loi ancienne , et écrit d'après son ordre par *Moïse* et les prophètes qui lui succédèrent ; par *Moïse* , l'envoyé de Dieu , qui prouva sa mission par des miracles aussi publics que multipliés , et dont tout le peuple fut témoin. Le chrétien ne peut douter de la vérité de ces livres et de leur contenu , parce qu'il sait que les écrits qui rapportent ces miracles , furent donnés par *Moïse* aux Hébreux qui les avaient vus , et qu'il avait cités comme en ayant été les témoins ; il sait aussi que non-seulement les Hébreux ne les attaquèrent point , mais qu'ils les conservèrent avec un grand respect et les transmirent à leurs descendants , qui les conservent aujourd'hui avec le même culte religieux. Leurs pères , en les leur transmettant avec une vénération si grande , confirmèrent la vérité de tout ce qu'ils contiennent.

» Les fêtes , les monuments et les cantiques que les Hébreux établirent alors , à mesure que les événements arrivaient , et que leur postérité renouvelle actuellement chaque année , sont autant de témoignages existants qui attestent les faits que ces livres nous rapportent. Les prophéties , qui annonçaient des événements que la prudence humaine ne pouvait prévoir , et qui cependant se sont vérifiés , prouvent qu'elles furent dictées par Dieu même. Enfin , les promesses consolantes sur lesquelles se fondèrent de si douces espérances , et qui furent si publiques et si religieuses-

ment conservées, sont autant de monuments irréfragables de leur divinité, de leur authenticité et de leur autorité.

» Le second livre est celui du Nouveau Testament, dicté par la loi de grâce et composé des livres des apôtres et des évangélistes, qui rapportent la vie de Jésus-Christ qui était le Messie promis, sa mort, sa résurrection, son ascension, ses miracles, ceux de ses disciples, la conversion des gentils et l'établissement de l'Eglise.

» Ces livres eurent pour le moins autant de témoins que les premiers, puisqu'ils eurent pour auteurs les spectateurs ou les instruments des faits qu'ils rapportent; ils les donnèrent de même aux nombreux chrétiens qui, pour la plupart, avaient vu les faits cités, et qui les reçurent et les respectèrent comme venant de Dieu, confirmant par leur consentement et leur vénération tout ce qui y était énoncé.

» Les fêtes, les monuments et les cérémonies, qui s'établirent alors, sont de même autant d'autres témoignages existants des faits qui y sont consignés et des garants non moins authentiques de ces mêmes livres. L'extension de l'Eglise est une preuve palpable de son établissement et de la conversion des gentils. Mettant à part même des preuves si notoires, les témoins sont d'une espèce si rare, qu'ils souffrirent la mort dans les tourments les plus affreux pour confirmer la vérité de ce qu'ils avaient écrit, sans que jamais aucun d'eux se démentit.

» Ces deux livres ont entr'eux une si grande connexion et une dépendance si nécessaire, que le premier est fait pour le second, et que le second tire sa source du premier. Le premier annonce et promet; le second vérifie et accomplit. Si l'un est divin, l'autre ne peut être l'ouvrage des hommes. Ainsi, les témoignages, les monuments, les faits, enfin tous les motifs qui peuvent convaincre la raison, démontrent au chrétien que ces livres sont divins, que l'Esprit de Dieu les a dictés, et que non-seulement on doit croire tout ce qu'ils rapportent, quoiqu'on ne le comprenne pas, mais pratiquer encore tout ce qu'ils nous prescrivent.

» Que nous rapporte le premier de ces deux livres sacrés? Il nous présente l'histoire de la création du monde; il nous découvre le plan des desseins de Dieu et de sa conduite envers les hommes. Il nous apprend que le Ciel et la terre sont l'œuvre d'un Créateur tout-puissant; que l'homme fut la dernière et la plus parfaite des créatures qui sortirent de sa main, parce qu'il le créa à son image, doué d'intelligence et de justice; mais que l'homme ingrat viola les ordres de son auteur et perdit tous les avantages de son origine.

» Par une suite du crime du premier homme, son malheur se répandit sur toute sa postérité; la corruption du tronc s'étendit jusqu'aux branches, qui, s'étant considérablement multipliées, formèrent un grand nombre de familles qui furent forcées de se séparer et de se disperser sur la surface de la terre. Par l'effet de cette séparation, et à la suite des siècles, ils perdirent le souvenir

des faits primitifs ; à peine leur resta-t-il une notion vague et confuse de leur grandeur passée ; ils altérèrent l'idée de leur Dieu et de leur Créateur , en la défigurant par leurs propres inventions ; ils oublièrent entièrement que Dieu avait promis un réparateur à *Adam* , au moment où il reconnut l'énormité de son crime. Cette idée et cet espoir ne se conservèrent que dans la famille d'*Abraham* et parmi ses descendants , à qui Dieu la renouvela en différentes occasions.

» Que nous dit le second livre ? Que ce réparateur , promis à *Adam* , aux patriarches , confirmé par *Moïse* et les prophètes qui vinrent après lui , et qui non-seulement donnèrent les signes qui devaient le faire reconnaître , mais qui fixèrent jusqu'au moment de son avènement ; que le Messie si attendu , si désiré et si fortement appelé par les cœurs religieux , arriva enfin lorsque le temps prédit par les prophètes fut écoulé ; que Jésus-Christ naquit , et que les figures et les prophéties se réalisèrent et s'accomplirent en sa personne.

» Et que disent les faits , les monuments et les témoins ? Que Jésus-Christ annonça qu'il était le Réparateur , l'Envoyé , le Messie promis de Dieu , et qu'il le prouva en exerçant sur la nature un empire qui ne peut appartenir qu'à Dieu ou à celui qui agit en son nom. A la vérité , il proposa des mystères élevés , incompréhensibles et supérieurs à l'intelligence humaine ; mais tous sont grands , dignes de Dieu , et propres à servir de remèdes à nos maux.

» La doctrine de ce livre est plus pure , plus sainte et plus sublime que tout ce que la science humaine avait pu inventer jusqu'alors ; sa morale s'élève à une perfection que la philosophie n'eût jamais pu atteindre ; ses promesses sont magnifiques , éternelles et propres à nous dégoûter de tout ce qui finit avec la vie ; mais ses menaces sont terribles et effrayantes.

» Comment un chrétien peut-il méconnaître Jésus-Christ , quand il voit toutes les prophéties s'accomplir en lui ; qu'il en fait lui-même d'autres non moins étonnantes qui se vérifièrent également ; qu'il prouve sa mission par des miracles si multipliés et si publics , qu'il se forme des disciples non-seulement invincibles , que ni la mort ni les supplices ne purent ébranler , mais qui convertirent eux-mêmes un grand nombre de cœurs endurcis ; qui , malgré la différence de leur doctrine , se soumirent à la sévérité de la loi de Jésus-Christ ?

» Comment peut-il méconnaître sa prévoyance infinie , son pouvoir suprême et absolu , quand il voit que ces disciples prêchent non-seulement la sainteté de leur Maître , ses miracles , sa résurrection , son ascension , en dépit des menaces et des tourments qu'ils endurent , mais que , malgré toutes les difficultés qu'on leur oppose de toute part , ils parviennent avec les plus faibles moyens à établir et à propager sa religion ? Que lui reste-t-il à faire , sinon de se jeter à ses pieds , de l'adorer , de l'écouter avec le respect qu'on doit à la souveraine vérité , et de lui rendre grâce

de l'avoir fait naître au sein d'une religion dont la divinité est si évidente ?

» Tout contribue à le remplir de vénération pour cette religion et l'antiquité de son origine : sa constante uniformité et son inaltérable durée, qui embrassent non-seulement les siècles qui ont suivi la venue de Jésus-Christ, mais qui remontent jusqu'aux pontifes de l'ancienne loi, figure du pontife de la nouvelle, et, par *Moïse* et *Aaron*, jusqu'aux premiers patriarches qui reçurent et transmirent la promesse du libérateur. On ne peut indiquer la plus légère interruption, ni dans la succession de ses ministres ni dans la prédication de sa foi. Il est en même temps impossible de désigner une autre époque que celle du commencement du monde ni d'autre principe que Dieu lui-même.

» Est-il besoin d'un plus grand nombre de motifs pour abjurer à ses pieds toutes les erreurs et toutes les superstitions de la terre ? Les fausses religions, qui se sont établies en diverses contrées et à différentes époques, se prétendent vraies aussi ; mais, pour leur malheur, un fait positif, qu'on ne peut ni oublier ni cacher, les dément. Ce fait est leur nouveauté même, puisque, malgré tous leurs artifices, il est aisé de désigner à chacune le jour de sa naissance. Dès que l'époque de leur existence n'est pas celle du commencement du monde, c'en est assez pour la convaincre d'imposture ; puisqu'en admettant que Dieu créa l'homme à son image pour qu'il le connût et l'aimât, il était indispensable qu'il lui en donnât les moyens. Ainsi toute religion qui ne peut remonter en ligne directe jusqu'au moment de la création, ne vient pas de Dieu ; elle est l'ouvrage des hommes.

» Le chrétien admire aussi sa constante uniformité, qui n'a jamais pu être altérée, et cet auguste caractère, qui est un type particulier, lui fait reconnaître la main toute-puissante qui la soutient. Observez que tout ce qui existe change sans cesse : que les lois, les coutumes, les peuples, les empires, tout enfin s'altère, se dénature et se modifie, parce que tout ce qui est humain ou terrestre est sujet à l'inconstance et à la mobilité de son origine ; tandis qu'un peuple choisi tout seul parmi tous les peuples de la terre, pour être le dépositaire des oracles de Dieu, a été conservé d'une manière toute particulière pour pouvoir toujours remplir cette même fonction.

» Il voit qu'au milieu des vastes ruines et de l'entier anéantissement de tant de nations puissantes et innombrables qui n'ont laissé aucune trace de leur existence, et laissent à peine des souvenirs vagues et confus, ce peuple peu nombreux et misérable, chassé de ses foyers, dépouillé de son héritage, est, en dépit de l'exemple de tous les autres qui ont disparu, le seul qui subsiste encore et qui existe pour servir de témoin muet, mais permanent, qui confirme malgré lui la vérité d'une religion qui seule est immuable comme le Dieu qui nous l'a donnée.

» Le chrétien est aussi convaincu que le fond et la substance des dogmes de cette religion n'ont jamais pu être altérés, et qu'il

est aisé de prouver par une multitude de monuments authentiques , que , malgré les révolutions des siècles , elle n'a jamais souffert la moindre variation ; que , pendant la loi de nature , dans le temps des patriarches , de *Moïse* et de la loi écrite , sous le règne de *David* et des prophètes , et après le retour de la captivité jusqu'à la nouvelle alliance ; depuis l'époque de la venue de Jésus-Christ et de la loi de grâce , dans les siècles qui ont précédé le Messie , comme dans ceux qui se sont écoulés jusqu'à nous , tant que le culte de Dieu fut réservé à un seul peuple , et tant que suivant les prophéties il s'étendit à toutes les nations ; enfin que , dans tous les pays et dans tous les temps , elle a toujours été la même , qu'elle a toujours adoré le même Dieu , cru les mêmes mystères , professé les mêmes dogmes , espéré ou reçu un même Sauveur.

» Il sait qu'elle a toujours reconnu que l'homme ne peut et n'est digne d'approcher de son Dieu que par la grâce et les mérites de Jésus-Christ , son divin Médiateur. Il est persuadé que toujours , comme de nos jours , elle fut son unique espérance ; que les patriarches , les prophètes et les anciens justes n'eurent d'autre foi ni d'autre religion ; que si nous jouissons de la venue du Rédempteur , ils jouissaient de son espoir ; qu'ils se consolèrent d'après la promesse qu'on leur en avait faite , et soupiraient après son accomplissement ; qu'ainsi que nous , ils se regardaient comme étrangers sur la terre et citoyens de la céleste patrie ; qu'ils n'attendaient le pardon de leurs fautes et le recouvrement de la grâce que de leur foi dans les mérites futurs de Jésus-Christ ; et c'est ainsi qu'il reconnaît que sa religion a conservé une uniformité constante et perpétuelle.

» Sa durée est une autre preuve , d'après laquelle il est convaincu que Dieu est son auteur et la soutient par sa puissance. Il n'a qu'à jeter les yeux sur cette multitude de sectes différentes , qui ont successivement inondé la terre ; il observe qu'après avoir eu plus ou moins de durée , en proportion de la protection qu'elles obtinrent , elles se dissipèrent toutes à la fin , et s'ensevelirent dans l'abîme de l'oubli ; tandis que sa religion , qui prit naissance avec le monde , existe encore ; quoiqu'elle ne puisse avoir ce privilège unique ni aux hommes ni aux circonstances , puisqu'elle seule a supporté plus de combats et souffert plus de persécutions que toutes les autres ensemble.

» Il sait que le peuple juif , son premier et fidèle dépositaire , fut très-souvent esclave des féroces conquérants d'Assyrie et de Babylone ; qu'il se vit arraché du berceau de ses pères , et transféré dans des régions étrangères. Il sent que toutes leurs disgrâces , leurs misères , et les révolutions qu'ils éprouvèrent , devaient favoriser l'anéantissement de leur religion et en effacer jusqu'au souvenir ; mais il la voit avec admiration sortir glorieuse de ces désastres , et échapper au sort ordinaire des choses humaines le plus solidement établies et le moins combattues.

» Il sait aussi qu'il y a environ dix-huit cents ans que , par la

venue de Jésus-Christ, cette religion devint la religion chrétienne ; et, durant ce long laps de temps, il l'a vue exposée aux plus grands périls et aux combats les plus terribles ; mais il a vu aussi que rien n'a pu l'altérer, et que cette religion sainte, redevable, dès l'origine du monde, de son existence à la divinité, a survécu à toutes les erreurs inventées par les hommes, qu'elle a su traverser d'une marche assurée tous les siècles, et subsister intacte au milieu du dépérissement et de la chute de tout le reste ; il sait que ni l'empire odieux des passions, ni les efforts de l'enfer, ni l'audace des novateurs, ni les astuces des hérétiques, ni même les vices d'un grand nombre de ses enfants, qui ont souillé sa pureté, ni enfin la faux du temps qui dévore tout, n'ont pu non-seulement la renverser, mais même l'ébranler.

» Il a reconnu aussi que tant de combats et de persécutions, loin de la faire périr, n'ont fait que lui donner plus de stabilité et la rendre plus auguste ; que le sang de ses martyrs était la source sacrée qui la faisait fleurir et fructifier, et que les efforts de ses ennemis n'ont abouti qu'à augmenter sa gloire, puisque, sans cesse attaquée, elle n'a jamais succombé.

» En réfléchissant sur un résultat si opposé aux idées de la prudence humaine, et à l'expérience reconnue de tous les siècles, quel est celui qui n'envisagera pas comme un miracle continué cette chaîne immuable de victoires invraisemblables et de triomphes incroyables ? Qui ne nous dira avec *Gamaliel*, le plus prudent des Juifs, qu'une œuvre que tous les efforts des hommes n'ont pu détruire est nécessairement l'œuvre de Dieu ? C'est pour cela que le chrétien ne s'inquiète pas lorsqu'il la voit attaquée. Ses triomphes passés lui répondent de sa gloire future, et il ne doute pas que ses ennemis les plus acharnés ne soient enfin obligés de se rendre et de l'adorer, ou ne deviennent eux-mêmes victimes de leur haine insensée.

» Il s'aperçoit bien que les incrédules de nos jours travaillent à détruire l'héritage du Seigneur, et qu'ils se glorifient de leurs tristes victoires ; mais il espère que leur délire aura un terme, et que le jour arrivera enfin où nos descendants auront les mêmes yeux que ceux des chrétiens, des hommes instruits et vertueux. Il sait que les incrédules ne doivent leur célébrité et leurs sectateurs, ni à la bonté de leur cause, ni à la supériorité de leurs talents, mais à nos passions et à notre faiblesse.

» Il se persuade que nous avons irrité le Ciel, et que, pour nous punir, il les a rendus les instruments de sa colère ; mais il attend le jour de sa miséricorde. Il espère avec confiance que les hommes, revenus de tant d'erreurs, ne se laisseront plus séduire aux amorcees d'une philosophie mensongère, et qu'ils connaîtront enfin que l'amour de l'indépendance et l'orgueil d'afficher des opinions extraordinaires dégradent l'homme, bien loin de l'élever, et que l'amour de la vérité et la pratique de la vertu peuvent seuls produire la vraie gloire.

» Il sait aussi que cette espérance n'est pas vaine , et qu'il n'est pas difficile de la réaliser , puisque , si le gouvernement , pour son propre intérêt , le désire et y veut intervenir , si de son côté , le clergé y contribue par des instructions plus multipliées , par la pureté de sa conduite et de ses mœurs , ces deux moyens réunis peuvent réformer les nations chrétiennes , en offrant aux peuples la religion revêtue de cette noble et majestueuse simplicité qui la caractérise , telle qu'elle sortit des mains de Dieu , telle que les apôtres la prêchèrent , et dégagée , dans sa doctrine , de tout ce que la superstition a pu y ajouter , et son culte dépouillé de toutes les pratiques qui ne sont pas dignes d'elle.

» Il croit que les autorités supérieures ont en main les moyens d'atteindre à ce but , et qu'il ne leur manque que de prendre des mesures convenables et efficaces pour que tous les peuples s'appliquent à connaître le plan sublime et majestueux de notre sainte religion , en lui conservant ou l'aidant à reconvrer sa pureté originelle et primitive. Forcés alors d'admirer sa beauté , ils seront tous intimement convaincus de sa vérité ; et les incrédules n'auront plus de prétexte ni dans leurs dédains ni dans leurs calomnies.

» Enfin , monsieur , lorsque le chrétien n'aurait d'autres preuves que les miracles de Jésus - Christ et de ses disciples , cela seul suffirait et confirmerait tout ce que la religion nous enseigne , puisqu'il est évident qu'il n'y a que Dieu ou ceux qui en ont reçu de lui la vertu et le pouvoir qui puissent en faire. Il résulte de ce principe aussi sublime qu'il est clair , que si Jésus-Christ fit des miracles , ce fut par la vertu de Dieu ; et , comme Dieu ne saurait autoriser le mensonge , il est indispensable de reconnaître qu'on doit croire tout ce qu'il a dit , et faire tout ce qu'il nous a commandé. Il ne reste donc , à celui qui est dans le doute , que d'examiner s'il est vrai qu'il ait fait des miracles , puisque celui qui y croit n'a nul besoin de pousser ses recherches plus loin.

» Il est si prouvé et si évident que Jésus-Christ fit un grand nombre de miracles et des miracles d'une nature si étonnante , publiquement et tellement à la vue de tout le monde , qu'il est impossible qu'un homme sensé , qui cherche la vérité de bonne foi , puisse ne pas en être convaincu. Il est impossible de nier que Jésus-Christ n'ait chassé les démons du corps des possédés ; qu'il n'ait exercé sur les éléments l'empire le plus absolu , et ne les ait forcés d'obéir à sa voix ; qu'il n'ait apaisé les flots de la mer et calmé les tempêtes ; qu'il n'ait guéri les malades , rendu la vue aux aveugles , l'ouïe aux sourds , la santé aux lépreux , le mouvement aux paralytiques , la vie aux morts , et enfin qu'il n'ait opéré les prodiges que rapportent les évangélistes , et qui ne peuvent être que l'effet du pouvoir de Dieu.

» On ne niera pas non plus qu'il n'ait fait tous ces miracles expressément pour prouver qu'il était le Fils de Dieu , son Envoyé

et le Messie promis , puisqu'il dit lui-même : *Les choses que je fais rendent elles-mêmes témoignage de moi... Si vous ne croyez à mes paroles , croyez à mes œuvres* ¹. Certainement il les fit pour publier son Évangile , pour apprendre à adorer Dieu en esprit et en vérité , et pour donner une règle de conduite plus parfaite. Rappelez-vous , monsieur , ce que nous avons dit par rapport aux circonstances qui accompagnèrent ces miracles , leur variété , leur multitude , le temps , la localité , les champs , les places publiques où ils eurent lieu , l'innombrable multitude des témoins qui non - seulement les attestèrent , mais même leur dirent leur conversion , qui embrassèrent la foi , et composèrent ces sociétés des premiers chrétiens , si célèbres par leur zèle et leur vertu.

» Ne perdez pas de vue qu'une grande partie de ces témoins oculaires souffrirent la mort dans les supplices les plus atroces , pour attester la vérité de ces miracles ; que ces témoins , si différens et si nombreux , non - seulement étaient des hommes sans tache , mais qu'ils s'étaient rendus recommandables par leur désintéressement et leurs hautes vertus ; qu'ils faisaient eux-mêmes des miracles , et assuraient avoir vu ceux de Jésus-Christ , ce en quoi ils ne pouvaient se tromper ; non-seulement ils les publièrent au péril de leur vie , ils allèrent les prêcher aux extrémités de la terre , sans qu'aucun d'eux se démentit jamais. Rappelez enfin dans votre mémoire ce que nous avons dit à ce sujet , et vous vous convaincrez qu'il n'est aucun fait historique mieux prouvé , mieux attesté , et qui ait plus de droit à notre croyance.

» Mais , mettant à part , pour un moment , tant de preuves si évidentes , je voudrais fixer votre attention sur un miracle.... tel , par la nouveauté de sa nature , qu'il est sans exemple comme sans modèle. Je veux parler de la résurrection de Jésus-Christ , auquel on peut réunir celui de son ascension , qui rassemble encore plus de témoins , des preuves plus grandes et plus publiques. Rappelez-vous ce que nous avons dit sur l'un et l'autre , et souvenez-vous en même temps que vous m'avouâtes vous - même que s'il était possible de prouver que Jésus-Christ , après l'avoir prédit , ressuscita par sa propre vertu , et qu'il put , à la vue de ses apôtres et d'un grand nombre de témoins , s'élever de la terre pour y être perdu de vue dans les hauteurs inaccessibles du Ciel , cela seul devait suffire pour ne pas douter de la vérité de ce qu'il disait , lorsqu'il annonçait qu'il était Dieu , Fils de Dieu , son Envoyé et le Messie promis , et que par conséquent on ne pouvait se dispenser de croire tout ce qu'il a dit et d'obéir à tout ce qu'il nous commande.

» Je ne prétends point vous rappeler toutes les preuves que je vous présentai ; mais je vous supplie de les repasser dans votre mémoire et de réfléchir sur la multitude d'assertions , de monuments et de témoins qui prouvent ces deux faits , aux-

¹ Jean. v. 36 et x. 38.

quels l'histoire tout entière ne peut en opposer aucun qui soit plus sûr et mieux établi. Considérez que celui qui ne cherche pas à partager son attention en la fixant sur la diversité des preuves, trouvera dans l'évidence de ces faits de quoi tranquilliser son cœur ; ils suffiront pour dissiper tous ses doutes, fixer toutes ses incertitudes, et déterminer la croyance la plus ferme en même temps la plus paisible.

» Je vous conseille, monsieur, de les examiner souvent et à différentes reprises, quand vous serez seul. Il est impossible que des preuves aussi puissantes, qui ferment tout accès aux subterfuges, ne captivent votre esprit, et ne vous arrachent, fût-ce en dépit de vous-même, l'assentiment de votre bonne foi. Elles vous forceront à dire : Si Jésus-Christ est Dieu, je dois l'aimer et l'adorer, je dois lui obéir ; et quand l'orgueil, les passions ou les limites étroites de la raison humaine chercheront à vous inquiéter par de nouveaux doutes, de nouvelles craintes ou de nouveaux soupçons, vous pourrez d'un seul mot faire taire tous ces ennemis inquiets et ignorants ; dites-leur : Jésus-Christ ressuscita, et lui-même nous l'assure

» N'oubliez pas que les apôtres et les autres disciples, qui attestèrent ces faits, et tous ceux que présente la vie de Jésus-Christ, se séparèrent après lui, pour obéir aux ordres de leur Maître et prêcher l'Évangile aux nations. Chacun d'eux se rendit dans des contrées différentes ; et, quoique séparés et sans aucun moyen de communiquer ensemble, ils se maintinrent toujours fermes, confessant unanimement, au milieu des tourments les plus horribles, la résurrection et les autres faits. Ces hommes étaient tels, que non-seulement ils faisaient des miracles, mais qu'ils eurent la puissance de communiquer à d'autres le pouvoir d'en faire. Ce don divin et la sainteté de leur vie furent les moyens qui, malgré leur pauvreté et leur peu de crédit, les mirent à portée de former et d'établir de si nombreuses Eglises.

» Ayez toujours présent à l'esprit que des témoins de ce caractère, qui supportèrent tant de travaux pour défendre une religion dont la vérité est le premier principe, ne se seraient point voués au martyre pour la soutenir, pour attester la vérité de la résurrection et des autres miracles, s'ils ne les avaient pas crus eux-mêmes ; et que s'ils les crurent ils ne peuvent être susceptibles d'être contestés, puisqu'il ne s'agissait que de faits palpables et sur lesquels il n'était pas possible de se tromper. Considérez qu'ils n'eussent pu ni convertir une si grande multitude de personnes, ni persuader des choses si extraordinaires, s'ils n'eussent pas fait eux-mêmes des miracles en leur présence ; et que, s'ils ne les eussent pas opérés, non-seulement il n'y aurait pas eu cette foule de conversions, mais ils auraient bien moins encore attesté les avoir vus, quand cette assertion les conduisait au supplice. Or, comme on ne peut nier qu'ils le disaient, et que les martyrs chrétiens ne l'étaient que

pour ce sujet, il faut en conclure que la résurrection de Jésus-Christ, les miracles des apôtres et ceux de leurs successeurs, sont prouvés dans un degré d'évidence bien supérieur à celui de tous les faits historiques.

» Je ne fatiguerai point votre attention en vous répétant ce que je vous ai déjà dit ; mais je vous prie de le rappeler à votre mémoire, de le méditer, de le comparer ; et je ne doute pas que plus vous l'examinerez dans tous ses détails, et plus vous vous convaincrez que Dieu a bien voulu environner sa religion de toute la lumière qui pouvait nous convaincre qu'elle émane de lui. Vous reconnaîtrez que la chaîne des miracles, de monuments et de témoins dont il l'a entourée, ne permet pas de méconnaître sa main puissante et divine ; que Dieu a fait enfin tout ce qu'il fallait aux hommes pour les convaincre, et ne laisser aucune excuse à ceux qui, pour mettre à l'aise leurs passions, ferment les yeux à la lumière.

» C'est ainsi, monsieur, que tout nous manifeste que ce Dieu de miséricorde, devant satisfaire à sa justice pour le péché du premier homme, nous accorda la plus grande preuve de son amour en nous donnant son Fils unique, le seul objet digne de la satisfaire, afin qu'au prix de son sang il nous rétablît dans les droits dont nous étions déchus ; qu'il l'annonça, le promit, lui prépara les voies, le remplit de sa vertu toute-puissante, pour qu'il fit des miracles et communiquât le même pouvoir à ses disciples ; que ce Fils unique, son Verbe, par qui tout a été fait, le Créateur du ciel et de la terre, par obéissance pour son Père et par amour pour les hommes, vint sur la terre ; que les prophéties s'accomplirent, que les miracles s'exécutèrent, et que, malgré tant de lumières, tant de bienfaits et tant de sacrifices de l'Homme-Dieu, il y a des hommes qui, par une honteuse indifférence, ne daignent pas reconnaître ces vérités, tandis que tant d'autres, par l'aveuglement de leurs passions, s'obstinent à ne pas les croire. Hélas ! elles n'en sont pas moins certaines ; ils les reconnaîtront un jour, mais peut-être trop tard pour eux.

» Malheureux ! non-seulement ils dédaignent les bienfaits de Dieu, et méprisent le sang du Rédempteur et les espérances sans bornes qu'il leur présente, ils ne le connaissent peut-être pas. Non, monsieur, les incrédules ne le connaissent pas, ou ce qui est pis encore, ils en ont l'idée la plus fautive et la plus dénaturée. Ah ! s'ils le connaissaient, serait-il possible qu'ils ne l'aimassent pas ? Quel malheur ! quelle perte ! Jésus-Christ est sans doute le Dieu d'une majesté inaccessible, il ne peut être pénétré par les faibles mortels ; mais sa bonté infinie enveloppa sa grandeur et sa gloire sous le voile de la nature humaine ; il a su, par ce moyen, se rendre accessible à la faiblesse humaine. Le Verbe s'est fait chair, il naquit de nous, il vécut avec nous ; mais quelle vie ! quel modèle ! quelles vertus ! Si, par son incarnation, il parut sous l'extérieur de l'homme, toute sa conduite prouva qu'il était Dieu.

» Jamais l'univers ne posséda un homme aussi doux, aussi vertueux, aussi bienfaisant et aussi aimable. Dans toutes ses actions, dans tous ses discours, il ne se proposa d'autre but que notre bien; il ne s'occupa qu'à nous instruire, à nous consoler, à nous donner les idées ou les espérances les plus capables de satisfaire au désir insatiable de grandeur et de félicité que nous portons dans nous-mêmes. Il ne s'affligeait que de nos erreurs; rien ne lui déplaisait que nos vices; il se complaisait dans nos vertus; sa plus grande consolation était de ramener à lui la brebis qui s'en éloignait; on ne le vit jamais vraiment affligé, que quand il prévoyait notre obstination et les malheurs qui nous menaçaient.

» Examinez sa conduite, lorsqu'allant à Jérusalem avec ses disciples, il prédit les prochaines calamités de cette nation rebelle et endurcie. Voyez quelle tendre sensibilité accompagne sa prophétie, les soupirs de compassion qu'il exhale, et le torrent de larmes qu'il répand! Quel cœur fut jamais plus sensible aux maux d'autrui? Quel homme généreux et sensible ne sera pas ému en voyant l'affliction d'un amour si tendre et si désintéressé? Il est impossible d'étudier et de découvrir le caractère de son esprit et l'excessive tendresse de son cœur, sans reconnaître qu'il n'exista jamais d'homme meilleur, et que jamais le Ciel, dans sa miséricorde, ne leur a donné un bienfaiteur plus digne de la main qui l'envoyait.

» L'Évangile dit : « Partout où Jésus-Christ passait, il faisait du bien et guérissait tout le monde ¹. » Il renferme en peu de paroles et sous l'expression la plus simple, le plus bel éloge qu'on puisse faire de la bienfaisance et de l'amour. J'en appelle à toutes les âmes généreuses et sensibles, aux cœurs francs et nobles qui ne peuvent entendre sans attendrissement le récit d'un trait qui caractérise une vertu sublime; à ceux dont un généreux bienfait excite l'admiration; à ceux qui méprisent les caractères froids et indolents, que rien ne peut faire sortir de leur indifférence et de leur apathie; à ceux qui conservent avec une espèce de vénération et de culte l'image des princes magnanimes qui ont aimé les hommes et se sont sacrifiés pour eux.

» J'interpelle enfin tous ceux qui aiment la vertu et prient l'honneur; qu'ils me disent si, dans le nombre des bons rois ou des grands hommes qui ont brillé par de grandes vertus, qui se sont illustrés par des sacrifices héroïques, il en existe qu'on puisse comparer à Jésus-Christ! qu'ils nomment celui à qui l'on peut appliquer aussi universellement et avec autant de précision qu'à Jésus-Christ, cet éloge simple, mais en même temps sublime : *Il vécut en faisant toujours le bien.*

» Il m'est impossible, monsieur, de vous retracer en ce moment toutes les actions de cet Homme-Dieu pendant le cours de sa mission divine. Ni le temps, ni mes faibles discours ne suf-

¹ Act. x. 38.

iraient pour peindre dignement les efforts de l'amour et du zèle incomparable dont il donna l'exemple à l'univers, mais je vous exhorte à étudier sans cesse et presque uniquement la vie de ce héros céleste. Étudiez tous ses pas, suivez ses actions et ses discours; examinez-le dans tous les instants qu'il a passés sur la terre; cherchez à vous former une idée de son cœur et de son caractère doux et bienfaisant; vous verrez qu'il est, parmi les hommes, le seul dont les actions et la conduite répondent entièrement à l'idée que nous avons d'un bon cœur et du véritable ami des hommes; il est le seul chez qui ces vertus aimables se rencontrèrent sans aucun mélange des défauts qui altèrent et ternissent celles des autres, le seul dans qui elles ne se démentirent jamais.

» Vous ne trouverez jamais en Jésus-Christ qu'une seule crainte. Il appréhende uniquement que les hommes ne soient pas assez persuadés que les travaux de son laborieux ministère n'ont d'autre objet que leur bonheur, assez convaincus qu'il est le désir le plus ardent de son amour; aucun motif ne peut cacher la tendresse et l'affection paternelle de son cœur. Une femme, saisie d'admiration pour ses vertus, s'écrie au milieu de la foule : *Heureux le sein qui l'a porté*¹; il s'empresse d'écarter cette idée à sa louange, et il lui répond publiquement : *Heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et gardent ses commandements.*

» Toute son occupation consistait à guérir les malades, à consoler les affligés, à instruire les ignorants, à exciter à la pratique des vertus, à imposer les mains, à recevoir et à secourir tous ceux qui le suivaient, et qui, en grande partie, étaient les plus pauvres, les plus grossiers et les plus obscurs d'entre les habitants de la Judée. Ses yeux se portaient sur eux avec complaisance, s'arrêtaient avec compassion sur les malheureux; et à chaque pas on l'entendait dire : ce sont mes parents, mes frères, mes amis, les objets les plus chers à mon cœur. Il blâme les apôtres, parce qu'ils voulaient éloigner de lui les enfants qui se mêlaient à la multitude et qui désiraient l'approcher. *Laissez*, leur dit-il, *laissez approcher ces enfants*²; il les bénit, les embrasse et les presse sur son cœur.

» Ses miracles mêmes, quoique nécessaires pour prouver sa divinité, n'étaient pour lui qu'une effusion de bienfaisance et d'amour. Il semblait, d'après le zèle ardent qu'il avait à secourir les malheureux, qu'il s'occupait bien plus du désir de leur faire du bien, que de la pensée de manifester son souverain pouvoir. Dans le grand nombre des miracles qu'il fit pour convaincre le monde qu'il était le Messie attendu, il n'y en eut en effet aucun qui ne consolât quelques cœurs affligés, qui ne séchât les larmes de la douleur, qui ne prévint des besoins, qui ne soulageât quelques malheureux, et qui ne portât la vie et la joie dans le séjour de la douleur et de la mort.

¹ Luc. xi. 27.

² Math. xix. 13 et 14.

» Jamais ce Pasteur divin ne montra plus d'ardeur, plus d'intérêt et de sollicitude, que lorsqu'il rencontrait quelques-unes de ses brebis égarées, que l'aiguillon du remords commençait à rappeler au bercail. Souvenez-vous de cette pécheresse publique, qui, dans l'amertume de son repentir, entre dans la salle où il prend son repas et se jette à ses pieds; elle les arrose de ses larmes et des parfums précieux qu'elle répand sur eux. L'infamie dont l'a couverte sa conduite publique et désordonnée n'est point un motif de dédain; non-seulement il ne la repousse pas, il lui laisse faire avec complaisance tout ce que sa douleur lui suggère. Voyez comme il la défend contre celui dont le cœur la méprise intérieurement et la censure, comme il la soutient contre les disciples qui accusent sa prodigalité. Malgré la dureté de ceux qui l'entourent, voyez comme il la console, et finit par l'assurer qu'elle est déjà pardonnée ¹.

» Quelle parabole que celle de l'enfant prodigue! quel père plus tendre et plus clément? A peine le plus ingrat et le plus coupable des enfants sent-il la première impulsion du repentir que lui arrache la triste expérience de ses fautes; à peine il se décide à retourner dans la maison de son père, que celui-ci, l'apercevant de loin, ne se contente pas de l'attendre; il s'avance, il se précipite à sa rencontre, il ne lui laisse ni le temps de lui demander pardon ni de lui exprimer son repentir; à peine l'a-t-il reçu dans ses bras qu'il ordonne de préparer une fête, et répond à son frère, jaloux d'une expression de sentiments si vive, et qui se plaint de cette préférence marquée: Je t'ai toujours eu avec moi, mais il faut célébrer le retour d'un fils que je craignais d'avoir perdu; comme si ce retour lui causait plus de plaisir que la conservation de celui qui ne fut jamais exposé au danger ².

» Qui peut douter de cette préférence, et ne pas voir quel était le sentiment intime de son cœur? Que pouvait marquer cette excessive allégresse, si ce n'est celle que le Ciel éprouve à la conversion d'un pécheur, qui surpasse celle que lui donne la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes? Considérez bien, monsieur, la force de cette expression ³: *Il y a plus de joie dans le Ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persèverent.*

» Pénétrez-vous de l'énergie et du sens de ces paroles divines, et dites-moi s'il est possible de trouver un moyen de mieux exprimer la jouissance et la joie d'un Dieu de miséricorde, et des bienheureux qui vivent de son esprit, au moment où une âme égarée reconvre sa raison et reprend le sentier de la vérité? Dites-moi s'il était possible que le divin pasteur peignit d'une manière plus forte et plus énergique le désir ardent de voir ses brebis obéir au son de sa voix chérie, et sa joie de les voir revenir au bercail?

¹ Luc. vii. 37.

² Ibid. xv. 7.

³ Luc. xv. 31.

» Tel fut le caractère de Jésus-Christ ; et quoique tout soit parfait dans sa conduite , deux vertus parurent briller suréminemment en lui , l'amour de Dieu dans le zèle pour sa gloire , et l'amour des hommes dans le désir de leur bonheur. Ces deux objets attiraient toute son attention. Aussi ne songeait-il qu'à enseigner ce qu'on doit à Dieu et à exhorter à la pratique des vertus. Dans les exercices divins , quoiqu'il fût le maître et l'arbitre du monde , on ne le vit jamais user de son pouvoir suprême pour réprimander qui que ce fût ; jamais il n'intimida par des menaces ni ne contraignit par la violence ; il ne vengea jamais une injure ; jamais il ne se servit de son pouvoir tout-puissant , que pour guérir , consoler et pardonner. Ses exhortations furent toujours l'œuvre de la persuasion , de la douceur et de l'amour.

» La vaste étendue des siècles n'a jamais offert l'exemple d'un caractère d'une douceur aussi inaltérable , d'un cœur aussi aimant et d'un naturel aussi bon. Aurait-il pu en être autrement ? La nature n'est pas assez puissante pour rien produire d'aussi parfait. Il était nécessaire que Dieu vint enseigner l'homme ; et si le Verbe divin seul pouvait satisfaire pour ses crimes , le Verbe seul pouvait être son maître , son guide et son modèle. Examinez-le dans toutes les périodes de sa vie , et vous le verrez toujours doux , toujours compatissant et tendre.

» Suivez-le dans ses voyages : il passe par Samarie , seul , à jeun , et fatigué de la chaleur et de sa marche ; il se repose à Sichem , auprès d'un puits ¹. Avec quelle affabilité il s'entretient avec une femme pauvre et pécheresse ! Il l'abreuve de l'eau céleste de sa grâce ; il lui déclare positivement qu'il est le Messie , et lui apprend la manière d'adorer Dieu en esprit et en vérité. Voyez comment , quand les disciples arrivent et le plaignent de n'avoir pas encore mangé , il leur répond que son aliment est de servir son Père et de gagner les cœurs. Les habitants de cette ville s'approchent , guidés par cette femme ; il leur parle avec la même complaisance , et quoique son projet fût de continuer son chemin , il se rend aux prières des Samaritains et séjourne au milieu d'eux ; il entre dans leur ville , passe avec eux le temps nécessaire à leur instruction et à leur conversion. Quelle affabilité ! quel zèle ! quelle condescendance !

» Voyez-le avec la Chananéenne. Dans une de ses excursions , on lui présente une femme étrangère et idolâtre , qui implore son secours. Il résiste ; il ne lui paraît pas dans l'ordre de la Providence le commencer sa mission par d'autres que par les brebis égarées d'Israël. L'infortunée redouble ses prières avec foi et humilité ; elle renouvelle ses supplications avec cette instance qui lui plaît tant : son bon cœur ne peut résister davantage ; il se rend , lui accorde ce qu'elle demande , et la renvoie consolée.

» Voyez-le surtout avec la femme adultère ². Sans doute , elle était coupable ; cependant , lorsque ses juges vont la condamner ,

¹ Jean. iv. 5.

² Jean. viii. 3.

les entrailles de sa miséricorde s'émeuvent ; il use de son pouvoir divin pour faire rougir les juges de leurs propres crimes, et ils s'enfuient. Il reste seul avec l'infortunée ; il ne lui reproche point son crime , il lui demande seulement si elle a été condamnée ; elle lui répond que non ; il lui réplique qu'il ne la condamne pas non plus , et l'exhorte à ne plus pécher.

» On ne finirait point, et il faudrait citer son histoire entière, si l'on voulait rappeler toutes les occasions où, sans se démentir jamais, il montra toujours ce caractère soutenu et inaltérable de clémence et de bonté. Il suffit de dire en général qu'on ne lui présenta jamais un malade, sans qu'il le guérit ; un malheureux, sans qu'il le secourût ; un affligé, sans qu'il le consolât ; ni un pénitent, sans qu'il obtint son pardon.

» Comment ne pardonnerait-il pas à ceux qui l'implorèrent, lui qui pardonnait à ceux qui l'ont persécuté ? *Pierre* lui demande si l'on doit pardonner sept fois ; il lui répond qu'il faut le faire sept fois soixante et dix fois, voulant donner à entendre, par cette expression indéfinie et générale, qu'on doit toujours pardonner à ses ennemis sans fin et sans exception. Qui a donné de plus grands exemples de pardonner que lui-même ?

» A la fin de sa vie, et lorsque déjà son grand sacrifice se consommait, ses ennemis déchargèrent sur lui la fureur de leur rage. Non contents de le voir cloué sur la croix et répandant jusqu'aux dernières gouttes de son sang, souffrir des douleurs inexprimables ; à peine ils l'entendent dire qu'il a soif, qu'ajoutant l'insulte au tourment, l'ironie à la ferocité, ils se hâtent de lui présenter du fiel et du vinaigre ; et ce divin Sauveur prend ce moment d'une méchanceté aussi noire, pour compatir à leur aveuglement ; il élève son cœur vers son Père, et le prie pour eux.

» Cette clémence et cette douceur infinies étaient le résultat de son amour sans bornes pour les hommes. Mais qui pourra jamais concevoir l'étendue, l'intensité et l'efficacité de cet amour ? Nulle expression humaine ne saurait décrire ce qui n'a point de bornes, et ce cœur infini et divin qui sut le sentir peut seul l'exprimer. Pour s'en former quelque idée, écoutons ce qu'il dit lui-même ; observons ce qui se passe entre Jésus-Christ et ses apôtres à la dernière cène, lorsqu'il les préparait déjà à la séparation la plus douloureuse. Quelle action ! quelle scène ! quelle situation ! La nature ne put jamais offrir à la sensibilité humaine un tableau plus touchant et d'un plus grand intérêt.

» Pendant la durée de cette triste nuit, et dans ces moments d'affliction, il semble que Jésus-Christ voulut réunir et concentrer tous les traits de bonté, de générosité et de tendresse, dont il avait semé le cours de la vie la plus innocente dont la terre ait été le témoin. Il voulut sans doute les reproduire et les offrir en masse, comme un spectacle destiné à attendre les cœurs les plus durs et les plus inflexibles. Ici, toute recherche dans la diction serait ridicule, toute réflexion inutile ; le récit le plus

simple suffit pour intéresser et faire répandre des torrents de larmes.

» Jésus, nous dit saint *Jean*¹, sachant que l'heure de retourner auprès de son Père approchait, se retira pour la dernière fois avec ses disciples. Comme il les avait aimés de l'amour le plus tendre et qu'il allait se séparer d'eux et les laisser sur la terre, il voulut leur montrer jusqu'à quel point il les aimait. Qui pourrait imaginer, monsieur, que le héros dont parle saint *Jean*, est celui dont il disait, peu de temps auparavant, qu'il était le Verbe de Dieu, qu'il existait en Dieu, et qu'il était lui-même le Dieu qui avait tout produit? Eh quoi! on craindrait qu'un Dieu, et un Dieu qui chérit à ce point ses créatures, ait pu les tromper? Celui qui leur montre tant d'amour quand il va mourir, ne leur donne-t-il pas la dernière et la plus sûre des preuves, que tout ce qu'il leur a dit est la vérité?

» Transportons-nous en esprit à cette nuit mémorable où Jésus-Christ célébra à Jérusalem la dernière Pâque avec ses apôtres, à cette nuit terrible à laquelle succéda un jour encore plus affreux. Reportons-nous à ce moment déplorable où la férocité d'un peuple barbare prépare à la plus innocente des victimes le plus cruel des supplices; observons les mouvements de ce monstre d'ingratitude et de perfidie, qui, après avoir conçu dans son cœur l'atroce projet de livrer son maître et son bienfaiteur à la rage de ses ennemis, cherche les moyens de l'exécuter; réunissons toutes les particularités funestes de cette nuit désastreuse, et jetons les yeux sur Jésus qui les connaissait.

» Jésus consacre les derniers moments de sa vie à donner à ses disciples et à ses amis les témoignages les plus éclatants de son amour. Il donne le dernier essor à sa tendresse. Et c'est la dernière consolation qu'il permet à son cœur en proie aux angoisses les plus cruelles; ou, pour mieux dire, Jésus désire consoler les siens et oublier les tourments et les opprobres qu'ils lui réservent. Il est plus sensible au bonheur de ceux qu'il affectionne qu'à l'horreur de la croix et de la mort.

» L'Évangéliste rapporte qu'il prit le pain dans ses mains sacrées, et qu'élevant au Ciel des yeux où brillaient toute l'ardeur et la vivacité d'un cœur jaloux de mettre la dernière main à ses bienfaits, il le présente à ses apôtres, et leur dit : *Prenez et mangez*; c'est moi-même, mon corps, mon âme et ma substance éternelle et divine que je vous donne. Quel présent! quelle bonté! quel bienfait! un esprit céleste et divin pouvait seul être capable d'une idée si sublime; un amour sans bornes pouvait seul inventer ce moyen ingénieux d'une communication si intime; sa grandeur pouvait seule concevoir un dessein si magnifique, et sa toute-puissance pouvait seule l'exécuter; c'était en même temps le seul bien qui pût remplir toute la capacité de notre cœur.

¹ Jean. xiii. 1.

» Si votre raison, monsieur, qui n'est pas encore pleinement pénétrée par la lumière céleste, voulait, à la vue de ce spectacle qui n'est digne que de Dieu et de ceux qui suivent le flambeau infailible de la foi; si votre raison, dis-je, cherchait à exciter en vous les doutes orgueilleux d'une philosophie stérile et mensongère, rappelez-vous quel en est l'auteur; rappelez-vous que c'est Jésus-Christ qui vous l'assure, celui qui fit tant de miracles et qui se ressuscita lui-même, et songez que le plus léger doute sur ce qu'il affirme dans ce moment de douleur serait un sacrilège; rappelez-vous enfin que Jésus-Christ fut juste et qu'il va mourir !...

» Alors le Seigneur, satisfait d'avoir fait son Testament, content d'avoir assuré à ses amis le bien précieux qu'il pouvait leur laisser, joyeux de les voir en possession d'un si riche héritage, et sans inquiétude pour leur bonheur à venir, manifeste cette douce jouissance qu'éprouve l'âme généreuse de celui qui vient de donner un bien inestimable à ceux qu'il hérite. Dans l'excès de sa joie, son cœur s'exprime avec une éloquence aussi énergique que vivement sentie. A présent, leur dit-il, mes ennemis peuvent épuiser sur moi tous les efforts de leur rage, mon cœur y est préparé, et il ne reste plus rien à mon amour à vous donner; tout est à vous, et, parmi les trésors inépuisables de la magnificence divine, il n'est rien de plus précieux que ce que je vous laisse.

» Combien ma tendresse désire le moment qui doit vous être si utile ! *J'ai désiré avec désir*, avec un désir dont personne que moi ne pouvait sentir la force, *manger avec vous cette pâque*. C'est dans cette pâque que tous les sacrifices doivent trouver leur plénitude, leur fin et leur consommation. Considérez, monsieur, cette expression de Jésus-Christ : *J'ai désiré avec désir*; paroles divines, dont nos langues humaines ne peuvent rendre ni le sens ni l'énergie. Ce désir de désir exprime un sentiment si actif, si intime, si profond, si continuel et si dominant, qu'il ne peut être expliqué que par celui dont l'amour infini a pu l'éprouver. Nous pouvons seulement apercevoir qu'il était comme oppressé par sa tendresse, que son amour absorbait presque toutes ses idées, et qu'il en éprouvait la défaillance avant de mourir dans les tourments.

» Quel discours que celui par lequel il termine cet acte, le dernier et le plus solennel de sa mission divine ! Permettez que je vous en rapporte la substance; car on n'a jamais rien écrit au monde qui contienne autant de sentiment et de force. Tout le christianisme est renfermé dans ce peu de mots, qui peignent si bien le caractère et le cœur de Jésus-Christ. Ce discours doit être lu et médité sans cesse par ceux qui veulent admirer la beauté de notre religion; seul il suffit pour renouveler l'impression que nous devons éprouver du bonheur de la connaître.

! Luc. xxii. 15.

Ecoutez, monsieur, et n'en perdez pas une syllabe ; ici tout est esprit et vie.

» *Que votre cœur ne se trouble pas*¹, leur dit ce Maître aimant ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Pesez bien ces paroles, et n'oubliez pas qu'il les dit dans son Testament et la veille de sa mort : *Il y a dans la maison de mon Père différentes demeures.* Comme s'il leur eût dit : Qui peut craindre d'être trompé par de vaines espérances, lorsque, au moment de mourir, je vous dis que je vous précède pour préparer vos places dans le royaume de mon Père ? C'est moi qui vous l'assure, moi, qui suis sûr de pouvoir remplir mes promesses. Serait-il possible que vous ne m'ayez pas connu, après avoir vécu tant de temps avec vous ? Serait-il possible que vous ne vous persuadiez pas que mon Père est en moi, comme je suis dans mon Père ? Rappelez-vous mes œuvres et jugez.

» Je ne vous laisse point orphelins, car je reviendrai vivre avec vous. Dans peu, le monde ne me verra plus ; mais vous me verrez toujours, parce que je vis éternellement et que vous vivrez de la même vie. Celui qui croit en moi, survit à tout et ne peut mourir. Vous verrez et vous comprendrez au jour de votre adoption, que je suis en mon Père, mon Père en moi, et moi en vous. Je vous prie, monsieur, de considérer ces paroles, et d'observer comment elles démontrent avec une rapidité et une énergie incomparables, l'immensité et la richesse du plan sublime de la religion.

» Ah ! quel est l'aveuglement de celui à qui tant de beautés échappent ! combien n'a pas à perdre celui qui n'aspire point à de si grandes espérances ! Si vous pouviez sentir le plaisir ineffable que le chrétien éprouve dans la contemplation de ses destinées immortelles, vous comprendriez aisément pourquoi il dédaigne tous les biens de la terre. Quel cœur religieux et sensible peut lire saint *Jean*, depuis le troisième chapitre jusqu'au dix-septième, sans désirer de les relire, et de les méditer sans cesse, et d'en faire l'occupation de sa vie la plus douce et la plus assidue ? Quelle source intarissable de lumière ! Quel trésor inépuisable de consolations ! Non-seulement il y trouve le principe de sa félicité, mais son cœur s'élève, et l'admiration le transporte à la vue de l'immense et magnifique système du christianisme.

» Fonder un empire éternel, dans lequel les hommes sont destinés à une vie sans fin de bonheur et de gloire, était sans doute tout ce qui pouvait combler leurs désirs : la magnificence divine renchérit sur ce premier bienfait en concevant et en exécutant l'idée de la réunion de la nature divine à la nature humaine, afin que tout se corresponde dans cette économie nouvelle et admirable, afin qu'il puisse y avoir un homme digne d'être le souverain unique et éternel de tout le genre humain,

¹ Jean, xiv, 1.

le chef suprême et l'absolu de l'empire qui doit s'élever sur les ruines de tous les empires de l'univers ; cette idée , cette conception , ce plan sublime , n'ont pu émaner que de l'Esprit divin ; et par cela même qu'il était au-dessus de l'intelligence humaine , il porte avec lui un caractère indélébile de vérité. Plan céleste , qui , en nous montrant la profondeur de la sagesse de Dieu , nous prouve en même temps , et son amour , et la félicité qui nous attend !

» Ecoutez encore Jésus-Christ ; il poursuit , en disant à ses apôtres : S'il est vrai que vous m'aimez , bannissez toute tristesse et toute défiance ; réjouissez-vous de la joie que j'ai de revoler dans le sein de mon Père. Vous êtes mes amis et mes frères , parce que je vous aime du même amour qu'avait pour moi mon Père avant que le monde existât ; et je vous dis cela pour que ma joie passe dans vos cœurs , et s'accroisse en eux jusqu'à ce qu'elle reçoive sa plénitude dans la même gloire-ou je vais entrer.....

» Il est vrai que ceux qui ne connaissent ni mon Père ni moi vous persécuteront ; et je vous en prévient d'avance , afin que , quand ces maux arriveront , vous vous rappeliez que je vous les avais prédits , et que vous sachiez qu'il ne peut rien vous arriver à mon insu et qui soit contre mes ordres. Vous gémirez au milieu de la joie frivole , passagère et perfide d'un monde insensé et pervers ; mais la joie du monde fera place aux larmes et aux gémissements éternels , tandis que votre tristesse de courte durée se changera en une telle joie et une si grande félicité , que personne ne pourra jamais vous en priver.....

» Lorsqu'une mère commence à ressentir les douleurs de l'enfantement , elle s'afflige , parce que son heure approche : mais quand elle voit son enfant , sa joie lui fait oublier tout ce qu'elle a souffert , parce qu'elle n'a plus rien à craindre , l'objet de son amour est né heureusement. Telle est l'image de votre état. Votre cœur , qui est à présent livré à sa douleur , s'épanchera pour toujours avec le mien dans les délices de la gloire. Alors vous n'aurez plus rien à me demander , ni moi à mon Père pour vous , parce que mon Père vous aimera pour votre propre excellence , à cause de ce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je venais de Dieu. Oui , je suis sorti de Dieu , et je suis venu dans le monde. A présent je vais quitter le monde , et je retourne auprès de Dieu. Je vous dis tout cela pour que vous restiez en paix et que vous soyez assuré de la vérité de mes paroles ; le monde vous fera beaucoup souffrir ; mais ne soyez pas dans l'inquiétude , parce que je l'ai vaincu.....

» L'Évangéliste dit qu'après que Jésus eut parlé ainsi , il leva les yeux au Ciel , et ajouta : *» O mon Père ! voici l'heure , glorifiez votre Fils , afin qu'il vous glorifie ; c'est-à-dire pour que votre Nom soit connu et adoré sur toute la terre. »* Ensuite il continua en disant : « Vous l'avez rendu le chef de toute la

nature humaine, vous lui avez donné le pouvoir de gouverner toutes les nations de la terre, afin qu'il pût communiquer l'immortalité à tous ceux que vous lui avez donnés..... O mon Père ! je vous implore pour ceux que vous avez confiés à ma tendresse, et à qui j'ai fait connaître votre éternelle vérité. Mon Père, ils sont à vous puisqu'ils m'appartiennent ; parce que ma possession est la vôtre, comme la vôtre est la mienne. A présent je quitte le monde, et ils restent seuls ! Mon Père, Dieu saint, conservez ceux que vous m'avez donnés et que je chéris, parce qu'ils ne forment qu'un corps avec moi, comme de toute éternité vous et moi ne formons qu'un même esprit et une même intelligence.....

» Mon Père, je ne vous demande pas que vous les retiriez du monde, mais que vous les préserviez de sa malignité. Tandis que j'ai été avec eux, je les ai conduits, consolés et gardés en votre Nom. Aucun d'eux n'a péri, à l'exception d'un traître, enfant de perdition et de méchanceté. A présent, ils vont cesser de me voir et de m'entendre ! Mon Père, rassurez-les ; en leur présence je vous adresse ces dernières prières de mon amour, afin que la joie que leur causait ma présence, ne diminue pas, parce que je retourne à vous ; mais, au contraire, qu'elle s'augmente tous les jours, jusqu'à ce que le moment soit venu où leurs yeux verront celui qu'ils ont tant aimé.....

» Je ne vous prie pas seulement pour eux, mon Père, mais aussi pour tous ceux qui annonceront ma parole, et pour tous ceux qui croiront en moi par la vertu de leur prédication. *Pour que les justes de tous les temps ne composent qu'un même tout, et que, comme vous, mon Père, vous avez habité en moi, et moi en vous, ils ne fassent qu'un avec nous, et qu'ils soient éternellement adoptés et incorporés dans l'unité de notre grande splendeur.*

« Vous trouvez dans ces paroles le but et la fin de tous les travaux de Jésus-Christ ; vous voyez pourquoi il se fit homme, pourquoi il se donna tant de peine pour nous instruire, et pourquoi il satisfît pour nous en mourant : c'était pour nous unir à son Père par lui comme il l'était avec lui, pour nous communiquer la vie éternelle qu'il reçut de son Père, et pour que, dans la céleste demeure, nous ne composions tous qu'un seul tout, en nous associant à sa perfection, à sa sainteté, à son immortalité et à toutes les délices de sa gloire.

» Tel est en abrégé tout le plan du christianisme. Au prix de tant de sacrifices, Jésus-Christ ne se contente pas de nous rendre éternellement heureux, il aspire encore à nous procurer les destinées les plus relevées. Il désire, il prie, et il meurt pour que notre félicité soit la sienne. Il désire que de malheureuses créatures s'élèvent jusqu'à vivre de sa vie, il veut s'unir avec elles de manière que, par lui, elles vivent de la vie de Dieu. Il veut qu'elles soient en quelque sorte comme Dieu, qu'elles s'unissent de telle manière avec lui et par lui,

qu'elles ne forment plus qu'une même unité de sentiments, de joie et d'affections. Qui, si ce n'est lui, aurait pu assigner l'avantage d'un pareil bonheur au limon de notre première origine? Qui pourrait concevoir un amour si intime et si actif, qu'il va jusqu'à s'identifier en quelque sorte avec ce qu'il aime?

» Après s'être exprimé avec tant de générosité, il semble qu'il ne lui reste plus rien à dire, et que, dans cette effusion, cette âme aimante et généreuse a dû s'épuiser et se satisfaire; il n'en est pas ainsi : son tendre cœur est si plein de cette idée, il désire tellement manifester à ses amis l'excès de son amour, qu'il recommence à prier son Père pour eux. L'amour n'a point de bornes; aussi s'écrie-t-il : « Mon Père, Dieu saint et éternellement adorable! oui, je désire que ceux que vous m'avez donnés viennent où je suis; je désire qu'ils voient ma gloire, et qu'ils sachent combien vous m'avez aimé avant que l'univers existât. Je désire que tout l'éclat de la grandeur, dont je jouis dans l'immensité de votre gloire, repose sur eux; que le torrent de notre félicité inonde entièrement leurs cœurs; que tout l'amour que vous avez pour moi se répande sur eux et les unisse avec moi dans l'éternité de notre gloire...

» Peut-on penser que ce discours est sorti de la bouche d'un Dieu qui parlait en notre faveur, sans sentir son cœur palpiter de reconnaissance et de confusion? Ah! monsieur, quel cœur que celui qui éprouva la force d'un si grand amour? Non, aucun homme ne fut jamais capable d'affections si pures, si douces, et en même temps si fortes et si magnanimes : Dieu seul pouvait imprimer à sa tendresse ce caractère de grandeur. Le cœur humain n'est pas susceptible d'impressions aussi énergiques et de désirs aussi vastes. Jésus-Christ est plus que notre frère; il est bien plus que notre ami. Qui pourrait ne pas s'attendrir à la vue de tant d'amour? Qui refusera de l'adorer, en voyant dans lui une si grande puissance et un désir si ardent de nous associer à sa gloire? Comment est-il possible de résister à son Dieu, et à un Dieu aussi aimant et aussi aimable? Quel sera l'homme assez insensé et assez cruel pour résister à sa propre félicité?

» Jésus-Christ a notre âme, nos yeux, nos organes et notre humanité. Pour nous apprendre à l'aimer, il se rendit semblable à nous; il adopta notre nature; il l'unit à son essence divine, et l'éleva par cette union au plus haut degré de grandeur; adorons donc la chair de notre chair. Nous n'avons besoin, pour l'aimer, que de nous aimer nous-mêmes. Tout notre être, tout ce qui est en nous, tout ce qui circule dans nos veines nous appelle à reposer sur son sein aimant, sur ce sein toujours prêt à nous recevoir, qui nous appartient plus encore que le giron de la mère à qui nous sommes redevables de l'existence.

» Ah! monsieur, combien est à plaindre celui qui ne repose pas sur le sein de Jésus-Christ! Hors de cet abri paternel, il n'est aucun asile qui ne soit le séjour de l'horreur et de la

mort ! Quel malheur de ne voir dans nous que l'objet de l'indignation céleste ; de savoir qu'il se prépare un torrent de colère qui nous attend au jour de la vengeance ; de se sentir exposé , à chaque instant de notre frêle existence , à tomber tout-à-coup entre les mains terribles d'un Dieu juste et vengeur ! Quelle situation affreuse que celle de ne trouver , au lieu d'un Père tendre , qu'un Maître irrité et puissant !

» Quelle perte nous menace ! *Non , son royaume ne finira jamais.* Réfléchissez , monsieur , sur ces paroles : *Il ne finira jamais ; il sera éternel et sans fin.* Après tant de milliers de siècles que l'imagination conçoit à peine , sa durée n'aura pas diminué d'un instant ; il sera toujours comme s'il recommençait sans cesse ; chaque instant de sa durée est le principe d'une éternité qui se renouvelle pour ne finir jamais.

» Cette éternité de gloire est l'attribut le plus grand et le titre le plus auguste du Christ de Dieu , celui qu'il communique à tous ses amis. Chaque juste , chaque élu , vous-même , si vous y consentez , vous pouvez être éternellement heureux comme il l'est. *Son royaume ne finira jamais.* Quelle perspective ! quelle espérance ! Mais , hélas ! combien le féroce avenglement des insensés , qui courent à leur malheur éternel , doit affliger ceux qui aiment le Sauveur ! Rien ne peut les consoler de voir , sur le bord du précipice , des hommes que le Ciel a doués d'un jugement sain et d'un cœur honnête.

» Enfin , monsieur , vous pouvez , d'après le peu que je vous ai dit , commencer à juger si ceux qui adorent Jésus-Christ , qui croient et qui espèrent en lui , sont aussi simples , aussi insensés et aussi stupides que le pensent les incrédules ; si , en considérant la religion chrétienne sous tous ses rapports , on n'y voit pas briller de plus en plus un caractère divin ; si tout ce qui précéda , accompagna , et suivit la venue de son divin Auteur , n'en prouve pas la vérité et n'en démontre pas l'authenticité ; si l'histoire de Jésus-Christ , consignée d'avance par l'effet d'un prodige qui ne peut émaner que de Dieu , ne se trouve pas écrite dans les prophéties du livre le plus ancien du monde , qui est sous tous les yeux , également révéré par deux peuples ennemis , entre lesquels on ne peut supposer aucune collusion.

» Vous pouvez déjà juger si les chrétiens ne peuvent pas dire aux incrédules ce que *Tertullien* leur disait de son temps : « Ouvrez , lisez , et vous serez forcés de penser et de croire comme nous. *Qui studuerint intelligere cogentur et credere.* » Les chrétiens , qui ont été convaincus par les prophéties , par la morale , les vertus , la sainteté et les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres , ne seraient-ils pas fondés à dire à Dieu , s'il était possible que la vérité ne fût pas la vérité et que l'évidence cessât de l'être après tant de preuves si claires , après des miracles si publics : Si nous sommes dans l'erreur , c'est toi qui nous as trompés ? *Domine , si error , à te decepti sumus.*

» Si vous jugez donc que les chrétiens ont des motifs satisfaisants pour professer leur religion, et qu'ils ne sont pas insensés parce qu'ils adorent Jésus-Christ, quel nom donnerez-vous aux incrédules qui le méprisent et l'outragent ?

» Il ne m'en faut sûrement pas tant pour vous convaincre de la témérité des incrédules et du péril auquel ils s'exposent ; puisqu'après vous avoir démontré sa vérité avec autant d'évidence, vous ne pourriez me contester que le moindre degré de probabilité suffirait pour prouver qu'il y aurait une folie et une frénésie inconcevables à ne vouloir pas embrasser une religion qui, supposée vraie, les menace de malheurs éternels, et les prive d'un bonheur qui ne finira jamais.

» Le raisonnement est très-simple. Si le christianisme est vrai, l'incrédule sera éternellement malheureux ; s'il ne l'est pas, le chrétien n'aventure absolument rien. Le premier court le risque d'une éternité irrévocable de malheurs ; le second ne se prive que de quelques plaisirs frivoles, dont la durée ne s'étend pas au-delà des limites d'une vie fugitive et passagère. Dans cet état de choses, qui pourra former des doutes sur la sûreté de l'alternative ? qui sera l'insensé et le stupide ? Quel homme doué d'un jugement sain, n'embrassera pas le parti le moins douteux ?

» Vous voyez, monsieur, que c'est vous accorder tout ce que vous pouvez demander, et qu'après les preuves que je vous ai données, j'ai quelque droit de vous répéter que Dieu a fait tout ce qui était nécessaire pour vous convaincre de la divinité de notre religion ; que Jésus-Christ l'a prouvée par tous les moyens possibles ; que, tant qu'il a été sur la terre, il a multiplié les miracles pour manifester la vérité de sa mission ; qu'après sa mort il est ressuscité, et a transmis le pouvoir de faire des miracles, non-seulement à ses disciples immédiats, mais encore à ceux de leurs successeurs qui gouvernèrent les églises qu'ils avaient fondées. Rappelez-vous ce que nous avons dit sur la vie et la conduite de ce divin Sauveur, et voyez s'il était possible de faire plus pour nous prouver son amour et sa divinité.

» Mais le Dieu d'amour et de miséricorde, la main toujours armée de la foudre, ne se borne pas à les souffrir ; il les attend avec patience ; chaque jour il les appelle, il les excite, il leur présente les occasions de s'instruire ; ses secrètes impulsions cherchent à les réveiller de leur léthargie, tandis que, sourds à sa voix, et courbés sous le joug de leurs misères et de leurs passions, ils ne l'écoutent point, le dédaignent, et se montrent aussi ingrats que leur Dieu est miséricordieux et magnanime.

» Ah ! qu'ils se souviennent qu'il est juste ; qu'ils sachent qu'il doit à sa justice, à lui-même, et à l'inexorable inflexibilité de sa loi divine, de punir tous les crimes qui n'auront pas été effacés par les eaux de la pénitence, et qu'un jour viendra où, malgré son amour infini, il sera contraint d'infliger un châtement mérité à ceux qui n'auront ni cru à sa parole, ni obéi à ses commandements.

» Qu'ils ne perdent pas de vue que ce divin Sauveur, qui montra à ses disciples un amour si grand, qui leur promit de les réunir dans l'unité de sa gloire, leur dit aussi qu'il ne reconnaîtrait point aux yeux de son Père ceux qui l'auraient méconnu aux yeux des hommes. Juste Dieu ! Quelle menace ! et les incrédules, dans leur stupidité, ne s'en effraient pas. »

Au moment où le Père proférait ces paroles, tout-à-coup ses traits s'animent, son visage se colore d'une vive rougeur, ses yeux semblent étinceler ; il se lève, se précipite à genoux, élève ses deux mains au Ciel, et, répandant un déluge de larmes, s'écrie d'une voix attendrie : « O Jésus ! toi qui vins sur la terre pour sauver les hommes, daigne toucher le cœur des incrédules, fais taire les passions qui les aveuglent, dissipe les ténèbres qui obscurcissent leur raison. Sois béni, parce que tu possèdes un grand nombre d'âmes qui te reconnaissent et qui t'adorent, qu'elles te servent et t'implorent pour les autres. Doux Jésus, si les malheureux, qui veulent t'ignorer, connaissaient les douceurs ineffables que tu répands dans les cœurs de ceux qui t'adorent ! Oui, Jésus, mon unique amour et mon unique espérance, si je pouvais, par mon adoration et par mon sacrifice, satisfaire pour les ingrats qui te méconnaissent ! Je ne suis qu'un vil pécheur, mais tout mon cœur est à toi ; je t'adore de toutes mes forces, je te reconnais pour mon Dieu, pour le Fils unique du Père éternel, et je voudrais..... »

Le discours du Père m'avait vivement ému ; il acheva de me transporter, quand je le vis se lever précipitamment et se jeter à genoux. Mon sang, bouillonnant dans mes veines, circulait avec impétuosité, mon cœur palpitait fortement, mes cheveux se dressaient sur ma tête, j'étais hors de moi. Le caractère d'amour qui animait le son de sa voix, la vivacité de son action et l'abondance de ses larmes, m'arrachèrent à moi-même celles que je retenais depuis longtemps ; elles coulèrent par torrents ; mais, au moment où il s'écria avec une si affectueuse expression : Oui, Jésus, je te reconnais pour mon Dieu, par un mouvement irrésistible, dont je ne fus pas maître, je me précipitai à genoux et m'écriai d'une voix altérée : *Et moi aussi.....*

A la vue de mon action, le Père s'arrêta ; et, à mon exclamation, me regardant avec autant de joie que de surprise : Quoi ! monsieur, me dit-il, serait-il bien vrai ?..... J'étais hors de moi, je ne pus lui répondre ; lui, portant de nouveau ses mains vers le Ciel, et avec l'accent d'une voix plus fervente que plaintive, il s'écrie : « Je te reconnais, Dieu tout-puissant ! aimable Jésus ! Dieu de miséricorde ! je reconnais l'œuvre de tes mains. » Il se lève aussitôt, vient à moi, m'aide à me relever, et nous retournons nous asseoir.

Il commença par me dire beaucoup de choses tendantes à me persuader que la Providence m'avait conduit au couvent, dans la vue de me faire connaître la vérité de la religion et d'ouvrir mon cœur à sa lumière. Il me parla encore de la clémence et

de la miséricorde de Jésus , et chercha , par tout ce qu'il me dit , à m'encourager. J'étais trop agité pour pouvoir lui répondre , et je le fus trop pour pouvoir te répéter ce qu'il me dit ; à peine fus-je en état d'articuler quelques mots. Cette situation dura jusqu'au moment où la cloche se fit entendre. Il me quitta en me promettant de venir le lendemain de meilleure heure , et en m'engageant à élever pendant cette nuit mon cœur à Jésus-Christ , et à lui demander sa lumière et sa protection.

Resté seul , je rentrai dans moi-même , et je cherchai à me rendre compte de mes propres sentiments. Dans le premier moment , je ne distinguais rien ; je n'avais devant les yeux qu'un amas d'idées confuses et opposées. Je voyais bien clairement que j'avais vécu dans l'erreur , que mon ignorance m'avait empêché d'avoir la conviction de la religion et le respect que je lui devais ; je voyais bien qu'il était impossible de ne pas revenir de mon erreur , après tant de preuves et de raisonnements sans réplique ; mais , d'un autre côté , la difficulté de l'entreprise que j'allais exécuter m'épouvantait , parce qu'elle m'imposait une vie que je n'étais pas capable de supporter.

Cependant , au milieu de cette agitation , j'éprouvai une sorte de satisfaction et de soulagement dans l'exclamation qui m'était échappée. Je regardais comme un avantage d'avoir rompu à la fin une barrière qu'il n'était pas possible de surmonter sans de grands efforts ; je me sentais soulagé d'un poids qui m'accablait , et que , par une honte fautive et ridicule , mon orgueil n'eût peut-être pas secoué aisément. Le moment d'après , je pensais à toi et à nos autres amis ; vous présentiez à mon cœur un obstacle insurmontable ; je me figurais que j'allais devenir l'objet de vos railleries , et que vous ne verriez plus en moi qu'un homme faible séduit par un fanatique. Cette idée m'arrêtait et m'était tout courage.

Tantôt je frémissais en pensant à l'étranger à qui je donnai la mort , et à l'infortuné Manuel , enlevé subitement au milieu d'une carrière dépravée. Cette idée ébranlait jusqu'aux dernières fibres de mon corps , parce que je ne pouvais m'empêcher de songer sans cesse à cette vie future que je ne croyais pas , ou au moins dout je ne m'étais jamais occupé ; je pensais au compte qu'il nous faut rendre de toutes nos actions , et aux peines qui attendent les crimes. Quoique je ne discernasse tout cela qu'imparfaitement , mon âme avait éprouvé une impression assez forte pour m'inspirer un grand effroi ; et il est bien positif que , dans ce moment , pour tout au monde , je n'eusse pas voulu mourir comme eux.

Ce qui faisait surtout sur moi une vive impression , était la peinture que le Père m'avait faite de Jésus-Christ. Quel portrait , Théodore ! quelle différence de l'idée que je m'en étais formée ! qu'elle était éloignée de celle que vous vous en formiez tous , ainsi que les philosophes ! Malgré mon ignorance , je croyais entrevoir que celui du bon Père était sans doute le plus ressem-

blant , puisqu'il n'empruntait son éclat , ni des pinceaux de l'éloquence , ni des couleurs de l'enthousiasme. J'observais qu'il ne lui avait donné que celles de la vérité , et celles qui résultent des faits les plus connus de sa vie et de ses propres paroles. Mais quel cœur tendre et aimant ! quel désir sans bornes de notre bonheur ! quelle ardeur infatigable pour notre bien ! quel désintéressement ! quels sacrifices ! quelles vertus ! Est-il possible que nous méconnaissons un bienfaiteur qui nous chérit si tendrement et qui a des droits si étendus à notre reconnaissance ?

Comment ces philosophes , qui se piquent d'être éclairés et justes , qui , par haine contre le christianisme et pour rabaisser ses vertus , vantent avec une emphase si exagérée la vertu du petit nombre de païens qui se distinguèrent par quelques qualités morales , tels que *Tite* , *Trajan* , *Marc-Aurèle* , ont-ils pu s'efforcer , par l'injustice la plus révoltante , d'obscurcir les vertus sublimes et incomparables de Jésus-Christ ? En ne considérant même Jésus-Christ que comme un homme , il est certain que la terre n'a jamais possédé son égal ; qu'il fut le meilleur , le plus généreux et le plus bienfaisant de tous ceux qui ont honoré l'humanité ; et que , s'il n'était pas le Verbe de Dieu à qui nous devons nos adorations , uniquement comme homme il mériterait le respect , la vénération et l'amour de l'univers.

Mon esprit ne pouvait abandonner cette idée ; et , pour la première fois de ma vie , mon cœur s'élançait pour le chercher jusqu'au plus haut des Cieux. Je m'écriais souvent : Jésus , si tu es Dieu , comme je n'en puis douter , aie pitié de moi , éclaire mon cœur. Je passai toute la nuit dans cette agitation , sans m'arrêter encore à ce que je ferais , et sans prendre aucune décision. Jamais je n'avais éprouvé un si grand trouble. Je sens à présent que la grâce était aux prises avec ma perversité , et que ma raison me prouvait la nécessité de me rendre ; mais les habitudes coupables qui me subjuguèrent , opposaient une résistance opiniâtre que je ne pouvais vaincre encore. Adieu , mon ami.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Il vint à luire enfin , mon cher Théodore , ce jour qui sera l'un des plus mémorables de ma vie. Je vis entrer le Père avant

son heure accoutumée ; ses yeux brillaient d'une joie extraordinaire. Non-seulement les paroles de cet homme de Dieu me fortifiaient ; sa présence , son air religieux et recueilli m'inspiraient une douce confiance ; je ne pouvais le voir sans un sentiment de respect et un désir sincère de lui ressembler. Ce jour-là je ne voyais en lui qu'un ange tutélaire , un ami bienfaisant que le Dieu de miséricorde m'envoyait pour mon bonheur. Un instant de sa présence contribua plus à décider mon cœur que tous les raisonnements de la nuit.

Pour la première fois de ma vie j'éprouvai dans moi je ne sais quel sentiment semblable à ce calme céleste qui habite dans un cœur religieux , et qui est incompatible avec les sentiments obscurs et turbulents dont l'incrédule est agité. Je volai à sa rencontre , et j'imprimai mes lèvres sur la main de mon ange tutélaire. « Est-il bien possible , lui dis-je , que le Dieu de bonté daigne m'appeler de si loin , et m'admettre au nombre de ceux qui sont assez heureux pour le connaître et l'adorer ? » Quoique faible encore et confuse , cette espérance repandait dans mon cœur une consolation si grande que je ne saurais te la dépeindre ; c'était un sentiment doux , profond et nouveau pour mon âme , qui ne l'avait jamais éprouvé.

Lorsque nous fûmes assis , le Père se tourna vers moi , et me dit , avec ce ton affectueux qui lui est familier , et auquel se joignait une joie douce et pure : « Monsieur , dès le premier instant que je vous vis ici , dans l'état d'abattement où vous vous trouviez , Dieu sembla m'indiquer qu'il vous avait destiné à devenir un jour un grand vase d'élection , et qu'il vous amenait parmi nous pour vous admettre au nombre de ses élus. Plus je vous ai vu depuis , plus cet espoir s'est augmenté ; les hommes que le Ciel a doués d'un esprit solide et de lumières naturelles , sont plus près du royaume de Dieu , en ce qu'ils sont plus en état de connaître et de sentir la force des vérités de la religion.

» Ce point une fois obtenu , tout le reste n'en est qu'une conséquence facile , lorsqu'à des moyens naturels on réunit un cœur franc et droit. Dès que les vérités de la foi éclairent la raison , elle s'aperçoit bientôt qu'on ne peut être heureux que par la pratique des vertus qu'elle prescrit. Un cœur sincère avoue et confesse la vérité dès qu'il la connaît ; l'homme droit cherche le bonheur où il le trouve , et un caractère énergique sait s'élever au-dessus des passions viles et séduisantes qui l'empêcheraient d'atteindre le but qu'il se propose. Ainsi , quand le Ciel distingue une âme en la douant de qualités naturelles , il lui donne de grands avantages , puisqu'à l'aide de ces moyens , elle peut plus aisément ressentir les influences célestes et puissantes de la grâce.

» Le cœur humain apporte en naissant un insatiable désir de bonheur , et il éprouve en même temps un besoin irrésistible d'aimer. Faible et incertain par sa nature , il lui faut un appui et un point de repos. Cette disposition , qui constitue son essence ,

l'entraîne dans les plus grands égarements , parce que tant qu'il n'a pas un guide sûr , il erre incertain , et court en insensé après tous les objets que ses sens lui présentent ; il cherche avec une inquiétude pénible le bonheur après lequel il soupire , et il le cherche vainement ; aucun des objets qui le flattent ne peut satisfaire son besoin naturel d'aimer , ni remplir l'étendue sans bornes de ses désirs. Chaque jour il s'aperçoit de son erreur , il quitte un objet pour s'attacher à un autre ; et , comme tous sont également insuffisants , il consomme sa vie entière à reconnaître des erreurs dont il se désabuse , sans connaître mieux où il trouvera le bonheur qu'il cherche.

» Mais lorsque la religion lui montre l'unique et divin objet qui doit absorber tout son amour , le seul qui puisse remplir la capacité tout entière de son cœur , une âme généreuse et grande n'a plus de doute ; et foulant aux pieds les passions serviles , les habitudes honteuses qui l'asservissaient encore , elle s'avance avec sécurité ; elle se précipite dans son sein , vers la félicité qu'elle est sûre de trouver et qui est l'objet de ses désirs les plus ardents. Elle déplore ses propres erreurs et avance rapidement dans sa nouvelle carrière , d'autant plus empressée d'y faire des progrès qu'elle l'a plus longtemps méconnue. C'est ainsi , monsieur , que Dieu a formé les grands saints de son Eglise ; c'est ainsi qu'il inspira un zèle si ardent aux *Paul* , aux *Augustin* et à tant d'autres qui ne connurent la vérité que tard ; aussi observe-t-on que les personnes douées d'un grand caractère et de qualités éminentes , qui , avant de connaître Dieu , s'étaient livrées aux plus grands excès , se sont élevées à la pratique des plus hautes vertus , dès que le flambeau de la religion eut brillé à leurs yeux.

» Dieu a voulu peut-être nous donner ces exemples pour encourager ceux qui ont eu le malheur de le méconnaître , et leur montrer que , quoiqu'ils aient sacrifié à l'erreur une grande partie de leur vie , quoiqu'ils aient abusé d'une longue suite d'années précieuses , ils peuvent réparer par l'ardeur de leur zèle le temps qu'ils ont perdu. Plusieurs exemples célèbres nous prouvent donc , monsieur , qu'il est possible à un cœur ardent et généreux de réparer de grandes infortunes par de grands efforts , et dès-lors ils trouvent dans les mouvements de leur reconnaissance un nouveau motif d'émulation ; ils doivent regarder comme une faveur très-rare , très-grande et digne de toute leur gratitude la grâce que la bonté divine répand sur eux , en les retirant de l'illusion des ténèbres du monde et des passions , en les aidant à reconnaître leurs erreurs et à rentrer dans la route du bonheur.

» Jetez les yeux sur le monde que vous habitez et sur cet asile où la Providence vous a conduit. Observez un moment ces soucis , cette agitation , ce mouvement tumultueux , auxquels se livrent des hommes aveuglés et subjugués par leurs passions , et qui , sans frein et sans retenue , s'avancent vers le précipice éternel. Combien n'en est-il pas qui , près du terme de leur carrière , au moment où la mort qui les suit se dispose à s'en emparer , en

dépit des cheveux blancs qui couvrent leur front ridé, et lors même que les principes de la vie, affaiblis dans leurs organes usés, sont sur le point de s'éteindre, n'ont pas aperçu la moindre lumière, et voient s'écouler le peu d'instants qui leur restent, sans penser qu'un juge inexorable les attend et leur demandera compte d'une vie longue et malheureuse ! Combien n'en est-il pas qui, pendant les nombreuses années qu'ils ont vécu, ne se sont jamais occupés de ce qu'ils devaient à leur Créateur, et qui, au moment où ils y pensent le moins, sont précipités dans les mains puissantes du Dieu terrible qu'ils ont constamment offensé !

» Combien en verra-t-on qui, abusant de leur jeunesse et de leur fortune, se pressent, à force de jouissances, de consumer les jours peu nombreux d'une vie qu'ils ont abrégée ! De toutes parts ils ont ouvert un accès à la mort, comme s'ils étaient impatients d'arriver au terme fatal qui doit commencer leur malheur éternel. Combien n'en avez-vous pas connus qu'une mort subite a emportés au milieu même de leurs désordres, et qui, des bras du vice, se sont trouvés précipités en un clin-d'œil dans l'abîme de l'éternité ! Ces tristes exemples trop fréquents ne produisent malheureusement pas un effet assez grand pour retirer de leur profonde léthargie ceux qui leur survivent. Insensibles au sort d'un ami dont la justice du Ciel a fait un exemple, ils viennent d'assister à son enterrement, et courent à de nouveaux excès, sans songer que le même destin peut les attendre, sans faire aucune attention au sort de l'infortuné à qui Dieu n'a pas accordé un moment pour implorer sa miséricorde, et qui vient de mourir chargé de ses crimes sans donner le moindre signe de repentir. »

Ce discours, qui me rappela le souvenir de la mort de Manuel et de celle que j'avais donnée à l'étranger, m'émut si vivement, que, poussant de profonds soupirs, je ne pus m'empêcher de verser un déluge de larmes ; me trouvant un peu soulagé, je racontai au Père, avec l'expression de la plus profonde douleur, l'histoire de l'un et de l'autre. Après m'avoir écouté avec intérêt, il me dit : « Nous autres faibles mortels, nous ne pouvons pénétrer les jugements secrets de la Providence ; nous savons que sa miséricorde est infinie et que nous ne devons jamais en désespérer. Mais il est certain qu'une mort de cette espèce est le plus grand des malheurs, et qu'il n'est aucun effort, aucun moyen que nous ne devions tenter pour en faire une meilleure et une plus chrétienne.

» Les deux exemples terribles, que vous venez de me citer, me portent à admirer encore plus la bonté avec laquelle le Seigneur vous a traité. Quel serait en effet maintenant votre sort, si vous fussiez devenu la victime de votre adversaire, si la mort vous eût surpris aussi subitement que votre ami ? Dieu des miséricordes ! traite avec la même bonté toutes tes pauvres créatures. Louez, monsieur, bénissez et ne cessez jamais de rendre grâces à ce Dieu impénétrable, mais toujours juste et miséricordieux, de la différence qu'il a mise entre eux et vous. Il vous enlève un

de vos amis presque sous vos yeux ; vos propres mains lui servent d'instrument pour punir l'autre ; et vous , il vous conduit dans cette maison sainte , pour y faire briller à vos yeux la vérité de sa religion , et vous amener à obtenir votre pardon par la réforme de votre conduite. Quelle bonté ! quelle indulgente compassion ! que de motifs pour exciter votre reconnaissance et pour enflammer votre zèle !

» A présent je ne puis voir en vous qu'un miracle de sa miséricorde ; je vous admire et vous respecte comme un homme que Dieu a daigné admettre au nombre de ses élus. Ne soyez pas sourd à une voix si puissante ; ne repoussez pas des faveurs si rares et si marquées. Dieu pouvait-il rien faire de plus pour vous persuader et pour vous rappeler à lui ? Il a mis sous vos yeux deux exemples effrayants ; il vous conduit au milieu de nous pour vous détromper des vaines erreurs de votre funeste philosophie ; il vous présente un moyen facile pour vous purifier dans les eaux de la pénitence ; il met à votre portée tous les secours de la religion , tous les moyens de mettre ordre à votre conscience , tous les conseils qui peuvent vous être nécessaires pour vous préparer à une vie chrétienne. Qui pourrait vous retenir ? Comment votre cœur , qui paraît sensible et droit , ne serait-il pas ému à la vue de tant de faveurs ? comment de si grands bienfaits n'exciteraient-ils pas sa reconnaissance ? et comment pourriez-vous ne pas répondre à tant d'amour ? Dieu ne vous aurait-il cherché avec une si grande ardeur que pour vous voir fuir votre propre bonheur ? Votre âme serait-elle capable de résister au Dieu qui vous sollicite avec tant d'instance ? Ce serait une ingratitude aussi insensée qu'inconcevable , et digne d'un abandon éternel. Ah ! monsieur , cette grâce est trop grande , trop évidente et trop visible , pour ne pas craindre qu'elle ne fût la dernière. »

Pendant que le Père me parlait , je repassais dans mon cœur les horreurs et les désordres de ma vie ; je me sentais accablé de tant de honte et de confusion que je n'osais lever les yeux. Le sentiment qui dominait le plus mon âme était celui d'une secrète indignation contre moi-même ; elle me porta à lui dire : « Je vois bien , mon Père , que vous avez raison ; je commence à reconnaître que c'est Dieu qui m'a conduit ici et qui me confie à vous. Comment douterais-je que sa miséricorde ne soit infinie , lorsque tout l'est en lui ? Mais si vous connaissiez l'homme qui est sous vos yeux , si vous pouviez avoir une idée du débordement effréné de ma vie... non ; ceux qui comme vous connaissent le prix de la vertu , ceux surtout qui l'ont constamment pratiquée , ne pourront jamais concevoir ni l'excès de mes prévarications , ni la multitude et l'énormité de mes crimes... »

» — Sont-ils plus grands que la miséricorde de Dieu ? Vos crimes excèdent-ils les mérites de Jésus-Christ ? Non , monsieur , vous ne pouvez ni le dire ni le croire ; et si vous désirez vous les appliquer pour effacer tous vos péchés , il ne vous en coûtera que de le demander et de réformer votre conduite. Tous les mérites

de ce divin Sauveur vous appartient ; ils ne sont même que pour vous , car il n'en avait pas besoin pour lui-même ; ils seront à vous dès que vous voudrez en faire votre unique remède. Ce sang qu'il a versé sur la croix , toujours vivant aux yeux de Dieu à qui il l'a offert pour les pecheurs , est toujours prêt à purifier tout ce que le repentir lui présente. Comme son prix inestimable satisfait à toutes les dettes des hommes , il suffit d'y recourir pour acquitter , par son application , toutes celles que le penitent le plus coupable a pu contracter.

» Auriez-vous oublié ce que nous avons dit de la miséricorde du Seigneur ? Ne vous souvient-il plus de la douceur et de la clémence avec lesquelles il reçut la pecheresse publique ; de l'empressement et de la tendre sollicitude avec lesquels le meilleur et le plus grièvement offensé des pères reçut le plus ingrat et le plus déprave des enfants ? Ne vous souvient-il plus du larron qui mourut dans le supplice auquel ses nombreux forfaits l'avaient condamné ? Un seul mot , une prière humble et fervente suffissent pour faire de cet homme coupable un saint , et le transporter du gibet au séjour des bienheureux. — Tout cela peut être , mon Père ; mais ni le larron , ni la pecheresse , ni l'enfant prodigue , ni aucun mortel , parmi les morts ou les vivants , n'a jamais pu atteindre à l'excès de mes iniquités....

» — La honte divine en aura plus à pardonner , et cela ne contribuera qu'à augmenter sa gloire. N'en doutez pas , elle pardonnera tout ; c'est pour cela que Jésus-Christ est venu sur la terre , qu'il y est mort et qu'il y a si cruellement souffert. Ah ! monsieur , ce Dieu , qui a tant fait pour les hommes , ne veut la perte d'aucun d'eux. Celui-la seul se perd , qui s'obstine et ne veut ni se repentir ni se corriger ; non-seulement son Dieu est toujours disposé à le recevoir , il le presse , il le convie ; il n'attend que de le voir se connaître et s'humilier , pour lui pardonner et le recevoir dans ses bras. La multitude et l'énormité des crimes ne sont rien , dès que le repentir est sincère , et que la résolution de ne plus pecher est bien formée ; la miséricorde prévaut toujours ; et la gloire de Jésus-Christ s'augmente , lorsque le pardon s'obtient par ses mérites.

» Considérez , monsieur , que la terre ne peut offrir au Ciel d'autre objet qui l'intéresse que les actions morales des hommes. Qu'est toute la nature , sinon un peu de cendre et de poussière ? L'univers serait-il autre chose qu'un assemblage grossier de matière , si l'homme n'avait une âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu , et qui lui a été donnée pour mériter et obtenir par elle une part dans l'immensité de sa gloire ? L'or , les richesses , les fruits que la terre produit , les trésors qu'elle recèle dans son sein , objets d'une cupidité insensée , ne sont , dans les desseins de la Providence , que des moyens nécessaires pour nous aider dans le cours passager de cette vie ; aux yeux de Dieu et des intelligences célestes , ils ne sont plus que de la boue et un vil fumier. L'âme spirituelle de l'homme ,

cette âme qu'il a créée pour la rendre heureuse, fixe seule son attention; et son plus grand désir est qu'elle ne se détourne pas de sa voie; que, destinée à être associée à sa propre félicité, elle ne se voue pas elle-même à son malheur éternel.

» Non, non, une âme ne se perd jamais, sans avoir épuisé les secours que Dieu lui a présentés pour la corriger, et sans que les bienheureux n'aient uni leurs efforts et leurs vœux pour obtenir son retour.

» Le Dieu tout-puissant ne l'a créée que pour la rendre heureuse; il l'a rachetée de son sang, il l'a adoptée par une sainte régénération, il l'a admise dans sa famille; il a répandu sur elle avec abondance les dons ineffables de son Esprit. Il désire qu'elle les conserve et se les approprie. Si ce Pasteur divin, qui a tant fait pour garantir cette brebis chérie de la dent du loup qui la menace, voit que, malheureusement et malgré de si grands secours, la brebis infidèle ou imprévoyante abuse de sa liberté et court au danger, il ne s'en occupe pas moins du soin de la retenir et de la ramener. Au moment où elle s'égaré, il l'appelle pour lui faire reconnaître son erreur et pour qu'elle revienne au bercail. Il ne néglige aucun moyen pour se faire entendre: les inspirations, les remords, les exemples, les leçons, les avis, les lectures utiles, les infirmités, les revers, la tristesse et les dégoûts sont autant de moyens qu'il emploie pour la rappeler, et, dans sa tendre sollicitude, ce Pasteur aimant ne prend aucun repos.

» La brebis sourde ou insensible ne les entend pas ou les méprise; le Pasteur ne se lasse pas encore; et, à voir la peine continuelle qu'il prend de renouveler ses avertissements, on dirait qu'il n'a aucune autre inquiétude, aucun autre souci. Ce Pasteur tout-puissant pourrait, à l'instant même de son infidélité, immoler à sa justice la brebis infidèle; mais il veut la sauver malgré son ingratitude et sa résistance; il redouble ses efforts; il cherche à pénétrer dans son cœur; il l'appelle; si elle ne l'entend pas, il l'appelle encore plus haut, et quelquefois d'une manière si forte qu'elle est bien obligée de l'entendre; on ne lui ouvre pas encore la porte; bien plus, on lui dit d'attendre, et il attend.

» Les bienheureux, attentifs à ce spectacle, le seul qui puisse les intéresser sur la terre, contemplent cette lutte de la grâce avec la perversité. Ils admirent la clémence du Pasteur; ils suivent des yeux la brebis égarée; ils désirent ardemment qu'elle revienne et se rende à la voix de celui qui l'appelle; ils intercèdent pour elle, et prient le Pasteur d'attendre encore; qu'il augmente le son de sa voix. Mais le Pasteur leur répond: Puis-je faire plus que ce que j'ai déjà fait?

» Sans doute le Pasteur tout-puissant, qui tient tous les cœurs dans sa main, et à qui rien ne résiste dans le Ciel et sur la terre, pourrait, en usant de son pouvoir, arrêter la brebis et la faire entrer dans le droit chemin; mais cette conduite serait

contraire à sa sagesse et au plan qu'il s'est formé pour le gouvernement de l'univers ; il veut que l'hommage de son cœur soit libre. Le Pasteur veut que la brebis contribue aussi à son bonheur, qu'elle l'obtienne par son désir et par sa demande. Il la créa sans son concours ; mais il ne veut pas la sauver sans qu'elle y contribue elle-même : il lui a imposé la loi de coopérer à son propre bonheur. Il ne se borne pas à lui prodiguer les secours de sa grâce ; vient-elle à s'égarer par faiblesse ou par ignorance, il ne l'abandonne pas ; il l'appelle, il la prévient ; plus elle s'éloigne, plus il met d'ardeur à la ramener ; il lui suggère des pensées qui l'éclairent, des remords qui la retiennent ; il lui envoie des contre-temps qui l'arrêtent ; il fait tant, enfin, que celles qui finissent par se perdre, n'en peuvent accuser que leur propre obstination.

» Mais si l'heureuse nouvelle se répand dans le Ciel, que la brebis infortunée a écouté la voix qui l'appelle, que non-seulement elle s'arrête, mais qu'elle reprend le droit sentier qu'elle avait abandonné, alors tout change, tout se convertit en joie et en consolations. Dieu commence à la regarder d'un œil satisfait ; il s'empresse à lui envoyer de nouveaux messagers qui l'accompagnent et lui aident à surmonter les difficultés du voyage. L'espérance et la foi lui servent de conducteurs et l'accompagnent jusqu'au bercail.

» C'est alors que les esprits célestes, pleins d'une joie ineffable, entonnent un cantique de grâce en l'honneur du divin Pasteur ; le chœur des anges le répète, et il retentit dans toutes les régions célestes ; ils reconnaissent la brebis dont ils déploiraient la perte, pour leur frère et leur compagnon, qui partagera leur félicité, et chantera éternellement avec eux les louanges de leur Pasteur commun ; telle est la fête dont Jésus-Christ voulait nous parler, quand il disait « qu'il y a plus de joie dans le Ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes¹. »

» Ne pensez pas, monsieur, que ce tableau soit imaginaire, et n'ait pas une réalité exacte et entière. Il est complètement renfermé dans ces paroles de Jésus-Christ et dans une infinité d'autres éparses dans l'Évangile. Il n'y a rien que l'Esprit de Dieu n'ait autant cherché à nous inculquer, rien qu'il nous ait répété en tant de manières différentes, soit sous différentes espèces de figures, soit par des moyens réels qui nous offrent l'image la plus frappante de la sollicitude active de ce Dieu de clemence, et de la joie et de l'allégresse de tous les esprits qui environnent son trône.

» Quand le divin Sauveur allait dans les villes et les bourgades, annonçant à leurs habitants le royaume de Dieu, une multitude innombrable le suivait pour l'entendre, et l'on distinguait dans la foule un grand nombre de publicains et de

¹ Luc. xv. 7.

pêcheurs connus par leur mauvaise conduite ; le Sauveur ne l'ignorerait pas. Qui mieux que lui pouvait connaître les désordres et les crimes de chacun ? Loin de les repousser par des reproches amers ou de les éloigner de lui par la sévérité de ses regards , loin de les traiter avec dédain ou avec mépris , il les reçoit toujours avec douceur ; il les voit avec bonté , il entre dans leurs maisons , il accepte leur repas , il s'invite quelquefois lui-même et daigne manger avec eux.

» Les scribes orgueilleux et les pharisiens regardaient cette excessive condescendance comme un mal ; elle leur paraissait peu digne d'un juste ; ils s'en scandalisaient , ils en murmuraient publiquement , et cherchaient à trouver dans cette conduite des inductions contraires à la vertu de Jésus-Christ. Ce divin Rédempteur n'altéra jamais la douceur de sa charité ; il daigna même en diverses occasions faire son apologie ; et , tout en la faisant , il reprochait ordinairement à ses ennemis la dureté de leur cœur , leur orgueil et leurs autres vices ; il était tout entier à la compassion que lui inspirait l'état malheureux de ceux pour qui il montrait un si grand intérêt et un désir si vif d'y remédier. Tantôt il les compare à la brebis égarée que le pasteur ramène avec soin , tantôt à la perle perdue que l'on retrouve ; il l'explique souvent sous d'autres figures ; mais toutes décèlent l'amour dont son cœur est plein ; toutes présentent les plus grandes consolations aux pêcheurs repentants.

» Mais écoutons ses propres paroles , et voyons ce qu'il répond à ceux qui accusaient sa bonté : Quel est celui d'entre vous , leur dit-il , qui , ayant cent brebis et voyant qu'il en a perdu une d'entr'elles , ne laisse dans les champs les quatre-vingt-dix-neuf qui lui restent , pour courir après celle qui lui manque ? Quel est celui d'entre vous qui s'arrêtera avant de l'avoir trouvée ? et quand il l'aura trouvée , quel est celui d'entre vous qui ne la charge avec joie sur ses épaules , et , en arrivant chez lui , n'appelle ses amis et ses voisins , et ne leur dise ; Réjouissez-vous avec moi , car j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue ?

» Peut-on exprimer avec plus de force le zèle , la sollicitude , la peine , le désir et la joie du Pasteur , ainsi que l'allégresse ineffable des habitants de la céleste Jérusalem ? Il ajoute , pour terminer la parabole : « Je vous déclare qu'il y aura de même plus de joie dans le Ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence , que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin. »

» Un pécheur repentant n'est pas sans doute plus digne d'amour et d'estime que s'il n'eût jamais abandonné le sentier de la justice ; mais , comme il s'est égaré , il est devenu un sujet d'affliction pour le Pasteur et pour les autres habitants du bercail fortuné , aussi son retour leur cause-t-il une joie plus sensible. Peut-être aussi ce sentiment est-il plus vif , parce qu'une pénitence sincère inspire une ferveur assez grande pour réparer avec avantage ses désordres passés.

» Voulez-vous un autre exemple de la même espèce ? Quelle est la femme , continue le Sauveur , qui , ayant perdu une des dix drachmes qu'elle possédait , n'allume à l'instant sa lampe , ne fouille sa maison , et ne la cherche avec le plus grand soin , jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée ? Lorsqu'elle y est parvenue , elle réunit ses amies et ses voisines , et leur dit : Partagez ma joie , car j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Observez la même inquiétude , la même sollicitude , la même joie , et observez en même temps la même conclusion ; il termine également en disant : Je vous déclare que l'on se réjouira de même dans le Ciel de la conversion d'un pécheur.

» Il faudrait être insensible pour ne pas être ému par des comparaisons aussi vives et des expressions aussi affectueuses. Le tableau touchant de ce père si bon , si clément , si vraiment père , soit à l'égard du bon fils , soit à l'égard de l'enfant prodigue , produit dans l'âme une douce impression qui console et attendrit tout à la fois. Et quel est ce père , sinon Jésus-Christ , qui se peint lui-même , et qui nous fait connaître dans ces paraboles et dans plusieurs autres passages , la joie qu'il ressent à la vue du pécheur qui se repent ?

» D'après les dispositions de tendresse et d'amour que nous manifeste ce Sauveur bienfaisant , qui pourra se laisser intimider par l'énormité de ses excès , au point de ne pas oser se jeter à ses pieds et lui en demander pardon ? Par cela même qu'ils sont très-grands et très-multipliés , il doit se hâter de les effacer par ce sang précieux. Cette confiance en sa bonté , cette idée du prix de ses mérites ne peuvent que lui être agréables. Celui que nous implorons aujourd'hui et celui qui nous pardonne , est le même Jésus-Christ qui pardonnait alors si facilement ; ainsi que dans ces temps-là , il ne demande aujourd'hui que notre douleur et notre confiance. Qui le sait mieux que les vrais pénitents que nous voyons tous les jours ? interrogez-les ; ils vous diront qu'ils trouvent plus de douceur dans les larmes que leur repentir leur fait répandre , qu'ils n'en trouvèrent jamais dans les faux plaisirs qu'ils déplorent maintenant... »

C'est par ces paroles de douceur et de consolation que cet excellent homme faisait pénétrer dans mon âme la paisible consolation de l'espérance. A l'entendre parler avec une onction si touchante de la bonté de Dieu et de la charité infinie de Jésus-Christ envers les pécheurs , je commençais à me livrer à une confiance pure , tendre et filiale que mon cœur n'avait jamais connue , et je n'aurais pas eu la force d'en supporter l'impression , si l'abondance de mes larmes ne m'avait soulagé. Avec quelle profonde douleur je portais mes regards sur tant d'années passées dans l'ignorance complète d'une religion où tout est si sublime , si grand et si admirablement adapté à la faiblesse et aux besoins des hommes !

Le Père , me voyant noyé dans mes pleurs , continua ainsi : « Ces heureuses larmes , monsieur , sont un Bienfait du Ciel ;

aujourd'hui le repentir vous les fait répandre ; combien ne seront-elles pas plus douces , lorsque l'amour et la confiance en seront la source ? Songez que puisque la lumière des paraboles de l'Évangile ne peut nous tromper , dans cet instant même toute la cour céleste a les yeux fixés sur vous et intercède pour vous ; Jésus-Christ regarde votre cœur , il attend l'effet que sa grâce produira ; votre ange tutélaire , plus spécialement chargé de veiller sur vous , vous couvre de ses ailes et prie de toutes ses forces ; Dieu vous prépare de nouvelles grâces ; il attend de vous voir coopérer à celles qu'il vous a déjà accordées , pour vous en départir de nouvelles qui puissent compléter cette réconciliation qu'il désire et que sa bonté même daigna provoquer.

» Ne sentez-vous pas , monsieur , que sa providence , qui règle tous les évènements de l'univers , vous a amené ici ? Et pourquoi vous y aurait-elle conduit , si ce n'est pour que sa grâce pût vous faire entendre , dans le silence de cette retraite , les vérités de sa religion et sentir les attraites de la vertu ? Pouvez-vous craindre que celui qui vous a appelé de si loin et qui vous a cherché avec tant d'ardeur , lorsque vous employiez tous vos efforts à le fuir , vous abandonne à présent , que vous-même vous vous disposez à le chercher ; maintenant que vous avez déjà entendu sa voix , et que , revenu de vos égarements , vous êtes sur le point d'entrer dans la bonne voie ? Non , monsieur , Dieu est fidèle , et il n'a jamais déçu celui qui le cherche. Le Dieu des miséricordes connaît le limon dont nous sommes formés , et il est toujours disposé à jeter un regard de compassion sur le cœur qui s'humilie , sur le cœur contrit qui le craint et l'adore. Sa bonté paternelle prend pitié de nous. Aucune mère ne reçoit avec plus de tendresse sur son sein l'enfant qui revient à elle.

» Vous avez longtemps vécu dans l'esclavage du péché , c'est un grand malheur ; mais Dieu a fixé sur vous ses yeux de miséricorde , et il vous appelle. Pourriez-vous ne pas entendre avec joie et reconnaissance les paroles de paix et de réconciliation qu'il vous adresse ? Loin de votre pensée l'idée que la grandeur et la multitude de vos fautes doivent vous ôter l'espérance , ou que Dieu vous a déjà séparé du nombre des vivants ; une telle pensée serait le plus grand des crimes ; et quel crime plus grand pourriez-vous commettre que celui de prononcer sur vous-même cette malédiction , et de vous méfier d'une bonté qui n'a jamais connu de bornes ? Le Dieu vivant l'a dit et l'a juré par lui-même ¹ : *Qu'il ne veut pas la mort du pécheur , mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* Il a dit : *Convertissez-vous , et j'effacerai vos iniquités.*

» Oui , monsieur , il l'a dit plusieurs fois et de mille manières différentes. L'Église , qui est son épouse , chargée de promulguer ces paroles de consolation , a reçu de son divin Epoux toute l'autorité nécessaire pour effacer et pardonner tous les péchés.

¹ Ezéchiel. xviii. 21. 32.

Moi-même, son ministre indigne, faible instrument de son autorité, peut-être plus misérable et plus pécheur que tout autre, j'ai le pouvoir de les détruire, de les anéantir et de les pardonner en son nom. Fussent-ils aussi énormes qu'on le peut concevoir, lors même qu'à tous ceux que vous avez commis vous joindriez tous ceux dont la terre a pu être souillée pendant la durée des siècles, moi, qui suis si peu de chose aux yeux de Dieu, mais qui suis son ministre, si vous concourez avec moi par votre douleur et votre ferme résolution de ne plus pécher, je peux d'une seule parole les dissiper tous, comme l'éclair qui disparaît et ne laisse point de trace.

» L'Église est dépositaire du sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde. Cette bonne mère, qui connaît la misère des hommes, obéit aux ordres de son divin Fondateur, en le confiant à ses ministres, pour qu'ils viennent au secours de ceux qui en ont besoin. Ainsi tout prêtre légitimement autorisé peut vous absoudre au nom de l'Église, et vous appliquer les mérites de ce précieux sang, bien plus puissant pour votre salut que les péchés ne peuvent l'être pour vous perdre. Ce sang divin non-seulement effacera tout le passé, mais par lui vous acquerrez de nouvelles forces pour soutenir votre faiblesse à l'avenir. Il ne faut, pour obtenir une régénération aussi heureuse, que reconnaître ses péchés, les confesser humblement, les détester de tout son cœur, former la résolution sincère de les éviter et de les expier par la pénitence. Si vous vous y déterminez, je vous assure, au nom de Dieu et par l'autorité de l'Église, que vous obtiendrez votre pardon.

» Observez, monsieur, l'art perfide que le tentateur emploie le plus souvent contre ceux qui commencent à sentir le besoin de la pénitence. Tant qu'ils vivent dans le désordre, tant qu'ils boivent l'iniquité comme l'eau, il les laisse tranquilles, il éloigne d'eux l'idée de l'énormité de leurs crimes, il leur persuade que Dieu est miséricordieux, et qu'au moment où ils voudront se convertir, ils obtiendront facilement leur pardon; mais veulent-ils sérieusement se convertir? il leur présente alors avec force le souvenir de leurs iniquités, il leur en exagère l'énormité, et leur inspire une méfiance qu'ils n'avaient pas. Cette marche astucieuse est connue; mais l'on sait aussi que Jésus-Christ a satisfait d'une manière surabondante pour tous les péchés de la terre.

» Souvenez-vous de ces paroles, et gravez-les dans votre cœur en caractères ineffaçables¹: *A quelque heure que le pécheur se repente, je ne me ressouviendrai plus de ses péchés.* Qui croyez-vous qui ait prononcé une promesse aussi positive et si consolante? Le même Dieu tout-puissant, qui n'emploie qu'un acte de sa volonté pour que cela soit ainsi; le Dieu de vérité, qui ne peut ni se tromper ni tromper personne; le Dieu qui préfère à tous les noms celui de miséricordieux. Méditez ces paroles, et voyez s'il est possible de s'expliquer plus clairement.

¹ Ezéchiel, xviii. 21 et 22.

» A tout instant il est prêt à recevoir le pécheur. Il semble qu'il veille à la porte de son cœur, qu'il l'attend et qu'il l'accueille à sa première demande. Il suffit que le pécheur gémisses et se repente, et ses péchés sont oubliés. Peut-on trouver une expression plus forte pour annoncer qu'il ne les punira pas et qu'il les pardonne? Comment les punira-t-il s'il les oublie? Il parle des péchés en général, c'est-à-dire de tous, et de quelque genre qu'ils soient : il n'y a donc ni exception ni différence. Dieu bon ! qui n'adorerait pas votre généreuse bonté ? quel pécheur peut se défier de votre miséricorde, lorsqu'il a eu le malheur de vous offenser ? si le tentateur vous inquiète, monsieur, par le souvenir de votre mauvaise conduite, répondez-lui par ces mêmes paroles.

» Répondez-lui ce que Jésus-Christ a dit ¹ : *Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, qui ont besoin de médecins, ce sont les malades. Il a dit encore : Qu'il n'est point venu dans le monde pour chercher les justes, mais les pécheurs. Que s'il a répandu son sang, ce fut pour effacer nos péchés ; et que par cela même que nous en avons beaucoup commis, nous n'en avons que de plus grands motifs de recourir à sa bonté, puisque nous avons un plus grand besoin de son secours.*

» Tout vous invite à hâter ce moment. Vous êtes dans la maison du Seigneur, et c'est visiblement sa miséricorde qui vous y a conduit. Vous avez ici un grand nombre de prêtres saints et éclairés, et qui, remplis de l'Esprit de Dieu, vous enseigneront le chemin du Ciel, et vous conduiront dans le sentier de la pénitence ; vous pouvez choisir. Nous avons un supérieur aussi vénérable par son savoir que par ses vertus ; il pourra vous indiquer celui de nous qu'il jugera le mieux vous convenir. Personne ne serait meilleur que lui-même, et je ne doute pas qu'il ne se charge de cette fonction avec zèle, si vous lui faites connaître votre désir.

» Dieu vous a procuré une sainte retraite dans cette solitude religieuse, où il parle à votre âme avec plus de force. Vous aurez ici des exemples excellents et continuels ; vous entendrez la voix de la componction, les gémisses de la pénitence ; vous trouverez en nombre de saintes âmes qui élèvent au Ciel des mains pures, et dont les prières parviennent jusqu'au trône de la miséricorde pour obtenir des lumières et des secours. »

Chaque parole du Père m'inspirait un nouveau degré de courage et de confiance. Les idées confuses et tumultueuses, qui jusqu'alors occasionnaient mon indécision et mon trouble, commencèrent à s'éclaircir. Je jetai un coup-d'œil rapide sur ma conduite passée. Ma pensée s'arrêta tout-à-coup sur l'événement extraordinaire qui m'avait conduit dans cette solitude ; la singularité des circonstances qui avaient amené un homme de mon caractère, de mon rang et de ma fortune dans cette retraite

¹ Luc. v. 31 et 32.

sainte ; le zèle plein de honte du Père , qui avait mis en œuvre tant d'efforts et de moyens pour me détromper , la force de ses raisonnements , qui , malgré moi , m'avaient fait sentir mes erreurs , furent autant de motifs pour me convaincre qu'en effet ces événements n'étaient point dirigés par le hasard , mais disposés par une Providence compatissante , qui voulait me ramener dans le chemin de la vérité.

D'autre part , un mouvement intérieur m'invitait à me mettre entre ses mains , à m'abandonner à sa conduite , et à lui laisser diriger toutes les affections de mon âme. On trouverai – je , me disais-je à moi-même , un zèle aussi ardent et des connaissances aussi étendues ? et cependant j'hésitais à me déterminer ; j'éprouvais une secrète honte que je ne pouvais surmonter. Je me représentais tous les obstacles que mon imagination m'exagérait , les amis qu'il me faudrait abandonner et dont j'aurais à supporter les brocards et les plaisanteries ; les plaisirs et les jouissances auxquels il faudrait renoncer , et surtout l'impossibilité de soutenir la nouvelle vie que je me proposais d'embrasser , et que je ne croyais pas alors pouvoir soutenir longtemps. Ces considérations se rémissaient pour combattre mon penchant , et me retinrent longtemps dans une douloureuse incertitude.

Enfin , Dieu , qui connaissait la faiblesse de mon caractère , daigna prendre pitié de moi. Après un moment de silence qui me paraissait déjà trop long , et dont j'étais honteux : « Mon Père , lui dis-je , si vous voulez vous charger de la résurrection d'un homme mort , je vous promets obéissance entière. » Elevant aussitôt les yeux et les mains au Ciel , il s'écria : « Le Dieu des miséricordes soit béni !... Il ajouta encore : Peut-être ne pouviez-vous pas choisir dans cette maison un sujet moins capable que moi ; mais je ne m'arrête point à scruter les secrets de la Providence , je ne m'attache qu'à obéir ; et , puisqu'elle vous a suggéré de me choisir , elle suppléera à mon insuffisance.

» Pour ressusciter le monde , il choisit les plus faibles d'entre les hommes ; et moi , le plus incapable de cette maison , je pourrai aussi vous ressusciter par sa grâce et en son nom. En se servant de moi , le Ciel veut vous montrer que l'œuvre est toute à lui ; mais personne n'est faible quand il a l'appui du fort , et rien n'est impossible avec l'aide de celui qui donne la force. J'accepte donc la mission dont Dieu me charge , puisque vous avez daigné me choisir , et dès à présent je commence mon ministère. Y consentez-vous , monsieur ? » J'étais si ému , qu'en me précipitant à genoux , je pus à peine lui répondre qu'oui. Le saint homme me releva , et après que nous nous fûmes mutuellement un peu remis , il continua ainsi :

« Jusqu'ici , monsieur , je n'ai pu agir avec vous que comme un chrétien , comme un ami qui cherchait à vous montrer le chemin du Ciel et à vous y conduire ; maintenant que vous me choisissez pour votre directeur , vous me donnez avec ce titre des droits que je n'avais pas par moi-même. Je peux à présent exiger

votre sincérité et votre confiance ; et quand vous en serez venu à vous confesser, je serai votre juge. Si, comme ami, j'ai pu vous convaincre, à présent, comme directeur, je dois vous guider ; et pour cela il est indispensable que je connaisse les effets de la grâce divine sur votre cœur, et les dispositions où votre âme se trouve pour l'avenir. Dites-moi donc :

» Êtes-vous convaincu de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne ? — Oui, mon Père ; seulement je sens que c'est un peu tard....

» — Reconnaissez-vous Jésus-Christ pour votre Dieu et votre Médiateur auprès de son Père éternel ?

» — De toutes les facultés de mon cœur ; et je le prie d'avoir compassion de moi, et de me pardonner mon incrédulité et mes innombrables péchés....

» — Désirez-vous entrer dans le sein de l'Église que Jésus-Christ a fondée par son sang et qu'il a promis de protéger jusqu'à la fin des siècles ? Promettez-vous en même temps de maintenir en fils soumis la foi qu'il vous prêche ?

» — Oui, mon Père, et j'espère lui être aussi fidèle que j'ai été irréligieux et indigne d'une mère aussi sainte....

» — Avec ces dispositions, dont vous êtes redevable à Dieu, j'espère qu'il vous pardonnera, et perfectionnera l'œuvre de votre régénération. Mais, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous faire quelques réflexions.

» Vous avez été baptisé. Par une grâce singulière et l'effet d'un amour particulier pour votre personne, Dieu vous choisit parmi un grand nombre pour vous accorder ce don ineffable ; peut-être n'en connaissez-vous pas tout le prix, et je dois vous le rappeler. Le baptême est le plus grand des dons du Ciel ; c'est un sacrement divin, par lequel Jésus-Christ, au moyen de signes visibles et extérieurs, répand dans l'âme de celui qui le reçoit une sainteté intérieure et invisible, le feu sacré de la charité et les dons de l'Esprit saint. Tout cela a lieu par des opérations ineffables et secrètes, qui produisent cette grâce de sanctification.

» C'est en vertu de cette grâce que l'homme, qui fut conçu et qui naquit dans le péché, acquiert en un instant une régénération nouvelle et surnaturelle ; qu'il est revêtu de l'Esprit de Jésus-Christ, et que, d'un enfant de colère, il devient un enfant d'adoption, membre vivant du corps mystique de l'Église dont Jésus-Christ est le chef, son frère et son cohéritier au royaume de Dieu. Ce changement merveilleux s'opère, et ces effets si étonnants sont produits en nous par les eaux saintes dont nous sommes purifiés par les fontaines de la vie. L'apôtre écrivait aux Ephésiens : Quand nous naquimes, nous n'étions aux yeux de Dieu que des objets de colère et de haine ; mais à présent, Dieu, qui est riche en miséricorde, de morts que nous étions nous fait vivre, par l'excès de son amour, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ ¹.

¹ Ephés. II, 3 et 4.

» Le baptême efface donc tous les péchés de l'âme, il la délivre de toutes les peines, il l'enrichit de tous les trésors célestes ; il lui inspire la foi, l'espérance, la charité et toutes les vertus les plus excellentes ; il lui inspire le sceau de Dieu, et, au nom de la sainte Trinité, il grave en lui le caractère indelebile du chrétien. Ce caractère est incontestablement plus glorieux que tous les titres vains et les futiles distinctions dont l'orgueil humain se nourrit et dont on tire une vanité si insensée, puisqu'il nous fait participer en quelque sorte à l'essence divine, et que nous le portons au tribunal de Dieu, afin d'être reconnus par lui pour disciples de Jésus-Christ, comme une partie de son peuple et comme brebis de son bercail.

» Le monde ignore ou ne médite pas ces avantages inestimables. Accoutumé à ne juger des choses que par les sens, il n'apprécie que les biens temporels et ne prise point les biens invisibles. Si l'homme pensait un moment à tout ce qu'il doit à Dieu quand il le purifie, quand il se réconcilie avec lui, et quand, par la sanctification du baptême, il le délivre des peines éternelles et lui destine une gloire sans fin, il ne pourrait s'empêcher de reconnaître la première dette de son cœur et la plus sacrée. Aveugle, et n'ayant de goût que pour ce qui peut flatter ses sens, il ne s'élève point par la pensée à la hauteur de sa vraie grandeur. Quelle comparaison peut-on établir entre des biens futiles et passagers, et ces dons immenses et infinis, parfaits et immortels, qui nous viennent immédiatement du Père de tous les biens ? dons sacrés qui nous unissent à notre Dieu par une union aussi intime qu'elle est éternelle et bienheureuse.

» Mais si le baptême est le plus important de tous les biens, puisqu'il nous conduit à posséder tout ce qu'il peut y avoir de plus désirable et de plus grand, il est aussi le plus sérieux et le plus saint des engagements. En recevant ce sacrement, l'homme contracte en même temps une dette immense. Dans cette alliance qu'il forme avec son Dieu, dans ce traité mutuel où Dieu lui promet des biens infinis s'il est fidèle, il exige une fidélité inviolable à laquelle l'homme s'engage. Cet engagement est bien étendu, puisqu'il embrasse toute la loi ; il est bien solennel, puisqu'il est contracté envers Dieu, en public, à la face de son Église et en présence de tous les fidèles.

» Dès que l'homme est revêtu du sublime caractère de chrétien, au même instant où il renaît par l'eau et l'Esprit saint, il est déjà soumis à la loi, à toute la loi du législateur qu'il reconnaît pour son Dieu et pour son Père. Dès cet instant il est indispensablement obligé non – seulement de se soumettre à cette loi divine, mais encore de la professer publiquement, de ne jamais en rongir, de vivre conformément à ses principes, de persévérer dans son observance jusqu'à la mort ; enfin de ne rien faire de ce qu'elle défend, et de ne rien omettre de ce qu'elle prescrit.

» Ainsi que l'ennemi commun, le monde et la chair s'opposent opiniâtrément à la pratique de cette loi, et nous portent à la

violer par leurs efforts multipliés ; celui qui s'enrôle par le baptême dans la milice de Jésus - Christ renonce publiquement au démon et à toutes ses illusions , au monde et à toutes ses pompes , à la chair et à toutes ses perfides douceurs. Il abjure toute erreur qui nous séduit , toute flatterie et tout attrait qui tendent à nous éloigner de la voie tracée par la loi de son souverain. C'est pour cela que les apôtres disaient qu'être baptisé en Jésus-Christ , c'est mourir au péché , à soi-même , à ses passions , à ses sens et à tous les attrait du siècle , pour mener une vie céleste sur la terre.

» Ces saints engagements sont stricts et nombreux , mais nous les avons solennellement contractés envers Dieu. Nous lui avons tous fait ces promesses dans notre baptême ; son ministre les a faites en notre nom ; une partie des fideles les a entendues ; l'autre nous a servi de garant et les a offertes pour nous , et Dieu daigna les recevoir. Tout s'est passé devant Dieu même , dans son temple et aux pieds de ses saints autels ; nous-mêmes nous avons confirmé quelquefois nos promesses dans le cours de notre vie. Quel abus sacrilege , quelle inique profanation dans notre infidélité à des engagements aussi sacrés , et lorsque nos discours ou nos actions démentent des promesses si authentiques et si dignes de la majesté suprême à laquelle nous nous sommes consacrés !

» Par cela même que leur dignité est si relevée , l'abus d'un don d'un si grand prix sera puni du châtiment le plus terrible. Ces chrétiens emporteront dans les enfers le caractère sublime et ineffable qu'ils prostituèrent ; sans cesse présent aux yeux du réprouvé , il augmentera sa confusion : également présent aux yeux de Dieu , il excitera sa colère. Les péchés du chrétien dérivent d'une malice toute particulière , et ils seront punis avec plus de rigueur ; leur énormité s'aceroit par la sainteté des conditions. L'ecclésiastique , qui dut honorer son état par la pureté de sa conduite , est plus coupable qu'un simple laïque. Le religieux , appelé à une plus grande perfection , est plus coupable qu'un séculier ; et un chétien l'est bien plus que les infidèles qui ne reçurent point la grâce du baptême. Il eût mieux valu pour *Judas* de n'être pas né ; il eût mieux valu pour le chrétien impénitent de n'avoir jamais vu le jour , que d'avoir violé et profané un don inestimable.

» Si ce que j'avance est la vérité , lors même qu'il ne s'agit que de cette conduite coupable qui trouve en quelque sorte son excuse dans la fragilité humaine , examinez , monsieur , ce qu'il en sera des cœurs corrompus qui , non contents de se livrer à tous les vices qui déshonorent leur foi , sans cependant l'anéantir , osent attaquer la foi même ; et , s'élevant au-dessus de Dieu qui les a créés , de l'Eglise qui les a instruits , de la religion chrétienne à laquelle ils se sont consacrés , méprisent tout , attaquent tout , et outragent tout. Ils contestent à Dieu le droit d'éclairer les hommes ; ils traitent l'Eglise , leur Mère , comme un imposteur qui voudrait les séduire ; et , dépouillant la religion du titre sacré de

fille du Ciel, ils la dégradent jusqu'à la rejeter dans la classe des mensonges des hommes.

» Pouvez-vous imaginer à quel degré de témérité peut parvenir un esprit qui ose se constituer le juge de tout ce qui est divin, soumettre les attributs de Dieu aux jugements de sa pensée et rejeter ses oracles, ou parce qu'ils contrarient ses passions, ou qu'ils ne s'accordent pas avec le délire de son orgueil ? Si *Adam* aspira à en savoir autant que Dieu, l'incrédule prétend en savoir davantage, puisqu'il désapprouve tout ce qu'il a fait, lorsqu'il ne le trouve pas conforme à la portée de son intelligence. Il prétend au moins en savoir plus que l'Église, plus que les saints docteurs qui l'ont respectée, et plus que tout le peuple chrétien qui la révère.

» Vous pouvez juger par là de quelle irrévérence et de quelle iniquité s'est chargé le malheureux mortel qui, après avoir reçu et juré sa foi, en fait assez peu de cas pour négliger de s'en instruire, pour ne daigner s'imposer le travail de l'examiner, lors même qu'il aurait intérêt à calmer ses inquiétudes et à se livrer au plaisir sans remords. Emporté par une folle témérité, il s'empresse de secouer un joug qui lui semble pénible, il se livre tout entier à ses sens, quoi qu'il en puisse arriver ; sans crainte du Dieu qu'il insulte et sans respect pour l'Église qu'il outrage, il se montre infidèle sans prétexte, déserteur sans motif, et apostat par caprice.

» Il n'est pas dans mon intention de vous inspirer une confusion que la grâce vous a déjà fait éprouver d'une manière salutaire. Je me borne à vous faire connaître que celui qui est tombé dans de si grandes erreurs, doit, lorsque la bonté de Dieu le réveille de sa léthargie, expier ses torts par les plus grands efforts ; non-seulement il doit chercher à les réparer auprès de Dieu par une douleur très-vive, mais encore auprès de l'Église par un respect et une soumission à toute épreuve. Il le doit encore à l'égard de tous les complices et les témoins de son imprudence, par une piété exemplaire et un témoignage public de son respect. Il doit enfin, par des exemples de vertu et de religion, effacer l'impression de ses scandales ; il ne lui suffit pas de vivre en bon chrétien, il doit s'efforcer de le paraître. L'incrédule qui affecta de mépriser le christianisme, doit être aux yeux des hommes plus chrétien que les autres.

» Vous avez eu le malheur de perdre les grâces et les dons qu'il répandit sur vous dans le baptême ; mais vous possédez encore ce caractère sacré, qui, par sa nature est ineffaçable ; et sa bonté nous a laissé des moyens de reconvrer les dons que nous avons perdus. C'est dans cette intention qu'il a institué un autre baptême dans le sacrement de pénitence. Il n'est pas si parfait, il est plus pénible que le premier ; mais il est l'unique espoir qui nous reste après le naufrage. Avec la grâce de Dieu, et en dépit des peines et de la honte que nous aurons à surmonter, nous entreprendrons de prendre cette voie. Une pénitence humble, persévérante et soumise peut réparer tout ce que nous avons perdu.

» Ce serait un grand bonheur que de pouvoir renouveler notre baptême et nous purifier de nouveau par une seconde régénération ; mais cela n'est pas possible. L'Eglise ne permet point de renouveler les cérémonies de la régénération ; il suffit d'y avoir une fois été soumis, pour qu'elles aient gravé en nous le sceau indélébile du chrétien ; et ce serait les profaner que de les répéter sans utilité. Mais l'Eglise, féconde comme le Dieu qui l'institua, nous ouvre plus d'une route pour le salut.

» Renouvelez les engagements que vous contractâtes au baptême ; cet acte, que nous ferons en présence de Jésus-Christ, suppléera au baptême qui ne peut se donner une seconde fois, et j'ose attendre de la miséricorde divine qu'il produira en vous des effets salutaires. Mais, pour y parvenir, il faut croire de cœur et confesser de bouche tout ce que croit l'Eglise catholique établie par les apôtres, et parvenue par une succession non interrompue depuis saint *Pierre* jusqu'à nous, par les vicaires de Jésus-Christ qui succédèrent à saint *Pierre*, et dont le successeur actuel existe aujourd'hui à Rome. Les principales vérités que cette religion nous enseigne sont renfermées dans le symbole que les apôtres nous ont laissé eux-mêmes, que nous nommons le *Credo*, et qui est un abrégé de la doctrine et des points essentiels de la foi catholique.

» Le chrétien le moins instruit doit savoir le *Credo*, puisqu'il renferme les vérités indispensables à connaître pour notre salut, et qu'avec son seul secours, nous pouvons renouveler la protestation de notre foi et confirmer notre profession de chrétiens. C'est la protestation que nous faisons ou qu'on fait pour nous, quand l'Eglise nous imprime son sacré caractère. Maintenant que vous désirez le renouveler spirituellement, mettons-nous à genoux ; offrez à Dieu vos vœux, et récitez le symbole avec foi et piété. »

Le Père se mit à genoux ; je l'imitai machinalement. Mais quelles furent ma honte et ma confusion de ne pouvoir en articuler un seul mot !... Comment m'eût-il été possible de réciter une prière que je n'avais pas faite depuis mon enfance, et que j'avais nécessairement oubliée ? Mon trouble et ma honte étaient si grands que je ne pus proférer une parole. Combien alors j'aperçus avec douleur l'oubli total de Dieu dans lequel j'ai vécu, l'entier abandon de ma vie et l'immense multitude de mes crimes ! Honteux de mon ignorance, et profondément indigné contre moi-même, je me jetai à terre, et baigné de larmes que je ne pouvais contenir, je dis au Père d'une voix altérée et contrecoupée, que je ne le savais pas....

Il s'arrêta un instant, et me pria de ne pas m'affliger. Il m'aïda à me lever, me conduisit à mon siège et se plaçant près de moi, il me dit : « Si vous supportez avec humilité la honte dont je vous vois pénétré, si vous l'acceptez comme un juste châtement de votre coupable négligence, et si vous voulez fermement la réparer sans délai, avec zèle et ardeur,

vous pourrez par là même obtenir que Dieu ait pitié de votre douleur et vous continue ses grâces. Ne songez plus au passé que pour le déplorer et pour vous corriger. C'est aujourd'hui que commence à mourir en vous le vieil homme d'*Adam*, pour que l'homme nouveau de Jésus-Christ ressuscite de ses cendres. Dieu, qui veut vous recevoir de nouveau au nombre de ses enfants, nous donnera le temps d'achever l'œuvre de votre sanctification.

» Mais, avant d'aller plus loin, il est indispensable que vous appreniez et que vous reteniez de mémoire ce qui est absolument nécessaire de savoir pour être chrétien. Notre religion renferme des vérités qu'il faut nécessairement savoir explicitement ; ce travail sera court, et vous pourrez facilement les apprendre par cœur. Je vais vous chercher un livre, qui dans peu de temps vous apprendra ce qu'il vous est indispensable de savoir : quant au surplus, il suffit de vous en rapporter et de vous soumettre à la croyance de l'Eglise. Attendez-moi un instant, et croyez que ce Dieu qui vous inspire pour votre bonheur des sentiments aussi vifs, vous donnera la confiance en sa miséricorde qui doit vous servir de consolation. Ayez-la tout entière, monsieur, et songez que plus vous étiez éloigné de Dieu, plus vous lui devez de reconnaissance de venir vous chercher. Soyez en même temps convaincu que sa bonté paternelle brille avec plus d'éclat dans la sollicitude qu'il fait paraître pour un fils injuste, qui s'est si longtemps éloigné de ses bras paternels. »

Il sortit et me laissa dans le plus grand trouble. Mes idées s'accumulaient confusément, sans que je pusse m'arrêter à aucune. Dès que je me vis seul, un sentiment nouveau, mais profond, qui se composait de ma douleur, du mépris de moi-même, de mes espérances et de ma gratitude, me porta, par une impulsion presque irrésistible, à me jeter à genoux et à élever mon cœur au Ciel, Oui, Théodore, ce cœur avili, qui, semblable au reptile impur, n'avait jamais rampé que sur la terre, et qui, pendant une si longue suite d'années, n'avait jamais su s'élever au Ciel, s'élança jusqu'à la divinité.

Je ne me rappelle plus ce que je lui disais ; peut-être ne savais-je que lui dire ; j'ignore si je pus rien articuler. Mes sens étaient trop troublés pour former un discours suivi, mais mon cœur lui parlait ; je demandais pardon, j'implorais son assistance, et mon langage le plus positif consistait dans mes larmes et mes gémissements. Ce fut dans cet état que le Père me trouva lorsqu'il rentra. Après m'avoir consolé et m'avoir engagé à m'asseoir, il me donna un petit livre, dans lequel il me montra ce que je devais apprendre.

» Ce retard de quelques jours, me dit-il ensuite, ne sera pas perdu. Tandis que vous apprendrez ce qu'un chrétien doit nécessairement savoir, nous mettrons ce temps à profit pour l'employer à des sujets qui ne sont pas moins importants. Je cher-

cherai à vous donner une idée de la religion chrétienne , à vous en expliquer l'esprit ; et ces conférences vous seront sans doute très-utiles pour mieux comprendre ce qu'elle nous enseigne : rien ne peut nous exciter davantage à l'estimer et à l'aimer que le bonheur de la bien connaître. S'il existe tant de chrétiens faibles ou pervers, c'est parce qu'en général notre éducation est très-défectueuse en cette partie , et qu'il y a fort peu de personnes qui la connaissent comme ils le devraient.

» On reçoit le baptême dans l'enfance la plus tendre , dans un âge où l'on ne peut connaître ni l'étendue de l'engagement que l'on contracte , ni les beautés de la religion qu'on embrasse , ni l'immense félicité à laquelle elle doit nous conduire. Dans l'âge de raison , peu de gens connaissent l'importance de cet objet , et s'avisent de penser qu'ils devraient en faire l'étude continuelle de leur vie ; il en est bien moins encore qui s'y appliquent aussi sérieusement que l'objet le mérite. Les uns se pervertissent et se livrent à toutes les iniquités que la religion réprouve ; d'autres croient faire beaucoup en récitant quelques prières et en entendant la messe les jours de fête. Le plus grand nombre est moins occupé de la crainte de Dieu et de son service que de leurs plaisirs , de leur fortune et de leur aisance ; il en est infiniment peu qui cherchent à connaître l'essence ou l'esprit de leur religion , dans la vue de remplir avec exactitude les obligations qu'elle nous impose.

» De là résulte l'égarement des uns , et la faiblesse ou l'ignorance des autres. Rien n'est plus important dans le monde que de connaître les lois auxquelles nous avons été soumis en recevant le baptême , et les conditions sous lesquelles nous fûmes admis par l'Eglise , lorsqu'elle nous incorpora dans la congrégation de ses fidèles. Le baptême est un contrat réciproque entre Dieu et le chrétien ; celui-ci renonce à tout sentiment désordonné et contraire à la loi divine , à toute affection vicieuse et condamnable ; il reconnaît Dieu pour son unique souverain , pour la source et le principe de tout pouvoir , de toute vertu et de toute sainteté ; il reconnaît Jésus-Christ pour son Fils unique , pour son Dieu , son Rédempteur et son Médiateur. Il a promis de garder ses préceptes , d'aimer Dieu par-dessus tout , et son prochain comme lui-même , enfin de ne pas s'écarter d'un seul point de sa divine loi.

» Dieu lui a promis , par l'organe de l'Eglise , que s'il remplit ses obligations avec fidélité , il lui donnera une éternité de gloire. Comme il sait qu'il est faible , et que la dégradation de sa nature ainsi que le nombre de ses ennemis l'exposent à des périls perpétuels , il lui a offert de le secourir dans ses tentations ; il lui a promis son secours toutes les fois que , dans les combats qu'il aura à soutenir , il implorera son aide avec confiance. Il lui a bien plus promis encore ; il l'a assuré que si , malgré sa grâce , la faiblesse de l'humanité succombe sous les attaques de la concupiscence , et s'il ose violer les préceptes de la loi divine ,

sa miséricorde sera prête à le recevoir, dès qu'il y recourra avec la contrition du cœur, et c'est dans cette vue qu'il a institué le sacrement de pénitence.

» Voilà donc, monsieur, un contrat bien réciproque, une convention bien mutuelle sur un objet de la plus haute importance; car il s'agit de la vie éternelle. Or, peut-il exister rien au monde qui intéresse plus vivement le chrétien que les clauses de ce contrat? Ne doivent-elles pas être sans cesse présentes à son esprit? Peut-il méditer trop souvent et avec assez d'attention les conditions auxquelles un si grand bien nous est assuré, pour se soustraire au danger de le perdre? A quoi celui qui a été assez heureux pour acquérir le titre de fils de Dieu, et le droit de l'appeler du doux nom de Père, peut-il mieux employer toutes les lumières de sa raison, dès qu'elle commence à l'éclairer, si ce n'est à étudier des obligations que lui imposent une dignité si relevée et le danger de perdre une vocation si sublime?

» Comment l'homme, qui par sa nature n'est qu'une faible argile, dont la condition est si misérable et si fragile, qui nourrit en lui-même des tyrans impérieux qui l'arment sans cesse contre la loi de Dieu et les préceptes de sa religion, et qui à chaque instant l'exposent à manquer à ce qu'il a promis; comment, dis-je, l'homme n'emploierait-il pas tous les moyens que cette même religion lui offre, pour résister à leurs attaques et se prémunir contre des ennemis aussi dangereux? Dieu, il est vrai, ne lui demande pas des choses impossibles, puisqu'il l'aide par le secours de sa grâce, et qu'avec son assistance il peut aisément accomplir tout ce que la loi prescrit; mais comment obtiendra-t-il cette grâce, s'il ne la demande pas? comment la demandera-t-il pour accomplir la loi, s'il ne la connaît pas? comment appréciera-t-il la difficulté de l'accomplir, s'il ne la médite pas? et comment celui qui ne considère ni la grandeur de ce qu'il s'expose à perdre, ni l'urgence du péril, pourra-t-il sentir la nécessité du secours?

» D'un autre côté, le chrétien ne doit pas perdre de vue une vérité qui peut l'aider puissamment à accomplir les obligations qu'il contracte; tout ce que la loi divine lui prescrit est pour son plus grand avantage. Ses préceptes sont tels, que lors même que nous ne serions pas obligés de leur obéir, notre propre intérêt demanderait que nous les suivissions. Examinez bien le Décalogue, et vous verrez que tout ce qu'il nous défend est précisément tout ce qui peut nuire à notre bonheur; et que, si ses préceptes étaient suivis, l'orgueil, l'avarice, l'impureté et tous les vices disparaîtraient de dessus la terre. Tout ce que les commandements de Dieu nous prescrivent tend à notre propre utilité; il ne les a faits que pour nous.

» Ainsi, lorsque Dieu nous ordonne de résister à l'impulsion mortelle du vice, il nous prescrit notre propre bonheur. Quels peuvent être les résultats de l'impureté, de l'intempérance, de la colère, de la vengeance et de toutes les autres passions

injustes et violentes , si ce n'est le trouble , le désordre et tous les maux qu'elles entraînent à leur suite ? La philosophie du paganisme a reconnu elle-même la nécessité et l'importance de cette morale sage et prudente. Elle a bien senti que c'était l'unique moyen de rendre moins pénible le moment orageux de notre passage sur la terre ; et que si l'on accordait tout aux passions , il serait impossible de ne pas altérer la paix de l'âme , sans laquelle l'esprit n'éprouve qu'affliction et inquiétude.

» La religion ne se borne pas à nous préserver du mal ; elle nous prescrit la vertu , mère féconde des biens infinis. Dieu nous recommande la charité fraternelle , cet amour mutuel entre les hommes , qui nous oblige à nous regarder tous comme frères , comme fils du même père , et par conséquent à nous aider mutuellement de tous les secours que prescrivent l'humanité , la modération et la justice ; elle nous inspire l'éloignement de tout ce qui est erreur ou mensonge ; elle nous commande enfin des vertus de plusieurs sortes , et dans toutes elle nous prescrit ce que la nature nous a déjà indiqué comme nécessaire à notre propre bonheur. Elle nous commande tout ce dont la privation ou l'absence ferait notre malheur , ou altérerait le bonheur dont nous jouissons.

» Il y aurait donc du délire à ne pas apercevoir les notions les plus simples de la raison , à ne pas reconnaître que , quand Dieu daigna nous donner ses ordres divins , son amour arrangea tout pour notre bien. Cette considération doit faire sentir au chrétien l'injustice de celui qui , au lieu de rendre grâces à Dieu d'une condescendance aussi paternelle , ose censurer ses préceptes , en blâmer la rigueur , et se plaindre d'une loi dont l'observance , après l'avoir rendu heureux sur la terre , doit lui procurer dans le Ciel une gloire sans fin.

» Puisque la miséricorde de Dieu , monsieur , vous donne le désir et le temps d'acquérir ces importantes connaissances , cherchons à méditer avec l'attention la plus sérieuse l'esprit de la religion chrétienne ; voyons en quoi consiste la véritable piété et quelles sont les pratiques qui doivent caractériser le chrétien. Dieu et la raison nous prescrivent de savoir et de connaître ce que la religion demande , pour nous conformer à son esprit , et offrir à la divinité un hommage raisonnable.

» Le chrétien a des obligations et des dévotions. Les premières sont essentielles , nécessaires et indispensables ; tels sont les préceptes qui nous viennent directement de la main de notre divin Législateur , de la part de ses apôtres , formés à son école ou à celle de l'Eglise , son interprète fidèle. Quelle institution plus salutaire , plus bienfaisante et plus digne de la bonté de Dieu , que celle du sacrement de pénitence , source inépuisable de grâces pour tout pécheur qui , par son moyen , peut effacer les taches que lui a fait contracter sa fragilité ? Quel don incomparable que celui de la sainte Eucharistie , qui prodigue à l'homme par anticipation les délices du Ciel , lui permet de recevoir dans son

sein le même Dieu qui fera un jour sa félicité, et, en attendant, le console dans le cours de cette vie passagère ! Parmi les véritables institutions chrétiennes, celles-ci doivent occuper de préférence notre cœur.

» Il est d'autres pratiques pieuses qui peuvent être bonnes, qui toutes sont utiles, dès qu'elles alimentent la piété et sont conformes à l'esprit de la sainte Eglise. Mais, pour bien les régler, il faut distinguer celles qui sont obligatoires, d'avec celles qui sont de surrogation, et qui ne doivent avoir lieu que lorsque les premières sont accomplies. Généralement elles nous sont salutaires en ce qu'elles concourent à maintenir dans nos cœurs un sentiment pur de respect et d'adoration pour l'Être suprême de qui nous dépendons ; le désir d'imiter et d'aimer notre Rédempteur, notre unique modèle ; l'hommage de notre vénération envers les saints, les amis de Dieu et nos intercesseurs auprès de lui, et l'esprit de soumission aux lois qu'il nous a dictées dans l'Évangile, et à celles que l'Eglise nous impose en son nom et d'après son autorité.

» Sans ces principes, qui doivent diriger l'esprit et l'intention de toutes les actions du chrétien, la dévotion cesserait de lui être utile : l'essence inaltérable de sa religion est que Dieu, l'auteur, la cause universelle de tout et le seul principe de notre existence, est l'Être auquel nous devons tout. Notre premier devoir est de l'aimer, non-seulement parce que notre félicité dépend de sa main toute-puissante, mais encore parce qu'il est en lui-même infiniment aimable par ses attributs et ses perfections. Il nous aime, il désire notre bonheur, il veut et peut nous récompenser ; dans le baptême, nous nous sommes consacrés à son service ; nous lui avons juré foi et obéissance ; enfin, dans toutes nos actions et nos pensées, nous ne devons aspirer qu'à lui prouver notre désir de le servir et de lui plaire ; et toutes les pratiques de dévotion autorisées par l'Eglise ne tendent qu'à réchauffer notre amour pour lui, et nous animer à la pratique de ce qu'il nous commande.

» Ici-bas nous nous attachons par intérêt à nos supérieurs ou à nos souverains ; nous les servons avec fidélité, nous les aimons, et notre amour, ainsi que notre respect, s'augmente en proportion de leurs faveurs ou de leurs bienfaits. Quel souverain peut être comparé à celui qui crée lui-même les souverains ? Non-seulement il est grand et aimable, il est encore la grandeur, la beauté, l'amabilité d'où dérive tout ce qui, dans le monde, paraît orné de quelques-uns de ces attributs. Seul il a dans ses mains l'existence, la conservation, et tous les biens de la terre, sans parler de ceux de la gloire éternelle.

» La raison et la nature se réunissent donc pour nous apprendre que notre respect et notre amour doivent avoir pour unique objet le Tout-Puissant qui nous a créés. *Saint Ambroise* disait que ce sentiment, qui doit dominer tous ceux de notre cœur, est le fondement de toutes les vertus, et que Dieu l'exige de nous, parce

qu'il est indispensable à notre propre bonheur. Nul ne peut être heureux ici-bas, si ce n'est celui qui n'a d'autre volonté que celle de Dieu, et qui est prêt à abandonner tout pour lui. Et que l'homme ne lui doit-il pas ? qui pourra concevoir l'étendue d'une obligation qui est infinie ? La foi seule peut y atteindre ; l'homme stupide et grossier ne peut l'expliquer ; heureux s'il sait aimer et adorer en silence.

» Demain, si vous le permettez, monsieur, nous entamerons cette conférence. Consolerez-vous, dès ce moment, en songeant que vous êtes déjà dans les bras de Dieu, et que sa bonté nous accordera et le temps et sa grâce pour achever son ouvrage. » Le Père se retira. Et moi, mon cher Théodore, sans perdre un seul instant, je m'occupai à apprendre ce qu'il m'avait prescrit ; ce travail prit une grande partie de la nuit. Je désirais tout apprendre ; mais, à force de vouloir tout embrasser, je n'apprenais rien. Adieu, mon ami.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Le philosophe à Théodore.

LE Père, après avoir cherché à m'encourager à poursuivre mon entreprise, me parla ainsi : « Hier, monsieur, nous convinmes que je tâcherais aujourd'hui de vous donner une idée de la religion chrétienne, et de vous en développer l'esprit d'après les principes de la foi. Je vais m'acquitter de ma promesse, autant que mes faibles moyens pourront me le permettre ; j'essaierai de le faire avec le plus de simplicité et de clarté que je le pourrai. La religion a sa beauté propre, et n'a pas besoin d'ornements étrangers. La simplicité dans l'expression est la parure qui lui convient le mieux.

» La foi nous apprend qu'il y a un Dieu créateur, cause première de tout ce qui existe ; que ce Dieu est unique, incréé, tout-puissant et éternel, et que par sa volonté il donna l'existence aux choses visibles et invisibles, qui ne subsistent que parce que sa Providence les maintient et les gouverne. Elle nous dit encore que c'est le même Dieu qui, dans le symbole de la foi, est appelé Créateur du ciel et de la terre ; qu'il fut connu et adoré des Juifs, qu'il le fut également par les Gentils, mais que ces derniers profanèrent son culte par un mélange absurde de fables et de superstitions.

» Elle nous enseigne que ce Dieu unique, qui ne tient son existence que de lui-même, est le seul des êtres qui existe par sa propre nature; il est le centre, la racine et le principe de toutes les perfections, puisque tout ce qui lui doit l'existence, lui doit aussi toutes les bonnes qualités dont il est revêtu; tout bien, toute sainteté, toute perfection dans ses créatures, dérivent de sa perfection originaire et primitive, sa source unique de tout bien.

» Il engendra le Verbe dans son sein des l'éternité, et le forma de sa propre substance; ainsi nous l'appelons son Fils. Comme Dieu le Père ne peut point ne pas s'aimer lui-même, puisqu'il est infiniment aimable, il ne peut pas non plus ne pas aimer son propre Fils, aussi parfait que lui et aussi souverainement aimable. Par la même raison, le Fils ne peut manquer d'aimer son Père, qui lui a donné sa propre existence et ses mêmes perfections.

» De cet amour ineffable, qui unit le Père et le Fils, procède le Saint-Esprit, qui est de la même nature que le Père et le Fils, puisqu'il n'est autre chose que l'amour des deux. De cette manière, quoique la nature divine soit unique et indivisible, il y a réellement en elle trois relations distinctes que nous distinguons sous le nom de personnes, quoique les trois ne soient qu'une même substance. S'il était possible d'user de comparaison à l'égard d'objets aussi supérieurs à notre intelligence, on pourrait dire que ces trois relations subsistent dans l'essence divine, de la même manière que la mémoire, l'entendement et la volonté, qui forment trois puissances distinctes en nous, et qui existent dans notre âme, dont cependant la nature est unique, simple et indivisible.

» Telle est l'idée que nous pouvons nous former de l'incompréhensible mystère de la sainte Trinité, premier article de foi dans la religion chrétienne.

» Ce fut le Fils unique de Dieu le Père qui descendit du Ciel, s'unit à la nature humaine, et se fit homme pour sauver les hommes; ce fut lui qui, dans le cours de sa mission divine, nous découvrit ce secret miraculeux que la raison humaine n'eût jamais pu découvrir ni inventer. Ce fut lui qui nous donna une idée claire de la nature divine, en nous apprenant d'une manière précise et non équivoque, que son divin Père l'avait engendré dans l'éternité, de sa propre substance, et que l'Esprit de tous deux procédait de leur mutuel amour. Quoiqu'il daignât nous dire ouvertement qu'il procédait de son Père par qui il avait été engendré, et qu'il était réellement et vraiment son Fils, il ne nous expliqua point comment l'Esprit saint procède des deux; il se contenta de nous dire que son Père et lui avaient produit le Saint-Esprit, qui est une personne distincte des deux autres.

» Voilà ce que croit le chrétien, et ce qu'il croit parce que Jésus-Christ l'a dit. Après que ce divin Sauveur a donné des preuves aussi claires et aussi évidentes qu'il était Dieu, serait-il possible de ne pas croire ce qu'il nous dit? Qui pouvait connaître

mieux que lui la nature divine ? Qu'importe que notre raison ne découvre pas clairement tous les rapports qu'il y a dans des mystères aussi obscurs ? Aurions-nous des organes propres à pénétrer ce qui est divin, nous qui ne pouvons qu'à peine concevoir ce qui est humain ? Comment celui qui ignore la nature de la brute, pourra-t-il parler dignement de l'essence et des attributs de Dieu ? Ainsi, abandonnant la prétention de comprendre ou d'expliquer le mystère de la Trinité, le chrétien se borne à étudier et à connaître ce que Jésus-Christ a daigné dire, pour croire et adorer : c'est parce que Jésus-Christ l'a dit, qu'il croit que Dieu est un en trois personnes ; un, dans son essence, et trois, parce que cette essence unique renferme trois personnes réellement distinctes.

» Lorsqu'on dit qu'il y a trois personnes, n' imaginez pas que ce nom de personnes ait la même signification dans la nature de Dieu que dans notre idiome familier ; qu'il signifie ce que nous entendons quand nous disons que *Pierre, Paul et Jean* sont trois personnes distinctes. Il y a une différence infinie entre Dieu et les hommes ; mais nous employons cette expression, et les saints Pères s'en sont servis avant nous, pour distinguer le Père du Fils, et le Saint-Esprit du Fils et du Père, n'ignorant point qu'elle est défectueuse par rapport à l'imperfection du langage des hommes. Quoique nous ne puissions pas nous mieux expliquer, nous cherchons à élever notre esprit et à confesser avec l'Eglise, qui croit avec respect aux paroles de Jésus-Christ, que l'essence de Dieu, qui est une, simple et indivisible, renferme en soi la toute-puissance, qui est le Père, la sagesse ou le Verbe intérieur qui est le Fils, et l'amour avec lequel tous deux s'aiment et qui les unit, qui est le Saint-Esprit.

» Ce mystère est par sa nature si grand et si élevé, que les esprits les plus sublimes se perdent dans sa contemplation ; car la Divinité est un abîme inépuisable de majesté et de grandeur. Mais, pour le croire, ne suffit-il pas de savoir que Jésus-Christ l'a dit et que Jésus-Christ est Dieu ? C'est pour cela qu'il est expliqué d'une manière particulière dans le symbole de notre foi ; et quand nous disons ou chantons le *Credo*, nous faisons particulièrement profession de croire et d'adorer le mystère de la très-sainte Trinité.

» Lorsque nous nommons Dieu, lorsque nous lui demandons son secours, ou que nous nous adressons à lui de quelque autre manière, notre intention se dirige alors vers ce Dieu, un en trois personnes ; vers ce Dieu indivisible et tout-puissant, qui a tout tiré du néant, qui est présent à tout, qui fait jouir les bienheureux de l'immensité de sa gloire, et qui veut nous accorder la même félicité ; vers ce Dieu, notre seul souverain Seigneur et notre unique bien, à qui nous devons adresser nos prières, et qui seul est l'objet de notre religieuse adoration.

» Son principe est l'amour et la crainte. Dieu est infiniment bon et juste. Il est dans son essence de chérir la vertu et de

détester le vice. Il nous ordonne de suivre ses lois et de résister à l'attrait de nos passions. Il a le pouvoir de nous punir, et il nous a déclaré qu'il en userait si nous refusions de lui obéir. Tels sont les principes qui établissent la nécessité de notre obéissance, pour ne pas nous exposer aux effets redoutables de sa colère. On doit donc en conclure que le pécheur n'a point la crainte qu'il devrait en avoir, lorsque, malgré le danger qui le menace, il se laisse dominer par ses passions, ou que, se reposant sur l'espoir incertain de l'apaiser dans la suite, il s'abandonne avec une fausse sécurité au torrent de ses vices.

» Mais, indépendamment d'un aiguillon aussi puissant, il en existe un plus noble et qui agit avec plus de force sur les âmes généreuses; c'est celui de l'amour. Que nous dit le premier et le plus essentiel des commandements? *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.* En effet, que peut aimer l'homme, si ce n'est son Dieu à qui il doit tout? et peut-il faire moins que de chérir un si bon père, dont les attributs seuls doivent l'enflammer d'admiration et d'amour? Les motifs que nous avons pour l'aimer et pour prouver notre amour, bien plus par nos actions que par nos paroles, sont infinis et sans nombre. Cet amour tendre et respectueux doit être le sentiment dominant de notre cœur, et nous empêcher de rien faire qui puisse l'offenser. Il doit nous exciter à l'avoir sans cesse présent, à ne jamais détourner de lui les yeux de notre âme, et à lui renouveler sans cesse les actes de notre adoration et de notre amour. Notre propre intérêt nous y invite, puisqu'il a daigné nous assurer qu'une félicité sans fin serait le prix de cet amour que nous devrions avoir, même sans cette espérance, et qu'il récompenserait notre obéissance, la moindre des obligations d'un fils envers son père ou d'un esclave envers son maître.

» Quoique la religion doive l'adorer en tout lieu, puisqu'il est Dieu partout, et que son immensité remplit tout, elle doit l'adorer plus spécialement dans ses temples où il réside comme sur un trône invisible, où il nous accueille d'une manière plus intime. Les temples sont d'ailleurs consacrés à sa gloire; ils sont le point où les fidèles se réunissent pour lui offrir leurs adorations et lui rendre le culte qui lui est dû. C'est là que nous devons plus particulièrement élever nos cœurs à lui, pour reconnaître sa grandeur et notre dépendance, et pour adorer sa majesté infinie. C'est là que nous devons le bénir, lui demander que son nom soit glorifié par toute la terre, et que sa divine volonté soit faite en tout lieu.

» Nous ne devons pas connaître d'autre but dans toutes nos actions, même les plus indifférentes et les plus ordinaires, comme le travail, les repas et le sommeil; nous ne devons faire tout cela, que parce que Dieu veut que nous le fassions. Aussi l'Eglise nous prescrit-elle de commencer toutes nos actions par le signe de la croix, signe du chrétien, auquel se joint cette expression :

Gloire soit au Père , au Fils et au Saint-Esprit ; pour nous faire comprendre que nous ne devons rien faire que pour la gloire de ce Dieu , un en trois personnes.

» Nous ne sommes que de faibles et misérables créatures. Nous gémissons toujours sous le poids de péchés plus ou moins graves , qui nous rendent plus ou moins coupables ; sans cesse nous avons besoin de pardon , et nous ne devons pas nous lasser de le demander. Demandons-le donc continuellement à ce Père miséricordieux , qui seul peut nous l'accorder ; demandons-le lui avec la douleur sincère de l'avoir offensé , et dans la ferme résolution de ne plus pécher. Cette prière a moins besoin d'être exprimée que d'être sentie ; elle doit être en nous une affection du cœur. Dieu , qui lit dans le fond des cœurs , ne se plaît que dans la sincérité de l'intention. *Mon Dieu ! aie compassion de ta pauvre créature , et viens à son secours.* Ce peu de mots suffit pour exprimer la douleur active qui doit être le sentiment habituel du pécheur ; et si le cœur les prononce intérieurement avec sincérité , sa voix ne saurait manquer de parvenir jusqu'au trône de Dieu.

» L'Eglise nous indique le principe le plus pur de cette douleur. Cette mère sainte nous apprend que tous les motifs qui nous détournent d'offenser Dieu , sont bons ; que tous ceux qui produisent le repentir des offenses commises , le sont également ; mais que le meilleur , le plus juste , et le plus noble de tous est dans l'amour de Dieu ; c'est-à-dire que nous devons puiser le repentir et l'horreur de nos fautes dans la douleur d'avoir offensé le Dieu de toute bonté , et que nous devons prendre la résolution de réformer nos habitudes pour ne plus offenser un Dieu aussi saint qu'il est grand , un Père aussi puissant qu'il est tendre. Cette douleur , qui n'est pas fondée sur notre seul intérêt , mais qui a sans cesse sous les yeux l'ingratitude , l'injustice et l'iniquité dont nous nous sommes rendus coupables envers un Dieu si digne de notre amour , est ce qu'on nomme la contrition. Ce motif le plus grand et le plus noble de tous , peut devenir assez efficace pour suffire seul à la justification du pécheur , pourvu cependant qu'il ait le désir de recevoir le sacrement de pénitence.

» La conscience délicate , le cœur timoré de celui qui s'observe avec soin , qui veille continuellement à ne rien faire qui puisse déplaire à Dieu ; qui , dans sa conduite , agit bien moins pour obtenir ses récompenses et éviter ses châtimens que pour complaire à un Dieu si digne d'être aimé , pour ne pas offenser un Père à qui nous devons tout et que nous devons mettre au-dessus de tout , est le sentiment le plus digne d'un chrétien. C'est une crainte filiale , l'affection d'un amour tendre , le sentiment qui honore et glorifie le plus l'amour divin , et le plus sublime effort de la vertu chrétienne ; sentiment bien supérieur à la corruption de notre nature , mais qui s'obtient par la grâce , et que l'exercice entretient.

» Il est ordinairement le fruit de la prière sincère et fervente ; mais avant de nous en occuper , revenons aux premières notions de la religion. Le chrétien doit donc invoquer et adorer la sainte Trinité , en s'adressant au Père éternel par la médiation de son Fils , et avec la grâce et le secours du Saint - Esprit. Le Sauveur lui-même nous prescrit de nous adresser à son Père , quand il nous dit ¹ : « Lorsque vous voulez prier , retirez - vous dans l'endroit le plus secret de votre maison , et votre Père , qui connaît vos plus secrètes pensées , vous écoutera. » Il nous apprend encore à adresser au Tout - Puissant l'oraison dominicale , la meilleure de toutes les prières , et nous assure que tout ce que nous demandons à Dieu , au nom de son Fils , nous sera accordé.

» L'Eglise , notre mère et notre guide , dont nous devons suivre les exemples , adresse d'abord ses prières à Dieu le Père , qui dans l'ordre est la première Personne ; elle continue , en interposant la médiation du Fils , parce qu'elle sait que nous ne pouvons rien obtenir que par ses mérites ; elle les termine enfin en invoquant le Saint - Esprit , parce que son intention est d'adorer et de glorifier la très - sainte Trinité tout entière.

» La dévotion que nous devons avoir pour le Fils de Dieu n'est pas seulement une obligation essentielle , elle est une condition indispensable pour obtenir la vie éternelle. Nous ne pouvons nous sauver qu'au nom de Jésus. Dieu n'entend nos prières et ne nous accorde rien que par ses mérites ; mais il accorde tout par ses mérites et par sa médiation. Tels sont les principes du christianisme ; et , si l'on considère toutes les actions et tous les évènements de sa vie , ses humiliations , ses douleurs , et particulièrement sa passion et sa mort , nous verrons que tout ce qu'il a fait , tout ce qu'il a souffert , n'a pu être fait ni souffert que pour nous , puisqu'étant par sa nature l'innocence même , il n'avait besoin d'aucune expiation. Pour peu que notre cœur soit sensible , pourrait - il oublier un instant tant de preuves d'amour , et ne pas répondre à tant de bienfaits par la reconnaissance la plus vive et par l'amour le plus ardent ?

» Jésus est l'auteur de toute grâce et la source d'où dérive tout bien spirituel. C'est son sang qui , dans le baptême , efface en nous la tache du péché originel et nous rend enfants adoptifs de Dieu. C'est Jésus - Christ qui nous obtient le pardon de toutes les fautes que notre dépravation et notre faiblesse nous font commettre , lorsque nous en avons une douleur sincère ; car il est l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes. Il n'est point de grâces que nous ne puissions obtenir par le sang précieux qu'il a répandu pour nous et qu'il offre sans cesse à son Père. C'est enfin Jésus - Christ qui a recouvré et qui nous a rendu nos titres à la vie éternelle.

¹ Matth. vi. 6.

» Jamais les portes du Ciel ne se sont ouvertes et ne s'ouvriront que par lui. Personne n'y entrera qu'à l'aide des mérites de l'Agneau de Dieu, de la victime qui seule peut expier nos iniquités : c'est pour cela qu'on lui donne le nom de Sauveur, qui ne peut convenir qu'à lui seul. Doux nom, qui doit enflammer notre amour et nous rappeler l'obligation de demander son secours et de placer en lui toute notre confiance ! Comme il est consubstantiel avec son Père, il peut tout, puisque l'Évangile nous dit que son Père a placé tout son pouvoir entre ses mains, et qu'il le lui a donné sans bornes dans le Ciel et sur la terre.

» Nous devons donc adresser nos prières à ce divin Sauveur, pour qu'il nous pardonne nos péchés ; mais ordinairement on implore la miséricorde du Père par les mérites du Fils, les seuls qui puissent obtenir les grâces de l'auteur de tout bien. Quand nous nous approchons de Jésus-Christ dans son sacrement, soit pour l'adorer ou le recevoir, notre cœur, qui devient alors un trône de son amour, s'élève directement à lui ; et c'est le moment le plus favorable pour lui demander la guérison de tous nos maux, pour le prier de nous fortifier, de nous guider dans le chemin du Ciel, et de nous accorder le secours dont notre faiblesse et notre misère ont un si pressant besoin. Quand on considère que ce Dieu si bon, non content d'avoir versé son sang pour nous racheter, daigne descendre dans nos cœurs, et habiter avec de faibles créatures, indignes d'une faveur qui n'a point d'exemples, comment pouvoir s'abstenir d'aimer un maître si doux et un bienfaiteur si aimable ?

» *Saint Paul* prononce anathème contre celui qui n'aime pas Jésus-Christ ; et la base de notre religion consiste à aimer et à adorer non – seulement le Maître et le Créateur de tout, mais encore notre divin Sauveur. Si nous devons de l'amour et de la reconnaissance à celui qui nous a créés et conservés, pourrions-nous ne pas avoir les mêmes sentiments pour celui qui nous a rachetés par le sacrifice de la croix, qui nous a restitué nos droits à la gloire éternelle, à celui enfin qui daigne, dans son sacrement, être notre vie et notre force ? Tel est le véritable esprit du christianisme ; sans lui, personne ne peut se sauver ; par lui, et par l'observance des préceptes de Dieu et de l'Église, la grâce nous conduit à la gloire.

» Nous ne pouvons donc avoir une véritable piété que lorsqu'elle nous élève à Jésus-Christ ; et l'on peut juger de la solidité de la religion de quelqu'un par le profond respect qu'il lui porte, soit dans les temples, soit dans les cérémonies religieuses et publiques. Pouvons-nous, en effet, lorsque le Roi des rois paraît en personne au milieu de ses vassaux, moins faire que de courir avec empressement au-devant de lui pour le suivre et l'adorer ? Cette preuve d'amour appelle sa miséricorde et nous attire de nouvelles grâces. Mais cette dévotion extérieure n'est rien, si elle n'est l'effet d'un sentiment intérieur qu'on doit considérer comme

l'âme de l'expression extérieure ; nous en parlerons plus au long lorsque je vous entretiendrai de sa vie , de sa doctrine , de sa passion et de sa mort , qui furent les derniers traits de générosité par lesquels il manifesta son amour infini pour les hommes.

» Maintenant il suffit de vous dire que la véritable religion consiste dans l'amour de Dieu et du prochain , et dans notre confiance en Jésus-Christ , Sauveur des hommes et notre Médiateur auprès de Dieu ; c'est là ce que nous enseignent les livres de la nouvelle loi ; c'est l'exemple que nous ont donné les saints , la recommandation que nous fait l'Église , ce qu'exige indispensablement la nécessité de notre salut , et ce que rien ne peut remplacer. Celui qui , à ces principes solides , lumineux et d'une nécessité absolue , voudrait en substituer d'autres , serait ennemi de la religion chrétienne , puisqu'il tendrait à en détruire les fondements.

» Nous adorons encore , dans la Trinité , l'Esprit saint qui procède du Père et du Fils , et qui est consubstantiel avec tous deux ; les dons précieux de ce divin consolateur doivent nous inspirer pour lui une dévotion toute particulière. La plus grande preuve de bonté que Dieu ait pu nous donner est l'incarnation de son Fils , et ce fut le Saint-Esprit qui exécuta ce plan de miséricorde. Personne n'a mieux senti son influence et sa force que les apôtres et les disciples de Jésus-Christ ; quoiqu'ils eussent vécu longtemps avec leur divin Maître , qu'ils eussent été témoins de ses miracles , et qu'ils eussent reçu toutes ses instructions , ils n'avaient pas encore cette foi vive , cet amour généreux qui ne connaît point d'obstacles et sait braver la mort même.

» A peine leur a-t-il envoyé l'Esprit saint , qui descendit sur eux en forme de langues de feu , que ces pécheurs faibles et grossiers deviennent des missionnaires intrépides et éclairés. Ni les horreurs du supplice ni la mort ne les arrêtent ; ils scellent de leur propre sang les vérités qu'ils annoncent. Le même Esprit qui avait éclairé les prophètes parle par la bouche des apôtres , leur donne l'intelligence des instructions qu'ils avaient reçues , et leur fait poser les fondements d'une religion nouvelle , destinée à triompher des anciennes. C'est ce même feu qui embrasa depuis et les vierges et les martyrs , et leur fit surmonter les tourments des supplices et la mort.

» La plus grande preuve d'amour que Jésus-Christ pût nous donner , c'est certainement l'institution de l'eucharistie , puisque par elle le pain et le vin se changent en son corps et en son sang. Quoique ce miracle s'opère en vertu de ses paroles , l'Église croit que l'Esprit saint y concourt par son influence ; et c'est pour cela qu'elle l'invoque et lui demande ses dons. Lorsque , par le baptême , Dieu nous adopte pour ses enfants , l'Esprit saint descend dans nos âmes , et y développe les trois vertus célestes : la foi , l'espérance et la charité. L'Apôtre dit que la charité ou l'amour de Dieu se répand dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous fut donné dans le baptême. Son nom est amour ; et le chrétien

doit recourir à lui, s'il désire obtenir l'amour, la première des vertus du christianisme. Nous sentons qu'il habite en nous, lorsque nous éprouvons un amour de Dieu si vif que notre unique crainte est de l'offenser, et que nous joignons à ce sentiment le désir ardent de voir tous les hommes l'aimer avec autant d'ardeur que nous.

» Le Saint-Esprit est le principe de toutes les bonnes inspirations ; c'est de lui qu'émanent tous les dons et toutes les grâces qui sanctifient l'homme, et il les distribue entre les fidèles comme il lui plaît. Saint *Augustin* dit que, suivant la parole de Dieu, nous devons à l'Esprit saint la rémission des péchés ; ce qui lui fait donner aussi le nom de pacificateur, parce que de lui dérivent toute sainteté et toute grâce intérieure. Quoique la sainte Trinité y concoure tout entière, ainsi que nous l'avons déjà dit, il serait impossible d'expliquer tous les titres qu'a ce divin consolateur à notre amour et à notre adoration ; n'oublions jamais à quel point il nous importe qu'il ne s'éloigne pas de nous, puisque nous en avons un si grand besoin. Aucun de nous ne naît sans apporter en soi un esprit bien différent ; un esprit de concupiscence, un amour vil et terrestre, qui nous porte avec fureur vers les objets sensibles, qui enflamme les désirs déréglés, amène à sa suite l'oubli de Dieu et de notre céleste patrie, qui finit enfin par nous rendre le mépris et l'opprobre des hommes, et appeler la colère de Dieu sur nos têtes.

» Pour réprimer et vaincre cet esprit séducteur, nous n'avons d'autre ressource que celle de le remplacer par celui qui seul nous inspire l'amour du bien et la haine du mal. Nous devons l'implorer pour qu'il nous facilite l'habitude et la pratique de la vertu, pour qu'il nous soutienne dans les tentations, et nous enflamme de l'amour divin. Prions le Père éternel et son divin Fils de nous envoyer l'Esprit saint. Demandons directement à cet Esprit divin d'allumer dans nos âmes le feu céleste qui embrasa tant de saints, et sans lequel nous ne participerons point à sa gloire. Nous l'avons reçu dans le baptême et dans la confirmation ; mais qu'avons-nous fait pour le conserver ? Malheureux que nous sommes ! nous l'avons perdu, et, ce qui est pire, nous ne songeons point à le recouvrer, quoique Jésus-Christ lui-même nous assure que son Père nous le donnera avec la même facilité qu'un homme donne du pain à ses enfants.

» Le premier effet que doivent produire dans nos âmes l'amour et la crainte qui naissent de la religion, est de nous inspirer une vigilance constante dans l'accomplissement de nos obligations ; une sollicitude continuelle sur nos actions, qui les rende bonnes, vertueuses si conformes à la loi de Dieu ; et une attention assidue à pratiquer ce qu'il commande et à éviter ce qu'il condamne. Ce sont les actions qui sont la pierre de touche de notre conduite, et non pas nos paroles ; Jésus-Christ lui-même nous a enseigné l'unique moyen de discerner si l'amour que nous avons pour Dieu est réel ou imaginaire, lorsqu'il nous a dit : « Celui

qui connaît mes commandements et les observe, est celui que mon Père et moi nous aimerons véritablement ¹. »

» Celui qui offense Dieu ne peut l'aimer; celui qui l'irrite, ne saurait le craindre. Dieu n'a besoin ni de notre cœur ni de nos œuvres; et ce n'est que pour notre propre bonheur qu'il nous a imposé des lois. Examinez la morale de la religion, et vous verrez que la charité, la justice et la sagesse ont dicté tous les préceptes que nous tenons du Fils de Dieu et des apôtres qu'il a instruits à son école. Ils tendent tous à nous faire acquérir la paix de l'âme, le premier des biens de cette vie. Cet amour fraternel, cette union bienveillante et paisible, qui font la douceur et l'harmonie de la société, ne pourraient exister sans elle; et n'oubliez pas que la bonté de Dieu est si grande qu'il veut récompenser comme un mérite ce qu'il n'exige de nous que dans la vue de notre bonheur.

» Pour nous exciter plus fortement encore à la pratique de la vertu et à l'éloignement du vice, il promet une récompense infinie, un règne éternel de délices à celui qui obéit à sa loi, et menace de tourments éternels celui qui la viole. Quand la religion ne nous révélerait pas cette vérité, la raison devrait nous en convaincre. Un Dieu dont la justice est infinie ne peut laisser les justes sans récompense, ni les méchants sans châtimens. Puisque la terre n'est pas le séjour où la vertu est couronnée, et le vice puni, il faut que les récompenses et les châtimens soient infligés dans l'autre monde; nous tendons tous à ce but, et nous y parviendrons après le court voyage de cette vie; s'il nous paraît à présent que sa balance ne pèse pas nos actions, nous verrons alors qu'elles seront jugées avec l'exactitude la plus rigoureuse.

» C'est là l'une des vérités les plus importantes de la religion, celle que le Fils de Dieu a le plus souvent prêchée, et qu'il a confirmée par des miracles. La consolation solide et véritable du chrétien, est de savoir qu'après cette courte vie il possèdera une félicité que les yeux n'ont jamais vue, que les oreilles n'ont jamais entendue, et que l'intelligence humaine ne pourra jamais comprendre. Dans le pénible exercice de la vertu, il se ressouvient des paroles du Prophète : *Qui peut concevoir, ô mon Dieu! les douceurs que tu prépares à ceux qui te craignent et te servent* ²? Il est assuré de voir son Dieu face à face, de jouir dans la société des saints d'une joie pure et inaltérable, et de participer à la gloire de Dieu, sans que rien ne puisse jamais diminuer cette éternelle jouissance. Qui pourra donc ralentir son ardeur à mériter cet inestimable bien? il sait que le jour ne peut tarder, et il espère dans les promesses de son Dieu, dont la toute-puissance récompensera les sacrifices et les vertus qu'il exige.

» Ainsi, la première de ces obligations consiste donc à faire de

¹ Jean. xiv. 24.

² Psaume cxx. 20.

bonnes œuvres ; et la première des bonnes œuvres est de s'abstenir des mauvaises. Dieu eût pu nous sauver sans elles , comme il le fait pour les enfants qui meurent après le baptême ; mais sa sagesse a voulu que tout adulte coopérât à son salut , et que , soutenu par sa grâce , il méritât son bonheur. La vie éternelle est tout à la fois un don gratuit et une récompense. L'Évangile nous fait voir avec quelle libéralité le père de famille distribue des talents à ses serviteurs. Mais ce bienfait ne justifie pas l'inaction ¹. Il les donne au contraire à ses serviteurs , afin qu'ils travaillent à les faire valoir , sous peine d'être regardés comme des serviteurs inutiles. Non-seulement les bonnes œuvres , les actions mêmes qui paraissent les plus indifférentes , lorsque la charité les anime , peuvent nous aider à obtenir un si haut prix.

» Ne pensons pas pour cela que l'homme puisse rien mériter par lui-même ; ce n'est qu'avec le secours de la grâce qu'il peut faire des œuvres méritoires. Tout est digne des yeux de Dieu , lorsque l'amour et l'obéissance coopèrent à l'impulsion de sa divine inspiration.

» L'unique moyen de mériter et d'acquérir ce bonheur immortel , est donc d'avoir sans cesse dans le cœur la crainte et l'amour de Dieu , et de régler nos actions de manière qu'elles se fassent toutes pour lui , et dans la vue de lui plaire et de lui obéir. Sans cela elles pourraient être louables , mais elles ne seraient pas méritoires. Je le répète encore ; notre premier devoir est dans la fuite du péché et la fidèle obéissance aux commandements de Dieu et de l'Église. Nous devons éviter avec soin de nous glorifier en nous-mêmes ; quoique notre volonté concoure aux œuvres méritoires , et que Dieu daigne les récompenser , rien ne peut se faire sans la grâce à laquelle nous devons tout attribuer. Saint *Augustin* disait que quand Dieu nous récompense , il couronne en nous ce qu'il nous a donné lui-même.

» En supposant pour première base de notre conduite l'observation des commandements et la fuite du péché , il est encore pour le chrétien un autre degré de perfection , auquel il doit tendre par la pratique des vertus ; les unes sont obligatoires et les autres volontaires. Jamais il ne doit perdre de vue ni les unes ni les autres ; il doit se ressouvenir qu'il n'est sur la terre que pour peu d'instant , et que chaque pas qu'il fait l'approche de son terme. Son unique désir , ses efforts continuels doivent tendre à des actions qui soient agréables à Dieu.

» Jésus-Christ nous découvre la source d'où elles découlent ; elles émanent des trois vertus que nous nommons théologiques : la *foi* , l'*espérance* et la *charité* ; vertus surnaturelles et divines , que tous les efforts de la nature ne sauraient nous procurer , et que Dieu seul peut nous accorder. Il en met le principe dans notre cœur , dans le baptême. C'est la mine qui recèle l'or des bonnes œuvres , des vertus chrétiennes ; et l'on ne peut plaire à Dieu

¹ Matth. xix. 27.

qu'en raison du degré de force avec lequel elles règnent dans le cœur. Quand elles sont languissantes et froides , non-seulement elles ne portent pas au bien , mais alors la nature corrompue se rend maîtresse de nos facultés , et nous entraîne en esclaves dans le précipice.

» L'objet auquel nous devons nous appliquer avec le plus de soin est donc d'examiner , sans nous faire illusion , l'influence qu'ont sur nous ces trois vertus d'une nécessité indispensable ; c'est d'elles que dépendent nos destinées futures et éternelles. Il ne suffit pas à l'homme d'avoir la foi , parce qu'il est très-facile , ainsi que l'observe l'apôtre saint *Jacques* , que quelqu'un , le visage contre terre , dise à Dieu qu'il a la foi , qu'il croit tous ses dogmes , et qu'il est prêt à leur sacrifier sa vie. On peut en dire autant de l'espérance ; parce que l'homme , séduit par son propre cœur , se confie en la bonté divine , et espère qu'il lui pardonnera. Mais il en est autrement de la charité ou de l'amour de Dieu et du prochain ; en s'examinant de bonne foi , on s'apercevra qu'on la possède véritablement , si les actions de notre vie en font foi , ou bien on reconnaîtra qu'elle est encore faible et ne produit pas les effets qu'on doit en attendre. Combien n'y en a-t-il pas qui , faute de cet examen , croient posséder cette vertu à un degré éminent ? S'ils s'examinaient sérieusement , ils reconnaîtraient bientôt leur illusion , et verraient que leur perfection imaginaire n'est que le produit de leur orgueil.

» Soyons constamment fermes dans la croyance des vérités que Dieu a révélées. Que notre cœur , embrasé de son amour , ne voie son bonheur et sa félicité qu'en Dieu ; qu'il ne connaisse d'autres règles que ses préceptes ; le péché n'aura aucun empire sur nous ou du moins nous ne tarderons pas à nous relever des chutes dans lesquelles notre fragilité nous aurait entraînés. L'âme bien pénétrée de ces principes que la religion nous enseigne , fuit le mal avec plaisir , et fait le bien avec facilité ; celle qui n'a pas ces dispositions , les a perdues ou oubliées. Notre principale étude doit être de leur donner une nouvelle vie , une nouvelle impulsion ; sans cela nous ne servirons jamais Dieu dans la sainteté et la justice ; nous risquerons de perdre les biens éternels.

» Crojons donc que ces actes de foi , d'espérance et d'amour de Dieu , non-seulement sont utiles , mais qu'ils sont encore indispensables pour produire ou exciter en nous l'amour des bonnes œuvres : que nous devons en faire à chaque instant de notre vie , surtout dans les tentations et lorsque nous nous approchons des sacrements ; que nous devons sans cesse demander à Dieu de nous donner ou d'augmenter en nous ces précieuses vertus , germe de toutes les autres. Les apôtres , quoique témoins des miracles de leur Maître , et continuellement alimentés du pain de la vie , le suppliaient d'augmenter leur foi. Saint *Paul* demandait à Dieu tantôt d'augmenter son espérance , et tantôt de diriger ses actions en vue de son amour. Il y a tant à dire sur ces trois vertus , que je ne puis vous en donner qu'une idée très-légère. Nous parlerons

de la foi , en l'examinant seulement sous le rapport de la soumission que nous lui devons.

» Tout ce que l'Eglise nous dit avoir été révélé de Dieu , est l'objet de notre foi , et doit être la ferme croyance du chrétien , parce qu'il sait que Dieu , qui est la vérité , ne peut nous tromper. Dieu daigne voir un mérite dans la foi que nous lui devons , et il récompense ceux qui croient , parce que les mystères qu'il nous a révélés sont supérieurs à notre raison , quoiqu'ils ne lui soient point opposés. Jésus-Christ dit : *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru*¹. Et sans doute il parlait de nous , qui sommes nés dans les temps postérieurs à ses miracles et à sa prédication.

» L'orgueil répand sur nous de temps en temps quelques nuages. Les personnes éclairées et fermes dans leur croyance , qui savent qu'elle est fondée sur les miracles de Jésus-Christ et des apôtres , sur l'accomplissement des prophéties , sur l'établissement de l'Eglise , sur une morale sublime et seule capable de rendre l'homme heureux dans cette vie et dans l'autre , sur toutes les preuves enfin qui démontrent évidemment sa vérité , n'écou- tent ni ces mouvements de l'orgueil , ni ces suggestions perfides de la légèreté ou des passions : leur pensée ne s'arrête que sur les motifs qui les obligent à croire , et leur tranquillité n'est point troublée.

» Nous devons croire ce que l'Eglise nous apprend que Dieu a révélé , pour nous distinguer des hérétiques et des schismatiques , qui ont rompu l'unité et qui ne croient plus qu'à leur propre esprit. Ils ont formé des sectes déplorables , puisque Dieu a dit et déclaré qu'il ne reconnaissait qu'une Eglise , une épouse dépositaire de la vérité , seule interprète de sa doctrine , à qui seule les chrétiens doivent s'adresser. C'est ce que l'Apôtre appelle *l'Eglise du Dieu vivant ; la colonne et le firmament de la vérité*² . C'est elle que saint Matthieu nous assure avoir été *fondée sur la pierre , et contre laquelle les portes de l'enfer , c'est-à-dire , la persécution des méchants et les erreurs de l'hérésie ne pourront prévaloir*³ : l'Eglise enfin à qui le Sauveur a promis son assistance et sa protection jusqu'à la consommation des siècles.

» Saint Paul nous dit que , jusqu'à la fin des temps , il y aura en elle des docteurs , des pasteurs , des apôtres et des prophètes. Si , selon les promesses de Dieu , cette Eglise doit toujours exister visible , infallible et exempte d'erreurs en matière de doctrine , heureux le catholique qui se soumet à ce qu'elle enseigne , car il ne peut se tromper. Les réformés ne pourront jamais justifier leur rébellion et leur nouveauté , puisque leurs ancêtres faisaient partie de l'Eglise romaine , de cette Eglise qu'ils ont abjurée. Tout l'édifice est détruit d'un seul mot : car ou l'Eglise ancienne était dans l'erreur et n'était pas la véritable Eglise , ou ils sont dans l'erreur. Si Dieu n'avait pas donné à l'Eglise le droit de

¹ Jean. xx. 29.

² 2 Timoth. iii. 15.

³ Matth. xvi. 48.

décider les points de controverse et de fixer le vrai sens des Ecritures, rien ne pourrait caractériser la véritable Eglise et la doctrine de Jésus-Christ. Chaque secte se vante de suivre l'Evangile dans toute sa pureté¹; et cela est absurde, puisque Jésus-Christ a promis de ne jamais abandonner cette Eglise qu'il fonda lui-même.

» Le premier sentiment d'un catholique doit être de rendre grâce à Dieu de l'avoir fait naître, et de l'avoir régénéré dans une Eglise aussi ancienne que Jésus-Christ, et qui n'est point exposée au danger de l'erreur. Il serait bien important que tous les fidèles connussent bien la religion et ses dogmes. Mais les bornes de l'intelligence des enfants, la légèreté de leur âge, ne leur permettent pas de tirer des instructions qu'on leur donne tout le fruit qui leur serait nécessaire, et par malheur, comme nous l'avons dit, ils n'y pensent plus, lorsqu'ayant acquis plus de lumières, d'autres intérêts les occupent, et les laissent dans leur ignorance, source de tous les vices et de l'incrédulité.

» La Foi, la première des vertus théologiques, est un don de Dieu que nous recevons dans le baptême. Elle est la base de toutes les autres vertus, et par elle nous acquérons vraiment le nom de chrétien. Mais saint Jacques et l'Evangile nous disent qu'elle ne suffit pas par elle-même, et qu'elle est morte lorsqu'elle est sans les œuvres. La vraie foi, celle qui nous procure un nom si glorieux, est celle qui opère par la charité ou l'amour de Dieu; et cet amour de Dieu se connaît par les œuvres et la conduite. Je ne me lasse pas de le redire; nous devons demander sans cesse à Dieu d'augmenter et de vivifier en nous la foi, qui d'ordinaire est faible et languissante, de nous faire sentir en tout sa présence, sa sainteté qui déteste tout ce qui n'est pas juste, et sa justice qui réprime et punit tout ce qui porte le caractère de l'iniquité.

» Comment pourra-t-il croire qu'il a la foi, celui qui, poursuivi par la tentation, et lorsque l'occasion se présente, n'aperçoit pas des yeux de l'âme le Dieu terrible et puissant qui peut punir en un instant l'infracteur de sa loi? Comment ose-t-il dire qu'il aime, celui qui, dans sa basse ingratitude, ose offenser le Dieu qui le comble de bienfaits? Demandons-lui donc avec l'apôtre qu'il nous affermisse dans la foi, afin qu'elle produise des fruits qui répondent à la sainteté de notre croyance.

» Plus notre foi sera vive, moins les tentations auront de force, et plus notre vie sera pure. N'oublions jamais que la vie éternelle est la seule chose nécessaire; qu'elle doit être l'objet le plus cher à l'homme, le but heureux auquel il doit tendre, et qu'après les courts instants d'une vie passagère, il en commence une autre qui n'a point de fin; et que Dieu nous demandera compte de nos actions pour les récompenser, si elles sont bonnes, ou nous punir,

¹ Comment les protestants peuvent-ils dire qu'ils suivent l'Evangile dans toute sa pureté, puisqu'ils ne peuvent pas même convenir entre eux de la divinité de Jésus-Christ? Témoins les dernières querelles de Genève.

si elles sont mauvaises, et si nous sommes morts sans lui en demander pardon.

» Ces vérités, toujours présentes à notre esprit, nous empêcheront de nous écarter du chemin de la justice, ou nous y ramèneront, si nous l'avons abandonné. Elles éloigneront de nous ces livres perfides, enfantés par des esprits vains et présomptueux, qui veulent tout subjuguier et qui cherchent à altérer notre foi. Le chrétien qui craint Dieu et qui apprécie ce don, ne lit que ceux qui peuvent éclairer sa raison et fortifier son cœur dans la croyance et l'amour du christianisme et de sa morale. La fougue des passions peut obscurcir un instant notre raison ; mais ce serait le comble de la disgrâce et du malheur, si elle parvenait à éteindre en nous cette foi pour laquelle tant de martyrs ont sacrifié leur vie. Qui pourra se repentir, à l'heure de la mort, d'avoir été homme de bien, et cherché à se rendre agréable à Dieu ? Le vice osera-t-il espérer le sort qu'attend la vertu ? Mais nous en avons assez dit sur ce point, passons à l'*espérance*.

» Elle est aussi une vertu surnaturelle que Dieu a placée dans nos cœurs. Elle consiste dans la confiance qu'a le chrétien de jouir du souverain bien, par la bonté gratuite et par les mérites de Jésus-Christ, à l'aide desquels il espère obtenir les grâces ou les moyens nécessaires pour y parvenir. Non-seulement il croit au souverain bonheur, mais il vit avec l'espoir de l'obtenir, et il ne se reposera pas qu'il ne l'ait obtenu ; il sait que non-seulement le Seigneur le désire, mais qu'il le lui ordonne sous la condition d'observer sa loi. Quel ordre plus doux sa bonté pouvait-elle nous donner ? Le Ciel travaille pour nous, et il veut que nous n'ignorions pas qu'il désire de nous posséder.

» Quels sont les fondements de l'espérance chrétienne ? D'un côté, la miséricorde infinie et la vérité de Dieu ; de l'autre, les mérites de Jésus-Christ, venu au monde pour nous sauver, mort par amour pour nous, afin de nous racheter au prix de son sang et nous conduire à la gloire. Lorsque nous jetons les yeux sur nous-mêmes, nous ne voyons que des iniquités ; tout nous éloigne de ce bien suprême. Mais, quoique nés dans le péché, Dieu nous a devancés dans son amour ; il nous a adoptés et nous a donné le droit d'être cohéritiers de son Fils. Au mépris d'une miséricorde si grande, l'homme, esclave de ses passions, se révolte encore contre son Dieu ; il enfreint sa loi, et ce Dieu de bonté court après lui, l'invite au repentir ; et, lorsque nous retournons à lui, il nous pardonne, il nous ordonne d'espérer la jouissance éternelle des biens qu'il nous a destinés.

» Enfin sa bonté surpasse infiniment nos iniquités ; c'est sur ce précieux attribut que repose notre espoir. Notre consolation est de savoir que ce Père tendre a plus de désir de notre salut que nous n'en avons nous-mêmes. Il nous a répété souvent dans l'Évangile, et par la propre bouche de son Fils, que nous devons espérer de grandes récompenses. Quelle sûreté mieux établie que les promesses d'un Dieu qui est la vérité même ? Les

cieux et la terre passeront , mais sa parole ne passera jamais.

» Notre espérance porte sur un fondement plus immédiat et plus à portée de nous , dans le sacrifice de l'agneau qui s'offrit pour nous à son Père sur la croix. N'oublions jamais que nous ne pouvons rien que par Jésus-Christ , qui seul peut obtenir pour nous ce qui est indispensable à notre salut ; nous n'avons en nous que nos péchés ; le sang du rédempteur peut seul les effacer , et les bonnes œuvres elles-mêmes ne nous deviennent méritoires que par Jésus-Christ. Aussi , le chrétien dit avec l'Apôtre : Jésus-Christ est mon espoir ; mais pour qu'il soit juste et fondé , il faut que nous observions sa loi ; c'est la condition indispensable que nous devons remplir , et il suffit de la connaître pour être en proie à la crainte , pour redoubler de prudence et de précaution , pour éviter les dangers , pour ne pas nous laisser séduire par les plaisirs et nous maintenir dans l'humble conviction de notre propre misère.

» Mais nous ne devons ni nous attrister , ni nous livrer au découragement ; nous devons avoir la confiance qu'en faisant tout ce qui est en notre pouvoir , Dieu nous procurera tous les moyens de nous sauver , ne nous abandonnera pas dans nos tentations et nous défendra contre nos ennemis. Lors même que la faiblesse de notre nature nous entraîne et nous fait tomber , nous devons espérer qu'en implorant un si bon Père , il nous tendra la main pour nous aider à nous relever. Sans doute nous devons nous méfier de nous-mêmes , faibles et misérables créatures ; mais la grâce de Dieu , que Jésus-Christ a obtenue pour nous , est puissante , et nous pouvons tout surmonter par elle. Le Seigneur ne l'a jamais refusée à celui qui la demande avec sincérité.

» L'espérance est donc la vertu du pécheur qui se repent et non de celui qui s'obstine. La bonté de Dieu ne doit pas encourager le vice ; et si la douleur de l'avoir offensé appelle sa clémence , l'obstination seule du coupable peut enflammer sa colère. Lorsque le pécheur a fait ce qui dépendait de lui pour se purifier par la pénitence , l'espérance doit régner dans son cœur ; quoiqu'il ait offensé Dieu très-longtemps par les péchés les plus énormes , dès qu'il a recouru à sa miséricorde , en confessant ses fautes , et qu'il a obtenu l'absolution de son ministre , il doit espérer que le sang de son Rédempteur les a lavées , et que Dieu ne le regarde plus comme son ennemi , mais comme son fils. Le créateur de l'homme n'est pas vindicatif et inexorable comme nous le sommes ; il n'a que des pensées de paix , de clémence et de pardon. C'est lui qui invite intérieurement le pécheur à implorer sa miséricorde ; et dès qu'il le voit repentant , il lui pardonne. Cependant il est des chrétiens qui , après avoir fait ce qu'ils peuvent , restent encore dans l'affliction et dans l'incertitude ; c'est l'effet d'une faiblesse coupable , puisque croyant à l'Évangile , ils doivent être tranquilles d'après ce que ce livre saint nous dit de la miséricorde du Seigneur.

» Comment celui qui , dans son repentir a confessé ses fautes ,

peut-il douter de sa bonté ? Il ne doit pas les oublier ; mais leur souvenir ne doit servir qu'à animer notre prudence , à redoubler nos précautions . à rendre plus ferventes nos prières et notre pénitence , et à fuir les occasions de retomber. Dieu nous ordonne d'espérer ; il nous prescrit la confiance en lui : c'est l'offenser que de le regarder comme un maître inflexible. Cette seule pensée flétrit le cœur et en bannit la confiance et l'amour. Lorsque nous n'avons rien omis , nous devons espérer qu'il nous a déjà pardonné , et lui dire que nous ne cesserons jamais d'espérer que sa grâce nous soutiendra jusqu'au point de nous faire partager sa gloire , puisque lui-même nous assure que ceux qui espèrent en lui ne seront point trompés dans leur attente.

» Si la méfiance est un mal , le désespoir est le plus grand de tous. Le chrétien qui penserait qu'il ne peut être pardonné , cesserait d'être chrétien , et se rendrait coupable du plus grand des péchés , parce qu'il ferait à Dieu la plus grande des injures. Tant qu'il entretiendrait cette pensée , Dieu ne pourrait lui pardonner ; en attaquant le plus précieux de ses attributs qui est la miséricorde , au lieu de l'apaiser , il ne ferait que l'irriter de nouveau. Celui qui pense ainsi , n'envisage que l'énormité de ses péchés ; mais ce n'est pas par son mérite propre qu'il peut en obtenir le pardon ; ce n'est que par les mérites de Jésus-Christ , qui est mort pour les racheter et qui peut seul opérer cette réconciliation. Si l'homme ne peut rien par lui-même , il peut tout , il obtient tout à l'aide de ce divin médiateur , de cet avocat puissant qui parle en sa faveur , et dont le sacrifice , suivant l'Apôtre , suffit pour racheter le monde entier. Loin donc de nous une pensée si coupable et si injurieuse à Dieu ! il n'est aucun crime , aucune faute que n'efface le sang de l'agneau , lorsque nous les déposons à ses pieds avec un repentir sincère.

» Quoique la foi et l'espérance soient , comme nous l'avons déjà dit , les vertus les plus essentielles du chrétien , elles lui seraient peu utiles si elles ne sont accompagnées de la charité. Cette vertu est au-dessus de toutes les autres ; elle est la première de toutes. On entend par charité l'amour de Dieu et l'amour du prochain , qui ne diffèrent que par le nom , qui se confondent et qui ne font réellement qu'un ; l'amour du prochain cesserait d'être la charité , si nous ne l'aimions par amour pour Dieu. L'essence du christianisme consiste dans la pratique et dans l'exercice de cette vertu divine ; et l'élu qui a reçu ce don de Dieu possède tout. Celui qui ne désire que de plaire à Dieu , lui plaît réellement. Et quel autre que Dieu pourrait le rendre éternellement heureux ?

» Par amour de Dieu , on entend celui que toute créature raisonnable doit à son créateur , le Dieu tout-puissant , un en trois personnes , et la source unique de toutes les grâces. Aussi , la première obligation d'un chrétien est-elle d'adorer et d'aimer cette divine Trinité de tout son cœur , de toute son âme et de toutes ses forces. Le Sauveur nous l'a enseigné lui-même ; c'est lui qui

nous a appris à connaître Dieu comme notre Seigneur et notre maître.

» Comme il est au-dessus des facultés de nos sens, il est à craindre que sa majesté et sa souveraine bonté ne fassent pas sur l'homme toute l'impression qu'elles devraient faire sur lui ; mais la raison et la foi doivent élever ses pensées et le rendre sans cesse présent à son esprit et à son cœur, pour lui consacrer son amour. Quel esclave, comblé des bienfaits de son maître, peut ne pas penser à lui et ne pas l'aimer tendrement ? Comment oublier un Dieu qui s'annonce si hautement pour notre bienfaiteur ? Peut-on porter ses regards vers le Ciel ou sur la terre, sans apercevoir une foule d'objets animés ou inanimés, destinés uniquement à notre service, à nos besoins et à nos plaisirs ? Et ce philosophe, dont l'œil observateur a découvert la main qui créa de si grandes merveilles, comment sera-t-il puni, s'il n'a pas profité de ses lumières pour adorer son bienfaiteur ? Le jour arrivera où ses sectateurs et lui seront couverts d'ignominie et de honte, à la vue d'un si grand nombre d'ignorants bien plus éclairés qu'eux, puisqu'ils surent aimer et servir celui qui les a créés.

» Ne lui devons-nous pas tout ce que nous possédons ? Après nous avoir comblés de ses bienfaits sur la terre, Jésus nous promet une immortalité pleine de gloire, non pas qu'il ait besoin de nous, mais parce qu'il veut nous associer à son triomphe. Partout où nous portons nos regards, nous n'apercevons que des marques d'une bienfaisance et d'un amour qui ne peuvent prendre leur source que dans sa bonté infinie. C'est par sa bonté qu'il veut être notre Père ; que, lorsque nous l'offensons, il daigne nous attendre et nous pardonner ; qu'il désire lui-même que nous implorions sa miséricorde. Quel tribut d'amour et de reconnaissance ne devons-nous donc pas lui rendre ?

» Comment pouvons-nous lui prouver notre amour ? De trois manières : la première, en suivant ses commandements. Examinons donc nos actions. Sa loi réproûve l'injustice, l'impureté, l'intempérance et les autres vices que la loi naturelle proscrit aussi. Or, comment pourrait se flatter de l'aimer celui dont les désirs et les actions sont dans une opposition continuelle à la sainteté de ses préceptes ? Le premier caractère de l'amour est de ne déplaire en rien à l'objet qu'on aime. La pratique de la loi divine ne peut avoir d'autre motif que l'amour de Dieu. Ceux qui ne sont retenus que par les châtimens temporels, et ceux qui ne s'approchent du tribunal de la pénitence que pour éviter ceux de l'autre monde, montrent l'imperfection de leurs cœurs et de leurs âmes. L'amour de Dieu leur est étranger ; ils ne connaissent que l'amour d'eux-mêmes. L'amour véritable ne se borne donc pas à s'abstenir de ce que la loi défend et à faire ce qu'elle prescrit ; il est dans son essence de pratiquer la vertu et de multiplier les bonnes œuvres. Celui qui aime, ne restreint pas son amour à ne pas déplaire à l'objet qu'il aime ; il cherche encore à lui plaire.

Il est difficile que celui qui est sans vertus puisse être sans vices , puisque la pratique de la vertu n'est que le moyen de nous préserver du vice.

» La seconde manière de prouver à Dieu notre amour , c'est de souffrir avec résignation pour l'amour de lui. La société est composée de pauvres et de riches , de gens titrés ou obscurs , de personnes qui nagent dans la prospérité ou gémissent dans l'infortune. Dieu est l'auteur de toutes ces différences , et nous devons nous soumettre à ses décrets , nous souvenir qu'il gouverne tout par sa clémence et par sa justice , et que rien n'existe ni n'arrive que par l'effet de sa providence. Notre raison s'indigne de voir sans cesse la vertu persécutée et l'iniquité triomphante ; mais la religion nous apprend que si un Dieu juste et saint permet ce désordre apparent , il a des raisons secrètes dignes de sa sagesse , que nous connaissons un jour. Malheur à celui qui ne répond que par ses iniquités aux bienfaits de son Dieu ! Heureux celui qui ne perd pas Dieu de vue au milieu de ses peines , qui baise la main qui le frappe , et qui , plein de confiance , espère que ses afflictions seront remplacées par des consolations ! La prospérité nous endort , et l'homme a besoin de contre-temps qui le réveillent et lui rappellent que le monde n'est pas le séjour du repos.

» La troisième manière consiste à aimer le prochain comme nous-mêmes. Tel est le précepte que Jésus-Christ et les apôtres nous retracent le plus souvent ; ils nous prescrivent d'aimer jusqu'à nos ennemis , et de faire du bien à ceux qui nous abhorrent et qui nous nuisent. L'homme ne peut acquitter envers Dieu la dette qu'il contracte pour le bien qu'il lui fait ; mais Dieu reporte ses droits sur les autres hommes , et nous annonce qu'il regardera comme fait à lui-même ce qu'on fera pour eux. Il assigne encore de grandes récompenses à celui qui secourra ses frères , en annonçant que c'est le devoir sur l'observation duquel il sera le plus sévère. Cet amour fraternel , ajoute-t-il , et cette charité active seront l'attribut le plus digne de la religion , la livrée de ses disciples et le caractère du chrétien.

» Les vertus théologiques sont donc évidemment le principe et la splendeur de nos bonnes œuvres. Mais nous devons observer que l'homme porte toujours en lui un ennemi secret qui les combat , et qui , s'il ne les détruit pas , cherche au moins à en atténuer l'effet ; dès sa jeunesse il le fait pencher sans cesse vers le mal , et le porte aux actions vicieuses. L'homme , étant composé d'une âme et d'un corps , s'élève d'une part à la hauteur des anges , et de l'autre il descend jusqu'à l'état de la brute. On croirait que l'esprit doué de raison devrait maîtriser le corps et diriger ses penchans ; mais , hélas ! combien les passions ne pervertissent-elles pas la raison qu'elles subjuguent entièrement !

» Mon Dieu ! quelle propension facile et funeste nous entraîne vers le mal ! que d'obstacles entre nous et le bien ! que de passions effrénées nous excitent à l'intempérance et aux trompeuses

voluptés ! quelle ardeur pour des honneurs et des richesses qu'on n'obtient souvent qu'en violant la loi de Dieu et de la raison ! quelle soif de vengeance que rien ne peut apaiser ! La jeunesse a ses vices , la vieillesse a les siens , et à tout âge nous sommes le jouet d'une impulsion secrète qui nous porte à satisfaire nos désirs , sans songer à ce que la vertu nous prescrit. Ce désordre provient de la dégradation de notre nature , que le péché tient attachée à la terre , et rend esclave des biens visibles , quoique passagers. C'est là l'effet de l'amour de nous-mêmes ; amour aveugle , sans règle comme sans frein , sourd à la voix de la raison , qui préfère sa volonté à celle de Dieu , et qui , dans son aveuglement , cherche le bonheur partout où il n'est pas.

» Quel remède opposer à ce mal universel dont personne n'est exempt ? La religion nous en offre deux. Le premier nous vient immédiatement de Dieu ; il consiste dans le secours puissant de sa grâce que nous obtenons par la prière. Le second est dans les efforts continuels du vrai chrétien pour dompter l'amour-propre , et le subordonner à l'amour divin qui doit tout diriger. Cet effort est la mortification ; il consiste dans l'abnégation de sa propre volonté. L'oraison est la prière que nous adressons à Dieu , afin qu'il nous accorde les grâces et les secours dont nous avons autant besoin pour la vie spirituelle que pour celle de ce monde. L'oraison est donc non-seulement utile et louable , elle est encore indispensable ; sans elle , on ne peut ni pratiquer la vertu ni éviter le péché. C'est une vérité que la religion enseigne et que nous confirme l'Écriture. Malgré son amour et sa libérale munificence envers l'homme , Dieu veut que nous recourions à sa bonté , et que nous sachions que nous ne pouvons ni rien faire de bien ni persévérer dans la voie de la justice , sans son secours et son assistance.

» L'homme doit donc élever sans cesse son cœur vers ce Dieu d'où émanent toutes les grâces , et qui non-seulement les dispense avec libéralité , mais qui est notre Père , et qui ne les refuse jamais à celui qui les lui demande. C'est pour cela que son Fils unique nous apprend , dans l'oraison dominicale , à le supplier de ne pas nous laisser succomber à la tentation , et qu'il nous a assurés que nous obtiendrions tout ce que nous lui demanderions avec confiance. Ceci ne doit s'entendre que des biens spirituels ; car , quant aux temporels , Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient ; et , quoiqu'il nous permette de les lui demander , nous ne devons le faire que subordonnément à sa volonté. L'Apôtre , qui savait combien l'assistance divine nous est nécessaire , veut que nous ne cessions de la demander ; il exige que nous la sollicitons sans cesse. Jésus - Christ , le grand Maître de la vie chrétienne , nous dit lui - même : *Veillez et priez* ¹. Ce sont les deux moyens qui doivent nous servir de guide dans les périls de ce monde.

¹ Matth. xxvi , 41.

» La meilleure règle qu'on puisse se prescrire pour la prière, est de suivre les documents et l'usage que l'Eglise a établis parmi les fidèles ; il faut s'adresser à Jésus-Christ, à qui son divin Père a donné sur la terre et dans le Ciel tout pouvoir de distribuer ses trésors inépuisables entre tous ceux qui l'adorent. Nous devons donc nous adresser avec confiance à ce souverain Sauveur qui règne dans le Ciel, et qui, à tout instant, nous donne tant de preuves de son amour ; à ce Rédempteur aimable qui, après avoir conversé avec les hommes sur la terre, veut encore communiquer sans cesse avec eux par le moyen de l'Eucharistie.

» N'oublions jamais que l'Eglise, soit dans la messe, soit dans les autres offices, adresse toutes ses prières au Tout-Puissant, au Père éternel, en lui demandant ses grâces par les mérites de Jésus-Christ, son Fils, vrai homme et vrai Dieu. N'oublions jamais que ses mérites sont infinis, et que le Dieu des miséricordes nous écoute favorablement, quand nous le prions au nom d'un Fils dans lequel il a placé toute sa gloire et tout son amour. L'Eglise reconnaît que tout ce qui nous vient de cette main puissante est dû à ses mérites. Lorsque les saints et la Mère même de Dieu intercèdent pour nous, ce n'est pas d'après leurs propres mérites, mais au nom de ceux de Jésus-Christ : eux seuls sont efficaces, puisque lui seul est notre Médiateur. Saint *Augustin* dit que les saints prient dans le Ciel, ainsi qu'ils le faisaient sur la terre par la médiation de leur Sauveur et du nôtre ; et c'est la forme de la prière que le Fils de Dieu nous enseigna, quand il dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera*¹.

» Dieu étant partout, et connaissant jusqu'aux désirs les plus secrets de notre cœur, on peut l'implorer partout ; mais le lieu qui y est spécialement destiné est son temple. Il y réside sur le trône de sa gloire et de sa clémence, principalement lorsque son divin Sacrement y est exposé ; parce qu'alors un motif de plus excite notre reconnaissance et enflamme notre dévotion, et que la meilleure préparation à la prière est de se bien pénétrer de la présence de Dieu. L'oraison efficace ne se compose pas de l'abondance de paroles ni de pensées étudiées ; le divin Maître nous l'a dit lui-même. Il ne désapprouve pas que nous le prions longtemps ; mais il a voulu nous prévenir que Dieu connaît nos besoins, et qu'il attache moins de prix à la longueur et à la recherche, dans nos prières, qu'au zèle et à la pureté de l'intention. Un rustique villageois, dans son grossier langage, peut lui plaire plus que le savant le mieux instruit ; Dieu veut qu'on lui parle du cœur plutôt que des lèvres.

» Nous devons donc nous prosterner en sa présence avec un cœur humilié, avec autant d'appréhension de notre faiblesse que

¹ Luc. v. 31 et 32.

de confiance dans la grâce divine. Demandons-lui pardon des fautes que la malice ou la fragilité nous ont fait commettre , et implorons son secours contre les périls qui nous menacent à chaque instant. Lorsque la foi nous dit que nous sommes en présence du Dieu qui pénètre dans nos cœurs , il est presque impossible que nous soyons sans respect , et que nous commettions la moindre irrévérence , puisque , s'il est certain qu'il accorde ses grâces à ceux qui l'invoquent avec humilité ; il n'est pas moins vrai qu'il peut à l'instant châtier le téméraire qui oublie qu'il est en sa présence ; et il l'est également que notre existence est un don de sa souveraine bonté qu'il renouvelle à tous les instants.

» Ainsi donc..... Mais , monsieur , emporté par mon zèle , je ne songe plus que j'abuse de votre patience par de trop longs discours ; mais j'ai encore beaucoup de choses à vous dire , et je vous prie de permettre que je continue demain. »

Je rendis grâces à cet homme respectable de ses soins charitables, et il me quitta. Aussitôt , mon cher Théodore , je me suis mis à te rapporter ce qu'il m'avait dit , parce que mes occupations sont devenues plus considérables et plus pressantes. Je dois me réserver du temps pour étudier et apprendre par cœur ce que le prêtre m'a prescrit. Je me livre à ce travail jour et nuit avec un plaisir que je ne saurais l'exprimer , et , grâces à Dieu , avec quelque fruit. Adieu , mon ami.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Le philosophe à Théodore.

LES premiers instants de la journée dont je vais t'entretenir, mon cher Théodore , m'offrirent un grand motif de joie et de consolation. Mon premier mouvement , à mon réveil , fut de réciter mes prières pour essayer si elles avaient pu se graver dans ma mémoire , et je le fis sans m'arrêter et sans en rien omettre ; les ayant répétées plusieurs fois très-couramment , je m'assurai que je les savais bien par cœur. J'en eus une si grande joie , que dès que le Père arriva je m'empressai de l'en instruire. Il en parut charmé , et me répondit qu'il espérait qu'avec le secours d'en haut nous pourrions en faire bientôt usage, mais qu'en attendant il fallait continuer notre entretien de la veille , qui tendait au même but.

« Il est digne de votre attention , me dit-il , de remarquer que , parmi toutes les créatures qui existent sur la terre , l'homme est

la seule à qui Dieu ait accordé la raison, don précieux, au moyen duquel il peut s'élever jusqu'à la connaissance de son Créateur; et que l'homme étant seul à connaître, quoique imparfaitement, son principe et sa fin, il est évident que Dieu a créé et conserve pour l'homme toutes les autres créatures; que tout doit nous convaincre de notre dépendance envers un Maître si puissant et si grand, et nous inspirer envers un bienfaiteur si généreux une reconnaissance sans bornes. Observez en même temps qu'il n'y a pas un seul instant dans le cours de la vie, où nous ne recevions de nouvelles preuves de sa bonté, soit qu'il éloigne de nous les dangers dont nous sommes menacés, soit qu'il nous conserve la santé; soit qu'il nous accorde toutes les grâces spirituelles et temporelles dont il ne cesse de nous combler. La première de nos obligations donc doit être de lui rendre des actions de grâces continuelles, et c'est dans cette vue que, dès notre première enfance, on nous a instruits à commencer la journée par la prière, et spécialement par l'oraison dominicale, qui renferme en substance tout ce que nous pouvons lui dire et lui demander.

» Qu'il serait coupable, l'homme qui réciterait cette prière sacrée et qui nous vient de Dieu même, sans le recueillement et la dévotion qu'elle exige! Tous les matins, et dès qu'il est levé, le chrétien doit se prosterner soit à l'église, soit dans un lieu retiré de sa maison, en présence de la Trinité sainte et adorable, dont la majesté remplit tout l'univers. Là, pénétré profondément de sa présence, et éloignant toutes pensées terrestres, il doit lui faire des protestations d'amour, d'adoration, de louanges, de désir de sa gloire, lui offrir ses vœux ardents pour que tous la connaissent, la bénissent et n'aient d'autre but dans toutes leurs actions. Là, il doit lui rendre grâce de tous les bienfaits qu'il a reçus, et lui en demander de nouveaux avec confiance. Là, il doit s'humilier profondément aux pieds de l'Auteur et du Créateur de la nature, reconnaître son néant et le besoin continu qu'il a des secours d'en haut. Là, il doit élever son cœur jusqu'à la hauteur du Roi des rois, adorer sa sainteté, sa clémence et sa bonté, s'entretenir de l'espoir que ses secours l'aideront à régler sa vie et à le conduire dans la voie de ses divines lois.

» Lorsque le jour finit, il doit recommencer la même prière, pour le remercier des bienfaits qu'il a reçus pendant sa durée. Et qui de nous peut les apprécier à leur juste valeur? Comment excuser l'ingratitude de celui qui, possédant des connaissances, des dignités, jouissant de la santé, des biens de la fortune; ayant une femme vertueuse et des enfants dociles, non-seulement n'en rend pas grâces à Dieu, mais ne daigne pas même penser à de si grands bienfaits? Combien ne serait-il pas plus coupable encore s'il les attribuait à sa naissance, à son mérite ou au hasard! Cette orgueilleuse ingratitude mériterait qu'il fût privé de tout à l'instant même. Tous les jours, le chrétien doit adorer son Sauveur et lui rendre des actions de grâces, puisqu'il est l'auteur de tout bien; il doit lui offrir son amour et lui demander ses grâces, afin

de rendre sa conduite digne de ce même amour. Que peut-il manquer à la félicité de celui qui s'est rendu Jésus-Christ favorable ?

» La vraie manière de prier est de se mettre sans cesse en la présence de Dieu ; de ne rien dire et de ne rien faire, sans se souvenir que rien ne lui échappe ; de régler son esprit de telle sorte qu'il s'élève à Dieu dans tous les événements de cette vie pour adorer sa justice, sa miséricorde ou sa providence ; et son cœur, de manière qu'il se porte vers lui selon les circonstances par un acte de crainte, d'amour, de confiance ou de reconnaissance ; d'agir enfin de telle sorte que notre âme ne perde jamais de vue sa dépendance, et s'entretienne sans cesse des sentiments qui l'élèvent jusqu'à son Créateur. Le soin de se rappeler constamment la présence de Dieu, ces élévations fréquentes entretiennent entre l'homme et Dieu une correspondance continuelle, et sont peut-être les meilleures prières qu'on puisse faire.

» Parmi les autres moyens d'exciter la dévotion, nous devons mettre au premier rang le chant ou la récitation des psaumes et des hymnes à la gloire de Dieu. L'antiquité de cet usage en démontre assez l'importance. Les Juifs, dans leurs temples, chantaient les mêmes psaumes et les mêmes hymnes que nous faisons servir aujourd'hui à notre instruction et à notre édification. Dans les avis que saint *Paul* donnait aux chrétiens qui composaient les églises qu'il établissait, il leur disait¹ : Alimentez votre dévotion par les cantiques et les psaumes que vous chanterez à la gloire du Seigneur. Et dans son épître aux Hébreux, il dit : Offrons sans cesse à Dieu, en l'honneur de Jésus-Christ, une hostie de louanges. Indépendamment de l'antiquité de cette pratique, nous avons aussi la certitude qu'elle nous vient de Dieu et qu'elle nous est enseignée par les apôtres. Les hymnes ne sont-elles pas une mine inépuisable d'amour et de louanges pour Dieu et ses saints ? Les psaumes sont remplis de saintes instructions, de prières touchantes, d'actes innombrables de foi, d'espérance et de charité ; ils respirent les sentiments les plus tendres de reconnaissance, de repentir et d'humilité. Pour remplir nos obligations, que pouvons-nous faire de mieux sur la terre que de bénir sans cesse le Seigneur et d'anticiper sur ce que nous ferons éternellement dans le Ciel ?

» La lecture de l'Évangile et des épîtres de saint *Paul* et des autres apôtres, a été et sera toujours un moyen sûr d'échauffer et d'entretenir la dévotion. Le Saint-Esprit lui-même nous parle dans ces écrits, et nous ne pouvons avoir un meilleur guide. L'Église a des interprètes sûrs, qui nous aident à entendre ses oracles divins, et nous devons nous en servir comme de l'aliment le plus solide et le plus propre à nous fortifier dans la vertu.

» Un autre secours non moins puissant contre les tentations et les dangers de la vie, nous est offert dans la mortification.

» Le chrétien, qui se rappelle sans cesse le remords qui pour-

¹ Ephes. v. 19.

suit le crime dans ce monde et le châtement qui l'attend dans l'autre , se pénètre de la nécessité de combattre et de rejeter les perfides conseils de l'amour-propre , il s'endurcit contre lui-même , il résiste à sa propre volonté , quand ses vœux sont contraires aux devoirs de la religion. Il sait que Dieu ne lui commande rien que pour son bien , et que l'inspiration de ses passions est toujours opposée à la vertu , à sa sanctification , à son bien ou à celui de son prochain. D'ailleurs , ce qui lui importe le plus , est de ne pas offenser le Dieu de qui dépend son bonheur ou son malheur éternel.

» Ce combat continuél contre une volonté corrompue , ces mortifications dirigées contre les désirs qui tendent à nous perdre , nous sont spécialement recommandés par notre divin Maître comme une pratique indispensable , puisqu'il nous a dit : *Celui qui veut me suivre doit renoncer à lui-même.* Plus le cœur en acquiert l'heureuse habitude , plus il se fortifie dans la vertu. L'apôtre assure que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ , ont crucifié leur chair , et soumis par la mortification leurs passions déréglées. Aussi les plus grands saints , quoique fortifiés par un exercice constant , quoique accoutumés à résister aux tentations et à en triompher , doivent néanmoins veiller sans cesse et être toujours prêts au combat. Semblable à un lion rugissant , notre ennemi nous épie continuellement pour nous dévorer , et ses défaites passées ne l'empêchent pas de nous livrer sans cesse de nouveaux assauts.

« Qu'on ne se persuade pas que cette vertu n'appartient qu'aux déserts et aux cloîtres. Elle y est moins nécessaire , parce que les dangers y sont moins fréquents ; elle est bien plus indispensable dans le monde , où les combats sont plus communs et plus animés. A qui peut-elle mieux convenir qu'à une jeunesse dont les passions demandent à être réprimées ? Il est malheureux que ceux à qui elle est le plus nécessaire , soient ceux qui la pratiquent le moins. Notre nature une fois corrompue , on n'a pu la gouverner qu'en lui faisant violence , puisque l'homme porte dans lui le principe de l'amour-propre qu'il faut nécessairement subjuguier.

» Observez les enfants dans leur âge le plus tendre , vous apercevrez que le goût de l'indépendance commence à se développer en eux , et qu'ils naissent avec le désir de tout assujettir à leur propre volonté. Si l'on n'employait la force pour les réprimer , on les verrait donner dans les excès les plus nuisibles , et ils se plieraient de bonne heure à tous les vices. A mesure qu'ils avancent en âge , la violence de leurs passions prend un nouvel essor ; et comme ils sont sans expérience , ils s'aveuglent jusqu'au point de mépriser les conseils de la prudence et de l'amitié. Dès-lors leur cœur s'ouvre aux désirs et aux plaisirs les plus dangereux et les plus funestes. Heureux les jeunes gens qui ont appris de bonne heure à faire un bon usage de la vie et à se plier au joug de l'obéissance !

» En quelque état et à quelque âge qu'il se trouve, l'homme éprouvera toujours des tentations. Tel est l'apanage de sa nature ; et pour les surmonter, il a besoin des plus grands efforts ; il doit travailler à se vaincre lui-même, d'après ce précepte de notre Sauveur : *Le royaume des Cieux demande la violence, et les violents sont ceux qui l'emportent*¹. Aussi les bons chrétiens qui travaillent sérieusement à leur salut, doivent-ils s'accoutumer soigneusement à l'abnégation de leur propre volonté, qui est le meilleur exercice de la mortification ; ils savent que s'ils ne soumettent l'amour-propre à la raison et à la volonté de Dieu, semblable à un cheval sans frein, ce penchant indestructible de la nature corrompue les détournera bientôt du bon chemin et les conduira dans le précipice.

» La mortification chrétienne ne se borne pas à assujettir les passions, lorsqu'elles nous entraînent à ce qui est opposé à la loi de Dieu et aux décrets de l'Église ; elle sait aussi user de sévérité envers ce corps qui, selon l'Apôtre, ôte ses forces à l'âme, et dont les besoins nous servent de prétexte ou d'occasion pour l'intempérance et d'autres jouissances défendues. Il faut donc avoir l'attention continuelle de ne déplaire en rien à celui qui nous ordonne pour notre propre bien d'être justes et saints. Il faut se souvenir en même temps que nous ne profiterons jamais dans cette véritable école du christianisme, si nous ne faisons pas germer dans notre cœur la semence d'une autre vertu, que les gentils ne connurent et ne pratiquèrent jamais ; vertu bien étrangère à ces philosophes orgueilleux qui se sont vantés d'enseigner aux hommes l'art de la sagesse.

» Je parle de l'humilité, qui est essentiellement la vertu du chrétien, et d'une si grande importance, que si elle n'est pas unie à la charité, toutes les autres vertus sont stériles. Il n'en est aucune de vraie et de méritoire, qui ne soit accompagnée de l'amour de Dieu et de la connaissance de notre misère. A quelle vertu peut prétendre l'orgueilleux, et quel fruit peut-il espérer de ses actions ? Dieu a déclaré qu'il abhorre les superbes et qu'il n'aime que les humbles.

» Notre divin Sauveur nous a donné dans ses actions et dans ses discours l'exemple et le précepte de toutes les vertus ; mais il nous a ordonné expressément d'apprendre de lui à être doux et humbles de cœur, pour acquérir la paix véritable. Quelle paix, quel repos pourront jamais avoir ceux qui ne sont animés que par l'ambition et par l'orgueil ? Ils sont sans cesse mécontents des autres et d'eux-mêmes ; et tandis que l'homme humble attire tous les cœurs à lui, il n'en est aucun que l'orgueilleux ne repousse.

» L'homme qui s'examine lui-même, sent qu'il doit avoir une idée très-peu avantageuse de ses connaissances, de son mérite et de ses qualités, lors même qu'il est sûr de posséder plus de

¹ Matth. xi. 12.

savoir et plus de connaissances que ceux qui l'entourent, lors même qu'il les surpasse en richesses, en dignités et en santé. Tous ces avantages ne sont-ils pas des dons de Dieu? S'il lui a plu de les accorder quelquefois à ceux qui le méritent le moins, ne peut-il pas les leur retirer quand il lui plaît? les périls et les infirmités ne nous environnent-ils pas de toutes parts? la félicité est-elle donc si éloignée de l'infortune? Que l'orgueilleux, si plein de son mérite, de ses dignités ou de sa noblesse, se sonde intérieurement, et qu'il examine si, malgré tout l'éclat dont il s'environne, il n'a pas des défauts bien plus grands que les personnes mêmes qu'il méprise; si, dans sa vie, il n'a pas commis de plus grandes fautes qu'eux, et s'il n'est pas prêt à en commettre encore. Qu'il nous dise s'il peut se soustraire aux châtimens du Ciel, aux infirmités et aux disgrâces, qui sont le partage de ce monde. Pourquoi marche-t-il donc la tête si assurée et avec un regard si altier? Si Dieu tourne sur lui un œil miséricordieux, il l'avertira, par quelque disgrâce salutaire, de rentrer en lui-même; et malheur à lui si la mort seule vient à l'instruire de son néant, sans lui donner le temps de profiter de cette instruction.

» Je ne m'étendrai pas sur un sujet aussi vaste, qui s'écarte de notre plan actuel, et sur lequel nous reviendrons dans la suite. Je me bornerai à vous dire, pour le moment, que celui dont le cœur est humble possède un grand bonheur, puisque cette vertu n'est pas moins chérie de Dieu qu'estimée des hommes, même de ceux qui ne la possèdent pas. Observez l'homme d'un caractère humble; il peut changer en acquérant des dignités, de la fortune ou des honneurs; mais sa conduite et sa manière d'être ne changent jamais, à raison de l'idée désavantageuse qu'il a conçue de lui-même; il ne s'enorgueillit point; ses discours et ses actions n'annonceront jamais qu'il est ébloui par la prospérité; il sait que nous n'obtenons rien que des faveurs du Ciel, et que celui qui donne tout, peut tout nous enlever; il sait que les biens temporels sont un prêt et non pas un don, et que l'adversité suit de près la prospérité.

» Lorsqu'il éprouve des événements malheureux, il ne murmure point, il ne résiste pas à la volonté divine. Convaincu qu'il n'a mérité que des châtimens, et que Dieu ne l'éprouve que pour le purifier, il se dispose à supporter avec patience les contrariétés que la bonté de son Père lui envoie; et quand il souffre pour son amour, il s'écrie avec l'Apôtre: « Les châtimens de cette vie ne peuvent entrer en comparaison avec l'immensité de gloire que Dieu nous prépare dans l'autre ¹. » Il se résigne enfin aux disgrâces, aux infirmités, aux contradictions, à la perte de ses biens; et lorsque la mort arrive, il la reçoit avec la résignation qu'il doit au Maître qui l'appelle. Ce sacrifice si cruel, si humiliant pour l'homme superbe, devient pour lui un sujet de

¹ Rom. VIII. 18.

consolation , parce que son humilité lui découvre l'étendue infinie de la miséricorde divine ; plein de confiance , il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de sa félicité.

» La base , l'essence de la religion chrétienne consiste donc dans l'adoration de Dieu par la médiation de Jésus-Christ , et dans une fidèle observance de l'Évangile dans la pratique. Songez sans cesse que ces hommes fortunés , qui ont passé leur temps d'épreuves , qui glorifièrent Dieu par Jésus-Christ , et qui , soutenus par sa grâce , observèrent héroïquement l'Évangile , sont aujourd'hui dans le Ciel , voient Dieu face à face , et jouissent , dans sa gloire , de la récompense de leurs vertus. Les saints qui ont traversé heureusement la mer orageuse de ce monde , et qui sont parvenus tranquillement au port , sont les amis de Dieu. La religion les révère et nous ordonne de les révérer comme nos protecteurs ; elle prescrit de les implorer pour qu'ils prient Dieu pour nous ou lui offrent nos prières. Mais il importe de bien saisir l'esprit de l'Eglise , pour ne pas tomber dans des abus ; et voici ce qu'elle nous dit. Les saints ont déjà reçu dans le Ciel la récompense de leurs vertus ; ils sont dans la gloire de Dieu , dont ils partagent l'éternité. Leur heureux sort est aussi irrévocable que celui des anges , et ils méritent comme eux que nous leur rendions sur la terre le tribut de respect et de vénération qui leur est dû. Si le monde a ses héros , pourquoi la religion n'aurait-elle pas les siens ? pourquoi les saints du christianisme , qui ont été des modèles de toutes les vertus , ne seraient-ils pas dignes de notre respect ?

» Les fêtes établies en leur honneur ont été instituées pour glorifier Dieu et le remercier de les avoir soutenus par sa grâce ; pour rappeler les exemples qu'ils nous ont laissés , et nous exciter à les imiter , pour que ces serviteurs de Dieu , qui sans doute ont perfectionné dans le Ciel , par l'amour de Dieu , l'amour qu'ils portaient sur la terre à leur prochain , s'intéressent en notre faveur ; pour demander enfin à Dieu qu'il vienne à notre secours. Il y a une communion existante , une correspondance invisible entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante , entre les voyageurs de ce monde et les habitants du Ciel ; entre ceux qui , adorant Dieu , espèrent jouir de sa présence par les mérites de Jésus-Christ , et ceux qui en jouissent déjà , et l'Eglise souffrante , c'est-à-dire ceux qui achèvent d'acquitter leurs dettes. Lorsque nous invoquons leur protection , les saints offrent à Dieu nos prières , accompagnées des mérites de Jésus-Christ , et obtiennent pour nous les grâces qui peuvent nous sanctifier.

» L'invocation des saints est donc un moyen utile et louable pour appuyer nos prières auprès de Dieu. L'intention de l'Eglise , dans les fêtes qu'elle a instituées en leur honneur , est de nous rappeler leur exemple et la récompense qui les a couronnés , pour nous exciter à les imiter ; c'est ainsi qu'elle nous invite à lire l'histoire de leur vie et à nous retracer chaque année la mémoire de leurs vertus , pour que nous ne les oublions pas. Ce sont là

les dogmes de l'Eglise catholique , qui réproûve en même temps avec sévérité les abus que l'ignorance ou la superstition ont tenté d'introduire. Elle sait que les saints ne sont que des hommes , des créatures et des serviteurs de Dieu , et que , quoique leur dignité par rapport à nous soit très-éminente , puisqu'ils jouissent de Dieu, elle n'est rien quant à la distance infinie qu'il y a du Créateur universel à ses créatures.

» Si , par défaut de réflexion , on donne aux saints la qualité de divins , on doit l'expliquer dans un autre sens. Si telle église est consacrée , selon l'expression commune , à tel saint ou à la Vierge *Marie* , notre sainte mère , l'Eglise entend que les temples et les autels ne se consacrent et ne soient dédiés qu'à Dieu seul , en l'honneur et en mémoire des saints ses serviteurs. On dit ordinairement que telle messe est de tel saint ; cette expression signifie qu'on la célèbre en mémoire de lui. Le sacrifice non sanglant de l'autel ne peut s'offrir qu'à Dieu ; mais on peut le lui offrir en mémoire de ses saints , les glorifiant par Jésus-Christ pour les grâces qu'il leur a accordées. C'est ainsi que le docteur angélique dit que la dévotion aux saints ne s'arrête point en eux , mais qu'elle s'élève jusqu'à Dieu par la grâce duquel ils jouissent du bonheur éternel. Saint *Jérôme* disait : Révérons les reliques des martyrs , pour adorer Dieu pour qui ils ont souffert , et glorifions le serviteur pour que la gloire rejaille sur le Maître.*

» Il est important de ne pas perdre de vue qu'il n'y a que Dieu qui puisse accorder le pardon des péchés , et que nous ne devons le demander qu'à lui seul. L'Evangile nous dit que c'est lui seul qui les pardonnera. Lorsque nous les confessons au tribunal de la pénitence , nous ne les confessons qu'à lui ; et c'est lui qui nous en donne l'absolution par la main de son ministre , qui n'est que l'instrument auquel il a confié ce pouvoir. Nous devons savoir aussi que les saints ne peuvent faire des miracles par leur propre vertu ; ils ne peuvent avoir par eux-mêmes un pareil pouvoir. Le Dieu tout-puissant peut seul les opérer , soit qu'il les accorde à nos prières , soit qu'il cède à celles des saints qui ne peuvent en être que les instruments par leur intercession. C'est ainsi que , d'après le dogme de l'Eglise , lorsque nous prions les saints d'intercéder pour nous , nous devons être bien convaincus que Dieu seul peut nous accorder les grâces que nous demandons , et que les saints ne peuvent être que nos intercesseurs. Si les saints pouvaient par eux-mêmes , ou faire des miracles , ou accorder des grâces , ils seraient dieux.

» La dévotion aux saints , réglée de cette manière , est très-utile pour nos progrès dans la vertu. La lecture de la Vie des saints , les exemples héroïques de leur conduite nous portent à les imiter , à abandonner la voie large et pleine de dangers , pour rentrer dans le sentier étroit qui les conduisit à la gloire. Et si nous les invoquons dans la vue d'obtenir de Dieu , par

leur intercession, un vrai repentir, la grâce de triompher des tentations, la force de renoncer à nos mauvaises habitudes ; ou si nous recourons à eux dans le dessein d'acquérir les vertus qui nous manquent, alors notre dévotion est éclairée et solide. Si les fêtes des saints nous inspirent le désir ardent de fréquenter les sacrements et de faire des progrès dans l'amour de Dieu et du prochain, alors nous leur rendons un hommage qui tourne à notre avantage et que la religion approuve.

» Malheureusement nous n'implorons les saints le plus souvent que pour obtenir les biens temporels, tels que la guérison d'une infirmité, le gain d'un procès, l'abondance des récoltes, l'éloignement des tempêtes, des incendies et d'autres accidents, la satisfaction d'avoir des enfants et autres choses semblables. Ce n'est pas une action répréhensible que de recourir aux saints pour de telles choses, lorsqu'elles ne sont ni injustes, ni préjudiciables au prochain ; et Dieu ne nous défend point d'implorer sa bonté pour acquérir les biens temporels ; il nous a lui-même appris à lui demander le pain de chaque jour ; et l'Eglise le prie de nous donner et de nous conserver les fruits de la terre. On peut donc demander les biens temporels, mais dans la vue de parvenir à obtenir les biens spirituels. On doit prier pour la paix publique et particulière, parce que la guerre et les dissensions amènent les désordres et le crime ; et nous devons recourir à la bonté divine dans les calamités générales et particulières, parce qu'une pauvreté excessive peut nous précipiter dans une infinité de périls où notre conscience serait engagée. En un mot, on peut demander tous les biens, lorsque les motifs, qui nous y déterminent, sont purs.

» Mais la première obligation du chrétien, qui demande ce genre de grâces, est d'être humblement résigné à la volonté de Dieu, qui sait ce qui nous convient mieux que nous. Celui qui ne demande pas dans cette disposition d'esprit, et qui, en invoquant les saints, n'a pour but que les avantages temporels, ignore l'esprit de la religion, et n'a qu'une dévotion fautive et mondaine.

» Si quelqu'un s'obstinait à refuser aux saints ce culte et cette vénération qui leur sont dus, sa conduite serait très-répréhensible, comme contraire à la pratique de l'Eglise, et conforme à l'opinion des hérétiques. Mais quel chrétien ne se choisira pas des amis parmi les habitants de la cour céleste, afin qu'ils intercèdent pour lui dans la carrière périlleuse que nous courons tous ?

» Si quelque dévotion particulière peut enflammer le cœur d'un chrétien qui adore Dieu par Jésus-Christ, c'est celle que nous devons à *Marie*, sa très-digne Mère. Cette Vierge sans tache est non-seulement sainte, elle est la reine des saints ; elle est supérieure à tous par l'éminence de ses vertus. Ses prérogatives sont si sublimes, que l'éclat de tous les habitants du Ciel s'évanouit à sa vue ; le titre de Mère du Fils unique

dé Dieu est si élevé, que notre esprit ne peut atteindre au degré de vénération qui lui est dû. Aussi les chrétiens lui rendent-ils un culte supérieur aux autres saints ; et l'Eglise nous apprend que, dans nos besoins, nous obtiendrons de plus puissants secours par son intercession que par celle des autres bienheureux. *Marie* fut par excellence pleine de grâces, celle de toutes les créatures pour qui le Tout - Puissant a fait le plus de grandes choses. Tant qu'elle vécut, elle fut enrichie des dons surnaturels les plus abondants ; dans le Ciel, elle fut élevée à des honneurs ineffables ; et, toujours miséricordieuse, elle est sur la terre protectrice particulière des chrétiens, et le refuge des pécheurs.

» Aussi il n'est personne dans notre religion qui s'occupe de son salut éternel, sans avoir une dévotion particulière à la sainte Vierge ; qui ne la révère comme une mère tendre, et ne la regarde comme un intercesseur puissant. *Marie* est d'ailleurs l'exemple le plus parfait de l'humilité, de la pureté, de la patience, de la charité, de l'amour de Dieu, et des vertus les plus éminentes. Tous les chrétiens doivent avoir les yeux sur cette Reine du Ciel, pour s'appliquer à l'imiter. Les vierges qui se consacrent à Dieu trouvent spécialement en elle le tableau le plus accompli de tout ce qui plaît à leur divin Epoux. Mais, pour que notre dévotion pour elle soit vraie, il ne suffit pas de l'invoquer, de célébrer les fêtes en son honneur ou d'étudier sa vie et ses actions ; elle doit, pour être solide, consister dans l'imitation de ses vertus, autant que notre fragilité peut le permettre. Qui pourra plaire, s'il n'est pur, vrai et humble, à la plus pure et à la plus humble des vierges ? Qui pourra, s'il n'aime et ne sert Jésus - Christ, son Fils, se rendre agréable à la plus aimée et à la plus aimante des mères ?

» La dévotion la plus particulièrement agréable à *Marie*, la prière que cette puissante protectrice reçoit avec plus de plaisir, est celle du pécheur qui l'implore pour obtenir de Dieu la grâce d'abandonner le péché et de se corriger ; celle du bon chrétien qui l'invoque pour obtenir celle de se conserver dans la loi de l'Évangile, et de ne pas s'écarter par sa fragilité du droit chemin. La dévotion de ce dernier est parfaite, puisque, dans le même temps où il implore *Marie*, il s'efforce de servir le Seigneur, et ne lui demande que de le servir mieux et de le servir constamment. Celui qui a cette dévotion peut être sûr d'en obtenir le fruit, et compter que cette divine Mère, pleine de l'amour de Dieu et des hommes, si puissante dans son intercession, n'abandonnera pas celui qui la prie avec tant d'instance, sans l'avoir conduit à la vie éternelle. Mais se croire dévot à *Marie*, la plus pure des vierges, lorsque le cœur est encore corrompu, lorsqu'on ne songe point à réprimer ses passions, ni à réformer dans sa conduite ce qu'elle a de vicieux, c'est s'en imposer grossièrement.

» Je sais que les hérétiques se moquent de cette dévotion, parce qu'ignorant la vraie doctrine de l'Eglise, ou conduits peut-

être par un principe de méchanceté, ils lui attribuent des opinions excessives sur le culte de la sainte Vierge; mais les dogmes de l'Eglise existent dans les décrets des papes et des conciles, dans les catéchismes approuvés, et non pas dans les écrits de tel ou tel auteur particulier qui, par l'effet d'un zèle indiscret, a pu tomber dans des excès que l'Eglise désapprouve. J'ai dit que la dévotion à *Marie* doit être très-supérieure à celle qu'en doit aux autres saints; qu'on ne saurait louer assez cette créature sublime, la plus parfaite qui soit sortie des mains de Dieu, la plus riche de ses dons, et qui surtout est la mère de l'Homme-Dieu. Nous lui devons notre vénération comme à l'avocat le plus puissant que nous puissions employer; mais nous ne devons pas croire que par elle-même elle puisse nous pardonner ou nous sauver.

» On peut donner à la sainte Vierge le titre de médiatrice, mais par analogie et par rapport au pouvoir de ses prières auprès de son Fils, et parce qu'elle est la mère du genre humain entier.

» Quoique la dévotion à *Marie* soit aussi juste qu'elle est utile, il est indispensable que nous ayons toujours la dévotion la plus vive envers Jésus-Christ; ce doit être la première et la plus essentielle à un chrétien. Ses mérites sont l'unique confiance des hommes; c'est par eux que nous obtenons le pardon de nos péchés; ils nous soutiennent parmi les écueils et les périls de cette vie, et nous conduisent enfin au Ciel. L'Eglise nous enseigne encore à regarder *Marie* comme notre espoir; mais nous ne le plaçons en elle qu'à raison de son immense charité et de l'efficacité de son intercession.

» Tant que le chrétien est dans ce monde, dit saint *Paul*; il doit travailler à son salut avec crainte et circonspection. La conversion et la grâce finale sont des dons gratuits de Dieu, et rien ne peut donner la certitude de les obtenir. Ayons toujours présent que Jésus-Christ lui-même nous a dit: si vous demandez quelque chose en mon nom, je vous l'accorderai; observez qu'il ne dit pas au nom d'un autre, mais *en mon nom*. N'oublions pas non plus ce que nous dit le grand Apôtre, qui regarde comme pontife Jésus Fils de Dieu, qui est monté au Ciel: maintenons-nous fermes dans la foi que nous professons; le pontife que nous avons compatira à nos infirmités, puisqu'à l'exception de celles du péché, il les éprouva comme nous. Présentons-nous donc avec confiance devant le trône de sa grâce, pour y obtenir miséricorde et être secourus dans nos besoins. A la vue de tant de besoins et d'une si grande certitude d'être écouté, qui n'ira directement se jeter aux pieds d'un Dieu si miséricordieux et si bon? Qui peut nous aimer plus que Jésus-Christ, qui est mort pour nous, qui nous nourrit de sa chair et de son sang, qui désire et n'attend que nos prières pour nous exaucer? Quel chrétien peut être retenu par la crainte ou la méfiance? Prions-le donc directement, et demandons aux saints, et spécialement à *Marie*, mère de miséricorde, qu'ils intercèdent pour nous et nous aident de leurs prières.

» Lorsque la dévotion à *Marie* est conforme aux dogmes de l'Eglise, elle est préférable à toutes les autres, la dévotion à Jésus-Christ étant d'une obligation indispensable, ou plutôt étant l'essence et le fondement du christianisme. Qui peut douter que cette mère de miséricorde, pleine de l'Esprit de son Fils, ne s'intéresse efficacement pour ceux que réclament sa protection ? Et ce Fils, infiniment miséricordieux, que pourra-t-il refuser à la créature qu'il aime le plus, et sur laquelle il a répandu ses grâces avec le plus de profusion ? Que *Marie* soit donc continuellement l'objet de votre vénération et de votre amour ; adressez-vous à elle dans tous vos besoins et surtout pour obtenir les biens spirituels. Elle est la mère de l'amour pieux, de la crainte filiale et de la sainte espérance ; elle pourra vous procurer des biens infiniment supérieurs à tous ceux du monde. Elle vous assistera pendant votre vie, et j'ose vous assurer que vous éprouverez la puissance de sa protection à l'heure de la mort.

» Je voudrais aussi vous inspirer une vénération particulière pour *saint Joseph*. Si Dieu choisit *Marie* pour sa véritable mère, il choisit *Joseph* pour le véritable époux de *Marie* ; il l'adopta pour son père putatif, et lui confia la garde et le soin de la Mère et du Fils. Quels sublimes titres, quels droits pour être écouté ! N'oubliez pas non plus votre ange gardien, objet de la dévotion générale de tous les chrétiens, qui savent que c'est l'ami et le compagnon que Dieu leur a destiné ; qui les sert, les tient sous sa garde, prie continuellement pour eux et doit les assister à l'heure de la mort. Choisissez ensuite ceux que Dieu vous inspirera ; mais n'oubliez jamais qu'ils ne sont tous que des serviteurs de Dieu qui prient pour nous, et que Jésus-Christ seul est le maître, à qui nous devons adresser tous les sentiments et l'adoration de notre cœur.

» Lorsque la dévotion chrétienne est véritable, elle est intérieure et réside toujours dans le cœur de celui qui aime sincèrement Dieu et les hommes pour l'amour de Dieu, qui est toujours prêt à obéir à ses commandements, et qui n'espère qu'en son secours et ses mérites. Le bon chrétien ne doit pas cependant se borner à cette dévotion intérieure ; il doit par des actes extérieurs manifester les sentiments de son âme. Cette obligation naît autant du respect que nous devons au prochain que de celui que nous devons à Dieu. Celui qui trouve dans notre conduite ou dans nos discours quelque chose qui dément cette idée, peut ou en être scandalisé, ou s'autoriser de notre exemple pour l'imiter. On ne peut concevoir comment un chrétien peut paraître sans respect dans les églises. Il est aussi contraire à la décence qu'injurieux à la religion de voir dans les temples des gens sans aucune retenue, qui viennent y passer le temps, parler de choses oiseuses, et quelquefois s'entretenir de leurs désordres. Ils ne devraient s'y présenter qu'avec la componction et l'humilité qui conviennent à des pécheurs qui viennent implorer la miséricorde divine ; et ils y apportent l'air de la dissipation et le maintien de ceux qui vont se divertir au théâtre, aux assemblées profanes !

» Ce désordre provient de ce qu'ils ne sont point pénétrés de la présence de Dieu, et ne réfléchissent pas qu'ils ne vont dans les temples que pour l'adorer, lui parler et le prier; que Dieu exige de nous une ferveur ardente et un profond respect, lorsque nous assistons aux saintes fonctions de l'Eglise, et surtout au sacrifice non sanglant de la messe. Quel scandale de voir tant de personnes suivre les processions où l'on porte Notre-Seigneur, qui, sous ses yeux, et loin de le suivre avec respect et silence, ne semblent y aller que par oisiveté, et promènent leurs regards de tous côtés pour voir et pour être vues; qui enfin ne s'unissent au cortège qui accompagne Jésus-Christ, que pour l'insulter et braver ses châtimens! Quel spectacle édifiant au contraire que celui des chrétiens humbles de corps et d'esprit, qui, par une décence extérieure, annoncent les sentimens intérieurs de leur âme, et semblent voir des yeux du corps tout ce que la foi rend sensible aux yeux de l'âme!

» Il me reste, monsieur, à vous entretenir des articles les plus importants de la religion et peut-être les plus nécessaires. Quoique tout ce que nous avons vu présente des moyens saints et utiles pour éviter le mal et pratiquer le bien, la faiblesse et la fragilité humaines sont telles que, malgré eux, l'homme tombe sans cesse, et viole la loi sainte. Quel serait notre malheur, si la miséricorde divine ne venait à notre secours par des moyens plus puissans, pour nous relever et pour nous fortifier à l'avenir! Dieu plein de bonté nous en a réservé d'efficaces, à l'aide desquels nous pouvons rentrer et croître de nouveau dans sa grâce et dans tous les droits du baptême. Tel est le sacrement de la pénitence, tel est pour nous le sacrifice de la messe, tel est le sacrement de l'eucharistie. Ce sont les trésors que la religion nous présente, les sources inépuisables de la grâce, d'autant plus inappréciables et dignes de notre vénération, que leur divin fondateur les a proportionnées à la capacité des faibles et des ignorans, comme à celle des forts et des savans.

» Le prix infini dont ils sont revêtus doit les rehausser singulièrement à nos yeux. Les prières publiques et particulières peuvent sans doute obtenir beaucoup du Seigneur, en proportion de la foi et des autres dispositions qu'on y apporte. Mais ces actes sublimes de la religion, indépendamment de ce que chacun y reçoit un prix proportionné au degré de sa dévotion, ont en eux-mêmes une sainteté et un prix supérieurs, qui répandent sur nous une multitude de grâces. C'est par cette raison que l'Eglise nous recommande l'usage fréquent des sacremens. La raison en est sensible: sans eux on n'obtient pas son salut, et ils servent à attirer sur nous les bénédictions du Ciel.

» En effet, monsieur, le chrétien fragile, qui n'a pas su conserver la grâce qu'il reçut par le baptême, et qui, par la transgression de la loi, d'enfant de Dieu qu'il était s'est rendu esclave du démon; l'homme qui d'héritier du Ciel par Jésus-Christ, se voit par ses péchés déchu et condamné aux peines éternelles, n'a

d'autre ressource que celle de laver ces nouvelles taches dans les eaux salutaires de la pénitence : elle est la seule qui nous reste après le naufrage. Mais quelle miséricorde de la part de Dieu ! quelle consolation pour l'homme faible et misérable, qui, étant si fortement porté au mal, y sait si peu résister, que celle d'avoir à sa portée ce nouveau moyen de rédemption ! La religion nous apprend que Dieu ouvre le sein de sa miséricorde à tout pécheur de bonne foi et résolu à se corriger, qui confesse ses péchés avec un sincère repentir ; elle nous apprend qu'il lui pardonne à l'instant, et le reçoit comme un bon père reçoit un fils repentant.

» Dieu lui-même est garant de cette promesse ; ce serait lui faire injure, et n'avoir pas une idée juste de sa clémence paternelle, que de douter qu'il ne nous ait pas pardonné, après une confession entière et sincère. Nous devons ne nous méfier que de notre faiblesse, dans la crainte qu'elle ne nous induise à de nouvelles fautes ; c'est dans cette vue que nous devons prier fréquemment, et pendant toute notre vie, pour obtenir la grâce sans laquelle il nous serait impossible de nous soutenir. Dieu se plaît dans notre repentir, et dans l'occasion de nous pardonner, lorsque nous revenons à lui avec un regret sincère d'avoir péché et la ferme résolution de nous corriger. Cette idée doit rétablir la paix dans notre âme, et nous porter à marcher de nouveau en sa présence avec une fidélité inviolable.

» Ce sacrement nous est nécessaire non-seulement pour recouvrer la grâce, il nous est encore utile pour la conserver et nous aider à croître en vertu, puisqu'il a deux fins principales : l'une de nous acquérir la grâce que nous avons perdue ; l'autre, de nous porter à nous corriger de nos défauts, en nous facilitant l'exercice des vertus opposées. Mais combien n'est-il pas de pécheurs qui ont eu des moments favorables, pendant lesquels, se livrant à la douleur d'avoir failli, ils ont confessé leurs péchés avec un vrai repentir, et ont pu avec raison être convaincus que la bonté divine les leur avait pardonnés, et qui cependant n'ont pas persévéré longtemps dans ces sentiments salutaires et sont retombés de nouveau ! Il y a plus de confessions que de conversions ; et il est plus facile d'implorer avec succès la clémence de Dieu que de se défendre ensuite de la faiblesse humaine. Il en est d'autres, et ce sont les plus coupables, qui semblent se prévaloir de sa facilité à pardonner pour recommencer leurs désordres, comme si le tribunal de la pénitence était un asile à la faveur duquel on pût vivre dans l'iniquité.

» Le remède à tant de maux consiste dans le soin de veiller sur nous-mêmes, de demander sans cesse à Dieu de nous soutenir par sa grâce, de lire des livres édifiants, de se nourrir de la parole de Dieu, de se choisir un confesseur prudent, dans lequel nous puissions voir un ami digne de toute notre confiance, à qui nous rendions compte de la situation de notre âme, à qui nous confessons de nos fautes, quelque légères qu'elles soient,

afin d'avoir ses conseils dans les tentations et les périls de la vie. Outre les biens dont nous serons redevables à cette conduite docile et soumise, le pecheur doit savoir qu'ayant offensé Dieu grièvement, non-seulement il est obligé de veiller sur lui avec plus d'attention, mais encore de produire des fruits dignes de pénitence.

» Tel est le sentiment des Peres de l'Eglise; ils disent que la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle, également indispensable pour effacer les peches passés et pour s'en préserver à l'avenir. La prière, le jeûne, l'aumône, la mortification et les œuvres de miséricorde doivent être l'état habituel de celui qui a été assez injuste pour abandonner Dieu et se livrer à ses passions. L'esclave qui s'enfuit de chez son maître et qui à son retour ne reçoit que des caresses, doit redoubler de fidélité, et compenser par sa patience et une grande application au travail le chatiment dont la bonté du maître l'a dispensé.

» Mais comme, en dépit de notre raison, la nature se rebelle à tout ce qui peut la faire souffrir, Dieu, qui sait que notre faiblesse ne nous permettrait pas des pénitences volontaires pour effacer nos peches et en prévenir de nouveaux, daigne, dans sa miséricorde, suppléer aux mortifications que nous ne nous imposions pas nous-mêmes. C'est dans cette vue qu'il nous envoie les épidémies, la guerre, les incendies, les procès, les chagrins, la pauvreté; et, plus que tout cela, ce nombre infini d'infirmes qui assiegent les hommes. Qui pourrait nombrer les maux auxquels ils sont assujettis? et qui d'entre nous ne paie son tribut de douleur? Le pecheur vieilli dans l'iniquité, et auquel ses propres remords reprochent le désordre de sa vie, doit reconnaître qu'il a mérité d'être châtié, et recevoir avec résignation la punition qu'il n'eût pas eu le courage de s'imposer à lui-même: il doit s'estimer heureux d'acquitter ainsi dans ce monde une dette qu'il eût payée dans l'autre par des peines éternelles.

» Cette soumission volontaire, cette résignation filiale à toutes les adversités, nous montre un ordre admirable dans les désordres apparents que Dieu permet dans le monde. Cette vertu, l'une des plus importantes que nous prescrive notre religion, est la patience, fille des tribulations, dit saint *Paul*. Le chrétien doit souffrir ou être dans l'intention de souffrir pour l'amour de Dieu tout ce qu'il lui envoie. C'est ainsi qu'en ont toujours agi et agissent encore les saints qui suivent le modèle qui les anime par son exemple, et qui, par ses souffrances et ses languens, leur enseigna à porter sa croix. Le Seigneur souffrit pour nous, dit saint *Pierre*, afin que nous survivions ses traces. Il faut avoir de la force dans les tribulations de la vie, et être certain que plus nous souffrons pour l'amour de Dieu, plus les récompenses que nous recevrons seront grandes. *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*, dit Jésus-Christ¹, pour la consolation des affligés.

» Si notre foi était vive, nous reconnaitrions que les tribulations sont le chemin le plus sûr pour obtenir les récompenses infinies qui nous attendent, et nous serions les premiers à les chercher. Le plus grand motif de consolation que nous puissions avoir, est d'être bien convaincus que Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient pour être vertueux et sauver nos âmes, et qu'il y a par conséquent de la folie à murmurer contre la Providence. L'expérience nous prouve que la prospérité est ordinairement le principe de la prévarication, tandis que les afflictions, en nous humiliant et en nous détachant des faux biens, nous rappellent à Dieu. La nature corrompue voudrait que le chemin du Ciel fût absolument couvert de fleurs. Heureux celui qui reçoit avec résignation tout ce que Dieu lui envoie ! Mon dessein n'est point encore de vous entretenir aujourd'hui du sacrement de pénitence; nous en parlerons lorsque vous serez disposé à faire une confession générale. Je vous expliquerai alors les conditions qu'elle exige; mais il était indispensable de vous en parler, pour embrasser dans toute son étendue l'esprit et le plan de notre religion.

» J'en dis autant pour ce qui regarde le sacrifice de la messe. C'est l'action la plus sainte, la plus agréable et la plus sublime pour le vrai chrétien. Elle est le moyen le plus convenable et le plus efficace pour rendre à Dieu le culte qui lui convient et pour obtenir les grâces de sa miséricorde. Le saint sacrifice est au-dessus de toute comparaison, puisqu'il a été établi par Dieu lui-même, et qu'il nous en a prescrit la pratique. Il est le renouvellement de la cène de notre divin Sauveur, lorsqu'il consacra le pain et le vin, et distribua aux apôtres, sous les espèces sacramentelles, son corps et son sang; ce corps, qu'il allait livrer bientôt aux tourments que lui préparaient les Juifs, et ce sang, qu'il devait répandre pour la soumission de nos péchés. Il recommanda alors aux disciples de renouveler la mémoire de sa passion, en leur disant : *Faites-le en mémoire de moi*; et il institua ce saint sacrement et cet auguste sacrifice.

» Nous savons que les apôtres obéirent à cet ordre. *Saint Paul* insiste sur la pureté et la dévotion des chrétiens qui viennent assister à la messe du Seigneur, et nous voyons dans les Actes des apôtres qu'ils s'en acquittaient avec le plus grand respect et les plus vives actions de grâces. Quel est le chrétien attaché à sa religion, qui ne se remplira pas des sentiments dont il eût été pénétré; s'il eût eu le bonheur de s'asseoir à ce banquet céleste, et de recevoir de la propre main de son Rédempteur son corps divin et son précieux sang? Y en a-t-il beaucoup, disait *saint Jean Chrysostôme* au peuple d'Antioche, qui aient vu de leurs propres yeux le visage et la personne de Jésus-Christ? Eh bien! toutes les fois que nous allons à la messe et que nous participons à la sainte eucharistie, nous le voyons réellement dans le sacrement. Non-seulement il permet à notre foi de jouir de sa présence, mais encore de le toucher et de le recevoir dans notre

sein. Quels sentiments ne doit pas nous inspirer l'idée qu'il est la tout aussi présent qu'il l'était à la dernière cène qu'il fit avec ses disciples !

» La messe est encore la commémoration de sa Passion, dernier effort de son amour pour les hommes. L'Apôtre nous dit : Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne nous juger. Aussi le chrétien qui assiste à la messe doit-il avoir sans cesse sous les yeux le grand spectacle du Calvaire ; il doit voir son Sauveur expirant sur la croix et versant son sang pour nous racheter. La messe renferme les deux principales actions du Fils de Dieu : l'une, l'Eucharistie, en tant qu'il nous donne ce pain céleste qui nourrit nos âmes et les soutient dans la vertu ; l'autre est le sacrifice offert par lui pour effacer tous les péchés que la fragilité nous fait commettre, en nous appliquant les mérites de Jésus-Christ, lorsque nous sommes bien disposés pour les recevoir. C'est pourquoi nous devons y voir le plus auguste, le plus important et le plus utile des actes du christianisme, soit que nous voulions adorer Dieu d'une manière plus parfaite, ou lui demander les grâces nécessaires pour ne pas l'offenser, et obtenir le pardon de nos fautes, soit parce qu'il est en même temps le moyen le plus propre de remercier Dieu de ses bienfaits.

» Pour comprendre tout le fruit qu'on peut retirer de la messe, il suffit d'en examiner le mérite. Elle est le vrai et l'unique sacrifice des chrétiens ; elle est le renouvellement de l'ineffable sacrifice que Jésus-Christ offrit à Dieu, lorsque sur la croix il donna sa vie pour les hommes. Dès l'origine du monde, il y a eu des sacrifices ; dans tous les temps les hommes ont immolé et offert à Dieu des agneaux, des quadrupèdes, des oiseaux. C'était un tribut qu'on rendait, à son pouvoir souverain, de tout ce qui existait ; et ce sacrifice, cette oblation des animaux qu'on faisait à Dieu, était le symbole de la disposition de l'homme à lui tout sacrifier, jusqu'à sa propre vie, pour lui plaire et l'apaiser. Les gentils avaient eux-mêmes leurs sacrifices, et la tradition universelle nous apprend que c'était le seul moyen de se rendre la Divinité propice.

» L'Apôtre, et après lui les saints Pères nous ont dit que ces sacrifices, faits par les fils d'Adam et par les Juifs, n'étaient que le symbole et la figure de ce sacrifice d'amour qui nous était préparé. Il fallait que Jésus-Christ, représenté par l'agneau que les Juifs immolaient et mangeaient dans leur pâque, s'offrit lui-même pour mourir pour nous, pour nous racheter du péché, et nous rétablir dans les droits de la gloire que nous avions perdus. Les prophètes avaient prédit que les sacrifices sanglants seraient abolis et remplacés par un sacrifice plus pur et plus spirituel. David avait annoncé que le Messie serait Pontife suivant l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire suivant l'ordre de ce roi-prêtre qui n'offrait point à Dieu des animaux immolés, mais seulement

du pain et du vin ; et Jésus-Christ se servit du pain et du vin pour la transsubstantiation de l'un et de l'autre en son corps et en son sang. L'animal qu'on offrait à Dieu dans les anciens sacrifices se nommait holocauste, hostie ou victime ; et le Fils de Dieu, qui prit chair et se fit homme, s'offrit à Dieu pour nous sur la croix, comme une victime sans tache. Dès-lors il n'a cessé de l'être, et il le sera tant que le monde existera, et que les prêtres de la nouvelle loi consacreront sous les espèces du pain et du vin.

» Il était d'usage, dans les anciens sacrifices, que celui qui donnait la victime avait le droit d'y participer en en mangeant une portion, comme une marque que c'était son sacrifice, et pour obtenir par lui les grâces qu'il demandait. Dans le nouveau sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ s'offre à son Père éternel pour victime, il a permis à tous les fidèles de pouvoir participer à la victime, et de manger et de boire le corps et le sang qu'il sacrifia sur le Calvaire, et qu'il offre de nouveau pour eux. Elle est la marque que le sacrifice s'offrit pour eux.

» L'exposé de ces vérités doit nous faire reconnaître combien la sainte messe est admirable et divine. Avec quelle dévotion ne doit-on pas la célébrer et l'entendre ! En quelque lieu que soit le saint Sacrement, soit dans le tabernacle, soit sur l'autel, soit qu'on le porte en procession ou comme viatique, nous devons l'envisager comme étant sur son trône de miséricorde, nous devons l'adorer et lui demander ses grâces. Dans toutes ces circonstances, nous pouvons espérer de les obtenir ainsi que son secours puissant pour la règle de notre vie ; mais il n'en est aucune qui nous offre l'avantage que nous présente la messe. Dans toutes ces circonstances, l'action du chrétien qui s'adresse à Jésus-Christ n'a d'autre mérite que celui de la ferveur et de la dévotion de celui qui l'implore, c'est ce que les théologiens désignent par *ex opere operantis* ; tandis que la messe a en elle-même un mérite intrinsèque qui s'applique au chrétien qui l'entend dans de bonnes dispositions, et au ministre qui la célèbre : *ex opere operato*.

» La bonne disposition de l'un et de l'autre est sans doute nécessaire pour en recueillir le fruit, et rendre grâce à Dieu des bienfaits reçus et en obtenir de nouveaux ; mais l'obtention de ces grâces est due à la vertu et à la force, ou à l'efficacité du sacrifice non sanglant par lui-même, puisque le Fils de Dieu l'a destiné spécialement pour appliquer ses mérites infinis à ceux qui le célèbrent dignement. Si les sacrifices de la loi ancienne, qui n'étaient que la figure de la nouvelle, étaient une source inépuisable de grâces, que ne doivent pas espérer les chrétiens, qui offrent à Dieu, Créateur de la nature, non des victimes d'animaux égorgés, mais son Fils unique et chéri, l'Agneau sans tache, par qui toutes les grâces s'obtiennent, et dont le sang est si précieux que sa plus petite portion suffit pour effacer les péchés d'un million de coupables ?

» Quoiqu'on ne puisse offrir à Dieu d'hostie plus sainte et plus agréable, et qu'elle soit en elle-même d'un prix infini, son prix, en tant qu'il s'applique au chrétien, est plus ou moins étendu, selon sa disposition particulière et l'acceptation que Dieu daigne en faire. D'abord l'Eglise y participe, c'est-à-dire, l'universalité des fidèles pour lesquels on l'offre à Dieu, et il en est de même des morts qui sont soulagés par les prières des vivants. L'Eglise le croit ainsi; elle se fonde en cela sur la tradition de tous les siècles et sur le livre des Machabées. Il est également certain que ceux que le prêtre nomme ou à qui il a l'intention de l'appliquer, y participent, lors même qu'ils ne seraient pas présents, si d'ailleurs ils se trouvent dans les dispositions convenables. Le degré des grâces que chacun en reçoit, quel qu'il puisse être, est un secret que Dieu s'est réservé. Le trésor est infini, mais sa répartition dépend de son acceptation et de sa volonté. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est qu'il n'est aucune prière qu'il reçoive plus favorablement que le saint sacrifice de l'autel.

» Les justes ne sont pas les seuls obligés d'assister à la messe les jours de fête; cette obligation regarde tous les fidèles, ceux mêmes qui se reconnaissent coupables de péchés graves. Car quoiqu'il soit vrai que la messe ne donne pas la grâce sanctifiante à celui qui l'a perdue, et que cet effet, suivant le concile de Trente, n'appartienne qu'au sacrement de la pénitence, cependant le pécheur qui y assiste avec respect et componction, tout indigne qu'il est d'offrir une victime si sainte, peut demander et espérer les grâces qui l'excitent au repentir et le conduisent au saint tribunal. Cette prière faite avec sincérité est ordinairement écoutée, et une fois que les chaînes du péché sont rompues, les grâces viennent en plus grande abondance.

» La messe étant un sacrifice de propitiation, quoiqu'elle n'efface pas les péchés mortels, nous mérite le pardon des véniels, lorsque nous les détestons sincèrement. Elle attire sur nous les grâces spirituelles et temporelles dont nous pouvons avoir besoin dans nos nécessités ou nos disgrâces; cet ineffable sacrifice nous les obtient, pourvu que notre prière, dégagée de tout amour-propre, n'ait pour but que le désir de nous sanctifier et de servir Dieu avec toute l'ardeur dont nous sommes capables. Toutes ces vérités sont indiquées dans les prières mêmes de la messe.

» Mais il y a une grande différence entre ceux qui assistent seulement à la messe, et ceux qui participent à la sainte messe. Les premiers, lorsqu'ils sont exempts de péchés mortels et repentants de leurs péchés véniels, en s'unissant au prêtre en esprit et avec dévotion, reçoivent de grands biens, et peuvent par un acte particulier demander à Dieu de leur appliquer les mérites du corps et du sang de Jésus-Christ, qu'ils n'ont pas le bonheur de recevoir; c'est ce qu'on appelle communion spirituelle. Cet acte fait avec recueillement, avec désir et dévotion, est influent salutaire.

» Mais la communion sacramentelle est le premier trésor des grâces, puisque par elle le chrétien reçoit le corps et le sang de son Sauveur. Cette communion, indispensable dans le célébrant pour consommer le sacrifice, est le canal par lequel ses fruits se communiquent aux fidèles. Ils n'ont pas d'aliment plus solide et plus propre à les soutenir dans la voie dangereuse du monde. Si les saints, si les hommes religieux peuvent se préserver du péché, s'ils résistent aux tentations, si leurs actions sont agréables à Dieu, ils le doivent entièrement à ce pain de vie qui soutient la faiblesse de leur nature, et ils peuvent espérer qu'il la fortifiera jusqu'à la fin, puisque le Seigneur lui-même leur a dit : Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

» Nous avons assez parlé pour le moment de ce qui concerne la pénitence, la messe et la communion. Lorsque le moment sera venu de consommer ces actes, les plus sublimes du christianisme, nous pourrions nous en entretenir plus particulièrement. Je crois vous avoir donné une idée générale de la religion, sans avoir dit néanmoins tout ce que j'aurais pu dire. Le temps et les circonstances me procureront l'occasion de vous développer successivement ce qu'il est nécessaire de connaître, et j'espère que la grâce du Seigneur et la lecture des bons livres achèveront de vous instruire.

» Mais puisque vous avez retenu les prières importantes que je vous avais recommandées, je vous prie de les répéter avec moi... » Hélas ! mon cher Théodore, te dirai-je que cette demande inattendue me troubla ? Je rentrai en moi-même, et cherchai à me recueillir. Après un moment de réflexion, je les répétai de suite et sans m'arrêter. « Vous les savez bien, me dit le Père, et nous pouvons commencer nos exercices. Nous dîmes l'autre jour que notre premier acte devait être de renouveler les vœux du baptême, pour rentrer dans le sein de l'Église notre mère ; qu'à cet effet il était nécessaire de réciter avec foi et dévotion le *Credo*, qui est le Symbole des apôtres et la profession de foi du chrétien.

» Cet acte, monsieur, est d'une grande importance, et demande de notre part beaucoup de solennité, puisque, d'un côté, nous demandons pardon à Dieu d'avoir abandonné son Église, après la grâce ineffable de nous avoir fait naître dans son sein et de nous avoir lavés dans l'eau sacrée de la régénération ; et que, de l'autre, détestant notre apostasie, nous devons renouveler à Dieu les serments que nous lui avons faits, et lui jurer de nouveau fidélité, dans la ferme intention de remplir mieux notre nouvel engagement.

» Vous voyez combien cet acte est grand ; il renferme les nouvelles obligations que nous allons contracter avec Dieu ; nous allons lui demander d'exaucer nos vœux, de nous recevoir dans son sein, et de nous traiter avec miséricorde. Quoique Dieu par son immensité soit partout, et que partout il puisse nous entendre, l'Église demande que, lorsqu'on le peut, on remplisse

les actes de religion dans les lieux consacrés par elle à l'exercice de son culte. C'est la maison de la prière, le sanctuaire où Dieu reçoit nos demandes, et où il écoute plus favorablement les soupirs d'un cœur plein de repentir.

• On a consacré dans ce monastère un endroit destiné à y ensevelir les morts de la maison, et où leurs corps attendent le moment de la résurrection générale; on y a pratiqué une chapelle où nous leur rendons les derniers devoirs. Nous y avons une image digne de vénération, celle de Jésus-Christ crucifié à qui nous adressons les prières que nous faisons pour eux. Les vivants s'y rendent, lorsque parmi ces tombeaux ils veulent se pénétrer de la pensée de la mort, ou lorsqu'après les prières d'usage, ils veulent chercher quelques consolations particulières auprès de Dieu. Le lieu est solitaire et retiré; et demain, si vous le permettez, je vous y conduirai au moment où il n'y aura personne, et nous pourrons exécuter ce que nous désirons.

» Mon but est de vous recevoir au nom de l'Eglise, et de vous admettre dans son sein, parce qu'à présent vous en êtes encore éloigné. Vous vous en êtes exclu vous-même, et vous ne jouissez plus des dons que le Ciel distribue par elle. Vous ne participez point au fruit des prières qu'elle fait pour les fidèles, puisque vous êtes un membre mort; mais dès l'instant que votre repentir et vos prières vous auront rappelé dans son sein, vous aurez part à ses sacrifices et à ses bonnes œuvres; tel est l'avantage des chrétiens, ils participent tous aux prières de chacun d'eux; et combien ne sont pas puissantes auprès de Dieu les prières et les supplications d'une épouse pure et chérie, qui renferme dans son sein tous les élus qui aiment pour l'éternité! »

Je répondis au Père que je serais docile à tout ce qu'il me prescrirait, toujours prêt à le suivre et à faire tout ce qu'il m'ordonnerait. « Hé bien! me dit le Père en se levant, recommandez-vous cette nuit à Dieu, invoquez *Marie* sa mère, saint *Joseph* et votre ange gardien; priez-les de vous assister dans cet acte solennel, par lequel vous allez vous consacrer de nouveau à Dieu; demandez-leur d'être garants de vos promesses. Songez que ce jour est le plus important de votre vie; vous allez faire le premier pas dans la voie qui conduit au bonheur éternel. »

Il se retira, et me laissa dans l'attente du lendemain, demandant à Dieu d'achever l'ouvrage que sa miséricorde avait daigné commencer. Adieu, mon cher Théodore.

LETTRE VINGTIÈME.

Le philosophe à Théodore.

J'ATTENDAIS le Père, mon cher Théodore, avec un trouble inexprimable. Mon cœur était agité comme au moment de faire une action grande et extraordinaire ; mon inquiétude ne me laissait point de tranquillité, et je me promenais à grands pas dans ma chambre. Tantôt je croyais n'être pas suffisamment préparé pour une entreprise si difficile ; tantôt je me persuadais que je ne pourrais la soutenir ; j'étais en proie à la plus cruelle incertitude et à l'anxiété la plus vive. Le Père parut, et la présence de cet homme angélique m'eut bientôt tranquillisé. Son air religieux et ce caractère de sainteté qui était répandu sur sa physionomie, réveilla vivement en moi le souvenir de tout ce qu'il m'avait dit : il n'en fallut pas davantage pour bannir mes irresolutions ; je me sentis bientôt un courage tout nouveau, et je me disposai à le suivre.

Il me conduisit par différents corridors jusqu'à un long escalier, par lequel nous descendîmes ; au bas, je me trouvai dans une vaste salle qu'entouraient un grand nombre de tombeaux où reposaient les Pères du monastère. Ce lieu n'était éclairé que par une petite lampe, dont la clarté se portait principalement sur un grand crucifix placé sur l'autel qui s'élevait au centre de l'édifice. L'aspect inattendu d'un tableau qui par sa nature inspirait une terreur religieuse, m'émut à tel point que j'en frissonnai. Je ne sais si le Père s'en aperçut ; il me dit : « C'est notre Dieu ; mais c'est un Dieu d'amour et de miséricorde. »

Il se mit à genoux, j'en fis autant ; et, tandis qu'il faisait sa prière, mille pensées rapides et confuses occupèrent mon esprit. J'éprouvais un sentiment successif de terreur, d'étonnement, de religion et d'horreur ; je voulais m'entretenir avec Dieu et me livrer à des actes de religion ; mais, malgré mon désir et mes efforts, je sentais combien ils m'étaient encore étrangers ; mon âme n'en ayant point contracté l'habitude, ils ne pouvaient pas encore m'être familiers.

Mais me rappelant que je savais bien et que j'étais convaincu que Jésus-Christ était mon Dieu et qu'il était mort par amour pour moi, cette idée m'inspira une profonde horreur de moi-même. Ma perversité me paraissait indigne de pardon ; et

m'adressant directement à lui, je m'écriai du fond de mon cœur : *Secours ! compassion ! ô mon Dieu !* Je répandis en même temps un torrent de larmes ; et , comme si j'eusse été accablé de cet effort , je me sentis défaillir ; je retombai dans un morne silence et dans l'anéantissement total de mes facultés. J'ignore si je restai longtemps dans cet état ; mais le Père s'étant relevé , il me fit asseoir sur un banc , qui était à notre portée , et me parla ainsi :

« Nous sommes , monsieur , dans l'Eglise et en présence de notre Dieu. Il nous entend , et tout le Ciel est peut-être attentif à ce que nous allons faire. Sa miséricorde vous a conduit ici , elle vous a inspiré le désir de rentrer dans le sein de la religion. Fille de Dieu , épouse de Jésus-Christ , l'Eglise sans cesse pénétrée de son esprit ne désire , à l'exemple de son celeste Epoux , rien avec plus d'ardeur que de ramener au bercail la brebis égarée. Mais , comme son ministre , je dois vous expliquer auparavant ce qu'est l'Eglise et quels sont les devoirs indispensables des fideles à son égard.

» L'Eglise est un corps mystique. Tous les fidèles sont ses membres ; et Jésus-Christ , qui la fonda par son sang divin , en est la tête. Quand il monta au Ciel , il lui remit tout son pouvoir , en l'assurant que tout ce qu'elle délierait sur la terre serait délié dans le Ciel. Il lui promit une protection qui ne doit cesser jamais , en lui disant qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles ; il lui délégua toute son autorité , et déclara que celui qui ne voudrait pas écouter l'Eglise , refuserait de l'écouter lui-même ; il la choisit pour son Epouse chérie , puisqu'elle porte en son sein les élus qu'il aime dès l'éternité ; il lui envoya son Esprit divin , pour qu'elle fût l'oracle et l'interprète de toute vérité. D'après ces titres , vous pouvez juger des droits qu'elle a sur les fils qu'elle adopte , et les obligations qui nous sont imposées comme chrétiens.

» Lors donc que , par le baptême , nous entrons dans son sein , nous nous déclarons ses vassaux , et nous devons lui obéir comme à notre souveraine. Nous sommes ses enfants , et nous devons l'aimer comme notre mère. Nous sommes ses membres , et nous devons soutenir le corps mystique de Jésus-Christ dont nous faisons partie. Elle est notre souveraine , puisque Jésus-Christ la laissa après lui investie de tout son pouvoir ; elle est notre mère , puisque , selon saint *Augustin* , elle nous a réengendrés en Jésus-Christ ; elle nous a donné une éducation chrétienne ; elle nous a instruits et élevés dans la foi ; elle est le corps mystique de Jésus-Christ , puisqu'il l'a fondée et s'en est constitué le chef.

» Comme souveraine , elle nous impose des lois , elle rend des décrets et des sentences , et nous gouverne d'après l'Esprit divin , en se conformant aux maximes de l'Evangile. Comme mère , elle nous porte dans son sein , elle nous prodigue les secours spirituels , nous aide dans nos besoins , et veille sur nous avec l'at-

tention la plus affectueuse et la plus constante. Comme corps mystique de Jésus - Christ , elle nous unit à ce chef adorable à qui elle sert de canal pour les torrents de grâces qu'il répand sur nous ; elle nous communique tous les mérites de son sang , et nous conduit enfin à la gloire. Quelles raisons , quels motifs pour nous la faire aimer et chérir !

» On ne peut douter que Jésus-Christ donna à l'Eglise ce souverain pouvoir , lorsqu'il dit aux apôtres qui la représentaient : *Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre , sera lié ou délié dans le Ciel*¹. C'est-à-dire tout ce que vous jugerez , tout ce que vous déterminerez , tout ce que vous ordonnerez en matière de doctrine et de discipline , sera confirmé et ratifié dans le Ciel , de telle manière qu'on doit considérer tout jugement prononcé ou tout ordre donné par l'Eglise , comme s'ils étaient émanés de Dieu lui-même.

» Cette autorité a une telle extension qu'il n'y a aucun pouvoir humain qui ne lui soit subordonné. Ce n'est pas que l'Eglise prétende franchir les bornes que son Eponx lui a assignées , ni excéder les droits qu'il lui a conférés. Le divin Sauveur a déclaré positivement que son royaume n'est pas de ce monde , voulant dire par là qu'il n'était pas temporel ; et c'est en conséquence que , sans s'élever au-dessus de l'autorité des hommes , sans vouloir l'affaiblir , elle s'est toujours montrée jalouse de maintenir ses droits et l'obéissance qu'on lui doit. Tel est le sentiment des deux plus grands oracles de l'Eglise. Que tous , dit saint *Paul* , se soumettent à la puissance supérieure , parce qu'elle est établie par Dieu , et que celui qui lui résiste , résiste à Dieu lui-même et s'attire une condamnation méritée. Saint *Pierre* nous enseigne que nous devons obéir à nos supérieurs , soit au souverain , qui est le chef de tous , soit aux commandants et autres délégués qui sont investis de son pouvoir.

» Mais lorsqu'il s'agit du pouvoir spirituel , tous doivent alors céder et s'humilier , depuis le monarque placé sur son trône , jusqu'à celui qui se traîne dans la poussière ; l'homme fort et l'homme faible , le savant et l'ignorant , tous doivent reconnaître la souveraineté de l'Eglise , et avoir pour elle la soumission respectueuse qui lui est due , sans acception de lieux , de rang ou de circonstances.

» Ce pouvoir est tellement au-dessus de tous les autres , que les hommes n'en connaissent aucun qui puisse l'égaliser. Aucun souverain , aucun potentat n'exerce sur les âmes un droit aussi étendu ; aucun ne peut m'obliger à croire tout ce qu'il croit , à penser tout ce qu'il pense , à condamner intérieurement tout ce qu'il condamne ou à approuver tout ce qu'il approuve. Je dois , à la vérité , par esprit d'obéissance , me conformer de cœur , autant qu'il est en mon pouvoir , à tout ce qu'ils jugent ou ordonnent ; mais , comme je sais qu'ils sont hommes et capables d'erreurs ,

¹ Matth. xviii. 18.

s'ils se trompent en effet, il m'est impossible de penser comme ils pensent.

» L'Eglise, comme étant infallible, est la seule puissance qui puisse dire : Croyez telle chose, et nous obliger à la croire intimement et du fond de notre cœur, à tel point que nous ne puissions ni former de doute, ni discuter ou élever des objections contre ce qu'elle a jugé ou décidé. Lorsqu'elle a parlé, l'esprit le plus élevé et le plus borné doivent également se rendre, et ni l'un ni l'autre n'ont le droit d'examiner ce qu'elle a décidé. Si quelqu'un refusait à l'Eglise cette soumission, elle est en droit de le traiter comme rebelle et de le separer de sa communion; elle en agit ainsi à l'égard des hérétiques indociles, des brebis égarées ou perdues, lorsque la miséricorde du Seigneur ne les ramène pas au bercail. Demandons-lui donc cette grâce, et surtout demandons-lui pour nous la simplicité de la foi et la docilité d'esprit qui nous préserve d'un pareil égarement.

» Nous devons encore aimer l'Eglise notre mère, comme étant ses enfants. Un prophète disait : Une mère peut-elle oublier le fils qu'elle a enfanté? Retournant le sens de la proposition, sans la contredire, je vous dirai : Un enfant peut-il oublier la mère qui le porta dans son sein, et à laquelle il doit la vie et l'existence? La mère qui abandonnerait son enfant et ne le traiterait pas avec bonté, serait indigne d'un nom si doux; mais l'enfant qui renie sa mère ou qui la traite avec indifférence, agit directement contre les lois de la nature et contre celles de la raison. Si nous considérons la conduite de l'Eglise envers tous les fidèles, qui peut douter qu'elle ne nous prodigue les attentions et les soins d'une mère?

» Dès notre naissance elle nous a réengendrés avec Jésus-Christ par le baptême; elle nous marque du sceau de Dieu, qui est le caractère de la foi; elle nous reçoit dans ses bras, et se charge de nous donner le lait spirituel. Dans le cours de notre vie, elle emploie tous ses moyens pour nous instruire, nous enseigner, nous diriger dans la voie du Seigneur, et nous y faire rentrer, si par malheur nous nous en sommes écartés. Que de moyens ne nous présente-t-elle pas! que de prières n'adresse-t-elle pas à Dieu! combien ne multiplie-t-elle pas ses sacrifices et ses offrandes! Elle ne s'occupe que de nous secourir dans nos besoins, elle ne pense qu'à nous persuader de veiller avec soin sur nos intérêts éternels, les seuls véritables. C'est ainsi que, veillant et travaillant sans cesse pour nous, elle nous conduit dans tous les différents états de la vie.

» A la mort, sa vigilance redouble; c'est alors, c'est dans ce passage dangereux qu'elle déploie toute l'étendue de son amour maternel. Elle ouvre tous ses trésors; elle se dépoille de tous ses pouvoirs, en faveur des ministres qui nous assistent; elle leur confie tous ses droits pour pardonner et absoudre. Ecoutons son tendre et touchant langage; avec quelle sollicitude, avec quel attachement ne s'exprime-t-elle pas dans la recommandation

qu'elle fait à Dieu de l'âme du moribond ! Il n'existe rien d'aussi touchant et d'aussi expressif. Son amour pour ses enfants ne se borne pas à les suivre aux portes du tombeau ; elle les chérit encore après leur mort. Ils fuient, ils ont disparu ; mais elle ne les oublie pas. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, que les restes de leur humanité soient conservés avec décence, et elle s'intéresse bien plus encore à leurs âmes. Elle craint que, quoique fidèles, ils puissent être encore redevables envers Dieu, et avoir à souffrir un feu qui les purifie jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à la justice du Seigneur ; elle les aide par ses prières et ses sacrifices, et ne cesse point de prier et de solliciter pour eux avec une tendre inquiétude.

» Quel amour de notre part pourrait répondre à un si grand amour ! Supposons un enfant bien élevé, pénétré de tendresse et de reconnaissance pour les soins infinis d'une mère à qui il doit tout. Quel amour, quelle tendresse son cœur ne ressentira-t-il pas pour elle ! Peut-il y avoir des marques d'attachement et de respect qu'il ne s'empresse à lui donner ? Si nous aimons l'Église, nous devons prendre pour modèle cet enfant, et reconnaître tous les bienfaits dont elle nous a comblés et nous comble encore tous les jours. Nous devons nous unir indissolublement avec elle, comme *David* était uni avec *Jerusalem* qui n'en était que l'emblème, et nous lui dirons avec plus de raison : « Avant de t'oublier, que j'oublie ma main droite ; avant que je perde un souvenir aussi doux et la joie de mon cœur, que ma langue se dessèche et demeure attachée à mon palais ¹. » Aucun respect, aucune considération humaine ne peut affaiblir ce sentiment, puisque rien, à notre avis, ne peut être comparé à l'Église, à laquelle nous sommes intimement unis, et dont les intérêts doivent être les nôtres.

» Notre première obligation est donc de la soutenir et de l'aider. Nous avons dit que l'Église est un corps mystique et moral, dont Jésus-Christ est la tête et dont nous sommes les membres. *Saint Paul* nous le répète souvent et particulièrement dans son Épître aux Ephésiens ; il leur dit, en parlant de Jésus-Christ : « Dieu a tout mis aux pieds du Rédempteur ; il l'a établi le chef de son Église ; il est son corps ; il le représente entièrement, et a en tout sa perfection ². » C'est comme si le grand Apôtre disait : Frères, étant tous unis, nous ne formons qu'un corps avec Jésus-Christ. La congrégation des fidèles unis à Jésus-Christ par la foi est le corps de l'Église ; et ces mêmes fidèles, considérés séparément et chacun en particulier, sont ses membres. Lorsque les membres croissent et se fortifient, le corps croit et se fortifie aussi ; et c'est pour cela que Jésus-Christ, comme notre chef, reçoit plus de perfection, à proportion que le corps se fortifie et se perfectionne par l'union de ses membres.

» Ce titre honorable de membre de l'Église est le plus glorieux

¹ Ps. CXXXVI. 5.

² Ephés. 1. 22, 23.

que nous puissions offrir à Dieu, puisqu'à ce titre nous sommes aussi membres de Jésus-Christ. Lorsque, par le baptême, l'Église nous reçut dans son sein, elle nous fit contracter avec son chef une alliance aussi intime qu'immédiate. Des que nous sommes membres de l'Église, nous ne sommes plus étrangers, nous sommes serviteurs de la foi. Nous sommes partie du peuple choisi, nous appartenons à la cité des saints, nous sommes les pierres vives du nouvel édifice établi sur le fondement de la prédication des apôtres, des prophètes, et dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. Nous participons à toutes les grâces que son divin chef lui prodigue, puisqu'elle est depositaire des sources sacrées d'où le Sauveur répand les eaux de la vie. C'est elle qui distribue le prix infini de son précieux sang, et qui le dispense sans cesse et avec profusion sur ses membres. En voilà assez pour montrer l'intérêt pressant que nous devons prendre à son existence, et pour prouver combien il nous importe de travailler à l'étendre et à la conserver.

» Je sais que l'Église subsisterait sans nous jusqu'à la fin des siècles; je sais que, suivant la promesse de Jésus-Christ, l'enfer ne pourra jamais prevaloir contre elle. Mais ce corps, que les hommes ne sauraient détruire, peut essayer des pertes et éprouver quelque altération par la mauvaise disposition des membres qui le composent, par la désertion de quelques-uns de ses enfants, par le relâchement de l'amour dans un grand nombre; et cette considération doit réchauffer notre zèle.

» Ce fut ainsi qu'en agirent les apôtres lorsqu'au péril de leur vie, et au prix de leur sang, ils commencèrent à fonder l'Église et à l'étendre dans l'univers; c'est encore aujourd'hui la conduite de tant d'hommes vénérables, qui consacrent leurs veilles et leurs travaux à la défendre; de tant de dignes ministres, qui, aux autels, dans le confessionnal, dans les conférences publiques et particulières, consacrent leurs soins et leurs talents à l'édification de l'Église; de tant d'hommes apostoliques, qui franchissent les mers pour prêcher l'Évangile aux idolâtres et aux barbares. Tout chrétien doit avoir proportionnellement le même zèle; car, ainsi que le dit très-bien *Tertullien*, tout chrétien est un soldat qui doit, quand il le faut, ne pas hésiter à combattre pour elle.

» Comme, dans le corps humain, disait saint *Paul*, chaque membre contribue à sa parfaite constitution¹, ainsi dans le corps de l'Église, nous devons tous nous unir tellement par une sainte unanimité, que nous ne souffrions pas qu'on lui fasse aucune insulte, et que nous formions comme un mur impénétrable aux attaques de l'erreur et de l'incrédulité. Ce devoir est général; il embrasse tous les individus, chacun d'après ses moyens personnels.

» Si nous ne soutenons pas l'Église par le ministère de la parole, parce que le don et la vocation pour cet exercice difficile nous sont étrangers, nous devons la soutenir par la pureté de nos

¹ Rom., XII. 4, 5.

mœurs, et prouver la vérité de la foi par la sainteté de nos œuvres. Si nos lumières ne sont pas éclatantes, si nos connaissances sont peu étendues, nous la soutiendrons par une soumission docile et par notre fermeté inaltérable à ne nous écarter jamais de ses décisions ni de ses préceptes. Si nous ne pouvons la défendre contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes de la licence, contre les attaques de l'incrédulité, et ne souffrons pas que personne, de quelque manière que ce soit, l'attaque en notre présence, sans manifester notre désapprobation. C'est la moindre obligation que nous ayons contractée; c'est l'engagement que nous avons pris en recevant le baptême; et c'est ce que vous devez, dans ce moment, lui promettre de nouveau.

» A présent, monsieur, vous savez ce qui constitue l'Eglise et ce qu'elle exige de vous. Consultez donc votre cœur, voyez avec soin si vous persistez dans les mêmes dispositions, et dites-moi si vous ratifiez les promesses que vous m'avez faites il y a peu de jours. Dites-moi si vous renouvelez de cœur les engagements contractés par votre baptême; si vous renoncez de nouveau au démon, à la chair et aux pompes du monde; si vous demandez à l'Eglise de vous admettre dans sa sainte société, sous l'engagement de vivre et de mourir dans sa communion, en croyant tout ce qu'elle enseigne, en obéissant à tout ce qu'elle ordonne et en la suppliant de vous recevoir comme son sujet, son fils, et comme membre de son corps mystique.

» — Oui, mon Père, lui répondis-je, les yeux baignés de larmes.

» — Votre voix est montée jusqu'au Ciel, me dit-il d'un ton plein de feu, les anges s'en réjouissent, et Dieu l'a reçue dans son sein. Prosternons-nous donc en sa présence, et faites votre profession de foi. »

Le cœur attendri et d'une voix éteinte, je récitai le *Credo*, le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, et lorsque j'eus achevé mes prières, le Père, comme s'il eût été rempli d'un esprit divin, me bénit d'une voix sonore et d'un ton qu'animaient toute la foi et tout le zèle de son cœur. Il me dit ensuite :

« Ministre indigne de l'Eglise, mais légitimement autorisé, et la représentant en ce moment, suivant l'esprit de son divin Epoux, Dieu de miséricorde, toujours prêt à recevoir le pécheur repentant qui se jette dans son sein, je reçois en son nom vos promesses; je vous admetts en sa sainte société; je vous proclame de sa communion; je vous ouvre les portes de sa miséricorde. Dès cet instant, vous participez à ses prières et à tous les fruits spirituels de ses sacrifices et de ses bonnes œuvres. Elle vous admettra à tous ses sacrements; elle vous recevra à pénitence, lorsque vous viendrez lui confesser vos péchés; lorsque vous vous en serez rendu digne, elle vous admettra à la table du Seigneur; et en ce moment je le prie avec elle de nourrir dans votre cœur les saintes dispositions qu'il vous a inspirées, et de vous faire la grâce de vivre et de mourir dans son sein. »

Il prononça ces paroles avec une telle onction qu'elles me remplirent d'une terreur religieuse ; et , se tournant vers moi avec une expression douce et majestueuse : « Vous êtes , monsieur , ajouta-t-il , dans la société des chrétiens ; vous faites partie de la nation sainte , et j'espère , du nombre des élus. Vous êtes devenu mon frère en Jésus-Christ , et nous sommes enfants du même Père ; je le bénis pour tant de miséricorde. Pour sceller cette céleste union , permettez-moi de vous donner le baiser fraternel de la charité chrétienne. » Et ce vénérable Pasteur , se jetant dans mes bras , imprima ses lèvres pures et innocentes sur mes joues arrosées de mes larmes. Comment pourrais-je te décrire , mon cher Théodore , l'impression que produisit sur moi cette action inattendue ? mon cœur en palpait , ses battements redoublaient , et tout mon sang s'enflamma d'un feu divin qui bientôt circula dans mes veines.

O mon ami , quelle différence entre le saint baiser de la vertu et les baisers profanes du vice , les seuls que je connus ! combien ils me semblèrent alors vils et méprisables ! Jamais je n'avais éprouvé une sensation aussi douce et une ivresse si délicieuse. Pour la première fois , j'entrevis qu'il y avait de chastes jouissances , bien supérieures à toutes celles dont j'avais rempli ma vie. Lorsque je songeai qu'un saint homme , chéri de Dieu et agréable à ses yeux , avait touché mon corps impur avec des lèvres uniquement consacrées aux louanges du Ciel et aux exercices de la vertu ; quand je considérais qu'un homme pur , le temple vivant de Dieu , dont la bouche n'avait peut-être jamais été souillée , mu par la charité , daignait embrasser un monstre d'abomination , je me trouvai humilié , mais heureux , et je ressentais dans mon âme un rayon de cette douceur céleste qui se répand dans un cœur pénitent , au moment où il commence à se dégager des inquiétudes pénibles de l'agitation et des angoisses du remords. « Serait-il possible , lui dis-je , en imprimant mes lèvres sur sa main respectable , que le Dieu de bonté ait compassion de moi , et veuille m'admettre au nombre de ceux qui le cherchent et qui jouiront de lui éternellement ?

» — N'en doutez pas , monsieur , notre premier devoir doit être de lui rendre grâces pour un si grand bienfait. Songez que c'est le jour le plus essentiel de votre vie : c'est le premier pas que vous faites dans la voie du Ciel ; tirant alors de son sein un papier qu'il me donna : Voici , me dit-il , une prière que je vous invite de réciter tous les matins , pendant l'espace de huit jours , et que nous allons dire ensemble pour la première fois. » Nous nous mîmes à genoux ; le Père la récita , et je m'unis à lui. En voici le contenu :

« Dieu tout-puissant et éternel ! Dieu seul en trois personnes ! Dieu miséricordieux ! la plus indigne de vos créatures vous offre du fond de son cœur d'humbles actions de grâces pour les nombreux bienfaits dont vous l'avez comblée , et spécialement pour la

grâce que vous lui accordez en ce jour. Vous me fîtes naître dans le sein de votre Eglise ; mes nombreuses prévarications m'ont séparé de cette sainte Mère qui seule vous adore comme vous voulez être adoré. Par une bonté rare et non méritée, vous m'avez appelé de nouveau et vous me permettez de rentrer dans votre saint berceau.

» Vous daignez m'admettre au nombre de vos enfants et me fortifier par la doctrine de votre Eglise ; de cette Eglise que Jésus-Christ votre Fils unique et son Chef invisible cimenté par son sang ; de cette Eglise qu'il confia à saint *Pierre* et à ses successeurs, pour qu'ils remplissent sa place ; de cette Eglise catholique, apostolique et romaine, la seule véritable, la colonne inexpugnable de la vérité, et que soutient votre main protectrice.

» Dieu de miséricorde ! daignez m'inspirer une vénération tendre et respectueuse envers cette Mère sainte, un intérêt vif et sincère pour tout ce qui lui appartient, et un zèle ardent pour son honneur, son extension et sa pureté. Faites, par votre bonté, que je me glorifie toujours d'être compté au nombre de ses enfants, quoique le plus indigne de tous ; faites que tout ce qu'elle nous commande soit toujours pour moi sacré, vénérable et précieux.

» Faites, par votre grâce, ô mon Dieu, que sans rien perdre du mépris que je dois concevoir de moi-même, et sans cesser d'être humble, tout ce qui l'offense, afflige aussi mon cœur ; que, dans toutes ses afflictions et ses douleurs, je puisse partager ses souffrances, et que la confession que je fais en votre divine présence efface tout ce que mon infidélité a de criminel. Je voudrais la faire en face de l'univers, pour réparer par la publicité de mon repentir, le scandale de mon apostasie. Je vous promets de ne dérober à aucun de ceux qui peuvent m'observer, cet heureux changement de mon cœur. Puissent-ils voir dans mes humiliations l'amertume de ma douleur et l'immensité de vos miséricordes !

» Donnez-moi, grand Dieu, cet esprit de docilité qui nous porte à croire et à nous soumettre à toutes les décisions de votre Eglise. Vous nous avez dit que dans tous les temps elle aura ses ennemis et ses persécuteurs ; qu'il y aura toujours des incrédules ; pour mon malheur, je suis une preuve bien palpable de cette vérité.

» Mais, mon Dieu ! faites qu'à l'avenir mon cœur soit uni à votre Eglise dans tous ses périls ; que, dans toutes mes incertitudes, elle soit mon unique oracle ; qu'une soumission entière fasse cesser les inquiétudes naturelles de mon orgueil ; que ma foi s'accroisse et s'affermisse chaque jour ; qu'au milieu des tempêtes que peut exciter dans moi mon amour-propre ou l'iniquité de mon cœur, je me jette dans la barque de saint *Pierre*, qui peut vaciller, mais qui ne peut jamais périr.

» Je sais que la docilité et la soumission sont le premier

caractère de vos élus ; caractère sans lequel aucun d'eux ne peut avoir des espérances fondées.

» O mon Dieu ! quelque indigne que je sois , daignez m'accorder ce don divin , et ne pas permettre que je le perde jamais. Je mettrai tout mon courage à commencer à vous servir , à me soumettre à vos lois , à racheter mes iniquités , et ma confiance sera le fruit de votre miséri orde. Vous me recevez de nouveau dans votre Eglise ; je sais que , hors de son sein , il n'y a point de salut ; vous nous l'avez dit vous-même dans votre Evangile ; vous nous ordonnez de regarder comme gentil celui qui ne l'écoute pas avec l'attachement d'un enfant respectueux ; vous ne le reconnaissez point pour votre brebis ; et vous n'êtes le pasteur que de celles qui sont dans votre bercail , qui est votre Eglise.

» Oui , Seigneur , à l'exemple du Prophète , je confesse votre saint nom ; mais je veux le confesser dans votre Eglise. Je veux publier vos grandeurs , et célébrer vos louanges ; mais je les célébrerai dans votre Eglise. Je veux annoncer votre parole et ses divines vérités ; mais je les annoncerai dans votre Eglise. Votre Eglise est la montagne sainte d'où la loi doit émaner ; le temple anguste ou doivent se réunir tous les peuples de la terre pour vous offrir leur encens et vous adresser leurs vœux ; le sanctuaire où vous désirez recevoir le culte qui vous plaît , celui qui vous est présenté par Jésus-Christ , notre Pontife suprême , et dans lequel enfin vous nous enseignez vos voies par l'organe des ministres de votre Evangile.

» Je le répète avec un de vos apôtres ; tout autre culte est la synagogue du démon ; tout autre temple est celui de l'erreur. Heureux si par une vie conforme aux saints documents de cette Eglise , où vous daignez m'admettre de nouveau , j'obtiens par votre miséricorde le titre précieux de votre enfant et la gloire de vos élus ! Ainsi soit-il. »

Lorsque nous eûmes achevé cette prière , il me fit asseoir de nouveau. « Maintenant , me dit-il , je dois rendre grâces à Dieu de tant de bienfaits ; maintenant je dois adorer et chanter ses miséricordes ; je vois que ce Père de bonté vous les prodigue à pleines mains. Qui ne découvrirait ce secret de sa prédestination ? Il est palpable qu'il vous a conduit ici , parce qu'il vous aime et qu'il veut vous adopter. » Il continua à me dire , à ce sujet , des choses si touchantes et si propres à m'inspirer de la confiance , qu'il s'empara de mon cœur , et que je ne pus résister à la cordialité de ses sentiments affectueux.

Plein de discrétion et de réserve , ce digne prêtre ne m'avait jamais montré la moindre curiosité ni le plus léger désir de connaître mon nom , mon état et les autres circonstances de ma vie , et moi-même j'avais mis une espèce d'obstination à ne lui rien apprendre à cet égard. Vaincu dans cet instant par la douceur de ses paroles , je ne pus me défendre de lui donner toute ma confiance ; je me jetai à ses pieds , et , arrosant de mes larmes ses

mais que je serrais dans les miennes : « Ange de Dieu , lui dis-je , je suis un monstre , et je le suis dès mon enfance.

» Vous voyez devant vous le plus grand et le plus criminel de tous ceux qui ont pu se rendre coupables , le plus injuste et le plus dépravé des hommes. Toute ma vie , j'ai été l'esclave des passions les plus viles et les plus criminelles ; le vice n'a laissé aucune partie de moi-même qui ne soit corrompue. Non.... Il n'est pas en mon pouvoir de me corriger , et comment la vertu pourrait-elle habiter un cœur si longtemps souillé par l'habitude et la tyrannie du vice ? »

En proférant ces paroles , les sanglots étouffèrent ma voix , et ma tête s'inclina sur le cœur de mon céleste ami. Ah ! Theodore , quelle douce émotion mon âme ne ressentit-elle pas , lorsque je me sentis embrasser de nouveau avec une tendre affection par cet homme juste , dont les larmes pures et saintes inondaient mes joues ! Nous restâmes longtemps tous deux dans cette situation , prolongée par un silence profond , mais bien expressif. O mon Dieu ! Dieu de bonté ! vous vous plûtes à considérer ce spectacle muet et pathétique , dans lequel l'ardente charité de votre ministre et la componction de votre serviteur faisaient briller vos miséricordes !

Le Père me tira de cet état en me priant de m'asseoir ; et , m'aidant à me relever , il me dit d'une voix douce et touchante : « Il est de l'homme d'errer ; il appartient à Dieu de pardonner. C'est dans cette vue qu'il vous a conduit ici , et qu'il vous accorde des sentiments si vifs de repentir et des dispositions si favorables ; profitons-en sans délai. Commencez , monsieur , dès demain , à préparer la confession générale de votre vie , et les eaux salutaires de la pénitence effaceront — Moi , mon Père , une confession générale ! sais-je seulement comment m'y prendre ? en ai-je la moindre notion et la plus légère idée ? Jamais je ne me suis confessé , jamais je n'y ai pensé. D'ailleurs , ma vie n'est qu'un tissu non interrompu d'horreurs et de vices ; il n'y a peut-être pas eu un seul souffle de ma vie qui n'ait été un crime. Comment pourrai-je rassembler et rappeler à mon souvenir une longue suite de prévarications continuelles , dont la plus grande partie se perd dans l'énormité des crimes dont je me suis rendu coupable ? Qui pourrait compter les feuilles des arbres et nombrer les grains de sable de la mer ?

» — Monsieur , me répondit le Père d'un ton tranquille , Dieu ne demande pas ce qui est impossible ; il se contente des efforts que nous faisons avec sincérité et bonne foi. Sa grâce vous aidera , et vous verrez que les difficultés qui se présentent à votre imagination , comme un obstacle insurmontable , s'aplaniront insensiblement. Il y a une méthode qui peut faciliter cette entreprise si difficile à vos yeux. Si vous me le permettez , je contribuerai à vous mettre sur la voie. Mon ministère m'en fait un devoir , et l'expérience m'a donné des moyens de dissiper ces obstacles illusoires. A commencer demain , je vous présenterai dans nos entre-

tiens quelques réflexions sur la confession et les méthodes que vous pouvez suivre pour vous y préparer. A mesure que je vous les expliquerai, vous pourrez les mettre en pratique.

» Il n'est pas nécessaire que la confession se fasse en une seule fois. Vous n'êtes pas indispensablement obligé de vous examiner en même temps sur toute votre vie, ni de vous confesser tout à la fois de tous vos péchés, ce travail peut se faire par parties et en différents temps. Enfin, je puis, dans cette sainte action, vous diriger de manière que vous verrez disparaître vous-même les obstacles que votre imagination vous représente si difficiles à surmonter. J'aime à croire que votre cœur sera puissamment soulagé. Remettons-nous donc entre les mains de Dieu, qui est visiblement l'auteur de notre entreprise, et qui la conduira certainement à une heureuse fin. Soyez bien convaincu que si nous faisons de notre côté tout ce qui dépend de nous, il se contentera de notre bonne foi et de notre soumission; et qu'il ne laissera pas de vous pardonner vos fautes, lors même qu'il ne vous aura pas été possible de confesser les péchés que vous avez oubliés.

» — Mon Père, lui répondis-je, j'ai promis de vous obéir, et je me mets en entier sous votre direction. — Combien, reprit-il, ne dois-je pas rendre d'actions de grâces à Dieu, de m'avoir choisi pour l'instrument de sa miséricorde dans une si grande occasion! Je lui demanderai ses secours pour vous conduire à sa plus grande gloire, et je le supplierai de répandre sur vous ses bénédictions, pour que vous obteniez votre pardon et la force de devenir un bon chrétien. Je vais bientôt dire la messe; je vous ai entretenu hier de cet ineffable sacrifice, l'acte le plus sublime de la religion, et le moyen le plus efficace pour aider les pécheurs à obtenir eux-mêmes de Dieu les grâces nécessaires pour sortir de l'abîme où ils sont plongés, et obtenir le don de la pénitence.

» Je vous exhorte, monsieur, à l'entendre avec dévotion et avec amour. Souvenez-vous que c'est Jésus-Christ que vous allez voir, le même Jésus-Christ qui sera un jour votre juge, mais qui ne se présente aujourd'hui que comme votre père. Voyez-le sur l'autel, comme sur le trône de sa miséricorde, plein du vif désir de vous accorder tout ce que vous lui demanderez pour le bien de votre âme. Priez-le de vous accorder tout ce qui vous est nécessaire pour cette confession, de vous rendre sa grâce et les dons qu'il vous accorda dans le baptême, et enfin le bonheur de vivre à l'avenir et de mourir en bon chrétien.

» Pour augmenter votre confiance, songez que le sacrifice que je vais célébrer n'est autre que celui du Fils de Dieu sur le Calvaire; que je vais renouveler sur cet autel la mort cruelle et ignominieuse que la jalouse fureur des Juifs lui fit endurer; songez que je vais présenter à vos yeux, quoique sous un voile, l'hostie pure et sans tache qui reçut le coup de la mort sur l'autel de la croix, et qui fut sacrifiée pour notre rédemption en l'honneur de la divine majesté; que ce sacrifice fut libre et volontaire de sa part, et que son amour inépuisable a voulu, après sa résur-

rection et sa glorieuse ascension, nous le présenter de nouveau pour être notre médiateur.

» C'est dans cette vue qu'il veut que tous les jours ses ministres l'offrent à Dieu comme une victime, et que lui-même il s'offre de nouveau, en demandant à son Père les grâces dont nous avons besoin, pour ne pas perdre les fruits de sa rédemption. Songez que ce sacrifice, d'un prix infini, est le plus excellent et le plus sublime de tous les sacrifices.

» Nous offrons le saint sacrifice de l'autel pour glorifier Dieu comme notre souverain Seigneur, et lui rendre grâce comme à notre bienfaiteur. Lorsque *Marie* présenta Jésus-Christ dans le temple de Jérusalem, son but fut de le présenter à Dieu comme au souverain Seigneur, puisqu'elle le fit pour obéir à la loi qui ordonnait de présenter à Dieu tous les premiers-nés, afin de reconnaître son empire souverain; de montrer que tout nous vient de sa main, et que par conséquent tout lui appartient. Nous renouvelons cette sainte oblation, en lui offrant le corps et le sang du Sauveur.

» Le sacrifice qui se consomme dans nos temples, est un vrai sacrifice. Tout est là; l'autel, le pontife, la victime, l'oblation et la consommation. Le prêtre offre Jésus-Christ lui-même à son Père, Dieu tout-puissant et éternel, et il le lui offre pour rendre à sa souveraine majesté le tribut d'un souverain honneur. De tous les honneurs possibles le sacrifice est le plus éminent; et, par cette raison, il ne peut s'offrir qu'à Dieu seul.

» Mais le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation, il exige encore la consommation de la victime; afin qu'elle soit détruite, le ministre la consomme après la lui avoir présentée et consacrée; et, par cette action, il nous montre que Jésus-Christ proteste à son Père, Dieu du Ciel et de la terre, que lui seul est le Seigneur, l'Être des êtres, en présence de [qui tous les autres doivent disparaître et s'anéantir. Si cette protestation est glorieuse à Dieu, de quelque main qu'elle vienne, combien ne le devient-elle pas encore plus, lorsqu'elle vient de la part de Jésus-Christ, qui est Dieu lui-même, et qui l'a faite au prix de tout son sang!

» Quel exemple et quelle leçon pour nous! que de motifs pour assister dignement au sacrifice de l'autel! Tous les chrétiens peuvent se proposer chacun en particulier une méthode pour y assister dévotement et avec fruit; mais je crois que la meilleure est d'y porter les dispositions d'une victime volontaire, de relever à nos yeux la grandeur de Dieu, et de la comparer avec notre bassesse et notre misère; de nous unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui la même victime, et de nous offrir nous-mêmes avec elle, remplis d'un désir ardent de glorifier le Seigneur suprême, de qui nous dépendons tous, et qui est la fin et le principe de tout.

» Nous rendons aussi grâces à Dieu comme à notre souverain Bienfaiteur. Sa bonté infinie nous comble sans cesse de bienfaits

sans nombre ; il était indispensable que la religion eût un sacrifice d'actions de grâces , et c'est celui de la messe. Le prêtre nous le fait bien comprendre , lorsqu'au milieu des saints mystères , et avant de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ , il nous avertit expressément d'élever notre cœur à Dieu et de lui rendre grâces ; nous les lui rendons par une victime dont le prix excède tout ce que nous avons reçu de la libéralité divine. Celui qui n'épargna pas son propre Fils , et qui le livra à la mort pour nous , ne nous a-t-il pas donné tout ce qu'il pouvait nous donner ? Tel était le raisonnement de l'apôtre ; et , d'après ce principe , on peut dire que , quoiqu'il soit vrai que nous devons tout à Dieu , puisque tout nous vient de lui , il n'est pas moins certain que , lorsque nous lui offrons son Fils , nous lui payons tout , et qu'il semble que notre reconnaissance ait égalé notre dette.

» Cette pensée peut nous occuper utilement et saintement pendant toute la durée du sacrifice. Notre âme repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu ; elle ne peut les nombrer , puisqu'ils sont innombrables ; elle sait qu'elle en est indigne ; elle reconnaît sa pauvreté , et s'humilie à l'aspect de sa misère. Que peut-elle donc faire si ce n'est de s'écrier avec *David* : Que donnerai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? Son incertitude n'est pas longue , elle se détermine bientôt ; elle a sur l'autel un trésor tout préparé et le plus grand de tous , dans la précieuse victime qu'on a sacrifiée. Suivant l'expression du même prophète , elle prend donc le calice de la vie ; et , pleine de confiance , elle l'offre à Dieu , et croit acquitter dignement toutes ses dettes. Avec quel respect , avec quel amour elle doit présenter cette offrande ! Quelle ardeur et quelle reconnaissance pourraient suffire auprès d'un Dieu si bon et si libéral , qui non-seulement lui dispense de si grands biens , mais lui donne encore un trésor avec lequel elle peut satisfaire à ce qu'elle lui doit.

» La messe est encore un sacrifice de propitiation et d'expiation , puisqu'elle expie et efface les péchés , en apaisant la colère de Dieu , tant en faveur des vivants que des morts. On ne saurait douter qu'elle ne soit un sacrifice de propitiation pour les vivants , puisque le Sauveur des hommes , qui le consuma sur la croix , versa sur elle tout son sang pour effacer les péchés du monde et apaiser son Père justement irrité contre nous. Le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix ; parce que la même hostie , ou le même corps et le même sang de l'homme-Dieu y sont offerts en holocauste ; il doit donc avoir la même vertu et la même efficacité.

» On n'aperçoit qu'une différence , le sacrifice de la croix fut sanglant , et celui de l'autel ne l'est pas. C'est ainsi que s'exprime clairement le concile de Trente , qui nous apprend que Jésus-Christ ne voulut point que son sacrifice fût terminé sur la croix ; mais qu'étant Prêtre pour l'éternité , et Prêtre suivant l'ordre.

de *Melchisédech*, il se proposa un double but : l'un, que son sacrifice fût perpétué dans l'Église jusqu'à la consommation des siècles ; l'autre, qu'on renouvelât, sous les espèces du pain et du vin, celui que *Melchisédech* offrit au Seigneur. Cette doctrine est appuyée sur les paroles mêmes du Fils de Dieu, rapportées par saint *Paul* dans sa première épître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce vin, vous annoncerez la mort du Seigneur*¹.

» Que veut dire *vous annoncerez* ? Ce n'est pas seulement dire gardez le souvenir, faites la commémoration de cette mort ; mais renouvelez-la, et le mérite vous en sera appliqué ; c'est pour cette raison que, dans le sacrifice de l'autel, Jésus-Christ devient encore victime de propitiation pour nos péchés, comme il le fut sur la croix. D'après cet expose, vous concevrez aisément que les pécheurs, lors même qu'ils ne sont point encore lavés de leurs iniquités, ne doivent pas s'éloigner d'un sacrifice établi pour eux, et pour solliciter en leur faveur les grâces de leur réconciliation. Nous devons tous y assister, et les pécheurs y sont encore plus étroitement obligés. Ce serait un crime affreux, et prohibé formellement par l'Église sous les peines les plus graves, que d'y participer en communiant avec la conviction qu'on est en état de péché ; mais elle conseille d'y participer par notre prière et notre présence. Dans son malheur le pécheur trouve dans le saint sacrifice un espoir qui lui importe beaucoup de ne perdre jamais.

» Hâtez-vous, donc, monsieur, de recourir à cette piscine salutaire ; commencez par entendre la messe aujourd'hui, et continuez pendant tout le temps que vous vous préparerez à la confession. Ce n'est pas seulement une eau salutaire que j'appellerai, comme ministre de l'Église à votre secours, c'est le sang même de l'Homme-Dieu. Venez avec les dispositions du publicain, qui vient prier dans le temple. Il était pécheur ; mais, à la vue de ses iniquités, il s'humilia, et sans oser lever les yeux, il disait à Dieu : « Seigneur, sois-moi favorable, parce que je suis un pécheur. » Qu'il devienne votre modèle. Lorsque le publicain sortit du temple, il était déjà pardonné ; déjà il était au nombre des justes. Qui sait si vous ne recevrez pas la même grâce, s'il ne vous accordera pas la même contrition, et si la sincérité et la vivacité de votre repentir n'obtiendront pas votre pardon, avant même que vous vous présentiez au tribunal de la pénitence ?

» La messe est aussi un sacrifice de propitiation en faveur des morts ; et la preuve incontestable de cette vérité, pour tous les chrétiens, est dans l'antique et constante pratique de l'Église. En tout temps elle offrit pour eux le saint sacrifice ; dans tous les siècles, et dans chacun d'eux en particulier, nous avons des témoignages certains de cet usage. Il y a plus encore : si nous

¹ 1. Corinth. xi. 26.

remontons aux temps de la loi ancienne , nous avons l'exemple de *Judas Machabée* ; nous voyons qu'il ordonna des sacrifices pour les soldats de son armée , qui avaient péri dans un combat. L'Eglise n'est ni moins tendre ni moins inquiète pour ses enfants que la synagogue ; et le sacrifice que nous offrons pour les morts est d'un prix infiniment supérieur à celui de toutes les victimes qu'on immolait dans le temple de Jérusalem. Elle le sait , et n'ignore pas non plus qu'elle peut faire jouir ses enfants du riche trésor de grâces dont elle est depositaire.

« C'est dans cette vue qu'elle a ordonné à ses ministres de faire mention des défunts , toutes les fois qu'ils célèbrent les saints mystères , et de dire à Dieu : R souvenez-vous , Seigneur , de ceux qui , nous ayant précédés , habitent les tombeaux et reposent dans le sommeil de la paix. On reconait en cela la sollicitude d'une mère tendre et charitable. N'est-il pas bien étrange que l'hérésie puisse endurcir les cœurs , au point de blâmer ces sentiments de compassion et de charité ; que l'orgueil ou l'obstination les portent à rejeter ce sacrifice , et des secours qui pourraient leur être d'une si grande utilité ; que la miséricorde ne les rende pas plus dociles à adopter une vérité consolante , que l'Eglise leur a prêchée dans tous les temps ; une vérité qui fut la croyance de leurs pères , et qui intéresse si vivement leurs frères et leurs amis ? Le doute seul ne devrait-il pas suffire pour les déterminer à prendre le parti le plus sûr , et n'est-ce pas une obstination criminelle que de s'exposer à tout perdre plutôt que d'abjurer ses erreurs ?

« Enfin , monsieur , la messe est un sacrifice d'obtention , au moyen duquel nous pouvons obtenir de Dieu les grâces spirituelles et les grâces temporelles. Tout ce que l'Eglise demande à Dieu , elle le demande et l'obtient par les mérites de Jésus-Christ ; et c'est par cette raison qu'elle termine toutes ses prières par ces paroles : Par Notre-Seigneur Jésus-Christ , votre Fils , qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit , dans tous les siècles des siècles. Dans quelle circonstance pouvait-elle employer avec plus d'efficacité les mérites et la médiation de Jésus-Christ , que dans le sacrifice de l'autel , où Jésus-Christ en personne est la victime , et dans lequel elle offre réellement le corps et le sang de ce puissant Médiateur ?

« *Saint Paul* nous dit que , dans les jours de sa vie temporelle , Jésus-Christ fut écouté avec le respect qu'on lui devait. Peut-il dans son sacrement être moins digne de ce respect ? Lorsqu'il intercède et s'intéresse pour nous comme Sacrificateur et comme Victime , est-il au monde rien que nous ne devions espérer , surtout lorsque les grâces que nous demandons par sa médiation sont conformes à l'esprit de Dieu ? Il y a des grâces d'espèces différentes ; mais celles qui ont pour objet la vie éternelle , telles que la sanctification de nos âmes , notre avancement dans la vertu et notre salut , et que nous nommons grâces spirituelles , sont incomparablement supérieures aux autres.

» C'est principalement pour les grâces de cette nature que l'Eglise offre le sacrifice de l'autel. Elle ne le fait jamais, sans demander que tous les fidèles, et spécialement ceux qui sont présents, soient admis au nombre des élus et préservés de la réprobation éternelle ; qu'ils deviennent un jour membres de la société des saints, et que Dieu les comble dans ce monde de ses célestes bénédictions. Comme ces prières sont générales, et que suivant les événements, nous avons quelquefois un besoin plus pressant de certaines grâces, l'Eglise a, dans le cours du sacrifice, des prières consacrées à les obtenir. Tantôt elle demande une foi vive, un ardent amour de Dieu, la charité envers le prochain, l'humilité, la patience, la force ; quelquefois l'extirpation de nos vices, l'extinction du schisme et des hérésies ; chaque chose en son temps, et selon que les circonstances en motivent le besoin.

» A quels sentiments, à quelles méditations ne doivent pas s'abandonner nos âmes, dans ces précieux moments où Dieu se sacrifie pour nous ! Quelle occasion favorable pour lui exposer nos misères et les besoins de notre cœur ! L'homme les éprouve chaque jour ; il ne peut se les dissimuler, et il s'en plaint amèrement. Il se plaint des mauvaises inclinations qui l'arrachent à ses devoirs ; de la tyrannie des passions, qui le subjuguent ; des illusions du monde, qui le séduisent ; de son indifférence et de sa tiédeur pour le service de Dieu ; de l'instabilité de ses résolutions, et du défaut de progrès dans la vertu. Ce n'est pas un mal de sentir ses maux ; nous serions bien plus à plaindre de ne pas les connaître et de ne pas nous en affliger ; mais si nous les connaissons et si nous les déplorons sincèrement, pourquoi n'en cherchons-nous pas le remède ? pourquoi ne profitons-nous pas du temps où nous pouvons réclamer avec fruit l'assistance divine ? pourquoi n'assistons-nous pas au sacrifice de l'autel, dans lequel l'œuvre de notre rédemption se renouvelle ? C'est là que les grâces du salut éternel se répandent, et sont distribuées avec plus d'abondance ; c'est là qu'elles sont réparties le plus libéralement à ceux qui les demandent avec une dévotion ardente.

» On y demande et l'on y reçoit aussi les biens temporels. Dieu ne nous en interdit pas la demande. Sous la loi de *Moïse* il y avait des sacrifices, autant pour reconnaître les bienfaits reçus que pour en solliciter de nouveaux ; et sous cette loi de servitude, ces bienfaits étaient ordinairement temporels. *David* obtint par des sacrifices que son royaume fût délivré de la peste qui le ravageait, et *Onias* obtint la santé d'*Héliodore*.

» Les Livres saints en contiennent une foule d'autres exemples ; et comme, suivant saint *Augustin* et saint *Jean-Chrysostôme*, le sacrifice de la loi nouvelle contient éminemment et réunit en lui-même toutes les propriétés des anciens sacrifices, il est évident que Dieu accepte aussi nos demandes pour les biens temporels qui ne sont pas contraires aux décrets de sa Providence.

Ce n'est point profaner les saints mystères, que de réclamer les mérites de Jésus-Christ pour l'obtention de pareilles grâces. L'Église elle-même offre le saint sacrifice pour les fruits de la terre et la fertilité des champs. Nous devons, en cela même, admirer l'immense charité de Dieu, et la condescendance paternelle qu'il met à veiller à nos intérêts.

• Dans le cas où nous nous trouvons, notre but est différent : le divin sacrifice n'est pas l'objet principal dont nous devons nous occuper, quoiqu'il n'y en ait pas de plus sûr et de plus efficace, lorsqu'on ne l'emploie qu'à des choses justes et pour des intérêts légitimes. Offrir ce saint sacrifice, ce sacrifice de louanges, de propitiation et d'obtention, dans la vue d'obtenir ce qui pourrait satisfaire nos passions et notre vanité, flatter notre orgueil ou entretenir nos désordres, serait le plus abominable de tous les abus.

» J'espère, monsieur, que nous allons l'offrir pour une fin plus utile et plus digne de Dieu, et avec tout le respect qu'il doit inspirer. Permettez que j'appelle celui qui doit servir ma messe, et disposez-vous à l'entendre. » Le Père sortit, et peu de temps après il reparut avec un homme, qu'à son habit et à son extérieur je jugeai être un domestique du monastère. Ils passèrent tous deux à la sacristie.

Croiras-tu, cher Théodore, que, dans le peu de temps que le Père mit à aller chercher cet homme et à s'habiller, je fus en proie à des pensées si extraordinaires que le souvenir m'en fait encore rougir de honte ? Je n'avais jamais entendu de messe de ma vie ; lorsque quelquefois les circonstances m'avaient conduit en des lieux où on la célébrait, je n'y avais jamais porté d'attention ni de respect. Je n'avais jamais regardé cet acte de religion que comme une pure cérémonie. Qui pourra croire que la perversité de ma corruption invétérée fut telle, que, malgré tout ce que le Père m'avait dit, après même ce qu'il venait de me dire, ces anciennes idées vinrent troubler ma raison ? Hé bien ! mon ami, je te l'avoue à ma confusion, et pour qu'on puisse juger jusqu'où peut aller la misère d'un homme sans mœurs et sans frein.

Le Père ne m'eut pas plus tôt quitté, que, songeant que j'allais entendre la messe, je me trouvai, en un moment, dans un état inconcevable de sécheresse et d'aridité. Ton souvenir et celui des autres compagnons de nos désordres vinrent se retracer à ma mémoire, et je ne pus me défendre de penser combien vous vous moqueriez de moi, si vous étiez à la portée de me voir dans le cas où je me trouvais. Je commençais à craindre de m'être livré trop aisément à une pareille démarche. Enfin, mes anciennes idées obsédaient mon esprit et refroidissaient mon cœur, lorsque le Père sortit, revêtu de ses habits sacerdotaux. La foudre est moins prompte dans ses effets que l'impression que son aspect produisit sur moi. Sa démarche modeste, la componction et le recueillement avec lesquels je le vis monter à l'autel,

me changèrent tout-à-coup. Comme la lumière chasse en un moment les ténèbres ; plus prompt encore, la seule vue du Père dissipa mes folles pensées, et fit sur mon cœur l'impression la plus vive et la plus opposée aux sentiments que je venais d'éprouver.

Je me prosternai aux pieds de l'autel ; et, rougissant de moi-même, je repassai rapidement les idées que j'avais reçues sur la Divinité, la religion et le saint sacrifice. Ma confusion fut à son comble, quand je songeai que Jésus - Christ, mon Dieu et mon Juge, allait paraître à mes yeux, et surtout lorsque ma vue, se reportant sur tous les événements de ma vie, j'envisageai avec effroi toute l'horreur de ce long tissu d'iniquités ; cependant je me rappelai que ce n'était pas comme un juge, mais comme un père, qu'il venait se présenter à mon adoration ; que l'autel était le trône de sa miséricorde ; que sa bonté m'avait conduit dans ces lieux, probablement dans le dessein de me pardonner. Pendant toute la durée de la messe, je fus occupé de pensées de cette nature, qui se succédèrent en tumulte et sans suite.

Je ne pourrai jamais t'exprimer l'impression que fit sur moi le moment de l'élévation. Lorsque la sonnette m'avertit de la présence de Jésus - Christ, une terreur religieuse s'empara de mon âme, mes cheveux se hérissèrent sur ma tête, mon sang coula avec plus d'impétuosité dans mes veines, et je crus être hors de moi-même. Combien j'eusse désiré de trouver dans mon cœur plus d'amour et plus de confiance ! Malheureux que j'étais ! le souvenir de mes erreurs, et surtout des outrages dont je m'étais rendu coupable envers la religion, ne produisit en moi que plus d'effroi et de confusion. Cependant, malgré mon trouble, je crois que, dans certains moments, je lui demandai grâce et pardon, reconnaissant humblement le besoin que j'éprouvais d'apprendre de lui-même à le prier, et de lui devoir cette confiance absolue que lui seul pouvait m'inspirer. Lorsque le Père eut achevé sa messe, je me rendis dans ma chambre, bien résolu de commencer ma confession dès le lendemain.

Peux-tu, Théodore, ne pas t'étonner du pouvoir que ce Père a sur moi ? Combien de fois sa seule présence n'a-t-elle pas calmé mes agitations et rendu la tranquillité à mon cœur ? Sa vue seule me pénètre de ce sentiment religieux et évangélique, qui nous inspire de l'amour et du respect pour l'homme vertueux. Son recueillement, sa modestie, son affabilité, son extérieur tout entier semblent retracer à mes yeux, et avec des couleurs aimables, tous les préceptes de l'Évangile. Depuis que j'ai connu des hommes vertueux et vivant saintement, je me suis dit : Une des preuves les plus évidentes de la divinité de la religion doit se trouver dans cet étonnant et inimitable caractère de majesté, de franchise et de sérénité qu'elle donne à ceux qui vivent selon son esprit.

Théodore, tu l'ignorais comme moi ; mais tu sais à présent qu'il existe sur la terre des hommes ignorés de l'univers, qui vivent et meurent inconnus à leur siècle, et qui néanmoins sont aux yeux de Dieu les seuls dignes du respect et de l'admiration publics. Les statues des conquérants et des autres martyrs de la gloire humaine seront confondues dans le même abîme où iront se confondre les débris des trônes et des royaumes de la terre, au moment où le dernier des élus disparaîtra de sa surface. Alors toute puissance, toute grandeur terrestre s'éclipseront devant l'éclat de la couronne céleste, qui brillera sur la tête de l'humble disciple de la croix et de la pénitence.

Alors on jugera le mérite des héros de la grâce et de l'éternité ; alors on n'estimera, on n'admira rien qui ne soit conforme aux pensées de Dieu. Le flambeau de l'immuable raison et de la vérité incorruptible brillera pour la première fois, et c'est à sa clarté que seront jugés les entreprises, les travaux et les actions qui n'ont cessé d'occuper les enfants des hommes. Ils reconnaîtront alors que l'univers ne pouvait être un spectacle digne de l'attention de son Créateur, ni par l'étendue de ses empires, ni par la magnificence de ses cités, ni par la célébrité de ses souverains, mais seulement parce qu'il était un lieu de passage pour les habitants du royaume de l'éternité ; parce qu'il était le lieu destiné aux épreuves, aux tribulations et aux amertumes ; parce qu'enfin il était indispensable que les hommes y souffrissent, avant de pouvoir prétendre de participer à la gloire et à la vue bienheureuse de leur Dieu.

Alors on reconnaîtra que le corps modeste et inconnu des justes a été le motif secret de toute l'œuvre de la création ; que tout s'est fait et a subsisté pour lui ; que ses prières et ses gémissements ont suspendu les vengeances de Dieu envers les coupables, et que les soupirs d'un cœur innocent et pur influaient plus sur les destinées des états des peuples, que toute la politique de ceux qui croient gouverner le monde et être les arbitres du sort des peuples qui leur sont confiés.

Oui, mon cher Théodore, Dieu seul peut offrir au juste un objet aussi sublime et aussi excellent qu'il l'est lui-même ; et ce n'est que dans l'éternité bienheureuse qu'il peut trouver le modèle de ce qu'il doit être un jour. Les noms des dieux de la terre ne sont tracés que sur le sable ; mais ceux qui craignent Dieu sont grands, en ce qu'ils seront tels à ses yeux ; et la gloire divine survivra seule à la ruine de tout ce qui existe sur la terre, et de tous les monuments qui la couvrent.

Ah ! Théodore, je voudrais pouvoir dire à tous ceux qui sont aussi insensés que je l'ai été : Enfants des hommes, adorateurs stupides des passions et des frivolités d'un monde qui doit finir, si la compassion que vous inspirez lorsque vous perdez une âme immortelle, ne surpassait l'indignation que cause l'horreur de votre conduite, je vous dirais que vous méritez un joug aussi honteux, puisque les cœurs nobles et les esprits

élevés sont seuls capables d'atteindre à la sublimité de l'Évangile, et les seuls dignes de connaître la majesté et la beauté de la religion.

Mais il ne m'appartient pas, à moi le plus coupable d'entre vous, de blâmer et d'accuser mes frères. Je n'oublierai pas que tous les hommes pervers ont droit de me demander quelle est la puissance qui m'a retiré de leur tourbe insensée. Celui que la bonté de son souverain a fait sortir de l'obscurité et de l'indigence, ne doit en être que plus sensible aux chagrins amers qui tourmentent encore les malheureux qu'il laisse dans son ancienne situation; il ne doit jamais perdre de vue qu'il fut dans la même situation que ces infortunés. La classe des méchants et des pervers est la mienne..... Je serais un malheureux, si je laissais passer un seul jour sans rendre à mes compagnons d'infortune un tribut de larmes, lorsque je me rappellerai que j'ai été chargé des mêmes chaînes, et en proie aux mêmes tribulations et à tous les maux qu'ils endurent. Adieu, Théodore.

LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Ce matin, mon cher Théodore, le Père m'a conduit à la même chapelle où il dit la messe. Je l'ai entendue avec plus de calme et de dévotion, et il m'a semblé que l'idée de la présence de Dieu commençait à verser quelques consolations dans mon cœur. Lorsque le Père eut fini, nous retournâmes dans mon appartement.

« Aujourd'hui, me dit-il, nous devons commencer à nous entretenir de la confession, mais je dois vous faire connaître auparavant quand et de quelle manière l'Église a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de confesser. Lorsque vous aurez vu bien clairement que notre Sauveur lui a donné en effet le pouvoir de pardonner les péchés en son nom, vous vous livrerez à cette œuvre importante et salutaire avec plus de confiance, et vous reconnaîtrez en même temps l'obligation qu'il impose aux fidèles de confesser leurs péchés.

» Il est important d'observer la circonstance dans laquelle le divin Rédempteur communiqua à ses apôtres le pouvoir le plus grand et le plus extraordinaire qui ait jamais pu être conféré sur

la terre, lorsqu'il les établit réconciliateurs et sauveurs de leurs frères. Après avoir consommé, par sa mort, le dernier mystère de sa mission laborieuse, après avoir triomphé de la mort et de l'enfer, il sort de la tombe et entre en possession du souverain pouvoir que son Père lui a donné sur la terre et dans le Ciel. Lorsque le monde ne peut plus douter de sa parole ni de sa puissance suprême sur toutes les créatures; lorsqu'il a vu briller les rayons de sa gloire par tant de miracles qui le proclamaient le Maître de l'univers; enfin, quand Jésus-Christ eut prouvé sa divinité par sa résurrection, il se prépara alors à former d'autres hommes qui fussent dans l'ordre de la grâce; il voulut se donner des successeurs, se multiplier, se reproduire et se perpétuer lui-même dans ceux qu'il sanctifiait par la vertu de sa présence et de ses discours. A cet effet, il apparaît à ses disciples au moment où ils étaient réunis, et comme voulant leur faire connaître qu'il va les élever à la hauteur de sa suprême dignité, comme s'il voulait montrer qu'il se prépare à une action d'une grandeur telle qu'elle nécessite un effort tout particulier, *il souffle sur eux.....*

» Il souffle sur eux ! quelle image, monsieur ! un Dieu qui souffle sur des hommes ! Il montre par là qu'il veut leur communiquer son esprit et son âme, les remplir de son souffle divin, et répandre dans leurs cœurs le feu, le courage et la chaleur qui animaient le sien. On dirait qu'il fait l'un des actes les plus grands et les plus miraculeux de son immense charité, et que, par cette action extraordinaire, il veut leur transmettre son âme, sa force et ses pouvoirs.

» La création du monde lui coûta moins d'effort, et jamais on ne le vit mettre autant d'ardeur que dans cette action. Que leur dit-il, après avoir soufflé sur eux ? *Recevez l'Esprit saint. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Comme s'il disait : Je suis l'Agneau qui efface les péchés du monde; je suis venu guérir les pecheurs; mais je m'en vais, et je vous établis à ma place; je ratifierai ce que vous ferez en mon nom, et je vous choisis pour mes délégués. Vous serez, en mon absence, ce que je suis moi-même; vous serez les princes de la paix, les pères du siècle futur, les arbitres du genre humain, les vrais flambeaux de la terre, et je vous envoie à ceux qui l'habitent, comme mon Père m'y a envoyé moi-même.

» Qui pourra concevoir une mission si sublime, une confiance si grande et si favorable aux hommes ? Dans le moment, l'Homme-Dieu départit aux apôtres et à leurs successeurs tout ce que la nature mortelle peut recevoir de sa gloire et de sa magnificence, son pouvoir sur le cœur et les pensées des hommes. Ce Fils infiniment aimé et adorable les rend, en quelque manière, ce qu'il est : le miroir qui nous réfléchit la lumière divine, la répétition de la grandeur infinie et la figure de la substance impénétrable; et il leur donna, ainsi qu'il l'avait reçu, l'empire sur les nations de la terre. Peut-on penser, monsieur, que ceux à qui Dieu a

accordé une dignité aussi relevée , ceux à qui il nous prescrit de confesser nos péchés , ne soient que des hommes ?

» Les confesseurs sont des hommes, sans doute, quelquefois aussi faibles que leurs pénitents ; mais, envisagés comme ministres de Dieu et revêtus de son autorité, ce sont autant de christes et de fils du Dieu vivant ; ils sont marqués d'un caractère divin, qui les élève en ce moment au-dessus de la classe des hommes ; alors ils sont d'une nature différente, et placés à une hauteur unique dans ce monde, qui appartient en quelque sorte au Ciel même. Ils sont des hommes ; mais la vertu du Très-Haut réside en eux dans leur ministère ; ils sont supérieurs aux anges par la force et la vertu que leur communiquent leur incorporation au sacerdoce éternel de Jésus-Christ et leur union avec le Sauveur, pour achever l'œuvre la plus grande de Dieu, celle qui forme la base de son empire sublime et impérissable.

» Jésus-Christ communiqua donc le Saint-Esprit aux apôtres par le souffle de sa bouche et par sa vertu ; ils le communiquent pareillement à leurs successeurs, pour qu'ils accordent en son nom le pardon des péchés. Ce pardon, donné par l'homme, émane donc du pouvoir divin dont il est l'ouvrage, puisque l'homme ne pourrait l'accorder à un autre homme. Dieu seul peut pardonner les péchés ; mais l'homme qui a reçu l'Esprit saint peut l'accorder, parce que l'Esprit saint peut tout, en tant qu'il est Dieu. Jésus-Christ, Fils unique du Père, et dont l'Esprit est celui du Père, ayant donné cet Esprit à ses ministres, pour qu'ils pussent pardonner les péchés, en leur disant, *Recevez le Saint-Esprit*, il s'ensuit qu'ils ont le pouvoir de les pardonner.

» Nous devons donc recourir à l'Esprit saint pour obtenir notre pardon, et nous devons le lui demander ; il ne l'accordera qu'à ceux qui le désirent et le demandent. L'Esprit saint ne peut être trompé ; l'homme peut l'être ; car, quoiqu'il ait reçu le Saint-Esprit, il ne l'a pas reçu pour tout connaître. Il l'a reçu seulement pour pardonner, au nom de Jésus-Christ et par la vertu de l'Esprit saint, les péchés dont on lui demande pardon. Il est impossible de tromper l'Esprit saint ; et celui qui serait assez insensé pour le tenter, ne ferait qu'ajouter à ses fautes un crime plus grand ; c'en serait un horrible que de vouloir tromper l'Esprit saint. Ce fut pour ce péché que moururent subitement *Ananie* et *Saphire*. « Ce n'est pas à des hommes, leur dit saint *Pierre*, que vous avez menti, mais à Dieu ¹. »

» Le péché contre l'Esprit saint est si affreux, que l'Évangile dit qu'il est très-difficile à pardonner. Nous devons en conclure quelles sont la franchise et l'humble simplicité que le pénitent doit apporter aux pieds des ministres de Jésus-Christ, lorsqu'il veut obtenir la rémission de ses péchés. Pourvu que l'Esprit saint puisse lire dans son cœur ce que ses lèvres expriment, le pécheur peut s'approcher avec confiance, et l'Esprit saint lui dira avec

¹ Act. 5. 4.

son ministre : « Retire-toi en paix , ta foi t'a sauvé. Ce pouvoir n'a point été donné aux hommes pour perdre les hommes , mais pour leur donner la vie. Et lors même que le pénitent souillé de crimes ne serait plus qu'un cadavre corrompu et sous l'empire de la mort , l'Esprit saint le ressusciterait.

» Les paroles de Jésus-Christ sont si claires qu'elles n'ont pas besoin d'explication. En soufflant sur les apôtres , il leur dit qu'ils reçoivent l'Esprit divin ; et pourquoi ? afin qu'ils puissent pardonner et remettre les péchés ; il promet de ratifier ce qu'ils feront. Aussi le concile de Trente , appuyé par une tradition reconnue unanimement , dit que l'Eglise a toujours reconnu dans ces paroles un sacrement institué pour la remission des péchés commis après le baptême. Cependant , malgré la certitude d'une origine si évidente et si sacrée , les hérétiques de ces derniers temps ont osé attaquer la doctrine de l'Eglise sur ce point ; ce que je vous dirai bientôt vous fera connaître avec combien peu de raison et de fondement ils en ont agi. Pour pouvoir mettre quelque méthode dans ce que je vais vous dire , voici l'ordre dans lequel je me propose de vous entretenir de ce sacrement :

» Je commencerai par vous parler de ce qui est le plus sensible dans le sacrement de pénitence , c'est-à-dire de la confession des péchés. Je vous en montrerai la nécessité , les raisons , la préparation et les conditions. Nous examinerons ensuite quelles sont les dispositions nécessaires au pénitent pour recevoir l'absolution ; je vous entretiendrai enfin de la satisfaction et des précautions nécessaires pour conserver la grâce de la réconciliation. Permettez-moi , monsieur , de vous faire observer que depuis longtemps vous m'écoutez sans rien dire. Aucune difficulté ne s'offre-t-elle à vos yeux ? n'avez-vous besoin d'aucune explication ?

» — Vous-même , mon père lui répondis-je , vous m'avez recommandé le silence , dans la vue de ne point troubler l'ordre de vos idées. — Je l'ai fait , me dit-il , dans le moment où je suivais le fil des faits de la religion ; des difficultés mises en avant auraient non-seulement pu alors l'interrompre , mais même nous éloigner du but. Maintenant que nous traitons d'objets dogmatiques , et que la même crainte ne subsiste plus , je vous supplie de m'interrompre toutes les fois que vous le jugerez convenable ; vos objections et vos demandes pourront au contraire nous aider à nous mieux entendre. » Il poursuivit ainsi :

« Nous commençons aujourd'hui par bien établir le pouvoir qu'à reçu l'Eglise de pardonner les péchés , et l'obligation où sont les chrétiens de les reconnaître et de les confesser. A cet effet , examinons les paroles de Jésus-Christ avec autant d'attention que de respect , et nous y trouverons toute l'instruction qui nous est nécessaire. Répétons ses paroles ; Jésus-Christ dit : *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez , et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Je vous le demande , de quelles expressions aurait-il pu se servir pour désigner d'une

manière plus claire et plus précise un pouvoir illimité , sans distinction et sans réserve ? Qui peut avoir le droit d'établir des distinctions ou des réserves , lorsque lui-même n'en met aucune ? Pouvons-nous , lorsqu'il parle , nous livrer à des conjectures ? Comment les hérétiques modernes , qui n'admettent que l'Écriture pour établir leur foi , et qui nous reprochent avec amertume de nous appuyer sur des traditions humaines , osent-ils leur substituer leur opinion particulière dans un sujet si important , tandis qu'une tradition fidèle et sacrée ne fait que proposer purement et littéralement le sens naturel et non altéré des saintes et solennelles paroles de l'Évangile ?

» Il est évident que l'Église ne peut ni pardonner ni retenir les péchés , si elle ne les connaît pas. Il n'est pas moins clair que personne ne peut en obtenir le pardon , s'il ne le demande pas. Mais que l'Église ait reçu de Jésus-Christ un pouvoir illimité , pour remettre ou pardonner à ses enfants les péchés qu'ils confessent et dont ils demandent le pardon , c'est une vérité exprimée si positivement dans les paroles de Jésus-Christ , et pratiquée si constamment depuis les apôtres jusqu'à nous , qu'on ne peut concevoir qu'on ait cherché à altérer une coutume consacrée par un long et ancien usage , par la profession publique et solennelle de l'Église dans tous les temps , et appuyée avec tant de force par l'Écriture unie à la tradition.

» Ce pouvoir une fois reconnu , il est bien positif que , lors même que l'obligation de nous y soumettre ne serait pas aussi expresse qu'elle l'est , la prudence seule nous y engagerait. Lorsqu'il s'agit d'un objet d'un si grand intérêt , ou , pour mieux dire , d'un intérêt unique et indispensable , on ne doit consulter d'autres lois ni suivre d'autres conseils que ceux qui nous présentent le plus de sûreté. Ce serait un raisonnement bien extravagant que celui-ci : Je sais que l'Église peut me pardonner mes péchés , et que si elle me les pardonne , Dieu ratifiera le pardon qu'elle m'aura accordé ; je sais aussi que mon plus grand bonheur est d'être pardonné de Dieu ; néanmoins je veux voir s'il y a un autre moyen de l'obtenir. On pourrait répondre qu'il n'en existe aucun autre , et que , lors même qu'il y en aurait , il ne serait ni aussi évident ni aussi sûr que celui-ci , puisque Dieu ne nous l'a pas désigné. On peut entasser raisonnement sur raisonnement , hasarder des opinions , mais jamais elles n'auront de certitude ; et , quoi qu'on fasse , on ne pourra recourir à un autre moyen , sans qu'il ne présente autant de difficultés que de dangers.

» Pour prouver aux protestants qui se séparent de l'Église , combien cette discussion serait insensée , j'admettrai pour un moment qu'on puisse trouver un autre moyen ; quel qu'il soit , ils ne pourront nier qu'il ne sera jamais aussi positif , aussi sûr , aussi accrédité que le nôtre. Ils ne peuvent le contester ; et ils avouent que le moyen de l'Église est sûr ; qu'il n'y a aucun doute que Jésus-Christ lui donna le pouvoir de pardonner les péchés ; mais , ajoutent-ils , il n'est pas aussi certain que le devoir du

pénitent soit de confesser ses péchés individuellement , et ils en concluent que , puisque cette obligation n'est pas formellement exprimée , il n'est pas nécessaire de s'y assujettir. Quoique cette obligation soit nécessairement supposée , voici en substance leur raisonnement : Je suis certain d'obtenir mon pardon si l'Eglise me l'accorde , et j'ai quelque doute de pouvoir l'obtenir d'une autre manière ; j'abandonne donc le premier parti , et je cours le hasard du second ; telle est en substance la conclusion d'après laquelle ils règlent leur conduite. On ne raisonnerait pas ainsi dans l'affaire la plus indifférente , et l'on croirait qu'il n'y a que celle du salut éternel , dans laquelle il est permis de dédaigner le parti le plus sûr !

» Tâchons de ne laisser aucune obscurité dans un sujet de cette importance , et montrons qu'il est également de notre croyance , de notre foi d'admettre que l'Eglise a reçu ce pouvoir , et que nous sommes obligés de recourir à elle , de la prier et de recevoir son pardon lorsque nous le pouvons ; ou au moins , quand nous ne le pouvons pas , de le désirer avec l'intention de l'obtenir aussitôt que nous le pourrons. Pour cela , rappelons encore les paroles de Jésus-Christ : *Non-seulement , dit-il , ce que vous pardonnerez sera pardonné , mais encore ce que vous retiendrez sera retenu.* Saint Matthieu nous dit la même chose en ces mots : *Ce que vous délierez sera délié , et ce que vous lierez sera lié*¹. Observez bien ces expressions : *ce que vous lierez , ce que vous délierez.* Elles décident sans réplique le point que nous examinons , lorsqu'on entend comment l'Eglise peut lier les pécheurs , les délier de leurs péchés.

» Rigoureusement parlant , l'Eglise ne peut lier personne avec les liens du péché. Comme Dieu ne peut être l'auteur du mal , l'Eglise ne peut pas l'être non plus. Elle peut charger notre conscience par des préceptes , dont l'inobservance nous ferait retomber dans le péché mortel , si nous méprisions son autorité ; mais , dans ce cas , elle nous lie de la même manière que Dieu nous lie par ses commandements , qui , loin d'être la cause du péché , n'ont été donnés aux hommes que pour les en préserver. En un mot , ni Dieu ni l'Eglise ne peuvent être regardés comme la cause de nos fautes ; cette cause n'existe que dans la volonté du pécheur , qui se forge à lui-même les chaînes qui le retiennent dans son pénible et honteux esclavage.

» L'Eglise donc , loin de lier ou de resserrer nos chaînes , ne cherche qu'à les rompre. Mais elle ne délie pas celles des hommes qui , s'étant liés eux-mêmes par les liens du péché , la forcent par leur obstination à ne pas leur accorder la grâce de leur liberté. *Non impertiendo malitiam , sed non impertiendo misericordiam.* Ainsi l'action par laquelle l'Eglise peut lier , est ce que saint Jean appelle retenir ou ne pas délier , et par là se prouve l'obligation où nous sommes de soumettre à son pouvoir tout ce qui nous lie ,

¹ Matth., xvi. 19.

puisque Jésus-Christ a dit : *Tout ce que vous remettrez et délierez , sera remis et délié dans le Ciel ;* il dit aussi : *Tout ce que vous retiendrez ou ne délierez pas , ne sera pas délié dans le Ciel.* Et si la première partie de ces paroles démontre le pouvoir que l'Église a reçu de remettre tous les péchés dont on lui demande pardon , la seconde partie prouve également l'obligation où nous sommes de le demander, si nous voulons qu'ils nous soient pardonnés.

» Il en résulte deux vérités établies par le concile de Trente. La première, que tous les péchés qui nous excluent du royaume de Dieu , et qui , par conséquent, nous lient et nous retiennent, tels que les péchés mortels , ne peuvent être ni pardonnés ni remis que par l'absolution que l'Église nous donne ; et ce que Jésus-Christ a dit : *Ce que vous ne délierez pas restera lié.* La seconde , que tous les péchés qui n'excluent pas du royaume de Dieu et qui ne nous lient pas , peuvent être soumis à son autorité pour en obtenir le pardon ; mais qu'il n'est pas obligatoire de le faire , puisque , comme ils ne lient ni n'excluent du Ciel, il n'est pas nécessaire d'en être délié pour y entrer. Tout cela est renfermé si clairement dans les paroles de Jésus-Christ , qu'il serait inutile de s'y arrêter plus longtemps. Les paroles du Rédempteur disent tout.

» D'un côté , elles confèrent à l'Église le pouvoir de pardonner : *Tout ce que vous remettrez et délierez , sera remis et délié ;* en cela , elles sont positives. De l'autre , elles lui disent : *Tout ce que vous ne délierez pas, restera lié ;* en cela , elles n'en sont pas moins claires. Il en résulte donc qu'il n'y a que les péchés qui ne nous excluent pas du Ciel , et qu'on nomme véniels , qui puissent être pardonnés , sans que nous soyons obligés d'en demander pardon au ministre de l'Église, quoiqu'il soit utile , saint et louable de les soumettre à son pouvoir , ainsi que le pratiquent les personnes pieuses. Telle est la doctrine du concile de Trente , si conforme aux paroles de Jésus-Christ , qu'il est impossible de l'entendre d'une autre manière.

» Il est convenable , répliquent quelques-uns d'entre les protestants , qu'on soumette à l'Église les péchés publics qui attaquent sa police extérieure , et elle peut avoir des droits à l'exiger. Mais quel droit a-t-elle sur les péchés secrets , que personne ne peut savoir , et qui ne sont connus que de celui qui les a commis ? Ceux qui font cette objection ne considèrent pas qu'elle est dirigée contre Jésus-Christ qui a fait la loi , et qui dit positivement que ce que l'Église *ne délie pas restera lié.* Lors même que je ne pourrais pas en donner la raison , la chose n'existerait pas moins , puisque , dès que Jésus-Christ commande , il suffit de montrer et de connaître ses ordres , fût-on dans l'impuissance d'en expliquer le motif ; à combien plus forte raison ne devons-nous pas y obéir , lorsqu'ils sont aussi clairs ?

» Mais , demandent-ils , quels sont les droits de l'Église ? Ceux que Jésus-Christ lui a donnés ; certainement elle n'en a ni ne peut en avoir d'autres. Il est clair que Jésus-Christ les lui a

donnés, puisqu'il lui a dit : *Tout ce que vous ne délierez pas restera lié*. Il n'a point distingué ce qui est public et ce qui est secret ; ses paroles mêmes excluent cette distinction, puisqu'il dit généralement tout, *quæcumque*. Que peuvent donc ces faibles arguments contre un texte si clair et si précis ? ou prouvez-nous que les péchés publics sont les seuls qui nous lient ; ou, si vous avouez que les péchés secrets nous lient aussi, dites-nous qui pourra les délier, sinon l'Eglise, de qui Jésus-Christ dit que *tout ce qu'elle ne déliera pas restera lié*.

» Les protestants insistent, en disant que l'Eglise ne connaît point les péchés secrets, et qu'il est impossible qu'elle les pardonne sans les connaître. Ils ont raison ; mais qu'ils n'oublient pas ce qu'ils disent. Et vous, monsieur, ne le perdez jamais de vue ; car c'est précisément d'après cette conséquence que le concile de Trente, avec toute l'Eglise, a reconnu la nécessité de confesser tous les péchés mortels pour en obtenir le pardon ; par la même raison pour laquelle elle doit connaître les péchés qu'elle pardonne, il faut que celui qui en désire le pardon les fasse connaître. Mais, avant de revenir à ce sujet, je leur demanderai si la publicité d'un crime est le seul moyen de le connaître.

» Un criminel, témoin unique du crime qu'il a commis, et sûr que personne ne peut le découvrir, se sentant pénétré d'horreur et de honte, va se jeter aux pieds de son roi ou du ministre qu'il s'est choisi ; et, lui confessant son crime, il implore sa grâce : peut-on douter qu'il n'en donne la connaissance tout entière pour l'obtenir ? La même obligation de se soumettre au pouvoir de l'Eglise, pour obtenir le pardon des péchés mortels, prouve celle où nous sommes de les confesser tous. Eh quoi ! parce que l'Eglise ne peut les connaître jusqu'au moment où on les lui confesse, sera-ce une raison pour ne pas en demander pardon, lorsqu'il est aisé de lui en donner connaissance ? Ce serait une absurdité. Je vais plus loin, et je dis que les autres moyens de connaître un délit peuvent servir à le constater légalement pour le condamner et pour punir le coupable, mais non pour l'absoudre ; il ne peut avoir cette indulgence qu'à sa déclaration libre et volontaire, parce qu'elle seule peut prouver son repentir, et que ce n'est que sur elle qu'on peut prononcer son pardon.

» Ils nous disent encore qu'il suffit de confesser à Dieu ses péchés ; que lui seul peut les pardonner ; que les péchés secrets n'offensent que lui, et sont étrangers à tout autre. Mais à qui les chrétiens confessent-ils donc leurs péchés, si ce n'est à Dieu ? La première parole qu'ils profèrent, c'est celle-ci : *Je me confesse à Dieu*. Si le prêtre qui les entend pouvait ignorer qu'ils s'adressent à lui, parce qu'il représente la personne même de Jésus-Christ, aurait-il le droit de les entendre ? oserait-il souffrir qu'ils se missent à ses pieds ? et qui est-il, si ce n'est un homme comme eux, et peut-être plus faible encore ? N'est-il pas,

ainsi que le pénitent, le serviteur du même maître et du même souverain ? C'est donc aux pieds de Jésus-Christ que les pénitents se prosternent, et ni eux ni le prêtre ne peuvent en douter.

» Le ministre ne reçoit la confession qu'au nom de Dieu, et le pénitent ne la fait vraiment qu'à lui : *Je me confesse à Dieu.*

» Quelle consolation pour une âme pénétrée de douleur, de confusion, d'espoir et de crainte, d'être assurée que lorsqu'il se jette aux pieds du ministre de la réconciliation, Jésus-Christ le voit et est présent; que c'est Jésus-Christ qu'il adore, à qui il parle et à qui il s'accuse de ses péchés; que c'est lui qu'il implore, qui lui pardonne et l'absout par la main du prêtre ! Soyez-en bien convaincu au moment où vous vous confesserez ; n'oubliez pas que Jésus-Christ sera au milieu de vous, et que c'est lui qui vous guidera pendant que vous me parlerez. Quel est l'homme qui, avec un peu de foi, viendra alors faire des distinctions et discuter avec Jésus-Christ ?

» Songez qu'à peine vous aurez fléchi le genou, qu'il sera présent et qu'il vous entendra ; qu'il vient vous pardonner et vous accorder tout ce que vous lui demandez ; qu'il est la bonté suprême, et que jamais il n'a rien refusé à personne ; il est vrai qu'il ne vous accordera que ce que vous lui demanderez. Trouveriez-vous donc quelque avantage à lui cacher quelques-unes de vos plaies ou de vos nécessités ? Loin d'en agir ainsi, après lui avoir découvert tout ce que vous savez, vous le prierez d'y ajouter ce qu'il sait et que vous ignorez.

» Nous savons que Dieu seul peut pardonner nos péchés et nous en donner l'absolution ; n'est-il pas le maître de la donner de la manière et sous les conditions qui lui plaisent ? Et s'il n'a voulu l'accorder que par le ministère de son Eglise ; s'il a dit que tout ce qu'elle ne détiendra pas demeurera lié, tous nos discours feront-ils qu'il ne l'ait pas dit, ou qu'il change l'ordre qu'il lui a plu d'établir ? Et comment nous dit-on que les péchés secrets n'offensent que Dieu ? Je répondrais : A qui avez-vous demandé et de qui avez-vous reçu le baptême ? Rappelez-vous la première demande qu'on vous a faite : Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? La foi de l'Eglise, avez-vous répondu. Vous avez donc reçu la foi ; et quelle foi ? Peut-être une foi morte, une croyance simple et dépouillée des vérités de la religion, une foi sans espérance ni charité ! Ecoutez le concile de Trente ¹ :

» La foi, si elle n'est jointe à l'espérance et à la charité, ne nous unit pas complètement à Jésus-Christ, et ne nous constitue point les membres vivants de son corps. Aussi dit-on avec vérité que la foi sans les œuvres est une foi morte et passive ; que la circoncision ou la non-circoncision en Jésus-Christ ne sont rien sans la foi qui agit par la charité. Telle est la foi que, suivant la tradition des apôtres, les catéchumènes demandent à l'Eglise, quand ils lui demandent la foi qui donne la vie éternelle ; et la

¹ Concile de Tr. sess. vi. chap. viii.

foi sans espérance ni charité ne peut la donner. C'est pour cela que l'Église leur répond immédiatement : Si tu veux entrer dans la vie , observe les commandements. Ainsi donc ceux que l'Église engendre en Jésus-Christ reçoivent la justice chrétienne comme une tunique de prix , et ils doivent la garder pure et sans tache jusqu'au jour de Jésus-Christ , afin de se présenter avec elle à son tribunal , et obtenir par son moyen la vie éternelle. » Paroles admirables et que nous ne devrions jamais oublier. Nous ne nous unissons à Jésus-Christ que par l'Église et par la foi que nous avons reçue d'elle ; cette foi n'est pas une foi morte , mais vivante par l'espérance et la charité. C'est la foi que nous avons demandée à l'Église , celle que nous avons promis de garder jusqu'au jour de Jésus-Christ , celle que nous devons présenter à son tribunal pour obtenir la vie éternelle. C'est à ces conditions que l'Église nous a engendrés , nous a unis à Jésus-Christ et nous a rendus enfants de Dieu. Et qu'a-t-elle exigé de nous ? l'observation des commandements : nous l'avons promise. Elle nous a ordonné de renoncer , par un serment solennel , au démon , à ses œuvres , à ses pompes ; et nous l'avons juré. Elle nous a ordonné de conserver dans sa pureté la tunique précieuse dont Jésus-Christ nous a revêtus ; et nous l'avons juré. Nos engagements ont été publics , et ils ne seraient pas moins violés , quand les péchés seraient secrets.

» Si , parce que nos péchés sont secrets , nous ne rompons pas la communion et les relations extérieures que nous avons avec l'Église , les relations intérieures , qui nous unissent à son esprit et à sa vie , n'en sont pas moins relâchées et détruites. Nous ne sommes plus que des membres morts de son corps ; et , ce qui est pire , nous avons fait mourir aussi la foi qui nous unissait à elle. L'Église nous l'avait donnée vivante ; nous avions promis de la conserver dans cet état , mais elle est déjà morte. Et vous dites que , par vos péchés secrets , vous n'avez offensé que Dieu. N'avez-vous donc pas aussi offensé l'Église ? ne l'avez-vous pas blessée dans l'endroit le plus sensible ? n'avez-vous pas rompu les liens précieux qui vous unissaient avec sa vie ?

» Qui pourra vous rendre les biens que vous aurez perdus , si ce n'est l'Église elle-même qui vous les donna la première fois ? Dieu ne nous accorde rien que par elle. Nous ne pouvons donc rentrer en grâce auprès de Dieu qu'en rentrant en grâce avec l'Église. Comme elle peut seule nous faire entrer de nouveau dans sa communion extérieure , quand par malheur nous nous en sommes séparés , elle seule peut nous faire entrer dans la communion intérieure de son esprit , lorsque nos péchés secrets nous en ont éloignés. Il y a plus , nous n'avons aucun autre secours. Mais comment exercera-t-elle ce pouvoir , si le coupable ne lui confesse son crime librement et volontairement ? Quand l'Église le connaîtrait par d'autres moyens , pourrait-elle l'en décharger , le réconcilier et l'absoudre ? Il en résulte donc que la confession libre et volontaire de tous les péchés publics ou secrets , est le seul moyen qui puisse mettre l'Église à portée de pardonner les uns et les autres.

» Ils nous disent aussi que la loi de grâce est une loi d'amour, et que la confession est insupportable ; ce n'est là qu'un sophisme qui résulte d'un équivoque. — De quel amour parlez-vous ? ce n'est sans doute pas de l'amour-propre, qui se flatte et ne cherche qu'à se satisfaire. — Il faudrait anéantir toute l'Écriture et la religion, comme ennemies de l'amour-propre, et comme nous enseignant à le dompter et à le mortifier.

» Si la loi de grâce est la loi d'amour, c'est parce que, vraiment amie de l'homme, elle n'a d'autre objet que son bien. Mais comment y procède-t-elle ? En lui dévoilant sa dignité, la grandeur de son origine et la sublimité de sa vocation ; en le dépouillant de tout ce qui le souille et l'avilit, et en lui prescrivant de faire tout ce qui peut le conduire au vrai bonheur. Voici ce que lui dit la loi de grâce :

» Tu te promènes d'erreurs en erreurs, tu aspirés au bonheur, et tu as raison, puisque telle est la fin pour laquelle tu as été créé. Aspire donc au vrai bien, qui te donnera la paix et la joie du cœur, et commence par là. Tu ne les trouveras jamais, si tu t'obstines à les chercher où elles ne sont pas. Tu as cru jusqu'à présent les rencontrer dans tout ce qui flatte ton orgueil, ton ambition et l'amour des richesses et des plaisirs ; c'est une erreur, et l'expérience doit t'avoir déjà convaincu de ce que je te dis. Tu ne connais aucune des douceurs que je te promets, puisque tu n'as jamais voulu les éprouver ; mais tu dois savoir que la paix de l'âme n'habite pas avec les plaisirs mondains. Vois, examine de près ceux qui suivent mes préceptes ; ils sont dans l'allégresse, tandis que tu es en proie à la tristesse et à l'inquiétude. Ceux qui me sont fidèles, en combattant leurs passions, trouvent la paix qui te fait lorsque tu satisfais les tiennes. Tu es soumis à leur tumultueux empire, tu gémis sous leur joug, tandis qu'ils commandent tranquillement à leurs tyrans, et jouissent des douceurs de la liberté.

» Tel est le langage que nous fait entendre cette loi de grâce et d'amour : nous l'appliquerons à la confession des péchés. Le feu des passions précipite un jeune homme dans des excès honteux. Que lui laissent-ils après eux ? La confusion et les remords. Son âme est dans un état de souffrance ; il peut à peine se supporter lui-même. Il voudrait briser ses chaînes, et il les resserre. Il condamne ses passions, et elles l'entraînent. Il rougit de son opprobre, et n'a pas la force de changer. Sa conscience se réveille quelquefois, et elle l'importune. Il s'efforce en vain de méconnaître sa voix ; malgré lui, elle pénètre jusqu'à son cœur, et le remplit d'horreur. Les remords cuisants l'assiègent sans relâche, et la crainte de l'enfer ne tarde pas à le remplir de terreur.

» Pour goûter un moment de calme dans une situation si insupportable, il s'avoue intérieurement qu'il ne sait pas quel sort nous attend après la mort ; que, puisque quelques-uns pensent que le néant est notre fin dernière, et que cela pourrait bien être..... Infortuné jeune homme ! tu aggravés tes crimes.

Mais qui peut l'assurer ce fatal *peut-être*, qui te porte à te fier à cette extravagante assertion ? qui sont les martyrs et les prophètes qui garantissent cette impie révélation ? Tu les connais aussi bien que moi. Songes-y bien, cette vile espérance, la seule qui te reste, n'est pas plus le produit de tes désirs que le mouvement de ton cœur. Le motif qui l'aide à l'embrasser ne devrait-il pas te la faire suspecter ? Et comment as-tu pu arriver à une situation telle que tu ne connusses d'autre félicité que ton éternel anéantissement ?

» Tu dis *peut-être* !..... Quand je te l'accorderais, ce n'est pourtant qu'un *peut-être*..... Que deviendras-tu ? malheureux, je te plains ! ton état est déplorable. Ton délire est l'effort d'une conscience qui ne peut se dérober à elle-même qu'elle est coupable et que tu as offensé ton Dieu ; que tout passe ; que la fin de ta carrière s'approche, que tu ne sais où recourir pour arrêter le mouvement qui l'entraîne ; et tu voudrais au moins remplir le peu d'instant qui te restent avec moins d'amertume et d'angoisses.

» Le malheur de cet état est d'autant plus déplorable, que, dans l'aveuglement de cet infortuné, il ne voit plus la seule route qu'il ait à suivre. Parce qu'il a été faible, il veut être mauvais ; et, pour n'avoir pas su se retenir dans sa carrière, il se jette lui-même dans le précipice. La pénitence lui tend en vain les bras pour le sauver ; elle lui paraît trop pénible, et la confession est ce qui l'éloigne le plus. Elle exige le récit amer d'un long tissu de misère et d'horreurs, qui l'effraie et qui l'épouvante. Il voudrait tout oublier, et il faut qu'il en rappelle le souvenir ; il désirerait l'arracher de son âme et se le cacher à lui-même, et précisément il faut qu'il ne cache rien à un homme qui, au moins ignore ce dont il est coupable. S'il suffisait au moins d'être couvert de honte devant son Dieu ; mais avoir à rougir devant un homme qui l'envisagera comme un monstre ! il ne peut supporter cette idée. Telles sont les illusions que son amour-propre et son excessive faiblesse emploient pour le séduire ; il ne considère pas que, si la confession est amère, la situation où il se trouve est bien plus pénible. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'existe point d'autre voie pour sortir d'un état aussi malheureux.

» Il ne se persuade pas qu'à défaut d'avoir déconvert les plaies qui l'affligent, leur corruption s'est augmentée jusqu'au point de ronger ses os ; que tous ses gémissements seront inutiles, tant qu'il est seul à les écouter ; que Dieu, qui voit en lui un cœur obstiné à lui refuser une confession qui est le seul moyen de l'apaiser, le châtie d'une main plus pesante, et l'abandonne à ses propres fureurs. Le criminel, qui peut donner connaissance à son supérieur d'un crime dont personne autre ne pourrait l'instruire, et qui s'abandonne à sa bonté, peut attendre son pardon ; la clémence devient indispensable ; alors la justice ne peut infliger aucun châtiment. Il faut donc pouvoir dire à Dieu : Je vous ai fait connaître mon crime, et je ne vous ai point caché mon iniquité.

» Cette seule parole , par la noblesse et la générosité des sentiments qu'elle suppose , porte avec elle la paix et la consolation de l'âme. Dites-moi , s'il était possible que Dieu ne connût les péchés que par l'aveu du pécheur , aurions-nous à douter de son pardon ; On pense unanimement avec raison que non ; mais on dit : comment peut-on cacher ou apprendre quelque chose à Dieu ? ni l'un ni l'autre ne se peut ? Comment donc le pécheur dit-il qu'il trouverait sa tranquillité , s'il suffisait de confesser à Dieu ses péchés ? Qu'il connaisse son erreur ; qu'il sache que s'il n'en fait l'aveu qu'à Dieu , qui les connaît déjà , s'il ne les confesse pas auparavant à son ministre , il ne peut espérer son pardon ; et que , pour lui pardonner , Dieu veut les connaître par l'aveu du pécheur lui-même.

» Ceci , monsieur , vous paraît une énigme , et est en effet un mystère de sa bonté. Cette confession qui semble un joug insupportable , n'est qu'un moyen simple et naturel d'assurer le pardon. Quelle consolation pour le pécheur , qui voit son Dieu s'abaisser jusqu'à traiter avec lui comme les hommes traiteraient entre eux , et consentir à ne savoir , pour ainsi dire , que ce que la confiance en sa bonté lui inspire de déclarer ! c'est ce que Dieu fait dans la confession. Il n'a donné à ses ministres le pouvoir de la réconciliation , qu'afin de traiter ainsi avec le pécheur , et que celui-ci puisse dire à son Dieu avec autant de confiance que de vérité : Je vous ai fait connaître , ô mon Dieu , toute l'injustice de mon péché , et je ne vous ai point cache mon iniquité.

» Le Seigneur ne la connaît que trop ; mais il serait malheureux pour nous qu'il ne la connût que par lui-même. Le pécheur serait à plaindre , s'il ne la connaissait pas par le ministre auquel il a accordé le pouvoir de la pardonner. Son désir est de savoir par lui tout ce que nous nous rappelons de nos désordres ; il veut que nous nous accusions nous-mêmes ; si nous pouvons dire à Dieu que nous lui avons fait connaître nos crimes , sans lui en avoir cèle aucun , sa clémence , réunie à sa justice , le porte aussitôt à nous donner le baiser de paix et à nous rétablir dans son amour.

» Puisque Dieu nous envoie cet homme en son nom , et qu'il lui confie son pouvoir , il est positif que nous devons lui confesser notre injustice envers le Seigneur ; que nous nous armions de force contre nous-mêmes ; et lors même que notre devoir ne nous y obligerait pas , notre propre intérêt devrait seul nous y porter. Nous n'avons aucun avantage à dissimuler ; nous en avons un très-grand à nous accuser , puisque c'est par notre confession que nous obtenons le pardon de tout. Dites : Je confesserai , et tu me pardonneras. Le ministre lui-même invoquera le Seigneur ; il joindra ses prières et ses gémissements aux nôtres , et il nous absoudra au nom de Dieu.

» Cette absolution pénétrera jusqu'au fond de notre âme , et elle y portera le repos et la paix que sans elle nous ne trouve-

rions jamais. Alors, aux justes craintes qui nous remplissaient d'amertume, au déluge d'iniquités dans lequel nous étions noyés, succédera un état de paix et de sérénité; Dieu, qui était l'objet de notre terreur, est déjà le motif de notre confiance; il est notre refuge; il s'arme en notre faveur, et éloigne les ennemis implacables qui nous environnaient.

» Tels sont les effets d'une confession humble et sincère, et comment un chrétien pourrait-il la regarder comme un joug insupportable? Quel autre moyen trouverait-on pour obtenir le pardon des péchés? Où pourrions-nous trouver plus de sécurité, plus de consolation et de paix? On ne demande au pécheur que de se laisser instruire; de se laisser guider dans la voie qui mène à la vie; de dompter les révoltes de l'amour-propre; de dissiper ses inquiétudes; de songer qu'il est en la présence de Dieu, quand il s'adresse à son ministre; de faire ses efforts pour chasser les pensées tumultueuses qui l'égarerent et l'éloignent de Jésus-Christ; de s'approcher enfin avec bonne foi, avec docilité, avec soumission, et le désir de réussir. Rien n'est plus nécessaire, et il aura reconnu bientôt tous les avantages de l'ordre que Jésus-Christ a établi. L'insensé, qui ne veut point se soumettre et qui néglige de le faire, perpétue ses maux; tandis que l'humble chrétien, qui se précipite dans les bras de son Dieu, sera comblé des bienfaits de sa miséricorde. »

Ici je dis au Père: « Il est si évident que les paroles de Jésus-Christ donnent à l'Eglise le pouvoir de pardonner les péchés, l'obligation que, par conséquent, il impose aux chrétiens de les confesser est si visible, et les avantages du pécheur sont si palpables, qu'il ne me reste pas le moindre doute. - Puisque vous en jugez ainsi, reprit le Père, nous nous occuperons de l'examen de conscience, qui nous offre un champ vaste; car, monsieur, l'homme est un abîme bien profond; ce que nous croyons connaître le mieux, est ce que nous connaissons le moins; ce qui, dans les replis de notre cœur, nous échappe le plus; l'amour-propre sait prendre tant de formes différentes, qu'il nous trompe toujours, et qu'il nous peint sous des traits qui nous plaisent, sans jamais nous rendre tels que nous sommes réellement. Il vous paraîtra peut-être que ce n'est pas le moyen de vous encourager à cet examen, que de commencer par vous montrer la difficulté de vous connaître; mais, puisque l'Esprit de Dieu nous dit par Jérémie: *Cor omnium inscrutabile*¹; sans doute il nous l'a dit pour notre instruction. Voyons comment nous pourrions parvenir à en faire cet usage.

» Quoique le cœur de l'homme soit impénétrable, nous ne devons ni nous troubler ni nous livrer à une méfiance injuste, lors même que nous ne pouvons le pénétrer. Notre inquiétude ne l'empêcherait pas d'être aussi difficile à sonder, puisqu'il est dans l'ordre de Dieu qu'il soit tel; la vertu ne consiste qu'à se conduire

¹ Jérém. xvii. 9.

suyvant l'ordre de Dieu. Ainsi nous devons nous examiner, puisqu'il nous l'ordonne : *Probet autem seipsum homo* ¹. Mais nous devons nous examiner, ainsi qu'il nous l'a prescrit, et d'après les lumières et les principes qu'il nous a donnés pour nous conduire. Vouloir aller plus loin, ce serait vouloir rompre le sceau que Dieu a mis sur notre cœur.

» Il est donc indispensable de s'examiner et de se juger d'après les lumières que Dieu nous a données à cet effet. Sa bonté est telle, que, quoique nous sachions que nous ne pouvons nous confier que bien faiblement en notre propre jugement, il veut que le sien dépende en quelque sorte du nôtre : comme s'il consentait à ne pas nous juger, si nous nous jugeons nous-mêmes avec impartialité. C'est ce dont nous assure le grand Apôtre, lorsqu'il nous dit : *Quod si nosmetipsos didicaremus, non utique judicaremur* ². Malgré tout cela, notre faiblesse aperçoit les difficultés, et ne peut songer à entreprendre cet examen, sans qu'elle y rencontre de grands embarras. Par où commencer ? comment se ressouvenir de tant de choses ? que sais-je ? Je sais seulement que je veux me sauver, et j'ignore ce que je dois faire.

» Ah ! lui dirais-je, tu veux te sauver ? perds donc toute crainte, et déjà cela te suffit ; n'aie aucun embarras pour l'examen ni pour le reste, jusqu'à ce que tu aies atteint ton but. Crois-tu que saint *Antoine* et saint *Hilarion*, dans leur effrayante solitude, que les martyrs, au milieu des supplices, se soient occupés d'autres soins ? Pourquoi tous les saints se sont-ils sauvés, si ce n'est parce qu'ils l'ont voulu ? Tu n'as donc pas besoin de chercher s'il te faut autre chose. Ce qu'il t'importe de connaître, c'est de savoir si cette disposition est dans ton âme ; si elle y est de telle manière qu'elle y prédomine sur tout, qu'elle y gouverne tout, et y décide de tout. S'il en est ainsi, tu peux être assuré de posséder cette simplicité de cœur, à qui tout est permis, et qui a des droits à tout obtenir. Jésus-Christ nous a dit : *Si ton œil est simple et droit, toute ta conduite sera remplie de lumière* ³. Les voies s'ouvriront d'elles-mêmes ; les difficultés, les embarras, les obscurités s'évanouiront. Tu ne chercheras plus que Jésus-Christ ; tu le trouveras ; et celui qui le trouve, ne marche plus dans les ténèbres. Par lui-même ou par ses ministres, il sera ton guide dans la voie qui doit te conduire au salut éternel, pour lequel tu soupîres.

» Puisque tu désires te sauver, commençons l'examen de ta conscience, afin de faire une confession qui te mette dans la voie du Ciel. Commençons à voir quel est ton état actuel. On ne saurait te déguiser que l'examen de celui dont la conduite est réglée, et qui ne cherche qu'à avancer dans le chemin de la vertu, est bien différent de celui d'un pauvre pécheur, qui, touché de Dieu et plein de bonne volonté, se présente au mi-

¹ 1 Corinth. xi. 28.

² Luc. xi. 34.

³ 1 Corinth. xi. 31.

nistre , ainsi que le paralytique de l'Évangile , qui n'avait pas par lui-même la force de s'aider et d'entrer dans la piscine. Ajoutons qu'il faut en même temps distinguer l'examen qui l'est nécessaire pour commencer la confession , et celui qui quelquefois devient indispensable pour l'achever , afin de ne pas recevoir en vain l'aspersion du sang de Jésus-Christ. Si nous parlions de ces deux choses à la fois , nous pourrions nous embrouiller ; traitons donc seulement et avec ordre de ce qui est nécessaire pour faire une bonne confession générale.

» Il se présente d'abord quelques difficultés. Il faut repasser la totalité d'une longue vie passée dans le desordre. Dans un tel chaos , il est difficile de trouver le premier fil ; les idées se croisent , la mémoire s'embrouille. L'ordre que l'on pourrait suivre nous échappe ; on a recours aux livres où l'on trouve des examens tout faits ; mais ils n'offrent pas la juste mesure qu'on cherche , par la raison qu'ils sont faits pour le général ; à force de vouloir examiner en même temps toutes les actions de la vie , on ne les voit qu'avec plus d'obscurité. Comment donc faire cet examen ? En agissant d'une manière tout opposée.

» La plus grande difficulté qu'éprouvent ceux qui , convertis à Dieu , se disposent à une confession générale , est d'envisager leur examen comme une chose impossible. Le souvenir de leurs différents péchés , leur effrayante multitude , le repentir amer de les avoir commis , la honte dont ils se sont couverts , leur éloignement pour apprendre à un autre ce que l'on voudrait se cacher à soi-même , l'amour-propre qui leur suggère qu'ils vont perdre l'estime de celui qui les entendra , le désir de s'exciter à l'humilité et à la componction , la crainte de dire des choses inutiles ; tout cela forme dans leur esprit et leur imagination un amas d'idées qui s'embarrassent mutuellement , parce qu'elles s'embrouillent les unes et les autres , et qu'aucune n'est placée où elle doit être.

» Le devoir du ministre est de venir au secours du pécheur qui se trouve dans une situation aussi pénible. Il doit se mettre à sa place ; la charité l'y engage , sans parler de l'obligation que son devoir lui impose. Son unique but doit être alors de lui procurer le calme et la liberté de l'âme dont il a si grand besoin , et qu'il lui sera très-difficile d'obtenir , puisque toutes les circonstances se réunissent pour les lui enlever. La conscience du pécheur est comme le chaos informe duquel Dieu tira le Ciel et la terre , et qui n'était qu'un abîme couvert de ténèbres ; mais l'Esprit de Dieu lui donna la vie et lui imprima un mouvement réglé. Le même Esprit ramènera la beauté de la justice et de l'ordre , dans cette conscience qui est l'asile de la confusion. Ce qui importe le plus est d'avoir du courage et de la patience , et de ne pas se persuader que tout puisse se faire à la fois et tout d'un coup.

» Il faut distinguer deux classes de péchés : les uns sont clairs et évidents ; les autres demandent une discussion pour les con-

naître. Commençons par les premiers, puisqu'ils se présentent naturellement, et qu'ils n'ont pas besoin d'examen. Pour procéder avec ordre, je voudrais que le pécheur examinât sa vie, en la distinguant en différentes périodes. La vie se compose de différents âges, qui sont ordinairement marqués par des époques précises, telles, par exemple, que la première communion ou quelques événements remarquables. Je voudrais qu'il en fixât quatre ou cinq, et je crois que le meilleur moyen de s'examiner serait de s'arrêter exclusivement à chacune d'elles en particulier, et de ne point songer aux autres, avant d'avoir entièrement épuisé celle dont on s'occupe.

» Chaque âge a ses obligations, ses péchés et ses affections. Les fautes les plus marquées contre la loi de Dieu et de l'Église se présentent naturellement à l'esprit. Nous suivrons donc cette marche claire et simple, et nous tâcherons de nous rappeler cette époque de notre vie, comme si nous étions encore dans l'âge où nous l'avons vue finir. Nous nous déchargerons d'abord des péchés qui nous pèsent le plus; et si ensuite il est nécessaire d'entrer dans quelque discussion, il sera infiniment plus facile de le faire après avoir terminé cette époque. Il est difficile que, dans ces divers périodes de temps, Dieu ne se soit pas fait entendre à nous par quelques remords, et que nous n'ayons fait aucunes réflexions sur notre état malheureux; elles ont pu nous être suggérées avec plus ou moins de force. Nous tâcherons d'examiner leur durée, la succession de leur anéantissement, et les causes qui ont pu les produire; car cet abus des grâces de Dieu ne doit pas être ce qui nous afflige le moins en sa présence.

» Cette division de notre vie en plusieurs époques nous aidera beaucoup dans ce travail; elle ne sera pas moins utile au confesseur attentif, qui pourra juger par là, et se former une idée du caractère de son pénitent, de son instruction, de sa passion dominante, ainsi que de la conduite de Dieu et de ses miséricordes envers lui. Malgré ses infidélités, il pourra aussi pénétrer jusqu'au fond de son cœur, et peut-être le connaître mieux que le pénitent ne se connaît lui-même.

» Quoique l'extérieur de sa conduite ne présente rien que de déplorable, quoique ses péchés soient sans nombre et que sa nature soit profondément corrompue, ce n'est pas quelquefois ce dont s'afflige le plus le ministre de Dieu; c'est à la cause et au principe de ce mal qu'il s'attache. Le pis qu'il puisse rencontrer est de trouver un cœur plein de l'amour de lui-même, qui n'a jamais connu ni suivi d'autres lois que celle de ses sens et de ses appétits; un oubli général de Dieu et de ses obligations; une indifférence absolue pour le salut; un mépris décelé des vrais biens; une vive ardeur dans la recherche des avantages illusoire, par lesquels il s'est laissé séduire.

» Il s'afflige plus encore de la profanation du sang de Jésus-Christ, dont le pénitent fut lavé par son baptême; de la violation universelle de tous les engagements qu'il contracta avec

le Rédempteur, de la préférence donnée à l'empire du démon sur celui de Jésus-Christ, et aux maximes insensées du monde sur celles de l'Évangile; de la recherche trop empressée de l'estime des hommes au mépris de celle de Dieu, qui n'a jamais fixé un moment l'attention du pécheur. Tels sont les objets dans lesquels un confesseur soigneux lui fera reconnaître la vraie source de sa disgrâce.

» Il lui montrera quels ont été les résultats de cette fâcheuse disposition. Elle a entraîné son indifférence pour la religion, elle l'a empêché de connaître l'adoration de Dieu *en esprit et en vérité*; peut-être n'a-t-il jamais assisté que matériellement aux saints mystères, et peut-être les a-t-il profanés par une conduite mélangée; peut-être s'est-il arrêté à des pensées que la sainteté des temples ne devait lui faire envisager qu'avec horreur; elle a produit une secrète apathie pour ce qui concerne la religion, l'Église et tous ceux qui la composent. De là est né cet empressement à lui faire imputer les fautes de ceux qui n'ont que l'apparence de la vertu, ou de ceux qui, la possédant réellement, n'en sont pas moins susceptibles de faiblesse et de se rendre coupables. Le pécheur ne l'ignorait pas, mais son cœur s'applaudissait de cette méchanceté.

» Les devoirs de votre état, lui dirait-il encore, et les obligations générales de la religion, n'ont point fixé votre attention. Vous n'avez eu ni le désir de les remplir, ni le soin de vous en instruire; ne voulant suivre que votre volonté, il vous semblait inutile de connaître celle de Dieu, qui néanmoins était bien aisée à apercevoir; il vous suffisait de méditer les premières vérités du catéchisme: *Pourquoi avez-vous été créé? Est-ce pour vivre d'après vos goûts et ne suivre que votre volonté? Non, sans doute; mais bien pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et le posséder.* Ces paroles renferment tout; mais vous les avez oubliées; et, ayant méconnu jusqu'au principe de votre existence, il n'est pas étonnant que vous n'avez donné aucune attention à ce que vous deviez à Dieu et à votre prochain.

» Quel emploi avez-vous fait de votre esprit et de vos moyens? Idolâtre de votre corps, vous n'avez vécu que pour lui; vous n'avez jamais songé qu'il est le temple de Dieu, que vous deviez le conserver pur et sain, et que tout ce qui est indigne de la divinité qui l'habite, est une espèce de sacrilège. Quant à votre raison et à votre volonté, vous n'avez jamais pensé que Dieu ne vous a donné l'une que pour connaître vos obligations, et l'autre pour les aimer. Vous vous êtes éloigné des moyens de vous instruire; vous avez fui la parole de Dieu et négligé la société des personnes vertueuses: vos lectures ont été frivoles ou mauvaises; vous ne vous êtes plu qu'à celles qui pouvaient égarer votre raison et vous corrompre le cœur. Vous avez craint d'entendre des discours ou de lire des ouvrages où vous n'auriez trouvé que des menaces effrayantes, des charges pénibles, des obligations justes et des promesses qui, toutes grandes et magnifiques qu'elles sont,

ne pouvaient intéresser un cœur qui ne connaît d'autre jouissance que celle des biens visibles et présents.

» Qu'en est-il résulté ? Vous avez oublié non-seulement ce que vous vous deviez à vous-même et au prochain en général, mais encore ce que vos enfants, vos domestiques et tous ceux qui vous environnent, avaient droit d'attendre de vous ; votre langue a été perfide et cruelle, lorsqu'il s'est agi de satisfaire votre vengeance, vos inimitiés, ou la simple malignité de votre cœur ; vous n'avez jamais été retenu par la crainte d'offrir à vos frères une occasion de scandale ou de chute. En un mot, vous avez vécu sur la terre, comme si vous ne deviez jamais rendre compte de votre conduite, ou comme si tout devait finir avec la vie. Quelle était votre conduite, lorsqu'il vous est venu en pensée que Dieu doit nous juger, que sa colère est terrible, qu'il nous menace de châtimens qu'il faut éviter, et nous promet des biens éternels qu'il faut mériter ?

» Ces péchés, monsieur, ne demandent pas de discussion, on les aperçoit à la première vue ; et, quand le pécheur a commencé par confesser en tout ou en partie tous les péchés de cette espèce dont sa conscience se trouve chargée, il a presque fait son examen. puisqu'il a mis son confesseur en état de les connaître ; celui-ci pourra, en l'aidant sur le reste, lui faciliter la recherche de ce qui peut manquer pour compléter sa confession. Nul doute qu'alors, avec un peu de travail, il parviendra à le faire ressouvenir du reste, suivant les circonstances. Je vous le répète : la confession générale, ni l'examen qu'elle nécessite, ne sont point difficiles, lorsque l'on ne cherche pas à tout embrasser à la fois, et qu'on n'examine qu'une seule époque de la vie, tout au plus de dix à douze ans, et qu'on ne passe plus avant qu'après avoir examiné devant Dieu tout ce dont la conscience peut être inquiétée. L'expérience du confesseur aidera et suppléera aux oublis du pénitent, s'il ne se ressouvient pas ; non que le pénitent ne doive se ressouvenir, s'il le peut, et tout confesser, mais parce que le confesseur le mettra à la portée de le faire. »

« Plein d'horreur, je ne pus m'empêcher de lui dire : Ah ! mon Père, vous me faites trembler ! Le portrait que vous venez de tracer serait le mien, en y ajoutant un grand nombre d'autres crimes. Mais, dites-moi, suffirait-il de confesser ses péchés en masse ?

» — Non, me répondit le Père ; il faut en indiquer le nombre et les circonstances, lorsqu'elles sont assez importantes pour former un nouveau péché ou pour le rendre plus grave. Les circonstances indifférentes doivent être passées sous silence ; car il est bien difficile que la conscience ne nous avertisse pas de celles qui sont importantes, par les remords que nous éprouvons. Le principe général c'est de confesser tout ce que notre conscience nous reproche, et, en cas de doute, de consulter avec simplicité le confesseur lui-même ; mais il est certain que l'on doit se confesser des circonstances qui changent l'espèce du péché.

» Nous devons aussi nous accuser du nombre de fois que nous sommes tombés dans la même faute. — Mon Père, lui dis-je, est-ce le nombre juste? — Oui, me répondit-il, lorsqu'on le peut; mais Dieu ne commande pas l'impossible. Si vous ne pouvez vous rappeler précisément le nombre de tels péchés, vous pouvez dire à peu près le temps où vous les avez commis; combien de fois vous les commettiez chaque jour, suivant ce qui vous paraîtra le plus approcher de la vérité.

» En me résumant, votre but, dans cet examen, doit être de mettre votre confesseur à portée de vous connaître, pour vous éclairer sur ce dont votre conscience doit vous accuser et que peut-être vous ne connaissiez pas, à défaut d'instruction, il faut qu'il puisse en même temps vous aider à faire l'examen de votre cœur; car seul vous pourriez, surtout dans le commencement, vous égarer et vous perdre dans ce labyrinthe obscur.

» Il faut avoir soin de ne pas confondre l'examen de perfection avec celui de nécessité; et cette distinction doit être un grand sujet de consolation pour les pénitents, qui, désirant de tout leur cœur de retourner à Dieu, et sachant qu'il ne leur suffit pas d'examiner leurs actions, mais encore leur cœur, s'imaginent qu'ils doivent le connaître si complètement, qu'il ne leur reste plus rien à y découvrir. L'examen du cœur doit être l'étude et l'occupation de la vie; et c'est là ce que les saints ont pratiqué. Il faut donc que le pénitent ne se décourage point dans le principe de sa conversion. Cette connaissance complète ne leur est pas nécessaire; elle n'est pas dans l'ordre de Dieu, dont la bonté proportionne à nos besoins les lumières qu'il nous accorde.

» Si le pécheur se connaissait tel qu'il est, il tomberait dans le découragement ou dans le désespoir. La plus terrible menace du Seigneur est de lui découvrir à lui-même, dans son dernier jour, ce qu'il est; mais il ne traite pas ainsi ceux qui se repentent sincèrement. On dirait qu'il ne leur découvre leurs plaies qu'à mesure qu'il les guérit, et leurs fautes qu'à mesure qu'il les pardonne. Plus ils s'approchent de lui, plus ils acquièrent de lumières et se dégoûtent d'eux-mêmes. La meilleure marque de leurs progrès dans la vertu est de ne pouvoir se souffrir eux-mêmes, sans devenir insupportables aux autres, mais en ayant soin au contraire d'être envers eux pleins de patience et de douceur.

» C'est une illusion de s'imaginer qu'il soit alors nécessaire de connaître son cœur aussi complètement qu'on pourra le faire dans la suite, ou de croire que, parce qu'on ne le connaît pas, il est indispensable de se livrer à des examens éternels que le découragement suivrait bientôt, parce qu'ils ne seraient pas dans l'ordre de Dieu. Pourvu que le pécheur reconnaisse de bonne foi son iniquité, son oubli de Dieu, ses obligations, ses négligences, le peu de soin qu'il a mis à s'instruire; pourvu qu'il s'empresse d'aller au-devant de cette instruction, qu'il la désire, qu'il ait l'intention de s'éloigner fidèlement, suivant les lumières que Dieu lui don-

nera , de tout ce qui peut l'offenser , il n'en faut pas davantage , et tout ira bien ! Ah ! monsieur , le maître que nous servons est le meilleur des maîtres. Celui qui le redoute et qui le croit inflexible et dur , ne le connaît pas ; il ne connaît pas son service. Que les hommes reforment donc leurs idées , et embrassent avec transport un joug qui n'offre à ceux qui le portent que des douceurs et des délices.

» Le but principal du pénitent qui veut changer de vie et faire une confession générale , doit donc être d'examiner ses dispositions actuelles et présentes , soit pour detester le passé , soit pour travailler sérieusement à se réformer , et ne pas être scrupuleux à l'excès dans la recherche des dispositions de son cœur pendant un tel nombre d'années , qu'il est impossible de se les rappeler. Ce qu'il importe le plus , est de sentir et de reconnaître devant Dieu que la source de tous les désordres de notre vie a été la corruption de nos cœurs. *De corde exeunt cogitationes* ¹.... dit Jésus-Christ lui-même ; et il ajoute que nous ne ferons aucun progrès , si nous ne nous appliquons à corriger et à réformer ce cœur , en réveillant en lui la connaissance et l'amour des obligations que nous imposent la religion et notre état.

» Tel doit donc être l'examen du cœur , qu'il doit commencer par sa conversion , et se continuer jusqu'à ce que nous connaissions ce que la religion nous enseigne , afin de lui obéir ; et ce que notre état nous prescrit , afin de le remplir. Ceci suppose la douleur d'avoir offensé Dieu , qui nous commande de remplir ces obligations ; ainsi nous devons nous en instruire et les remplir autant qu'il est en nous. Ce ne serait pas une simple illusion , ce serait une présomption répréhensible de prétendre que ce second examen doit être absolument parfait pour se convertir ; car , ainsi que je vous l'ai dit , l'étude du cœur doit être l'occupation de toute la vie.

» — Et qu'entendez-vous , mon Père , lui dis-je , par ce que notre état nous prescrit ? Sera-ce d'agir et de vivre comme ceux qui ont le même état ? — Je vous ai dit , monsieur , répondit le Père , que le fondement de toute conversion est le désir de se sauver ; personne ne se convertit dans une autre vue. Il faut donc que celui qui se convertit tâche de trouver , dans l'état ou la profession qu'il suit , les moyens d'atteindre à ce but sublime ; et par conséquent abandonner son état , s'il y est contraire , ou en bannir tout ce qui peut s'opposer à l'accomplissement de ses vœux. Il n'est aucun état , aucun emploi , aucune profession où il soit permis de se damner ; et si la religion ne nous en faisait un devoir , notre propre intérêt nous le conseillerait. L'apôtre nous dit : *La volonté de Dieu en toutes choses est notre sanctification* ². La conséquence qu'on tire de ce principe n'est pas que je dois vivre comme ceux de mon état , mais bien faire , en le suivant , la volonté de Dieu , et travailler à ma sanctification.

¹Matth. xv , 19.

²The 681^e. iv , 3.

» D'après cette règle, vivre comme notre état nous le prescrit, c'est vivre comme quelqu'un qui veut faire son salut ; régler sa maison et sa famille, comme quelqu'un qui veut se sauver ; élever ses enfants, comme quelqu'un qui veut les sauver et se sauver lui-même ; agir avec ses égaux, ses inférieurs, et généralement avec tout le monde, comme quelqu'un dont l'ambition est de se sauver, et qui regarde son salut comme sa plus grande et son unique affaire ; qui, sur cet objet, ne donne rien au hasard, au caprice, à ses goûts, à l'exemple, et aux usages ; mais qui, sachant que Jésus-Christ doit nous juger tous d'après les lois de l'Évangile, prend ce livre divin, l'étudie avec attention et le suit avec fidélité. Voilà ce qu'on appelle vivre dans son état ainsi que Dieu l'ordonne. On répond à tout, on explique tout par ce peu de mots : *La volonté de Dieu en toutes choses est notre sanctification* ; et le moyen de se sanctifier se trouve dans l'Évangile.

» — Le principe est évident, lui dis-je, et cependant beaucoup de personnes ne condamnent point ceux qui passent leur temps dans les jeux, les spectacles et les plaisirs. — Lorsque les conséquences d'un principe reconnu, me répondit le Père, sont claires et évidentes, on ne doit consulter qu'elles. Puisque vous désirez connaître mon sentiment, je remonterai au principe, et vous jugerez vous-même. Croyez-vous qu'on puisse douter que nous ne soyons obligés de faire en tout la volonté de Dieu ? Que lui demandons-nous journellement dans nos prières, si ce n'est que *sa volonté soit faite*. Cette prière renferme deux choses : le désir d'obtenir la grâce de l'accomplir nous-mêmes, et de contribuer de tout notre pouvoir à ce que les autres la fassent. Comment désirons-nous que sa volonté se fasse ? *Sur la terre comme dans le Ciel*. Il est clair que dans le Ciel elle se fait en tout. Il est donc indubitable que, dans son état, chacun est obligé de faire en tout la volonté de Dieu, et que nous le reconnaissons tous les jours.

» D'autre part, nous ne pouvons douter, d'après saint Paul, que *la volonté de Dieu ne soit notre sanctification*. Il est donc également certain que toutes nos actions doivent tendre à notre salut, et que nous ne devons nous en permettre aucune qui nous en éloigne. D'après ces principes, consultez votre équité naturelle, et dites-moi si jamais on a pu imaginer qu'une vie toute consacrée aux plaisirs et aux délices, ce vif empressement pour la parure et la profusion de la table, ces plaisirs qui se renouvellent sans cesse, le jeu, les spectacles, cet oubli de ses enfants et de sa famille, la sanctification des fêtes et des dimanches, réduite simplement à entendre une messe précipitamment et très-tard, puissent suffire pour nous sanctifier.

» Il serait insensé de prétendre que par ces moyens nous puissions nous ouvrir le Ciel. Je ne vois pas que ces actions puissent être celles que nous entendons, lorsque nous disons qu'elles doivent toutes se rapporter à la gloire de Dieu, à l'accomplissement de sa volonté et à notre sanctification. Néanmoins la vie de ces

personnes n'en admet que de cette espèce, et c'est par elles qu'ils mesurent la décence de leur état, ainsi que le pratiquent les personnes de leur rang. On peut en conclure aisément qu'une vie de ce genre est entièrement opposée au salut, et devient une infraction continuelle de la volonté de Dieu, qui est notre sanctification.

» Je vous demande, monsieur, si, après avoir fait publiquement et pendant longtemps profession de vivre en bon chrétien, quelqu'un changeait un jour, et tout-à-coup venait à se réunir aux mondains, vivre avec eux et participer à leurs plaisirs, à leurs jeux et à leurs spectacles, ce qu'ils pourraient en dire? Ne seraient-ils pas scandalisés? ne s'en moqueraient-ils pas? cet homme ne deviendrait-il pas l'objet de leur mépris? ne diraient-ils pas qu'il a abandonné la vertu, et qu'il n'a pas eu la constance de suivre sa carrière.

» Et que diriez-vous vous-même de moi, si, profanant par un sacrilège la parole de Dieu, j'osais vous dire qu'il n'y a rien en cela de contraire au caractère d'un chrétien; que vous pouvez vous le permettre, et qu'une telle conduite peut se concilier avec l'Évangile? L'Église ne dit rien qu'on ne puisse dire en public, puisqu'elle commande de prêcher sur les toits ce qu'elle dit à l'oreille. Où sont ses ministres qui pourraient justifier publiquement la conduite que nous examinons? Je n'en ai jamais vu, je n'en connais point, et je ne crois pas qu'il y en ait. L'Église n'enseigne et n'approuve d'autre doctrine que celle qui peut se prêcher publiquement.

» En matière de salut, tout est clair pour celui qui le désire sérieusement. L'Écriture dit : que le chemin du juste est plein de lumière¹; et d'ordinaire c'est la volonté qui offusque la raison. Quand le désir de se sauver est sincère, on voit les objets tels qu'ils sont; on acquiert les connaissances qui nous manquent; on est enflammé de l'amour de la vertu, et l'on pratique tout ce qui nous y conduit. Mais il me semble qu'il est tard; avec votre permission nous continuerons demain cet entretien. »

Le Père se retira, mon cher Théodore, me laissant avec le chagrin de ne pas voir encore comment je pourrais débrouiller le chaos de ma vie. Ce qu'il venait de me dire me semblait d'une grande sévérité; mais l'examinant attentivement, ses raisons me parurent sans réplique. Adieu, mon cher ami.

¹ Prov. iv. 18.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Le philosophe à Théodore.

J'ai passé cette nuit dans une grande inquiétude : mon cœur était oppressé ; malgré ce que le Père m'avait dit , je ne voyais aucun moyen de sortir du labyrinthe de ma déplorable vie. J'avais , à diverses reprises , cherché à me rappeler mes péchés et à les mettre en ordre ; leur multitude m'épouvantait , leur poids énorme m'accablait ; quand je voulais les classer , leur nombre les confondait dans ma mémoire.

Toute la nuit je me suis livré à ce travail ; mes efforts n'aboutissaient qu'à me présenter un amas confus d'horreurs. Semblables à une touffe serrée de buissons tellement entrelacés les uns avec les autres qu'ils ne laissent aucun intervalle et ne présentent qu'une masse où l'on ne distingue rien , mes crimes entassés se pressaient et se confondaient. Je me perdais dans ce travail , et il ne se présentait à mes yeux que la lumière funeste du désespoir. Dès que le Père fut arrivé , je lui exposai mes angoisses : « si l'examen de conscience , lui dis-je , doit être aussi circonstancié , aussi détaillé que vous l'exigez , il me devient impossible ; il me faudrait raconter toute ma vie , et j'en suis incapable. » Le Père sourit , et après m'avoir fait asseoir : « J'espère , me dit-il , que nous viendrons à bout de cet examen , et sans que vous racontiez l'histoire de votre vie. A quoi se réduit cet examen pour la confession ? A se faire connaître à son confesseur tel que le pénitent lui-même se connaît devant Dieu , dans ce qui a trait à la religion et à ses préceptes ; tout ce qui ne les concerne point , est inutile ; voilà la plus grande partie de l'histoire supprimée. La meilleure méthode pour cet examen , vous disais-je hier , est de diviser sa vie en quatre ou cinq époques , suivant l'âge qu'on a , et de ne point passer de l'une à l'autre , ni dans l'examen ni dans la confession , sans avoir fini la première. Ceci fixe les idées du pénitent et du confesseur , et présente le moyen le plus sûr d'éviter la confusion. Cette division établie , il faut s'examiner sur le période de sa vie qu'on embrasse , et s'en confesser comme si l'on se trouvait à sa fin. Cette confession ne peut avoir que deux objets : les péchés commis alors , et les dispositions intérieures de l'âme.

» Quant aux péchés , il est difficile de les oublier , surtout

lorsqu'ils sont graves ; et il convient de commencer par ceux-ci , par ceux d'entre eux dont le souvenir est le plus pénible et le plus honteux : à peine les a-t-on déclarés , que le cœur se sent soulagé ; la liberté , le bien-être qu'il éprouve , aident à confesser les autres avec plus d'ordre et moins de trouble. Quant à ceux qui sont de la même espèce , il n'est pas nécessaire de s'accuser de chacun en particulier , mais de tous ensemble. Celui qui a la funeste habitude de mentir , n'est pas obligé de détailler toutes les occasions où il s'est rendu coupable du mensonge.

» Mais , pour vous faire sentir la nécessité de distinguer les différentes espèces de péchés , supposons que quelqu'un de ces mensonges ait été accompagné de jurements , ou qu'il ait attaqué le prochain par quelque calomnie grave , il convient alors d'expliquer ces circonstances ; ce ne sont plus dès-lors de simples mensonges ; dans le premier cas , c'est un parjure ; dans le second , une calomnie. On doit , à la vérité , en déclarer le nombre ; mais seulement quand on le peut et de la manière dont on le peut. Il est certainement très-difficile de le faire avec exactitude ; et la difficulté augmente , lorsqu'il s'agit d'une habitude ou d'un temps éloigné ; il suffit de déclarer à peu près pendant combien de temps et combien de fois on a péché. On n'exige enfin du pénitent que de dire avec sincérité ce qui peut s'approcher le plus de l'idée que sa conscience lui donne de sa conduite , pourvu qu'il ne cherche pas à tromper le confesseur , et qu'après un examen sérieux et sincère il déclare ce qui lui paraît le plus vraisemblable.

» Il faut qu'il explique ses dispositions intérieures , qui peuvent avoir été très-coupables , surtout lorsque sa conduite extérieure l'a été. Quoique le confesseur puisse en juger par la déclaration des péchés , on doit cependant remarquer qu'elles sont ou générales et inséparables du péché , telles que l'oubli et le mépris de ses obligations , ou particulières et dépendantes des mêmes passions ; comme , par exemple , les mouvements d'animosité , de vengeance , d'inimitié , d'envie ; il faut nécessairement déclarer ces dernières dispositions , surtout lorsqu'elles ont été violentes : il faut énoncer , autant qu'il est possible , leur durée et leur degré de force : quant aux premières , comme elles sont une conséquence nécessaire du péché , il suffit de les confesser en général.

» J'ajouterai qu'il peut être très-utile d'exposer les inspirations et les remords qu'on a sentis dans l'état du péché , l'usage qu'on a fait de ces secours , et la manière dont on y a répondu. Ce soin contribue à éclairer le confesseur sur la conduite qu'il doit tenir , et à aider le pénitent à mieux user à l'avenir des grâces de Dieu.

» Nous serions très-heureux , si nous déclarions nos péchés d'une manière aussi parfaite que l'a fait saint *Augustin* , dans le livre admirable de ses confessions. On y trouve non-seulement sa confession d'environ trente ans , mais encore une relation

très-circonscrite de sa vie, depuis l'époque de sa conversion. Mais si nous retranchions de cet ouvrage les élévations à Dieu et les réflexions du saint (en quoi nous perdriions beaucoup, parce qu'elles sont pleines de science et d'onction), si nous le réduisons aux actions et aux dispositions personnelles du saint pénitent, il ne formerait plus qu'une lecture de trois ou quatre heures.

» Tous ne peuvent pas avoir le talent et l'intelligence de saint *Augustin*, et je sais qu'il faut que le confesseur ait beaucoup de patience, surtout au commencement d'une confession. Un pénitent plein de confusion et navré de douleur ne sait par où commencer; il débute par beaucoup d'inutilités; si sa conversion n'est encore qu'imparfaite, les mouvements de l'amour-propre lui ferment la bouche, ou ne lui permettent de s'expliquer qu'à moitié; il a besoin que le confesseur vienne à son secours et l'aide à vaincre sa honte.

» Telle est aussi la fonction que Dieu nous a imposée, en nous plaçant dans le sacré tribunal. Le prêtre, ministre de la pénitence, doit y être aussi celui de la douceur et de l'immeuse charité de Jésus-Christ. Nous devons nous placer dans la même position où doivent être les pénitents humiliés. Que nous enseigne la parabole du pasteur qui charge sur ses épaules la brebis égarée, si ce n'est à épargner aux pénitents toute l'âpreté du chemin, et à le leur aplanir, en le débarrassant de tous les obstacles? Nous ne devons pas considérer notre peine, c'est la leur qui doit captiver toute notre attention. Sommes-nous autre chose, dans cette fonction sacrée, que les ministres de Jésus-Christ? Au tribunal de la pénitence, nous n'écoutons nos frères, nous ne leur parlons qu'en son nom; je ne dis point encore assez: nous ne les écoutons, nous ne leur parlons que comme représentants de Jésus-Christ, et le pénitent doit nous considérer comme tels. Il faut donc que le confesseur ne respire que bonté, que charité, que patience, que douceur, que consolation, que le désir d'alléger le fardeau de la confession, et que le pénitent, de son côté, soit plein de candeur, d'ingénuité, de franchise, de docilité, de confiance et de bonne foi.

» Ah! monsieur, combien la présence de Jésus-Christ fait disparaître de difficultés! elle les aplanit toutes; combien est-il vrai que celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres! Ne pas le voir partout principalement dans la confession, ce n'est pas le suivre. Comment l'homme qui se prosterne à ses pieds, pourra-t-il hésiter à lui déclarer le désordre de ses inclinations, de ses actions, des motifs qui l'ont fait agir, et l'abus qu'il a fait de lui-même, du temps, et des biens de la fortune? Il n'aurait que bien peu de foi, s'il usait de détours avec son Sauveur, s'il ne trouvait la plus grande consolation dans la bonté qu'il a de l'écouter. Vous n'oublierez jamais, je l'espère, ce que je vous disais hier: qu'au tribunal de la

pénitence vous parlez avec Jésus-Christ : qu'il y est présent pour vous entendre , parce que , par un effet de sa miséricorde , il s'y tient caché sous l'apparence du ministre qu'il a investi de son pouvoir , pour entendre la déclaration de vos péchés , devenue nécessaire pour en obtenir le pardon , et pour que vous puissiez dire avec vérité : Je vous ai fait connaître mon péché : je ne vous ai point caché mon injustice. Or , vous ne pouvez le lui dire que par le moyen du ministre qui le remplace. C'est par lui qu'il reçoit votre confession , par lui qui ignorait vos péchés , et qui ne pouvait les connaître que par vous ; car on ne peut rien cacher à Jésus-Christ ; on ne peut rien lui apprendre de nouveau. Vous voyez maintenant qu'en reconnaissant la présence de Jésus-Christ dans le tribunal de la pénitence , il ne reste plus aucune difficulté : et il ne peut plus y en avoir , si nous nous rappelons avec saint *Paul* , que dans notre religion *Jésus-Christ est tout , et se trouve dans tout*¹.

» Ainsi , quoique la confession de ses péchés soit obligatoire , cette obligation , loin d'être pénible , devient un soulagement pour l'âme pénitente et fidèle. A la vue de son iniquité , elle succomberait sous le poids de sa douleur , si la religion ne lui avait pas préparé cette consolation et cette ressource.

» Que fera donc le pécheur vraiment affligé d'avoir offensé Dieu ? Jésus-Christ ne lui demande , pour le pardonner , que de se montrer au ministre de la réconciliation , tel qu'il se juge lui-même devant Dieu. C'est ce que l'âme pénitente doit faire par une confession claire et nette ; une douleur sincère ne peut tenir un langage différent , et Jésus-Christ la presse de ne rien cacher de ce qui l'afflige. La confession doit être entière. Que gagnerait la douleur à dissimuler en rien ce qui la cause , lorsqu'elle ne peut trouver de soulagement que dans son aveu ?

» Il faut donc révéler au confesseur tout ce qui nous trouble , tout ce qui , dans notre vie , peut avoir offensé Dieu. Vous connaissez déjà les moyens de vous examiner , et jusqu'à quel point vous devez pousser cet examen ; ce devoir ne s'étend pas au-delà. Si cependant vous croyez ne pas pouvoir remplir cette tâche , ou , ce qui est plus naturel , si vous pensez que je puisse vous aider , à la faveur de mon expérience , je suis prêt à faire tout ce qui vous plaira , et voici la méthode que je vous propose :

» Réfléchissez cette nuit , et partagez votre vie en quatre ou cinq époques fixes. Dès demain matin , après la messe , nous nous réunirons , et nous commencerons par la première. Vous ne ferez que répondre à mes questions , et vous verrez qu'en peu de temps nous aurons arrêté ce compte. Cette époque terminée , nous en commencerons une autre : et , avec l'aide de Dieu , nous arriverons bientôt à la fin. Mais comme je ne voudrais pas abrégér les instructions déjà commencées , et que je crois pouvoir vous dire encore des choses utiles , nous les continuerons le soir. De

¹ Coloss. iii. 2.

cette manière, tout se fera dans son temps. Je vous confesserai le matin, et le soir nous nous occuperons de l'instruction; approuvez-vous cet arrangement ? »

Le saint homme me faisait cette proposition avec tout l'intérêt, toute la chaleur d'une prière; sa charité ardente, la force de sa vertu m'avaient pénétré. Je ne pus m'empêcher de m'attendrir; je lui saisis les mains, je voulus les baiser; mais lui, plus agile et plus accoutumé que moi aux actes d'humilité, prit les miennes et les baisa. Mon visage se couvrit de rougeur et de honte; pour la première fois de ma vie, je vis quelle est la supériorité immense de l'humilité sur l'orgueil. Après notre arrangement conclu, le Père me dit : « A présent, monsieur, faites-moi les questions que vous voudrez, mais n'oubliez pas que nous sommes en présence de Jésus-Christ.

» — Faut-il, mon Père, lui demandai-je, déclarer dans sa confession son nom, son état ou sa profession, et la situation de sa fortune ?

» — Il est bien rare, me dit-il, qu'on soit obligé de dire son nom. Jésus-Christ ne l'a jamais demandé à aucun des malades qu'il a guéris, et ce n'a pas été sans mystère. Il était le Sauveur de tous, principalement des fidèles : *Venez*, disait-il, *vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai*¹. En effet, Jésus-Christ ne nous appelle pas vers lui par nos noms, mais par nos nécessités. Ceux qui ont besoin de son secours, y ont droit. Jamais il ne se refuse à nos prières; celui qui ne lui demande rien, est seul à se priver de ses bienfaits et de ses dons. Il est donc inutile de se nommer; il ne s'agit pas de nom dans la confession; tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu; ils ne diffèrent entre eux que par les degrés différents de leurs nécessités et de leurs misères.

» Mais, comme Jésus-Christ veut connaître celles-ci par l'entremise du ministre qui tient sa place, et que la profession du pénitent peut être ou la cause ou l'occasion de ses fautes, il faut la déclarer. 1^o L'état ou la profession peuvent être coupables en eux-mêmes; et, dans ce cas, ils doivent faire partie de la confession.

» 2^o Un état innocent en lui-même peut devenir une occasion prochaine de péché pour le pénitent; et, dans cette supposition, il faut évidemment l'énoncer; la connaissance entière de la faute dépend de celle de l'état, et il faut éclairer suffisamment le confesseur, pour qu'il puisse conseiller au pénitent ce qu'il doit faire, pour éviter que son état ne soit pour lui une occasion de péché.

» 3^o Lors même que l'état ne serait pas vicieux en lui-même, ou une occasion prochaine de péché pour le pénitent, il n'en est aucun qui n'ait ses obligations particulières. La négligence à s'en acquitter est un péché dont il doit s'accuser; elle peut être encore le principe de beaucoup d'autres. Je ne vous répéterai point que

¹ Matth. xi. 28.

tous les chrétiens doivent faire servir leur état à leur sanctification ; mais pour vous montrer combien nous différons sur ce point du jugement de Dieu , je vous demanderai si l'on se fait scrupule de ses efforts pour s'élever et pour étendre ses relations avec les hommes , par l'autorité qu'on acquiert sur eux. Pourvu que les moyens qu'on emploie ne soient pas répréhensibles , l'ambition n'est-elle pas regardée dans le monde comme une noble passion , comme la vertu des grandes âmes ? et cependant , dans la réalité , elle détruit toutes les idées que nous donne la religion.

» — Je vous demanderai encore si l'on s'accuse des péchés de ses enfants et de ses domestiques , que souvent ils n'auraient pas commis , si l'on avait satisfait à l'obligation de les instruire et de surveiller leur conduite ? — Ces péchés , que les pénitents regardent comme légers , sont cependant énormes et capables de nous séparer de Dieu pour l'éternité tout entière. *Qui n'a pas soin des siens , dit saint Paul , et spécialement de ses domestiques , a renoncé à la foi , et il est pire qu'un infidèle* ¹.

» Et quel est-il ce péché qui entraîne après lui la renonciation à la foi ? Ce n'est pas tout que d'habiller ses domestiques et de leur payer leurs salaires ; le point essentiel est que Dieu , le Père de Jésus-Christ , soit glorifié en toutes choses , et nous en lui. Et à qui devez-vous ces soins ? Généralement à tous ceux qui vous appartiennent , de quelle manière que ce soit. Pères et mères de famille , c'est à vos enfants , à vos parents , à vos domestiques , à vos apprentis , si vous en avez. Grands du monde , c'est à vos vassaux , à tous les individus que vos dignités et vos emplois attachent à votre maison. Votre devoir envers toutes ces personnes est d'employer vos soins pour que toutes glorifient Dieu par Jésus-Christ. Tous ceux qui le négligent , se mettent dans le cas de ceux que l'Apôtre accuse d'avoir renoncé à la foi et d'être pires que les infidèles.

» De là vous conclurez , monsieur , que dans le christianisme l'opulence et les dignités sont plutôt un danger qu'un avantage , et que les idées qu'inspire la religion sont incompatibles avec l'ambition et le désir de s'élever au-dessus des autres hommes. Cet exemple seul suffit pour vous montrer la grandeur des obligations qui tiennent à l'état qu'on suit et combien elles sont peu connues.

» Le confesseur ne s'informera point des biens et de la fortune ; mais , sans discuter pour le moment les moyens bons ou mauvais par lesquels ils ont été acquis , il vous fera observer que les riches doivent aider aux pauvres à proportion de leurs facultés ; que Jésus-Christ a fait un devoir de donner son superflu pour le pardon des péchés , et que ce superflu se détermine bien plus rigoureusement qu'on ne le juge d'après le luxe , le faste et la vanité mondaine. La religion a donc dû en faire une obligation pour les riches.

¹ I. Timoth. v, 8.

» Le confesseur ne s'informerait pas plus des affaires domestiques de ses pénitents que de la valeur de leurs biens. Mais, s'ils ont opprimé le pauvre, s'ils l'ont accablé de leur puissance, s'ils ont suscité ou soutenu des procès injustes, s'ils ont commis d'autres iniquités, n'est-il pas nécessaire de leur faire réparer ces torts ? Les confesseurs doivent-ils avoir un autre intérêt que celui de leurs pénitents ? Si ceux-ci cherchent Jésus-Christ dans leur personne, ce n'est que pour y trouver l'instruction et la consolation dont ils ont besoin ; et il ne saurait y avoir de curiosité dans Jésus-Christ. Ses ministres ne se permettent donc jamais des demandes qui n'auraient que ce but. Il est donc inutile de savoir le nom du pénitent ; mais il ne l'est pas toujours de connaître son état, sa profession, sa fortune et ses affaires.

» — Ne pourriez-vous pas, lui dis-je, m'indiquer une règle sûre pour distinguer les circonstances qu'il convient de déclarer et celles qu'il est permis de taire ? Il en est qui sont si honteuses ! — Je ne puis, répondit le Père, vous en fournir d'autres que celle du concile de Trente, qui prescrit qu'on n'est obligé de confesser que les circonstances qui changent ou qui aggravent le péché. Il est vrai qu'il en est qu'on ne saurait déclarer sans honte ; mais c'est cette honte même, c'est cette humiliation qui nous impose la nécessité de nous en accuser ; et y a-t-il quelque difficulté que nous ne devions surmonter ? Pouvons-nous oublier que nous sommes aux pieds de Jésus-Christ, et que c'est à lui que nous nous confessons en nous confessant à son ministre ! Ne savons-nous pas que ce ministre ne peut la révéler à personne, ni nous en parler à nous-mêmes, sans aller reprendre la place de Jésus-Christ ? Ce n'est point à lui, c'est à Jésus-Christ que nous avons confié notre secret ; c'est Jésus-Christ qui en est le dépositaire ; si son ministre était capable de la révéler, il trahirait Jésus-Christ lui-même. La religion du serment ne peut le dispenser de son devoir à cet égard ; et s'il était interpellé en justice au nom de Jésus-Christ de dire ce qu'il sait, il ne pourrait jamais rien révéler de ce qu'il a entendu en confession.

» Mais j'en reviens à mon principe : qui peut trouver quelque difficulté à révéler à Jésus-Christ ce que Jésus-Christ sait mieux que personne ? Il exige seulement qu'on le lui déclare par son ministre, parce que cette confession libre et volontaire est l'unique moyen d'obtenir son pardon. Si le pécheur réfléchit qu'il est aux pieds de Jésus-Christ lui-même, pourra-t-il penser à autre chose qu'à lui exposer ses misères, à épancher l'affliction de son cœur, à exprimer le regret d'avoir offensé un Dieu aussi grand et aussi digne d'amour, à se pénétrer de la crainte de l'offenser encore, et du désir de recevoir son absolution ?

» Voilà ce que le pénitent doit faire pour obtenir de sa divine bouche ces paroles consolantes : « Va, mon fils, ta confiance en moi t'a sauvé ; je ne puis m'empêcher de répandre sur toi mes bénédictions. Personne ne t'accuse ici que toi-même. J'ai fait disparaître tous ceux qui t'accusaient. Te voici seul avec moi ; vois

si ta conscience te reproche encore quelque chose. Si rien ne te condamne plus, tu ne subiras point non plus ma condamnation. Ecoute ma sentence. Ce cœur, qui si longtemps s'est éloigné de moi, sera fortifié par la plénitude de ma miséricorde. Lorsqu'il n'aura d'accusateur que lui-même, je ne lui inflige d'autre peine que celle de l'abandonner à sa douleur. Va, mon fils, et ne pèche plus; c'est là toute ma vengeance.» Telle est, monsieur, la manière dont nous traite Jésus-Christ; il n'est point de difficulté qui ne s'évanouisse en sa présence.

» — J'avoue, mon Père, que celui qui a eu la témérité de pécher, doit à tout prix confesser ses fautes à Jésus-Christ; mais lorsqu'il croit en lui-même pouvoir les excuser en certains cas.... — Ah! monsieur, interrompit le Père, celui qui s'accuse, gagne seul auprès de Jésus-Christ. Que sert à *Adam* de s'excuser? Ses enfants ne peuvent que perdre à l'imiter; mais ils sont si faibles, que, pour peu qu'ils pussent s'excuser, ils en abuseraient. Ils commencent par confesser leurs fautes; mais, quand ils le peuvent, ils les attribuent à d'autres; et à force de les présenter comme coupables, ils oublient qu'ils le sont eux-mêmes. Cette funeste disposition de leur amour-propre les empêche de se corriger. Je suis naturellement vif, dira l'un; je ne me suis pas fait moi-même; je voudrais en vain me refondre; je ne suis pas maître de moi; je me mets en colère sans savoir comment; je dis des paroles offensantes, et il m'échappe malgré moi des juréments et des blasphèmes.

» Telle est l'excuse que quelques personnes donnent à leurs vivacités, à leurs promptitudes et aux suites qu'elles ont eues, quoique très-graves; cela leur suffit, et ils croient que Dieu n'en demande pas davantage. Ils devraient penser que les fautes d'autrui ne justifient pas les nôtres, que la patience ne serait pas une vertu, si elle n'avait rien à supporter; que cette disposition aurait moins d'impétuosité, si, loin de la fortifier par l'habitude, on l'avait domptée par la résistance, et qu'enfin un défaut ne peut légitimement en excuser un autre, parce qu'on doit le corriger. Il me paraît donc qu'un pénitent peut rarement s'excuser; cependant je n'ose pas l'affirmer d'une manière positive, certains cas peut-être le lui permettent, et je ne veux point blesser la règle de la simplicité, qui exige que le pénitent donne de lui-même au confesseur l'idée qu'il en a conçue.

» Je dis la simplicité, parce qu'elle seule peut faire tolérer ses excuses; il ne suffit point qu'il ne veuille pas en imposer au confesseur, il faut qu'il prenne garde à ne pas se tromper lui-même. Par exemple, une femme dit en confession qu'elle va au spectacle, parce que son mari le veut; mais ne le veut-elle pas aussi? lui a-t-elle fait sur ce point les représentations convenables? lui a-t-elle fait entendre qu'elle avait un vrai dégoût du théâtre? l'éprouvait-elle en effet? Comment se fait-il que cette femme, qui ne fait jamais que suivre sa volonté dans tant d'autres occasions soit sur ce point si docile à celle de son époux?

A-t-elle essayé par sa douceur, sa vertu, sa religion, de l'engager à lui laisser la liberté d'être chrétienne? Croira-t-on facilement qu'un mari s'imagine que sa femme sera plus chaste, plus appliquée aux soins de la maison et à l'éducation de ses enfants, plus vertueuse enfin, en allant à la comédie? J'en dis autant de ses excès de luxe dans les vêtements. Toutes ces excuses sont ordinairement vaines, et il ne faut pas beaucoup de pénétration pour en juger. Le confesseur doit surtout veiller à ce que le pénitent évite de se tromper lui-même. La véritable douleur ne songe point à s'excuser; loin d'atténuer ses fautes, elle les grossit à ses propres yeux, et c'est la disposition la plus essentielle pour la pénitence.

» Il est une autre erreur bien commune chez les chrétiens faibles, et qui les éloigne des vrais effets et des fruits salutaires de ce sacrement. Ils regardent la confession comme un devoir pénible, comme un joug imposé par la religion; ils ne veulent pas comprendre que l'homme étant faible, et Dieu saint et vengeur du péché, le Seigneur n'a pu mieux montrer sa miséricorde qu'en lui présentant un remède facile pour obtenir le pardon de ses fautes. Sans ce sacrement, que ferait un chrétien vieilli dans le péché, pénétré de douleur à l'heure de la mort et redoutant la justice divine? Si on lui disait que Jésus-Christ est descendu sur la terre, qu'il peut aller se jeter à ses pieds et lui demander son pardon, cet espoir ne serait-il pas sa plus douce consolation? Ne serait-ce pas à ses yeux la plus grande des félicités, que de se trouver à portée de parler de ce divin Sauveur? D'une autre part, chargé des plus énormes péchés, ne serait-il pas assuré qu'ayant le bonheur de se prosterner à ses genoux et de l'implorer, le divin Jésus le recevrait avec bonté, l'écouterait avec patience, l'absoudrait de ses fautes et le comblerait de tous les biens de sa grâce? et voilà ce que les hommes ne connaissent pas, à raison de leur peu de foi. Jésus-Christ est dans le tribunal de la pénitence; il n'y est ni moins bon ni moins puissant que dans le Ciel; il s'y rapproche de nous, et s'y met à portée de prêter l'oreille à nos besoins.

Si Jésus-Christ venait sur la terre, ou qu'il y fût resté comme autrefois, ceux que la distance des lieux ou des obstacles particuliers en éloigneraient, se plaindraient de leur sort et envieraient celui des personnes qui l'entoureraient. Qu'a-t-il donc fait? Il s'est retiré dans le sein de son Père, et il s'est rapproché de tous par la foi. Il a disparu de la terre, mais pour nous donner à tous un égal accès au trône de sa miséricorde, sans que nous soyons forcés, pour y arriver, de courir le monde ni de traverser les mers. Il a distribué partout ses ministres; il les a mis à sa place; il les a revêtus de son pouvoir, et il a promis au pénitent que lorsqu'il irait le chercher, il le trouverait lui-même dans eux. Concevons donc que celui qui est la droite de son Père; nous voit et nous entend, quand nous lui parlons dans le tribunal. Je voudrais, monsieur, vous pénétrer de cette

vérité. Celui qui croit que Jésus est son Dieu , et qu'il a fait cette promesse , peut-il en douter un instant ?

» Qui ne reconnaît son ouvrage dans les effets journaliers de ce sacrement ? qui pourrait , si ce n'est le Tout-Puissant , opérer les changements qu'éprouvent tant d'âmes , arrivant au tribunal remplies de l'horreur des péchés qui peu de jours auparavant étaient la source empoisonnée de leur corruption , avec la componction dans le cœur et la honte sur le visage , et qui d'elles-mêmes maintenant condamnent leurs injustices et dévoilent les iniquités , qu'elles avaient jusqu'alors cachées ?

» Cette âme hautaine , follement enivrée de l'amour d'elle-même et des plaisirs , méprisait , il y a peu de jours , le Ciel et la terre : Vivons , se disait-elle à elle-même , et jouissons de ce monde ; personne ne nous a donné des nouvelles de l'autre ; Dieu est trop éloigné de nous pour se mêler de nos affaires et s'offenser de nos divertissements.

» Ainsi parlait , ainsi vivait cet insensé. Eh ! qui l'a changé en si peu de temps ? Ce qui lui avait paru raisonnable , lui semble aujourd'hui l'effet du délire et le comble de l'horreur. Il déteste des plaisirs qu'il recherchait avec avidité ; il n'y voit plus que de criminels amusements ; ses anciennes idées ne lui présentent plus que folie et abomination ; ses passions , qu'il caressait avec indulgence , ne lui présentent plus qu'amertume et que fiel ; il n'y pense que pour regretter de les avoir écoutées ; sa seule consolation est dans l'affliction qu'il en a conçue.

» Qu'a-t-il fait pour changer ainsi ? Il est venu aux pieds de Jésus-Christ exposer à son ministre les sujets de sa peine ; il a cru alléger sa honte à mesure qu'il la lui a découverte. Le confesseur a vu dans lui un spectacle digne de Dieu , ce pénitent , qui vient de déposer ses profanes ornements , aliments de la vanité et symboles de l'orgueil , se trouve à ses pieds ; il baisse à terre ces yeux mondains qui ne se tournaient vers le Ciel que pour l'insulter ; il s'humilie , il se prosterne et débute par lui dire qu'il va se confesser à Dieu et lui découvrir ses iniquités en présence des anges et de toute la cour céleste.

» Il invoque en particulier *Marie* , la sainte mère de Dieu , saint *Jean* , le héros de la pénitence , tous les apôtres , tous les saints ; il leur demande d'être les témoins de sa douleur. Comme il ne peut communiquer avec l'Eglise du Ciel que par celle de la terre , il prie celle-ci , dans la personne de son ministre , d'ouïr ses péchés. Ses cris sont les cris de la pénitence ; il lui dit qu'il a beaucoup péché et de toutes manières , en pensées , en paroles et en œuvres , et qu'il va tout déclarer , quelque honte qu'il éprouve à le faire.

» Il n'est plus , ajoute-t-il , qu'un monstre qui ne mérite que colère et chatiment ; et , pénétré de son indignité , il se frappe la poitrine , comme pour maltraiter son cœur insensé. Il ne cherche point d'excuses , il s'avoue coupable ; il n'attribue à personne ses désordres et ses offenses envers Dieu ; elles sont sa

faute, sa propre faute, et sa très-grande faute. Il se reconnaît indigne de pardon, et il ne l'attend que des prières du ciel et de la terre, *ideo precor*. Foulant aux pieds son amour-propre, forçant les barrières de la honte, armé du courage que la foi seule peut inspirer, il découvre ses actions les plus secrètes, qui ne peuvent être connues que de Dieu seul et de lui. Quel autre que le Tout-Puissant a pu opérer un changement aussi grand ?

» Les incrédules nous demandent des miracles. En voilà un, peut-être plus étonnant que la résurrection d'un mort. Le mondain n'y fait aucune attention ; mais le chrétien y réfléchit, il sait le reconnaître et l'admirer ; et les ministres de Dieu, qui le voient de leurs yeux, qui le touchent de leurs mains, y reconnaissent journellement la divinité d'une religion, seule capable d'opérer de telles merveilles. Le pénitent, dans la personne duquel Dieu daigne les manifester, sujet encore à la faiblesse humaine, nous fait ordinairement cette question : Que pensez-vous de moi ? ne vous parais-je pas un monstre d'abomination ?

» Ames bienheureuses ! âmes chéries de Dieu ! laissez, laissez ces idées importunes et vaines ; que pouvons-nous penser de vous, si ce n'est que vous êtes élues, et que nous voyons en vous des vases de miséricorde, dans lesquels le Tout-Puissant opère de grandes merveilles, et manifeste à nos yeux la gloire et la sainteté de son nom ? Pouvons-nous penser encore à ce que vous étiez ? Hélas ! nous savions que vous êtes hommes et pétris d'argile. Nous ne pouvons plus nous occuper que de ce que vous êtes à présent par la grâce de Dieu. Nous n'avons écouté le récit de vos dérèglements que pour admirer la patience de notre Sauveur : ce courage qu'il vous donne de vous confesser de tout, sans rien dissimuler ; cette candeur, cette bonne foi, qui vous inspirent la crainte si vive de ne pas vous confesser avec autant d'exactitude que vous le désireriez ; cette docilité à recevoir nos instructions, nos conseils et nos pénitences ; ce cœur, naguère l'asile des plus venimeux serpents, ouvert aujourd'hui à l'innocence et à la grâce, et n'aspirant qu'à croître en vertu ; tel est le spectacle qui nous occupe et nous doit seul occuper, puisqu'il nous montre votre bonheur et l'étendue des miséricordes divines.

» — Vous relevez, mon Père, lui dis-je en l'interrompant, mon cœur abattu ; et certes, il en avait grand besoin. Vous verrez en moi ce que jamais vous n'avez vu, un monstre sans exemple. » Le Père me dit quelques paroles pour me tranquilliser, et continua ainsi : « Après vous avoir exposé ce qu'il est nécessaire de savoir pour se confesser, je vous parlerai des différentes dispositions intérieures qui préparent l'homme à la conversion du cœur. Il faut être fermement persuadé que sans cette conversion le pardon des péchés est impossible, et l'absolution inutile et sans fruit. La crainte des jugements de Dieu et la foi qu'elle inspire, peuvent avoir une grande influence sur sa conversion. Il n'existe point de justice sans amour ; mais cette crainte et cette foi nous y mènent ; elles sont donc des moyens saints, utiles et nécessaires.

Nous devons donc les nourrir, les fortifier dans notre cœur, et regarder la crainte de Dieu que la foi nous inspire, comme le premier fondement de la vertu chrétienne.

» *David* disait au Seigneur¹ : *Pénétrez ma chair de votre crainte ; vos jugements me font trembler.* Ce prophète, dont les psaumes respirent le plus grand amour de son Dieu, demande que ses os soient pénétrés de crainte, surtout de la crainte de ses jugements, et des châtimens qu'il réserve à ceux qui transgressent sa loi. Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, nous dit : Craignez celui qui peut livrer l'âme et le corps au supplice d'un feu qui ne s'éteint point. Ce souverain Maître ne manque pas de nous proposer la crainte comme un motif de la résolution où nous devons être de nous arracher l'œil et de couper le bras qui nous scandalise, parce qu'il vaut mieux, nous dit-il, entrer dans la vie avec un œil ou un bras de moins, que d'être précipité dans les flammes éternelles avec l'un et l'autre. Sa religion est, il est vrai, toute d'amour et de charité ; mais, sans négliger de nous embraser d'un feu si divin, ne perdons jamais de vue les justes motifs qu'il nous propose lui-même.

» Le concile de Trente nous dit² : Les hommes se préparent à la justice, lorsque, excités et aidés par la grâce, et persuadés par la foi, ils marchent vers Dieu par un mouvement libre de leur volonté, croyant aux vérités révélées et convaincus surtout que le pécheur se justifie par la grâce et la rédemption de Jésus-Christ ; et, quand considérant leur état de pécheurs, touchés de la crainte de la justice divine, ils passent à la considération de sa miséricorde, et qu'animés par l'espérance, ils se confient en elle, et espèrent que Dieu voudra leur pardonner leurs péchés à cause des mérites de Jésus-Christ, et les réconcilier avec lui. Observez, monsieur, que ce concile ne separe point la crainte de l'espérance, et qu'il ne fait de l'une et de l'autre qu'un seul et même mouvement du cœur, dont la crainte est le principe, et l'espérance la fin.

» La grâce commence ; car, suivant notre foi, tout bon mouvement vient de Dieu. Cette grâce est intérieure ou extérieure. L'intérieure est cette émulation d'un cœur qui brûle de connaître ce qu'il doit faire pour se convertir. L'extérieure, c'est l'instruction même ; le désir et le soin d'en profiter en sont l'effet. Le premier fruit de cette grâce, c'est la naissance de la foi dans une âme qui en était privée, ou sa résurrection et son réveil dans celle où elle était morte ou assoupie.

» Le concile ajoute en effet que cette foi est le principe du salut, la racine et le fondement de toute justice. Et pourquoi ? parce qu'elle nous découvre à la fois nos obligations et nos fautes, ce que nous devons être et ce que nous sommes ; les avantages, les biens que nous perdons et les châtimens qui nous menacent ; elle nous montre surtout que nous pouvons sortir d'un état aussi déplorable par la grâce et la rédemption de Jésus-Christ.

¹ Psaume cxviii, 120.

² Sess. v, cap. vi.

» La crainte est donc un don surnaturel de la foi ; mais la foi ne nous la présente jamais sans l'espérance , parce que , dès que l'âme a le sentiment de son inquiétude , elle cherche un remède qui la tranquillise. Le malheureux qui , au milieu des ondes courroucées , redoute à chaque instant la mort , ne s'attache pas avec plus d'ardeur à la planche qui peut le sauver du naufrage , que le pécheur à l'arbre de la croix que lui présente la foi. Plus sa crainte sera vive et pénétrante , plus elle se livrera aux motifs de confiance en Dieu , qu'elle doit avoir par l'entremise de notre divin Sauveur.

» Je suppose qu'il aime encore le péché. Imaginez qu'en un instant Dieu pénètre l'homme le plus coupable de la lumière de la foi qui lui découvre l'horrible état de sa conscience , et lui montre le châtement qui lui est réservé ; qu'il voie l'enfer sous ses pieds , et qu'il entende , avec autant d'émotion et d'effroi que saint *Jérôme* , l'épouvantable son de la trompette qui exprime ces mots : *Levez-vous , morts , et venez au jugement*. Il n'est encore ni changé ni converti ; mais , s'il n'est pas plus pervers qu'un démon , s'il ne dit pas comme *Cain* : *Mon péché est trop grand pour être pardonné* , on ne peut admettre qu'occupé de ces terribles pensées , sa passion conserve son ancienne force.

» Par où commence le péché , et par où finit-il ? Ils ont détourné les yeux , pour ne pas voir le Ciel et pour ne pas se ressouvenir des jugements de Dieu , dit l'Écriture en parlant des infâmes vieillards qui calomnièrent la chaste *Suzanne*. On peut en dire autant de tous les pécheurs. Que de combats coûte le premier péché ! que de reproches nous fait notre conscience , lorsqu'il a été commis ! Plût à Dieu que nous les eussions écoutés , et qu'ils nous eussent fait plus d'impression que la passion qui nous entraînait ; mais le péché , en nous faisant oublier la voix des remords , les a tout-à-fait bannis , et nous a insensiblement induits à croire que la religion et ses terreurs n'étaient que des chimères. Ce qu'il y a de pire , c'est que nous désirons trouver des raisons pour le croire. Et pourquoi ? parce qu'il est difficile que le péché soit accompagné de cette crainte ; de là vient que si sa perte nous a fait succomber , nous devons la recouvrer pour nous relever de notre chute.

» Il est certain que la crainte seule , quoiqu'elle soit un sentiment louable , ne convertit pas le cœur , parce qu'elle ne change point la volonté et qu'elle en suspend seulement les actes. Mais de ce qu'elle n'opère pas seule tout l'ouvrage , s'ensuit-il qu'elle n'y ait aucune part ? Supposons une âme abattue par la crainte , et qui , dans le premier effet de ce sentiment , ne voit dans l'énormité de ses péchés que la proximité de son châtement. Je maintiens qu'il est impossible qu'elle ne tourne ses regards vers la miséricorde divine ; mais il se peut que cette espérance soit faible , qu'elle ne l'envisage que dans l'éloignement , et qu'au contraire elle regarde les châtements qu'elle a encourus comme si prochains , qu'ils lui paraissent prêts à fondre sur elle. Dans

cet état d'abattement , elle demande si elle peut se confier dans cette miséricorde , qu'elle a tant méprisée. Elle ne doute point de son infinité , mais la crainte la prive de l'espérance.

» Que lui dit la foi dans cette situation désolante ? Espère : ton plus grand crime serait de désespérer de l'infinité d'une miséricorde qui ne connaît pas de bornes. Et quand elle considère que le même Dieu qui lui imprime la crainte dont elle est pénétrée , lui permet ou plutôt lui ordonne d'espérer en sa bonté ; quand elle considère que ces mêmes terreurs qui la découragent , partent de sa main ; que Dieu ne l'effraierait point , s'il ne voulait l'appeler à lui ; que tous ses coups sont des dons de sa miséricorde et le fondement assuré de sa confiance ; quand enfin la foi lui présente tous ces objets consolants , comme alors sa crainte enfante son espérance , elle commence à l'apprécier et à la bénir.

» La crainte et l'espérance se disputent ainsi l'empire de ce cœur que la foi leur a livré ; elles lui font éprouver un combat d'autant plus doux qu'il est plus pénible : parce que plus il souffre , plus il s'abandonne à la douleur. Les larmes coulent en abondance , de fréquents sanglots se font entendre , ce cœur déchiré se livre aux prières ferventes , aux gémissements ; et l'âme n'éprouve d'autre consolation que de s'ouvrir et de se livrer tout entière aux expressions de sa douleur. Elle se représente la félicité , la douce paix des justes , accompagnée de ce calme et de cette sérénité dont elle-même ne jouit pas encore ; elle la compare aux soucis cuisants dont elle est dévorée , elle sent la différence qui se trouve entre eux et elle ; elle envie leur sort , et se promet enfin d'imiter leurs exemples.

» Dès cet instant elle ne voit plus que délire et tribulation dans le chemin de la corruption ; elle s'étonne d'avoir pu vivre dans un tel aveuglement. Si elle n'a pas déjà rompu ses chaînes , au moins elle en sent tout le poids ; elle reconnaît combien ses fers sont honteux , et lève les yeux vers le Très-Haut , afin qu'il les brise de sa main puissante , et qu'il la mette en état de chanter dans sa gloire le cantique de sa liberté.

» Dira-t-on qu'une crainte de cette nature n'opère rien sur le cœur , et ne le dispose point à la justice ? Ce que je sais , c'est que la foi chrétienne ne peut en inspirer d'autre , et que si ces mouvements ne sont pas toujours aussi vifs , ils sont toujours du même genre. Sans doute , il faut quelque chose de plus que cette crainte des jugements de Dieu , pour convertir entièrement le cœur du pécheur , et il est nécessaire que la justice y naisse , parce que seule elle peut produire l'amour divin. Mais n'est-on pas obligé de rompre la terre et de la labourer avant de l'ensemencer ? Je dis donc que rien ne peut aussi bien rompre et préparer le cœur de celui qui a péché , que la crainte produite par la foi.

» — Mais , mon Père , lui dis-je , il faudrait pour cela une foi très-vive ; et si les justes , enflammés de l'amour divin , ont à peine cette espèce de foi , comment des pécheurs , uniquement

animés par la crainte, peuvent-ils l'acquérir. — Il est hors de doute, me répondit-il, que la foi doit être vive, c'est-à-dire forte et active. A quoi serait bonne une foi morte et sans action? mais à quoi tient-il que la foi ne soit vive? Ce n'est certainement pas à la religion que nous suivons, ni au nom de chrétiens que nous portons, ni au serment que nous avons fait de la conserver dans le même état où nous l'avons reçue. L'Eglise ne nous l'a pas donnée morte, et son intention n'a pas été qu'elle s'affaiblît entre nos mains.

» Sans doute, la foi doit être vive; et pourquoi ne l'est-elle pas? Parce que nous ne nous laissons point de lui porter des atteintes mortelles, soit par nos désordres qui nous aveuglent au point de nous intéresser même à la perdre; soit par des conversations impies et licencieuses, où nous cherchons nous-mêmes les moyens de confirmer les doutes que nous ont inspirés nos passions; soit enfin par des lectures obscènes ou irréligieuses, qui corrompent à la fois l'esprit et le cœur. Pouvons-nous après cette conduite être étonnés que notre foi ne soit pas vive? Eh! comment pourrait-elle l'être, lorsque nous nous efforçons de l'étouffer, quand nous nous applaudissons de n'en point avoir, ou qu'au moins nous paraissions en tirer vanité? Il est bien triste qu'il soit aujourd'hui de mode de se parer d'un délire aussi contraire au bon sens et à la saine raison.

» Des hommes sans frein et sans instruction veulent s'ériger en maîtres, et professer leur incrédulité auprès de malheureux pécheurs que leur conscience tourmente. Ces prétendus docteurs, non moins ignorants que leurs disciples, puisque dans toute leur vie ils n'ont pas donné un quart-d'heure d'attention à ce qui devrait être l'unique étude de l'homme, voudraient à tout prix secouer le joug salutaire de la religion; ils parlent des objets les plus sacrés, et osent décider avec autorité. Une ironie, un bon mot, une raillerie sont pour eux des démonstrations; et pourraient-ils en donner d'autres? Mais l'ignorance réciproque des docteurs et des disciples n'exige rien au delà. Ils rient de ces sottises plaisanteries, ils applaudissent à ces misérables quolibets, que la moindre instruction ou le moindre bon sens ne pourraient accueillir qu'avec le dernier mépris; et ils viennent nous dire ensuite que leur foi n'est pas vive! Comment le serait-elle? ce qui devrait nous étonner, c'est qu'elle ne les ait pas entièrement abandonnés.

» Si quelqu'un me disait qu'il n'a pas une foi vive, je lui demanderais ce qu'il fait pour en avoir une de cette espèce? Je vous suppose, lui dirais-je, très-éloigné des excès contre lesquels je viens de m'élever; j'admets que vous avez de la foi, de la religion; mais vous passez toute votre vie au jeu, au spectacle ou dans la dissipation. Si la foi est à peine vivante chez le juste, qui ne néglige rien pour la conserver et la nourrir dans la retraite par de pieuses lectures, par la méditation, par la prière, par la vigilance et la mortification de ses sens, comment vivrait-

elle dans vous , qui d'un côté vous livrez sans réserve à tout ce qui peut l'affaiblir, et qui de l'autre ne faites rien de ce qui pourrait la vivifier ?

» S'il me demandait encore quel mal on peut trouver dans cette vie oisive , presque entièrement occupée de plaisirs , de soins inutiles ; consacrée au luxe , à de frivoles conversations et à des dissipations de tout genre : Quel mal ? lui répondrais-je ; le plus terrible de tous , celui de donner la mort au principe essentiel de la vie ; à la foi , qui est la vie du juste , et sans laquelle tout est mort aux yeux du Seigneur.

» Votre foi n'est pas vive ! Et parce qu'elle ne l'est pas , vous voulez ajouter la mort à la mort ; parce qu'elle est sans vie , dans la crainte qu'elle ne ressuscite , vous travaillez à détruire ses dernières racines et à ne lui laisser aucun moyen de revivre ? Si , dans cet état de mort où elle est réduite , vous éprouvez encore de ces élans qui vous font tressaillir ; si ses cris vous forcent encore à l'écouter et à la craindre ; si , trop faible pour vous convertir , elle vous inspire encore quelquefois le désir de votre conversion ; si elle vous oblige à faire , malgré vous , quelques pas vers le bien ; que ne produirait-elle pas , si vous lui permettiez d'agir librement ; si vous vous borniez à ne pas lui résister ; si vous la laissiez opérer à son aise ? Vous ne le voulez pas , parce que vous sentez qu'elle prendrait trop d'ascendant sur vous ! et il vous sied bien de me dire que votre foi n'est pas vive ! est-ce sa faute ou la vôtre ? Cessez de lui résister ; ne la combattez pas , ne l'étouffez pas , et vous verrez qu'étant le principe de la vie et de l'immortalité , elle se ranimera , pour vous conduire au chemin de la vie éternelle.

» La vérité sur cet objet , monsieur , est dans ce que nous dit le concile : Les hommes se disposent à la justice par la foi , qui leur inspire la crainte des jugements de Dieu ; cette crainte , les obligeant à recourir à la miséricorde divine , les élève jusqu'à l'espérance. Tel est l'ordre que Dieu a établi pour la conversion du pécheur , et il faut le suivre avec fidélité. Appliquons-nous donc à cultiver les précieuses impressions de la foi , et à fuir tout ce qui jusqu'à ce moment les a affaiblies ou rendues inutiles. Entretienons-les par la retraite , l'oraison , les saintes lectures ; la semence de la foi , à l'exemple du grain de moutarde , d'abord la plus menue des semences , parviendra jusqu'à la hauteur d'un grand arbre. L'essentiel est de ne pas contrarier son action. Si ceux qui se plaignent de leur peu de foi , consultaient leur propre conscience , elle leur ferait la même réponse que moi.

» — Mais , mon Père , repris-je , comment cette crainte peut-elle se concilier avec la confiance ? Si le pécheur , à la vue du désordre de sa vie , ne peut se défaire de la crainte , le juste , qui a toujours vécu dans l'innocence , ne doit avoir tout au plus que la confiance. Ah ! s'il m'était possible de recommencer le cours de ma vie , je vivrais , je crois , de manière à m'exempter des inquiétudes et des terreurs qui maintenant m'assiègent et me

dévoient. — Comment, monsieur, me répondit le Père, vous ne pouvez concilier la crainte avec la confiance ? Et moi, je ne vois point comment on peut les séparer, si l'on entre bien dans le but de l'une et de l'autre.

» Quiconque examinera avec soin notre divine religion, trouvera que nous n'avons ni ne pouvons jamais avoir rien à craindre de Dieu, et que nous avons tout à craindre de nous-mêmes. Dieu est souverainement bon, il est la bonté par excellence. S'il est terrible dans sa justice, c'est que nous le forçons à l'être ; il ne l'est jamais que par nous. Dieu aime les âmes qu'il a créées à son image, comme s'exprime l'Écriture ; et c'est parce qu'il les aime, qu'il veut que toutes se sauvent, que toutes parviennent à la connaissance de la vérité ; mais, si nous n'avons rien à appréhender de Dieu, nous avons tout à redouter de nous-mêmes.

» Le juste craint, parce que, n'étant que corruption et faiblesse, il peut chanceler et tomber. Le pécheur craint, parce qu'il ne peut se relever de lui-même de ses péchés ou de ses chutes, et qu'il ne peut non plus éviter les justes châtimens qu'il mérite. L'un et l'autre doivent se délier d'eux-mêmes. Le juste doit sans cesse rendre des actions de grâces à Dieu, prier, veiller, marcher avec attention, mortifier ses sens, et garder son cœur avec une sollicitude continuelle. Le pécheur doit s'affliger, implorer le Seigneur, gémir, se rappeler les désordres de sa vie dans l'amertume de son âme, vivifier sa foi et se pénétrer de crainte, en pensant aux châtimens éternels qui l'attendent. Comme l'un est tombé à terre, et que l'autre peut glisser et tomber aussi, la foi dit à tous les deux : *Empressez-vous, efforcez-vous* ; faites tout ce qui dépend de vous, ou pour vous soutenir, ou pour vous relever.

» Mais vous, monsieur, qui trouvez tant de peine à concilier la crainte avec la foi, si Dieu vous assurait aujourd'hui, par le ministère d'un de ses anges, qu'il vous a pardonné et qu'il vous rendra éternellement heureux, seriez-vous alors certain de votre bonheur ? — Sans doute, mon Père, lui répondis-je ; si je pouvais être bien assuré que ce ne fût pas une illusion, je serais criminel de me refuser à cette certitude. — Eh bien ! répliqua le Père, vous ne seriez pas plus sûr alors que vous ne l'êtes aujourd'hui de sa miséricorde, et il ne serait pas possible que vous le fussiez davantage. En effet, quel serait alors le fondement de votre assurance ? Sans doute, la parole de Dieu et la vérité de ses promesses. Or, sa bonté et sa miséricorde ne sont pas moins certaines, ou, pour mieux dire, la vérité de ses promesses et sa miséricorde ne sont pas deux choses différentes. Et parce qu'aujourd'hui il ne vous propose que sa bonté pour motif de votre confiance, parce qu'il veut que votre sacrifice soit entier, parce qu'il exige que sa bonté seule vous inspire cette confiance, ne lui offrirez-vous pas ce sacrifice de justice ?

» — Hélas ! mon Père, repris-je, quelle confiance peut avoir

un homme dont la vie tout entière n'a été qu'une suite continuelle d'iniquités, un homme dont les péchés se sont plus multipliés que les cheveux de sa tête ? Si Dieu me voit tel que je me parais à moi-même, puis-je ne pas être à ses yeux un objet de colère et de fureur ? — Si Dieu vous voit, répondit le Père : ah ! sans doute, il vous voit mille fois mieux que vous ne pouvez vous voir vous-même. Eh ! que deviendriez-vous, s'il permettait que vous vous vissiez tel que vous êtes ?

» Pouvez-vous penser, monsieur, que Dieu cherche dans l'homme ce qu'il est ou ce qu'il a été, pour exercer sa miséricorde ? Le cœur humain n'est que corruption, et la vie la moins coupable ne pourrait inspirer le plus léger motif de confiance. Remarquez un autre caractère de notre faiblesse : l'homme ne peut définitivement régler ses comptes avec Dieu ; il ne peut non plus se résoudre à les régler avec lui-même. Et qu'en résulte-t-il ? que plus il s'examine, plus il découvre en lui de misère et de corruption, et qu'alors son trouble et son découragement s'augmentent. Quittons donc ces vaines terreurs, ces défiances injustes, qui ne sont point inspirées par la foi, et qu'elle doit elle-même régler. Loin que notre courage se laisse abattre par la connaissance de nos misères, elle doit, au contraire, animer notre confiance et notre espérance en la bonté divine. Et pourquoi ? parce que c'est Dieu qui nous l'a donnée.

» L'Écriture nous présente à cet égard une réflexion pleine de raison et de sens. L'ange du Seigneur apparaît à *Manué*, père de *Samson*, et lui annonce qu'il aura un fils. *Manué*, qui ne le reconnaît pas, le prie d'attendre un moment pour assister au sacrifice qu'il va offrir à Dieu en actions de grâces. Quand le feu fut bien allumé, l'ange entra dans les flammes et disparut. *Manué* et sa femme, frappés de surprise et d'épouvante, se jettent le visage contre terre, et le mari dit : Préparons-nous à la mort, parce que nous avons vu Dieu. Ce discours était indigne d'un bon Israélite. Sa femme lui répondit avec plus de justesse : Si Dieu avait voulu nous ôter la vie, nous aurait-il envoyé son ange ? Cette réponse s'applique aux âmes qu'un mouvement naturel trouble et abat.

» Qui vous a donné, continua le Père, cette connaissance qui vous cause aujourd'hui tant d'agitation ? votre âme l'avait-elle, lorsqu'elle était plongée dans le péché ; lorsque vous vous regardiez comme le seul homme raisonnable ; lorsque vous contestiez si orgueilleusement les maximes de l'Évangile ; lorsqu'enfin vous fermiez les yeux avec tant d'obstination à la lumière qui vous découvre aujourd'hui vos erreurs et vos péchés ? Qui donc vous a ouvert les yeux, qui vous a frappé des rayons de cette lumière ? Étiez-vous meilleur, aviez-vous la vue plus claire, quand vous en étiez privé ? Quoi ! parce que Dieu vous fait connaître maintenant votre état ; parce qu'il vous montre votre faiblesse et votre misère ; parce qu'il ne vous a pas laissé ignorer combien vous avez besoin de son secours ; parce qu'en un mot il vous a dé-

trompé, et que vous ne pouvez plus vous dissimuler que vous ne pouvez rien sans sa grâce ; vous vous regardez comme un homme perdu, vous ne voyez plus de motif de vous tranquilliser. Je vais mourir, dites-vous, parce que j'ai vu le Seigneur. Dieu se laisse-t-il voir à ceux qu'il veut perdre ? et cette connaissance même, qu'il vous donne de la profondeur de vos misères, ne vous annonce-t-elle pas qu'il cherche à vous pardonner ?

» Quand le pécheur regarde ses inquiétudes, ses terreurs, avec cet esprit ; quand, au lieu de vouloir se les cacher, il travaille à pénétrer avec les yeux de sa douleur jusqu'au plus profond de sa conscience ; loin de se décourager à la triste vue de ses plaies, le sentiment de sa propre faiblesse le précipite plus fortement dans les bras de Dieu. il dit comme la femme de *Manué* : Si le Seigneur avait voulu me perdre, m'aurait-il envoyé son ange ? La cause de ma perte a été de m'obstiner à ne pas voir ce qu'il daigne me montrer. Ainsi, le vrai pénitent s'élève de la crainte à l'espérance, de l'espérance à l'amour, et l'amour consomme la justice. La foi commence l'œuvre ; et la même foi, unie à la charité, la perfectionne.

» Nous avons parlé de la crainte et de l'espérance : c'est par l'une et l'autre que nous pouvons arriver au but que nous devons atteindre. Il est un autre moyen plus immédiat, plus efficace, et tellement nécessaire, qu'on ne peut parvenir sans lui à la parfaite conversion du cœur. Ce moyen, c'est l'amour ; l'amour qui justifie à coup sûr le pécheur ; qui d'esclave du démon le change en enfant de Dieu ; qui lui rend tous les biens, tous les droits que lui donna le baptême ; qui en fait enfin l'héritier de Jésus-Christ, et le compagnon des esprits célestes.

» Mais comme l'amour a différents degrés, nous traiterons demain cet objet. Vous n'oublierez pas le nouvel ordre que nous nous sommes proposé. Le matin, je viendrai vous aider à vous examiner, et l'après-midi nous parlerons de l'amour divin. »

Je renouvelai au Père les expressions de ma reconnaissance, et il se retira. Ce Père, mon cher Théodore, est un ange de Dieu ; je ne peux douter qu'il ne soit descendu du Ciel pour venir à mon secours. Je ne saurais t'exprimer combien il console mon cœur. Que serais-je devenu sans ses conseils et ses réflexions ? Quand je considère la différence qui se trouve entre lui et moi, entre lui et toi, entre lui et tous ceux qui vivent dans un si déplorable aveuglement, il me paraît qu'il est bien plus au-dessus de nous que le Ciel ne l'est de la terre. Ah ! Théodore ! que ne donnerais-je pas pour que tu l'entendisses ! Adieu.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Le philosophe à Théodore.

QUE nous sommes ignorants et bornés , lorsqu'engagés dans les chaînes du vice , nous ne connaissons que les plaisirs grossiers qu'il nous présente ! Si tu pouvais te faire une idée de la joie et du ravissement que j'ai éprouvé ce matin , lorsqu'après mon entretien avec le Père , j'ai vu qu'avec son secours et ses généreux efforts , la première époque de ma ténébreuse vie était débrouillée et mise en ordre ; tu concevrais alors qu'il existe des plaisirs moraux , des plaisirs du cœur , que la chair et le sang ne peuvent jamais éprouver.

Combien les hommes gouvernés par l'esprit de Dieu sont supérieurs , ou plutôt d'un ordre plus élevé que les hommes conduits par l'esprit du monde ! Va voir ces philosophes profonds , ces brillants génies , ces esprits pénétrants et subtils , qui parlent avec tant d'assurance , qui dissertent avec tant d'orgueil , qui captivent avec tant de succès la raison des sots et des insensés , dont le langage , orné d'un éclat trompeur , décele néanmoins si souvent leur frivolité et leur imposture. Suppose-toi près d'eux , sur le point de mourir , ou livré à l'affliction et à la douleur ; implore leur assistance : tu verras alors qu'ils ne sont rien , et qu'ils ne peuvent ni nous secourir ni nous consoler.

Au contraire, les hommes de Dieu , simples , modestes , humbles dans leur extérieur , et modérés dans leurs discours , ne se vantent jamais , ne promettent rien , se regardent comme incapables de tout ; mais a-t-on besoin d'eux et implore-t-on leur secours ? alors ils s'élèvent , le brasier ardent de la charité les échauffe ; ils sont tout feu , toute ardeur ; et ces mêmes hommes , qui auparavant paraissent des êtres inutiles , sont ceux qui prodigent les conseils les plus vrais et les plus solides ; les amis les plus ardents du malheureux , les plus empressés à le secourir ; tandis que les impies fanfarons du monde l'abandonnent et fuient dans les occasions les plus essentielles. Le Ciel semble seconder les efforts de celui qui parle en son nom , et lui donner ces puissants moyens de consolation qui manquent aux autres.

Comment pourrai-je te peindre le zèle , la charité , la tendre affection de mon bienfaiteur ? Un mois auparavant , je l'aurais regardé de l'œil du mépris le plus profond ; je me serais moqué

de lui ; à peine aurais-je daigné l'envisager : aujourd'hui je le révère comme un homme supérieur à tous ceux que j'avais estimés ; je ne me trouve pas digne de baiser la trace de ses pas.

Avec quel amour, quel intérêt, et en même temps avec quelle sagacité, quelle adresse il fouillait jusqu'aux replis les plus secrets de mon cœur ! Je me suis livré à lui tout entier ; il me questionnait ; je lui répondais avec simplicité et bonne foi, et je ne sais comment ses demandes, toujours faites à propos, me rappelaient une foule de choses que, sans leur secours, j'aurais, je crois, oubliées. Enfin, son inépuisable patience et sa méthode ont su débrouiller le chaos de mon premier âge ; il m'a semblé que je n'ai rien omis de tout ce que je pouvais lui dire, et j'ai pu croire qu'il a été satisfait.

Ainsi, ce que je regardais comme impossible se trouve déjà comme fait. Cette route si escarpée, si pénible à descendre, est devenue plus aisée, à l'aide des sentiers où je suivais mon guide, et il m'a prouvé qu'il était très-exercé dans ce genre de travail. L'épreuve de ce matin a doublé mon courage ; j'ai vu que la même méthode me conduirait en peu de temps au bout de mon entreprise. Le Père me répétait souvent : ne vous fatiguez pas l'esprit ; dès que vous êtes décidé à ne rien cacher au confesseur, et que vous ne négligez rien pour vous rappeler vos fautes, il n'importe pas que vous oubliiez telle ou telle chose ; le point essentiel, c'est que vous soyez navré d'avoir offensé Dieu ; que vous preniez la ferme résolution de ne plus rien faire qui puisse l'offenser ; que vous espériez en sa miséricorde et en son pardon ; surtout que votre cœur se convertisse, que vous vous déterminiez à changer de vie, et à observer la loi du Seigneur dans toute son étendue : voilà ce qui vous importe. Une omission, plusieurs omissions même, à moins qu'elles ne soient l'effet d'une négligence coupable, n'altèrent point la vertu du sacrement ; mais il n'est point de bonne confession, point d'absolution efficace, sans une entière et vraie conversion.

Enfin, le Père s'en alla ; il m'avait consolé. Nous convinmes que je tâcherais, dans la journée, de me ressouvenir des autres péchés de la première époque de ma vie que nous avons terminée ; que le lendemain matin, nous entreprendrions la seconde, et ainsi de suite, en continuant le soir ses instructions. Il revient en effet le même jour, et commença ainsi :

« Hier je vous ai proposé de vous entretenir de la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. La crainte, avons-nous dit, commence l'œuvre, l'espérance la continue ; et celle-ci produit l'amour qui pardonne et justifie. C'est Jésus-Christ lui-même, qui a instruit ses ministres de la nécessité de cet amour, dans la première absolution qu'il a donnée parmi les hommes ; dans celle de la femme pécheresse, il dit ¹ :

¹ Luc, vii. 47.

Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Par là, il nous a appris que l'amour est la condition la plus essentielle pour recevoir avec fruit les absolutions qui devaient se donner dans la suite des siècles.

» Ce divin Maître n'a pas dit : Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a craint ma justice; parce qu'elle a renoncé publiquement à ses péchés et à sa mauvaise vie; parce qu'elle est venue se jeter à mes pieds et les arroser de ses larmes. Sans doute, sa bonté attachait aux signes extérieurs de sa douleur le prix qu'ils méritaient; mais le pardon fut le fruit de son amour. L'amour était le principe qui donnait du prix à tout le reste, la condition essentielle pour l'absolution.

» Ainsi, quoique le concile de Trente ait décidé que la crainte prépare et dispose le pécheur à la justification, il n'a pas entendu dire que la crainte seule, sans être accompagnée du saint amour, puisse nous faire obtenir le pardon des péchés. L'Apôtre dit que la loi, c'est-à-dire, la crainte, peut commencer l'ouvrage; que, comme notre instituteur, elle a, soit de gré, soit de force, de l'empire sur nous ¹. *Lex pædagogus*; mais qu'elle ne nous conduit pas au terme de la perfection ², *nihil ad perfectum adduxit lex*. Aussi l'Esprit saint ne place la crainte qu'au nombre des dispositions qui préparent à la justification, en tant qu'elle excite le pécheur à s'élever jusqu'à l'espérance; et qu'en commençant à aimer Dieu, comme l'auteur et la source de toute justice, il conçoit une telle haine pour le péché qu'il parvient à le détester.

» Je n'ajoute rien à ce que dit le concile, et je vous prie, monsieur, de bien remarquer les quatre degrés qu'il indique avec tant de précision, tous antérieurs au sacrement. Observez encore l'ordre dans lequel il les place pour nous conduire des uns aux autres. Le premier est la crainte qu'inspire la foi; crainte qui épouvante, qui abat, qui bouleverse l'âme; mais comme elle ne fait que la terrasser, de ce degré le pénitent passe au second, qui est l'espérance. Celle-ci console; elle anime le cœur, et lui inspire assez de confiance en Dieu pour croire qu'il daignera lui pardonner à cause des mérites de Jésus-Christ. Mais comment espérera-t-il de Dieu ce pardon, s'il ne commence à voir en lui le Dieu de son cœur, le Dieu bon et miséricordieux, le Dieu de son espérance dans toute l'éternité? Il s'ensuit de là que le troisième degré est un commencement d'amour qui conduit l'âme à Dieu, comme à l'auteur de toute justification, comme à celui qui doit opérer la sienne, la délivrer de sa colère et la faire participer à toute sa félicité. Ce troisième degré conduit progressivement au quatrième, parce que si l'homme aime le Dieu de son cœur, l'auteur de toute justice, il doit nécessairement détester l'iniquité que Dieu déteste; et voici ce que dit le concile ³ :

¹ Galat. iii. 24.

² Hébr. vii. 19.

³ Concile de Tr. sess. xiv. chap. 17.

Que le pénitent , par la raison qu'il aime Dieu , abhorre et déteste le péché.

» La contrition est donc la partie principale de la pénitence , et si principale que rien ne peut la suppléer. Elle peut avoir une telle intensité , que , dans le cas où il serait impossible de recevoir le sacrement , elle pourrait le remplacer , pourvu toutefois que le pécheur eût le désir et fût dans la résolution sincère de le recevoir dès qu'il lui serait possible.

» — Pourriez-vous , mon Père . lui dis-je , me définir exactement la contrition ? — Je ne puis vous en donner , me répondit-il , une meilleure définition que celle même du concile. La contrition , dit-il , est la douleur de l'âme , l'horreur des péchés commis et la résolution de ne plus les commettre. Et il y ajoute que ce mouvement de contrition a toujours été nécessaire pour obtenir le pardon des péchés ; d'où vous devez conclure que le concile ne parle pas dans ce moment de cette contrition éminente et parfaite dont il fait ensuite mention , et qui suffit seule pour justifier , avant même que le sacrement ait été reçu ; mais de celle qui est d'une nécessité indispensable pour obtenir la rémission des fautes , et qui doit être une douleur intime de l'âme.

» La crainte ne suffit donc pas ; ce n'est point assez que d'après cette crainte on prenne la résolution de ne plus retomber dans le péché ; il faut que l'âme s'afflige , que le cœur soit pénétré de douleur , attendu qu'il ne peut y avoir , sans cette douleur , ni changement ni conversion. Et quel doit être l'effet de cette douleur ? une haine du péché , qui aille jusqu'à la détestation ; sentiment plus fort qu'une haine commune et ordinaire. Autant on a aimé le péché , autant on s'est complu à le commettre , autant le pécheur véritablement contrit doit l'abhorrer et le détester ; et , quoique naturellement le cœur ne répète pas des actes qu'il a en horreur , le concile ajoute en ces termes exprès , qu'à cette douleur , que produit la haine , doit se joindre la résolution de ne plus pécher.

» Un mouvement passager , qui n'exclurait la volonté de pécher qu'autant de temps qu'il subsiste , qui ne produirait pas un changement entier , et qui laisserait le cœur dans son premier état , ne serait donc pas suffisant pour former la contrition. Il faut que la volonté de ne plus pécher s'établisse dans le cœur , et qu'il soit aussi déterminé , aussi résolu à renoncer au péché , qu'il l'est à ne faire rien de ce qu'il abhorre , rien de ce qu'il sait devoir lui être funeste. On se ferait illusion à soi-même , si l'on pouvait penser qu'une volonté momentanée pourrait suffire , lorsqu'on n'arrache pas du fond du cœur l'amour dominant du péché.

» On ne peut aimer ce qu'on déteste ; et il ne suffit pas de changer de disposition par l'effet des circonstances actuelles , il faut que cette disposition amène un changement intérieur et durable à jamais. Le marchand que la crainte du naufrage porte à jeter ses ballots à la mer , les y jette volontairement , et prête lui-même les mains à cette opération ; mais abhorre — t — il les biens

dont il se prive ; les déteste-t-il ? Non : telle est l'idée que nous devons avoir de la contrition, lorsqu'elle n'est pas vraie. Toute disposition de l'esprit qui ne va pas jusqu'à la haine et à la destruction de l'amour dominant du péché, n'est point la contrition dont le concile établit la nécessité pour en obtenir la rémission.

» J'ai déjà dit que cette contrition est une douleur de l'âme. Je dois ajouter qu'elle est ou doit être une douleur d'avoir offensé Dieu, inspirée par sa grâce, et supérieure à tout autre ; cela est si nécessaire, que de là dépend toute l'efficace et tout le fruit du sacrement. Qui dit douleur, dit un acte de la volonté, une affection du cœur, qui s'afflige et se détermine à changer de conduite. Ce n'est ni la simple connaissance, ni l'idée de la laideur ou de la difformité du péché ; ce n'est pas non plus ce simple déplaisir de la raison qui, quand elle est droite et saine, ne peut manquer de reconnaître le désordre du péché et de le condamner. On peut être affecté de cette manière sans être réellement contrit ; toutes ces affections peuvent entrer dans l'entendement sans arriver jusqu'à la volonté ; on peut avec tout cela aimer toujours le péché, y être encore attaché, et continuer à s'y complaire ; et c'est ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent. Il faut donc que la volonté opère, et que le cœur se convertisse par un repentir actif et véritable ; il faut que la douleur nous conduise à ce vrai regret de nos fautes qui, pour cela, s'appelle contrition. Tant que la volonté ne change point, tout le reste est insuffisant pour se rendre agréable à Dieu, et tel qu'on doit chercher à l'être à des yeux qui sont la pureté même.

» Il ne suffit pas encore d'une douleur simplement naturelle, il faut qu'elle soit d'un ordre surnaturel, c'est-à-dire relative à l'offense de son Dieu ; dépourvue de ce caractère, elle n'est qu'une douleur infructueuse et sans effet. Il y a plus, et ceci est bien essentiel ; cette douleur que ressent la volonté, qui a été inspirée par le Saint-Esprit et qui naît du regret d'avoir offensé Dieu, doit être souveraine, c'est-à-dire plus forte qu'aucune autre douleur ; en sorte que ni revers, ni infortune, ni aucune disgrâce dans la vie, de quelque nature qu'on la suppose, ne puisse nous en inspirer une, je ne dis pas supérieure, mais même égale à celle que nous devons ressentir de l'offense faite à Dieu, et de la perte de sa grâce.

» Il faut que cette douleur m'afflige plus que la perte de toute ma fortune, fût-elle immense. Il faut qu'elle me cause plus de peine que la plus grande offense, la plus étroite misère, la perte même de la vie. Si ma peine ne surpasse pas toutes ces sortes de peines, elle est insuffisante ; et non-seulement je n'ai pas la véritable contrition, je suis encore privé de cette attrition qui est nécessaire au sacrement de pénitence, qu'on ne regarde que comme une contrition imparfaite. »

Ah ! Théodore, ces paroles me firent trembler, et, ne pouvant plus me contenir, je m'écriai : « Eh ! qui pourra se con-

fesser bien, si tout ce que vous me dites est indispensable ? Dieu peut-il l'exiger de l'homme, qui n'est que misère ? Il y a de quoi troubler le monde entier, de quoi jeter dans le désespoir. — Tranquillisez-vous, me répondit-il, je n'ai pas fini de m'expliquer ; vous verrez que j'ai raison, et qu'avec tout cela vous ne perdrez pas l'espérance. Vous dites que cela peut désespérer ; mais qui ? les âmes mondaines qui n'ont jamais connu Dieu, qui jamais n'ont cherché à le connaître ; les âmes noyées dans les plaisirs, nourries des illusions de l'amour-propre ; les âmes livrées à la dissipation, qui ne jettent qu'à la hâte un regard superficiel sur les vérités de la religion, qui sont sans cesse distraites par les objets matériels sur lesquels se fixe exclusivement leur attention. Voilà les seules personnes qui peuvent s'effrayer de mes discours, qui doivent trembler au moment où elles entendent ces vérités.

» Mais je leur dirai, avec saint *Augustin* : Donnez-moi une âme qui aime Dieu, une âme pleine de l'esprit du christianisme, telle enfin que toutes devraient être. Si, par un effet de la fragilité humaine ou par la surprise de quelque passion elle avait le malheur de tomber dans le péché, dites-le-moi, revenue à elle-même, et convertie à Dieu par sa grâce, n'éprouvera-t-elle pas la peine et le déplaisir dont j'ai parlé, et dont je soutiens l'absolue nécessité ? Quand nous voyons *David* couché sur la cendre, et s'humiliant devant Dieu ; quand nous voyons saint *Pierre* couvert de honte, et versant des larmes amères ; quand nous voyons *Magdeleine* prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosant des larmes de l'amour et du repentir ; pouvons-nous croire que quelque chose au monde leur eût causé, je ne dis pas plus, mais autant d'affliction que leurs péchés ? Pouvons-nous imaginer aucun intérêt capable de surpasser celui d'apaiser leur divin Sauveur, et de rentrer en grâce auprès de lui ? Et nous, incomparablement plus pécheurs que ces illustres pénitents, n'avons-nous pas des motifs plus forts et plus pressants de nous affliger ? Que nous manque-t-il donc ? Plus de sincérité dans le cœur, un désir plus vif de notre conversion.

» Cependant, monsieur, ne vous alarmez pas ; vous et beaucoup d'autres, vous pourriez, je l'avoue, vous décourager avec raison, si cette douleur, nécessaire pour la pénitence, consistait dans une peine sensible, parce que la sensibilité ne dépend pas de nous, et que souvent nous sentons plus vivement les maux de cette vie ou certains évènements douloureux, que les péchés que nous détestons et qui nous causent un chagrin réel. Ce n'est donc point sous le rapport de la sensibilité que notre contrition doit être une douleur supérieure à toute autre douleur ; c'est par la détestation de la volonté, par la préparation de l'esprit, qui doit prendre sur l'âme l'empire qui lui appartient, et par la disposition intérieure du pénitent à supporter tous les genres de maux, et à accepter toutes les espèces d'adversités et de disgrâces, plutôt que de consentir à un seul péché mortel.

» Dans cet état de l'âme , il est clair que le pénitent déteste le péché par-dessus tous les autres maux , et qu'il voudrait , au prix de tous ces maux , effacer les péchés qu'il a commis. Il n'est pas pour cela nécessaire de sentir les mêmes agitations , d'éprouver la même désolation que nous cause la nouvelle d'une grande infortune , d'un affreux désastre. Il suffit , pour être contrit , d'avoir cette haine et cette douleur du péché , que les théologiens appellent *appréciative* , parce qu'elle soutient les droits de Dieu , et qu'elle prouve que notre cœur lui donne une préférence entière et absolue. Voilà , monsieur , ce qui doit vous tranquilliser , vous et tout le monde , puisqu'il n'y a personne qui , avec l'aide de Dieu , ne puisse avoir ce genre de douleur.

» Il est vrai que , pour l'avoir , il faut s'appliquer et s'efforcer , *Si vous ne vous sentez pas appelé de Dieu* , disait saint Augustin , *agissez , priez , faites instance*. Les hommes éprouvent souvent un tel aveuglement de cœur , qu'on peut craindre qu'il ne leur manque la contrition nécessaire pour le pardon des péchés dans le sacrement de pénitence , mais c'est par leur faute. Et comment pourraient-ils avoir cette contrition , si l'on en juge par la manière dont quelques-uns se préparent à la confession ?

» Ils y viennent souvent avec une telle précipitation , qu'ils ne se sont pas donné le temps de penser à ce qu'ils vont faire. Ils s'approchent du tribunal avec indolence , et avec une telle froideur , qu'on voit bien qu'ils ont oublié que la confession est l'un des plus importants et des plus sérieux exercices de la religion ; et comme ils ne sont accoutumés ni au recueillement ni aux actes que le cœur touché de la grâce produit en nous , ils se bornent aux formules usitées , qu'on trouve dans les livres de piété ; ils les lisent , ou les récitent de mémoire , sans s'y affectionner intérieurement , et presque sans les comprendre. C'est ce qui n'arrive que trop souvent , même parmi les gens de distinction. Nous leur demandons s'ils sont contrits et repentants , s'ils ont une sincère douleur de leurs péchés ; ils nous répondent sans hésiter qu'ils le croient ainsi : mais , à parler franchement , peuvent-ils se le persuader eux-mêmes ?

» Qu'est-ce qu'une douleur sincère ; c'est un changement du cœur , si complet qu'il l'éloigne des objets qui lui étaient auparavant le plus agréables. Il faut que , par la force , par la supériorité de sa douleur , ce cœur abhorre ce qu'il aimait auparavant , et qu'il aime ce qu'il abhorrait ; qu'il devienne , en un mot , un cœur nouveau. Quel effort de l'âme ne suppose pas un changement de cette nature ! quel sacrifice de ses goûts ! quelle victoire sur ses passions ! Un triomphe de cette espèce peut-il résulter de réflexions froides et faibles , ou de mots prononcés sans intention ? Je sais que les opérations de la grâce ne sont pas soumises au temps ; mais je sais aussi que , dans son cours ordinaire , la grâce n'agit qu'avec poids et mesure.

» La grâce a ses moyens d'insinuation , ses degrés d'avancement et d'accroissement. Elle prévient , elle soutient , elle aide à

consommer l'œuvre ; mais elle exige que le pénitent s'aide de son côté, qu'il rentre en lui-même, qu'il élève son cœur, qu'il déteste ses fautes, qu'il porte sans cesse ses regards sur toutes les considérations qui peuvent lui servir à s'éloigner du péché, et à le lui faire abhorrer ; qu'il insiste sur les motifs capables de lui inspirer l'amour, le respect et l'obéissance à l'égard de Dieu, son créateur et son rédempteur ; qu'il ait enfin recours à ce même Dieu, et qu'il lui ouvre son cœur, pour qu'il l'amollisse et le convertisse. Or, tout ceci peut-il être l'ouvrage d'un seul instant, pour les pécheurs surtout, qui, dans le cours d'une année, s'approchent bien rarement du sacré tribunal ?

» — Mais, mon Père, lui dis-je, ce que vous me dites me fait trembler. D'après cela, il y a donc bien peu de bonnes confessions ?
 » — Il n'y a, répondit-il, que trop lieu de le craindre, et je n'ose guère dire ce que j'en pense ; mais comme le confesseur ne peut lire dans l'intérieur du pénitent, il est obligé de croire ce qu'il lui affirme. Il cède, il lui donne l'absolution sans répondre de rien, parce que Dieu seul peut juger de sa valeur ; il ne sait que trop que, par une suite de mauvaises dispositions de celui qui la reçoit, sans qu'il soit dérogé ni aux promesses de Jésus-Christ, ni à la puissance de ses ministres, tout ce qui se délie sur la terre n'est pas toujours délié dans le Ciel.

» — D'après cela, lui répliquai-je, il faut beaucoup de temps pour se préparer à la confession. » — Sans doute, il faut tout celui qui est nécessaire pour rendre la confession bonne, et surtout pour s'assurer de sa contrition, autant qu'il est moralement possible. Je parle d'une possibilité morale, parce qu'en blâmant la négligence à se préparer, je n'approuve point l'excès contraire, qui serait une inquiétude qui dégènerait en scrupule. La prudence chrétienne tient un milieu entre ces deux extrêmes, et ne doit point franchir les limites de la raison. Lorsque, d'après ces moyens, le pénitent peut penser qu'il a fait tout ce qu'il pouvait, il doit, dans cette position, se confier en Dieu et calmer ses inquiétudes, au lieu de se tourmenter inutilement par une défiance trop excessive de lui-même.

» Mais comment nous empêcher de déplorer notre misère ? N'est-il pas étrange, qu'en ayant tant et de si forts motifs de douleur, qu'un seul devrait suffire pour déchirer nos cœurs, après avoir offensé Dieu, l'homme s'excite si difficilement aux mouvements d'une juste componction ? N'est-il pas étonnant que nous ayons besoin de tant d'exhortations, d'instructions, de méditations, pour reveiller des idées qui ne devraient jamais s'éloigner de notre esprit, et qu'il nous faille faire des efforts pour en ressentir l'impression ? Comment se peut-il que nous oublions tellement et si vite un Dieu créateur, conservateur et rédempteur ; un maître si grand, un père si tendre. et que nous perdions sitôt le souvenir de sa libéralité, de sa sainteté, de sa justice et de toutes ses innombrables perfections ?

» Comment la simple pensée des droits qu'il a sur notre cœur,

ne nous présente-t-elle pas tout de suite l'injustice et l'horreur de tout ce qui l'offense et nous sépare de lui ? comment ne nous noyons-nous pas dans les larmes ? comment n'éclatons-nous pas en gémissements et en sanglots ? Que manque-t-il à Dieu pour mériter notre amour ? n'est-il pas assez bon ? n'a-t-il pas assez fait pour nous ? ne nous comble-t-il pas de biens tous les jours ? n'est-il pas disposé à nous en faire de plus grands encore dans tout le cours de l'éternité ? Ah ! notre insensibilité est presque aussi incompréhensible que sa miséricorde !

» Si la douleur d'avoir offensé Dieu est telle que je l'ai dit, elle produira infailliblement la résolution que nous appelons *propos*, et qui est une ferme et constante détermination de ne plus offenser Dieu en aucune manière, et d'avoir soin de se maintenir dans sa grâce, en se corrigeant de ses vices et en renonçant à ses mauvaises habitudes. Cette disposition est si essentielle, que, sans elle, notre contrition ne serait qu'une contradiction manifeste. Comment pourrait-on concilier une volonté détestant les péchés commis, et en même temps disposée à les commettre de nouveau ! une volonté abhorrant souverainement le péché, parce qu'elle le considère comme le plus grand des maux, et l'aimant néanmoins de telle sorte qu'elle consente à s'en souiller encore à la première occasion ; ce serait vouloir et ne vouloir pas ; ce serait vérifier la parole du Prophète ¹ : *L'iniquité s'est mentie à elle-même*. Ce serait faire à la majesté divine la même insulte que ferait à son souverain un vassal rebelle, qui, venant implorer sa clémence, lui déclarerait en même temps que, malgré ses soumissions, il n'est pas moins prêt à reprendre les armes contre lui, lorsqu'il en trouvera l'occasion.

» Ainsi, pour que la douleur soit suffisante et que Dieu puisse l'accueillir, elle doit être indispensablement accompagnée du propos de ne plus pécher. La première disposition suppose la seconde, et elle ne peut en être séparée. C'est pour cela que le concile définit la contrition : une douleur du péché jointe à la résolution de ne plus le commettre. Que cette résolution doive être expresse et formelle, ou qu'il suffise qu'elle soit virtuellement comprise dans l'acte de détestation ou de douleur, la chose est indifférente, puisque cette résolution est toujours nécessaire. Mais lorsqu'il s'agit d'un objet aussi important que celui de recouvrer la grâce de Dieu, le meilleur et le plus sûr c'est de lui dire, comme *David* : « J'ai juré, Seigneur, et je jure de nouveau d'observer dorénavant nos divins préceptes et d'obéir en tout à votre loi, comme j'y suis obligé. » Il faut ajouter à ces paroles du Roi pénitent : « Parce que j'ai eu le malheur de manquer à cette loi sainte, je forme le propos de m'observer mieux à tel ou tel égard, et de porter la plus grande attention à m'éloigner du péril. Oui, mon Dieu, je le veux, je le désire, et je suis résolu à le faire. Vous, qui voyez le fond des cœurs, vous verrez aussi l'étendue et la fermeté du mien. »

¹ Ps. xxvi. 12.

» Cette protestation renferme deux propos ; l'un général , l'autre particulier. Le général embrasse sans exception tous les péchés qui nous privent de la grâce de Dieu , parce que s'il y avait un seul péché mortel qu'on ne se proposât pas d'éviter , la résolution serait vaine , elle serait dépourvue du vrai motif qui peut faire son mérite : savoir , que le péché offense Dieu et qu'il lui déplait. Comme ce motif convient également à tous les péchés , il est évident que s'il nous détermine à nous abstenir des uns , il doit nous déterminer de même à nous abstenir de tous. Celui qui ferait sur ce point quelque distinction ou quelque réserve , cesserait d'avoir ce motif en vue , et sa résolution deviendrait tout-à-fait illusoire.

» Le propos particulier est celui qui insiste spécialement sur les péchés que nous sommes le plus habitués à commettre , et dont nous nous accusons. Comme ils nous font connaître le genre de mal auquel notre faiblesse nous entraîne le plus , il demande naturellement de notre part plus de vigilance et de précaution. Mais nous sommes obligés de détester également toutes sortes de péchés , et de dire à Dieu , avec l'accent d'une résolution courageuse : Seigneur , je ne vous offenserai plus.

» — Eh ! quel est l'homme au monde , m'écriai-je , qui osera parler à Dieu de cette manière ? Comment la frêle argile aura-t-elle l'audace de dire : Je suis de pierre , je suis d'acier ? Quand je me supposerais dans l'intention la plus sérieuse et la plus efficace de ne plus pécher , quand je me sentirais un instant le courage de souffrir la mort plutôt que de retomber dans l'iniquité , qui peut répondre de l'avenir ? qui peut prévoir dans quelles circonstances il se trouvera ? qui pourra s'assurer de lui-même ? Le pourrai-je surtout , moi , malheureux , qui ai consumé ma vie dans les horreurs du péché , et dont le cœur est entièrement corrompu ? moi qui ai contracté l'habitude de ne réprimer aucune de mes inclinations vicieuses , qui ai constamment cédé à tous mes desirs déréglés , qui n'ai jamais su ni me modérer ni me corriger sur rien ?

» Comment un malheureux tel que je suis aura-t-il le front de dire à Dieu : Je vous promets de ne plus vous offenser ? Suis-je assuré , dès cet instant , d'avoir assez de force et de constance pour surmonter le torrent des vices qui m'ont maîtrisé ? L'homme qui n'a été qu'une faible poussière deviendra-t-il marbre ? Je crois , mon Père , que celui qui parlerait ainsi serait un téméraire et un présomptueux. S'il est nécessaire d'avoir ce sentiment dans le cœur , je suis bien malheureux ; car , bien loin de l'avoir , je n'ai que celui de la crainte , de la méfiance de mon excessive faiblesse et de mon ancienne corruption. Non , je n'oserais jamais parler ainsi au Dieu scrutateur des cœurs ; je croirais lui mentir ! » Je prononçai ces paroles avec une telle vivacité , que je me levai sans m'en apercevoir , et si subitement que le Père ne put me retenir. Après m'avoir entendu , il me pria de m'apaiser. Il me dit qu'il s'était mal expliqué ; et m'ayant fait rasseoir , il me parla ainsi :

« A Dieu ne plaise que je blâme des sentiments si justes et si véritablement chrétiens. Cette crainte, cette défiance de vous-même que vous montrez, sont à mes yeux le plus sûr garant que vous n'offenserez plus Dieu. Sans doute, ce serait une témérité, non-seulement au pécheur, mais encore au plus grand saint, d'oser promettre à Dieu de ne jamais plus l'offenser, si, dans l'accomplissement de cette promesse, ils ne comptaient uniquement que sur leurs propres forces; mais l'un et l'autre peuvent le promettre par l'effet de leur confiance en Dieu, dont la grâce aide toujours aux efforts de ceux qui travaillent sérieusement à l'exécution d'un si grand dessein.

» Pour mieux me faire entendre, je dois vous dire qu'il y a dans l'homme deux actes différents qu'il ne faut pas confondre; les actes de l'entendement et ceux de la volonté. L'entendement lui montre sa faiblesse, ses légèretés, la force de ses inclinations, les combats qu'elle aura à soutenir, les périls qu'elle aura à courir, le peu de fond qu'elle a à faire sur la disposition présente; n'importe, en dépit de toutes ces inquiétudes, la volonté est ou peut-être sincèrement déterminée et fermement résolue.

» Le pénitent ne doit donc pas s'épouvanter de l'idée de la difficulté et de l'impossibilité presumée de sa persévérance. Cette impossibilité prétendue n'existe que dans son imagination; pour le décourager et le retenir, le démon la lui exagère: c'est une des ruses ordinaires que le tentateur met en œuvre pour atti dir le pécheur; il lui persuade qu'il ne pourra soutenir cette nouvelle vie. Quoi! lui dit-il, pourrez-vous supporter l'austerité chrétienne pendant le cours d'une vie peut-être très-longue? si maintenant, animé d'une nouvelle ferveur, rien ne vous paraît pénible, rien ne vous effraie, que deviendrez-vous lorsqu'elle se sera dissipée comme il arrive ordinairement? pourrez-vous être à l'épreuve des dégoûts et des ennuis dont vous serez abreuvé, passer vos jours dans une retraite à laquelle vous n'êtes pas accoutumé? abandonner la passion qui vous transporte? ne plus revoir la personne que vous aimez tant? résisterez-vous à ses plaintes et à ses larmes? renoncerez-vous à jamais à ces jeux, à ces spectacles, à ces plaisirs qui répandaient le bonheur sur votre vie? D'ailleurs, que de motifs de respect humain vous retiendront! que de railleries n'aurez-vous pas à essayer! que de mortifications de mille autres espèces! Toutes ces idées, monsieur, assiegent un esprit timide, troublé par la passion qui le domine, égare par la nature corrompue qui se revolte, et par le démon qui travaille à déconcerter nos projets de conversion.

» Mais l'ennemi exagère et grossit vainement les objets; il n'en est pas moins certain que le pécheur que Dieu a touché et qu'il aide de sa grâce, peut empêcher que sa volonté ne vienne à vaciller. Il est toujours maître de dire: Je le veux; il peut toujours venir à bout de son dessein avec le secours du Ciel. Il n'est pas nécessaire pour lui de lire dans l'avenir, ni d'avoir la certitude de sa constance; il lui suffit d'être actuellement dans la

résolution de ne plus pécher, ou qu'après s'être bien examiné, il puisse juger qu'il y est. Vous avez raison; ce serait une grande présomption que de se croire assuré de ne plus tomber, soit parce que la pénitence ne nous rend pas impeccables, soit parce que notre volonté, faculté purement humaine, est toujours inconstante. Personne donc, à moins d'une révélation expresse, ne peut savoir ce qu'il fera ou ce qu'il ne fera pas dans telles ou telles circonstances.

» Il suffit au pénitent d'être assuré, autant qu'il est moralement possible de l'être, qu'il veut se corriger, par le même motif qui a produit son repentir et sa douleur, et qu'il le veut à jamais, pour sa vie tout entière, quoiqu'il ait à craindre que sa volonté ne s'affaiblisse ou ne se démente. Ainsi préparé, et une fois dans cette disposition actuelle, il doit se confier en Dieu pour l'avenir; il doit dire avec l'apôtre : *Si le Seigneur est avec moi et pour moi, qui sera contre moi?* Dieu ne m'abandonnera pas; il m'aidera à consommer l'œuvre que sa grâce m'a fait entreprendre. Il doit se soutenir, se raffermir par l'espérance des secours divins, et se dire à lui-même : il est impossible que je coure beaucoup de dangers, je ne peux savoir ce qui arrivera; mais je sais bien ce que je suis maintenant résolu de faire, je sais que je ne veux m'éloigner jamais de mon Dieu et de ses divins commandements; je sais aussi qu'en me maintenant toujours dans cette résolution, comme j'ose l'attendre de la bonté de Dieu, rien ne me fera violer la parole que j'ai donnée à mon Dieu et que je lui donne de nouveau; je sais enfin que pour lui montrer la sincérité de mon intention, je vais dès à présent même prendre tous les moyens que la religion me fournit, pour m'éloigner de toute occasion de tomber dans le péril et employer toute la vigilance dont je suis capable.

» Voilà le caractère essentiel qui nous fera connaître si notre propos est aussi bon, aussi sincère qu'il doit l'être. Vainement ferons-nous mille promesses à Dieu et à ses ministres; en vain nous dirons-nous à nous-mêmes que nous voulons mener une vie plus régulière et faire un divorce éternel avec le péché, si nous ne prenons pas les mesures convenables pour y parvenir, si nous refusons d'employer celles qui nous sont prescrites, si nous prétendons nous livrer aux mêmes compagnies qui nous ont perdus, parcourir les mêmes mers où nous avons fait tant de naufrages; nous précipiter, en un mot, au milieu des périls; si, malgré les sages conseils d'un confesseur, nous ne voulons ni sacrifier nos passions, ni rien entreprendre pour assurer notre persévérance; alors nous ne sommes convertis qu'à moitié, ou nous ne le sommes pas véritablement. La preuve en est claire; car celui qui veut fermement arriver à un but, non-seulement cherche à écarter tous les obstacles, il embrasse encore tous les moyens qui y conduisent; s'il ne le fait pas, sa volonté n'est pas décidée, elle n'est qu'illusoire et incomplète.

¹ Rom. VIII. 31.

» De là le peu de changement qu'on remarque dans le grand nombre de ceux qui fréquentent le sacré tribunal ; ils veulent concilier deux choses incompatibles ; ils consentent à ne plus pécher , mais ils veulent rester dans l'occasion prochaine du péché. Si le ministre de la pénitence leur demande , comme Jésus-Christ au paralytique de l'Évangile , s'ils veulent guérir , ils répondent sans balancer qu'oui ; mais si , ne se fiant point à une réponse aussi vague , le ministre leur demande encore s'ils veulent s'abstenir de telles visites , se priver de telles familiarités , renoncer à telles sociétés , s'éloigner des assemblées et des spectacles , s'ils sont décidés à rompre tel commerce , à réparer tels dommages dont ils sont les auteurs , à abandonner tels profits illicites et tels biens mal acquis ; si , pour vaincre l'animosité de leur cœur , ils sont déterminés à telles démarches ; si , pour réparer le temps qu'ils ont perdu et édifier le public qu'ils ont scandalisé , ils sont dans l'intention de suivre les exercices de la religion , de s'approcher des sacrements dans telles fêtes , de s'occuper journallement de bonnes et saintes lectures , de suivre enfin ses conseils salutaires ; alors ils chancelent , ils commencent à résister et à se défendre , comme si on les traitait avec trop de rigueur ; mais , quoi qu'ils en disent , quoiqu'ils accusent le ministre d'une sévérité excessive , il n'a que trop de raisons de se défier de leur parole , et il agit prudemment en différant de leur donner l'absolution.

» Cherchons le Seigneur , mais cherchons-le dans toute la droiture de notre âme. Il n'est que trop facile de nous abuser nous-mêmes et d'induire en erreur le prêtre qui nous écoute ; mais nous ne pouvons en imposer à Dieu. Nous sommes effrayés de la continuité de nos rechutes ; hélas ! il est aisé d'en apercevoir la cause. Ce n'est point assez de nous présenter au tribunal de la pénitence , il faut constamment y porter la ferme volonté de changer de vie , et de travailler à réformer nos mœurs. Nous avons cru la trouver dans le désir imparfait de notre conversion , dans les cris d'une conscience qui nous accusait et nous disait ce qu'il nous fallait faire. Nous le voyions bien ; mais nous ne l'avons pas fait , parce que nous ne l'avons pas voulu. Lorsque nous voulons bien ce qui dépend de nous , nous réussissons toujours à le faire. Je voulais me convertir , disait saint *Augustin* en parlant de lui-même ; mais je le voulais comme un homme plongé dans un sommeil léthargique , qui veut se réveiller et qui se rendort sans cesse. Ayons donc recours à Dieu , qui , selon l'apôtre , nous fait vouloir et exécuter.

» Revenons à notre sujet. Nous avons dit que la douleur réunie à l'espérance produit la détestation du péché , et qu'elle doit être accompagnée au moins d'un commencement d'amour. Il est naturel d'aimer celui de qui nous espérons beaucoup de bien , et plus encore lorsque nous savons que nous pouvons obtenir ce bien par l'amour. On a , dans ces derniers temps , beaucoup disputé sur ce sujet ; mais ces disputes avaient plutôt pour but d'exercer la subtilité scholastique que de régler nos

dispositions au tribunal de la pénitence. On convenait unanimement que la contrition renferme l'amour, et la question se réduisait à savoir si cet amour est un amour d'espérance ou de charité. Qu'il soit de l'une ou de l'autre espèce, il est toujours amour; aimer n'est pas autre chose qu'aimer, et l'amour dont nous parlons ici est essentiellement l'un et l'autre, sans qu'il soit possible de les séparer. Car, dites-moi, quel est le bien que vous espérez dans le sacrement de pénitence? Le pardon des péchés, me répondrez-vous: vous aurez raison; et si nous l'entendons bien, ce pardon est tout ce que nous pouvons désirer, parce que ce premier bien est suivi de tous les autres.

» Il est, en effet, impossible d'obtenir la rémission de nos péchés, sans être en même temps justifiés de la justice qui nous est propre. Et comment cette justice s'établit-elle dans notre cœur? Comment d'injustes et de pécheurs que nous étions, nous transformons-nous en justes et en saints aux yeux de Dieu? Par son amour, par la charité que la présence de l'Esprit saint verse dans nos âmes. Ce sont là des vérités de foi, définies par ce canon du concile: « Si quelqu'un dit que l'homme est justifié par le seul pardon des péchés, sans la grâce et la charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs et qui nous devient propre, qu'il soit anathème. » Ceci, monsieur, mérite les réflexions les plus sérieuses, par les conséquences que je vais vous montrer.

» Si le pécheur, en recevant l'absolution, ne reçoit pas en même temps l'esprit de Dieu; s'il ne le porte pas déjà dans son cœur au moment où il s'éloigne du confesseur; si, avec l'Esprit divin qui habite dans son âme devenue le temple vivant de Dieu, la charité n'y habite pas non plus, la charité, qui consiste dans un amour assez puissant pour lui faire préférer Dieu à tout et le lui faire aimer au-dessus de tout, pour lui rendre aimable tout ce qu'il aime, pour lui faire détester tout ce qu'il abhorre, et pour le maintenir dans cette heureuse disposition d'une manière ferme et inébranlable (non qu'il ne puisse déchoir de cet état, comme il n'arrive que trop souvent, mais parce que cet état est de nature à subsister de toute éternité, et que s'il vient à en sortir, c'est par sa faute): en un mot, s'il n'a pas la charité, qui seule peut le rendre digne de Dieu et l'associer à ses saints, par la raison qu'il est lui-même juste et saint, ce serait une erreur de penser qu'il a pu obtenir le pardon de ses péchés dans le sacrement de pénitence. Non-seulement il n'y recevra rien, mais il sera coupable d'avoir rendu inutile le sang de Jésus-Christ, si, par la vertu du sacrement, il ne reçoit pas l'Esprit saint et l'habitude de la charité.

» Il paraît impossible, monsieur, de recevoir cette justice et cette charité, sans les désirer autant qu'elles le méritent, c'est-à-dire, plus que tout ce qui peut être l'objet de nos désirs temporels, et préférablement à tout sans exception. Dans la religion de Jésus-Christ il n'y a qu'une réponse, celle de son

fondateur : « Qu'il vous soit fait comme vous le désirez ; *Fiat tibi sicut vis.* » Pour obtenir , il faut donc désirer ; et c'est ce que déclare le concile , en disant que l'Esprit saint distribue cette charité , selon la disposition et la coopération de chacun. Qui peut ignorer que la meilleure disposition est de désirer cette charité au-dessus de tout et par préférence à tout ? Ainsi celui qui lui préférerait tout autre objet quel qu'il fût , ne mériterait pas de la recevoir , et s'en rendrait absolument indigne.

» Une âme véritablement convertie ne dispute point , n'arguement point , ne subtilise point. Elle n'écoute qu'un seul désir ; elle ne dit qu'un mot , avec saint Paul ¹ : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Cette parole courte dit tout , quand on la profère avec une volonté pleine et entière , et qu'elle n'a d'autre objet que celui de plaire au maître qui la lui commande. Elle ne demande point à Dieu , ni ne cherche à pénétrer les raisons du précepte ; son obéissance serait alors moins parfaite et son cœur moins satisfait. Elle se borne à dire : Parlez , Seigneur , votre serviteur écoute ; mon entendement se borne à vous croire et mon cœur à vous aimer. Le premier vous croira , malgré la faiblesse de ses lumières ; le second vous obéira , malgré ses répugnances ; l'un et l'autre ne veulent connaître que vos ordres , sans en chercher les motifs ; ils ne veulent que les remplir , et les remplir tous en même temps et à la fois , s'il était possible , si leur faible condition leur en donnait le pouvoir. Mais tout est dans la préparation de mon cœur ; vous la voyez , ô mon Dieu ! et ce cœur espère , avec le secours de votre grâce , faire tout ce qui lui sera possible.

» Tels sont , monsieur , les sentiments d'un véritable converti : plus sa conversion approche de sa perfection , plus ces sentiments sont profonds. Supposons un amour assez puissant , assez actif , pour justifier le pécheur avant le sacrement. Que s'ensuivra-t-il ? que le désir de le recevoir étant le moyen que Dieu a établi pour le pardon des péchés , sera plus vif dans lui , puisqu'il ne peut être justifié qu'en raison de ce désir , et que la nécessité de ce désir n'est fondée qu'en ce que Dieu a établi ce sacrement pour cette fin : quand donc il serait certain que tous les hommes pourraient être justifiés avant de participer au sacrement de la pénitence et à celui du baptême , ces sacrements ne leur seraient pas moins nécessaires , puisque les pénitents ne peuvent être justifiés que par le désir d'y participer.

» Pour mettre ceci dans tout son jour , il suffit d'observer que l'amour de Dieu est susceptible dans nos cœurs d'un grand nombre de degrés différents. Il y est quelquefois si faible et si languissant , qu'à peine semble-t-il y prendre naissance. On aperçoit les charmes de la vertu , on voudrait la pratiquer ; on

¹ Act. ix. 6.

commence à sentir que les serviteurs de Dieu sont heureux, on confesse que sans lui il n'est point de vrai bonheur, on fait quelque tentative pour les imiter, pour s'élever à Dieu ; mais on n'en reste pas moins attaché par une espèce de lien à ses premières habitudes, et toutes les forces de l'âme sont encore captives.

» Saint *Augustin* peint bien cette situation, en disant : « Dans cet état, ô mon Dieu ! je ne pouvais me supporter moi-même, parce que je commençais à vous connaître ; mais retenu par l'obstination de ma volonté, je retombais sous le poids de mes chaînes. Je prenais plaisir à m'entretenir avec votre serviteur *Ambroise* ; je me consolais par la lecture des saintes Écritures, qui jusqu'alors ne m'avaient inspiré que de l'éloignement. Le nom de Jésus-Christ, qui s'y trouve répété tant de fois, portait à mon cœur malade une secrète consolation ; l'exemple de ceux qui vous servent me touchait aussi ; quelquefois je me disais : *Augustin*, pourquoi ne pourras-tu pas ce qu'ont pu tels et telles ? *Alipe* et moi nous nous le répétions : tantôt il m'encourageait, tantôt je l'animais lui-même ; mais moi, j'étais retenu par mes passions ; lui, il l'était par les spectacles. Ainsi nous n'avancions point, et le résultat de nos projets était toujours d'en renvoyer l'exécution. »

» Ce sont là les premiers mouvements de la grâce qui commençait à agir sur son cœur. Combien est heureux celui qui commence à les sentir, s'il sait en profiter ! C'est un homme qui lutte contre la mort, mais qui n'a encore que le premier souffle d'une vie nouvelle, bien éloigné d'avoir atteint celui qui non-seulement est plein de vie, mais encore de santé, de force et de vigueur ; qui dit avec vérité que Jésus-Christ est la vie, que la mort est un bonheur pour lui, et à qui tout devient indifférent, pourvu qu'il serve celui qu'il aime, qu'il l'adore, et qu'il lui soit agréable ; qui défie le Ciel et la terre, le glaive et les persécutions, la vie et la mort, les choses présentes et les choses futures ; assuré que rien ne pourra les séparer de la charité de Jésus-Christ ! Tel était saint *Paul*, tels furent les apôtres, tant de saints martyrs et d'illustres confesseurs enflammés d'amour, dont les écrits sont sous nos yeux, et qui expriment ces sentiments avec tant de sincérité et d'énergie qu'on voit bien qu'ils n'en avaient pas d'autres.

» Des hommes de ce caractère ne sont susceptibles que des impressions de leur amour pour Dieu. Cet amour les dominait avec tant de force, qu'on peut dire qu'ils ne connaissaient point d'autre loi. C'est dans ce sens que saint *Jean* dit : « Que la charité parfaite exclut la crainte. » L'une et l'autre habitaient sans doute dans leurs âmes, sans que jamais ils les perdissent de vue ; mais ils n'agissaient ni par l'impression de la loi, ni par celle de la crainte ; ils n'étaient déterminés que par l'amour qui absorbait chez eux tout autre sentiment.

» Voilà les deux extrêmes. Que deviendrions-nous, si entre

le premier et le dernier de ces degrés il y en avait une foule d'autres, intermédiaires et de diverses espèces? Le Dieu des miséricordes a disposé plusieurs demeures dans sa maison; quoiqu'on n'y arrive que par l'amour, cet amour est susceptible du plus ou du moins jusqu'à l'infini. Sans doute saint *Pierre* aimait Dieu par-dessus tout, et il l'aimait, non-seulement de l'amour qui prépare à la justice, mais de celui qui la donne, puisqu'il était déjà juste, quand Jésus-Christ lui dit : *Vous ne pouvez me suivre à cette heure.* Ainsi, non-seulement l'amour peut être vrai, mais il peut encore suffire pour justifier, sans être pour cela capable de soutenir toute espèce d'épreuves. Jésus-Christ l'a dit clairement. « Vous ne pouvez pas : *Non potes.* »

» Le péril et l'épreuve se présentent, et la chute de *Pierre* justifie la parole de Jésus-Christ : « Vous ne pouvez pas me suivre à présent. » Ce n'est pas Dieu qui lui a manqué, c'est *Pierre* qui a manqué à Dieu et à lui-même. Si, profitant de l'avis que Jésus-Christ lui donna, il se fût humilié sans se permettre le moindre mouvement, puisque son maître ne lui commandait pas de le suivre, son amour, faible encore et incapable de grands efforts, néanmoins suffisant pour se justifier, se serait soutenu. Mais, contre l'avis exprès de son maître, il se met en devoir de le suivre, parce qu'il se croit plus de force qu'il n'en a. Que lui arrive-t-il? il chancelle et tombe. Concevons donc que non-seulement l'amour de Dieu peut habiter dans nos âmes, mais qu'il peut encore les rendre justes sans qu'on puisse dire pour cela qu'elles soient capables de tout.

» Telle est la condition des hommes, qu'à l'exception d'un petit nombre de privilégiés, la plupart des justes ont besoin de tous les secours et de tous les motifs de la religion pour se soutenir. Il est des occasions où le juste chancelle, et où il tomberait, sans le secours de la crainte. Il est des moments où celui qui n'a pas eu besoin de ce secours dans d'autres occasions, ne peut pas s'en passer dans celle où il se trouve. Ceci varie à l'infini. Et que doit-on conclure de ces tristes vérités? que l'action dans laquelle l'amour ne s'est soutenu que par le secours de la crainte, est une faute : ce serait une hérésie aussi contraire à la foi qu'au bon sens. La foi nous enseigne que cette action, quoique inspirée par la crainte, est bonne, sainte et salutaire. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est qu'elle eût été plus parfaite, si elle eût été l'effet de l'amour seul : ces principes sont indubitables.

» Comme l'amour divin a dans le cœur des justes des degrés si différents et si variés, comme les uns sont plus forts et plus vigoureux que les autres; il se trouve de même de grandes différences entre ceux qui sont faibles, et qui ne font que de naître et à l'amour divin et à la vie. Il en est qui n'ont, pour ainsi dire, que le premier souffle de vie; d'autres, languissants et malades en apparence, font espérer néanmoins qu'avec les

secours de la religion ils pourront recouvrer la santé. Tel est encore éloigné du royaume de Dieu, qui néanmoins s'y achemine. Tel autre en approche déjà, et jouit des regards de bienveillance du divin Maître; s'il n'a pas encore atteint ses grâces, il est sur le point d'y parvenir.

» On abuserait de ces vérités, si, de ce qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout, on en concluait que, pour recevoir l'absolution avec fruit, il est nécessaire d'avoir un amour à toute épreuve, d'être insensible aux impressions de la crainte, de n'agir que par celles de l'amour divin, de n'appréhender aucun combat, de n'éprouver aucune difficulté, aucune peine dans l'exercice de la vertu, et que celui qui ne se sent pas dans cette disposition est incapable d'être absous. Cette manière de penser serait un autre extrême, et pourrait nous devenir nuisible.

» Il est sûr que de notre côté nous devons faire tous nos efforts pour apporter au sacrement la plus grande contrition dont nous puissions être capables; mais le concile même a distingué fort exactement deux natures de contrition, ou plutôt deux contritions différentes; l'une qui justifie avant le sacrement, parce qu'elle est parfaite en charité; l'autre imparfaite, et qui ne justifie qu'avec le sacrement. Ces deux contritions sont très-distinctes. Ce serait se tromper grossièrement que de les confondre et de juger l'une par l'autre, c'est-à-dire d'assimiler un état commun, ordinaire, imparfait et insuffisant sans le sacrement, à un état rare, extraordinaire, justifiant par lui-même, et si parfait qu'il n'est pas l'état commun des justes. Evitons avec soin ces excès, qui n'aboutiraient qu'à autoriser une erreur.

» Nous devons donc nous borner à connaître les moyens de juger si nous sommes dans les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution. D'après ce que nous avons dit, il est évident que, pour la recevoir, il faut être converti de cœur; que pour l'être, il faut avoir une véritable douleur; qu'elle consiste dans l'horreur et la détestation sincère du péché et dans la renonciation entière à l'amour du péché; et que cette destruction totale du péché, cette détestation ne peuvent avoir lieu que par un commencement d'amour de Dieu, comme auteur de toute justice, ainsi que le dit le concile. Examinons maintenant comment il est possible de connaître si l'on a dans le cœur cette véritable conversion, cette douleur, cette horreur et cette détestation du péché, et par conséquent cet amour de Dieu et de sa justice. Mais il est déjà tard, nous renverrons ce point à demain. Priez Dieu, monsieur, qu'il enflamme mon cœur et mes lèvres, afin que je ne dise rien qui ne serve à sa gloire et à notre édification.»

Le Père se retira, et je me recueillis pour parcourir et me rappeler les péchés de l'autre époque de ma vie, pour m'en confesser le lendemain. Avec quelle amertume je me retraçai des souvenirs, jadis objets d'une coupable complaisance, devenus aujourd'hui celui d'une douleur qui déchire mon cœur! Quand je commettais ces péchés avec une joie si insensée, qui m'eût dit qu'un jour je

ne pourrais y penser qu'avec horreur ? Mais que serais-je devenu si le Dieu des miséricordes , en dessillant mes yeux , ne m'en eût découvert la difformité ? Je le priai de m'aider dans mon examen pour n'en oublier aucun , pour les confesser tous , pour les détester , pour les expier , et pour lui consacrer avec amour et reconnaissance le peu de jours qu'il destine encore à un malheureux pécheur comme moi.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Le philosophe à Théodore.

A L'HEURE accoutumée, le Père se rendit près de moi ; j'avais employé une partie de la nuit précédente à repasser dans ma mémoire les péchés qui appartenaient au second période de ma détestable vie. Je m'accusai comme je pus ; il vit que je m'embrouillais ; il reprit l'ouvrage de la veille , et y apporta la même sagacité ; il continua ses demandes et sa direction ; enfin nous remplîmes la matinée avec beaucoup de travail et de peine de son côté ; non - seulement il m'en épargna à moi , mais il me rendit facile ce que j'avais auparavant regardé comme impossible. J'étais , ce me semble , satisfait de ma confession ; il me promit de revenir le soir.

« Mon Père, lui dis - je à son retour, vous m'avez promis d'examiner s'il nous est possible de connaître si nous avons la contrition nécessaire , et de s'assurer de la véritable conversion du cœur , sans laquelle il n'y a ni bonne confession ni absolution efficace , je suis impatient de vous entendre ; car j'ignore ce que je dois penser de l'état où je me trouve. Quand j'examine mon cœur , d'un côté je suis véritablement repentant ; je donnerais tout ce que je possède au monde , je me résoudrais aux plus grands sacrifices , si je pouvais obtenir à ce prix de n'avoir pas mené une vie aussi criminelle ; je suis déterminé à la réformer et à en changer toute l'économie. D'autre part , je sens quelquefois mes desirs s'affaiblir , mes résolutions s'atténuer , et je me surprends dans des dispositions différentes. Le vice me flatte de nouveau , mon imagination m'entraîne avec force vers des objets séducteurs , dont je ne puis supporter l'abandon ; je me trouve alors tout-à-coup si éloigné du nouveau plan de réforme que je m'étais proposé , qu'il me faut de grands efforts pour repousser ces images trop flatteuses , qui m'enchantent et me séduisent encore.

» Je vois bien, mon Père, que le cœur humain est un abîme, un océan sans fond, une mer agitée où tout est incertitude et inconstance, et où la raison ne peut rien. Qui pourra donc avoir quelque sécurité? Il n'est pas donné à l'homme de sonder ni les esprits ni les cœurs, il ne lui a pas été donné de trouver une règle pour s'assurer de ses dispositions intérieures. Si notre propre cœur est si obscur à nos yeux, comment pénétrer celui des autres? Que je serais heureux si je pouvais compter sur la solidité de ma conversion! daignez donc me donner les lumières que j'attends de vous.

» — Ce que vous me dites, monsieur, est très-juste, répondit le Père. L'homme dépourvu des lumières du Ciel ne sera jamais capable de dissiper les ténèbres de ce chaos. Mais Dieu éclaire l'intention pure et le bon désir; les saintes Ecritures sont un flambeau qui nous éclaire dans la nuit de notre vie. Vous venez de me proposer une difficulté que l'homme ne pourra jamais résoudre par ses propres forces; je ne vous répondrai que par deux paroles dictées par l'Esprit divin, et vous admirerez en passant l'étonnante profondeur des Livres sacrés. Les hommes disent peu en beaucoup de mots; l'Esprit saint dit tout en peu de paroles, mais avec tant de précision et de clarté qu'elles renferment tout ce qu'il nous importe de savoir.

» Vous désirez le moyen de connaître si nous sommes véritablement repentants. Je vous réponds avec saint Paul¹: *Si nous vivons selon l'esprit, marchons conformément à l'esprit*. Ces courtes paroles sont très-lumineuses, et peut-être vous découvrent-elles déjà tout ce que je vais vous dire. La conversion n'est rien moins qu'un changement entier, que le passage total d'une vie à une autre toute différente, ou, pour mieux dire, de la mort à la vie. La vie de la chair et des sens, dit le même Apôtre, n'est absolument qu'une mort; *mors est*. La vie véritable ne se trouve que dans l'esprit qui vit de la justice. Ce sont là les deux espèces de vies que tous les hommes mènent sans exception. Celui qui vit selon la chair mourra et est déjà mort aux yeux de Dieu; celui qui vit selon l'esprit, en mortifiant les œuvres de la chair, vivra. Ces deux vies sont incompatibles; il n'est point de milieu entre la vie et la mort. Celui qui vit selon l'esprit ne suit point les désirs de la chair; celui qui les suit ne vit point de la vie de l'esprit.

» Si vous ne suivez point les appétits et les désirs de la chair, si, au contraire, vous les fuyez, vous les combattez, vous les mortifiez, vous pouvez être sûr que vous vivez de l'esprit de Dieu. Ainsi cette question, si difficile en apparence, se résout de la manière la plus simple et la plus naturelle. Au milieu des ténèbres vous cherchez la lumière, et déjà elle brille de toutes parts; déjà nous tenons un flambeau capable de nous guider et de régler nos pas et notre conduite. Mais, pour cela, déterminons

¹ Galat. v. 25.

d'abord ce qu'est la vie de la chair ; elle se compose non-seulement des péchés grossiers ou sensuels , mais encore de ceux qui naissent des passions et qu'on nomme communément spirituels , tels que l'orgueil , l'inimitié , l'envie , quoique ces péchés appartiennent à l'esprit , ils tirent pourtant leur origine ou leur principe de la chair et du sang. « N'aimez point le monde , nous dit saint *Jean*¹ , ni rien de ce qui est dans le monde , parce que toute concupiscence vient du monde. » Il est clair que nous n'avons de relation avec le monde qu'à l'aide de ce corps grossier , que par cette malheureuse chair ; c'est elle seule qui transmet à notre âme les fatales impressions du monde.

» La vie de la chair est donc le principe de toutes nos funestes passions , tant spirituelles que corporelles. C'est elle qui nous donne ce goût dominant pour les objets sensuels , cette sorte d'ivresse qui nous dérobe la connaissance des vrais biens et nous attache si fortement aux biens passagers , cette difficulté de renoncer à ce qui nous quittera bientôt , cette pesanteur qui nous accable et nous assujettit aux impressions du moment actuel. Par l'effet de cette vie charnelle , nous n'estimons , nous n'aimons , nous ne respectons , nous ne cherchons que ce que nous voyons , ce que nous touchons ; ni Dieu , ni sa justice , ni ses châtimens , ni ses récompenses , ne produisent aucun fruit dans notre esprit. A peine apercevons-nous ces objets importants ; et , si la foi nous les montre , c'est dans un si grand éloignement , qu'ils ne font aucune impression sur nous. Les richesses , les dignités , la grandeur , la magnificence , l'estime , le respect des hommes , leurs jugemens et leur opinion , voilà ce qui nous intéresse et ce qui nous touche , parce que les sens nous en rapprochent et l'offrent à notre vue ; nous ne pensons plus qu'à l'acquisition de ces biens éphémères et passagers.

» Elle devient l'objet unique de toutes nos sollicitudes. Ces biens font sur nous une telle impression que , pour nous les procurer , nous n'épargnons ni l'injustice des moyens ni les ressources du crime. Nous nous passionnons pour eux jusqu'au délire ; nous en jouissons avec obstination , nous nous vouons à la haine , nous nous détruisons les uns les autres. La perfidie et la cruauté semblent ne rien nous coûter , lorsqu'il s'agit de nous disputer et de nous ravir mutuellement ces frivoles avantages. De cette source empoisonnée naissent tous les désordres. Elle nous rend opiniâtrement sourds aux conseils de la raison ; elle nous raidit bien plus encore contre les peines de notre état et les occupations sérieuses de la religion. C'est à cet attachement pour les biens temporels que nous devons ce goût si vif pour les vains plaisirs et la dissipation ; c'est lui qui produit sans cesse les soucis qui nous dévorent ; c'est lui qui nous agite de soins inutiles , de mouvements déréglés , d'animosité , d'envie et de fureur. Ainsi se passent nos jours dans l'alternative de convulsions funestes et de pertes irréparables.

¹ Jean , éplt. ii. 15 et 16.

» Telle est la vie de la chair , qui s'entretient par l'empire des sens sur notre cœur , et par laquelle l'esprit meurt , parce que la vie de l'esprit consiste à combattre la vie de la chair , à la mortifier , à la détruire. La conversion du cœur n'est autre chose que le passage d'une vie à l'autre ; il ne peut donc y avoir de conversion sans l'abandon de la première vie , sans l'adoption de la seconde. Il est impossible de les concilier ; aussi saint *Augustin* réduit-il la conversion à éloigner nos cœurs de l'amour des choses temporelles présentes et sensibles , et à nous attacher aux choses éternelles. »

Ici je l'interrompis : « Je comprends , lui dis-je , que l'homme converti doit abandonner la vie de la chair pour suivre celle de l'esprit ; mais qui m'apprendra si dans ce moment-ci et pour être en état de recevoir l'absolution , mon cœur est aussi converti qu'il doit l'être ? Et qui peut se croire converti , si pour l'être il est nécessaire de n'avoir plus de goût pour les choses sensibles ? Faut-il nécessairement détruire ce goût , ou suffit-il de lui résister ?

» — Loin de nous , me répliqua le Père , les maximes exagérées ; elles sont toujours erronées , surtout en morale. Il y a , monsieur , une grande différence entre la vie de la chair et la vie selon la chair. L'apôtre n'a pas dit que nous mourrons si nous vivons dans la chair , mais si nous vivons selon la chair. Pour ne pas vivre dans la chair , il faudrait que nous fussions morts ; et la conversion du cœur ne consiste point dans la mort de la chair , mais dans une vie qui ne soit point selon la chair. Tant que nous existons dans ce malheureux monde , la loi de la chair , cette loi de mort est et sera toujours la source de nos gémissements et de nos combats.

» A cet égard , les hommes les plus justes et les plus saints n'ont aucun avantage sur les pécheurs. La funeste semence d'iniquité que nous portons tous dans nos cœurs peut produire dans tous les mêmes résultats de mort. Quand je dis que les justes ne sont pas en cela mieux partagés que les autres hommes , je ne veux pas dire qu'ils ne triomphent point dans leurs combats , et qu'ils ne sentent point diminuer journellement dans eux l'activité de cette précieuse semence. Plus ils avancent dans le sentier de la justice , plus sans doute ils parviennent à atténuer , à affaiblir la concupiscence. L'ennemi , plusieurs fois vaincu , se trouve enfin atterré et devient bien moins dangereux.

» Mais , après tout , le germe de cette semence se conserve toujours ; nul effort ne le détruit ; et tous les hommes , jusqu'aux justes , doivent indispensablement le réprimer. Cette semence d'iniquité consiste dans l'impression et la dépravation des sens , dans l'effet involontaire que cette impression fait sur son âme ; c'est ce que l'apôtre appelle loi de mort : cette loi règne dans notre corps , et elle y subsiste jusqu'à sa dissolution. Il n'est pas en notre pouvoir de la détruire ; mais de ce que la chair et les sens ont une vie , de ce qu'il est impossible à l'âme de se sous-

traire à leur action, s'ensuit-il que l'âme doive les flatter et soumettre volontairement à leur empire ? non : ce qui suit de là, c'est qu'elle doit connaître la honte d'une pareille sujétion, y résister, demander du secours et la combattre.

» Ainsi donc l'assujettissement inévitable de l'âme à l'action des sens est la racine du péché, qui ne consiste et ne peut consister que dans la condescendance et la soumission volontaire à son empire. Il n'est donc pas nécessaire, pour être vraiment converti, de cesser de vivre avec la chair et les sens ; mais il l'est de ne pas les suivre, de ne pas s'y soumettre. Cela suppose deux choses que l'Apôtre a déterminées ; la première, lorsqu'il dit : *Marchez suivant l'esprit, et vous ne suivrez point les désirs de la chair et des sens* ; la seconde, lorsqu'il ajoute : *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses désirs et ses concupiscences. Car ne pas faire les œuvres qui sont clairement de la chair, et celles qui, suivant les paroles du même Apôtre, ferment à ceux qui les font le royaume des Cieux, c'est quelque chose ; mais pour être à Jésus-Christ, il ne suffit pas de s'abstenir de ne point faire ces œuvres, il faut encore y résister et les affaiblir. Ceci doit dissiper toutes vos craintes.*

» Quelque vif que soit le sentiment qui nous porte aux choses défendues, il peut être un mal, mais il n'est point un péché. C'est un mal, en ce qu'il oblige à combattre ; c'est un bien, lorsque nous en avons triomphé, puisqu'il nous assure un mérite. Cependant aimez-vous ce mal ? n'êtes-vous pas résolu de ne lui rien accorder ? s'il dépendait de vous de l'empêcher, ne l'empêcheriez-vous pas ? sans doute, puisque vous ne lui cédez rien et qu'il vous importune. Vous ne devez donc avoir aucune inquiétude. Ces mouvements, ces impressions sont des effets naturels de la loi de la chair ; et la loi de l'esprit doit les dompter. S'ils n'existaient pas, serait-il nécessaire de leur résister et de les vaincre ? Quand l'Apôtre dit : que le péché ne règne point dans vous, il ajoute aussitôt : de manière que vous cédiez à ses désirs. Soyez donc tranquille, ne songez qu'à demeurer fidèle ; et si les souvenirs des temps passés se réveillent avec vivacité dans votre cœur malgré vous et sans leur rien accorder, loin de manquer à Dieu, vous le servez d'une façon plus méritoire.

» La véritable conversion est dans la cessation absolue non de la tentation, mais du consentement à tout péché mortel, sans en excepter aucun ; parce que consentir à un seul, ce serait se rendre coupable de tous ; c'est ce qui mérite une attention particulière. Il est des chrétiens qui paraissent s'imaginer qu'il n'est qu'une sorte de péché dans la religion de Jésus-Christ, et s'applaudissent quand ils s'abstiennent de ceux que, selon saint *Paul*, on doit non-seulement ne pas commettre, mais même ne pas nommer. L'homme serait-il donc assez méprisable pour que toute sa perfection consistât à ne pas s'avilir indignement ? Cependant saint *Jacques* dit que celui qui, ne réprimant pas sa langue, croit avoir de la religion, se trompe lui-même et n'en a

que la vaine apparence. Saint *Paul* ajoute que ceux qui se rendent coupables d'inimitiés et de procès, d'actes de colère, de discorde, d'envie, de médisance; qui se livrent à l'intempérance et aux plaisirs de la table, n'entreront pas dans le royaume des Cieux.

» Qui pourra donc s'appeler converti? qui se sauvera? me direz-vous. Celui, vous répondrai-je, qui s'abstient de toutes ces choses, parce que celui qui s'en rend coupable, en tout ou en partie, n'entrera point dans le royaume du Ciel. Il importe donc de bien s'examiner sur tous ces chefs et de se corriger. Voyez cet homme dont le cœur était dévoré d'une secrète envie; il ne pouvait souffrir le bien qu'il voyait faire à un autre, et il ne le faisait pas lui-même; le bonheur et la gloire d'autrui l'importunaient et l'affligeaient; il n'en entendait parler qu'avec ennui; il s'efforçait d'en affaiblir l'idée; il cachait le bien de son prochain. Avait-il du mal à en dire, il s'empressait de le divulguer; il le croyait d'autant plus facilement qu'il le désirait, et se hâta de le publier pour qu'on le crût: les moindres apparences étaient pour lui des preuves de conviction. Tout cela devait être corrigé; et dès que cet homme s'est converti, sa conduite a été toute différente. Son cœur s'est ouvert à l'amour sincère de toute espèce de bien; il y applaudit, quelque part qu'il le voie; il s'afflige du mal; il le voile, l'excuse enfin s'il le peut, ou du moins garde le silence: sa conversion est positive, puisqu'il s'est corrigé de ses défauts. Tel autre se vantait, il y a quelque temps, et peut-être avec trop de vérité, d'être un ennemi implacable; l'oubli des injures ne pouvait être à ses yeux une vertu; l'avait-on offensé, il ne respirait que la vengeance; ni conseil, ni raison, ni religion n'avaient de prise sur lui. Tout est changé; il est devenu ami fidèle et sincère; il ne connaît plus d'ennemis; il pardonne tout; il ne prise plus que la paix et la réconciliation. Peut-on mettre en doute qu'il ne se soit converti?

» Cet autre était colère; à tout instant il s'emportait, rien ne pouvait adoucir ses mouvements fougueux, ses accès de violence, toujours portés à l'excès et dépourvus de motifs. Il était impossible de le servir; sans cesse il invectivait ses domestiques. Pour se dérober à ses violences, ses égaux aimaient mieux lui tout céder que d'avoir des disputes éternelles. Maintenant il est doux, il est patient, il est devenu chrétien. Un si grand changement est l'indice assuré de sa conversion.

» Voyez cette jeune personne (et même ces femmes qui ne le sont déjà plus): elle ne pensait, elle ne s'occupait que de sa parure: était-ce, aurait-on pu lui demander, pour se conformer à la loi de l'esprit ou à celle de la chair et de la mort, car il n'en existe pas d'autres? Mais la loi de l'esprit n'a pu inventer ces modes profanes, autoriser cet extérieur indécent, ces airs de théâtre, qui ne conviennent même pas aux personnes qui s'avilissent en se donnant en spectacle, et bien moins encore à des femmes honnêtes, appelées à être de dignes mères de familles. Dès qu'elle fut touchée de la grâce, elle reconnut le respect qu'elle devait à son

corps, elle se ressouvint qu'au moment où la religion s'empara d'elle, on invoqua sur elle le nom sacré de Jésus-Christ; qu'en participant à la divine eucharistie, elle est devenue le temple vivant de Dieu; qu'elle doit orner ce temple, mais d'atours dignes du Dieu qui y habite, et non de ceux qui ne conviennent qu'aux divinités impurs du monde. Elle sentit que les seules parures qui peuvent être agréables à Dieu sont la pudeur, la chasteté et la modestie.

» Je vous ai présenté ces exemples pour vous donner une idée des effets que la conversion doit produire, pour vous montrer qu'elle doit être un renouvellement de vie, un changement total de mœurs, qui commence quand le pécheur se convertit, et qui doit croître de jour en jour par l'horreur de sa vie passée, de cette vie où il ne faisait qu'obéir à l'impulsion de sa chair et de ses sens. On ne peut servir deux maîtres, surtout lorsqu'ils sont aussi opposés entre eux que la chair et l'esprit. Celui qui en sert un, dit Jésus-Christ, méprise l'autre.

» Celui qui a en horreur sa vie passée, celui qui la déteste (et cette haine doit aller jusque-là) a le même éloignement pour tout ce qui peut l'y ramener. Il n'y a donc point de véritable conversion, si l'on ne fuit pas toutes les occasions du péché. Vous voyez ici ce qui peut vous servir de règle. Celui qui, ne se bornant point à l'abandon du péché, en évite les occasions, et se précautionne, autant qu'il dépend de lui, contre les rechutes, peut sans témérité croire à sa conversion.

» Il le peut penser aussi, et avec plus de fondement encore, lorsqu'à toutes ces circonstances il ajoute la satisfaction sacramentelle. Car il faut bien se persuader qu'indépendamment de la douleur ou de la contrition, du propos ou de la résolution, et de la confession entière, il y a aussi la satisfaction, et que ces quatre choses sont toutes également parties nécessaires du sacrement. L'absolution nous donne bien le pardon des péchés, quant à la culpé et à la vie éternelle; mais il est certain qu'elle ne nous dispense point de toute la peine temporelle, et que nous la devons encore à la justice divine. Cette absolution nous délivre de la peine éternelle, parce que la grâce nous justifie, et nous rétablit dans nos droits à l'héritage céleste; mais comme il est indispensable de satisfaire de quelque manière à la justice divine, nous devons souffrir quelque peine temporelle. Le concile de Trente l'a déclaré, en expliquant la différence qui se trouve entre la pénitence et le baptême. Dans ce dernier sacrement, le pardon est complet, il remet également et la culpé et la peine; mais dans le premier, Dieu ne remet point avec la culpé la totalité de la peine. La raison dicte elle-même que les pécheurs qui, après le baptême, en ont perdu la grâce en profanant le temple du Saint-Esprit, doivent être traités avec plus de sévérité que ceux qui, ne l'ayant point reçue, ont péché avec moins de connaissance et de secours, et n'ont point abusé d'un don si précieux.

» C'est pour cette raison que, dans ce sacrement, le confesseur

impose au pénitent l'obligation de certaines œuvres pénales par lesquelles il puisse satisfaire à Dieu. Elles sont le complément du sacrement, complément indispensable pour le confesseur et pour le pénitent. L'Eglise ordonne au premier d'imposer une pénitence qui puisse servir de satisfaction pour les péchés commis ; elle doit donc être proportionnée à ces péchés. Il est juste que celui qui en a commis le plus, ou d'une plus grande gravité, soit plus châtié qu'un pécheur moins coupable. C'est pour cela que, dans les premiers siècles du christianisme, l'Eglise établit tant de pénitences différentes entre elles, suivant le degré des fautes ; et c'est par la même raison que les chrétiens s'y soumettaient, dans l'espérance d'éviter, à l'aide des châtimens de cette vie, les peines de l'autre.

» La discipline a changé, mais la vérité ne change point ; et le zèle des ministres ne doit pas être moins vif qu'il le fut dans ces premiers temps. Le concile leur dit : Les prêtres du Seigneur, dirigés par l'esprit divin, doivent, selon les règles de la prudence, imposer des peines satisfactoires, salutaires et convenables, en ayant égard à la nature des péchés et à la faiblesse des pénitents. S'ils imposent des peines légères pour des fautes graves, ils se rendent eux-mêmes coupables et participent aux péchés de ceux qu'ils traitent avec tant d'indulgence.

» Malheur donc aux ministres faciles et légers qui, au lieu de tenir en équilibre la balance du sanctuaire que le Seigneur leur a confiée, la laissent pencher par une condescendance naturelle et humaine ! Malheur aux ministres timides et lâches, qui se laissent subjuguier par l'autorité et la grandeur, et n'ont pas la force de maintenir dans leurs jugemens la supériorité et la dignité de leur ministère ! Mais le Seigneur ne permettra aucun abus de cette espèce,

» Cette satisfaction n'est ni moins nécessaire, ni moins utile au pénitent, et l'obligation est réciproque. La même loi qui oblige le confesseur à imposer une peine, oblige le pénitent à l'accepter. Cette obligation est encore plus étroite pour ce dernier, puisqu'il est le pécheur ; qu'il doit satisfaire à Dieu pour les injures qu'il lui a faites, et qu'il lui est plus avantageux d'acquitter par des peines légères dans cette vie, les peines graves qu'il aurait pu subir dans l'autre ; d'où l'on doit conclure qu'il gagne à accomplir sa pénitence.

» On a prétendu que le prêtre ne peut ni ne doit absoudre le pénitent, qu'après que celui-ci a accompli la pénitence qui lui a été imposée. L'Eglise a condamné ce sentiment comme erroné, et l'usage contraire est établi. Le confesseur entend le pénitent ; il s'assure, autant qu'il le peut, de ses dispositions, spécialement de sa contrition et de son propos ; il lui donne les conseils qu'il croit salutaires ; il lui impose la pénitence qu'il juge convenable ; et si rien ne l'en empêche, il l'absout ; telle est la pratique ordinaire. Il peut, il est vrai, y avoir des occasions et des circonstances où il est prudent de différer l'absolution, jusqu'à ce

que le pénitent ait rempli certaines obligations ; par exemple , certaines restitutions , certaines réparations , certaines réconciliations , ou telles autres pratiques qui peuvent mieux disposer le pénitent , et rassurer le confesseur sur la sincérité de ses promesses ; mais ce sont des cas particuliers dans lesquels l'Église lui laisse la liberté d'agir à sa volonté.

» Le pénitent doit toujours accomplir , quand il le peut , la pénitence imposée par le confesseur. Mais celui-ci , ne connaissant pas l'état d'une personne , ses engagements , ses facultés , sa complexion naturelle ou la faiblesse de son tempérament , peut lui commander des choses moralement impossibles ; or , comme Dieu n'ordonne point l'impossible , et que l'Église n'exige jamais ce qui surpasse les forces humaines , alors le pénitent a droit de faire des représentations au confesseur , non pour s'exempter toute pénitence , mais pour commuer celle qu'il ne peut remplir , et lui en substituer une autre à sa portée , et égale s'il est possible. Cela est juste et ne s'oppose ni à la prudence évangélique ni à la prudence chrétienne.

» On se fait néanmoins à cet égard une grande illusion , presque universelle chez les gens du monde , qu'on voit s'accroître journellement à proportion du refroidissement de la dévotion et de l'extension qu'on donne à l'empire des sens , illusion que les ministres de Jésus-Christ ne pourraient détruire qu'en s'armant de toute la fermeté du zèle apostolique. Elle consiste dans les prétextes imaginaires qu'on fait valoir pour se refuser à tout ce qui peut captiver l'esprit et mortifier la chair , à toutes les œuvres qui peuvent être les plus satisfaisantes. Je m'explique.

» Le ministre de la pénitence exerce à la fois deux fonctions , celle de juge et celle de médecin des âmes : comme juge , il châtie ; comme médecin , il traite et guérit ; les pénitences qu'il impose doivent donc être à la fois expiatoires et salutaires à ceux à qui elles sont imposées. Sous le premier point de vue , elles sont relatives au passé et ont pour objet de satisfaire envers Dieu aux dettes que le pécheur a contractées ; sous le second , elles sont relatives à l'avenir ; elles ont pour but de déraciner les mauvaises habitudes et de préserver des rechutes. Telles sont les fins que le confesseur se propose toujours , et que jamais il ne doit perdre de vue dans les pénitences qu'il impose. Comme les maux se guérissent par leurs contraires , et qu'on ne peut ni mieux expier le passé , ni mieux se prémunir contre l'avenir que par des œuvres directement opposées , afin que les pénitences soient plus salutaires , le confesseur imposera des aumônes pour les péchés d'avarice ; pour les péchés de ressentiment et de vengeance , des démonstrations d'amitié , des services ; pour ceux de scandale et de débauche , des exercices publics de religion ; pour l'intempérance et l'impureté , des macérations , des abstinences et des jeûnes ; pour les péchés d'amour du monde et de ses divertissements profanes , la retraite , le silence et la prière ; il en est ainsi de tous les autres.

» Voilà ce que la plupart des pénitents appellent rigueur. Et pourquoi? parce que tout cela les afflige et les assujettit; parce qu'ils voudraient fuir la peine et la sujétion; parce que ces pratiques s'opposent aux passions et qu'ils ne veulent les contraindre en rien; parce que cette sujétion mortifie les sens, et qu'ils n'ont pas la force de se priver d'aucune de leurs commodités. Ordonner à un homme ou à une femme du monde de renoncer au jeu, aux spectacles, à certaines liaisons; ordonner à un avare de faire l'aumône, au vindicatif de pardonner, à l'orgueilleux de s'humilier; prescrire au sensuel la répression de ses appétits, le travail au paresseux; demander au débauché de se comporter en chrétien, d'entendre la parole de Dieu, de lire de bons livres, d'assister aux offices divins, et leur donner sur cela des règles ou leur imposer des lois; c'est leur parler une langue étrangère, c'est, disent-ils, leur demander au delà de ce qu'ils peuvent; c'est ne pas les connaître et ne pas savoir les diriger. Si le confesseur persiste dans son avis et ne veut pas révoquer la pénitence qu'il a prescrite, on l'accuse d'un rigorisme outré, on le traite d'homme grossier, qui n'a ni l'usage du monde, ni le talent de distinguer les personnes. Erreur malheureuse, qui n'est fondée que sur le dérèglement de l'amour-propre, et sur la présomption qui nous aveugle!

» Ce que le confesseur nous ordonne a beau être raisonnable et sage, n'importe, le pécheur ne le regarde pas moins comme un pesant fardeau. Il ne considère point ce qu'est la pénitence; il oublie que nécessairement il doit supporter une peine et se soumettre à quelques austérités. Il n'est point accoutumé, dit-il, à de pareilles pratiques; mais il faut qu'il s'y accoutume, et c'est précisément le but de la pénitence qu'on lui impose. Il en accepterait, ajoute-t-il, plus volontiers une autre, quelle qu'en fût l'espèce, et cependant toute autre lui conviendrait moins. Il est juste qu'il soit puni d'après son péché, et peut-être la pénitence qu'on lui prescrit, est-elle un remède spécifique contre l'inclination qui le séduit. Il faudra donc, conclut-il, que je change tout l'ordre de ma vie? — Sans doute, et pourquoi s'approche-t-on du sacré tribunal, si ce n'est pour se réformer et changer de conduite? — Mais je suis d'un très-faible tempérament. — Essayez: peut-être votre complexion n'est-elle pas aussi délicate que vous le pensez; et quand cela serait, on trouverait une raison de la modérer, mais non de vous en dispenser entièrement. — Jamais je ne pourrais m'assujettir à ce qui m'est ordonné. — Vous ne le pouvez pas, parce que vous ne le voulez pas; mais vous devez le vouloir, parce que Dieu le veut, ce Dieu qui ne vous jugera pas d'après vos frivoles prétextes, mais d'après sa loi et sa sainte volonté.

» Il est incroyable que, malgré l'indispensable obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu, malgré l'intérêt que nous avons à nous garantir de ses châtimens et la facilité d'y parvenir par les mortifications légères de cette vie, nous

repoussions avec tant d'opiniâtreté les moyens que nous offre sa miséricorde. Il n'est aucun péché qui ne dût nous coûter des larmes éternelles, point de satisfaction suffisante, si Dieu voulait user rigoureusement de tous ses droits; et nous avons l'audace de nous plaindre de l'excès des pénitences! Peut-il y en avoir sur la terre qui soient équivalentes à celles que Dieu peut justement nous infliger? Nous ne voulons considérer ni la grièveté du péché, ni les peines qu'il mérite.

» Elle est bien différente, la conduite de celui qui, réfléchissant sur la grandeur infinie de Dieu, sur la multitude de ses bienfaits, sur la sévérité de ses jugements, tourne ensuite ses regards sur sa propre bassesse, sur son ingratitude envers la majesté de son Créateur, sur ce qu'il peut espérer de son amour et redouter de sa justice. Alors il sent combien il a de grâces à rendre au Seigneur, de lui avoir offert dans la confession le moyen de se relever de ses chutes, et de lui avoir donné une planche pour échapper au naufrage; il sent combien il lui importe de ne pas laisser le péché jeter des racines dans son cœur, et de se laver promptement dans les eaux salutaires de la pénitence; combien il nous est avantageux de recourir fréquemment à ce sacrement destiné à nous purifier toujours de plus en plus, à nous maintenir dans la grâce et à l'augmenter sans cesse. Quelle soumission ne devons-nous pas au confesseur, interprète de Dieu, soit qu'il nous réprimande, nous exhorte, nous instruisse, ou qu'il nous conseille! Avec quelle constance et quelle fidélité ne devons-nous pas exécuter ce qu'il nous ordonne, malgré notre éloignement et nos répugnances! Persuadons-nous avec saint *Bernard*, que moins il nous pardonne dans cette vie, plus il travaille à nous faire pardonner dans l'autre; que sa sévérité n'est point une raison de s'en éloigner, et qu'il faudrait plutôt renoncer à celui qui aurait plus d'indulgence, ou qui voudrait nous conduire par un chemin plus commode et plus aisé.

» N'oubliez jamais, monsieur, ne perdez jamais de vue que la malice du péché doit s'expié ou dans cette vie ou dans l'autre. Dieu remet la coulpe au pécheur repentant, et l'exempte des peines éternelles; mais il ne l'affranchit pas toujours des peines temporelles. Lors même qu'il meurt en état de grâce, il n'en est pas moins indispensable qu'il satisfasse à la justice divine dans le purgatoire jusqu'à son entière purification; mais la miséricorde de Dieu lui donne le moyen de se soustraire à ces peines qui sont très-grandes, par les bonnes œuvres et les pénitences auxquelles il se soumet dans cette vie. Telle est la doctrine de l'Eglise catholique.

» Les protestants nous accusent de n'avoir pas sur ce point la confiance due aux mérites de Jésus-Christ, dont l'infinité semble nous dispenser de souffrir pour expier nos péchés. Personne ne connaît mieux les mérites infinis du Sauveur que la sainte Eglise; personne ne les réclame avec tant de confiance et d'humilité; mais elle sait aussi que ceux qui ne nous croient pas

obligés d'expier nos péchés par nos propres pénitences, par la raison que Jésus-Christ a satisfait à la justice divine en répandant tout son sang, comme s'il eût voulu par là nous décharger entièrement de nos obligations, ne connaissent ni le mérite de ce sang précieux, ni la nature de nos maux, et qu'ils renouvellent le crime de ceux qui blasphémaient le Sauveur étendu sur la croix.

» Qu'il en descende, disaient-ils, et qu'il se sauve lui-même; alors nous croirons qu'il a le pouvoir de sauver les autres. Qu'il fasse ce miracle, s'il est Fils de Dieu, et nous croirons en lui. Ainsi s'exprimaient ceux qui l'entouraient; prêtres, sénateurs, peuple, soldats, et jusqu'à l'un des malfaiteurs qui souffraient le même supplice, tous répétaient ces insultes insensées. Et pourquoi? parce que les pécheurs ne connaissent d'autre mal que la peine, et qu'ils ne savent point que le seul mal est le péché. Combien différeraient les pensées du juste qui souffrait, et qui souffrait jusqu'à la mort de la croix! A ses yeux le péché était l'unique mal; et le péché supposé, la punition, la souffrance et l'obéissance qui l'expiaient, loin d'être un mal, étaient le plus grand des biens.

» Que les protestants réforment donc leurs idées, et qu'ils en adoptent de plus dignes de Jésus-Christ et de ses adorateurs. Le prix de son sang adorable n'en est pas moins infini, parce qu'il l'a versé jusqu'à la dernière goutte, et parce qu'il s'est rendu obéissant, non-seulement jusqu'à la mort, mais jusqu'à la mort de la croix; ils n'en ont pas été moins infinis, les mérites de ses larmes, de ses prières, et de ses désirs, parce que, non content de cela, et quoiqu'une seule de ses larmes eût suffi pour racheter mille mondes, il a voulu, par un effet de son immense charité, que son sacrifice fût entier et poussé jusqu'aux tourments les plus excessifs, jusqu'à la mort la plus cruelle, et jusqu'à l'effusion totale de son sang adorable. Ces souffrances du Sauveur perdraient-elles donc leur inestimable valeur, parce qu'il a voulu que chacun de nous y joignit ses propres douleurs?

» Loin donc des cœurs qui adorent un Dieu rédempteur, ces sacrilèges idées, qui n'ont d'autre principe que l'illusion de l'amour-propre! Aveugles que nous sommes! nous ne voyons pas que le péché est le seul mal du pécheur, et que la douleur qui l'expie est son seul véritable bien. Jésus-Christ n'a pas souffert pour nous décharger de toute peine, mais pour nous décharger du péché et de la peine éternelle qu'il mérite. Par ses douleurs et par sa mort, il nous a donné les moyens d'offrir à Dieu les peines temporelles que nous souffrons pour nos péchés. Il leur donne du prix en les sanctifiant, lorsque nous les supportons avec patience dans son esprit, et lorsque nous les unissons avec ses souffrances; ses souffrances divines, par un effet de leur mérite infini, font que les nôtres deviennent un sacrifice expiatoire et digne de Dieu.

» Nous sommes tous pécheurs, tous sans exception. Comme

tels, nous sommes tous condamnés au même supplice ; tous, nous sommes sujets à la mort ; nous la souffrons tous en expiation du péché ; nous n'avons reçu la vie qu'à cette condition ; la vie elle-même est le chemin qui nous conduit à ce terme. Pendant que nous marchons au supplice, chacun se charge de la croix sur laquelle il doit expirer. Ce corps qui se mine peu à peu, ces maladies qui nous affaiblissent, ces afflictions, ces revers de fortune, ce monde qui nous trompe en tant de manières, et qui nous fait passer si souvent des transports d'une joie insensée aux déplorables amers, et à des chagrins qui nous abattent sans mesure, forment la croix que nous chargeons sur nos épaules. Il dépend de nous de l'unir à celle de Jésus-Christ ou de l'en séparer ; mais le Rédempteur ne nous en fera pas descendre, puisqu'il ne descend pas lui-même de la sienne.

» L'Écriture dit ¹ qu'un joug pesant a été imposé aux enfants d'Adam, depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur mort, et que la sentence que l'Éternel prononça contre les pécheurs, quand il leur dit : *Vous mourrez*, s'exécute irrévocablement sur tous sans distinction. Le juste, l'innocent, le saint mourront comme les pécheurs. Le bon larron mourra sur sa croix, comme le mauvais sur la sienne. Quelle différence y a-t-il entre eux ? la voici :

» Le pécheur impénitent, qui ne connaît d'autre mal que la peine, ne connaît non plus d'autre bien que de s'en affranchir. Sauvez-nous, dit-il à Jésus-Christ, et sauvez-vous de même. C'est là l'image de tous ceux qui ignorent quel est le mal du péché, et qui regardent comme un mal ce qui peut l'expier. Si Jésus-Christ était le pontife des biens terrestres et passagers, et qu'il voulût nous préserver de la mort en nous assurant la tranquille possession des honneurs et des plaisirs de cette vie, tous les hommes accourraient vers lui, et s'empresseraient de le reconnaître pour leur Dieu sauveur. S'il le faisait, serait-il notre Sauveur ? n'aggraverait-il pas nos maux ? car ces maux ne consistent que dans l'attachement du cœur à des biens fugitifs et périssables, dont l'amour nous détourne de celui que nous devons à Dieu. Nous n'en mourrions pas moins de la même manière ; chacun expirerait sur sa croix, mais sans pénitence et sans utilité pour la vie éternelle ; parce que, dans cette disposition, il est impossible d'unir notre propre croix à celle de Jésus-Christ. Quel est celui qui recherche et opère cette union ? Celui qui ne connaît de mal que le péché ; celui qui n'estime de bien que dans tout ce qui peut l'expier, et qui veut contribuer personnellement et pour sa part à la satisfaction qu'il doit à Dieu pour ses péchés.

» Qu'est-ce qu'un chrétien ? Un homme qui, dès sa première entrée dans la religion, a été marqué du sang de la victime sainte, et qui consent dès-lors à devenir lui-même une victime,

¹ Eccl. XL, 4.

offrant à Dieu sa propre vie , pour obtenir l'expiation de ses péchés. Toute sa vie doit annoncer et préparer ce sacrifice. En participant aux saints mystères , il se nourrit de la chair adorable de l'Agneau , pour présenter avec le corps du divin Sauveur son propre corps à Dieu ; et il porte sur lui-même la mortification de Jésus-Christ , pour montrer sa confiance dans la mort du Seigneur. Que devons-nous en conclure , si ce n'est que Jésus-Christ n'a pas souffert pour nous exempter de toutes les peines du péché , mais pour nous les rendre utiles et salutaires ?

» Il résulte de ces principes , que la satisfaction ou la pénitence chrétienne exige de nous trois dispositions.

» La première est la pensée de la mort et la résolution de nous y préparer , en offrant notre vie à Dieu comme la peine principale du péché , et comme le sacrifice qui doit consumer notre pénitence. Dans les jours de nos prévarications où nous avons oublié le Ciel , quand nous étions esclaves du péché , nous chassions loin de nous un souvenir que nous ne pouvions supporter ; et dans l'impuissance de nous dissimuler à nous-mêmes la nécessité de mourir , nous travaillions à en éloigner au moins l'idée de notre esprit , afin que son amertume ne troublât pas nos plaisirs. Le pécheur repentant ne connaît plus cette illusion , et trouve dans ce souvenir les justes motifs de sa pénitence. Il envisage la mort , pour apprendre d'elle à juger de lui-même et de tout ce qui l'environne. Il faut que cette pensée détermine nos occupations , nos plaisirs , nos projets , nos affaires , et qu'elle soit l'unique règle de notre conduite. C'est ainsi que , suivant les Pères , la mort est l'âme de la pénitence chrétienne.

» La seconde disposition est la résignation et la patience avec lesquelles nous devons nous préparer à soutenir humblement , et sans nous plaindre , les épreuves auxquelles la Providence nous expose ; si , à l'exemple de notre maître , nous devons être obéissants jusqu'à la mort , et si nous ne pouvons expier nos péchés que par cette obéissance unie à la sienne , à combien plus forte raison devons-nous souffrir avec soumission les afflictions et les disgrâces que Dieu voudra nous envoyer , et qui sont comme les préludes ou les préparatifs de notre sacrifice ! Aussi le concile de Trente a-t-il déclaré que ces différentes peines font partie de la satisfaction que nous devons à Dieu , lorsque nous les souffrons dans l'esprit de Jésus-Christ.

» La troisième disposition consiste à regarder notre corps comme une victime dévouée à la mort , et à le traiter ainsi , en l'accoutumant à se priver de tout ce qui ne lui est pas absolument nécessaire , en lui refusant tout ce qui ne peut servir qu'à flatter notre sensualité , et principalement les objets dont nos sens ont abusé. Telle est la satisfaction dont nous sommes redevables à Dieu , il faut qu'elle soit dans nous l'effet du sang précieux de l'Agneau , qui ne l'a pas répandu pour nous exempter de la pénitence , mais pour nous la rendre fructueuse. Si les pénitents

n'ont pas ces dispositions, au moins à un certain degré, ils ne peuvent point se flatter de satisfaire à la divine justice.

» — Mais, mon Père, lui dis-je, une satisfaction aussi rigoureuse est-elle de tous les états, et sera-t-elle praticable dans tous ? Connaissez-vous, monsieur, me répondit-il, connaissez-vous quelque état où l'on ne meurt point, ou dans lequel on soit assuré de son salut ? S'il n'en est point, il ne peut donc en exister aucun où l'on soit dispensé de ce précepte de l'apôtre : » Je vous prie, mes frères, d'offrir à Dieu votre corps comme une hostie sainte, vivante et agréable à ses yeux. » Y a-t-il d'état, de condition ou de fortune où nous ne devons crucifier nos corps avec Jésus-Christ, et où nous ne soyons pas obligés d'offrir à Dieu le sacrifice de notre vie ? Quel est l'état où cette chair misérable ne vieillisse pas, où elle ne soit sujette à mille infirmités de tout genre ? En est-il sans croix, sans revers, sans peines, sans affliction ? Et dans lequel de ces états peut-on appartenir à Jésus-Christ, sans crucifier sa chair, ainsi que ses désirs et ses concupiscences ? S'il en existait, on pourrait donner d'autres règles de satisfaction ; mais n'y en ayant et ne pouvant point y en avoir, il devient indispensable de nous assujettir tous à la loi de l'Évangile.

» Il n'y a aucun état qui nous exempte de la mort ; il n'y en a donc aucun où l'on ne doive penser à mourir, et où l'oubli d'un moment aussi certain qu'il est important et décisif pour nous, ne soit la plus insigne des folies. La plus grande beauté qu'offre la religion chrétienne, c'est qu'elle se montre toute entière quand on la médite en fixant ses regards sur ce qu'elle a de plus certain, c'est-à-dire sur la mort. Un païen a prononcé une sentence fort au-dessus de ce qu'on pouvait attendre de lui : *Toute la vie, a-t-il dit, doit s'employer à apprendre à mourir.* Et toute la vie est encore insuffisante pour un art de cette importance.

» Sans doute, elle ne suffit point. Mais cette vérité est plus sensible encore pour le chrétien, qui sait que sa mort est un sacrifice qu'il offre à Dieu pour l'expiation de ses péchés ; sacrifice qui devient indigne de Dieu, s'il ne ressemble pas à celui de Jésus-Christ, qui ne peut être offert qu'une seule fois, et qui enfin le laissera chargé de ses péchés pour toute l'éternité, s'il n'en fait pas l'offrande de telle manière que sa mort s'unisse à la mort de Jésus-Christ. Quelle pensée, monsieur ! peut-il y en avoir une plus digne de nous occuper ? Et quand à cette idée indispensable pour tous les chrétiens, se joint la nécessité, pour le pécheur, d'expié par le sacrifice de sa vie ses péchés innombrables et de tous les genres, peut-il exister de pénitence ou de véritable satisfaction, si elle n'est animée par la pensée de la mort, si l'on n'a la ferme résolution de s'y préparer, et si l'on ne se regarde comme sacrifié avec Jésus-Christ pour détruire le corps du péché ?

» Comme non-seulement on meurt, comme il n'est point d'état

qui, dans cette vie, n'ait ses croix, ses amertumes, ses peines et ses revers, tous ces maux doivent nous servir à l'expiation de nos péchés; la soumission et la patience avec lesquelles nous devons les endurer, peuvent faire partie du sacrifice même. Le mauvais larron qui souffrit à côté de Jésus-Christ, aurait pu rendre ses douleurs expiatoires pour le rachat de ses péchés. Il n'en souffrit pas moins pour l'avoir méconnu et blasphémé; ses tourments n'en furent que plus sensibles, parce qu'il les endura sans consolation et sans espérance, et voilà l'image de ceux qui aiment le monde. Ils souffrent, et ils souffrent plus que les vrais pénitents, qui, semblables au bon larron, reconnaissent avec lui qu'ils ne souffrent rien sans l'avoir mérité. Cet humble aveu adoucit leurs peines; ils sont soulagés par leur confiance en Jésus-Christ; ils ne souffrent que la peine attachée au sacrifice, et adoucie par l'espérance d'être bientôt unis au Sauveur dans son royaume.

» Enfin, comme il n'est aucun état, aucune condition, sur lesquels, par une suite du péché, la loi de la chair et des sens n'exerce son empire tyrannique, et qu'il se fait sentir plus impérieusement au sein des grandes richesses, des distinctions et des plaisirs, il n'y a point non plus d'état où la pénitence et la mortification soient plus nécessaires. Les états où l'on désirerait le plus en être dispensé, sont précisément ceux qui peuvent l'être le moins.

» Il serait singulier que ceux dont l'état est par lui-même un état de pénitence et de travail; qui, pour plaire à Dieu, n'ont communément qu'à supporter les peines, les besoins, les nécessités de leur condition, fussent seuls assujettis à cette loi également impérieuse et austère, et que les grands, les riches du siècle, esclaves brillants des plus honteuses passions, plus chargés encore d'iniquités que de fortune, n'eussent pas besoin de faire pénitence; qu'il leur fût permis, au contraire, de jouir en paix des douceurs de la vie, de ne rien refuser aux désirs de leur cœur, de se livrer sans scrupule aux délices d'une douce opulence, dans le sein de laquelle ils ne cessent de se livrer à leur orgueil, à leur impiété et au mépris de toute sujétion. Ces idées sont incompatibles avec la religion d'un Dieu crucifié. S'il a fallu que ce Dieu lui-même souffrit pour entrer dans la gloire, ne serait-ce pas insulter à sa religion et à Jésus-Christ lui-même, que de vouloir y entrer par un chemin différent de celui qu'il a lui-même indiqué et suivi?

» C'est en vain que les lois du monde et son ignorance s'opposeront à ces vérités, puisque nous ne serons pas jugés d'après ses maximes, mais d'après l'Évangile, et que l'Évangile est également pour les grands, pour les pauvres et pour les riches. Si ceux-ci refusent leur soumission à ses lois, ils s'excluent eux-mêmes de ses récompenses. Le monde passe, et avec lui, dit l'apôtre, disparaissent ses lois et ses concupiscences; mais la loi de Dieu ne passe point, elle est éternelle. Quand le monde aura

passé pour l'homme puissant, et qu'il se verra seul à seul avec son Dieu, il ne lui restera plus que ses péchés et sa pénitence. Si par sa pénitence il n'a point satisfait à Dieu, Jésus-Christ prononcera sa sentence. Que lisons-nous dans l'Évangile, si ce n'est de terribles menaces contre ces états qui voudraient être dispensés de la pénitence? Malheur à vous! dit Jésus-Christ, riches de la terre, qui cherchez votre consolation dans ce monde, et qui riez, parce que vous pleurerez. Malheur à vous! dit un prophète, qui vous demandez les uns aux autres: Que ferons-nous demain? Hommes inutiles! vous ne saviez donc pas ce que vous deviez faire aujourd'hui? Ceci, monsieur, mérite également l'attention des riches et des grands.

» Mais examinons quelles sont ces lois et ces bienséances d'état qui pourraient s'opposer à la pénitence. Quoi! ce luxe ruineux, ces délices qui ne connaissent point de bornes, et qui multiplient sans fin des besoins imaginaires; cette profusion de mets exquis, ces recherches d'un goût déjà blasé, ces sensualités étudiées, cette attention puérole à se garantir des plus légères incommodités, ces divertissements perpétuels, ces occupations futiles; en un mot, cette vie toute de caprices et de fantaisies, dont l'unique règle est de n'en point avoir, et d'obéir à toutes les impressions d'une imagination désordonnée; seraient-ils par hasard des lois et des bienséances d'état?

» Penser ainsi, ce serait confondre la grandeur avec ce qui la déshonore; ce serait la placer où elle n'est point. La grandeur ne consiste pas dans des goûts insensés, dans le faste et l'orgueil; la grandeur est dans l'exercice des vertus, dans l'application constante à se rendre utile aux autres hommes. Ceux que leurs emplois ou leur naissance distinguent le plus, doivent être les plus vertueux, et alors le monde leur laisse la liberté d'être pénitents et chrétiens. Il a beau être injuste, il ne l'est point assez pour refuser son respect à la vertu; il ne condamne jamais la piété et la pénitence sincères; il ne blâme que les défauts de ceux qui se font une idée également fautive de la vertu et de la vraie grandeur.

» L'homme dont le rang est le plus élevé dans ce monde, peut y trouver une nuée de témoins qui démentent les vains prétextes qu'on oppose à la pénitence. Dieu, qui n'exclut personne de sa loi, a voulu que la société de ses saints se composât de tous les états et de tous les rangs, pour opposer à ces prétextes frivoles une loi nouvelle, qui les condamne sans exception et sans réplique. Parcourons les âges et les siècles, nous y trouverons des saints de tout état, de toute condition, sans qu'aucun d'eux se soit sanctifié dans une vie de sensualité, de frivolité, de divertissements et de plaisirs. Il n'en est aucun qui ait cru que son état le dispensât d'expier ses péchés, et de satisfaire à Dieu par la mortification et la pénitence. Tous ces prétextes tirés de l'état sont donc vains et frivoles. S'il n'en existe aucun où l'homme ne soit pécheur, il ne peut y en avoir

aucun où il ne soit tenu d'être pénitent; plus Il a péché, plus sa pénitence devient obligatoire, puisqu'il a davantage à expier, et qu'il doit éviter par la mortification le danger de nouvelles rechutes. Le concile de Trente dit que la pénitence ne sert pas seulement à la sanctification des péchés passés, mais qu'elle sert encore à préserver des péchés à venir; et saint *Paul* déclare que par elle le vicil homme est crucifié dans nous avec Jésus-Christ, non-seulement pour que nous détruisions le péché, mais pour que nous ne retombions pas dans sa servitude.

» — Mon Père, lui demandai-je, la rechute est-elle la marque sûre d'une fausse conversion et d'une confession imparfaite? — L'homme est si misérable, me répondit-il, sa nature est si faible, son cœur si inconstant, que quelque juste qu'il soit, il peut en un instant tomber dans le péché. Avoir le malheur d'y retomber, n'est donc pas une preuve sûre qu'on n'ait pas été juste avant la rechute. Il faut néanmoins convenir qu'une vie chrétienne est incompatible avec cette alternative continuelle de péchés graves et de repentirs, de rechutes et d'absolutions. Cette illusion est commune, mais elle n'est pas moins la plus grossière de toutes, et la plus propre à perdre les chrétiens et à les conduire à l'impénitence finale. Ainsi la rechute n'est pas une preuve absolument certaine d'une fausse conversion; mais quand elle est prompte, facile et fréquente, elle devient un signe funeste et dangereux.

» Qu'est-ce en effet que la conversion? Vous vous rappelez ce que nous avons déjà dit de la contrition, sans laquelle il n'y a point de conversion véritable, et que le concile de Trente définit, une douleur de l'âme supérieure à toute autre douleur. Une haine du péché; et quelle haine? Une haine si grande, si entière, qu'elle doit aller jusqu'à la détestation, et nous inspirer pour le péché plus d'aversion et plus de répugnance que le plus grand mal que nous puissions concevoir; une haine qui réside dans le cœur, non comme le simple effet d'une impression naturelle, mais comme un mouvement surnaturel de l'esprit de Dieu; car la justification et la grâce qu'il y a versées, doivent y faire de cette haine salutaire une disposition habituelle, stable et permanente; tout cela est de foi. Je dis donc maintenant: Si la haine qu'a conçue du péché celui qui a reçu le sacrement de pénitence, n'a pas été de cette espèce, il est certain qu'il n'a pas obtenu le pardon de ses péchés, que sa conversion a été fautive, que ses protestations ont été feintes, et qu'il n'a fait qu'abuser du sacrement.

» D'après ces principes, chacun peut facilement se juger soi-même. Est-il croyable qu'on retourne aisément à ce qu'on abhorre, à ce qu'on déteste tant? Si nous avons tant de peine à nous déterminer à faire ce que nous haïssons naturellement, combien ne devons-nous pas trouver de difficultés à retourner au péché, lorsque nous sommes sincèrement convertis! Si notre conversion est vraiment sincère, non-seulement nous devons le détester par-

dessus toute chose, mais ce sentiment de haine doit être encore soutenu par l'impression surnaturelle de l'Esprit divin sur nos cœurs. Celui donc qui, après avoir reçu l'absolution, offense de nouveau le Seigneur avec facilité, promptement et fréquemment, peut tirer la conséquence qui résulte de ces principes. Elle est triste, et je n'ose pas la donner comme nécessaire et infaillible; mais il me semble qu'elle forme une terrible présomption, et qu'au moins celui qui a été si faible a quelque sujet de craindre qu'au lieu d'avoir reçu la grâce du sacrement, il ne l'ait profané par une conversion seulement apparente.

» D'autre part il n'est sorte de mal auquel les rechutes n'exposent. Le premier est la source de tous les autres, c'est l'insouciance et le découragement de l'âme; cet effet est inévitable. Car le pécheur a beau se dire à lui-même ou entendre dire que l'homme est faible, que la religion lui présente un remède nouveau; vainement cherche-t-il à se tranquilliser; un instinct, sourd à la vérité, mais néanmoins suffisant, lui suggère qu'une pareille conduite est un mépris formel de la religion et de ce qu'elle a de plus sacré. Or, comme il ne se sent ni la force ni le courage d'en avoir une plus réglée, comme il n'a ni fait les efforts suffisants pour se soutenir, ni pris les précautions convenables pour s'établir solidement dans la vertu, il finit par se persuader que la chose lui est impossible et qu'il ne pourra jamais se maintenir d'une manière assez ferme dans la pratique de la loi; cette fausse idée le rend incapable de remplir les devoirs du christianisme. Il n'est donc pas étrange qu'il ne fasse alors aucun effort, et que, dans cette espèce de dépit, il retourne à ses inclinations naturelles.

» Le second mal qui en résulte, est l'endurcissement du cœur. Les péchés se multiplient; la clarté s'éloigne; les remords de la conscience s'éteignent; ses aiguillons ne sont plus si vifs; les vérités qui nous avaient fait tant d'impression deviennent plus obscures, elles s'affaiblissent, et, cessant de nous être utiles, nous laissent insensibles. L'esprit saint contristé se retire; il s'éloigne de nous, il ne revient plus; et si nous ne sommes pas encore plongés dans cet aveuglement profond où les impies se rient des dangers qu'ils ne voient pas, nous sommes bien près d'y tomber.

» Le troisième mal qu'amènent les rechutes, est dans la colère de Dieu, qui s'irrite et qui peut devenir implacable. Qui ne tremblera à la vue de cette mesure qui se comble, de cette patience qui se lasse? Qui ne sera effrayé de l'idée de ce Dieu juste, qui a déclaré qu'après avoir attendu vainement le pécheur, le moment viendra où il ne l'attendra plus et où il l'abandonnera? Qu'il ne permette pas, ce Dieu, qui est aussi le Dieu de miséricorde, que personne puisse porter un jugement si terrible sur soi-même! ce serait là le plus grand de tous les péchés; et la juste crainte d'un pareil état est la preuve qu'on ne s'y trouve point.

» Mais qui ne redoutera pas tout ce qui conduit à une fin si

désastreuse ? et cependant rien n'y conduit plus facilement que les rechutes , après qu'on a reçu le sacrement de pénitence. Est-il en effet rien de plus capable d'irriter Dieu que ce sacrilège parjure ? Avant de donner l'absolution au pécheur , le ministre de Jésus-Christ a reçu de lui l'engagement solennel de ne plus pécher. Sans cette promesse , ou s'il avait pu prévoir qu'il y serait infidèle , il ne l'aurait pas absous. Le pécheur a donc trompé le ministre ; il a trompé Jésus-Christ , dont son ministre tenait la place , au nom duquel il a reçu la promesse du pénitent. Avec quelle religieuse fidélité ne devait-il pas tenir une promesse dont Jésus-Christ fut le dépositaire , et qu'il lui a faite au pied de la croix !

» Si , lorsque ce divin Rédempteur s'immola pour nous , nous avons été témoins de ce touchant et terrible spectacle ; si , pénétrés de douleur d'être la cause de son sacrifice , nous nous étions jetés à ses pieds , pour lui demander l'absolution de ces mêmes péchés pour lesquels son immense charité l'exposait à de si cruels tourments , aurions-nous pu oublier la grâce qu'il nous eût alors accordée ? et n'est-ce pas ce que nous faisons , lorsque nous nous jetons aux pieds du prêtre ? A quoi nous servira cette humiliation , si nous ne la subissons pas dans cet esprit ?

» Vous , monsieur , qui vous préparez à cet heureux moment , remplissez-vous de cette pensée ; lorsque cet instant fortuné sera venu , ne perdez plus de vue que Jésus-Christ a souffert dans sa chair et qu'il est mort pour vous. Prostré aux pieds du Dieu sauveur qui offrit un sacrifice si douloureux pour votre salut , et qui ne répandit son sang que pour guérir les blessures de votre âme , pensez qu'en parlant à son ministre , vous parlez à lui-même ; que c'est à lui que vous demandez l'absolution de vos fautes ; que c'est de lui que vous allez la recevoir. Tout entier à cette idée , suppliez-le de vous délivrer pour toujours de vos ennemis , qui furent vos tyrans pendant si longtemps.

» La croix de ce Dieu est pleine de force contre eux ; c'est une arme toute-puissante pour les combattre et les vaincre ; avec elle tout est possible. Si Jésus-Christ a triomphé par elle du monde et du péché , il a donc voulu être le Sauveur de votre âme. Ainsi , pour obtenir cette grâce , ne lui dérobez rien de l'horrible tyrannie que le démon a exercée contre elle. Ne lui cachez rien. L'excès de vos maux ne fera qu'augmenter sa miséricorde ; mais gardez-vous d'oublier que de si grandes grâces accordées au pied de la croix , qui sont le fruit du sang de Jésus-Christ et la preuve de son immense charité , exigent de votre part une reconnaissance sans bornes ; souvenez-vous que , pour acquitter une dette aussi sacrée , vous devez lui consacrer inviolablement tout le reste de votre vie , vous attacher à sa croix , vous y unir à lui , et lui offrir votre corps comme une hostie pénitente qui s'immole avec lui , afin que votre esprit obtienne de vivre avec le sien dans l'éternité.

» Que le vue du grand nombre et de l'énormité de vos péchés ne vous effraie point ; que votre courage ne s'affaiblisse pas à

la vue de votre indignité. Vous ne devez pas en douter, vous êtes l'enfant prodigue ; ayez devant les yeux la clémence et la bonté de son père. Plein de tendresse pour ce fils qu'il aimait encore tout rebelle qu'il était, il le chérissait à tel point qu'il n'attendit pas qu'il vint se jeter à ses pieds ; à peine l'aperçut-il qu'il courut à sa rencontre ; avant de lui donner le temps de demander son pardon, il se précipita dans ses bras pour l'embrasser ; au lieu de lui reprocher sa conduite, il ne s'occupa que d'ordonner à ses domestiques tout ce qui pouvait manifester la joie qu'il ressentait de son retour. Souvenez-vous de l'anneau, de la robe, du festin et des concerts qui firent éclater son allégresse. L'excès de ses transports fut si grand qu'il éveilla la jalousie de son fils aîné, qui, malgré sa soumission à ses volontés, n'avait jamais reçu de lui autant de preuves de satisfaction de sa bonne conduite.

» Voyez en même temps ce fils pénitent se précipiter aux pieds de son père ; combien il s'étonne de son inépuisable bonté ! combien il fait éclater sa reconnaissance ! Voyez avec quel empressement il lui promet de réformer sa conduite ; il lui prodigue les témoignages de son respect et de sa vénération ! avec quelle vivacité il se livre aux épanchements d'une reconnaissance d'autant plus grande qu'il se sent indigne d'une réception aussi tendre ! Il est tellement pénétré de son ingratitude, qu'il lui dit : « Mon père, je ne suis plus digne du nom de votre fils ; traitez-moi comme un des derniers de vos serviteurs. Ne pensez pas néanmoins qu'il renonce à la qualité de fils ; non, non, elle est, au contraire, le premier des biens qu'il ambitionne.

» Remarquez que lorsqu'il confesse ses fautes, il commence par lui donner le doux nom de père. C'est par humilité qu'il parle ainsi, par la connaissance et la douleur profonde qu'il a de sa mauvaise conduite. Il se reconnaît indigne de cette qualité de fils, mais il ne laisse pas de l'appeler son père. Il ne lui dit point qu'il ne sera désormais que le dernier de ses serviteurs, il lui demande seulement de le traiter comme s'il l'était, c'est-à-dire que si son père, pour le punir ou pour éprouver la sincérité de sa conversion, veut le traiter comme un de ses domestiques, il est prêt à se soumettre à tout ; mais il ne renonce point à l'espérance d'obtenir par son amendement, sa vigilance, sa fidélité et son amour filial, le bienfait d'un pardon entier ; il n'a pas cessé d'espérer que son père, le distinguant de ses autres serviteurs, le réintégrera dans tous les droits du fils de famille.

» Quelque sentiment que le pécheur ait de son indignité, jamais il ne doit oublier qu'il est le fils de Dieu, qu'il a été créé à son image, racheté par le sang de Jésus-Christ, et nommé cohéritier de la gloire éternelle. Le péché, il est vrai, l'a privé du droit d'être appelé fils de Dieu ; mais, comme la douleur d'avoir perdu ce droit doit surpasser toutes les douleurs, le désir de le recouvrer doit être aussi le plus grand de ses désirs. L'objet le plus grand et le plus cher de son espérance, en participant au sacre-

ment de la réconciliation , est le retour de cet esprit d'adoption divine qui donne droit à l'héritage céleste. Cette sublime qualité de fils de Dieu , à laquelle il aspire , est le prix du sacrifice éternel de Jésus-Christ ; c'est à l'effusion de son sang que nous en sommes redevables. Le pécheur en est indigne ; mais Jésus-Christ , par ses mérites et par sa médiation , a obtenu qu'elle lui fût restituée à cause de lui , puisqu'il ne l'a obtenue que pour en revêtir le pécheur.

» Que cette qualité d'enfant de Dieu soit donc dès aujourd'hui l'unique objet de vos plus ardens désirs. Nous nous sommes entretenus de tout ce qu'il faut faire pour l'obtenir , à l'aide d'une bonne confession ; nous avons vu que pour qu'elle soit telle , elle doit avoir quatre caractères ; contrition , confession , propos ou résolution , et satisfaction. Il ne vous reste donc plus qu'à achever votre examen et à scruter votre conscience : il faut surtout , et c'est le point le plus essentiel , élever votre cœur à Dieu , implorer sa miséricorde , et le prier de vous inspirer de vifs sentiments de componction. »

Pour ne pas prolonger trop ce récit , je me bornerai à te dire que nos conférences durèrent huit autres jours ; les matins , nous continuâmes l'examen de ma conscience , jusqu'à ce que j'eusse achevé de révéler , aux pieds du généreux ami que la divine Providence daigna me destiner , les désordres et les crimes de mon abominable vie ; les soirs , il continua tantôt ses instructions sur des objets nécessaires , tantôt ses exhortations , afin de réveiller dans mon cœur les sentiments qui devaient accompagner une action aussi sainte et aussi relevée ; enfin , je vis luire le jour que le Dieu des miséricordes avait consacré à la résurrection de ton coupable ami. Je t'en entretiendrai dans ma première lettre.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Le philosophe à Théodore.

ENFIN , mon cher ami , mes yeux virent luire ce jour heureux , ce grand jour , l'époque de ma liberté et de mon adoption dans l'auguste et immortelle société des saints. Trois jours auparavant , j'avais achevé d'ouvrir à mon tendre bienfaiteur l'abîme de mon iniquité , que la corruption de mon cœur me dérobaît depuis si longtemps. Mais il m'avait dit : « Votre réconciliation

avec l'Eglise est à présent conclue ; votre confession est finie ; vous avez confessé à Dieu , dans la personne de son ministre indigne , toutes les iniquités qu'un sage examen a pu vous rappeler. Ce travail , qui vous paraissait si difficile , était le plus aisé ; vous ne devez plus penser maintenant qu'à recevoir l'absolution avec fruit.

» Puisque Dieu nous accorde du temps , et que par sa grâce nous sommes venus à bout de cet examen , qui occupe beaucoup et qui dessèche le cœur en fatiguant l'esprit , par la recherche d'actions presque effacées de notre mémoire , il convient que vous consacriez trois jours à vous exciter à la componction , à demander au Seigneur , avec le prophète , qu'il vous nourrisse pendant ce temps du pain de votre douleur et de l'eau de vos larmes , et qu'il vous accorde la grâce de porter au pied de son sacré tribunal une vive contrition de l'avoir offensé , la ferme résolution de n'y plus revenir , et un esprit disposé à lui donner toutes les satisfactions qu'il peut exiger de vous. » Je me soumis à cet arrangement , et le Père fixa mon absolution au dimanche suivant.

Je ne pourrais te peindre , mon cher Théodore , le zèle et l'ardeur de cet infatigable apôtre de la charité. Il ne me quitta presque plus , et il ne fit autre chose pendant ces trois jours que de m'occuper d'exercices de piété relatifs au grand objet qui concentrait tous nos soins. Tantôt il me montrait dans les livres ascétiques les exemples des pénitents fervents ; tantôt il récitait avec moi les psaumes de la pénitence , et accompagnait les explications qu'il me donnait de réflexions si touchantes que les larmes inondaient mon visage. Il invoquait le divin Médiateur , qui , assis à la droite de son Père , écoutait nos ardents gémissements ; il lui demandait de les accompagner de sa médiation toute-puissante ; son cœur s'exhalait en fervents soupirs , ou en prières de feu. J'aimais à croire que de si vives affections ne pouvaient manquer de pénétrer le Ciel et de parvenir jusqu'au trône de Dieu , et que ma faible prière , unie à la sienne , pourrait s'élever aussi jusqu'au trône de la miséricorde ; partout et en tout il m'offrait des motifs de détester mes crimes , et de renouveler la résolution de réformer ma vie.

Quelquefois il invoquait *Marie* mère de Jésus , *Joseph* son saint époux , nos célestes gardiens , et en général tous les anges et tous les bienheureux. Il les invitait tous à se trouver présents pour être témoins et garants du renouvellement de ma vie , et nous aider à rendre grâces au Dieu de tant de miséricordes. Il terminait par de nouvelles instructions ; cet excellent homme consolait mon cœur par de sages discours , il y versait le baume de la confiance , et sa douceur pénétrait jusqu'au fond de mon âme. Je n'aurais pu soutenir la force de l'impression qu'il faisait sur moi , si la continuité de mes larmes n'eût allégé celle de ma douleur. C'est ainsi que se passèrent ces trois jours qui mériteront à mon bienfaiteur la plus riche couronne de gloire.

Enfin, je vis briller le jour qui devait éclairer ma résurrection, et remplir d'étonnement tous les esprits célestes à la vue de l'infinie miséricorde du Dieu qui daignait jeter un regard de compassion sur la plus criminelle de ses créatures. Le Père vint de meilleure heure que de coutume. Quoique son aspect soit toujours vénérable, et que sa physionomie et son port respirent habituellement la modestie, la douceur, la réserve; ces précieuses vertus semblaient animer ses traits d'un nouvel éclat; son air était plus contrit, son regard plus humble; toutes ses actions, si je puis m'exprimer ainsi, avaient acquis un nouveau degré d'onction et de sainteté.

Il m'invita à le suivre à la chapelle, et à me considérer comme un malheureux criminel, justement condamné à un supplice éternel, allant implorer la grâce d'un Dieu souverain. Plein de trouble et de consternation, je le suivis dans la sacristie, où il se revêtit des ornements sacerdotaux pour aller dire la messe. Ce jour-là il resta plus longtemps à l'autel. Je l'entendis pousser de profonds gémissements; ah! sans doute, il invoquait la clémence du Ciel, et sûrement ils parvinrent jusqu'au trône de Dieu.

La fréquence de ses soupirs me fit lever les yeux; les siens étaient baignés de larmes; son visage était enflammé. Je le vis s'élevant à Dieu, lui adresser une prière ardente; je ne pus que céder à l'impression d'un spectacle si touchant. Pouvais-je douter que je ne fusse l'objet de sa fervente élévation? Inondé de pleurs, j'éclatais en gémissements; mon cœur semblait se détacher de ma poitrine pour suivre le sien dans son ravissement et son extase. Il acheva sa messe; il éloigna celui qui l'avait servi, et lui fit fermer la porte. Nous restâmes seuls; il quitta sa chasuble, et, revêtu des autres vêtements sacrés, il s'assit et m'ordonna d'approcher.

Je me mis à genoux, et me plaçai à ses pieds; « monsieur, me dit-il, la terre où nous sommes à présent est une terre sainte. Ici, nous devons quitter nos chaussures et écarter toute pensée humaine. Je ne suis qu'un misérable pécheur; peut-être aux yeux de Dieu suis-je aussi coupable que vous; mais, dans ce moment, je suis son ministre, et je le représente. Vous m'avez confié vos iniquités et vos malheurs; vous m'avez témoigné votre repentir et votre douleur; vous m'avez promis de ne plus offenser à l'avenir ce Dieu qui maintenant vous pardonne; soyez disposé à recevoir la pénitence que je vais vous imposer en son nom.

» Je vous ai conduit ici pour vous placer par la foi au pied de la croix de Jésus-Christ. Vous la voyez sur cet autel, embrassez-la en esprit, et unissez-vous à elle de tout votre cœur et de toute votre âme pour recevoir l'impression du sang adorable que la charité immense du Dieu Homme a répandu pour vous. Le sang divin inonde la croix de toutes parts. Il va couler des plaies sacrées de notre Sauveur, pour que vous en soyez arrosé, et pour vous guérir des blessures profondes et mortelles par lesquelles vous lui avez si souvent donné la mort.

Ces paroles me firent trembler. « Ne craignez point, me dit-il ; votre Dieu ne s'est point mis dans cet état lamentable pour vous perdre. Il est votre vie, et vous ne pouvez vivre que dans lui. Unissez-vous donc à cette croix sur laquelle la charité de Jésus l'a porté à s'immoler ; en l'embrassant, pleurez les longs désordres et les nombreuses erreurs de votre vie, fruits amers des passions humaines. Par un effet de sa bonté, Dieu vous dérobe son aspect terrible que vous ne pourriez soutenir ; mais si vous voulez vous former une idée exacte des suites du péché, voyez dans quel état elles ont réduit le Fils unique du Père éternel ; considérez toute l'étendue d'un mal qu'il n'a pu expier que par de pareils tourments, par sa croix et par une mort épouvantable.

» Ces douleurs cruelles, ces plaies ; les blessures des clous qui l'attachèrent au bois sacré, c'est pour vous qu'il les a endurées. Il a souffert dans son corps adorable, depuis la tête jusqu'aux pieds, parce qu'il n'y a dans vous aucune partie saine ; il n'en est aucune qui n'ait mérité les tourments éternels. Votre Dieu, pour vous garantir de ces tourments, a pris la place où nous devrions être vous et moi ; et nous n'y gagnerions rien encore, si son amour ne l'eût porté à se crucifier le premier, et si le nôtre ne nous engageait à nous crucifier avec lui.

» Oubliez en cet instant ce qu'il a fait pour les autres, pour ne vous souvenir que de ce qu'il a fait pour vous. Il est le Sauveur de tous, mais dans ce moment il est le vôtre ; il l'est aussi complètement que s'il ne fût venu au monde que pour vous. C'est pour vous seul en particulier qu'il est ici, puisque c'est à vous que je vais appliquer les mérites et le fruit de sa passion et de sa mort. N'en doutez pas, il devient de nouveau votre Sauveur ; si votre foi vient à mon aide, si cette foi, assurée de la vérité de sa parole, reçoit avec confiance en sa miséricorde l'absolution que je vais vous donner en son nom, il va vous ressusciter et vous donner une vie d'amour, qui durera toute l'éternité. Vous allez recouvrer les droits que vous avez acquis par le saint baptême, et que vous avez si malheureusement perdus. Vos blessures profondes et qui paraissaient incurables, se guériront ; la colère du Ciel s'apaisera ; les feux inexinguibles qui vous étaient préparés vont s'éteindre ; votre Dieu, dans sa miséricorde, va vous regarder en père, il va vous reconnaître pour son fils, vous rendre son amour. Ses regards ne se détourneront plus de vous avec horreur, comme ils s'en sont si longtemps détournés ; ils se fixeront avec amour sur vous, comme ils se fixent sur les justes. Vous serez l'objet de ses complaisances comme il sera celui de vos prévenances, parce que vous serez saint pour le Seigneur notre Dieu, qui est la sainteté même.

» Voilà quels sont les avantages que vous devez à l'immense charité qui l'a réduit dans cet état, à son sacrifice sur cette croix, aujourd'hui votre seul remède, votre unique ressource. Voyez quel tribut d'amour vous avez à lui rendre ! Si longtemps

ingrat à son égard , sera-ce faire assez , que de lui consacrer le reste de votre vie ? Commencez donc dès aujourd'hui une vie nouvelle , toute d'amour , d'adoration , et pleine de reconnaissance.

» Il faut le craindre , sans doute , puisqu'il est juste ; mais combien plus encore ne devons-nous pas l'aimer , puisqu'il est si compatissant , si clément , si aimable ! Quoi ! ne s'est-il laissé crucifier , ne s'est-il soumis à tant de tourments , que pour se faire craindre ? Que ceux-la le craignent qui ne savent pas l'aimer. Nous , qui nous trouvons au pied de sa croix , nous qui voyons avec quel amour il s'est sacrifié pour nous , ne pensons qu'à l'aimer. Ce sentiment d'amour doit régner dans notre cœur et y prévaloir sur toute autre affection.

» Mais ici , monsieur , nous ne voyons que son image ; allons le chercher lui-même ; allons au Calvaire avec une vive foi ; transportons-nous en esprit sur cette montagne consacrée par la mort de notre Jésus. Que voyons-nous en lui ? le Verbe divin , la sagesse incréée , le Fils unique du Père éternel , le Seigneur de l'univers , le Créateur du Ciel et de la terre , cloué sur une croix , victime d'un supplice infamant , couvert de plaies , souffrant les douleurs les plus cruelles , rassasié d'opprobres , expirant dans les tourments , méprisé des hommes , et comme abandonné de son Père.

» Eh ! pourquoi notre Dieu , notre tout-puissant Créateur , celui qui fait trembler les voûtes célestes , et devant qui les anges s'humilient , souffre-t-il avec tant de patience des maux si inouïs et si peu faits pour son innocence ? Pour apaiser un Dieu justement irrité contre les pécheurs , pour acquitter leurs dettes , pour les affranchir de la mort éternelle , et les conduire à l'immortalité. Qui aurait pensé qu'un Dieu se chargeât d'obtenir , au prix de son humiliation , le pardon de ses ingrates et viles créatures ? mais , hélas ! un remède aussi cruel était devenu indispensable. Quel eût été le sort de l'homme , si Jésus n'eût pas acquitté sa dette ? comment eût-il pu l'acquitter lui-même ? quel autre qu'un Dieu eût pu satisfaire entièrement un Dieu offensé ?

» Ce divin Sauveur prononce lui-même une absolution générale ; elle est contenue dans la prière qu'il adresse à son Père , et qui comprend jusqu'à ses bourreaux : *Mon Père , lui dit-il , pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font.* Il ne se borne pas à intercéder pour eux , sa bonté daigne encore les excuser. S'il traite ainsi ceux qui l'accablent de tant d'outrages , que ne fera-t-il donc pas pour ceux qui implorent sa clémence !

» Après cela , monsieur , si les portes de la miséricorde sont maintenant ouvertes ; si votre Sauveur a ainsi prié pour vous , pour vous qui étiez son ennemi et qui l'avez offensé ; si vous le trouvez entouré d'amis qui intercèdent pour vous , et d'une tendre mère chargée de vous protéger ; si vous le voyez pardonner à ceux qui lui demandent sincèrement leur pardon ; vous que j'ai conduit à ses pieds , comment hésiteriez-vous à profiter de ce moment fortuné ? Comment n'adresseriez-vous pas vos cris et vos

gémissements à votre Dieu ; vous qui vous sentez surchargé du poids de tant de péchés , vous qui tant de fois avez donné la mort à votre âme ; vous enfin qui n'attendez plus qu'une seule de ces paroles prononcées par ma bouche , pour ressusciter à la vie ?

» Oui , monsieur , l'absolution que vous allez recevoir en son nom est le signe efficace de votre pardon , et elle vous met dans la voie du bonheur éternel. L'Esprit saint va descendre sur vous ; il va purifier votre âme , la sanctifier , et vous réconcilier avec Dieu ; il va vous justifier , vous donner le titre et les droits de fils , vous admettre à partager l'héritage que vous a laissé Jésus-Christ , vous arroser de son sang divin , et vous rendre agréable aux yeux de son Père. Il va vous marquer du sceau de sa promesse , au pied de l'autel sur lequel Jésus , suprême pontife , offrit à son Père ce sacrifice sanglant et ce précieux holocauste , que l'esprit divin alluma du feu de son amour. Prenez donc cette croix , serrez-la dans vos bras par la foi , quand vous m'entendrez prononcer les paroles sacrées.

» Ne perdez de vue ni ces deux autres croix , ni ces deux coupables si différents entre-eux. Ces deux hommes sont le symbole du différent sort des pécheurs. Tous deux ils sont cloués sur leur croix ; tous deux sont également près de Jésus-Christ ; l'un et l'autre sont présents au sacrifice qu'il offre et qui aurait pu les sauver également. Ils ne diffèrent que par le cœur ; l'un s'unit au sacrifice de l'agneau , en reçoit le fruit et se sauve ; l'autre s'en sépare , le méprise et se perd. Suivez l'exemple du premier , et consommez votre pénitence dans les mêmes dispositions. Je vous en recommande trois essentiellement : la première consiste dans l'union de votre cœur aux souffrances de Jésus-Christ , pour sanctifier par elles , et les pénitences que je vais vous imposer , et celles que vous ferez volontairement , celles surtout que vous ménagera la providence divine pour l'expiation de vos péchés.

» La seconde disposition à laquelle je vous exhorte , est celle de reconnaître , dans toute la sincérité de votre cœur , que vous méritez quelque peine ou quelque souffrance que ce soit ; et , dans cette persuasion intime , de vous soumettre humblement et prudemment à toutes celles que le Ciel pourra vous envoyer , pour satisfaire à Dieu et détruire le corps du péché. La troisième disposition où vous devez être , c'est de vivre dans l'exercice d'une continuelle vigilance , et d'une prière qui ne souffre aucune interruption , pour ne pas perdre une seconde fois la grâce que vous allez recevoir , et vous préserver des rechutes.

» Dieu vous a donné , je l'espère , ces dispositions ; et non-seulement je le crois , mais il me semble déjà les voir dans votre cœur. Soyez assuré qu'en nous y conformant , notre prière monte au Ciel , et pénètre jusqu'au trône de la miséricorde ; que Dieu nous entend et nous pardonne ; que les bienheureux , pleins de joie , chantent au Très-Haut un hymne de reconnaissance et de louange ; qu'ils intercèdent pour nous ; que le Seigneur les

écoute avec bonté ; et que , courroucé comme il l'était , il redevient aujourd'hui notre protecteur et notre père.

» Soyez sûr que déjà Jésus-Christ se trouve avec nous. Vous savez qu'il a promis que , lorsque deux ou trois personnes se réuniraient en son nom , il serait au milieu d'elles. Nous sommes deux ici , et c'est en son nom que nous nous sommes réunis. Quel motif vous aurait amené , si ce n'est celui de lui exposer vos misères , d'implorer sa pitié , et de lui demander pardon par la médiation du ministre qu'il vous a désigné ? A quel effet y serais-je venu , moi , si ce n'était pour vous entendre , vous confesser et vous absoudre ? Comment pourrais-je , moi , misérable pécheur , remplir ce ministère , si je ne m'en acquittais par son autorité et en son nom ?

» Souvenez-vous qu'en venant sur terre , le Sauveur a dit lui-même qu'il ne venait pas pour les justes , mais pour les pécheurs , et que c'est pour eux qu'il a institué le sacrement de pénitence. Rappelez-vous qu'il a dit encore : « Venez à moi , vous tous qui êtes surchargés et fatigués , et je vous soulagerai. » Et qu'en conséquence , plus vous êtes chargé de péchés , plus il vous donne de droits à sa compassion ; souvenez-vous que c'est lui qui a fait ces promesses ; qu'il est le Dieu véritable et fidèle , et que , pour les accomplir , il a mis les paroles de réconciliation dans la bouche de ses ministres , qu'il a rendus dépositaires de sa puissance.

» Vous voilà devant celui qu'il vous a destiné. Cherchez donc Jésus-Christ dans lui ; quelque part que se portent vos regards , vous le trouverez , parce qu'il est toujours près de ceux qui l'invoquent. Si vous levez les yeux au Ciel , la foi vous le fera voir assis à la droite de son Père , auquel , comme Pontife suprême , il présente vos prières et vos gémissements. Comme votre divin Médiateur , il sollicite votre pardon ; et comme Sacrificateur , il lui offre votre pénitence , et y joint le mérite de sa croix pour lui donner du prix.

» Si vous tournez vos regards vers la terre , vous venez de le voir sur l'autel renouveler son sacrifice , et le présenter de nouveau à son Père pour obtenir de lui le pardon que vous espérez. En cet instant même , il est au milieu de nous , puisqu'il l'a promis ; il vient y entendre les sanglots de votre cœur , guérir vos blessures , vous remplir de son esprit , et me présenter à moi la plaie que son amour pour les hommes a faite à son sacré côté , afin que j'y puise le sang qui vous doit arroser et achever votre guérison. Ne pensez donc qu'à vous prosterner à ses pieds , à les tenir embrassés par la foi , et à les baigner de larmes d'amour et de douleur , à l'exemple de l'amante pécheresse.

» Ne considérez que vos misères et sa miséricorde , l'excès de vos maux , et ses bontés infinies , l'horreur que vous devez avoir de vous-même , et la charité immense avec laquelle il vient à vous. Occupez-vous de ces objets , et ne les séparez

point les uns des autres, afin que leur union soit à la fois le sujet de votre affliction et de votre confiance. J'espère qu'à mesure que vous lui avez découvert vos maux, en me les découvrant, il les a traités et guéris. Il ne vous manque plus que de lui dire une parole : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Cette parole qu'on n'a jamais prononcée, qu'on ne prononcera jamais en vain, vous méritera la réponse qu'il fit au Lépreux : *Soyez guéri ; je le veux.*

» Redoublez donc en ce moment votre contrition. Répétez les cris douloureux de David : *Miserere!* Seigneur, miséricorde ! Demandez à l'Esprit saint qu'il forme dans votre cœur cette parole puissante, qu'il la forme dans le mien, pour que je lui adresse aussi mes humbles supplications. Dieu tout-puissant, lumière inaccessible, splendeur immortelle, dont les chérubins ne s'approchent qu'en tremblant et la face couverte ! comment oserai-je, misérable pécheur que je suis, me mettre en votre présence, si le Dieu qui, engendré avant l'aurore, sorti de votre splendeur divine, ne l'eût adoucie en la couvrant du voile de ma chair ? C'est par lui que j'espère trouver accès au trône de votre miséricorde. C'est le Dieu, Fils de *David*, auquel j'adresse ma fervente prière, au Dieu qui m'a donné le droit de le nommer mon frère, parce que sa compassion est toute pour moi.

» O vous, Jésus, homme et Dieu ! vous à qui nous parlons sans crainte ; vous, le Dieu sauveur, le Dieu d'Israël ; vous, dont les pécheurs s'approchaient autrefois avec tant de sécurité et de confiance, vous qui les invitiez avec bonté à s'approcher : permettez que celui qui se prosterne maintenant à vos pieds, obtienne le pardon que vous seul pouvez lui accorder. Je réclame la même miséricorde que vous montrâtes en vous manifestant sur la terre.

» Mais, Seigneur, ce pénitent ne vous demande point un pardon qui le laisse, comme il l'était, en proie à ses passions. Il vous demande de lui pardonner et de le corriger, d'oublier ses iniquités et de les détruire. Il sait que vous aviez déjà détruit son iniquité originelle ; que vous l'aviez lavée de votre sang, en y noyant la malédiction de son origine. Maintenant il vient vous demander un baptême nouveau ; ses larmes sanctifiées par les vôtres lui fourniraient l'eau nécessaire. Faites, Seigneur, que là où l'iniquité fut grande, la grâce soit plus grande encore ; et qu'où abondèrent l'injustice et le crime, surabondent la miséricorde et les vertus.

» Ses maux seraient sans remède, si votre justice voulait le perdre, et si vous ne vouliez le sauver pour votre gloire. Vous le faites renaître par l'Église, mère si sainte, que vous la choisissez pour épouse ; l'Église lui donna la vie et les droits à l'immortalité ; elle lui fit connaître les vérités que vous aimez, elle l'instruisit dans les mystères cachés de votre sagesse. Il a tout perdu, tout profané ; mais il espère en vos bontés infinies.

Faites que les paroles de paix et de consolation pénètrent jusqu'au fond de son cœur, et que son âme abattue se console dans cette douce espérance. Parlez, Dieu compatissant, parlez à ce misérable pécheur; une seule parole de votre bouche va lui rendre la vie : dites-lui que vous ne pourrez plus voir ses péchés, parce que vous allez les détruire. Il vous demande de ne lui laisser de ses iniquités que la gloire d'avoir obtenu le pardon, et la douleur de s'en être rendu coupable. »

Alors le Père se leva. Je le vis les bras élevés et la vue fixée sur la croix de Jésus-Christ. « Préparez-vous, me dit-il, l'Esprit saint va descendre dans votre âme; elle va recevoir l'influence céleste du sang de notre Rédempteur; et Dieu, qui va vous pardonner, vous reconnaître pour son fils. » A ces mots, je me prosterne à terre, mon front coupable se cache dans la poussière, et baigné de mes pleurs, j'entends le Père assis prononcer les paroles sacrées de l'absolution. O Dieu! qui pourrait expliquer ce qui se passa alors dans mon cœur? Qui pourrait exprimer l'ineffable consolation que j'éprouvai dans ce moment, surtout lorsqu'après avoir achevé, il me dit : « J'espère en Dieu, que vous êtes dans sa grâce; allez en paix, et ne péchez plus? »

Théodore! quelle révolution subite se fit dans toutes mes facultés intérieures! Tout-à-coup, délivré des inquiétudes et des craintes qui empoisonnaient jusqu'aux moments de mon repentir et de mes espérances, je ressemblais à un homme qui, longtemps enseveli sous les ruines d'un édifice qui a croulé, et subitement retiré du milieu des lourdes masses qui s'opposaient à tous ses mouvements, reste dans la stupeur, et se trouve comme hors de lui-même : Il croit voir pour la première fois tout ce qui se présente à sa vue; sa tête est étonnée, sa respiration entrecoupée; il appréhende que quelqu'un de ses organes n'ait été attaqué; il respire péniblement et avec crainte, jusqu'à ce que, jetant un profond soupir, il reconnaît avec joie la santé dont il jouit, sent que ces viscères ont repris leur mouvement, et que l'air, cet élément salubre, recommence à circuler librement dans ses poumons. Je crus éprouver intérieurement la même sensation, lorsque mon âme rentra de nouveau dans l'adorable et bienheureux sein de son Dieu; elle croyait y respirer son air natal, rentrer dans le giron paternel, retourner au lieu d'où elle était émanée, et où celui qui vit ne meurt jamais.

Dans cette sainte et divine ivresse, je restai prosterné, et comme abimé dans la joie de mon bonheur. Je ne sais combien de temps ce sentiment profond, qui absorbait toutes mes facultés, m'aurait retenu sans mouvement dans cette situation extatique d'adoration, si la main du serviteur de Dieu ne m'avait donné la force de me lever. Il me fit asseoir, et je vis alors cet ange du Ciel entrer lui-même dans une sorte d'extase divine. Sa physiologie douce brillait des rayons d'une lumière céleste et d'une

paisible allégresse. Un sourire , plein de douceur et d'amour , animait ses traits vénérables ; ses yeux fixés sur les miens brillaient de tendresse et d'une sainte joie ; ses regards pénétraient jusqu'au fond de mon cœur.

» Oh ! monsieur , me dit-il , je bénis , j'admire et je révère en vous les grandes miséricordes du Très-haut , et tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus respectable sur la terre , un juste , un prédestiné , un élu ! Heureux le cœur qui sait conserver les biens que vous venez de recevoir en un instant ! J'ai la confiance que le vôtre est devenu le sanctuaire de la gloire et de la lumière de Dieu. Sa vie divine circule déjà dans votre âme ; déjà votre esprit se nourrit des brillantes lumières de ces splendeurs. Rien dans l'univers n'est comparable à l'excellence du nouvel être que vous venez de revêtir , ni à la grandeur des destinées immortelles qui vous attendent.

» Quelle source inépuisable de consolations s'ouvre pour vous en ce jour , même pour le cours de cette vie fragile ! Combien votre cœur palpitera de joie , quand vous vous rappellerez qu'après avoir été si longtemps étranger dans la maison de Dieu , après avoir perdu pendant tant d'années toute espérance de votre adoption en Jésus-Christ , vous êtes par sa bonté admis dans la société des saints , devenu frère et compagnon des prédestinés , membre de l'Eglise de l'éternité , descendant des patriarches et des prophètes , pierre immortelle et vivante de l'édifice élevé sur les fondements posés par les apôtres et les martyrs , et l'un des trophées qui seront éternellement érigés au sein de la cité de Dieu , à la gloire de l'Agneau qui nous racheta de son sang , et qui y sont réunis de toute tribu , de toute langue et de toute nation ! »

Ces paroles , prononcées avec toute la chaleur d'un enthousiasme céleste , pénétraient jusqu'au fond de mon cœur ; elles l'enflammaient d'une ardeur divine ; elles le remplissaient de force , d'élévation et d'énergie. Tout m'y paraissait sublime et solide , plein de substance et de vérité , nous nous mimés à genoux pour rendre grâce à Dieu d'un si grand bienfait. Il me reconduisit à ma chambre , mais il ne se retira point.

Il m'y répéta les mêmes discours , il s'attacha à me faire sentir les avantages inappréciables de mon nouvel état , et à m'affermir dans l'amour et dans la pratique de la vertu. Il cherchait surtout à me donner une idée de la grandeur de l'âme qui rentre en grâce avec son Dieu. « Monsieur , me disait-il , la plupart des hommes ne considèrent point , comme ils le devraient , le bienfait du pardon qui nous est accordé au tribunal de la pénitence ; ils n'y voient qu'une grâce qui nous délivre de nos péchés , en nous lavant des taches dont nos passions et nos crimes ont souillé nos âmes. Avec des idées aussi faibles de la grandeur de ce mystère de miséricorde , le pénitent peut à peine remercier dignement son Dieu.

» La purification des consciences n'est pas l'unique et dernier effet d'un sacrement qui répand la bénédiction sur notre repentir

et sur nos larmes ; c'est sans doute un grand bienfait que de se trouver affranchi du châtimeut éternel, destiné à ceux qui meurent dans leur impénitence ; mais , combien s'élèverait notre cœur , si nous considérons la dignité , l'excellence d'une âme capable de supporter le poids immense de la gloire de Dieu , et d'avoir part à ses félicités immortelles ! Rien de créé ne peut s'élever tout-à-coup jusqu'à la hauteur de l'infini. Si le sacrement se bornait à effacer les taches de nos péchés , n'agrandirait point par ce seul effet la sphère de notre être ; il ne pourrait pas non plus nous revêtir de la force nécessaire pour nous faire franchir les limites de notre nature.

» Pour surmonter cette disproportion , qui assujettit toutes les créatures à des bornes prescrites , et les retient à une si grande distance de ce Dieu infini , dont le trône est situé sur les hauteurs d'une lumière inaccessible , il faut qu'un caractère surnaturel vienne changer en quelque manière celui de leur constitution mortelle , qu'il ajoute au prix de leur existence et de leurs œuvres , et qu'il donne à leur adoration , à leurs sacrifices , à leur amour pour Dieu et à leurs autres bonnes actions une valeur qu'elles ne peuvent avoir en elles-mêmes ; puisque dans leurs propres facultés tout est pauvre , tout est débile et caduc. Il est donc nécessaire qu'un don de l'Être infini les dispose à pouvoir jouir de sa vue et de sa possession ; qu'un rayon de la divinité réside d'avance en elles , pour qu'elles soient capables d'obtenir l'éternité et la gloire de Dieu.

» Si l'on veut bien entendre l'économie de la religion et de la grâce , on doit la considérer sous son véritable point de vue , et voir que le grand dessein de la souveraine sagesse a été de placer dans l'homme tout ce que sa faiblesse peut comporter de la grandeur et des perfections infinies de son Créateur , en l'assimilant en quelque manière à Dieu. C'est la l'unique et véritable clé qui peut nous donner l'intelligence de toutes les obscurités incompréhensibles dont la raison humaine s'afflige ; c'est la seule lumière qui puisse nous expliquer le principe de tout et la fin de toutes les créatures.

» Ce grand , ce sublime dessein est aussi le plus avantageux à l'homme. Et comment l'intelligence suprême l'a-t-elle rempli ? Le plus sublime des évangélistes nous l'a révélé , en nous expliquant en peu de mots le mystère le plus profond et le plus caché des conseils de Dieu. Le Verbe , qui existait au commencement et par qui tout a été fait , se fit chair , en unissant la nature humaine à sa personne et à sa grandeur infinies. Ainsi le monde vit dans un homme la gloire du Fils unique du Père ; il admira un homme en qui résidaient la vertu et l'excellence de Dieu , un homme plein de sa force et de sa vertu éternelles , *et nous tous , nous fûmes admis à en partager la plénitude*. Voilà , monsieur , ce que nous pouvons appeler le centre , et , pour ainsi dire , l'âme du dessein et de l'ordre de Dieu dans la formation de l'univers , dans l'établissement de la religion , et dans la conduite de tous les évènements de la terre.

» Ces principes doivent vous montrer que le caractère de la grâce habituelle que nous recevons par Jésus-Christ est de nous communiquer, autant que nous en sommes susceptibles, sa consubstantialité et son égalité avec l'Être infini, et d'établir entre l'Homme - Dieu et les chrétiens purifiés par sa grâce, une union ou plutôt une unité si étroite que les mérites de Jésus - Christ deviennent les siens. Le prix de son sang et de son sacrifice appartient en propre à chacun des enfants de sa sainte adoption; aux yeux de son Père, nous nous transformons en quelque sorte en autant d'autres Christs du Dieu vivant. Le Père reconnaît en nous les images de sa gloire, et il nous regarde, pour ainsi dire, comme autant de répétitions et de copies de son Verbe fait chair.

» Dès-lors nos soupirs et nos gémissements acquièrent à ses yeux une valeur infinie et divine. Quand il ne resterait dans le monde qu'un homme seul, si cet homme était dans la société de l'alliance évangélique, son existence isolée dans l'univers suffirait pour y glorifier Dieu assez dignement, et pour que Dieu trouvât dans l'ouvrage de la création un objet proportionné à la gloire infinie qu'il se procure éternellement à lui-même dans l'abîme de sa propre immensité.

» Quel mortel eût jamais osé donner cette explication aux desseins du Tout-Puissant? Qui eût pu imaginer qu'en accordant à Jésus-Christ tous les dons qu'il a répandus sur la terre, le dessein de Dieu fût de faire part aux hommes de sa divine et souveraine excellence, si l'Homme-Dieu ne nous eût pas révélé lui-même ce grand secret de son Père céleste avec tant de clarté que le cœur le plus endurci ne peut le méconnaître?

» Jésus-Christ nous a dit dans les termes les plus clairs et les plus positifs, que, par lui et en vertu de la parenté qu'il a contractée avec le genre humain dans son incarnation, nous nous sommes incorporés dans la société glorieuse et immortelle dont il jouissait dans le sein de Dieu avant la création du monde; que nous sommes unis avec lui par des liens de fraternité si forts et tellement indissolubles, qu'il nous reconnaît, en présence de son Père, comme la chair de sa chair, et les os de ses os.

» Jésus - Christ nous a dit encore que, si nous ne nous séparons pas de lui, tout ce qui est à lui est à nous; que nous jouirons avec lui de tous les trésors de la splendeur divine, qu'il apporta en naissant avant l'aurore; qu'il est la vigne incorruptible sur laquelle nous sommes entés d'une manière ineffable; que nous communiquons avec lui intimement et sans interruption, comme les rameaux avec le tronc vivant auquel ils sont unis et d'où ils tirent à la fois leur nourriture, leur chaleur et leur fécondité. Peut-on concevoir une idée plus grande et plus douce?

» Il est facile, d'après cela, d'imaginer combien l'Homme-Dieu chérit ceux qui reçoivent sa parole; et l'on ne s'étonnera plus qu'il nous montre une tendresse aussi vive, aussi ardente,

aussi inaltérable , et qui est sans exemple sur la terre. Quel sens profond ! quel amour expressif se peiut dans le langage de sa tendresse , lorsqu'il veut consoler ses disciples des tribulations que leur feront éprouver leurs ennemis !

« Mon troupeau bien-aimé , leur dit-il , que mon Père a voulu confier à ma vigilance , ne crains point la contradiction des créatures ni la malignité des méchants ; le grand Dieu qui te connaît et qui t'aime , met toute sa complaisance à te préparer des trônes sur lesquels tu jugeras avec moi les sages du siècle et les maîtres du monde ! Ne te laisse point intimider par ceux qui ne peuvent tourmenter que le corps ; celui qui croit en moi a une vie indestructible ; il ne peut mourir , et tu vivras comme je vis moi-même. Dans le grand jour de la manifestation de ma gloire , tu connaîtras ce grand mystère d'unité ; tu verras alors comment *je suis dans mon Père , comment mon Père est dans moi , et comment je suis dans vous autres* ¹. »

» Avouons , monsieur , à la gloire de celui qui répand sur nous des bénédictions si étonnantes , que le cœur humain est trop faible pour supporter l'impression du discours d'un Dieu qui daigne parler ainsi aux hommes. Le plus juste d'entr'eux est forcé d'en distraire quelquefois sa pensée , parce que s'il s'occupait sans cesse de cet excès d'honneur , il mourrait de tendresse et de joie. Qu'elles sont à plaindre les âmes endurcies que de si douces affections ne peuvent émouvoir ! il est impossible de les conduire à la vérité par la voie du sentiment. Les hommes de cette espèce ont des cœurs de pierre ; ils sont indignes d'une religion qui ne peut fructifier que dans des âmes sensibles et capables des impressions tendres , puisque notre religion est essentiellement tout amour et charité.

» Je n'exagérerais point , lorsque je vous disais que le propre de la justification évangélique est de transformer notre faiblesse en la force de Dieu , et de nous greffer en quelque sorte sur son immortelle substance. Les premiers apôtres de la doctrine de Jésus-Christ se sont servis des mêmes termes que leur divin Maître , lorsqu'ils ont parlé du point de grandeur auquel la grâce peut nous élever. Saint *Pierre* appelle cette précieuse grâce un don qui nous associe à la gloire de Dieu , qui nous fait participer à son immutabilité , et qui nous communique sa nature.

» Saint *Paul* lie tellement notre sort à celui de l'Homme-Dieu , qu'il nous approprie tous ses triomphes ; il nous voit ressuscités , glorifiés et assis avec lui dans la demeure céleste , c'est-à-dire que de droit , et en vertu des mystères qui se sont accomplis en lui qui est notre chef , tous ceux qui lui appartiennent sont le fruit précieux de son sang et possèdent ses mêmes prérogatives ; que l'état de Jésus-Christ est , dans une certaine proportion , celui de tout homme justifié par sa grâce ; que l'œuvre de notre exaltation est déjà finie , et que si nous persistons

¹ 1 Saint Jean XIV. 16. XVII. 21.

fermement dans son alliance, notre assumption et notre résidence éternelle à la droite de son Père ne sont suspendues que par le délai de notre mort.

» Voilà, monsieur, une idée, quoique très-imparfaite, de l'état surnaturel et divin auquel la justification chrétienne nous élève. Elle nous place dans une classe supérieure à toute grandeur ; rien n'est comparable au bonheur de l'âme qui s'y trouve. Cette grâce du Sauveur qui habite en nous doit donc être un trait, une ombre, une participation de cette immense charité de Dieu dont nous parle Jésus-Christ, et qu'il a possédée dans l'essence divine avant que le monde sortit du néant.

» Cette communication de l'Être de Dieu et de sa divine lumière avec l'âme, qui a reçu l'application des mérites du Rédempteur, est si étroite et si intime, que le Saint-Esprit est l'organe sacré qui l'effectue. Lui seul est le lien de ce commerce incompréhensible, par sa résidence intime et vraie au fond de notre âme. *La charité de Dieu*, disait l'Apôtre aux fidèles de son Eglise, lorsqu'il la fondait, *s'est répandue dans vos cœurs par l'Esprit saint qui vous a été donné.*

» Jésus-Christ lui-même nous a présenté, sous des couleurs aussi expressives, ce glorieux et inestimable caractère de notre éternelle adoption. Il avait déjà annoncé la descente du Saint-Esprit comme le sceau et l'accomplissement de ses promesses ; comme la venue de son coopérateur inséparable et naturel dans la sublime entreprise de la réconciliation du monde ; il nous avait dit que ce grand consolateur des hommes, celui qui est sur la hauteur de l'immensité de gloire où il procède du Père et du Fils, viendrait parmi nous ; qu'il serait l'ami, le compagnon de nos cœurs, et qu'il habiterait dans nous par une présence et une action véritables ; ce qui doit s'entendre dans le sens naturel de ces paroles.

» Pesez, monsieur, considérez avec attention la force et l'énergie de ce discours du Sauveur, lorsqu'il restera toujours avec nous. C'est cet esprit de vérité que le monde, c'est-à-dire celui qui vit selon les sens, ne peut recevoir, parce qu'il ne le connaît pas ; mais, vous autres, vous le connaîtrez, puisque lui-même habitera et reposera dans vous.

» Maintenant vous commencez à entrevoir la hauteur de la dignité dont vous venez d'être investi ; et pourquoi, après avoir prononcé sur vous les saintes paroles de l'absolution qui délivrent le pécheur de ses chaînes et le placent au rang des élus, je vous contempiais avec admiration, comme si vous eussiez été revêtu d'une forme nouvelle et extraordinaire. Oui, monsieur, je voyais en vous un vase de miséricorde ; je voyais s'opérer dans vous un prodige admirable ; Dieu venait de verser tous ses trésors dans votre cœur. Il n'est aucun respect qu'on ne doive aux héritiers de la sainte espérance. Si, en voyant un homme, nous pouvions connaître qu'il est dans la grâce de Dieu et qu'il appartient au troupeau de Jésus-Christ, nous devrions, à sa

vue, être saisis d'une crainte religieuse, et, prosternés devant lui, adorer dans sa personne la majesté infinie du Dieu vivant, présente dans le plus auguste de ses sanctuaires.

» Ainsi votre vie, qui n'a été jusqu'ici qu'un songe fugitif, commence à acquérir dès aujourd'hui une durée véritable, précieuse et pleine de la vie de l'éternité. D'aujourd'hui commence votre existence céleste; chacun de vos soupirs va porter au trône de Dieu un tribut d'un prix plus qu'humain; vos plus légères actions, vos occupations les plus ordinaires, tous vos mouvements, et jusqu'à vos relâchements et votre repos, vont être comptés et écrits dans le livre indestructible de la vie, comme autant de traits destinés à embellir l'histoire éternelle des élus, et à être l'objet de l'allégresse des bienheureux, et le sujet des cantiques de la Jérusalem céleste.

» Notre-Seigneur Jésus-Christ est en effet la véritable vie : et vous êtes le sarrment béni, dans lequel circule la vie de cette vigne incorruptible et mystérieuse. Si vous n'aviez fait qu'étonner l'univers par la gloire des exploits les plus brillants, vous n'en seriez pas moins mort, vous n'en eussiez pas moins été vil aux yeux du Dieu vivant; mais, à présent, rentré dans sa grâce et couvert des mérites de Jésus-Christ, tout dans vous lui est agréable. Ses regards se complaisent jusque dans votre repos, dans votre silence. Rien de ce qui est en vous ne lui est indifférent, parce que ce qui nous paraît n'être rien, est à ses yeux, dans un juste, plus que les trônes et les empires. Tout ce que vous ferez à l'avenir, quelque imperceptible qu'il puisse être aux yeux des hommes, aura le mérite de procéder de vous, de vous qui venez d'être lavé dans le sang de l'Agneau, et qui lui offrez la plus chère et la plus excellente image de lui-même qu'il puisse trouver sur la terre.

» Faites, monsieur, une réflexion. Pensez que Jésus-Christ, ce Fils si chéri du Père, n'était pas seulement un grand spectacle pour le Ciel, lorsqu'il déployait toute la force de son ministère dans le cours de sa mission; il l'était encore dans les jours de son obscurité, et lorsqu'il vivait caché dans l'humble habitation de *Marie* et de *Joseph*, lorsqu'il leur obéissait avec soumission, comme le dernier des enfants de Nazareth, lorsque de ses mains faibles et innocentes il travaillait dans la boutique d'un artisan; lorsqu'il partageait avec la plus sainte des mères les soins pénibles de la vie domestique; lorsqu'enfin personne ne soupçonnait encore que le salut éternel reposait sous cet humble toit, qui, ignoré du monde, renfermait néanmoins l'espérance d'Israël, la gloire du genre humain, et le plus précieux trésor de l'univers. Chaque soupir de l'adorable Enfant qu'il recélait, préparait, à l'insu des hommes, le salut du monde et le changement admirable qui devait s'y opérer peu de temps après.

» Qu'il est doux pour moi, monsieur, de pouvoir vous répéter une vérité si consolante : vous êtes à présent un rameau de cet arbre précieux, un rejeton de cette racine immortelle; tout ce

que vous ferez dans cet état d'unité avec Jésus - Christ vous conduira à votre salut éternel.

« J'insiste sur cette pensée, parce qu'elle est le fond et la substance de notre religion, et qu'on ne peut trop la méditer. Le divin Maître nous l'a présentée sous mille formes différentes dans le cours de sa prédication; il semble qu'il voulait alors nous faire entrevoir cette vérité, et qu'il en renvoyait l'entière manifestation aux derniers moments qu'il devait passer avec ses disciples.

» Comme s'il eût voulu que la plus grande consolation qui ait jamais été offerte aux hommes leur fût présentée dans la circonstance la plus amère de sa vie, et lorsqu'ils avaient le plus besoin d'user de toute leur force pour se soumettre à la nécessité de voir souffrir et mourir un bienfaiteur si digne de leur amour; après leur avoir révélé ce mystère d'unité et d'alliance à jamais indissoluble, il leur ajoute: « Je vous ai dit cela, pour que ma joie soit dans vous, et qu'elle y reçoive son dernier degré de plénitude et de perfection¹. »

J'écoutais dans un profond recueillement; j'aurais désiré que ce saint interprète des oracles sacrés ne se fût jamais éloigné de moi, et eût nourri sans cesse mon âme de ces grandes idées de la foi, qui la maintenaient dans une continuelle extase d'admiration. O divin Evangile! disais-je en moi-même; ô inestimable trésor de science et de lumière, qui peut te connaître sans t'aimer? Comment est-il possible qu'offrant aux hommes d'aussi immenses richesses, il y en ait tant qui soient assez malheureux pour te méconnaître et te refuser leur respect? Mille autres réflexions de cette espèce, et les discours pleins d'onction et de force à l'aide desquels le serviteur de Dieu s'empressait à me soutenir, précédèrent sa retraite.

Je restai seul, Théodore; mais combien je me trouvai différent de moi-même! Ce moment fut le premier de ma vie où je me vis livré à la solitude sans crainte, et sans éprouver de tressaillement. Jamais jusqu'alors je n'avais pu descendre dans mon cœur, sans éprouver un déplaisir secret, un sentiment confus d'horreur qui me forçait à chercher des distractions. Cette fois-ci je commençai à me regarder sans peine; et, à la vue des horribles péchés qu'il m'était impossible de me dissimuler, je concevais l'espoir doux et flatteur qu'ils me seraient pardonnés. Mon âme trouvait le repos dans cette idée. Je ressemblais à un homme chargé longtemps d'un poids qui excède ses forces, et qui le déposant tout-à-coup, se sent soulagé et acquiert la liberté de ses mouvements. Mon cœur s'ouvrait à la sécurité et à la paix; ma poitrine respirait avec plus d'aisance; j'entrevois un avenir plus tranquille et une mort plus heureuse.

Je ne pouvais concevoir par quel aveuglement j'avais tant abhorré cette confession, dans laquelle je trouvais maintenant

¹ Jean. xv. 1.

l'unique remède de mes maux. Les railleries, les bons mots, les sarcasmes que je m'étais permis sur ce sacrement salutaire, que j'avais tant calomnié dans ma stupide ignorance, se retraçaient dans ma mémoire. Ce que je trouvais de plus absurde dans ma conduite, c'est qu'alors je ne pouvais supporter l'idée de dévoiler à un homme prudent, à un guide et à un ami, dans l'intimité et le secret d'une confiance religieuse, des désordres et des crimes déjà connus de tout le monde, puisque je ne songeais pas à me cacher de mes compagnons. Au contraire, je mettais une sorte de gloire à paraître moins timide ou plus décidé à fouler aux pieds les obligations les plus saintes, et à ne rien respecter, ni dans le Ciel, ni sur la terre. Tous ceux qui me ressemblaient devaient donc me connaître, et les hommes vertueux ne pouvaient devenir mes dupes; quand j'aurais voulu affecter devant eux l'air et les manières d'un homme raisonnable, je n'eusse pu me dérober à leur pénétration. La vertu ne ressemble qu'à elle-même; sa forme et son langage ont un caractère si naturel et si vrai, que la plus astucieuse hypocrisie ne peut parvenir à se revêtir de ses véritables contours; elle ne peut pas mieux tromper les yeux de ceux qui se connaissent en hommes, surtout s'ils ont reçu du Ciel le don du discernement des esprits.

Et cependant j'avais trouvé ridicule de découvrir à un ministre de Dieu mes péchés et mes faiblesses; je murmurais avec les insensés contre la loi qui oblige les pécheurs à révéler à un homme la turpitude de leur conscience; je disais avec eux que ce sacrement était l'écueil de la religion, parce qu'il était impraticable. Quel était mon aveuglement! et quel était le leur! Ne voient-ils pas que, pechant tous les jours aux yeux de tout le monde, leur conduite habituelle est une confession publique du désordre de leur cœur.

Qui pourrait avoir assez peu de raison et de justice, pour se plaindre d'être délivré du plus grand malheur qu'un homme puisse éprouver, par le simple usage d'un moyen aussi humain et aussi doux? Dieu n'est-il pas notre seul, notre souverain bien? le bonheur éternel n'est-il pas l'objet le plus élevé, le plus digne de nos espérances? Quand pour obtenir ce bien inestimable, pour remédier à une perte aussi irréparable que celle de l'amour divin, nous devrions nous arracher du sein de la nature, de notre patrie, de nos enfants, et de tout ce que nous avons de plus cher au monde; quand il faudrait nous reléguer dans d'horribles déserts, faire répéter aux échos et aux cavernes des montagnes les tristes accents de notre douleur, et arroser les rochers du sang de nos macérations, qui pourrait hésiter un seul instant?

Qui peut supporter l'idée d'une âme immortelle, qui, indépendamment de la régénération du baptême, fût destinée en naissant à partager la gloire ineffable du Dieu qui lui donna l'être, réduite par sa propre faute à devenir la victime indestructible de

sa colère ? Mais ce Père de miséricorde, qui connaît le limon dont nous sommes formés, n'expose point notre faiblesse à des épreuves effrayantes pour elle ; pour nous admettre de nouveau dans son sein, il n'exige que l'humble confession de nos péchés, il ne demande que des larmes d'amour et l'effusion d'un cœur repentant.

Eh quoi ! la nature n'indique-t-elle pas elle-même ces moyens pour adoucir l'amertume de nos afflictions ? Les pleurs versés dans le sein de l'amitié ne soulagent-ils pas les plus grandes douleurs ! cet épanchement de nos peines n'est-il pas le premier et le plus doux refuge de notre sensibilité ? Reconnaissons donc dans cette sage et tendre disposition de la bonté divine, dans l'ordre de la grâce et de la vie éternelle, une imitation visible, ou plutôt le type du sentiment que la nature nous suggère, lorsque nous cherchons à nous consoler ou à nous délivrer d'une extrême infortune.

Ah ! Théodore ! combien à présent ceux qui cherchent dans les prétextes frivoles de l'amour-propre à justifier la répugnance qu'ils ont à confier à un ministre de la religion le triste secret de leur conscience, me paraissent peu raisonnables et peu chrétiens ! Il n'y a qu'une âme inflexible, étrangère encore aux premières impressions du repentir, qui puisse écouter ces conseils de l'orgueil, et vouloir se soustraire à l'obligation de s'humilier devant les mandataires sacrés de la compassion divine. L'homme repentant et affligé n'a pas besoin qu'on l'invite à ouvrir son cœur dans le sein de son frère et de son ami. Quand la religion ne le lui ordonnerait pas, l'instinct de sa douleur, le désir d'alléger sa peine et de trouver ou un conseil ou un soulagement, le feraient voler dans les bras du juste, et le sentiment seul de ses peines le forcerait à lui découvrir ce qui l'afflige.

Sans doute, le confesseur est un homme, mais un homme revêtu du Christ, un homme investi de ses pouvoirs, qui agit en son nom et qui le représente. C'est un homme ; mais il est marqué d'un caractère divin, qui relativement à cette fonction l'élève au-dessus de son rang. C'est un homme ; mais lorsqu'il remplit son sublime ministère, la vertu du Très-Haut réside en lui, et alors il est supérieur aux anges par la force et l'étonnante vertu qu'il reçoit, par son association au sacerdoce éternel de Jésus-Christ, et par son union avec lui dans la conduite du grand œuvre de Dieu, qui est la fondation de son incorruptible et sublime empire.

Hélas ! Théodore, dans les jours de mon égarement, je disais au bon *Mariano* que Dieu était un maître bien exact et bien rigoureux, puisqu'il ne pardonnait rien sans repentir et sans pénitence. Combien j'étais insensé ! combien j'éprouve maintenant qu'il est un maître plein d'indulgence et de miséricorde, puisqu'il pardonne tout et à si peu de frais ! Heureux le jour où Dieu m'a r'ouvert son sein paternel ! J'ai changé de région ;

je vis dans un autre monde, et j'habite un séjour dont la douceur et la tranquillité m'étaient inconnues. Adieu, mon ami.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Tu as vu, mon cher Théodore, ce que j'éprouvai dans ce jour mémorable, où mon iniquité, comme je l'espère, fut lavée dans les sources inépuisables de la divine miséricorde. Tu vas apprendre ce qui se passa dans moi, durant la nuit délicieuse qui suivit ce jour fortuné. A peine étais-je au lit, que mille idées différentes se présentèrent à mon imagination. Je repassais en détail toutes les tristes actions, tous les dérèglements de ma longue vie; leur souvenir m'affligeait, mais je n'éprouvais ni l'amertume qui s'attachait auparavant à mes souvenirs, ni les violentes tortures qui déchiraient mon cœur.

L'impression douloureuse du remords s'était éteinte. En me rappelant mes crimes, je ne pouvais cesser de considérer en même temps la bonté qui m'avait conduit à les déplorer, et qui, comme je l'espérais, me les avait pardonnés. Je ne pouvais m'affliger de ma misère, sans adorer la miséricorde qui avait daigné me guérir. J'admirais les motifs extraordinaires qui m'avaient conduit à cette maison de Dieu, partout je voyais la main de la Providence qui avait dirigé mes pas. Je me rappelais surtout, je cherchais à graver dans mon cœur les discours de mon charitable Père, et principalement ce qu'il m'avait dit, avec tant de tendresse et de force, sur le caractère du don ineffable que j'avais reçu par l'application du sang de notre Rédempteur.

Ces intéressantes idées s'accumulaient dans mon esprit, elles éloignèrent le sommeil de mes yeux. Loin de le regretter, je me plaisais à me repasser dans ma mémoire des réflexions aussi douces et aussi consolantes. Je savourais la paisible insomnie d'un homme heureux qui se livre à l'impression d'un bonheur récent, et ne veut pas éloigner un seul instant de son esprit l'image du grand événement qui vient d'améliorer sa destinée. Mon insomnie était pour mon âme et pour mes sens un repos agréable, mille fois plus vrai et plus délicieux que celui que je cherchais si péniblement à trouver dans un sommeil qui n'était que la lassitude ou l'assoupissement laborieux d'un cœur fatigué de remords et rassasié de vices.

Je me sentais ainsi transporté de plaisirs , d'amour et de reconnaissance pour mon Dieu. Rien ne se présentait à mes yeux que sous des couleurs également neuves et agréables. Toute la nature me paraissait s'embellir de ma réconciliation et de ma paix ; les éléments eux-mêmes , quoique privés de raison , sont ennemis de ceux qui abandonnent le Seigneur , et livrent des combats terribles aux insensés.

Mon imagination errait avec une allégresse inexprimable dans toute l'étendue de cette voûte immense du firmament ; tandis que je méditais sur ces vastes espaces , sur ces riches et incommensurables régions , sur ces monuments éclatants et antiques de la gloire de Dieu , une voix secrète se faisait entendre du fond de mon âme. Elle me disait : baisse les yeux , jette tes regards sur toi-même , vois que dans ce moment tu es au-dessus de tout ce qui peut exciter ton admiration , dans l'immensité des espaces infinis qui t'environnent. Ton âme , en qui résident les splendeurs divines , publie avec plus d'éloquence la gloire du Créateur , que le brillant et pompeux appareil des astres ; ces globes qui peuplent les régions inaccessibles , dans lesquelles ton imagination s'abîme et se perd , ces globes périront , disparaîtront , auront une fin : mais toi... toi , tu vivras éternellement. De quelque côté que mes yeux se tournassent , je ne trouvais que des objets de consolation , d'allégresse et de félicité.

Je m'endormis dans ces douces idées , mais mon sommeil n'engourdit pas mes sens ; le ravissement où j'étais de l'heureuse situation de mon âme , ne me quitta point. C'était moins une interruption de mouvement et d'activité , que la continuation paisible du recueillement et du repos religieux , où mon cœur avait senti l'abondance et l'effusion avec lesquelles Dieu se communique à ceux qui l'aiment. Je croyais éprouver , jusque dans l'extase de mes sens , la douce impression que l'âme reçoit , lorsque sa grâce la purifie.

Cette heureuse situation me parut plus sensible encore lorsque je m'éveillai. Alors je jouissais d'une manière plus positive et plus complète de tous les trésors de Dieu. J'étais semblable à un général qui , reposant dans les bras d'un doux sommeil , après avoir remporté une importante et pénible victoire , n'a rêvé qu'à son triomphe , et se réjouit à son réveil de ce que ses songes ne sont point une vaine illusion. Dès que les premiers rayons de l'aurore dorèrent les humbles murs que j'habitais , je me levai pour chanter une hymne d'actions de grâces à l'Auteur d'un si grand bien. Mon âme était rassasiée de vie , et j'adorai du plus profond de mon cœur la vérité de toutes ses lumières , l'infinité de ses perfections et de toutes ses vertus.

Le Père ne tarda pas à venir me voir. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais éprouvé. Il leva les yeux au Ciel comme pour lui rendre grâces , et se tournant vers moi il me dit : « Vous voilà parvenu , monsieur , à goûter les consolations que donne notre religion ; car son esprit est de nous délivrer des

inquiétudes de l'imagination , du tumulte et de la fluctuation continuelle de nos projets , de nos desirs ardents et de nos craintes ; son objet est de réduire à une seule pensée , à un seul desir , le chaos de nos affections et de nos passions. Elle éloigne de notre âme les vains objets qui la fatiguent et la troublent ; elle la rappelle à sa véritable et primitive fonction , semblable à celle de Dieu , c'est-à-dire à la possession de ce qui est imperissable , à la contemplation et à l'amour de l'adorable et suprême Majesté , principe de la vie et de toute intelligence.

» C'est dans ces vues que Jésus-Christ , descendu sur la terre pour y répandre partout la paix et pour y réparer le désordre de la nature , ne s'occupa , dans l'explication de sa doctrine , qu'à nous ramener à cette antique simplicité d'affections et de mouvements que nous avons perdus , à cette unité d'idées et de desirs ; il nous exhorta à concentrer en Dieu seul toutes les facultés de notre entendement et de notre amour. Partout son Evangile nous répète qu'il n'y a que vanité et folie à chercher une autre voie de bonheur ; il n'y en a et il ne peut y en avoir qu'une , et elle est dans la recherche active et continue du royaume de la justice de Dieu ; or , ce royaume est au-dedans de nous-mêmes , et nous ne trouverons que dans lui seul ce repos , que nous cherchons si inutilement au sein des passions qui nous consomment.

» Oui , monsieur , notre résidence en nous-mêmes renferme tout. Elle est la fin et le résultat de tous les desseins de Dieu , l'unique but qu'il s'est proposé , quand il nous a donné Jésus-Christ et son Evangile. L'éternité entière ne nous offrirait aucune félicité fondée sur d'autres puissances ; il n'est que ce moyen qui puisse nous conduire à la perfection et au dernier degré de notre recueillement en Dieu. Il nous fixera dans la contemplation et dans la possession de cette lumière indefectible , qui s'unira avec nous , qui nous pénétrera , qui circulera dans notre âme comme un torrent de delices , et n'y laissera subsister qu'une seule pensée , un seul amour.

» Peut-être est-ce pour le même motif qu'il est entré dans les desseins de Dieu d'instituer le sacrement ineffable de l'eucharistie. L'homme pourra-t-il jamais concevoir que son Dieu , non content de s'être fait homme , d'être descendu dans le sein de Marie , de venir habiter parmi les hommes et mourir pour eux , ait aussi voulu , après sa résurrection et sa glorification , établir cette communication journalière avec l'homme aussitôt que celui-ci l'appelle , et qu'il lui ait fourni pour cela un moyen que jamais intelligence créée n'eût pu imaginer , moyen aussi digne de sa sagesse que de son amour ?

» Il est aisé de voir que ce fut là une partie du plan de cette intime communication que Dieu a toujours suivie , et que ce mystère n'est qu'une extension des rapports et des liens que Dieu a établis entre lui et l'homme , et à la faveur desquels il a toujours daigné s'unir avec l'âme qu'il a créée à sa ressemblance. Pendant

son séjour sur la terre, l'âme ne pouvant jouir de cette communication intime qui lui est réservée dans la céleste Jérusalem, Dieu a voulu y suppléer en lui donnant un pain de vie, le pain sacré dont il a dit que celui qui le mange habite en Dieu et Dieu en lui. Et comme ce pain est non-seulement la chair et le sang de Jésus-Christ, mais encore la plénitude de sa divinité, il transforme l'homme en lui, s'unit intimement avec lui, et il produit dans l'âme.....»

Ici, ne pouvant entendre le Père parler de ce sacrement sans me sentir transporté de désirs, je l'interrompis. Il ne m'avait point encore jusqu'alors parlé de la communion; et, quoiqu'il m'eût recommandé de m'abandonner en tout à son zèle, en me contentant de lui obéir humblement, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Quoi ! mon Père ! malgré mes iniquités, malgré mon indignité, ne pourrai-je point, encouragé par ma douleur et par la bonté sans bornes du Dieu vivant, demander ce pain salutaire ? — Oui, monsieur, me répondit-il, vous le pouvez, vous le devez même, et je me réjouis de votre demande. Ce pain ne peut s'obtenir que lorsqu'on le demande avec instance; et il ne profite à l'âme qu'en proportion de la faim avec laquelle on le demande.

» Suivant la pratique commune, je pourrais vous le donner; vous êtes, et je l'espère ainsi de la bonté de Dieu, purifié par la pénitence de tout péché mortel; vous avez formé la ferme résolution de n'en plus commettre; j'espère plus encore, vous êtes dans la grâce de Dieu. Cela suffit sans doute pour s'approcher du banquet sacré et obtenir de l'Eglise cette divine nourriture; cela suffit pour ne pas communier indignement. Mais, monsieur, il y a d'autres conditions à remplir pour tirer un plus grand fruit de la communion.

» Cette action est si grande, si sainte, que la vie entière de l'homme suffirait à peine pour s'y préparer; et il me semble que lorsqu'on sort d'une longue suite d'années sonillées d'iniquités, il convient de se purifier quelque temps avant d'approcher de l'autel. L'Apôtre ordonne à l'homme de s'éprouver lui-même; et quelle épreuve peut avoir faite celui qui n'a pas eu le temps de s'éprouver ? D'un autre côté, ce pain sert aussi à soutenir les faibles, et la sincérité de la pénitence supplée au temps. Je me permettrai de vous présenter quelques réflexions de l'éloquent *Massillon*, et vous jugerez vous-même avec quel soin vous devez vous disposer à recevoir votre Dieu.

» La communion est la plus sublime et la plus sainte action du christianisme. Son objet est de faire naître Jésus-Christ dans nos cœurs; si elle n'y opère sa naissance, notre défaut de disposition l'y fait mourir; si le pain sacré n'est pas pour notre âme un fruit de vie, il devient un signe de mort pour elle. Cette alternative est terrible. Cependant je n'infère pas de là que nous devons nous éloigner de la sainte table. Le pain qui s'y distribue, est le véritable aliment de l'esprit; il est la force des forts, le soutien des faibles, la consolation des affligés et le gage le plus sûr de

l'immortalité. Il serait très-dangereux de s'en priver ; mais il le serait bien plus encore de le recevoir sans y être bien préparé , sans avoir revêtu la robe nuptiale , et sans apporter à cet acte divin toutes les dispositions nécessaires qu'il exige , et qui seules peuvent nous faire recevoir avec fruit le pain de vie.

» L'Apôtre nous a expliqué quelles doivent être ces dispositions. Sa doctrine , bien resumée , nous enseigne que nous devons porter à ce divin banquet une foi qui ait quatre caractères : une foi assez respectueuse pour faire le discernement du corps de Jésus-Christ ; assez prudente pour que nous puissions éprouver notre propre cœur et nous en assurer ; assez ardente pour le porter à aimer , et assez généreuse pour être prête à toute espèce de sacrifice. Développons successivement ces diverses qualités.

» Quand l'Apôtre dit que cette foi doit être assez respectueuse pour discerner la sainteté de notre action , il ne parle point de la foi qui nous distingue des incrédules , mais de cette foi vive qui sait percer les nuages qui environnent le trône de l'Agneau ; de cette foi qui le voit tel qu'il est ; de cette foi qui , malgré le voile dont se couvre ce vrai *Moïse* sur la montagne sainte , aperçoit sa gloire sans pouvoir en soutenir la splendeur ; de cette foi qui , sans oser fixer témérairement son immensité , se sent pénétrée de sa présence.

» Il parle de cette foi qui voit les anges descendre du Ciel et couvrir le divin Agneau de leurs ailes ; qui voit les colonnes du firmament trembler devant la majesté du Dieu de vie ; de cette foi à laquelle les sens ne peuvent rien ajouter , et qui est heureuse non-seulement de croire sans voir , mais de voir presque ce qu'elle croit ; de cette foi si pénétrée de vénération , qu'elle est saisie d'une religieuse terreur , dès qu'elle se trouve à la vue du sanctuaire ; qui s'approche de l'autel comme *Moïse* du buisson sacré , et les Israélites du mont des tempêtes ; de cette foi qui , sentant tout le poids de la présence divine , s'écrie comme saint *Pierre* : *Seigneur ! retirez-vous de moi , je suis un pécheur*. De cette foi , enfin , dont le respect approche de la terreur , qui a besoin d'être animée , qui , au moment où elle aperçoit Jésus-Christ sur l'autel , ressent la force de son impression ; qui se trouble et qui craint , parce que sa robe nuptiale n'est pas aussi blanche qu'elle doit le désirer.

» Ah ! monsieur , si Jésus-Christ se montrait dans l'air sur une nuée resplendissante , les hommes se prosterneraient de frayeur ; les méchants iraient se cacher dans les plus profondes cavernes et demanderaient aux montagnes de crouler sur eux ; alors ils n'auraient pas besoin de foi pour croire en lui. Maintenant la foi nous dit que le même Jésus-Christ est présent dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire ; qu'aussitôt que le prêtre prononce les paroles mystérieuses , la substance du pain se change en la substance du corps de notre adorable Rédempteur , et que les Esprits célestes descendent du Ciel pour l'adorer comme ses ministres , et chantent en chœur avec les hommes des cantiques de louange.

» La foi nous enseigne que Jésus-Christ, quoiqu'il soit sur le trône de sa miséricorde et disposé à accorder aux mortels les grâces qu'ils lui demandent, n'en jugera pas moins tous les cœurs en vérité; que dans cette foule d'adorateurs qui remplissent ses temples, il distinguera les intentions et les pensées de chacun d'eux; que là il séparera les bons des méchants; qu'il portera des foudres d'une main et des couronnes de l'autre; qu'il prononcera sur les uns une sentence de vie, et sur les autres une sentence de mort; et que son doigt invisible gravera sur chaque front le caractère de l'élection ou de la réprobation éternelle.

» Combien, monsieur, y en aura-t-il qui, au moment même où le Seigneur les repoussera, se présenteront à lui avec une fausse sécurité! Combien qui, pendant que Dieu leur assigne une place dans l'éternel abîme, vont témérairement en prendre une à sa sainte table! Combien en est-il que la justice divine range parmi les enfants de colère, et qui ont l'audace de se mêler aux enfants d'amour! La chair qui donne la vie se convertit pour eux en une chair qui leur donnera la mort. Le même Agneau sans tache qui peut laver toutes les fautes, ne servira qu'à les aggraver, si l'on s'en nourrit indignement; et celui qui devait être notre Sauveur, devient alors notre ennemi.

» Dans d'autres temps, on ne pouvait voir Dieu sans mourir sur-le-champ. Un peuple entier de Bethsamites fut exterminé pour avoir porté sur l'Arche un regard de curiosité. L'ange du Seigneur couvrit *Héliodore* de plaies, parce qu'il avait osé entrer dans le sanctuaire du temple de Jérusalem. Dans le désert, les Israélites ne pouvaient s'approcher de la montagne où le Seigneur donnait sa loi; les foudres et les éclairs menaçaient les audacieux; la terreur et la mort précédaient le Dieu d'*Abraham*. Et maintenant, parce qu'il ne sort pas du sanctuaire des tourbillons de feu, nous pourrions nous en approcher sans terreur et sans respect!

» Que nous sommes faibles, nous autres hommes! que nous sommes aveugles! Rien ne fait impression sur nous, hors les objets qui frappent nos sens; nous ne sommes religieux que lorsque le Dieu que nous adorons se montre terrible. Ah! si nous savions discerner le corps du Seigneur, si la foi de sa présence nous faisait la même impression que nous ferait certainement sa présence visible, viendrions-nous à sa table avec tiédeur, avec indifférence et presque avec insensibilité? nous y disposerions-nous avec tant de froideur et de légèreté? Nous serions occupés de cette idée; nous en serions agités longtemps auparavant; nous aurions besoin de faire effort sur nous-mêmes, pour ne pas être intimidés par notre propre respect et par sa souveraine majesté.

» Les jours qui précéderaient le festin sacré seraient consacrés à la retraite, au silence et à la prière. Nous redoublerions successivement d'attention, de crainte et de joie. Cette pensée ne nous abandonnerait plus au milieu de nos affaires, de nos entretiens et des actions de notre vie; elle nous suivrait jusque dans le

sommeil ; notre esprit , plein de foi , ne pourrait jamais perdre de vue une si grande espérance , il ne verrait partout que Jésus-Christ. Loin que l'éclat du monde nous enchantât , il ne fixerait plus nos regards ; nous aurions des yeux qui ne le verraient point ; et l'idée d'un si grand objet concentrerait seule notre attention ; ce serait la discerner le corps du Seigneur.

» Mais une foi vulgaire , dénuée de vie , de grandeur , de sublimité , et indigne du Dieu qui nous voit et nous entend , ne peut faire un tel discernement. Il faut pour cela une foi qui goûte et qui desire ce pain céleste avec plus d'ardeur que toutes les viandes de l'Égypte ; une foi qui y trouve l'unique consolation de son exil ; le seul soulagement de ses peines , le seul remède à ses maux , et le but continuel de ses plus ardents desirs.

» Il faut une foi qui trouve dans ce pain le flambeau qui doit dissiper ses ténèbres , le calme qui doit mettre un terme à ses agitations , un asile dans les rigueurs du sort , un bouclier contre les assauts du démon , une fraîcheur qui tempère les piquantes ardeurs d'une chair rebelle , et une nouvelle ferveur dans les tièdours de la dévotion. En un mot , discerner le corps du Seigneur , c'est apporter à le recevoir plus de soin , plus d'attention , plus de respect que dans toute autre action de la vie. Il faut donc bien s'examiner sur ce point , et prêter l'oreille à la voix de sa conscience.

» Il faut voir aussi si nous avons une foi prudente ; il faut nous éprouver et nous connaître. Je sais bien , monsieur , que rien ne nous est plus caché que notre propre cœur ; l'esprit de l'homme ne parvient pas toujours à connaître ce qui se passe en lui. Les passions nous séduisent , les exemples , les erreurs nous abusent , les inclinations nous entraînent , le cœur croit toujours avoir raison ; et souvent s'éprouver soi-même , ce n'est que se confirmer dans son propre aveuglement.

» Je sais que tel est l'homme livré à son propre jugement ; mais la foi a une lumière supérieure qui éclaire les yeux de son âme , qui lui enseigne à se connaître , à découvrir les artifices des passions , et qui l'instruit à juger de tout par l'esprit. Il doit s'éprouver conformément aux règles de la foi. S'il est un objet sur lequel il soit important de ne pas se tromper , c'est sans contredit celui-ci , où l'erreur entraînerait après elle un sacrilège.

» Et sur quoi devons-nous nous éprouver ? Sur la sainteté du sacrement et sur notre propre corruption. Chacun doit se dire : je vais recevoir la chair de Jésus-Christ , de cet Agneau sans tache , qui ne veut voir autour de son autel que ceux qui n'ont point souillé leurs vêtements , ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Eh ! qui êtes-vous , téméraire , qui vous en approchez avec tant d'assurance ? y apportez-vous l'innocence et la candeur nécessaires ? Avez-vous conservé le vase de votre corps intact et pur ? Si malheureusement vous êtes tout couvert de plaies honteuses , s'il n'est aucune partie de votre corps qui ne porte la marque du péché , où placerez-vous la chair de l'Agneau ?

» Quoi donc ! cette chair si pure pourra-t-elle reposer sur votre laugue , sépulcre horrible d'où se sont exhalés tant de poisons ? cette chair de la victime sainte , qui s'est laissé sacrifier avec tant de douceurs , pourra-t-elle résider sur l'instrument de vos vengeances ? cette chair unie à la divinité pourra-t-elle s'unir à votre corruption , à votre sensualité ? Elle devrait parvenir à votre cœur ; mais comment y trouvera-t-elle un asile digne d'elle et un lieu de repos ? N'avez-vous pas changé ce temple du Dieu vivant en une caverne de voleurs ? Habitera-t-elle dans vous parmi tant de desirs impurs , tant d'amours profanes , tant de projets d'ambition , d'envie , de haine et d'orgueil ? lui préparez-vous l'hospitalité parmi tant de monstres exécérables ? Hélas ! vous livrez votre Sauveur à ses ennemis ; vous le livrez à la fureur de ses bourreaux .

» Vous êtes confessé , il est vrai ; le sang de l'Agneau a pu laver vos iniquités ; mais voulez-vous le recevoir de la même bouche dont vous venez de les vomir ? Votre cœur fume encore du feu mal éteint de vos passions qui vont se rallumer tout à l'heure , et vous osez vous présenter aux pieds du sanctuaire pour participer aux saints mystères ! Votre imagination s'entretient encore des excès dont vous venez de présenter le tableau au ministre du Seigneur ; et vous allez , plein de ces coupables souvenirs , goûter le pain des âmes pures !

» Il fut un temps où un grand pénitent ne s'approchait de la table du Seigneur qu'après des années entières d'humiliations , de jeûnes , d'oraisons et d'austérités . Il se purifiait par la douleur , par les larmes , et par les exercices publics d'une sévère discipline ; il se changeait en un homme nouveau , ne conservant de sa vie passée qu'un souvenir suffisant pour animer son repentir ; les péchés antérieurement commis ne laissaient après eux d'autres traces que celles que les macérations de la pénitence couvraient pour les effacer . Enfin , l'eucharistie était aux yeux du pécheur le pain du Ciel , qu'il n'osait manger qu'à la sueur de son front . L'Eglise a temperé la rigueur de cette discipline , mais elle conserve toujours le même esprit et le même désir .

» Ce pain est azyme , et pour le manger il faut être exempt de tout levain . Il est la viande des forts ; et comment une âme qui a été si faible , qui a échoué contre tous les écueils , qui a résisté à la grâce pendant tant d'années , qui a fait si longtemps l'expérience de sa fragilité , peut-elle tout-à-coup se regarder comme forte ? Ne lui convient-il pas d'abord de s'examiner , de s'éprouver , de se fortifier , et de s'exciter à la charité et à tous les actes opposés à ceux de ses premières passions ? La prudence n'exigera-t-elle pas qu'elle s'accoutume peu à peu à une nouvelle vie , en s'y préparant par la retraite , la prière , la fuite des occasions et par des triomphes répétés sur elle-même ? Cependant , dans toute supposition , le confesseur prendra les mesures les plus convenables . et présentera à son pénitent d'autres considérations relatives à l'état où il se trouve .

» Le Dieu qu'on reçoit par la communion est si pur, qu'en sa présence les astres cessent de l'être ; il est si saint, qu'au premier péché de l'ange rebelle, il le précipita du Ciel, et qu'il ouvrit les abîmes pour qu'un immense chaos le séparât éternellement de lui ; il est si jaloux, qu'un seul désir impur l'offense. Il faut donc lui rendre gloire, sonder son cœur devant lui, et se dire à soi-même : Je vais me nourrir de la chair de Jésus-Christ et la convertir en ma substance spirituelle ; mon Sauveur ne trouvera-t-il rien dans mon âme qui soit indigne de sa sainteté ? Rien ne peut lui être caché ; il voit les intentions et les inclinations secrètes ; il verra la cause et le principe de mes désordres ; il reconnaitra si la source en est tarie, ou si eile n'est que suspendue.

» Ah ! s'il me disait comme à *Zachée* : Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison ! Mais cela ne dépend-il pas de moi ? Suis-je sincèrement résolu à abandonner cette passion si fatale à mon innocence, cette idolâtrie des richesses qui m'a conduit à tant d'injustices, cette fureur du jeu qui a également nui à mes affaires, à ma santé et à mon salut ; ce caractère altier, cette humeur superbe, qui ne peut souffrir de contradiction ; cette vanité qui m'élève au-dessus de la sphère où m'ont placé mes ancêtres ; cette envie qui m'afflige de la réputation ou de la prospérité de mes égaux ; cet orgueil caustique et malin qui veut juger tout, hors moi-même ; enfin cet amour ardent de tout ce qui est sensuel, et cette aversion de la croix, qui semble inhérente à la substance de mon être ?

» Il est vrai que je viens de me confesser de ces péchés au ministre de Jésus-Christ ; mais suis-je assez préparé ? Suis-je une nouvelle créature, suis-je ressuscité, le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu ? Ne m'appelé-je pas vivant, au sein même d'une mort profonde ? Eclaircissez-moi, Seigneur ! ne permettez pas que votre Christ, votre Saint descende au milieu de la corruption. Voilà, monsieur, comment il faut s'éprouver. Si vous ne vous sentez pas dans cet état de pureté de conscience, éloignez-vous de l'autel. La chair du Verbe ne vous ôtera pas votre malice ; au contraire, vous l'aurez aggravée ; votre religion aura été vaine, votre culte idolâtre, et votre sacrifice un sacrilège.

» Vos dispositions ne doivent pas se borner au discernement et à l'épreuve. Vous vous êtes préparé pour ne pas recevoir Jésus-Christ indignement, mais il vous manque encore le moyen particulier de le recevoir avec fruit. Il ne suffit point de s'être lavé du péché, il faut encore brûler du désir d'une plus grande justice, d'une plus grande sainteté. Il ne suffit point de n'être pas un traître comme *Judas*, il faut encore désirer d'aimer son maître comme les autres disciples. Ce n'est point assez de n'être plus mondain, d'avoir cessé d'être profane, orgueilleux, vindicatif, altier, paresseux : ce n'est point assez enfin d'abhorrer le vice : il faut aimer la vertu ; devenir doux, humble, charitable, chaste, fidèle, bon chrétien, et recevoir le corps sacré de Jésus-Christ en mémoire et pour l'amour de lui. C'est là le germe de cette foi ardente dont je vous ai parlé et qui doit nous porter à aimer.

» Qu'est-ce que communier en mémoire de Jésus-Christ, si ce n'est faire commémoration de tous les sentiments qu'éprouva notre divin Maître dans l'institution de ce sacrement ? *J'ai ardemment désiré*, disait-il à ses disciples, *de manger cette pâque avec vous autres*¹. Il soupirait donc avec ardeur après cet heureux moment ; il ne le perdait point de vue, et ce souvenir le consolait des amertumes de sa passion. Et que voulait-il dire par là, sinon qu'il faut porter à la divine table un cœur brûlant d'amour, un cœur vraiment affamé, vraiment altéré de Jésus-Christ ? car ce pain demande un cœur pressé de la faim.

» Le chrétien fidèle lui dit avec saint *Augustin* : Venez, Seigneur, prendre possession de mon âme, venez l'occuper tout entière, et régner seul dans elle, pour habiter avec moi jusqu'à la consommation des siècles. Peut-être est-elle encore bien indigne de cette faveur, mais vous pouvez l'en rendre digne ; revêtez-la de votre grâce ; purifiez-la par votre attouchement ; renouvez sa jeunesse comme celle de l'aigle, s'il lui reste quelques taches de ses anciens péchés, votre sang les effacera tout-à-fait. Venez, Seigneur, et avec vous j'obtiens tout. Que j'apprenne à goûter combien vous êtes doux.

» Peut-il avoir ces sentiments, celui qui s'approche de la sainte table avec un cœur froid, avec un désir languissant et faible ; celui qui ne vient de quitter que récemment les divertissements et les joies du siècle, et qu'occupent encore les affaires du monde et le tumulte des passions ? Pourra-t-il sentir et apprécier l'ineffable douceur de ce pain céleste ? Ne trouvera-t-il pas encore au pied du trône de la grâce, le souvenir de plaisirs si récents, d'intérêts si vifs, de projets si pénibles et d'une foule d'idées qui, frappant plus son cœur que la présence du Sauveur, l'arrachent de l'autel de Sion pour le transporter à Babylone ?

» Communier en mémoire de Jésus-Christ, c'est concentrer en soi, par la présence de ce Dieu d'amour, tout ce qui peut enflammer un cœur qui l'aime. L'absence attiédit les affections. Jésus-Christ prévint que ses disciples oublieraient ses bienfaits et ses instructions. *Moïse* ne resta que quarante jours sur la montagne, et déjà les Israélites avaient oublié les miracles qu'il avait opérés pour les tirer de l'Égypte : Où est ce *Moïse* ? disaient-ils entre eux, cherchons des dieux qui nous défendent.

» Pour fixer cette inconstance du cœur humain, Jésus-Christ nous a laissé un gage par lequel il renouvelle sa présence, et il veut que par lui nous nous consolions de son absence sensible ; que par lui nous nous renouvelions dans nous la mémoire de sa doctrine, de ses miracles, de ses bienfaits et de sa divine personne. Il veut qu'à travers ce voile mystérieux nous le voyions naître à Bethléem, croître et se développer à Nazareth, converser avec les hommes, parcourir les bourgs et les villes de la Judée, faisant partout des prodiges nouveaux ; choisissant des disciples

¹ Luc. xxii. 15.

grossiers pour les constituer maîtres de l'univers, confondant l'hypocrisie des pharisiens; annonçant aux hommes la vie éternelle; laissant de toutes parts des marques de sa puissance et de sa bonté; entrant dans Jérusalem avec gloire, conduit avec ignominie au Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer, emmenant avec lui dans le Ciel ceux qui étaient captifs, comme des trophées de sa victoire; fondant enfin son Eglise par l'effusion de son esprit et par l'abondance de ses dons. Il veut que, dans le gage eucharistique qu'il nous laisse, nous trouvions tout Jésus-Christ avec tous ses mystères.

» *Saint Jean Chrysostôme* disait à son peuple : « Vous enviez le sort de la femme qui toucha ses vêtements, de cette pécheresse qui lui arrosa les pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le servir, de ses disciples qui conversaient familièrement avec lui, des peuples de ce temps qui entendirent les paroles de salut et de grâce qui sortaient de sa bouche. Vous appelez heureux ceux qui le virent; les prophètes et les rois désirèrent en vain de le voir; et vous, si vous le voulez, vous n'avez qu'à vous approcher de l'autel pour le voir, pour lui donner un saint baiser, pour le baigner des larmes de votre amour.

» Si vous le voulez, vous pouvez aussi placer dans votre sein ce même Dieu qui vint habiter celui de la glorieuse Marie. Nos pères allaient à la Terre - Sainte, pour adorer les traces de ses pieds: il n'est pas besoin de parcourir la terre et les mers, le Sauveur est autour de nous, son règne est dans nous - mêmes. Considérez cet autel, ouvrez les yeux de la foi, et vous verrez, non les lieux consacrés par la présence de Jésus - Christ, mais Jésus-Christ lui-même. Approchez-vous-en en mémoire de lui, et qu'en réfléchissant qu'il s'y trouve présent, votre cœur s'enflamme d'un saint amour.

• C'est lorsque la mémoire de toutes ses vertus doit être plus vive, qu'elle doit être plus présente à notre cœur et à notre esprit, pour nous corriger de nos faiblesses; et ce sera là communier en sa mémoire; mais venir à l'autel sans que le cœur soit entièrement converti, et lorsqu'il n'a point encore abdiqué les sentiments étrangers qui le remplissaient; s'approcher de ce foyer ardent, en y portant dans son sein des germes d'envie, d'orgueil et d'amour - propre, prêts à renaître; n'avoir renoncé, ni à la sensualité, ni au désir de plaire au monde, ni à la soif déréglée des richesses, des vanités et des honneurs; se sentir offensé de la moindre parole; ne pouvoir supporter la marque de mépris la plus légère; communier enfin, sans chercher à ressembler intérieurement à Jésus - Christ par l'humilité, la patience, et toutes ses autres vertus, ce n'est plus communier en sa mémoire.

» Je sais que ce ne sont là que des imperfections et des faiblesses, qui ne doivent pas toujours éloigner de la communion, et qu'il n'y a que le péché mortel, par lequel nous sommes privés de la vie

de la grâce, qui doit nécessairement nous défendre l'approche de l'autel. Je ne dis donc point qu'on ne puisse pas en approcher avec l'espérance de trouver dans ce céleste aliment une force nouvelle, et l'entière guérison des maux qu'on déplore; mais, je vous le répète encore, si dans ce cas-là on ne communie pas indignement, on ne retire pas au moins de la communion tout le fruit qu'on peut en tirer. Et d'ailleurs, qui peut juger des dispositions secrètes des cœurs, si ce n'est le juge suprême qui en sonde l'intérieur? Ce que nous savons, nous autres hommes, c'est qu'une communion accompagnée de tant d'imperfections et de faiblesses, n'est conforme ni au désir de Jésus-Christ, ni aux besoins du pécheur, et qu'elle n'est point faite en mémoire du Sauveur.

» Ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il est dangereux de communier dans cet état, lorsque la communion ne sert pas à l'améliorer; que les apôtres ne furent admis à la communion, qu'après que le Seigneur leur eut lavé les pieds, quoiqu'il leur eût dit qu'ils étaient purs. Et nous, qui sommes accablés de misères, et presque sans désir de changer de vie, nous oserions toucher et manger le pain dont les anges ne sont pas dignes!

» Quel pécheur ne devrait pas s'écrier: O Dieu! qui suis-je à vos yeux? comment me regardez-vous, vous qui lisez dans le secret des cœurs? Personne ne peut vous plaire ou vous déplaire à moitié; il n'y a point de milieu entre l'innocence et le crime. Si je ne suis pas un juste, je suis un criminel; si je ne suis pas un vase d'honneur, il faut que je sois un vase d'ignominie; si je ne suis pas un ange de lumière, je suis un ange de ténèbres; si je ne suis pas le temple vivant de votre esprit, je ne puis être qu'un profanateur: que de motifs pour exciter notre vigilance et appeler notre attention sur nous-mêmes; pour nous examiner, pour nous éprouver et pour nous soumettre humblement à la direction d'un ministre prudent et sage!

» Si l'obéissance nous conduit à la table sainte, avec quelle frayeur, quelle circonspection, quelle humilité ne devons-nous pas approcher de l'autel! Avec quelles larmes, avec quelle componction ne devons-nous pas nous pénétrer de notre indignité! Avec quelle ardeur ne devons-nous pas demander à la divine bonté, qu'elle supplée à ce qui nous manque, et que ce même pain, dont nous nous reconnaissons indignes, nous dispose à le recevoir mieux une autre fois! Alors nous communierons en mémoire de Jésus-Christ. Mais ayons toujours présent à l'esprit, qu'en imitant notre Sauveur pour communier plus dignement, nous devons aussi rappeler, par notre communion, la mémoire de sa mort, et l'annoncer: c'est ce que j'ai appelé foi généreuse!

» L'Apôtre nous dit que, toutes les fois que nous mangeons et que nous buvons le corps et le sang de Jésus-Christ, nous annonçons sa mort. Et comment pouvons-nous l'annoncer? Rien n'est plus clair: tous ceux qui communient l'annoncent, soit celui qui profane l'eucharistie, soit celui qui la reçoit en état

de grâce ; car c'est ici un mystère , et non un mérite ; c'est la nature propre du sacrement , et non un privilège de celui qui y participe ; c'est un effet nécessaire de son institution et qui ne dépend point du communiant. L'Apôtre nous en prévient , afin que nous ne nous abusions pas , et que nous mangions ce pain dignement. Il nous dévoile les mystères qu'il renferme , pour nous montrer les dispositions qu'il exige.

» Ainsi , par la communion , nous annonçons la mort du Seigneur de plusieurs manières ; nous l'annonçons , parce que l'Eucharistie fut le prélude de sa passion. Dans les premiers siècles , ce mystère était le précurseur du martyre : dès que la persécution commençait , tous les fidèles se fortifiaient de ce pain de vie ; ils portaient dans leurs maisons ce précieux trésor ; et , munis de ce gage d'immortalité , ils ne fuyaient point la mort , beaucoup d'entre eux la désiraient même avec ardeur ; ils s'en nourrissaient dans les prisons , dans l'espérance du martyre. Les jeunes vierges , les jeunes gens fervents et les ministres saints participaient , dans leurs cachots , à cet aliment sacré ; et ces lieux , où tout retraçait l'image des tourments et des supplices , retentissaient également des cantiques d'allégresse et d'actions de grâces , et des gémissements de l'espérance. Les chrétiens en sortaient pour se montrer sur les échafauds avec une sainte fermeté ; sur le théâtre affreux de leur supplice , l'expression de constance et de magnanimité qui animait leurs regards jetait leurs tyrans dans la stupeur ; ils annonçaient ainsi la mort du Seigneur , en se préparant au martyre par la communion.

» Si la paix de l'Eglise ne permet plus aujourd'hui que la mort soit la récompense de la foi ; si ces tyrans étrangers nous manquent , n'en avons-nous pas d'autres , d'autant plus cruels qu'ils sont en nous-mêmes ? Au lieu de ce martyre de sang , ne peut-il pas y avoir un autre martyre d'amour ? Une âme aimante ne peut-elle pas annoncer la mort de son maître , en soupirant après la dissolution de son corps , en désirant d'aller jouir face à face de sa présence ? Ne peut-elle pas , en envisageant avec horreur ce séjour de larmes et de peines , cet abîme terrestre d'erreurs et de passions , élever son cœur , prendre les ailes de la colombe et voler à la sainte montagne où réside son époux ? Oui , elle le peut , et tels devraient être les desirs de celui qui s'approche de l'autel. Celui qui communique avec ferveur devrait hâter par ses soupirs le terme de son exil et le moment de jouir de son Rédempteur.

» Ce mystère annonce aussi la mort du Seigneur , parce qu'en y participant , Judas résolut définitivement de le vendre. Que doit produire ce souvenir dans celui qui communique ? L'ardeur de réparer par son respect et son amour tant de communions sacrilèges qui crucifient de nouveau Jésus-Christ ; il doit le porter à verser des larmes sur les outrages qu'il reçoit ; à se confondre en sa présence , en déplorant que le plus grand de ses bienfaits soit l'occasion du plus grand des crimes ; à trembler

pour lui-même ; à adorer sa bonté , qui souffre , en faveur de ses élus , tant d'indignes sacrilèges , et à le prier d'éloigner de nous les calamités que ce crime appelle sur la terre. Car , si l'apôtre se plaignait déjà de son temps de ce que les maladies populaires , les morts subites et une foule d'autres maux étaient l'effet de la profanation de ce sacrement , pouvons-nous hésiter à croire que tant de guerres , tant de désolations , tant de stérilités et tous les autres fléaux qui nous affligent n'aient la même origine ?

» La mort du Seigneur est encore annoncée en ce que l'hostie étant le corps de Jésus-Christ , celui qui la reçoit doit être au pied de l'autel comme s'il était au pied de la croix ; il faut qu'il y soit comme les saintes femmes et les disciples , qui recueillirent ses derniers soupirs et assistèrent à la consommation de son sacrifice. Que devaient penser ces âmes fidèles , d'un monde pervers qui crucifiait son Seigneur ? de quel œil devaient-elles regarder ses bourreaux ? pouvaient-elles craindre de se déclarer les disciples de celui qui , au prix de tout son sang , se déclarait si visiblement leur Sauveur ?

» Ainsi donc , celui qui communie et ne se déclare qu'à demi , qui a presque honte de la croix de Jésus-Christ , qui veut allier l'esprit du monde à la vertu , qui n'ose pas confesser ouvertement Jésus-Christ , qui n'a pas le courage de se priver d'un spectacle où on l'oublie , d'une assemblée où on l'offense , d'une liaison où l'innocence est en danger , de tel genre de vie que le monde appelle nécessaire , et qui n'est pas conforme aux maximes de l'Évangile , n'annonce point la mort de Jésus-Christ , n'imité point ses disciples ; au contraire , il conserve des intelligences avec ses ennemis , et peut le devenir lui-même ; puisque Jésus-Christ a vaincu le monde , puisqu'il a condamné ses maximes et ses erreurs. Annoncer sa mort , c'est rappeler sa victoire ; et le cœur qui vit encore de la vie du monde , détruit le fruit de la mort du Sauveur ; il dispute à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe , et au lieu de l'annoncer , il contribue quelquefois avec ses ennemis à la renouveler.

» D'ailleurs , ce mystère est la consommation du sacrifice de la croix , puisqu'il nous en applique le fruit ; et rien , en communiant , ne peut nous donner des droits au fruit de la croix , si ce n'est les exercices de la croix même , les souffrances , les mortifications et une vie austère et pénitente. Comment donc l'homme qui vit dans les délices pourrait-il oser annoncer la mort du Seigneur ? Comment celui qui flatte , qui caresse son corps amolli par l'usage des plaisirs , peut-il se nourrir d'une chair crucifiée ? Comment un corps moribond et couronné d'épines pourra-t-il s'unir à des membres délicats et sensuels ?

» Il en résulterait un mélange monstrueux. Le corps de Jésus-Christ est crucifié ; tous ses membres souffrent. Si celui qui communie n'a pas mortifié son corps , s'il n'a fait aucune violence à ses sens ni à ses desirs ; s'il a consumé sa vie dans une

voluptueuse indolence, si les afflictions l'impatientent, si l's'irrite de tout ce qui contrarie son humeur, si'il ne s'est pas imposé des œuvres de mortification, ou si'il ne reçoit qu'à contre-cœur les afflictions que Dieu lui envoie; jamais il ne pourra unir sa chair à celle de Jésus-Christ; c'est en cela qu'une vie efféminée et dissipée devient un mauvais présage pour la communion.

» Enfin, la mort du Seigneur s'annonce dans le mystère de l'eucharistie, parce qu'il s'y trouve comme dans une espèce de mort. Il y a une bouche sans parler, des yeux sans y voir, des pieds sans marcher, c'est d'après ce modèle, c'est de cette manière qu'on annonce sa mort, lorsqu'on reçoit son corps. Il faut avoir des yeux habitués à ne pas voir la terre, une langue accoutumée au silence, ou à ne parler que de Dieu, des pieds et des mains privés de mouvement pour les œuvres du péché, des sens éteints, des membres mortifiés; en un mot, éprouver comme une mort générale en tout son corps.

» L'état de Jésus-Christ dans l'eucharistie est celui dans lequel le chrétien doit être sur la terre : un état de retraite, de silence, de patience et d'humiliation. Comment Jésus-Christ existe-t-il dans l'eucharistie? Il est dans le monde comme s'il n'y était pas; il est au milieu des hommes, mais d'une manière invisible; il entend leurs vains discours; il est témoin de leurs frivoles espérances, sans y prendre aucune part; il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, et il les laisse faire. On lui rend les honneurs divins ou on l'outrage, et il est toujours le même; il paraît également insensible aux insultes et aux respects; il voit les siècles, les familles et les empires se renouveler; il voit changer les coutumes, les goûts des hommes et du temps varier sans cesse; les usages s'oublier et revivre; ce monde inconstant éprouver des révolutions continuelles; les hérésies prévaloir, son héritage se diviser; les guerres, les séditions ébranler et bouleverser l'univers : au milieu de tant de ruines, il demeure tranquille. Rien ne peut le détourner de l'attention profonde et ineffable avec laquelle il s'unit à son Père; rien ne trouble le divin repos dans lequel, toujours vivant dans son sanctuaire, il intercède pour les hommes.

» Voilà quel doit être le modèle de ceux qui communient. Qu'ils portent à la sainte table des yeux qui se dérobent, autant qu'il est possible, à tout ce qui peut blesser l'âme; que leur langue soit contenue par la circonspection et la pudeur; que leurs oreilles chastes n'écoutent ni le sifflement des serpents, ni la voix enchanteresse du plaisir qui corrompt le cœur; que leur âme, également insensible au mépris et à l'éloge, soit indépendante des événements de la terre; toujours égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune, qu'elle voie avec indifférence tout ce qui passe, qu'elle n'ait d'attention que pour son objet qui est l'éternité, et ne perde jamais de vue son Dieu, avec lequel elle s'entretient dans le Ciel.

» Je ne dis pas qu'il faille repousser de l'autel celui qui n'est

point parvenu à cet état de mort, puisqu'il doit être le but de toute la vie, et que la chair même de Jésus-Christ doit nous aider à y parvenir; mais pour s'approcher dignement de la sainte table, il faut aspirer à cet état, lutter contre ses sens, combattre ses faiblesses, gagner tous les jours un peu de terrain; expier par la retraite, par le silence, par l'oraison, par les larmes et les macérations, les victoires trop fréquentes que les impressions du monde remportent sur nous, et se relever de ses chutes avec avantage.

» Ce sacrement doit plutôt être le fruit que la marque de la pénitence; pour pouvoir se soutenir par la chair de Jésus-Christ, il faut vivre de son esprit; le Saint-Esprit doit venir résider dans notre âme, pour que le Verbe divin puisse y faire aussi une résidence stable; la lecture des livres saints et les rigueurs salutaires de la pénitence doivent préparer dans notre cœur une demeure à Jésus-Christ, afin qu'il devienne l'arche sainte, où cette manne est déposée entre les tables de la loi et la verge d'Aaron.

» Je veux vous faire concevoir que rien ne doit inspirer plus de crainte à un homme qui a vécu dans les dangers du siècle, et qui s'y trouve sans cesse, que de communier sans s'être éprouvé, et sans s'être préparé par le repentir, les larmes, la retraite et la confession; que Jésus-Christ peut recevoir des outrages dans son sanctuaire, comme dans les assemblées des pécheurs; qu'enfin, pour se présenter convenablement à la table de l'époux, il faut que l'épouse soit revêtue de la robe nuptiale; qu'il faut s'en approcher avec une foi respectueuse qui en fasse le discernement, une foi prudente qui s'éprouve, une foi vive qui aime, et une foi généreuse qui se sacrifie. Celui qui vient à l'autel sans ces dispositions, déshonore en quelque sorte la dignité de l'époux dans le banquet sacré de son amour.

» Le Centurion avait une foi aussi éclairée qu'elle était vive; il était si riche en bonnes œuvres, qu'il faisait élever des édifices publics en l'honneur de Dieu, et néanmoins, il ne se croit pas digne de le recevoir dans sa maison. *Marie*, la plus parfaite des créatures, s'étonne, lorsque l'ange lui annonce que le Verbe allait descendre dans son sein; elle est confondue, elle se trouble, elle s'humilie. Eh! qui sommes-nous, nous pécheurs, pour nous asseoir à sa table avec si peu de précaution? Comment osera s'y présenter celui qui n'y apporte que les sentiments d'un cœur longtemps perverti par le monde; qui lui-même ne sait s'il en est entièrement détaché, ou s'il lui reste encore quelque affection secrète et coupable pour les créatures? Celui qui, malgré son repentir, a encore présents à sa vue des péchés récents qu'il achève de commettre, et qui ne peut offrir que de faibles efforts pour son salut, des désirs prêts à s'éteindre, des intentions qui peuvent se pervertir.... »

A ces mots, mon cœur comprimé depuis longtemps ne put se contenir, et malgré moi je fondis en larmes. Des sanglots et des

cris involontaires s'échappaient rapidement de ma poitrine. Je voulais parler, et je ne le pouvais pas. Mes larmes me suffoquaient, mes soupirs me coupaient la parole. Honteux et confus, je ne voyais que mon indignité ; je me reconnaissais dans le portrait que je viens de te tracer d'après le Père. J'aurais voulu me dérober aux regards de la terre, et à la lumière du ciel ; dans l'impuissance de rien articuler je me jetai aux pieds du serviteur de Dieu, pouvant à peine lui balbutier : *Où, je suis indigne !* Le Père m'embrassa ; ma situation l'attendrit, ses yeux se remplirent de larmes ; il me fit rasseoir, et s'efforça de me consoler par des paroles de douceur et de paix. Lorsque je fus un peu tranquille il me dit :

« Ne vous affligez pas, monsieur, rien de ce que vous venez d'entendre ne doit vous contrister. Il est évident que l'homme ne saurait trop se préparer pour un si grand sacrement ; l'Eglise demande qu'on fasse précéder la communion d'épreuves et de pénitence ; et c'est pour cela qu'elle a voulu que la communion pascalle ne se donnât qu'après les quarante jours du carême ; elle nous indique par là que les grands pécheurs ont besoin de quelque temps d'épreuve et de mortification pour pleurer leurs péchés, pour se purifier par la prière et par le jeûne, et pour se préparer ainsi à la participation des saints mystères. Elle veut nous faire voir qu'il convient de mettre quelque intervalle de pénitence entre nos desordres et la table du Seigneur, puisque passer, dit saint *Bernard*, du crime à l'autel, ce serait consommer l'iniquité plutôt que de se laver dans les eaux de la grâce.

» Mais, monsieur, ces maximes sont générales ; elles admettent des exceptions, et la prudence doit quelquefois les modérer. Lorsque la componction est vive, lorsque les larmes de la contrition sont abondantes, lorsque le pénitent donne des marques d'une conversion sincère, efficace et complète, l'Eglise elle-même conseille d'abrèger le temps des épreuves, et de consoler sa douleur par l'usage de ce pain céleste. Ordinairement ces sentiments sont l'ouvrage de la grâce ; et il y a des pénitents si pénétrés de douleur et de repentir, qu'à peine ont-ils dit au Père de famille : *J'ai péché contre le Ciel et contre vous*, qu'on peut les faire asseoir à sa table, et les rétablir dans les droits qu'ils avaient perdus.

» D'ailleurs une âme, lors même qu'elle est sincèrement convertie, et dans la ferme résolution de servir Dieu en renonçant à ses passions, ne peut être certaine de résister au péril ; à ne considérer que l'inconstance humaine, il faut la soutenir, et fixer sa volonté par la grâce des saints mystères. Trop longtemps privée de ce secours, loin de se purifier par la pénitence, elle pourrait s'affaiblir par sa légèreté. Les lois de l'Eglise respirent la condescendance, la charité et la sagesse ; elles n'ont d'autre but que le salut des pécheurs ; et tout ce qui y conduit est toujours conforme à ses intentions. Il est donc souvent à propos de dispenser de ses règles pour mieux entrer dans ses vues, et d'être faible avec les faibles pour les sauver tous.

» Vos larmes me persuadent que votre componction est grande ; et si, comme je le crois, un désir ardent et sincère vous entraîne à son autel, la vivacité de votre amour justifiera la brièveté des délais. Allons, préparez-vous, et c'est moi qui vous conduirai. » Ah ! mon ami, quand le Père m'eut ainsi parlé, lorsque je lui entendis dire que je pouvais recevoir le Seigneur, je ne sais quelle terreur religieuse me saisit ; je sentis mes cheveux se hérissier sur ma tête, un frisson universel se repandit dans tous mes membres, et le cœur me battit avec violence.

Mais voyant, par ses discours, combien j'étais indigne d'une si grande faveur, voyant que sa prudence ne se prêtait à mes désirs que pour s'accommoder à ma faiblesse, je répondis que, pénétré de mon indignité, je me soumettais à toutes les épreuves, et à attendre tout l'espace de temps qu'il jugerait convenable ; que je désirais de me rendre moins indigne de cette grâce, et qu'il pouvait me dicter toutes les conditions qu'il lui plairait de m'imposer. Le Père me répliqua qu'il n'était pas besoin d'un plus long délai ; que Dieu dans sa miséricorde me donnerait les meilleures dispositions. Mais moi, qui jetais les yeux sur ma vie passée, qui voyais le peu de temps qui s'était écoulé depuis ma conversion, j'envisageais mes péchés récents et mon défaut de pénitence, je n'écoutais qu'avec terreur l'idée de m'approcher de mon Dieu dans cet état. Je lui répétai donc que j'attendrais aussi longtemps qu'il le voudrait ; et, quoiqu'il me répondit encore que non, je n'osai y consentir. Après quelques débats, le Père me dit enfin :

« Votre résistance est louable, puisqu'elle a sa source dans votre humilité ; votre obstination ne serait pas chrétienne. Vous ne devez pas vous juger vous-même ; vous m'avez choisi pour votre juge, je dois en remplir les fonctions. Vous savez aussi que je tiens à votre égard la place de Jésus-Christ, que je vous parle en son nom, et que, par conséquent, vous devez m'obéir. Usons d'un tempérament qui se concilie jusqu'à un certain point avec votre humilité, avec le désir de vous bien préparer, et qui ne retarde pas trop le fruit que vous pouvez retirer du don divin de l'eucharistie. Nous sommes à lundi ; destinons dimanche prochain, jour de la résurrection du Seigneur, à compléter la vôtre. Nous avons encore six jours ; nous les consacrerons à nous préparer le mieux qu'il sera possible. Nous ne serons jamais préparés comme nous devons l'être ; mais, abandonnons-nous à la bonté divine. Il est temps de me retirer ; demain nous continuerons. »

Je lui répondis que j'étais prêt à lui obéir en tout, et lui demandai de m'aider de ses prières et de ses conseils, attendu que je me sentais aussi indigne de cette insigne faveur, qu'incapable de m'y disposer seul. Il me le promit, et se retira. Je restai tout troublé ; je pensais que le Père m'avait assigné un terme trop court, et éprouvant plus de frayeur que de confiance, je ne passai pas cette nuit avec autant de douceur et de sérénité que la précédente.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Le philosophe à Théodore.

JE passai toute la nuit, mon cher Théodore, dans la plus grande agitation. Malgré tout ce que le Père m'avait dit pour me tranquilliser, l'inquiétude que lui-même m'avait causée ne me permit pas de reposer. Je sentais intérieurement que rien ne pouvoit détruire la conviction en je suis de mon iniquité. Quoi ! me disais-je, un misérable, qui a consumé sa vie dans la plus profonde corruption, ira si promptement et sans aucune peine se rasseoir à la table préparée aux amis de Dieu ! Ces idées, pendant toute la nuit, me glacèrent d'effroi. Le souvenir de mes nombreuses prévarications, celui surtout de quelques-unes d'entre elles, qui pesaient sur mon cœur plus particulièrement que les autres, me remplissait d'horreur et de crainte.

L'idée qui se reveillait alors dans moi avec plus de vivacité, et qui me poursuivait opiniâtement, fut celle de l'homme qui venait de mourir de ma main. Cette image affreuse, toujours présente à ma mémoire, me poursuivait sans relâche. Je tâchais de me rassurer, en pensant que cet accident était plutôt un malheur qu'un péché ; que l'étranger avait été plutôt victime de sa propre fureur que de ma vengeance ; qu'il avait été injuste et violent, qu'il m'avait provoqué, que j'avais eu l'intention de me céleindre et non de le tuer ; que j'avais été forcé de lui ôter la vie, pour ne pas livrer la mienne à sa brutale férocité ; hélas ! quelque effort que je fisse pour me disculper, je ne pouvais me dissimuler que j'avais été la première cause de ce meurtre.

Le spectacle de ce malheureux, palpitant encore et périsant par mes mains, était présent à mes yeux ; je voyais la terre encore abreuvée de son sang, je pensais à son âme immortelle, peut-être précipitée par moi dans une éternité malheureuse ; car je ne pouvais me dissimuler ni sa coupable vie, ni ses mœurs corrompues ; et lors même que cette connaissance n'eût pas augmenté mes craintes, le genre seul de sa mort me paraissait un crime. Indigné contre moi-même, je considérais que c'était moi qui lui avais enlevé le temps de revenir à la vertu, qui l'avais privé de tous les moyens de pénitence, de toute espérance de réconciliation avec son Dieu. Je croyais le voir livré à des tourments sans fin que je méritais moi-même, et qu'éprouverait aussi le malheureux *Manuel*.

L'image de cet infortuné ajoutait à mon affliction et mettait le comble à mon effroi ; mais , du moins , je me consolais en pensant que , quoiqu'il eût été le complice et le compagnon de mes excès , je n'avais pas été l'auteur de sa mort. Celle de l'étranger m'effrayait bien davantage : c'était un poids énorme fixé sur ma poitrine , un serpent attaché à mes entrailles , un poignard douloureux qui déchirait mon cœur. Quoi ! m'écriais-je , avec l'accent d'une douleur que je ne pouvais contenir , j'ai tué un homme ! je suis l'auteur , la cause de sa condamnation à des peines sans fin , à des tourments éternels : et les mains encore dégoûtantes de son sang , le cœur déchiré par tant de furies , j'oserais recevoir le Dieu de paix et d'amour !

J'étais dans ces violentes agitations , lorsque mon saint conducteur arriva. Le visage baigné de larmes , je lui exposai l'état déplorable de mon âme ; je lui demandai avec instance de différer ma communion , pour me donner le temps de faire une rigoureuse pénitence , pour laver auparavant tant de crimes de mon propre sang , pour me laver surtout du sang dont je me sentais encore tout couvert. Le Père écouta avec bonté la vive expression de mes peines , il s'attendrit avec moi , je vis couler de ses yeux modestes et sereins les larmes de la compassion ; il chercha à me tranquilliser , et lorsque je fus un peu remis , il me parla ainsi :

« Votre douleur est bien légitime , monsieur : vous avez fait un très-mauvais emploi de votre vie , vous avez grièvement offensé Dieu. Votre affliction n'est que trop juste , et je ne dois pas être surpris que la mort d'un homme vous cause des remords si vifs et si douloureux. Oter la vie à un homme est un crime affreux : Dieu seul peut nous la donner à tous ; il est le seul aussi qui puisse nous l'ôter. L'homme qui ose attenter à celle de son frère insulte à sa souveraineté , outrage sa majesté , et se rend coupable de toutes les suites du meurtre qu'il a commis. Vos craintes sont bien fondées : Dieu fixe un temps à sa justice , et selon les lumières de la foi , on doit tout appréhender dans des circonstances si funestes.

» Il est vrai qu'elles sont bien fatales pour celui qui perd la vie , après l'avoir passée dans le désordre et le crime , sans avoir eu le temps de recourir à la pénitence ; au crime de l'avoir si mal employée , il en ajoute un nouveau en violant à la fois toutes les lois divines et humaines ; alors une mort scandaleuse devient le résultat d'une vie remplie de crimes. Tout est effrayant , tout est à craindre dans un accident de cette espèce , mais Dieu est un trésor de bonté , également caché et inépuisable ; sa miséricorde a des ressources que l'homme ne peut pénétrer. Il n'a laissé à notre foi et à notre respect d'autre moyen que de nous humilier , de nous repentir et de nous soumettre ; il nous a prescrit d'adorer les secrets de son impénétrable sagesse , et , pleins de confiance en sa miséricorde infinie , d'espérer contre toute espérance même.

» Il n'en résulte pas que notre douleur doive être moins vive ; nos larmes n'en doivent pas moins être continuelles , et notre pénitence sans interruption. Mais quand le mal est arrivé , quand il est devenu impossible à l'homme d'y remédier ; dans l'impuissance de faire que ce qui a été n'ait pas été , quel parti reste-t-il à prendre au pécheur auquel Dieu a daigné ouvrir les yeux , et découvrir ses erreurs , si ce n'est de les pleurer et d'implorer sa clémence ? Il se sent rempli de terreur , le poids de ses iniquités l'accable , il se trouve digne de tous les châtimens ; mais si sa conscience l'effraie , comment ne serait-il pas encouragé par l'espérance , lorsque levant les yeux au ciel , il voit , dans le Dieu puissant qu'il a offensé , un père tendre qui lui ouvre les bras et ne demande qu'un soupir de son cœur , un repentir sincère pour lui pardonner tout ? Lorsqu'il lui offre , dans les mérites de son Rédempteur , un trésor surabondant , capable d'acquitter non-seulement ses péchés , mais ceux de tout l'univers ; que peut faire ce malheureux , si ce n'est de se jeter dans le sein de cette miséricorde qui l'attend , d'embrasser la croix qui est le canal par lequel il peut recevoir son pardon , et l'instrument qui , au défaut de ses mérites , lui approprie ceux de son Dieu ? Que pourra-t-il enfin , s'il n'a de ressource que dans les moyens que la bonté divine lui ménage dans les sacrements de la sainte Eglise ?

» Vous l'avez fait , monsieur ; vous m'avez exposé avec douleur , et comme au ministre de Dieu , les offenses dont vous vous êtes rendu coupable , ce péché particulier , et tous ceux que vous avez commis ; au nom de ce Dieu , je vous ai pardonné ce péché et tous les autres ; et j'espère que son infinie miséricorde a ratifié dans le Ciel l'absolution que je vous ai donnée. A cet égard , nous avons employé l'un des moyens qu'il nous propose ; il nous en reste un autre , et c'est celui de l'Eucharistie : vous vous croyez indigne d'y participer , et vous avez raison. Mais ce sacrement n'est pas fait pour des hommes qui en soient toujours dignes , puisqu'il n'y en a aucun qui le soit. Il n'est pas fait non plus pour ceux qui en sont indignes et qui ne veulent point cesser de l'être , parce qu'ils le profanent et qu'ils s'en rendent plus indignes encore. Mais il est fait pour les âmes qui , en étant indignes , veulent cesser de l'être.

» Oui , monsieur , si ce sacrement est pour les justes , parce que Dieu se plaît à fortifier le fort et à descendre dans le sein où repose sa grâce , il est aussi destiné pour l'homme faible qui , après s'être éloigné de son Dieu , vient navré de repentir , implorer sa miséricorde. Il est destiné pour celui qui , entrant d'un pas mal assuré dans le chemin du Ciel , a besoin d'un soutien et d'un appui. Armez-vous de courage , reconnaissez avec humilité que vous n'êtes pas encore en état de juger des choses de Dieu. Vous pouvez , vous devez penser devant lui que vous n'êtes pas digne de ce bien suprême ; mais le seriez-vous plus , si sous ce

prétexte vous aviez l'orgueil de vouloir vous conduire d'après votre propre jugement ? ignorez-vous que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice ? Et quel est celui qui vous invite à vous préparer à venir à la sainte table ? C'est l'homme que Dieu vous a destiné pour vous reconcilier avec lui ; l'ami auquel vous avez confié vos péchés les plus secrets, et qui connaît aujourd'hui toute votre iniquité ; celui qui vous a écouté comme ministre de Jésus-Christ, et qui vous le dit en son nom. Pourriez-vous vous dispenser de lui obéir ?

» Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre pour les justes, mais pour les pécheurs. Il leur a fait cette invitation : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai*¹. Qui appelle-t-il, monsieur ? ce ne sont pas ceux qui sont libres, et qui sont portés sur les ailes de la grâce ; ce ne sont pas ceux qui marchent avec facilité dans sa voie, parce qu'ils ne sont point chargés d'un poids accablant. Il appelle ceux qui sont chargés de péchés et fatigués du poids de leurs iniquités. Il semble qu'il proportionne à la pesanteur de leur fardeau le droit qu'il leur donne de l'approcher, lorsqu'ils le cherchent avec amour et repentir. Ainsi, puisque vous vous regardez comme un des plus grands pécheurs, vous devez aussi voir dans vous l'un de ceux qu'il a le plus spécialement appelés.

» Et pourquoi feriez-vous à la grâce l'injure de croire qu'elle n'ait pu laver vos fautes et qu'elle soit inhabile à vous soutenir ? Une action aussi sainte demande sans doute qu'on s'éprouve, comme dit l'Apôtre : mais cette épreuve n'est pas hors de notre portée, et l'on ne peut se tromper que quand on le veut. Que demande-t-on au pécheur ? qu'il soit sincèrement converti, qu'il déteste ses erreurs passées, qu'il soit fermement déterminé à n'y plus retomber, et à prendre tous les moyens nécessaires pour cela ; qu'il se soit bien confessé, et qu'il se présente avec le désir ardent de s'unir à Jésus-Christ descendu du Ciel pour s'unir à lui.

» Je ne doute point que ces sentiments ne dominent dans votre cœur, et cela suffit ; la sainte Eucharistie fera le reste. Loin que notre indignité passée ou la crainte de notre faiblesse nous en éloigne, nous devons chercher dans cette source divine le remède à ces maux eux-mêmes. Pourvu que notre cœur le désire, elle sait tout réparer : elle purifie nos intentions, elle nous donne la force de les remplir. Jésus-Christ lui-même nous a dit que celui qui s'alimente de son corps vit pour lui : *et qui manducat me vivet propter me*².

» La communion sera donc elle-même un moyen pour vous aider à pratiquer toutes les vertus : elle vous enseignera à vous éloigner toujours plus des illusions du monde, à mépriser tout ce qui est perissable, à extirper de votre cœur tout ce qui

¹ Matth. 23.

² Jean. vi. 58.

n'est pas digne du Dieu qui y habite, et à y faire régner, à la place des vices qui donnent la mort, les vertus qui donnent la vie. La fréquentation de la sainte table vous inspirera un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, et pour tous les exercices de la vie chrétienne. En vous nourrissant de ce pain divin, vous acquerrez des forces pour résister aux dangers, pour fuir les occasions, et pour vous défendre de votre propre faiblesse; l'usage enfin de ce céleste aliment vous mettra en état de vous approcher plus dignement de l'autel. Une communion doit servir de préparation à celle qui doit suivre; s'en éloigner, c'est s'exposer au péril; par là s'augmente progressivement la tiédeur; l'effervescence des passions prend un nouvel essor; Jésus-Christ s'éloigne de nous, et l'homme s'endurcit dans le péché.

» On ne peut demander à un pécheur longtemps aveuglé, et que Dieu a touché dans sa pitié, d'avoir tout-à-coup la perfection qu'exige un mystère si relevé. On ne doit pas non plus s'attendre que la sainte eucharistie nous établisse aussitôt dans un état immuable de justice. On n'obtient pas sur la terre un pareil don; c'est le privilège du Ciel, où Dieu se manifeste dans toute sa beauté à l'âme bienheureuse, la pénètre des feux ardents de son amour, et la réduit à l'heureuse impuissance de l'offenser.

» La vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle; qui peut ignorer combien de tristes exemples en ont donnés les justes mêmes, combien ils ont quelquefois contristé l'Eglise par des chutes funestes? Qui ne sait que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber? Ainsi on ne demande au pécheur qu'une bonne disposition actuelle, et d'implorer avec confiance le secours du Ciel, pour la rendre tous les jours meilleure; il faut qu'après avoir pris le remède, on ne lui voie pas les mêmes maux qu'auparavant; que s'il n'est pas parfaitement guéri, il ressemble au moins à un convalescent qui se fortifie peu à peu; qu'il montre que le sang du Sauveur commence à couler dans ses veines; qu'il tâche de lui ressembler en quelque chose, et qu'il ait déjà des sentiments dignes d'une si grande élévation.

» *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang*, disait Jésus-Christ, *demeure en moi*¹, et *je demeure en lui*. Il ne dit point, celui-là s'unit à moi, mais demeure en moi, c'est-à-dire, j'établis, je forme dans son cœur une demeure fixe, solide et durable; je forme avec lui une alliance ferme et constante. En effet, monsieur, une communion humble et sainte remplit l'âme de grâces signalées; Jésus-Christ s'unit à elle si intimement et d'une manière si ineffable, qu'elle se sent enflammée d'une force nouvelle et d'un courage inconnu. Sa foi s'augmente si sensiblement qu'elle marche longtemps, comme le Prophète, fortifiée et soutenue par ce saint aliment; et il est difficile qu'un homme qui a communiqué sincèrement et de bonne foi, puisse passer bientôt

¹ Jean. vi. 57.

de la situation où nous met le plus puissant remède de la religion , à des faiblesses indignes d'une âme chrétienne.

» Une excessive frayeur peut être une tentation. Vous êtes indigne , me dites-vous ; nous le sommes tous. Non il n'est pas un seul mortel digne d'approcher de l'autel de Jésus-Christ, si lui-même ne lui en donne la grâce ; mais il nous ordonne d'en approcher, il nous y convie. Il a ouvert un magnifique hospice pour y traiter tous les infirmes , et le remède qu'il leur administre est son propre sang ; remède infailible quand on le prend avec foi et avec amour. Ce serait lui manquer que de ne pas y venir ; être ennemi de soi-même , que de ne pas profiter d'un tel bienfait. Celui qui est le plus couvert de plaies , celui qui est le plus corrompu , est celui qui doit le plus se hâter. Ce sacrement est un trésor pour les pauvres , une médecine pour les malades. Il n'est pas douteux qu'il ne soit le pain des justes ; mais il l'est aussi des pénitents ; s'il est l'aliment solide de l'homme robuste , de même il est le lait de ceux qui cherchent à le devenir. Il est préparé pour tous , et principalement pour les infirmes ; ceux qui sont en santé n'ont pas besoin du médecin ; il n'est nécessaire qu'à ceux qui ne se portent pas bien.

» C'est de notre préparation que dépend le fruit que nous en tirons ; la grâce du sacrement sera proportionnée à la foi et à l'amour de celui qui le reçoit. Par lui-même il est infini et inépuisable , puisqu'il contient Jésus-Christ tout entier , le vrai principe de toutes les grâces ; chacun de ses effets n'a point de bornes , et il est capable d'effacer tous les péchés du monde. C'est le Saint-Esprit qui applique aux fideles ses mérites , et il les applique à chacun selon l'ardeur et l'efficacité de sa demande. C'est un océan sans bornes , dans lequel chacun puisse toute l'eau que son vase peut contenir. L'eau ne manquera pas , mais personne n'en peut puiser au delà de la capacité de son vase. On peut appliquer à celui qui en apporte un très-grand , avec la vive ardeur de le remplir , cette parole de David : *Ouvrez la bouche , et je l'emplirai toute* ¹.

» Et que faut-il pour se bien préparer ? Une foi vive de la présence de Jésus-Christ , qui vient , en sa qualité d'Homme-Dieu , habiter notre cœur ; une dévotion ardente et affectueuse , accompagnée du respect et de la révérence qu'on doit à Dieu. Il est donc nécessaire d'écarter alors de notre âme toute idée étrangère , toute préoccupation , afin qu'elle s'applique librement et avec amour au grand objet qui doit la remplir. Il ne suffit pas d'avoir lavé tous nos péchés par la confession , il faut encore bannir toutes les idées qui pourraient nous distraire de la tendre dévotion et de l'amour que nous devons à Jésus-Christ.

» Lorsque *Moïse* vint sur le mont Sinaï pour parler à Dieu , il y monta seul ; et il lui fut ordonné de ne souffrir sur toute l'étendue de la montagne ni hommes ni animaux , afin que sa

¹ Ps. LXXX.

solitude fût parfaite et qu'il ne pût voir d'autre objet. Ainsi celui qui va recevoir son Dieu doit y porter un cœur si solitaire, si recueilli, si plein de l'action qu'il va faire, qu'il n'ait dans ce moment d'autre objet que son Dieu. *Moïse* quitta sa chaussure pour marcher avec plus de respect sur le sol que le Seigneur honorait de sa présence; pour aller à Dieu, il faut se dépouiller de tout ce qui tient à la terre, de tout ce qui est mortel, de tout ce qui peut nous distraire et nous embarrasser.

» Il est difficile à un misérable pécheur d'atteindre à ce degré de pureté; elle est même impossible à la nature corrompue; mais tout est possible à l'aide de la grâce divine. Cette mort spirituelle, ce dépouillement général, n'ont pas, il est vrai, été donnés à tous. C'est le privilège particulier de l'épouse; c'est-à-dire des âmes bienheureuses qui l'ont obtenu à force de peines et de travaux; mais, dans l'espoir de l'obtenir un jour nous-mêmes, nous devons dès à présent faire tous nos efforts; Dieu, dans son ineffable bonté, se contentera du faible degré de pureté que nous lui offrirons. Il ne faut pas douter que si l'homme fait tout ce qui dépend de lui pour se présenter à l'autel avec une dévotion sincère et actuelle, avec le respect intérieur et la reconnaissance qui est due à un si précieux don, il ne soit fondé à espérer les bienfaits de la miséricorde divine.

» Nous parlerons ensuite, monsieur, des moyens de pouvoir obtenir de Dieu ces heureuses dispositions; mais auparavant il me paraît nécessaire de faire tous vos efforts pour vous garantir de ces terreurs excessives dans lesquelles je crains un artifice de notre ennemi commun. Le sacrifice le plus utile que votre humilité doit faire dans ces circonstances, c'est de renoncer à votre propre jugement. Souvenez-vous que saint *Pierre* ne voulait pas consentir à ce que son Maître lui lavât les pieds, sous le même prétexte d'humilité, et que Jésus lui fit des menaces, en lui disant que s'il ne se laissait pas laver les pieds, il n'aurait plus rien de commun avec lui. Imité saint *Pierre*, demandez-lui que non-seulement il vous lave les pieds, mais les mains et la tête.

» Déjà ce divin Sauveur vous a arrosé de son sang dans le sacré tribunal; déjà il vous a lavé; maintenant il vous appelle à sa table; maintenant il vient à vous, il vient se mettre en dépôt dans votre sein. Il a le même sang qui purifie entièrement de toutes les souillures, cette même chair qui donne la vie à tout; ouvrez-lui donc l'entrée de votre cœur. Que votre confiance en sa bonté surpasse la crainte de votre bassesse et le souvenir de vos péchés. Cette humble obéissance, unie au sentiment de votre indignité, pourra la diminuer. Et puisque nous avons choisi dimanche prochain pour accomplir cette grande action, puisque nous n'avons aucune raison qui nous retienne, nous ne devons point en avoir non plus pour renoncer à une résolution si sainte. Ne perdons pas le peu de temps qui nous reste en discussions inutiles, mettons-le tout entier à profit, pour nous préparer à l'exécuter le mieux qu'il nous sera possible. »

Je ne pus résister ni aux raisonnements ni à l'autorité de mon saint directeur ; je lui répondis que je ne lui répliquerais pas , et que je m'en remettrais entièrement à sa prudente conduite.

Il me parut satisfait ; mais à peine il reprenait son discours , et commençait à m'entretenir des moyens que nous devons employer pour cette préparation , que nous entendîmes frapper à la porte de ma chambre. Cette nouveauté nous surprit beaucoup et avec raison ; c'était pour la première fois qu'on interrompait nos fréquents entretiens. Il semblait que Dieu m'avait conduit dans cette sainte maison pour y habiter la région du silence , et pour que nulle idée du monde ne vint troubler celle de la religion et de la pénitence dont il avait agrandi mon âme.

Ni le Père ni moi ne pouvions imaginer qui venait ainsi troubler notre retraite ; cependant , au second coup qu'on frappa à la porte , le Père se leva et ouvrit ; c'était le portier de la maison qui lui dit qu'un étranger m'avait demandé et voulait me parler. Nous restâmes confondus d'apprendre qu'un inconnu cherchait à me voir ; mille pensées effrayantes se présentèrent à mon esprit. Qui pouvait avoir su que j'étais là , et que me voulait-on ? Ce ne pouvait être qu'un officier de justice , chargé de poursuivre l'assassin de l'étranger , et qui aura été informé que c'était moi ; on aura su , lui disais-je , que j'étais caché dans cette maison , et l'on vient sans doute m'arrêter. Le Père trouvait assez de ressemblance dans cette idée , et nous ne savions quel parti il fallait prendre.

Dans cet instant de trouble , je mis la tête à la seule fenêtre que j'eusse dans ma chambre , et je vis un homme qui se promenait dans la cour. Quelle fut ma surprise quand je reconnus *Simon* ! Je me hâtai d'appeler le portier , pour qu'il nous dit si c'était là la personne qui me demandait. Il me répondit que oui. Me tournant alors vers le Père , « je pense , lui dis-je , que nous n'avons rien à craindre ; cet homme était un ancien domestique de ma maison ; il y était né , il y avait été élevé en même temps que moi ; nous avions été amis de tout temps ; il a toujours été fidèle , et c'est celui de tous mes serviteurs auquel je pouvais le plus me confier ; il serait impossible qu'il fût capable de se prêter à aucune démarche contre moi ; j'ajoutai que je présunais , au contraire , que son zèle , son amitié , et l'inquiétude de mon absence l'avaient porté à me chercher avec ardeur ; qu'il ne s'était arrêté qu'après être parvenu à découvrir ma retraite , et que s'il n'avait personne avec lui , je ne courais aucun risque de me montrer à ses yeux. Le Père demanda au portier s'il était seul ou s'il était venu accompagné ; lorsqu'il eut appris qu'il n'y avait personne avec lui , il sortit lui-même pour l'amener dans ma chambre.

A peine *Simon* fut-il entré , qu'il se mit à fondre en larmes ; il se jeta à mes pieds ; il embrassait mes genoux avec les démonstrations les plus vives d'un tendre attachement. Je lui pris les

mais pour le faire relever ; mais je n'en vins point à bout , et il fut très-longtemps à pouvoir se remettre. Le Père était empressé de savoir le motif de sa venue , et s'il y avait quelque sujet de craindre ; mais *Simon* , suffoqué par les sanglots , ne pouvait rien dire ; enfin , après de nombreuses instances , nous obtinmes de lui qu'il se relevât.

Le Père lui demanda comment il avait pu découvrir mon séjour. *Simon* répondit que , depuis le premier jour de mon absence , il n'avait fait que courir çà et là dans tous les environs , s'informant partout de moi dans les maisons , dans les couvents et dans tous les endroits qu'il avait trouvés sur sa route ; que malheureusement il n'avait pensé que ce jour-là même à se présenter ici ; mais qu'à son arrivée , et sur la demande qu'il avait faite au portier , celui-ci lui avait répondu que depuis peu de temps il y était entré un inconnu ; que son cœur palpita à cette réponse ; qu'il avait prié le portier d'avertir cet étranger de son arrivée , parce qu'il était très-important qu'il lui parlât ; que le portier était venu , et qu'à la fin le destin avait voulu le consoler de sa longue affliction.

Simon mêlait à ses discours tant de larmes , et s'interrompait si fréquemment , que , malgré notre empressement d'apprendre de sa bouche des circonstances très-intéressantes pour le Père et pour moi , nous sentimes qu'il fallait nécessairement le laisser se remettre encore un peu , afin qu'il pût nous les raconter avec plus de sang-froid. Lorsque nous le jugeâmes tranquille , je lui demandai le récit exact de tout ce qui s'était passé ; alors , s'adressant à moi , il me parla ainsi :

« Vous vous souvenez , monsieur , du jour malheureux où vous sortîtes le matin de la maison sans rien dire. Votre disparition nous surprit tous. Nous nous interrogions les uns les autres ; aucun de nous ne pouvait en deviner les motifs. Le portier nous apprit qu'au premier point du jour vous lui aviez fait ouvrir la porte et que vous étiez sorti seul ; qu'étonné de cette sortie imprévue à une heure extraordinaire , il avait été bien plus surpris encore de vous avoir vu sortir en manteau et avec une épée ; que , par un mouvement de curiosité , il était venu sur le seuil de la porte observer le chemin que vous alliez prendre , et qu'il vous vit enfilet la rue qui conduit à la campagne.

» A l'instant , et sans m'arrêter à réfléchir , je suivis la même route que le portier m'avait indiquée. Je courus à toutes jambes : arrivé à la porte de la ville , j'hésitai ou j'irais ; mais , ayant avancé de quelques pas , je rencontrai un paysan qui s'efforçait de mettre sur un cheval un homme qu'il paraissait avoir relevé de terre. Je m'approchai comme pour l'aider , et considérant avec attention l'homme qu'il soutenait , il me parut ressembler à cet étranger arrivé depuis peu , que son faste et son opulence faisaient remarquer. Je fus épouvanté de le voir blessé et baigné dans son sang.

» Je soupçonnai aussitôt que vous aviez eu quelque différend ,

et que vous l'aviez blessé. Cette conjecture se changea bientôt en certitude, lorsqu'ayant demandé au paysan quel était cet homme, il me répondit que « quelques affaires l'ayant amené à la ville de très-grand matin, il était près d'y arriver, lorsqu'il avait rencontré un cavalier en manteau, qui lui dit : mon ami, hâtez le pas, vous rencontrerez près d'ici un homme blessé et qui a besoin de secours ; allez vite, et tâchez de le secourir. J'allais le questionner, mais il ne voulut point interrompre sa marche ; à quelques pas de là j'ai rencontré ce cavalier, qui m'a dit qu'il venait d'être blessé, sans savoir par qui ; il m'a prié de le transporter à son hôtellerie : aidez-moi à le mettre sur mon cheval, et nous le conduirons où il nous dira.

» Je ne doutais pas que vous ne fussiez celui qui avait parlé à ce paysan. Je fus fort satisfait de voir que le blessé disait ne pas connaître celui qui l'avait mis dans cet état, et je jugeai que, par un motif d'honneur, il ne voulait point nommer son agresseur. Je pensai qu'en le menant à son auberge, son accident ne pourrait manquer de se divulguer, et d'après le soin qu'on met à faire exécuter les lois contre les duels, je craignais qu'il ne vous en mésarrivât.

» Je me souvins qu'il y avait, dans un village voisin, un honnête laboureur à qui j'avais rendu un service important ; persuadé qu'il ne me refuserait pas et qu'il me garderait le secret, je proposai au blessé de le conduire chez lui, non-seulement pour cacher ce malheureux événement, et le mettre à l'abri des dangers que pourrait entraîner sa publicité, mais comme dans un lieu où il serait à portée des secours de l'art et des soins qu'exigeait sa situation.

» Le blessé ne put voir dans mon zèle qu'un mouvement naturel d'humanité ; la peur des recherches de la justice, que je lui exagérais, de concert avec le paysan, le détermina à consentir à ce que je lui proposais. La maison où nous le conduisions étant à l'entrée du village, j'espérais y pouvoir arriver sans être vu de personne, et heureusement j'y réussis. Nous le mimas donc sur le cheval, et le sort nous favorisa assez pour que nous arrivassions chez le laboureur sans avoir été aperçus.

» Je dis à ce brave homme ce qui me parut convenable dans la circonstance, et il m'offrit tous les services que j'attendais de lui. Nous fîmes appeler le chirurgien du lieu, auquel je racontai l'événement, de manière qu'il pût nous servir et ne pas abuser de notre confiance. Il examina la blessure, il la trouva grande et profonde ; mais il nous dit qu'il ne pouvait asseoir son jugement qu'au bout de vingt-quatre heures. Il la pensa et promit de revenir. Mon ami et sa digne femme me promirent tous leurs soins pour le soulagement du malade, et il trouva auprès d'eux tous les secours que sa situation pouvait demander.

» Voyant que je lui étais inutile, je me proposai d'aller vous chercher. Je priai le maître de la maison de me prêter son cheval, et je me mis à suivre vos traces dans le chemin qu'on m'a-

vait indiqué. Je courus tout le jour ; j'interrogeai tous ceux que je rencontraï ; personne ne put me donner de vos nouvelles. Mes recherches ayant été vaines , et la nuit approchant , je retournai à la ville , dans l'espérance que vous y seriez revenu ou d'y trouver de vos nouvelles. Mais quelle fut ma desolation , lorsqu'en rentrant j'appris que vous n'y aviez point paru et qu'on ignorait absolument ce que vous étiez devenu !

» Je passai la nuit dans la plus grande inquiétude , et déterminé à vous chercher de nouveau le lendemain , quoique sans savoir comment diriger mes recherches. Je me rendis d'abord à la maison où était le blessé. Je voulais être présent à la visite du chirurgien. Il arriva , et après avoir levé le premier appareil , il nous dit que la blessure était considérable , mais qu'heureusement elle n'avait offensé aucune partie essentielle ; que jusqu'à présent elle ne lui paraissait pas dangereuse , quoiqu'il convint d'attendre encore pour être pleinement rassuré. Cet espoir me consola beaucoup ; j'aurais voulu m'entretenir avec le malade , dans la vue de tirer de lui quelques éclaircissements pour réussir dans ma recherche ; mais le chirurgien nous avait si fort recommandé de ne point le faire parler , que je n'osai pas lui faire la moindre question.

» J'étais fort embarrassé ; il me vint en pensée que vous pouviez être allé vous cacher dans la maison de quelque ami , pour tâcher de vous procurer de là , sans danger , des nouvelles du blessé et vous conduire suivant les circonstances. Mais comment deviner ou présumer celle que vous auriez choisie ? Dans cette incertitude , je crus devoir les visiter toutes ; je me mis aussitôt en route , et n'en laissai , sans les avoir visitées , aucune de celles dont je me souvins. J'employai dans ces courses plus de trois semaines. Je consacrais le jour tout entier à mes recherches , et lorsqu'elles ne m'avaient pas conduit trop loin , je revenais le soir à la maison , dans l'espérance d'y trouver quelques nouvelles. Je continuai à visiter le blessé aussi souvent que mes courses pouvaient me le permettre , et j'avais toujours la satisfaction d'apprendre qu'il allait de mieux en mieux , jusqu'au moment où..... »

A ces derniers mots de *Simon* , je fus hors de moi , je ne pus me contenir : « Est-ce qu'il n'est pas mort ? lui dis-je en l'interrompant. — Non , monsieur , me répondit-il ; il est maintenant plein de santé , et j'ai appris qu'il était parti aujourd'hui pour retourner dans son pays. » Comment pourrais-je peindre l'impression que cette nouvelle fit sur moi ? Un homme débarrassé tout-à-coup d'un fardeau qui pesait sur toutes les parties de son corps et l'empêchait de pouvoir respirer , ne se sent pas aussi soulagé que je le fus par cette nouvelle inattendue.

Mille idées s'offrirent rapidement à mon imagination ; toutes étaient ou lumineuses ou consolantes. J'admirais la miséricorde de Dieu en faveur de cet homme , à qui elle accordait encore du temps pour se corriger et se convertir ; j'admirais avec quelle

bonté pour moi il n'avait pas permis que mon crime fût consommé ; quel témoignage il m'en donnait en calmant l'inquiétude dont j'étais dévoré , et en me faisant entrevoir que je pouvais m'approcher de son trône , n'étant plus chargé d'un si grand crime. Cette douce pensée versa dans mon cœur à grands flots le baume de la consolation. Je levai les yeux vers le Père céleste , à qui j'en étais redevable , et baigné de larmes je me jetai à genoux pour lui rendre grâces. Mon bon directeur joignit sa voix à la mienne , et me dit : « Oui , monsieur , reconnaissez à ce trait notre Dieu bon , le Dieu des miséricordes. »

Simon , qui me connaissait depuis longtemps , et qui , me trouvant dans ce couvent , ne pouvait penser que je m'y fusse rendu dans d'autres vues que celles de m'y soustraire aux poursuites de la justice , fut stupéfait de mon action ; il me regardait avec un air d'étonnement et des yeux de surprise , qui m'annonçaient qu'il avait peine à croire ce qu'il voyait ; j'en fus humilié , je sentais trop combien il avait raison. Je me levai : « Oui , *Simon* , lui dis-je , Dieu a jeté sur moi des yeux de miséricorde ; il m'a conduit ici non-seulement pour me dérober à la justice des hommes , mais pour me soustraire à ses éternelles vengeances. » *Simon* fut interdit , et ne répondit rien. Le Père le pria de continuer son récit , et il le poursuivit ainsi.

« Il est inutile , monsieur , de vous fatiguer du détail de mes longues sollicitudes. Depuis le moment de votre absence jusqu'à aujourd'hui , je n'ai cessé de vous chercher ; j'ai partagé tout mon temps entre mes courses continuelles , mes visites à l'homme blessé , et mes retours presque journaliers à la maison , où j'espérais vous voir de retour ou du moins apprendre quelques nouvelles de ce que vous étiez devenu. Le blessé se trouvant hors de danger au bout de quelques jours , il voulut retourner à son auberge ; à sa prière , je l'y accompagnai ; mais il n'a jamais su qui j'étais , et n'a jamais cru voir en moi qu'un homme charitable , qui l'avait rencontré par hasard et l'avait secouru par humanité ; il m'a paru très-reconnaissant de mes services , et il m'en renouvelait les témoignages à chaque instant.

» Je dois ajouter que , quoiqu'il eût pris beaucoup de confiance en moi , et que je ramenasse souvent la conversation sur l'accident qui lui était arrivé , il ne m'a jamais nommé son adversaire , et qu'il m'a toujours dit qu'il ne le connaissait pas. Cette discrétion me le faisait envisager comme un homme d'honneur , qui ne voulait pas vous compromettre , et de là j'augure qu'il ne l'aura dit à personne. Cette circonstance et le rétablissement de sa santé vous mettent à l'abri de tout danger ; car fort heureusement cet événement a été enseveli dans un profond silence. Personne n'en a eu connaissance , et à présent vous ne rencontrerez plus l'étranger dans la ville. Il y a cinq à six jours qu'il m'a dit avoir reçu des nouvelles de son pays , qui l'obligeaient à y retourner , et je l'ai vu disposer son départ , qu'il avait fixé à aujourd'hui. Je ne doute donc point qu'il ne soit parti ce matin.

» Il me reste à vous dire que vos enfants et tous vos domestiques se portent bien, mais qu'ils sont tous profondément affligés de votre absence, et très-inquiets sur ce que vous êtes devenu; votre retour en bonne santé sera pour eux une grande consolation. J'ajouterai que, malgré la multiplicité de mes courses, je ne suis encore jamais venu ici, et que, désespéré de ne vous trouver ni chez vos amis, ni dans aucun des villages où je vous présumais retiré, une sorte de pressentiment secret m'a fait prendre un sentier peu pratiqué qui m'a conduit à cette solitude.

» Ayant aperçu le couvent, j'y suis venu heurter, et j'ai demandé au portier, plus peut-être pour lui dire quelque chose, que dans l'espoir de vous rencontrer, s'il n'y avait point un cavalier que je cherchais. Il m'a répondu naïvement que depuis quelque temps il y était venu quelqu'un qu'il ne connaissait pas. J'ai aussitôt demandé à parler à cet inconnu, pensant que si ce n'était pas vous, je serais bientôt desabuse; mon sort a été plus heureux, puisqu'il m'a conduit à vos pieds.»

Je remerciai *Simon* de son zèle et de ses pénibles recherches. Et, après quelques autres propos, je lui dis : « Je ne veux pas retourner maintenant chez moi, je désire rester encore quelques jours ici. Je ne veux pas non plus retourner dans ce moment à la ville, je veux auparavant passer quelque temps à ma maison de campagne avec mes enfants et mes domestiques; mais, comme il y a longtemps que ma maison n'a été habitée, elle ne sera peut-être pas en état de nous recevoir; je te charge donc de t'y rendre directement d'ici, de pourvoir à ce qu'il sera nécessaire d'y faire pour la rendre habitable, sans t'occuper néanmoins des réparations qui ne seraient que de luxe, et d'y faire transporter des meubles.

» Après que ces dispositions auront été prises, tu y feras venir mes enfants et mes domestiques, et lorsqu'ils y seront établis, tu viendras me prendre pour m'y conduire aussi. Mais quoique tu puisses assurer tout le monde que je suis en parfaite santé et qu'on me verra bientôt, je t'enjoins expressément de ne point dire en quel endroit tu m'as trouvé. » *Simon* me promit d'exécuter mes ordres, et ajouta qu'ils seraient bientôt remplis, attendu que dans ses courses il avait visité plusieurs fois la maison que je me proposais d'habiter, qu'elle était en très-bon état, et qu'il n'y manquait que quelques meubles qu'il serait aisé d'y transporter en peu de temps.

Mon plan ayant été ainsi arrêté, il me donna d'autres informations, et principalement sur les nombreux amis qui composaient notre société dépravée. Il me dit que la mort de Manuel, mon absence et celle de l'étranger paraissaient l'avoir entièrement dissoute, mais que ses continuelles excursions l'avaient empêché de s'en assurer positivement; il ajouta que tous ceux qui la composaient étaient fort tristes, et que chacun avait pris son parti de son côté. Il me dit en particulier de toi, Théodore, qu'il ne t'avait point vu, que tu étais de quartier, et que cette raison te retenait au palais.

Soit que la présence du Père lui imposât, soit qu'il démêlat dans mon air le changement qui s'était opéré en moi, il me parla avec la plus grande circonspection ; il ne lui échappa pas un mot qui pût dévoiler nos précédentes habitudes et choquer la modestie de mon directeur. Je cherchais par mes regards à lui faire entendre que je craignais beaucoup qu'il ne s'oublîât sur ce point. Soit qu'il me comprit, soit que son bon esprit lui fit présumer mes craintes, il m'épargna ce déplaisir. Je lui dis enfin de se retirer pour faire ce dont je l'avais chargé. Il me promit de ne pas tarder à revenir et à m'instruire de l'exécution de mes ordres. Le Père le conduisit jusqu'à la porte, et, revenant à moi, il me parla ainsi :

« Admirez, monsieur, le Dieu des miséricordes, et aidez-moi à le remercier de toutes ses bontés. L'histoire de votre vie, et les diverses circonstances qui l'accompagnent sont dans ce moment une preuve visible de sa douceur paternelle et de sa tendre providence. Vous étiez, il y a peu de jours, plongé dans un déluge de vices, enveloppé de ténèbres si épaisses que vous ne connaissiez ni votre Dieu ni la véritable religion ; vous couriez vous précipiter dans l'abîme éternel, sans y faire la plus légère attention. Une nuit a changé votre sort ; on dirait que Dieu a voulu multiplier les prodiges pour vous éclairer et vous tirer, comme malgré vous, d'un état si funeste.

» Quelle nuit, monsieur ! nuit d'horreur, pleine d'accidents épouvantables, mais tous visiblement préparés par l'amour d'un père qui veut sauver son fils. Un agresseur injuste et téméraire vous défie ; le faux honneur du monde vous porte à accepter le défi ; la nouvelle imprévue de la mort subite d'un ami, compagnon de vos désordres, qui méditait d'autres excès, vous accable et joint le sentiment de la terreur à celui de l'inquiétude. Le Ciel, pour vous parler, emprunte la voix de la tempête ; les éclairs vous glacent d'effroi ; les nuages irrités s'accumulent sur votre maison pour y verser des torrents de feu : rien ne vous arrête ; un faux point d'honneur vous entraîne au combat, et vous avez le malheur de terrasser un adversaire que vous croyiez avoir tué.

» Ces accidents multipliés n'auraient pas suffi pour dissiper les ténèbres de votre cœur ; ce Dieu de miséricorde, qui ne les avait permis que pour vous ramener dans son sein, permet encore que, dans l'effroi de votre fuite, vous preniez le chemin qui conduit à cette maison-ci. A peine y êtes-vous arrivé, que votre cœur est touché ; il vous y a éclairé des lumières de la foi, il vous a développé sa religion, et fait reconnaître les erreurs de votre vie ; il vous a donné le temps de vous confesser, et, ce qui est bien au-dessus, il daigne vous pardonner, et vous rétablir dans sa grâce.

» Le Père céleste ne se contente pas d'avoir sauvé son fils égaré et de le voir en sûreté dans son sein paternel ; il veut aussi, comme celui de l'enfant prodigue, célébrer une fête ; il

veut vous couvrir d'un riche vêtement, vous conduire à son autel, où, déjà pardonné, vous allez recevoir son propre corps et son sang divin en signe de réconciliation ; où il vous prodiguera de nouveaux dons, bien supérieurs encore à ceux qu'il vous a déjà faits. C'est avec raison que vous vous sentez indignes de cet inappréciable bienfait ; vous vous le persuadiez d'une manière plus cruelle pour votre cœur, dans l'idée d'avoir été l'instrument de la mort d'un homme, d'avoir causé sa damnation éternelle, et de voir vos mains encore teintes d'un sang que vous aviez répandu. Comment, vous disiez-vous à vous-même, encore souillé d'un meurtre, oserai-je m'asseoir à la table du Dieu de paix !

» Mais ce Dieu de paix veut qu'elle règne dans votre cœur, pour que vous puissiez vous présenter à sa table avec confiance. Il fait égarer le domestique qui vous cherche ; il éloigne de lui la pensée de venir dans cette maison, quoique très-proche de la ville, pendant tout le temps que vous destiniez à faire une bonne confession, et tant qu'il aurait pu vous troubler par sa présence. Il vous laisse croire à la réalité de ce délit, pour que vous le déploriez avec les autres ; et lorsqu'après vous en être lavé, vous vous préparez à recevoir le pain céleste, lorsque vous êtes effrayé de votre iniquité et de la pensée d'être teint du sang d'un homme, et d'avoir peut-être accéléré son éternelle disgrâce, il vous amène ce domestique ; vous apprenez de sa bouche que cet homme n'est point mort, qu'il vit et qu'il est en santé ; que Dieu lui a donné le temps de changer de vie, et que vous pouvez vous-même contribuer à sa conversion par vos prières. Que de merveilles se manifestent dans ces dispositions de la Providence ! quels prodiges d'amour et de miséricorde éclatent sur cet homme et sur vous-même !

» C'est ainsi, monsieur, que nous traite ce Père tendre. Tant que l'heure de sa justice n'est point arrivée, il ne s'occupe qu'à rappeler le pécheur, à l'inviter, à lui faciliter toutes les voies de retour. Ne doutons point que cette conduite de Dieu n'ait été de même un avis pour l'étranger, et que sa bonté paternelle, à laquelle rien n'échappe, ne s'étende jusqu'à lui. Quelles actions de grâces ne lui devez-vous pas pour un trait de miséricorde si visible ? Non-seulement il vous appelle à sa table par l'effet de sa générosité universelle, son amour s'étend à votre égard bien plus loin ; il permet que vous appreniez cette nouvelle pour vous consoler, pour calmer vos inquiétudes, et pour que vous vous présentiez à son festin, le cœur pénétré de toute la reconnaissance d'un bienfait si grand et si récent. Lorsque Dieu nous traite avec tant d'amour, comment ne pas répondre à cet amour par un amour sans bornes ?

» Aujourd'hui votre âme doit se considérer comme une épouse infidèle, que la plus odieuse ingratitude a rendue coupable des trahisons les plus infâmes et les plus répétées envers le meilleur

et le plus digne des époux. Tout la portait, tout l'obligeait à lui rendre tendresse pour tendresse; elle ne pouvait voir qu'une action aussi détestable que honteuse dans le plus léger manque de foi à son égard. Elle était née dans la plus vile des conditions; elle n'était qu'un enfant d'iniquité, sans mérite, sans la plus légère espérance de s'élever à une si haute fortune; et néanmoins l'époux, le monarque du monde, le souverain le plus aimable et le plus beau de la terre, la choisit par un pur effet de sa bonté; elle devient solennellement sa fiancée par le baptême; il la comble de biens; il lui en promet dans l'avenir d'autres plus grands encore, puisqu'ils seront infinis et éternels.

» Pour prix de tant de bienfaits et de tant d'espérances, il ne lui demande que de l'aimer et de lui garder sa foi: l'épouse indigne, insensible à tant d'amour, sans reconnaissance de tant de bienfaits, méprise tout ce qu'elle reçoit de lui et tout ce qu'il lui offre. A peine elle se voit libre, qu'elle s'abandonne aux erreurs de son aveugle passion et aux séductions de sa volonté corrompue. Pour quelques rapides instants de faux plaisirs, elle méconnaît son époux; elle renonce à sa main, à la dignité de son titre, aux espérances de sa gloire; elle devient adultère, s'avilit, s'abandonne à la corruption, se prostitue indignement, et abreuve son époux d'opprobres et d'outrages.

» Il eût pu la punir d'un si grand crime, la replonger dans son ancienne misère, et repousser tant d'impudence par de nouveaux châtimens; mais il est tendre, et il l'aime. Ses iniquités ne l'ont point encore aliéné; il la recherche avec inquiétude, il essaie de la ramener à elle-même, il veut pouvoir lui rendre ses bonnes grâces. Au lieu de la châtier comme elle mérite, il l'évite lui-même, par un pardon généreux, à revenir à lui; il l'appelle, la sollicite, il la prie. Il lui promet d'oublier ses outrages, de la traiter comme une épouse chaste, de la recevoir encore dans son lit, sur son trône et dans son cœur. Il ne lui donne ces témoignages d'amour que pour la porter au repentir et à lui jurer de nouveau de lui être plus fidèle. L'épouse, toujours plus aveugle et plus obstinée, l'écoute, mais elle ne fait aucune attention à ce qu'il dit: elle méprise son pardon, elle n'accepte aucune de ses offres. Plus il la recherche, plus elle l'évite; au lieu de se rendre aux témoignages de sa bonté, l'insensée renouvelle ses offenses.

» Cette conduite ne suffit pas pour irriter un époux aussi patient que plein d'amour. Elle a beau se rendre méprisante à ses yeux, il renouvelle ses instances avec une constante et tendre obstination, et il semble que cette méchante épouse, abusant d'une bonté si excessive, proportionne la grièveté de ses offenses à l'assiduité des sollicitations de son époux. Cet étrange combat dure longtemps, et l'on ne sait ce dont on doit le plus s'étonner, ou de l'entêtement de l'épouse, ou de la bonté incroyable de l'époux. L'homme n'a point une si grande patience, il ne la conçoit même pas, mais elle est le partage de l'époux, parce

qu'il est éternel, parce qu'il aime beaucoup son épouse, parce qu'il l'a rachetée de son sang, parce qu'il ne se détermine à punir que lorsque la mesure est comblée, et que sa justice y est forcée; seul il sait combien est à redouter le tourment qui lui est préparé.

» Si, dans les intervalles de cette lutte scandaleuse; si, malgré les ténèbres qui aveuglent l'épouse; si, malgré les vices de son cœur, elle s'arrête un instant; si, prêtant l'oreille aux reproches de son époux, elle se dispose à l'écouter avec attention; si elle se sent touchée et se laisse persuader: au premier accent de son repentir, à la moindre larme qu'elle répand, à la plus légère marque du désir de son retour, l'époux la presse de nouveau et l'excite à se confier en lui, et se jeter dans ses bras; malgré ses excès, malgré les opprobres dont elle l'a couvert, il est prêt à lui pardonner, à oublier ses torts et à la rétablir dans son premier état. Quel amour! quelle condescendance! Pour la remettre en possession de tant d'avantages, il n'exige d'elle que l'aveu et le repentir de ses torts, et la promesse de bien vivre à l'avenir. Si l'épouse se jette à ses pieds, il l'absout à l'instant, il lui pardonne, il lui rend sa tendresse, sa replace sur son trône et la rétablit dans sa dignité; il ne lui rend pas seulement les biens qu'elle avait perdus, il l'aide encore à les conserver par sa grâce.

» Il fait bien plus; il ne se borne pas à l'avoir enrichie une seconde fois par de si grands dons, comme si sa propre gloire y était intéressée, il veut que tout le monde soit instruit de cet heureux événement. Pour donner plus de solennité à la réconciliation après laquelle il soupirait, après lui avoir pardonné dans le secret de la conscience, il veut qu'elle se montre au public, et qu'elle aille s'asseoir au sacré banquet qu'il a préparé pour les fidèles épouses qu'il a choisies et dont les anges du Ciel sont les ministres. Il veut que ces âmes fortunées, qui l'aiment et qu'il aime à son tour, la reçoivent dans leur auguste et bienheureuse compagnie; qu'ils communiquent avec elle, et qu'ils lui fassent part du pain céleste dont il les nourrit; que la nouvelle épouse mange avec eux la même chair; boive le même sang du divin Agneau, et qu'elle reçoive aussi l'aliment qui donne la vie. Là, il lui donne le chaste baiser de sa sainte bouche, il la marque du sceau de l'immortalité, il l'admet au nombre de ses épouses chéries, et il lui promet de la nourrir constamment de ce pain d'amour, pour la soutenir dans les fatigues du voyage, jusqu'à ce qu'il la conduise aux délices ineffables où elle le verra dans les célestes clartés.

» Voilà, monsieur, votre histoire. J'ajouterai que ce Dieu aimant, dont vous approchez la table et qui vous y voyait marcher avec crainte, a voulu vous tranquilliser par cette heureuse nouvelle. Bénissons sa miséricorde; rendons-lui grâces, et profitons de son ineffable bienfait. Préparons-nous-y par de nouvelles larmes d'amour, renouvelons notre douleur de l'avoir méconnu si long-

temps ; employons celui qui nous reste d'ici à ce jour mémorable d'immortalité à nous rendre moins indignes de ce souverain bien. »

Je répondis au Père que j'étais également pénétré de la pensée de mes iniquités et de la miséricorde infinie avec laquelle Dieu me traitait ; qu'en effet la nouvelle que *Simon* m'avait donnée, dans un moment où elle me parvenait si à propos, m'avait paru un trait visible de sa divine Providence ; que mon cœur avait bien apprécié cette faveur et lui en avait rendu grâces ; que ce signe de sa bonté encourageait ma confiance, sans m'ôter l'idée de mon indignité, puisque de ma part le crime avait été consommé ; que je me trouvais plus tranquille et mieux disposé à recevoir humblement l'hostie sainte ; que cette disposition naissait alors de mon obéissance, et que maintenant je me laisserais conduire avec plus de docilité par sa charité et par son zèle.

Le Père se retira, en m'offrant de revenir un autre jour. Dans la lettre qui suivra, je te ferai le détail de ce qui m'arriva le jour de sa visite. Adieu, mon ami.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Le philosophe à Théodore.

JE ne pourrai jamais t'exprimer, mon cher Théodore, quelle douceur avait répandue dans mon âme l'heureuse nouvelle que m'apporta *Simon* ; j'étais tellement persuadé de la mort de cet étranger, qu'en apprenant son rétablissement, je crus apprendre sa résurrection. Dès que je fus seul et que je pus me livrer à mes réflexions, je ne me trouvai plus le même ; je ressentais un plaisir si vif, une satisfaction si parfaite, que mon cœur ne pouvait y suffire. Pour la première fois, je compris alors que les plaisirs de l'âme sont d'un ordre bien supérieur aux plaisirs des sens, et que les justes peuvent trouver dans leur innocence ou dans leur victoire sur leurs passions, des consolations et des sensations plus délicieuses et plus vives que toutes celles que produisent les attraits et les caresses du monde.

Non, mon cher Théodore, nul baume consolateur de l'homme blessé qu'il guérit, ne produisit l'effet que cette nouvelle fit sur moi. Dieu ! me disais-je, si un misérable pécheur couvert d'iniquités, un malheureux qui commence à peine à pleurer et à demander pardon, qui ne le doit qu'au Seigneur qui lui a dessillé les yeux, trouve tant de consolation à penser que le crime qu'il

a voulu consommer n'a pas eu les suites funestes qu'il redoutait, quelle sera donc celle de l'âme fortunée qui jouit encore de sa première innocence ! quelle sera celle de l'homme vertueux, qui ayant combattu contre lui-même, a su en triompher !

Cette marque si frappante de la bonté divine à mon égard excitait à la fois ma gratitude et ma confiance. Je repassais avec effroi la longue suite de mes nombreux excès ; je considérais à quel degré d'iniquité j'avais pu parvenir, l'abîme profond dans lequel je m'étais plongé, la manière miraculeuse dont Dieu m'en avait retiré, la merveilleuse bonté avec laquelle il m'avait conduit ici, et m'y avait donné un saint et zélé directeur pour me convaincre de mes erreurs et m'éclairer du flambeau de la religion ; un directeur qui m'avait enseigné la loi divine et conduit dans le giron de l'Eglise, qui déjà m'avait adopté parmi ses enfants. Je considérais combien j'étais heureux d'avoir demandé et peut-être obtenu de Dieu le pardon de mes péchés, de voir s'approcher le jour où je devais solenniser cette divine réconciliation, et recevoir dans mon indigne sein le Dieu d'amour qui daignait le purifier.

Ces considérations m'épouvantaient, mes larmes coulaient, j'éclatais en gémissements. J'invoquais ce Dieu, mes cris s'élevaient vers lui. Tantôt je le bénissais, je demandais avec ferveur à toutes les créatures du Ciel et de la terre d'entonner avec moi des hymnes de louange, d'adoration et de reconnaissance, dignes de le glorifier ; tantôt je lui présentais l'hommage d'une vive douleur, d'un repentir éternel, d'une obéissance sans bornes, d'un culte respectueux et d'une sévère pénitence.

Lorsque mon imagination, un peu calmée, faisait trêve à la vivacité de mes sentiments, je ne m'occupais que de projets de réforme dans ma conduite. Je renonçais à jamais à ce monde imposteur qui m'avait si cruellement trompé, à la société des incrédules ignorants qui m'avaient abusé, et des hommes vicieux qui m'avaient corrompu. Je me proposais de passer une vie innocente et chrétienne dans la solitude de mon village, dans la campagne que je possède dans le voisinage de l'église où reposent les os de mes ancêtres et de mon épouse ; d'y faire venir mes enfants et mes domestiques ; d'y élever les premiers, et d'enseigner aux uns et aux autres la religion et la vertu, en cherchant à racheter ainsi par des exemples édifiants le scandale de mes dérèglements sans nombre.

Ces idées me tinrent éveillé la plus grande partie de la nuit ; je dormis peu ; mais ce n'était plus l'insomnie inquiète et douloureuse de celui qui cherche à calmer ses peines, à la faveur de l'insensibilité que produit le sommeil ; c'était la veille paisible et réfléchie dans laquelle on renonce à l'engourdissement de ses sens, pour ne pas se priver des sensations agréables qu'on éprouve. Je me rappelais cet état de consolation et de paix dans lequel j'avais si heureusement passé la nuit qui suivit le jour fortuné de ma réconciliation, et les délices auxquelles je dus des plaisirs purs et nouveaux que j'avais ignorés jusqu'alors.

En arrivant, le Père me demanda si mes inquiétudes étaient calmées. Je lui racontai comment j'avais passé la nuit et la disposition où j'étais. « Tout cela, me dit-il, est l'ouvrage de Dieu ; approchons-nous donc avec confiance du trône de sa miséricorde. Vous compterez désormais deux jours bien remarquables dans votre vie ; celui où, par le baptême, l'Eglise vous reçut dans son sein, vous communiqua les dons du Saint-Esprit, à l'aide desquels il vous adopta pour son fils ; et celui où, après avoir recouvré la grâce que vous aviez perdue, et vous être réconcilié avec votre Père, il vous nourrira du pain qu'il a laissé à l'Eglise pour le distribuer à ses enfants.

» Jusqu'ici cette sainte mère n'a pu vous traiter qu'en pénitent, elle a gémi avec vous sur vos erreurs, elle vous a tenu à ses pieds, elle a intercédé pour vous, et employé son pouvoir pour vous absoudre. Mais bientôt elle vous attend à sa table ; vous vous placerez à son côté ; elle vous regardera comme un fils qu'elle serre dans ses bras, et à qui elle donne le baiser de la charité fraternelle. Jusqu'à présent elle n'a pu qu'implorer le Ciel pour vous ; mais bientôt à l'hymne de la prière succédera le cantique d'actions de grâces.

» Déjà, par l'absolution, Jésus-Christ vous avait admis au nombre de ses épouses ; maintenant il veut qu'on prépare une fête, un banquet solennel qui sera servi par les anges, embelli par la présence des bienheureux.

» Préparez-vous donc pour cette fête solennelle, pour ce jour d'immortalité, où vous commencerez à être habitant du Ciel, où vous vous présenterez aux yeux du bienfaiteur suprême, qui daigne recevoir votre âme pour épouse en présence de sa cour céleste.

» Avec combien d'efforts, avec quels soins l'âme, qui cherche à posséder le cœur d'un époux aussi grand, ne doit-elle pas rechercher tout ce qui peut l'embellir, lorsque surtout elle a eu pendant longtemps le malheur de l'offense !

» Qui osera se présenter à ce céleste banquet, sans être revêtu de ses habits de fête et de ses plus riches ornements ? L'épouse ira-t-elle sans robe nuptiale ? Prenez donc la vôtre, et si vous êtes pauvre, si vous n'en avez point, demandez-en une à l'époux. Il est magnifique, ses trésors sont immenses, et sa libéralité est telle, qu'il donne toujours plus qu'on ne lui demande. Mais pour la demander, il faut savoir en quoi consiste cette robe de noces, connaître la parure qu'il préfère et qui peut vous rendre plus agréable à ses yeux. Elle est tout entière dans les dispositions du cœur qu'on apporte à la sainte table, et c'est de ces dispositions que je vais vous parler.

» Soyez d'abord intimement persuadé que toute bonne disposition vient du Ciel. Rigoureusement parlant, il n'en est aucune qui suffise pour recevoir Dieu dignement. Une créature faible et mortelle peut-elle être assez pure pour mériter la grâce de recevoir son Créateur ? Tous les efforts des célestes intelligences

ne pourraient la préparer à une action si grande , si l'Esprit divin ne l'embrasait de son feu. Eh ! qui oserait s'approcher de l'autel , si Dieu lui-même ne le lui ordonnait ?

» Mais ce Dieu de bonté n'a pas seulement institué ce sacrement pour l'avantage des hommes ; il a voulu encore qu'il servit à manifester sa gloire , son amour et sa miséricorde. Nous devons donc commencer par sentir et reconnaître que nous ne pourrions le recevoir comme il doit être reçu , si lui-même ne vient à notre secours. Implorons sa pitié dans l'effusion du sentiment de notre propre misère , et d'une confiance sans bornes dans les effets de sa grâce ; prions-le avec ardeur de daigner purifier notre âme , et la demeure où il veut habiter.

» Le prince qui veut s'arrêter dans l'humble et étroite cabane du pauvre , sait que ceux qui l'habitent ne peuvent lui offrir un logement digne de lui ; il y fait transporter des vêtements et des meubles ; quand le Roi des rois , le Seigneur des seigneurs veut bien , par son ineffable bonté , par l'effet de son inépuisable miséricorde , venir habiter dans le sein du pécheur repentant qui ne peut lui présenter que sa misère et ses désirs , il envoie l'Esprit saint verser dans son âme ses dons divins et l'enrichir , pour la rendre digne d'un hôte aussi auguste.

» Mais pour cela le pécheur doit faire de son côté tout ce qu'il peut. Le premier et le plus indispensable de ses devoirs , est de faire disparaître toutes les souillures qu'il a pu contracter. Il doit du moins s'être purifié de tout péché mortel , et c'est là ce qu'on appelle la pureté de conscience ; sans elle , toute communion deviendrait une profanation. C'est l'épreuve que l'Apôtre nous impose, lorsqu'il dit que celui qui mange le pain et qui boit le calice du Seigneur indignement , profane le corps et le sang de Jésus-Christ. Ainsi tout péché mortel dont on ne s'est pas confessé , dont on ne s'est pas repenti , ou qu'on ne veut pas expier par la pénitence , est un obstacle à la communion tellement invincible , que celui qui communie dans cet état commet un sacrilège.

» Grâce à Dieu , monsieur , votre confession a été entière et complète , et je ne rappelle cette condition essentielle , que pour vous engager à remercier Dieu de vous avoir accordé le temps et la grâce de la remplir. Si la pureté de conscience est nécessaire pour communier dignement , la pureté d'intention l'est aussi. Je parle de l'intention de faire cet acte , le plus grand de la religion , pour l'unique fin qu'on doit s'y proposer. Plus elle sera pure , plus le fruit du sacrement sera grand. Dieu l'a institué comme un monument qu'il a voulu laisser à son Eglise , pour renouveler la mémoire de sa mort et de sa résurrection. Ce doit donc être là notre objet principal. Mais comme en même temps il l'a institué pour sa gloire , et que ce sacrement devient le canal par lequel il nous communique ses grâces , nous devons aussi avoir l'intention de le glorifier , et d'obtenir les autres effets de sa miséricorde.

» La fin la plus pure , la plus grande qu'on puisse se proposer , est de communier pour l'amour de son Dieu , afin d'attirer fré-

quemment vers notre cœur cet unique objet de toutes ses affections ; de le posséder et de se consoler avec lui , en s'enflammant de nouveau du feu brûlant de son amour ; de lui rendre grâces de l'ineffable bienfait de la rédemption ; d'offrir au Père éternel ce Fils unique et bien-aimé , qui s'est lui-même offert sur le Calvaire comme victime , pour expier toutes les fautes des hommes , et qui vient alors , comme une hostie salutaire , expier particulièrement les nôtres. Si dans le Ciel il est le sacré Pontife qui prie en général pour tous les hommes ; s'il y est le divin Médiateur qui intercède pour les pécheurs ; à la sainte table , il devient le Pontife et le Médiateur particulier de celui qui le reçoit avec foi , avec contrition et avec amour.

» Ce divin Rédempteur vient , en qualité de victime , expier par les mérites qu'il s'est acquis sur la croix , les péchés de celui qui le reçoit ; celui-ci doit se présenter aussi comme victime pour ses propres péchés , et s'unir d'intention avec la victime céleste qu'il a dans son sein ; il doit l'offrir et s'offrir lui-même à Dieu ; lui demander qu'en faveur de l'hostie divine qu'il lui présente , il daigne lui pardonner. Il doit se résigner à la mort et à toutes les peines que la justice divine lui destine dans sa providence ; promettre de s'imposer à lui-même une pénitence sévère , et de réparer son injustice par de bonnes œuvres ; demander à Dieu , au nom des mérites de son Fils , la grâce d'accomplir ces salutaires désirs , afin de pouvoir un jour lui présenter ses propres mérites , aidés de ceux de Jésus-Christ ; et enfin le don de la persévérance pour pouvoir mourir dans sa grâce.

» Telles doivent être les intentions générales du chrétien qui reçoit le pain sacré avec un cœur bien disposé , telles sont les considérations qui doivent l'occuper. D'autres motifs particuliers peuvent s'y joindre , et servir à purifier de plus en plus son intention. Celui qui connaît et qui redoute sa faiblesse , peut recourir à ce remède divin pour se fortifier ; celui qui éprouve une tentation , peut l'employer pour s'en délivrer et triompher de ses ennemis ; celui qui désire une grâce particulière , la demande au Fils bien-aimé , auquel son Père ne refuse rien ; celui qui brûle de reconnaissance envers Dieu , parce qu'il l'a tiré de l'abîme de son iniquité , et ramené à sa religion et à son Église , ou qu'il en a reçu quelqu'autre bienfait , ne peut mieux lui rendre grâces qu'en lui présentant cette hostie de salut , digne objet de son amour.

» L'homme qui voudra glorifier Dieu dans ses saints ou dans quelqu'un d'entre eux , ne pourra le faire plus dignement qu'en lui offrant en leur mémoire ce sacrifice de louange. Si , touché du zèle d'une ardente charité , il désire que quelqu'un de ses proches se convertisse , ou soit consolé dans ses peines , ou conçoive un désir chrétien , ou qu'enfin les âmes de ses amis , de ses parents , ou d'autres qui satisfont à la justice divine par les peines du purgatoire , soient soulagées , peut-il rien faire de mieux que d'ajouter ce motif à sa communion ? Rien ne peut plaider plus

efficacement en faveur des affligés, rien ne peut intercéder en faveur des vivants et des morts plus puissamment auprès du Père que le sang précieux que son Fils a répandu pour tous.

» Ces motifs sont purs et dignes de ce sacrement d'amour, un bon chrétien se les doit proposer tous. Pour retirer de la communion ces excellents fruits, restent les dispositions nécessaires dont nous allons parler. Aucune n'a plus d'effet qu'une confiance entière en Jésus-Christ, et l'intime persuasion que ce divin Rédempteur peut nous obtenir toutes ces grâces, et qu'il désire de nous les accorder.

» L'Évangile est plein d'exemples qui démontrent cette vérité. Une des sœurs du défunt *Lazare* dit à Jésus-Christ¹ : Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort, mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus lui répond : « Je suis la résurrection et la vie, le croyez-vous ? — Oui, Seigneur, réplique-t-elle, j'ai toujours cru que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Cette assurance déterminait la résurrection de *Lazare*. Jésus-Christ voulut que cette pieuse Israélite eût une confiance entière et une foi assez vive, pour croire que le pouvoir de délivrer son frère de la mort et de la corruption résidait en lui.

» L'ennemi de nos âmes, le tentateur qui connaît l'efficacité de cette foi et de cette confiance en notre Sauveur, multiplie ses ruses pour les affaiblir dans nos cœurs. Il nous représente vivement une vie entière de désordres ; il nous dit en secret, quoique dans un sens bien différent, ce que les sœurs de *Lazare* disaient à Jésus : qu'il aurait fallu commencer plus tôt ; qu'on n'arrive pas à temps, quand on vient de si loin, et qu'on ne guérit pas facilement des plaies anciennes et profondes. C'est par la suggestion de ces idées et d'autres semblables, qu'il cherche à atténuer notre confiance, et à nous porter, après avoir irrité la justice de Dieu par nos péchés, à outrager encore sa miséricorde par une coupable défiance.

» Une âme longtemps ensevelie dans le sommeil de la mort éprouve sans doute plus de difficulté à se renouveler intérieurement, et à s'élever du fond des abîmes de la terre jusqu'à cette vie céleste. Il est juste aussi que le pécheur lui-même connaisse combien il est douloureux d'avoir vécu longtemps sans la crainte de Dieu. Mais lorsqu'il s'est sincèrement repenti, lorsqu'il a lavé ses plaies dans les eaux de la pénitence, leur multitude et leur profondeur ne doivent plus ébranler sa confiance ; ses nombreuses, ses grandes misères doivent sugmenter sa componction ; jamais elles ne doivent faire naître son découragement.

» Le premier mouvement de son cœur doit être d'adorer Jésus-Christ, comme la source de sa résurrection et de sa vie. Il doit être intimement convaincu que la clémence et les mérites de son Rédempteur surpassent nécessairement l'énormité de ses fautes.

¹ Jean. xi. 3.

Il doit croire fermement que le sang de l'Agneau le purifiera plus que ses péchés ne l'avaient souillé ; et, par la raison même qu'il ne saurait excuser son indignité, ni trouver dans sa faiblesse les moyens de devenir meilleur, il doit fonder plus d'espoir sur la bonté de celui qui sait élever l'édifice de la grâce sur le néant de notre misère. Plus il a le sentiment de sa propre bassesse, plus il glorifie la puissance et la miséricorde de son Dieu ; plus il reconnaît qu'un si grand bien ne descend que du Ciel, et qu'il ne peut jamais se l'attribuer.

» Jamais Dieu n'a rien refusé à celui qui le prie comme il le doit, et qui le prie au nom du Fils qu'il aime. Il n'y a point de réserve dans cette promesse générale : *Demandez et vous recevrez.* Jésus - Christ l'a dit à ses disciples, et en leur personne à tous les hommes : *Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé.* Il invite tous ceux qui sont chargés de péchés à recourir à sa bonté, et il a promis de les soulager. Vous, monsieur, vous avez horreur de vos péchés passés ; mais puisqu'il a touché votre cœur, puisqu'il vous a conduit à son Eglise, et qu'après votre absolution il vous appelle à son autel, vous devez croire qu'il veut consommer en vous l'œuvre de sa miséricorde ; et la terreur même qui s'est emparée de votre âme, en est un nouvel indice.

» Qui sait enfin si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans ce déplorable état, pour faire du miracle de votre conversion un exemple et un motif d'émulation pour celle de vos amis ? Qui sait si sa Providence n'a pas permis la grande publicité de vos excès, pour apprendre à beaucoup d'autres pécheurs qui les ont connus, à ne point désespérer de leur guérison, et pour que le spectacle de votre pénitence les excite ? Qui sait si vos péchés et vos scandales ne serviront pas les desseins de la divine miséricorde en faveur d'un grand nombre d'autres, et si la maladie de votre âme, qui paraissait désespérée, loin de produire votre mort, ne sera pas une occasion de manifester la gloire du Seigneur ? On peut dire de vous ce que Jésus - Christ dit de Lazare : *Cette infirmité n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu.*

» Quand, par un effet de la grâce, un pécheur obscur et ignoré vient à se convertir, il retire seul le fruit de sa conversion ; mais quand elle choisit un pécheur public et scandaleux qui, placé dans un rang éminent, a donné des exemples plus contagieux, qui, comme *Lazare*, mort depuis longtemps, est déjà la proie de la corruption, les desseins de Dieu sont plus étendus, et le changement de ce cœur prépare celui de beaucoup d'autres. Un élu lui sert à en former des milliers, et, dans les jugements sublimes de Dieu, les crimes d'un seul pécheur peuvent devenir la semence de mille justes. La grièveté de vos fautes vous décourage et peut-être devient-elle elle-même le motif qui doit animer votre confiance, en ce qu'elle vous montre combien vous êtes redevable à la divine élection, qui vous a rendu un exemple

public de l'étendue de la miséricorde de Dieu , à l'égard même des pécheurs qui l'ont le plus grièvement outragé.

» *Croyez seulement*, disait Jésus aux sœurs de *Lazare*, et vous verrez la gloire de Dieu. Je vous dirai de même : croyez à ce Dieu d'amour avec foi et avec respect , et peut-être verrez-vous vos parents , vos amis , les complices de votre iniquité s'associer à votre pénitence ; peut-être verrez-vous les âmes les plus éloignées de la voie droite aspirer , à votre exemple , à une meilleure vie , et les personnes les plus dérégées dans leur conduite , glorifier Dieu en se rappelant vos erreurs , et en admirant dans vous le pouvoir de la grâce.

• Considérez , monsieur , que vos misères mêmes vous offrent de nouveaux motifs de courage et de confiance. Bénissez la profondeur de la sagesse éternelle , qui sait tirer de nos iniquités et de nos passions elles-mêmes les moyens d'ajouter à sa gloire. Tout coopère au bien de ses élus ; et si elle permet quelquefois de grands crimes , c'est pour manifester de grandes miséricordes. Dieu veut constamment le salut de ses créatures ; il n'a d'autre désir que de leur pardonner , de les recevoir dans son sein et de les combler de biens. Lorsque nous implorons sa miséricorde , nous ne devons pas craindre sa justice , puisqu'il nous attend avec bonté ; nous ne devons pas non plus redouter notre indignité passée , puisque notre douleur l'expie ; nous ne devons avoir peur que de nous-mêmes. Tout ce que nous avons à appréhender , c'est que notre volonté ne soit pas sincère , que notre résolution de changer de vie ne soit pas assez ferme , et que notre faiblesse ne nous empêche de prendre à tout prix toutes les mesures , toutes les précautions nécessaires , pour nous éloigner des occasions dangereuses , et pour ne pas l'offenser de nouveau.

• Il aurait raison de ne pas compter sur la grâce , et de craindre de ne pas recevoir dignement son Dieu , celui qui ne se déciderait pas à s'éloigner de tous les lieux , de toutes les situations et de tous les écueils où son innocence a fait tant de naufrages , qui ne serait pas dans la ferme résolution de renverser tous les obstacles qui l'avaient empêché d'aimer son Dieu. Les passions ne s'affaiblissent que par l'absence des objets qui les enflamment. Comment celui qui vit au milieu des périls dont il est sans cesse environné , pourra-t-il espérer de s'y soustraire ? Comment celui qui continue à vivre dans le sein des familiarités et des plaisirs qui l'ont corrompu tant de fois , pourra-t-il devenir chaste ? Comment celui qui ne veut mettre aucun intervalle entre la mort et les objets qui l'éloignent de sa conversion , pourra-t-il réfléchir sérieusement sur l'éternité , et se préparer à quitter la vie ? Comment celui , qui ne veut renoncer ni aux agitations du monde , ni à ses plaisirs frivoles et vains , pourra-t-il prendre du goût pour une vie chrétienne et pénitente ?

• Il est absurde d'imaginer que le cœur puisse se façonner à des inclinations et à des habitudes nouvelles , au milieu de tout ce qui fomenté et fortifie celles qu'il a depuis longtemps ; et que

la lampe de la foi et de la grâce s'allume au milieu des tempêtes et des ouragans. Cette lampe précieuse et fugitive, qui, faute d'aliment, s'éteint quelquefois dans le repos du sanctuaire même, cette lampe que la tranquillité de la retraite ne peut empêcher de s'éteindre, pourra-t-elle se maintenir toujours allumée sur la mer oragense où se multiplient les naufrages?

» Mais vous, monsieur, vous êtes décidément déterminé à fuir toutes les occasions dangereuses, à prendre toutes les mesures de prudence qui pourront vous fortifier contre votre faiblesse même; vous voulez votre salut à tout prix, et quoi qu'il vous en coûte; vous acquérez donc le droit de demander à Dieu de perfectionner son ouvrage. Séparé de tous les objets qui alimentaient vos passions désordonnées, vous pouvez lui dire : Vous seul, ô mon Dieu, vous pouvez consommer l'œuvre de votre miséricorde; j'ai fait ou je crois avoir fait tout ce qu'il m'était possible. Je vous ai sacrifié toutes mes affections vicieuses, et les objets qui pouvaient les réveiller, je me suis éloigné de tous les écueils contre lesquels mon faible cœur pouvait encore venir échouer, j'ai changé ma vie et ma conduite autant qu'il dépendait de moi.

» Vous seul, ô mon Dieu, pouvez par votre grâce fortifier ma faiblesse; seul, vous pouvez rompre les liens invisibles, surmonter les obstacles intérieurs, et triompher de l'ancienneté de ma corruption. La pierre fatale qui m'empêchait d'entendre votre voix a été levée : c'est maintenant à vous à m'ordonner, comme à *Lazare*, de sortir de cette fatale tombe, de cet abîme de misère et d'horreur. Donnez-m'en l'ordre, Seigneur; faites que j'entende cette voix active et puissante, qui ressuscite les morts et les remplit de vie. Déjà votre ministre a délié les chaînes qui tenaient mon âme captive, mais je ne puis devoir qu'à vous la liberté qu'il m'a donnée; vous seul pouvez faire succéder à ma convalescence une santé parfaite, et du commencement de ma nouvelle vie en faire le principe de la vie éternelle.

» C'est ainsi, monsieur, que la confiance en la bonté divine, appuyée par des résolutions sérieuses et pratiques, peut inspirer au plus grand pécheur le courage de se présenter à la sainte table; s'il y porte toutes les autres conditions qu'exige un don aussi ineffable, il peut espérer les fruits que ce pain céleste produit dans les âmes bien disposées. Mais, pour peu qu'il considère la grandeur de cette action, il sera pénétré d'un profond étonnement et d'une sainte stupeur. Quel est celui qui vient à nous? C'est le Dieu immense, infini, tout-puissant créateur du Ciel et de la terre, l'être des êtres, existant nécessairement par la nature de son essence, puisant son existence dans lui-même, et l'ayant donnée à tout ce qui est, à tout ce que l'œil voit, à tout ce que l'entendement conçoit; l'être immuable et permanent, aux pieds duquel se succèdent et se reproduisent toutes ses créatures; le Dieu inaltérable et éternel

devant qui passent les générations qui disparaissent , les empires qui se détruisent , et les monuments que le temps détruit insensiblement et qui s'éroulent enfin.

» C'est le Dieu aimable , principe et modèle de toute beauté , source primordiale de toutes les grâces , cause originelle de toutes les chastes amours. Le Dieu aimant , qui nous a donné l'existence , et avec elle tous les biens qu'il nous communique , toutes les espérances éternelles qu'il nous présente ; qui nous aime à tel point , qu'il nous a donné son Fils bien-aimé pour nous racheter de notre esclavage , nous soutenir contre notre faiblesse , et nous aider à obtenir ensuite un bonheur éternel.

» C'est le Verbe divin , la sagesse incréée , qui , engendré avant les siècles dans le sein de son Père éternel , vint , dans le temps , habiter les chastes entrailles d'une Vierge pure , et s'unissant au sang et à la chair que le Saint-Esprit forma d'elle , et à l'âme souverainement parfaite qui fut créée pour lui seul , se fit homme sans cesser d'être Dieu ; naquit , mourut , ressuscita et monta au Ciel , où , Roi de gloire et revêtu de sa toute-puissance , il siège à la droite de son Père , y faisant le bonheur des Anges et le plaisir immortel des bienheureux. C'est lui qui vient maintenant , caché , visiter le cœur humble qui l'appelle et qui l'implore.

» C'est le Dieu aimant , qui , non content d'avoir vécu et conversé avec les hommes , de leur avoir apporté la lumière de l'Évangile et enseigné le chemin de la gloire à laquelle il les appelle , a voulu leur laisser ce monument de son amour , cette commémoration de son sacrifice , ce secours à l'aide duquel il les console dans leur exil. Le Dieu enfin qui semble impatient de sa séparation d'avec les élus , et à qui un amour ingénieux a suggéré l'invention divine de se cacher dans le sacrement eucharistique , pour communiquer avec eux dans le secret de leur cœur , en attendant le jour de lumière , où , après l'accomplissement de ses immuables décrets , il se montrera à eux dans toute l'étendue de sa gloire , et remplira leurs cœurs d'un torrent éternel de délices.

» Et pour qui vient ce Dieu , aussi magnifique qu'infini ? Pour ses faibles et fragiles créatures. Il vient visiter des hommes qu'il a tirés du néant et formés du limon , qui n'ont en propre et ne tiennent d'eux-mêmes que leur bassesse et leur corruption , qui ne possèdent rien qu'ils ne doivent en entier à sa grâce ou à sa miséricorde. Si la créature la plus parfaite , celle qui l'a servi avec le plus de fidélité et de constance , n'est point encore digne de ce bien suprême , que sera-ce donc de l'homme misérable qui l'a malheureusement offensé , qui l'a méconnu , qui a adoré des dieux étrangers et préféré de viles créatures à son véritable Dieu ? Et pourquoi ! pour se livrer à des plaisirs frivoles et grossiers , en violant ses lois , en méprisant son sang et en renonçant à son amour.

» Et quel dessein l'appelle vers l'homme ? Il vient lui par-

donner ; lui rendre les biens qu'il a volontairement perdus ; le retirer des ombres et de la région de la mort où il s'était enseveli ; lui donner une vie nouvelle et de nouvelles espérances ; le remettre dans la voie qui conduit au séjour céleste. Comment y vient-il ? Un jour il viendra dans toute la pompe de sa majesté ; une nuée brillante sera son char ; les anges , ministres de sa volonté , l'accompagneront pour être les exécuteurs de son immuable justice ; le Ciel et la terre trembleront ; les morts sortiront épouvantés de leurs tombeaux au son de la trompette effrayante , et viendront entendre la sentence irrévocable de ce Juge suprême ; mais à présent il vient comme un père , comme un ami ; il vient sur le trône de sa miséricorde fortifier ceux qui l'aiment , consoler les affligés et soutenir les faibles ; c'est sur les ailes du divin amour qu'il vient satisfaire son immense et inépuisable bienfaisance , accomplir sa promesse de demeurer avec ceux qui mangent sa chair , de soulager ceux qui sont fatigués et qui recourent à lui , de s'introduire dans leur cœur et de leur communiquer les dons de son esprit , de ne faire qu'un avec eux , et de s'offrir de nouveau avec eux à son Père éternel , afin qu'il confirme cette union et la rende éternelle.

» A la vue de tant de bonté , de tant de condescendance , qui pourrait n'être pénétré d'amour et de respect ? L'homme , dans sa faiblesse , voit son Dieu descendre jusqu'à lui ; un voile sacré le lui couvre , mais la foi lui dit que cette substance , qui lui paraît être du pain , est Jésus-Christ , le Créateur du monde ; celui qui le conserve et le gouverne ; celui dont la présence fait trembler les voûtes du Ciel ; celui devant qui la nature entière se prosterne ; celui enfin devant lequel tout l'univers est moins que le néant. Quel respect ne doivent pas inspirer ces idées ! Mais quel amour , quelle consolation ne devons-nous pas ressentir , en pensant que cette grandeur infinie daigne venir épouser notre âme , et s'unir à elle d'une manière si intime et si étroite !

» Comment ne s'humiliera-t-elle pas devant une majesté si sublime ? Le repentir de ses erreurs ne nous fera-t-il pas voler dans les bras d'un si bon Père ? Comment ne lui dirions-nous pas , les larmes aux yeux et le cœur brisé de douleur , ainsi que l'enfant prodigue : Mon Père , j'ai péché contre le Ciel et contre vous. Si le publicain n'osait ni s'approcher de l'autel ni lever les yeux au Ciel ; si , honteux et confus , il se bornait à frapper sa poitrine dans un coin du temple ; vous , rempli de la même componction , mais avec plus de confiance , allez à l'autel , et dites aussi : Voyez , mon Dieu , ce malheureux pécheur avec des yeux de compassion. Au profond respect que vous inspire une si grande majesté , vous réunirez ainsi l'amour tendre et la confiance que mérite son ineffable bonté.

» Oui , monsieur , tout vous commande cette confiance et cet

amour. Ce Dieu de majesté et de justice, qui ne peut voir le pécheur qu'avec les yeux d'une haine implacable et d'une colère inflexible, envisage le pécheur repentant avec commisération et l'attend avec miséricorde. Si pur et si saint, il ne peut point ne pas abhorrer l'iniquité; mais, comme notre Créateur et notre Père, il nous aime en dépit de notre ingratitude; il nous appelle, il nous invite, il désire notre retour à lui. Tant que le terme qu'il a marqué pour ses châtimens n'est point arrivé, tant que durent les jours de propitiation et d'espérance, c'est-à-dire, tant que nous vivons, ses bras sont ouverts pour nous recevoir dans son sein paternel.

» Il nous a, certes, bien montré cet amour, cette compassion, ce vif intérêt qu'il prend aux pécheurs. Pourquoi est-il descendu du Ciel sur la terre? pourquoi s'est-il revêtu de notre malheureuse chair? pourquoi a-t-il entrepris tant de pénibles travaux? Sans doute pour les convertir et pour les ramener. Pour en venir à bout, il daigna manger avec eux; il alla jusqu'à dire qu'il faisait son aliment et ses délices de les gagner au Ciel. Ses jeûnes, ses veilles, ses fréquentes et laborieuses courses, les persécutions et les souffrances qu'il endura, n'eurent pour objet que leur salut. S'il employait les jours au ministère de sa prédication, et la nuit à prier son Père de les secourir, son seul amour pour eux l'animait alors; les entrailles de sa miséricorde étaient sans cesse ouvertes pour les recevoir, et observez dans l'histoire de sa sainte vie que jamais il ne repoussa aucun de ceux qui implorèrent sa pitié.

» Ce désir de les sauver et de les guérir de toutes leurs misères était si vif, il embrassait tellement son cœur compatissant, que, pour les racheter et les délivrer des maux éternels, il a bien voulu être crucifié entre deux malfaiteurs et verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Quelle perfection, quel prodige d'amour! et non content de l'avoir témoigné jusqu'à ce point, aussi ingénieux qu'aimant, notre Sauveur a voulu l'étendre encore au-delà de sa vie.

» Pour ne pas se séparer des hommes, pour leur laisser après sa mort un remède efficace et sûr, il institua ce divin sacrement, dans lequel il se reproduit continuellement avec toute sa force et sa vertu. L'homme unit sa chair avec la sienne, et jouit de tous les biens que produit sa présence; le même amour qui l'a porté à mourir pour les pécheurs lui a inspiré l'institution de la sainte eucharistie. Si par amour il est venu sur la terre et s'est livré à l'iniquité barbare de ses ennemis, par amour aussi il se communique aux hommes, et souvent à des pécheurs non moins coupables que ceux qui lui ôtèrent la vie.

• Quels trésors, quelles grâces ne renferme pas cette institution, aussi digne de son pouvoir et de sa sagesse que de sa bienfaisance! Si l'eucharistie présente quelquefois le témoignage de la mort funeste qu'attirent sur eux ceux qui la profanent en la recevant sans foi et sans charité, elle devient la vie et le salut

de ceux qui y participent avec humilité et avec confiance. Pour produire ces admirables effets, elle ne demande qu'un desir vif et une intention pure et droite.

» Pour l'homme ainsi disposé, ce pain divin est un baume salutaire qui le renouvelle. Quelle que soit sa faiblesse, quelque invétérés que soient ses maux, quelque compliquées que soient ses maladies, il guérit tout, il rétablit tout, il est tout pour tous. C'est le remède des justes et des pécheurs, l'aliment solide qui donne la vigueur aux saints, la médecine qui guérit les infirmes, la vie des vivants et la résurrection des morts, puisque, selon l'expression de saint *Augustin*, non-seulement il soutient ceux qui vivent, mais il rend la vie aux morts. Et voilà pourquoi, dès que l'homme ne se sent pas chargé de fautes mortelles, dès qu'il les a lavées dans les eaux de la pénitence, il peut et doit participer à cet ineffable mystère.

» Ce serait une grande erreur, ce serait bien vouloir se nuire que de s'éloigner, et quelquefois même d'éloigner les autres de ce divin sacrement, sous le prétexte de notre propre indignité, lorsqu'on ne donne ce nom qu'à des fragilités et à des faiblesses humaines. Ce n'est point la connaître la nature et le mérite ineffable de ce pain céleste. L'homme ne peut sans doute se disposer suffisamment; avec quelque soin qu'il se dispose, il ne sera jamais digne de recevoir un don aussi élevé; mais il ne doit pas oublier que Dieu ne l'a pas seulement institué pour servir de nourriture aux saints, et qu'il l'a encore destiné à servir de médecine aux infirmes; il a voulu tout à la fois qu'il consolât et fortifiât les justes, et qu'il encourageât les pénitents et leur rendit la santé. Les plus faibles en ont le plus besoin, et doivent moins s'en priver que les forts. Les âmes saintes et vigoureuses pourraient sans ce secours persévérer plus longtemps que celles qui, par leur faiblesse, sont plus exposées au péril, et ne peuvent se soutenir par elles-mêmes.

» C'est d'elles que le Sauveur lui-même parlait, lorsqu'en figurant ce mystère, il disait: « Si je les laisse plus longtemps sans manger, elles tomberont en défaillance, parce qu'il en est qui sont venues de très-loin. » Il nous fait entendre par là que, comme ceux qui avaient fait un plus long trajet pour l'entendre, étaient plus exposés à défaillir que ceux qui n'avaient pas en tant de chemin à faire; aussi, dans cette vie, ceux qui sont les plus faibles, qui ont une plus longue route à faire pour arriver à la perfection, sont exposés à de plus grands périls. Et, puisque ce pain céleste nous a été donné d'en-haut pour soutenir notre faiblesse, ce n'est point une témérité, c'est au contraire une sainte et prudente précaution que celle de recourir à la bonté d'un remède qui nous a été si libéralement accordé.

» Le vénérable Père *Grenade* dit « que l'une des plus grandes fautes des hommes est celle dont ils rendront un compte rigoureux au dernier jour, est celle qu'ils commettent contre le sang de Jésus-Christ, lorsqu'ils refusent de profiter de ses mérites et

des secours qu'il procure aux fidèles, principalement dans l'eucharistie. » Il fait à ce sujet une comparaison excellente. « Si un roi, dit-il, avait construit à grands frais un hôpital magnifique pour y recevoir tous les malades, s'il l'avait pourvu de tout ce qui est nécessaire au soulagement de leurs maux, et qu'après avoir mis la dernière main à cet édifice également utile et somptueux, personne ne s'y présentât pour être traité, ce roi serait offensé et peu satisfait d'avoir tant travaillé pour des gens qui méritaient si peu son attention, puisqu'ils n'en donnent eux-mêmes aucune à leur guérison et à leur salut. »

« Comment le roi du Ciel ne concevrait-il pas la même indignation contre nous, si, après nous avoir présenté un remède qui lui coûte si cher, puisqu'il consiste dans son propre sang, nous n'en faisons pas assez de cas pour vouloir en profiter ; si, loin de là, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour rendre ses desseins inutiles et ses travaux infructueux ? Cette négligence dédaigneuse est un péché horrible ; elle est semblable à celle dont parle Notre-Seigneur dans la parabole du festin auquel les conviés refusèrent de se rendre ¹. Combien n'est-il pas à craindre qu'il n'étende jusqu'à nous cette sentence effrayante : *En vérité, je vous dis qu'aucun de ces hommes que j'ai conviés ne participera jamais à ce festin !*

« En effet, monsieur, quelle raison légitime servirait d'excuse pour ne pas profiter d'un don si solennel et si grand ? Celui qui a été un très-grand pécheur doit savoir que dès qu'il se détermine à entrer dans les voies de Dieu, et qu'il se repent sincèrement de sa vie passée, il cesse de l'être, comme le dit très-bien saint Jérôme : « Aussitôt que nous sommes affligés de nos péchés passés et que nous les détestons, ils ne sont proprement plus notre condamnation. » Ce qui nous a perdus, c'est de les avoir commis ; ce qui nous sauve, c'est de nous en repentir, de les pleurer, de les expier. Il n'est point de faute irréparable, point de péché irrémédiable. Celui qui a fait le plus de chutes et qui est le plus accablé d'iniquités, n'a besoin que de se repentir ; qu'il s'afflige et qu'il tende la main, il peut être sûr que Jésus-Christ le relèvera.

« Sans doute, il n'est pas digne de s'approcher d'un si sublime mystère ; mais, encore une fois, quel mortel peut ou pourra l'être jamais ? Qu'il reconnaisse, je le veux, son indignité ; mais qu'il reconnaisse aussi, qu'il admire l'affabilité et la douceur de son Dieu, qui a institué ce divin sacrement pour se communiquer à ceux mêmes qui sont imparfaits et faibles. Telle est sa bonté, qu'il ne demande point de longs mérites, de grandes vertus ; il se contente de la pureté, des bonnes intentions, des désirs sincères et vrais. Telle est l'efficacité de sa grâce, qu'elle supplée à tout ce qui manque à l'homme ; elle le perfectionne ; elle substitue dans lui la force à la faiblesse ; elle fait naître sa confiance de son

¹ Luc. xiv. 13. 16.

humilité même. Loin donc que celui qui le cherche avec la confiance de son indignité, puisse l'offenser, il deviendrait coupable, si, sous ce prétexte, il négligeait de profiter de l'unique remède qui peut le guérir : tels sont les motifs qui doivent lui inspirer le désir et le courage de s'approcher d'un si ineffable sacrement.

» Pendant ces jours où nous sommes si près de l'autel, nous redoublerons d'ardeur et de vigilance, nous aurons un œil plus attentif sur nous-mêmes, sur toutes nos actions, sur toutes nos paroles ; nous ne ferons, nous ne penserons rien qui puisse n'être pas conforme à la sainteté du Dieu que nous allons recevoir. Toute conversation inutile, tous discours futiles ou légers, quoique indifférents en eux-mêmes, ne seraient pas une disposition convenable. L'âme ne doit être remplie que de son objet ; la langue doit être contenue, la bouche innocente et pure. Et comment se permettrait-elle une parole vaine ou dangereuse ? N'est-elle pas la porte par laquelle nous devons recevoir l'hostie de propitiation ?

» Si la bouche doit être pure, combien le cœur ne doit-il pas l'être encore plus ! Je ne parle pas seulement des pensées libres et impures ; certainement Jésus-Christ ne pourrait habiter le cœur qui les accueillerait avec complaisance : j'entends encore toutes les idées vaines, les mouvements d'une imagination inquiète, qu'il faut nécessairement éloigner de l'esprit. Il ne doit non-seulement rien s'y trouver qui puisse offenser Dieu ; mais rien qui puisse nous distraire un instant de son amour ou de la contemplation de sa tendresse. « Le Seigneur, dit *David*, ne peut habiter que dans un lieu de paix ; nous devons donc éloigner de notre esprit toutes les pensées qui pourraient le dissiper ou le troubler. Le lit que prépare à Dieu l'épouse des *Cantiques* est semé de fleurs ; il n'admet point d'épines ni de ronces : les pensées inquiètes ou vaines doivent être bannies. Et si la nécessité nous oblige à parler des choses humaines, nous ne devons le faire qu'avec réserve, avec une modération telle que notre cœur n'en éprouve aucun trouble, et que notre âme persévère dans le repos et la paix.

» Il est donc essentiel que nous remplissions le temps qui nous reste par des exercices spirituels : que nous le consacrons tout entier à élever notre cœur à Dieu, à méditer ses grandeurs, notre bassesse, et l'ineffable bonté qui le porte à venir fixer son séjour dans un cœur qui en est indigne. Ce sont là les parfums dont nous devons remplir l'habitation que nous préparons à cet Hôte celeste ; et, à l'arrivée du divin Epoux, il faut aller à sa rencontre avec la chaste pudeur du respect et l'élan d'un amour brûlant et sans bornes.

» Que votre oraison fervente perce la voûte des Cieux, et s'élance jusqu'au trône sublime de l'adorable Trinité. Pendant les jours qui vous restent, adressez votre prière à chacune des personnes divines, pour obtenir la grâce et la pureté que de-

mande une action aussi sacrée. Invoquez particulièrement la très-sainte Mère de Jésus, cette Vierge très-pure, qui pendant neuf mois a porté si dignement dans son chaste sein ce Sauveur auquel elle a donné l'existence humaine, et qu'elle va déposer dans votre cœur; demandez-lui, au nom de l'amour ardent, de la dévotion fervente avec laquelle elle le conçut dans ses entrailles et le reçut dans ses bras, de vous obtenir la grâce de le recevoir avec amour dans votre sein.

» Priez le père putatif de votre tendre Eponx, le bienheureux *Joseph*, que la Providence chargea du soin de la Mère et du Fils, de vous servir de parrain. Invoquez l'ange gardien que Dieu chargea de vous conduire dans le chemin de la vie; priez-le de vous aider dans l'acte le plus important que vous avez à remplir ici-bas. Invoquez les saints de votre nom, protecteurs naturels que Dieu a destinés à veiller sur vous, et ceux auxquels vous porte votre dévotion; demandez-leur de vous assister dans une occasion d'un si grand intérêt, et qu'à votre prière ils deviennent les amis de l'épouse.

» Appelez tous les bienheureux qui jouissent de la vue du Seigneur, tous les anges qui le servent et qui l'accompagneront avec respect, quand il daignera descendre dans son sein. Demandez-leur de vous enseigner à le révérer comme ils le révèrent, et de vous enflammer de l'amour dont ils brûlent eux-mêmes. Ah! si vous les appelez avec une ferveur sincère, ils viendront sûrement vous assister et offrir vos saints desirs au Seigneur. Ces heureux immortels, pleins d'amour pour le Dieu dont ils jouissent, sont pénétrés du même esprit; ils n'emploient leur bienheureuse existence qu'à louer sans cesse leur divin Bienfaiteur, à solliciter sa miséricorde en faveur des mortels qui imploront leur secours et qui se convertissent sincèrement.

» Quelle confiance ne devez-vous donc pas avoir, si vous considérez que vous allez vous présenter à un Dieu de bonté qui daigne venir à vous, et que vous y allez sous les auspices de parrains si élevés, de protecteurs si grands, d'amis si zélés, qui tous intercèdent pour que l'Esprit saint vous applique, au moyen de cette chair divine et vivifiante que vous allez recevoir, tous les mérites de Jésus-Christ et tous les fruits de sa rédemption!

» Vous êtes déjà dans le sein de l'Eglise, et cette mère compatissante, quoique divisée dans ses membres et répandue par toute la terre, est toujours unie d'intention; elle est la famille sainte qui se compose principalement des élus et des amis de Dieu, qui l'adorent en esprit et en vérité, quoique dans les ombres de la vie mortelle, et qui espèrent le jour de la lumière; à présent même, elle intercède pour vous, en priant pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. Que de motifs d'encouragement et de confiance, quelque abominable qu'ait été notre conduite!

» Eloignez donc dès à présent toute idée de crainte , bannissez toute pensée de votre indignité , ou ne pensez-y que pour exciter votre reconnaissance et admirer la miséricorde du Seigneur. Que votre âme s'élève jusqu'à sa hauteur sur les ailes de l'amour et de la confiance ; que votre cœur s'unisse dès aujourd'hui et à jamais à la croix de notre Sauveur : ne soyez occupé que du souvenir de sa passion et de son divin sacrifice ; contemplez l'amour infini avec lequel il s'est livré pour vous à des tourments inouis pour vous délivrer des peines dues à vos péchés ; considérez cette charité sans bornes , avec laquelle , malgré vos égarements , il vient s'unir à votre âme d'une manière si douce et si tendre. Jésus-Christ a institué ce sacrement en mémoire de sa mort ; et c'est là l'idée la plus grande , la pensée la plus affectueuse dont puisse s'occuper celui qui va le recevoir , s'il veut être fidèle à sa volonté.

» Concentrant dès à présent votre attention sur ce seul objet , écoutez et n'écoutez que ce mot de l'Évangile , que Dieu vous prononce par ma bouche : « Voici l'Époux qui vient , allez au-devant de lui. » Que cette exhortation retentisse à tout instant à votre oreille ; qu'elle éveille dans vous tous les sentiments de tendresse et d'amour qui lui sont dus. Oui , monsieur , et gardez-vous d'en douter ; celui qui vient à vous est votre époux , et l'époux le plus aimant. Il n'est aucun sacrement où Notre-Seigneur présente plus clairement cette union ineffable , que celui de l'Eucharistie : elle est intime entre Dieu et celui qui le reçoit. De deux êtres si distants , elle n'en forme qu'un seul ; elle opère vraiment et réellement leur alliance spirituelle.

» Pour le recevoir dignement , appliquez-vous à considérer la manière dont il vient ; il vient rempli d'amour , de bonté , de douceur , de miséricorde. Il nous a dit , en instituant ce sacrement , qu'il avait ardemment désiré de célébrer cette pâque avec nous , cette pâque où l'on mange le véritable Agneau , il est lui-même cet agneau. C'est dans cette pâque que , pour se donner à nous , il se dispose au sacrifice le plus terrible. Si , pour venir à nous , il désirait de souffrir de si grands maux , avec quelle ardeur ne devons-nous pas désirer que notre Sauveur vienne dans nos âmes , lui qui est la source de tout bien ! avec quel respect , quelle dévotion et quelle joie ne devons-nous pas l'attendre !

» Avec quelle ardeur , avec quel amour notre cœur doit dire : O Père ! ô bon Pasteur ! mon Seigneur et mon Dieu ! vous ne vous êtes pas contenté de me créer à votre image et de m'avoir racheté au prix de votre sang ; par un prodige d'amour incompréhensible , vous daignez encore venir jusqu'à moi , vous venez habiter dans mon âme , pour me transformer en vous , pour vous unir à moi par les liens de l'amour et de la charité éternelle !

» D'où me vient un si grand bien ? Mes mérites n'ont pu me l'attirer , puisque je n'ai fait que vous offenser , ce n'est pas pour vous honorer , je ne suis qu'un pauvre mortel pétri de limon , et vous êtes mon Dieu. C'est par l'effet d'une bonté si grande , que

vous venez à moi avec plus d'empressement que je ne mets d'ardeur à aller à vous : moi , qui ai tant de motifs de le désirer : moi , qui suis si misérable , qui ai un si grand besoin de votre secours , et qui sans vous ne puis être capable de rien. Vous m'aimez par miséricorde , et moi , je devrais vous chercher , pour posséder en vous celui qui peut me donner tout ; mais votre amour surpasse l'intérêt que je dois avoir pour moi-même , à tel point que vous venez me donner tout , lors même que je ne le desire que faiblement , et que je ne le recherche pas avec l'ardeur que je devrais. Vous l'avez dit , Seigneur , vos plus chères delices sont de vivre avec les enfants des hommes. O prodige de bonté ! il n'est pas plus dans la nature du soleil d'éclairer , et dans celle du feu d'échauffer et d'embraser , qu'il ne l'est à vous , ô mon Dieu , de nous aimer et de nous combler de bien.

» Que ces pensées salutaires vous occupent uniquement d'ici au moment heureux que le Ciel vous prépare. Votre cœur doit nager dans un océan d'allégresse et se livrer aux transports de la plus douce espérance. Mais cet époux si saint , si grand , si plein de majesté , veut voir dans l'amour de son épouse la pudeur de la chasteté ; il faut qu'un profond respect accompagne les élans de votre empressement et de votre joie ; vous le devez également à la majesté de celui qui vient à vous , et au sentiment de votre propre bassesse. C'est ainsi que vous parviendrez à suivre le conseil de *David* : *Servez le Seigneur avec crainte , et réjouissez-vous en sa présence avec frayeur*

» Ayez présentes à l'esprit les terribles menaces que Dieu fit au peuple par la bouche de *Moïse* , au moment où il promulgua sa loi. Ne perdez pas de vue qu'il prescrivit que rien n'approchât de la montagne d'où il parlait, soit que ce fût un homme, une brute, un troupeau , sous peine d'être lapidé ; et bien qu'il eût permis à *Aaron* , qu'il avait nommé grand sacrificateur , de gravir la montagne , il lui prescrivit de ne l'adorer que de loin , *Moïse* seul ayant la permission de s'approcher. S'il fallait un si grand respect lorsque Dieu publiait sa loi par l'organe d'un ministre , nous devons en avoir un bien plus grand encore , lorsque ce Dieu vient lui-même en personne. Enveloppez-vous donc dans votre propre bassesse ; humiliez-vous , que votre front s'abaisse jusqu'à la poussière qui couvre la terre , lorsqu'un Dieu si grand descend du Ciel pour s'unir à votre âme. » Ici le Père se retira. Je ne puis , mon cher Théodore , te rapporter en détail tout ce qu'il me dit les jours suivants jusqu'à l'heureux moment. Ce n'étaient plus des discours suivis comme les précédents ; ses entretiens n'étaient remplis que de mouvements tendres et affectueux de son cœur. Mon prochain bonheur , que je méritais si peu , était son unique objet. Ses discours et les élans de son âme étaient si multipliés , si variés , et se présentaient sous tant de nouvelles faces , que je n'ai pu en conserver une idée nette et distincte , d'autant plus qu'il passait , ces jours-là , plus de temps avec moi , et qu'il m'occupait au point de ne pas me laisser le temps de les jeter sur le papier , comme j'avais fait jusqu'alors.

Il ne me serait pas non plus possible de te rendre ses discours ; ce n'étaient plus des raisonnements de l'esprit, mais l'effusion tendre et vive d'un cœur enflammé. Personne au monde ne serait en état de rendre compte de tout ce que cet ange du Ciel me dit alors. Il serait impossible de peindre ce torrent impétueux de sentiments et d'affections ardentes ; ce volcan enflammé, d'où un feu actif et continu jaillissait sans cesse vers le Ciel. Son cœur était un brasier brûlant du divin amour, on eût dit que la flamme s'exhalait de sa bouche et de ses yeux. Quelle force dans ses discours ! quelle vie dans ses images ! quel coloris dans ses expressions ! quelle sensibilité dans ses paroles ! Son esprit était devenu supérieur à l'esprit de l'homme, ou égal à celui des intelligences célestes ; son zèle, sa charité, sa componction excitaient à la fois mon admiration et mon étonnement.

J'eusse été un monstre, un rocher insensible, si j'avais pu ne pas me sentir ému par d'aussi fortes impressions. Mais non, Dieu m'a fait la grâce d'en ressentir les effets ; son feu m'embrasait, ses larmes faisaient couler les miennes, sa dignité me commandait le respect ; ses affections me pénétraient, et je bénis mon Dieu de m'avoir donné un directeur si digne de ce sublime ministère.

Ce fut ainsi que tous ces jours se passèrent dans la répétition continuelle et toujours variée d'affections, d'élévations à Dieu, et d'oraisons jaculatoires. En me quittant le soir du samedi, il me dit : « Allez, monsieur, reposer entre les bras du Dieu qui vous attend. Entre sa bonté et votre cœur, il n'y a plus qu'une nuit d'intervalle. Reposez avec la douce attente que l'aurore viendra éclairer votre félicité. Si vous vous réveillez, que votre première idée soit cette question : Est-il bien vrai que je vais recevoir mon Dieu ? Avant de vous livrer au sommeil, invoquez vos parrains et vos patrons : imitez l'Épouse des *Cantiques*, dont le cœur veillait pendant son sommeil même. »

Je te parlerai demain de ce grand jour. Adieu, mon cher Théodore.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Le philosophe à Théodore.

JE l'ai vu luire enfin, Théodore, ce jour si désiré, ce jour que le Ciel avait destiné à mettre le comble à mon bonheur. Je passai la nuit dans une douce tranquillité, plein de la pensée que je verrais bientôt se réaliser mes espérances, et occupé à suivre les conseils et les instructions de mon digne conducteur. Il vint plus tôt que de coutume. Je le vis entrer dans ma chambre d'un air modeste et recueilli; son visage me parut plus doux et plus serein. Ses yeux brillaient d'une joie visible; il paraissait me dire : voici le moment de votre bonheur et le terme de vos peines. Comme je me disposais à le suivre, il me fit asseoir, en me disant : « Je veux vous parler encore, avant que vous approchiez de l'autel.

» Nous sommes deux pauvres mortels, deux misérables pécheurs, et cependant nous sommes conviés, et nous allons nous présenter à la table du Seigneur. Excitons de nouveau nos cœurs aux plus vives affections du divin amour. Nous sommes sans doute pénétrés de notre indignité; mais le Dieu de miséricorde a daigné nous choisir, puisqu'il nous a donné le temps et les moyens, et qu'il nous attend; négligerons-nous de profiter d'une si grande faveur? Si nous considérons les avantages qu'elle nous procurera, comment ne désirerions-nous pas ardemment ce pain céleste, comment n'en aurions-nous pas une sainte faim? Ce désir, cette faim sont la meilleure disposition que nous puissions apporter, pour le recevoir dignement et en retirer plus de fruit.

» Le cœur humain, grossier, et livré tout entier aux objets sensibles, est difficilement touché des idées spirituelles de la foi, l'âme seule en est susceptible; mais la foi, aidée de la grâce, peut enflammer le cœur qui s'attache à la considération des effets de ce sacrement, et des changements étonnants qu'il opère dans ceux qui le reçoivent avec la préparation convenable. Avant de nous rendre à la sainte table, j'ai donc cru devoir vous communiquer quelques réflexions empruntées du vénérable Père *Grenade*, qui pourront vous exciter dans cette occasion.

» Sachez, dit ce Père, que comme la bonté de Dieu a opposé au premier homme, cause de tous nos maux, un second homme qui est Jésus-Christ, source et principe de tous nos biens, elle a aussi opposé au fruit funeste de l'arbre défendu, cause de notre

perte, un autre fruit céleste qui est le divin sacrement, produit du Ciel, qui remédie à tous ces maux. Et comme l'obéissance du second homme nous a délivrés de tous les malheurs qu'a entraînés la désobéissance du premier, ainsi tous les maux, produits par ce funeste aliment, guérissent par ce pain divin.

» Ce sacrement est donc un antidote salutaire, inventé par la divine charité pour guérir tous les hommes du venin pestilentiel de l'ancien serpent. Pour bien comprendre la grandeur des avantages que cet aliment céleste nous procure, il suffit de considérer les maux innombrables et terribles que nous, a causés l'aliment mortel du fruit défendu, et de voir que, par l'institution de cet auguste mystère, Dieu a changé en bénédiction la malédiction qu'il avait portée contre l'homme. En parlant du premier fruit, il a dit : Du moment que vous en mangerez, vous mourrez. En parlant du second, il a dit : Celui qui mangera ce pain, vivra éternellement.

» Et comment n'espérerions-nous pas de trouver dans ce festin la vie éternelle, puisque nous nous y nourrissons de la chair même de Jésus-Christ, unie au Verbe divin ? Saint *Jean Damascène* dit que comme le Verbe du Dieu éternel est le principe et la source de toute vie, puisqu'il a donné l'être à tout, au moment où il s'unit à la chair humaine, il rendit sa propre chair vivifiante, en sorte que cette chair unie au Verbe communique la vie à tout ce qu'elle touche. Ainsi, le sacrement n'étant autre chose que la chair de Jésus-Christ unie à sa divinité, il possède toute sa vertu, toute sa grandeur, toute sa puissance.

» Pensez, monsieur, à ce qui doit se passer dans votre âme, lorsque ce divin Rédempteur y entrera. Pensez aux effets que doit y produire cette chair céleste, animée par l'âme de Jésus-Christ, et consacrée par l'ineffable union de sa divine essence. Celui qui vient dans votre cœur est le Dieu-Homme ; il y vient avec tous les mérites de son humanité sainte et toute la plénitude de sa divinité. Et pourquoi y vient-il ? pour que votre chair s'unisse avec la sienne, pour l'imprégner de sa propre vie, pour vous remplir de sa présence, pour vous fortifier par sa miséricorde, pour vous laver avec son sang, pour répandre sur vous l'onction de sa grâce, pour vous vivifier par sa mort, pour vous éclairer de sa lumière, pour vous enflammer de son amour, pour vous appeler par sa douceur, pour épouser votre âme et s'unir à elle, pour vous faire participer à son esprit et à tous les mérites de sa croix, en vous offrant cette même chair dont il veut vous nourrir.

» En recevant ce sacrement, vous détestez avec plus de force vos péchés passés, vous vous fortifiez contre l'avenir, vos passions s'amortissent, vos tentations diminuent, votre dévotion s'enflamme, votre foi s'agrandit et s'éclaire, votre charité prend une ardeur nouvelle, votre espérance s'accroît, votre faiblesse se change en force, votre conscience acquiert la tranquillité, vous participez aux mérites précieux de Jésus-Christ, et vous recevez les arrhes de la vie éternelle.

» C'est ce pain qui donne du courage à la pusillanimité, qui substante les voyageurs, qui relève ceux qui sont tombés, qui anime les lâches, qui fournit des armes aux braves, qui réjouit ceux qui sont tristes, qui console les affligés, qui instruit les ignorants, qui enflamme les tièdes, qui réveille les paresseux, qui guérit les infirmes, qui est enfin le seul remède à toutes nos souffrances, et notre recours le plus sûr dans les adversités. Quel est donc celui qui, réfléchissant sur les merveilleux effets de cet ineffable sacrement, et sur la libéralité avec laquelle notre Rédempteur nous appelle à y participer, ne désirera pas de si immenses richesses ? Quel est celui qui n'aura pas faim et soif de cette céleste nourriture ?

» Je vous le dis encore ; la considération de votre indignité ne doit ni décourager ni attiédir votre allégresse. Quelque auguste et saint que soit ce sacrement, vous n'oublierez jamais qu'il est le trésor découvert pour secourir les pauvres, le remède prescrit aux malades, l'aliment et le refuge des nécessiteux, le grand festin dressé pour ceux qui ont faim et soif.

» Avec quelle confiance, avec quelle ardeur, quelle consolation et quels désirs ne devez-vous donc pas venir recevoir le Seigneur, qui va vous combler de ses grâces ! Souvenez-vous combien il était désiré par les patriarches ; souvenez-vous des cris qu'ils élevaient au Ciel pour la venue de ce Messie tant attendu des nations. Celui que vous allez déposer dans votre sein est le même qui est venu dans le monde, et il vient opérer dans vous ce qu'il fit dans le monde qu'il a voulu sauver. Il lui porta la vie de la grâce, et c'est cette même vie qu'il vient apporter dans votre âme.

» Combien votre désir ne doit-il pas être ardent ! Vous avez l'espoir de recevoir le chaste et doux Époux de votre âme, venant du Ciel avec tous ses trésors, et dans l'intention de vous combler de dons immortels. Quelle ne doit pas être votre ferveur ! Allons, monsieur, que le Saint-Esprit nous dirige, que nos parrains et nos protecteurs nous accompagnent, et que le Dieu que nous allons chercher daigne nous inspirer son amour ! »

A ces mots, il se leva, et je le suivis à la chapelle ordinaire. Je marchais comme transporté et hors de moi ; toutes les facultés de mon âme étaient absolument suspendues. A peine avais-je le sentiment de mon existence. Le tumulte et la rapidité des idées, qui se succédaient et se croisaient dans mon esprit, ne me permettaient d'en distinguer ni d'en examiner aucune. La vue du Père, déjà revêtu des habits sacerdotaux et monté à l'autel, dissipa mon trouble et ma léthargie ; il était temps de me préparer à un moment si décisif. Je cherchai à me rappeler tout ce que le Père m'avait dit, et tout ce que ma raison me pouvait inspirer ; tant d'objets réunis se confondaient dans ma mémoire, et mes idées semblaient se heurter entre elles.

Malgré mon trouble intérieur, malgré le désordre et la confusion qui régnaient dans mes pensées, j'éprouvais au fond de

mon âme un sentiment qui prenait sa naissance dans mon cœur. Ma raison ne pouvait discuter ni distinguer ce que j'éprouvais ; mais mon âme était pénétrée ; dans le silence, au milieu de l'inaction de mon entendement, mon cœur s'ouvrait encore au sentiment ; une lumière lointaine, mais brillante, m'éclairait assez pour apercevoir toute mon indignité, et l'étendue de la miséricorde du Dieu infini qui daignait descendre jusqu'à moi. A travers l'horreur et l'indignation que m'inspiraient les erreurs d'une vie désordonnée, j'entrevois le rayon consolateur d'une douce espérance, et j'étais consolé par l'idée de voir réparer tout le mal que mon repentir seul ne pouvait effacer.

Au son de la clochette de l'élévation, je crus me réveiller ; le cœur me battit ; voici, me disais-je, voici mon Dieu, le Dieu qui vient me visiter. J'étais anéanti et confondu en présence de la suprême majesté du Ciel, et je me prosternai, comme si j'eusse cherché à m'ensevelir dans les abîmes les plus profonds de la terre, en pensant à mes iniquités et aux longues erreurs de ma vie. Dans mon humiliation, j'aurais voulu fuir loin de moi-même. Accablé du poids de mes crimes, mes yeux n'osaient se fixer sur le Dieu de la pureté et de l'innocence. Je ne doutais plus de sa présence ; il me voyait ; il était venu pour moi. Rien de ce que j'avais appris ou pensé relativement à cet instant, ne pouvait m'être présent ; ma mémoire était dans le plus grand désordre. Ma raison ne me disait rien ; un sentiment vif et confus d'humilité et de terreur absorbait toutes mes facultés.

Un nouveau son de la clochette m'avertit que le moment attendu est arrivé ; levant les yeux, je vois le prêtre qui, tourné vers moi, et l'hostie à la main, prononçait déjà les paroles sacrées que l'Eglise emploie à implorer la miséricorde divine pour le pardon des péchés.... Quand je le vis s'avancer vers moi, que je l'entendis me dire : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde*, un nouveau trouble s'empara de moi. Il me serait impossible d'expliquer ce qui se passait alors en moi, tant j'étais hors de mon état naturel ; je sais que j'ouvris presque machinalement ma bouche impure, que le ministre y plaça le pain céleste, et que le Dieu de bonté daigna descendre dans le sein du plus pervers de tous les hommes.....

Pendant quelques moments, je ne pus ni me reconnaître, ni sortir de cet état de stupeur dans lequel toutes mes facultés étaient suspendues. Peu à peu le tumulte de mes idées se calma, je commençai à les distinguer mieux ; mais qui pourrait les détailler dans leur confuse multitude ? Celle qui me frappa le plus vivement, fut la comparaison rapide de mon état présent, avec celui dans lequel je me trouvais quelques jours auparavant. Je ne concevais pas comment la toute-puissante bonté de Dieu avait pu consommer en si peu de temps une si grande opération, et comment celui qui, un mois auparavant, était un monstre d'incrédulité et de dissolution, pouvait se trouver maintenant au pied des autels, et porter son Dieu dans son sein.

J'admirais cette souveraine Providence , qui , par des moyens que sa sagesse avait disposés , m'avait conduit à ce monastère , où sa libéralité , aussi gratuite que peu méritée , m'avait donné le trésor de la foi , ouvert les ressources de la pénitence , et consommé son ouvrage , en joignant à mon pardon et à sa grâce le plus ineffable de ses dons , celui de son corps divin , et de son précieux sang. Une transformation aussi complète , aussi prompte , mettait le comble à ma joie ; j'étais ravi d'admiration , mon âme brûlait de ferveur , d'adoration et de reconnaissance.

Je pus alors recueillir mieux , et arranger dans mon esprit les idées pieuses dont m'avait imbu mon directeur. J'élevai mon cœur au Dieu dont je venais d'obtenir un si grand bien , et je lui offris avec son fils bien-aimé qui était déjà dans mon sein , un sacrifice de louange ; je lui présentai la divine hostie qui venait de rendre la vie à mon âme , et je le suppliai en son nom , non-seulement de me pardonner mes péchés , mais encore de me remplir de vertus ; je m'efforçai enfin de produire tous les actes qu'on m'avait appris , et ceux que mon cœur reconnaissant put me suggérer.

Au milieu de cet exercice , mes yeux se tournaient toujours sur moi ; c'était avec une consolation inexprimable , avec une joie d'un genre nouveau , que j'éprouvais pour la première fois , que je me disais à moi-même : Quoi ! mon Dieu habite avec moi ! maintenant je suis chrétien ! maintenant j'appartiens au peuple saint ! je suis de la race des élus ! je suis fils de l'Eglise , membre vivant de Jésus-Christ ! J'aurai donc cessé d'être un objet d'aversion aux yeux de Dieu ! un sujet de tristesse pour les bienheureux ! Les saints de la terre vont enfin me regarder comme leur frère ! Je suis donc racheté de mon esclavage ! J'ai dans moi le principe de la vie , et je puis espérer qu'un jour je serai le compagnon des saints , comme celui de tous ceux qui jouiront de la splendeur divine pendant toute l'éternité ?

J'étais transporté de ces idées , et d'une foule d'autres de la même nature ; j'aurais voulu pouvoir rendre l'univers témoin de ma félicité , pour qu'il en profitât ; j'aurais voulu que tous les hommes connussent ce Dieu de miséricorde dont ils pouvaient attendre les mêmes biens. Combien surtout j'aurais désiré pouvoir désabuser les insensés qu'a pervertis la philosophie du siècle , et les tirer de l'abîme de misère d'où je venais d'être retiré moi-même !

Jusqu'alors , mon ami , je n'avais point connu de jouissance aussi pure , la véritable joie du cœur était une nouveauté pour moi. Combien les choses de la terre , qui m'avaient tant fait illusion , m'offraient alors un aspect différent ! Les honneurs me paraissaient frivoles , et les richesses méprisables ; ces plaisirs grossiers , que j'ambitionnais avec tant d'avidité auparavant , me semblaient odieux et trompeurs. Mon imagination venait-elle me les présenter , mon cœur en repoussait l'idée avec effroi , parce que , pénétré de la futilité et du danger de leur fausse douceur ,

je découvrais en même temps et le piège qu'ils recèlent, et leurs funestes effets.

Lorsque je regardais le Ciel, et que je contemplais la majesté de son souverain, la présence du Dieu de bonté, la réunion de ses heureux élus, la continuité de ces plaisirs purs qui renaissent sans cesse, de ces délices qui n'ont point de fin, et du bonheur parfait de l'âme immortelle, à qui leur possession éternelle est assurée, la terre tout entière me paraissait une ordure; je déplorais mes anciennes erreurs, et le sort de ceux qui étaient encore ensevelis dans le monde des mensonges et dans les ombres de la mort.

Je ne sais combien dura cet état d'extase. Je crois cependant qu'il fut très-long, soit parce que ma tête avait été remplie d'une multitude d'idées, soit parce que le Père fut obligé de me tirer par le bras: « Il est temps, monsieur, me dit-il, que nous nous en allions. » Eu effet, il me fit relever; j'étais si transporté de joie, si ravi des consolations que j'éprouvais, que, sans songer que j'étais dans la chapelle, je jetai mes bras autour de son cou, en lui disant: Homme de Dieu, à qui je dois mille fois plus qu'à mon père, admirez avec moi les miséricordes du Seigneur; aidez-moi à lui rendre grâces, et demandez-lui de soutenir ma faiblesse. »

Le Père reçut cette effusion soudaine de mon cœur avec sa charité douce et modeste; il me serra dans ses bras, son saint visage se colla sur le mien, et il me dit avec l'expression de l'attendrissement: *Béni soit l'immense, le tout-puissant, le saint Dieu d'Israël, souverain et éternel, qui, dans sa compassion, a visité son peuple, et l'a délivré d'une dure captivité!* Après d'autres paroles édifiantes, il me conduisit à ma chambre.

Je le suivis; mais, Théodore, combien j'étais différent de moi-même! Je n'étais plus ce mortel abruti, accablé du poids de ses iniquités, qui, courbé sous le joug de ses passions, se traînait pesamment sur la terre, où il bornait toutes ses espérances; j'étais devenu léger; j'étais débarrassé de tout poids inutile; je me sentais prêt à m'élever au Ciel sur les ailes de l'espérance et de l'amour. Non, mon ami, je n'exagère point: l'infortuné échappé d'un cachot obscur, d'une caverne inaccessible, où il a longtemps vécu chargé des chaînes qui l'accablaient et le courbaient vers la terre, au moment où, rendu à sa liberté, il aperçoit la lumière et commence à jouir de la clarté du jour, ne se trouve pas plus allégé, pas plus consolé que je sentais l'être alors. Tout était nouveau pour moi: le Ciel me semblait plus serein, la lumière plus pure; toute la nature me paraissait embellie. Si le premier effort d'un malheureux pécheur produit dans son âme un changement si prodigieux, quelle est donc la félicité du saint dont le cœur est depuis longtemps habitant du Ciel, et qui vit avec son Dieu!

Lorsque nous fûmes rendus à ma chambre, le Père me dit: « Dieu a bien voulu nous éclairer et nous donner le temps de

consommer l'œuvre de sa miséricorde ; qu'il en soit béni ! que , tous les jours de votre vie , votre première occupation soit de le remercier d'un si inestimable bienfait ; que votre unique soin soit de lui demander sans cesse le don de la persévérance , et de travailler à n'en pas perdre les fruits ; mais il est juste de donner quelque relâche à vos exercices. Pour maintenir la ferveur , il ne faut pas fatiguer l'esprit. Nous parlerons une autre fois des moyens qu'on doit employer pour conserver le précieux trésor de la grâce.

» Depuis votre séjour ici , dans cette maison , notre supérieur et tous ceux qui l'habitent seraient venus vous présenter leurs devoirs , si je ne les en eusse empêchés ; je n'ai pas voulu , pendant ces jours de salut , dans des moments de propitiation si précieux , lorsque vous vous disposiez à concourir à l'œuvre des influences célestes qui agissaient sur vous , que rien pût interrompre un travail si important , ou vous causer la plus légère distraction. Maintenant qu'à l'aide de la grâce du Seigneur vos exercices sont terminés , si vous le permettez , notre supérieur et quelques-uns de nos Pères les plus âgés se disputeront l'honneur de vous offrir leurs services et de partager quelquefois votre solitude.

» — Il y a longtemps , mon Père , répondis-je , que je désire de savoir où je suis , et de connaître l'heureux hospice où le Ciel m'a conduit , où j'ai été accueilli avec tant de désintéressement et de charité , où j'ai trouvé celui que le Ciel a destiné dans sa bonté à me tirer de l'abîme de misères où j'étais plongé. Souvent j'ai voulu vous en parler , vous exprimer ma reconnaissance , et vous demander quels étaient ceux à qui je devais la témoignier encore. Occupé sans cesse du salut de mon âme et de mon instruction , votre zèle ne m'en a pas donné le temps. J'étais persuadé que , conduit par Dieu même entre vos mains , je vous devais une obéissance aveugle , et que ni ma curiosité ni ma sollicitude ne devaient détourner l'impulsion de la bonté divine qui m'acheminait à mon bonheur sous votre direction. J'ai cru devoir m'abandonner entièrement à votre prudence. Puisque vous m'en parlez vous-même , je me bornerai à vous répondre que je suis absolument à vos ordres.

» — Nous sommes , monsieur , me dit le Père , des prêtres venus de différents pays ; nous nous sommes réunis dans cette retraite , pour nous dérober aux dangers du monde et y vivre dans la simplicité de l'Évangile. Cette maison n'est remplie que d'hommes désabusés des illusions du siècle , qui consacrent à Dieu , et à Dieu seul , tous les moments de leur existence. Nous ne nous obligeons point à y rester un temps déterminé. Nous n'y sommes que volontairement , et rien ne nous empêche de la quitter à toute heure. Notre unique obligation , pendant que nous y sommes , est d'y suivre fidèlement et avec ferveur la règle dans laquelle on y vit , de nous y édifier par les exemples des hommes saints qui l'habitent , et de nous garantir de les affliger par les nôtres.

» Malgré la liberté dont nous jouissons , et quoique notre règle

ait pour objet d'embrasser la perfection évangélique dans toute son étendue , il en est peu d'entre nous qui aient abandonné la maison. Dieu nous soutient par sa grâce , et vous serez édifié , monieur , d'y voir des prêtres de tout âge se soumettre avec la même ardeur et avec une égale ferveur à nos statuts les plus rigoureux. Le son de la cloche y règle tous nos mouvements , et vous admirerez comment , en dépit de l'âge et des infirmités , tous deviennent agiles et prompts dès qu'il s'agit d'obéir.

» Notre institut, monsieur , est d'aller une ou deux fois chaque année , au nombre de deux , et d'après l'ordre de notre supérieur , visiter les villages voisins et y distribuer le pain de la parole de Dieu : c'est ce que nous appelons faire des missions.

» Lorsque nos missions sont achevées et que notre ministère est devenu d'une utilité moins pressante dans les lieux où nous sommes envoyés , nous revenons ici suivre l'observance de la discipline commune , et y redoubler d'efforts pour nous mettre à portée de remplir de nouveau le même but. Notre supérieur règle les temps et les destinations , et il a l'attention de nous envoyer alternativement les uns et les autres. Pendant qu'une moitié de la communauté s'occupe dans les bourgs et dans les villages à instruire et à exhorter les peuples , l'autre s'applique dans cette enceinte aux exercices religieux , à l'observance de nos statuts et à son instruction personnelle , pour reprendre avec plus de fruit le travail des missions.

» Tous , ici , monsieur , donnent de grands exemples d'édification ; mais il en est parmi nous un grand nombre qui sont d'excellents modèles de mortification et de vertu. Nous possédons des hommes d'une sagesse et d'une piété éminentes , dont l'existence est une oraison continuelle , qui , toujours en la présence de Dieu , semblent vivre plutôt dans le Ciel que sur la terre ; élevés bien au-dessus du monde , il semble que le Seigneur ne les y retient qu'afin qu'ils suspendent ses vengeances contre tant de pécheurs qui l'insultent , et tant d'hommes indifférents qui le déshonorent.

» Je désirerais , monsieur , que vous les vissiez. Leur vue seule inspire le respect et l'amour de la vertu. Monuments vivants de l'Évangile , ce sont autant de miroirs où se peint toute la beauté de sa doctrine. A leur seul aspect , on sent que le bonheur peut exister hors du monde , ou , pour mieux dire , qu'il faut être hors du monde pour trouver le vrai bonheur.

» Quarante ou cinquante ans de cette vie pauvre , pénitente et obscure , leur ont donné cette douceur de caractère , cette sérénité d'âme qu'annonce leur extérieur affable et tranquille. Vous connaîtrez le prix et les avantages de la vertu , quand vous serez témoin de l'aménité de leurs discours et de la paix qui règne dans leur cœur. Ces hommes vénérables respirent la sainte odeur de Jésus-Christ : ce sont les copies vivantes d'un si divin modèle. Leur seule présence est plus persuasive que tous les discours ; en offrant une image visible de la sainteté , ils montrent en même temps tout le prix de la vertu.

« Ah ! si les gens du monde pouvaient oublier un instant les folles illusions dont ils sont éblouis , et considérer avec attention la paix et la charité de ceux qui se consacrent sincèrement au service de Dieu ! s'ils pouvaient sentir la joie pure dans laquelle s'écoulent leurs jours tranquilles , et l'espoir consolant dans lequel ils attendent paisiblement la mort , comment n'abandonneraient-ils pas les passions tumultueuses qui les agitent , et combien ne seraient-ils pas empressés de chercher le bonheur dans le calme d'une bonne conscience !

« J'irai donc , monsieur , si vous me le permettez , prévenir notre supérieur , et quelques-uns de nos Pères , pour qu'ils viennent vous présenter leurs respects , et vous offrir en même temps , par la douceur de leur conversation , quelque délassement des longs et pénibles travaux auxquels vous vous êtes livré. Avec les sentiments que la grâce vous a inspirés , je ne doute point que leur entretien ne vous soit agréable , et qu'ils ne vous confirment dans le dessein où vous êtes d'aspirer à la vertu. » Je répondis au Père que j'étais disposé à faire tout ce qu'il me prescrirait ; mais qu'il paraissait plus convenable que j'allasse moi-même remercier le Père supérieur de la bonté qu'il avait eue de me souffrir si longtemps dans la maison , et de l'hospitalité qu'il avait bien voulu m'y donner. « Puisque vous le pensez ainsi , me dit le Père , nous irons , monsieur ; » et je me mis aussitôt à le suivre.

Introduit dans la chambre du supérieur , je vis un vénérable vieillard , qui s'avança vers nous avec la plus grande politesse. Malgré ses cheveux blancs et son grand âge , il était plein d'agilité. La fraîcheur de son visage uni et vermeil , la vivacité gaie de ses yeux , annonçaient sa santé , fruit de l'innocence de sa vie. Jamais je n'avais vu un si beau vieillard ; jamais je n'avais reçu un accueil plus gracieux. Peu de jours auparavant je l'eusse regardé comme un vieux insensé , comme un homme égaré par l'erreur qu'il chérissait ; dans mon mépris , à peine sa simplicité eût-elle arrêté mes regards ; mais ceux qui commencent à observer les objets dans l'esprit de Dieu , ont des yeux bien différents. Que de choses échappent à ceux qui sont préoccupés de l'esprit du monde , et deviennent sensibles à ceux qui s'en dégagent ! Je me sentis pénétré d'un respect , d'une vénération que je ne connaissais point encore , et la vue des plus grands rois de la terre aurait fait sur moi une impression moins profonde.

Le Père me présenta : je tâchai de lui exprimer toute ma gratitude. La manière polie et douce dont il me répondit , ajouta à ma reconnaissance. Son urbanité n'avait rien de commun avec la politesse affectée du monde , avec cet art frivole de faire de jolies phrases , et de se répandre en paroles vaines qui promettent tout et ne signifient rien. Il s'exprimait avec vérité et avec énergie ; la sincérité des siennes était imprimée sur ses lèvres , on voyait qu'elles portaient de son cœur : l'affection qu'il me témoignait était simple et pure ; elle était dictée par la charité fraternelle , elle avait son origine dans le Ciel.

Je me trouvais peu digne d'une cordialité si douce et si franche. Après quelques discours, dans lesquels je ne pus entrevoir le plus léger vestige de curiosité de sa part, et qui roulèrent tout entiers sur la maison, la cloche se fit entendre, et le supérieur me dit : « Je n'ai point assisté à la dernière heure du chœur, parce que j'étais convenu avec le Père de l'attendre pour aller vous voir; vous avez daigné me prévenir : si vous vouliez avoir aussi la complaisance de venir dîner avec nos Pères, vous feriez un très-grand plaisir à toute la communauté. »

Cette proposition me surprit; je ne m'y étais pas attendu, et je ne sus un instant que lui répondre. Je sentais combien cette invitation me promettait d'avantages et de plaisirs; mais un secret sentiment de crainte combattait mes desirs. Je pris cependant mon parti, et après quelques moments d'irrésolution, je lui répondis que je me regardais comme très-heureux de recevoir une telle faveur. Nous quittâmes sa chambre, et nous nous rendîmes dans une grande salle, où les tables étaient préparées. Les Pères, en très-grand nombre, attendaient le supérieur pour qu'il dît le *benedicite*; ils me virent sans témoigner de surprise, et comme des gens accoutumés à voir des étrangers; tous me saluèrent avec l'air de la bienveillance et de l'amitié. Le supérieur me fit asseoir à son côté, et l'on nous servit un repas frugal, mais suffisant.

Pendant que tout le monde s'occupait à manger, un lecteur lisait la Vie des saints. Étonné de me voir transporté dans un lieu auquel je convenais si peu, et si nouveau pour moi, je ne pus m'occuper d'autre chose. C'était pour la première fois de ma vie, que j'étais admis parmi des hommes de cette trempe, parmi des serviteurs de Dieu, devenus les objets de sa complaisance, parmi des anges qui avaient su se procurer sur la terre la gloire qui les attendait dans le Ciel; je ne pouvais me défendre d'une sorte d'horreur de moi-même; mais, en même temps, j'éprouvais une vive consolation dans les grâces que Dieu m'avait faites, et dans ma résolution d'imiter ces saints personnages.

Après le repas, je me rendis avec la communauté à la chapelle pour rendre grâces à Dieu. Le supérieur et mon directeur me reconduisirent ensuite à ma chambre, en m'invitant à me reposer. Je répondis au supérieur que, puisqu'il avait bien voulu m'admettre dans sa sainte communauté, je le suppliais de me permettre d'assister à tous ses exercices. Il me représenta qu'ils pourraient être pénibles pour quelqu'un qui n'y était point accoutumé; j'insistai, et il me l'accorda. Il ajouta que ce jour se trouvait celui de la récréation, et qu'après les vêpres je pourrais aller me promener au jardin avec les Pères. Mon directeur me promit de venir me prendre à l'heure du chœur, pour m'y conduire, et je restai seul. Je ne l'entreprendrai point, Théodore, des réflexions que je fis alors; j'ai à te parler d'autres objets.

Le Père vint à l'heure marquée. Quand nous arrivâmes au chœur, il était déjà rempli par les Pères, qui se préparaient à

chanter vêpres et complies. Je ne saurais te décrire l'impression d'un spectacle si nouveau pour moi. Je n'avais jamais eu l'idée d'un culte si respectueux et si auguste, d'une révérence si vraie et si profonde. Pénétrés de la présence du Dieu dont ils allaient chanter les louanges, ces vénérables Pères semblaient avoir oublié la terre pour transporter leur cœur dans le Ciel. Leurs voix affectueuses et sonores exprimaient une componction profonde. L'humilité se peignait dans la ferveur de leurs adorations.

» J'étais dans une extase d'admiration ; le ton majestueux et expressif dont ils chantaient les hymnes et les psaumes me transportait ; l'onction respectueuse de leurs chants pénétrait jusqu'à mon cœur, l'étonnement, l'émotion, faisaient couler mes larmes. Comment, me disais-je, des prières si pures et si ferventes ne s'élèveraient-elles pas jusqu'au Ciel ? Ah ! sans doute, ce sont ces pieux solitaires qui arrêtent le bras de Dieu, déjà levé sur les impies ; ce sont eux que de longues pratiques de vertu ont instruits à louer Dieu dignement. Malheur à l'infortuné qui ne connaît point le sentier qui conduit à la gloire divine ! Après l'office, ils se mirent tous à genoux, et récitèrent le rosaire de Marie. Je crus voir quelque différence dans l'expression de leurs sentiments ; ils paraissaient parler à cette sensible mère avec une confiance plus tendre et avec l'accent de la piété filiale.

L'heure du chœur étant finie, tous les Pères se retirèrent. Le supérieur et mon directeur s'approchèrent de moi, et me dirent : « C'est aujourd'hui le jour où nos Pères se rendent au jardin pour leur délassement, et pour exercer leur charité et leur bienveillance réciproques. » J'y suivis mes guides : les Pères étaient réunis en différents groupes ; ils se promenaient et conversaient entre eux ; dès qu'ils nous virent, ils nous approchèrent et nous saluèrent avec beaucoup de politesse. On n'apercevait point ces manières affectées, que le monde prodigue ordinairement pour témoigner une sensibilité qu'il n'a pas. Une bienveillance tranquille, mais sincère, une cordialité simple, mais franche, se montraient dans leur conduite à mon égard. Ils m'abordèrent avec autant de confiance, que s'ils m'avaient connu depuis longtemps ; ils voyaient en moi un frère, un homme semblable à eux, une créature de Dieu, à laquelle ils devaient tout à la fois de l'amour et de la bienveillance.

Je passai quelque temps avec eux, tantôt me promenant avec les uns, tantôt m'asseyant avec les autres ; et les écoutant tous, je n'aperçus pas la plus légère indiscretion ni le moindre mouvement de curiosité qui pût m'humilier. Leurs discours étaient pleins d'innocence et de simplicité. Ils roulaient pour la plupart sur les choses naturelles qui se présentaient, et je remarquai que, lorsqu'ils parlaient de la terre, ils élevaient leur esprit au Ciel ; s'ils admiraient la nature, ce n'était que pour élever leur cœur et leurs pensées jusqu'à son Auteur. Tout aboutissait, dans leurs réflexions, à la cause universelle de tout bien, et leur

récration même était un hommage qu'ils continuaient à rendre à Dieu.

Egalement édifié et confondu de me voir dans une société si sainte, je rappelais dans mon souvenir celle dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors, celle dans laquelle vivaient mes amis, et où je me trouverais encore moi-même, sans un prodige de la bonté divine. Je goûtais une satisfaction intérieure, que jamais les divertissements mondains n'avaient su me procurer. Ah ! Théodore, combien ton souvenir m'était présent ! combien je désirais que tu fusses à mes côtés, que tu partageasses mes nouveaux plaisirs, que tu eusses reconnu et abjuré tes erreurs ! Tout occupé de ces pensées, le temps s'écoulait aussi rapidement que l'éclair. La cloche nous rappela l'heure de l'oraison, et je me rendis au chœur avec les Pères.

On nous y lut un sujet de méditation ; il roulait sur la mort. Lorsqu'on eut éteint les lumières, et que nous fûmes restés dans les ténèbres, je voulus m'appliquer à repasser les idées qui devaient nous exciter à nous préparer à ce moment terrible ; mais je ne pus en venir à bout ; je n'avais point l'habitude de recueillir mes pensées. J'étais d'ailleurs si rempli des objets nouveaux qui m'avaient frappé, que mon imagination s'en occupait malgré moi presque exclusivement ; j'étais devenu pour moi-même un sujet d'étonnement, aussi nouveau que difficile à croire. Lorsque, rentrant en moi-même, je me voyais à genoux, dans les ténèbres, et environné de tant de saintes âmes, qui avaient consacré à Dieu une vie innocente et pure, ou qui expiaient des fautes légères par une pénitence si longue et si rigoureuse, à peine pouvais-je y croire : cette transformation rapide et prodigieuse de mon existence ordinaire ne pouvait s'expliquer que par la force de la puissance divine et l'étendue de ses miséricordes.

Les gémissements que la ferveur de ces âmes brûlantes d'amour ne pouvait contraindre, interrompaient seuls ce profond et vaste silence ; ils retentissaient jusque dans mon cœur ; la majesté de l'Éternel semblait planer sous ces voûtes profondes, descendre à la prière des saints qui l'invoquaient, et remplir l'enceinte de son temple de sa présence ; on eût dit que l'invisible Scrutateur des cœurs pénétrait le secret des nôtres, et que, se complaisant dans la pureté du cœur de tant de justes, il ne voyait qu'avec horreur la longue suite de mes dérèglements. Je frémis à cette idée. Dans le secret de mon cœur, je m'écriais : Dieu de miséricorde ! si dans ces âmes saintes vous ne voyez que candeur, pureté, vertu, par l'effet de votre bonté, la mienne ne vous présente que douleur, repentir et désir.

Que n'eussé-je pas donné pour que le monde entier, toi surtout et mes autres amis égarés, eussent pu être témoins de cette scène muette et religieuse, où le plus détestable des pécheurs, ramené à Dieu et mis en sa présence, implorait sa miséricorde pour lui-même et pour eux ! Oui, Théodore, le sentiment de mon indignité ne m'ôta point la hardiesse d'élever mon cœur vers ce

Dieu , sous la main duquel je m'humiliais ; je le priai d'avoir pour toi et pour les autres compagnons de mes dérèglements la même bonté qu'il avait eue à mon égard. J'osai lui dire : Vous avez, ô mon Dieu, choisi le plus coupable de tous les hommes, pour en faire un vase de miséricorde ; étendez-la, Seigneur, sur tant de malheureux que l'erreur aveugle encore. Ah ! Théodore, si la prière d'un mortel indigne peut arriver jusqu'au trône de Dieu, la mienne y sera parvenue.

Cette heure ne me parut qu'un instant : jamais je n'avais moins senti la marche successive du temps. Je croyais que l'heure ne faisait que de commencer, lorsque j'entendis sonner celle du souper. Nous retournâmes au réfectoire faire une légère collation. De là nous vinmes à la chapelle, où l'on fit l'action de grâces, et où l'on récita une partie de l'office de *Marie*. Hélas ! pauvre ignorant que j'étais ! je ne pus pas le réciter, je n'en savais pas un mot ; je m'unis de cœur aux paroles qui célébraient les louanges de l'auguste Mère de Jésus-Christ. Je lui promis d'apprendre par cœur son office, et lui demandai sa protection. Ce fut la le dernier des exercices de la journée. Aussitôt qu'il fut achevé, deux Pères se détachèrent pour me conduire à ma chambre, me souhaitèrent le bonsoir, et se retirèrent.

J'y restai seul, mon cher Théodore ; mais Dieu y était resté avec moi. Les mouvements de cette journée m'avaient un peu fatigué ; je pris un siège, et les pensées qui se succédaient avec rapidité dans mon esprit m'occupèrent je ne sais comment, à tel point que mes sens se trouvèrent pendant quelque temps comme suspendus. L'état où je fus était sans doute un état d'oraison, puisque je ne cessai point de rendre grâces à Dieu de ma nouvelle existence. Ce monde nouveau si différent du nôtre, si méconnu en général, qui s'offrait à ma vue ; cette espèce d'hommes d'un ordre supérieur, auxquels j'étais si étranger, que j'avais tant méprisés ; et qui maintenant étaient devenus l'objet de mon envie et de ma vénération ; l'immense distance entre l'état où je me trouvais et celui où j'étais peu de jours auparavant, me remplissaient à la fois d'admiration et de reconnaissance.

Je sentais que mon cœur n'était plus le même ; mes idées avaient changé ; mes opinions étaient devenues toutes différentes ; je n'avais plus les mêmes yeux, puisque je voyais les objets dans un sens absolument contraire. Ce qui m'avait auparavant paru agréable et beau me semblait odieux et faux. Le monde, ses attrait et ses jouissances, dont j'avais si longtemps savouré l'ivresse, ne me paraissaient plus que des illusions mensongères et des prestiges trompeurs. Ces pratiques de vertu, qui m'avaient paru le résultat de la bêtise et de l'ignorance, me paraissaient la seule science réelle et vraie. Son austérité s'était, à mes yeux, changée en douceur ; sa rigueur était devenue une consolation.

Comment, me disais-je à moi-même, ai-je pu changer ainsi ? C'est que je commençais déjà, Théodore, à juger des choses, non d'après les fausses maximes du monde, mais d'après celles

du Ciel , et que , sans m'arrêter à leur éclat trompeur , je pénétrais leur véritable essence. J'avais déjà une règle pour me conduire , et je la trouvais dans l'Evangile. Je ne voyais les objets que comme Dieu les voit , et je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : Hélas ! j'étais un insensé ! je m'étais écarté du sentier de la vérité ! mais ce qui me consolait , c'était de penser que je le disais encore à temps.

Je m'occupai beaucoup de ces idées , devenues pour moi plus consolantes que pénibles. Mon repentir n'était plus amer , mes remords n'étaient plus dévorants , ma tristesse s'adoucissait par l'espérance , et ma conscience m'affligeait sans me tourmenter. Je sortis de cette espèce d'extase pour me mettre au lit. J'avais prié le Père de me faire éveiller en même temps que la communauté , parce que je me proposais de suivre tous ses exercices. Je me couchai en me recommandant à Dieu , pour qui seul je voulais vivre désormais. Ainsi se termina ce jour , qui fut le plus beau et le plus plein de ma vie , ce jour où je tâchai de me conduire en chrétien. Dieu fasse que ceux qui me restent à passer sur la terre ressemblent à celui-là , et que ma vie , si mal commencée , soit au moins terminée par une bonne mort. Adieu , mon ami.

LETTRE TRENTIÈME.

Le philosophe à Théodore.

J'ÉTAIS plongé dans un sommeil doux et tranquille , lorsque j'entendis frapper à ma porte. Ma première pensée , en m'éveillant , fut que j'étais entre les bras d'un Dieu dont l'immensité embrasse tout , et qui me couvrait des ailes de sa miséricorde. Je m'habillai promptement ; mais , malgré ma diligence , en arrivant au chœur , toute la communauté était déjà en oraison ; et elle m'y a toujours précédé , tant était grande la ferveur de ces dignes Pères , véritables serviteurs de Dieu ! L'oraison fut la même que celle du jour précédent. La mienne fut un peu plus tranquille ; je fus plus maître de mon imagination ; mes idées se présentaient avec plus d'ordre et de suite ; chaque moment me présentait avec plus de clarté la profondeur de l'abîme dont la Providence m'avait retiré.

Après l'oraison , plusieurs Pères descendirent à l'Eglise pour y dire la messe. Mon directeur me prévint qu'il ne la dirait plus à

la chapelle, et que je pourrais l'entendre du chœur, ainsi que je fis. Lorsqu'il eut fini son action de grâces, il revint, et me dit : « les Pères vont maintenant faire leur conférence. Il me semble que nous pourrions employer mieux notre temps. Nous nous rendrons, si vous le trouvez bon, à votre chambre, pour nous y occuper des choses de Dieu, en attendant qu'on nous rappelle au chœur. » Je lui répondis que j'étais prêt à le suivre.

A peine étions-nous assis, que le portier de la maison entra dans ma chambre avec *Simon*. Le Père voulut se retirer, pour nous laisser toute la liberté de parler; je m'y opposai, en lui représentant que je n'avais rien de secret pour lui, et il resta. *Simon* m'apprit qu'il avait tout disposé d'après mes ordres; que mes enfants et mes domestiques s'étaient rendus à ma maison de campagne, maintenant pourvue de tous les meubles et de tout ce qui pouvait la rendre habitable; que j'étais le maître d'y aller dès que je le voudrais: mes enfants, ajouta-t-il, et mes serviteurs avaient appris avec la plus grande joie les nouvelles qu'il leur avait données de moi, et ils espéraient de me voir bientôt; ils lui avaient montré le plus vif intérêt pour moi, et une grande curiosité de connaître les motifs d'une si longue et si secrète absence; mais, conformément à mes ordres, il ne leur avait rien voulu dire, et s'était contenté de leur faire espérer qu'ils seraient bientôt instruits de tout; il leur avait en même temps recommandé de ne rien dire à personne, parce que les circonstances l'exigeaient ainsi.

Simon ajouta que cette raison l'avait empêché de voir aucun de mes amis, qu'il ne s'était occupé que de l'objet de sa mission, mais qu'il avait appris que l'étranger s'était retiré dans son pays. Il me dit que tu continuais à jouir d'une bonne santé; que tu remplissais au palais ton service, qui était près de finir. Je le remerciai de son zèle et de sa diligence, et surtout de son attention à garder mon secret, et j'ajoutai que j'aurais désiré qu'il ne se fût pas tant pressé, me trouvant très-bien dans ma demeure actuelle, que je désirais ne pas quitter si promptement.

Le Père prit la parole et me dit que *Simon* était revenu au bon moment, et qu'ayant fini ma retraite, je devais penser à remplir mes obligations particulières, qui étaient essentiellement d'avoir soin de ma famille. « Vous avez raison, lui répliquai-je, mais quelques jours de plus passés dans une société si sainte ne porteront pas préjudice à ma maison, et pourront m'aider à mieux remplir ensuite mes obligations; j'ajoutai qu'ayant assisté, le jour précédent, aux exercices de ces hommes angéliques, j'en avais été édifié au delà de toute expression, et que, vivement excité à les imiter, je pensais qu'une prolongation de mon séjour dans la communauté ne pourrait que me fortifier dans ces dispositions. »

Le Père me dit que rien ne s'opposait à mon désir, et nous convinmes que j'y resterais encore jusqu'au dimanche suivant.

Cet arrangement me causa la satisfaction la plus vive, celle de pouvoir rester encore une semaine dans cette maison édifiante. J'appelai *Simon*, et lui ayant appris ma résolution, je lui donnai l'ordre de retourner à ma maison de campagne, d'assurer mes enfants qu'ils me verraient le dimanche suivant, et je lui dis de revenir me prendre pour m'y conduire.

Cette conversation dura jusqu'au moment où l'heure du chœur sonna ; je congédiai *Simon*, et retournai à l'église avec le Père. Ici, Théodore, je te dirai, pour éviter les répétitions, que cette semaine, toute consacrée à accompagner cette sainte communauté dans ses exercices journaliers, à l'exception des conférences, fut le moment le plus heureux et le plus doux de ma vie. Pendant que les Pères étaient à la bibliothèque, mon directeur venait dans ma chambre, il y employait tout le zèle dont il est capable à me soutenir dans mes bonnes résolutions, et à me donner des règles propres à la vie chrétienne que je me proposais de mener désormais. Nos entretiens furent très-variés ; je vais t'en exposer ce qui m'a le plus frappé, et ce que j'ai le mieux retenu ; car étant occupé toute la journée, il me restait peu de temps pour écrire.

« Dieu vous a fait, monsieur, me dit le Père le soir de ce même jour, une grâce signalée, très-grande, très-rare, et, comme vous l'avouez vous-même, peu méritée ; vous devez vous efforcer de la conserver. La grâce divine est l'unique et le premier de ses dons ; mais nous la portons dans un vase fragile, il n'est aucun travail, aucun soin, que nous devons épargner pour nous en assurer la conservation. Vous connaissez son importance ; vous paraissez déterminé à la conserver à tout prix ; vous savez qu'un bien départi si gratuitement vous impose de grandes obligations. Ne perdez donc jamais de vue les moyens qu'il faut nécessairement employer pour soutenir le caractère auguste et saint dans lequel il a plu à la bonté de Dieu de vous rétablir.

» Il suffit, pour cela, de suivre fidèlement ce que l'Évangile nous prescrit en termes si clairs. Toutes les instructions des confesseurs ne vous feront pas avancer d'un pas dans le sentier de la vertu, si vous perdez ce goût de Dieu, ce saint amour du recueillement, et cette délicatesse de conscience, qui nous font embrasser avec ardeur toutes les occasions de méditer les années éternelles, et de renouveler notre cœur dans le sein de notre Dieu. Ce divin attrait, cette propension filiale, que notre âme éprouve pour tout ce qui nous rappelle la présence de notre Libérateur et de notre Père, peuvent seuls assurer la stabilité de notre vertu, et mettre le seau à notre adoption pour la gloire de Dieu.

» Pourquoi tant d'hommes faibles, après avoir marché quelque temps d'un pas assuré dans le chemin de la vertu, sentent-ils leur courage défaillir et courent-ils se précipiter de nouveau dans l'abîme ? Quelle est la cause de cette disgrâce, qui

souvent les conduit au malheur éternel ? Ce n'est pas par un changement subit et positif de leur volonté ; c'est par un relâchement insensible et progressif dans le soin qu'ils devaient avoir de se recueillir, d'adorer, de prier, comme on a coutume de le faire lorsqu'on commence à sentir le bonheur d'avoir recouvré la vertu. Veillez donc sur vous-même, monsieur, avec l'attention la plus vigilante. Et si vous sentez renaître dans vous le désir de vous répandre et de vous livrer à des amusements frivoles, rentrez aussitôt dans vous-même ; contenez-vous, et regardez-vous comme un homme que son imprudence a ramené sur le bord du précipice dont il était sorti avec tant de satisfaction.

» Je ne dis pas, pour cela, que ce soit un crime de chercher à se distraire ou à prendre quelques divertissements innocents ; mais je maintiens que celui pour qui ce mouvement et cette diversité de plaisirs deviennent nécessaires, est dans une très-mauvaise disposition et exposé à un grand péril. Quand on accorde ces sortes de distractions à la faiblesse humaine ou aux convenances de son état, et qu'on perd de vue l'espérance de trouver des plaisirs plus solides et plus purs dans le silence de la vie domestique ou dans la solitude de son cœur, on commence à déchoir ; c'est alors que toute la force intérieure diminue insensiblement et peu à peu ; l'âme se rattache une seconde fois à tous les fils qui la liaient aux objets sensibles ; le cœur se dessèche, et l'esprit se perd encore dans la vanité de ses futiles pensées.

» L'immense majesté, qui dirige toutes nos actions avec tant d'activité, nous prive d'une partie de son influence et de sa force, à mesure que les vaines illusions du monde reprennent l'empire sur notre âme ; les vérités sérieuses et austères de la foi s'éloignent de nous, elles se dérobent et disparaissent à nos yeux. Si quelquefois elles s'offrent à nous, c'est à de grandes distances et comme des idées étrangères. Alors les sens, dégagés du frein qui servait à les contenir, n'ont plus besoin que de leur propre impulsion pour nous maîtriser, pour nous faire perdre en un instant le fruit de nos longs gémissements, et nous replonger dans un état de misère encore plus déplorable et plus désespéré.

» Il est donc bien certain que le recueillement intérieur et le soin de son propre cœur sont le premier fondement des vertus, le travail le plus important du chrétien, et la seule preuve certaine de la vérité et de la solidité de notre conversion. J'ai toujours été étonné que des hommes, pleins de lumières et de religion, parlent de la vie intérieure comme d'un degré de perfection auquel tout le monde n'est pas obligé d'atteindre. C'est, à mon avis, renverser l'édifice de la foi, c'est présenter comme le dernier degré de sa plus grande élévation ce qui doit en former la base et le soutien.

» C'est pour cela que Jésus-Christ a dit ¹ que le royaume de

¹ Luc, xvii, 21.

Dieu est au-dedans de nous-mêmes ; voilà pourquoi le calme des sens , le recueillement de l'âme qui vit dans elle-même , sont les préceptes essentiels et élémentaires de la vie évangélique , et la substance des obligations du chrétien. Jésus - Christ nous arme contre tout ce qui nous attache aux choses extérieures , afin qu'en cherchant le royaume des Cieux , à l'aide des vertus , nous réussissions dans la plus haute et la plus glorieuse entreprise qui ait jamais pu être proposée aux hommes ; en cela , il ne fait que nous prescrire les précautions que tout homme prend naturellement dans les affaires les plus ordinaires de la vie.

» Il est si certain , monsieur , que le soin de fuir le tumulte et de se concentrer dans soi-même , est le premier et le plus naturel mouvement du cœur , que vous pouvez vous - même servir de preuve de cette vérité. N'est-il pas vrai qu'au moment où votre cœur est devenu le trône de la gloire divine , vous vous êtes replié dans lui , comme dans le seul asile où vous pouviez trouver de solides consolations ? N'est-il pas vrai qu'une lumière extraordinaire éclaira votre âme , et que vous vous êtes renfermé dans vous-même , sans avoir besoin d'être averti de ce que vous deviez adorer ? N'est-il pas vrai enfin , que vous avez cherché l'objet de vos désirs au-dedans de vous-même , et qu'auparavant vous l'y auriez cherché en vain ? » J'avouai au Père que sa remarque était exacte , et il continua ainsi :

» Quelque sincère qu'ait été la conversion , quelque réelle que soit la disposition de l'âme , il est impossible de se soutenir longtemps dans une conduite pure , si l'on ne fait usage des ressources du christianisme , surtout de la prière et de la vigilance. Les nouveaux convertis pensent souvent qu'il leur suffit de changer de mœurs , et se bornent à la résolution de ne plus retomber dans le péché. C'est sans doute la première disposition qu'ils doivent avoir ; mais ils ne réfléchissent pas que , pour ne plus pécher , une simple résolution ne suffit pas , et qu'il est nécessaire de fortifier sa propre faiblesse , en employant les moyens que la religion nous indique. Celui qui n'y aura pas recours sera en butte à tous ses ennemis conjurés contre lui. Le monde avec toutes ses erreurs et ses illusions , le démon avec toutes ses suggestions et ses artifices , la chair avec tous ses attraits et ses plaisirs , son propre cœur avec toute sa corruption et sa faiblesse , lui feront la guerre. Pour vaincre de si nombreux et de si puissants adversaires , il ne faut rien moins que tous nos efforts et tous les secours de la grâce divine ; mais cette grâce ne s'obtient ordinairement que par celui qui fait de son côté tout ce qu'il peut , qui veille , et qui la demande sans cesse.

» Celui qui revient à Dieu , a beau former la résolution de mener une meilleure vie ; s'il ne recourt pas à la prière , à une vigilance continuelle , à de saintes lectures ; s'il ne profite pas des bons exemples , s'il ne fréquente pas les sacrements , on peut assurer qu'il retombera bientôt dans un relâchement plus funeste que son premier état ; si vous voulez donc éviter des rechutes

malheureuses , livrez-vous à la pratique assidue de tous ces exercices de piété. Deux grands objets doivent fixer votre attention ; ce que vous devez à Dieu , et vous le remplirez par les actes de votre religion et par l'obéissance à sa loi ; ce que vous devez au prochain , et vous vous en acquitterez par la pratique des devoirs de votre état et par les œuvres de miséricorde.

» Pour accomplir l'un et l'autre , il faut de toute nécessité régler son temps , autant qu'il est possible , en affectant à chaque jour son travail , relativement à nos obligations respectives. Vous devez donc distribuer votre journée de manière que vous en donniez à Dieu tout ce que vous pourrez , sans négliger les devoirs de votre état , et sans cesser d'avoir Dieu présent dans toutes vos actions , même dans le cours de vos délassements les plus simples. Cet emploi du temps nous conduit à l'éternité , nous préserve des tentations , nous affermit dans la vertu , et nous facilite les secours du Ciel.

» Commencez donc par offrir à Dieu les prémices de la journée ; que la première heure soit consacrée à l'adorer et à méditer sa sainte loi. Ne recherchez ni ne me demandez jamais une méthode pour cet exercice également glorieux et consolant. Ne vous asservissez jamais à des formes qui ne feraient que vous captiver et vous troubler dans une action qui n'appartient qu'au cœur et au sentiment. Il n'y a point de règle pour aimer , et tout doit être amour. Tout est bon , tout est grand , tout est héroïque et divin dans l'émanation et l'élan d'une âme livrée tout entière au besoin de chercher Dieu , et qui ne brûle que du désir de s'unir intimement à lui.

» Il suffit d'aimer pour adorer , invoquer , remercier , croire , espérer , se repentir , et pour faire ce qu'on doit. L'avare est immobile sur son trésor ; il ne parle pas , mais il le contemple et il en jouit. Votre trésor , monsieur , c'est Dieu , et si votre cœur aime à se le dire , qu'il se le répète mille et mille fois ; laissez-le s'abandonner à l'attrait d'un sentiment si pur et si beau. Quand vous ne diriez pas autre chose à Dieu , quand votre vie tout entière serait consacrée à vous pénétrer de cette unique pensée , vous ne pourriez pas l'employer d'une manière plus parfaite et plus sublime. Allez directement à Dieu ; recherchez son amoureuse bonté ; soyez comme le petit enfant qui recherche la présence du père bien-aimé dont il a besoin. Il ne s'inquiète point de la manière dont il se présentera ; il n'étudie point ce qu'il va lui dire , sa tendresse lui suffit ; son amour lui aide à expliquer ce qu'il sent comme à demander ce qu'il désire.

» Cette prière du matin ne doit être que le commencement de celle de tout le jour , parce que tout le jour ne doit être qu'une prière continuelle. N'oubliez jamais , quelque part que vous soyez , que Dieu vous voit ; accoutumez-vous à y penser sans cesse. L'idée habituelle de la présence de Dieu est pour le chrétien le moyen le plus sûr de s'élever aux plus sublimes vertus et de se fortifier contre les tentations. Que tout ce que vous

faites , jusqu'à vos repas et votre sommeil , soit dans la vue de Dieu , parce que c'est Dieu qui a ordonné ces fonctions comme des moyens de réparer nos forces et de pouvoir nous rendre à la pratique de nos devoirs.

» Que , de temps en temps , et au milieu de quelque occupation que ce soit , votre cœur s'élève vers le Dieu qui vous voit et vous entend , qu'il l'adore et lui demande son secours. L'efficacité de la prière ne dépend point de sa longueur , mais de sa ferveur. Dites avec le Prophète ¹ : J'ai toujours les yeux élevés vers le Seigneur , parce que c'est lui qui me délivrera des pièges de mes ennemis. Voilà le modèle de la bonne prière ; l'âme doit diriger constamment son attention et ses affections vers Dieu , se présenter à lui comme un malheureux environné de périls , entouré d'ennemis , et qui met toute sa confiance dans la protection du Ciel.

» La prière est ordinairement stérile , non parce qu'elle est courte , mais parce qu'elle est superficielle , parce qu'elle n'est pas humble ou qu'elle est dépourvue de confiance. *David* était toujours en présence de Dieu ; il était comme un mendiant qui demande l'aumône , comme un prisonnier qui soupire après sa liberté et qui l'attend de son maître. Voulez-vous que votre prière arrive jusqu'au Ciel et qu'elle ne soit pas vaine ? qu'elle soit fréquente , fervente , humble et confiante ; telle fut celle du publicain , et il fut justifié à l'instant. Ne vous défiez que de vous-même et des ennemis qui vous entourent ; les plus dangereux sont nos passions ; demandez donc du secours pour vous en défendre.]

» Ce genre d'oraison est aussi nécessaire au juste qu'au pécheur ; le premier , malgré sa justice , éprouve continuellement en lui-même de terribles combats ; il est sujet à des mouvements de concupiscence qui l'assiègent , à de mauvais penchants qui l'affligent. Le pécheur est dans un si déplorable état , que ses chaînes s'appesantissent de plus en plus ; ses passions prennent de jour en jour de nouvelles forces et un nouvel empire ; il s'endurcit dans son péché. Effrayante situation ! heureux celui qui la connaît et qui s'en humilie !

» Cherchez le Seigneur. Cette parole renferme un grand sens , et peu de personnes en conçoivent toute l'étendue. Cherchez le Seigneur ² , disait *Isaïe* , à présent qu'on peut le trouver. Tous doivent le chercher , et surtout les pécheurs qui , par le bienfait de la grâce , sont sortis d'un état aussi funeste , et qui se sentent appelés à un renouvellement de vie , en servant Dieu , en s'adonnant à la prière , en fuyant le monde , et en se livrant à l'amour divin. S'ils ne suivent pas avec ferveur cette voix intérieure qui les appelle , ils s'exposent à un grand danger ; de la tiédeur ils tomberont dans le péché , et du péché dans la réprobation.

» Cherchez donc le Seigneur , et espérez de le trouver. Si ,

¹ Psaume xxiv , 15.

² Chap. Lv , 6.

malgré vos efforts, vous ne sentez pas encore l'unction de la grâce, ne vous laissez point abattre, ne vous livrez point au désespoir; soyez patient, constant et humble, et le Seigneur viendra. Il est fidèle; il ne trompe jamais. On ne saurait exprimer la confiance des saints dans le Seigneur. Ils ne désirent rien; ils ne craignent, ils n'espèrent rien du monde; Dieu seul est tout pour eux.

» Cherchez-le donc, monsieur; espérez en sa sainte providence, pénétré d'un sentiment vif, habituel et profond de la nécessité d'unir et d'enchaîner votre faiblesse à cette force suprême qui soutient tout ce qui existe; cherchez-le avec une constance infatigable: éloignez de vous tout ce qui peut affaiblir dans votre âme l'impression des vérités éternelles. Cherchez-le, en vous entretenant sans cesse de cette pensée, aussi peu méditée que peu sentie, que le sein de Dieu est aussi nécessaire à la vie spirituelle, que les fleuves et les rivières aux animaux qui habitent les eaux.

» Après avoir rempli vos devoirs envers Dieu et la religion, que rien ne soit plus sacré pour vous que les devoirs de votre état et de la place que vous occupez dans la société. Le soin de notre âme n'est autre chose que l'accomplissement des obligations de l'état auquel nous sommes attachés. L'exactitude à remplir les fonctions que nous impose notre situation dans la société est si essentielle à la sainteté, que Dieu repousse les adorations et les sacrifices que nous lui offrons dans les moments destinés à nos devoirs envers nos enfants, nos domestiques et nos concitoyens. Rien de ce qui trouble l'ordre ne peut servir à la vertu; et l'on ne peut glorifier Dieu par des œuvres qui, bonnes en elles-mêmes, seraient faites aux dépens d'un temps consacré à d'autres fonctions.

» Heureux, monsieur, mille fois heureux l'homme qui chérit l'état où la Providence l'a placé! De combien de peines et de dégoûts le préserve une disposition aussi avantageuse! Mais la religion peut seule l'inspirer, parce qu'elle seule sait donner un prix infini à l'accomplissement entier de nos obligations, et transformer nos peines en amour et en plaisir. Le vrai chrétien s'estime heureux, lorsqu'il se renferme dans l'enceinte des devoirs que la divine Providence lui a tracés; il sait qu'il ne trouvera que là de véritables jouissances; il sait qu'appliqué aux plus humbles, aux plus viles occupations, il est plus grand aux yeux de Dieu, dans son obscurité, que s'il était chargé du soin brillant de gouverner la terre; il sait qu'il est où Dieu veut qu'il soit; qu'il fait ce que Dieu veut qu'il fasse; qu'il est par conséquent dans la plus noble et la plus honorable position où la créature puisse se trouver; il sait enfin que, dans le réduit obscur où Dieu l'a confiné, il vit pour celui qui possède la puissance et la grâce dans le Ciel et sur la terre, et que chaque instant de cette vie retirée lui promet un bien inestimable dans l'éternité de sa gloire.

» Vous voyez par là, monsieur, que les voies de Dieu sont presque toujours simples et unies, et que, pour assurer son salut, on n'a besoin ni de recourir à des pratiques difficiles, ni de se former un plan de vie d'après des idées nouvelles et extraordinaires. La religion nous trouve et nous laisse dans la société, dans notre famille et dans notre état. Elle ne nous prescrit que ce que nous aurions à faire naturellement tous les jours. Son but unique est d'élever notre pensée, de purifier nos motifs, et de nous rendre heureux, en imprimant à nos intentions un caractère de sublimité qui les rend utiles à notre intérêt éternel. Chercher à s'ouvrir des chemins nouveaux, c'est se livrer à une sorte de faste et d'ostentation qui est incompatible avec la modestie évangélique, et qui dénature la véritable pénitence.

» Le disciple de Jésus-Christ appréhende tout ce qui peut le faire remarquer. Jamais il n'est plus tranquille que lorsqu'il s'occupe des choses les plus ordinaires dans l'idée et en la présence de Dieu; lorsqu'il remplit les obligations les plus légères avec un cœur satisfait et entièrement occupé d'elles, et lorsqu'il pratique, soit dans sa maison, soit dans le temple du Seigneur, tout ce que la religion lui prescrit, en se bornant néanmoins à ce qui peut édifier. Alors tout est substantiel, tout est vrai dans ses actions, tout est esprit et vie dans son intérieur; et sans s'éloigner de la conduite ordinaire des autres hommes, il en est distingué par le caractère que Dieu lui imprime: caractère auguste, qui l'élève au-dessus des dominations et des trônes.

» Considérez la femme forte, dont le Saint-Esprit fait un si grand éloge dans l'Ecriture. Où la trouverons-nous, dit-il? Celui qui la trouvera lui doit son admiration et ses louanges: tout l'or, toutes les richesses de la terre ne peuvent se comparer à un si rare trésor. On croirait que le Saint-Esprit parle d'une créature extraordinaire, d'une personne appelée à étonner l'univers par des actions grandes et prodigieuses: point du tout; et pour qu'on ne s'y trompe pas, l'Esprit saint expose les titres de son mérite et de sa grandeur.

» Il nous la dépeint, en disant¹ qu'elle est renfermée dans sa maison et appliquée à toutes ses affaires domestiques; elle se trouve partout, elle a soin de tout, elle met ordre à tout; et, dans les intervalles de loisir qui lui laissent ses occupations, elle est tout entière au soin de ses enfants et de ses domestiques, sa main industrieuse travaille la laine et le lin; tandis que son époux exerce de graves et importantes fonctions, pendant qu'il soutient avec dignité son caractère public dans l'assemblée des grands de l'état, elle se livre à un exercice paisible, mais utile, puisque ses mains ne dédaignent ni la quenouille, ni le fuseau.

» C'est donc une femme qui ne se distingue point à l'extérieur de toutes les autres personnes de son sexe; elle vit sans bruit, en paix, et dans le silence de sa maison; elle marche, devant

¹ Prov. xxxi. 10.

le Seigneur, dans l'innocence et la simplicité de son cœur; et c'est cette femme qui, au dernier des jours, nagera dans l'allégresse; qui, au travers de mille générations, se lèvera avec une tendre et noble confiance, en présence du tribunal redoutable dont le formidable appareil fera trembler tous les potentats de la terre, et qui ira prendre place parmi les héros de la grâce et de l'éternité.

» Non, monsieur, l'esprit et les préceptes de la foi n'offrent rien qui puisse inspirer de l'étonnement et de la crainte à ceux qui conservent encore le sentiment naturel de tout ce qui est vertu, ordre et sagesse. Notre conscience rend témoignage à la vérité; nous sentons la nécessité et la justice de la morale de l'Évangile. Toutes les fois que nous y réfléchissons de bonne foi, nous ne pouvons nous dispenser de reconnaître qu'elle est faite pour l'homme, qu'elle lui procure les plus grands avantages, et que, lors même qu'elle aurait une origine moins sublime, nous ne pourrions chercher et trouver une meilleure règle de vie et de conduite. Cette morale pure et sainte ne fait que ramener notre raison et notre cœur vers leur propre centre, en revivifiant dans nos âmes les lumières et les principes que nous avons reçus en naissant. Ce que nous ne saurions assez admirer dans elle, c'est qu'elle favorise, elle maintient et nourrit nos plus fervents desirs, puisqu'elle nous révèle et nous promet une destinée éternellement heureuse, que sans elle nous n'aurions pu ni connaître ni espérer.

» La sagesse éternelle n'est pas descendue sur la terre pour nous enseigner à faire des miracles ou des actions au-dessus de nos facultés. « La grâce d'un Dieu Sauveur, dit saint Paul¹, est venue luire au milieu des hommes, pour leur apprendre à repousser l'impiété et les desirs grossiers des passions et des sens; à vivre sur la terre avec sobriété, justice et charité, en comptant sur l'accomplissement de l'heureuse espérance, et l'avènement de la gloire de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est sacrifié pour nous, afin de nous purifier de toute tache et de se consacrer un peuple élu qui ne fût appliqué qu'à la pratique de ce qui est bon, juste et honnête. » Ce peu de paroles renferme la philosophie la plus saine et la plus lumineuse qui ait jamais été présentée aux hommes; elles ne font d'ailleurs que la rendre religieuse et surnaturelle, qu'y ajouter la sanction divine et promettre une éternité de gloire à des actions et à des sentiments, que la nature imprime dans le cœur de tous ceux qui attachent quelque prix à leur bonheur.

» Toute la religion chrétienne consiste donc à aimer Dieu par-dessus tout, au-dessus de tout; à adorer le Créateur de l'univers, par la médiation de son Verbe divin; à suivre la sainte loi que le Verbe a promulguée dans l'Évangile; à croire tout ce que nous enseigne l'Église, qui est son épouse et qu'il assiste; à pratiquer

¹ Tit. II. 11.

tous les actes du culte qu'il nous prescrit ; à le confesser publiquement ; à aimer dans Dieu tous les hommes comme nos frères et comme les enfants du même père ; à exercer envers eux toutes les œuvres de miséricorde , et à remplir les obligations de l'état où il nous a placés , avilissantes ou relevées , pénibles ou agréables. Il n'y a rien en cela que de facile , rien qui ne soit doux aux âmes soutenues de la grâce ; mais rien n'est plus difficile pour la nature corrompue. La consolation du chrétien est de pouvoir demander et obtenir cette grâce , que Dieu ne refuse jamais à celui qui l'implore ; et tel est l'objet de l'exercice de la prière. Le chrétien sait que Dieu l'accorde toujours à celui qui la demande avec humilité ; et tel doit être le but de la vigilance chrétienne. *Veillez et priez*, disait Jésus-Christ , et ces paroles contiennent toute la doctrine de la vie.

» Plusieurs routes nous conduisent au but que nous devons nous proposer. L'un des moyens le plus en usage et le plus expéditif est dans la méditation continuelle de la mort et de l'éternité qui la suit. Rien de plus important , puisque nous savons que la vie présente finira bientôt , que notre âme unie à notre corps est dans un état d'épreuve tant que durera cette union , et que le jour approche où Dieu la jugera d'après ses œuvres. Comparé à l'éternité , le temps est moins qu'un instant. Les biens terrestres , les honneurs , les richesses , les plaisirs , la santé , et tout ce que l'imagination nous présente de plus riant est au-dessous du néant , lorsque nous mettons ces biens fugitifs en parallèle avec la gloire qui nous attend. Un homme raisonnable ne trouve aucune satisfaction en lui-même , lorsqu'il met toute son application , lorsqu'il consacre toutes ses peines à acquérir des biens aussi frivoles et aussi passagers. Nous voudrions être toujours heureux ; mais , ne pouvant éviter la mort , nous devons changer nos idées et nous attacher à une félicité que rien ne peut nous ravir.

» La mort accomplit la justice en interrompant nos desseins , en arrêtant nos projets , puisqu'ils sont dérégés ; loin de mettre obstacle à notre bonheur véritable , elle nous y conduit ; c'est en pensant à notre dernière fin , que nous méprisons tout ce qui ne mérite pas notre estime. La mort soulève le voile qui nous dérobe la vérité ; elle découvre la fausseté des biens sensibles ; elle nous aide à apprécier la réalité des biens éternels ; elle les rapproche de nous , de telle sorte que tous les autres disparaissent aussitôt. Le sage veut en tout temps se désabuser et connaître la vérité ; l'insensé , l'homme charnel ne recherchent que l'illusion qui les flatte sans les satisfaire.

» Le paresseux s'endort , et pourvu que ses songes l'occupent agréablement , il n'en demande pas davantage. Si la mort vient le réveiller , il se trouble , il s'épouvante ; il ne s'était pas aperçu qu'il avait donné au sommeil le temps qu'il devait consacrer à acquérir un bonheur éternel. Celui qui s'adonne au vice préfère des éclairs passagers de puissance et de joie à des plaisirs sans

fin. Il sait qu'il a l'alternative des peines et des récompenses éternelles ; il ne doute pas de l'immortalité de son âme ; et lors même qu'il en douterait , ce doute seul l'obligerait à prendre le parti le plus sûr. Mais sa stupidité est aussi incroyable qu'indigne d'excuse ; il vit comme s'il ne devait jamais mourir ; il embrasse un état sans songer à la mort , l'éternité n'entre pour rien dans ses calculs ; comment concilier un tel aveuglement avec l'amour irrésistible de notre bonheur ?

» Nous ressemblons aux enfants que les objets présents entraînent et font mouvoir. Ceux qui sont à quelque distance de leur vue , quelque grands qu'ils puissent être , ne les touchent point , les menaces éloignées ne leur inspirent aucune crainte ; mais une épine vient-elle à les piquer , sont-ils mordus par un insecte , ils jettent des cris perçants ; tel est l'empire des sens , telle est la faiblesse de la raison. Pour bien voir les objets , il faut que la raison se fortifie et que l'esprit s'étende ; et c'est à quoi nous conduit le travail de la méditation. Du présent on passe à l'avenir , de ce qui est prochain à ce qui est éloigné , et la comparaison des objets nous excite à la crainte et à l'espérance. L'avenir devient le présent pour nous , et nous n'appréhendons plus de souffrir momentanément de rudes peines , dans la vue de nous en éviter de plus rigoureuses qui nous attendent.

» Malheureusement la vue des hommes , bornée aux limites du temps , ne s'étend point au delà des siècles. La plupart d'entr'eux travaillent jusqu'à l'âge de trente ans , pour se reposer ensuite ; ils ont des pauvres sous les yeux , et ils ne voudraient pas l'être. Ils savent qu'ils vieilliront un jour , mais ils n'en sont pas moins toujours enfants , lorsqu'il s'agit des biens éternels. Leurs regards ne se portent pas si loin ; ils ne s'arrêtent pas à la considération de ces biens , ils ne pensent pas qu'ils sont préférables à ceux qui leur plaisent ; et voilà pourquoi l'éternité n'entre pour rien dans le but de leur conduite. La perspective de cette éternité est pourtant la lumière qui doit nous éclairer dans la carrière ténébreuse de la vie , et nous conduire au bonheur après lequel nous soupçons tant.

» De l'idée des jours éternels naît celle de la crainte de Dieu , qui peut seule assurer les pas de l'homme , quelle que soit la carrière qu'il suive. Seule , elle est capable de lui procurer les biens véritables , la paix de l'âme dans ce monde , et la possession de Dieu dans l'autre. Lorsqu'on pénètre bien dans le cœur de l'homme , on découvre une grande vérité : c'est que la crainte de Dieu peut seule l'empêcher d'être double , rusé , hypocrite et menteur. Les vices ont sans doute différents degrés ; mais , malgré sa droiture et sa sincérité naturelle , l'homme se permettra souvent mille choses contre la vérité , s'il n'a pas la crainte de Dieu.

» Vous êtes redevable à Dieu d'une naissance distinguée et d'une très-grande fortune. Rendez-en grâce à sa providence ; mais sachez qu'avec tous ces biens il vous a imposé beaucoup de

charges, et qu'il vous a entouré de périls innombrables. L'homme profane s'étonne, lorsqu'on lui dit qu'il est plus avantageux d'avoir peu de biens que de posséder de grandes richesses; mais le chrétien sait que la médiocrité, que la pauvreté même, lorsqu'elle s'unit à la justice, est bien préférable à la brillante fortune dont on use mal. Le pauvre, s'il est juste, amasse des trésors pour le Ciel, et le riche creuse plus profondément l'abîme de sa perdition. Les païens ont eux-mêmes connu les avantages de la médiocrité; mais, n'ayant pas l'idée de la véritable vertu, leur désintéressement eut pour principe leur orgueil ou leur folie, car celui qui n'a d'autres espérances que celles du monde, préfère l'abondance au besoin, puisqu'elle lui procure toutes les commodités de la vie; tandis que les yeux de la foi nous montrent les choses sous un autre point de vue, car Jésus-Christ a dit qu'il est très-difficile aux riches d'entrer dans le royaume des Cieux.

» Si le vice accompagne la richesse, alors non-seulement le salut sera difficile, il deviendra même impossible; comme dit le Prophète, les bras des impies seront rompus, ce qui signifie que tout leur pouvoir sera détruit, au lieu que le pauvre est soutenu par la miséricorde de Dieu. Le riche impie et puissant se verra dépouillé de tout à l'heure de la mort; et le juste, en abandonnant le peu qu'il avait sur la terre, ira posséder dans le Ciel d'inépuisables trésors. Si, lorsque nous naissons, monsieur, on nous donnait le choix de la richesse ou de la pauvreté, peut-être devrions-nous préférer la pauvreté; car étant pauvres, nous aurions moins de dangers à courir, moins de passions à combattre, plus d'occasions de mérite, et plus de ressemblance avec notre Rédempteur.

» Mais comme Dieu dispense les biens de la terre, s'il nous fait naître dans l'opulence, nous devons adorer ses décrets, tout en tremblant des dangers auxquels il nous expose. N'oublions pas que nous sommes, non des propriétaires, mais des usufruitiers; que nous ne devons nous retenir que le nécessaire, et donner le surplus à ceux à qui il manque. Le bon usage des richesses peut seul transformer en antidote le poison qu'elles recèlent; leur emploi devient alors une échelle pour monter au Ciel.

» Fuyez avec courage et à tout prix toute espèce de mauvaise compagnie. Aucune contagion n'est aussi rapide ni aussi pestilentielle; il n'est point de feu dévorant qui détruise tout avec tant de violence. C'est là le principe le plus funeste, la source la plus empoisonnée de la corruption des mœurs. Et remarquez que les mauvaises compagnies peuvent être de trois espèces: celle des méchants, lorsqu'on les fréquente personnellement et qu'on vit avec eux; celle des livres pernicieux, car les mauvaises lectures offrent de grands dangers à l'homme le plus austère et le plus recueilli; il peut perdre en un instant tous les principes de sa foi et toutes ses vertus, en se livrant à la séduction des sophismes des incrédules ou des liber-

tins ; celle enfin de ses propres pensées , lorsqu'il leur donne accès dans un cœur désœuvré et qui ne veille point sur lui-même.

» L'ennemi profite des avantages que lui présente une imagination féconde en illusions, souvent assaillie par d'impures images. L'esprit se laisse entraîner par ces objets séducteurs, dès que la volonté s'abandonne à des guides si trompeurs.

» Les mauvaises compagnies extérieures ne sont dangereuses qu'en ce qu'elles séduisent notre compagnie intérieure, c'est-à-dire, nos propres pensées. On peut dire de celle-ci, du monde et des livres, ce que *David* disait à Dieu ¹ : « Seigneur, je ne veux point avoir de société avec les hommes vains et injustes, ni m'asseoir parmi les méchants et les impies. » Sans cette résolution efficace et constante, nous serons orgueilleux, vains, satisfaits de nous-mêmes, injustes envers le prochain, malins dans nos jugements, faibles, impies, ou indifférents pour ce qui concerne le service de Dieu.

» C'est ici, monsieur, le point essentiel sur lequel votre détermination ne doit jamais chanceler. Eloignez de vous, sans hésiter, toute mauvaise pensée, tout mauvais livre, et, bien plus encore, tout homme vicieux ou corrompu qui ne connaît pas la crainte de Dieu. Si Jésus-Christ nous ordonne de nous arracher l'œil, de nous couper la main ou le pied qui nous scandalise, à combien plus forte raison devons-nous éloigner de nous tout mauvais exemple. Un Père de famille y est plus étroitement obligé, puisqu'il doit à ses enfants le bon exemple et l'éducation. Rien ne peut autant y nuire que les mauvais exemples, les peines qu'on a prises pendant une longue suite d'années pour bien élever un jeune homme, peuvent être perdues dans un instant par la séduction d'un libertin. Un père de famille a des domestiques ; il ne doit pas se borner à leur servir de modèle par une conduite réglée, il doit encore veiller à ce qu'ils vivent en chrétiens. *Saint Paul* dit que celui qui n'a pas l'œil sur ses domestiques est pire qu'un infidèle. La divine Providence l'a chargé du soin de leurs âmes, et il en rendra un compte rigoureux. Il a des amis ; et s'ils sont vicieux, ils parviendront bientôt à le corrompre lui-même, ou au moins sa famille.

» Celui qui connaît la faiblesse de la nature dégradée ne peut ignorer quelle est la force du mauvais exemple. Il n'en faut qu'un seul pour renverser tout-à-coup l'édifice que plusieurs années de vertu avaient élevé : un seul peut pervertir une société de saints, et détruire tout le fruit d'une longue et pénible éducation ; un seul peut introduire le vice et la mort dans une famille, depuis longtemps chrétienne et réglée. Il n'est point de peste aussi dangereuse ; il n'est aucune contagion dont l'infection se communique avec autant de rapidité que celle avec laquelle le vice s'insinue, et s'établit dans notre faible cœur.

¹ Ps. xxv. 4. 5.

» Soyez donc inexorable pour tout ce qui pourrait vous exposer, vous et tout ce qui vous entoure, à un si grand danger. Eloignez des yeux de vos enfants et de vos domestiques tout exemple capable de leur nuire ; qu'aucun discours séducteur et dangereux ne parvienne à leurs oreilles ; vous leur devez le bon exemple et l'instruction ; mais vous devez encore apporter la plus grande vigilance à ce que personne ne puisse détruire votre ouvrage.

« Vous devez supposer que, ne vous étant point procuré dans votre vie passée des domestiques chrétiens ni des amis vertueux, vous avez contracté la nouvelle obligation d'examiner leur conduite, et de réparer ce mal autant qu'il est en vous ; que vos actions leur présentent une autre manière d'agir, vos discours une autre façon de penser. Mais, avant de les convertir par vos discours, faites parler vos exemples : que votre conduite habituelle soit la première de vos exhortations. Si elle ne suffit point, tâchez de les persuader avec zèle, mais avec douceur et prudence ; si ce moyen est encore insuffisant, ne vous en tenez pas là : éloignez-les de vous et de cette petite portion de la société que la Providence a confiée à vos soins.

» Considérez d'ailleurs, monsieur, que celui qui ne craint pas Dieu, ne peut être ni bon ami, ni bon domestique, ni bon père, ni bon fils. Celui qui n'est pas fidèle envers Dieu, le sera-t-il envers vous ? L'homme qui n'a pas la crainte de Dieu ne peut être retenu par aucun frein, dès qu'il est animé par les passions, ou tenté par l'intérêt. Qui vous répondra d'un domestique, lorsque l'amour-propre l'engage à un délit secret, qu'il a l'espérance de pouvoir cacher, si sa propre conscience et l'idée d'un Dieu vengeur ne l'arrêtent point ? Comment pourrez-vous confier vos secrets et l'honneur de votre maison à celui qui, entraîné par sa passion, ne saurait trouver dans la religion un frein capable de le contenir ? Pourrez-vous espérer qu'il sacrifie à vos intérêts ceux de sa fortune et de son cœur ?

» Détrompez-vous, monsieur, il n'y a de bons amis et de bons domestiques que parmi ceux qui craignent Dieu, et qui règlent leur conduite d'après les principes de la religion. Le monde est rempli d'hommes exercés dans l'art des démonstrations d'amitié. Rien de plus persuasif que leur langage ; rien de plus séduisant que leurs carresses et les moyens dont ils se servent pour abuser les personnes imprudentes et persuadées de leur propre mérite ; mais rien d'aussi frivole, rien de plus faux que ces protestations d'amitié. Dès qu'il s'agit d'intérêt, elles s'évanouissent comme la fumée. Il n'y a point, au contraire, d'amitié plus sincère que celle du chrétien ; il est homme de bien, parce que le Dieu de vérité veut qu'il le soit. Le monde peut nous procurer des flatteurs, des compagnons de plaisir et de débauche ; la vertu seule peut donner de vrais amis.

» D'autre part, rien n'entretient plus en nous le désir de servir Dieu avec ferveur, que le commerce et la fréquentation des vrais chrétiens. Leur entretien est une sorte d'oraison continuelle, un exercice habituel d'adoration et d'amour; il purifie et embrase notre cœur; il devient un foyer où notre amour pour Dieu s'accroît: nous les quittons pleins d'ardeur de renouveler nos prières et nos pieux exercices. Attendez-vous cet effet salutaire, je ne dis pas du commerce des méchants et des pécheurs scandaleux, mais même de ceux qui vivent au milieu des sociétés profanes? Quels sentiments peuvent-ils apporter dans le temple du Seigneur? sont-ils capables d'écouter les louanges de Dieu, de se pénétrer de l'idée de sa grandeur, et de la communiquer aux autres fidèles? Comment paraîtront-ils aux assemblées religieuses? Loin de donner au peuple l'exemple de célébrer les merveilles de Dieu, ils ne lui présentent que celui de l'immodestie et de la dissipation, et le scandalisent encore par le faste et la vanité qu'ils viennent étaler aux pieds d'un Dieu crucifié.

» Voulez-vous être bon? vivez avec les bons. Voulez-vous que votre famille soit réglée? n'y admettez personne qui y puisse introduire le désordre. Voulez-vous avoir des domestiques fidèles? choisissez-les parmi ceux qui craignent Dieu. Désirez-vous des amis sincères? cherchez-les parmi ceux qui aiment et respectent la religion. Il faut être bon chrétien, pour être bon dans tous les genres. Ceux qui professent sincèrement le christianisme, peuvent eux seuls être fidèles, honnêtes et sûrs.

» Le véritable chrétien réunit deux qualités qui semblent opposées: il éprouve les maux inévitables de la vie, et conserve la paix du cœur, la joie intérieure et le contentement de l'âme. Il est riche dans la pauvreté; il est maître de tout sans rien posséder. Il se console de vivre, parce qu'en vivant il a le temps d'aimer son Dieu; il désire de mourir pour jouir éternellement de lui. Tout son trésor, toutes ses connaissances, tous ses amis sont dans le Ciel. Il s'empresse de se rendre utile à ses frères sur la terre, il prie du moins pour eux. Son aliment habituel est dans la prière et la sainte communion, sources intarissables de bonheur et de richesses. La vie de Jésus-Christ est présente à sa mémoire et il l'étudie sans cesse pour l'imiter. C'est sa première étude, celle qui l'enchaîne, qui l'élève et qui le console. Il parle peu, mais toujours avec douceur, avec charité, avec sagesse. Inconnu au monde, il ne méprise personne; il ne pense qu'à servir Dieu, et à imiter le Sauveur, il sent qu'il ne l'a pas connu assez tôt, et qu'il n'a pas consacré à son amour tous les instants de sa vie.

» Tels sont, monsieur, les hommes auxquels vous devez vous associer, si vous voulez ne jamais vous écarter des sentiers de la justice, tels sont ceux que vous devez choisir pour compagnons, pour amis et pour domestiques. Non-seulement ils vous aideront à vous soutenir dans l'exercice de la vertu, mais, par eux, vous éviterez un grand nombre de déplaisirs, et vous goûterez toutes les consolations dont l'homme est susceptible sur la terre.

Je t'ai rapporté en substance , mon cher ami , ce que le Père me dit dans le cours de cette heureuse semaine ; je continuerai dans ma première lettre la suite de mon récit.

LETTRE TRENTE ET UNIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Ce fut avec un vif regret , mon cher Théodore , que je vis finir cette semaine trop courte et la plus heureuse de ma vie. Que tous ceux de mes jours qui l'ont précédée ne lui ont-ils ressemblé ! Elle a passé comme un instant ; à chaque jour qui s'écoulait , j'éprouvais avec déplaisir qu'il en restait un de moins à venir. Je n'aurais jamais imaginé que des jours entièrement consacrés à des exercices de dévotion , sans aucune distraction , sans le mélange d'aucune dissipation pussent s'écouler si rapidement , et d'une manière si insensible , et qu'ils fussent bien plus agréables que ceux qu'on passe dans le monde , au sein de ses plaisirs et de ses délices.

Je commençai alors à comprendre par expérience (et l'expérience est le meilleur des maîtres) combien les hommes du siècle s'abusent , lorsqu'ils s'acharnent avec tant d'obstination à chercher le bonheur où il n'est pas. Combien ils sont dans l'erreur , lorsqu'ils se figurent que la vertu est austère , et que la pratique des exercices de piété est pénible ! erreur déplorable qui donne au vice de si nombreux partisans. Heureusement pour moi l'expérience vient de m'apprendre que la vie chrétienne et occupée est la plus douce qu'on puisse suivre , et que ceux qui vivent dans la retraite , dans l'innocence , et dans l'espoir de la vie éternelle , sont dès à présent même sur la terre bien plus heureux que ceux qui se livrent aux charmes perfides du plaisir.

Ainsi Dieu l'a disposé , et la raison conçoit cette vérité. Une fois que l'homme , toujours avide et toujours tourmenté de la soif du bonheur , a commencé à le chercher où il ne peut le trouver , et qu'il s'est trompé de chemin , chaque pas qu'il fait l'écarte de plus en plus. Un faux plaisir dont il n'a pas été satisfait , ou dont il a été rassasié , le porte à en chercher un autre qui ne le satisfait pas davantage , ou dont il ne se dégoûte pas moins. L'oisiveté , qui ne s'occupe qu'à remplir le vide du cœur , la nécessité de

chercher de nouvelles sensations pour le tirer de cet état de léthargie , et les promesses trompeuses des nouveaux plaisirs qu'il ambitionne , entravent l'âme dans une chaîne successive d'erreurs et de désirs qui la précipitent d'abîme en abîme. Heureux celui qu'une lumière bienfaisante éclaire à temps et qu'elle retient sur le bord du précipice , en lui indiquant la véritable route de la félicité !

Dès-lors il distingue mieux les objets ; il parvient à apercevoir le terme où le bonheur l'attend ; il reconnaît le sentier qui y mène ; il le suit avec ardeur et sans danger ; il n'a plus d'autre désir que celui d'atteindre à ce but ; il renonce à la vie oisive. Le temps lui pesait naguère si fort , qu'il cherchait à le tromper au prix de son innocence , en s'abandonnant aux plaisirs passagers des sens , et de là la véritable cause du désordre qui régnait dans son âme ; à présent , loin d'avoir du temps à perdre , il ne lui en reste pas assez pour les occupations sérieuses , et il en remplit tous les instants , satisfait , à la fin du jour , de voir qu'il l'a bien employé.

Ces exercices , qui paraissent si insupportables au mondain , sont précisément ceux qui contribuent le plus à son bonheur et à employer le temps sans s'en apercevoir. Ceux qui se vouent à remplir en commun dans une vie solitaire et religieuse , et par des pratiques de piété , toutes les heures de leur existence , y trouvent une foule d'avantages , que ne peuvent avoir ceux qui vivent livrés à eux-mêmes ; ils sont si visibles et si palpables , que la raison et la saine philosophie devraient les discerner ; lors même qu'elles ne sont pas éclairées par la religion.

Les chrétiens , unis entre eux par la même foi et par la même espérance , marchent ensemble vers le terme auquel ils tendent , et se fortifient réciproquement. Par cela seul qu'ils sont occupés , et que tous leurs moments sont destinés à des exercices pieux , mais variés , ils chassent l'oisiveté , et avec elle les pensées vagues ou mauvaises qui enfantent les mauvaises actions.

La douce fatigue du jour leur donne un sommeil paisible , qui les préserve de bien des dangers , en éloignant de leur imagination ces funestes pensées. Les bons exemples qu'ils se donnent mutuellement , les animent et les fortifient ; des instructions continuelles les soutiennent , une sainte émulation les remplit. Aussi , les associations volontaires et chrétiennes , loin d'être pénibles et affligeantes pour la nature , ne sont-elles que des moyens prudents et bien entendus , que la raison inspirée de Dieu inventa pour aider à notre faiblesse , pour venir à son secours , et pour nous faciliter le chemin du Ciel.

Rien de tout cela n'était entré dans mes idées avant que j'eusse fréquenté cette sainte communauté ; non-seulement je le compris alors , j'en fis moi-même l'heureuse et sensible expérience. Le peu de jours que j'y ai passés a fui comme un éclair. Si ce divin et salutaire effet se faisait sentir même à mon cœur , combien ces saints solitaires , dignes de bien plus de grâces , et familiarisés

par une longue habitude aux exercices de piété, devaient-ils mieux goûter le bonheur que j'éprouvais ! Je n'ai pas même lieu d'en douter ; le zèle ardent ; la joie douce et la fervente ponctualité qu'ils mettaient à les pratiquer, me le prouvaient évidemment. Leur exemple faisait une telle impression sur mon âme, que, malgré ma corruption et mes vices, je me sentais entraîné à les imiter.

Lorsque je les voyais accourir avec tant d'exactitude et de joie à toutes les pratiques de leur règle, je me disais intérieurement : Qu'ils sont heureux de continuer à chercher si vivement notre Dieu, après avoir passé tant d'années dans l'innocence ! qu'ils sont heureux de faire tous les jours tant de pas vers la gloire que Dieu leur destine ! qu'ils sont heureux encore d'avoir, avec moins de risques et de peines que les gens du monde, trouvé ce sentier moins difficile, et d'arriver un jour aux portes du bonheur éternel, sans avoir senti le poids et l'amertume de la vie !

Enflammé par ces idées, je les communiquai à mon saint directeur, l'un des premiers jours de cette heureuse semaine, et je le priai de me permettre de prolonger mon séjour dans cette sainte maison. « Je me réjouis, me répondit-il, de vous voir cette pieuse disposition. Dieu nous fait une faveur bien grande, lorsqu'il nous fait connaître les avantages de la vertu. Pour l'aimer, il faut la trouver aimable. Mais il est des vertus qui sont plus propres à un état qu'à un autre ; et la sainteté consiste toute à remplir les obligations du sien. Ces Pères, à qui Dieu a fait la grâce de les retirer du monde, n'y ont rien laissé qui pût encore arrêter leur attention. Libres de tout devoir humain, ils sont venus ici chercher Dieu. Ils s'y sont assujettis aux pratiques que la règle leur impose, et leur vertu consiste dans l'observance de ces pratiques.

» Mais vous, monsieur, à qui le Ciel a donné des vassaux et des enfants, des domestiques et des amis, vous avez d'autres obligations, et vous suivrez la vertu en vous en acquittant. Vous vous êtes réconcilié avec Dieu, vous avez obtenu la tranquillité de votre conscience ; c'était là l'essentiel. Maintenant vous devez vous consacrer à votre famille et la régler, penser sérieusement à l'éducation de vos enfants, avoir l'œil sur vos domestiques, vous disposer à une vie chrétienne, et, si vous en avez l'occasion et les moyens, enseigner et persuader à vos amis les vérités de la religion que Dieu vous a montrées, et surtout leur prêcher à tous, par votre exemple, la pratique de l'Évangile.

» Voilà en détail, monsieur, les vertus et les devoirs de votre état. Et qui sait quels peuvent avoir été les desseins de la Providence, lorsqu'elle a permis votre conversion ? On ne peut se méprendre, en suivant le chemin que nous indique le Ciel par la situation ou il nous a placés ; le choix d'un sentier différent peut être l'ouvrage de l'illusion ou de l'amour-propre. Dieu n'attache aucun prix à ces vertus momentanées, fruits d'une ferveur subite,

et que le temps attiédit quelquefois ensuite; il n'aime que celles qui sont stables, que la prudence accompagne, que la raison approuve, et que notre état exige.

» Le seul conseil que je voudrais vous donner, puisque vous êtes résolu de passer cette semaine avec nous, ce serait d'en profiter pour vous préparer de nouveau à participer une seconde fois aux sacrements, le dernier dimanche que vous passerez ici; mais je désirerais que ce fût publiquement dans l'église, afin que tout le monde en fût témoin; je voudrais que vous donnassiez à Dieu ce témoignage solennel de votre amour pour la religion et pour son culte, et que cet acte fût le prélude de la profession publique de chrétien dont vous devez désormais tirer gloire. » Je déferai à tout ce que le Père me dit, et dès-lors je m'appliquai à me recueillir pour me préparer à l'auguste sacrement que je devais recevoir une seconde fois et que je reçus effectivement le dimanche; je dois l'ajouter, Théodore, que cette communion, quoique publique, me fut très-salutaire et très-avantageuse par le recueillement et la dévotion que j'y apportai.

Après avoir accompli ces saints devoirs, le Père et moi nous retournâmes à ma chambre, où nous trouvâmes *Simon*, qui, conformément à mes ordres, venait me chercher. Son aspect me causa quelque peine, en me rappelant qu'il venait me séparer d'une compagnie et m'arracher à un genre de vie auxquels j'étais si fort attaché. Par égard pour le Père, je dissimulai ce pénible sentiment. *Simon* me dit que j'étais attendu avec impatience et avec joie dans ma famille. Mais au moins, dis-je au Père, ce jour m'appartient, et, déterminé à partir aujourd'hui, vous ne me refuserez pas de rester encore ici jusqu'à ce soir.

Il y consentit, en me disant : « C'est notre jour de récréation; les Pères descendront au jardin cette après-midi, et ils auront le plaisir de vous voir. Vous vous entretiendrez avec eux, vous vous édifierez encore de leurs saints discours. *Simon*, à mon grand étonnement, nous demanda la permission de nous accompagner partout. Je présumais que ces occupations ne seraient pas de son goût. Je pensai qu'il était poussé ou par un motif de curiosité, ou par la crainte de ne savoir que faire en restant seul. Le Père n'y ayant point trouvé de difficulté, il eut la permission de nous accompagner.

Il nous suivit partout, et lorsque l'heure de descendre au jardin fut venue, nous nous y rendîmes tous ensemble. Ces bons Pères vinrent m'entourer, et me convaincre de nouveau de cet amour universel et saint qui leur fait chérir et chercher Dieu dans toutes ses créatures. Je me sentis vivement ému de tant de bienveillance et d'attention pour quelqu'un qui se sentait indigne de baiser la trace de leurs pas. Notre conversation roula sur des matières de dévotion, et fut plus animée que la première fois.

Ils semblèrent alors me traiter avec plus de cordialité et de confiance. Je sentais vivement combien j'aurais pu gagner à profiter plus longtemps de leurs saints entretiens. Leur aspect véné-

rable m'inspirait le respect, et excitait en moi le désir et l'amour de la vertu. Enfin le moment de mon départ arriva. Le cœur navré, je dis à *Simon* de faire approcher nos chevaux, et je fus obligé de me faire violence pour m'arracher à une société si douce et si chère.

Cet effort me brisa le cœur, et mon visage fut inondé de larmes. Je trouvai la même sensibilité dans ces respectables Pères, qui vinrent m'accompagner jusqu'à la porte. Là, ils me serrèrent dans leurs bras; confus et consolé de me voir embrassé par des hommes que leurs vertus devaient rendre si agréables aux yeux de Dieu, je leur demandai le secours de leurs prières, ils me le promirent, et ils eurent l'humilité de m'inviter à prier moi-même pour eux. Combien il m'en coûta, mon cher Théodore, de m'éloigner de mon directeur, de m'arracher de cet ange de lumière, destiné par le Ciel à être l'instrument de ma régénération, de ce saint homme que je chéris plus que mon père, et à qui je suis redevable de mon bonheur éternel! Forcé de le quitter, le cœur plein d'amertume et les yeux baignés de larmes d'attendrissement, je montai à cheval et nous partimes.

De nouvelles émotions de sensibilité m'attendaient chez moi. Mes deux fils, jusqu'alors victimes infortunées de mes désordres et de ma négligence, furent les premiers objets qui s'offrirent à mes regards. Je les aimais tendrement, mais de cet amour terrestre et charnel qui ne s'élève point au-dessus du sentiment aveugle que la nature inspire aux brutes mêmes. Jusqu'alors je n'avais vu dans eux que les héritiers de mon nom, des successeurs appelés à perpétuer la splendeur de ma maison. Mes idées n'avaient en d'autre objet que de les faire élever comme des gens de qualité, de les faire instruire à se présenter dans le monde avec aisance et avec grâce; le soin de leur élévation et de leur fortune avait été mon unique but; combien j'avais été loin de songer aux principes de religion et aux devoirs du christianisme que je devais leur inculquer!

Mon cœur tressaillit, lorsqu'ils se jetèrent à mon cou en me donnant le doux nom de père. Je les pressai contre mon sein, je leur rendis tendresse pour tendresse. Mes yeux se remplirent de larmes d'attendrissement et de douleur; je me reprochai mon aveuglement et l'excès de ma négligence à leur égard; je leur avais fait perdre un temps précieux et considérable; quoique fort jeunes encore, j'appréhendais l'impression funeste que ma conduite déréglée avait pu faire sur eux.

Je sentais toute l'influence des mauvais exemples sur la première enfance, où ils se gravent profondément. Je demandai pardon à Dieu; je lui disais du fond de mon cœur: Dieu de miséricorde! je place désormais sous les ailes de ta providence ces jeunes plantes que tu ne m'as confiées que pour les cultiver pour toi, pour les élever dans ton amour et dans l'observation de ta sainte loi. Pardonne, ô mon Dieu! ma négligence passée, en faveur du zèle avec lequel je tâcherai de répondre à l'avenir

à ta confiance et à ta bonté. Dirige le père, et protège les enfants.

En me retournant, j'aperçus leur précepteur qui me félicitait sur mon arrivée; je ne pus me défendre d'un sentiment pénible; je l'avais choisi précisément pour les motifs qui auraient dû me le faire rejeter. C'était un instituteur à la mode; il ne manquait point de talent; il était très-versé dans les sciences profanes, mais en même temps très-propre à corrompre la jeunesse. Philosophe par ostentation, incrédule pour se mettre à son aise, ou tout au moins indifférent sur la religion, il ne pouvait avoir que de mauvaises mœurs.

Sa seule présence me fit trembler; je fus effrayé, en songeant à quelles mains j'avais confié l'innocence et la jeunesse de mes enfants. A mesure qu'il me parlait, je formais le projet de l'éloigner dès que je le pourrais, en cherchant néanmoins à m'en débarrasser avec décence. Pour le moment, il me parut prudent de dissimuler; je me bornai à lui dire que j'espérais le soulager beaucoup, et que mon premier devoir était de m'occuper sérieusement de l'éducation de mes fils.

Mes autres domestiques parurent ensuite: hélas, Théodore et la plupart d'entre eux avaient été les instruments ou les ministres de mes désordres; tous avaient été témoins de mes excès: jamais je n'avais connu la crainte du scandale. Je ne pus les voir sans une sorte de peine. Je ne pouvais en regarder aucun qui ne fût instruit de ma dépravation: cette idée me remplissait de honte, et j'en rougissais malgré moi. Mes yeux ne se reposèrent avec quelque satisfaction que sur un vieux serviteur de mes pères, appelé *Ambroise*; il était si heureusement né, qu'il avait échappé à toute la corruption que j'avais introduite tout autour de moi; il avait conservé ses anciennes mœurs, et mené constamment une vie chrétienne et réglée.

Le pauvre *Ambroise* était l'objet de nos mépris et de nos plaisanteries. Nous le regardions comme un insensé; je ne l'avais gardé chez moi que par pure humanité, pour ne pas congédier sans motif un domestique qui avait très-bien servi mes pères, et enfin par égard à ce qu'il m'était vraiment utile. Ainsi, Théodore, cet *Ambroise*, si méprisé, si dédaigné, fut le seul de mes gens que je vis alors avec satisfaction, et le seul auquel je marquai des attentions; je dirai plus, je commençai à avoir pour lui du respect et de la vénération; car tel est l'ascendant de la vertu, lorsqu'on vient à la connaître. La prudence exigea que je me continsse, pour ne pas lui montrer dans ce moment combien il était cher à mon cœur.

Tous les objets avaient changé de face à mes yeux. Cette maison, que j'avais trouvée trop simple, ne me parut par là que plus convenable à ma situation. Les riches ameublements, les recherches du luxe, auxquels j'avais attaché tant de prix, étaient devenus un reproche pour mon orgueil; je ne les envisageais plus sans peine et sans dépit. Le vêtements brillants qui avaient flatté

ma vanité, et sous lesquels j'avais caché ma profonde corruption, ne m'inspiraient plus que de l'aversion. Ma main les repoussait, et le plus simple me parut préférable pour mon usage. D'où avait pu venir un si grand changement dans moi ? D'où, Théodore ? de la grâce du Seigneur, des lumières d'une raison désabusée, et de la sainte doctrine de l'Évangile.

Mes goûts avaient changé avec mes opinions. La révolution qui s'était opérée dans mes idées avait été si entière et si complète, que ce que je désirais ou j'estimais le plus auparavant était précisément ce qu'alors je goûtais et je prisais le moins.

Les hommes qui ne m'avaient paru doués que d'un faible mérite, ou qui me déplaisaient, parce qu'ils n'avaient pas ces dehors brillants auxquels le monde attache tant de prix, ou qu'ils n'avaient pas reçu de la nature cette vivacité, cette pénétration, et ces grâces qui conduisent si rapidement à la corruption ; ces hommes, dis-je, me semblèrent alors les seuls dignes d'estime, lorsqu'ils compensaient le vide de ces frivoles agréments, par la prudence, la modération et la vertu.

Ceux qui, voués aux exercices de la religion, travaillent sérieusement à échapper aux orages, aux dangers du monde et à gagner le port du salut, étaient à mes yeux les seuls prudents, les seuls sages, les seuls qui fussent dignes de nos respects et de notre émulation. Ceux, au contraire, qui dans l'ivresse de leur luxe et de leur orgueil ne s'occupaient que de richesses, de grandeurs et de plaisirs, n'étaient plus à mes yeux que des insensés, des frénétiques ou des aveugles, qui couraient, sans le savoir, se jeter dans un précipice.

Dans l'examen de mes anciennes habitudes, je ne voyais surtout qu'avec effroi l'espèce de rage homicide et féroce qu'une fausse philosophie m'avait inspirée contre les pauvres. Comme elle ne s'entretient que de principes exagérés, que les passions dénaturent les idées les plus saines et les portent à un excès qui choque la raison, je m'étais imbu d'une maxime juste en elle-même, mais odieuse dans sa trop grande extension. Les intérêts de la société exigent que tous ses membres travaillent ; l'oisiveté sans doute est un mal qu'il serait avantageux d'extirper. Echo des sophistes, sans cesse je répétais après eux qu'on ne doit pas faire l'aumône, et que si personne ne la faisait, on ne verrait plus cette foule de vagabonds et de fainéants qui s'en font une ressource pour vivre. Pleins de ces idées inhumaines, j'avais conçu une si forte aversion contre les pauvres, que je ne pouvais en rencontrer sans les voir avec indignation et sans les repousser avec dureté.

Je ne m'avisais point de considérer que tant que le gouvernement ne vient point à leur secours, il est indispensable d'y suppléer ; que s'il est des pauvres en état de travailler, il en est aussi qui ne le peuvent pas, et que, dans le doute, il vaut mieux faire l'aumône au malheureux qui ne la mérite pas, que de la refuser à celui qui en a besoin ; s'il est prudent d'en régler

l'usage et l'application, il ne faut point user de ce principe trop rigoureusement. Jésus-Christ ne nous a-t-il pas ordonné de donner notre superflu ? n'établirais-je moi-même juge dans la cause publique ? et surtout quel droit pourrais-je avoir de traiter les malheureux d'une manière dure et barbare ?

Plus j'y réfléchis, et moins je comprends comment j'ai pu rester longtems dans une si funeste erreur et dans des sentiments si odieux. L'aspect de la misère importunait-il mon amour-propre, et cherchais-je par cette raison à l'éloigner de mes regards ? Endurci par l'orgueil et le luxe, étais-je devenu insensible aux maux d'autrui ? ou, croyant que rien ne pouvait suffire à la satisfaction de mes goûts et de mes caprices, étais-je retenu par une secrète avarice dont je cherchais à pallier la dureté par de frivoles prétextes ? ou bien, enfin, insensible aux maux de l'humanité, mon cœur était-il devenu d'acier pour les autres ? Je l'ignore, mon ami, et je crains que toutes ces causes à la fois n'aient influé sur ma conduite.

Ce que je sais bien mieux, c'est qu'au moment où la lumière de l'Évangile a éclairé mon âme, aussitôt, et sans autre réflexion nouvelle, ces cruelles illusions se sont dissipées ; j'ai senti toute l'iniquité de ma conduite, j'ai eu tout à la fois horreur et honte de moi-même. Il semble que Dieu a voulu me montrer toute l'absurdité de mes opinions et leur opposition à sa sainte loi, lorsqu'il m'a rappelé les sentiments de compassion que Jésus-Christ avait pour eux. Ma dureté m'inspire de l'effroi, lorsque je considère qu'il disait : *Ce que vous aurez fait pour un de ces pauvres, je le regarderai comme fait à moi.* Oui, mon ami, mon cœur n'est plus le même. Le pauvre est devenu pour moi un objet de respect ; sa pauvreté, lorsqu'il en fait un bon usage, excite mon envie ; s'il supporte dignement ses souffrances et ses misères, il est à mes yeux bien au-dessus des riches de la terre, qui ne s'occupent que des pompes et des illusions du monde.

Lorsqu'un pauvre que son âge ou sa santé devrait empêcher de mendier, me demandera l'aumône, je le renverrai avec douceur, et non avec ce mépris barbare dont je me suis rendu si souvent coupable envers ses pareils. Ah ! mon ami, combien j'ai été abusé et perverti ! De tous les regrets que me laisse la corruption de ma vie, celui que j'éprouve à cet égard est le plus sensible ; le souvenir de l'indignité avec laquelle j'ai traité les membres de Jésus-Christ est le plus cuisant de mes remords ; je les vengerai sur moi-même, et désormais je ne cesserai de respecter en eux Jésus-Christ mon Sauveur.

Je ne finirais pas, Théodore, si j'entreprenais de te rapporter en détail de combien d'erreurs cette divine lumière m'a désabusé. En général, elle m'a fait reconnaître que toute ma présomption n'était que folie, que tout mon savoir n'était qu'ignorance ; que mes opinions étaient fausses, mes idées absurdes, mes passions ignobles et corrompues ; je tâchais vainement d'en pallier la bassesse par les sophismes d'une philosophie audacieuse et téméraire,

ses frivoles raisonnements ne m'éblouissaient que parce qu'ils flat-
taient la corruption de mon cœur.

Le lendemain de mon arrivée, je conduisis mes enfants à la paroisse. Après y avoir entendu la messe, je demandai le curé, qui ne m'était pas venu voir, et je m'acheminai chez lui. C'était un vénérable vieillard, qui me reçut avec politesse, mais avec quelque froideur et beaucoup de réserve. Sa conversation m'annonça un homme instruit et solide, qui alliait la simplicité du langage à la gravité de son caractère. Je vis avec une vive satisfaction que Dieu m'avait ménagé un digne et respectable curé. Je me présentais comme un nouveau paroissien, une brebis qui venait reconnaître son pasteur et occuper une place dans son bercail. Il me répondit froidement qu'il était depuis vingt ans curé de cette paroisse, et qu'il y était placé à sa satisfaction. Je lui parlai avec cordialité, je cherchai à ramener la conversation sur les sujets qui m'intéressaient; ses réponses furent toujours froides et évasives; je vis qu'il ne se prêtait point à mes desirs, et sentis bien qu'il ne voulait pas s'ouvrir entièrement à moi.

Je n'en fus point surpris, je recueillais le fruit de ma mauvaise réputation. J'ai su depuis, et le curé lui-même m'en a fait l'aveu, qu'il avait connaissance de ma scandaleuse vie; que la nouvelle de mon arrivée avait rappelé le souvenir de mes dérèglements; que les personnes sensées du lieu s'étaient affligées de ma présence, et que le curé en avait été consterné, dans l'appréhension de nous voir, moi et mes domestiques, achever de pervertir de bons villageois qu'il travaillait à convertir à Dieu.

Dans mon ignorance, je continuais à m'informer de tout ce qui pouvait ou intéresser ma curiosité, ou m'aider à réaliser mes projets. J'appris du curé que le bourg était fort grand; qu'il y avait environ trois mille communicants dont la plupart étaient pauvres; il s'y trouve quelques cultivateurs, peu ou point d'artisans, et il y règne une grande misère; j'appris encore que le curé n'avait qu'un revenu fort mince, et que, quoiqu'il distribuât aux pauvres tout ce qu'il avait, ils étaient en si grand nombre qu'il ne pouvait les secourir tous. Il me dit qu'il n'y avait que cela qui lui rendit sa situation pénible, et que tous les jours il était le triste témoin de l'état de nécessité où se trouvaient une foule de malheureux qu'il n'était pas en son pouvoir de soulager.

« Le Ciel, lui répondis-je, m'a accordé quelque fortune; je sais que mon devoir me prescrit d'en faire part à ceux qui n'en ont pas. La Providence, qui m'a conduit ici, m'a déjà indiqué les pauvres à qui je dois du secours, et elle me présente, dans la personne de notre pasteur, la main qui doit le leur distribuer. Je veux, monsieur, contribuer de tout mon bien au soulagement de vos pauvres. Baignez donc me faire connaître tous les besoins qui intéressent votre cœur compatissant; je vous seconderai de tout mon pouvoir, et vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. »

Il m'avait écouté avec attention et il me regardait avec une sorte de surprise. Convaincu de la nécessité de lui remettre sur-le-champ de quoi subvenir aux besoins les plus urgents de la paroisse, je sortis ma bourse, qu'heureusement je venais de remplir; je l'offris au curé : « Acceptez, lui dis-je, un léger secours pour le moment et pour les nécessiteux qu'il est le plus pressant de soulager. Une autre fois nous prendrons, un peu plus à notre aise, des mesures efficaces pour venir au secours de l'indigence, ou, s'il est possible, pour l'éloigner entièrement. »

Le curé reçut ma bourse avec beaucoup de politesse. « Le Ciel, me dit-il, vous le rendra; vous avez été inspiré par la Providence, car j'étais dans ce moment dans une grande perplexité. Un journalier, homme de bien et bon chrétien, dont le travail entretenait sa femme et sept enfants, dont l'aîné n'a pas plus de dix ans, se cassa malheureusement la jambe il y a huit jours. Je fis venir un chirurgien de la ville la plus voisine; il fallut le payer ainsi que beaucoup de remèdes nécessaires. Le malheureux n'avait pas une obole. Obligé de nourrir avec parcimonie une famille si nombreuse dans un moment où il était hors d'état de travailler, il ne pouvait subvenir ni aux frais de son traitement, ni à la subsistance de toute sa famille. J'ai pourvu jusqu'à ce jour à ses besoins, soit à l'aide de mes propres moyens, soit par les secours des personnes charitables.

» Ce matin, une de ses filles est venue m'apprendre que sa mère est accouchée cette nuit, et qu'elle me prie d'aller auprès d'elle. J'ai été pénétré de douleur, en apprenant que cette pauvre femme était la seule en état de servir son mari qui est encore alité. Loin de pouvoir continuer à le servir, comme elle l'a fait jusqu'ici, elle a maintenant besoin qu'on la serve elle-même, sans compter les dépenses et les soins qu'exige sa situation. J'avais à peine le courage de me rendre auprès de cette famille infortunée, honteux de n'avoir pas le plus léger secours à lui porter, et ne sachant à qui recourir.

» Poussé par mon devoir, je me disposais à y aller, lorsque la Providence vous a conduit ici et vous a porté à m'offrir cette aumône. Je crois vous devoir ces détails, pour que nous rendions grâce au Dieu de bonté qui ne nous oublie jamais, et que vous vous réjouissiez d'avoir été l'instrument qu'il a choisi pour soulager des besoins aussi pressants; il est en même temps juste que vous sachiez l'usage que je vais faire du fruit de votre générosité.» J'élevai mon cœur à Dieu, je lui rendis grâce de son inspiration, bien résolu non-seulement de profiter toujours de ces heureuses occasions, mais de les chercher désormais moi-même.

J'éprouvai alors un autre sentiment bien doux. Pendant que le bon curé m'entretenait de l'état de cette triste famille, mes enfants l'écoutaient avec intérêt; leurs yeux se remplissaient de larmes. Je les vis palpiter de joie à la vue de la bourse que j'avais offerte au curé. Ces heureuses dispositions me transportèrent de plaisir : chers enfants, disais-je en moi-même, si le Ciel vous a départi

l'inestimable don de la sensibilité du cœur, je mettrai toute mon application à la cultiver. J'avais eu d'abord l'idée de prier le curé de nous conduire auprès de ces malheureux, pour être témoins de leur misère; je pensai ensuite que j'agirais peut-être trop prématurément; je ne faisais que d'arriver, cette démarche aurait pu montrer quelque affectation; je renvoyai notre visite à un temps où elle pourrait être plus convenable.

Revenu chez moi, je m'occupai du soin de régler les heures et les occupations de toute la journée. Dans ce règlement de vie, j'ai fixé l'heure de mon lever de grand matin et avant celle de tout le monde, pour employer les premiers moments du jour à adorer Dieu et à lui rendre grâces de la vie qu'il daigne me conserver. Mes enfants se lèvent ensuite et lui rendent les mêmes actions de grâces en commun, avec moi et leur précepteur. Nous nous rendons tous ensemble à l'église pour y entendre la messe. L'heure du déjeuner vient ensuite; leur instituteur leur donne sa leçon en ma présence, pour que je puisse m'en mêler quand je le juge convenable; soit qu'ils la prennent ou qu'ils la répètent, je veux toujours être à leur portée et employer ce temps à mes propres affaires; c'est, en effet, mon cher Théodore, celui que j'emploie maintenant à l'écrire.

Lorsque mes enfants sont fatigués, je les envoie courir dans le jardin; j'ai soin de mettre quelque intervalle dans leurs occupations, soit pour les garantir du dégoût ou de l'ennui, soit pour qu'ils se livrent à l'exercice nécessaire à leur âge. C'est dans cette vue qu'après le diner nous allons respirer l'air pur de la campagne; là je les excite à courir et à jouer, ils s'amuse et en même temps ils fortifient leur tempérament. Le soleil couché, nous revenons au logis; mes enfants y reprennent leurs études, et moi mes occupations ordinaires.

A sept heures, toute la maison se rassemble. On fait en commun une lecture spirituelle, et l'on dit les prières du soir. Ensuite on soupe, et, le souper fini, mes enfants vont se coucher; je reste pour donner les ordres que je juge nécessaires, jusqu'au moment où je me retire. Tel est l'ordre que je me propose d'établir dans ma maison, autant que les circonstances le permettront, et j'ai pris les mesures convenables pour qu'il soit fidèlement suivi.

J'ai voulu que mes enfants occupassent un appartement où l'on ne peut entrer que par le mien. Jusqu'à présent le précepteur avait couché dans la même chambre qu'eux: je lui ai dit que, puisque je me trouvais ici, je devais lui épargner cette sujétion, attendu que le Ciel et la nature m'avaient confié la garde de mes enfants. J'ai réglé les heures des repas; et les repas eux-mêmes sont composés d'aliments suffisants, simples et sains: toute espèce de faste et toute ostentation sont bannis de ma table. J'ai pris, en un mot, toutes les dispositions qui m'ont paru convenables pour mener une vie réglée et chrétienne.

ven n'a égalé l'étonnement de mes domestiques : je lisais dans leurs yeux leur surprise d'un changement si subit dans ma conduite. Ils ne savaient à quoi l'attribuer ; tous ignoraient ma retraite et mon séjour dans le saint monastère. *Simon* m'avait fidèlement gardé le secret. Parmi ceux qui m'entourent , celui qui était le plus surpris et qui pouvait le moins dissimuler son étonnement, c'était le précepteur. Accoutumé à la légèreté de mes discours, à la dépravation de mes mœurs et à la violence de mes passions, il ne pouvait concevoir le ton sage et mesuré de mes paroles ; il ne pouvait deviner comment j'agissais avec tant de justesse et de poids, comment enfin je m'occupais sérieusement de régler ma maison sur un plan si opposé à mes anciennes habitudes : cependant ni les uns ni les autres n'osaient rien me dire ; ils obéissaient en silence à mes ordres, mais sans pouvoir me dérober leur étonnement.

Je n'ai pas encore osé pousser la réforme plus loin. Il m'a semblé qu'un malheureux tel que moi, à peine sorti de la fange d'une vie criminelle, et dont les exemples pervers sont encore si récents, ne devait pas s'arroger encore le titre et les droits d'un prédicateur ; il s'écarterait mal à un homme, à peine converti, de prendre le ton et le caractère d'un apôtre. J'ai cru ne devoir instruire que par mon exemple, ne laisser parler que ma conduite, et j'ai pensé que ma langue devait être captive ; je n'ai cependant point renoncé à la résolution d'éloigner tous ceux sur qui des exemples longs et soutenus n'auront pu faire aucune impression.

Pendant que je m'occupais du règlement de ma maison, que tout me paraissait aller au gré de mes désirs, et que je croyais pouvoir m'occuper d'autres objets, je m'aperçus avec peine que *Simon*, depuis qu'il m'avait trouvé au milieu des Pères, que je venais de quitter, avait échangé de manières et de conduite à mon égard. Auparavant il me parlait avec cette familiarité et cette licence qu'autorise entre le serviteur et le maître, en dépit de l'inégalité des personnes, l'égalité des excès auxquels ils se livrent l'un et l'autre ; il fallait sans doute rompre ces liens vicieux, mais j'aurais voulu ne pas rompre nos liaisons personnelles, qui me paraissaient nécessaires à l'exécution du projet que j'avais formé de le ramener à Dieu.

C'était en vain que je m'en occupais. Du moment où il m'eut découvert dans ma retraite, il ne me vit plus qu'avec une sorte de chagrin et d'embarras. Loin de se livrer à son ancienne familiarité, il ne répondait qu'avec peine à mes questions. Il m'obéissait sans réplique, mais son air était toujours sombre et taciturne. Je pensais que mon nouveau genre de vie lui déplaisait, et qu'il ne voyait qu'à regret l'état de retraite et de solitude dans lequel je me proposais de passer mes jours.

Cette idée m'affligeait, parce que j'étais bien décidé à l'éloigner, si mon exemple ne pouvait rien sur lui. Ses longs services et l'attachement qu'il m'avait inspiré ne m'eussent pas déterminé

à le retenir chez moi. Je n'aurais pas voulu laisser auprès de mes enfants un homme vieilli dans le vice, et qui, ayant résisté à la force de mes exemples, ne pouvait lui-même en donner que de mauvais. Mais j'étais extrêmement peiné de l'idée de ne pas parvenir à persuader un homme que j'avais perverti moi-même, et de me voir forcé à me séparer de lui pour toujours.

Un matin, pendant que le précepteur donnait la leçon à mes enfants et que j'étais occupé à l'écrire, *Simon* m'aborde et me dit à voix basse qu'il a quelque chose à me communiquer; je le conduis dans une chambre d'où personne ne pouvait nous entendre, et voici notre dialogue :

« Il me paraît, monsieur, me dit-il, que votre maison est maintenant réglée, et que vous n'avez plus besoin de moi. — J'ai toujours besoin d'un ami que j'aime : que veux-tu ? — Je voudrais faire un voyage. — Un voyage ? jamais nous ne nous sommes séparés. — Jamais nous ne nous sommes séparés ? eh ! n'avez-vous pas été plus d'un mois sans que je susse où vous étiez ? n'êtes-vous pas allé au couvent sans moi ? — C'est un accident imprévu, et qu'il m'était impossible de prévenir ; mais es-tu dégoûté de ma nouvelle vie, et ne peux-tu pas t'en accommoder ? Où prétends-tu aller ? — Au couvent. — Au couvent ? et dans quel dessein ? — Pour faire mon salut. Voulez-vous vous sauver seul ? N'est-il pas juste qu'après avoir été le complice et le compagnon de vos égarements, je participe aussi à votre pénitence ? — Que dis-tu, mon cher *Simon* ? Dieu aurait-il aussi touché ton cœur ?

» — Oui, monsieur, me répondit *Simon* baigné de larmes, et se jetant à mes pieds, il ajouta : Je ne vous demande qu'un service, celui de me permettre de passer quelques jours au couvent, et de me donner une lettre pour le Père qui vous a ramené dans le bon chemin, afin qu'il fasse pour moi ce qu'il a fait pour vous. »

Ma surprise fut si agréable et si vive, je fus tellement ému du propos de *Simon*, que je ne pus retenir mes larmes, et, sans savoir ce que je faisais, je me prosternai en m'écriant : Dieu de miséricorde infinie, de combien de manières ne me montrestu pas ta bonté ! Il nous fallut à l'un et à l'autre quelque temps pour pouvoir calmer l'émotion que nous éprouvions mutuellement ; lorsque je fus un peu remis, je fis asseoir *Simon*. « Explique-moi bien, mon cher ami, lui dis-je, tes idées et tes intentions, et dis-moi quand et comment Dieu t'a éclairé de sa divine lumière ?

» — Monsieur, me répondit-il, lorsque j'eus le bonheur de vous découvrir dans ce couvent, après tant d'agitations et d'inquiétudes, mon cœur fut vivement touché ; ces cloîtres vastes et silencieux me frappèrent d'étonnement ; je crus respirer un air différent de celui que j'avais respiré jusqu'alors ; j'éprouvais dans leur enceinte je ne sais quel mouvement de crainte et de respect. Ma surprise s'augmenta, lorsqu'introduit dans l'humble cellule

où je vous trouvai , je vis la satisfaction qui se peignait dans vos traits.

» Votre physionomie n'était plus la même ; votre air sérieux et réservé m'étonna ; il ne vous était pas ordinaire , et il produisit sur moi une forte impression. Vous n'aviez plus cette vivacité naturelle de caractère à laquelle j'étais accoutumé ; elle avait fait place à la modération et à la sagesse que votre air exprimait ; la gravité de vos discours me frappa ; vous n'étiez plus l'homme que j'avais toujours connu ; je ne pouvais me rendre raison d'un changement aussi grand et aussi prompt ; mais quand j'eus vu ce vénérable Père dont l'aspect inspirait le goût et l'amour de la religion , quand j'eus entendu les paroles douces qui sortaient de ses lèvres , je crus voir et entendre un ange du Ciel , et je me dis à moi-même : Ce monde-ci est bien différent de celui que je connais , et si je ne m'abuse pas , les hommes y sont meilleurs.

» Dès-lors j'aurais voulu ne plus quitter le couvent et y vivre avec vous ; mais voyant que vous aviez des ordres à me donner , je crus devoir d'abord m'en acquitter. Depuis ce moment les mêmes idées et le même désir ne m'ont pas abandonné ; mon retour au couvent les a beaucoup fortifiés , surtout lorsque j'eus le temps et l'occasion d'observer ces bienheureux Pères. Ce que j'ai vu , soit au chœur , soit pendant les offices , soit dans le jardin , n'a convaincu que nous autres mondains nous sommes dans le chemin de l'erreur ; que ceux qui se livrent à leurs goûts sont des insensés , et que ceux qui vivent sans la crainte de Dieu sont également dépourvus de lumière et de raison.

» Oui , monsieur , ces dignes Pères entendent bien mieux leurs intérêts. Ils sont déjà plus heureux que nous autres , et ils ne sortiront de cet état que pour jouir de la gloire du Ciel. Je suis un pauvre ignorant ; mais je remercie Dieu tous les jours de vous avoir conduit dans cette sainte maison , et je le prie de m'y conduire moi-même. Je n'ai pas osé vous demander la permission de m'y rendre , tant que j'ai vu que vous aviez besoin de mes services et que vous n'aviez pas terminé l'arrangement de votre maison ; maintenant que vous y avez établi l'ordre que vous vouliez y mettre , permettez que je me rende au couvent , et que je cherche à vous imiter dans le bien , comme je vous ai trop imité dans le mal.

» — Si tu savais , lui répondis-je en l'embrassant , si tu savais de quel énorme fardeau tu soulages mon cœur , si tu connaissais tous les motifs que tu me fournis de rendre grâces à Dieu , et combien il m'est doux de pouvoir compter sur le plaisir de vivre toujours avec toi dans l'union la plus intime , tu jugerais de toute l'étendue du bonheur que tu me procures. Ecoute , *Simon* , j'avais mal interprété l'air triste que tu avais pris avec moi ; je te croyais mécontent du changement de mes opinions et de mes sentiments , et fort peu disposé à marcher sur mes traces ; j'en avais conçu la plus grande affliction , parce que je ne pouvais

envisager que la triste nécessité de me séparer de toi ; car je veux ne laisser autour de mes enfants aucun sujet de scandale.

» Je t'ai bien mal jugé, mon bon *Simon* ; tes sentiments étaient tout différents, et Dieu, qui te les a inspirés, me garantit que nous ne serons jamais dans le cas de nous séparer. Oui, mon cher, je te regarde dès à présent comme mon meilleur ami. Nous l'étions auparavant, mais notre amitié nous était funeste à tous deux : tous les jours nous nous donnions l'un à l'autre la mort la plus funeste ; nous courions de concert au précipice ; nous suivions la voie de la perdition, nous suivrons maintenant celle de la félicité, et nous nous servirons d'aide et d'appui l'un à l'autre.

» Aucun motif humain ne m'engage à te faire retarder d'un instant l'exécution d'un si salutaire projet. Je dois continuer à te donner de bons exemples, pour réparer une partie du mal que je t'ai fait ; je dois te demander pardon de t'avoir induit à te rendre, par une fatale complaisance, si coupable envers Dieu. J'espère que tu ne me le refuseras pas, et que tu lui demanderas de me pardonner, comme je le supplierai de te pardonner également. Pars, *Simon*, quand tu voudras, et plutôt aujourd'hui que demain. L'ange du Ciel, qui m'a guéri de mon aveuglement, te guérira du tien. Livre-toi à sa discrétion, et reviens au plus tôt jouir au milieu de nous des douceurs de l'union chrétienne que nous formerons entre nous. » *Simon* me demanda une lettre pour le Père, et il partit le jour suivant.

Il est fâcheux pour moi qu'il me manque dans ma position actuelle. Quoiqu'environné de beaucoup de monde, je me trouve seul ; parmi ceux qui m'entourent, personne ne peut servir à mes desseins. Tous ont été les compagnons de mes désordres, et je subis la punition des méchants qui éloignent d'eux tous les gens de bien : viennent-ils à être éclairés d'une lumière nouvelle, ils ne savent plus sur qui tourner les yeux. Je n'ai ici près de moi que des hommes que j'ai rendus les instruments de mes excès ; tu juges qu'ils sont incapables de me rendre des services utiles. Ils ne se sont occupés avec moi que de plaisirs et de vices : ils ont fait comme moi, ils n'ont rien appris.

Maintenant je les mets à l'épreuve ; je prends du temps pour voir s'ils ont quelque envie d'épurer leurs mœurs et de commencer une vie chrétienne. Quelques-uns d'entre eux sont encore bien éloignés de cette pensée, et je crains de me voir obligé de les congédier. Ce qui m'afflige le plus, c'est le sentiment de ma propre insuffisance, le regret d'être hors d'état par moi-même de les exhorter et de les conduire. J'y vois assez clair pour distinguer toute l'étendue de mes devoirs, mais je suis trop peu éclairé pour m'en acquitter complètement. Deux enfants à élever, une maison à conduire, des biens ruraux à administrer, des secours nombreux à distribuer ; tout cela est pour moi un énorme fardeau, pour moi qui ne sais rien, qui n'ai point l'habitude de l'application. Je sens la nécessité d'être

aidé par une personne intelligente et chrétienne, qui veuille bien s'associer à mes travaux ; mais où la trouver ?

Toi-même, mon cher Théodore, tu serais embarrassé si je t'adressais cette commission, surtout si je te priais de me chercher pour mes enfants un instituteur vertueux et instruit ; c'est de lui dont j'ai aujourd'hui le plus besoin.

Félix a dix ans accomplis, *Paulin* en aura bientôt neuf. Ils sont précisément dans l'âge où leur éducation demande le plus un guide attentif, un instituteur chrétien, qui grave dans leur cœur les vérités de la religion et les principes de morale qui doivent les diriger vers l'amour et la pratique des vertus. Les impressions de cet âge sont les plus vives, les plus profondes, et celles qui influent le plus sur le cours de la vie. Je crains de leur avoir fait perdre les deux années qui se sont écoulées depuis la mort de leur vertueuse mère. Veuille le Ciel que leur précepteur philosophe n'ait pas nuï par anticipation aux principes que je voudrais faire germer dans leurs âmes !

Cette idée m'afflige et m'effraie, lorsque, avec une cruelle indifférence, je vis mourir, il y a deux ans, ma bonne et respectable épouse, je n'imaginai pas combien je déplorerais un jour sa perte ; je m'attendais peu à la connaissance trop tardive de la grandeur du bien dont j'ai été privé. J'étais trop aveugle alors pour discerner ses éminentes vertus ; j'en ai pris à présent une plus juste idée. Quelle consolation n'eût-elle pas éprouvée à me voir rentrer dans le chemin de la religion et de la vertu ! quelle douce satisfaction n'aurais-je pas eue à lui demander pardon de mes dérèglements, à chercher à les réparer à force de repentir et d'amour !

Cette vertueuse femme supportait mes torts avec une patience héroïque ; sa profonde sagesse les dissimulait, et, dans sa modeste retraite, elle ne s'occupait que de l'éducation de ses enfants. Elle les a instruits dans leurs premières années ; elle leur a appris à lire et à écrire ; elle leur a surtout donné les premiers éléments de la religion ; ils ne les ont pas oubliés, car en les examinant l'autre jour sur le catéchisme, j'ai trouvé qu'ils en répétaient bien les principaux articles, et qu'ils avaient à cet égard une intelligence supérieure à celle de leur jeune âge. Mais je ne crois pas que depuis deux ans ils aient rien appris ; il n'est que trop vraisemblable que leur précepteur n'a pas daigné s'occuper de leurs études, ou que, s'il a pris la peine de leur donner quelques instructions, elles n'auront roulé que sur des fables ou sur des objets profanes. Je suis porté à le penser, parce que l'autre jour il s'applaudissait beaucoup de leur faire répéter devant moi une scène de comédie. Je souffrais, tout en dissimulant ; je voyais bien que mes reproches seraient inutiles, et que, pour extirper le mal, il fallait en attaquer la racine.

Un trait de sa conduite te le fera mieux connaître encore. Je n'ai positivement ordonné à personne d'assister aux exercices du soir ; ma mauvaise conduite, dont le souvenir est encore si récent,

me prive absolument du droit de commander avec autorité ; je me suis borné à dire que tous ceux qui voudraient y venir en auraient la liberté ; j'applaudis à ceux qui y viennent , je leur témoigne tout le plaisir qu'ils me font ; cet accueil de ma part y a amené le plus grand nombre de ceux qui composent ma maison ; le philosophe n'y a jamais paru , il a le déplorable courage de nous y laisser seuls. Sa conduite m'a dévoilé son caractère et m'a décidé à l'éloigner de mes enfants. Je l'ai déjà congédié. Ainsi me voici seul auprès d'eux , et une charge aussi difficile que celle de leur éducation est au-dessus de mes forces.

Ces détails te montrent l'indispensable nécessité de chercher un homme de confiance qui se dévoue à cette fonction et qui puisse la remplir. Il n'est pas aisé d'en trouver un qui soit doué des qualités qu'exige un soin de cette importance. Je ne regarderais à aucun des sacrifices possibles en faveur de celui sur les talents et sur les vertus duquel je pourrais me reposer ; mais où le trouverai-je ? Les sujets de cette espèce sont rares ; et , quand j'en aurai trouvé un , puis-je espérer qu'un homme de mérite veuille se charger d'élever les enfants d'un père dont la mauvaise réputation doit l'éloigner ? Au milieu de cette perplexité , il m'est venu une idée que je vais te proposer et dont la réussite serait un grand bonheur pour moi.

Tu te rappelles *Marien* , ce parent pauvre que nous voyions si peu , par rapport à l'opposition de ses mœurs avec les nôtres ; le relâchement de nos principes s'accommodait mal de sa vertu. Malgré la différence de notre manière de penser , il m'a toujours traité avec une tendre amitié , ou pour parler plus juste , il m'a toujours vu avec compassion. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit : le moment de la miséricorde n'est pas encore arrivé , mais il arrivera !... Que de fois mes remords m'ont-ils rappelé le peu de cas que je faisais de ses exhortations , comme je l'ai déclaré à mon directeur , en lui dépeignant sa vertu ! Tu sais que , dans le temps de nos études , il se distinguait de tous ses camarades par la sagesse de sa conduite et par ses talents. Tu n'ignores pas non plus qu'il est le troisième ou le quatrième fils d'un père peu aisé , qu'il n'a qu'une très-modique fortune , et que s'il vit indépendant et heureux , il ne le doit qu'à sa sobriété et à sa modération.

Il me semble , Théodore , que le Ciel ne pourrait pas me faire un plus beau présent. Si *Marien* pouvait se résoudre à venir ici , à vivre avec moi et à se charger de l'éducation de mes fils , ma félicité serait complète. Mes enfants trouveraient dans lui un ange tutélaire , qui les conduirait au Ciel ; et moi , j'aurais un ami éclairé qui me fortifierait dans mes bonnes pensées , qui me soutiendrait dans le sentier de la vertu , et m'aiderait par ses sages conseils. Mais comment oser espérer qu'un homme si juste , si vertueux , dont je suis trop bien connu , et qui a été si récemment témoin de ma déplorable conduite , veuille venir vivre avec moi , sachant mieux que personne au monde à quel point je me suis rendu méprisable ? Puis-je penser qu'il daigne s'associer à une

famille dont je suis le chef, et élever les enfants d'un père si déréglé? Pardonnera-t-il à mes scandales publics, et ne se croira-t-il pas déshonoré de venir habiter la même maison que moi?

Cependant, Théodore, j'ai une si haute idée de son humilité et de sa vertu, que je me flatte encore que la charité pourra le porter à un si grand sacrifice. Il me vient une idée.... Fais-moi le plaisir de lui remettre toutes les lettres que je t'ai écrites, fais-les-lui lire successivement pour qu'il rende grâces à Dieu pour moi, qu'il apprenne que le moment qu'il espérait de la bonté divine est arrivé, et que, s'il y consent, il peut devenir l'instrument que le Ciel emploiera pour accomplir et pour perfectionner son œuvre. Qu'il lise tout ce que je t'ai marqué, et sur le sujet présent les lignes que je lui adresse :

« Mon cher et respectable *Marien*, élève vers Dieu ton cœur pur, consulte sa volonté et sa gloire, et si sa bonté te l'inspire, viens au secours d'un ami auquel ton amitié devient indispensable. J'ai formé de bonnes résolutions, viens les soutenir. J'aime la vertu et la cherche, viens m'apprendre à la pratiquer. J'ai des pensées chrétiennes, et je désire de faire tout le bien dont je suis capable; viens à mon aide.

» Viens surtout recevoir et adopter mes deux fils; ils passeront de mes bras dans les tiens. Reçois-les au nom du Dieu qui te destine à les élever dans sa crainte et à les former pour sa gloire. Reçois-les au nom de l'amitié qui t'implore, et qui les confie à ta sagesse et à ta vigilance. Je t'abandonne tous les droits d'un père. Amène avec toi quelque domestique de confiance qui puisse les soigner et les servir sous tes ordres. Je vais éloigner tous ceux qui m'ont servi dans le temps de ma dépravation, si le changement de ma conduite ne peut les engager à réformer la leur.

» Si tu connais des personnes vertueuses qui puissent les remplacer, ne les perds pas de vue, qu'elles soient prêtes à te suivre ici, quand tu jugeras à propos de les mander. Tu disposeras de tout, tu régleras tout suivant la religion et ta conscience. Je t'attends comme l'homme que Dieu m'a destiné pour ami, pour maître et pour compagnon dans le chemin du salut, et je le prie d'ajouter à toutes les grâces qu'il m'a faites, celle de toucher ton cœur, et de le déterminer, pour son amour, à un si grand sacrifice.

» Que ce Dieu de bonté qui me prodigue les marques de sa protection, t'inspire! que, sur les ailes de son esprit divin, tu voles dans cette retraite, que je veux consacrer à l'exercice de toutes les vertus; viens bientôt franchir ma porte, et que je puisse me précipiter dans tes bras! Adieu, mon cher *Marien*, adieu jusqu'au moment où Dieu nous unira pour ne nous plus séparer. »

Et toi, mon cher Théodore, sois mon intercesseur auprès de *Marien*. Attache-toi à lui; accable-le d'instances, et décide-le à ne pas résister aux miennes. Dis-lui que ceci est l'œuvre du Ciel; qu'il doit venir au secours d'une famille égarée et détrompée de ses erreurs, pour la garantir de retomber dans ses égarements;

d'une famille qui veut se mettre sous sa direction et se conduire par ses exemples.

Tu te souviens qu'en commençant notre correspondance, je t'ai marqué de ne point me répondre sans que je t'en donnasse avis; je n'ai voulu recevoir aucune lettre de toi que tu n'eusses su toute mon histoire, et que tu ne fusses parfaitement instruit de tout ce qui pourrait me concerner. Tu l'es maintenant; tu connais le miracle qui s'est opéré en ma faveur. Je ne te parle plus du passé, mais du présent. Réponds-moi donc; daigne le Ciel toucher ton cœur, ce cœur bon, généreux et noble, qui a été séduit et trompé comme le mien l'a été. D'ailleurs il m'importe beaucoup d'apprendre la résolution de *Marien*, pour agir d'après ce que tu me marqueras.

Ce qui m'afflige encore dans ma situation, c'est de me trouver éloigné de la maison sainte où j'ai reçu une nouvelle naissance, et de ne pas pouvoir m'y transporter aussi fréquemment que je le voudrais. Il me serait doux d'y pouvoir aller souvent; mais il faudra me contenter de visiter un jour de chaque mois une société si intéressante et d'un si grand prix. On m'a informé qu'à peu près à une lieue d'ici il existe une réunion de solitaires qui vivent ensemble avec beaucoup d'édification; je voudrais qu'ils ressemblassent à ceux que j'ai quittés, qu'ils pussent les remplacer à mon égard, et remplir les instants de loisir que me laisseront mes occupations. J'irai les voir demain. Adieu, mon cher Théodore.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Je t'ai dit, mon cher Théodore, que j'avais le dessein de visiter des anachorètes ou solitaires réunis dans notre voisinage, qui mènent une vie très-édifiante. Je sortis avec mes enfants pour leur donner le plaisir de la promenade; et les ayant confiés à un domestique, je pris seul le chemin du lieu qu'habitent ces pieux solitaires. Je méditais en marchant les instructions de mon directeur; elles sont pour moi une source de délices et me font une impression toujours plus vive; tous les jours j'y découvre de nouvelles lumières, dont l'éclat croit et s'augmente sans cesse.

Arrivé aux environs du lieu qu'on m'avait indiqué, j'aperçus un village médiocre. Je demandai la demeure des saints solitaires; on me montra une maison de fort peu d'apparence; j'y

portai mes pas, et sans avoir rencontré personne, je me trouvai dans une espèce de jardin, entouré de quelques bosquets. Je m'avancai dans l'espoir de voir paraître quelqu'un; et, errant de côté et d'autre, j'entrevis une chapelle.

J'approche, et j'aperçois un homme agenouillé, revêtu d'un sac; il tenait dans ses mains un crucifix, dont il baisait fréquemment les pieds; il le fixait d'un œil plein d'expression, de tendresse et de componction. Je ne doutai point que ce ne fût un des anachorètes. Le respect et la curiosité me faisaient désirer de le voir de plus près; une touffe d'arbres, dont l'épaisseur pouvait me cacher, dominait la chapelle; je m'y cachai avec précaution pour ne pas être entendu. Je voulais l'observer sans le distraire.

Il était pâle, maigre et baigné de larmes. Mais quel fut mon étonnement, lorsque, l'ayant fixé avec beaucoup d'attention, je crus reconnaître les traits de *Manuel*, de ce malheureux *Manuel* dont j'avais tant déploré la mort, dont la destinée éternelle m'avait tant alarmé, dont le sort, par son affreuse incertitude, m'avait causé une si vive affliction! Il n'est pas en mon pouvoir de te peindre, Théodore, l'émotion que me causa cette apparition imprévue, tous mes membres tremblèrent; mon cœur battait avec force; troublé par une ressemblance aussi complète, je ne sus où j'en étais.

Je cherchais à me persuader qu'il n'y avait rien de réel dans ce que je voyais; je crus que ce n'était qu'un songe, une pure illusion de mon imagination; cependant je le fixais encore avec plus d'attention: sa figure, toujours plus ressemblante, m'inspira un nouvel effroi. Ma perplexité allait toujours en augmentant; plus je m'appliquais à le considérer, plus je crus reconnaître *Manuel*; je ne pus plus me contenir. Par l'effet d'un mouvement que ma prudence ne put arrêter, je m'écriai: « Dieu saint! serait-ce *Manuel*? Comment celui qui repose dans la tombe peut-il l'adorer parmi les vivants? » En disant ces paroles, je sortis sans réflexion du taillis où j'étais caché, pour m'approcher et le reconnaître de plus près.

Le bruit que je fis, la force et la vivacité de mon exclamation tirèrent l'anachorète de sa méditation profonde. Il leva les yeux, les fixa sur moi, me considéra avec attention et avec surprise; et, se relevant, il vint à moi: « Tu ne te trompes point, ami, me dit-il; je suis le malheureux *Manuel*. Pourquoi viens-tu troubler ma solitude? J'avais résolu d'ensevelir ici, ignoré de tous les humains, les restes d'une vie criminelle. Quelle fatalité funeste t'a fait découvrir un secret destiné à mourir avec moi dans ce réduit solitaire?....

» Mais, que vois-je? tu pleures! la simplicité de ton extérieur, ton air et ton maintien respirent la modestie; serais-tu désabusé et converti? Grand Dieu! tes miséricordes se sont donc répandues en même temps sur deux cœurs que les mêmes passions avaient égarés! Ami, hâte-toi de m'expliquer ce mystère, nous sommes

l'un pour l'autre le sujet d'un grand étonnement. La bonté divine me réservait donc la consolation de te voir et de te trouver changé; c'était la seule qu'elle pût ajouter à toutes celles qu'il lui plaît de répandre sur les jours de mon repentir. »

Lorsque mes sens furent un peu calmés, et que je fus en état d'articuler quelques mots, nous nous assimes, car je ne pouvais me soutenir. Je lui racontai brièvement tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation, et la fausse nouvelle qu'on m'avait donnée de sa mort. Il m'écoutait avec des témoignages d'étonnement et de joie que je ne saurais te rendre; de pareilles situations ne peuvent se décrire: il aurait fallu en être témoin et avoir un cœur disposé à les sentir. Après avoir entendu le récit de tout ce qui m'était arrivé, récit souvent interrompu par nos larmes, il en rendit à Dieu les plus ferventes actions de grâces, et m'instruisit à son tour des causes qui avaient amené le changement de son cœur et qui l'avaient déterminé à quitter le monde.

« Tu as cru, me dit-il, et tous nos compagnons ont dû le croire avec toi, que j'étais un homme abandonné, audacieux et intrépide dans le mal, portant un cœur de pierre, insensible à tout remords, au-dessus de toute inquiétude, accordant tout à mes passions; tu as pu penser qu'au milieu de nos dérèglements je jouissais du calme d'une conscience imperturbable. La licence effrénée de ma vie devait vous le persuader à tous; j'affectais ce calme insensé; mais, dès que je l'affectais, tu comprends qu'il était loin de moi.

» J'avais beau m'efforcer d'y parvenir, jamais il ne fut en mon pouvoir de l'obtenir; jamais je ne pus surmonter l'importune et secrète terreur qui empoisonnait toutes mes jouissances; jamais je ne pus faire taire la voix intérieure qui me menaçait d'une éternité de tourments. Je sens à présent que beaucoup de personnes affectent cette tranquillité au milieu du désordre, tandis qu'un ver rongeur les dévore.

» Cette monstrueuse conduite paraît incompréhensible; la féroce violence des passions et le charme corrupteur des exemples produisent et entretiennent ce mélange de contradictions qu'on conçoit à peine.

» Je me suis toujours montré le plus ardent dans le mal, le plus fougueux, le plus déterminé à défier la colère du Ciel; malgré cette sécurité feinte, j'étais intérieurement en proie à mille terreurs. Le bruit du tonnerre, un incident imprévu, la moindre apparence de la mort me remplissaient d'effroi; et, toujours déchiré de ces inquiétudes, je ne pouvais jouir en paix du fruit de mes perversités. Elles se multipliaient néanmoins, comme si, à force d'excès, j'eusse pu me procurer la paix; ou comme si la réputation d'un homme impie et dissolu, acquise à un si haut prix, avait pu compenser mes souffrances; enfin, tandis que d'autres ont l'hypocrisie de la vertu, j'avais, moi, celle de la dépravation et de l'incrédulité.

» Tel était l'état de mon âme, mon cher ami, lorsque je vous quittai, dans cette nuit où j'allais préparer cet assaut de débauche projeté entre nous pour le jour suivant. J'avais fait une grande partie du chemin, lorsque je perdis connaissance, sans savoir ni comment ni pourquoi, et sans qu'aucun accident préalable eût pu me l'annoncer. Je ne saurais rendre compte de ce qui m'arriva alors. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'en sortant de cette fatale léthargie, je me trouvai au milieu d'une grande salle. Mes premières sensations furent faibles et confuses. J'étais effrayé de tous les objets, sans en pouvoir distinguer aucun. Les nuages qui m'offusquaient, se dissipèrent insensiblement; je parvins enfin à jour de mes sens.

» Dans quel état me vis - je, grand Dieu ! Etendu sur un lit funèbre, enveloppé d'un suaire, les mains et les pieds attachés; quatre flambeaux éclairaient mon cercueil; on avait placé un crucifix sur ma poitrine; je tressaillis d'horreur. Je portai mes regards de tous côtés pour voir s'il n'y avait personne, j'aperçus que j'étais seul. Je voulus appeler, ma voix s'était éteinte, moins par faiblesse que par l'effet de la terreur. Je ne tardai pas à voir entrer une femme à qui j'adressai quelques paroles mal articulées; épouvantée de me voir vivant, elle jeta des cris d'effroi et s'enfuit.

» Un moment après, vint un homme vêtu comme tu me vois. Il s'approcha de moi à pas lents, comme pour vérifier ce que la femme lui avait rapporté, ou comme retenu par la crainte de m'incommoder. Me voyant les yeux ouverts et entendant mes questions, il me répondit avec douceur : « Ne vous inquiétez pas, monsieur, tranquillisez-vous; Dieu vous rappelle à la vie, et vous ne tarderez pas à la recouvrer. A l'instant même il détache mes liens, me débarrasse de tout cet appareil de mort, et, à l'aide de deux paysans qu'il appelle, on me transporte dans une autre pièce où l'on me mit au lit.

» Je m'abandonnai à leurs soins, sans rien comprendre à tout ce qui se passait autour de moi. Lorsqu'ils eurent fini, je demandai à cet homme comment je me trouvais dans cet état. Il me répondit : Je vous rendrai compte de tout ce qui s'est passé, lorsque vous serez rétabli et que vous pourrez m'entendre : vous êtes affaibli, et une impression trop forte pourrait vous nuire. Il faut donc commencer par reposer et prendre quelque aliment pour réparer vos forces; surtout il faut éviter de parler et de vous agiter. Je me bornerai à vous dire, pour vous tranquilliser, que vous avez été surpris dans votre voiture par une léthargie si profonde que nous vous avons cru mort; voilà pourquoi vous vous êtes trouvé dans l'état où vous étiez tout-à-l'heure; mais Dieu vous a conservé la vie. J'espère que ce ne sera rien, et qu'à l'aide de quelques secours vous vous rétablirez bientôt. Je ne vous recommande maintenant que du repos et du silence.

» Peu à peu mes idées se développaient : mon premier étonnement fut de ne pas voir auprès de moi les deux domestiques qui

m'avaient accompagné. Malgré le silence qu'il m'avait recommandé, je ne pus m'abstenir de lui en demander des nouvelles. L'un, monsieur, me répondit-il, vous croyant mort, est retourné sur ses pas pour avertir vos amis ; l'autre est au lit, grièvement malade. La maison où vous êtes est celle de mon père ; elle est un peu solitaire et au milieu de la campagne ; mais il vient de se rendre au village le plus voisin pour y chercher un chirurgien. Il n'y a maintenant ici que ma mère et une domestique, celle qui s'est effrayée lorsque vous lui avez parlé. Vous êtes instruit maintenant de ce qu'il vous importe le plus de savoir ; en voilà assez pour le moment. Il fit signe à sa mère de s'approcher. Je la vis ; mais il ne voulut pas souffrir que je disse la moindre parole.

» Cette respectable vieille et ce saint ermite me prodiguèrent leurs soins et tous les secours qu'exigeait ma situation. Je ne tardai pas à me sentir très-soulagé, et dans le même état que s'il ne m'était rien arrivé ; plus maître alors de moi et de mes idées, je leur demandai le récit détaillé de tout ce qui s'était passé. Ils me dirent que j'avais été attaqué d'une asphyxie, et qu'on m'avait cru mort ; ils me rassurèrent sur cet accident qui n'est pas rare, en me faisant espérer qu'il n'aurait aucune suite. Ils ajoutèrent que Jacinthe, le domestique qui ne m'avait point abandonné, accablé de douleur et de fatigue, avait pris une fièvre violente et qu'il était en danger.

» Ces nouvelles m'inquiétèrent vivement. L'accident subit et si imprévu que je venais d'éprouver, l'idée de mon sort, si la mort qui m'avait approché de si près eût terminé mes jours, et la crainte de voir le même accident se renouveler, me remplirent de trouble et d'effroi ; le long désordre de ma vie, mes crimes, mes blasphèmes, mon abominable conduite, s'offrirent à moi sous l'aspect le plus effrayant. Je ne pus envisager qu'avec horreur l'abîme profond où j'étais plongé : ce fut la première pensée qui me fit apercevoir combien je m'étais abusé. Bientôt après, la terreur menaçante, les angoisses dévorantes, les remords s'emparèrent de mon cœur. J'aurais sacrifié tout ce que j'avais au monde pour sortir de cet état pénible ; mais comment y parvenir ? Vainement je m'attachais à considérer les ressources de la miséricorde divine, le poids énorme de mes crimes m'accablait. Je ne voyais personne à qui m'adresser, je ne savais comment m'y prendre ; au milieu de cette agonie mortelle, des sueurs froides et abondantes épuisaient mes forces et me causaient de fréquentes défaillances. La crainte d'un nouvel accident redoublait mes inquiétudes.

» Ce qui m'affligeait bien plus encore, c'était d'avoir été conduit par le hasard dans une maison solitaire, au milieu d'un désert, où je n'avais point à ma portée de prêtre qui pût me secourir ; je regardais cet état comme un châtement de Dieu, qui ne voulait plus me pardonner. L'agitation continuelle que j'éprouvais, les soupirs violents que j'exhalais dans mon inquiétude, et les mots

mal articulés qui s'échappaient de ma bouche excitèrent l'attention de l'ermite; il s'approcha de moi, pour s'informer si j'avais besoin de quelque chose. Je lui demandai quelle heure il était : Minuit, me répondit-il; il ajouta que sa mère, âgée et infirme, était couchée; qu'il me veillait, et qu'il était resté pour me donner tous les secours que mon état pouvait exiger.

» J'aurais voulu lui dévoiler les motifs de mon trouble; une fausse honte me retenait. Que m'aurait-il servi d'ailleurs de me découvrir à un homme dont l'extérieur ne m'annonçait qu'un simple paysan, hors d'état de me secourir dans ma déplorable situation? Livré à toutes les terreurs, privé de toute espérance, ne voyant aucun moyen d'échapper à un si grand danger, j'éprouvai des convulsions causées par le découragement et le désespoir; et, ne pouvant résister à tant d'afflictions et d'angoisses, je retombai dans la même léthargie. Mes yeux se fermèrent de nouveau à la lumière, et je perdis une seconde fois toute connaissance.

» Cet accident fut pareil au premier; mais il fut moins long, et je revins à moi vers quatre heures du matin. Je me souviens seulement qu'ayant repris mes sens avec autant de lenteur que la première fois, je me trouvai au lit sans avoir bien recouvré la mémoire. Le premier objet qui s'offrit à ma vue fut le solitaire qui lisait : je poussai un soupir; il se hâta de venir à moi, la joie peinte sur le visage. Il m'adressa quelques paroles de consolation et me renouvela affectueusement la recommandation de ne point parler, attendu que le plus léger effort pouvait être dangereux. Mais j'étais agité d'autres désirs, parce que je me trouvais alors en état de recueillir plus promptement mes idées, et que je reconnus distinctement que j'étais retombé dans une profonde léthargie. J'étais cruellement affligé de voir que je tombais dans ce triste état, sans éprouver aucun symptôme qui me l'annonçât; la nature ne m'en avertissait point. Les accidents se renouvelaient, j'en avais subi deux dans un intervalle très-court; leur retour n'était que trop vraisemblable. Quelqu'une de ces attaques, la première peut-être, pouvait devenir la dernière, et sans m'y attendre, sans rien prévoir, je pouvais être précipité dans les abîmes de l'éternité.

» Ces lugubres idées réveillèrent toute l'anxiété de mes terreurs; mes cheveux se dressaient sur ma tête. Dans un instant, je me représentai comme dans un seul tableau toutes les horreurs de ma vie; je me persuadai qu'il n'y avait plus de ressource pour moi. Que n'aurais-je pas donné pour avoir alors un directeur qui pût me conseiller et m'instruire! La fréquence de mes accès ne me laissait ou pouvait bien ne me laisser aucun temps dont je pusse disposer.

» Ces amères réflexions se succédaient en foule, et me tourmentèrent à tel point que, n'étant plus maître de me contenir, je me mis à crier comme un forcené. Le bon ermite voulut chercher à me consoler, mais je n'écoutais rien; je me répandis en

discours extravagants ; à peine savais-je ce que je disais. Probablement il m'échappa quelques mots qui annonçaient mes remords et mes frayeurs. Lorsque je fus un peu calmé, ce digne homme me dit : monsieur, si vous avez quelque inquiétude de conscience, je suis prêtre. Vous seriez prêtre ! répondis-je avec transport ; hélas ! que m'importe, si Dieu ne veut pas me pardonner ?

» Le bon ermite chercha avec beaucoup de douceur et de ménagement à m'exciter à la confiance. J'écoutai ses discours d'abord avec intérêt, et mon cœur s'ouvrit enfin à l'espérance. Le temps ne me permet pas de te rapporter la longue et intéressante conversation que nous eûmes. Il me suffira de te dire que, dans la crainte du retour de mon accident, et m'abandonnant à cet homme de Dieu, dans qui j'ai reconnu depuis autant de sagesse que de sainteté, je fis à la hâte et dans des dispositions très-imparfaites, une de ces confessions qu'inspire l'effroi de la mort ; confessions dont Dieu seul peut apprécier le mérite ; et combien n'ai-je pas d'actions de grâces à lui rendre de ce qu'il a permis que je ne comparusse pas devant lui, immédiatement après celle que je venais de faire !

» Elle était trop imparfaite pour que je pusse en être satisfait ; mais l'espérance d'en faire une meilleure, si Dieu m'en donnait le temps, me donna quelque tranquillité. L'ermite, que jusqu'alors je n'avais vu qu'avec indifférence, que je croyais laïque et peu instruit, m'inspira bientôt un grand respect. Sa qualité de prêtre, que je n'avais pas soupçonnée, me le faisait envisager d'un œil différent ; sa prudence, son zèle et sa charité avaient déjà touché mon cœur. D'ailleurs cette découverte subite et imprévue, le bonheur d'avoir rencontré dans lui, contre toute espérance, un ministre de la religion, me portèrent à penser que Dieu me l'avait offert pour le salut de mon âme, et cette réflexion me remplît d'une consolation inexprimable.

» Je résolus donc de m'abandonner à sa conduite ; je le regardais comme un ange du Ciel, que la miséricorde divine m'avait envoyé. Son zèle ne se ralentit pas un instant ; et quoique je m'aperçusse qu'il avait beaucoup d'attention à ne pas me fatiguer, il mettait tous les moments à profit. Il me parlait sans cesse, avec une extrême douceur, de la bonté de Dieu, et de son désir de pardonner au pécheur véritablement converti. Il employait toute son industrie à soulager mon cœur et à animer ma confiance : il ne s'occupait qu'à m'exciter à la contrition, à l'amour de Dieu, et à m'inspirer la résolution de changer de vie.

» Le maître de la maison revint avec un chirurgien qui m'administra quelques remèdes. Son arrivée me fit un très-grand plaisir, par rapport au malheureux *Jacinte* ; mais, hélas ! il ne put le sauver : sa fièvre le conduisit au tombeau. J'eus au moins la consolation d'apprendre qu'il était mort dans les mains de mon bon directeur, qui le confessa et le secourut dans ses derniers moments. Combien la mort de ce serviteur, qui avait eu tant de

part à mes iniquités, renouvela mes remords ! que de nouveaux motifs de reconnaissance ne me fournit pas la bonté du Dieu, qui me donnait le temps de me préparer à une confession salutaire !

» J'avais passé deux jours sans éprouver de rechute ; je me sentais assez bien rétabli pour pouvoir m'habiller, et je le fis sans danger. Le saint ermite m'aidait en tout ; il ne dédaigna pas de me rendre tous les services que j'aurais pu attendre d'un domestique fidèle et empressé. J'étais confus de voir un homme, que je respectais, descendre auprès de moi à ces ignobles services ; son humilité ne se refusait à rien, et la nécessité me forçait à les recevoir.

» Il me fit asseoir, et se mettant à genoux, il me dit : « Que votre premier soin, monsieur, après avoir recouvré la santé, soit d'en remercier l'Auteur de tout bien ; de lui promettre de nouveau l'entier changement de votre vie, et de commencer, dès à présent, une bonne confession générale, qui supplée à l'imperfection inévitable de la première, qui puisse vous ouvrir vraiment les portes de la miséricorde divine et les bras de notre sainte Mère l'Eglise, et qui vous établisse plus solidement dans sa divine affection. »

» Ce discours, son ton de ferveur et de charité m'émurent profondément ; mes yeux se remplirent de larmes. Je voulus me mettre à genoux ; il m'en empêcha, me disant que Dieu ne demandait que le cœur. Il se releva lui-même, et je renouvelai toutes les promesses que j'avais déjà faites. Il s'assit à côté de moi. Je ne puis te rendre exactement compte de tout ce que me dit ce serviteur de Dieu, sur le peu de confiance que mérite une confession si précipitée, et qui n'est inspirée que par la crainte de la mort ; sur la nécessité d'y revenir, de la faire dans toute l'ardeur de mon âme, et avec des sentiments plus dignes du Dieu de miséricorde, qui m'accordait du temps, et m'appelait visiblement à un changement de vie.

» Ce saint homme me fit fondre en larmes. Je lui répondis que puisque le Ciel me l'avait destiné pour guide, j'étais disposé à ne me conduire que par ses conseils, et que je ferais tout ce qu'il exigerait. Il m'ajouta que les attaques que j'avais éprouvées étant si subites, et pouvant devenir funestes, la prudence voulait que je ne perdisse pas un instant ; et, dès le moment même je recommençai ma première confession, et nous débrouillâmes ensemble le chaos ténébreux de ma déplorable vie.

» Trois jours entiers avaient été consacrés à ce travail ; et nous en étions encore occupés, lorsqu'on vint avertir l'ermite qu'un exprès chargé d'une lettre le demandait ; il la lut devant moi, et je vis son visage s'altérer insensiblement. Je lui en demandai le motif. C'est une nouvelle, me dit-il, qui m'affecte vivement ; car elle me force à m'absenter et à me séparer de vous pour quelque temps. Ma communauté m'appelle ; un de nos frères est à l'article de la mort, et il désire que je l'assiste en ses derniers moments.

» Quoi ! mon ami, lui dis-je tout effrayé, vous m'abandonneriez

dans les circonstances où je suis ? — Je ne puis absolument pas, répondit-il, me refuser à des devoirs qui sont parmi nous de la plus stricte obligation. J'espère que d'une manière ou d'autre je serai bientôt de retour, et que nous reprendrons le fil de notre travail. — Mais, lui répliquai-je avec vivacité, si j'éprouve un nouveau paroxysme de la maladie qui me poursuit ? — Dieu ne le permettra pas, répondit-il ; le Seigneur ne laisse pas ses œuvres imparfaites. »

« Je restai abîmé dans la plus profonde douleur. Il voulait que, tout en faisant les préparatifs de son départ, nous reprissions notre confession ; j'étais hors d'état de le faire. J'éprouvais une peine extrême et je me sentais prêt à défaillir. Il insista sur les raisons qui l'obligeaient à s'éloigner ; et, à cette occasion, il m'apprit que sa communauté était formée de douze individus réunis de leur plein gré pour vivre en commun, et se livrer ensemble avec plus de ferveur à des actes de religion et de pénitence ; qu'étant tous laïques, ils avaient cherché un prêtre qui vécût avec eux, qui leur dit la messe, et pût leur administrer les sacrements ; que, malgré son indignité, ils avaient jeté les yeux sur lui, et lui avaient proposé de se charger de ces fonctions, qu'il avait acceptées avec empressement.

» Il m'ajouta que depuis trois ans cette communauté s'était établie à douze lieues de l'endroit où nous étions, dans une maison appartenante à l'un d'eux, qui l'avait cédée pour l'usage commun ; qu'on y avait établi une chapelle ; que depuis l'établissement de cette communauté, il n'avait point cessé d'y résider ; mais que sa mère l'avait prié avec tant d'instance de venir la voir avant sa mort, qu'il n'avait pas cru devoir se refuser à sa tendre sollicitation, et qu'avec la permission de ses compagnons, il était venu passer quelques jours auprès de ses parents, après avoir laissé son adresse à son supérieur, pour être averti dans le cas où l'on aurait besoin de son ministère.

» Maintenant, monsieur, me dit-il, vous voyez qu'étant le seul prêtre de cette maison, je ne puis me dispenser de m'y rendre, dans une occasion aussi essentielle et aussi pressante que la mort d'un compagnon. » Je sentais toute la force de ses raisons, et je l'avouais ; mais je ne pus me dispenser de lui dire qu'elles ne dissipèrent ni mes inquiétudes ni mes craintes. Il me vint en idée que je pouvais le suivre, et je le lui proposai ; il m'objecta que l'état de ma santé ne le permettait pas, que d'ailleurs je ne trouverais ni mes commodités habituelles, ni les remèdes qu'exigeait ma situation. Je lui dis que je me sentais assez fort pour entreprendre un voyage aussi court, et que, quant à mes aises, un pécheur tel que moi devait s'estimer heureux de partager les austérités de cette sainte association. Le bon ermite voulut insister ; je lui parlai d'un ton si décidé qu'il ne répliqua plus. « Mon ami, lui dis-je enfin, si je ne suis pas indigne de votre société et de celle de vos saints confrères, j'irai avec vous ; j'irai profiter des exemples de ces

dignes pénitents , qui n'ont pas à déplorer une vie aussi scandaleuse que la mienne. — Je ne réplique plus , me dit-il : Dieu me garde de m'opposer à un dessein qui peut être l'effet d'une sainte inspiration.

» Le lendemain , nous arrivâmes de bonne heure à cette humble maison qu'habitent des saints. Mon cœur , déjà prévenu par le bienfait de la grâce divine , céda bientôt à l'impression des grands exemples de vertu , de piété et d'austérité que j'avais sans cesse sous les yeux dans l'enceinte de cette solitude. Quels hommes , mon ami ! le silence , la ferveur , la félicité pure habitent au milieu d'eux. Le spectacle de l'ordre qui y règne , de cette sévère harmonie , qui , pour la première fois , se présentait à mon admiration , élevait mon âme. Je m'aperçus que la terre offrait des délices tout autres que celles que j'éprouvais , lorsque je ne suivais que l'impulsion de mes sens et les maximes du siècle. Les saints ermites m'accueillirent avec cette douce et sincère bienveillance dont le monde ne présente que l'apparence , et qui n'appartient réellement qu'à la charité chrétienne.

» Ce fut là que j'achevai ma confession générale , et que le Seigneur daigna m'aider à me rapprocher de lui , à l'aide de son saint ministre , et à trouver le pain du Ciel. Le temps (car l'heure d'aller à la chapelle approche) ne me permet pas de continuer plus longtemps cet entretien. Mais si nous pouvons nous voir une autre fois plus à loisir , je te raconterai des choses admirables , qui te montreront les prodiges de la Providence , et l'étendue de ses miséricordes.

» Je me bornerai à te dire que , m'étant acquitté de tous mes devoirs , je m'appliquai , d'après le conseil de mon confesseur , à repasser toutes les charges de ma conscience , et à mettre mes affaires en ordre , mais secrètement , et de manière qu'on ne sût pas qui j'étais. Mon intention était de mourir au monde , et , dans cette vue , de ne pas démentir le bruit de ma mort , pour pleurer ici mes égarements et consacrer le reste de mes jours aux gémissements de la pénitence. Mes saints compagnons daignèrent admettre parmi eux un frère qui ne pouvait que les admirer ; et je tâchai d'imiter , quoique très-faiblement , leurs exemples édifiants.

» Jamais je n'ai passé de jours aussi heureux , aussi sereins , aussi paisibles ; je ne puis te retracer à présent , ni tout ce que je dois à Dieu , ni les douceurs de la tranquillité dont je jouis. Tu te contenteras d'apprendre pourquoi tu me trouves ici , et comment Dieu m'a conservé la vie ; rends-lui grâces d'avoir rencontré l'ancien et perfide apôtre de l'incrédulité , l'apologiste insensé du crime et de l'iniquité dans la maison du Seigneur , convert des vêtements de la pénitence. Je n'étais affligé que de te croire encore abîmé dans l'erreur. Quelle consolation n'éprouvé-je pas , en voyant que le bonheur qui m'a conduit au repentir et à la douleur , s'est étendu sur toi et t'a ramené

à la religion et à la vertu ! Quelle inconcevable combinaison , digne de notre étonnement et de toute notre admiration , ne trouvons-nous pas dans les voies du Seigneur ! Qui eût pu prévoir que les conseils du Tout-Puissant eussent destiné un seul et même instant à la conversion de deux hommes aussi pervers , de deux monstres , livrés sans mesure à la corruption de leurs opinions et de leurs mœurs ?.... La cloche sonne : ici , nous ne nous faisons pas attendre ; adieu. » Manuel se retira , me laissant aussi étonné que le voyageur qui vient de voir la foudre tomber à ses pieds. Je fus longtemps à revenir de ma profonde stupeur. O Dieu ! disais-je en sortant du jardin , où je venais de voir et d'entendre des choses aussi inattendues , quel homme de bonne foi peut considérer la cause et le principe d'un changement si général et si complet , sans y reconnaître la force de ton bras ?

Mais quoi , Dieu de bonté ! ne trouvé-je pas dans ce que je viens d'apprendre un avertissement que tu me donnes ? ne me fais-tu pas entendre que je n'ai pas encore accompli tous les desseins de ta miséricorde ? Te chercherais-je , Seigneur , avec moins d'ardeur que Manuel ? ne dois-je pas au moins faire ce qu'a fait pour toi l'ami , le compagnon dont j'ai égalé et peut-être surpassé les crimes ? Dieu de miséricorde !... je promets , en présence du Ciel , unique témoin de mon entrevue avec Manuel , de l'imiter dans sa pénitence , comme je l'ai imité dans ses excès , de suivre ses traces , et de venir ensevelir ma vie et expier mes péchés dans le même tombeau.

Quoi ! lorsque le compagnon de mes désordres pleure ses iniquités sous l'austère livrée des martyrs de l'abnégation de soi-même ; quand je le vois admis dans la société pénitente des athlètes de la croix ; quand il consume ses jours dans la méditation de l'éternité , et qu'il unit les tendres gémissements de sa douleur aux cantiques sacrés qui retentissent dans le long silence des nuits ; quand sur la terre dure , et dans un lieu consacré aux soupirs et aux larmes , Manuel demande sans cesse à Dieu le pardon des péchés que nous avons commis ensemble ; quand enfin l'image de son austère pénitence me suivra partout , pourrai-je , sans rougir , me voir dans une maison commode et y vivre au milieu de l'abondance ? Non , non , j'ai partagé ses crimes , il est juste que je partage ses expiations.

Mon Dieu , soutiens ma résolution ! sans doute elle te sera agréable , puisque tu me l'inspires. Ce n'est point en vain que tu m'as conduit ici ; tu as voulu me montrer le chemin que je dois suivre. Mon dessein , je n'en doute point , aura l'approbation du saint directeur de ma conduite ; il est trop conforme à ses principes et à la fermeté des propos qu'il m'a fait former. Rentré chez moi , je lui écrivis ce qui m'était arrivé , et lui fis part de la disposition où j'étais. Je lui envoyai ma lettre par un exprès , qui au bout de trois jours , me rapporta sa réponse. Je l'en envoie la copie ; elle est conçue en ces termes :

« Quelle admiration et quel plaisir m'a causés votre lettre ! Combien devons-nous adorer et aimer ce Dieu de bonté qui , au milieu du tumulte des passions et des mouvements de la terre , forme et mûrit en silence ses élus , pour les retirer de l'abîme où leur faiblesse les plonge , et les élever jusqu'à sa lumière inaccessible ! Comment ce monde , si misérable et si petit par la nature des intérêts qui l'agitent , se transforme-t-il , aux yeux du sage qui l'observe à la lueur du flambeau de l'Évangile , en un théâtre immense et magnifique , où se montre partout la main puissante de l'éternelle sagesse qui le dirige et le gouverne ; cette main douce et prévoyante , qui , du fond de la plus frêle argile , sait tirer des êtres sur lesquels se réfléchit la splendeur de sa divinité ; cette main sage , qui , par des voies profondes et inexplicables , les conduit au terme sublime de son royaume ; cette main miséricordieuse , qui veut qu'au jour du triomphe et de l'ascension des membres de Jésus-Christ , ils accompagnent ces âmes choisies , et séjournent à jamais avec elles dans le sein de son repos , de son allégresse et de son éternité ?

» Que de sujets d'admiration me fournit l'événement dont vous me faites le récit ! Vous ne cherchiez que le plaisir innocent d'une promenade solitaire , et Dieu vous a manifesté au fond d'une austère solitude la force invincible de sa puissance ; par un exemple extraordinaire et qui vous touche de si près , il vous a montré clairement qu'au milieu des maux de la corruption humaine , il s'occupe d'en retirer ceux qu'il veut glorifier dans sa divine demeure , et qu'avec une promptitude qui étonne jusqu'aux esprits célestes , il sait conduire les hommes les plus pervers à la classe auguste et vénérable de ses élus.

» Comment ou pour qui Dom Manuel a-t-il pu sitôt devenir l'objet de l'attention et de l'amour de l'Éternel ? D'où lui est venu cette force qui , tout-à-coup et contre sa propre espérance , l'a rendu supérieur au monde , à ses sens et à cette multitude de vices et de chaînes qui avaient fait de lui un monstre d'incrédulité et de dépravation ? D'où est descendue cette lumière nouvelle qui lui a si subitement découvert les vanités de la vie et dévoilé les secrets de l'éternité ? Dieu infini ! Dieu bon ! ce sont là tes œuvres , toujours grandes , toujours admirables. Ton bras invisible et tout-puissant peut seul opérer sur la terre ces prodiges et ces vocations d'un ordre si supérieur au pouvoir humain , et si contraire à tout ce qui peut nous paraître vraisemblable.

» Vous avez trouvé , monsieur , sans vous y attendre , un second exemple , et un exemple frappant du plus grand miracle de miséricorde que la bonté divine a opéré dans votre cœur. Ce Dieu de compassion vous a ménagé cette rencontre merveilleuse , pour vous faire mieux sentir le bonheur d'être sorti de l'abîme où vous étiez plongé. Il a voulu vous délivrer de la crainte où vous étiez que Dom Manuel ne fût mort , sans avoir pu pleurer ses scandales et sanctifier ses derniers soupirs. Rendez-lui grâces , monsieur ; mais réfléchissez que la terrible image d'une mort

imprévue et précipitée ne perd rien de sa vérité et de sa force, pour ne s'être pas réalisée dans la circonstance qui a fait sur vous une impression également profonde et salutaire. Pendant que l'ami dont vous pleuriez la mort vivait encore, le malheur auquel il avait échappé avait atteint, en plusieurs endroits de la terre, des personnes aussi coupables que lui et aussi peu disposées à comparaître devant le divin tribunal.

» J'ai vu de même avec beaucoup de plaisir la noble et courageuse émulation que cet exemple vous a inspirée; elle annonce un cœur disposé à tout, et capable des plus grands sacrifices. Les tabernacles du Seigneur sont sans doute dignes d'amour; mais il est des règles de modération et de prudence que nous ne devons pas oublier, même en cherchant Dieu et la vertu. Saint *Paul* veut que nous soyons réservés et discrets jusque dans le bien. Nous devons tous nous soumettre à la loi de l'Évangile; mais cet Évangile nous indique différentes voies pour parvenir à la sainteté, et personne ne doit choisir celles qui peuvent contrarier les lois naturelles, lorsqu'elles nous tiennent attachés par des liens plus étroits et plus importants même que les plus saintes institutions, ceux de l'état où l'on se trouve engagé.

» Dieu, l'auteur suprême de la religion, a su la rattacher à la nature, de manière que, toujours unie avec elle, elle l'élève, au lieu de la contrarier. Il veut qu'elles marchent ainsi de concert, et que le chrétien respecte dans l'une et dans l'autre les desseins de celui qui les créa toutes deux. De tous les rapports qu'il a établis dans la société, le titre de père est celui auquel il a imprimé le caractère le plus tendre et le plus auguste. Quand la vertueuse compagne de votre vie descendit dans la tombe, elle laissa dans vos bras deux enfants; vous leur devez vos soins, vos instructions et vos exemples.

» Dom *Manuel* n'avait pas les mêmes obligations; il était libre, et ne vivait que pour lui seul. Sa retraite ne pouvait donc nuire à l'ordre social; il lui était permis de se livrer tout entier à l'ardeur de son zèle et de sa pénitence; mais Dieu vous a dicté vos occupations, en vous donnant cette postérité précieuse qui doit croître et s'élever à vos côtés. Si cette impulsion puissante a pu quelquefois ne pas retenir un petit nombre d'âmes extraordinaires; si, malgré les gémissements de la nature, on les a vues voler dans le désert; si elles ont eu le courage de rompre les barrières que leur opposait leur propre sang, ce sont des exceptions que la profondeur de la divine inspiration peut seule autoriser, et qui ne peuvent servir de règle dans le cours ordinaire de la vie, ni déterminer le genre de nos sacrifices et de nos expiations.

» Lorsque vous viviez sans loi et sans principes, il eût été alors utile à vos enfants que vous vous séparassiez d'eux pour leur dérober la vue contagieuse des mœurs irrégulières et effrénées; maintenant qu'ils peuvent trouver dans votre conduite un moyen de bonheur s'ils l'imitent, votre éloignement leur serait

très-nuisible ; il les priverait du plus grand préservatif que la compassion divine ait pu leur présenter contre la contagion de ce siècle. Vous n'êtes vraiment père que depuis que vous craignez le Seigneur , et que vous vous êtes rendu capable de manifester sa gloire à deux innocentes créatures dont votre sang remplit et parcourt les veines.

» Ah ! monsieur , puisque votre tendre épouse fut digne de votre respect et qu'elle l'est maintenant de vos regrets , soyez bien persuadé qu'elle n'a pu mourir sans déplorer le peu de succès du plus ardent de ses désirs et de son espérance la plus douce. Ne doutez point qu'elle ne soit morte en demandant au Dieu qui allait la juger, de toucher votre cœur et de vous rendre digne du nom sacré de père. Que votre zèle paternel la fasse donc jouir à présent dans le Ciel du fruit de sa dernière prière , et que votre application devienne la récompense des douleurs dont vous avez abreuvé son innocente vie. Travaillez avec ardeur à l'éducation et à la félicité des enfants qu'elle a portés dans son sein , qu'elle a nourris avec tant de sollicitude , et qu'elle serra tant de fois contre son cœur maternel.

» Restez donc , monsieur , au milieu de ces fruits chers et sacrés d'une union à laquelle vous auriez dû être plus fidèle , et dont vous êtes obligé de réparer l'infraction. Rien de plus grand ni de plus méritoire sur la terre que de former des hommes religieux , en leur donnant la connaissance de Dieu et leur enseignant la vertu. Rien de plus doux et de plus satisfaisant que d'exercer cet emploi sublime envers ceux dont la félicité nous intéresse , parce que nous nous chérissons nous-mêmes dans eux. Figurez-vous la joie qu'un cœur éclairé par la foi doit goûter , lorsqu'il peut se dire à lui-même : « Ce tendre enfant que j'aime tant , qui est si cher à mes yeux , sera un jour le saint de Dieu , le fils du Très-Haut , et se verra dans peu en possession d'un empire qu'aucune révolution ne pourra renverser. O religion divine ! tu peux seule couronner avec tant de magnificence les affections de la nature ! Ceux qui se dirigent d'après ta lumière peuvent seuls goûter avec ce degré de douceur le bonheur d'être pères !

» J'ai cru devoir , monsieur , vous présenter ces réflexions , pour vous confirmer dans la résolution où vous étiez de vous occuper très-sérieusement de l'éducation de vos enfants , surtout de leur éducation religieuse. Je voudrais pouvoir vous indiquer , quoique légèrement , le point de vue ou le rapport sous lequel il me semble que vous devriez leur développer l'esprit et les intentions du christianisme ; et , si vous me le permettez , je le ferai plus au long dans une autre lettre. Cet objet est le plus essentiel de tous , parce que la connaissance exacte de la religion est le meilleur préservatif des mœurs et le contre-poison le plus sûr de l'incrédulité.

» Il y a des personnes aimant le bien , pour la plupart , mais extrêmement timides , qui voudraient interdire aux simples tout

examen de la religion ; c'est qu'elles ne la connaissent pas bien. Ce système de foi, simple et aveugle, serait peut-être le plus sûr, si les mœurs et le caractère du siècle la respectaient, s'ils la laissaient absolument intacte, s'ils n'en altéraient point la pureté ; mais quand la corruption des sens et les faux raisonnements des sophistes ne cessent de l'attaquer et font tant de prosélytes parmi la brillante jeunesse qui se vante d'être instruite, il y aurait une indolence coupable à ne pas la défendre avec les armes supérieures qui lui assurent la victoire.

» Cette jeunesse séduite, parce qu'elle n'a été instruite qu'à moitié, devient incapable d'une meilleure instruction, et ne peut se désabuser des sophismes qui l'ont pervertie. Les avantages de la naissance et de ses connaissances prétendues, la mettent à portée de donner le ton à tout ce qui l'entoure ; ses discours retentissent et ses exemples se propagent jusque dans les classes inférieures, et toute la masse de la société s'infecte de proche en proche. L'unique remède à ce mal, c'est de bien enseigner la religion, de reproduire sans cesse les fondements solides qui la prouvent, les raisonnements évidents et sans réplique qui la démontrent. Et qu'ils ne craignent point, ces esprits pusillanimes, qu'on examine la religion sur tous ses points de vue ! Rien ne peut la rendre plus adorable, qu'un examen sévère et réfléchi. Les gens timides seraient bientôt eux-mêmes délivrés de cette inquiétude, s'ils en connaissaient mieux les principes et les preuves.

» Je crois vous avoir fait apercevoir, dans nos premiers entretiens, combien l'insuffisance de l'éducation contribue aux progrès de l'incrédulité, et si je vous en reparle encore, c'est pour vous prouver la nécessité indispensable où sont les pères de famille d'exercer une espèce de magistrature domestique, et d'être dans le sein de leurs foyers les précepteurs et les apôtres de leurs enfants. Un père qui a de la foi et qui vit dans l'espérance de ses promesses, ne peut voir croître à ses côtés ces tendres rejetons de lui-même, sans verser des larmes de joie et de consolation, lorsqu'il considère la haute destinée qu'il peut préparer à ces objets de son amour, à l'aide de l'instruction et de sa vigilance.

» O innocente et précieuse enfance ! qui peut te voir sans t'aimer ? et qui peut t'aimer sans déplorer l'inconcevable aveuglement de ces pères cruels qui ne pensent à t'enseigner que ce qui peut te pervertir, te tourmenter et te perdre, ainsi qu'ils se perdent eux-mêmes ?

» Mais je ne veux pas retenir plus longtemps votre exprès. Je n'ai voulu que répondre à votre lettre, vous faire sentir la nécessité de vous conformer à votre vocation, en remplissant les obligations de l'état où Dieu vous a placé, et vous rappeler que vos enfants, votre famille, vos domestiques, vos fermiers et vos concitoyens, sont les objets dont le Père universel de la famille humaine vous a chargé. Je vous ai entretenu de la nécessité de remplir ce devoir ; une autre fois je vous présenterai quelques réflexions sur les moyens de vous

acquitter dignement d'un si haut emploi. Que Dieu vous soutienne et vous conserve long-temps! »

Que dis-tu, Théodore, de cette lettre? je ne m'attendais pas à cette décision. Mais il faut bien se rendre à des idées aussi lumineuses et aussi chrétiennes. Je serais coupable de ne pas la recevoir comme un oracle émané de la volonté suprême. Je bénis mille fois tous les jours l'homme vertueux qui saisit toutes les occasions de me confirmer dans la foi, et qui, me promettant un plan pour enseigner la religion à mes enfants, me facilite les moyens de m'en mieux instruire moi-même.

Mais enfin, Théodore, quel fardeau, quelle entreprise pour moi! élever mes enfants, gouverner une maison nombreuse, travailler à sa conversion, moi qui ai si fort contribué à la pervertir; distribuer l'emploi de mes revenus au plus grand avantage des pauvres; donner l'exemple salutaire d'une conduite qui puisse réparer mes scandales et rétablir une réputation que j'ai perdue; faire le bien à propos, avec publicité et avec prudence; que de choses au-dessus de mes forces, et pour l'exécution desquelles j'ai le plus pressant besoin d'un ami solide, d'un guide éclairé qui me dirige, qui me soutienne et qui m'aide!

Mon cher Théodore, fais encore lire à *Marien* cette lettre et toutes celles que je t'écrirai dans la suite. Invoque son amitié, excite son zèle, hâte sa diligence, ne lui donne aucun relâche. Dis-lui qu'un ami auquel il est nécessaire l'attend avec inquiétude, les bras ouverts pour le recevoir, qu'il vienne le conduire au Ciel, après en avoir enseigné le chemin à ses enfants et à toute une famille qui va l'adopter pour son père commun et pour son bienfaiteur universel. Adieu, Théodore.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

Le philosophe à Théodore.

Mon cher Théodore, j'ai déjà reçu la lettre que mon zélé directeur m'avait promise. Je t'en adresse la copie.

« Pour vous développer, monsieur, mes idées sur les moyens de faire connaître et aimer la religion à vos enfants, je commencerai par vous dire que, dans cette noble entreprise, le succès de votre travail dépend de votre attention à leur bien faire entendre l'esprit et le véritable objet de la foi. Pour y parvenir, il faut méditer longtemps et souvent les Livres sacrés; ce n'est

que dans cette source pure et intarissable qu'on peut s'abreuver de l'eau salulaire qui purifie nos âmes, et nous rend capables des efforts les plus héroïques et les plus sublimes.

» Ce n'est que dans les saintes Ecritures qu'on peut trouver les vrais principes de l'instruction qui fixe nos idées d'ordre, de justice et de bonheur. Ce n'est que là que nous trouverons des tableaux dignes de la grandeur de notre imagination, des objets proportionnés à ce besoin naturel qu'éprouvent les esprits nobles et élevés, de contempler et d'admirer ce qui est grand et magnifique; ce n'est que là que nous puiserons des affections capables d'exciter et de nourrir la sensibilité d'un cœur tendre et généreux.

» Si nous connaissions mieux la constitution morale de l'homme, nous verrions que ce qui l'éloigne communément des biens que la foi promet, c'est une infirmité de sa nature, qui prévaut sur tout le pouvoir de sa raison. Et celui qui saura lui persuader que la nature elle-même trouvera son intérêt dans celui de la religion, parviendra sans peine à la lui faire aimer. Rarement, et plus rarement qu'on ne pense, la raison seule détermine le jugement, les préférences et la conduite des hommes. L'imagination et la volonté s'élèvent au-dessus d'elle, et parviennent ordinairement à nous faire adopter leurs suggestions.

» Cette disposition générale, résultat de notre faiblesse, est plus sensible dans les enfants, et, disons-le, elle constitue leur caractère. Leurs âmes, sans expérience, ne savent que voir et sentir. A peine peuvent-ils croire qu'il existe d'autres objets que ceux qu'ils voient de leurs yeux ou qu'ils touchent de leurs mains; et nous autres hommes, pour la plupart, nous sommes enfants dans ce sens pendant toute notre vie. Nous ne croyons point à ce qui ne frappe pas nos yeux; ou si l'autorité nous porte à croire, nous ne nous y déterminons que froidement et sans que ces objets nous fassent une forte impression.

» Le moyen le plus propre à nous inspirer l'amour de la religion est de nous bien faire connaître que tout ce que nous désirons, tout ce que nous recherchons avec le plus d'ardeur, dépend uniquement d'elle, qu'elle est la fin dernière de notre bonheur, la véritable richesse, la solide gloire, la suprême félicité, la fortune immense et sans bornes; qu'enfin tout ce qui flatte le plus le cœur humain se trouve compris dans le salut que Jésus-Christ a apporté sur la terre.

» Aussi Dieu, voulant ouvrir les portes de la vie aux plus grossiers enfants des hommes, comme aux génies les plus sublimes, a-t-il renfermé toute la religion dans un ordre ou une série d'événements également palpables pour tous, et qui prennent un ascendant victorieux sur les âmes sensibles et droites. Depuis l'instant solennel où Dieu rompit son éternel silence, et commanda à la lumière de sortir du chaos de la nuit, jusqu'à l'établissement de son peuple dans la Terre promise, et le triomphe de son culte au milieu de Jérusalem et du monde, tout n'est qu'une longue chaîne d'événements et de prodiges, qui devrait seule exciter

notre curiosité, lors même que ce spectacle attachant et auguste n'aurait pas une fin plus élevée, et ne nous intéresserait pas aussi personnellement.

» Nous lisons dans l'histoire sacrée, que les enfants des patriarches et des prophètes ne trouvèrent la consolation de leurs tardives espérances, et de vrais motifs de patience et de constance, dans les vicissitudes de leurs destinées, que dans les souvenirs continuels des merveilles éclatantes par lesquelles Dieu avait établi son antique empire. Leurs pères, pour leur enseigner la religion, leur montraient les monuments de ce que Dieu avait fait pour leurs ancêtres; ils exposaient à leurs yeux la longue histoire des faits miraculeux qui préparèrent le grand jour où tout devait trouver sa consommation dans la mort et la résurrection du divin Messie.

» C'est aussi ce que firent nos pères, et ils étaient mieux instruits que nous. Il y eut, dans les siècles passés, des écrivains qui ramenèrent cette méthode si naturelle, si solide et si sûre pour connaître et pour aimer la religion. En effet, les meilleures preuves de sa divinité se tirent de son histoire et du grand et majestueux spectacle qu'elle présente. Il subsiste encore de nos jours, comme autant de souvenirs et de restes précieux pour la curiosité, d'anciens monuments, sur lesquels le burin et le pinceau gravèrent ou dessinèrent tous les faits dans leur ordre chronologique. A l'aide de ce moyen, les enfants se gravaient les événements dans la mémoire, en satisfaisant leurs yeux et leur imagination, et apprenaient la religion presque en jouant.

» Comment une forme d'instruction, si utile à nos aïeux, a-t-elle pu se perdre de nos jours? Comment l'art supérieur à tous les arts, le seul enseignement nécessaire, a-t-il pu être absolument négligé, comment a-t-on pu abandonner presque totalement, pour l'instruction publique, le dépôt des divines Écritures, le patrimoine des enfants de Dieu, et le trésor de tous les chrétiens? Et comment ne gémissons-nous pas de l'ignorance déplorable d'un si grand nombre de fidèles, qui ne connaissent ni les principes, ni les preuves, ni les faits dont se compose la substance de leur religion? Lorsqu'un pieux Israélite voulait se recueillir pour admirer la conduite et les hautes idées que présente la loi divine, il lui suffisait de se rappeler la mémoire de *Noé*, d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*. L'ardente foi de *David* considérait, avec un étonnement plein d'admiration, la grandeur ineffable des plans de la majesté suprême; et, dans le ravissement de sa joie, il entonnait ce cantique¹: « O Dieu éternel! nous avons oui, et nos pères nous ont appris les merveilles que vous avez opérées de leur temps et dans les siècles passés. »

» Et aujourd'hui que l'histoire de la religion s'est complétée,

¹ Ps. XLIII. 1. 2.

aujourd'hui que nous touchons en quelque sorte à l'accomplissement et au terme des prophéties anciennes et nouvelles ; aujourd'hui qu'il n'y a plus guère à craindre de révolutions , et que l'état actuel du christianisme semble devoir être stable et permanent jusqu'à l'heureux jour de l'ascension triomphante de l'Eglise dans la gloire de Dieu ; aujourd'hui que tous les secrets , tous les desseins de la divinité sont découverts à nos yeux ; aujourd'hui que tout annonce la fin et la consommation de la sublime entreprise de l'Eternel ; lorsque le lion de *Juda* a remporté la victoire , lorsque les temples du Christ se sont élevés sur les monuments profanes , lorsque d'innombrables tours placent près du Ciel le signe adorable de la croix , sur laquelle s'opéra la rédemption du genre humain ; aujourd'hui enfin que tout est révélé , tout est découvert , les chrétiens n'ont plus que des idées imparfaites , des notions confuses et obscures. Comment pourront-ils embrasser d'un seul regard toute la majesté de l'édifice de la foi ? Comment pourront-ils admirer la manière dont toutes ses parties se correspondent , se communiquent et s'enlacent ? Apercevant à peine les parties les plus saillantes et la surface de l'édifice , ils ignorent le principe et la fin des idées que l'Eternel nous a révélées ; ils ne savent plus voir les rapports admirables , la liaison intime qui unissent et enchainent les événements de l'ancienne économie avec les mystères de la dernière alliance.

» Et où a pu nous conduire l'abandon d'une étude si salutaire ? L'intelligence des divines Ecritures s'est presque perdue parmi les fidèles ; leur lecture est devenue désagréable et fastidieuse au commun des hommes ; peu d'entre eux ont une juste idée du grand dessein et du véritable esprit de la foi : nous regardons comme étrangers à notre temps tous les événements qui l'ont précédé. Nous avons oublié que nous étions présents aux yeux de Dieu quand il créa le monde ; que nous fûmes alors l'objet de ses divines idées ; que nous sommes aujourd'hui la réalité des figures et l'accomplissement des prophéties ; que c'est pour nous qu'il a existé un *Abraham* et des patriarches , un *Moïse* et des prophètes , une Jérusalem et un temple , et qu'enfin tout s'est fait et se conserve pour les saints.

» Qu'en est-il résulté ? Le peu de prix que nous attachons à notre vocation , l'instabilité et la faiblesse de notre vertu , l'ascendant presque toujours vainqueur de nos passions , la facilité à sacrifier tous les jours les espérances éternelles dont l'Évangile anime notre foi , au perfide plaisir de la concupiscence et de l'orgueil , et enfin le déplorable progrès d'une philosophie perverse , qui ose entreprendre de décréditer la religion , d'anéantir toute croyance et de banir toute vertu.

» Dans les premiers temps du christianisme , il suffisait qu'un apôtre montrât à une nombreuse assemblée l'enchainement des mystères de Jésus-Christ , avec les événements successivement dispersés dans l'immensité des temps antérieurs à sa résurrec-

tion, pour que des milliers d'hommes se prosternassent aux pieds de la croix, et demandassent à être incorporés dans son alliance. Aujourd'hui nous avons la douleur de voir que les incrédules ne se convertissent point, et que les croyants ne persévèrent pas. Les uns n'ont jamais aperçu la lumière, et à peine les seconds en ont eu l'idée. Ni ceux-là ni ceux-ci n'ont connu l'excellence et l'étendue du don de Dieu. Cela seul explique pourquoi les uns le réprouvent, et les autres l'abandonnent.

» Après sa résurrection, Jésus-Christ fit connaître à ses disciples la manière dont s'était accompli tout ce que les prophètes avaient annoncé. N'est-il pas vrai, disaient ces premiers, que lorsqu'il nous expliquait le sens des Ecritures, nos cœurs brûlaient d'un feu divin ? Ce que le Seigneur leur manifesta de ses humiliations et de sa gloire, se liait à tous les événements, à tous les oracles et à l'histoire entière des temps figuratifs. Cette connexion, cette correspondance entre l'ancienne et la nouvelle alliance, forme un même corps de religion, une même suite de desseins, un concert harmonieux, où brille la magnificence de l'œuvre et de la science du Rédempteur. Cette admirable consonnance des prédictions avec les événements, produisait dans les disciples ce ravissement, ce feu céleste qui embrasait leurs cœurs.

» *Etienne*, disent les Actes des apôtres¹, plein de grâce et de force, frappait d'étonnement tous ceux qui l'écoutaient. On ne pouvait résister à l'abondance et à la majesté de l'Esprit qui parlait par sa bouche : *Mes frères*, leur disait-il, *soyez attentifs*. Que va-t-il leur dire ? Il met sous leurs yeux les merveilles du Seigneur. Il leur rappelle que les prophéties les plus cachées et les plus obscures des siècles anciens viennent de s'accomplir dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ ; qu'une voix du Ciel sépare *Abraham* des contrées de l'idolâtrie ; que Dieu l'accompagne dans sa fuite ; qu'il le rend agréable aux yeux des étrangers, et le comble de biens et de richesses ; qu'il fait voler son nom jusqu'aux limites du monde, et console sa vieillesse par la naissance miraculeuse d'un fils ; que cette famille chérie du Seigneur s'étend et se multiplie comme les sables de la mer, au point qu'en très-peu de temps ce ne fut plus une famille, mais une nation digne de l'attention du Tout-Puissant.

» Il leur ajoute qu'après la multiplication des descendants d'*Abraham*, Dieu leur suscite un conducteur dépositaire de son autorité et de sa puissance ; *Moïse* parle, et les miracles s'opèrent à sa voix ; les ondes lui obéissent ; la mer sépare en deux montagnes ses flots écumeux, et l'abîme élève jusqu'au Ciel les masses énormes de ses eaux ; l'Éternel fait tomber des nues un aliment qui fait subsister un peuple innombrable ; des rochers arides, seuls habitants du désert, il fait couler des torrents dont l'abondance rafraîchit les voyageurs fatigués, et tempère l'ardeur de ses sables brûlants.

¹ Chap. vii. v. 2 et suiv.

» Les enfants d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*, entrent dans la Terre promise ; le seul nom de *Josué* fait trembler ses ennemis ; à sa voix les astres s'arrêtent, les murailles ébranlées s'écroulent, les empires et les états tombent en ruine ; et enfin Israël chante en paix les miséricordes du Dieu qui l'avait tiré de l'Égypte, dans le temple le plus magnifique qu'ait jamais vu l'univers. Tels sont les augustes préparatifs de la venue du Messie ; telle est l'aurore éclatante qui précéda le grand jour de l'Évangile. Et leur souvenir, qui inspira à *David* les cantiques les plus sublimes que l'homme ait jamais entendus, répand encore sur la figure d'*Étienne* la splendeur divine dont brillent ses traits.

» Le grand Apôtre emploie la même méthode pour annoncer l'Évangile. Avec quelle énergie son pinceau ne trace-t-il pas les faits qui l'ont précédé. Sous sa plume, cette religion est éternelle, elle descend sur la terre des hauteurs de l'immensité divine. *Adam* est son premier temple. Il nous explique à quel dessein Dieu a créé le monde ; pourquoi il a donné l'être à des intelligences capables de l'adorer ; comment, malgré la dégénération de l'espèce humaine, la vertu du Tout-Puissant lui a conservé un sanctuaire, et l'a sauvé avec *Noé* des eaux qui submergèrent la terre, et avec elle tous les vices, toutes les passions qui la pervertissaient.

» Il nous peint la majestueuse et sage lenteur avec laquelle cette vertu toute-puissante s'acheminait vers le dernier des jours, à travers les révolutions, les chocs et les ruines des empires ; les gradations douces et prudentes par lesquelles sa marche posée se débarrasse insensiblement du voile mystérieux qui la couvre ; il nous montre comment tout cède dans l'univers à Celui qui a résolu de la faire triompher de toute domination, de toute puissance ; comment tous les royaumes et tous les hommes, par leurs ébranlements, par leurs entreprises, par leurs victoires, par leurs défaites, par tous les mouvements enfin qui les agitérent, préparèrent, sans le savoir, les voies de cette grande et brillante lumière qui les conduisait avec elle.

» Il nous apprend enfin comment, dans nos jours, qui sont la plénitude des temps, Dieu se manifeste d'une manière réelle et visible au milieu de nous, par l'accomplissement du grand mystère prédit et espéré dès l'origine du monde, en faisant nager aujourd'hui ses disciples fidèles dans un océan de biens et de richesses ; comment il s'incorpore à nous ; comment il élève notre nature et procure aux enfants de son alliance l'immortalité et la gloire du Christ, son fils ; comment de son chef universel, qui est aussi le prince du siècle futur, et de tous ceux qui ont reçu ses promesses, se forme un même corps, une même société, une seule famille, que le Dieu de l'éternité recueillera au dernier jour, dans le sein de sa splendeur, pour vivre avec lui dans les siècles des siècles.

» Ce sont là, monsieur, les grands objets que l'Écriture nous

propose , le magnifique spectacle que la religion nous dévoile ; et c'est sous ces admirables rapports que l'ont vue , dans tous les temps , et que la voient encore aujourd'hui les esprits humbles et appliqués , que le flambeau de la foi et le feu de l'amour éclairent. Ce sont là les lumières que Dieu montre aux petits et cache aux superbes , et c'est le chemin par lequel vous devez conduire vos enfants. Heureux , si vous parvenez à les appeler à cette grande sagesse , et si vous les guidez sur ce plan sublime ! Je ne vous en donne ici qu'une idée légère et imparfaite ; mais vous en connaîtrez l'importance , et vous verrez que l'exécution n'en est pas difficile.

» Il serait à désirer qu'une nation aussi religieuse que la nôtre , et dans le sein de laquelle s'est élevé le premier trône du christianisme , adoptât généralement une méthode aussi simple , aussi commode et aussi sûre pour l'éducation chrétienne de ses enfants. Elle aurait surtout un grand succès dans le temps présent , où l'art de l'imprimerie est parvenu chez nous à un degré de perfection qu'il n'avait jamais atteint , et qui est aujourd'hui l'objet de l'envie et de l'émulation des étrangers. La gravure a fait de grands progrès et s'est également perfectionnée.

» Nos imprimeurs et nos graveurs pourraient-ils faire un plus noble usage de leurs soins et de leurs talents, que de les employer à l'impression et à la gravure de tous les faits historiques de la religion , depuis la création du monde jusqu'à l'établissement de l'Église , pour en former une collection complète et suivie , en observant l'ordre des temps ? Chaque fait remarquable qui se lie à ceux qui le précèdent et qui le suivent , devrait avoir son estampe particulière qui en présentât l'histoire avec exactitude ; et pour mieux conserver la vraisemblance , les peintres devraient donner la même physionomie et les mêmes traits aux principaux personnages dont la figure se répéterait fréquemment.

» Au bas de chaque estampe , on placerait une explication succincte , mais exacte , claire , et à la portée du peuple même ; de sorte que les enfants et les jeunes gens , les hommes incultes et grossiers , dont les facultés ne s'élèvent guère au-dessus de celles de l'enfance , pussent l'apprendre sans peine. Ceux qui , par défaut d'âge ou d'instruction , n'ont que peu d'idées , se figurent difficilement que ce qu'ils ne voient point puisse exister. Les yeux sont les organes de leurs idées : un tableau , une image , peuvent seuls suppléer dans leur esprit à la réalité ou à la présence des objets.

» Je désire deux éditions , dont l'une pût servir à la classe riche , et l'autre à la classe pauvre ; je voudrais qu'on en distribuât des exemplaires dans les écoles , et que les maîtres en fissent usage sans distinction auprès de tous les enfants qui leur sont confiés. Loin que cette étude les dégoûtât , je pense qu'elle serait leur plus agréable délassement , et que ce moyen d'enseigner la religion avec ordre et exactitude , serait bientôt adopté.

» Mais , comme cette idée n'est proprement qu'un projet , et

que l'âge de vos enfants exige une instruction plus prompte , je vous conseille de suivre cette méthode , en employant d'autres moyens. Dans les siècles passés , où les hommes attachaient plus de prix et d'honneur à s'instruire de la religion de leurs pères , on avait adopté la méthode que je vous propose aujourd'hui. La philosophie a fait renoncer à cette étude , elle a préféré la culture des sciences profanes ; mais les ouvrages qui furent composés sur ce plan subsistent encore et attestent sa bonté. J'ai vu différentes éditions de ces estampes , accompagnées de leurs explications historiques. Il y en a une *in-folio* , intitulée *Bible de Mortier* ; une autre *in-4^o* , sous le titre de *Figures de la Bible* ; une troisième exactement conforme à notre idée , appelée *Bible de Rojaumont*.

» Peut-être en existe-t-il d'autres ; cependant , comme la perfection de l'art est inutile à l'éducation particulière de vos enfants , et qu'il suffit que les faits soient rangés avec exactitude et avec ordre , je vous conseille de vous procurer un de ces ouvrages , et d'en faire votre occupation et leur amusement. Je ne crois point que vous deviez le leur proposer sous le point de vue d'une étude sérieuse , quelque digne qu'elle soit de toute votre attention , mais comme une récréation ou plutôt comme une récompense de leur application. Vous devez leur cacher adroitement l'importance de cet objet ; les enfants ont tant de goût pour les estampes , et ils y prennent tant de plaisir , qu'il faut profiter de cette disposition pour leur faire envisager cette occupation comme un délassement des autres études , et un divertissement que vous leur offrez pour les délasser de leurs autres travaux.

» Ainsi vous les porterez à s'occuper sans ennui d'un objet qu'ils étudieront avec plaisir. Quand vous serez content d'eux , vous pourrez leur faire présent de quelques-unes de ces estampes , pour qu'ils les placent dans leur chambre. Faites en sorte qu'ils les aient toutes à la fin , et qu'ils en tapissent leur appartement de leurs propres mains ; veillez cependant à ce qu'elles y soient toujours rangées dans l'ordre de leur date , afin de fixer également dans leur esprit et l'histoire et la chronologie.

» Ce moyen est sans doute utile pour l'instruction et l'occupation de l'enfance ; mais il ne saurait dispenser de l'attention qu'il faut avoir par-dessus tout , de les instruire des motifs qui assurent la vérité de ces faits , et de leur montrer la connexion et l'enchaînement qui les lient aux autres événements de la religion. Cette importante étude doit être renvoyée à un âge où ils seront plus en état d'en profiter ; mais ce moyen préliminaire les aura rendus plus propres à en retirer alors le fruit.

» Examinons maintenant quelle doit être la conduite d'un chrétien avec ses égaux. Vous désirez , me dites-vous , de vivre dans la solitude ; avant d'y avoir été excité par l'exemple de dom *Manuel* , vous étiez déjà résolu de vivre séparé du monde , de partager votre temps entre Dieu et le soin de vos enfants. Je

n'approuve point, monsieur, les résolutions promptes, surtout lorsqu'elles sont trop sévères. Le dessein de rompre sans motif particulier tout commerce avec les hommes, n'est point dans l'esprit d'une dévotion solide et aimable, et ne peut servir qu'à dénaturer aux yeux du monde son auguste et vénérable caractère.

» Les esprits frivoles, qui ne connaissent point la religion en elle-même, la jugent d'après le caractère et les mœurs de ceux qui la professent; ils supposent que la conduite des disciples de l'Évangile est la pratique de sa doctrine. Lorsqu'ils voient des chrétiens sombres et chagrins, qui prennent, dans l'excès de leur inquiétude, toutes les précautions de la défiance, ils attribuent à la religion ce qui n'est qu'un défaut de caractère dans celui qui la professe; ils imaginent que le christianisme détruit les affections sociales, qu'il n'est bon qu'à faire des hommes inutiles; de là il arrive que ceux qui se sentent quelque désir de retourner à la vertu, résistent à leurs remords et à leurs craintes, pour ne pas paraître rudes et insociables.

» Les bons chrétiens, monsieur, doivent au contraire se rendre aimables et de la plus douce société. La plus grande gloire de la religion, quand elle est bien entendue, quand elle est pratiquée suivant son esprit, est d'inspirer une bienveillance universelle, une paix douce, le désir de faire le bien, des affections mêmes d'amitié et de tendresse. Combien n'a-t-on pas vu de génies violents et féroces, combien n'est-il pas de caractères difficiles ou sauvages, qui sont devenus, par l'effet d'une heureuse métamorphose, et à la voix seule de la religion, des hommes pleins d'aménité et de douceur! Combien de saints n'ont dû leur retour à la vertu qu'au bonheur d'avoir rencontré des justes remplis de charité et d'indulgence!

» Jésus-Christ n'ordonne point à ceux qui reçoivent son esprit et son nom, de se séparer entièrement du monde et de se cacher aux hommes; au contraire, il veut qu'ils soient comme un flambeau au milieu des profanes, afin qu'ils puissent admirer et connaître le pouvoir de sa doctrine, et qu'en les voyant transformés par l'Évangile en hommes utiles et bons, ils songent à puiser eux-mêmes dans cette source pure, d'où découle le vrai bonheur de la terre. Il compare son Église à un champ où croissent pêle-mêle le froment et la zizanie jusqu'au jour de la moisson; ce mélange entre tellement dans le plan de la sagesse divine, que ce que nous admirerons peut-être le plus au jour où le Seigneur viendra nous révéler sa gloire, sera de voir comment tout a concouru à la formation, à l'augmentation et à la perfection du corps éternel de ses élus, et de reconnaître que les crimes les plus horribles et les plus scandaleux ont contribué au triomphe de la grâce.

» Aimons donc les hommes, monsieur, et cherchons à leur être utiles. Notre sainte et charitable religion, qui change les cœurs les plus pervers, et qui rend humains et sensibles les

naturels les plus durs, les plus féroces, ne peut jamais nous refroidir envers nos frères. Celui qui les fuit, semble les mépriser, ou du moins ne leur être bon à rien. Gardons-nous bien de leur donner une idée aussi triste et aussi injuste des effets de la religion sur ceux qui l'aiment. Elle ne nous interdit ni le commerce ni la société de ceux que le Ciel n'a point éclairés, et qui sont encore asservis au joug de l'illusion et de l'erreur. Elle nous avertit seulement de ne pas nous conformer à l'esprit du siècle, et de ne pas nous laisser corrompre par la contagion des mauvais exemples.

» Lorsque Dieu convertit un pécheur, ce n'est pas quelquefois sa conversion personnelle qu'il a eue seulement en vue ; son plan s'étend d'une manière digne de l'immensité de sa miséricorde. Chaque conquête de sa grâce devient une pépinière féconde d'élus ; celui que sa voix puissante a fait sortir de l'obscurité du sépulcre devient la lumière qui dissipe d'autres ténèbres, et le germe d'un grand nombre de résurrections.

» Une âme, monsieur, est si grande par l'excellence de sa nature et par la faculté qu'elle a de connaître l'infini et d'en jouir, que nous devons respecter, même dans celles qui sont le plus dépravées, la possibilité de leur conversion. Il faut respecter en elles ce pouvoir qu'un souffle de la grâce peut animer, pour la manifestation de sa gloire et le triomphe de la bonté divine.

» Voyez, d'ailleurs, que la foi et la religion n'apportent aucun changement dans nos relations et nos rapports avec les autres hommes ; la société humaine n'est pas moins l'ouvrage de Dieu que la création de l'univers ; l'Évangile, son appui le plus sûr, ne peut être contraire à sa conservation ; son esprit n'est-il pas de nous éclairer et de nous sanctifier dans notre état de citoyen ? Notre sainteté doit donc servir, comme notre existence, à l'utilité de nos frères. Que deviendrait le monde, s'il n'y restait que des hommes sans religion, sans mœurs, sans loi, sans aucun principe de vraie sociabilité ?

» Savez-vous pourquoi le vice conserve encore quelques ménagements et n'a pas l'audace de franchir certaines limites ? C'est que la vertu lui impose la nécessité de la décence ; la présence des hommes de bien oppose une résistance invisible et sourde à l'intempérance des passions et au débordement des excès. Quelque indépendance qu'affectent la licence et l'incrédulité, il existe dans les serviteurs de Dieu une force secrète qui modère leur audace, qui contrebalance leurs scandales, et qui lutte sans cesse contre les tentatives de l'iniquité acharnée à corrompre tout. Si la communication et le commerce des enfants de Dieu avec les enfants des hommes cessaient d'avoir lieu, et que ces derniers se vissent affranchis de toute sujétion, de tout égard, il ne resterait bientôt plus dans le monde un seul principe de sécurité ou de consistance sociale ; les mœurs publiques, qui sont les seuls asiles dans la décadence des vertus, ne connaîtraient plus de frein.

» Voulez-vous sentir mieux la force de ces réflexions, jetez les yeux sur votre vie passée. N'est-il pas vrai que seul avec *Manuel* vous formiez une société très - dépravée ? Vos maximes étaient horribles, vos discours abominables ; vos actions, vos projets, vos delires portaient le caractère effrayant d'un abandon total et d'une corruption profonde. Vous auriez laissé périr le monde entier pour satisfaire vos passions ; vous auriez sacrifié tout à votre intérêt personnel, et bouleversé un empire, si vos forces eussent égalé votre perversité, et si vous eussiez pu satisfaire par la vivacité de vos desirs

» Dites-moi encore : si dans ces circonstances, un homme pieux, tel que vous m'avez dépeint dom *Marien*, fût venu vous voir, n'est-il pas vrai que votre société aurait présenté un aspect tout différent, et qu'un étranger n'y aurait vu que la réunion de trois hommes décents, polis et modestes ? N'est-il pas vrai qu'il y aurait trouvé l'apparence de la modération ; qu'il aurait entendu d'autres principes, et qu'il n'aurait pu distinguer l'homme vraiment vertueux de ceux qui se bornent à en imiter les manières, et à en revêtir les apparences ? Convenez-en, monsieur, et appliquez cet exemple à toute la société. Il vous donnera une idée de l'avantage qu'elle trouve à conserver dans son sein quelques personnes fidèles à la religion.

» La dépravation est rarement poussée à un tel excès qu'un homme vertueux ne puisse pas la contenir dans les limites de la décence. Plus communément elle est susceptible de l'impression intime et vraie de la religion et de la vertu. C'est avec effort qu'elle déguise son caractère, pour agir et parler comme le juste ; mais ni sa raison ni sa conscience ne démentent cet effort. Au contraire, elle voudrait être réellement vertueuse, et si elle feint la vertu, c'est parce qu'elle en connaît les avantages, et qu'elle a honte de sa mauvaise conduite. Il y a dans nos âmes un sentiment saint qui nous fait reconnaître que le germe de la vertu est dans nos cœurs.

» Vous - même vous avez éprouvé cette disposition secrète, lorsque vous fréquentiez dom *Marien*. Vous vous livriez alors à une philosophie aveugle qui travaillait à effacer dans vous toute idée de Dieu et de conscience ; le ton de sagesse que l'ascendant de sa vertu vous forçait de prendre n'était pas absolument feint. Peut-être seriez-vous encore aujourd'hui dans les mêmes ténèbres, si vous n'aviez pas eu le bonheur de fréquenter un juste dans les jours de vos erreurs, et si vous n'eussiez pas trouvé un ami parmi les amis de Dieu.

» En conservant les relations auxquelles votre état et votre rang vous obligent, vous n'exposez pas plus votre salut que dom *Marien* n'exposait le sien, en vous fréquentant dans le temps où vous faisiez si peu de cas de lui. Si l'esprit et les mœurs du monde actuel, comme ceux des siècles passés, prétendaient se borner à l'adoucissement de l'austérité de l'Évangile par des opinions molles et sensuelles ; s'ils voulaient seulement concilier le christianisme

avec nos faiblesses et nos défauts, son commerce serait plus dangereux, et nous éprouverions plus de difficulté à persévérer dans l'alliance de Jésus-Christ. Ce serait alors qu'il faudrait prendre la fuite, et chercher dans les montagnes ou dans les cavernes un asile contre la séduction d'un si pernicieux artifice.

» Aujourd'hui le monde a cessé d'être dangereux par l'excès même de sa dépravation. Les mœurs d'un chrétien diffèrent tellement de celles des insensés de ce siècle, que la vue des désordres qui nous environnent, ne peut ébranler notre amour pour l'Évangile, ni la confiance qu'il nous inspire. Loin de là, ce spectacle scandaleux confirme notre foi et resserre les liens qui nous unissent à Jésus-Christ. Il n'est aucun chrétien qui, sortant d'une assemblée profane où il a vu et entendu les délires des enfants des hommes, ne se dise à lui-même, comme autrefois Salomon : O innocence ! ô vertu ! je te retrouverai dans ma demeure solitaire, et là je reposerai dans ton sein !

» Jamais les Israélites n'observèrent la sainte loi plus exactement qu'au milieu des scandales et des abominations de Babylone. De cette terre étrangère, leurs yeux couverts de larmes se tournaient sans cesse vers Jérusalem. En voyant prodiguer l'encens à des dieux de métal, consternés de cette profanation sacrilège, ils se recueillaient en eux-mêmes, ils s'écriaient dans l'affliction de leur cœur : *O Dieu ! Dieu d'Israël, tu es le seul Dieu qu'on doit adorer.* Leur commerce avec les scribes et les pharisiens, au milieu de Jérusalem, était plus dangereux pour eux que tous les excès de l'idolâtrie ; c'est qu'il est plus difficile, c'est qu'il en coûte plus, et qu'on a plus d'horreur de fouler aux pieds tout d'un coup la religion et la vertu, que de céder insensiblement à la tentation lente et continue qui nous induit à altérer leur austerité et à la plier à nos goûts et à notre paresse.

» Lorsqu'à la naissance de l'Église les fidèles ne furent entourés que de Juifs aveugles ou endurcis, qui blasphémaient le nom de Jésus, ou de gentils qui méconnaissant le vrai Dieu, s'abandonnaient aux excès de la plus brutale corruption, les apôtres n'avaient pas besoin de prévenir leurs disciples contre la contagion de si mauvais exemples, et jamais les vertus chrétiennes ne se pratiquèrent avec une perfection si sublime.

» Ce ne fut point pour se dérober au commerce des incrédules, ou pour fuir les persécutions, que les chrétiens eurent l'idée de s'éloigner du monde et de chercher un asile dans les déserts, les premiers anachorètes ne commencèrent à craindre pour leur salut, que lorsqu'ils virent les mœurs évangéliques se relâcher et s'altérer dans l'Église même de Jésus-Christ ; quand l'Évangile, devenu la religion publique, commençait à se défigurer par les interprétations et les tempéraments que l'esprit du monde introduisait dans la sévérité de sa doctrine, alors les chrétiens fervents s'effrayèrent du péril qui les menaçait ; alors ils commencèrent à se séparer des hommes, à se dépouiller de leurs biens et à se cacher dans des grottes, pour conserver, dans toute sa

pureté, l'incorruptible dépôt de la doctrine et de la morale de Jésus-Christ.

» C'est ainsi que se peuplèrent les déserts et que se formèrent les établissements monastiques. Ce ne fut ni par la crainte d'imiter les pervers, ni par l'appréhension d'être séduits par les sophismes des impies ou par le spectacle d'une grossière corruption : ce fut le danger de périr au pied même de la croix ; ce fut la peur de se laisser entraîner aux abus et aux relâchements d'une morale qui voulait rabaisser la sublimité de la loi divine à la faiblesse des imperfections et des misères humaines, qui peuplèrent tout-à-coup les lieux les plus agrestes, les plus solitaires, et qui obligèrent les hommes à occuper les antres des bêtes sauvages. Les maximes relâchées de ceux qui vivent avec nous peuvent avoir la force de nous pervertir ; la vue des plus grands scandales anime communément à la vertu.

» Malheureusement, monsieur, nous ne vivons pas dans ces temps moins corrompus, où la fragilité du cœur pouvait trouver une consolation dans le respect de la loi et dans l'espérance d'un changement au milieu du naufrage, on ne perdait pas de vue le fanal qui dirige au port de la croix. De nos jours, le vice est en divers endroits déjà parvenu à son dernier période, et a effacé tout signe de christianisme, soit dans les manières, soit dans les actions de ceux qu'il a corrompus. On ose aujourd'hui méconnaître toute espèce d'obligation ; on s'acharne à nier ou à contester toutes les vérités ; on a l'infamie de renoncer à toute vertu ; on vit dans la dépravation la plus honteuse, et ces excès ont enfanté l'horrible monstre de l'incrédulité.

» Je suis loin de penser que vous deviez vous jeter dans le tumulte et dans le tourbillon des faussetés mondaines ; je ne cherche qu'à vous persuader de ne pas vous éloigner avec affectation de votre famille ; de ne pas rompre brusquement avec les amis accoutumés à vous voir ; de vous prêter avec douceur et avec bonté à tout ce que vous prescrit la décence, lorsque, dans tout cela, rien ne contrarie vos obligations, de voir et de supporter avec indulgence tout ce qui n'offense point Dieu ; de ne pas être le premier à interrompre vos anciens rapports, de savoir, comme Jésus-Christ, modèle incomparable d'indulgence, accueillir les pécheurs et manger avec eux. Soyez sûr que ceux qui, malgré votre changement, vous continueront leur amitié, ne vous empêcheront pas de persévérer dans votre vie chrétienne, et que ceux à qui votre société aura cessé d'être agréable, s'en retireront d'eux-mêmes, et vous délivreront de la peine de les voir et de les entendre, sans que vous leur donniez lieu de se plaindre de vos procédés.

» Pourquoi ne partageriez-vous pas les récréations innocentes et paisibles de vos amis et de vos parents ? *Réjouissez-vous*, disait David, *réjouissez-vous dans le Seigneur*¹. La vertu n'est point

¹ Ps. xxxi. 41.

triste ; elle n'est ni chagrine ni défiante ; elle est franche , douce , bienveillante , patiente , elle souffre tout , elle pardonne tout , elle s'alimente et se fortifie de tout. Il est vrai qu'un pénitent doit pleurer jusqu'au tombeau le malheur d'avoir ouvert son cœur à l'iniquité , mais cette douleur même , quelque vive qu'elle puisse être , doit être accompagnée d'un sentiment de tendresse et d'affection qui s'unit et se concilie avec la joie de la vertu.

» Il n'est pas possible en effet de se souvenir de son état d'avilissement et d'infirmité , sans songer en même temps au remède qui nous en a retirés , et à l'état de régénération où l'on se trouve. On doit avoir un repentir filial d'avoir connu trop tard un père qui nous rend si grands et si heureux. Ce repentir doit porter notre allégresse au plus haut degré , comme le souvenir d'une difficulté vaincue augmente la joie du succès , et comme celui de la misère passée rend plus doux le plaisir de l'abondance présente. Ceux qui ont éprouvé les tourments insensés de l'amour profane , sont plus capables que qui que ce soit de comprendre cette vérité.

» Voilà l'idée sommaire des principes qui peuvent vous servir de règle auprès de vos égaux. En vous parlant maintenant de vos inférieurs , j'espère que la sagesse suprême que j'implore , ne m'abandonnera pas. Lorsque les occupations journalières de mon état me laissent quelque loisir , rien ne m'est plus agréable que de le consacrer à l'édification et à l'utilité d'une âme que Dieu m'a rendue précieuse , en lui donnant des droits sacrés à toute la sollicitude de mon zèle. Je vous parlerai d'abord des personnes qui vous servent et qui ont par conséquent avec vous des relations indispensables et journalières , je vous entretiendrai ensuite des pauvres.

» Si quelqu'un , dit saint *Paul* ¹ , n'a pas soin de ceux qui lui appartiennent , et particulièrement de ceux de sa maison , il a renoncé à la foi , et il est pire qu'un infidèle. » Sentence terrible , qui n'épouvante pas assez , parce que les maîtres sans religion , qui renoncent pour eux-mêmes aux espérances de la foi , sont loin de penser qu'elle leur prescrit des obligations envers les autres , et que Dieu les rend responsables de la damnation de leurs domestiques. L'homme juste , que son bon cœur porte seul à s'occuper du salut de ceux qui l'entourent , remplit à leur égard les préceptes de cette charité si strictement prescrite , même avant de savoir que la négligence sur ce point est si rigoureusement condamnée.

» Je ne chercherai point à vous développer dans une lettre tout ce qu'un maître doit à ses domestiques , cela deviendrait impossible ; Dieu , qui vous a parlé avec tant d'efficacité et de clarté sur sa loi divine , vous donnera plus de lumières sur cet article fondamental , que vous n'en trouveriez dans les leçons de tous les docteurs de la terre. Au moment où il vous a éclairé sur l'ex-

¹ *Timoth.* v. 2.

cellence et la grandeur de votre nature, il vous a fait connaître le prix et la dignité de toutes les créatures qui ont la même origine et la même destination que vous. Toutes ces distinctions, qui mettent une si grande distance entre les serviteurs et les maîtres, sont donc peu de chose; elles s'anéantissent sous le rapport du caractère également indélébile et grand que Dieu a imprimé aux uns et aux autres; la religion et la vertu font disparaître tous les intervalles qui séparent les hommes.

» Jésus-Christ, considérant cette unité de bonheur et de biens immortels qu'il destinait à ses apôtres, leur dit avec amour et bienveillance : *Ah ! désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis* ¹ ! Ce divin Maître nous a fait entendre, par ces expressions, que ce nom d'*amis* répondait seul à la grandeur de ceux que sa grâce sanctifie; il nous a manifesté avec quel amour il demeure dans le cœur de tous ceux qui doivent vivre et régner avec lui dans la perpétuité de sa splendeur.

» La religion confirme et consacre la fraternité naturelle à tous les hommes, avec cette seule différence que, quoique la nature nous dise que nous sommes tous frères, elle ne console personne de la dépendance et de la misère auxquelles l'imperfection inévitable des sociétés assujettit la plus nombreuse portion de ceux qui la composent; la religion seule nous offre cette consolation; elle rend insensibles ces disproportions, elle les absorbe dans l'immensité de la glorieuse perspective qu'elle présente indistinctement à tous les hommes.

» La nature ne sait point fortifier le faible, adoucir les plaintes des malheureux, tempérer l'orgueil des riches et des grands; elle ne peut que leur dire à tous : Un jour vos os seront confondus dans la même poussière. La religion apprend aux plus infortunés, aux esclaves mêmes qui sont courbés sous le poids de leurs chaînes, à mépriser tout autre avantage que celui de l'immortalité de leurs âmes; elle instruit les grands à mépriser leur grandeur même et les titres qui pourraient les séduire; elle leur dit à tous : Ceux qui sont ensevelis et qui dorment dans les entrailles de la terre se réveilleront; les justes seront élevés à la gloire de Dieu, et les méchants précipités dans les supplices éternels.

» Vous, monsieur, à qui la foi a maintenant donné ses yeux, ses sentiments et son esprit; vous, qui savez que la vertu peut seule élever véritablement un homme au-dessus des autres; vous qui apprenez tous les jours à l'école de l'Évangile que tout être humain est nécessairement votre égal; que la moindre portion de grâce dans le cœur du dernier de vos serviteurs lui donne un degré d'élevation que tous les sceptres et les couronnes de la terre ne sauraient lui procurer; pourriez-vous regarder comme indignes de votre zèle et de votre attention, des créatures qui ont les mêmes droits que vous à l'éternité; qui vous égalent dans la seule qualité qui constitue votre grandeur, je veux dire, dans la capacité

¹ Jean, xv, 15.

d'être saint, et dans l'espérance de régner avec Jésus-Christ dans son empire indestructible ? O hommes ! qui que vous soyez, riches ou pauvres, grands ou petits, maîtres ou serviteurs, tous vous pouvez être rois. N'est-t-il pas ridicule que vous vous arrétiez aux différences puérides et passagères qui vous distinguent dans le court et rapide trajet que vous avez à faire pour monter sur le trône qui vous attend ?

» D'après cette seule considération, il devient inutile de vous détailler ce que vous devez faire. Ce n'est point par ignorance qu'on néglige les devoirs privés et domestiques ; c'est par indifférence sur ce qui intéresse la religion ; c'est parce qu'on ne donne aucune attention aux motifs élevés de la foi. De là tant d'omissions si graves et si criminelles ; de là cet endurcissement qui éloigne toute inquiétude sur ce point. De là cette apathie avec laquelle nous voyons le dérèglement de ceux qui sont sous notre dépendance ; nous les voyons courir à leur perdition éternelle, sans daigner y faire la plus légère attention. Comment celui qui ne s'attache qu'à la vie présente, qui ne met aucun prix à sa propre immortalité, voudra-t-il s'occuper du salut de ses domestiques ?

» Celui qui est mauvais envers lui-même, disait le Sauveur, peut-il être bon envers quelqu'un ? Lorsqu'on veut connaître le caractère et les principes de ceux qui habitent des palais somptueux, il n'est pas nécessaire de pénétrer dans leur intérieur ni de s'informer de leur conduite ; il suffit de voir ces magnifiques portiques sous lesquels un peuple de valets oisifs étale stupidement son grossier orgueil ; ces vestibules où de nombreux domestiques sans morale et sans principes croupissent dans l'oisiveté ; leur inutilité seule, devenue un scandale public, insulte à la modestie de l'artisan et à la misère du pauvre. Ce spectacle ne décèle que trop souvent l'esprit et les mœurs de beaucoup de riches. Pour les connaître, il est inutile de les voir ; il suffit de passer devant les portes de leurs maisons.

» Vous ne m'avez point parlé des changements et des réformes que vous vous proposez ; mais n'importe ; j'imagine déjà quels projets peut avoir conçus une âme conduite et nourrie par la grâce. Votre première pensée sera d'éloigner tous ceux de vos serviteurs que vous ne parviendrez pas à rendre meilleurs ; à l'exemple d'un saint roi de Juda, vous fixerez vos yeux sur les fidèles de la terre pour les admettre dans le nombre de vos domestiques ; vous ne confierez le service de votre maison qu'à des personnes qui, ayant un cœur droit, marchent dans la voie de l'innocence.

» Vous ne permettrez point que les environs de votre habitation retentissent de ces discours libres, de ces clameurs indécentes de valets paresseux, qui, comptant sur l'indifférence du maître pour le bien, et sous la livrée de sa grandeur, ont déjà perdu l'habitude du travail, de la modestie et de la sobriété, et se préparent, après des jours malheureux, une vieillesse misé-

nable et sans considération ; vous n'admettez au nombre de vos serviteurs que des hommes dignes de votre estime , que vous puissiez aimer comme des gens d'honneur ou respecter comme des justes.

» Non , monsieur , je n'en doute pas , votre maison , jadis le théâtre de la licence et d'une dissipation sans bornes , deviendra bientôt par votre zèle un séjour de paix , où règneront l'harmonie , la tranquillité , le bon ordre et la charité. On n'y verra point d'hommes inutiles ; les superfluités du faste , l'étalage puéril de la vanité en disparaîtront. Vous ne retombez plus dans la coupable habitude des riches du siècle , qui , pour entretenir le train fastueux d'un déplorable orgueil , enlèvent les cultivateurs aux campagnes , les soldats à la patrie , et les artisans aux besoins de la société.

» Chaque domestique aura chez vous son emploi , chaque heure sa destination ; tout s'y fera avec ordre et économie. Vous ne dédaignerez point la première , la plus essentielle , la plus digne obligation d'un père de famille , celle de se mettre à la tête de son régime domestique , de présider à la conduite de toutes ses affaires , de voir tout , de vérifier tout de ses propres yeux ; voilà ce que l'Esprit saint appelle savoir gouverner sa maison. L'amour de l'ordre et la justice doivent diriger ces soins ; celui qui les néglige et qui se décharge sur des subordonnés d'un objet qui l'intéresse d'aussi près , ne connaît point la sagesse de l'Évangile. Il mérite le sort de ceux qui , par paresse ou par orgueil , négligent cette vigilance ; il mérite de se voir bientôt ruiné , de perdre son état , la tranquillité de sa vie et la fortune de ses enfants.

» L'idée que je me forme de votre maison est celle que les apôtres nous donnent des saintes familles des premiers chrétiens. On les nommait alors églises ou congrégations d'élus. Les maîtres étaient bons , doux , indulgents et modérés ; ils ne voyaient dans ceux qui leur étaient soumis que des frères et des compagnons de leur vocation céleste. Les domestiques étaient dociles , humbles , laborieux et fidèles ; ils craignaient moins la colère et les reproches de leurs maîtres que les remords de leur propre conscience.

» Lorsque les heures consacrées aux exercices journaliers de la religion étaient venues , toutes les différences de fortune , d'état et d'âge disparaissaient ; pères , enfants , serviteurs , tous se réunissaient dans le lieu consacré au culte domestique. Les serviteurs étaient toujours avertis pour assister et aux lectures de piété , et aux saintes instructions que les pères de famille donnaient , à des époques réglées , à leurs enfants. Ah ! monsieur , il n'y a qu'un cœur excellent qui soit capable d'apprécier et de sentir tout ce que la sublime pratique d'une conduite réglée renferme de gloire et d'avantage. Heureux l'homme qui sait se rendre utile à ceux que le Ciel a confiés à ses soins et à son zèle !

» Qu'il est beau , qu'il est admirable de voir la religion dissiper les erreurs des passions et inspirer à beaucoup de grands de la

terre une conduite opposée à celle du monde ! Elle les porte à respecter l'esprit immortel et éternel qui anime les misérables mêmes que l'infortune et la pauvreté réduisent à la servitude , et dans lesquels des maîtres orgueilleux , aussi sourds à la voix de la nature qu'à celle de l'Évangile , ont peine à distinguer des hommes.

» Avec quel plaisir j'ai vu quelquefois le spectacle de mœurs patriarcales et antiques , au milieu des cités les plus bruyantes , dans des familles qui vivaient réunies ! Je les ai trouvées encore dans l'habitation solitaire de gens revenus des illusions du monde , et qui s'étaient choisi dans les champs une retraite tranquille ; jamais mes yeux ne se sont reposés sur ce spectacle touchant sans se mouiller de larmes abondantes et douces. Les jours que j'ai pu employer dans l'exercice de ces pratiques chrétiennes et consolantes m'ont fait souvent regretter de ne pouvoir y passer ma vie tout entière. Comment cesser d'admirer ces asiles de paix où Dieu se montre si grand , et où les hommes sont si bons et si heureux !

» Pénétrez-vous , monsieur , de l'esprit des temps apostoliques , et n'oubliez jamais que ceux qui vous servent sont des hommes ; n'oubliez jamais que , s'ils servent le Seigneur , ils sont destinés à être rois , et qu'un jour ils jugeront avec Jésus-Christ les juges de la terre et les maîtres du monde ; que le premier des souverains de l'univers , s'il n'est ni religieux ni juste , sera infiniment au-dessous du plus obscur des serviteurs de Dieu ; que , parvenu à être saint , il ne sera pas plus que son frère ; souvenez-vous qu'aucun homme ne peut avoir d'autre excellence , d'autre prix , que par ses rapports avec l'Homme-Dieu , auquel il est redevable de la sainteté et de la sublimité de son origine.

» Cette vérité tourne à la gloire de Dieu et fait la consolation des pauvres et de ceux qui composent les dernières classes de la société. Saint *Paul* en était si persuadé qu'on l'a vu parler et s'employer pour le sort d'un malheureux esclave avec un zèle aussi vif , aussi ardent que s'il se fût agi du destin des Césars , ou de l'intérêt de l'univers. Ce fait mérite de vous être rapporté.

» *Onésime* était esclave d'un chrétien ; *Onésime* ne confessait point Jésus-Christ , ne connaissait ni sa doctrine ni ses promesses. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'il fut un serviteur infidèle. Il trompa son maître. Convaincu d'infidélité , il prit la fuite ; heureusement il tomba entre les mains de saint *Paul* , alors détenu et chargé de chaînes dans les prisons de Rome. Ce grand apôtre s'appliqua à lui enseigner la foi de Jésus-Christ , et fit un saint d'un malheureux prêt à s'enrôler dans des bandes de voleurs ; voyez avec quelle force et avec quelle tendresse il le recommande à son maître , et dans quels termes il sollicite le pardon d'un esclave , pleurant alors aux pieds de Jésus-Christ son infidélité et sa désertion.

» J'implore , lui dit-il , votre bonté pour mon cher fils *Onésime* , pour ce cher fils que j'ai engendré dans le Seigneur

pendant mon séjour dans cette prison. Je vous le restitue comme un bien qui vous appartient, mais maintenant capable de vous servir utilement. Recevez-le comme mon sang et comme un homme cher à mon cœur. Peut-être Dieu a-t-il permis qu'il restât quelque temps éloigné de vous, pour y revenir plus digne de vous servir, et pour qu'il vous demeurât éternellement attaché. Il m'a rendu des services tendres et affectueux dans la captivité que je souffre pour l'Évangile; je le regardais moins comme un serviteur que comme un frère cher et respectable. Si vous m'aimez, faites-lui l'accueil que vous me feriez à moi-même, et chargez-moi de toutes ses fautes. C'est la plus douce consolation que je puisse éprouver dans les peines que je souffre, et vous soulagerez mon cœur oppressé d'angoisses et d'afflictions.

» Et qui tient ce langage? saint *Paul*, cet homme divin, la terreur des magistrats de Rome, le destructeur de l'idolâtrie, le réformateur du culte et des mœurs du monde entier, le flambeau le plus éclatant que la vérité ait jamais montré à l'univers, l'admiration d'Athènes, l'oracle des Césars, le plus vénérable des docteurs et des bienfaiteurs de la terre. Cet homme, l'un des plus grands des hommes, l'un de ceux dont le caractère a été le plus élevé, s'intéresse avec tant d'ardeur et supplie en termes si expressifs en faveur d'un pauvre esclave qui s'est enfui de la maison de son maître!

» Ah! monsieur, et il m'est doux de le répéter: la religion chrétienne est l'unique philosophie qui sache réparer les inégalités nécessairement attachées aux institutions sociales. La portion la plus malheureuse et la plus faible de l'humanité a donc beaucoup de raison pour l'aimer, pour en pratiquer les devoirs, et pour adorer un Évangile qui la rétablit si glorieusement dans sa dignité d'homme et dans son égalité originelle, à l'égard de tout ce que le monde appelle grandeur et pouvoir.

» Quand la religion ne ferait aux hommes que ce seul bien; quand son influence se bornerait à nous faire connaître la bonté, la douceur, l'estime et l'amour que nous devons à tout ce qui partage notre nature et notre sang, cela ne suffirait-il pas pour confesser que Jésus-Christ et ses apôtres, à qui nous devons cette précieuse doctrine, ont été les véritables amis des malheureux, et qu'ils ne le sont pas moins des grands de la terre, puisqu'ils les rendent bienfaisants et humains? Les sophistes de notre siècle, qui se récrient sans cesse contre l'orgueil et la dureté des riches, devraient consacrer toute leur étude à leur faire recevoir et adorer la doctrine de l'Évangile.

» Ce serait ici le lieu de vous entretenir des pauvres: l'excessive longueur de cette lettre et la crainte de fatiguer votre attention, m'engagent à renvoyer à un autre moment ce que je pourrais vous dire. Priez Dieu de m'éclairer, comme je le prie de mon côté de vous conserver longtemps. »

N'admires-tu pas, mon cher Théodore, la fécondité et le zèle infatigable de cet homme de Dieu? Je ne me lasse point de

remercier le Ciel de m'avoir donné un directeur qui chaque jour me fait découvrir de nouvelles beautés, de nouvelles grandeurs dans le caractère auguste de la religion. Combien j'étais loin de les connaître ! Combien il a raison de s'étonner qu'il puisse y avoir des incrédules ou des méchants sur la terre, depuis que la lumière de l'Évangile a éclairé les hommes ! Celui qui voit la religion avec les yeux qu'elle nous donne, ne peut concevoir qu'on puisse porter la démence et la brutalité jusqu'à la méconnaître ou à la profaner. Je t'enverrai une copie de la nouvelle lettre qu'il me promet : je dis la copie, car, en transcrivant ce qu'il m'écrit, je le lis mieux et m'en pénétre davantage. Puissent-elles t'être aussi utiles qu'à moi ! Adieu, mon cher Théodore.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

Le philosophe à Théodore.

J'ai reçu, mon cher Théodore, la nouvelle lettre que j'attendais du Père; je t'en transmets la copie.

« Je vous ai promis, monsieur, de vous entretenir des pauvres; et j'avouerai d'abord que la nature seule et son instinct secret peuvent nous inspirer pour eux la compassion et l'amour qui leur sont dus. Mais quelle différence entre ce mouvement de l'humanité, que le tumulte des passions assoupit et émousse si souvent, et la sensibilité toujours active et vivante que la religion anime et fait naître ! Sans doute la nature nous donne ces sentiments; mais les vices les étouffent et les éteignent dans les cœurs dont ils se sont emparés : le triomphe de la foi est de ne jamais y pénétrer, sans les rappeler à la vie

» Celui qui n'a jamais connu la doctrine de Jésus-Christ peut bien avoir ces sentiments; mais celui qui, après avoir été éclairé de la lumière de l'Évangile, et convaincu de sa profonde sagesse, sacrifie cet avantage à l'intérêt de ses passions, peut difficilement les conserver dans leur vigueur. La difficulté devient plus grande encore, lorsqu'après avoir connu la religion, on se livre obstinément au système absurde de l'incrédulité. Un esprit assez mal disposé pour ne pas distinguer la lumière de la religion, un cœur assez endurci pour n'être pas susceptible d'en sentir les effets, pourrait bien également n'être accessible à aucune sensibilité humaine, et devenir un être nul, qui, concentré

dans ses viles satisfactions, ne serait occupé que de lui-même ; mais heureusement les monstres de cette espèce n'existent pas, ou sont extrêmement rares.

» On m'objectera que tous les incrédules ne ferment par leur cœur à toute espèce de commisération et de générosité, et que nombre de malheureux doivent une partie des secours, à l'aide desquels ils soutiennent leur pénible existence, à des hommes entraînés par la corruption du siècle dans l'abîme de l'irréligion ; j'en conviens moi-même ; je désapprouve le zèle injuste et amer de ceux qui veulent rabaisser les bienfaits ou en ravailler les motifs. On doit de l'estime et du respect à tout homme qui secourt, qui soulage, ou qui console ses semblables, sans chercher à juger l'intention qui le détermine ; le désir d'un cœur chrétien est essentiellement de voir le faible aidé, et l'indigent secouru.

» Vous pourrez me citer des hommes qui non-seulement satisfont toutes leurs passions, mais qui se glorifient encore de leur incrédulité, et qui néanmoins sont généreux et bienfaisants ; et voilà, monsieur, où est votre erreur ; vous les supposez aussi profondément incrédules qu'ils paraissent l'être ; ils se disent tels, et ne le sont point dans le fond. Souvenez-vous donc de dom *Manuel*. Tous ceux, ou la plupart de ceux qui vivent au gré de leurs passions, ont beau paraître incrédules, et travailler à se le persuader à eux-mêmes ou à le faire accroire aux autres, ils n'en conservent pas moins, en dépit d'eux-mêmes, et à un plus haut degré qu'ils ne voudraient, des idées de religion, quelquefois même plus profondes qu'ils ne se l'imaginent.

» Si le hasard vous présente quelqu'un qui, quoiqu'abandonné au vice, livré à l'impieeté, et professant publiquement l'incrédulité, ait néanmoins le cœur bon, secoure l'indigent avec compassion et générosité, console les affligés et soutienne le faible contre le fort ; soyez certain que, pour contenter ses passions, il a voulu paraître rejeter de son sein une religion qui lui semblait incommode, mais que le germe en réside encore dans le secret de son cœur, et que peut-être un jour elle s'y rétablira d'une manière éclatante.

» Puisque cet homme ne s'est point définitivement rendu le centre et la fin unique de toutes ses actions, qu'il ne s'est point exclusivement borné à son avantage personnel, qu'il ne s'est pas restreint à n'estimer dans les autres que ce qui peut convenir à ses goûts, qu'il ne s'arme point avec férocité contre tout ce qui peut contrarier ses insatiables passions, qu'il lui reste des sentiments qui le portent à être sensible aux maux d'autrui et à venir au secours des malheureux, ne le regardez plus comme un incrédule, ce n'est qu'un malade ; et, lorsque ses passions seront calmées, ou que la lumière du Ciel l'aura éclairé, vous le verrez adorer de nouveau une religion qu'il n'a point entièrement perdue.

» Je n'invoque ici, monsieur, d'autre témoin que vous-même.

Personne ne peut mieux distinguer la différence qui se trouve entre la charité chrétienne et l'humanité si vantée par les philosophes ; personne ne peut mieux juger combien les pauvres doivent désirer que les philosophes deviennent chrétiens, plutôt que de voir les chrétiens devenir philosophes. Vous pouvez nous le dire : cette humanité qu'on vante tant, vous a-t-elle fait essayer beaucoup de larmes, quand vous ne vous conduisiez que d'après ce principe humain ? Quelle comparaison entre ces libéralités bornées, rares et passagères, arrachées par l'importunité et par les pleurs des indigents, et ces monceaux d'or si souvent sacrifiés au luxe et à la vénalité du vice ?

» Il m'en coûte infiniment, monsieur, de vous rappeler vos erreurs, mais je sais que vous ne voulez pas les oublier ; non-seulement vous voulez ne plus y retomber, vous voulez encore rendre un hommage continu à la grande, à la suprême force qui vous a retiré de cet abîme. Vous savez combien de misérables vous auriez rendus au bonheur, en répandant dans l'enceinte de leurs chaumières les trésors que vous prodiguez à des plaisirs momentanés et trompeurs. Vous appréciez la conduite des personnes de votre rang qui suivent les mêmes traces ; vous savez à combien peu se réduisent les bienfaits du riche, qui, dans ses charités, ne cède qu'à l'impulsion de sa stérile philosophie.

» Les dépenses continues et toujours renaissantes d'un luxe qui dévore tout, cesseront-elles un jour de fermer leurs cœurs aux nécessités de l'infortune ? Comment le spectacle de l'indigence parviendrait-il à les intéresser ? et s'il s'offre rarement à leurs yeux, comment pourra-t-il les attendrir ? Il est aussi rare, en effet, que l'opulence dont le riche s'environne soit accessible à la pauvreté, qu'il est difficile à la vérité de parvenir jusqu'à l'oreille des grands, à travers l'essaim de flatteurs qui les assiège. Comment et quand le malheureux pourra-t-il devenir un objet d'intérêt pour le riche ? Il jouit paisiblement au fond de son palais des délices de l'abondance ; pendant que l'art et l'industrie épuisent leurs efforts pour ranimer sa satiété et lui créer de nouveaux goûts, il ne lui vient pas seulement en pensée que, dans cet instant même, des milliers de mères se désespèrent de ne pouvoir apaiser les pleurs de leurs enfants qui leur demandent du pain ; qu'un nombre tout aussi grand de pères gémissent d'être hors d'état de fournir à la subsistance des créatures qui leur doivent l'existence et qui tendent vers eux leurs bras innocents, tout en éprouvant les horreurs de la faim et de la nudité.

» Si le riche quitte les lambris dorés qu'il habite, la rapidité du char qui l'entraîne lui dérobe la vue de la misère ; loin d'espérer de lui quelque consolation, le pauvre effrayé le fuit, pour ne pas s'exposer au danger d'aggraver son malheur. C'est à l'honorable médiocrité qu'est réservée presque exclusivement le triste spectacle des peines et des angoisses de l'indigence ; c'est parmi ceux qui peuvent à peine se soutenir par une sévère économie,

qu'il faut chercher les témoins les plus fréquents de l'extrême misère, des pleurs et des gémissements de l'indigence : plus près de la pauvreté, non-seulement ils en apprécient les peines, ils s'empressent encore de les soulager.

» Le misérable qui, le soir, vient chercher le repos sur sa couche endurcie, ne sait d'où pourra lui venir le pain qui doit le nourrir le lendemain; s'il a l'espoir d'en trouver, ce n'est pas sous les portiques de l'homme puissant, mais dans la modeste habitation de ces hommes ordinaires et obscurs que leur cœur porte à partager avec les malheureux une subsistance frugale; de ces hommes qui, par amour pour Jésus-Christ, donnent aux pauvres la meilleure partie d'un salaire médiocre et borné, le fruit de leurs fatigues et de leurs sueurs. On serait tenté de croire que ceux qui ont senti toute l'amertume des privations, sont les seuls capables de s'attendrir sur les besoins pressants des nécessiteux.

» La religion chrétienne peut seule retirer les riches de cet état de lethargie, leur inspirer des sentiments d'humanité, les détacher des richesses, et rendre au pauvre sa dignité d'homme. Arrêtons-nous un moment sur le grand caractère de divinité que présente sa doctrine; doctrine toute fondée sur le mépris de l'or et des prospérités humaines. Admirez, monsieur, cette suprême puissance de l'Évangile, qui transforme en hommes bons et généreux tous ceux qui le suivent, qui produit et entretient cet échange continu de dons et de services qui rend tous les hommes heureux, et raffermi les fondements de toutes les sociétés humaines.

» Quel autre que le Sauveur eût imaginé un système de grandeur et de félicité entièrement fondé sur le mépris des richesses et des dignités, sur l'abandon de tous les plaisirs que promettent les passions? Des idées aussi relevées, aussi contraires à tous les intérêts des hommes, ne pouvaient naître dans la tête d'aucun homme. Il n'y a que l'auteur du christianisme qui ait pu se présenter au monde en lui disant : *Bienheureux les pauvres!* Aussi est-il le seul qui ait pu offrir une doctrine émanée du sanctuaire de la lumière éternelle où réside la vérité; le seul qui ait pu se dire *Envoyé du Ciel, Fils de Dieu et confident de ses secrets.*

» Les hommes qui, dans tous les temps, se sont ingérés de donner des conseils ou des préceptes, ne purent jamais rapporter leur enseignement à une origine aussi sublime; jamais ils n'ont pu faire de si riches et de si satisfaisantes promesses; jamais ils n'ont pu présenter une perspective assez vaste pour s'étendre au delà de la consommation des siècles. Aussi nul d'entre eux n'osa proposer le sacrifice de l'aisance et des commodités de la vie. Tous regardaient les hommes comme trop terrestres, pour les soupçonner capables de renoncer à leurs plaisirs et à leur gloire, et de s'assujettir à de si pénibles sacrifices.

» Jésus-Christ seul a pu nous présenter des trésors suffisants, pour nous récompenser dignement de tous les sacrifices qu'il exi-

geait. Jésus-Christ nous a révélé des mystères étonnants et profonds, qui nous présentent d'immenses espérances. Jésus-Christ nous a découvert que nous sommes de la famille de Dieu, que notre royaume, ainsi que le sien, ne sont pas de ce monde; que l'univers, avec tout son or et toutes ses grandeurs, est moins qu'un atome imperceptible, moins qu'un grain de sable, lorsqu'on le compare à l'élevation et à l'immortalité d'une âme; et que l'homme a les raisons les plus fortes de dédaigner tout ce qui semble avoir le plus de prix sur la terre; parce qu'étant semblable au Dieu éternel, il doit survivre comme lui au bouleversement de toutes les fortunes et à la destruction de toutes les richesses.

» Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, revêtu d'une lumière si nouvelle et si divine, a pu nous montrer ce caractère supérieur et nous parler un langage que personne ne pouvait imiter. Si l'austérité de ses préceptes nous effraie, si l'inflexible sévérité de sa loi fait trembler notre faiblesse, et si l'homme se soumet à des privations qui consternent l'amour-propre, il nous donne en même temps les moyens de nous soutenir et de faire triompher notre raison dans cette lutte douloureuse. Il nous avertit que nous sommes trop grands pour nous attacher à ce qui périt, et qu'étant formés à l'image de Dieu, une félicité sans fin peut seule remplir la capacité de notre cœur.

» Quelle consolation! quelle perspective pour le pauvre! Comment s'affligerait-il des privations et des souffrances de cette vie, lorsqu'il sait que plus il souffre, plus il se voit nu et dépouillé, et plus il est près d'obtenir l'immensité de gloire et le royaume éternel destinés aux martyrs de l'abnégation de soi-même et de pénitence?

» En effet, monsieur, je parcours en idée l'Écriture-Sainte, je la repasse dans toute son étendue, et j'observe que, depuis les premiers jusqu'aux derniers temps, et dans toutes les occasions, la pauvreté a toujours été l'objet de son estime et de ses éloges. Les prophètes, qui nous montrèrent de si loin les conditions et les promesses de l'Évangile, nous transportent, en en parlant, dans des lieux pauvres et humbles, dans des cabanes couvertes de chaume, où la douce innocence habite au milieu de la pauvreté modeste; comme si Dieu eût choisi ces asiles simples et tranquilles pour y accomplir ses plus grands desseins, et pour y verser les trésors de sa magnificence. O montagnes! disaient-ils, préparez-vous à recevoir cette paix tant désirée, cette paix que vous sollicitez pour la consolation des habitants affligés et nécessiteux de vos retraites.

» Lorsque les divins oracles, en annonçant le salut aux hommes, emploient des images et des figures, elles sont toujours favorables aux pauvres. Tantôt ce sont des ruisseaux abondants et délicieux, serpentant dans les champs fortunés, qui cherchent l'humble retraite du pauvre, de la veuve désolée ou du laborieux cultivateur; tantôt ce sont des torrents mystérieux et

limpides, que la miséricorde divine fera jaillir, quand le temps en sera venu, des fontaines intarissables que le Sauveur a préparées.

» D'autres fois ils nous disent : Les collines et les vallées, les villes et les déserts, les rochers et les troncs d'arbres s'agiteront avec allégresse, en voyant venir leur Seigneur; ils se réjouiront avec tous les malheureux de la terre, de leur liberté et de leur élévation. Ce libérateur, si nécessaire à l'univers, sera spécialement le protecteur des abandonnés, l'appui des faibles, le père des orphelins; et le titre de pauvre sera toujours grand et respectable à ses yeux.

» Il arrive enfin le mémorable instant marqué pour la rédemption du genre humain, et le plus profond des mystères. Ce secret de l'amour divin, que l'éternité avait recélé dans l'abîme incrustable des décrets de Dieu, se révèle et s'exécute dans le sein de la pauvreté et dans le silence de l'obscurité. Les Livres saints disent : « Lorsque la nuit était au milieu de sa carrière, lorsque le sceptre des *Césars* asservissait l'univers, lorsque toutes les nations courbaient leur tête sous le joug de l'épouvante et de la terreur, lorsque tout paraissait immobile sur la terre, et qu'enfin une paix universelle et profonde annonçait le grand événement qui devait changer la face de tous les empires, tout-à-coup, et dans un réduit obscur, à l'insu des grands du monde, le Fils de Dieu vint couronner les espérances de quatre mille ans.

» Le Verbe divin, la sagesse incréée, l'auteur de la vie, la vie éternelle elle-même, qui jusqu'alors n'avait résidé que dans les splendeurs de son Père, vient habiter le sein virginal que le Saint-Esprit avait rendu digne d'être son tabernacle, et cette manifestation de sa gloire sur la terre met fin à toutes les révolutions qui avaient préparé cette ineffable époque.

» Ce grand événement, supérieur à toutes les idées humaines, cet événement que les siècles n'avaient pas vu, qu'ils ne reverront plus, et qui n'avait pu entrer que dans l'immensité de la pensée divine, se passe entièrement entre Dieu et une humble vierge, dans l'enceinte solitaire d'une chétive cabane. Pour raconter un fait aussi inouï que sublime, et dont les intelligences supérieures sont incapables de concevoir l'idée, l'Évangile lui-même se borne à dire avec simplicité : « *Marie* mit au monde son fils, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas d'autre place dans l'hôtellerie.

» C'est ainsi que les figures que nous présentent *Abraham* et tous les patriarches, *Moïse* et tous les prophètes, Jérusalem et toute la pompe de son culte, les Israélites et toutes les richesses de leur temple, l'antique et mystérieuse signification de ces cérémonies si imposantes et si augustes, ce grand et riche appareil, ces prédictions nombreuses, ces immenses préparatifs, annoncés de si loin, et enfin tout ce que Dieu avait fait depuis la création du monde jusqu'à ce moment fortuné, se trouva accompli

et terminé. Et tout cela est compris dans ces courtes et simples paroles de l'Évangéliste : *Marie mit au monde son Fils, et le posa dans une crèche*. L'endroit le plus humble de la terre devint le premier temple que le Saint des saints consacra par son auguste présence, et le Désiré des nations manifesta, dans le défaut d'abri, dans l'indigence et dans la nudité, les prémices du trésor dont il devait enrichir l'univers.

» Les premiers confidants de cette grande nouvelle, qui intéressait toutes les nations de la terre, sont encore des hommes simples, habitants des champs, et de la classe des pauvres et des derniers individus de la société; des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux dans le voisinage, et ce sont les premiers auxquels le Ciel annonce la venue du royaume de Dieu. Ces hommes simples et rustiques, inconnus à toute la terre, sont préférés, et Dieu les juge plus dignes d'entrer dans les secrets de sa sagesse, que les dépositaires redoutables de la puissance romaine, qui se croyaient les arbitres des destins de l'univers.

» Il était juste, monsieur, que, puisque la sainteté éternelle descendait des hauteurs de son trône pour détruire les iniquités de la terre, elle choisit son séjour dans les classes que le vice n'avait point déshonorées; qu'elle préférât ce qui n'était point encore dépravé, et que les premiers rayons de la lumière, qui allait bientôt éclairer l'univers, brillassent à des yeux innocents, que les passions n'avaient point encore offusqués.

» Dans tous les temps, la grâce a fui ceux qui ont abusé de la prospérité et des richesses. Les vertus se rencontrent plus ordinairement dans les déserts ou dans les cavernes, ou bien dans ces enceintes solitaires, où, à l'aide de l'austérité, d'une vie humble et laborieuse, la main du Seigneur façonne en silence les pierres indestructibles de son éternel édifice. Les saints habitent d'ordinaire ces temples solitaires et rustiques, où le sang de l'agneau marque plus d'élus qu'autour des autels majestueux des villes opulentes, autels dont la sainteté est souvent profanée par le train fastueux de l'orgueil qui y a établi son séjour. La lumière de Dieu est d'une nature qu'on ne peut pénétrer; elle est moins accessible aux savants, aux riches et aux grands du siècle, qu'aux simples et aux pauvres; c'est à ceux-ci qu'elle manifeste plus volontiers cette splendeur éclatante qui élève notre intelligence au-dessus des dominations et des trônes.

» Le véritable bienfaiteur du genre humain a été Jésus-Christ. Il vint sans doute pour éclairer tous les hommes; mais il semble s'être consacré avec une attention plus marquée, avec plus d'amour et de préférence à la consolation des humbles et des pauvres, comme si le soin de les évangéliser eût été plus glorieux, ou eût été le principal caractère de son ministère. Suivez cet Homme-Dieu dans les travaux continuels et pénibles qu'il entreprit pour la sanctification des hommes, vous verrez que les lieux les plus humbles et les plus obscurs furent assez constamment le théâtre de ses prédications, et que les hommes les plus malheu-

reux furent plus particulièrement l'objet de son application et de son affection.

» Si quelquefois il paraît en présence des grands du monde, il semble suspendre alors l'activité de son zèle ; l'austère et profond silence qu'il garde paraît nous annoncer que les heureux du siècle ne sont pas les plus propres à recevoir la doctrine de l'Évangile. Si, dans quelques occasions, il daigne leur faire entendre sa voix, son discours est concis, rapide et grave : il nous donne à entendre par là que sa grâce ne peut faire fructifier les sentiments de la foi dans des âmes corrompues et amollies par la prospérité.

» Observez-le au milieu des pauvres. Là, vous admirerez toute l'aménité de sa douceur. Il est avec eux comme un père au milieu de ses enfants, comme un père tendre dont le cœur s'épanche dans le sein de sa famille ; sa conduite suffit alors pour reconnaître que c'est dans cette portion d'hommes, objet des mépris du monde, qu'il se propose d'élire les héritiers de son royaume et les compagnons de sa gloire.

» Quand il parcourt les villages et les hameaux de la Judée et de la Galilée, ce sont les pauvres qui l'accompagnent ; c'est avec eux qu'il prend ses sobres repas ; c'est à eux qu'il découvre, par ses miracles, la divinité de sa doctrine et de sa personne ; c'est parmi eux qu'il choisit ses coopérateurs pour sauver le monde ; il leur promet qu'un jour ils s'asseieront sur des trônes éminents, et qu'ils jugeront avec lui toutes les tribus, toutes les générations. C'est aux pauvres qu'il a dit : « Vous autres, vous êtes mes amis, mes parents, mes frères, mon troupeau, mon éternelle compagnie. » C'est enfin sur les pauvres que se fixaient ses yeux, lorsqu'élevant les mains au Ciel il s'écria : « Père saint, je désire que les hommes se voient avec moi dans la gloire où j'habite de toute éternité, afin qu'ils soient témoins de ma splendeur, et qu'ils apprennent combien vous m'avez aimé dès avant la création du monde. »

» Comment donc un pauvre, dont le seul aspect doit émouvoir la pitié, n'exciterait-il pas le respect et la tendresse d'un chrétien ? L'exemple de son divin Maître doit changer sa compassion en vénération, et lui donner le caractère d'une espèce de culte religieux. Peut-il y avoir d'objet plus vénérable et plus sacré, aux yeux de celui qui adore Jésus-Christ ? Le pauvre qui souffre avec résignation ses misères est le tableau vivant du saint et douloureux mystère de la croix.

» Ah ! monsieur, qu'elle serait ardente et vive notre compassion pour les malheureux, si notre foi nous faisait considérer l'intime unité de l'homme-Dieu avec tous ceux qui s'humilient et qui souffrent ! Les pauvres vertueux sont les fils chéris du Dieu vivant ; et l'homme dur, qui les méprise et les repousse, renie son sang et son Dieu. S'il est inhumain et pervers aux yeux des hommes ; aux yeux de la religion, il devient sacrilège et profanateur.

» Pourquoi Jésus-Christ se communiqua-t-il avec une prédilection si marquée aux infortunés de la terre ? C'est qu'il voyait en eux des martyrs déjà ébauchés, des créatures préparées à recevoir son esprit, des âmes dégagées des entraves de l'ambition et des richesses, qui n'attendaient que ce souffle de vie dont la chaleur évangélique embrase tout ce qu'elle anime, pour s'élever jusqu'à l'éternité. Pour convertir les hommes et pour les sauver, ce qu'il y a de plus difficile à faire, est de les réduire à des privations et à des sacrifices ; et cette difficulté est déjà surmontée pour ceux qui ne connaissent que les peines et les misères de la vie ; les pénitents de la nécessité deviennent plus aisément ceux de l'Évangile.

» Voilà quels sont les principes du christianisme. Ces maximes naissent de sa substance ; et vous devez en conclure que notre adoption dans l'alliance de Jésus-Christ est une union intime avec tous ceux qui pâtissent ; que puisque vous avez reconnu le chef de ceux qui ont souffert, vous devez entrer dans la famille de ceux qui souffrent ; que puisque vous êtes à présent fils de la croix, vous devez être frère de ceux qui la portent ; car, dans le sens le plus rigoureux et le plus vrai, les pauvres sont à présent la chair de vos chairs et l'os de vos os ; que, par cette parenté évangélique, la plus sainte et la plus intime de toutes, les nécessiteux, les infirmes et les misérables sont vos enfants, et que tous ensemble vous serez le troupeau immortel du divin Pasteur ; et qu'enfin ils ne peuvent plus verser une larme ni pousser un soupir, que cette larme et ce soupir ne soient une plainte d'une portion précieuse de vous-même.

» La nature nous engage à secourir les indigents ; mais la religion nous le commande, et elle nous crie d'une voix plus puissante : *Ne méprise point ta propre chair*. Ainsi, monsieur, dès que votre cœur est revenu à Jésus-Christ, il s'est associé avec tous ceux qui pleurent ; il est devenu comme un rejeton des saints ; il s'est déclaré l'héritier et le descendant des hommes qui ont été les plus pauvres, et de ceux qui souffrent le plus sur la terre. Les prophètes, les apôtres, les martyrs, tous ces hommes divins, qui, avant et après Jésus-Christ, marchèrent dans les sentiers de la tribulation, vécurent toujours dans l'indigence ; ils errèrent dans les montagnes, couverts de peaux d'animaux ; ils souffrirent tous les genres d'afflictions ; ils n'eurent d'asiles que dans les grottes et les cavernes de la terre ; ils furent méprisés et persécutés par un monde qui n'était pas digne d'eux. Ce sont là, monsieur, les augustes aïeux que la religion vous a donnés, lorsqu'elle vous a appelé dans son sein et porté à la pénitence.

» Si parmi les hommes qui méprisent le monde et qui se font une gloire d'être chrétiens, il en est quelqu'un qui soit insensible aux misères de l'indigent, on peut dire, sans balancer, que son christianisme est faux, et que Dieu a en abomination ses adorations et ses sacrifices. La séparation la plus sévère du monde et de ses vanités, la renonciation la plus complète, la plus absolue

aux honneurs, la retraite la plus assidue dans l'intérieur des oratoires et des temples ; en un mot, les plus grandes pénitences, les larmes, les expiations ne présenteraient au Ciel qu'une multitude inanimée d'œuvres mortes, une réunion stérile d'exercices sans consistance et sans valeur, s'ils nous servaient de prétexte pour nous séparer des nécessiteux qui doivent être consolés et secourus.

» La véritable sainteté, celle qu'on peut regarder comme la plus austère et la plus parfaite, est celle qui est animée par le zèle le plus ardent pour les malheureux, celle qui inspire pour eux l'amour le plus tendre, l'intérêt le plus vif et le plus continu. S'il existait une religion qui oubliât ce premier devoir, qui négligeât ce premier instinct de la nature et de l'humanité, ce défaut seul en décelerait l'imposture. « La véritable religion, dit un apôtre ¹, la seule qui puisse être agréable à Dieu, père et bienfaiteur de toute créature, est celle qui sèche les larmes de la veuve et de l'orphelin, et qui sait se conserver sans tache au milieu des scandales et des vices de ce monde. »

» Maintenant que votre principale occupation est de lire et de méditer l'Évangile, observez une chose digne de remarque. Dans la description que fait Jésus-Christ de ce qui doit arriver au dernier des jours et à la séparation irrévocable des bons et des méchants, il semble faire dépendre des pauvres les destinées éternelles des hommes. Ce qui est bien certain, c'est qu'il se met personnellement à la place de tous les pauvres, et qu'il s'approprie les consolations ou les mépris qu'ils ont reçus sur la terre.

» Il ne tient compte et il ne parle aux justes que des actions et des vertus qui les ont rendus utiles aux nécessiteux ². » Vous m'avez donné, leur dit-il, à manger quand j'avais faim, vous m'avez vêtu quand j'étais nu, vous m'avez consolé quand j'étais captif ; à cause de ces actions, soyez les bénis de mon Père, qui va vous ouvrir les portes du Ciel, et vous mettre en possession du royaume qu'il vous a préparé dès le commencement du monde. » Et lorsqu'il maudit et rejette loin de lui le réprouvé, ce ne sont ni ses désordres ni ses blasphèmes qu'il lui rappelle et qu'il lui reproche pour justifier sa terrible sentence ; il ne lui parle que de la dureté de son cœur peu sensible à la miséricorde ; pour cette raison, il le sépare à jamais de la famille de Dieu, et le précipite dans les feux inextinguibles de l'abîme.

• Il fallait, monsieur, que ce grand commandement de la commiseration et de la charité animât bien puissamment le cœur de Jésus-Christ, puisqu'il s'appliquait avec tant d'assiduité à le graver dans celui des hommes. Il fallait qu'il l'intéressât bien vivement, puisqu'on le voit sans cesse exalter et peindre des plus magnifiques couleurs la dignité et l'excellence des pauvres. Il les représente toujours comme les héros du grand jour du Seigneur, comme

¹ Saint Jacques, 1. 27.

² Matth., xx. 34.

les princes de l'éternité, et les arbitres des destins de tous les mortels.

» Il est dans l'esprit de la justice divine, que tout ce qui a été petit sur la terre soit grand dans le Ciel; que ce qui a été l'objet des mépris et de l'injustice des hommes, soit l'objet de son divin amour et un spectacle digne des esprits célestes; et qu'enfin, tant de lamentations, exhalées par des organes affaiblis que la misère accablait de son poids, soient un présage de grandeur et de pouvoir au jour terrible où toutes les nations, tremblantes et humiliées devant le trône de la suprême majesté, attendront le décret de leur immuable destinée.

» Dites-moi, monsieur, et faites-y bien réflexion : avez-vous trouvé quelquefois, dans la bonté naturelle de votre cœur, ou dans les principes de quelque système de philosophie morale, des motifs aussi pressants, aussi persuasifs, des raisons d'un intérêt aussi puissant, pour vous obliger avec tant de force à être généreux, compatissant et libéral? Ah! monsieur, la philosophie sans religion ne peut être que stérile; toute morale qui se restreint dans les limites de cette vie est essentiellement vaine : la nature corrompue inspire pour le bien des sentiments plus faibles que la voix des passions. Il ne suffit point d'être né sensible et bon, et d'être convaincu de la satisfaction et de l'honneur que nous procurent nos bienfaits, il nous faut un aiguillon plus vif pour secourir les malheureux avec zèle, et dans toute l'étendue de leurs nécessités : la compassion, qui n'est qu'humaine, se contente de donner peu; et de légers sacrifices suffisent pour satisfaire aux loix de la société.

» Le riche, qui, dans un seul de ses festins, consume la subsistance d'un millier de pauvres, croit avoir beaucoup fait et s'applaudit, quand il ordonne de donner à des vieillards indigents, que la faim dévore sur le seuil de sa porte, les restes de sa sensualité et de la gourmandise de ses valets. Il en est toujours ainsi, lorsque la religion ne guide pas la charité. Quelque autre système qu'on suive, tout ce qu'on pourra dire de plus fort en faveur de la bienfaisance, ne rendra les hommes ni plus empressés ni plus généreux dans leurs aumônes; parce qu'on ne saurait les désabuser de l'erreur où ils sont, que la félicité humaine dépend uniquement des richesses et du pouvoir.

» Jésus-Christ est le seul sage, qui en appelant le mépris sur ces biens prétendus, ait su nous détromper à cet égard, et ait enseigné la vertu la plus nécessaire aux mortels. Lui seul a su ramener les hommes à leur véritable intérêt, par le seul moyen de les assujettir, par l'espérance d'une félicité sans fin, et d'un bonheur d'autant plus grand qu'il sera éternel. C'était forcer leur cœur à devenir généreux, que de décrier les richesses terrestres, d'y substituer des biens d'un prix infini, de récompenser leur abandon par un bonheur éternel, et de couronner par une gloire sans bornes le soin de soulager et de consoler ceux qui souffrent la pauvreté. Il leur apprenait ainsi que, pour être riche et heu-

reux dans l'éternité , il fallait rendre heureux leurs frères dans le temps.

» Ainsi , monsieur , quand on n'aurait pas tant de motifs de reprocher à la fausse philosophie l'injustice d'avoir combattu la vérité , il suffirait , pour la detester , de voir la criminelle démenche avec laquelle elle travaille à décréditer l'Évangile , et l'acharnement insensé qu'elle met à détruire l'espérance des pauvres. Jamais elle ne pourra se justifier de cette iniquité , ni se laver de cette tache. Que , dans son langage hypocrite , elle vante sans cesse *l'humanité* et la *bienfaisance* , on n'en voit pas moins que tous ses préceptes se réduisent à de vaines paroles ; c'est qu'en effet le système qu'elle établit est un système d'inhumanité , digne de toute la haine des âmes honnêtes et de tout le mépris des cœurs sensibles et bons. Et , supposé que les pauvres et les nécessiteux aient à gagner infiniment à ce que les riches soient chrétiens , le détracteur du christianisme devient un monstre qui exerce un ministère barbare et odieux.

» Que faut-il donc penser de ces philosophes téméraires , qui , sans caractère , sans mission pour changer la religion établie , traitent avec une audace qui ne connaît point de bornes , un culte dans lequel Dieu est si grand et les hommes doivent être si bons ? Qu'obtiendront ces insensés ? Ils peuvent fermer tout à la fois aux misérables et le sein de Dieu et le cœur des hommes , leur enlever les espérances de l'autre vie et les secours de celle-ci. Leur plus grand ennemi pourrait-il leur causer des maux plus horribles ? Peut-on imaginer un moyen plus affreux et plus sûr de porter à son comble l'infortune de ceux qui sont déjà les victimes de l'adversité et de l'indigence ?

» S'il existait un cœur assez barbare pour ne pouvoir satisfaire sa férocité ou sa vengeance , qu'en aggravant les peines de celui qui souffre , pour chercher le moyen de porter sa douleur et ses angoisses jusqu'au dernier degré d'excès possible ; si , en calculant jusqu'à quelle rigueur peut être poussé le supplice continu de la pauvreté , ce cœur inhumain s'attachait à l'augmenter jusqu'à son dernier point , je le demande , ce monstre s'y prendrait-il autrement pour contenter sa fureur insensée ? La disgrâce et la douleur n'ont-elles pas atteint leur dernière période , lorsqu'elles sont obligées de dévorer leur propre amertume , et de renoncer à la fois aux secours des hommes et à leur confiance dans leur Dieu !

» O pauvres ! ô portion respectable de mon sang ! compagnons augustes et chéris de mes douces et éternelles espérances ! Non , le Dieu saint , le Dieu juste qui vous a créés est votre Père ; s'il vous a assujettis aux tristes sollicitudes qui empoisonnent une vie inquiète et douloureuse , ce n'est ni sans dessein ni sans une raison profonde de sa miséricorde. Vous êtes les créatures les plus précieuses à ses yeux ; vos peines et vos soupirs sont écrits dans le Livre éternel. Le Ciel s'occupe plus de votre sort obscur que des événements éclatants auxquels se lie le destin des

empires; vos plus légers sacrifices seront couronnés de tout le prix d'une gloire immortelle. Ah! mes chers et respectables amis! ne vous laissez jamais de presser contre vos lèvres pâles et décolorées cette croix adorable, la véritable richesse et l'espérance du monde. Respirez un moment; que vos douleurs soient suspendues, en considérant cette victime divine qui sait apprécier vos angoisses.

» Jésus-Christ est votre seul et véritable père; vous ne devez qu'à sa bonté la consolation d'un avenir heureux, et l'avantage de trouver sur la terre des cœurs compatissants et généreux. C'est de ses temples que viennent les secours que la charité évangélique perpétue et consacre à votre subsistance. La vaine philosophie du siècle vante son humanité, mais si l'Évangile manquait, vous verriez bientôt s'arrêter le cours des bienfaits de la charité.

» Et vous, pasteurs zélés et bienfaisants, vénérables dépositaires des aumônes qu'une charité modeste cache et dépose dans vos mains, dites-nous si les bienfaits que distribue la philosophie avec tant de bruit et d'ostentation, sont plus copieux que ceux de l'humble et pieux christianisme; montrez-nous la source de ces trésors abondants et sacrés que vous répandez sans interruption sur la portion nécessiteuse de votre troupeau; ces trésors qui vont chercher la veuve affligée, l'artisan malade et l'orphelin abandonné, jusque dans les ténèbres du réduit le plus obscur.

» Mais où m'emporte le zèle qui m'anime? Pardonnez, monsieur; je ne voulais vous parler que de l'Évangile, et l'enthousiasme m'entraîne; on ne peut être insensible à la vue de la dureté des riches, ni considérer sans horreur la conduite barbare de ceux qui aiment mieux dissiper leurs richesses en plaisirs frivoles et passagers, que de se livrer à la consolation, à la douce satisfaction de soutenir des familles vertueuses, de récompenser l'innocence, et de secourir les affligés. Ah! cœurs dénaturés et pervers, vous ignorez l'inexprimable plaisir qu'on goûte à essuyer les larmes de la pauvreté et de l'infortune!

» Je ne puis entrer, monsieur, dans aucun détail sur l'économie de l'aumône; elle dépend des circonstances, et la prudence doit la diriger. Je me suis borné à vous présenter les grands et sublimes motifs sur lesquels la religion établit la charité chrétienne; un cœur naturellement compatissant et généreux, éclairé par sa divine lumière, sait en appliquer les principes selon les occurrences. Je pourrais vous entretenir plus longtemps sur ce sujet sans l'épuiser, mais je suis persuadé que j'en ai dit pour vous bien plus qu'il n'était nécessaire.

» Dans la position où la Providence vous a heureusement amené, vous serez en même temps, j'espère, l'ami de Dieu et l'ami des hommes. Figurez-vous que la famille des pauvres est celle que Dieu présente à votre adoption. Traitez-la en père; qu'autour de vous il n'y ait point de misérables; qu'il n'y ait personne qui se plaigne de manquer de pain. Procurez aux uns les moyens

de le gagner ; donnez aux autres les secours dont ils ont besoin ; essuyez toutes les larmes ; bannissez tous les vices ; soyez pour tous le modèle et le précepteur de la vertu. Puisse Dieu répandre sur vous ses bénédictions à la voix de mes prières , et vous accorder de longs jours ! »

Que diras-tu , Théodore , de cette lettre ? Pour moi , je ne puis que bénir Dieu de m'avoir fait connaître un homme qui remplit toute la capacité de mon cœur. Ces lettres seront ma lecture journalière et celle de mes enfants ; puissent-elles être celle de tous les hommes ! Elles augmentent chaque jour mon respect pour la religion et mon amour pour la vertu ; elles m'éclairent et m'échauffent. Je sens qu'elles m'élèvent à mes propres yeux , et qu'en me montrant mes obligations , elles m'inspirent le désir de les remplir. Oui , mon ami , mes enfants , mes domestiques , mes fermiers et les pauvres , seront désormais l'objet de mes sollicitudes. Ils fixeront mon attention tout entière , et tu vois déjà qu'il ne manquera pas de quoi m'occuper. Quand je n'en aurais point été persuadé d'avance , ces lettres suffiraient pour m'y déterminer. On ne peut résister à la vérité des peintures qui y sont tracées , ni à l'impression qu'elles produisent. Oui , Théodore , j'ai relu plusieurs fois ces lettres avec attention ; elles réveillent dans moi de si cuisants remords qu'ils ne me laissent point de répit. Ah ! mon ami , si l'on pouvait vivre deux fois , s'il était possible que je recommençasse ma carrière , combien ma conduite serait différente ! Quel malheur d'être maître de ses actions dans un âge tendre , et sans avoir aucune éducation ! Qu'il est dangereux d'être héritier et possesseur d'une grande fortune , et en même temps dépourvu des secours de la prudence , des conseils de l'expérience , et surtout des lumières de la religion ! Quelle source d'erreurs et de vices ! Quel usage peut faire de son bien un jeune homme dissolu ? Il ne songe qu'à contenter ses passions , à se rassasier de plaisirs , à varier chaque jour ses fantaisies ; il s'endurcit , et devient bientôt insensible aux maux d'autrui.

J'ai fait mon histoire en abrégé ; en y réfléchissant , tu trouveras que c'est la tienne et celle de la plupart des jeunes gens qui se marient. Aussitôt qu'il est question d'un établissement , on nous assigne un état de maison. Le revenu sur lequel on peut compter devient la règle d'après laquelle tout s'arrange ; ce seul calcul décide de tout. Un homme a-t-il dix mille écus de rentes ? on règle sa table , le nombre de ses voitures , de ses livrées et de ses domestiques jusqu'à la concurrence de cette somme. A-t-il vingt mille écus ? on double cet état. Dans cet étrange calcul , on compte moins les véritables commodités de la vie que les besoins factices d'une vaine ostentation ; le possesseur de cinquante mille écus de revenus , ne différera de celui qui en aura dix mille , que par un nombre plus grand de domestiques , de voitures et de chevaux.

Cette conduite , si contraire à l'esprit de la religion , ne choque pas moins toutes les règles de la droite raison ; cette fausse splen-

deur d'un éclat extérieur n'ajoute rien au mérite de l'homme, et n'alimente que son orgueil. A ne consulter que les lumières de la raison naturelle, on devrait au moins préférer les jouissances de la commodité personnelle et le plaisir de les faire partager à ceux qui n'en ont point; mais telle est l'erreur commune, tel est l'empire de l'orgueil qui nous domine, qu'on ne s'attache qu'à multiplier tout ce qui tient à cette fausse grandeur, et qu'à surpasser les autres dans la stérile satisfaction d'une vanité mal entendue.

Ce fut ainsi qu'on en usa à mon égard; la plus grande et la meilleure partie de mes revenus fut consacrée à me donner une suite nombreuse de domestiques inutiles, de voitures, de livrées, de chevaux et d'autres objets d'appareil; à peine en réserva-t-on une modique portion pour former ce qu'ils appelaient ma bourse et celle de ma femme, destinée à fournir à notre jeu et à nos autres menus plaisirs. Par ce moyen, la plus grande partie de mes revenus fut affectée à des dépenses frivoles et inutiles; ce qui en restait à ma femme et à moi, était réduit à si peu de chose que, sans l'économie la plus stricte, il n'y aurait pas eu de quoi nous suffire. Ce n'est pas tout; ces habiles distributeurs de notre fortune, en donnant tout aux apparences, en nous réduisant au nécessaire le plus étroit, oublièrent néanmoins les accidents imprévus, et nous enlevèrent jusqu'aux moyens d'y subvenir.

Cette ridicule distribution, qui donne tout à l'ostentation, appauvrirait l'homme le plus riche. Tant de dépenses frivoles pour des objets superflus et inutiles, n'ajoutent ni à la décence ni à la commodité, et réduisent à rien les dépenses personnelles; le même homme, dont l'écurie nourrit un nombre de chevaux dont à peine il peut faire usage, se trouve souvent hors d'état de rendre service à un ami, ou de secourir un malheureux.

Malheureusement encore, il est bien peu d'hommes qui aient assez de caractère pour remédier à ce mal. Il faut une grande force d'esprit, beaucoup de courage, et de grands principes de raison pour parvenir à cette réforme, et pour renoncer à l'état brillant auquel on est accoutumé. L'orgueil résiste à toute réforme; la vanité ne peut s'y résoudre; elle supporte forcément le fardeau qu'elle n'ose secouer; et, ne cherchant qu'à se satisfaire, elle préfère les moyens qui la conduisent à l'injustice et à la bassesse.

Il est bien plus étrange que, dans tous ces arrangements mal combinés, on ne songe jamais aux pauvres; jamais on ne fait mention d'eux. J'ai vécu dans le monde, j'ai connu les divers plans d'après lesquels on montait les nouvelles maisons de ceux qui, placés dans le même rang que moi et au même degré de fortune, venaient à s'établir; je n'en ai vu aucun où l'on eût statué quelque chose relativement aux aumônes. Se peut-il que des hommes professant une religion telle que la nôtre, dont le précepte le plus étroit est l'amour du prochain et le soulagement des besoins qu'il éprouve, oublient, en faveur de leurs chevaux et de leurs valets, le soulagement des malheureux?

Il semble que lorsqu'un chrétien établit l'ordre de sa maison et la proportion convenable entre ses dépenses et ses revenus, il devrait en destiner d'abord une partie au secours des nécessiteux. Tel est le premier devoir que lui impose la loi de Jésus-Christ. Dieu ne lui a donné des revenus ni pour contenter ses passions, ni pour satisfaire sa vanité, ni pour les distribuer suivant son caprice. Il doit en faire un usage raisonnable, les appliquer à ses propres besoins, à sa conservation et à celle de son domestique, à la subsistance et à l'éducation de ses enfants. Il peut, à cet égard, faire toute la dépense qui convient à l'état ou la Providence l'a placé; mais elle doit être ordonnée de manière à ne rien donner aux besoins factices ni aux caprices de la vanité.

Après avoir rempli ces objets, et mis en réserve ce que la prudence demande pour subvenir aux accidents imprévus, tout le reste doit appartenir aux pauvres. Tel est l'esprit de l'Évangile; toute interprétation qui affaiblit ou étend trop ce point si important de sa bienfaisance est contraire aux idées de la religion. Celui donc qui, après avoir satisfait honorablement à ses besoins domestiques, répartit ce qui lui reste entre les nécessiteux, ne donne rien du sien; rien n'est à lui que ce qui lui est absolument nécessaire, tout le reste appartient à ceux qui en ont besoin. Il ne donne donc pas, il paie ce qu'il doit; car Dieu ne l'a pas établi le maître et l'arbitre de ses richesses, il ne l'en a fait que l'économe et le dispensateur. Il s'en est rapporté à sa conscience sur la mesure de ses besoins et sur le choix des personnes avec lesquelles il doit partager son superflu, selon ce que lui suggère sa sagesse.

Quelle idée pourrait-on se former de la justice de Dieu, s'il avait distribué les richesses d'une manière si disproportionnée, et si chacun pouvait les dissiper au gré de son caprice? Nous outragerions la Providence, si, dans la grande inégalité qui règne dans la répartition des fortunes, nous pensions qu'elle abandonne à la misère et à l'affliction des milliers de ses créatures, dans la seule vue qu'un petit nombre de riches vécût dans l'abondance et ne connût de règle que ses fantaisies.

On serait tenté d'accuser Dieu de tyrannie, d'injustice et de partialité, s'il ne sévissait pas contre la dureté des riches, lorsqu'on considère l'abus que font en général de leurs richesses la plupart de ceux qui les possèdent. Ceux auxquels il en a donné le plus, ne les emploient le plus souvent qu'à satisfaire leurs vices et leurs passions, tandis qu'une foule d'hommes honnêtes et vertueux sont en proie à la misère et à l'affliction. Il faudrait penser qu'un hasard aveugle régit le monde, ou que, s'il doit son existence à une intelligence supérieure; elle n'est qu'une divinité indolente qui dédaigne de jeter les yeux sur les injustices des hommes, ou une divinité tyrannique qui se complait dans le triomphe de l'iniquité, ou une divinité maligne qui se fait un jeu des peines et des afflictions de la vertu.

Certainement, ce n'est point là le Dieu des chrétiens. Notre

Dieu est un père tendre, magnifique et universel ; depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfants , sa providence s'étend sur tous. Pour faire régner l'ordre , l'harmonie , la subordination et la dépendance , il a établi l'inégalité des conditions ; dans cette vue , il a fait des rois et des sujets , des seigneurs et des roturiers , des maîtres et des domestiques , des pauvres et des riches ; et il a dû par conséquent donner aux uns plus de richesses , plus de talents , plus de distinctions qu'aux autres ; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il ait établi ceux à qui il a le plus donné , pour être les maîtres et les arbitres souverains de ses dons ; ni que ceux pour lesquels il a été moins prodigue , doivent rester à la merci de la rigueur de leur destin et de la tyrannie de leurs semblables.

Sa providence paternelle , aussi étendue qu'elle est sage , a trouvé , malgré l'inégalité des fortunes indispensables au maintien de l'ordre , les moyens de faire disparaître l'injustice apparente avec laquelle elle semble avoir traité les hommes , en leur imposant des lois justes et sages , qui tendent au bonheur de tous. Sa main sage et prévoyante a tout balancé dans l'économie de ses distributions. En donnant aux riches plus de biens , d'autorité et de distinction , Dieu les a chargés de plus de soins , d'inquiétudes et d'obligations ; il leur a prescrit de ne garder pour eux que le nécessaire , et de distribuer le reste entre ceux auxquels il a donné moins. S'il a privé les pauvres de ces biens , en leur accordant d'ailleurs des talents et plus de moyens d'atteindre au bonheur éternel , il les a placés sous la tutelle et la protection des riches.

De ces principes nait évidemment pour eux l'étroite obligation d'user de beaucoup de modération dans leur dépense , pour convertir au bénéfice des pauvres tout le superflu de leurs revenus. Un royaume qui se glorifie d'être chrétien , devrait offrir le spectacle d'une emulation assidue entre toutes les classes riches de l'état , pour faire refluer le surplus de leur consommation sur celles qui sont dans le besoin. il n'est aucune maison , aucune famille qui pût se dispenser de mettre à la tête de ses plans de dépense une somme proportionnée à ses facultés et affectée aux pauvres. Lorsque les commerçants calculent leurs gains de l'année , ils devraient aussi les partager avec eux , ou leur en assigner une partie. La même obligation s'étend sur ceux qui vivent de leurs salaires , de leur travail ou de quelque autre manière que ce soit ; et sans prendre sur leurs propres besoins , ils devraient toujours réserver à l'indigence quelque espèce de secours.

C'est ainsi que la pratique des maximes bienfaisantes de l'Évangile suffirait seule pour remédier à la plus grande partie des maux de la condition humaine , et rendre les hommes heureux , même sur la terre. Mais , hélas ! le monde a ces maximes en horreur , et c'est en cela qu'il est à la fois le plus grand ennemi de Jésus-Christ et de sa propre félicité même. Le luxe

dévore tout ; tout sert d'aliment aux passions humaines. Les familles riches, celles qui passent pour les plus puissantes et les plus opulentes, qui sacrifient le plus à l'ostentation, ne font aucune réserve pour le soulagement des pauvres et ne leur font aucune aumône.

C'est une suite nécessaire de leur système de dépenses domestiques. Si le père de famille en consacre la majeure partie à des objets de vanité qu'on décore du nom d'objets de décence, et ne se réserve que fort peu de chose pour ses dépenses personnelles, il est incontestable qu'il ne donnera pas beaucoup. Tout ce que peut faire l'homme le plus vertueux, est de donner en entier ce qu'il se réserve ; mais il ne remplit pas son devoir, et ses dons ne seront nullement proportionnés à la quotité de ses bénéfices ou de ses revenus, s'il a trop donné aux dépenses de vanité. Par une conséquence inévitable de cette méthode mondaine, ceux mêmes qui ont reçu du Ciel un cœur sensible et une immense fortune, ne peuvent faire autant d'aumônes qu'ils le voudraient et qu'ils le devraient.

Mais, hélas ! combien il en est peu qui destinent à des bienfaits les moyens qu'ils appliquent à leurs dépenses personnelles ! Plusieurs les emploient à satisfaire leurs fantaisies ; et lorsque ces dépenses ne sont que frivoles, elles ne sont pas encore les plus répréhensibles : mais si le vice s'introduit dans leur cœur, comme il n'arrive que trop souvent, et comme je l'ai éprouvé moi-même, cette parcimonie qui résulte de la préférence donnée au luxe ajoutera aux vices du cœur toutes les iniquités, tous les désordres de conduite. Eh ! que peut faire un jeune homme maître de sa fortune et de ses actions, lorsqu'indulgent pour tous ses caprices, il n'a pour les satisfaire que des moyens bornés, sinon ce que j'ai fait moi-même ?

Depuis mon mariage, et à mesure que la corruption s'emparait de mon cœur, mes désirs et les objets de mes dépenses se multipliaient sans fin ; la faible portion de mes revenus affectée à mon usage personnel était bien peu de chose, en comparaison de ce que me coûtait le brillant état de maison et le train magnifique que j'entretenais. Malgré la somptueuse opulence dans laquelle je vivais, je fus bientôt réduit à ne pouvoir satisfaire à mes caprices continuels. Un homme plus âgé, ou doué de plus de caractère, aurait réformé une partie de ces folles dépenses ; mais à l'âge où j'étais on ne raisonne pas. Il eût fallu bien du courage pour entreprendre une réforme que toute ma famille aurait blâmée ; elle eût exigé de la conduite, du temps, de la maturité, j'en étais incapable moi-même : je me trouvais très-bien d'une situation qui flattait mon orgueil ; j'aurais craint le blâme de l'opinion ; j'aurais rougi auprès de ceux de mon rang, qui jaloux et envieux de ma fortune, m'auraient vu déchoir avec un malin plaisir ; tout, jusqu'à mes passions, tendait à m'éloigner de ce sage parti.

Ne le trouvant point praticable, j'en employai de plus faciles :

je ne diminuai rien de ce luxe inconsidéré ; je cessai de payer mes dettes. Cette détermination a été l'une des principales causes de toutes mes injustices. J'abusai du bon cœur de ma femme , qui toujours vertueuse et jalouse de me complaire , faisait à mes goûts les plus pénibles sacrifices. Egalement injuste et imprudent , je mésusai longtemps de sa bonté. Je lui demandai d'abord à titre de prêt la somme d'argent qu'elle avait tous les mois pour ses dépenses personnelles ; je ne la lui payai jamais , et peu à peu je m'en emparai de telle manière que je lui ôtai en entier cette ressource nécessaire , et la réduisis aux plus grands besoins. La femme d'un homme riche comme je l'étais descendit au rang des plus pauvres créatures.

Cet expédient ne suffit point encore à des dépenses qui se multipliaient de jour en jour ; je me mis à chercher de l'argent de tous côtés , à emprunter de tous ceux à qui je pouvais m'adresser , sans en excepter mes domestiques eux-mêmes. Quand , devenu plus âgé , j'eus acquis plus d'autorité et fus plus fortement asservi à mes vices , j'abusai tyranniquement des moyens que me fournissaient mes titres et mes richesses. Il n'est aucun expédient , quelque bas , quelque violent , quelque vil qu'il pût être , que je n'employasse pour avoir de l'argent. Je ne réformai pas une bête de mon écurie , je ne renvoyai pas un seul de mes nombreux et inutiles domestiques ; mais je suspendis le paiement de leur salaire. Je pris pour cela différents prétextes , je leur promis de les satisfaire ensuite plus avantageusement. J'employai leur argent à alimenter mes vices ; unissant ainsi l'injustice de les priver de la juste rétribution de leur service , au danger de les exposer à une misère inévitable.

L'argent était devenu mon idole ; je ne songeais qu'aux moyens de m'en procurer à tout prix ; c'était l'unique objet de mes réflexions , de mes soins et de mon industrie. Mon cœur endurci s'accoutuma tellement à l'injustice , que je ne connus plus de frein. Dès que j'en trouvai l'occasion , je dupai tous ceux que je pus , je frustrai jusqu'à de misérables ouvriers de leur absolu nécessaire et du prix de leurs sueurs. J'en vins jusqu'à laisser longtemps sans salaire ceux de mes valets qui me servaient de plus près. Je dérobaï à des malheureux le fruit de leurs peines ; je trompai ceux qui avaient des relations avec moi ; j'abandonnai ma vertueuse femme à la plus grande détresse ; mes enfants devinrent eux-mêmes mes victimes , je ne me bornai pas seulement à négliger leur éducation , plus d'une fois je leur dérobaï jusqu'à leur subsistance.

Le jeu me parut un des moyens les plus prompts et les plus faciles pour me procurer de l'argent. Une espérance présomptueuse et vaine est l'illusion la plus ordinaire de l'imprudente jeunesse. Quelques essais heureux m'aiderent à penser que la fortune , toujours favorable à mes vues , me dégagerait de mes embarras. Je me jetai dans ses bras avec autant de confiance que d'avidité. Lorsque le jeu cesse d'être un amusement honnête ,

il n'est, il ne peut être que l'effet honteux d'une avidité secrète, d'un violent désir de s'enrichir aux dépens des autres, sans peine et en peu de temps. Le monde, qui s'abuse toujours dans ses maximes, ne l'a pas encore envisagé comme une occupation infâme, mais il l'est en effet; dans les principes d'une saine morale et aux yeux de tout homme sensé, il faut être vicieux pour se livrer à un jeu excessif, soit par rapport au temps qu'on y consume, soit par rapport aux sommes qu'on y expose au hasard; et celui qui serait étranger au vice en aurait bientôt contracté l'habitude en jouant.

Je ne suis point assez sévère pour proscrire le jeu entre des personnes honnêtes qui n'y cherchent qu'un délassement de leurs occupations, qui ne lui destinent qu'un temps borné, lorsque leurs devoirs sont remplis, et qui n'y hasardent qu'une légère mise dont la perte ne peut incommoder; à ces conditions, le jeu peut être une occupation utile dans les sociétés du monde. Lorsque les hommes se rassemblent pour se délasser, non-seulement il peut être utile, il devient même nécessaire; alors il est moins dangereux de jouer que de s'exposer à médire ou à calomnier.

Mais ce n'est pas là le compte de ceux qui, comme je faisais, jouent dans la vue de gagner de l'argent. Se peut-il qu'un gros jeu soit un amusement? Non, c'est une affaire de pur intérêt; une lutte d'avarice et d'avidité, dans laquelle chacun tâche d'enlever à son adversaire, en tout ou en partie, sa subsistance et celle de sa famille; une sorte de combat inique et scandaleux que le monde tolère, mais que les lois prohibent, et qu'une saine morale réproouve.

Tel était le jeu auquel je me livrai, et il eut bientôt fait disparaître de mon cœur les derniers sentiments d'honneur et de décence. Qui pourrait peindre les effets de cette passion désastreuse? Le malheureux qui s'abandonne à sa fureur n'a plus d'humanité; la nature a cessé d'exister pour lui; il est dans une ivresse qui plonge tous ses sens dans une léthargie profonde; il ne vit que pour le jeu; aucun amusement ne lui plaît; aucun autre objet ne l'intéresse; le temps où il ne joue point lui devient à charge. Il ne pense qu'aux moyens de s'enrichir de la dépouille d'autrui. Sourd à l'amitié, inaccessible à toutes les affections nobles du cœur, il sacrifierait jusqu'à ses propres amis.

Tout est mort pour lui. Les objets les plus attachants, les plus doux, n'ont plus d'attrait pour lui; la beauté ne lui inspire plus d'intérêt; à peine donne-t-il à un amour éphémère et grossier les courts instants qu'il ne consacre pas à sa passion favorite. L'amour sensible et délicat est devenu étranger à son cœur: la tendresse, les douces affections de l'âme, les épanchements mutuels de l'amitié ont disparu. L'épouse la plus aimable, jadis son idole, n'a plus d'intérêt pour lui; ses enfants, destinés à faire son plus grand bonheur, ne l'attachent plus. Il est devenu

insensible. Uniquement possédé de la fureur qui le domine, il abandonne sa maison; il néglige, il oublie sa famille et ses affaires; il sacrifie jour et nuit sa santé et son innocence au démon qui le possède; il ne connaît plus que l'alternative des émotions que produisent tour-à-tour dans lui ses gains et ses pertes.

Absorbé dans cette occupation, où se succèdent la tristesse et la fureur, toutes les beautés du ciel et de la terre s'évanouissent à ses yeux. Les cieux ne célèbrent plus pour lui les louanges de leur Auteur; la terre ne lui montre plus, dans l'abondance de ses dons, l'œuvre de ses mains. Plongé dans la caverne profonde, qui est devenue le théâtre de son avidité et de sa rage, il ne vit plus, il végète, il oublie également les plaisirs de la nature et ceux de l'esprit; il a perdu le souvenir des arts, des lettres et des sciences; il ne songe plus à ses parents, à ses amis, à sa famille; il y ensevelit toutes les affections de l'âme, tous les goûts décents et délicats, comme il y a enseveli son honneur et sa vertu.

Cette passion fatale absorbe l'homme tout entier; elle dévore toutes ses facultés, toutes ses puissances. Toutes ses idées ne roulent plus que dans un même cercle; toutes ses sensations sont concentrées dans le seul instinct qui le meut; et, quoiqu'il absorbe toutes ses réflexions, tous ses sentiments, il mène la vie la plus agitée, il traîne l'existence la plus tumultueuse. Sans cesse assujéti aux vicissitudes de la fortune, sans cesse esclave des caprices du sort, il éprouve rarement ses faveurs; et ses revers se multiplient, sans qu'il puisse ni se récupérer de ses pertes pécuniaires, ni réparer celles de sa réputation et de sa santé.

L'expérience ne le détrompe point. Ce qui devrait le retenir, l'irrite; plus il est voisin du précipice, plus il est porté à s'y jeter. La lueur d'une espérance lointaine le séduit, et cette illusion, qui ne l'abandonne jamais, est si active et si forte, qu'en dépit des fréquentes perditions du sort, et au milieu des plaintes qu'il ne cesse d'exhaler contre sa cruelle défaveur, il lui prodigue encore sa confiance, et expose à ses caprices les dernières ressources de son existence. Il semble enfin qu'il ne lui reste plus d'instinct que pour se perdre, et que cette funeste passion, ennemie à jamais des plaisirs délicats, plus sourde aux conseils de la raison que l'ivresse même, et plus incorrigible encore, finisse par l'abrutir; aussi ne meurt-elle qu'avec lui, à moins qu'un coup extraordinaire de la grâce n'opère sa résipiscence.

Cette indigne ressource fut celle que j'employai pour subvenir aux besoins qui naissaient de mes desordres, et je ne fis qu'augmenter mes maux. Lorsque la fortune me favorisait, j'avais bientôt consumé ce que j'avais gagné si aisément; venais-je à essayer des pertes considérables, j'avais recours aux moyens les plus honteux pour me conformer à ce que prescrit le faux honneur du monde, dont les principes toujours contradictoires ne

livrent point au mépris l'homme qui n'acquitte pas ses dettes les plus sacrées, et diffament celui qui ne paie pas celles du jeu. Pour ne pas m'exposer à cette diffamation, et pour me conserver d'un autre côté les moyens de jouer, je me trouvais forcé de manquer à toutes mes obligations, d'employer la fraude et la mauvaise foi, de vendre mes possessions, mes meubles, mes bijoux, et jusqu'aux diamants de ma vertueuse épouse.

Quelle odieuse que fût ma conduite, elle aurait paru moins condamnable ; si je m'étais arrêté là ; mais le chemin du vice conduit toujours à l'abîme du déshonneur. Est-il des sentiments de probité et de délicatesse qu'on puisse attendre d'un misérable qui, ne jouant que pour gagner, se livre à l'espoir de forcer le sort à lui devenir favorable, sans être découvert ? Je sais qu'il y a de grands joueurs, et j'en ai connu quelques-uns qui se vantaient et qui avaient même la réputation d'être exacts et scrupuleux au jeu. Ils le disaient, mais aurait-on osé l'assurer ? Ce que je puis dire, c'est qu'un joueur de cette espèce serait un phénomène presque incompréhensible, et le plus étonnant des prodiges.

Comment, en effet, un homme, à coup sûr étranger à la crainte de Dieu, puisqu'il se livre tout entier à un vice si detestable, un homme qui foule aux pieds les premiers préceptes de la religion, qui ne se fait aucun scrupule de ne payer ni ses serviteurs, ni ses marchands, ni ses ouvriers, qui abandonne ses affaires domestiques et l'éducation de ses enfants, qui compte pour rien les égards de la société, qui tyrannise sa femme et sa famille, les traite avec injustice et les appauvrit par ses profusions ; comment, dis-je, un homme aussi coupable envers tous ceux qui l'entourent, et qui brave toutes les considérations divines et humaines, se piquera-t-il de scrupule et de délicatesse dans l'objet qui intéresse le plus la passion qui le dévore, et envers un autre homme qui lui dispute son argent avec une cupidité tout aussi effrénée que la sienne ?

Je soutiens moi, qu'il faudrait être un prodige de vertu pour ne pas succomber à une tentation aussi pressante. Quand un homme dans cette situation, chargé de dettes, persécuté par des créanciers actifs, se trouve réduit à la misère, hors d'état d'acquitter ses dettes d'honneur, et dépourvu d'argent pour satisfaire la passion qui le domine, et lorsqu'un seul acte de mauvaise foi, dans lequel il espère de n'être point compromis, peut réparer tant de pertes, l'acquitter et l'enrichir tout d'un coup : supposer qu'il pourra se contenter, par respect pour la probité et la justice, c'est supposer une chimère. Quelle vertu peut-on attendre de quelqu'un qui, dans tout le reste de sa conduite, n'en pratiqua jamais aucune ?

Je le répète, l'homme le plus intègre, placé dans de pareilles circonstances, aurait besoin d'une grande réflexion et de beaucoup d'efforts pour ne pas céder à la violence de la tentation ; et cette exacte probité ne pourrait être que la preuve et le fruit d'une

vertu héroïque ; or , pourrais-je croire que cet effort , qui demande le plus grand courage , soit au pouvoir d'un homme qui mène une vie aussi licencieuse ? Non , mon ami ; cela n'est pas dans la nature humaine , et l'homme corrompu à tous autres égards en est absolument incapable. Une probité si sévère est incompatible avec le scandale public de sa conduite.

J'ignore s'il a jamais existé un monstre aussi contradictoire ; mais je n'ai jamais cru à son existence , et certainement je n'ai jamais été cet homme-là. La funeste passion du jeu m'a précipité comme les autres dans tous les vices qu'elle engendre ; et indépendamment des injustices dont elle me rendit coupable envers tous ceux qui m'entouraient , elle dégradait mon cœur , elle le ravala jusqu'aux bassesses les plus indignes. Je faisais valoir les droits les plus équivoques ; je mettais à profit les méprises des autres ; je tâchais même de remédier aux revers du sort par des moyens que suggère l'injustice et que réprouve l'honneur. O de combien de reproches ma conscience n'est-elle pas déchirée ! que de torts que je ne puis réparer ! que de restitutions impossibles ! Quel était l'aveuglement de mon cœur , dans un temps où je m'exposais à tout instant à perdre ce que le monde appelle l'honneur et à laver mon affront dans le sang d'autrui !

Tels sont en partie les effets des caprices insensés de l'orgueil qui proportionne son luxe à ses revenus. Que de jeunes gens heureusement nés cette erreur n'a-t-elle pas perdus ! Et moi-même , quelque pervers que je fusse naturellement , je ne me serais jamais livré à de tels excès , ou au moins ne les aurais-je pas connus si tôt , si l'on m'avait donné l'habitude d'une modération qui m'aurait mis à portée de satisfaire d'autres goûts tolérés et reçus dans la société.

Quel scandaleux spectacle que celui de la vie que nous avons l'un et l'autre menée au milieu des horreurs du jeu , et livrés aux dépenses désordonnées où nous jetait la multiplicité de nos vices ! Je ne me rappelle qu'avec douleur l'immense quantité d'or que nous avons dissipée en objets frivoles et méprisables , en banquets et en festins si peu satisfaisants pour l'âme , et qui ne servaient qu'à flatter une stérile vanité. Avec quelle amertume je repasse dans ma mémoire les folles dépenses d'un jeu insensé et les prodigalités du libertinage auquel nous nous sommes abandonnés ! je ne puis y songer sans frissonner d'horreur.

Lorsque je considère que tant de profusions m'ont donné fort peu de plaisir et me coûtent maintenant tant de remords ; quand je songe au nombre des malheureux qu'elles auraient pu secourir et des infortunés que j'aurais pu soulager , aux établissements de charité et d'utilité que j'aurais pu former , j'en suis indigné contre moi-même : moi-même je me fais horreur , et je me regarde comme le monstre le plus abominable de la terre.

Veuille le Ciel , qui a daigné dissiper mon aveuglement , étendre jusqu'à toi , mon cher Théodore , ses bienfaitantes et paternelles lumières ! Tu auras l'avantage d'avoir eu les yeux dessillés plus

tôt que moi. Une âme aussi élevée , aussi sensible que la tienne , ne peut ni résister à la force des lettres que je t'adresse , ni repousser les idées douces et consolantes qu'elles te présentent. Ah ! mon ami , renonçons aux erreurs qui nous ont aveuglés ; fuyons ces villes où nous n'avons sué qu'une profonde corruption ; cherchons dans la simplicité des campagnes , dans la pratique de la bienfaisance et de toutes les vertus , une paix et une consolation que le monde et ses plaisirs ne nous ont jamais données. Je prie le Ciel que ces lettres fassent sur ton cœur la même impression qu'elles ont faite sur le mien , et qu'elles déterminent *Marien* à venir bientôt réaliser auprès de moi ces paisibles et agréables projets. Mais pourquoi ne me réponds-tu pas ? tu tardes trop à le faire. Mon ami , ne diffère point une réponse que j'attends avec impatience et de laquelle dépend ma félicité , Adieu , mon cher Théodore.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Le philosophe à Théodore.

QUELLE joie ! quelle consolation ! que de bonheur , mon cher Théodore ! Dieu verse à pleines mains sur moi les trésors de sa miséricorde. A peine ma dernière lettre était partie , qu'un domestique vint en courant m'avertir que *Marien* était arrivé , et qu'il était à la porte. Dieu ! m'écriai-je , *Marien* ! Je pouvais à peine en croire mes oreilles , et je volai à sa rencontre.

Juge de l'émotion de mon cœur , en le trouvant dans l'antichambre. La joie m'ôta l'usage de la parole. Je me précipitai dans ses bras ; je pressai contre mon cœur cet ami si désiré , cet ami que le Ciel m'envoie et que je reçois de sa main. Mon sang circulait dans mes veines avec une telle impétuosité que je n'aurais pu soutenir la violence de cet état , si la nature ne fût pas venue à mon secours et ne m'eût soulagé par un déluge de larmes. J'inondai de mes pleurs le visage vénérable de cet ami de Dieu , qui désormais sera le mien. Son cœur sensible s'attendrit de la vive expression de ma joie et de ma gratitude , et j'éprouvai un plaisir que je ne puis exprimer , en sentant mes joues humides de quelques-unes de ses larmes.

Cet épanchement réciproque de tendresse et d'affection se prolongeait , et aurait duré plus longtemps , si *Marien* ne se fût dégagé de mes bras , pour embrasser mes deux enfants , qui ,

me voyant accourir tout joyeux, m'avaient suivi. Ils étaient déjà suspendus au cou de *Marien*. Ces aimables enfants, voyant couler mes pleurs, pleuraient aussi et riaient en même temps. *Marien* les embrassa plusieurs fois. Après avoir donné un libre cours à l'effusion des sentiments tumultueux qui nous suffoquaient, nous commençâmes à nous remettre, et je le conduisis dans la salle.

« Pourquoi, mon ami, lui dis-je alors, ne m'as-tu pas prévenu de ton arrivée? J'avais compté que Théodore m'écrirait; pourquoi n'en a-t-il rien fait? Je t'attendais avec tant d'impatience, je désirais et j'appréhendais ta réponse. Ah! combien je redoutais, mon cher *Marien*, que tu ne voulusses pas quitter ton train de vie, que tu ne me jugeasses indigne de ton amitié et des liaisons que je voulais établir entre nous! Combien ma surprise est agréable; tu viens tout-à-coup mettre le comble à ma félicité! Mais, mon ami, tu devais craindre qu'un bonheur si grand, si imprévu, si subit, ne fit sur mon cœur une impression trop forte. Pourquoi ne pas m'en prévenir? pourquoi ne m'avoir pas préparé à cet excès de joie? Je crois..... Hélas! à quel dessein viens-tu, et dans quelle intention? m'accordes-tu ce que Théodore t'a demandé en mon nom? Que Dieu touche ton cœur? puisses-tu venir pour me fermer les yeux et accepter le dépôt de mes enfants que je fais entre tes mains! »

Je lui dis tout cela avec tant de véhémence, et je parlais avec tant de volubilité qu'il ne put ni m'interrompre ni me répondre. Lorsque j'eus fini, il me dit avec un air d'intérêt : « Rassure-toi, mon ami, je viens ici pour toujours; j'y viens vivre et mourir avec toi; j'y viens être l'instituteur de tes enfants, aimer et servir Dieu avec ta famille et toi; me placer avec vous sous ses ailes paternelles jusqu'au jour de la sainte espérance. Mon ami! que le Ciel protège ceux qui vont habiter sous ce toit, et qui, confiants en son secours, vont se réunir par les liens de la divine charité! Daigne sa bonté fortifier tellement leur union, que la mort elle-même ne puisse les séparer! »

Peins-toi, s'il t'est possible, Théodore, la grandeur de ma joie, en l'entendant parler ainsi. Mes larmes coulèrent en abondance. Je courus à mes enfants, et, les amenant auprès de *Marien*, je les fis mettre à genoux devant lui : « reconnaissez, leur dis-je, *Marien* pour votre père; je lui cède toute l'autorité, tous les droits que la nature m'a donnés sur vous : » je voulus qu'ils lui baisassent la main en signe de l'obéissance qu'ils lui promettaient, et qu'ils renouvelassent tous les matins cette marque de respect, comme un témoignage de leur promesse. Mes enfants s'y prêtèrent avec promptitude et avec joie, mais ils pleurèrent; et ce moment donna lieu à une nouvelle scène de tendresse qu'il est presque impossible de décrire.

Il semblait que notre sensibilité ne pouvait augmenter dans ce délicieux moment. Le bon naturel de *Félix* sut donner à la mienne un nouvel essor, après qu'il eut baisé la main de *Marien*, il se tourna vers moi, et me dit : « Puisque vous le voulez, je lui

promets obéissance, je le reconnais pour mon père ; mais il ne peut être mon père qu'en second. Je consens bien à en avoir deux, mais je ne veux point que vous cessiez d'être le mien. — Oui, mon enfant, lui répondis-je en le serrant contre mon sein : quel don le Ciel m'a fait, en me donnant un fils d'un si excellent caractère ! Non, jamais, jamais je ne me séparerai de toi, jamais je ne cesserai d'être ton père ; nous serons tes deux pères, *Marien* et moi, et *Marien* le sera pour nous trois. »

Notre émotion étant un peu calmée, *Marien* m'apprit qu'un de ses amis, nommé dom *Antoine*, qui l'avait amené dans sa voiture, l'attendait hors de l'appartement. Il me demanda de sortir pour me le présenter. Je courus avec lui pour le recevoir, et nous trouvâmes dans l'antichambre un homme d'une apparence modeste et d'une physionomie agréable. Je lui demandai pardon de l'avoir fait attendre, en accusant *Marien* de ne m'en avoir pas averti plus tôt, et je l'introduisis avec toute la politesse et tous les égards convenables.

Sur ce qu'il m'apprit qu'il comptait se remettre en route le même soir, nous le priâmes de s'arrêter quelques jours avec nous. Il s'en défendit ; il allait, disait-il, remplir en Amérique une mission du gouvernement, et il craignait que le vaisseau qui l'attendait ne mit à la voile ; à force d'instances, nous obtinmes de lui qu'il resterait trois jours avec nous. Il me parut un homme très-instruit et du meilleur caractère. *Ambroise*, par mes ordres, l'accompagna dans le village, qu'il voulait voir par curiosité. Il se récria beaucoup sur la misère de ses habitans, comme sur celle de tous les autres villages qu'il avait rencontrés sur sa route. Il partit au bout des trois jours qu'il avait donnés à nos instances.

Le jour de son arrivée, et peu après notre première entrevue, *Marien* voulut me parler en particulier, et me fit signe de faire retirer mes enfans ; je les fis éloigner, et *Marien* pria dom *Antoine* de se joindre à eux. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit : « Mon ami, je puis te donner une autre nouvelle qui te causera une bien plus grande joie encore. Théodore est détrompé de ses erreurs ; il est converti, et a pris la ferme résolution de se consacrer entièrement à Dieu. — Quoi ! mon ami, lui dis-je, Dieu aurait touché son cœur ? — Oui, me répondit-il, et tu as eu le bonheur d'être l'instrument dont il s'est servi.

— Divine miséricorde, m'écriai-je ! avec quelle abondance vous versez vos faveurs sur un homme qui en est si peu digne ! » Jamais, mon cher Théodore, je ne pourrai t'exprimer le plaisir, te peindre la satisfaction que ces paroles surnaturelles et divines répandirent dans mon cœur : je n'avais jamais éprouvé un sentiment aussi doux ; non, jamais on en éprouva un pareil sur la terre. Ah ! telles sont sans doute les délices et la volupté dont se forme la félicité des élus, et dont le Dieu d'amour abreuve ses enfans chéris !

J'étais tellement hors de moi, que je me jetai à genoux sans

pouvoir rien articuler que ces paroles : « O mon Dieu ! Dieu bon ! Dieu miséricordieux ! » Mais tandis que mes lèvres les répétaient mécaniquement , mon esprit parcourait dans son rapide essor toute l'étendue des innombrables bienfaits dont il ne cessait de me combler. Que d'idées différentes se présentèrent successivement à mon imagination ! L'horrible tableau de notre conduite passée, les erreurs de notre esprit, les égarements de notre cœur corrompu, la multitude infinie des crimes qui ont souillé notre coupable vie, s'offrirent en un instant et en raccourci à ma pensée.

Cette épouvantable image me fit frissonner d'horreur ; mais , au même instant et avec autant de rapidité , j'embrassai d'un coup-d'œil tous les prodiges de la divine miséricorde opérés en ma faveur , les événements par lesquels sa providence paternelle avait préparé ma conversion , mon voyage au couvent , la rencontre de mon ange tutelaire , ma confession et ma communion , la convalescence de l'étranger , la résurrection de *Manuel* , la conversion de *Simon* , et maintenant la tienne , mon cher Théodore , la tienne que , dès l'instant où Dieu daigna m'ouvrir les yeux , je lui ai sans cesse demandée avec la plus vive instance ! La réunion et l'ensemble de tant de bienfaits produisaient en moi des sentiments si vifs , si tumultueux que mon cœur ne pouvait y suffire. Je ne savais que répéter, je ne pouvais que m'écrier : « Mon Dieu ! Dieu adorable et éternel ! que tu es grand ! que tu es bon ! que tu es miséricordieux ! »

Je me sentais tomber en défaillance ; *Marien* s'en aperçut sans doute , car il me releva et me fit asseoir. Alors je commençais à lui faire des questions ; je lui demandais comment et quand s'était opéré cet heureux changement ; mes interrogations se succédaient si rapidement que la seconde n'attendait pas qu'il eût répondu à la première. *Marien* , voyant l'état d'agitation où j'étais , chercha à me calmer. Lorsque je fus parvenu à réprimer un peu l'ardeur de ma vivacité, il parla ainsi :

« Tu sais que je fréquentais peu votre société , quoiqu'il s'y trouvât plusieurs de mes parents et de mes disciples , et que nous eussions été élevés ensemble : la vie que vous meniez et la dissolution de vos mœurs m'avaient éloigné de votre intimité ; je ne cherchais à vous voir que par occasion , ou lorsque la bienséance l'exigeait. Déjà depuis longtemps je n'avais entendu parler d'aucun de vous autres , lorsque je trouvai chez moi un billet de *Theodore* , ainsi conçu : « Je suis de quartier ; je ne puis ni sortir du palais , ni t'aller voir ; ayant une affaire de grande importance à te communiquer , je te prie de passer chez moi. » Je fus très-étonné que *Theodore* , qui n'avait jamais rien eu à démêler avec moi , eût alors quelque chose à me dire. Il n'y avait rien de commun entre son genre de vie et le mien ; mais comme nous devons être prêts à tout , et nous rendre utiles autant que nous le pouvons , je lui répondis que je me rendrais chez lui.

» J'eus vraiment quelque peine à aller le chercher au palais, dont je ne connaissais pas les étres ; aussi ne parvins-je que bien difficilement jusqu'à son appartement. J'ignorais également l'heure convenable pour le rencontrer, et j'arrivai précisément au moment où il devait aller remplir ses fonctions. Il m'introduisit dans un cabinet ; et, ne pouvant pas s'arrêter, il me pria de l'attendre, en m'assurant qu'il reviendrait bientôt, et il partit. Mais, mon ami, quelle différence dans son ton et dans son maintien ! il me parut tout autre, et je restai confondu d'une métamorphose si complète.

» Tu connaissais son air hautain et avantageux, son port altier et superbe, ce ton de satisfaction et de suffisance, de prétention et de supériorité, ce maintien frivole et léger, ce mélange de hardiesse et de grâces qui le distinguaient parmi les courtisans mêmes ; tout cela avait disparu. Sa contenance était sérieuse et modeste ; son air était simple, ouvert et serein ; il paraissait languissant et pensif ; il était, en un mot, si différent de lui-même que je pouvais à peine en croire à mes yeux.

» Son langage surtout m'étonna ; il ne m'avait jamais parlé que de ce ton ironique et railleur, à l'aide duquel la présomption déguise le mépris et lui donne l'apparence de la plaisanterie. Comme je ne professais point sa grande philosophie, il me regardait sans doute en pitié, et ne voyait en moi qu'un pauvre homme, un génie borné, infatué des préjugés vulgaires ; et lorsque les circonstances nous rapprochaient, à peine daignait-il me parler. S'il m'adressait la parole, c'était en courant et d'un ton très-léger, en couvrant la chétive opinion qu'il avait de moi du voile du badinage et de l'ironie.

» Cette fois son ton, plus sérieux et plus grave, était très-obligéant et très-poli. Son urbanité me frappa ; j'en attribuai la cause à quelque inquiétude, et je pensai qu'il m'appelait pour lui rendre quelque service. Dans cette idée, je me disposais à m'y prêter de tout mon pouvoir ; et, m'étant approché du feu pour l'attendre, je me mis à parcourir ses livres. Lorsqu'il revint, il me trouva dans cette occupation.

» Je venais de prendre un ouvrage, sur lequel je n'avais pas encore jeté les yeux. Quel est ce livre ? me dit-il. Je l'ouvris, et lui dis : « C'est un volume de *Voltaire*. » Il me l'arrache aussitôt des mains, et, le jetant au feu, il s'écrie : « Malheureux écrivain, quels maux n'as-tu pas causés ! » Je restai confondu. « Tu es surpris, Marien, continua-t-il, de m'entendre parler ainsi ! Je le crois bien, ta surprise n'est que trop légitime, et je devais m'y attendre. Mais tu ignores ce qui se passe : si tu savais..... Oui, il faut que tu le saches !

» Mon ami, je n'étais qu'un aveugle et un insensé ; j'ai cru tout savoir et je n'étais qu'un ignorant. Que de choses à connaître, et qui m'ont échappé ! Que n'ai-je pas vu, que n'ai-je pas appris dans l'espace de peu de jours ! Par combien de prodiges, par combien de circonstances extraordinaires la Providence n'a-t-

elle pas daigné m'ouvrir les yeux ! Il ne fallait rien moins que cet enchainement d'événements, et la manière toute particulière dont le Ciel les a disposés, pour que je lusse ce que j'ai lu, pour que je pusse me détromper, et que l'obstination de mon aveuglement pût cesser. »

» Je ne savais que penser de ce discours, et j'en étais confondu. « As-tu, me dit-il, quelque nouvelle de Manuel ? — Oui, lui dis-je ; on m'a raconté qu'il était mort subitement dans sa voiture. — Non, me répondit-il : on l'a cru mais il vit encore. » Il me demanda ensuite si j'avais de tes nouvelles. Je lui répondis que non. « Eh bien ! apprends, me répliqua-t-il, qu'il a demeuré longtemps dans un couvent, où il a fait une confession générale ; il habite aujourd'hui dans une de ses terres, avec l'intention d'y mener une vie chrétienne, et le désir de réparer les scandales qu'il a donnés. »

» Il est difficile de concevoir l'effet que fit sur moi ce peu de paroles. La surprise et la joie remplissaient mon âme tout entière. Quoi, lui dis-je, Dieu a vu avec compassion, et changé ce cœur rebelle, livré à l'endurcissement ! Théodore me l'assura de nouveau ; alors je ne pus me contenir. Je me mis à genoux, et, les yeux baignés de larmes, je levai les mains au Ciel, en m'écriant dans le transport de ma joie : Béni soit le Dieu des miséricordes infinies ! J'observai, en me relevant, que Théodore versait aussi des larmes et avait l'air attendri : alors je commençai à me persuader qu'il disait vrai.

» Je le priai de me raconter comment et par quels moyens Dieu avait fait ce miracle. « Non, non, me dit-il, je ne te dirai rien. Si tu veux le savoir, lis les lettres qu'il m'a écrites. Non-seulement il me charge de te les faire lire, mais dans le nombre il y en a une qui t'est particulièrement adressée. » Je lui en demandai la lecture. « Non, non, répondit-il, tu ne la verras que quand il en sera temps. Je suivrai, à ton égard, la même conduite qu'il a tenue envers moi. Il a voulu que je ne lui répondisse que lorsqu'il m'avertirait ; il voulait auparavant que je fusse instruit de tout. Et combien il en a sagement agi ! que sa précaution a été sage ! que de sottises, que de blasphèmes ne m'a-t-elle pas épargnés !

» J'en agirai de même avec toi. Tu apprendras tout ; mais de la manière dont j'ai tout su. J'ai là toutes ses lettres rassemblées, qui forment déjà un gros volume ; tu les liras dans l'ordre de leur date, et nous les lirons ensemble ; non que je ne les aie déjà lues plusieurs fois, mais je veux en recommencer la lecture avec toi. Fais-moi donc ce plaisir, et ne m'interroge pas, car elles t'instruiront mieux que tout ce que je pourrais te dire.

» — Je ferai, lui répondis-je, très-volontiers ce que tu désires. — Puisqu'il en est ainsi, m'ajouta-t-il, commençons cette lecture dès aujourd'hui. Mes nuits sont libres, et je peux les passer avec toi, sans que personne y prenne garde. Depuis longtemps

je les passe seul, sans autre occupation que celle de lire et de relire ces lettres. Les gens qui ont habitude de me voir, ont été surpris de ma conduite et m'en ont fait quelques plaintes; je n'en ai fait aucun cas, et j'ai prétexté une indisposition; moyennant cela, ils ne viennent plus, et nous pourrions lire nos lettres sans être interrompus. Tu viendras au déclin du jour, et toute la nuit sera à nous.

» — Mais, lui répliquai-je, tes domestiques seront étonnés de me voir venir et m'enfermer avec toi toutes les nuits; ils imagineront que nous tramons quelque intrigue. — Tu as raison; mais il est aisé d'y remédier. — Viens, ajouta-t-il en se levant, et me montrant une petite porte dérobée par où l'on pouvait entrer et sortir sans être vu de personne; et m'en donnant la clef, il me dit : Maintenant tu pourras ouvrir quand tu seras arrivé; mais entre aussitôt dans mon appartement. Je l'attendrai; et si par hasard tu ne me trouvais pas, attends-moi. Que cette clé, qui a servi tant de fois le libertinage et le crime, serve enfin une fois des projets de vertu. »

« Je me rendis la même nuit à son invitation. Nous ne fîmes pas plus tôt ensemble, que Théodore tira de son secrétaire toutes ses lettres. En me remettant la première, il me pria de la lire à haute voix. Il me serait impossible de te rapporter les détails de cette lecture. Je puis te dire que jamais on n'a lu avec plus d'attention, ni écouté avec un plus vif intérêt.

» Je faisais quelques réflexions lorsque l'occasion s'en présentait; mais Théodore était prodigue des siennes. Il était plein et pénétré de tout ce que ces lettres contenaient; il était aisé de voir qu'il les avait lues souvent et avec beaucoup d'attention. A force de m'interrompre et de développer ses réflexions, il prolongea tellement cette lecture, que nous ne pûmes la finir que dans l'espace de plusieurs nuits. Je ne puis te rapporter tout ce que nous dîmes à cette occasion; je n'en ai pas le temps et je ne m'en souviens pas assez. Mais pour t'en donner une idée, je te citerai ce qui m'a le plus frappé dans nos entretiens.

» Lorsque nous lisions quelques-unes de tes conversations avec ton directeur sur *Voltaire*, sur *Rousseau* et les autres philosophes du jour, si obstinément acharnés à décrier la religion : Oui, s'écriait vivement Théodore, ce sont des monstres, des furies échappées de l'enfer pour corrompre le monde ! Quel mal n'ont-ils pas fait ! Malheureux l'imprudent qui les lit sans avoir été auparavant instruit ! Malheureuses les nations assez aveugles pour les estimer ! elles auront bientôt perdu leur religion et leurs mœurs, et avec elles la paix et la tranquillité. Une jeunesse crédule et disposée à écouter avec avidité tout ce qui flatte ses passions, s'empressera de les lire, elle les croira sur parole, et, sans autre examen, elle s'abandonnera à la licence. Ce sont des pestes publiques qui m'ont corrompu comme tant d'autres, et qui pervertiront bientôt l'univers entier, si l'on n'instruit pas avec plus de soin les peuples de la vérité de notre religion.

• D'autres fois, et dans la même occasion, il disait : Tous ces philosophes si vantés, qui ont séduit les nations par leurs perfides écrits, n'étaient que des orgueilleux; c'était par vanité, c'était pour se distinguer et pour acquérir une malheureuse gloire qu'ils mettaient au jour des opinions nouvelles et erronées; et comme elles ouvraient la porte au relâchement, les personnes sans réflexion les accueillait avec plaisir. Cette gloire vaine et futile était le but qui animait leur plume audacieuse; et la triste célébrité que, malheureusement pour eux, la corruption humaine leur a donnée, les encourageait à de nouveaux excès. Observez *Voltaire*, leur père, leur patriarche; il débuta avec timidité. Il commença par avancer quelques idées hardies, et finit par vomir les plus absurdes et les plus horribles blasphèmes.

» Il est clair qu'ils n'ont aucune bonne foi, ni lui ni aucun de ceux qui ont suivi ses traces. Ils ne font que proposer des difficultés sur des objets que leur nature rend impénétrables à l'homme, et répéter des objections mille fois résolues, dont ils n'ignoraient pas la solution, inconnue de la plupart des lecteurs auxquels ils en voulaient imposer. Voilà l'art perfide dont ils ont fait leur plus chère occupation; jamais ils ne parlent de cet admirable concours de preuves, qui démontrent invinciblement la vérité de la religion, qui la prouvent avec une si grande évidence et de tant de manières. Et moi, homme ignorant et faible, je leur ferais un dilemme, auquel je voudrais bien savoir comment ils pourraient répondre.

» Venez, leur dirais-je, promoteurs de l'incrédulité; venez, vous tous qui vous moquez de la foi chrétienne et de sa sainte simplicité. Dites-moi : connaissez-vous ou ne connaissez-vous pas les fondements de cette foi? Savez-vous par quels motifs les chrétiens croient des mystères si supérieurs à la raison, et suivent si laborieusement une doctrine austère, et ennemie de leurs sens? le savez-vous ou non? Si vous ne le savez pas, pourquoi en parlez-vous? pourquoi vous moquez-vous de ce que vous ignorez? et si vous le savez, pourquoi vous restreignez-vous à des objections partielles et incohérentes, qui ne peuvent altérer ses fondements? Pourquoi n'attaquez-vous pas le tronc de l'arbre? pourquoi n'exposez-vous pas au grand jour tout le corps de l'édifice, pour le saper par ses fondements mêmes?

» Si le système du christianisme est faux, si vous avez des moyens pour le combattre, si vos armes sont assez fortes pour le renverser, pourquoi ne vous en servez-vous pas? Il n'est point de marche plus sûre pour en triompher et pour nous détromper de nos illusions, que de nous montrer la futilité de nos motifs de crédibilité. Pourquoi ne les attaquez-vous donc pas? Pourquoi travaillant avec tant d'ardeur à décrier la religion, avez-vous l'astuce de nous en cacher les fondements? Avouez que vous êtes, ou bien malhabiles, si, pouvant affaiblir ses preuves, vous négligez de le faire, ou bien perfides, si, convaincus de votre impuissance à cet égard vous ne les attaquez pas de front.

» Théodore ne s'arrêtait plus lorsqu'il se livrait à ses invectives contre les philosophes ; dans la chaleur d'un zèle ardent , il les pressait et les terrassait. Lorsque nous en vinmes aux lettres dans lesquelles ton directeur esquisse le magnifique édifice de la religion, la chaîne suivie sans interruption des faits qui , se rattachant à la création du monde , descendent à Jésus-Christ et viennent jusqu'à nous ; faits prouvés avec tant d'évidence et de clarté par des monuments publics et subsistants, qui eurent nos ancêtres pour témoins oculaires , et dont nous sommes témoins nous-mêmes par des traditions incontestables ; alors son esprit s'élevait , son cœur semblait se dilater , en contemplant le spectacle d'une composition aussi simple que bien ordonnée ; et comme s'il eût été pénétré de tous les rayons de la lumière céleste , il s'écriait : « Quel concert ! quelle harmonie ! tout y est divin , tout y correspond , tout y est à sa place. Quel autre que Dieu pouvait être l'artisan d'une œuvre aussi sublime , où tout s'enchaîne si parfaitement et où rien ne se contrarie ? Combien il est aveugle , celui qui n'aperçoit pas cette brillante splendeur , lorsqu'elle s'offre à sa vue ! Ah ! *Marien* , j'étais cet aveugle ; les perfides philosophes avaient fasciné mes yeux ; grâces soient rendues au Ciel , qui a daigné m'éclairer par ces lettres !

» Lorsque nous en fûmes aux preuves de la résurrection de Jésus-Christ, son ardeur redoublait , ses gestes , ses expressions annonçaient qu'il était pénétré de leur évidence et de leur solidité. Il ne cessait de s'écrier , il répétait : Insensés ! vous croyez qu'*Alexandre* a conquis les Indes et que *César* a subjugué Rome , parce que ces faits sont rapportés par deux ou trois auteurs contemporains , qui les ont écrits sous les yeux des peuples qui en furent les témoins ; parce que les siècles postérieurs y ont ajouté foi , parce que ces notions historiques se sont perpétuées sans contradiction jusqu'à vos jours. Et néanmoins vous ne croyez ni la vie ni la mort de Jésus-Christ , attestées par tant d'auteurs contemporains , en présence du peuple juif et des bourreaux eux-mêmes ; vous ne croyez pas à ses miracles , attestés par les mêmes auteurs qui en furent témoins , que ses ennemis n'ont pu nier , et qui ont converti tant de milliers d'hommes ; vous ne croyez pas à sa résurrection , malgré le témoignage unanime de tous les apôtres et des disciples qui l'ont vue , qui assurent lui avoir parlé après qu'il fut ressuscité. Vous réusez des hommes si saints , qui ont fait aussi des miracles , à l'aide desquels ils ont converti un nombre infini de Juifs. Vous ne croyez pas à son ascension publique , attestée par plus de cinq cents personnes , qui , au milieu des tourments , et menacées de la mort , déposent qu'ils en ont été les témoins.

» Enfin, vous ne croyez pas ce que des hommes aussi incrédules que vous ont été forcés de reconnaître et de pratiquer , malgré leur répugnance naturelle. Plusieurs siècles après , vous voulez mieux voir que les contemporains eux-mêmes. Après tant d'années , vous voulez juger mieux que ceux qui vivaient alors , et

vous prétendez que l'auditoire en sait plus que les témoins. Hommes clairvoyants, qui voyez si bien et de si loin, dites-moi comment les églises chrétiennes furent dès-lors si nombreuses; comment elles purent compter dans leur sein, dès leur origine, un si grand nombre de fidèles, s'il n'existait pour eux aucune preuve déterminante, aucun miracle capable de les convertir; insensés! ô aveugles que vous êtes!

» Au moment où ton directeur, enflammé d'un saint zèle, se met à genoux, et élevant son cœur à Jésus-Christ lui proteste de nouveau qu'il croit en lui et qu'il l'adore; et où toi-même, entraîné par le même sentiment, tu te prosternes, en l'écriant: *Et moi aussi, je crois en vous et vous adore, ô mon Dieu!* je te confesse, mon ami, que je fus si vivement et si tendrement ému de cette action touchante et pathétique, que, n'étant plus maître de moi, je sentis couler mes larmes, et fus contraint d'interrompre ma lecture.

» Théodore se leva; et d'un ton grave et posé, il me dit: Je n'ai jamais lu ce passage, sans avoir répété ces tendres et douces paroles. La première fois que je les lus, les larmes inondèrent mes joues, et une puissante impulsion me porta à les prononcer. Mon cœur et mes lèvres les ont répétées plusieurs fois depuis, et je ne les prononce jamais qu'avec un sentiment qui devient toujours plus profond et plus affectueux. Je ne les ai dites encore qu'à mon Dieu; je n'avais d'autre témoin que lui; mais à présent que j'en ai un dans toi, dans toi qui es prêtre et que je respecte comme son ministre, je veux les ratifier en ta présence. » Il se mit à genoux, et levant au Ciel ses mains et ses regards, il dit: « Oui, adorable Jésus, je vous adore aussi, moi, et je vous reconnais pour mon Dieu et pour mon Rédempteur; je renouvelle en présence de votre ministre les vœux de mon baptême. Je fais et je ferai toujours profession d'être chrétien; daignez me pardonner mes crimes, daignez me soutenir par votre grâce. Toi, *Marien*, prie pour moi et aide-moi dans ma sainte résolution. »

» Ce mouvement, et l'expression bien sentie avec laquelle Théodore me tint ce discours, achevèrent d'ouvrir un libre passage à mes larmes; baigné de pleurs, je me précipitai dans ses bras. Je rendis intérieurement les plus vives actions de grâces au Dieu de bonté, d'avoir, par un miracle de sa providence, touché à ce point un cœur que je croyais livré à l'orgueil et à l'obstination. Mais que ne peut la douce efficace de la grâce divine? Nous nous occupâmes ensuite de beaucoup d'autres réflexions, toutes relatives à ta situation et à celle de Théodore; j'observai avec la joie la plus vive qu'il était pénétré d'une douleur bien sincère, et entièrement résolu de changer de vie. La succession rapide de nos idées et l'émotion ne nous permirent pas de continuer cette nuit notre lecture; nous la renvoyâmes aux nuits suivantes.

» Nous la poursuivîmes en effet sans interruption; et lorsque nous parvîmes aux lettres où tu parles de ta confession et

de ta communion, Théodore ne cessait de dire à voix basse et avec un sentiment qui sortait du fond de son cœur : « Que tu es heureux ! mille fois heureux qui pourra être comme toi ! D'autres expressions qui lui échappaient à chaque instant me peignaient les sentiments dont son âme était pleine, et m'assuraient qu'il songeait sérieusement à partager ta félicité.

» Lorsque ton directeur se préparait à te donner l'absolution, et qu'il te tint ce discours si tendre et si chrétien, où il te représentait comme embrassant la croix, et prêt à recevoir le sang de l'Agneau par lequel il allait te purifier de tes fautes, il ne put contenir ses sanglots, et il répandit un torrent de larmes. Quand tu décrias l'instant mémorable où, prosterné à ses pieds et le front collé à la terre, tu entends ton confesseur prononcer, au nom et de l'autorité de Dieu, les saintes et divines paroles, il s'écria, en poussant un soupir du plus profond de son cœur : Ah ! quand arrivera pour moi ce jour fortuné ? Il le répéta encore, lorsque nous en fûmes au moment de ta communion. A chaque pas, à tous les instants de notre lecture, Théodore exprimait son attendrissement et sa ferveur.

» Je ne pus me défendre non plus de m'attendrir au passage où tu fais mention de moi ; mais, lorsque je te vis désirer que j'allasse vivre avec toi, et que je me chargeasse de l'éducation de tes enfants, lorsque j'en vins surtout à la lettre que tu m'écris et où tu me parles directement, mon trouble devint extrême. Je voulus parler à Théodore de mon incapacité pour des fonctions aussi élevées et aussi difficiles que celles de diriger des jeunes gens, et d'ajouter au soin de leur donner les connaissances nécessaires, celui de les conduire à la vertu, Théodore me ferma la bouche en me disant : Je ne te répondrai rien que tu n'aies achevé la lecture de la lettre qu'il t'écrit, et que tu n'aies eu le temps d'y réfléchir. Je fis l'effort de me soumettre à cette condition. Je lus la lettre tout entière, et lui dis ensuite :

» Le Ciel ne pouvait m'offrir une occasion plus agréable et plus douce que celle d'aller vivre et mourir avec un parent que j'aime, et un ami que j'estime. Rien ne pourrait m'être plus avantageux que de concourir à l'affermir dans sa nouvelle vie et de me sanctifier moi-même, en contribuant à sa sainteté et à celle de sa famille ; rien ne pourrait m'être plus agréable que de lui rendre un service aussi important que celui de me charger de l'éducation de ses enfants, et de cultiver pour Dieu deux jeunes plantes qui sont son ouvrage. Mais tu sais, Théodore, que je n'ai fait que des études fort ordinaires ; je n'ai appris que ce qu'il me fallait absolument savoir pour remplir mes obligations. Les enfants d'un homme du rang qu'occupe notre ami, des enfants destinés aux premiers emplois de l'état, peuvent-ils être confiés à l'instruction d'un homme aussi dépourvu que moi des lumières nécessaires à cet emploi ?

» L'éducation est un grand art, une science plus difficile peut-

être que tout autre. Les premiers hommes de tous les temps se sont dévoués à traiter l'éducation, à en tracer les règles et les préceptes. Parmi les plus habiles, il y en a peu qui eussent été capables de bien remplir eux-mêmes cette fonction; car je regarde l'instruction comme la moindre partie de l'éducation : le point essentiel est d'inspirer l'amour du bien à ses élèves et de les conduire à la vertu, à celle surtout de leur état : c'est principalement ce qu'il faut faire à l'égard de ceux que leur fortune et leur naissance semblent avoir destinés à commander aux autres hommes.

» Eh ! que peut savoir à cet égard un pauvre ecclésiastique comme moi ? Ma vie a toujours été obscure et retirée ; jamais je ne me suis occupé d'objets de cette espèce, et il est impossible de savoir ce qu'on n'a ni appris ni médité. Si notre ami m'appelaît auprès de lui pour toute autre chose où je fusse à portée de lui être utile, je suis à ses ordres, et je vole à l'instant chez lui ; mais être précepteur de ses enfants, élever deux jeunes gens près d'arriver à l'âge où ils pourront obtenir des emplois distingués, une pareille charge est trop au-dessus de mes faibles lumières.

» Je serais loin de mériter une si haute confiance, si j'abusais de l'opinion trop favorable qu'il a de moi, si je cédaï à des instances si flatteuses ; et je ne me pardonnerais point à moi-même de ne l'avoir pas désabusé. Théodore me laissa achever sans m'interrompre. Lorsque j'eus cessé de parler, il me dit : N'as-tu rien à m'ajouter ? — Eh ! que veux-tu que je te dise de plus, repris-je ; n'est-ce pas avoir tout dit, que de t'avoir répondu qu'on ne doit point accepter une fonction lorsqu'on est incapable de la remplir ?

» — Il ne t'appartient pas, me répliqua-t-il, de te juger toi-même. Je confesse qu'il s'agit ici de remplir une tâche importante et pénible : l'homme qui est chargé de la conduite et de l'éducation de deux enfants, n'a pas un instant à lui ; tous ses moments doivent être employés sans réserve non-seulement à écarter les dangers continuels auxquels l'imprudence naturelle de leur âge les expose, mais aussi à les suivre constamment dans les différents cours d'étude, et plus particulièrement encore à éloigner d'eux tout entretien étranger, capable de corrompre l'innocence de leur cœur.

» Mais je ne crois pas que l'idée que tu t'es formée de la difficulté de cette tâche soit la raison qui t'empêche de l'accepter. Tu ferais ce sacrifice à Dieu, si tu croyais qu'il pût lui être agréable. Tu remplis d'autres fonctions qui ne sont pas plus faciles, et sans doute tu ne te refuserais pas à celle-ci qui peut être d'une si grande utilité. Tu n'es arrêté que par la défiance de toi-même, par la crainte de ne pas bien t'en acquitter, par la persuasion où tu es que tu n'es pas propre à une fonction aussi importante.

» Je ne ferai qu'une réflexion. Si notre ami était encore ce

qu'il a été ; si cette proposition te venait d'un père vivant dans le monde , et voulant que ses enfants fussent élevés pour le monde , je conçois qu'indépendamment des autres motifs que tu pourrais alléguer , tu ferais justement valoir ton incapacité pour une pareille éducation ; parce que l'éducation frivole et affectée du siècle demande des connaissances futiles que tu n'as pas cherché à acquérir ; mais , *Marien* , ne sais-tu pas tout ce qu'il faut savoir pour enseigner le christianisme à deux enfants ?

» — S'il ne s'agissait pas d'autre chose , lui dis-je , peut être n'aurais-je aucune peine à accepter : grâces à Dieu , j'ai tâché de bien apprendre ma religion , et peut-être mon zèle ne serait point inutile dans cette partie. — Mais.... dis-moi , mon ami , reprit-il en m'interrompant , as-tu quelque raison qui te retienne à la ville ; quelque affaire qui exige ta présence ici ; quelque personne dont le commerce te soit agréable et dont la privation produirait un vide dans ton cœur ? Explique-toi franchement.

» — Je n'ai nulle affaire , répondis-je , qui puisse m'arrêter ici. Au moment où j'embrassai l'état ecclésiastique , je fus imbu du principe que je ne devais m'ingérer dans aucune affaire mondaine. Content d'un revenu modique , qui suffit aux besoins auxquels je me suis borné , mon ambition ne s'étend pas au delà , et je n'aspire à rien de plus. Je ne manque pas d'amis ; mais je préfère à toutes les amitiés , l'amitié de Dieu , et nulle de celles-là ne peut m'empêcher d'acquiescer celle-ci. — Alors , me répétait-il , tu ne saurais résister aux respectables sollicitations d'un père qui réclame pour lui-même et pour ses enfants ce que ton amitié lui doit.

» Je t'avoue , mon ami , que je ne me rendis point encore à ses instances ; nous disputâmes longtemps. Théodore m'alléguait des raisons de toute espèce. Il m'exposa tous les motifs qu'il jugeait propres à me persuader ; je résistais toujours , me retranchant sur le sentiment de mon insuffisance. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur moi , il resta quelque temps pensif ; il fixait les yeux vers la terre avec l'air de rêver profondément ; je gardais le silence de mon côté , faisant tous mes efforts pour me défendre contre ses moyens de persuasion.

» Ce silence dura quelques minutes ; Théodore sortit de son recueillement , leva la tête , et me regarda d'un œil ferme et décidé. Son air était devenu si majestueux , si imposant , qu'il m'inspira une sorte de vénération. Sa physionomie s'était revêtue d'une sévérité douce. Ses yeux brillants étincelaient d'un feu que je ne leur avais jamais vu ; il les fixa sur les miens ; j'attendais avec une crainte respectueuse ce qu'il allait me dire. Après une courte pause , et d'une voix douce , mais ferme et assurée , il me dit : En vain tu résistes , *Marien* , il faut céder aux décrets du Ciel.

» Un oracle inspiré par le Ciel même n'aurait pu dévoiler les secrets de la Providence avec plus de noblesse et de majesté. Je fus pénétré de ce peu de paroles , qui tout à la fois m'étonnèrent

et m'étonnèrent. Mon cœur palpitait ; je ne savais que penser ni que dire. Je fus bien plus troublé lorsqu'il m'ajouta : Dis-moi, *Marien*, qui a amené notre ami à ce couvent ? qui lui a préparé ce saint et zélé directeur ? qui lui a ouvert les yeux, et l'a conduit à la religion et à la vertu ? qui lui a inspiré les lettres que nous avons lues ? Et penses-tu que j'eusse fait cette lecture moi-même, si, contre ma coutume et en dépit de toutes les apparences, plusieurs circonstances ne m'y eussent déterminé ?

» Ne vois-tu pas que pour que je les lusse, il fallait qu'elles me vinssent d'un ami, et qu'elles se succédassent les unes aux autres, pour piquer ma curiosité ? Les aurais-je lues, si elles m'étaient parvenues toutes à la fois, ou si j'avais pu savoir ce qu'elles renfermaient ? et quand même je les aurais reçues successivement, les aurais-je ouvertes, si j'eusse été chez moi ? Aurais-je pu trouver le temps de les lire, lorsque je n'en avais jamais assez pour satisfaire mes continuelles fantaisies ? Il a fallu que ces lettres me trouvassent au moment de mon service au palais, d'où je ne pouvais sortir et où j'ai plus de temps à donner à la lecture.

» Vois encore comment la Providence a disposé de mon cœur dans la lecture de ces lettres. Les premières furent pour moi un objet de dérision, et j'espérais de me divertir de celles qui suivraient : elles m'inspirèrent la curiosité de voir comment ce directeur remplirait la promesse qu'il avait faite de prouver avec évidence des vérités qui me paraissaient ridicules. Et dis-moi qui a réuni toutes ces circonstances ? qui a fait naître toutes ces combinaisons ? considère toute la singularité, toute la nouveauté que présente la conversion simultanée de trois monstres, parmi lesquels je compte *Manuel*, et apprends-moi qui peut être l'auteur de ces prodiges ?

» — Il est visible, répondis-je, que c'est Dieu. Alors, reprenant toute sa dignité, et mu comme par une inspiration surnaturelle : — Eh bien ! me dit-il, ce même Dieu qui a jeté un coup-d'œil de commisération sur nous autres, veut que tu soutiennes notre ami, et que tu l'aides à avoir soin de sa maison et de l'éducation de ses enfants.

» Que ton excessive timidité ne te décourage pas. Celui qui a ménagé et préparé des événements aussi étranges, saura te diriger dans la vocation qu'il te destine. Malheureusement pour moi, je suis étranger à ses secrets, car je n'ai jamais marché dans ses voies ; je me reconnais donc indigne d'en parler. Ta confiance me paraîtrait présomptueuse si tu la plaçais dans tes propres forces, si elle se fondait sur tes talents acquis ; mais si tu la places dans Dieu, si ton seul but est de suivre le sentier qu'il t'indique, et si tu le pries de t'accorder l'appui de sa grâce, tu peux espérer d'être éclairé par sa lumière. Après tout, tu enseigneras à tes pupilles à être chrétiens ; or, celui qui sait être chrétien sait tout, ou il sait du moins tout ce qu'il faut qu'il sache.

» *Théodore* me dit cela avec une telle noblesse et d'un tel air de supériorité qu'il me confondit ; je ne sus que lui répondre. Après quelques réflexions , je lui dis enfin : « Je te répète que mon plus grand désir est de servir Dieu et d'être utile aux hommes ; que la compagnie de notre ami et le soin de sa famille me seraient très-agréables, et que s'il ne me proposait l'éducation de ses enfants , dont je me reconnais incapable , je n'aurais pas hésité à accepter sa proposition ; à l'instant j'eusse volé chez lui pour partager sa société , et le servir de ma personne et de toutes mes facultés.

» Je t'ajouterai une chose que je ne t'avais pas dite : c'est que je désire depuis longtemps de quitter cette ville tumultueuse , où il est presque impossible de vivre avec soi-même et avec Dieu. Obligé à tout instant de vaquer à des devoirs de parenté et d'amitié , interrompu sans cesse par des oisifs importuns , et forcé de perdre beaucoup de temps en inutilités et en bagatelles , il y a longtemps que je soupire après une retraite où il me soit permis de consacrer à Dieu les dernières années d'une vie dont les deux tiers sont déjà écoulés ; tu vois donc combien j'aurais de motifs pour préférer la maison d'un ami déterminé à vivre avec la modestie et dans les principes de religion que je désirais lui voir adopter.

» Mais une éducation me paraît un travail si difficile , et je suis si loin de pouvoir en être capable , que tu ne dois pas t'étonner de ma crainte. Cependant , laisse-moi consulter avec Dieu un ou deux jours , et je te répondrai. — Fais-y réflexion si tu le veux , me répondit-il ; plus tu réfléchiras , plus tu verras que c'est la volonté du Ciel ; c'est sa main qui nous conduit. Observe encore comment , par ces désirs de retraite , il te préparait au moment où notre ami devrait t'écrire : réfléchis-y donc , mais n'oublie pas que c'est Dieu qui t'appelle.

» Le lendemain , j'allai consulter mon confesseur , homme distingué par sa science et sa vertu , et je lui fis part des circonstances où je me trouvais. Il me répondit : — allons dire la messe ; prions Dieu l'un et l'autre de nous éclairer , et nous en conférerons ensuite. En effet , après l'avoir dite , nous nous rejoignîmes , et voici ce qu'il me dit : J'ai instamment prié le Seigneur de nous inspirer une résolution conforme à sa gloire ; j'ai réfléchi sérieusement sur ce que vous m'avez exposé , et , tout considéré , je ne vois rien qui doive vous empêcher de vous charger de l'emploi qu'on vous propose ; et , d'un autre côté , j'aperçois une foule de raisons puissantes qui doivent vous y déterminer.

» Vous n'avez ici aucune obligation qui vous fixe sans retour , aucun motif particulier qui puisse vous arrêter irrévocablement. Vous aviez déjà le dessein de vous éloigner du bruit et des embarras de la capitale ; vous étiez dans l'intention de chercher une retraite pour y servir Dieu sans distraction. Dans cette circonstance , qui vous appelle ? un parent , un ami , un homme qui a

vécu dans le péché, que Dieu a converti, et qui désire de se réfugier dans le sanctuaire de la vertu et de la pénitence. Et pour quel motif vous appelle-t-il ? pour que vous viviez avec lui, pour que vous le souteniez dans ses résolutions ; ministère de charité, office doux et pieux qui nourrira votre propre dévotion. Que demande-t-il encore de vous ? que vous l'aidiez à régler sa famille : il est difficile qu'il puisse suffire lui seul à ce devoir, vous devez donc ce service à sa confiance en vous.

» Il désire en même temps que vous vous chargiez de l'éducation de ses enfants, et vous vous jugez peu propre à cet emploi ; mais vous m'avez dit vous-même que ce père qui vous appelle est nouvellement converti. Vous devez donc supposer que son désir est de donner à ses enfants une éducation chrétienne ; dans ce cas-là, pourquoi ne leur donneriez-vous pas cette éducation ? pourquoi n'espéreriez-vous pas que Dieu vous aidera ? Ce serait dans vous un excès de timidité et de défiance que de vous croire incapable d'enseigner à deux enfants la religion, la crainte de Dieu, l'amour de la vertu, et les pratiques qui peuvent former un chrétien religieux et timoré.

» Si leur père veut qu'ils acquièrent d'autres connaissances propres à leur rang et convenables aux personnes de sa classe, pour les rendre propres aux emplois qui leur sont destinés par leur naissance, il saura que vous ne les avez pas, et il se trouve assez riche pour se procurer d'autres maîtres pour cet objet. Votre occupation sera de ne pas vous écarter de ces enfants, de les avoir toujours sous vos yeux, et d'empêcher qu'on ne leur dise ou qu'on ne leur enseigne rien qui puisse leur inspirer le vice, corrompre leur innocence et atténuer les principes que vous aurez soin de leur inculquer. Je ne vois donc rien, je vous le répète, qui puisse vous faire refuser cette proposition ; je vois, au contraire, qu'elle peut remplir le désir que vous avez de la retraite ; et qu'en l'acceptant vous avez l'avantage de satisfaire un ami, de l'aider à persévérer dans la vertu, de mettre l'ordre dans une famille, et d'élever deux enfants dans les principes de la religion.

» A mesure que ce sage et savant homme me développait ses raisons, mes yeux se dessillaient, une nouvelle lumière pénétrait jusqu'au fond de mon cœur. Aussitôt, tous mes doutes s'évanouirent, les nuages qui m'offusquaient se dissipèrent, et je me sentis déterminé à me rendre : cette décision me parut lumineuse et sûre. Le trouble de mon esprit cessa, et je ne songeai plus qu'aux moyens de répondre à tes désirs et d'effectuer mon voyage.

» La nuit du même jour, et à l'heure fixée, je retournai chez Théodore. Dès qu'il me vit, il me dit : « Eh bien ! *Marién*, à quoi t'es-tu décidé ? » A suivre, lui répondis-je, la carrière que le Ciel ouvre devant moi ; à partir et à me livrer à la conduite de la Providence. Il m'embrassa en me donnant les témoignages de la plus vive satisfaction : ne te l'ai-je pas pro-

phétisé ? m'ajouta-t-il ; il était impossible que tu résistasses à l'inspiration du Ciel. Tout ceci est arrangé par la main supérieure de celui qui nous a tous regardés avec bonté. Que tu es heureux d'aller faire la félicité et contribuer au salut d'une famille que Dieu veut amener à lui par toi et avec toi ! Demande-lui qu'il me dirige , et qu'il fasse cesser les incertitudes et les agitations cruelles auxquelles je suis en proie. Quand comptes-tu te mettre en chemin ? ajouta-t-il.

» — Je puis m'y mettre au plus tôt , si tu le juges convenable. Aucune affaire ne me retient , et mon équipage sera bientôt prêt. Je ne pourrais être embarrassé que de mes livres ; je les laisserai chez un ami , que je chargerai de me les faire parvenir. Il paraît que la Providence a arrangé tout ceci ; car j'ai appris hier que le plus intime de mes amis est envoyé en Amérique pour y remplir une mission importante , et qu'il doit partir sous trois jours. Il passera dans le village où réside notre ami , et je ne doute point qu'il ne me donne une place dans sa voiture. Crois-tu que je doive profiter de cette occasion ? — Oui , me répondit Théodore ; je la regarde comme une disposition du Ciel ; notre ami l'attend avec impatience , et de cette manière tu lui donneras encore le plaisir de la surprise.

» — Mais toi , Théodore , lui dis-je , que penses-tu faire ? Les dispositions où je te vois m'indiquent que tu n'es pas loin de prendre le parti d'un homme sage : quelle est ta résolution ? — Qu'en sais-je , me répondit-il. Le désir de mon cœur le plus ardent est de me rendre au même convent où a été mon ami , et de me jeter entièrement entre les bras du saint directeur qui l'a éclairé ; mais jusqu'à présent , esclave de mon emploi , je n'ai pas eu la liberté d'exécuter mon dessein. D'une autre part , tu auras remarqué que notre ami ne me nomme , dans aucune de ses lettres , ni le convent , ni son directeur ; et , comme il m'a imposé la loi de ne pas lui écrire avant qu'il m'ait marqué de le faire , je n'ai pas pu m'informer de leur nom.

» — Quand finit ton quartier , lui demandai-je ? — Dans huit jours. — Cela étant , lui répliquai-je , il me vient une idée qui peut tout arranger ; j'attendrai la fin de ton service , et alors nous pourrions aller ensemble. Tu donneras à notre ami le plaisir de te voir , et en même temps tu l'informerás de ce que tu desires de savoir , et tu pourras te rendre au convent. — Non , me répondit Théodore. Je ne veux voir personne que je ne me sois délivré de l'unique inquiétude qui a présent occupe tous les instants de ma vie.

» Voici une autre idée qui me paraît meilleure : Tu partiras dans trois jours , et notre ami recevra plus tôt la consolation qu'il attend. Tu lui raconteras en détail tout ce qui s'est passé entre nous. Je ne pourrais le faire qu'avec beaucoup de travail et jamais aussi bien. Tu le prieras de m'écrire , sans perdre un moment , le nom du convent et celui de son directeur , et tu lui demanderas une lettre de recommandation pour lui. Je m'arrêterai peu dès

que mon service sera fini, et je profiterai des premiers moments de ma liberté pour me rendre au couvent. Lorsque j'aurai rempli ce premier devoir, le plus pressant pour moi, j'irai vous faire ma visite ; je vous trouverai réunis, et je passerai quelque temps avec plus de tranquillité auprès de vous. N'est-ce pas bien penser ?

» — Très-bien, lui dis-je ; je vais de mon côté suivre ton idée. En effet, dom Antoine m'ayant offert une place dans sa voiture, je disposai tout pour mon départ ; Théodore reçut mes derniers adieux. Nous nous mîmes en marche, et me voici pour toujours avec toi. »

Tel fut le récit de Marien. Juge, mon ami, du plaisir et de l'intérêt avec lesquels je l'écoutai. Mais je ne compare à rien la joie que j'eus d'apprendre que Dieu a daigné l'éclairer ; que la même lumière qui a dissipé les ténèbres de mon aveuglement, par l'organe de mon ange tutélaire, s'est étendue jusqu'à toi ; que ce Dieu bon l'a fait connaître la vérité, et, ce qui ajoute beaucoup à ma satisfaction, qu'il m'a rendu l'instrument d'un si grand bien. Théodore ! une telle félicité excède la capacité de mon cœur ; j'en rends grâces, et je les rendrai toute ma vie à Dieu, du plus profond de mon âme.

Tu fais très-bien d'aller directement au couvent, et de ne pas perdre un instant pour une action si salutaire et si importante. Mais, combien sera doux pour moi le moment où je l'en verrai venir, et où je pourrai me dire, en te pressant dans mes bras : j'embrasse mon ami, devenu maintenant l'ami de Dieu ! mon Théodore réconcilié avec la bonté divine, et devenu un vase de miséricorde ! mon Théodore qui va le servir avec moi, et de qui la mort même ne pourra plus me séparer, puisque nous nous réunirons dans le Ciel pour bénir éternellement ce Dieu, notre Père, dont la miséricorde a versé tant de bienfaits sur nous !

Tu trouveras sous ce pli la lettre que j'écris à mon saint confesseur. Son adresse t'apprendra son nom et celui du couvent. Va, mon ami, et tu verras que je ne t'ai rien exagéré. Tu trouveras un ange sur la terre. Dans cette édifiante maison, beaucoup d'autres saints personnages auront des droits à ton respect et à ta vénération. Tu en seras étonné comme moi, parce que tu n'as pas l'idée d'une si grande vertu. Ces saints solitaires se dérobent aux yeux du monde qui ne daigne pas les voir, et ils ne vivent que pour Dieu. Tu y rencontreras Simon ; et, à propos de celui-ci, j'ai à te raconter un nouveau bienfait de la divine bonté.

Au moment où je commençais cette lettre, j'en ai reçu une de mon saint directeur. Il pensait, me dit-il, à congédier Simon pour le faire rentrer à mon service ; il avait achevé ses exercices et reçu les divins sacrements avec autant d'édification que de ferveur ; mais celui-ci est venu lui dire que Dieu lui inspirait de rester pour toujours au couvent en qualité de frère-servant de la communauté. En louant ses desseins et son désir de consacrer sa vie au Seigneur, mon directeur lui a représenté que, dans une

résolution d'une telle importance , il fallait ne rien précipiter et peser mûrement son dessein pour s'assurer de sa vocation, et qu'il ne fallait pas se livrer au mouvement d'une ferveur passagère , qui pouvait être l'effet des circonstances où il se trouvait actuellement.

Il lui a donc conseillé de prendre du temps pour s'éprouver lui-même , de revenir chez moi pour me rendre compte de ce qu'il avait fait , ainsi que de son dessein , et de me consulter sur sa résolution , attendu qu'il n'était ni régulier ni juste qu'il la prit sans que je l'eusse permis et approuvé. Si je le trouvais bon , a-t-il ajouté , et s'il persistait trois mois dans la même intention , il pourrait revenir , et alors il travaillerait à le faire agréer par le supérieur et par la communauté : sa constance alors aurait montré à tout le monde que sa résolution était une inspiration du Ciel et non le mouvement d'une ferveur passagère.

Simon a manifesté son mécontentement de cette réponse ; il a insisté en disant qu'il ne doutait point que je n'approuvasse sa résolution ; que je pouvais me passer de son service , ayant beaucoup d'autres domestiques capables de le suppléer , et que , quant même il me serait nécessaire , il était persuadé que j'en ferais le sacrifice , pour lui donner la liberté de faire pénitence de ses nombreux péchés ; que son désir n'était point l'effet d'une ferveur momentanée ; puisque cette idée le poursuivait depuis le moment où il était entré dans le couvent et où il avait été témoin de la sainteté de la vie de la communauté : il finit en le suppliant de nouveau d'appuyer la démarche qu'il voulait faire.

Mon directeur lui répéta qu'il lui paraissait indispensable de m'instruire de sa résolution avant de rien entreprendre ; que c'était là un devoir d'obligation et de reconnaissance ; que s'il était véritablement appelé de Dieu , il aurait dans trois mois la même intention , avec plus de facilité pour la remplir ; que ce terme serait bientôt passé , et qu'il devrait nécessairement céder à des motifs aussi sages.

Malgré de si justes et de si pressantes raisons , *Simon* ne s'est point rendu et a trouvé ce délai trop long. Depuis , il est allé parler au supérieur et lui a fait les mêmes prières ; celui-ci lui a répondu comme mon directeur ; mais *Simon* ne s'est point tenu pour battu , et il a su tellement intéresser quelques-uns de ces vertueux Pères , que le supérieur lui a ordonné , à sa prière , de m'instruire de son dessein et de me demander mon consentement. Mon directeur m'ajoute que la communauté ne fera rien sans mon approbation , et sans savoir auparavant si j'ai quelque motif de désapprouver les intentions de *Simon* , et m'assure qu'il n'agira qu'avec mon agrément.

Que dis-tu , Théodore , que penses-tu de ce nouveau bienfait de la miséricorde divine ? Tu sais quel abus nous avons fait des talents de *Simon* , et les coupables intrigues que nous avons confiées à son adresse et à son activité. J'aurais dû consacrer toute

ma vie à ramener à la vertu un homme dont j'ai fait l'instrument de ma perte, ainsi que de la sienne ; mais Dieu me décharge de cette obligation, en lui inspirant une résolution ferme et positive, qui ne me laisse qu'à regretter de ne pouvoir l'imiter dans sa pénitence, après avoir tant contribué à la lui rendre nécessaire.

Je vais écrire au Père ; je lui marquerai combien je suis édifié et satisfait du saint désir de *Simon* ; que non-seulement je l'approuve et y consens de toute mon âme, mais que ma seule affliction est de ne pouvoir l'embrasser mille fois et lui demander pardon des fautes qu'il a commises à mon instigation ; que je le prie de me recommander à ce Dieu qu'il va servir et qui nous traite tous avec une bonté tout à la fois infinie et si peu méritée. Tu le verras, Théodore ; fortifie-le dans ses saints desirs, et fais-lui bien connaître que c'est à présent qu'il mérite toute notre amitié et toute notre estime.

Va donc, cher Théodore ! va, et que le Père des lumières, source unique de tout bien, te conduise sous les ailes de sa protection à ce sanctuaire des vertus, à cet asile de la religion, où l'on adore son saint nom, où l'on vit de son amour ! Ouvre sans réserve ton cœur à ce ministre de sa bonté, devenu l'instrument de tant de résurrections spirituelles, et puisse la tienne n'être pas la dernière. Ah ! si la lumière qui nous éclaire pouvait se répandre sur le malheureux *Edouard* et pénétrer son âme ! Sa situation est une épine qui pique et déchire mon cœur ; mais j'espère tout de la miséricorde de Dieu. Celui qui a su ramollir un cœur de marbre ; qui, malgré le nombre de mes iniquités, a daigné jeter sur moi un coup-d'œil de compassion et de faveur, n'oubliera pas un homme bien moins criminel que moi. Heureux *Edouard* ! que de grâces n'auras-tu pas à rendre, si le Ciel t'éclaire dans un moment où tu pourras encore lui présenter une jeunesse florissante et des sacrifices plus méritoires ! Non moins heureux, toi-même, tu vas lui offrir des années encore brillantes de jeunesse ; tu vas lui présenter un encens plus pur et plus agréable, et des expiations plus dignes de lui ! Combien n'ai-je pas à déplorer, moi, de ne pouvoir lui consacrer que les restes d'une vie plus avancée, consumée dans l'habitude du crime, et usée par de stériles jouissances ! combien n'ai-je pas à regretter le peu de prix d'une offrande moins méritoire et forcée par la nécessité !

Va, mon ami, que les anges t'accompagnent, qu'ils te conduisent vers les hommes qui leur ressemblent le plus sur la terre. Va voir ce que tu n'as jamais vu, entendre ce que tu n'as jamais entendu ; va te réconcilier avec notre Dieu, avec ce Dieu qui t'appelle dans ce saint asile pour te pardonner tes péchés, pour s'unir à toi d'un lien indissoluble, et t'associer au nombre des heureux. Théodore ! tu vas t'ouvrir les portes de l'éternité, et te préparer dans son sein une demeure à jamais fixe et bienheureuse.

Ne te presse donc point, n'assigne aucun terme aux jours de

ta retraite. Abandonne-toi à la conduite du pasteur que tu vas chercher ; laisse-lui déterminer le temps et ta conduite ; laisse-lui tout régler. Comme moi , abandonne-toi à lui en entier ; comme moi , tu t'en trouveras bien. Tu n'as pas , il est vrai , besoin d'autant de secours. Il a fallu me persuader les vérités de la religion , et m'en enseigner jusqu'aux éléments. Grâce à Dieu , tu es déjà pénétré de ce qui m'a tant coûté à apprendre ; il ne te reste rien à faire , si ce n'est de confesser tes erreurs et d'en demander le pardon.

Que ce Dieu qui est mort pour nous daigne te l'accorder ! que son divin Esprit t'applique ses mérites , et qu'en te purifiant de son sang , il te rende un objet digne de ses regards ! Quand tu auras terminé tes saints exercices , quand tu auras rempli tous les devoirs que renferme une action aussi importante , vole dans mes bras , que je presse contre mon cœur Théodore devenu l'ami de Dieu , Théodore uni avec moi par les liens d'une nouvelle et d'une bien plus solide amitié ; nous l'adorerons ensemble , et nous le servirons jusqu'à l'heureux jour où , par une suite nécessaire de la même union , nous jouirons de sa vue et de son éternité. Adieu , mon ami.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

Marien à Antoine.

JE m'attendais peu , mon cher *Antoine* , à l'agréable surprise que m'a causée ta lettre , après cinq ans d'absence. Tu me fais part de ton heureux retour ; j'apprends avec une vive satisfaction que tu as rempli , au gré du gouvernement , la commission dont tu t'es chargé ; je n'attendais rien moins de toi , car celui qui craint Dieu et qui ne détourne point ses yeux de sa divine loi , réussit toujours et en tout.

Mais on n'obtient pas toujours sur la terre l'approbation et le fruit des bonnes intentions ; je regarde comme un nouveau bienfait du Ciel , que les tiennes aient été reconnues et aussi dignement récompensées que tu me le marques. Tu as maintenant payé ton tribut à la patrie ; il est temps que tu songes à passer tranquillement tes derniers jours , bien entendu que cela te soit permis ; car si le gouvernement a besoin de tes services , tu sais que la première dette d'un bon citoyen est de lui consacrer son travail.

J'aurais bien voulu que le vaisseau qui t'a amené, eût relâché dans le même port d'où tu étais parti, j'aurais eu le plaisir de t'embrasser à ton passage, et nous nous serions entretenus de tout ce qui s'est passé pendant ton absence. Je te sais un gré infini de la relation que tu me fais ; mais il y a de la différence entre raconter de vive voix ou écrire les choses. Une lettre est un témoin froid qui raconte avec moins d'intérêt, dont les descriptions perdent leur physionomie ; tandis que la parole, aidée du geste, des inflexions variées de la voix, anime tout ce qu'elle exprime.

C'est là néanmoins l'inconvénient où je vais tomber. Tu me demandes mon histoire ; tu veux que je t'apprenne ce que cette maison présente de nouveau ; que je te dise comment je m'y trouve ; si j'ai réussi à donner une bonne éducation aux deux enfants qui m'ont été confiés ; s'ils ont profité de mes leçons ; si leur père est venu à bout d'exécuter les grands projets de bienfaisance dont il s'occupait ; si, comme tu le dis, il a pu parvenir à transformer ce village qui t'a paru si pauvre, si laid, si misérable, en une habitation saine et agréable : tu me demandes de t'exposer en détail les améliorations qui se sont opérées dans cet espace de temps.

Cette relation, mon ami, n'est pas aussi aisée que tu pourrais l'imaginer. Dans le cours de cinq années, il s'est fait tant de choses, qu'il serait impossible de les rapporter toutes dans le cadre étroit et resserré d'un seul tableau. Les travaux de mon ami ont tous prospéré ; ses améliorations ont été également rapides et prodigieuses. Si tu avais pu revenir ici, tu aurais joui d'un spectacle délicieux et d'une surprise infiniment agréable. Tout est changé. Un lieu qui ne t'avait offert qu'un spectacle de ruine et de misère, t'aurait présenté celui de l'abondance, de la salubrité, de la prospérité et du bonheur.

Cette simple vue t'aurait plus instruit en un instant que tu ne peux l'être par mes récits. Je puis te dire beaucoup, mais je ne te dirai pas tout. Puisque Dieu n'a pas voulu que j'eusse le plaisir de te voir, je vais tâcher de te donner le compte que tu attends de mon amitié, et une idée de ce qui s'est fait dans ces cinq ans, ainsi que de l'état où se trouve aujourd'hui notre village. Ton imagination suppléera à la faiblesse de mon pinceau, et ton indulgence me saura gré de l'effort que je fais pour t'obliger.

Le même soir que tu nous quittas pour continuer ton voyage, j'eus avec mon ami une grande explication. « Me voici, lui dis-je ; il m'a suffi de savoir ton intention pour m'y rendre, et je suis prêt à exécuter tous tes ordres. Mais tu as compris dans tes projets celui de me charger de l'éducation de tes enfants, je te répéterai ce que j'ai dit à Théodore : je ne puis répondre à une si haute confiance ; je ne suis point propre à élever deux enfants destinés par leur fortune et leur naissance aux plus grands emplois, et je dois te desabuser sur cet article ; un jour tu reconnaitrais ton erreur, et il serait trop tard.

» Ne crois point que je redoute le travail : ne crois pas que, pour me faire prier, j'affecte une fausse modestie ; ce procédé méprisable est loin de la franchise de mon caractère. Pour te convaincre de ma sincérité, je commencerai par te dire que je suis en état de leur enseigner bien des choses ; d'abord la religion, dont j'ai fait ma première étude, et ensuite un peu de mathématiques, de physique, et d'autres sciences utiles et solides.

» Non-seulement je leur donnerai ces connaissances avec plaisir, je me chargerai encore de veiller sur eux et de régler leur conduite avec tout le zèle et le soin dont je puis être capable. Mais, s'il faut leur former le goût, leur donner ces grâces extérieures et ces manières de cour que le monde apprécie à si haut prix, je te déclare que je ne puis à cet égard l'être utile en rien ; j'ignore tout cela, et je ne suis point l'homme qu'il te faut. Compte sur moi pour faire tout ce qui peut être utile, mais ne te fie pas à ma science, et, je t'en supplie, cherche pour cette éducation des moyens plus sûrs de remplir tes vues.

» — J'aime infiniment, me répondit-il, ta timide franchise, et je respecte encore plus la modeste défiance que tu me montres ; mais je te répondrai avec Théodore, que si je voulais donner à mes enfants l'éducation brillante et corrompue du monde, je chercherais un autre précepteur que toi. Mon intention est d'en faire des hommes instruits, mais chrétiens. Je veux leur donner les connaissances convenables à leur naissance, mais je veux en même temps que rien ne les détourne de la première de toutes.

» D'un autre côté, *Marien*, ton embarras et les difficultés que tu t'exagères, me persuadent que tu te crées des fantômes et que tu regardes une éducation comme un travail prodigieux. Peut-être ma tranquillité, à cet égard, provient-elle de mon ignorance ; mais j'ai recueilli sur ce papier mes idées et mes intentions par rapport à l'éducation des mes enfants. Fais-moi le plaisir de le lire, et tu y réfléchiras à loisir. Je suis forcé de m'absenter pour trois jours. Je pars demain matin pour une de mes terres. Comme je ne t'attendais pas, j'ai écrit à plusieurs personnes avec lesquelles j'ai des affaires importantes à traiter et dont je te parlerai. Si je ne me rendais pas auprès d'elles, je nuirais beaucoup à leurs intérêts.

» Tu voudras donc bien m'excuser. Je suis très-fâché de te quitter si tôt ; mais je serai incessamment de retour, et nous ne nous séparerons plus. Il me paraît aussi que cette petite absence pourra servir nos vues : te trouvant seul avec mes enfants, ils s'accoutumeront à te regarder comme le père, le précepteur et l'ami duquel ils dépendent. Réfléchis, je t'en prie, sur les idées que je t'expose. À mon retour, nous conférerons de nouveau, et Dieu nous aidera de son secours. Mon ami me remit le papier, et partit le jour suivant. Dès que je fus seul, je lus son écrit. Voici ce qu'il contenait :

« Si j'étais, *Marien*, l'arbitre de la destination de mes enfants, détrompé maintenant de mes erreurs, si je devais régler leur

vocation , et s'il ne fallait pas que je laissasse à chacun d'eux la liberté de se choisir un état d'après l'inspiration du Ciel, je voudrais qu'ils n'en désirassent point d'autre que celui où ils se trouvent , et où malheureusement je suis si tard revenu moi-même. Je voudrais qu'ils fissent ici leur éducation , qu'ils vécussent toujours ici, et qu'ils ne s'éloignassent jamais de cette solitaire et paisible retraite , où leur innocence aurait moins de dangers à courir.

» En effet, mon ami , si nous considérons la chose d'après la lumière de la vérité , la terre n'est qu'un séjour d'épreuves ; nous ne sommes que des passagers qui , dans notre trajet , nous acheminons vers notre patrie. Le temps de cette vie passagère ne nous étant accordé que pour mériter l'éternité , on ne peut appeler heureux que celui qui la passe loin des périls du monde , d'un monde où la corruption de notre propre faiblesse se réunit avec trop de facilité aux attraits des fausses maximes et des mauvais exemples.

» Je ne connais pas sur la terre de plus grand bonheur que celui de passer sa vie tout entière , et dès le premier âge , dans la retraite d'une maison ou dans le sein d'une communauté , vouées l'une et l'autre entièrement à la vertu. Quel avantage n'y a-t-il pas à avoir passé les jours orageux de la jeunesse dans l'assujettissement d'une discipline sévère, aidé du secours d'exhortations fréquentes et de l'émulation des bons exemples ! A la faveur de tant de moyens réunis pour nous préserver des chutes , la vertu la plus fragile s'alimente et se soutient. Le temps qui est si lourd , l'oisiveté qui est si dangereuse et qui conduit à tous les vices , ne se font point apercevoir dans un pareil régime ; il est étranger à leurs ravages , parce que toutes les heures y sont remplies par des exercices réglés et religieux.

» La vie s'y passe ainsi sans qu'on s'en aperçoive , et lorsque l'âge calme les passions , on sent avec reconnaissance tous les biens qu'on a acquis. Quel bonheur d'avoir échappé à tant de périls , de se trouver au port d'où l'on peut contempler tant de naufrages ! Quelle consolation de se voir entouré de secours contre de nouvelles craintes ! Quel bonheur de ne s'approcher de la mort qu'avec l'habitude de la vertu ! Ah ! *Marien* , combien ceux à qui le Ciel a départi ce privilège doivent rendre d'actions de grâces à Dieu. Ce sont là vraiment les heureux : ils ont navigué avec un vent prospère ; ils sont arrivés au terme sans tempêtes et sans naufrages.

» Mais comme le monde ne peut se composer uniquement d'hommes voués à la retraite , l'harmonie et la conservation des sociétés humaines exigent qu'ils aient des destinations différentes , et toutes proviennent de l'Auteur de l'ordre. Il est sans doute nécessaire que chacun suive en général celle que le Ciel lui indique par sa situation et par sa naissance , et il est clair que tous peuvent y trouver le bonheur. Heureux donc ceux qui , contents du sort qui leur est échu , n'ont pas l'ambition in-

sensée de vouloir s'élever au-dessus de ce que Dieu a voulu qu'ils fussent, et qui, sans ajouter à leur état les dangers de l'opulence ou de l'autorité, s'appliquent uniquement à remplir les devoirs que leur situation leur impose.

» Malheureusement, et par un effet de la dégradation de sa nature et du désordre de ses passions, l'homme aspire toujours à s'élever; et la morale du monde est si corrompue, qu'elle consacre ce dérèglement du cœur, en l'honorant du nom d'une honnête ambition. Le désir injuste et dangereux de la domination devient élévation d'âme, et personne ne rougit de prétendre à tout. L'orgueil a perdu toute espèce de honte, et témoigne son mécontentement sans aucune réserve, s'il n'est pas placé au-dessus de ses semblables et s'il ne domine pas sur eux. Ce désir désordonné est l'aliment unique et assidu de son activité. L'orgueilleux ne s'aperçoit jamais que chaque honneur, chaque grade, chaque dignité l'environne de nouveaux périls, accroît ses obligations et lui rend son salut plus difficile.

» Si les hommes naissaient sages, tous se contenteraient de leur sort; au lieu de chercher à l'agrandir, ils travailleraient à le réduire autant que les circonstances pourraient le permettre. Le plus grand désir du sage doit être d'écarter toute occupation étrangère ou superflue, pour donner plus de force à son attention sur lui-même et sur les devoirs indispensables que le Ciel et la nature lui imposent. La terre n'est pas le séjour du bonheur; il ne peut s'y trouver d'état qui n'ait ses peines; mais si l'on cherchait l'homme qui en a le moins, on le trouverait dans le propriétaire d'un terrain borné, mais suffisant pour l'occuper sans cesse et pour maintenir dans une honnête aisance sa vertueuse famille. Si cet homme n'est point placé sous un mauvais gouvernement, il est, à mon avis, celui qui peut passer les jours de cette misérable vie avec le plus de tranquillité et d'indépendance; celui qui, à la fin de sa carrière, aura le moins souffert, et à qui la mort imposera le moins de responsabilité.

» La folle ambition qui ne soupire qu'après les emplois, les dignités et les honneurs, ne fait donc qu'ajouter de nouveaux dangers et de plus grandes difficultés au compte que nous aurons à rendre. Pour occuper et pour remplir à son gré le petit nombre de jours qu'il a à vivre, l'ambitieux accumule autour de lui-même, autant qu'il peut, les risques et les obstacles qui peuvent l'arrêter dans son passage à l'éternité. L'homme ne dans le sein des félicités mondaines, paraît destiné par la Providence à remplir les obligations qui en sont inséparables, et le Ciel lui en fait un devoir. Il doit donc s'y soumettre, les recevoir comme une charge que Dieu lui impose, et le prier de lui aider à s'en acquitter; mais il ne doit point en chercher d'autres; il doit se borner à celles que la volonté divine lui prescrit.

» Ce sont là, si je ne me trompe, les vrais principes d'un

chrétien ; c'est de leur renversement que tous les désordres du monde tirent leur origine ; et ces vains écarts de l'ambition sont non-seulement contraires à l'esprit du christianisme, ils sont encore très-pernicieux à la société. Car, mon ami, cette ambition presque universelle qui porte tous les hommes à sortir de la classe ou de la sphère où la nature les a placés pour s'élever plus haut, contredit toutes les règles d'un bon gouvernement, et pervertit toute idée de l'ordre.

» Ceux que la nature a destinés au métier des armes ou à l'exercice des arts, abandonnent communément le lieu où ils sont nés et où ils auraient pu être fort utiles ; ils vont habiter les villes opulentes et peuplées, où se distribuent les emplois, et où l'espoir de faire fortune les appelle ; mais il n'est pas assuré qu'ils l'y fassent : il est constamment certain qu'ils y trouveront une corruption de mœurs inconnue dans leurs foyers, et il est fort à craindre qu'ils n'y perdent leur innocence, avant d'y avoir trouvé une place.

» Cette ambition entraîne encore beaucoup d'autres inconvénients politiques. Elle est la cause primordiale de cette déplorable multitude d'oisifs, de mendiants et de vagabonds qui infestent le pays, et du déclin des arts et des métiers. Si les enfants suivaient la profession de leurs pères, ils l'apprendraient mieux. C'est à cette cause qu'il faut rapporter l'abandon des travaux de la campagne et le peu de progrès de l'agriculture, la diminution de la population utile et l'augmentation de la population vicieuse et superflue : non-seulement il y en a une partie qui se rend inutile et nuisible en s'abandonnant aux vices ; l'autre cesse aussi d'être avantageuse en cédant aux tentations du luxe. L'énumération de ces maux serait infinie, mais ils ne sont point de mon sujet : je passe à un autre inconvénient plus grand encore, et qui me regarde de plus près.

» Je dis de plus près, parce que nous en sommes nous-mêmes les auteurs. La manie de vouloir améliorer son sort n'est point restreinte parmi ceux qui sont nés sans biens ; elle s'étend jusqu'à ceux qui jouissent de la plus haute fortune. Il semble que les hommes qui ont eu l'avantage de naître dans une condition distinguée et dans le sein des richesses, ne devraient avoir d'autre ambition que celle de jouir de leurs biens et d'en faire un bon usage. Mais il n'en est pas ainsi. Celui qui est né dans un rang élevé veut s'élever encore, le riche veut augmenter ses richesses.

» Je me peins un jeune homme tel que j'étais, né dans le sein de la grandeur et de l'opulence, héritier d'une maison illustre et de plusieurs terres, où mes aïeux m'avaient laissé des habitations commodes. Si j'avais eu quelque ombre de religion, si j'avais consulté ma raison, elles m'auraient dit que le Ciel ayant mis à ma disposition tant d'avantages, il m'indiquait par là même le motif pour lequel il me les avait accordés ; que s'il m'a départi plus de revenus et de richesses qu'à d'autres, c'était pour que je

secourusse de mon superflu ceux qui en auraient besoin ; et que s'il a imposé à mes inférieurs la loi du respect et de l'obéissance, il m'avait assujetti envers eux à celle de l'assistance, de la vigilance et de la protection.

» Je devais donc me considérer comme le père de tous ceux qui m'étaient soumis, comme un tuteur nommé par le Ciel pour travailler à leur bonheur. C'était là ma vocation connue et indubitable, parce que mes obligations étaient naturelles et inhérentes à la dignité et aux avantages de ma naissance.

» Mais je ne puis m'empêcher de regretter que mon éducation, ainsi que celle qu'on donne communément aux gens riches, n'ait pas été dirigée d'après ces principes. On ne leur dit point que s'il y a des pauvres, c'est pour les secourir, pour les consoler et les servir ; on leur parle sans cesse de leur grand nom pour flatter leur orgueil, et à peine connaissent-ils ceux que la Providence a placés au-dessous d'eux. Rarement ils vont chez eux, ou ils n'y paraissent que pour recevoir les respects qu'ils exigent, et jamais pour s'informer de leurs misères, jamais dans l'intention d'y remédier. On ne les entretient jamais des obligations de leur naissance et des moyens de les remplir ; leur éducation même les en éloigne ; ils ne s'occupent que des objets étrangers à leur vocation, que des projets d'une ambition bien mal entendue, puisqu'ils contredisent et contrarient même les vues de la Providence.

» C'est ainsi que le plus grand nombre des hommes nés au sein de la grandeur et de la fortune, qui possèdent tout ce qui peut satisfaire une âme raisonnable et l'occuper honorablement, ne sont point encore satisfaits d'aussi grands avantages, et en recherchent d'autres plus bornés et moins agréables, mais d'une autre sphère. Ils dédaignent de vivre avec des paysans ; ils méprisent le respect que leur rendent des hommes simples ; ils sont étrangers au plaisir de les rendre heureux. Par un prestige inconcevable de l'orgueil, ils substituent à cette noble et digne ambition, celle de commander à leurs égaux, quelquefois même de maîtriser leurs supérieurs ; et ce n'est que dans cette vue qu'ils aspirent aux grades militaires ou aux emplois de la société.

» La première obligation d'un citoyen, quelque noble, quelque riche qu'on le suppose, est de servir l'état où il est né, et le souverain qui le gouverne ; mais ce n'est que lorsque l'état et le souverain ont besoin de ses services qu'il peut leur être utile. Il y a une bien grande différence entre ceux qui acceptent les emplois par obéissance ou par devoir, et ceux qui les sollicitent avec ardeur ou les arrachent par importunité ; entre ceux qui veulent payer leur dette, et ceux qui ne cherchent qu'à satisfaire leur ambition.

» Si les premiers passent un certain temps ou emploient les années de leur jeunesse au service de l'état, ils se retirent dès qu'ils croient avoir accompli leur devoir ; et lorsqu'ils n'ont pas de talents extraordinaires et assez marqués pour les rendre nécessaires, ils se bornent alors à s'occuper d'eux-mêmes et surtout du bonheur de ceux qui les entourent.

» Les seconds, toujours séduits par la puérile ambition du commandement, ne sont que de grands enfants, qui vieillissent et s'endorment dans des charges militaires qu'ils occupent sans les remplir, ou dans des emplois de la cour où ils ne sont point nécessaires.

» L'homme sage pourrait sourire de l'habileté des uns et de l'imbécillité des autres, si ce dérangement de l'ordre naturel n'offrait qu'un spectacle indifférent et sans conséquence; mais il ne peut que s'affliger de la multitude des maux que ce désordre a produits; et il n'est pas douteux, en effet, que ce ne soit là l'un des malheurs les plus grands de la société, l'un de ceux qui nuisent le plus essentiellement au maintien du bonheur public.

» La nature se montre libérale partout; il n'est aucun canton habité auquel elle n'offre ses productions variées, en compensation du travail et de la culture qu'elle exige. En général, et à quelques légères exceptions près, son intention est que chaque terrain fournisse ses productions particulières; que les hommes vivent sur le sol qui les a vus naître, qu'ils cultivent la terre qu'ils habitent, qu'ils se nourrissent des fruits qu'ils recueillent, et que leur superflu serve à être échangé contre ce qui leur manque. C'est lui faire une espèce de violence que de déranger cette marche régulière de sa bienfaisante intention. Toute institution sociale qui contrarie ces principes et qui en détruit l'effet, interrompt sa marche et lui fait violence.

» La formation des villes, où abonde sur certains points de la terre une grande population, où une grande quantité d'hommes s'accumule et se presse aux dépens de la population des campagnes, n'est due qu'à la nécessité d'avoir des places de défense en temps de guerre, ou au délire de l'ambition politique, née du malheur ou de faux principes, qui contredit et contredira toujours les sages institutions de notre mère commune: un prince sage saura du moins toujours la contenir s'il ne peut parvenir à l'éteindre.

» Cette transplantation continuelle des hommes et des richesses, cette fureur insensée de fuir le pays natal pour se perdre dans les villes, est en grande partie la cause de la ruine des provinces. Les campagnes se dépeuplent; sans bras et sans moyens, l'agriculture diminue et se perd; les arts disparaissent ou ne sont que mal exercés, la quantité des productions du sol diminue successivement, et leur prix s'augmente à un tel point que tous les états ne peuvent y atteindre.

» Le seul moyen, le moyen le plus simple et le plus sûr d'y remédier, c'est que les lois, les encouragements et toutes les ressources de l'autorité soient employés à exciter les riches et les grands propriétaires à aller habiter leurs terres. Ce moyen seul peut relever la nation dans un court espace de temps. Alors les possesseurs de terres seront obligés de les cultiver. Les journaliers seront occupés, les arts prendront une nouvelle activité, l'agriculture trouvera des ressources, et les mœurs deviendront beau-

coup meilleures. Je me suis livré à cette digression , parce que c'est de l'application de ces principes que j'ai tiré mes idées sur l'éducation de mes enfants. Je reviens donc à eux.

» Le Ciel les a fait naître dans un rang, où, d'après les maximes du monde, ils peuvent aspirer aux emplois les plus éminents de la société. Malgré mes dissipations et mes folies, j'espère leur laisser une fortune considérable. Désabusé maintenant de mes erreurs, et par conséquent plus éclairé, peut-être voudrais-je qu'elle le fût moins; je sens également toute la charge qu'imposent les richesses et toute la sévérité du compte qu'il faut en rendre à Dieu. Une fortune médiocre, indépendante et exempte d'obligation, serait, à mon avis, le comble de la félicité humaine; cette situation est bien plus propre à nous procurer une vie tranquille et à diminuer nos inquiétudes à l'heure de la mort. Mais ne pouvant frustrer mes enfants des biens que le Ciel leur a destinés, il ne me reste qu'à leur donner une éducation telle qu'ils puissent en faire dans la suite l'usage que leur prescrit leur devoir.

» D'après cette base, si j'écoutais ma raison et les craintes que me donne ma propre expérience, je voudrais que mes enfants fussent élevés dans mes terres et n'en sortissent jamais. Je voudrais diviser leur fortune en deux parts, et laisser à chacun d'eux la sienne libre, indépendante et séparée. Je voudrais leur inspirer à l'un et à l'autre le goût et l'amour des occupations rustiques et des travaux de la campagne, soit pour donner un aliment à l'inquiète activité de la jeunesse, soit pour les distraire de toute affection dangereuse. Je voudrais les marier de bonne heure, et ne rechercher dans leurs femmes d'autres biens qu'une naissance honnête et beaucoup de bon sens et de vertu. Ils seront assez riches pour ne pas prétendre à d'autres avantages; et mon seul désir est d'en faire des chrétiens et de les rendre heureux.

» Je sais bien que je ne dois pas forcer leur destination, et que c'est à eux à s'en choisir une; mais je puis les conseiller et les diriger. Mon naufrage doit m'engager à les éloigner de l'abîme. Si, plus âgés et plus instruits, ils veulent servir à la cour, ils pourront le faire, mais je ne les y engagerai pas. Quant à la guerre, je connais leur obligation. S'ils montrent de l'aptitude pour cette profession, et si les circonstances l'exigent, je ne m'opposerai point à ce qu'ils acquittent leur dette envers l'état; mais, dès qu'ils cesseront d'être utiles, je voudrais qu'à l'instant même ils vinsent regagner leur paisible habitation.

» Il me semble, mon ami, que deux jeunes gens instruits et accoutumés aux travaux agréables de la campagne, qui, sans cesse occupés, auront été garantis de l'oisiveté et des vices, qui auront goûté de bonne heure les plaisirs de la nature dans les bras d'une femme chaste et chérie, dont les affections se sont étendues sur les fruits d'une union qui leur sera chère, auront atteint tout le bonheur qu'il est permis d'espérer sur la terre. Ils auront passé avec moins de danger le période orageux de la jeunesse; ils arriveront à l'âge mûr avec l'habitude de l'innocence et de la vertu,

et termineront enfin la courte carrière de cette vie fugitive avec moins de trouble et des espérances mieux établies.

» Je t'ai montré le but que je me propose d'atteindre, et tu dois entrevoir déjà les moyens qui peuvent m'y conduire. Le premier, c'est d'occuper sans cesse mes enfants; et, dans cette vue, je prétends leur enseigner les travaux rustiques et les y accoutumer. A mesure qu'ils avanceront en âge, je répartirai entre eux des ouvrages de différente espèce que je gouvernerai secrètement, mais en leur laissant l'honneur de les avoir dirigés. Auparavant, je les aurai conduits dans les ateliers des plus habiles artisans, pour leur donner une idée générale et particulière de tous les arts les plus nécessaires; ils se trouveront par là en état de connaître ce qu'ils commanderont; leur temps sera rempli, leurs membres seront exercés et leur tempérament y anra acquis des forces.

» Si je parviens à les accoutumer à cette vie simple et innocente, si l'amour des enfants qu'ils auront, satisfait pleinement leur cœur, si leur plus grande passion est de faire le bonheur des habitants du village, s'ils suivent constamment les exemples que je me propose de leur donner; si, après s'être fixé des dépenses modérées et s'être proposé une manière de vivre modeste, ils emploient l'excédent de leurs revenus en bienfaits généraux et particuliers, et à secourir les nécessiteux; si j'obtiens enfin que leur cœur n'ambitionne d'autres divertissements et d'autres plaisirs, que ceux que présente la douce paix d'une famille chérie, et la félicité de leurs fermiers, de leurs domestiques, des personnes qui dépendront d'eux et de toutes celles qui auront des relations avec eux, je serai le plus heureux de tous les hommes.

» Mais leurs goûts peuvent ne pas se rapporter à ces idées; le destin ou les circonstances peuvent les conduire à la cour, à l'armée ou dans les grandes villes; et je veux leur donner une éducation qui puisse les rendre présentables partout. Il me paraît donc que je dois leur faire apprendre le latin, la langue de la religion et des sciences, et surtout leur propre langue qu'ils doivent parler toujours; je crois encore nécessaire qu'ils fassent d'autres études propres à éclairer leur esprit, à rectifier leur jugement et à régler les mouvements de leur cœur.

» Ce point est celui sur lequel je me trouve le moins instruit, par le défaut de mon éducation; et j'ai vraiment besoin, pour y suppléer, du secours de mes amis, de celui surtout de *Marien*. Je le prie de me montrer franchement ce que les idées générales que je lui expose ici peuvent avoir de defectueux, et de m'indiquer la marche, la méthode et la nature des études dont je désire occuper mes enfants..... »

La lecture de cet écrit où je trouvai des idées très-conformes aux miennes, m'encouragea et me causa la plus grande satisfaction; à l'instant je me mis à lui répondre en ces termes :

« Tout ce que tu dis, mon ami, dans ce mémoire, est excel-

lent. Tes projets judicieux et chrétiens sont bien propres à encourager un talent aussi borné que le mien, en ce que je crois pouvoir t'aider dans l'exécution de plusieurs d'entre eux. J'ai peu médité jusqu'ici sur ces matières ; mais il me paraît que Dieu t'inspirant des idées aussi solides et des désirs aussi saints, nous n'avons qu'à nous éclairer du flambeau de l'Évangile, pour marcher sans courir le risque de nous égarer.

» Tu veux que je réunisse mes réflexions aux tiennes ; quelle que soit ma juste défiance de moi-même, je le ferai avec le zèle de l'amitié. Je pense avec toi que, n'étant pas sûr de l'inclination de tes fils, ni du parti qu'ils pourront prendre à l'avenir, tu dois leur donner cette espèce d'éducation universelle que tu te proposes. Tu veux les élever de telle manière que, si conformément à tes désirs, ils se déterminent à vivre toujours dans leurs terres, ils puissent y trouver leur propre bonheur en se livrant à l'administration de leurs domaines, et en s'occupant du bien-être de leurs fermiers ; si leur goût ou les circonstances les conduisent dans le monde ou à l'armée, ou dans les grandes villes, tu demandes qu'ils soient en état de s'y présenter et de soutenir avec décence le caractère qui convient à leur rang.

» Pour atteindre à ces deux fins, il n'est pas nécessaire de changer de plan. La bonne éducation est toujours propre à tout. La religion, la morale, les principes des sciences solides, et la connaissance des arts utiles, qui forment la base d'une éducation bien entendue, servent à toutes les situations, à toutes les distinctions, et sont également propres à diriger et à rendre heureux l'homme des champs, le courtisan, le militaire et le citoyen. Ainsi, dans le plan que je vais te tracer, je ne te proposerai que les instructions nécessaires et utiles qui peuvent être avantageuses dans tous les états, et sans lesquelles personne ne peut se dire véritablement instruit. Je me bornerai à t'exposer ce que je crois absolument nécessaire pour former ce qui s'appelle un homme solide, capable de tout ; pour le mettre en état de faire un usage avantageux de ses talents et de sa fortune, de rendre à Dieu le tribut qu'il lui doit, d'être utile aux autres hommes, d'être heureux lui-même et de contribuer au bonheur de tous ceux qui l'entourent. Je tracerai enfin le plan de l'éducation qui, dans ta position, me paraît convenable à tes enfants, et qui, d'après mes idées, devrait être celle de tous les jeunes gens d'une naissance distinguée, qui sont appelés à hériter de grands biens.

» Nous sommes déjà convenus que la religion sera la première de nos études, toutes celles que nous y joindrons lui seront subordonnées ; non-seulement nous ferons connaître à nos enfants les vérités fondamentales de la foi, nous les instruirons de l'histoire de la religion, afin qu'ils y découvrent les preuves évidentes de sa divinité ; et tu sais que c'est ce qu'on néglige le plus dans notre éducation générale. A peine enseigne-t-on aux

enfants la doctrine chrétienne dans leur première enfance, dans un moment où ils ne sont point encore capables de réflexion; à peine cherche-t-on à leur donner une idée confuse des grands mystères, et jamais on ne leur explique les motifs qui doivent les engager à les croire.

» Bientôt après on exige qu'ils se livrent à l'étude de la grammaire et des autres arts ou sciences, et on ne leur parle plus de religion. A la fin de ces études littéraires, ils devraient eux-mêmes ouvrir les yeux et s'instruire sur la religion qu'ils professent; la plupart ne s'en occupent point. Tantôt entraînés par les passions, tantôt occupés d'affaires, ceux même d'entre eux qui passent pour instruits ne la connaissent qu'imparfaitement, de sorte que les plus légères attaques de l'incrédulité les troublent et les pervertissent.

» Nous nous appliquerons à préserver nos enfants de ce péril. Non - seulement nous leur enseignerons ce qu'ils doivent croire et pratiquer, nous leur expliquerons pourquoi ils doivent le pratiquer et le croire. Tes lettres à Théodore, et ce que ton directeur t'a dit, mis à la portée de tes enfants, nous faciliteront cette étude, et nous ne la quitterons pas qu'ils ne soient bien aguerris et à l'abri de toutes les attaques de la fausse philosophie.

» Mais, comme après la foi rien n'est plus essentiel que les mœurs, c'est sur ce point que se portera toute notre vigilance. La première obligation d'un père, ou de celui qui s'est chargé de l'éducation d'un enfant, est de l'élever de manière qu'il ne perde jamais sa première innocence, celle qu'il doit à la sainteté du baptême. Tel qui par son ambition, son avarice, ses mauvais exemples ou même par sa négligence, les prive d'un bien si précieux et les expose à retomber dans l'esclavage du démon, commet le plus grand crime dont un homme puisse devenir coupable.

» Le père, qui verra son fils devenir l'honneur de sa famille ou le héros de l'état, aura-t-il gagné à lui laisser de grands biens, à l'avoir conduit aux premières places, s'il n'a pas su lui inspirer le goût et l'amour de la vertu? Nè sera-t-il pas lui-même un père cruel, et d'autant plus inhumain qu'il aura mis plus de soin à lui procurer ces avantages perfides, qui n'ont servi qu'à mieux lui déguiser son danger et à lui en rendre le remède plus difficile? Cet homme n'est pas père; c'est un sacrilège qui a détruit le temple du Dieu vivant, pour élever sur ses débris l'infâme Babylone; c'est un insensé furieux. Quelle stupidité, quelle frénésie peut se comparer à la démence et au délire d'un père assez insensible pour entraîner dans sa chute un fils imprudent, et le précipiter dans l'abîme où il se jette lui-même?

» Pour qu'un père puisse conserver dans son intégrité l'innocence de son fils, il faut qu'il éloigne sans cesse de ses yeux tous les objets qui pourraient le séduire, ou qu'il lui aide à s'en garantir. Il doit être son ange tutélaire et l'accompagner

dans sa marche , pour écarter de son chemin toutes les pierres contre lesquelles il peut se heurter. Sans doute , il doit s'appliquer à perfectionner son esprit , à exercer ses talents et à lui en faire faire un bon usage ; mais il n'y parviendra pas , s'il ne lui enseigne auparavant à se conduire en tout par la raison : or, comme un enfant en est incapable , il faut qu'il y supplée par l'autorité de la loi divine ; il faut que l'enfant sache qu'elle est la règle suprême , et qu'il n'y a ni ne peut y avoir de raison plus sûre et plus sublime que la loi que Dieu nous a donnée , et qu'il doit suivre inviolablement lui-même.

» Il est donc avant tout indispensable de commencer par l'obéissance due à la loi , et d'accoutumer nos enfants à la respecter et à s'y soumettre.

» Cela n'est pas aisé ; les hommes en général , et plus particulièrement les enfants , ne connaissent que les impressions de leurs sens. L'enfance est toute charnelle , et les objets extérieurs sont seuls capables de l'éouvoir. Les impressions morales sont le fruit de la réflexion , et la faculté de réfléchir n'est pas encore développée chez eux. Mais , précisément parce que leur organisation les rend peu capables de raisonnement , il faut y substituer quelque ressort qui puisse agir sur eux. Et dans l'impuissance où ils sont de reconnaître par eux-mêmes l'évidence des vérités métaphysiques , je ne vois d'autre ressource que celle de leur présenter l'autorité du Créateur à qui nous devons tous obéir.

» Ainsi , un père ne doit rien accorder à ses enfants par pure bonté ; il ne doit point céder à leurs caprices , et moins encore à leur importunité. Il faut , selon moi , qu'en présence de ses enfants , il ne cesse jamais de se conduire par la seule raison ; et que cette raison , qui émane de la loi divine , devienne le principe ou la règle générale et nécessaire des actions et des volontés de tous ; que dès l'âge le plus tendre ils soient accoutumés à la consulter , à la suivre , et à s'y assujettir de telle sorte que , dans toutes les occasions , ils puissent rendre une raison satisfaisante de leurs désirs mêmes.

• Dans le principe , il faudra se contenter de raisons faibles ou apparentes ; ils ne seront pas alors capables d'en donner de meilleures , et il serait dangereux de les presser , parce qu'on pourrait les rebuter. Mais la nécessité pour eux de chercher une raison , et le désir d'en trouver une , ont déjà leur utilité ; ils s'accoutumeront peu à peu , et à mesure que leur caractère se forme , à penser qu'ils ne doivent rien faire que d'après la raison et la loi immuable qui doit seule régler nos actions et nos désirs.

» Je n'approuve point ce qui se pratique assez généralement dans l'éducation des enfants. On surcharge leur mémoire de mille choses inutiles , qui ne servent qu'à fatiguer en eux des facultés qui n'ont encore pu se développer ni prendre aucune consistance , et qui ne sont déjà que trop ébranlées par l'impression de tant d'objets extérieurs. Je voudrais qu'on s'attachât préféablement à

leur donner une connaissance claire des principes certains des sciences pratiques.

» Quoique leur entendement soit encore trop faible pour bien apercevoir l'évidence des vérités spirituelles, je voudrais au moins qu'on les habituât à distinguer et à pénétrer celles qui sont plus simples et qui offrent des notions plus claires ; celles surtout qui doivent les préparer et servir de base aux vérités plus compliquées ; je voudrais qu'on leur enseignât, par exemple, à distinguer l'âme d'avec le corps, et à connaître les propriétés et les modifications de ces deux substances. Ce qui me paraîtrait spécialement le plus utile, serait de leur apprendre à se défier de leur propre jugement et de toutes leurs opinions sur des objets moraux ou surnaturels, lorsqu'ils ne sont appuyés que sur le témoignage de leurs sens ; et à ne pas suivre leur propre avis, lorsqu'il n'est point soutenu par les lumières qui nous viennent du Ciel.

» Le développement de ces idées exigerait une longue discussion, et je ne veux pas faire un ouvrage. Peut-être un jour, si j'en ai le temps, le consacrerai-je à cet objet : en attendant, l'expérience pratique l'en présentera l'application, Il me suffit de te dire maintenant qu'on meurt à dix ou douze ans comme à soixante, et qu'il ne faut pas perdre de vue cette vérité. Que deviendra un enfant surpris par la mort, si son cœur est déjà corrompu, si son esprit est déjà plein de l'orgueil de sa naissance et de l'amour des biens et des plaisirs de la terre ? A quoi lui servira dans l'autre monde la géographie de celui-ci, et quel avantage retirera-t-il dans l'éternité d'avoir appris les époques de la chronologie ?

» Toutes ces connaissances séparées de la vertu disparaissent à la mort, et ne conduisent point à la vie éternelle. Si, à la science de la religion et au soin des mœurs, les précepteurs ont préféré l'art de décliner et de conjuguer, leurs disciples pourront savoir le latin et être avancés dans la connaissance de l'histoire ; on les citera comme des prodiges, on dira qu'ils donnaient de grandes espérances ; mais, hélas ! elles n'étaient que pour un monde où ils ne devaient pas vivre ; dans celui où les vanités ne sont plus rien, ils n'auront rien gagné à consumer dans ces futilités le peu de temps qui leur avait été donné pour mériter.

» Y a-t-il dans le Ciel des récompenses pour de vaines études ? Y a-t-il des prix d'honneur pour des compositions bien soignées ? Dieu jugera-t-il les enfants d'après une autre loi que celle de l'ordre immuable ? Leur reprochera-t-il autre chose que les infractions de l'Évangile, qu'ils n'auront point suivi ou qu'ils n'auront point connu ? Sans doute, les pères doivent chercher à rendre leurs enfants capables de servir l'état et le souverain, mais après les avoir élevés pour Jésus-Christ et pour le Ciel. S'ils doivent prendre tant de soins et de peines à les former pour une société de peu de jours, quelle application, quels efforts ne doivent-ils pas consacrer à les former pour une société qui dure à jamais ! mais, hélas ! les hommes les plus instruits dans les vaines sciences,

ces philosophes si fiers de leurs lumières et de leur savoir, sont les plus grands dépréciateurs de cette science divine, les plus dangereux corrupteurs des mœurs publiques, et les perturbateurs les plus puissants de la tranquillité des états.

» Je ne conteste point qu'on ne doive cultiver les sciences ; je ne pense pas que pour être chrétien il faille être ignorant et barbare. Mais je maintiens que la science du salut éternel doit fixer la première notre attention ; qu'il ne faut s'occuper des autres que lorsque l'esprit, formé par la première, est capable d'en faire un bon usage, et que l'enseignement des vérités essentielles ne doit pas être renvoyé à un temps incertain, qui peut-être n'arrivera point, ou à une époque où les passions ne permettront plus de les goûter et de les méditer avec fruit. Je ne dis pas non plus qu'on ne puisse unir à l'étude de la religion celle d'autres objets, de ceux surtout qui exercent et qui excitent l'attention. Au contraire, cette étude me paraît devoir être très-utile, puisqu'il n'y a que l'attention qui conduise à l'intelligence de la vérité. Afin que nos enfants saisissent bien les idées de la religion, il convient de leur accoutumer à se servir de la leur. Nous ferons donc bien, à mon avis, de leur enseigner dès à présent les premiers éléments des mathématiques et de les y exercer ; non-seulement parce que ce sont les sciences les plus solides et les plus estimables en elles-mêmes, parce qu'elles sont préférables à presque toutes les autres dont elles sont la porte et la clef ; mais parce qu'il est impossible d'y faire des progrès sans une grande application de l'esprit : si l'on n'apporte pas une profonde attention à la lecture d'un livre de géométrie, on n'y entendra jamais rien.

» Le premier avantage de cette étude consiste donc en ce qu'elle habitue les enfants à être attentifs à ce qu'ils lisent ; cette habitude les rend capables de toute espèce d'attention et se fortifie de jour en jour. C'est ainsi que ceux qui s'accoutument dès l'enfance à méditer, sont en état d'apprendre non-seulement toutes les sciences, mais encore de juger sainement de tout, ils peuvent suivre et approfondir les matières les plus abstraites, faire des découvertes ingénieuses, prévoir et calculer les conséquences et les résultats des entreprises les plus incertaines ; ils ont acquis dans la recherche de la vérité un tel discernement, qu'ils la sentent et la reconnaissent dès qu'elle se présente ; à force de la chercher, ils se sont si bien exercés à la connaître, qu'ils savent la distinguer presque sans raisonnement et comme par instinct.

» Les sciences qui n'exigent que de la mémoire troublent au contraire les idées les plus claires, en ce que la plupart ne présentent sur toute espèce d'objets que des similitudes, des vraisemblances, des rapports. Les hommes qui ne savent point analyser, se contentent de ces apparences, et croient qu'il suffit de voir pour voir bien et connaître un objet sous tous ses rapports. Ils s'arrêtent aux superficies ; et chacun les voyant à sa manière, on dispute sans mesure et sans fin.

» La vérité seule est une, indivisible et immuable. Seule, elle réunit les esprits ; et ceux qui apprennent les vérités susceptibles de démonstration, sont seuls à y parvenir. Les sciences qui n'exercent que la mémoire ont d'autres vices : elles portent à l'orgueil, l'âme s'ouvre à la vanité, le cœur s'enfle par la multitude de faits qui se sont accumulés dans la tête. Quoiqu'on n'ait acquis que des notions peu utiles, qu'on n'ait appris que ce qui est relatif à la matière, aux ouvrages du temps ou aux opinions d'autrui, on croit savoir beaucoup ; on se persuade que l'esprit occupé de ces objets en a acquis l'étendue, la réalité et la permanence. Cette présomption promène notre imagination sur toutes les parties du monde ; on remonte jusqu'aux siècles les plus reculés, et l'on se perd dans des régions aussi vaines ; on ne s'occupe ni de ce qu'on est soi-même dans le temps présent, ni de ce qu'on sera dans l'éternité ; on s'oublie soi-même pour s'égarer dans un monde imaginaire, et se repaître de l'histoire de choses qui n'existent plus, ou de chimères qui n'ont jamais existé.

» Je ne dis point qu'on doive mépriser l'histoire et se borner exclusivement aux sciences exactes : mais les sciences doivent être étudiées dans l'ordre de leur importance et de leur utilité. On ne doit en venir à la lecture de l'histoire, qu'après avoir étudié son propre cœur, sa religion et ses devoirs ; que lorsque d'autres études préliminaires nous ont mis en état d'y apporter le discernement qu'elle demande, pour ne nous pas laisser éblouir par les fausses opinions historiques, et savoir au moins distinguer la vérité des faits d'avec les rapports de l'imagination de l'historien.

• On peut étudier les langues étrangères ; mais quand on sait déjà ce que c'est qu'une langue, et surtout quand on possède à fond celle de son pays. En un mot, il faut être chrétien, avant de chercher à connaître l'histoire, à devenir poète, ou à estropier une langue étrangère : on ne doit acquérir des connaissances que pour en faire un bon usage. On ne doit point s'occuper de la géométrie pour se remplir la tête des propriétés des lignes, mais pour procurer à son entendement toute la force et toute l'extension dont il est capable.

» Il convient d'étudier d'abord les sciences les plus nécessaires ou qui peuvent contribuer le plus puissamment à former l'esprit et le cœur. Tel dont la connaissance se borne à distinguer l'âme d'avec le corps, qui sait ne pas confondre ses pensées et ses désirs avec les autres mouvements de son organisation, est plus solidement savant par la simple connaissance de cette vérité, plus capable de le devenir toujours de plus en plus, que celui qui, instruit de l'histoire des mœurs et des langues de tous les peuples, s'ignore complètement lui-même, n'a jamais réfléchi sur la nature de son âme, et ne s'est point encore assuré que l'immortalité dont il est revêtu lui prépare une éternité heureuse ou malheureuse.

» Ces conseils ne seront peut-être pas généralement approuvés ;

mais qu'on daigne consulter l'expérience, et qu'on me dise ensuite si ceux qui connaissent à fond *Virgile* et *Horace*, se conduisent mieux que ceux qui étudient et méditent *saint Paul*; s'ils ont retiré plus de fruit de la lecture de *Cicéron*, que ceux qui se sont nourris des paroles de la Sagesse. On nous dit qu'il faut lire *Cicéron*, pour apprendre le latin : cela peut être; mais il faut aussi lire l'Évangile pour apprendre la religion et se former à la vertu. Pauvres enfants! on vous élève comme si vous deviez être citoyens de Rome; on vous enseigne la langue et les coutumes des Romains, et l'on ne songe point à faire de vous des chrétiens et des habitants de la céleste Jérusalem.

» *Saint Augustin*, dans son temps, se plaignait déjà de cet abus. Qu'aurait-il dit, s'il eût vécu dans le nôtre? Il ne faut pas beaucoup de réflexions pour gémir d'un désordre aussi déplorable. Qu'on observe nos jeunes gens à leur sortie du collège. Il semble qu'après leurs longues études, ils devraient au moins savoir ce que c'est que l'homme; qu'ils devraient être suffisamment instruits des preuves de leur religion, pour pouvoir résister aux sophismes d'une philosophie fautive et décevante; qu'ils devraient connaître l'esprit et l'étendue de la morale évangélique; ce sont les premières connaissances et les plus nécessaires à celui qui sait que son âme est immortelle, et qu'il existe un culte et une loi dont l'observance doit déterminer sa destinée éternelle; et il serait naturel de penser qu'ils ont été instruits au collège sur tous ces objets, par la raison que la plupart d'entre eux n'en reprennent plus l'étude; mais les plaisirs, les affaires deviennent bientôt leur unique occupation.

» Qu'on examine ces jeunes gens après plusieurs années consacrées au travail de leur éducation: que cet examen ne porte même que sur ceux qui sont réputés les mieux instruits, on les trouvera en général bien imbus des préceptes et des règles de la grammaire; leur mémoire sera meublée de beaucoup de vers et de prose, de textes nombreux du code et du digeste. S'ils peuvent répéter les expressions obscures et mystérieuses d'*Aristote*, on les regarde comme des prodiges; on les entendra avec satisfaction parler sur tout, sans avoir d'opinion fixe sur rien. C'est à l'art d'argumenter qu'ils ont principalement donné leur attention, et qu'ils doivent le malheureux talent de pouvoir défendre les opinions les plus absurdes ou les plus contraires, sans jamais distinguer l'erreur de la vérité.

» Mais qu'on les interroge sur la nature de l'homme, sur l'opposition qui se trouve entre sa grandeur et ses misères. Demandons-leur d'expliquer les motifs qu'ils ont de croire la vérité de la religion qu'ils professent. Proposons-leur quelques-unes des vaines subtilités par lesquelles les incrédules la combattent. Demandons-leur l'histoire du christianisme; ce qu'ils ont pu concevoir des plans que s'est formés la sagesse de Dieu; quels ont été ses desseins dans la création du monde, dans la venue du Rédempteur et dans l'établissement de l'Église. Prions-les de nous montrer la

nécessité d'un Médiateur, l'harmonie et l'exacte correspondance des mystères divins avec les nécessités humaines, bientôt nous verrons qu'ils n'ont aucune idée de tout cela, ou qu'ils n'en ont que des notions imparfaites et confuses.

» Préservons donc nos enfants d'une erreur si funeste et si difficile à réparer ; ne leur enseignons que ce qui peut les rendre heureux dans cette vie et dans l'autre. Enseignons-leur à devenir bons chrétiens, bons fils, bons maris, bons maîtres, bons magistrats, bons militaires, bons citoyens et bons pères de famille. Pour y parvenir, après les avoir instruits de la religion, après leur avoir donné des mœurs, qui sont la base de toute éducation, nous leur ferons apprendre les sciences pratiques et les arts utiles qui peuvent seuls éclairer leur esprit et diriger leur cœur.

» Nous commencerons dès à présent par le latin, et, comme tu le dis fort bien, par l'étude de la langue de la religion et des sciences. Il est consolant pour un chrétien d'entendre les oraisons de l'Eglise, soit dans le sacrifice qu'elle offre, soit dans les psaumes et les cantiques de ses offices ; la langue latine est d'ailleurs la clé qui nous ouvre le temple de la plupart des sciences. Pour la leur enseigner comme il convient, et leur en faciliter l'étude, nous les ferons commencer par la grammaire espagnole. Parlant déjà cette langue, ils en concevront plus aisément les règles ; ils deviendront par là plus capables d'apprendre non-seulement le latin, mais toute autre langue étrangère ; et ils auront dès à présent l'avantage d'avoir appris par principes la langue qu'ils doivent toujours parler, et dont l'étude mérite à cet égard la préférence.

» Nous sommes d'accord sur la nécessité de leur apprendre les principes de mathématiques ; je leur en donnerai les éléments, et en particulier ceux de la géométrie et de l'algèbre, qui n'est autre chose qu'une arithmétique d'un ordre supérieur. Ce sont là les sciences humaines les plus utiles et du plus fréquent usage dans la société, elles sont les plus solides et les plus vraies : les hommes sur la terre ne peuvent savoir avec certitude que mesurer et compter. Indépendamment de ces avantages, elles ont celui de rectifier l'esprit et de le conduire plus sûrement dans la recherche de la vérité. Elles contribuent aussi à former le jugement ; et, en cela, elles servent à nous diriger dans toutes les circonstances de la vie.

» Il sera donc important pour eux d'apprendre ces sciences à fond ; ils en feront leurs études pendant quatre ou cinq années. Nous suivrons ton heureuse idée de leur donner quelque connaissance pratique des arts les plus usuels, ainsi que celle des principes et des règles de quelque art libéral, sans négliger ce qui peut convenir encore à leur âge et dont je t'entretiendrai tout-à-l'heure ; il me paraît ainsi que nous pourrons les conduire jusqu'à leur quinzième ou seizième année, sans leur avoir laissé un moment d'oisiveté.

» Lorsqu'ils auront fait quelque progrès dans toutes ces études

de l'enfance et qu'ils auront acquis des forces proportionnées à d'autres travaux, le temps sera venu de leur donner d'autres connaissances. Tu n'en veux faire ni des savants ni des docteurs ; tu veux qu'ils soient instruits, d'un jugement droit ; d'une raison saine, qu'ils voient les choses et qu'ils en jugent d'après une juste appréciation ; ton intention est qu'ils remplissent de telle sorte le temps de leur courte carrière, qu'ils puissent arriver à son terme sans avoir cessé de jouir de l'innocence et de la paix. Nous éloignerons donc d'eux toutes les sciences vaines qui enlèvent le cœur, toutes les études frivoles qui le corrompent, toutes ces chimères spéculatives sur lesquelles on dispute tant et qui n'apprennent rien. Nous fixerons leur application sur les principes des arts utiles et des sciences pratiques dignes d'occuper un homme sensé ; par là ils se rendront utiles à la société, et leur âme s'élèvera à la connaissance, à l'admiration et à l'amour de leur Créateur.

» Rien n'est plus propre à nous conduire à ce but que l'étude de la nature ; non de cette nature imaginaire qui n'existe que dans le cerveau des philosophes audacieux qui l'ont inventée, mais de celle qui est sortie des mains de Dieu, qui se manifeste aux yeux de l'expérience quand nous l'employons à la consulter, et que la raison sait apercevoir lorsqu'elle est modeste et qu'elle se contente de ce qu'elle lui découvre. Eloignons d'eux cette ambition insensée et téméraire qui prétend lui arracher les secrets qu'elle cache ; loin d'eux cette jactance présomptueuse qui croit deviner les mystères qu'elle nous dérobe. Qu'ils s'accoutument de bonne heure à se délier de leur imagination, à ne pas s'abandonner sur cette mer sans avoir la sonde à la main, à consulter toujours l'expérience, qui doit être leur compagne inséparable ; à marcher avec circonspection et avec une sage défiance ; à ne pas rougir d'avouer leur ignorance, et à ne jamais se vanter de savoir ce qu'ils ignorent.

» L'étude de la nature, faite avec ces précautions, est, après celle de la religion, la plus digne de l'homme : disons-mieux, elle complète et perfectionne l'étude de la religion ; partout elle nous découvre l'amour, la sagesse et la magnificence de son auteur. Étude vraiment solide, elle fait connaître à l'homme tout ce qui existe, tout ce qui l'entoure ; elle met à profit tout ce qui peut lui être utile. Elle nous développe enfin les rapports intimes et nombreux qui existent entre la créature et le Créateur, et la dépendance absolue et entière qui asservit l'une aux lois de l'autre.

» Cette étude doit se faire presque sans y penser et en tout temps, de manière que nos enfants puissent s'instruire sans s'en apercevoir et presque sans dessein. Loin de nous fatiguer et d'être un travail, elle doit servir à nous distraire et à nous délasser. Nos promenades journalières y seront exclusivement consacrées : la campagne doit être notre école ; et en nous amusant, nous apprendrons le nom, la nature et les propriétés de tous les

objets qui se présenteront à nos yeux. Depuis le grain de sable jusqu'au rocher, depuis le thym jusqu'à l'ormeau, nous devons examiner et connaître tout.

» C'est ainsi que nous apprendrons l'histoire naturelle. Notre cabinet ne sera point une salle grande ou petite où l'on aura entassé des productions exotiques et rares, dont le rassemblement n'aura été que difficile et pénible, sans être d'aucune utilité. Le théâtre de nos études sera plus magnifique et plus vaste; il renfermera tout entier l'horizon que notre vue peut embrasser, tous les objets que notre main pourra atteindre; et nous les soumettrons à notre examen, pour les distinguer, les reconnaître et tirer quelque fruit de nos recherches.

» Dans cette vue, nous nous attacherons à connaître toutes les plantes de notre territoire, leur nom, leurs graines et leurs vertus; par là nos paysans, quand ils seront malades, pourront trouver quelquefois un remède à leurs maux, et notre étude leur procurera quelque soulagement. Nous en ferons autant pour les arbres, les arbustes, les herbes, les fleurs, les fruits, les pierres, et pour toutes les productions naturelles de notre pays: rien n'échappera à notre examen. Les animaux, depuis le ver qui rampe jusqu'au cerf au pied léger, seront l'objet de nos recherches.

» Le cheval généreux, le bœuf laborieux et lent, l'âne patient, si utiles à l'homme, ne se borneront pas à exciter notre curiosité, ils fixeront encore notre attention: il ne nous suffira pas de chercher à tirer un parti avantageux de leur service, nous apprendrons à les secourir et à les traiter dans leurs maladies. Rien de ce que nos yeux peuvent voir, de ce que nos mains peuvent toucher, n'échappera à notre connaissance. J'exhorterai les enfants à former chacun séparément un état de ce qui lui aura paru le plus curieux. Il n'y placera sans doute que des choses communes; mais qu'importe, si nous cherchons à lui apprendre à former des collections de minéraux, d'insectes ou de papillons? Qu'il s'accoutume à mettre chaque objet à sa place, à le classer dans son ordre: cette étude, après avoir amusé son enfance, pourra l'occuper toute sa vie et l'exciter sans cesse à adorer le Créateur.

» Tu veux qu'ils se rendent familier quelque art mécanique, et je t'en loue beaucoup; mais, sans éloigner cette idée, je voudrais que parvenus à leur seizième année, où ils seront déjà robustes et forts, ils apprennent le jardinage. A cet effet je donnerais à chacun un petit terrain clos, où personne ne pourrait entrer sans sa permission. La première année, je permettrais que ton jardinier leur fit la plantation et leur apprît à la faire; ils seraient eux-mêmes chargés ensuite seuls de la culture et de l'éducation des plantes: l'émulation de nos jeunes jardiniers les rendrait à l'envi plus appliqués et plus laborieux.

» Je ne doute pas que cette occupation ne leur fût très-utile. Ils apprendraient à distinguer les terrains, à les améliorer pour

les rendre plus féconds, à connaître la nécessité, les avantages et le choix des engrais; objets aussi ignorés qu'essentiels dans la culture champêtre. Ils apprendraient à planter, à arroser, à perfectionner les légumes et les fruits; ils s'instruiraient des temps les plus propres pour la récolte et pour la plantation. Il n'est guère possible qu'un jardinier salarié serve mal un maître qui en sait autant que lui; et cette branche de la culture, si utile en elle-même, fournit à la fois un délassement innocent et agréable, et amène l'abondance dans la maison où l'on sait en tirer parti. Qu'il est doux de voir croître l'arbre qu'on a planté, dont on a soigné l'enfance, et de manger le fruit que sa greffe a produit! L'homme qui habite les champs et qui y porte ces talents, sait y trouver une source inépuisable de jouissances. Cet exercice fortifiera le tempérament de nos enfants, et les occupera une ou deux heures par jour.

» Ton intention étant de leur rendre agréable le séjour de la campagne, nous ne devons pas négliger les arts d'agrément. Ils ont déjà quelques principes de musique et de dessin; leur vertueuse mère leur en avait donné les premiers éléments. Il ne faut pas qu'ils les oublient; il faut, au contraire, qu'ils les cultivent; tu touches le fort-piano avec habileté, tu es excellent musicien, tu te chargeras de cette partie. Il est heureux que tu puisses leur donner ces leçons; car il eût fallu appeler un autre maître, ce qui peut présenter quelques inconvénients. Nous devons être vigilants à éloigner de nos enfants toute communication peu sûre: mais ils l'auront pour maître, et nous n'aurons rien à craindre de ce côté-là. Tu auras le plaisir de leur enseigner un art qui, dans plusieurs occasions, pourra leur offrir une innocente récréation, et un délassement nécessaire.

» Quant au dessin, à l'exception du coloris, je puis m'en charger: je m'y suis assez exercé pour le leur enseigner. L'expérience m'a appris combien cette occupation est agréable et combien elle est séduisante: son utilité d'ailleurs est reconnue. Le dessin est la langue des arts, puisque son effet est de parler aux yeux, et de peindre l'idée qui n'existe que dans la pensée. Il sert également à s'entendre et à se faire entendre des artistes; il nous aide à ne pas nous tromper, en donnant une espèce de réalité aux créations de l'imagination. L'homme qui dessine sait voir, il grave dans son esprit l'idée et les proportions des objets avec exactitude; il se les représente fidèlement et tels qu'ils sont. Celui, au contraire, qui ne voit que d'une manière vague, sans apprécier ni savoir les moyens de déterminer les contours, les mesures et les linéaments des objets, les altère dans son souvenir, et ne peut ni les décrire ni s'en former une idée exacte et positive.

» Cet art est nécessaire à tous les hommes. Il l'est bien plus encore à un seigneur riche et puissant, qui est dans le cas d'avoir des relations avec des artistes de toute espèce, soit pour des instruments rustiques ou aratoires, soit pour les construc-

tions et les réparations de ses édifices ruraux : il est à propos qu'ils l'apprennent de très-bonne heure , parce que cet art exige une main légère et flexible. Tes enfants sont dans l'âge convenable , et je n'épargnerai rien pour qu'ils l'apprennent bien. Je m'appliquerai spécialement à leur faire tracer des plans avec exactitude , afin qu'ils soient en état de dessiner l'étendue et les contours des terrains.

» Ces différents travaux leur fourniront de quoi s'occuper jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; leur corps ayant alors acquis plus de vigueur et leur esprit plus de maturité , nous renforcerons leurs études et nous donnerons une autre forme à leurs occupations. Jusqu'alors notre soin le plus essentiel doit être de remplir tous les instants de leur vie et d'éloigner d'eux l'oisiveté. Le moyen d'atteindre ce but important et difficile , est de partager tout leur temps entre l'étude et les récréations , de manière que les récréations servent à exercer le corps et à certaines études amusantes et faciles , convenables dans les promenades , tandis que les études vraiment sérieuses rouleront sur des objets propres à les instruire et à les exercer aux vertus.

» Tu es peut-être étonné de ne m'entendre parler ni de poésie ni d'histoire. Quant à ce qui regarde la poésie , je l'estime peu convenable. Cet art , à mon avis , devient ridicule , s'il n'est porté à un degré de sublimité et de perfection , auquel la nature n'a donné la faculté d'atteindre qu'à un petit nombre de sujets privilégiés. Il faut presque avoir le génie d'un *Virgile* pour s'y dévouer avec quelque assurance. En supposant même un talent aussi rare , nous avons encore à redouter les objets sur lesquels la poésie s'exerce. La raison qui respire dans une prose décente et sonore , est toujours la raison ; la poésie avec toute sa pompe n'y ajoute ni force ni vérité ; la plupart des ornements , dont elle cherche à la revêtir , ne consistent que dans la combinaison du son matériel des paroles. Si elle avait d'ailleurs quelques avantages , un homme de bien ne devrait l'employer qu'à chanter la gloire de la religion , à exhorter à la pratique de la morale , ou à peindre avec force la beauté de la vertu. A l'exception de ces sujets sublimes , les autres sont tous ou puérils ou indécents , ou ridicules , et l'usage que j'en vois faire assez généralement l'écarte absolument de notre plan d'éducation.

» Quant à l'histoire profane , je n'hésite pas à la regarder comme une lecture périlleuse ; c'est un vase dont les bords sont emmiellés , et dont l'intérieur recèle ordinairement un poison dangereux. Beaucoup d'historiens , remplis de l'esprit du monde , ne cessent de le répandre dans leurs récits. Ils présentent les objets sous de fausses couleurs ; ils transforment les vices en vertu ; ils préconisent l'ambition , exaltent la gloire humaine , et sont toujours du parti des passions agréables ou séduisantes. Le conquérant est toujours pour eux un héros ; une narration modeste leur paraît ignoble , et le crime éclatant parvient quelquefois à

obtenir leurs applaudissements mêmes. Le lecteur imprudent, dont le jugement n'est point encore formé, avale le poison sans s'en apercevoir, et adopte des idées qui corrompent son cœur et lui apprennent à déprecier l'Évangile. Préservons nos enfants d'une si funeste contagion; et s'ils doivent un jour lire l'histoire, attendons qu'ils puissent eux-mêmes en distinguer les erreurs, ou qu'ils ne la lisent qu'avec quelqu'un de nous qui puisse les en garantir.

» Mais pour recueillir quelque fruit des soins que nous cherchons à mettre dans leur éducation, il faut nécessairement que nous soyons d'accord sur certaines dispositions. Celle qui me paraît la plus essentielle est d'empêcher qu'ils ne parlent jamais en particulier avec aucune personne; il en est telle dans le nombre qui pourrait détruire en un instant le travail de plusieurs jours. En thèse générale, il faut qu'ils n'aient point de domestique à eux, pour qu'ils apprennent à se servir eux-mêmes, à exercer leurs membres et à sentir le prix de leur indépendance. Tes enfants doivent savoir qu'ils n'ont le droit de commander à personne, et les domestiques être prévenus de ne point leur obéir, et de ne rien faire pour eux de tout ce qu'ils pourront faire par eux-mêmes.

» Avant tout, il nous importe de disposer les choses de manière que nous ne les laissions jamais seuls pour quelque motif que ce soit, et qu'ils ne parlent à personne qu'en notre présence. Je le répète, parce que rien ne me paraît plus essentiel. J'avoue que cette sujétion est terrible; mais si nous voulons conserver leur innocence, il faut nécessairement que nous nous en faisons une loi inviolable. Quant à ce qui me regarde, je te promets de ne pas les quitter un instant; et sans y mettre ni affectation ni pédanterie, sans qu'eux-mêmes ni personne s'aperçoivent de ma vigilance, aucun étranger ne leur dira rien que je ne l'entende. Si par malheur je me trouve quelquefois malade ou absent, il faudra que tu me supplées.

» Je n'aurais jamais insisté sur ce point; il est facile d'arriver au port quand les vents ne sont point contraires; mais le danger du naufrage ne tient qu'à l'arrivée d'une bourrasque. Par une suite de la délicatesse de leurs organes, les enfants conservent longtemps les premières impressions qu'ils reçoivent, surtout lorsqu'elles flattent les sens et qu'elles viennent des personnes qu'ils aiment. Qu'aurions-nous gagné à les accoutumer à juger de tout d'après les principes de la raison et de la religion, à les faire triompher de leurs passions et de leurs sens, à leur inspirer le mépris des biens terrestres, des grandeurs humaines et des plaisirs passagers, si un étranger, si un domestique, si une personne indiscreète leur parle de ces mêmes objets avec tant d'estime, tant d'envie de les posséder, que leurs discours feraient impression sur les esprits mêmes les plus formés!

» Le langage du monde est faux et séducteur; il le devient plus encore sur des lèvres profanes et dans la bouche de gens qui n'ont

point d'idées morales, et qui sont très-attachés à la terre. En général on ne dit rien des biens véritables, ou on n'en parle qu'avec une tiédeur capable de n'inspirer que de l'indifférence. Les mondains les plus officieux et les moins dangereux seront ceux qui, se faisant les précepteurs des enfants, leur diront : levez la tête, tenez-vous droit ; ne fléchissez pas le corps, et qui borneront leur enseignement à ces futiles conseils.

» Si ces enfants déclament avec grâce quelques vers où respire l'amour profane, et s'ils laissent entrevoir quelqu'une des qualités que le monde estime, alors ils leur applaudiront avec emphase ; mais s'ils remarquent en eux quelqu'un de ces défauts graves, qui décèlent une corruption abominable à l'homme qui connaît le cœur humain, ils ne feront qu'en rire et s'en amuser. Ceux qui sont chargés de leur éducation cherchent-ils à humilier leur orgueil et à corriger leur amour-propre, l'approbation et les applaudissements de ces indiscrets leur inspireront de la haine contre ces précepteurs sévères, et priveront ceux-ci des moyens d'être utiles à leurs élèves.

» Mon ami, on ne peut insister assez sur le respect qu'on doit aux enfants. Les exemples qui flattent notre corruption naturelle ne sont que trop puissants. Celui qui, en présence d'un enfant, débite quelque maxime pernicieuse, ou se permet avec des gestes de joie quelque action peu convenable, lui fait, sans rien dire, une impression bien plus vive que celui qui, lui parlant de la vertu, l'exhorte à la suivre. Garantissons donc nos jeunes élèves de toute impression étrangère. Il faut, pour y réussir, que l'un de nous se trouve toujours auprès d'eux, sans affectation et sans aucune marque de défiance. Notre présence suffira pour contenir les étrangers et les domestiques ; et si malheureusement il leur échappe une mauvaise parole ou un exemple nuisible, notre empressement à les relever en arrêtera l'influence. Cette conduite serait un véritable esclavage pour quelqu'un qui n'aurait point le cœur d'un père ou d'un ami, jaloux de faire l'œuvre de Dieu ; mais ce Dieu, au nom duquel on en agit ainsi, nous en donnera la force.

» Si nous avons cette constance, si nous savons remplir leur temps par leurs études et par les exercices dont j'ai parlé, si nous plaçons à propos des récréations de leur goût, des exercices du corps qui les fortifient par un mouvement naturel et nécessaire à leur âge ; si nous savons les amuser dans nos promenades, en présentant à leur curiosité des objets nouveaux pour eux, en montrant un empressement vrai de les satisfaire ; si enfin nous savons nous attacher leur cœur par notre affection et par les plaisirs purs que nous tâcherons de leur procurer, nous aurons atteint notre but. Nos enfants, ignorant et ne désirant point les plaisirs perfides et corrupteurs, se contentant des amusements simples et innocents de la nature et de l'esprit que nous ferons renaître sans cesse, pourront atteindre l'âge de dix-sept ans, en ayant bien employé tout leur temps, et conservé la candeur

et la pureté de leur âme. Ils seront instruits de tout ce qu'il leur importe de savoir, et en état de continuer les études et les exercices propres à un âge plus avancé, jusqu'au moment où ils pourront porter dans les bras d'une modeste épouse les prémices de leur innocence actuelle... »

J'avais à peine fini cet écrit, que mon ami revint chez lui; dès que nous fûmes seuls, il me dit : « Eh bien ! Marien, as-tu lu mon mémoire ? — Je ne l'ai pas seulement lu, lui répondis-je; d'après ton ordre, j'en ai écrit un autre où je l'expose à mon tour mes idées sur l'éducation de tes enfants. » Il m'en demanda sur-le-champ la lecture, qu'il me parut écouter avec beaucoup de plaisir, et qu'il interrompit plusieurs fois par des marques d'approbation. Je ne l'avais pas achevée, qu'il vint à moi, et me dit en me jetant les bras au cou : « Quoi, tu ne te trouves pas capable de te charger d'une éducation ! Ah ! Marien ! toutes tes idées sont solides et vraies. Elles ne me seraient pas venues ; mais à mesure que je les entends sortir de ta bouche, je les retrouve dans mon cœur. Grâce te soient rendues de tes sacrifices !

» Laissons aux autres le soin de donner à leurs enfants l'éducation qu'ils voudront ou qu'ils pourront leur procurer. C'est au gouvernement qu'il appartient d'améliorer l'éducation publique, et nous ne devons pas prescrire aux pères et aux précepteurs la méthode et l'ordre qu'ils ont à se proposer ; mais nous pouvons et nous devons élever à notre gré les enfants que le Ciel nous a confiés. Mon directeur m'a dit qu'au défaut des bonnes institutions publiques, chaque père doit exercer une espèce de magistrature domestique, et agir dans ses propres foyers comme un directeur et un apôtre.

» Malheureusement le plus grand nombre des pères, mal élevés eux-mêmes, ou enchaînés par d'autres devoirs, ne peuvent ou ne savent être ni l'un ni l'autre ; et je suis un de ceux-là. Mais qu'ils fassent comme moi ; qu'ils cherchent un ami qui puisse les aider, et qu'ils prient le Ciel de leur en ménager un tel que toi. Oui, mon cher Marien, sois notre conducteur et notre maître commun ; mais ne pense pas que la générosité que tu as de descendre à mes desirs me porte à me décharger sur toi de tout le poids de l'éducation de nos enfants. Non, mon ami, cette charge m'est personnelle ; Dieu me l'a donnée ; je suis père, et à ce titre, dans le partage des soins qui nous seront communs, je dois me charger du lot le plus pénible.

» La seule chose que je te demande, c'est de m'aider dans tous les cas où mon ignorance produira mon incapacité. Il s'agit ici d'un emploi, d'une fonction que nous allons remplir en commun. Nous nous prêterons l'un à l'autre un secours réciproque. J'adopte entièrement ton plan, et je me sou mets d'avance à suivre en tout point tes idées. Le plan d'éducation que tu me proposes est précisément celui que j'avais projeté de suivre. Dès aujourd'hui règle et dispose tout ce qui te paraîtra convenable. »

Ce jour-là même, on plaça mon lit dans la pièce où étaient

ceux des deux enfants, et qui est contiguë à l'alcove de leur père. Le lendemain nous réglâmes toutes les heures de la maison. Nous distribuâmes les emplois des domestiques, de manière qu'aucun ne pût être oisif, et que chacun d'eux répondit seul des fonctions dont il était chargé; mais aucun ne fut affecté ni à moi ni aux enfants. Je dis à mes jeunes disciples que, n'étant ni invalides ni manchots, et ayant au contraire de bons bras, nous n'avions pas besoin d'être servis; que dès que j'avais été homme, ne voulant pas dépendre d'un serviteur, j'avais pris l'habitude de faire tout par moi-même; et que, puisqu'ils étaient près de le devenir, il était raisonnable de s'affranchir d'un esclavage que l'inaptitude de l'enfance pouvait seule justifier. Ils adoptèrent avec joie cette idée; ils s'en firent un point d'honneur et renoncèrent à toute envie de se faire servir par autrui.

À l'heure du déjeuner, nous nous distribuons aussi notre occupation individuelle pendant toutes les heures de la journée. Les premiers instants de la matinée et quelques moments du soir sont consacrés à rendre nos actions de grâces à l'Auteur et au Conservateur de notre existence; tous les autres se partagent entre l'étude, la récréation et la promenade. Ce fut en nous promenant que je leur donnai pour la première fois quelque idée de l'empire que la raison doit obtenir sur nous, du respect qui lui est dû, et de l'amour que nous devons avoir pour l'ordre, soit parce que Dieu l'aime, puisqu'il en est l'Auteur, soit parce que notre propre intérêt l'exige. C'est sur ces deux principes que j'ai établi la partie morale de mon éducation; et, dès les premiers temps j'ai reconnu l'aptitude et le bon cœur de nos enfants, à leur intelligence et à leur docilité; notre méthode date de cette première époque, et je l'ai suivie constamment jusqu'au jour où nous sommes.

Il me serait impossible de te rapporter en détail la manière dont nous avons employé ces cinq ans. Il te suffira d'apprendre qu'ayant une fois réglé l'ordre de notre vie, nous l'avons suivi avec beaucoup de régularité. Leur père et moi, fidèles à notre plan, avons été constamment les compagnons inséparables de nos enfants. Aujourd'hui Felix a déjà plus de quinze ans, Paulin en a quatorze; ce sont deux adolescents de bonne mine, robustes et forts, très-instruits sur tout, et très-habiles dans le dessin. Ils connaissent déjà, distinguent, et savent très-bien classer toutes les productions de notre sol; tous les deux sont très-avancés dans la géométrie, et plus encore dans l'algèbre; ils calculent aussi habilement que les commerçants les mieux instruits et les plus exercés.

Ils n'ont pas fait moins de progrès dans la musique et dans le coloris; avec cette différence que, quoiqu'ils aient l'un et l'autre bien réussi, Felix surpasse Paulin pour le coloris, autant que Paulin surpasse Felix pour la musique, apparemment par l'effet de la différence de leurs dispositions naturelles. Dans peu nous donnerons à chacun d'eux une portion de terrain, pour

qu'ils aient leur jardin à cultiver. Leur père et moi, nous jouissons du succès de nos soins et de nos travaux, et nous en sommes amplement récompensés. Indépendamment de leurs progrès rapides dans tous les genres de connaissances utiles, nous voyons avec une vive satisfaction que Dieu les a doués d'un cœur excellent, de sentiments honnêtes, d'inclinations douces, et d'un grand fonds de raison.

Jusqu'à présent, ils n'ont pu faire encore une étude sérieuse de la religion, je la réserve pour un âge plus avancé. Cependant ils sont déjà si instruits de ces preuves, et si persuadés de sa vérité, qu'il ne serait pas facile de les en dissuader. J'oserais en défier tous les philosophes, je ne crois pas qu'ils pussent les détacher des principes fondamentaux de la foi. Je les regarde déjà comme invulnérables à cet égard, et comme supérieurs à toutes les attaques. Mais, malgré cette persuasion et le soin continu que nous prenons de les entretenir dans ces principes, leur père et moi, nous nous réservons de leur faire faire, dans quatre ou cinq ans, une étude plus profonde, plus suivie et plus raisonnée de la religion. J'espère que nos élèves seront des hommes utiles et estimables. Ma plus grande consolation est d'être convaincu que leur âme est toujours pure, et qu'ils n'ont point perdu leur première innocence.

Tu me diras que la chose a pu être facile dans les premières années, mais qu'il en reste beaucoup à passer, avant le temps où nous pourrons leur faire goûter les douceurs d'un mariage vertueux, et que ces années-la sont précisément les plus orageuses. Tout cela est vrai; mais Dieu, qui nous a si bien aidés jusqu'à présent, nous continuera sa protection, et notre vigilance ne se lassera point. Leur père et moi, nous avons déjà formé le plan de notre conduite à venir. En attendant, nous leur ferons continuer pendant deux ou trois ans les mêmes exercices, soit pour que leur tempérament achève de se former, soit pour qu'ils perfectionnent leurs études.

Lorsqu'ils auront atteint leur dix-huitième ou dix-neuvième année, que leur corps sera plus robuste et leur esprit plus formé, nous donnerons à leurs exercices une autre forme, nous fixerons leur attention sur des études plus élevées. Ils ont déjà beaucoup d'idées d'agriculture; déjà ils connaissent son importance; dans nos conversations et nos promenades, ils en ont acquis les premières notions; mais alors nous ferons une étude plus sérieuse et plus étendue de toutes ses branches. Leur père compte donner à chacun d'eux un espace médiocre de terrain pour le régir et le faire cultiver lui-même, et il y joindra tous les instruments nécessaires pour son exploitation. Son intention est qu'ils la dirigent eux-mêmes; qu'ils y emploient le nombre nécessaire de cultivateurs; qu'ils vérifient les nouvelles expériences qui se sont accréditées en Europe, et qu'ils observent avec beaucoup d'attention les améliorations produites par les nouvelles inventions qui paraissent les plus recommandables.

Ils montent déjà bien à cheval ; mais on cherchera à les perfectionner dans cet exercice. L'étude de l'histoire naturelle, qui n'a été jusqu'à présent qu'un jeu, un amusement, deviendra à cette époque une partie de la théologie. Jusqu'à présent nous nous sommes contentés d'examiner la surface extérieure des productions de la nature. Nous ne nous sommes occupés qu'à les connaître, les distinguer, les nommer ; nous avons appris leur usage le plus connu, leurs propriétés les plus communes, ou, pour mieux dire, nous ne nous sommes encore occupés que de leur nomenclature.

Mais alors nous commencerons à les voir sous des rapports plus essentiels ; nous chercherons à pénétrer dans leur organisation intérieure. Nous admirerons les merveilles de leur structure ; nous examinerons l'art secret de leur mécanisme ; nous combinerons les usages auxquels ils peuvent être employés pour le service de l'homme. En nous développant l'industrie merveilleuse et secrète avec laquelle la nature élabore toutes ses productions, cette étude nous découvrira la sagesse infinie de son Auteur ; elle nous développera le concert et l'harmonie, qui règnent également dans l'organisation particulière de chaque individu des trois règnes, et dans les rapports qu'ils ont entre eux. Nous verrons la juste proportion de la cause avec ses effets ; nous apercevrons jusqu'à un certain degré les desseins de l'Auteur suprême dans la formation de toutes choses ; et la merveilleuse correspondance, qui se trouve entre tous les ouvrages sortis de sa main, nous remplira d'étonnement et d'admiration. Elle nous dévoilera la puissance, la sagesse, la magnificence et l'amour avec lesquels Dieu a traité l'homme ; chaque mouvement de notre cœur ému sera un acte d'amour et d'adoration.

Pour aider nos élèves dans cette immense et majestueuse étude, je leur donnerai une idée de la physique générale ; je leur ferai l'énumération des opinions des hommes, en distinguant le peu qu'on sait d'avec ce que l'on conjecture et ce qu'on ignore. Mais, pour mieux graver dans leur mémoire le petit nombre de vérités dont on est certain, je ferai transporter ici ma collection d'instruments de physique expérimentale, et je leur montrerai les phénomènes que l'expérience a révélés à notre curiosité.

Je m'appliquerai à leur donner une notion plus étendue des éléments de la chimie, pour qu'ils se forment une juste idée de la transformation des substances, et l'utilité que les arts ont tirée de la dissolution des corps. Je leur enseignerai dans un plus grand détail la géographie, soit afin qu'ils connaissent le séjour qu'ils habitent, soit pour qu'ils puissent entendre l'histoire lorsque nous la lirons ensemble.

Je les arrêterai longtemps, et avec une sorte de préférence sur l'observation du Ciel et sur l'étude de l'astronomie. Cette science, si attrayante par elle-même, contribue plus que toute autre à nous faire entrevoir la grandeur, la magnificence et

l'immensité du Créateur ; qui pourra considérer sans être ému , et sans une profonde admiration , ces innombrables globes suspendus sur nos têtes ; ces astres brillants que le télescope multiplie à mesure qu'il se perfectionne ; ces orbes presque sans fin et sans limites auxquels il n'atteint point , et que la raison suppose par analogie ?

Non , mon cher *Antoine* , rien dans ce bas-monde ne peut nous donner de son divin Auteur une idée moins imparfaite , que l'immensité de ces grands et pompeux ouvrages de sa main puissante. Ce spectacle ravissant saura attacher , intéresser et occuper nos élèves. Il entretiendra dans leur cœur l'amour et la crainte , le respect et la reconnaissance qui sont dus à ce Dieu si puissant , si magnifique et si libéral envers ses créatures. Je leur ferai concevoir par là quelles peuvent être la multitude et l'excellence des biens que promet à la vertu celui qui , après nous avoir donné tant de témoignages de sa puissance , nous dit qu'il réserve à ses élus , dans le céleste séjour , ce que les yeux n'ont jamais vu et ce que les oreilles n'ont jamais entendu.

Telles sont les occupations à l'aide desquelles nous avons projeté de les conduire jusqu'au moment où leur destination sera fixée , et où ils commenceront à se gouverner eux-mêmes. Que je serai heureux si je puis contribuer à leur bonheur , et les avoir mis à portée de se communiquer à leurs enfants ! Je le serai bien plus encore , s'ils sortent de mes mains aussi purs , aussi innocents que lorsqu'ils m'ont été confiés ; et mon bonheur sera mille fois plus grand encore , si Dieu , à qui je consacre tous mes désirs et dont j'implore le secours , daigne accepter le faible sacrifice que lui ai fait.

Cette lettre est déjà si longue que je n'ose lui donner plus d'étendue , et cependant je n'ai pu l'entretenir que des enfants. Ma première te parlera de leur Père. Adieu , mon cher *Antoine*.

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

Marien à Antoine.

JE vais , mon cher *Antoine* , remplir la promesse qui terminait ma dernière lettre. Tu te rappelleras que , dans le court séjour que tu fis ici avant ton départ pour l'Amérique , tu fus frappé de la misère de notre village. Touché de ce spectacle pénible , tu me dis que quoiqu'il y eût malheureusement dans

certaines provinces beaucoup de villages extrêmement pauvres, tu n'en avais vu aucun qu'on pût comparer à celui-ci; tu ne pouvais concevoir comment on souffrait qu'une société d'hommes vécût dans un tel abandon et avec si peu de propreté; cet état te parut un outrage à l'humanité.

En effet, la plupart des maisons étaient d'une malpropreté dégoûtante et menaçaient ruine; elles étaient si basses qu'on ne pouvait s'y tenir debout; tellement enterrées, que l'eau n'en pouvait sortir et qu'elles croupissaient dans l'humidité; les fenêtres en étaient si petites que l'air n'y pouvait circuler. Ces malheureux villageois trouvaient ainsi, dans leur habitation, moins un abri qu'un sépulchre anticipé. Les rues étaient infectes et obstruées d'immondices; il n'était donc pas étrange que la santé, la vigueur, la joie, fussent bannies de ce séjour dégoûtant et malsain. Nous conçûmes la véritable cause de cette misère, et nous fûmes profondément affligés, à la vue de tant d'habitants dont l'aspect famélique et d'horrible dénûment présentaient le tableau de la plus triste indigence. Tu partis, et je restai consterné de me voir obligé de vivre avec les infortunés que le Ciel m'avait donnés pour voisins.

Ma douleur s'accrut, lorsqu'étant allé voir le curé, je le trouvai dans une église obscure, humide et triste, où il ne régnait aucun ordre: à peine présentait-elle un lieu décent pour les cérémonies ecclésiastiques; les ornements et les vases destinés au culte se ressentaient de la pauvreté générale. Je ne pus déguiser au curé la peine que me causait ce spectacle affligeant. Il n'en éprouvait pas moins lui-même; et il me dit que depuis six ans qu'il était curé, cette situation douloureuse faisait son tourment habituel; mais ses paroissiens, ajouta-t-il, étaient dans une telle indigence, que si quelques-uns d'entre eux avaient quelques ressources, la plus grande partie en était dépourvue, et qu'aucun n'avait au delà de ses besoins.

Il n'avait lui-même qu'un fort petit revenu, insuffisant pour subvenir aux besoins de beaucoup de pauvres, qui, sans son secours, seraient morts de misère; mais ces infortunés étant les temples vivants de Dieu, ils lui paraissaient mériter la préférence sur tout. En un mot, je ne voyais, je n'entendais rien qui ne me causât la plus profonde affliction. Ma seule consolation fut le curé lui-même, dont l'aspect et les discours annonçaient un homme sensé et religieux, plein de jugement et d'instruction. Nous avons eu depuis plus d'une occasion de reconnaître sa prudence, sa sagesse et sa vertu.

Dès que mon ami fut de retour, je lui fis part de mes tristes observations: « J'ai vu comme toi, me dit-il, tout ce que tu me racontes; et la première impression que me fit ce spectacle désolant fut aussi douloureuse pour moi qu'elle l'a été pour toi; mais ma douleur fut soulagée par une réflexion qui, j'espère, produira sur toi le même effet. Puisque Dieu, me dis-je à moi-même, m'appelle dans un village aussi malheureux et qu'il me

donne les moyens de remédier à sa misère, il est sans doute dans les desseins de sa Providence que j'en devienne le réparateur. Telle est donc la vocation de ma vie future ; telle est la destination que le Ciel m'assigne. Tu peux te dire la même chose : au lieu de gémir sur tant de maux, travaillons à les soulager.

» Il y a beaucoup à faire ; mais nous ferons ce que nous pourrons , et l'on peut beaucoup avec la protection du Ciel , avec le temps , et une sage conduite. Faisons tout ce que nous pourrons faire , mais sans faste et sans ostentation. Parlons d'abord au curé , et concertons-nous avec lui. Il y a dans la ville voisine un bon architecte , nous le ferons venir , nous lui demanderons un plan pour la reconstruction de l'église , pour lui donner plus d'étendue , plus de joar , et pour la rendre plus salubre ; nous commencerons par employer son talent à achever ce premier ouvrage.

» Nous prions le curé de se rendre à la ville pour s'y procurer tous les ornements et tous les vases nécessaires à la décence et à la majesté du culte ; tout cela peut être réparé tout de suite : ce sera notre première occupation. Nous devons , toi et moi , nous considérer comme conduits ici par le Ciel , pour y devenir les pères des habitants de ce village. Je serais coupable de toute la misère qu'on peut épronver ici , si je n'y apportais pas de remède. Dieu m'en a imposé l'obligation , en me donnant tant de terres ; et il me la renouvelle , en m'appelant à vivre au milieu de ces pauvres villageois. Tous les indigents sont mes enfants , ils vont devenir les objets de ma sollicitude. Commençons donc par eux , mais sans oublier Dieu. »

J'applaudis à des idées si chrétiennes. L'architecte vint ; le plan fut fait , et l'on se mit à l'œuvre ; l'église fut bientôt agrandie , éclairée , ornée , et pourvue d'une sacristie décente. Quand tout fut prêt , nous fîmes une solennité pieuse pour la bénédiction et pour l'ouverture de l'église ; j'y dis la messe , et le curé nous prêcha. Son sermon acheva de nous donner une grande idée de son mérite ; il fut si simple , approprié à son auditoire , mais pur , élevé , vraiment évangélique , et respirant la tendre et religieuse onction d'un cœur pieux et pénétré.

Mon ami avait fait préparer pour cette solennité deux cents habits d'hommes , autant de femmes , et quatre cents de petits garçons , et les avait remis au curé pour les distribuer entre les personnes les plus malaisées de la paroisse. Elles assistèrent toutes à notre messe en habits propres , circonstance qui donna plus d'éclat et de décence à notre fête , où l'on vit la gaieté s'unir à une piété vive et tendre. Tous ces pauvres gens avaient acquis un esprit nouveau ; ils se réjouissaient de posséder une église plus spacieuse et plus élevée , dont ils n'avaient plus à redouter l'humidité et l'infection , où il y avait plus de clarté , où l'on respirait un meilleur air , et où l'on adorait Dieu avec plus de décence.

Pour ne plus revenir sur ce sujet , et quoique j'anticipe les

époques, je te dirai qu'une des choses qui nous affectèrent le plus, fut le triste état de l'école du village. Nous n'y avons trouvé que très-peu de petits garçons, auxquels on donnait une instruction très-imparfaite. Nous fûmes fort étonnés que dans un lieu où il y en avait un si grand nombre, il y en eût si peu auxquels on fit apprendre les éléments des connaissances les plus nécessaires. Nous fûmes bien plus surpris et plus affligés de l'ignorance du maître; à peine savait-il lire, encore moins savait-il écrire; il ne connaissait que par routine la doctrine chrétienne qu'il enseignait sans la comprendre.

Le curé, qui nous avait accompagnés, nous dit qu'il n'y en avait ni ne pouvait y en avoir d'autre dans le village, parce qu'on ne pouvait assigner un salaire convenable à un maître capable de bien enseigner; que ce mal provenait en grande partie de la pauvreté des pères, qui pouvaient à peine payer les mois de leurs enfants, quelque modiques qu'ils fussent; que beaucoup d'autres, en état d'y subvenir, mais ignorants eux-mêmes et ne sentant point l'importance de ces études élémentaires, négligeaient d'envoyer leurs enfants à l'école, préféraient de leur donner des occupations qu'ils croyaient plus utiles; que l'école se trouvant ainsi déserte, il n'était pas possible que le maître pût y gagner sa vie; que si celui qui faisait alors ce métier s'y livrait, ce n'était que dans l'impuissance d'exercer une autre profession; qu'il avait plus d'avantage à le faire, même avec si peu de succès, qu'à ne rien faire du tout; et qu'en sa qualité de curé, il se voyait dans la continuelle nécessité de subvenir à ses besoins.

A cette occasion, il nous raconta que l'année précédente il était venu au village un homme qui y avait pris naissance, et qui, ayant été élevé dans la capitale, y avait acquis assez d'instruction pour devenir un excellent maître; il était en état de bien enseigner à lire, à écrire et à chiffrer, et de plus très-instruit dans la doctrine chrétienne et capable de l'enseigner parfaitement. Il n'avait rien négligé pour le retenir et le charger de l'école du village; le maître lui-même ne demandait pas mieux, parce qu'il y avait ses parents et ses amis; mais la désertion presque générale de l'école, et l'indifférence ou la pauvreté des pères, lui ôtèrent tout moyen de pouvoir se maintenir.

» J'en fus d'autant plus affligé, messieurs, nous ajouta le curé, que j'avais trouvé dans cet homme tout ce qui aurait satisfait les plus ardents desirs de mon cœur. — Et où est-il à présent, lui demanda mon ami? — Il est retourné à la capitale. — Et pensez-vous, reprit mon ami, que si on lui offrait un salaire convenable il consentit à revenir? — Je n'en doute pas, puisqu'il le désirait beaucoup. — Fort bien, lui dit mon ami; écrivez-lui donc de venir. Vous fixerez le salaire qu'il conviendra de lui donner, et je m'engagerai à le lui garantir. Qu'il vienne; qu'il enseigne les enfants gratuitement, qu'il les instruisse dans la doctrine chrétienne; qu'il leur donne des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, et quelque idée du dessin, et nous, nous ferons

notre possible pour déterminer les pères à envoyer leurs enfants à l'école. »

L'homme est en effet venu , et il s'est très-bien acquitté de ses fonctions. L'école est parfaitement réglée ; tous les petits garçons s'y rendent ; mon ami a pris pour cela des mesures. Indépendamment des connaissances les plus essentielles , ils ont appris un peu de dessin , un peu de chant pour l'église ; ils répondent fort bien aux offices ; tous les dimanches et jours de fête il y a des messes solennelles , et c'est moi qui les dis ordinairement ; le curé leur prêche des instructions vraiment utiles et pleines de piété : tous ces exercices respirent la plus grande onction et le plus profond respect , et tu serais complètement édifié , ton cœur nagerait dans la joie , si tu voyais comment nous passons à l'église les matines des jours consacrés au culte du Seigneur.

Je vais te parler des filles. Mon ami demanda au curé quelle éducation on leur donnait : « Aucune , nous dit-il , il n'y a point d'école pour elles ; elles n'ont pour maîtresses que leurs propres mères , qui , ne sachant rien , ne peuvent leur donner une éducation meilleure que celle qu'elles ont reçue elles-mêmes. Quant à la doctrine chrétienne , je tâche de la leur apprendre ; mais elles sont en trop grand nombre pour que je puisse la bien enseigner à toutes. Il est pitoyable de voir la grossièreté qu'elles se transmettent d'une génération à l'autre. Il en est fort peu qui sachent lire , et elles forment la partie la plus triste du peuple de ce village. Les femmes , presque inhabiles à tout , y sont bornées aux occupations domestiques , et absolument privées de tout moyen de gagner leur vie. »

Ce tableau trop fidèle affligea beaucoup mon ami. « Ne serait-il pas possible , dit-il au curé , de remédier à ce mal ? — Cela serait très-difficile , répondit-il , parce qu'il faudrait établir une école , la doter , et trouver une femme capable de la diriger. — C'est le point difficile , reprit mon ami ; car , quant aux frais de l'établissement de l'école et à sa dotation , je pourrais y fournir. » Frappé de ces paroles , comme si j'eusse été éclairé d'un trait de lumière , je vins à me souvenir tout-à-coup d'une femme de ma connaissance , très-propre à remplir ces fonctions. Je puis vous proposer , leur dis-je , une personne très-capable d'un pareil emploi. C'est une veuve qui depuis peu a perdu son mari , et avec lui le traitement de sa place ; elle est réduite à la dernière pauvreté , et se trouve dans la situation la plus déplorable. Elle a reçu une éducation distinguée , et faite pour la mettre fort au-dessus des fonctions d'une école... Je crois qu'on ne pourrait pas faire un meilleur choix , non-seulement elle est pleine d'instruction et de talent , elle est encore prudente , pieuse et modeste. Je présume qu'elle acceptera , parce que les circonstances l'ont réduite à chercher un état qui puisse la faire subsister. Mon ami me pria instamment de lui écrire. Je le fis ; la femme vint et a formé une excellente école , dans laquelle on a élevé déjà beaucoup de jeunes filles , et où on en élève d'autres. Maintenant un grand

nombre d'entre elles savent la doctrine chrétienne d'une manière peu commune, lisent et écrivent bien, et y ont appris tous les arts propres à leur sexe. Il n'est aucun père qui ne s'empresse d'y envoyer ses filles, et tu ne pourrais imaginer combien cette institution a amélioré les mœurs publiques. Toutes ont un maintien décent et modeste. On distingue aisément celles qui ont fréquenté cette école, et leur exemple a influé sur toutes les autres.

Un matin, peu de jours après mon arrivée ici, le curé lui apporta une liste de plus de deux cents familles, auxquelles il avait réparti l'argent qu'il lui avait remis pour les pauvres; il ajouta que, malgré le grand nombre des personnes qu'il avait secourues, celui des nécessiteux était encore si grand que cette somme n'avait pu suffire pour les soulager tous. Mon ami s'empressa de lui dire qu'il lui en ferait remettre une seconde d'égale valeur pour en faire une seconde distribution.

Je lui dis que sa conduite ne me paraissait pas sage; que cette manière de faire l'aumône produirait plus de mal que de bien, et que, loin de soulager le village, il achèverait de le perdre et de le ruiner; qu'au lieu de deux cents familles pauvres, il y en aurait le double dans trois mois, et qu'au bout de l'année toutes se trouveraient dans cet état; que c'était une vérité démontrée par l'expérience, parce que l'homme est naturellement paresseux et fainéant, qu'il ne travaille jamais qu'aiguillonné par la nécessité, et que, lorsqu'il peut vivre sans travailler, il ne se donne pas la peine de travailler pour vivre.

« Messieurs, ajoutai-je, dans un pays où le gouvernement et les mœurs n'ont pu parvenir à rendre l'oisiveté honteuse, on préférera toujours de vivre aux dépens d'autrui, sans rien faire; lorsqu'on verra que vous donnez de l'argent à qui vous en demande, tous vous en demanderont et abandonneront le travail. Il en résultera que vous achèverez de détruire le peu d'industrie que nous possédons encore ici; on renoncera à toute occupation honnête et laborieuse; vous aurez encouragé l'ivrognerie et tous les vices qui dérivent de l'oisiveté.

» Voulez-vous faire des aumônes utiles et bien entendues? cherchez les moyens de faire gagner aux pauvres leur pain, et vous aurez des résultats avantageux. Établissez des manufactures grossières et communes, qui soient à leur portée, et qui puissent fournir à leur subsistance, en même temps qu'elles deviendront utiles à la société. Suivez enfin la marche de la nature, qui ne prodigue ses dons à l'homme qu'autant qu'il sait les arracher de son sein, et la forcer à produire. Suivez l'esprit de la loi divine, qui a condamné l'homme à ne manger son pain qu'à la sueur de son front.

» — Ici, monsieur, me répondit le curé, ces principes sont impraticables. Il n'y a pas de ressources pour gagner sa vie; à peine les journaliers eux-mêmes trouvent-ils du travail, surtout pendant la morte-saison, c'est-à-dire presque tout l'hiver. Quant

aux malheureuses femmes , aucune saison n'est favorable pour elles ; elles ne savent ni ne peuvent gagner un sou. Quelques-unes d'entre elles se vouent à la domesticité ; c'est là leur seule ressource. Leur profonde ignorance , fruit de leur mauvaise éducation , les rend propres à fort peu de choses , et personne ne les occupe.

» — Voilà donc , lui répliquai-je , les maux que nous devons chercher à combattre ; au lieu d'y remédier , par ces aumônes malentendues , vous ne ferez que les augmenter. Si mon ami veut les faire bien , s'il veut qu'elles soient avantageuses au pauvre , utiles à l'état et agréables à Dieu , qu'il ménage et prépare des travaux qui mettent tout le monde à portée de gagner un salaire ou un revenu journalier. La terre offre beaucoup de moyens pour employer les bras robustes. Les arts n'en présentent pas moins à ceux qui sont plus faibles ; on peut les exercer indéfiniment aux manufactures. Il n'est dans le monde aucune population assez nombreuse pour suffire à l'emploi de tout ce que ces moyens réunis peuvent embrasser.

» Mon ami désire peupler une partie de ses terres ; il veut construire quelques édifices , et coopérer à la stabilité et à l'amélioration des établissements de ce village ; voilà déjà de quoi occuper beaucoup de journaliers. Les familles qui auront acquis des portions de terre et des récoltes , sont composées d'autant de pauvres enlevés à l'oisiveté : ce ne sera qu'à celles qui ne voudront ou ne pourront point participer à cet avantage qu'il conviendra de fournir d'autres moyens de subsistance. Les plus naturels et les plus faciles consistent à favoriser le progrès et la connaissance des arts les plus communs. Pourquoi nos habitants iraient-ils acheter dans les villes voisines leurs souliers , leurs gros bonnets de drap et leurs chemises ? Pourquoi ne pourraient-ils apprendre et exercer eux-mêmes les arts grossiers qui les leur procurent ?

» Pourquoi , au lieu de répartir cet argent que vous versez dans le sein des pauvres , et par lequel mon ami les accoutumerait insensiblement à la paresse et aux vices , ne l'emploierait-on pas à faire apprendre aux petits garçons les métiers de forgeron et de charpentier ? Pourquoi n'établirait-on pas ici des fabriques de toiles communes et de draps grossiers , et pourquoi les habitants ne s'occuperaient-ils pas de fabriquer les étoffes dont ils s'habillent ? cette fabrication occuperait beaucoup de monde et surtout les femmes , qui pourraient gagner leur pain par leurs filatures. Il me semble qu'il serait mieux d'employer à cet objet les soins et l'argent de mon ami , que de fournir aux pauvres les moyens de mener une vie oisive et d'aller au cabaret ; l'aumône que je me propose semble bien préférable.

» — Il est vrai , reprit le curé , mais il faudrait du temps , et les nécessités sont urgentes. D'ailleurs , quand vous connaîtrez le village et le caractère de ses habitants , peut-être jugerez-vous moins facile d'y introduire des fabriques qui exigent de l'intelli-

gence et de l'application. On ne saurait concevoir combien ils sont habitués à la paresse. Mais quand il serait possible d'y réussir avec le temps, que ferons-nous de nos nombreux malades, d'une foule de personnes perclues et estropiées, hors d'état de travailler et qui errent dans les rues ?

» Si nous avons un hôpital où l'on pût traiter les malades, une maison de charité pour y recueillir les estropiés et les infirmes, en procurant de l'occupation à ceux qui se portent bien, on serait fondé à refuser l'aumône aux mendiants. Comme, malgré tant de moyens offerts pour gagner la vie, il est impossible qu'il n'y ait point de malheureux de cette espèce, ils est impossible aussi de les laisser sans secours. Un père soutient sa famille par son travail ; mais s'il tombe malade, il n'y a point d'hôpital pour le recevoir. A l'instant même il est dans la misère, et sa famille y tombe avec lui. Ne faut-il donc pas le secourir ? — Sûrement, et avec largesse, lui répondis-je. Si l'on doit fournir du travail à l'homme capable de travailler, on doit des soins et des secours à celui qui ne le peut pas ; et personne n'y a plus de droit qu'un honnête artisan, un journalier qui vit de son travail, lorsqu'une maladie ou un accident viennent à les priver des moyens de gagner leur subsistance.

» — Il faut donc, me répliqua-t-il, dans un village aussi nombreux, avoir un hôpital pour les traiter. — Je n'admets point cette conclusion, répondis-je, elle est contraire à mon opinion. — Quoi ! reprit-il avec étonnement, vous pensez qu'il ne serait pas utile d'avoir un hôpital où l'on pût traiter les pauvres dans leurs maladies ? — Oui, monsieur, lui répliquai-je, je crois qu'on peut se passer d'un hôpital, parce qu'il me paraît qu'on peut mieux faire. Ne vous scandalisez pas, monsieur le curé ; cette opinion, qui vous paraît dure, est pourtant fondée sur des principes d'humanité.

» Les hôpitaux peuvent être nécessaires dans les villes où réside le souverain, dans les capitales et dans les cités très-populeuses. Comme il est plus facile d'y trouver du travail, comme ceux qui y apportent des objets de consommation y abondent, et que ces raisons et d'autres motifs y attirent des gens de toutes les provinces et des pauvres de toute espèce, il y a toujours dans leur enceinte un grand nombre d'étrangers sans foyers et sans famille, qui dans l'état de maladie ne savent à qui recourir ; ils ne trouveraient ni soins ni abri, et ils mourraient dans les rues. Cette circonstance rend les hôpitaux indispensables, malgré leurs inconvénients, pour présenter un refuge et quelque assistance à ces étrangers, voilà tout ce qu'on peut alléguer de solide en faveur des hôpitaux.

» Mais ces établissements ont en eux-mêmes des défauts auxquels on ne peut remédier, et qui dépendent de la nature des choses humaines. Quelque zèle, quelque charité qu'on mette à les administrer, le temps, l'habitude de voir les malades et leur multitude, affaiblissent peu à peu ce sentiment de douceur et

de compassion, si consolant pour la délicate sensibilité de celui qui souffre. Comme on ne peut éviter d'y employer des mercenaires subalternes, qui n'exercent ce pénible office que par intérêt, qui ne peuvent avoir une affection personnelle pour des malades inconnus, ils contractent à la longue une sorte de dureté plus funeste pour ces infortunés, que les remèdes ne peuvent leur être salutaires.

» Les maladies, en affaiblissant le corps, énervent l'âme, et rien n'est plus utile et plus salutaire pour les hommes que la compassion, la patience et les démonstrations de bienveillance des personnes qui les assistent. Le malade qui se transporte à l'hôpital, ne perd pas seulement la vue, la compagnie et l'assistance de sa femme et de ses enfants, il est encore tourmenté de l'affreuse idée qu'il les laisse dans la plus étroite misère. Cette séparation forcée des personnes qu'il aime le plus, suffit seule pour faire son tourment.

» Le malade qui peut être traité dans sa maison, aidé par les personnes qu'il aime et dont il est aimé, est sous leurs yeux exempt de cette pénible sollicitude qui ajoute aux douleurs de sa situation. Les maux de la nature ne sont point aggravés par ceux que la nécessité des circonstances lui fait souffrir. Non-seulement mieux assisté, il trouve encore dans ses souffrances plus de consolation. Il est donc démontré pour moi que, dans un village où il n'y a pas d'étrangers sans profession, où tous les habitants ont une famille et une maison quelconque, il ne faut point établir d'hôpital, mais veiller à ce que chacun puisse être traité chez soi.

» — Chez soi ! s'écria le curé, et où prendra-t-on l'argent nécessaire pour une telle dépense ? — Dans la même bourse, répondis-je, où vous cherchiez à puiser pour fonder et soutenir l'hôpital ; je suis persuadé même qu'il en faudra beaucoup moins. Considérez ce que coûterait nécessairement une fondation de cette espèce. Il faudrait construire, acheter ou acquérir un édifice solide, assez spacieux pour recevoir un grand nombre de malades. Il faudrait le disposer pour cet usage, le pourvoir de lits, d'ameublements, et d'une foule d'objets nécessaires, dont il ne suffit pas d'avoir fait la première dépense, mais qu'il faut renouveler sans cesse. J'évite tous ces frais dans mon plan, puisque chaque habitant a sa maison et son lit.

» Il faudrait de plus séparer les hommes et les femmes, isoler encore ceux qui sont affectés de maladies contagieuses. Que d'espace et de dépenses pour tout cela ! Je n'ai plus besoin de cet appareil dispendieux, lorsque le malade sera traité dans sa maison et dans son lit. Indépendamment de tous ces frais, cet hôpital exigera des administrateurs, des médecins, des chirurgiens, des aumôniers, des infirmiers, des cuisiniers et une infinité de domestiques. Ce grand état de maison nécessite une grande dépense ; sans compter les négligences, le désordre et les larcins qui peuvent y avoir lieu, il absorbera certainement

une grande partie des revenus ; avant que le malade en ait profité , une foule de gens en santé les auront absorbés. Dans le plan que je propose , on n'a pas besoin de ce train dispendieux ; à l'aide des secours qu'on peut lui fournir , chaque malade pourra payer tous ceux qui le servent. Rien , au reste , ne manifeste mieux les inconvénients des hôpitaux que la répugnance presque générale du peuple. A peine voit-on y recourir les plus délaissés , les individus des dernières classes de la société ; encore n'y vont-ils que forcés par la nécessité , lorsqu'ils ne peuvent plus résister à la violence du mal , et lorsqu'il ne leur reste plus de ressource. La plupart aiment mieux souffrir et mourir sur leur grabat , que de recourir à des secours si pénibles à recevoir : ce n'est qu'avec une espèce de honte qu'ils acceptent malgré eux un soulagement qui semble réservé à ceux que le sort a réduits à la plus extrême misère.

» Jugez à présent combien il est consolant pour un malade de pouvoir rester au milieu de sa famille ; d'être servi dans ses besoins avec douceur et avec amour , par les personnes qu'il aime le plus et qui jouissent de sa plus intime confiance ; de les avoir toujours auprès de lui , de les voir aussi touchées de ses souffrances qu'ingénieuses à les soulager. Qu'on compare l'attention et les soins d'une femme qui sert le mari qu'elle aime , ceux du mari qui voit en péril la mère de ses enfants , ceux de la tendre fille qui voit souffrir le père par qui elle vit ; qu'on compare ces services affectueux avec la grossière précipitation d'un domestique insensible , et qu'on me dise quel sera le traitement le plus favorable à la guérison du corps et au repos de l'esprit. Monsieur le curé , quand on pourrait me prouver qu'en supposant l'établissement et la dotation d'un hôpital , la méthode qu'on y suit est moins coûteuse que celle de traiter chaque malade chez lui , je ne le préférerais jamais à une maison particulière. Ce que celle-ci pourrait coûter de plus est aussi une aumône , et tend plus directement au but de la charité , qui est la guérison et le soulagement du malade. Qui peut douter qu'il ne doive y être mieux assisté , plus tôt guéri , plus sûrement consolé ? Si à ces considérations vous ajoutez que les secours qu'on lui fournit pour son traitement tournent au profit de la famille qui le sert , et que sa maladie laisse sans moyens de subsistance , vous ne douterez plus que cette charité ne soit plus générale et mieux entendue.

» — Il est certain , me répondit le curé , que s'il était possible de traiter les malades pauvres chez eux , cette méthode serait sans comparaison la meilleure. Mais peut-on espérer que personne au monde soit en état de fournir tous les secours dont les malades ont besoin ! Quand il y aurait même des capitaux affectés à cet objet , qui pourrait se charger de soins si étendus ? Comment savoir qui est malade ? Et quand on le saurait , pourrait-on lui porter ces secours ? Quand la personne qui en serait chargée n'aurait aucune autre occupation , le jour lui suf-

frait à peine pour vaquer à celle-là. Que serait-ce si des malades se trouvaient à une extrémité du village, et d'autres à l'extrémité opposée ? Enfin, qui pourra se charger de cette peine ?

» — Nous, nous-mêmes, lui dis-je en l'interrompant ; nous nous réunirons en grand nombre ; nous diviserons le village en différents quartiers, et chacun se chargera....

» — Tu nous fais de grandes promesses, Marien ! me dit en souriant mon ami. — N'en plaisante point, répondis-je, avant de m'avoir entendu. Mes idées ne sont point encore assez digérées, et j'ai besoin de les méditer. Accorde-moi trois jours pour y penser, et nous en reparlerons. »

Au bout de trois jours, nous nous réunîmes de nouveau ; et, m'adressant à mon ami, je lui dis : « La Providence t'a conduit ici, et tu retires de grands revenus des biens que tu y possèdes ; le Ciel t'en a donné beaucoup d'autres, et, ce qui vaut mieux, il t'a inspiré le désir d'en faire un bon emploi. Tu veux les consacrer au profit de notre patrie, à celui du peuple dont tu fais partie, de l'humanité dont tu es membre, et des pauvres dont le Ciel t'a fait le trésorier. En te donnant au-delà de tes besoins, il t'a prescrit la distribution de ton superflu, et abandonné à ton intelligence et à ton zèle le soin de la faire d'après les règles d'une charité bien entendue.

» Ainsi le Ciel, en t'accordant de grands avantages, y a en même temps attaché de grandes obligations. Tu les connais et tu veux les remplir. C'est là peut-être la grâce la plus grande dont tu lui sois redevable. On croirait, au premier abord, que rien n'est plus facile pour un homme opulent, que de faire le bien lorsqu'il le veut ; il n'en est point ainsi, et rien n'est plus difficile. Les richesses, la prodigalité de la bienfaisance ne suffisent point ; avec de très-bonnes intentions on peut faire beaucoup de mal. Il ne suffit pas non plus d'avoir du zèle et de l'intelligence ; à quelque degré qu'on possède ces qualités, il n'est pas possible de faire tout soi-même ; et l'on a besoin de l'aide d'autres personnes pénétrées du même esprit et douées de la même intelligence, de la même activité et du même zèle.

» La méthode de faire des aumônes, sans astreindre les pauvres au travail, entraînerait à de grands inconvénients ; au lieu de faire du bien à ceux qui recevraient ces secours, elle ferait du mal à tous. Elle aurait un effet bien plus funeste, si tu distribuais tes dons de ta propre main, ou par l'intermédiaire de quelqu'un des tiens qu'il serait plus facile de tromper. Ces inconvénients, et la difficulté pour un petit nombre d'hommes d'embrasser toute l'étendue des maux qu'il s'agit de réparer et du bien qu'on cherche à produire, m'ont fait penser qu'il serait convenable de former une espèce d'association qui s'occuperait du bien public.... Mais, avant d'aller plus loin, je voudrais demander à M. le curé s'il serait possible de trouver dans le village quarante ou cinquante personnes des deux sexes, intelligentes et honnêtes, qu'on pût

réunir en une espèce de confrérie consacrée au service des pauvres ? Il y a tant de confréries de dévotion, n'en pourrait-on pas former une de charité ? »

Le curé me répondit : « Nous avons ici trois confréries ; celle du saint Sacrement mérite d'être distinguée. Elle est composée des hommes les plus considérés et les plus aisés du lieu ; elle n'admet ni journaliers ni domestiques , et elle est formée d'environ soixante et dix ou quatre-vingt membres , la plupart tous gens de bien ; quelques-uns d'eux ont une fortune médiocre , mais aucun n'a de superflu.

» — Cependant , lui dis-je , ils subviennent aux frais de la confrérie ? Oui , me répondit le curé ; mais la dépense est si peu considérable , qu'avec deux ou trois francs par mois ils fournissent à tout.

» — Je n'en demande pas davantage , repris-je ; cela me suffit pour effectuer mon projet.

» Nous parlerons d'abord à ceux que monsieur le curé nous indique ; nous les engagerons à se réunir à nous pour former notre société ; nous la bornerons pour le présent à trente ou quarante hommes choisis , et autant de femmes. Ce sera là notre premier fonds ; d'autres voudront ensuite s'y incorporer , et nous les recevrons. Nous leur expliquerons que notre but est le bien public , et , pour cette raison , nous nous appellerons la *Société de Charité*. Elle s'occupera autant du service des pauvres que de tout ce qui peut être utile et avantageux au bien général.

» Nous leur dirons aussi que notre première obligation sera de contribuer de trois francs par mois , et de nous occuper de tous les emplois dont la société nous chargera. — Croÿez-vous , monsieur le curé , que cela soit facile à trouver ? — Très-facile , me répondit-il ; mais je doute qu'avec de si faibles moyens on puisse faire face à tout.

» — J'ai moins besoin de cet argent que de personnes zélées , intelligentes et honnêtes , qui m'aident à le bien distribuer. Je demande des coopérateurs habiles , qui , pénétrés du même esprit , exécutent et fassent germer les bonnes idées que nous cherchons à répandre ; quant aux fonds nécessaires , mon ami a destiné chaque année une certaine somme à être employée en bienfaits qui puissent tourner à l'avantage de tous. Supposons mille écus.... — Et plus encore , s'il le faut , interrompit mon ami ; je donnerai tout ce qui pourra contribuer au solide et véritable avantage du peuple.

» — Eh bien ! monsieur le curé , vous voyez sur quels fonds la société peut compter ; vous voyez qu'en ne présentant aux yeux du public qu'une très-modique contribution , nous aurons toujours une réserve secrète pour toutes les dépenses nécessaires ; et , selon moi , la chose n'en ira que mieux. Mais à présent , et supposant mille écus , j'estime que cette somme , distribuée suivant le plan que je proposerai , produira plus d'effet et de bien qu'une somme dix fois plus forte , distribuée sans ordre et sans autre dessein que celui d'un soulagement momentané. Je dis plus ; si mon ami la

répartissait par lui-même ou par un tiers, il dépenserait beaucoup d'argent, se livrerait à une profusion stérile, et causerait beaucoup de mal; au lieu que, par l'institution de cette société, il pourra faire sa distribution avec connaissance de cause, et avec l'assurance de faire un bien durable et permanent.

» La raison en est que la société sera obligée de se gouverner par les principes de droiture, d'équité et de saine politique, auxquels l'astreindront les règlements dont je vous entretiendrai bientôt. Rien ne sera laissé à la volonté, à la fantaisie ou aux intérêts d'aucun membre particulier; rien ne se fera que d'après les règles de la justice et de la convenance. D'ailleurs, personne en particulier n'est à l'abri de l'erreur, parce que personne ne peut avoir toutes les connaissances convenables, encore moins l'attention et le temps nécessaires pour examiner tous ceux qui recevront des secours et suivre tous les rameaux de cette opération.

» Mais, lorsque le travail est partagé entre plusieurs, chacun choisit ce qu'il entend le mieux, et s'y applique. Quand, animés d'une noble émulation, tous s'attachent à remplir les fonctions dont ils sont chargés; quand le zèle des uns est soutenu par la vigilance active de tous; alors avec de petits moyens on fait de grandes choses; les entreprises les plus difficiles triomphent de tous les obstacles, la réunion de beaucoup de talents et de beaucoup d'efforts parvient toujours à les surmonter.

» J'engagerai donc mon ami à s'associer, sous le nom de *Confrérie de Charité*, un nombre choisi de coopérateurs, qui l'aident à réaliser ses excellentes vues et à employer l'argent qu'il y destine, en véritables secours et en bienfaits utiles et permanents. Il ne peut le faire par lui-même, parce qu'il serait trompé à chaque instant, et qu'il serait seul obsédé par des importuns qui lui arracheraient des aumônes mal appliquées. D'un autre côté, mon ami ne prétend point au rôle fastueux de bienfaiteur; il veut être charitable et n'en ambitionne point la réputation. La modestie chrétienne lui prescrit cette réserve.

» Son but sera parfaitement rempli, lorsque, confondu dans la société, il fera tout par elle et avec elle. Il y répandra son esprit; il lui fera adopter ses idées; il y réalisera toutes les conceptions utiles qu'il aura formées. Il sera l'âme, le moteur, le principe de tous ses mouvements; les autres membres de la société le serviront sans s'en douter; ils ne croiront qu'accomplir leurs obligations, et ils s'en acquitteront en effet, et mon ami ajoutera à son mérite personnel, celui d'en faire acquérir aux autres. Quand les moyens manqueront, il pourra en fournir à la société de mille manières, sans faste et sans ostentation.

» On commencera par un fonds dont on ne connaîtra pas, mais dont on pourra deviner l'origine. Lorsque ce fonds sera épuisé et qu'on aura besoin de recourir à de nouveaux moyens, il les fournira quelquefois en son nom; c'est l'obligation qu'imposent les richesses, et on le regardera comme une grâce; d'autres fois ils

seront censés provenir d'un anonyme ; quelquefois on priera un membre de la société de les offrir en son nom ; on peut enfin parvenir à ce que rien ne manque , sans montrer publiquement que ces secours ne viennent que d'un seul. Sans doute , on soupçonnera la main d'où ils partent , mais le mal sera peu considérable ; au moins écartera-t-on le péril , l'ambition de la vaine gloire , et l'humiliation d'autrui.

» Lorsque je propose que chaque membre donne quelques francs par mois , ce n'est point dans l'idée que cette somme puisse suffire aux progrès de l'opération. Je sais que six ou sept cents francs seraient bien insuffisants pour un objet qui en demande des milliers ; mais une raison que je crois très-politique m'y détermine. Si cette contribution est insuffisante pour le fond de l'œuvre , elle est de la plus grande importance pour sa réussite et pour la consistance que nous devons chercher à lui donner.

» Si mon ami s'opposait à ce que les autres membres contribuent , et annonçait l'intention de faire lui seul toutes les dépenses , il ne viendrait jamais à bout de former cette association ; vainement chercherait-il à lui inspirer du zèle et à lui donner du mouvement et de l'activité. Les uns l'accuseraient de vouloir s'attribuer toute la gloire du bienfait ; les autres , imaginant qu'on les traite comme des subalternes , dédaigneraient d'y prendre part ; tous se regarderaient comme des instruments passifs ; aucun ne pourrait y voir son ouvrage propre ; aucun n'y apporterait ce zèle ardent , et n'y prendrait cet intérêt actif qu'inspire l'idée de son avantage personnel ; tous tâcheraient de s'en dispenser ; s'ils s'en mêlaient par condescendance , ils n'y apporteraient ni activité ni courage , et l'on ne pourrait jamais établir et lier des opérations qui ont besoin de se correspondre , et qui exigent un mobile assez puissant pour produire les effets qu'on en désire.

» Mais dès qu'on leur dira qu'il s'agit de travailler ensemble et de concert ; que , dans cette société , tous contribueront et agiront également , l'ouvrage alors leur semble devenir propre ; la gloire du succès se répand sur tous ; chacun croit en avoir sa part et travaille pour l'acquérir ; le zèle et l'ardeur les animent ; il y en aura qui s'appliqueront aux affaires de la société plus fortement qu'aux leurs propres. Tel est le cœur humain ; l'homme veut agir en tout ; le rôle de témoin le fatigue , celui d'admirateur le dégoûte , celui d'agent secondaire l'humilie ; mais il se soutient , lorsqu'il agit par lui-même et qu'il croit travailler pour son intérêt ou pour sa gloire ; cette perspective le conduit où l'on veut. Telle est la nature humaine , ayons donc soin de nous y conformer et de la suivre.

» Je crois que nous devons nous associer des femmes ; elles nous seront utiles et souvent nécessaires. En général , elles sont plus douces et plus compatissantes que les hommes ; elles seront plus propres à remplir différents objets de notre institution. Nous leur confierons le soin et le soulagement des malades , l'assistance

des femmes en couche, l'éducation physique des orphelins, celle des filles, et mille autres soins de cette espèce. Elles s'entendent beaucoup mieux que nous à certains travaux nécessaires, tels par exemple que la distribution de filatures entre les autres femmes, pour nos fabriques de toiles, de draps, et autres occupations semblables.

» Nous inviterons donc M. le curé à choisir un certain nombre de celles qui lui paraîtront les plus judicieuses, qui jouiront de la meilleure réputation et dont l'exemple pourra le mieux influencer sur les autres; il leur exposera notre dessein; il le leur expliquera bien, pour qu'elles soient en état de l'exposer clairement aux autres, c'est ainsi qu'elles s'animeront mutuellement et nous prêteront leurs secours. Je suis assuré qu'il en est un grand nombre qui nous aideront de tous les moyens, et qu'elles nous seront de la plus grande utilité. Le caractère du sexe est généralement bon et doux; les femmes désirent le bien et remplissent avec ardeur tous les soins dont elles se chargent. Enfin, si nous mettons les femmes de notre parti, les hommes en seront bientôt aussi.

» Il nous sera très-utile d'établir des métiers pour la fabrication des toiles et des draps grossiers à l'usage des pauvres. Mon ami pourrait faire cette entreprise par lui-même, il me paraît plus convenable d'en charger la société; il se bornera à en faciliter les moyens, en venant à son secours. Par exemple, il pourra traiter avec les fabricants du dehors, et les engager à venir au village avec trois ou quatre métiers de chaque espèce. Pour les décider à ce déplacement, il leur accordera quelques avantages; il s'obligera à leur faire fournir du travail par la société à des prix avantageux. En même temps, il fera acheter vingt-cinq mille livres de laine et autant de lin qu'il mettra à la disposition de la société, qui chargera ses membres de les faire filer, ouvrir, tisser et d'en faire fabriquer des toiles et des lainages.

» Il en résultera plusieurs biens. D'abord, en achetant le lin dans le pays, on encourage la culture, on aide aux familles des fabricants que nous aurons appelés; leur exemple excitera l'application et l'activité. Des jeunes gens feront auprès d'eux leur apprentissage; les métiers se multiplieront insensiblement. Chaque jour on verra s'accroître ce genre d'industrie et le nombre des familles dont il fournira la subsistance. Les femmes du pays s'adonneront à la filature, on fabriquera de la toile et du drap; les pauvres participeront au travail, et se soutiendront par ce travail même. L'ouvrage des pauvres habillera d'autres pauvres. Ainsi les bienfaits se doubleront, et les vues de la charité seront remplies.

» J'ai proposé cet exemple pour donner une idée sommaire de mon plan sans aller plus loin; et, les préliminaires dont j'ai parlé supposés, je vais maintenant expliquer ce que nous pouvons faire. Monsieur le curé commencera l'entreprise; il s'adressera aux personnes du lieu les plus marquantes ou les plus considérées de l'un et de l'autre sexe; il les instruira de notre projet,

en les invitant à y participer. Il formera deux listes de toutes celles qui voudront souscrire : l'une d'hommes et l'autre de femmes. Sur la première il placera dès à présent mon ami et ses fils, les autres habitants que nous lui nommerons et moi.

» Lorsque ces listes seront composées de trente ou quarante personnes de chaque sexe, il nous convoquera pour nous rendre tous un jour marqué à la salle de la sacristie, qui est assez vaste pour contenir plus de deux cents personnes. Là, il nous exposera dans un petit discours le but et l'objet de la convocation, qui tend à former une société de charité, consacrée à la fois au soulagement et au secours des pauvres, et à tout ce qui peut être utile et avantageux au bien public. Et comme toute société a nécessairement besoin de règles qui la gouvernent, M. le curé s'occupera d'un petit règlement d'après les plans dont nous venons de parler. »

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

Marien à Antoine.

Je vais maintenant t'entretenir, mon cher ami, d'une institution qui a eu beaucoup de succès, et qui, en même temps, était la plus utile et la plus importante de toutes, c'est l'étude de notre sainte religion. Il me serait difficile de te rapporter la manière dont nous nous y sommes pris, et les fruits que nous en avons recueillis, sans m'étendre beaucoup et sans reprendre les choses de très-loin; mais cet objet est d'une telle importance, il a tant influé sur nos succès; et les détails de notre marche peuvent devenir si utiles à ceux qui voudraient la suivre, que je crois devoir te les donner avec quelque étendue, et dès le commencement de notre entreprise.

Lorsque je vins ici, j'eus de fréquents entretiens avec mon ami sur l'éducation de ses enfants et sur la méthode que nous devions nous proposer de suivre. La religion, et la manière dont il fallait l'apprendre, fut l'un des sujets dont nous nous occupâmes le plus. Je ne chercherai pas à te répéter ce que nous dimes alors, mais je dois te rapporter ce qui m'en a paru le plus essentiel, parce que c'est à ces entretiens que nous sommes redevables de l'excellente institution dont je vais te parler. « La plus grande consolation, me disait-il, que me donnent ton arrivée et la condescendance que tu as eue de te charger de

l'éducation de mes enfans , est de penser que les instructions leur donneront une connaissance raisonnée de la religion.

» Lorsque je dis qu'ils l'apprendront bien , tu dois en conclure que je desire qu'ils l'apprennent mieux que nous ne Favons fait nous - mêmes , et que les autres enfans en général. Je pense que l'étude solide et approfondie de la religion non - seulement devient utile pour nous soutenir contre notre propre faiblesse , mais qu'elle est l'unique moyen de nous préserver de la contagion de l'incrédulité , qui n'a dû ses rapides et déplorables progrès dans notre siècle , qu'à ce vice de l'éducation actuelle , qui nous laisse honteusement ignorer ce qu'il nous importe le plus de savoir.

» Souviens - toi , Marien , de ce qui nous est arrivé et de ce qui arrive généralement à tous les enfans. A peine reçoivent-ils quelque instruction sur la religion dans leurs plus tendres années ; et , dans un temps où ils sont encore incapables de conception , on leur fait apprendre par cœur les articles nécessaires de notre foi. Les enfans les répètent sans savoir ce qu'ils disent , et tels qu'ils se trouvent dans certains catéchismes disposés à cette fin. Ces articles y sont énoncés sechement , ils y sont isolés : ils y sont présentés , sans qu'on y fasse rien sentir de cette majestueuse connexion , de ce magnifique enchainement qui revêt et embellit l'édifice auguste de la religion.

» Ainsi leur instruction se réduit à répéter de mémoire les vérités éternelles , sans que j. mais on leur enseigne les principes d'où elles dérivent , sans qu'on leur montre les fondemens sur lesquels elles sont établies et les preuves qui doivent nous convaincre. On leur apprend à devenir chrétiens à peu près comme on apprend aux Turcs à devenir mahometans , uniquement par tradition et par la leçon de l'exemple. Ainsi l'on dépouille la religion chrétienne du privilège particulier qu'elle a par-dessus toutes les religions , d'avoir été fondée par son Pere celeste sur la pierre indestructible et sur les bases lumineuses et évidentes auxquelles la raison ne peut résister , lorsqu'elle consent à les examiner.

» Tu le sais , c'est à cela que se borne communément l'instruction qu'on donne aux enfans , et , dans le fait , c'est la seule qu'on puisse leur donner à leur âge ; mais malheureusement c'est l'unique qu'ils reçoivent dans tout le cours de leur vie. Parvenus à l'état d'adolescents , lorsque leurs forces commencent à croître et que leur raison se développe , leur temps n'est plus rempli que par des occupations et des études qui y sont étrangères ; il n'y a plus pour eux d'époque où on les ramène à l'étude des principes de la religion. Cet objet , qui par son importance devrait occuper tous les momens de leur vie , n'en trouve quelquefois pas un seul qui lui soit consacré dans le cours de la plus longue vie.

» A peine sortons-nous de la première enfance , qu'avant le développement de notre raison , on nous meuble la tête de connaissances étrangères , qui , par cela même qu'elles ne sont point

fondées sur la religion, deviennent plus pernicieuses qu'utiles ; on nous enseigne des futilités qui ne servent qu'à nous faire contracter de nombreux défauts et à nous conduire dans de grands égarements.

» On nous enseigne avec beaucoup de peine et d'ennui ce qu'à peine nous pourrions entendre dans l'âge mûr, ce qu'il nous importe peu de savoir, et ce qui ne contribuera jamais à nous rendre plus vertueux et plus heureux ; ainsi s'écoule la meilleure partie de notre vie ; ainsi l'âge d'apprendre, l'âge que la nature a destiné à acquérir et à conserver les premières impressions salutaires, et les idées saines et justes qui doivent faire germer dans nos âmes les vertus religieuses et sociales, est presque entièrement consumé en frivolités et en bagatelles.

» Il en résulte qu'en général les hommes ne connaissent point la religion, et que, si l'on examine tout un peuple, on le trouvera peu instruit du seul objet qu'il lui importe de savoir ; que par conséquent la pratique des vertus doit être très-rare et très-difficile, et que si quelques enfants privilégiés, que le Ciel a doués d'un cœur plus craintif et plus sensible, offrent une terre plus propre à recevoir la semence des vérités éternelles, et y conforment leurs mœurs, ils ne le font guère que par un principe de crainte, parce que, malgré la dégradation de la nature, les menaces d'une éternité malheureuse leur ont fait une impression plus vive et plus profonde.

» Mais comment pourront-ils être conduits par des principes d'amour ? comment seront-ils touchés de la beauté de la vertu ? comment sentiront-ils la dignité de leur vocation ? comment admireront-ils Dieu dans ses ouvrages, et surtout dans le magnifique et sublime plan de sa religion, si rien de tout cela n'est parvenu à leur connaissance ?

» Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est que ceux mêmes que la crainte devrait au moins contenir sont très-rares, et que la plupart d'entre eux se perdent, parce qu'ils n'ont qu'une teinture légère et superficielle de la religion ; ils ignorent les principes sur lesquels leur foi doit reposer ; ils n'ont aucune idée de l'esprit qui la régit et des moyens qui la soutiennent ; leur âme est ouverte à toutes les séductions, nul frein ne la retient. Le premier ennemi qui l'attaque est sûr de triompher ; le premier qui la flatte la séduit. Les vices auxquels son penchant l'entraîne, s'en emparent bientôt en entier. L'incrédulité vient-elle à lui présenter ses perfides et trompeuses séductions, bientôt elle s'y livre, elle secoue le joug ; elle rompt les chaînes que lui imposait la sévérité de la justice chrétienne ; bientôt, de l'indifférence dans laquelle elle vivait, elle parvient à la haine systématique de la religion. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver des hommes, qui, avant d'avoir commencé à croire, sont devenus incrédules et ennemis du christianisme.

» Avouons-le de bonne foi, et en même temps avec douleur, n'est-il pas vrai que ce doivent être là les résultats inévitables de

la légère instruction que nous recevons ? Il y a bien plus encore : cette impuissante et faible ressource est malheureusement ce que nous possédons de mieux. Je ne t'ai parlé que de l'éducation que donnent à leurs enfants les pères vigilants dont la sollicitude chrétienne s'étend jusqu'à faire la dépense d'un précepteur et à les envoyer au collège ; mais tourne tes regards vers cette masse immense qui compose le peuple , et qui , livrée tout entière à des travaux rustiques et nécessaires , n'a reçu dans l'enfance ni pu recevoir dans l'adolescence que des notions obscures et imparfaites de la religion , tu concevras combien doit être profonde et générale l'ignorance de cette classe d'hommes.

» On conçoit aisément par là à quelle multitude d'abus et de superstitions extravagantes ce peuple dépourvu d'instruction est exposé ; on n'est plus surpris qu'il ouvre son cœur à tous les vices et qu'il devienne le jouet de toutes sortes d'erreurs. Le remède à ce mal , le plus grand peut-être de tous ceux qui affligent l'humanité , lorsqu'on les considère avec les yeux de la foi , serait d'établir des institutions publiques , et de prendre des mesures efficaces pour que tout le monde pût s'y instruire dans l'âge et le temps où il leur serait possible d'en profiter.

» Il est évident que les enfants d'un âge tendre sont incapables de pénétrer et de sentir cette nombreuse réunion de vérités , de faits et de lumières que présentent l'histoire et la doctrine de la religion. On devrait donc leur enseigner d'abord les premiers éléments du catéchisme , comme on le fait aujourd'hui , pour prévenir le risque de leur mort ; mais on devrait aussi mettre à leur portée , dans un âge plus avancé , une instruction complète et plus étendue , au moment où leur raison les met en état de comprendre les preuves , l'esprit et les documents de la foi. On devrait destiner aux enfants d'une classe , susceptible d'une éducation plus soignée , des traités élémentaires , où ils pourraient en puiser la connaissance ; et , pour le peuple , qui ne sait pas lire et qui n'a pas de temps à donner à cette étude , il devrait y avoir des conférences et des instructions publiques dans les églises , surtout dans le carême , et chaque année on lui répéterait , on lui inculquerait une instruction aussi essentielle.

» Malheureusement , ni dans nos églises , ni dans aucune de nos institutions religieuses , il ne se trouve rien qui puisse corriger , comme je le voudrais , ce défaut de notre éducation générale. On ne sait ni où ni comment un jeune homme riche ou pauvre peut acquérir ces connaissances qui importent autant à son bonheur personnel qu'au bonheur général. Les théologiens eux-mêmes , qui , par leur vocation se consacrent à l'étude de la loi divine et sont le dépôt vivant des preuves de la religion et de ses mystères , parvenus une fois à acquérir cette instruction , trouvent à peine les moyens de la communiquer et de la propager.

» Combien il serait important qu'ils pussent nous instruire et nous présenter l'auguste ensemble de la religion avec toutes ses grandeurs et tous ses trésors , nous découvrir ce fonds inépuisable

de lumières et de vérités que renferme le livre sacré des révélations divines, et nous développer enfin les preuves évidentes de leur vérité avec une telle clarté, qu'ils nous rendissent imperturbables dans la foi et dans la possession de la doctrine sainte !

» Les prédicateurs évangéliques prennent pour texte quelques paroles tirées de l'Écriture, qu'ils étendent et dont ils font le commentaire en développant les idées auxquelles ce texte les conduit ; ils exposent sur quelque point de doctrine ou de morale chrétienne ce qui leur paraît le plus capable d'instruire ou d'édifier leur auditoire ; mais cette méthode, excellente pour maintenir et pour réveiller l'amour de la religion dans ceux qui la connaissent déjà, est insuffisante pour en faire sentir la vérité et la beauté à ceux qui n'en ont qu'une idée imparfaite. Combien ils produiraient plus d'effet, si ceux qui les écoutent étaient plus persuadés ! et pourquoi quelques-uns d'entre eux ne se livreraient-ils pas à cette partie indispensable et fondamentale de l'instruction ?

» Dans le fait, la chaire, qui a si souvent la satisfaction de voir quelques fruits éclore des fleurs qu'elle répand, ne recueille pas tous ceux qu'elle pourrait attendre ; c'est qu'elle ne nous instruit pas assez des premiers principes de la vérité de la religion et de sa céleste origine ; elle nous laisse dans la même ignorance où nous a laissés l'éducation imparfaite que nous avons reçue. Il en résulte que l'enseignement qui, à raison de son importance, devrait être le plus universel, le plus complet, le plus facile, est non-seulement le plus rare, mais le plus difficile à se procurer.

» Pour te rendre palpable cette vérité, je te supposerai en ce moment dans la capitale, où les secours sont les plus abondants. Un sauvage vient t'y demander où et comment il pourra s'instruire du culte et de la religion des chrétiens ; quelles preuves servent à en donner la conviction ; quels principes l'établissent et quels sont les témoignages qui lui servent de fondement ; à quel magistrat enfin on a quel ministre public il pourra recourir pour s'instruire complètement dans la doctrine du christianisme ? Il me semble, *Marieu*, que tu serais fort embarrassé ; tu ne saurais que lui répondre ni à qui l'adresser.

» L'unique ressource que tu aurais, serait de le recommander à la charité bienveillante de quelqu'un de ceux qui, à force de travail, ont fait cette étude par eux-mêmes. Tu serais étonné de t'être vu dans l'impuissance de répondre tout de suite et avec facilité à une demande si sensée ; mais le sauvage serait bien plus surpris de ton embarras, s'il voyait que, dans une capitale où l'on donne des leçons de toute espèce, où il y a des chaires et des honoraires pour les professeurs de chimie, de botanique et de tous les arts utiles, il ne se trouve aucun établissement pour enseigner les preuves et les fondements de la religion ; il se demanderait pourquoi la plus intéressante des études est la seule qu'on oublie ; pourquoi cet enseignement n'est pas le plus com-

mûn et le plus constamment à portée de toutes les classes de la société.

» Je ne dis point ceci, *Marien*, dans un esprit de censure ou de critique. Je sais que tout est imparfait sur la terre ; et, quand je déplore l'insuffisance des ressources publiques contre l'ignorance et l'oubli de la religion, je n'en reconnais pas moins qu'il est difficile de faire mieux et de changer les usages établis. Je ne désespère point que le temps, un sentiment plus profond de cette nécessité et les tristes exemples dont nous avons à nous affliger, ne produisent un jour des réformes salutaires ; je t'en parle pour te faire sentir combien mon directeur avait raison de me dire que, dans l'état actuel des choses, les pères de famille devaient exercer chez eux une espèce de sacerdoce et de magistrature domestiques, et, avec le secours de leurs amis, devenir les instituteurs et les apôtres de leurs enfants.

» — Je t'avoue, mon ami, lui répondis-je, que mes idées s'étaient peu fixées sur le grand sujet dont tu me parles ; mais tes réflexions sont faites pour me frapper, et elles m'affligent, parce qu'elles sont convaincantes. Tu me fais apercevoir que vraiment notre éducation religieuse est très-imparfaite et très-superficielle, et qu'il conviendrait.....

» — Ah ! *Marien*, reprit-il avec chaleur, tu n'as pas senti toutes les conséquences de ce mal, parce que tu ne les as pas éprouvées. Dieu t'en a préservé ; ton bon naturel t'a porté à apprendre ta religion par toi-même, et tes mœurs ont toujours été pures. Malheureux que je suis ! je sens ce désordre mieux qu'un autre, puisque j'en suis la triste victime.

» Oui, mon ami, je ne puis attribuer les longues erreurs de mon esprit et les vices nombreux de mon cœur qu'à la manière superficielle et frivole dont on m'a instruit de la religion. Si l'on me l'eût mieux enseignée, si, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, quand les passions se développent dans toute leur force, on m'eût donné une partie de l'instruction que j'ai reçue de mon directeur ; éclairé par cette lumière et convaincu par tant de preuves, je ne serais jamais tombé dans le délire de l'incredulité.

» Peut-être aussi aurais-je résisté aux séductions du vice ; si la jeunesse et l'opulence m'avaient entraîné dans leurs pièges, le frein de la religion m'aurait retenu ; mes excès n'auraient été ni si multipliés ni si longtemps prolongés. Je crois impossible que le mortel heureux, qui a pu une fois connaître la vérité de notre divine religion et s'en bien pénétrer, puisse jamais être séduit par les vains sophismes d'une philosophie funeste, lors même qu'il serait un moment entraîné dans l'erreur par la violence de ses passions ; cette lumière intérieure, qui a déjà éclairé son âme, ne tarderait pas longtemps à y répandre encore ses rayons et à le ramener dans la voie droite, même au milieu de ses égarements.

» Ainsi, *Marien*, je ne serai point un père inhumain comme

tant d'autres et comme je l'ai été moi-même. Divine religion ! combien tu sais changer les cœurs ! L'éducation religieuse avait été le moindre de mes soins ; mais à présent que la foi me règle et me gouverne , et que je vis dans l'espérance de ses promesses , je ne puis voir les tendres rejetons qui croissent sous mes yeux , je ne puis considérer ce que seront au jour éternel ces objets si doux de mon amour et de ma vigilance paternelle , sans répandre des larmes d'admiration et de joie.

» Quoi ! me dis-je à moi-même , quand nous voyons sur les marches du trône le prince , enfant des rois , qui , ignorant encore la splendeur de sa naissance et la hauteur de ses destinées , se joue de la pompe qui l'environne , nous ne pouvons nous défendre d'admirer les grandeurs que le sort réserve à une créature infirme et débile ; que serait-ce donc , ô mon Dieu ! si nos faibles yeux pouvaient apercevoir la splendeur céleste , le caractère divin imprimé sur ce tendre enfant qui reçoit au pied de l'autel l'immortelle régénération du baptême ?

» Que sont , en comparaison de ce don céleste et suprême , toutes les grandeurs , toutes les couronnes qu'ont transmises à des hommes destinés à mourir , d'autres hommes qui vont s'envelir eux-mêmes dans le tombeau ? Où est le prince héréditaire dont on puisse dire comme de l'enfant baptisé : Cet enfant sera grand , parce que son pouvoir est éternel et que son empire ne sera sujet à aucune révolution ?

» Et si , pour présider à l'éducation des enfants des souverains , pour élever leurs pensées et leurs sentiments , pour imprimer dans leur esprit une juste idée de la grandeur de leurs fonctions , on appelle les hommes les plus distingués de l'empire ; quelles doivent donc être la supériorité et les lumières de l'homme qui se consacre à développer dans un cœur tendre , dans une âme immortelle et destinée à l'héritage du Ciel , le germe des vertus qu'elle porte dans elle-même , et à l'aide desquelles elle doit se modeler sur le type de l'infini et de l'infiniment parfait ?

» Précieuse enfance ! qui peut te voir sans t'aimer et sans s'attendrir ? Qui peut aimer ses enfants sans déplorer , ainsi que moi , avec des larmes amères , d'avoir été l'un de ces pères aveugles et cruels , qui ne les apprécient que par les frivoles talents qu'ils leur donnent , et à l'aide desquels ils les pervertissent et les perdent en même temps qu'ils se perdent eux-mêmes ? »

Mon ami disait cela avec tant d'émotion et de larmes , son accent était si altéré , si souvent interrompu par ses gémissements , qu'il pouvait à peine articuler ; ses paroles étaient étouffées par ses sanglots ; je jugeai qu'il fallait le calmer , et , quoique très-ému moi-même , je lui dis : « Tout cela est vrai , mon ami ; mais , à présent , bien loin de nous affliger , nous n'avons sujet que de remercier Dieu de t'avoir ouvert les yeux dans le moment convenable. Tes enfants sont dans l'âge le plus propre à acquérir les connaissances dont ils peuvent avoir besoin , et il est facile encore ou de réparer le temps perdu ou d'effacer les mauvaises impressions qu'ils ont pu prendre.

» Louons donc le Seigneur de l'avoir retiré d'un aveuglement malheureusement si général, de l'avoir donné de saints desirs et tous les moyens de réparer ton erreur. Pour toi, que la Providence destine à un si saint ministère, tu es disposé à l'exercer sans interruption et sans relâche. Et moi, que tu veux associer à tes dignes fonctions, me voici fermement résolu à t'aider et à te suivre. Rien ne nous arrête. Disposons-nous donc à mettre en œuvre tous les moyens que la nature et la religion nous prescrivent; et, loin de nous livrer à des lamentations inutiles et à de tristes plaintes, entonnons le cantique des grâces et l'hymne de la prière, pour demander au Père céleste ses lumières et ses secours. Espérons de sa bonté qu'il nous aidera à remplir un si saint devoir, et cessons de jeter les yeux sur le passé pour fixer notre attention sur l'avenir. »

Mon ami se leva et vint jeter ses bras autour de moi, avec un mouvement si tendre, si affectueux, qu'il excita toute la sensibilité de mon cœur. Longtemps nous restâmes embrassés, et à peine nous nous quittions, lorsque le curé entra. Il ne put ni manquer d'apercevoir notre situation, ni dissimuler sa surprise. Je lui fis part du sujet de notre entretien et des réflexions de mon ami sur le peu d'instruction religieuse qu'on donnait aux enfants.

Le curé m'écouta avec attention; et, après un soupir qui semblait partir du plus profond de son âme, il nous dit: « Ces réflexions, messieurs, sont le plus continuel et le plus grand chagrin de ma vie. Dieu sait que, depuis le moment où je me chargeai de l'entretien spirituel de mon troupeau, mon premier désir et mon plus grand soin ont été d'enseigner à mes paroissiens notre sainte religion; mais que peuvent mes faibles efforts contre tous les obstacles que me présentent à tous les pas, soit les anciennes habitudes, soit les institutions civiles? Voici ce qui m'arrive.

» Je m'occupe dans l'église, en tout temps, et surtout pendant le carême, à faire des conférences sur la doctrine chrétienne et à en expliquer les différents points. Quoique ce ne soit point dans les termes que vous le désireriez et qui, sans doute, vaudraient beaucoup mieux, j'ai du moins le désir d'instruire mes paroissiens des premiers éléments de la foi et des points de doctrine les plus essentiels; mais, après les plus grands efforts, j'ai eu le regret de ne jamais parvenir à faire assister à mes instructions aucun adulte, soit de l'un soit de l'autre sexe; ils me répondent tous qu'ils sont occupés ailleurs, que le temps d'apprendre est passé pour eux, que ces instructions ne conviennent qu'aux enfants; ils me font d'autres réponses tout aussi vaines, qui me prouvent encore mieux leur ignorance, et combien ils ont peu d'idée de l'importance qu'ils devraient mettre à s'instruire.

» Mes efforts ayant été inutiles à cet égard, je voulus au moins instruire les enfants. J'ai travaillé avec le zèle le plus actif à les faire venir tous au catéchisme; mais cela même est difficile à

obtenir , et ma sollicitude n'est pas toujours heureuse. Nombre de parents peu instruits eux-mêmes , et ne sentant nullement combien l'instruction importe à leurs enfants , opposent à mes efforts une froide indifférence ; ils ne consentent point à se passer des faibles services que leur peu de force leur permet de rendre à la famille. Loin de les conduire et de les envoyer à l'église , ils les en détournent , et menacent les enfants quand ils veulent y venir.

» D'autres ont soin de les envoyer , et en effet il en vient un grand nombre. Je leur prodigue les instructions , je tâche de leur présenter autant qu'il m'est possible les articles les plus indispensables et les plus essentiels de notre foi , de la manière la plus proportionnée à la faiblesse de leur intelligence. Lorsque le moment de leur première communion approche , je redouble de soins , je suis inexorable , et je ne les admets à la participation de nos sacrés mystères qu'après les avoir mis en état de connaître ce qu'il serait criminel d'ignorer , et , pour cette raison , je retarde les premières communions tant que je le puis.

» Mais , malgré tout cela , j'avance peu : je suis seul , et quelle que soit l'activité de mon zèle , mon attention se trouve trop partagée pour suffire à tout le monde. D'un autre côté , comment est-il possible de faire bien entendre des mystères aussi sublimes à des enfants dont la tête n'est point encore formée , que leur légèreté expose à des distractions de toute espèce ? A peine conservent-ils quelques notions obscures qui , pour être bien saisies , auraient besoin d'être répétées de suite pendant quelque temps.

» Ce qu'il y a de plus fâcheux encore , c'est que , si à force de travail je parviens à instruire un enfant un peu mieux que les autres , et à le mettre en état de bien faire sa première communion , ce bienfait est ordinairement de peu de durée et se perd bientôt. L'enfant ne revient plus au catéchisme ; ni les promesses ni les menaces ne l'y ramèneront. Lorsque les jeunes garçons commencent à prendre de la force et peuvent se rendre utiles , les pères par des vues d'intérêt les occupent de travaux incompatibles avec ce devoir ; ils appliquent les uns à leur petit négoce , les autres à leurs travaux champêtres. Nombre d'entre eux les abandonnent à la mendicité et à l'oisiveté ; tous s'éloignent d'un devoir qui leur déplaît.

» Il en résulte que les enfants les mieux instruits , loin d'acquérir les connaissances qui leur manquent , perdent bien promptement celles qu'ils avaient acquises ; leur cœur reste ouvert à tous les vices ; et si l'occasion se présentait , leur esprit donnerait accès à toutes les erreurs ; le nombre des mendiants et des oisifs s'augmente , ainsi que celui des assassins et des brigands qui se forment dans cette école de corruption ; les mœurs les plus détestables règnent dans cette malheureuse classe , et cette idée m'a souvent beaucoup affligé. Pour m'en consoler un peu , je n'ai que la ressource de recourir à la bonté divine qui gouverne le monde et qui peut conduire au bonheur éternel les âmes qu'il a créées , par des moyens inconnus aux hommes.

» Que peut-on espérer de chrétiens qui ne le sont que de nom , qui non-seulement ignorent les preuves de la vérité de leur religion , mais qui savent à peine en quoi elle consiste ? Qu'attendrait-on de personnes assez peu instruites pour être incapables de donner la moindre raison de leur foi ? Comment seront-elles en état de rejeter les sophismes de l'incrédulité , qui savent si bien flatter notre misérable corruption ? Et , si elles prêtent une fois l'oreille à ses raisonnements faux et captieux , quelle ressource pourront-ils trouver dans leur ignorance ? »

Ici , on vint nous avertir qu'on avait servi. Je dois te dire encore que nous interrompimes quelquefois le curé par différentes réflexions , que je passe sous silence comme étant de peu d'importance ; je n'ai voulu te présenter que ce que sa conversation avait de plus remarquable. Après le dîner nous recommençâmes notre entretien , comme tu le verras dans ma première lettre. Adieu , mon cher *Antoine*.

LETTRE TRENTE-NEUVIÈME.

Marien à Antoine.

LORSQUE nous fûmes sortis de table , mon cher *Antoine* , la conversation que nous avions interrompue fut reprise et dura jusqu'à la nuit. J'omettrai tout ce que nous pûmes dire , mon ami et moi , pour me borner à ce qui me paraît le plus essentiel dans le discours du curé que je trouvai très-versé dans ces matières.

« On ne saurait croire , messieurs , nous dit-il , jusqu'à quel point d'aveuglement et de malice peut descendre le cœur de l'homme , lorsqu'il est privé de l'instruction nécessaire en matière de religion , et qu'il s'éloigne de l'unique règle qui aurait pu le diriger ; lorsqu'enfin il se livre aux lumières trompeuses d'une raison obscure , qui le laisse à la merci de l'impétuosité de ses passions.

» On ne peut s'empêcher de reconnaître que la raison de l'homme a été tellement obscurcie , par la faute de sa première origine , qu'elle le pousse insensiblement vers l'erreur. Sa volonté en est restée si faible , qu'elle se laisse entraîner par la douceur décevante du vice ; elle a besoin de tous ses efforts et d'être soutenue par une force supérieure , pour résister aux funestes penchans

d'une nature dépravée et pour pouvoir se rapprocher de la vérité et de la vertu.

» Ces sophistes, si orgueilleux de leur raison, prétendent qu'elle suffit pour guider l'homme dans le labyrinthe de la vie. Ils nous disent que la raison humaine étant munie d'un flambeau qui les gouverne, ils n'ont que faire d'une lumière surnaturelle pour les conduire. Qu'ils consultent l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, et ils verront que, dès que les hommes abandonnèrent le fil, qui seul pouvait les conduire, ils tombèrent dans les erreurs les plus honteuses. Ils verront que, voisins encore de leur primitive origine, et presque en sortant des mains de Dieu, lorsque pour se disperser ils furent réduits à se diviser en différents peuples et furent livrés à leur propre lumière, ils perdirent la véritable idée de la divinité.

» Les nations les plus cultivées, les philosophes les plus sages se précipitèrent dans l'idolâtrie la plus grossière; mais où en trouverions-nous une plus grande preuve que celle que nous offrent les incrédules de notre siècle, ces sectateurs impies d'une funeste philosophie, qui de nos jours ont tant fait de progrès? A Dieu ne plaise que je censure avec la moindre amertume la saine et vraie philosophie, aussi digne de notre estime que la fausse est justement l'horreur et l'opprobre de l'humanité; je sais que la vraie philosophie n'est autre chose que la recherche de la vérité, l'amour de la sagesse et le bon usage de la raison qui se sert de sa lumière naturelle pour connaître le mérite et les avantages de la vertu.

» Je sais aussi que la philosophie chrétienne n'est elle-même que l'étude de la vérité, unissant aux lois naturelles de la raison et de l'expérience les lois surnaturelles que nous impose la révélation, qui, venant y ajouter ses hautes espérances, donne une nouvelle activité à cette étude, et en fait le moyen et le ressort de toutes les vertus. Non, je n'ignore point que cette divine philosophie est l'occupation continuelle des justes et a été l'unique étude des saints.

» Je ne parle que de cette philosophie fautive et corruptrice qui s'est si fort propagée dans ces temps malheureux; de cet art perfide et séducteur avec lequel certains hommes, d'ailleurs doués d'esprit et de talent, ont employé la calomnie et les sophismes pour corrompre la morale, dénaturer la vertu et ébranler tous les principes de la foi. Art diabolique, digne de la perversité de nos jours, et qui a corrompu une grande partie de la génération actuelle; système qui a pu flatter un grand nombre de libertins et qui a séduit tant d'ignorants. Cette fautive subtilité dans le raisonnement, cette criminelle sophistiquerie n'est point la philosophie. Ses partisans ne sont point des philosophes, ce sont de vrais sophistes, parce que le sophisme est le seul instrument dont ils se servent pour multiplier et répandre leurs erreurs.

» Dès l'origine du monde, il y a eu des incrédules, parce

qu'avec lui naquirent les passions. Jésus-Christ lui-même nous a annoncé la nécessité des scandales ; et quand il promit à son Église de la protéger , il lui prédit implicitement qu'elle aurait des ennemis et des combats à soutenir. Il est clair que jamais le pilote n'est plus nécessaire que lorsque le vaisseau est battu de la tempête. Ainsi , sans parler de la dispersion des hommes qui entraîna l'oubli de Dieu et fut la cause de l'idolâtrie , la religion chrétienne était à peine au berceau, qu'on lui comptait déjà des ennemis acharnés et furieux.

» Tous les siècles , toutes les nations ont eu les leurs ; mais alors l'erreur ne pouvait pas être fort contagieuse , parce qu'il n'était pas facile de la propager. L'imprimerie n'était pas encore découverte ; les livres étaient rares , les lecteurs l'étaient plus encore. Tout se bornait à des disputes entre des raisonneurs , à une lutte entre des gens instruits ; l'attaque et la défense étaient connues de peu de monde. D'ailleurs , les hommes de ce temps n'osaient encore ni rompre toute espèce de frein ni renoncer à toute pudeur. S'il avait existé des téméraires de cette espèce , leurs auditeurs ne les auraient pas écoutés sans indignation.

» Alors la fragilité pouvait entraîner au vice ; mais l'éducation et l'exemple faisaient respecter le dogme. Ceux dont les mœurs étaient les plus dissolues mettaient quelque réserve dans leurs discours , ils violaient les préceptes sans leur insulter , ils transgressaient la loi sans la méconnaître , et , au milieu de leurs désordres et de leurs écarts , ils conservaient un secret respect pour le culte établi , et ne désespéraient pas de leur conversion ; si quelques-uns osaient contrister l'Église , c'était sous le masque de l'hypocrisie ; ils la respectaient extérieurement et se couvraient du prétexte de sa défense. *Luther* et *Calvin* eux-mêmes , loups carnassiers , qui firent un si affreux carnage dans le bercail du troupeau catholique , se revêtirent de la peau d'agneau. Ils ne se disaient point ennemis de l'Église ; ils prétendaient au contraire en être les reformateurs ; ils protestaient qu'ils combattaient non pas contre elle , mais pour elle.

» Cet état de choses a duré jusqu'au milieu du siècle qui vient de s'érouler. Dès cette époque , une plus grande communication des idées entre les hommes , facilitée par les progrès du commerce et par l'imprimerie ; en même temps un certain degré d'illustration dans les arts et les sciences naturelles , donnèrent lieu à la propagation de ce fléau qui s'étendit avec une rapide violence. Déjà dans le XVII^e siècle *Bayle* , sous prétexte de recherches et de doutes , avait déposé les germes du pyrrhonisme dans l'esprit des gens instruits. Mais ces plantes malfaisantes ne furent cultivées que par les mains d'un petit nombre de littérateurs ; elles ne se répandirent ni parmi le peuple , ni parmi les hommes simples et occupés , qui conservaient fidèlement le dépôt de la foi que leur avaient transmis leurs aïeux.

» C'est notre malheureux siècle qui a vu croître , comme l'écume des flots , cette subite subversion d'idées qui doit son origine aux

efforts de la fausse philosophie. D'abord timide et honteuse, elle n'osa pas se montrer entièrement à découvert ; ses premiers pas furent lents, parce qu'elle marchait avec une astucieuse prudence ; mais, voyant que la nouveauté et le charme séduisant de sa doctrine pénétraient et pervertissaient déjà bien des cœurs, elle prit un plus grand essor ; elle osa multiplier et développer ses maximes corruptrices. Se voyant enfin suivie et applaudie, elle ouvrit la carrière à toutes les erreurs, elle rompit toutes ses digues pour inonder l'univers de son délire ; elle eut bientôt quitté le manteau dont elle se couvrait, et entrepris de bouleverser toutes les idées de la religion, d'anéantir la majestueuse dignité de son culte et la sainte austérité de sa morale. Elle érigea l'impiété en système, la corruption en principes. Non contente de séduire la fragilité du cœur des hommes, elle voulut encore obscurcir leur raison. Elle s'efforça de défigurer les vertus et de déprimer les vérités ; elle travailla à les arracher du trône sur lequel la religion les avait placées, pour y faire asseoir le vice ; elle osa se montrer sans masque, et revêtir avec impudence les traits immondes de l'impiété. L'athéisme hideux et insensé eut le courage honteux de présenter à découvert son horrible physionomie.

» J'ai été témoin de quelques-uns de ces tristes effets dans mes voyages. J'ai souvent rencontré des personnes très-religieuses, surtout dans un âge avancé ; j'ai conversé avec d'excellents curés ; j'ai connu des évêques faits pour servir d'exemple ; j'ai trouvé beaucoup de religion et de fidélité dans le culte ; mais je dois dire aussi que j'ai souvent trouvé sur mes pas des jeunes gens audacieux, qui, sans autre expérience que celle d'une vie à peine commencée, sans autre instruction que des lectures licencieuses et frivoles, parlaient du culte avec mépris et de la religion avec irrévérence.

» Étant un jour entré dans un café, le hasard me fit asseoir à côté d'un jeune homme richement vêtu, qui décidait de tout d'un ton hardi et satisfait. Peu à peu il se permit de parler sur la religion ; me souponnant Espagnol, et notre nation ayant parmi les esprits forts la réputation d'être superstitieuse, il se répandit en injures et en railleries contre les objets les plus respectables, toujours en s'adressant à moi. Je ne crus pas prudent d'entrer en discussion avec un jeune audacieux dans un lieu public et en présence d'auditeurs peut-être mal disposés, mais je ne pus me contenir, et après l'avoir écouté avec pitié, je lui dis :

» Vous tenez, monsieur, des propos bien étranges ; sans avoir l'honneur de vous connaître, je gagerais que vos aïeux, et peut-être votre père lui-même, ne les entendraient pas sans frémir. Il est bien étonnant que les hommes les plus illustres, les *Turenne*, les *Eugène* et d'autres héros qui se sont acquis tant de gloire et qui furent les soutiens de l'état, les *Pascal*, les *d'Aguesseau* et tant de sages personnages qui l'ont éclairé et gouverné avec éclat, aient eu la simplicité de conserver respectueusement, au milieu de leur gloire, la foi que leur transmirent leurs ancêtres ; et que

vous , à votre âge , vous avez déjà plus de connaissances que ces hommes illustres. Allez , monsieur , il faut avoir beaucoup vécu et bien étudié sa religion , avant d'enoncer contre elle des opinions aussi hardies. Le jeune homme me répondit par je ne sais quel persiflage , se moqua de mon ignorance , et , après un geste de dérision , nous tourna le dos et s'en alla.

» J'étais vraiment désolé du triste état de la religion , quand un autre jeune homme , qui paraissait d'une condition distinguée , dont l'air était très-décent et qui avait tout écouté , s'approcha de moi , et s'asseyant à mes côtés , me dit : « Quel jugement , monsieur , porterez-vous de notre pays ? Vous n'en devez pas juger précisément par un jeune homme léger , qui , sans doute , n'a pas reçu une éducation bien ordonnée , et qui , maintenant , dominé par l'impétuosité de ses passions , peut-être même aux prises avec ses remords , cherche dans l'impiété une ressource contre les inquiétudes qui le travaillent.

» Il est vrai que cette manie nouvelle et cette audacieuse facilité de parler si légèrement , se sont répandues de nos jours d'une manière étonnante. Ce que vous lui avez dit est bien vrai. Nos pères ne pensaient et ne parlaient pas ainsi ; et par une fatalité déplorable qui distingue le temps où nous vivons du temps passé , le vice ne peut ni ne sait plus se séparer de l'irreligion. Et d'où provient cette prodigieuse différence entre des époques si voisines ? Qui a pu produire un si étrange bouleversement ? Voilà ce qui doit nous surprendre.

» Un homme doué de beaucoup d'imagination , dévoré de la soif de la célébrité , et que des circonstances malheureuses firent entrer dans cette detestable carrière , encourage par les applaudissements que lui valurent dans sa jeunesse quelques opinions hardies , redoubla peu à peu d'assurance , et porta enfin l'audace jusqu'à vouloir persuader à son siècle que tout ce qu'il y a de plus saint n'était qu'une pure superstition. L'insensé , séduit par la célébrité de quelques jeunes libertins , ou de quelques litterateurs corrompus , s'imagina qu'il pourrait parvenir à son but , et mit son orgueil à devenir le patriarche et le promoteur de la plus déplorable révolution d'idées qui pût désoler l'univers ; s'il avait pu propager dans toute la terre ses bizarres et funestes principes d'incrédulité , il aurait détruit toute espèce de gouvernement , et répandu dans les nations la confusion et le désordre.

» La fécondité de son imagination exaltée , la force prodigieuse de son génie , auraient pu en faire l'un des hommes les plus recommandables dans la carrière du génie ; le but atroce qu'il se proposa , en fit le monstre le plus dangereux que les siècles aient produit. Sa fureur acharnée contre les principes de la morale et de la religion , en a fait un être malfaisant qui a aveuglé et corrompu toutes les nations. Jamais homme n'a fait autant de mal aux hommes que Voltaire. C'est à lui , monsieur , qu'il faut rapporter l'égarément et la prévarication de tant de gens ; il est la cause des erreurs de l'impïété et des scandales de notre siècle.

» Le discours de cet excellent jeune homme m'édifia et me toucha ; je rendis grâces à Dieu dans mon cœur de ce qu'au milieu de la dépravation générale , il se réserve toujours quelques élus. Nous déplorâmes ensemble qu'une partie de la génération actuelle fût déjà infectée d'une contagion aussi mortelle , et que tant de pères , pestiférés eux-mêmes ou plongés dans le gouffre de leurs occupations ou de leurs plaisirs , négligeassent absolument l'éducation de leurs enfants. Quelquefois nous gémissions sur l'inaction du gouvernement dans quelques pays où l'on donnait aux sophistes la liberté de publier ouvertement le secret de leur iniquité , et à une jeunesse nombreuse , imprévoyante et peu instruite , la funeste facilité de se laisser entraîner dans le précipice par le charme séducteur de leur style et la brillante hardiesse de leurs sophismes. Nous nous plaignions de ce que le clergé , si plein lui-même de lumières et de zèle , n'avait pas pu opposer une digue à ce débordement , à l'aide d'une éducation plus solide et mieux adaptée aux principes fondamentaux qui auraient préservé notre âge d'un malheur irréparable. D'autres propos de cette espèce me firent admirer ses connaissances et son zèle ; nous nous séparâmes avec la promesse de nous retrouver au même endroit.

» Les renseignements qu'il me donna et ceux que je recueillis ensuite , m'apprirent en effet que ce malheureux Voltaire est , parmi les philosophes , celui qui a le plus contribué à propager l'incrédulité et à lui donner l'essor qu'elle a pris. Pour le malheur de son siècle , cet homme naquit doué de l'imagination la plus brillante ; son génie élevé s'exerça dans toutes les parties de la littérature et des beaux-arts.

» Mais ce ne fut que dans les objets de pur agrément , dans la poésie , dans le charme du style , dans les sciences agréables ou dans ce qu'on appelle les belles-lettres , que se montrèrent les talents qu'on ne peut lui contester ; encore y fait-il paraître plus d'esprit que de jugement , plus de malignité que de bonne foi ; partout la passion domine ; nulle part on n'y reconnaît un amour sincère de la vérité. Dans les sciences exactes , il fut peu profond ; dans la plus importante de toutes , celle du bonheur éternel , non-seulement la vanité l'égara , elle le fit aspirer à être chef de secte , et il entraîna avec lui un grand nombre de ses contemporains.

» Cet homme singulier , dont les hommes pervers des siècles futurs parleront avec étonnement et avec horreur , s'ils parviennent à s'éclairer , donna , dès son enfance , les marques d'un génie extraordinaire ; mais dès-lors on entrevit aussi quelques signes de sa disposition à l'incrédulité. Le *Père Tournemine* , son maître , homme savant et religieux , prédit et ne put empêcher les malheureux effets de ce penchant. Dans la première tragédie qu'il fit paraître , à l'âge de vingt ans , on trouve déjà quelques traits dont la nouveauté et la hardiesse effrayèrent. Les sages en gémissent , les libertins les célébrèrent.

» Ces applaudissements insensés excitèrent son amour-propre , et lui en firent désirer de plus grands , aux dépens de la religion.

Mais à cette époque il n'aurait pu donner un plein essor à sa vanité ; le siècle n'était point parvenu au point de corruption qu'il a atteint aujourd'hui ; il acheva lui-même de le pervertir. Et , si alors quelques jeunes débauchés applaudirent à ses impiétés , les hommes d'un jugement sain , plus nombreux qu'à présent , ne les entendirent qu'avec horreur.

» Il fut donc obligé , quoiqu'avec peine , d'imposer quelque réserve à son inclination naturelle , et de ne marcher à la célébrité qu'avec circonspection ; mais il n'abandonna point les intérêts de sa fausse gloire. Il sema donc successivement dans ses productions , néanmoins avec timidité et avec réserve , quelques maximes , quelques principes de son funeste système. Ces germes , répandus sourdement , croissaient aisément dans des terres déjà trop bien préparées ; ils acquéraient beaucoup plus de fécondité , dispersés dans des ouvrages que le goût approuvait , et qui ne pouvaient que plaire à l'esprit.

» Il n'avait alors encore donné que des tragédies , des poésies fugitives , des livres d'histoire , des morceaux de littérature distingués par les grâces du style , mais généralement marqués au sceau de l'impiété. Semés de maximes contraires à la morale ou d'erreurs propres à pervertir les mœurs , ces principes dangereux se présentaient alors enveloppés d'un voile ; ils y étaient jetés avec une sorte de parcimonie et de réserve. Sans cesser d'être dangereux et de produire des effets terribles , c'étaient autant de serpents venimeux , cachés dans les fleurs , et que les beautés de l'ouvrage ne rendaient que plus dangereux.

» Il est difficile de résister à l'impulsion de son propre caractère , quand elle est surtout secondée par le désir et l'espérance de la célébrité. Aussi , malgré les sentiments de pudeur qui régnaient dans la partie saine de sa nation , malgré les intérêts de sa fortune et de son repos , *Voltaire* ne put se contenir ; il secoua peu à peu le frein , et s'abandonna à toute la fougue de sa malignité. Après quelques années d'un assujettissement aussi violent que pénible et forcé pour lui , il se laissa dominer par sa rage , et dans ses productions postérieures , les sarcasmes et les ironies contre la religion se multiplièrent à l'infini ; il abusa de son génie pour dénaturer les vérités et corrompre les mœurs , à tel point que le gouvernement fut contraint de le faire sortir de sa patrie.

» Il se rendit alors en Prusse , à l'invitation du grand *Frédéric*. Ce prince si instruit , si versé dans la politique et dans l'art militaire , et le meilleur général de ses armées , avait le malheur d'être incrédule , et la faiblesse de former sa société intime d'une troupe de gens de lettres , imbus des mêmes sentiments , qu'il avait fait venir de différents états de l'Europe. Là se trouvaient réunis *Maupepertuis* , *La Mettrie* , *d'Argens* , et nombre d'autres , déjà fameux dans ce genre d'écrits , où l'on ne trouve guère que la science qui enfle et l'orgueil qui enivre.

» Le roi se délassait le soir , et dans ses soupers , des travaux

et des fatigues du jour. *Voltaire* vint augmenter le nombre des sophistes courtisans ; il reçut l'accueil que sa réputation lui promettait ; mais cet accueil dura peu. Son caractère envieux et la malignité de son esprit lui faisaient perdre de près ce que ses écrits lui gagnaient de loin. Ce n'était point assez pour lui d'être le premier parmi ses égaux , son orgueil aspirait à les dominer tous ; et il eut l'ambition de vouloir conduire un monarque qui ne se laissait pas gouverner. Il prétendit subjuguier des gens de lettres qui ne lui cédaient point en vanité ; et , ne pouvant en venir à bout , son humeur irritable ne lui permit de cacher ni son chagrin ni son dépit.

» Il fut accusé d'avoir composé une satire atroce contre le souverain qui l'avait accueilli et protégé. Il ajouta à cette noirceur celle de la publier et de l'attribuer à *Maupertuis* , premier objet de son envie , dans l'intention de lui faire perdre les bonnes grâces du roi. Le prince ne se laissa point tromper par un si vil artifice. Indulgent et magnanime , il promit à *Voltaire* un éternel oubli s'il voulait confesser la vérité ; *Voltaire* , opiniâtre et incapable de se repentir , nia avec obstination. Le roi , ayant depuis acquis des preuves évidentes de l'innocence de l'un et de la perfidie de l'autre , reconnut qu'il avait réchauffé une vipère dans son sein , et le chassa de sa cour et de ses états.

» Il vint chercher un asile sur le territoire de Genève , ville malheureuse , déjà livrée à l'erreur , et depuis longtemps le centre et le foyer de l'hérésie. Ce qu'il y a de digne de remarque , cette même ville ouvertement révoltée contre l'Eglise , sa première mère , qui lui refuse son ancienne obéissance , qui est devenue le refuge et la métropole du calvinisme , qui ouvre ses portes à tous les déserteurs du culte et à tous les transfuges qui fuient la sévérité de la discipline catholique , fut épouvantée lorsqu'elle sut que *Voltaire* , comme les autres , allait chercher un asile dans son sein. Elle balança longtemps à le lui accorder : elle avait raison de le craindre , et elle aurait bien fait d'avoir suivi sa première impression.

» En effet , dès que le célèbre apostat se trouva en pays libre , dès qu'il put sans risque lâcher la bride et donner carrière à son iniquité , il perdit tout respect , toute crainte ; et , tel qu'un tigre qui se sent déchainé , il s'arma de sa plume et essaya de bannir de la terre tous les cultes , d'en chasser toutes les vertus ; on ne retrouva plus dans ses écrits ce vernis de modération que la crainte lui avait imposé. Il fit couler à grands flots le venin que jusqu'alors il n'avait distillé que goutte à goutte ; ce ne fut plus qu'un torrent d'iniquités et un déluge d'horreurs. Dès-lors il ne respecta rien : les lois , la morale , les gouvernements et la religion , devinrent l'objet de ses indécentes railleries.

» Sa prodigieuse et funeste fécondité infestait chaque année le public de ses dangereuses productions : les unes étaient ou des ouvrages licencieux qui blessaient l'honnêteté des mœurs , ou des satires insolentes contre les gouvernements , ou des bis-

toires infidèles, dans lesquelles il altérait avec un art perfide la vérité des faits, et s'appliquait à dénigrer faussement les intentions; ou enfin des poésies légères et autres ouvrages de société qui tous portaient le caractère de la bête; on y apercevait constamment l'infatigable et perfide projet de rendre l'Eglise odieuse, et la religion ridicule. Ses premiers écrits l'avaient rendu célèbre parmi les cœurs corrompus; il travaillait à augmenter sa réputation en multipliant ses blasphèmes et les traits de son audace.

» Il s'occupa pendant longues années de ce misérable et pernicieux dessein. Genève était l'atelier où son impiété forgeait toutes ses armes, l'arsenal où il puisait les traits empoisonnés qui portaient son venin mortel dans toutes les régions de la terre. Chaque production de son orgueilleux génie lui valait de nouveaux applaudissements de la part des hommes perdus, et l'animait à en publier de plus scandaleuses encore, auxquelles on prodiguait de plus grandes marques d'approbation. Ainsi, par une progression déplorable, la malignité et l'impudence qui les caractérisaient croissaient sans cesse, et les dernières atteignirent à cet excès de dépravation, où n'avait encore pu parvenir le cœur le plus corrompu, ni la raison la plus pervertie.

» Ce ne fut plus alors l'opiniâtreté d'un génie ardent qui brûle d'accréditer ses opinions, ni ce penchant produit par l'orgueil, qui aspire à dominer les esprits par la propagation de ses idées, et à se fonder un empire dans le domaine des lettres; on ne put s'empêcher de reconnaître la rage d'un esprit irrité qui abhorre l'ennemi qu'il poursuit; l'acharnement d'une vengeance atroce qui ne peut se calmer que par la destruction de l'odieux objet de sa colère; l'effort d'un ressentiment aveugle, dont l'implacable fureur ne peut être assouvie que par la ruine totale de son adversaire.

» Ces passions viles et furieuses se montraient avant tout dans toutes les monstrueuses productions de sa plume, toutes dirigées contre les maximes des bonnes mœurs, contre les principes que la morale a dictés, contre toutes les lois que la raison a suggérées à la politique des gouvernements; partout on y découvrait une haine féroce et acharnée contre la religion, la fureur d'insulter et de calomnier l'Eglise et ses ministres, une antipathie sans bornes contre le culte public, et le dessein pervers de l'anéantir, s'il eût été possible, sur toute la face de la terre.

» Ces ouvrages se répandaient dans le monde entier, à la faveur de la nouveauté et de l'intérêt; et ils étaient reçus avec ardeur par les libertins qu'ils flattaient et par les curieux qu'ils amusaient. Le venin en était subtil et mortel; mais le vase qui le contenait était doré.

» Jamais on ne posséda à un plus haut degré les charmes du style et les agréments de la diction; jamais la raillerie et l'ironie ne furent maniées avec plus d'art et de finesse; jamais on n'employa d'une manière plus piquante et plus adroite la satire pour ridiculiser les objets les plus respectables.

» Cet art déplorable réussit merveilleusement à faire passer dans les cœurs le poison fatal de sa doctrine.* A l'aide du brillant de son style et de la facétieuse aménité de ses expressions, les principes les plus impies s'introduisaient furtivement; les cœurs imprudents s'en abreuvaient; ils accueillait des opinions qui semblaient mettre à l'aise leurs consciences et tranquilliser leurs vices. La jeunesse présomptueuse les adoptait avec empressement; la jeunesse sans expérience s'en laissait séduire, tandis que l'ignorance modeste et timide, épouvantée de leur nouveauté, concevait à peine leur audace, et ne savait comment les combattre.

» Les hommes instruits et d'un jugement sain, en reconnaissant le mérite littéraire de cet homme étonnant, ne voyaient qu'avec horreur ses dangereuses productions; ils détestaient surtout celles qui respiraient l'impiété sans aucun déguisement, et elles étaient les plus nombreuses; quelques-unes étaient de vrais prodiges de délire: il y avait réuni et rassemblé les principes les plus destructeurs. Les vrais savants ne pouvaient y être trompés; ils ne voyaient que trop que ces dangereuses nouveautés n'étaient qu'un amas de sophismes; ces systèmes, qu'une invention fragile, un tissu formé de fils très-brillants et tout à la fois si faibles et si légers qu'on pouvait, sans effort, le décomposer et le détruire, qui n'était au fond qu'une brillante toile d'araignée, incapable de résister à l'épreuve de la discussion. Mais ils déploraient le ravage qu'ils pouvaient faire auprès de ceux qui n'avaient pas assez d'instruction pour reconnaître l'artifice et en démêler la faiblesse. Ils voyaient bien que Voltaire n'avait fait que reproduire de nos jours les objections déjà faites contre la religion par les incrédules des premiers temps; objections que leurs sectateurs ont en la mauvaise foi de répéter d'âge en âge, en mettant de côté les réponses victorieuses des Pères de l'Eglise, ainsi que l'a fait Voltaire. Ils apercevaient assez que tout son travail se bornait à renouveler ces anciens sophismes, et à les envelopper des ornements captieux et séduisants dont ses perfides talents le mettaient à portée de les revêtir.

» Ils dûrent s'apercevoir encore que la rage astucieuse de Voltaire n'avait pas besoin d'autre étude que de celle d'ouvrir les longs et volumineux recueils dans lesquels les catholiques eux-mêmes exposent, sous le titre d'*Antimonies*, les difficultés ou les contradictions apparentes de la religion et des saintes Ecritures, sur lesquelles elles s'appuient, et qu'en les copiant, sans y rien ajouter que les invectives que lui suggérait sa malignité, il lui était aisé d'en former sa longue série d'arguments. Ils virent en même temps qu'en s'appliquant à les répéter et à les reproduire, il eut bien soin d'écarter les réponses, à l'aide desquelles ceux mêmes qui les proposent, les détruisent: or, cette conduite ne pouvait manquer de déceler ou une grande ignorance, ou, ce qui est plus vraisemblable, une mauvaise foi pleine d'artifice.

» D'un autre côté, en dépit du faux brillant dont la plupart de ses écrits éblouissent des yeux prévenus, la perspicacité des per-

sonnes vraiment instruites aperçurent bientôt ses nombreuses erreurs et l'art perfide avec lequel il isolait, en matière de religion, les faits, les raisonnements et le caractère de ces écrits, pour faire ressortir l'infamie du sien. On ne peut voir en lui qu'un poète obscène et licencieux, le corrupteur des mœurs, l'apôtre du vice, de la licence et du désordre.

» On ne peut contester qu'il ne soit un historien infidèle, si léger, si peu circonspect, qu'il ne met aucune exactitude dans les dates, et moins encore dans les faits; lorsqu'il ne les invente pas, il les dénature pour les ramener à son sens; il les revêt de couleurs mensongères, pour donner plus de force et de poids à la malignité de ses intentions. Interprète infidèle, calomniateur impudent de tout ce que les hommes respectent et révèrent, il s'efforce de plier à ses vues les récits de l'histoire, de leur donner un sens qu'ils n'ont point, et sa funeste érudition ne s'occupe qu'à les dénaturer.

» Détracteur assidu de la religion, il lui attribue, pour la faire abhorrer, des dogmes qu'elle n'admet pas, des doctrines qu'elle réprouve elle-même. Calomniateur de l'Église, il la rend responsable des crimes qu'on ne peut imputer qu'aux hommes; il lui impute les fautes des individus, lui reproche les superstitions et les excès populaires qui l'affligent et qu'elle réprouve, comme si elle les adoptait et les encourageait. Calomniateur de ses ministres, et le plus souvent sans alléguer aucune preuve, en dépit même des témoignages de l'histoire et des règles de la vraisemblance qui déposent contre lui, il les cite à son tribunal, où il les déclare coupables de toutes les horreurs de leur siècle et de tous les attentats des passions.

» Juge inique, dans sa balance inégale il exalte les vertus profanes et civiles, autant qu'il abaisse les vertus chrétiennes; il célèbre, il canonise les païens illustres, autant qu'il déprécie les saints et se raille de leur constance et de leur héroïsme. Narrateur infidèle, faux dans ses raisonnements, perfide dans les intentions qu'il prête, captieux dans sa manière d'exposer les faits, employant toujours avec autant d'art que d'astuce les couleurs fausses de la dérision, de la plaisanterie et de l'ironie, ce malheureux homme a menti en tout avec une impudence sans exemple; il a menti à son Dieu, à sa conscience, à ses contemporains et à la postérité.

» Il est facile de prononcer sur des livres composés de si déplorables éléments. Quel amas d'horreurs, de blasphèmes, d'athéismes, ne renferment pas des volumes qu'ont dictés des lèvres si sacrilèges et des intentions si perverses! S'ils plaisent au goût, l'honneur les désavoue; une indignation involontaire les rejette. Chaque page, chaque passage de ces livres funestes sont imprégnés d'une impiété qui fait horreur, consacrent toutes les maximes qui énervent la morale, respirent un esprit de satire qui choque, accréditent des mensonges dont la malignité se nourrit et dont on s'indigne; partout on voit percer le désir

insensé de pervertir les âmes et de les éloigner de tout ce qui est juste, saint et adorable ; l'affreux projet enfin de faire renoncer tout le genre humain à son Dieu, à sa religion et à sa conscience.

» On ne saurait croire quelle dépravation dans les mœurs ce dangereux sophiste a su introduire dans toutes les classes de la société. Par le plus déplorable des malheurs, ce ravage s'est étendu jusque parmi les personnes de la dernière classe dans les nations étrangères à la France. Cet homme pervers a su traiter les sujets les plus sublimes et les plus profonds dans un style facile et clair, et l'assaisonner de plaisanteries piquantes : semant partout des contes agréables, des faits amusants, l'ironie qui sait plaire, les maximes qui flattent, et enfin les sarcasmes et les calomnies dont la malignité humaine aime à se repaître, il a su donner ainsi à la lecture de ses ouvrages un charme d'autant plus dangereux qu'il est plus séduisant.

» Cette lecture est, par malheur, dans quelques pays la plus commune, ou pour mieux dire la seule des laquais, des servantes, des artisans, et de tous les gens de cette classe, à qui elle fait perdre le goût de toute autre lecture, à tel point qu'ils ne sauraient la quitter. C'est là qu'ils apprennent tous à censurer la religion, à se moquer de ses mystères et de toutes les vertus chrétiennes et civiles ; c'est par ce moyen que l'auteur est parvenu à extirper de tous les cœurs, qu'une éducation bien entendue ou la grâce divine n'ont point prémunis contre ces pièges, tout sentiment moral et toute idée de religion.

» Quels progrès ne devait pas faire de nos jours cette horrible contagion ! elle s'est propagée de la plus haute classe jusqu'à la plus basse, et ni l'une ni l'autre n'ont su résister à l'illusion. La noblesse et les personnes les mieux élevées, n'ayant point été instruites des fondements de la foi, ne pouvaient en avoir que des connaissances profanes et superficielles, et ne se trouvaient pas en état de discerner les erreurs des sophismes ; elles ne se sont pas non plus prêtées à donner à l'étude le temps nécessaire ; elles ont tout sacrifié aux objets de leur ambition et de leurs plaisirs. Les gens d'un ordre inférieur, n'ayant reçu qu'une éducation imparfaite dans leurs premières années, se sont trouvés trop ignorants pour pouvoir se défendre de l'artifice et de la séduction.

» Il est vrai que plusieurs écrivains pleins de zèle et de savoir ont opposé à ces funestes écrits d'autres ouvrages, dans lesquels ils ont démontré les erreurs, les fanssetés et la mauvaise foi qui y règnent ; mais leurs efforts n'ont servi à rien. La plupart des hommes ne lisent que pour passer le temps et s'amuser ; ils préfèrent les livres frivoles qui les divertissent, ceux surtout où la malignité et la satire sont assaisonnées du sel de la plaisanterie et du fiel de la calomnie. Or, les hommes graves et vraiment chrétiens ne peuvent écrire des livres de cette espèce.

» D'ailleurs, pour traiter des sujets abstraits et délicats, pour

démêler l'artifice et l'astuce des sophismes, il faut recourir à des discussions savantes et sérieuses qui rejettent les bouffonneries et les turlupinades, et qui, à bien plus forte raison, excluent les calomnies et les médisances. On ne pouvait donc se promettre que les ouvrages des écrivains sages pussent offrir les attraits qui séduisent et attachent des lecteurs ignorants et frivoles : aussi n'étaient-ils pas lus ; leurs efforts ont été inutiles, et leurs livres, ou n'ont jamais été connus de ceux qui se proposaient de se tromper, ou, s'ils venaient à leur connaissance, le dégoût les faisait tomber de leurs mains ; ils n'étaient lus que par ceux qui n'en avaient pas besoin. C'est ainsi que l'erreur s'est propagée sans obstacles, et que l'antidote n'est arrivé qu'après coup. Il eût mieux valu sans doute la prévenir ; maintenant le mal est presque irréparable, à moins qu'on ne prenne des mesures plus efficaces pour y remédier.

» Ce malheureux Voltaire jouit de son infâme triomphe dans toute l'étendue de ses désirs. Les sophistes de toutes les nations se réunirent à lui et le recherchèrent comme le centre de leur unité ; ils lui rendirent une espèce de culte, ils le reconnurent pour le patriarche et le coryphée de l'incrédulité. Il les encourageait et les dirigeait ; l'infatigable fécondité de ses écrits ne cessait d'attiser le feu infernal, et ne cessait de leur fournir des armes pour le combat ; mais tout ce qui est mortel est sujet à des bornes et à la caducité. Son imagination, toute brillante et féconde qu'elle ait pu être, n'était pas infinie ; elle s'épuisa enfin ; le temps vint où il cessa de vomir tous les blasphèmes, toutes les impiétés et toutes les horreurs que sa malice avait pu lui suggérer ; le talent de l'invention s'éteignit en lui ; et, dans ses dernières années, il se vit contraint de se répéter jusqu'à devenir fastidieux et dégoûtant.

» Sur la fin de ses jours il vint à Paris. Cette ville immense, dont la corruption rappelle celle de Babylone, fit retentir à ses oreilles de si nombreux applaudissements, et des éloges si flatteurs et si exagérés, qu'aucun homme célèbre n'en a obtenu de pareils de ses contemporains ; jamais on ne vit chez aucun peuple la frénésie, l'ivresse et la joie que les Parisiens témoignèrent de le voir dans leurs murs ; rien n'était plus naturel. Paris, si remarquable par ses extravagances et son fanatisme, était la cité qui s'était le plus constamment abreuvée de ses eaux immondes. Paris, où la corruption de ses écrits s'était le plus répandue, se distingua par la fureur et l'excès d'une idolâtrie inconcevable.

» Les nombreux sectateurs qu'il s'était faits dans cette ville immense et si légère, l'entourèrent de leurs acclamations et le portèrent en triomphe. Combien ne s'augmenta pas sa vanité insensée à la vue du spectacle étonnant des conquêtes que lui avait faites son génie ! Les mêmes hommes qui, séduits par ses sophismes, avaient abandonné le Dieu de leurs pères, se prosternaient devant un squelette décharné, dont la longue vie n'avait

été consacrée qu'à faire au Ciel et à la terre une guerre continue. Sa renommée n'eut point de bornes ; les applaudissements devinrent un délire ; les acclamations une frénésie ; et l'ivresse de la joie fut portée à un tel degré de fanatisme , que le peuple le suivait en foule dans les rues.

» Mais , tandis qu'il se livrait à l'enchantement de cette bruyante et fastueuse réception , la mort , l'affreuse mort minait déjà l'édifice usé et chancelant de son corps fragile. Ce Titan impie , qui dans l'état de santé se montrait si intrépide , l'était beaucoup moins lorsque la maladie menaçait ses jours. Dans deux de ces occasions , se trouvant à Genève en danger , il avait , en tremblant , recouru deux fois à la confession. On avait pu voir que ce cœur , si profondément pervers , n'était pas entièrement fermé à la vie , que dans le péril il avait été accessible aux remords , et les gens de bien avaient conçu l'espoir que sa dernière heure pourrait être consacrée aux larmes de la pénitence.

» Le Ciel n'accorde pas toujours cette grâce ; quelquefois il se plaît à effrayer les impies par des exemples terribles. Je n'aurai point la témérité de sonder les secrets de sa miséricorde , je sais qu'un instant peut lui suffire. Mais l'histoire ne pourra taire que Voltaire ne fut conduit à Paris que par une excessive vanité ; que l'excès de l'encens qu'on lui prodigua fatigua ses organes décrépits ; que la mort se présenta à sa porte ; qu'affaibli et confiné dans son lit , il ne fut plus maître de ses actions ; et que plusieurs circonstances contribuèrent à précipiter sa fin , au moment où on la croyait le moins prochaine.

» Elle ne tira pas non plus que ses partisans et ses complices s'emparèrent de sa chambre , et , qu'instruits de sa conduite en de semblables occasions , ils craignirent les effets d'un repentir qui aurait décrédité publiquement leur doctrine et mis à découvert l'inconstance de leur chef ; qu'ils l'entourèrent de manière à ne lui laisser la liberté de parler à personne ; qu'ils placèrent des barrières à toutes les avenues , pour qu'aucune lumière , aucune réclamation , aucun ministre de la religion ne pussent parvenir jusqu'à lui ; et que le malheureux , victime de l'erreur d'un remède mal appliqué , perdit tout – à – coup le sentiment , et rendit son dernier soupir , sans avoir témoigné le moindre regret des nombreuses iniquités et des abominables principes....

» — Fin déplorable , interrompit alors mon ami , en couvrant ses yeux de ses mains ! Ah ! monsieur le curé , ajouta-t-il un moment après , que de réflexions votre récit m'a fait faire ! Je ne connais que trop bien les ravages qu'ont produits ses écrits mensongers et pleins de corruption ! Je suis l'une de ses plus malheureuses victimes , et une foule de jeunes gens , mes contemporains , l'ont été de même. Voltaire était notre lecture favorite ; nous étions surpris et enchantés de la nouveauté hardie de ses idées , de l'essor qu'il donnait à nos goûts dépravés , en éloignant de nous nos craintes et nos remords , et en donnant carrière à toutes nos passions. Ses raisonnements légers nous sé-

duisaient , et les traits satiriques dont il les assaisonnait toujours étaient pour nous un amusement journalier.

» Avec de telles dispositions , il eût été difficile qu'aucun de nous eût pu renoncer à cet état de dépravation. Pour nous ramener , il aurait fallu nous assujettir à une étude sérieuse , à une instruction suivie qui eussent pu nous conduire insensiblement , et par une progression lente et solide , à discerner et à apprécier les mensonges , les faussetés et les horreurs dont fourmillent ces funestes ouvrages ; et c'est ce que nous étions bien éloignés de vouloir faire.

» Lorsque , dans ces derniers temps , et déjà désabusé , j'ai lu quelques-uns des écrits composés contre Voltaire , Rousseau et les autres sophistes du jour , ceux surtout de M. Bergier , j'avoue que j'ai été émerveillé de la facilité et de l'évidence avec lesquelles ils dévoilent les mensonges atroces que ces perfides écrivains n'ont pas craint d'avancer , de la clarté avec laquelle ils démontrent leurs calomnies , et enfin de la force et de la solidité des raisonnements qu'ils opposent à leurs vains sophismes. Je n'envisageais qu'avec effroi l'aveugle et stupide folie que nous avions de donner notre confiance entière aux apôtres infernaux de l'incrédulité.

» Un homme impartial ne peut lire les écrits également savants , exacts et pleins de vérité qui les combattent , sans se convaincre de la mauvaise foi de ces apôtres de l'incrédulité ; mais pour cela , il aurait fallu que des erreurs qui flattaient nos passions eussent pu par-là même ne pas nous être chères ; il aurait fallu que nous eussions cherché la vérité avec le désir de la trouver , et que nous les eussions lus sans prévention ; or , ni moi ni mes compagnons nous n'étions pas plus dans cette disposition que la plus grande partie des lecteurs , parmi ceux mêmes qui sont réputés instruits.

» La plupart de ces lecteurs , ainsi que vous l'avez fort bien dit , ne lisent Voltaire , Rousseau et les autres auteurs de cette espèce , que parce qu'ils y trouvent des idées et des opinions qui les flattent et les amusent. Une lecture qui les détromperait , serait pour eux très-fâcheuse et très-pénible ; celle qui exigerait de l'application ne leur présenterait aucun agrément , car le venin est doux , et l'antidote est amer.

» C'est ainsi que les hommes se conduisent presque toujours ; leur conduite est insensée , puisqu'elle les mène à leur perte ; mais elle est générale , parce qu'elle leur est suggérée par l'ignorance du péril et par le défaut de sentir l'importance des choses.

» Sur un objet aussi grave , où il ne s'agit de rien moins que du bonheur éternel , il est très-naturel que personne n'ose adopter aucune opinion sans s'être instruit auparavant pour le faire avec connaissance de cause ; et il y aurait de la folie à se jeter dans le danger d'errer , sans avoir pris d'avance toutes les mesures que la raison peut suggérer , surtout lorsqu'on a reçu , dès le

berceau, une religion transmise par nos ancêtres, lorsque cette religion nous offre de grandes espérances et nous propose des peines terribles, lorsqu'enfin on voit qu'elle a été suivie et respectée dans tous les siècles par les hommes les plus sages et les plus instruits. »

Je pris ici la parole. Monsieur le curé, lui dis-je, d'après ce que vous nous avez dit, je crois voir Voltaire agir comme le *Vieux de la Montagne*, avec cette différence que l'un députait des assassins pour donner la mort à ceux qui lui déplaisaient, et que l'autre envoie des livres pestiférés la porter aux peuples et à des nations entières; et, si l'on ne veut pas prendre des précautions suffisantes, ils la porteront jusqu'aux générations à venir.

« Vous avez raison, me répondit le curé; votre réflexion est très-juste. Si ces livres subsistent, et si l'on n'instruit pas mieux la jeunesse dans toutes les nations, si l'on n'oppose pas à leur funeste influence l'étude de la religion, il n'y aura plus de gouvernement assuré, plus de culte qui puisse se soutenir, plus de morale qui ne se corrompe. Je ne parle pas seulement de l'instruction de l'enfance, qui se borne à un petit nombre de vérités éternelles, j'entends une étude de la religion, assez approfondie pour en présenter en grand le majestueux édifice, et pour inspirer l'admiration et l'amour, et pour faire connaître plus généralement les preuves évidentes de la divinité de son origine.

» Ce n'est que par-là que s'enracineront, dans notre cœur, les seuls principes qui puissent nous déterminer à mourir plutôt que d'y renoncer, à tout abandonner plutôt que de cesser d'en faire profession. Si l'on nous inculque à fond ces principes salutaires, nous ne sommes chrétiens que d'une manière douteuse, imparfaite et confuse; nous ne sommes chrétiens, que parce que l'on nous a dit qu'il fallait l'être. Mais, si les peuples sont une fois généralement convaincus de la vérité de la religion, et affermis dans leur croyance à l'aide de l'instruction; s'ils en connaissent bien les bases indestructibles et éternelles, s'ils sont bien persuadés que son antiquité remonte à celle du monde; s'ils sont bien pénétrés des prophéties qui annoncèrent le divin Rédempteur; si son avènement tant prédit et tant prévu, les miracles successifs qui prouvent jusqu'à l'évidence la divinité de sa mission, sa résurrection si bien constatée et si authentique leur sont bien connus; s'ils sont bien imbus de toutes les autres preuves qui démontrent évidemment sa vérité, la fausse philosophie ne prévaudra jamais dans une nation bien pénétrée de la certitude de la loi qu'elle doit adorer et suivre.

» Le peuple qui sera bien persuadé de la vérité de sa religion, l'aimera et en suivra les préceptes; et ces préceptes lui enseigneront qu'au peril même de la vie, il ne doit pas souffrir qu'on en altère la pureté; que l'on corrompe l'intégrité, la candeur de l'Eglise, sa mère, de cette sainte mère qui le reçut dans son sein; à laquelle il jura fidélité et obéissance, et qui, s'il est

fidèle à sa foi et à son espérance , le conduit au bonheur de l'éternité. Il apprendra de même à défendre son prince , image de Dieu sur la terre , à qui il a également fait serment d'être fidèle ; il perdra mille fois la fortune et la vie , plutôt que de consentir à lui désobéir dans la moindre chose.

» Si les sophistes ont trouvé tant de facilité à bouleverser les idées religieuses de quelques nations , s'ils ont pu réussir dans une entreprise aussi hasardeuse et aussi téméraire , c'est qu'une éducation négligée les avait laissées dans l'ignorance des vérités de la religion ; c'est parce qu'elles ne professaient le christianisme qu'extérieurement sans en avoir la conviction , sans l'assentiment intime de leur cœur ; elles le suivaient sans savoir pourquoi , sans aucune affection , sans aucun respect intérieur. Leur ignorance ne pouvait produire en elles que l'indifférence. Leur culte n'était ni ne pouvait être celui de leur cœur ; c'était celui de l'habitude. En un mot , elles n'offraient que le fantôme et l'apparence de chrétiens ; et le premier choc de la contradiction devait les faire succomber sans la moindre résistance.

• Voilà , ce me semble , la cause principale de tant de ravages , et un juste sujet d'effroi pour toutes les nations chrétiennes. Toutes sont menacées du même danger , toutes doivent chercher par tous les moyens à s'en préserver. Je voudrais que ma voix pût se faire entendre à tous les peuples. Si vous avez le bonheur , leur dirais-je , d'être nés dans le sein de la véritable Eglise , que tous vos efforts , que le premier et le plus essentiel de vos soins soient de vous instruire à fond de votre sainte religion , la seule qui soit vraie , la seule qui puisse faire votre bonheur sur la terre et vous rendre heureux dans le Ciel. Pénétrez-vous de sa vérité ; ayez la consolation de bien savoir que Dieu qui a daigné la communiquer aux hommes , l'a revêtue de preuves si claires et si multipliées , qu'elles ne peuvent manquer de convaincre la raison qui s'applique de bonne foi à leur examen.

» Que vos oreilles se ferment aux insinuations de ces sirènes perfides , de ces sophistes malfaisants qui non-seulement voudraient vous induire à fouler aux pieds ce qu'il y a de plus respectable sur la terre , mais qui ont encore l'audace de fatiguer le Ciel de leurs insultes. N'écoutez jamais leurs raisonnements faux et séducteurs ; croyez fermement que vos pères et tant de grands hommes venus avant eux , qui ont manifesté une si religieuse soumission aux principes de la foi , étaient plus sages et moins corrompus que ces nouveaux docteurs. Ainsi , pour que leurs attaques ne prévalent point contre votre faiblesse , pour que vous puissiez vous moquer de leurs erreurs et de leur folie , appliquez-vous , étudiez , et sachez bien entendre la sainte religion que vous professez.

» Oui , chrétiens , apprenez votre religion ; elle vous défendra elle-même contre tous ses ennemis ; vous aurez la satisfaction de vous convaincre que cette religion , dans laquelle Dieu vous a fait la grâce de naître , est aussi douce , aussi consolante , qu'elle

est vraie et certaine. Que si ce Dieu de bonté vous y présente des mystères obscurs pour exercer votre foi, il en établit l'indispensable nécessité par des preuves si lumineuses, des monuments si incontestables, qu'il est impossible que son évidence échappe à un examen impartial et sincère. Votre propre raison suffira pour vous convaincre que Jésus-Christ l'a donnée aux hommes; que Jésus-Christ est Dieu; que nous devons croire tout ce qu'il nous a dit, obéir à tout ce qu'il nous a prescrit, et nous soumettre à son Eglise, qu'il a constituée l'organe de son autorité, et qu'il en a rendue depositaire.

» — Il me semble, dit mon ami, qu'à cet égard notre nation n'a rien à envier aux autres nations. Je n'en connais aucune qui conserve aussi purement la foi de ses ancêtres. Nous ne connaissons point parmi nous de croyances diverses; nous sommes tous catholiques, tous unis de communion avec l'Eglise apostolique et romaine. Cette fausse philosophie n'a pas pu parvenir à se faire accueillir parmi nous; notre éducation la repousse, nos cœurs y répugnent. D'autre part, le gouvernement s'applique sans cesse à l'éloigner de nos frontières, et jusqu'à présent, grâce à Dieu, le venin mortel de ce monstre n'a pu infecter le cœur de nos compatriotes.

» — Je le sais, répondit le curé, et il y a longtemps que j'attribue l'unité de notre croyance au soin vigilant avec lequel on maintient non-seulement la pureté de la foi dont l'éclat brille parmi nous, mais encore la paix intérieure et la tranquillité dont nous jouissons. Je promène mes regards sur toutes les nations, et je vois que les unes et les autres, toutes plus ou moins, ont été et sont sujettes à des troubles et à des inquiétudes. Je ramène ma vue sur la nôtre, et je vois qu'elle est la seule qui ait réussi à se maintenir constamment en paix, également soumise à ses souverains, et fidèle au culte antique qu'elle professe. Si je cherche la cause de ces inestimables avantages, je ne puis la trouver que dans le soin de conserver l'unité de nos principes religieux.

» Malgré cela, je crois que cet état de choses ne suffit pas pour écarter le danger qui menace l'Europe; non-seulement il est nécessaire de s'y maintenir, il faut encore s'appliquer à s'instruire à fond, pour se défendre contre les attaques qu'on peut éprouver. Aujourd'hui le péril est plus pressant que jamais; l'impiété fait chaque jour des progrès nouveaux et rapides; et lorsque les dangers se multiplient, il faut bien nécessairement multiplier les précautions.

» — Il n'est pas possible, s'écria mon ami, de nier que dans toutes les suppositions et dans tous les cas, l'étude de la religion ne soit toujours utile et nécessaire. Qui le sait mieux que moi, victime malheureuse de ma négligence à m'instruire? L'ignorance dans laquelle on laissa mon enfance; le défaut d'instruction sur l'esprit et la grandeur de la religion, et sur les fondements qui prouvent la divinité de son origine, furent la cause primitive du délire dans lequel j'ai vécu. Si j'avais su, dans ma jeunesse, ce

que je sais aujourd'hui, ma conduite n'aurait pas été aussi désordonnée; et je crois que ce défaut dans l'éducation est la cause générale non-seulement de l'impiété qui règne dans les opinions, mais encore du relâchement qu'on voit dans nos mœurs.

« Rien d'ailleurs ne peut mieux nous inspirer l'amour de la religion, l'obéissance à ses préceptes, et nous exciter à la pratique de la vertu, que l'intime et vive persuasion de sa vérité, ainsi que la ferme espérance des biens immortels qu'elle promet. Mais, monsieur le curé, la chose vous paraît-elle facile? croyez-vous qu'il soit possible d'instruire toute une nation sur un objet qui exige de l'application, de la méditation et de l'étude? Une nation se compose ordinairement de trois classes de personnes. Examinons chacune d'elles en particulier, pour voir s'il est possible de donner cette instruction à tous, et d'espérer qu'ils en profitent.

« La première est formée de gens riches ou aisés qui reçoivent dans leur famille une éducation distinguée. Je veux la supposer supérieure à toutes les autres; à quoi se réduira-t-elle? Dans l'enfance et lorsque l'intelligence peut à peine saisir les choses les plus communes, on leur enseigne, à l'aide d'un catéchisme, les vérités de la religion qu'il est le plus indispensable de connaître. Il est impossible qu'ils puissent alors comprendre des mystères obscurs et profonds, il faudra donc y revenir dans un âge plus capable de réflexion; mais à peine les facultés intellectuelles des enfants commencent-elles à se développer, qu'on les occupe de l'étude du latin et d'autres objets; on ne songe plus à leur parler de religion. De là ils sont envoyés au collège, à l'université, et dans d'autres écoles, où, à l'exception de quelques-uns qui font profession de piété, on ne revient plus sur ce point important, et où on ne les applique qu'à la physique, aux mathématiques, à la jurisprudence, à la médecine, ou à d'autres sciences.

« Ces cours finis, chacun de son côté se livre aux travaux de l'état qu'il a choisi. Les uns se marient; les autres embrassent le commerce, tous entrent dans une carrière différente; mais nul d'entre eux ne trouve dans la sienne l'occasion et les moyens de s'occuper de nouveau de l'étude de la religion. Ceux qui, par un goût particulier ou par conviction de son importance, veulent s'appliquer véritablement à cet objet, sont les seuls qui puissent s'instruire; et dans le cours ordinaire des choses, il y en aura peu qui aient ce goût et le temps de le satisfaire, les facilités et l'occasion de se livrer à un genre d'étude si sérieux. Le grand nombre, abandonné à la courte et sèche instruction de l'enfance, aura à peine les notions les plus nécessaires, et elles seront encore stériles et défectueuses.

« Les personnes d'un état mitoyen c'est-à-dire de la seconde classe, sont dans une position plus fâcheuse. Nées de parents qui sont obligés de vivre de leur travail, il faut que leurs enfants apprennent un art, une profession mécanique qui fournisse à

leur subsistance. Leur éducation sera donc fort négligée et réduite à peu de chose ; après avoir appris à lire , et atteint l'âge où la raison et la force se développent , on leur fera étudier ou mettre en pratique les premiers principes de la profession qu'ils ont embrassée.

» Ils ne sont plus dès-lors dans le cas de recevoir d'instruction approfondie. Tout ce qu'ils pourront faire se bornera à entendre , les jours de fête , quelques sermons , si leur dévotion les y conduit ; mais d'ordinaire nos sermons , très-utiles aux hommes déjà persuadés de la vérité de la religion , n'ont pour but ni la conviction des incrédules , ni l'instruction des ignorants. Sans doute la bonté de Dieu supplée par ses dons à ce défaut d'instruction et éclaire de sa grâce les bons esprits ; mais , certes , je ne vois aucun moyen de répandre parmi les personnes de cette classe le bienfait d'une instruction utile.

» La chose est plus difficile encore à l'égard des gens d'un ordre inférieur que la nature a destinés aux travaux les plus rudes de la société ; tels sont les laboureurs , les muletiers , les charrons et tous les ouvriers de cette espèce , qui n'apprennent pas même à lire , et qui n'ont d'autre idée de la religion que celle qu'ils tiennent de leurs pères , aussi peu instruits qu'ils le sont eux-mêmes. Comment cette classe du peuple la plus nombreuse et en même temps la plus occupée , parce que sa pauvreté l'oblige à un travail continuel qui lui enlève tout son temps , qui fixe toute son attention , pourra-t-elle se livrer à une étude qui suppose des développements historiques qu'il faut avoir le temps et la commodité d'écouter , et qui surtout exige des idées et quelque aptitude pour que son objet puisse être senti ? Cette étude est la première de toutes , l'unique qui soit nécessaire ; mais en examinant la constitution de la société , je ne vois pas.....

» — Je conviens avec vous , monsieur , interrompit le curé , qu'au premier abord , ces difficultés doivent vous frapper ; mais en considérant la chose de plus près , elles ne vous paraîtront pas aussi insurmontables qu'au premier coup-d'œil ; d'ailleurs , quand elles seraient plus grandes , elles n'en exigeraient pas moins tous nos efforts. Il se peut qu'on n'en retire pas le fruit qu'on peut en attendre , mais on en recueillera assez pour justifier l'emploi d'un surcroît de travail.

» — Vous pensez donc , monsieur le curé , lui dis-je , qu'on pourrait obtenir un avantage de cette importance ? — Je pense , me répondit-il , qu'on obtiendra toujours beaucoup , ou qu'au moins on parviendra à instruire en général la nation , à améliorer ses mœurs , à la mettre en état de se garantir des sophismes de la fausse philosophie , et de défendre , dans des moments difficiles , sa religion et son prince. S'il était en mon pouvoir et que je fusse maître de régler les choses à mon gré , voici comment je procéderais : il nous manque essentiellement un livre classique et élémentaire qui nous présente l'histoire de notre sainte religion , ainsi que les monuments qui l'attestent , les preuves qui l'éta-

blissent, et les bases incontestables sur lesquelles elle est appuyée ; je crois que c'est l'objet dont il faudrait s'occuper avant tout.

» Cet ouvrage commencerait par la création du monde et par l'origine du christianisme dans la promesse que Dieu fit à Adam d'un Réparateur ; l'histoire y serait suivie jusqu'à la venue, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, le Réparateur promis, et il finirait par l'établissement de l'Eglise qu'il a constituée dépositaire de son autorité et de la vérité, ainsi que l'interprète de sa volonté. Cet ouvrage serait concis, méthodique, et écrit d'un style si simple et si clair, que personne ne serait embarrassé de l'entendre.

» Il est bien singulier que, depuis tant de siècles, un livre si important et si nécessaire n'existe point encore ; je sais qu'il peut se trouver en entier dans différents ouvrages ; mais pour l'y chercher, il faut beaucoup de temps, d'étude et d'application. Je voudrais qu'il en existât un, où l'on pût trouver aisément tout ce qu'il est nécessaire de savoir, et je n'en connais aucun qui remplisse cet objet. La grammaire, les belles-lettres, la théologie, la médecine, le droit, presque toutes les sciences enfin ont leurs livres classiques et élémentaires.

» Ils consistent dans des extraits qui renferment tous les principes, qui forment un abrégé clair et lumineux de toutes les connaissances que chaque science a pu offrir, et qui rendent l'instruction facile et commode ; sous un volume peu considérable ils réunissent ce qui est épars dans beaucoup d'autres ouvrages. Il n'est aucune de ces sciences qui n'ait cette espèce de manuel pour abrégé le travail et faciliter l'enseignement, et nous avons à déplorer qu'il n'y en ait précisément aucun pour expliquer les vérités de la religion.

» Dans tous les temps on a fait des catéchismes, mais aucun ne correspond pleinement aux besoins de nos jours. La plupart sont trop abrégés et ne sont que pour l'enfance ; on n'y expose que ce qu'il faut croire, sans qu'en général on y détaille les raisons et les motifs qu'on a de croire. Je n'en ai pas vu un seul, en y comprenant même les plus célèbres qui ont paru dans les nations étrangères, qui, dans un petit volume et dans un style à la portée de tout le monde, réunisse à l'exposition des vérités de la religion la force et la multiplicité des preuves qui en établissent la conviction.

» Le concile de Trente a publié un catéchisme savant et étendu, l'une des plus sublimes productions qui soient sorties de la main des hommes ; mais son objet n'était point de prouver la divinité de l'origine de la religion et l'authenticité des Livres saints. Il supposait toutes ces vérités connues, puisqu'il s'adressait à des chrétiens, et il s'est borné à expliquer ce que l'Eglise nous enseigne d'après les saints Livres, et la vertu des sacrements. Je désirerais que, pour anéantir cette incrédulité monstrueuse qui fait aujourd'hui tant de ravages dans le monde, on ajoutât au fond

de ces vérités , indépendamment de l'histoire de la religion , les raisons et les motifs qui doivent nous obliger à les croire.

» Je sais très-bien que , dans toutes les nations chrétiennes , il est des savants à cet égard instruits ; mais il leur a fallu y mettre beaucoup de temps et de travail , et dépouiller un grand nombre de livres ; j'en demande un où la jeunesse puisse s'instruire sans peine et qui soit à la portée même du peuple. S'il existe , à la bonne heure , il faut le publier , le propager et le faire servir à l'instruction que je désire ; s'il n'en existe point , il est aisé d'en composer un , et il sera très-utile de le faire. Un ouvrage d'une importance aussi générale doit être dans les mains de tout le monde ; et lorsque je considère l'ignorance qui règne dans presque toutes les classes de la société , j'ai lieu de penser qu'il n'existe point , ou qu'on ne l'étudie nullement.

» Il est indispensable , ou qu'en ressuscitant un ouvrage de cette espèce et l'adaptant aux circonstances actuelles , ou en l'écrivant de nouveau , on ait soin de le répandre et de l'accréditer parmi le peuple. Si , dans le temps où nous sommes , les conciles provinciaux s'assembloient , ce catéchisme raisonné serait l'ouvrage le plus digne de sortir de leurs mains ; mais les évêques , comme maîtres de la sainte doctrine , quoique séparés , peuvent se concerter ensemble et prendre les mesures les plus convenables pour la composition et la propagation d'un livre semblable.

» Ils peuvent publier un tableau de tout ce qu'il doit contenir , et il renfermera non-seulement le plan magnifique de l'édifice de notre religion , mais encore les témoignages évidents qui nous prouvent qu'elle vient de Dieu. D'après ce plan , les hommes les plus savants de leurs diocèses composeraient un livre qui serait le dépôt des vérités divines et des preuves les plus sûres de leur divinité ; on le publierait comme le livre le plus nécessaire , soit pour la tranquillité du cœur , soit pour la conduite de la vie , soit surtout pour nous instruire et nous fortifier contre les séductions et les attaques de l'incrédulité.

» Lorsqu'il aurait été mis au jour , je voudrais qu'on établit partout des chaires pour l'expliquer et en développer la doctrine. Et ici , je reviendrai sur la réflexion qui m'a causé tant d'étonnement.

» L'Europe presque tout entière est chrétienne , quoique quelques états se soient malheureusement séparés de la véritable Eglise , tous reconnaissent la divinité de Jésus-Christ , et pensent comme nous sur les fondements de la religion. Je fixe mes regards sur toutes ces nations , et je les vois constamment occupées des progrès des connaissances utiles ou profanes ; il n'en est aucune qui n'ait attiré leur attention à un très-grand degré ; toutes ont établi des chaires et des prix ; et elles n'ont rien tenté pour la science de la religion , et pour l'objet le plus important de tous , la démonstration de sa vérité.

» La seule institution que j'aperçois est la fondation faite par l'Anglais *Robert Boyle* , d'un prix annuel en faveur de la meil-

leure dissertation sur la vérité de la religion chrétienne, et cette sage institution a produit des écrits admirables. Mais il est à remarquer que le gouvernement, que ce soin regardait spécialement, non-seulement a abandonné à un particulier l'honneur d'une idée aussi utile, mais qu'il a honteusement négligé de suivre un si bel exemple.

» Il est étonnant que la nation espagnole, si pieuse et si magnifique, qui a doté si splendidement des fondations de toute espèce, ait pu oublier un objet qui est le plus important de tous, puisqu'il est la racine et le fondement de tout. Nous avons beaucoup d'universités; on y a établi des chaires pour tous les genres de sciences, et en particulier pour la théologie; mais nous n'avons pas un livre qui puisse nous instruire et suffire à notre instruction. Personne n'est appelé par la nature de son emploi à nous faire un cours complet du système de la religion. et à nous exposer démonstrativement les preuves et les témoignages de sa vérité.

» Nos aïeux, qui croyaient tout simplement ce que l'Eglise nous enseigne, ne prévirent pas, sans doute, qu'il pût y avoir un temps où certains hommes, usurpant le titre et la réputation de savants et de sages, et employant toute l'astuce de l'erreur et de la séduction, formeraient de l'impiété une doctrine capable d'éblouir la simplicité des peuples. Mais ce temps est arrivé; et l'expérience nous montre que, non-seulement leur secte existe, mais qu'elle séduit beaucoup d'imprudents, et que l'ignorance générale lui a donné une très-grande force. Les nations et les peuples, en effet, ne sont pas assez instruits pour résister à ses sophismes, et nous ne nous bornons plus à apprendre que ses erreurs se répandent dans l'Europe avec une déplorable rapidité, nous sommes encore témoins des terribles ravages qu'elles y produisent. Il importe donc de penser sérieusement à opposer une digue à ce torrent dévastateur, et de compter parmi les moyens qu'emploie la vigilance chrétienne, le soin le plus efficace de tous, celui d'éclairer et de convaincre les esprits.

» L'homme qui connaît bien sa religion, n'admire pas seulement la sagesse avec laquelle la bonté divine nous l'a communiquée; il ne se borne pas à contempler avec extase le plan immense et majestueux qu'elle lui présente; intimement convaincu de son infailible vérité par la multiplicité et l'évidence des preuves qu'elle lui produit, il l'aime, il la suit avec une assurance que les efforts de l'imposture ne peuvent ébranler, et il y trouve sa consolation dans toutes les adversités et les divers évènements de la vie.

» Quelle fermeté, quelle confiance peut avoir l'homme qui n'a acquis que des notions obscures et confuses de sa religion? Toutes les beautés, que Dieu fait briller en elle, sont perdues pour celui qui les méconnaît. Quels sentiments exciteront dans son âme tant de prodiges de la divine bonté, s'il les ignore? Supposons même qu'il croie fermement les vérités éternelles,

et qu'elles le portent à craindre et à aimer Dieu, l'amour et la crainte s'accroîtront par cette instruction et par les lumières qu'elle répandra, la vue d'une religion si sainte, si majestueuse, si sublime, élèvera son cœur aux plus vives et aux plus douces affections du respect, de l'admiration et de l'amour.

» Et que peut-on espérer de celui qui professe sa religion, sans en avoir une idée digne de celle que Dieu a voulu en donner aux hommes? Peu instruit de l'objet même qu'il croit, et n'ayant point dans sa foi une confiance fondée, il se conduira en tout d'une manière timide et mal assurée, exposé sans cesse à être ébranlé par le premier sophisme qui peut le séduire, ou à devenir le jouet de la première passion qu'il aura à combattre. S'il était, au contraire, bien pénétré de la réalité de ces obligations et de la certitude de ces espérances, il serait comme un roc inexpugnable; il résisterait non-seulement aux séductions de l'erreur; il maîtriserait l'impétuosité de ses propres affections.

» Ce serait donc une erreur déplorable de ne pas inculquer avec soin aux peuples l'esprit et la vérité de la religion. Les fatales circonstances où nous nous trouvons, et une funeste expérience, nous font sentir la nécessité de chercher de nouveaux moyens de défense, dans un moment où se présentent de nouveaux périls et de plus grands dangers.

» Pour revenir au livre dont nous parlions, et que je suppose démontrer clairement et évidemment la solidité des bases de notre sainte religion, il me semble que tous les gouvernements devraient concourir à ce qu'il fût enseigné et expliqué à toutes les classes des citoyens.

» Une étude aussi sérieuse n'est pas propre pour le premier âge, j'en conviens; mais comme par son importance elle devrait être celle de toute la vie, je désire qu'on puisse recevoir au moins deux fois une instruction si essentielle: qu'on continue à enseigner aux enfants les premiers éléments de la religion, à l'aide d'un catéchisme approuvé, pour que ce soient les premières impressions qu'ils reçoivent, celles qui se gravent le mieux dans leur mémoire; mais de manière qu'arrivés à l'âge de quinze à seize ans, où leur intelligence s'est développée, ils soient tenus de reprendre cette instruction devenue plus solide et plus étendue.

» Alors ils comprendront les maximes, et saisiront l'esprit de la religion; alors ils pourront sentir toute la force des preuves, des monuments et des témoignages qui constatent sa vérité. On appellera cette seconde étude, la seconde éducation chrétienne; et, dans le fond, ce sera la première ou l'unique; elle sera la seule véritable et la seule solide. Il me semble qu'il n'y a là rien d'impossible, et que les autorités ecclésiastiques et civiles pourront aisément réaliser ce plan, en se concertant pour que cette seconde éducation ait généralement lieu dans toute l'Espagne. Sans doute que les sages et grands person-

nages, qui sont à la tête du clergé et de l'état, sauront trouver des moyens plus efficaces que ceux qui peuvent se présenter à moi. En attendant, voici ceux qui me paraissent les plus convenables :

» Dans tous les collèges et les universités, on destinerait à cette étude une des nombreuses chaires qu'on y a établies ; il y en aurait une dans tous les établissements d'instruction publique ; elle serait bien dotée, et considérée comme la première de toutes. Son objet serait de faire, chaque année, un cours complet de religion, d'après le livre reconnu par la nation et par le gouvernement pour le dépôt de la religion de l'état. A cet effet, on choisirait un homme dont les lumières et les talents seraient jugés les plus propres pour cet objet ; il ferait apprendre par cœur à ses disciples tout le contenu de ce livre, qu'il leur expliquerait, en donnant au texte tous les développements qu'il peut exiger, de manière qu'il en résultât une instruction également solide et suffisante.

» Je désirerais que ce cours se renouvelât chaque année et qu'elle y fût consacrée tout entière ; que les disciples de toutes les classes, après avoir atteint l'âge de seize ans, fussent tenus de s'en occuper un an, et que personne n'obtint le grade de bachelier que sur l'exhibition d'un certificat d'assistance à ce cours et d'approbation de la part des examinateurs nommés à cet effet. Je voudrais aussi qu'on en usât de même dans tous les autres genres d'études, même dans celle des communautés religieuses.

» Il me paraîtrait convenable qu'aucun de ceux auxquels on confère, pour la première fois, un emploi politique, civil, militaire ou quel qu'il soit, ne pût en être mis en possession, sans qu'au préalable il n'eût obtenu un semblable certificat d'approbation, signé par quelqu'un des examinateurs. On aurait atteint le but de ces dispositions, si les supérieurs ecclésiastiques exigeaient qu'on ne pût servir de parrain ou de marraine dans les baptêmes, les confirmations ou les mariages, sans produire une pareille attestation.

» Il sera plus difficile d'instruire le peuple, parce qu'il n'est guère possible de fixer pour lui un point de réunion et d'assemblée, où tout le monde pût s'instruire en même temps, mais on pourrait y suppléer par l'abondance de l'instruction. Il faudrait répandre la parole de Dieu avec tant de profusion qu'elle pût parvenir aux oreilles les moins attentives ; et c'est des églises, c'est du sein du sanctuaire que doit partir cette salutaire instruction.

» Si, tous les dimanches, ou pendant un temps déterminé, chaque année on faisait au peuple une lecture de ce livre dans toutes les églises, je pense qu'on verrait se former un nombre immense de fidèles, qui, pénétrés de la grandeur et de la certitude de leur religion, s'exciteraient à l'envi les uns des autres, non-seulement à l'aimer et à la suivre, mais à s'unir à elle par des liens tellement indissolubles qu'aucun effort humain ne pour-

rait les en détacher. Cette instruction serait aussi capable de réformer les mœurs et de faire de bons chrétiens, que les sermons les plus substantiels sur les points les plus importants de la morale.

» Quel effet peut produire l'idée de la mort, de l'enfer, du jugement, sur des personnes qui croient à peine ou qui ne croient que faiblement, sur des âmes d'une foi débile, obscure, et comme offusquée par un voile épais ? Si ces grands objets font sur elles quelque impression, elle n'est jamais que fugitive et passagère ; si ce n'est point une foi vive et ardente qui la reçoit, elle s'efface bientôt ; au lieu que l'étude de la religion, en nous en démontrant la vérité, nous révèle à la fois les desseins de Dieu, nous découvre l'art merveilleux avec lequel il a tout coordonné, art qui est si fort au-dessus des conceptions faibles et incertaines de l'entendement humain, et qui nous rend sensibles la solidité et la grandeur de nos espérances.

» De là résultent dans nous ces sentiments intimes, habituels et profonds qui nous conduisent au respect, à l'amour et à l'observation de nos devoirs. On ne peut douter que la fréquence de cette instruction ne soit suivie des plus heureux effets ; s'ils ne s'étendent pas généralement sur tous, le plus grand nombre en profitera et donnera le ton aux autres. On doit espérer que des lumières si abondantes, une conviction si profonde, venant à se répandre dans une nation, sous la protection de l'autorité et de la loi, il en résultera enfin un esprit public assez fort pour entraîner les cœurs indifférents ou corrompus qui voudraient lui résister

» — Qui peut mettre en doute, dit mon ami, que si, à l'aide de ces moyens, on propageait dans la nation l'étude et la pratique d'une religion sainte, qui ne prêche autre chose que des vertus dont le seul but est la félicité des hommes, on n'eût trouvé le préservatif le plus sûr contre la contagion de cette philosophie dévastatrice, le plus ferme appui de la religion, du trône et de la tranquillité publique, et le moyen le plus assuré pour réformer nos mœurs et nous faire jouir de tout le bonheur dont la condition humaine est susceptible ?

» — Telle est aussi mon opinion, ajoutai-je ; j'applaudis de tout mon cœur à cette idée ; et pour vous faire juger combien elle est conforme à ma manière de penser, je vous dirai que, dès le moment où mon ami me chargea de l'éducation de ses fils, je conçus un projet qui, quoiqu'en petit, ressemble beaucoup au vôtre. Bien convaincu que la première et la plus importante étude de l'homme doit être celle de sa religion, parce qu'elle est seule capable d'exciter à la vertu, je l'envisageais comme le principal objet de ma tâche, et comme ses enfants ne sont point encore dans un âge qui puisse comporter une étude sérieuse et raisonnée, mon intention était de me borner, pour le présent, à leur en inculquer les premiers éléments, et à leur donner les idées qu'ils sont en état de recevoir.

» Mais j'ai le projet d'un écrit conforme à vos vues. Quand nos enfants auront atteint l'âge convenable, nous en ferons une lecture assidue, exclusivement à toute autre. Non-seulement nous y donnerons la première fois toute l'application possible, nous y reviendrons tous les ans ; et il me paraît.... »

Ici mon ami prit la parole : « Monsieur le curé, lui dit-il, votre idée est vaste, magnifique, et digne d'un gouvernement éclairé. Personne n'en peut méconnaître l'importance ; mais, comme l'exécution ne dépend pas de nous, il faut l'abandonner à Dieu. Une idée qui me vient à l'esprit et qui pourrait être très-utile, est toute en notre pouvoir. *Marien* se propose de composer un ouvrage pour l'instruction de mes fils ; pourquoi ne le ferions-nous pas servir à celle des habitants du lieu où la Providence nous a placés ? Le zèle de la charité se doit à tous. Que *Marien* s'occupe donc sans délai de cet écrit, il en fera dans la suite usage pour mes fils ; mais, dans l'intervalle, il se lira dans notre église ; nous ferons un essai dont l'expérience constatera les résultats, qui ne peuvent être qu'extrêmement avantageux. »

Le curé applaudit à cette idée, et je proposai de mettre aussitôt la main à l'ouvrage. Lorsqu'il fut achevé, le curé et mon ami l'approuvèrent. Je voulais que le curé le lût lui-même ; mais il me dit : « Le Ciel vous a conduit ici pour le bonheur de nos habitants ; vous n'êtes pas distrait par d'autres occupations, et j'en ai beaucoup. Vous êtes plus jeune que moi, votre poitrine est plus forte, votre voix est plus éclatante et plus sonore que la mienne ; vous avez plus de force et de vigueur ; tous ces avantages prouvent que le Ciel vous destine à ce ministère. » Mon ami fut du même sentiment, et je cédaï aux instances de l'un et de l'autre.

Nous convinmes que ces conférences commenceraient le premier dimanche de décembre, temps où les travaux de la campagne sont finis ; qu'elles seraient continuées jusqu'à celui des rameaux, et que la lecture se ferait à la fin de la grand'messe. J'appris presque par cœur cet écrit en entier, pour le débiter avec plus de succès. Mais, pendant que je préparais ainsi, je me défiais quelquefois du succès ; je craignais que mon auditoire ne se lassât d'une nouveauté à laquelle il n'était point accoutumé.

Le premier dimanche de décembre arriva. Quoiqu'il y eût toujours un grand concours de peuple à la grand'messe, il y eut ce jour-là tant de monde que l'église ne pouvait le contenir. Je crus d'abord qu'ayant fait une invitation générale, ce motif et celui de la curiosité avaient pu occasionner ce grand concours. Quelle fut ma satisfaction, et quelle joie n'eus-je pas de voir cette affluence continuer les dimanches suivants ! Je débutai par un discours dans lequel j'expliquai le but et l'objet de ces conférences, et le fruit qui devait en résulter. Il fut écouté avec intérêt, et l'on donna la même attention à ceux qui suivirent.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que cette lecture fermentait dans les cœurs des habitants ; elle était devenue le sujet de leurs entretiens familiers ; les pères la répétaient à leurs enfants, ou

du moins leur rapportaient ce qu'ils en avaient retenu ; les amis de ceux qui n'avaient pu se rendre à l'église les en entretenaient à leur retour ; tous s'en occupaient , et la lumière et l'instruction se propagèrent insensiblement. Nous observâmes même qu'ils se portaient à cette instruction en plus grand nombre qu'aux autres sermons , et qu'ils l'écoutaient avec un plaisir qu'on apercevait aisément.

Dès la première année , on put voir , parmi les personnes les plus grossières et les plus rustiques , une espèce de changement dans leurs mœurs. Leurs idées s'étaient élevées , agrandies , et leur conduite était devenue sérieuse , circonspecte et plus posée. Je regarde notre lecture et nos conférences comme l'une des causes qui ont le plus influé sur l'urbanité qu'ils ont acquise , et sur l'amélioration de leurs mœurs. Et , comme chaque année la même instruction se répétait , elle s'est gravée dans l'esprit des uns , et s'est étendue dans celui des autres ; il me paraît qu'il n'en est aucun qui ne soit aujourd'hui instruit de sa religion et convaincu de sa vérité. Adieu , mon ami.

P. S. Je reçois la lettre par laquelle tu m'annonces la nouvelle commission dont le gouvernement t'a chargé , et le voyage que tu vas entreprendre ; c'est une fonction honorable qui te met à portée de rendre d'importants services à ta patrie. Ils te consoleront des peines et des risques auxquels tu t'exposes ; tu ne penses qu'à obéir ; tu désires vivement de réussir ; Dieu qui favorise toujours les bonnes intentions , secondera les tiennes. Tu te flattes d'un prompt retour , je le souhaite ; mais les voyages de cette nature sont toujours plus longs qu'on ne le présume , et je crains que celui-ci ne soit encore de quatre ou cinq ans , comme l'autre ; que Dieu en dispose à sa volonté. Si dans tes courses tu as quelque occasion de me donner de tes nouvelles , ne refuse pas cette consolation à mon amitié. Je te prie au moins de m'instruire de ton retour , dès l'instant que tu me seras rendu. Adieu encore une fois , mon cher Antoine.

LETTRE QUARANTIÈME.

Marien à Antoine.

QUELLE agréable surprise , mon cher Antoine , m'a causée ton aimable lettre ! de quelle joie pure et vive elle a rempli mon cœur ! Depuis que tu m'as appris ton départ et les motifs qui

l'occasionnaient, je n'ai plus eu de tes nouvelles; mon amitié accusait ton silence, et s'inquiétait de ton sort. Je sais bien qu'un voyage de mer, une destination incertaine, un but peu fixe, devait imposer silence à mes plaintes; mais tous ces motifs augmentaient mes craintes; et j'ai souffert beaucoup de ne point entendre parler de toi pendant un si long espace de temps. Mais enfin le Ciel t'a ramené heureusement. Je lui en rends grâces, et je te remercie de ce que ton premier soin a été de m'instruire de ton retour.

Tu me demandes des nouvelles de notre situation et de nos établissements. Ah! mon ami, que les temps ont changé! Je pouvais autrefois t'entretenir des progrès et de la prospérité dont le Ciel daignait couronner nos efforts; combien il m'était doux de te dépeindre des travaux que nous affectionnions, et qui devenaient des bienfaits! Alors la plume court avec rapidité, le style s'embellit des couleurs d'un sentiment auquel on se livre avec joie. Mais aujourd'hui, mon cher *Antoine*, quelle différence! un voile lugubre couvre tout ce qui nous entoure, et aujourd'hui nous sommes environnés des ombres funèbres de la mort; nous déplorons le plus grand des malheurs. Mon incomparable ami, l'homme sur qui Dieu avait signalé si visiblement le pouvoir de sa grâce, le monument vivant de sa miséricorde, la preuve la plus éclatante de la force et de la vertu de l'Évangile, mon ami, n'existe plus. Depuis deux mois le Ciel en a privé la terre, qui ne méritait pas de le posséder, depuis deux mois nous sommes orphelins et inconsolables.

Sa mort a été digne des dernières années de sa vie. Cet illustre pénitent lisait et méditait assidument les saintes instructions que lui avait données son directeur, qu'il appelait son premier apôtre et l'oracle de son cœur. Il s'appliquait à les graver dans son esprit pour les mettre en pratique. Cependant, dès les premiers jours de mon arrivée, j'aperçus que son naturel le portait à la tristesse et à la solitude; toutes les fois qu'il le pouvait, il se rendait au lieu le plus retiré de son appartement, pour y passer les matines entières.

Je remarquai qu'à la suite des méditations auxquelles il se livrait, ses yeux étaient enflammés comme ceux d'un homme qui avait pleuré. Sa contenance était triste, et elle portait une expression de mélancolie si forte, qu'on apercevait aisément les angoisses de son cœur. Souvent absorbé en lui-même, il ne prenait qu'une faible part à nos conversations; il fallait presque l'exciter pour qu'il partageât nos entretiens. Tels étaient les effets d'un repentir amer et de la profonde impression que lui avaient laissés les égarements de sa vie.

Un jour nous étions seuls, et il me semblait que ces sentiments agissaient avec plus de force sur son cœur; je lui dis: « Mon ami, ta conduite ne me paraît pas conforme aux conseils de ton directeur. Il t'a dit que chaque état a ses devoirs, et que, lorsque Dieu nous donne une vocation, il nous prescrit les vertus

qu'il exige de nous. Le solitaire et le cénobite , auxquels il n'impose point d'autres devoirs , font très-bien de consacrer leur temps aux larmes de la pénitence , ou aux contemplations de l'amour , mais ceux auxquels il a imposé les soins d'une vie active , également propres à sa gloire , doivent , après avoir donné le temps convenable à de saints exercices , s'occuper d'agir. Le Ciel nous a chargés.... »

Il m'interrompit en me disant : « Hélas ! *Marien* ! quand je retrace à ma mémoire les nombreuses erreurs de ma vie , quand mon cœur gémit sous le poids énorme de tant d'iniquités , il est impossible.... — Eh bien ! lui dis-je , tes remords doivent être un sujet de joie et de consolation , puisque Dieu t'a tiré d'un état si funeste. — Ah ! si je savais que sa bonté eût pu me pardonner ! — Se peut-il que tu doutes de la vertu des sacrements ? — Non , mais je me méfie de mes dispositions ; j'appréhende ma faiblesse ; je doute qu'un malheureux , tel que je suis.... — Ces sentiments sont bons , répliquai-je , ils doivent servir à t'humilier , à exciter ta vigilance ; mais tout a sa mesure , et rien ne doit exclure une juste confiance. Plus tu t'occuperas de la pratique des vertus que Dieu t'impose , plus tu devras te confier en lui : ce sera la marque qu'il te donne la grâce de faire ce qui lui est agréable.

» Dieu t'a donné des fils que tu dois élever , une maison que tu dois diriger , des fermiers qui doivent être l'objet de tes soins. Ce sont là tes devoirs ; voilà le champ où tu dois semer et recueillir des vertus. Celles qui te distrairaient te sont étrangères , et ne sont plus pour toi des vertus , puisqu'elles contrarient l'esprit de ta vocation. Lorsque , dans ton état , un homme a commencé par sanctifier la journée , en rendant à Dieu le premier hommage de sa reconnaissance et de son amour ; lorsqu'il a donné quelque temps à la méditation de sa loi , de sa grandeur , et de ses bienfaits ; lorsqu'il lui a offert le sacrifice auguste et ineffable , que peut-il faire de plus convenable , pendant le reste du jour , que de s'occuper des soins que Dieu lui-même lui a confiés ? Tout devient oraison pour celui qui obéit à l'ordre de Dieu. L'intention sanctifie tout , elle purifie , elle ennoblit les actions les plus indifférentes ; elle donne du prix à celles qui sont le moins relevées.

» Sans doute l'homme ne peut cesser de déplorer d'avoir méconnu et offensé son Dieu , d'avoir mal employé les plus belles années de sa vie , de s'être livré à des actions dont le souvenir déchire son cœur ; mais telle est la condition de la faiblesse humaine. Quelle ressource reste-t-il aux malheureux pécheurs , si ce n'est celle de recourir aux remèdes que la religion lui présente ? Celui qui a eu le bonheur de trouver cet asile , et qui , pénétré d'une douleur sincère , a pris la ferme résolution de perdre plutôt la vie que d'offenser Dieu ; qui , dans la sincérité de son cœur , le prie de soutenir sa faiblesse , ne ferait-il pas injure à sa miséricorde , ne manquerait-il pas de confiance en ses promesses , s'il doutait de son pardon , et s'il n'espérait le secours de sa grâce ? »

Notre conversation fut longue, et elle me parut faire impression sur son esprit; je remarquai, dès ce jour-là, qu'il avait pris un ton différent. Dans toutes les occasions il cherchait à ranimer son courage par l'idée de l'humble confiance que la religion nous prescrit. Par une progression insensible, ce changement donna à son extérieur une autre expression. La confiance parvint à s'introduire dans son âme, et la sérénité se peignit sur son visage. La solidité et la beauté de la religion, dont il était si vivement pénétré, avaient augmenté sa sensibilité naturelle; et toutes les fois qu'il se recueillait pour prier ou qu'il parlait de Dieu, ses yeux attendris se baignaient de larmes.

Mais elles avaient changé de caractère. Ce n'étaient plus les larmes amères de la componction qui se livre au repentir d'un mal qu'elle juge irréparable et qu'accompagnent les inquiétudes de la crainte; c'étaient les larmes d'un cœur reconnaissant qui se pénètre de l'immensité du bienfait qu'il a reçu, et qui voudrait y répondre par la confiance de l'amour. Sa démarche était mesurée, sa mise simple et décente, son extérieur réservé, mais aimable; son ton sérieux, mais doux; il les relevait par l'expression d'une physionomie noble et agréable, ornée de cheveux que l'âge commençait à blanchir: tout présentait dans lui le caractère du chrétien fidèle et de l'homme de bien.

On ne le voyait pas sans l'aimer, et sans éprouver un mouvement de respect et de vénération; sa vue inspirait la confiance et invitait à la vertu: ces sentiments prenaient une nouvelle force lorsqu'on le considérait de plus près. Sa vie était frugale, réglée, toujours occupée par le soin de remplir ses devoirs. Non-seulement il était l'âme, le mobile, l'économe et le bienfaiteur de notre société, il était encore un de ses coopérateurs les plus ardens. Quoique son éducation eût été négligée, il dut à ses talents naturels une intelligence supérieure dans tout ce qui tenait aux arts, et il l'employa très-utilement à notre avantage.

Il réglait tous les matins ses affaires domestiques; et, pendant que je me livrais à l'instruction de ses fils, il visitait tous les jours les fabriques et leurs travaux. Il portait partout l'intelligence, le discernement et l'émulation du zèle; il visitait les nécessiteux et les malades. Aux secours les plus urgents que fournissait la société, il ajoutait ceux que sa bienfaisance jugeait utiles ou agréables. Il consolait les malades, il excitait l'attention des assistants et du médecin; il veillait surtout à ce que les secours de la religion fussent donnés exactement lorsque le danger l'exigeait. La seule distraction qu'il se permit, lorsqu'il lui restait quelques instants de libres avant le dîner, était de faire seul un tour de promenade dans la campagne, c'était là ce qu'il appelait sa grande lecture: il allait lire ce que Dieu a écrit dans le livre immense de la nature. Les réflexions que ce moment faisait naître étaient ordinairement l'objet de notre conversation pendant le repas.

Sa table était frugale, mais assez abondante pour nous et pour

sa famille ; les mets n'étaient ni recherchés ni dispendieux. Après le dîner, la famille ne se séparait plus ; et, lorsque l'ardeur du soleil commençait à se tempérer, nous allions nous promener tous ensemble. Il pensait que cet exercice convenait à ses enfants ; il se plaisait à les voir courir, sauter et s'exercer avec les autres enfants du peuple. Il croyait par-là leur fortifier le tempérament, les rendre plus agiles ; et il les excitait lui-même en leur proposant des prix dans les exercices du corps qui accompagnaient nos fêtes.

Quelquefois l'étude de l'histoire naturelle nous occupait dans nos promenades. Mon ami s'y livrait avec ardeur et avec soin : une fleur, une plante, la pierre qui se trouvait sous ses pas lui fournissaient des motifs d'admiration et d'amour pour l'Auteur de tant de merveilles, dont l'organisation est si digne de fixer notre attention. Lorsqu'après être rentré, je m'occupais avec mes enfants, il employait son temps à ses affaires domestiques, ou à méditer la loi de Dieu. Nous faisons succéder à mes leçons une lecture utile que nous faisons en commun, et qu'il animait par des réflexions faites à propos, où j'admirais souvent l'amour de la vertu qui enflammait son cœur, et se communiquait à nos âmes. Le souper et la prière du soir remplissaient le reste du temps : ainsi finissait le jour, qui n'était que la répétition du jour précédent et le prélude de celui qui devait suivre.

Tu peux juger à quel point l'ascendant de la vertu, réuni à cette bienfaisance universelle et à ce zèle affectueux que rien n'arrête, dûrent lui gagner tous les cœurs. Tout le monde ne voyait en lui qu'un ange tutélaire, descendu du Ciel pour la consolation et la félicité de ceux qui l'entouraient. Le sentiment de tant de vertus et de bienfaits n'était, dans les habitants du village, ni le respect qu'inspirent la supériorité des talents ou l'éclat de la naissance et de la fortune, ni cette soumission de révérence qui naît de la dépendance, ni la servile considération qui attend un bienfait ; bien moins encore cette basse humiliation de l'espérance que la crainte accompagne. On peindrait cette affection avec assez de justesse, en l'assimilant à la vénération qui suit le mérite, ou à la satisfaction que produit la confiance, ou à la tendresse que l'amour sait inspirer ; elle se composait de tous ces sentiments. Quand les heureux habitants du lieu voyaient mon ami, leurs cœurs étaient émus, et leurs lèvres trouvaient des expressions que n'avait jamais pu leur suggérer la vue de leurs pères, de leurs enfants, de leurs maris, et des personnes qui leur étaient les plus chères.

Tu peux imaginer quel degré d'autorité il parvint à acquérir, sans chercher à en obtenir aucune et sans jamais rien commander ; son opinion était une décision d'après laquelle tout s'arrangeait. Il n'y avait plus de procès, parce qu'il terminait tous les différends ; on ne voyait plus d'inimitiés publiques, ni de discordes domestiques ; partout il portait la paix ; la bienveillance était sur ses lèvres, elle animait ses traits, et la crainte de lui

déplaire suffisait pour déterminer les plus récalcitrants aux sacrifices les plus pénibles.

A mesure que les progrès s'augmentaient, et que les lumières se répandaient dans le village, ses soins paternels lui acquéraient toujours plus d'empire; il vint un moment où ses paroles étaient reçues comme un oracle, et ses exemples comme une loi. Heureux habitants! mon ami n'usait de l'autorité qu'ils lui avaient donnée que pour leur bonheur, pour les conduire dans les sentiers de la vertu, et pour le rétablissement des mœurs. Jamais un homme, entouré de troupes et de canons, ne fut obéi avec plus de promptitude et d'empressement. Tout cédait à sa voix; son improbation était un châtiment. Il savait d'un seul mot réprimer le désordre, faire respecter la vertu, et contenir les passions.

Dieu lui donna le temps d'entreprendre et d'achever tout ce qu'il avait pu concevoir d'utile pour la félicité des habitants du lieu; il eut encore l'avantage d'être témoin du succès de son application et de ses soins, et de jouir lui-même de ses bienfaits. Ce village est aujourd'hui le séjour de la paix, l'asile de l'abondance, et le modèle de la perfection dont l'humanité est susceptible, tout s'y fait avec ordre et avec aisance. Les vices et la paresse en sont bannis, la mendicité y serait un opprobre, l'ivrognerie un scandale. Chacun s'applique à sa profession: tous, à l'heure qu'il est, auraient honte de négliger leur état dans les jours de travail.

Ceux de repos et de fête se partagent entre les offices de l'Eglise et les divertissements innocents, indiqués pour chacun de ces jours. Ces amusements sont destinés à remplir un temps qui sans cela serait donné aux vices et aux disputes: tout est ordonné de manière à les faire contribuer au bien de tous les âges. L'enfance y acquiert les avantages de l'agilité, de l'adresse et de la force; la jeunesse s'y forme à l'amour de l'honneur et de la gloire, aux principes d'obéissance et de vertu. L'un des deux sexes y choisit, au sein de la décence et des égards, la compagne destinée à faire la douceur de sa vie; la vieillesse enfin y trouve le repos et y recueille le respect, qui doit la récompenser de ses longues vertus. Ainsi, les bonnes mœurs se fortifient par le bon exemple, et il devient d'autant plus puissant qu'il se répète plus souvent. Chacun se met à la place qui lui convient; et de cet arrangement général résulte l'harmonie qui entretient la paix, le concert et la félicité de tous.

C'étaient les vertus domestiques qu'on voyait briller par-dessus tout. Mon ami les considérait comme la base des vertus publiques; il pensait que, sans les unes, l'espoir d'atteindre les autres n'était qu'une chimère. D'après un principe si sûr, son premier soin était d'honorer et de recommander l'amour conjugal, la fidélité des époux, la tendresse et les soins bien entendus des pères, le respect et l'obéissance des enfants, et enfin la charité, la patience, la douceur, et toutes les vertus sociales que la religion a pu consacrer. Il parvint, en peu de temps, à opérer un changement

si général et si sensible que la renommée porta la réputation de notre village bien au-delà de nos alentours.

Déjà la jeunesse de notre voisinage donnait la préférence à nos jeunes filles, et elles avaient bien de la peine à se déterminer à le quitter. Les dames des grandes villes s'estimaient heureuses de pouvoir se procurer des domestiques élevés ici ; mais le nombre de ceux qui consentaient à l'être était petit. En un mot, le renom de notre village donnait à tous ses habitants la réputation de gens honnêtes et estimables.

Mon ami, témoin de ces avantages, était le premier à en jouir ; et la félicité qu'il avait su se procurer le rendait plus heureux que personne. Lorsque nous lui parlions des fruits satisfaisants de son zèle et de ses vertus, il nous répondait l'œil baigné de douces larmes : Nous avons planté et arrosé, mais l'accroissement n'a pu être que l'ouvrage de Dieu.

S'il est possible qu'il existe un mortel heureux dans cette vie, c'était certainement mon ami. Plein de l'amour de Dieu et du zèle le plus vif pour l'humanité, il voyait autour de lui tant de personnes heureuses qu'il jouissait de la félicité de tous. Combien sa satisfaction et sa joie ne lui devenaient-elles pas plus chères, lorsqu'il considérait que le bien-être qu'il leur avait procuré ici-bas, contribuait à les conduire au Ciel, où les attendait ce bonheur stable, destiné à s'étendre au-delà de la vie ; ce bonheur fécond qui, ne connaissant de limites que la durée du monde, devait produire de nouvelles générations, qui toutes participeraient à ses bienfaits !

Le Ciel lui permit de jouir pendant quelque temps de ces plaisirs aussi purs, aussi vifs qu'ils sont rares ; mais il voulut enfin le récompenser, en lui faisant goûter ceux qui n'ont point de terme. Depuis quelques jours, nous observions une altération sensible dans sa santé ; son visage paraissait pâle et flétri, ses traits étaient changés, ses yeux affaiblis et languissants, son appétit diminuait sensiblement, et il se plaignait d'insomnies et d'agitations continuelles ; nous n'osions pas lui témoigner notre inquiétude. Cet homme, si doux et si humain envers les autres, n'en était que plus dur à lui-même ; et il ne perdait jamais cette douceur de caractère que lorsqu'on s'occupait trop, ou qu'on s'inquiétait de sa personne.

Nous craignons d'ailleurs de lui faire apercevoir nos craintes. Un jour que nous faisons, lui, ses enfants et moi, notre promenade ordinaire de l'après-dinée, et que nous respirions l'air pur de la campagne dans une olivette¹, « Voyez, nous disait-il, ces beaux arbres : leur couleur, il est vrai, est triste et semblable à celle du cyprès ; mais quelle différence entre ces deux végétaux ! Le cyprès aride et sans fruit est condamné par sa tristesse et sa stérilité à devenir le symbole de la mort ; c'est l'arbre funéraire qui est appelé à orner les dépôts solitaires où

¹ Lieu planté d'oliviers.

reposit les cendres des morts ; mais l'olivier , distingué par ses fruits et par sa fécondité , est l'emblème de la paix ; ses riches productions renferment tous les principes de la vie. »

A son ordinaire il nous fit un discours intéressant sur l'huile , qu'il regardait comme une des plus utiles productions sorties de la main du Créateur. Après nous avoir détaillé les usages auxquels l'homme la fait servir , soit pour sa nourriture , soit pour les arts et les manufactures , il l'envisagea aussi dans les rapports religieux qu'elle présente ; il considéra les vertus qu'elle acquiert lorsque Dieu la sanctifie , et nous exposa comment elle devient le symbole mystérieux des exercices les plus sublimes de la religion.

L'huile sacrée , nous disait-il , produit le saint chrême qui , dans le baptême , nous ouvre les portes du Ciel , et d'un burin indestructible nous imprime le caractère indélébile du chrétien. C'est par sa vertu que l'Esprit divin , qui corrobore notre foi , descend dans nos âmes , nous donne la force de résister au torrent du monde et à notre propre corruption , et nous aide à triompher même de la fureur des persécutions.

C'est au moyen de l'huile que se communique au prêtre le pouvoir ineffable de verser sur nous le sang de Jésus-Christ , et de laver nos fautes. C'est elle qui sert à conférer aux évêques le caractère éminent de lieutenants de Jésus-Christ , et de pasteurs de nos âmes. L'huile enfin purifie nos membres profanés par le péché , leur enlève les taches qu'ils ont contractées , et les rend dignes de recouvrer la grâce et les titres d'adoption que l'Esprit saint leur avait donnés dans le baptême ; surtout elle devient le dernier véhicule à l'aide duquel l'âme retourne à sa patrie immortelle ; elle fortifie les ailes avec lesquelles elle s'envole au sein de son Créateur.

Après nous avoir entretenus sur ce sujet , il se tourna vers moi , et me dit : « Marien , j'ai un grand désir de recevoir à temps le sacrement de l'Extrême-onction , le dernier secours de ceux qui quittent la terre pour l'éternité. Ces membres charnels , prostitués si longtemps à l'iniquité des sens , ont besoin de recevoir ce dernier bain du sang de l'Agneau. Mon ami , je réclame ton amitié , et j'interpelle ta religion. J'invoque l'amour et la tendresse de mes fils ; et , s'il arrive que la maladie engourdisse mes sens , qu'une fausse prudence ou la vaine crainte de m'affliger ne retarde point pour moi l'application de ce saint remède auquel je donne toute ma confiance , et que je regarde comme si salutaire. »

Ses fils le lui promirent. J'ajoutai : « Je ferai d'autant plus volontiers ce que tu désires , que je suis persuadé que non-seulement ce sacrement est infiniment utile pour la santé de l'âme , mais que souvent il ne l'est pas moins pour celle du corps ; c'est la croyance de l'Eglise , et l'expérience la confirme tous les jours. A peine a-t-on oint les malades des saintes huiles , qu'ils commencent à se sentir mieux , soit que Dieu augmente la vertu des remèdes , soit qu'il communique ses lumières au médecin pour

qu'il en fasse un choix heureux. Sois donc bien assuré que je ne négligerai point un soin si essentiel.

Mon ami s'attendrissait : il reçut avec satisfaction l'assurance que je lui donnai , et il l'accepta avec les expressions de la plus vive gratitude. Mais , soit que ce discours qui l'avait ému l'eût fatigué , soit que la maladie commençât à manifester les symptômes qui se développèrent ensuite ; au moment où il proférait ces dernières paroles , ses joues se couvrirent d'une pâleur subite. Il se trouva mal ; et , ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes , il s'étendit à terre. Une frayeur soudaine nous saisit , nous vîmes à son secours ; mais il nous fit signe de la main de le laisser tranquille. Nous obéîmes sans lui rien oser dire ; nous savions que nos inquiétudes ne feraient que le fatiguer davantage.

Il fut très-longtemps à reprendre ses esprits ; mais lorsque son indisposition fut passée , et qu'il se sentit un peu mieux , il s'assit , et nous dit : « J'espère , mes amis , que vous ne serez pas du nombre de ceux qui se font une étude de distraire les personnes auxquelles ils sont attachés , de l'idée de la mort. Ce funeste ménagement , cette fausse prudence , ne peuvent être que l'effet d'une amitié indifférente ou d'une foi débile. Je demande à mes amis de me laisser jouir de la plus douce de mes pensées , celle de la proximité du terme de mes espérances.

» Ah ! mes chers enfants , combien l'homme est malheureux , puisque , pour ne pas s'affliger , il se trouve réduit à la nécessité d'oublier qu'il est déjà près de mourir ! Combien il est glorieux pour la religion de voir que la mort ne peut être une félicité que dans son sein ! Ah ! Marien , la philosophie , qui a contesté et cherché à obscurcir toutes les vérités qui importunent les vices , doit bien regretter de ne pouvoir nier la mort , qui est le terme auquel nous sommes tous condamnés ! Si elle eût pu parvenir à soustraire aux hommes l'idée de la mort , ses efforts seraient venus à bout de tranquilliser les passions et d'éteindre les remords. Si l'on n'avait vu mourir personne , si la Providence avait fixé un jour pour la mort générale du genre humain , comme elle en a déterminé un pour sa résurrection en masse , les sophistes auraient relégué l'une et l'autre dans la classe des idées fausses et superstitieuses.

» Mais l'incrédulité , qui ose nier tout ce qu'on ne voit pas , ne peut démentir ce que dit la révélation , quand l'expérience le confirme ; c'est un grand malheur pour elle que cette ressource lui manque précisément dans le point le plus décisif , le plus important , et sur lequel notre corruption désirerait le plus d'être affranchie de ses terreurs. Ce qu'il y a de pire pour elle , c'est qu'elle accroît elle-même les horreurs naturelles du tombeau , et aggrave les angoisses de la mort ; elle nous en enlève toutes les espérances , sans rien atténuer de son amertume.

» Le chrétien fidèle peut seul trouver de la consolation dans la mort ; il sait que rien ne périt dans l'esprit qui l'anime ; il sait que la mort ne fait que donner une autre forme à son existence ;

qu'il reste ce qu'il était ; que loin de s'éteindre , il ne fait que subir une transformation à laquelle il est destiné ; que son sort s'améliore en passant d'une vie passagère et douloureuse à une vie plus élevée et dont la durée ne finit jamais. Le chrétien seul trouve la certitude de son éternité dans les cendres froides que renferment ces ténébreux souterrains , où s'engloutissent toutes les générations humaines.

» Se sentant déjà un peu mieux , mon ami me proposa de retourner à la maison , et ne donna plus d'autre signe d'indisposition. A mesure que nous avançons , je lui dis qu'il serait convenable de faire appeler don Francisque pour arrêter ou prévenir tout danger. C'était le médecin que mon ami avait appelé dans le village ; ses talens et ses succès lui avaient acquis toute notre confiance. « A la bonne heure , répondit-il , je suis prêt à faire tout ce qu'il pourra m'ordonner ; mais , Marien , ajouta-t-il en s'approchant de moi et me parlant à voix basse , les hommes ne peuvent empêcher ce que le Ciel a résolu. Je crois que l'heure est arrivée , et une voix intérieure me dit qu'il est temps d'aller l'attendre dans le sein de l'éternité. »

Ces paroles me firent trembler ; et , malgré le soin que je mettais à cacher mes craintes par rapport à ses enfans , je me sentis frappé d'un pressentiment funeste. Il m'avait parlé d'un air si calme et si paisible , que ses enfans ne s'aperçurent de rien ; mais ce peu de mots produisit sur moi une impression si profonde et si douloureuse , que je ne pus lui répondre. La sérénité de son air et la fermeté de son ton me parurent une preuve de la certitude de son pressentiment.

Don Francisque , après toutes les informations prises , nous dit qu'il ne pouvait pas encore asseoir de jugement sur la maladie , et que , pour s'en former une juste idée , il fallait que le temps présentât d'autres indications ; que tout ce que nous avions observé pouvait n'avoir aucune conséquence ; néanmoins il lui prescrivit un régime qui , dans tous les cas , ne pouvait lui être qu'utile ; et mon ami s'y soumit avec docilité. Je pus voir qu'il obéissait plus par devoir que dans l'espoir de guérir ; et que , malgré toutes les conjectures favorables que nous formions sur son rétablissement , il était profondément convaincu de sa fin prochaine. Nous vîmes renaître nos espérances , parce que , pendant trois jours consécutifs , il n'éprouva plus de malaise ni de faiblesse.

Se sentant mieux lui-même , il nous proposa de reprendre nos promenades de l'après-dînée. Le médecin y consentit , et jugea que le grand air pourrait lui être favorable , pourvu qu'il ne fit qu'un exercice modéré ; et nous nous acheminâmes vers le cimetière.

Je dois te dire que , lorsque mon ami vint au village , et s'occupa de la reconstruction de l'église , qui lui est redevable de la forme majestueuse et décente qu'elle a maintenant , mon ami faisait alors arranger près du village une promenade publique ,

plantée de peupliers, à l'extrémité de laquelle se trouvait une terre en friche : il jugea le lieu convenable pour y construire le cimetière ; à l'avantage du local et de la proximité se joignait celui d'un abord facile. La promenade étant pavée et toujours bien entretenue, était praticable pour tout le monde et en tout temps. Ce fut là, et précisément au bout de l'allée, que, pour diminuer l'éloignement autant qu'il était possible, il fit exécuter son plan, et qu'il disposa d'un vaste espace carré qu'il fit clore de hautes murailles.

Au milieu de cet enclos il fit construire une chapelle, pour y déposer les cadavres et y célébrer les offices que la religion consacre à ceux qui ont terminé leur carrière. Les quatre angles spacieux qui environnaient la chapelle, étaient destinés à l'inhumation générale et indistincte de tous les habitants. Les dons de la Providence et la faulx de la mort rendant tous les hommes égaux, mon ami ne pensait point que l'orgueil dût s'étendre au delà des bornes de la vie, et mettre une distinction imaginaire entre des cadavres dont les cendres devaient être bientôt confondues. On mit à l'entrée une porte de fer grillée, à travers laquelle on pouvait voir la chapelle et tout l'intérieur de l'enclos. La vue n'était que faiblement arrêtée par quelques cyprès plantés autour de la chapelle, et dont le port funèbre et silencieux annonçait la destination à laquelle ce lieu était réservé.

Mais, pour dépouiller, autant qu'il était possible, cette lugubre enceinte de son aspect austère et terrible, et pour neutraliser les miasmes contagieux qu'exhalait cet asile de la mort, il ne se borna pas à y planter des orangers, dont la verdure douce et permanente plaît à la vue, il y réunit les plantes et les fleurs dont l'odeur pouvait purifier l'air. On y voyait confondus le romarin et le nard, le myrte et le jasmin ; l'œillet incarnat et la rose même contribuaient, par leurs nuances et par leurs suaves exhalaisons, à adoucir l'austérité du lieu.

On eût dit que mon ami avait voulu dépouiller la mort de ses lugubres apparences, et embellir l'asile que devait fréquenter la piété des vivants envers les morts. Il rendait hommage à la foi qui nous montre une nouvelle vie dans la dissolution de nos organes matériels ; et, à considérer la pompe et l'abondance des plantes qu'il y avait placées, on eût pu dire encore qu'il avait voulu offrir aux yeux, et présenter à l'esprit, l'image de la résurrection.

La chapelle était vaste et simple, d'une architecture solide et sévère. Il n'y avait qu'un autel ; mais il était grand et imposant. On n'y avait placé qu'un crucifix, devant lequel brûlait sans cesse une lampe, emblème de la permanence de l'éternité. On n'y voyait que des ornements funèbres, et analogues au but de l'édifice.

On bénit la chapelle : au retour du clergé, tout se trouva rangé et l'autel préparé pour la messe des morts. L'un des curés invités l'a dite avec beaucoup de solennité ; le nôtre monta en

chaire , et prononça un discours concis , mais plein de sentiment et d'onction. Après le saint sacrifice , on entonna un répons général avec une gravité et un respect qu'on ne trouve pas toujours dans une nombreuse assemblée de peuple et de gens peu instruits.

Cette cérémonie et nombre d'autres , qui s'étaient faites dans le même esprit , avaient donné à nos habitants l'idée de la modestie et du respect qui doivent accompagner les rites religieux. Depuis ce jour , l'édifice a été uniquement consacré aux enterrements , aux honneurs funèbres , aux anniversaires , et à tous les autres offices funéraires ; le jour des morts on y célèbre les offices du jour.

Ce cimetière était assez souvent le but de nos promenades après le dîner. Nous nous y rendimes ce jour-là , et , après une courte prière dans la chapelle , nous nous promenâmes dans le terrain qui l'entoure. Mon ami s'adressant à ses fils , leur dit : « Mes enfants ! voici le lieu où votre père vient méditer sur l'éternité , et étudier l'art important et difficile de savoir mourir. Toutes les fois que je l'ai pu , je me suis transporté ici pour interroger ces tombeaux , et demander aux débris de ceux que recèle cette terre , quelles sont leurs obscures destinées.

» Elles ont répondu qu'ils attendent le moment terrible où la formidable trompette leur apprendra qu'il est temps de se présenter au souverain Juge ; qu'ils y sont dans l'attente du souffle divin qui doit les rappeler à la vie , pour les réunir une seconde fois à leurs âmes et les assujettir au sort irrévocable de l'éternité. Voyez combien d'arbustes touffus y ont crû et prospéré au milieu de tant de crânes immobiles , et comment leurs racines flexibles , conduites par la main toujours agissante du temps , s'entrelacent avec cette multitude d'os arides , au travers des cavités qu'ils laissent entr'eux.

» On dirait que la nature , impatiente , se hâte d'arriver au terme fixé par son Auteur , et qu'elle cherche à anticiper le miracle de la résurrection. Jalouse de nous présenter cette idée , on dirait qu'elle se presse de répandre toute la vie et la chaleur que son sein renferme , pour vivifier tout ce que la terre contient ici de froid et d'inanimé ; et , que dans son langage muet , mais éloquent et sublime , elle nous rappelle que tout ce que le temps détruit , sera reconstruit dans l'éternité.

» Que ce soit là , mes chers enfants , le premier objet de vos études , et qu'il vous occupe exclusivement tant que durera votre vie. Que ce lieu qui , dans sa tristesse même , présente tant de sujets d'instruction , soit votre promenade la plus fréquente , et l'objet continuel de vos méditations. Venez-y souvent ; et , toutes les fois que vous y viendrez , entretenez-vous avec ces témoins muets de notre caducité , qui néanmoins nous offrent des monuments visibles de nos espérances. Priez pour les morts , qui , ensevelis dans cette enceinte , nous ont montré le chemin que nous devons suivre ; demandez-leur de vous recevoir dans le sein de la félicité.

» Mon cœur ne sent nulle part la satisfaction que ce spectacle sombre et taciturne lui fait éprouver. Cette immobilité et le silence profond qui annoncent l'empire de la mort, sont le majestueux indice et le présage auguste du souffle divin qui doit reproduire, et rendre à la vie tous ces restes inanimés des hommes.

» Plus je considère ces monceaux d'ossements décharnés qui tombent en poussière, et se confondent avec la terre, plus je vois leur nombre s'augmenter; plus les vers hâtent la consommation des cadavres que recèle l'intérieur de ces tombes, plus je songe aux approches du grand jour où ils doivent se ranimer tous. Qu'il me paraît grand, mes enfants, le Dieu de l'univers, lorsque je le contemple élevé sur son trône inaccessible, attendant que la corruption ait réduit en poudre toutes les générations humaines, pour leur départir à toutes sa vie et son éternité ! »

Nous l'écoutions avec vénération. La vivacité dont brillaient ses yeux, la noblesse de ses paroles, l'accent de sa voix affectueuse, donnaient à son expression une telle force, nous animaient de sentiments si surnaturels, si divins, que le feu de ses discours enflammait nos âmes. Notre humble attention, notre silence respectueux, avaient l'air d'une espèce de culte que nous lui rendions, mais nous éprouvions une grande satisfaction à le voir parler avec cette chaleur et cette force; il semblait qu'il avait recouvré sa vigueur et sa santé.

En effet, on n'apercevait plus ni altération sur son visage, ni affaiblissement dans ses forces; lorsque nous fûmes de retour à la maison, nous ne changeâmes rien à nos exercices accoutumés. Il ne sortit pas le lendemain, par rapport aux remèdes que le médecin lui avait ordonnés, et qui produisirent l'effet qu'on en attendait; le jour suivant il se trouva si bien que nous n'hésitâmes pas à retourner au cimetière. Je commençais à me flatter que son pressentiment n'était qu'une crainte vaine; je rendais grâces à Dieu de conserver encore parmi nous un homme si nécessaire à notre édification, et à l'établissement de ses enfants.

L'heure arrivée, nous nous acheminâmes. Mais hélas! cette triste promenade, si attrayante alors pour mon ami, et si consolante pour nous, fut la dernière que le Ciel accorda à nos prières. Dès que nous y fûmes rendus, il se mit à genoux devant l'autel, et resta prosterné une heure entière dans le recueillement le plus grave et le plus profond, son visage était ardent, ses yeux étaient baignés de larmes. Son fils aîné qui était derrière lui; à peu de distance, se tourna vers moi, pour me témoigner sa surprise et son inquiétude. Excité par la mienne, il se leva et dit à son père qu'il craignait qu'il n'eût été trop longtemps à genoux, et qu'il pourrait en être incommode.

Mon ami revint à lui comme d'un profond sommeil, il s'assit et lui dit : « Mon fils, tu m'enlèves une satisfaction et une douceur qu'on ne peut comparer à rien de ce qui s'appelle plaisir dans cette vie. Je méditais ces paroles de *Job* : Je sais que

mon Rédempteur vit, et que dans le dernier des jours je me lèverai de la terre pour voir mon Dieu des mêmes yeux dont je vois à présent ce qui est devant moi. » Cette douce espérance console mon cœur. « Mon Dieu ! ajouta-t-il, comment une religion sainte, qui nous assure de si hautes destinées, a-t-elle pu rencontrer des ennemis de sa vérité et de ses promesses ? » Il se répandit, sur le même sujet, en réflexions non moins justes que lumineuses. Vivement ému, je ne cessais d'élever mon cœur au Ciel pour lui rendre grâce de son rétablissement.

Notre consolation ne fut pas de longue durée. Revenu à la maison, quelque temps se passa sans qu'il éprouvât rien de nouveau. Mais, à l'heure de nos exercices de piété du soir, et lorsque l'un de ses fils se disposait à commencer la lecture accoutumée, agité d'un mouvement extraordinaire, mon ami s'écria : « Miséricorde, ô mon Dieu ! Nous accourûmes, il était déjà sans connaissance et sans sentiment. Sa léthargie profonde nous fit craindre qu'elle ne fût l'avant-coureur de sa mort. » Le médecin vint en grande hâte : ce fut en vain qu'il employa tous ses efforts pour le faire revenir. Cet entier anéantissement, cette espèce d'extase dura plus de deux heures : Dieu permit enfin qu'il revint insensiblement à la vie et qu'il recouvrât l'usage de ses sens.

Lorsqu'il put voir et distinguer les objets, ses yeux se promènèrent successivement sur ses enfants, et sur ceux qui environnaient le lit sur lequel nous l'avions transporté. Ses enfants, qui jusqu'alors n'avaient cessé de fondre en larmes, ne purent se contenir, ils éclatèrent en sanglots. Soulevant alors la tête, et avec cette imposante dignité qui lui était naturelle : « Quoi ! *Marien*, me dit-il, est-ce là le fruit de l'éducation chrétienne que nous avons cherché à leur donner ? »

Se tournant ensuite vers eux, il leur prit les mains, et leur dit d'une voix douce et avec émotion : « Mes enfants ! vous, les fils de mon cœur ! ne voulez-vous pas que je boive le calice que le Seigneur m'envoie ? » A ces paroles nos lamentations et nos larmes redoublèrent. Le médecin dit qu'il était nécessaire de calmer la vivacité de nos sentiments, qui pouvaient lui être funestes. Nous renvoyâmes ses enfants et les personnes qui étaient présentes. Restés seuls, le médecin et moi, nous gardâmes un silence profond pour lui procurer quelque repos ; peu après, nous l'entendîmes respirer paisiblement comme les personnes qui dorment.

Le médecin s'approcha, et m'assura que son sommeil était doux et tranquille. Il voulut passer la nuit pour le veiller et se trouver au moment de son réveil. J'allai faire mettre au lit les jeunes gens, et je revins pour lui tenir compagnie. Le malade dormit jusqu'à quatre heures du matin. Il parut surpris de nous voir là, il nous demanda quelle heure il était, il nous témoigna quelque peine de nous avoir fait passer une si mauvaise nuit, ajoutant que ce soin ne lui paraissait pas encore si urgent.

Le médecin l'interrogea sur ce qu'il avait senti intérieurement dans ces deux attaques ; il répondit qu'aucun signe n'avait annoncé

ni l'une ni l'autre, et que toutes deux l'avaient surpris subitement ; que la seule sensation dont il eût conservé quelque idée, était de s'être senti suffoqué ; qu'à la première attaque, il avait éprouvé cet effet plus longtemps, parce qu'il n'avait pas perdu connaissance, et qu'il avait lutté contre sa violence ; mais qu'à la seconde, quoique plus forte, il l'avait ressentie plus faiblement, parce qu'il était tombé dans l'anéantissement, et que par cette raison il ne pouvait en rendre compte. « Il me paraît, ajouta-t-il, que j'ai un ennemi intérieur qui acquiert toujours plus de force, qui développe et exerce progressivement sa violence ; puisque la première fois il m'a laissé les sens libres, et que la seconde il m'en a ôté l'usage. En vérité, dit-il en souriant, s'il fait de si grands pas, il arrivera bientôt au terme. »

Le médecin lui prescrivit quelques remèdes, qu'il prit avec docilité. Il paraissait en aussi bon état et aussi dispos que s'il n'eût rien éprouvé ; mais ce sculagement passager ne me tranquillisait guère ; l'expérience m'avait appris combien il fallait craindre des rechutes inattendues et perfides. A six heures, mon ami demanda à se lever, et nous dit qu'il espérait se trouver mieux debout que couché. Le médecin n'y voyant aucun inconvénient, me dit qu'il pensait que le sang en circulerait mieux. Nous nous retirâmes pour le laisser s'habiller, et je profitai de ce moment pour tâcher de calmer un peu mon inquiétude.

Je demandai donc à don *Francisque* ce qu'il pensait de sa maladie ; il me répondit, la larme à l'œil, que mon ami avait un polype dans le cœur. « Le mal est-il sans remède ? — Oui, me dit-il, la médecine n'en connaît aucun ; et quand il en existerait, comment pourrait-on l'appliquer à la partie la plus interne et la moins accessible de la poitrine ? Son mal a pour principe des excroissances charnues qui se forment dans les cavités intérieures de ce viscère. Elles se remplissent continuellement de l'humeur qui y aborde. Quand il y en filtre une quantité telle qu'elles ne peuvent plus la contenir, elles produisent ces subites explosions qui donnent lieu à ces défaillances et amènent ces paroxysmes. Si la nature est assez forte pour résister à leur violence, les accès passent, et le malade se trouve aussi bien que s'il n'avait rien éprouvé.

» Mais, tandis qu'il jouit de ce bien-être momentané, les cavités se remplissent de nouveau, et cette lutte alternative dans laquelle les attaques surviennent et sont surmontées, se prolonge jusqu'à ce qu'il en vienne une plus violente où la nature succombe. Comme on ne peut savoir le degré de force des attaques, on ne peut assigner celle qui sera la dernière. En général, il n'en faut pas un grand nombre pour emporter le malade, et celles-ci ont commencé avec tant de violence que je crains beaucoup. Il n'y a plus de moment sûr ; à tout instant il y a du danger, et il est indispensable de le lui déclarer pour qu'il fasse ses dispositions. »

A mesure qu'il me parlait, une sueur froide se répandait sur tous mes membres. Je me représentais aussitôt la perte que

nous allions faire et les embarras où j'allais me trouver , chargé de la maison et des enfants de mon ami. J'élevai mon cœur à Dieu , et m'abandonnant au sentiment que j'éprouvais , je me jetai à genoux pour lui présenter mon humble soumission. Je lui offris le sacrifice de la vie de mon ami , en l'unissant à celui du Rédempteur , et en le priant d'accepter de même celui de mes jours. On vint bientôt nous avertir que mon ami était levé et qu'il nous attendait ; il était habillé , et je fus à peine entré qu'il me dit : « Je gage que dom Francisque t'a fait part de ce qu'il pense des accidens que j'éprouve.

» — Oui , répondis-je , et il m'a parlé avec la sincérité d'un homme de bien. » Je lui répétai alors mot pour mot ce qu'il m'avait dit , sans rien exagérer et sans rien affaiblir. Mon ami m'écouta d'un air tranquille et serein : lorsque j'eus fini , la joie se peignit dans ses yeux , le sourire vint se placer sur ses lèvres , il avança ses bras , et , nous présentant ses mains que nous saisimes et pressâmes : « Voilà , s'écria-t-il , deux chrétiens fidèles , deux véritables amis ; que le Ciel qui me les a donnés , leur en ménage d'aussi sincères et d'aussi courageux ! Mes amis , ajouta-t-il , vous ne m'apprenez rien de nouveau , rien que je ne sache déjà. Depuis plusieurs jours je sens approcher le terme de ma vie , et je l'ai offerte à Dieu en expiation de mes égarements.

» Je n'ignore point que la mort est le châtement du péché ; et l'homme qui s'est rendu aussi coupable que moi , doit s'y soumettre dans un esprit de pénitence , pour obtenir son pardon. Mes amis , lorsque je considère combien il est terrible de comparaître devant le Dieu vivant , sans avoir eu le temps de se laver de ses iniquités ; quand je songe que j'aurais pu mourir de mort subite , sans mettre aucun intervalle entre la violation de la loi et la présence du Juge suprême , je suis confondu et saisi d'effroi. Quand je me représente que j'ai passé plusieurs années de ma vie coupable , exposé sans cesse à ce péril , je frémis de terreur , et je rends grâces au Dieu des miséricordes de n'avoir pas voulu me surprendre dans un moment où ma perdition éternelle était inévitable , et d'avoir daigné m'attendre et m'éclairer , pour réclamer sa bonté par les mérites de notre divin Sauveur.

» Ne nous affligeons donc pas , et que les lumineuses idées de la foi l'emportent dans notre cœur sur les sentiments naturels de la faiblesse humaine. Dieu m'appelle ; je dois lui répondre comme Adam : Me voici , Seigneur. Mes péchés devraient m'épouvanter ; mais sa miséricorde m'encourage ; et , malgré le désordre de ma vie , j'irai me présenter avec confiance à un Père tendre qui m'a donné le temps et les moyens de me laver dans les eaux de la pénitence , qui a daigné m'admettre à sa table sacrée , et qui maintenant même va me nourrir du pain du Ciel qui donne l'immortalité.

» Muni de ces secours , purifié par le sang de l'Agneau , et chargé de tous les mérites de Jésus-Christ , qui ne les a acquis que pour moi , puisqu'il n'en avait pas besoin pour lui , pourquoi

ne me jetterais-je pas avec joie entre les bras du Dieu d'amour qui m'appelle et qui désire plus que moi-même de me faire participer aux trésors de sa gloire ? Qu'est-ce que je perds ? Une vie importune et pénible, coupable pendant nombre d'années, que les lumières et les secours du Ciel ont réformée pendant quelques instants, et qui n'a jamais cessé d'être environnée de périls.

» Je vais donc maintenant commencer une vie de gloire qui ne finira jamais ; le jour de l'espérance est arrivé, et j'irai voir mon Dieu ; oui, j'irai le voir. Son infinie bonté m'inspire cette confiance, et les mérites de mon Rédempteur m'en donnent le droit. Jésus-Christ crucifié a acquitté toutes mes dettes par ses satisfactions divines, et elles sont mes titres. Si les anges et le reste des bienheureux ont connu mes nombreux et grands attentats, ils ne me verront qu'avec surprise entrer dans les demeures célestes, devenir le compagnon de leur bonheur, et entonner avec eux les cantiques de l'allégresse et de l'amour. Mais, par-là même, ils achèveront de connaître l'immense bonté de notre Dieu, l'étendue sans bornes de sa miséricorde ; dans leur admiration ils inventeront de nouveaux hymnes pour chanter sa gloire. »

Ici, les larmes, qui jusqu'alors n'avaient fait que rouler dans ses yeux, inondèrent ses paupières et coulèrent en abondance. Il se mit à genoux, baisa la terre, et d'une voix forte et assurée, il s'écria : « Oui, Dieu de bonté, Dieu de miséricorde ! qui as traité avec cette divine tendresse la plus coupable de tes créatures, j'accepte de tout mon cœur la mort que tu m'envoies. *Ità, Pater* : que cela soit ainsi, Père universel de tous les hommes, puisque tu l'as ordonné de la sorte, que ta volonté se fasse ! J'accepte la mort, en esprit de pénitence, comme le châtement que tu imposas au péché ; mais j'associe ma mort à celle de ton divin Fils, pour qu'elle puisse servir d'expiation à mes énormes et nombreux désordres.

» Que ta volonté se fasse, parce qu'elle est la tienne ; parce qu'étant la tienne, elle me sera favorable. Tu m'as pardonné, je l'espère, mes iniquités ; et, malgré leur innombrable multitude, tu me recevras dans le sein paternel qui me donna le jour. Ta bonté, en effet, surpasse la méchanceté de ta créature ; ta miséricorde doit triompher de ma perversité ; je réclame en ma faveur les mérites de Jésus-Christ ; ils sont à moi, puisqu'il me les a cédés sur la croix, et que, par ses satisfactions infinies, il a acquitté tous mes crimes. Tu ne méprises point un cœur humilié et contrit, tu es mort pour me racheter, tu m'aideras à me sauver. »

Cette prière, prononcée au milieu de ses gémissements et de ses larmes, et avec une vive affection, fit couler nos pleurs en abondance. Le médecin, craignant qu'une si grande émotion ne vint à accélérer les symptômes du mal, s'approcha ; et, le prenant par la main comme pour l'aider à se lever, il lui dit : « Tranquillisez-vous, monsieur, Dieu vous a écouté, et vous avez besoin de repos. » Mon ami se leva ; mais il ne cessa de nous entretenir des sentiments dont son cœur était plein.

Lorsque nous fûmes parvenus à le calmer un peu, il me dit : « *Marien*, puisque chaque instant amène un péril, n'en perdons aucun. Prie le curé de venir recevoir ma confession. Je lui demanderai de m'apporter immédiatement après le saint Viatique, et de ne pas oublier l'huile sainte. » Le curé avait été son confesseur ordinaire depuis le moment où il avait fixé son séjour dans le village. Avant de l'appeler, je demandai à mon ami s'il recevrait le Viatique, levé ; il me répondit que, puisque sa situation le permettait, il lui paraissait que cela serait plus décent.

» Je jugeai nécessaire de préparer un autel pour recevoir le Seigneur ; je présentai que dans cette occasion un grand nombre de personnes voudraient l'accompagner. Je lui proposai de placer l'autel dans le gymnase ; (c'était une grande salle consacrée aux exercices des enfants dans les moments de récréation, lorsque le temps était humide ou pluvieux, et sa grande étendue permettait d'y recevoir un grand concours de monde). Mon ami l'approuva, et je sortis pour m'occuper de ces préparatifs.

» Pendant que le curé resta seul avec lui pour le confesser, je m'appliquai à mettre tout en état. A peine fut-il sorti pour aller chercher le saint Viatique, que mon ami m'appela. « Je ne voudrais pas, me dit-il, voir mes enfants en cet instant : leur vue exciterait ma sensibilité, et je veux employer toutes les facultés de mon âme à la visite que je vais recevoir. Je te prie, *Marien*, de les conduire à l'église pour qu'ils accompagnent le Seigneur, soit en venant, soit en retournant ; dispose-les à se soumettre aux ordres de la Providence avec la résignation et la fermeté qui conviennent à des chrétiens. »

J'insistai pour rester avec lui dans la vue de l'assister. « Non, me répondit-il, les domestiques me suffisent, et j'attends de ton amitié que tu voudras bien n'occuper ton attention que de ce qui regarde mes pauvres enfants. » Je lui obéis. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour les porter à recevoir une nouvelle aussi douloureuse avec une constance et une soumission chrétiennes : que de temps et d'efforts il m'en coûta pour les mettre en état de venir avec moi à l'église ! Il y avait déjà un concours immense, parce qu'au premier son de la cloche du Viatique, le bruit s'était répandu aussitôt qu'on allait le porter à mon ami, et cette nouvelle avait jeté dans le village une grande consternation.

Plusieurs des habitants, qui ignoraient encore sa maladie, furent étonnés que la première nouvelle qui en vint à leurs oreilles fût celle qu'on n'apprend ordinairement que la dernière ; ils furent tous surpris et consternés. Ils m'abordaient, la tristesse et la pâleur sur le visage, pour me demander quelle était sa maladie et sa situation, quand je leur annonçais qu'il n'y avait plus d'espoir de rétablissement, ils fondirent en larmes, et poussèrent des cris vers le Ciel avec l'accent de la plus vive douleur : on n'apercevait qu'un mouvement sombre et désespéré ;

on n'entendait qu'un murmure de désolation triste et inquiet, que soupirs et gémissements. Cette scène déchirante pour moi acheva de me briser le cœur.

Enfin le curé sortit, portant Notre-Seigneur ; les assistants se rangèrent à la file pour l'accompagner ; ils étaient si nombreux que cette suite remplissait presque tout l'espace qui se trouve entre l'église et la maison. Jamais on ne vit dans un pareil concours plus de piété et de ferveur ; jamais on n'implora le Ciel avec plus d'ardeur et de sincérité. Quel fut l'étonnement des habitants, qui croyaient trouver le malade couché dans son lit, lorsqu'ils le virent prosterné à côté de la porte de la salle pour en laisser l'entrée libre, et attendant à genoux le Dieu qui venait le visiter pour la dernière fois.

La surprise et la douleur firent oublier le respect qu'inspirait cette auguste cérémonie ; un cri presque général se fit entendre ; on se le montrait les uns aux autres : tous étaient affligés ; tous se consolait, sans pouvoir discerner dans la confusion de leurs sentiments s'il devaient s'affliger de voir qu'il allait recevoir ses derniers sacrements, ou s'ils devaient se rassurer en le voyant dans un état qui paraissait encore loin du péril.

Quand ils furent introduits dans l'appartement et lorsqu'ils virent mon ami à genoux, on les entendit tous sans distinction, vieillards, jeunes gens et enfants, lui adresser à voix basse ces expressions affectueuses que leur dictait la douleur : « Que Dieu conserve notre père ! que Dieu prolonge la vie de notre bienfaiteur aux dépens de la nôtre ! que Dieu prenne pitié de nous ! » Mon ami immobile, et la vue fixée sur son Dieu, paraissait sourd et inaccessible à ces témoignages d'affection et à tout ce qu'on disait de lui dans cette occasion.

Aussitôt que le saint Viatique eut passé, il se leva et se mit à le suivre. Quand le cure eut placé le ciboire sur l'autel, mon ami se prosterna. Mais qui pourrait, *Antoine*, te décrire cette tendre et sublime situation ? Que ce spectacle touchant était brillant aux yeux de la foi ! combien il devait être agréable aux esprits immortels auxquels il présentait sur la terre l'image de leurs adorations dans le Ciel ! combien devaient-ils se complaire à la vue d'un peuple religieux, humilié en présence de Dieu, lui demandant avec ferveur la conservation d'un homme bienfaisant, et qui, dans ses prières, remplissait à la fois le devoir de la charité et de la gratitude !

Combien ils devaient voir avec satisfaction cette multitude, docile à la voix de la religion, chercher à étouffer, malgré l'excès de sa douleur et l'abondance de ses larmes, ses soupirs et ses sanglots, pour ne pas interrompre le silence respectueux que la foi doit à la majesté d'un mystère si sublime ! Mais combien plus ils devaient être joyeux de voir le pénitent déjà justifié, plein de soumission et d'amour, faire à Dieu le sacrifice de sa vie, et attendre de le recevoir pour voler avec lui au sein

de sa gloire , et partager bientôt les délices ineffables de sa vue pleine et entière !

Je croyais déjà le voir environné de la glorieuse splendeur dont il jouit à présent ; déjà je croyais reconnaître dans ses traits le caractère auguste de sa prédestination. On y voyait se manifester toute l'assurance de sa foi ; l'activité de ses yeux peignait tout le feu de son amour ; sa fervente sollicitude exprimait les désirs de son cœur ; la douceur et la noblesse de sa physionomie peignaient toute la consolation et toute la joie de ses heureuses espérances. Je ne puis résister , mon ami , à l'impression que m'ont laissée ces souvenirs également tristes et doux. Mes yeux se remplissent de larmes , et mon cœur ne suffit plus à des sentiments aussi vifs. Que mon ami m'obtienne le bonheur d'aller le rejoindre au plus tôt dans le séjour céleste qu'il habite.

Lorsque cette cérémonie sainte , pendant laquelle il reçut aussi tous les autres secours de l'Eglise , fut achevée , nous accompagnâmes tous Notre-Seigneur , et mon ami resta seul dans un profond recueillement. Après avoir satisfait entièrement à tous les devoirs que le respect imposait , de nouveaux cris excités par l'inquiétude générale se firent entendre. On m'entourait pour s'informer de l'état du malade ; on semblait vouloir m'arracher des paroles d'espoir que je ne pouvais pas donner. Nombre d'habitants offrirent des messes , des pénitences , de vives prières , et l'inquiétude se peignait sur tous les visages. Il me fallut employer beaucoup de temps et de peine pour me dérober à ce touchant empressement , car je desirais vivement de rejoindre au plus tôt mon ami pour lui rendre les devoirs de la piété et de l'amitié.

J'ambitionnais aussi un moment de solitude pour inculquer de nouveau à mes jeunes disciples les maximes du christianisme , pour les fortifier contre la douleur qu'ils allaient éprouver , et pour empêcher que leur juste sensibilité ne troublât les derniers soupirs de leur père. Revenu avec eux à la maison , je les conduisis dans ma chambre avant qu'ils eussent pu le voir ; soit que je n'osasse pas les lui présenter sans son ordre , soit dans l'intention que , lorsqu'il les demanderait , ils fussent déjà préparés à un moment aussi cruel.

Lorsqu'il en fut temps , je passai avec eux dans la chambre de mon ami. Différentes personnes étaient venues le voir ; et toutes , pour le consoler , lui racontaient les témoignages publics de douleur et la consternation générale de tout le village. Pour interrompre de tels discours , qui auraient pu flatter sa vanité ou son amour-propre , il leur répondit avec humilité : « C'est par un effet de la miséricorde de Dieu qu'on ne m'a pas connu auparavant et qu'on daigne me voir maintenant avec quelque intérêt. »

Aussitôt que nous nous trouvâmes seuls , il appela un domestique , et lui dit : « Je ne veux point consumer le peu de vie qui me reste en visites inutiles. Ainsi , qu'on ne laisse entrer

désormais que M. le curé, le médecin, *Marien*, et mes enfants. Mais afin que ceux qui s'intéressent à ma santé puissent être instruits de mon état, dom *Francisque* voudra bien en rédiger tous les jours le bulletin; ceux qui le désireront, pourront le lire, et on les priera de me recommander à Dieu. » Le domestique s'étant retiré, il ajouta : « Il n'y a pas un moment à perdre, j'ai maintenant besoin de tout mon temps pour prendre congé des miens, et pour me préparer à entrer dans les profonds abîmes de l'éternité. »

Se tournant ensuite vers ses enfants d'un air riant et serein : « Mes enfants, leur dit-il, enfants chéris ! Dieu daigne accorder une mort bien douce à l'homme qui a le plus mérité les châtiements de sa justice inexorable. Portions chéries de mon cœur ! ne vous affligez pas, ne pleurez point sur moi ; mon âme nage dans un océan de joie ; pleine d'espérance et de consolation, elle attend le moment où le Créateur l'appellera à lui, pour la confondre à jamais dans cette indissoluble et délicieuse union que Jésus-Christ a promise à ceux qui l'adorent. Pleurez, mes enfants, sur les malheureux qui meurent sans avoir connu l'excellence et la divinité de notre sainte religion.

» Pensez, mes chers enfants, à ces sublimes paroles que notre Sauveur a consignées dans les saintes Écritures, et que vous ne devez jamais oublier : *Celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra jamais.* Cette promesse du Rédempteur retentit maintenant jusqu'au plus profond de mon cœur ; et plus j'approche du terme de mes desirs, plus mon esprit s'avance en s'humiliant au-devant du Père céleste qui veut bien m'admettre à participer dans l'éternité à sa divine lumière. Toutes mes facultés, saisies d'un doux ravissement, se concentrent dans la méditation des paroles des divins oracles : « Voici que Dieu va l'introduire dans son repos éternel, qu'il va remplir ton âme de tout l'éclat de ses splendeurs ; un jour il tirera tes os de l'obscurité, pour réfléchir sur eux l'immensité de sa gloire. Quelles espérances, mes enfants ! peut-on les considérer sans se sentir défaillir d'admiration et d'amour ?

» Ces paroles si consolantes, mes chers fils, ont été dictées par Dieu lui-même : elles font partie du cantique saint que l'Église consacre à ceux qui meurent dans son sein. Ces divines paroles se chanteront bientôt sur ma froide dépouille, quand elle sera conduite en terre. Vous les entendrez, mes enfants, et je vous prie de les écouter avec beaucoup d'attention, de consolation et de respect, lorsqu'on les chantera sur moi. Pensez alors que si vous ne voyez plus ici-bas qu'un corps inanimé, qu'une cendre froide, mon esprit a volé dans le sein de son Dieu, et que, si le Seigneur a daigné me pardonner, il jouira alors avec les bienheureux de toute la félicité du Ciel.

» Que cette considération, mes chers enfants, adoucisse l'amertume de vos douleurs, et que, loin de vous affliger, ma mort vous serve de consolation ! que la vérité de la religion triomphe

de l'illusion des sens , et que la foi soit plus forte que la nature ! Si je ne consultais que les règles de la prudence humaine , je devrais épargner à votre jeunesse et à votre sensibilité ce triste et douloureux langage ; mais vous avez reçu une éducation chrétienne , vous savez que l'homme est né pour souffrir et pour se résigner. Vous devez être toujours prêts à vous soumettre à toutes les dispositions du Ciel , et il est bon que vous vous familiarisiez , dès à présent , avec la vue et l'image de la mort. La mort n'est terrible et effrayante que pour ceux qui abandonnent la vertu , et elle surprend aussi la jeunesse.

» J'aurais voulu vous voir établis et déjà entourés , non-seulement de deux épouses vertueuses , mais des enfants de vos enfants. Je fais taire ce cri de la nature ; je me jette avec soumission dans les bras de la Providence , parce que je sais que Dieu est notre Père , le plus tendre des pères , et qu'il connaît mieux que nous ce qu'il nous convient. Il m'a trop donné de preuves de sa protection , pour ne pas me livrer à lui avec une confiance sans bornes ; et quelle plus grande preuve que celle que sa Providence me présente en cette occasion ?

» Jugez , mes enfants , quel serait mon désespoir , si , au moment où la mort va me séparer de vous dans l'âge des dangers , et lorsque votre raison , encore dépourvue d'expérience , a besoin d'un guide qui la dirige , d'un père qui vous instruisse et d'un ami qui vous soutienne , le Ciel ne m'avait pas ménagé un successeur qui répond à tous mes vœux , un successeur qui a rempli à votre égard l'office de père mieux que moi-même , et sur la tendresse duquel mon cœur se repose dans une entière sécurité.

» Vous savez , mes enfants , qu'au moment où le Ciel nous l'amena , je lui transmis tous les droits que je tenais de la nature. Vous avez vu avec quel amour , quelle attention , quelle vigilance il les a exercés. Comment pourrais-je croire qu'il ne les continuât pas , que son zèle ne s'augmentât pas encore , s'il est possible , maintenant qu'il ne les tient plus de moi , mais du Ciel ? Oui , mes enfants ; Dieu qui vous prive , par ma mort , de l'assistance que je vous devais , la remplace par la sienne , et marque ainsi sa vocation. Il lui transmet avec les droits d'un père les soins et les sollicitudes attachés à ce titre sacré ; il vous prescrit , à vous autres , l'obéissance , l'amour et le respect. Obéissez-lui donc , mes enfants ; qu'il soit votre ange tutélaire sur la terre ; qu'il y soit pour vous l'image de Dieu , puisqu'il va remplir sa place et vous parler en son nom !

» Venez donc , enfants chéris , ajouta-t-il en se levant , venez embrasser votre tendre père. Viens , mon Félix ; viens , mon Paulin ; venez , et que je puisse jouir de ce dernier et doux moment que le Ciel accorde encore à ma tendresse ! Je serais inconsolable dans ma douleur , si elle n'était adoucie par l'espoir de nous rejoindre un jour dans le Ciel. Je bénis mille fois le Seigneur de m'avoir donné deux excellents fils qui ont été la

consolation de ma vie, et qui viendront se réunir un jour à moi pour entonner les louanges de notre Créateur. Que l'immense et paternelle majesté de Dieu vous couvre de ses ailes protectrices; que son amour infini veille sur vous pour conserver la pureté de votre cœur ! Dieu de miséricorde ! arrache-leur la vie, avant que leur innocence s'altère. »

Venant ensuite vers moi, tenant par la main chacun de ses enfants, et, comme s'il eût voulu les jeter dans mes bras, il me dit d'une voix plus élevée : « Marien, voilà tes fils : mes fils, voilà votre père. » Etonné, confus et baigné de pleurs, il m'eût été impossible d'articuler une parole; je ne pus que me précipiter à ses pieds. Ses fils en firent de même; et tous, nous embrassâmes ses genoux. Il nous enlaçait dans ses bras : « Marien, me disait-il, reçois-les au nom de Dieu; ne te sépare jamais d'eux; que la mort seule puisse vous désunir. Donne - m'en ta parole; j'en ai besoin pour mourir tranquille. »

Notre situation était douloureuse; nos cœurs ne pouvaient y suffire. Mon affliction s'augmentait en pensant qu'une impression si vive et qui semblait devoir épuiser sa sensibilité, pourrait trop l'émouvoir et peut-être accélérer les attaques de son mal. Je fis un effort sur moi-même, je me levai; et, élevant la voix malgré mes pleurs, je lui dis : « Oui, mon ami, je te le promets, jamais rien ne me séparera de tes enfants. Je les bénis, je leur consacre, au nom de ce Dieu qui me les envoie par ta main, mes soins jusqu'au dernier souffle de ma vie. Mais prends soin de la tienne, une émotion si forte peut t'être funeste. Tu dois à Dieu, à nous autres, et à toi-même, de ne pas hâter le moment que la Providence t'a destiné. » Je le pris alors par la main, et je le fis rasseoir.

Lorsqu'après quelques instants de repos l'agitation de son esprit fut un peu calmée, il se tourna vers nous; et, d'un ton tranquille et doux, il nous dit : « J'avais besoin de cette effusion de mon âme, pour soulager mon cœur et dissiper mes inquiétudes. Maintenant la nature et l'amour paternel se sont satisfaits; le seul doute qui m'inquiétait a cessé; il ne me reste plus rien à désirer, et je vais attendre tranquillement l'heure du Seigneur. » Revenant à ses fils, il les prit dans ses bras, les embrassa tendrement, et d'un ton calme et tendre il ajouta : « J'ai fait mon testament; je vous y institue héritiers par égale portion. Vous êtes également dignes de ma tendresse; vous m'avez aimé, vous m'avez obéi également, et je ne pouvais sans injustice vous préférer l'un à l'autre. N'ambitionnez pas de devenir plus riches; vous l'êtes suffisamment, et peut-être vaudrait-il mieux que vous le fussiez moins. Le plus grand des biens est la modération; mais, puisque Dieu vous a donné des richesses, contentez-vous-en, tâchez d'en faire un bon usage; ayez seulement soin de les conserver et de les faire prospérer, pour pouvoir être en état d'étendre davantage vos charités et vos bienfaits.

» Suivez la vocation qu'il plaira à Dieu de vous inspirer; mais,

si sa Providence ne s'explique pas par des signes particuliers que votre cœur puisse entendre, soyez assurés qu'il vous a déjà manifesté sa volonté soit dans la naissance qu'il vous a donnée, soit dans les circonstances où il vous a placés. Prenez la vie des champs et préférez-la, comme plus simple, plus conforme à la nature et aux desseins de Dieu, et parce qu'elle vous éloignera moins qu'une autre des chemins du Ciel. Loin de l'ambition, du faste, et de tout ce qui alimente les passions, dans cet état les mœurs sont plus pures, les désirs moins ardents, les dangers moins grands et moins nombreux.

» Ne cessez jamais de vous aimer; que rien n'altère votre union. Si la religion nous commande d'aimer tous les hommes, si la nature nous porte à aimer nos amis, nous devons bien plus d'amour encore à ceux que le Ciel a destinés à en être l'objet. Dieu et la nature ont constitué pour nos amis naturels les parents, et les frères à plus forte raison. S'il s'en trouve beaucoup qui ne s'entraiment point, c'est parce que les passions ont étouffé et altéré ce penchant naturel de nos cœurs. Dans une religion où tout est amour; dans une loi qui prescrit et conserve la paix et l'union, non-seulement entre les étrangers, mais entre les ennemis mêmes, parce que la charité nous oblige à la déférence envers tous; comment serait-il possible que des motifs d'intérêt pussent diviser deux frères? Le vice seul pourrait y parvenir, et j'espère qu'il n'habitera jamais avec vous.

» Si votre cœur vous porte au mariage, choisissez une épouse modeste, douce, et élevée dans les maximes de la religion. Ne recherchez point la richesse; vous avez assez de bien pour que vos épouses vous doivent leur fortune. Tâchez de vivre tous ensemble pour vous aider réciproquement dans les évènements heureux ou malheureux de la vie, et pour vous exciter les uns les autres par le bon exemple: cette maison vous suffit à tous. Que votre cœur choisisse une honnête et digne compagne qui embellisse et vous rende chère la suite de vos jours; mais pour que votre cœur ne soit pas le seul arbitre de votre choix, il faut que la raison l'approuve; qu'il soit confirmé par le sentiment de l'autre frère, et de l'ami qui doit remplir ma place.

» Ici, mes enfants, j'interpelle l'amour et toute la tendresse que vous me devez; s'il le faut même, j'interpose tout le respect et toute l'autorité d'un père, pour exiger que vous me donniez dès ce moment votre parole, de ne prendre aucun engagement et de ne donner la main à quelle femme que ce soit, sans l'approbation de l'autre frère, et sans le consentement de *Marien*. » Ses deux fils baignés de larmes le lui promirent; et mon ami, après les avoir embrassés de nouveau et calmé ce mouvement de sensibilité, poursuivit ainsi: « Faites-vous gloire du nom de chrétiens; que ce titre soit à vos yeux le plus relevé et le plus glorieux de tous. Dans aucune circonstance, dans aucun cas, ne rougissez jamais de suivre l'Évangile; que ces terribles paroles de l'Homme-Dieu soient toujours présentes à votre esprit: *Je ne*

reconnaitrai point, devant mon Père, ceux qui ne m'auront point reconnu devant les hommes.

» Surtout, mes enfants, aimez-le ; aimez le divin Jésus de toutes les forces de votre cœur ; il ne faut pour cela que le bien connaître. Lisez et observez continuellement son Evangile ; lisez-le pour adorer et aimer son divin Auteur ; méditez-le pour le pratiquer avec plus d'exactitude ; nourrissez-vous de toutes ses maximes. Pénétrez votre cœur de ses paroles et de son esprit, pour y conformer toutes vos actions et tous vos discours. Aimez-le donc autant qu'il vous sera possible d'aimer ; aimez-le pour lui-même, et comme l'unique objet digne de votre amour ; aimez ensuite tout ce qu'il a aimé, aimez parce qu'il nous l'ordonne. Toutes les créatures qui existent sont à lui ; nous devons donc les aimer toutes ; mais notre amour pour lui doit surpasser celui de tout ce qui est créé. N'abhorrez que ce que lui-même a abhorré. Que la passion avilissante de la haine, qui tyrannise le cœur et le déchire, qui commence par dévorer celui qu'elle possède, ne s'introduise jamais dans votre sein ; ne haïssez que le vice, et que jamais votre haine ne se porte sur les personnes ; n'oubliez jamais que Jésus-Christ a voulu que sa religion se distinguât des autres, et fût caractérisée par l'amour réciproque des chrétiens.

» Après Jésus-Christ, sa digne Mère doit être le premier objet de votre amour ; elle est ce que Jésus-Christ aime le plus. *Marie* fut appelée à la haute dignité de Mère de Dieu, parce qu'elle fut la plus parfaite des créatures qui sont sorties et qui sortiront jamais de ses divines mains. Il l'a constituée notre mère, et nous devons mettre toute notre confiance en sa puissante intercession. Adressez-lui tous les jours vos prières, et sachez que mon espérance en cette Mère de miséricorde, est, dans ce moment, la plus grande consolation que j'éprouve dans mes justes craintes.

» Choisissez-vous quelques saints, selon que votre piété vous l'inspirera, pour vous servir d'avocats dans le Ciel ; quant à vos anges gardiens, vous n'avez point de choix à faire. Dieu les a choisis pour vous : ce sont des tuteurs et des amis intimes qu'il vous a donnés. Vous leur devez beaucoup de respect, et vous pouvez vous adresser avec confiance à eux dans vos besoins. Soyez extrêmement dévots à saint *Joseph*, époux de *Marie*, qui a des titres fort élevés dans le Ciel.

» Ne craignez ici-bas que Dieu seul, parce que seul il peut nous infliger des châtimens sans fin. Les hommes ne peuvent nous faire du mal qu'avec sa permission. Les maux qu'ils nous font sont passagers : en les supportant avec patience, en les pardonnant toujours, il ne dépend que de nous de les convertir en biens.

» La terre est un séjour d'exil et d'épreuve, une vallée de larmes. Attendez-vous donc à y éprouver toutes sortes de tribulations, de tentations et d'angoisses : tel est le sort de la condition humaine, telle est la peine du péché. Jésus-Christ lui-même a annoncé que la vertu serait persécutée : aussi nous a-t-il laissé,

dans sa religion, des secours à l'aide desquels nous trouvons toujours le moyen de nous défendre. C'est par cette raison que celui qui vit de la foi ne craint que Dieu seul; il est préparé à tous les maux qui peuvent lui venir des hommes. Si la persécution qu'il souffre est juste, il l'envisage comme la peine de sa faute; il la fait servir à son expiation. Il ne voit dans les hommes que les instruments dont Dieu se sert dans sa miséricorde, pour le châtier en cette vie; il lui rend grâces. Il excuse les hommes, il leur pardonne, il prie pour eux, et travaille à apaiser l'Auteur de toute justice. Si la persécution est injuste, sa piété s'exerce sur les malveillants; il se souvient de ses propres erreurs; il prie Dieu de les éclairer comme lui dans leur aveuglement. Il reconnaît que Dieu l'éprouve; et, dans sa fidélité, il s'applique à recueillir les fruits de ses souffrances.

» Les tribulations ne peuvent rien sur lui; il sait qu'elles ne peuvent être que momentanées et légères; qu'elles produisent une immensité de gloire, et qu'aucune de celles qu'il peut éprouver n'est proportionnée aux récompenses immortelles qui l'attendent.

» Les tentations ne le troublent point; il sait que Dieu est fidèle, et que les secours qu'il nous envoie sont proportionnés aux dangers. Ses besoins temporels le laissent sans inquiétude lorsqu'il a fait tout ce que la prudence lui suggère; il s'abandonne avec confiance à la providence d'un Père aussi tendre que libéral, dont l'attention s'étend jusqu'au plus débile passereau.

» Dans ses doutes, il a recours à l'Évangile; il lève les yeux avec une intention pure vers Jésus son modèle, et il puise dans lui toute la lumière dont il a besoin pour se décider sans crainte. La mort ne l'effraie point; il sait qu'elle est le terme de notre épreuve, et le principe d'une vie qui ne doit jamais finir; il sait qu'avec elle commence le jour éternel qui n'a point de nuit. C'est ainsi qu'après avoir vécu dans l'espérance sur la terre, il s'envole heureux dans le séjour de l'immortalité.

» Etudiez avec soin votre religion; concevez et gravez dans votre esprit le plan magnifique sur lequel Dieu l'a établie, et qu'il pouvait seul imaginer pour se faire connaître aux hommes. Embrassez-le dans toute sa grandeur, dans toute son étendue, autant que vous pouvez en être capables. Pour peu que vous puissiez l'entrevoir, vous admirerez un pompeux et immense édifice, dont toutes les parties se correspondent dans la plus harmonieuse proportion, et dont la nature est infiniment au-dessus de toutes les conceptions humaines. Vous verrez qu'une clarté si sublime ne peut descendre que du Père des lumières.

» Enfin, mes enfants, souvenez-vous de votre père, pour prier Dieu de lui pardonner ses longs égarements. Aimez-vous tendrement; aimez tous les hommes. Ayez pitié des faibles et des malveillants qui se laissent gouverner par leurs passions; que votre compassion s'étende sur les aveugles volontaires, dont les yeux se ferment aux lumières victorieuses de la foi. Fuyez leur société avec plus de soin qu'on ne fuit la peste, à moins que vous n'ayez

l'espoir de les éclairer. Soyez doux, indulgents, affables envers tout le monde. Estimez la pauvreté, secourez les pauvres, et n'oubliez jamais que votre père n'a commencé à être heureux qu'au moment où il s'est jeté dans les bras de la religion.»

Lorsque mon ami eut fini de parler, ses enfants se mirent à genoux, lui baisèrent les mains, lui promirent de ne jamais oublier ses conseils, et lui dirent qu'avec l'aide du Ciel ils espéraient les observer exactement. Leur père attendri les reçut dans ses bras; il leur répondit que sa plus grande consolation était de mourir avec l'idée de laisser dans le monde deux enfants chers à son cœur, destinés à devenir un jour les adorateurs éternels du Dieu vivant, et dans l'espérance de nous voir bientôt tous réunis dans le sein de sa gloire.

Je craignais que cette émotion trop forte ne hâtât les progrès de la maladie; je m'empressai pour l'affaiblir de dire que je répondais de mes jeunes amis, mais que nous ne devons pas exciter plus longtemps notre sensibilité réciproque, et que nous devons nous consoler par l'idée de l'accomplissement de la volonté de Dieu. Au moment où je parlais ainsi, le curé et le médecin entrèrent. Mon ami leur proposa de rester avec nous tout le jour. Ils y consentirent, et tout ce temps fut employé en conversations tendres et édifiantes. Mon ami parla de la majesté du christianisme et de la bonté de Dieu, de manière à nous enflammer et à nous ravir; rien n'égale la fécondité de l'éloquence et le sublime enthousiasme avec lequel il nous parlait de sa prochaine espérance de voir bientôt le Tout-Puissant face à face, de jouir de ses perfections, et de louer éternellement sa miséricorde.

Lorsque l'heure de se retirer fut venue, le curé et le médecin voulurent passer la nuit. Mon ami n'y consentit pas, et en effet il n'y avait aucune apparence de danger; mais le médecin insista, et il fallut lui donner un lit dans une chambre contiguë. Je le forçai de se coucher, et j'emmenai mes deux jeunes élèves pour qu'ils en fissent autant; mais, tout en faisant coucher les autres, je ne voulus pas me coucher moi-même, sans avoir pris toutes les précautions possibles. Je restai donc dans le voisinage du malade pour être à portée de lui, s'il avait besoin de quelque secours; voyant, sur les quatre heures du matin, qu'il dormait d'un sommeil tranquille et naturel, je crus pouvoir aller prendre quelque repos, et je laissai un domestique à ma place.

Quelle fut ma surprise de trouver mes deux élèves, que je croyais couchés et endormis, assis près d'une table et occupés à écrire! Ne pouvant dormir, ils s'étaient levés pour mettre par écrit les conseils de leur père et ne pas les oublier. Je les embrassai avec attendrissement, et leur dis que cet empressement à les recueillir était un sûr garant de l'intérêt qu'ils mettraient à les suivre. Chacun d'eux avait écrit de son côté; et c'est d'après leurs deux copies que j'ai formé l'extrait que je viens de te mettre sous les yeux. J'étais alors si troublé, si hors de moi, que je n'aurais pas pu le faire d'après moi-même.

Nous employâmes le reste de la nuit à confronter les deux écrits. J'invitai vainement les jeunes gens à s'aller coucher; *Félix* me dit d'un air très-affligé : « Mon bon ami (c'était ainsi qu'ils me nommaient), mon père ne nous a pas encore donné sa sainte bénédiction. — Comment, lui dis-je? tu n'as qu'à lire ton propre écrit, tu y verras qu'il demande à Dieu de vous protéger et de vous maintenir dans sa grâce. — Oui, me répondit-il, il adressait à Dieu des prières pour nous, mais ce n'est point une bénédiction.

» — Qu'entends-tu par bénédiction, lui demandai-je? — J'entends tout ce que le monde entend : nous nous mettrons à genoux, et mon père fera sur nous le signe de la croix, en nous disant : Mes enfants, que Dieu vous bénisse; et moi, je vous bénis en son nom! » Je voulus lui persuader qu'il avait déjà dit tout ce qu'il demandait, et bien plus encore; ni lui ni son frère n'en furent satisfaits. Je m'efforçai vainement de leur persuader que leur père l'avait déjà fait, et qu'il était inutile de renouveler en lui ces mouvements de sensibilité; ils s'obstinaient à me répéter : « Quelle douleur n'aurions-nous pas toute notre vie de penser que mon père a eu le temps et la volonté de nous donner sa bénédiction, et que nous en avons été privés? »

J'étais vivement touché de leur bon naturel, et j'aurais bien voulu leur donner une satisfaction si aisée à leur procurer, si je n'eusse appréhendé de réveiller l'émotion trop vive de leur père; mais, après un peu de réflexion, je leur présentai sérieusement ce motif. « Si cela peut lui nuire, dit *Félix*, il ne faut plus y penser. Ah! combien nous avons à regretter, ajouta-t-il en soupirant, qu'il ne l'ait pas fait hier! il le pouvait sans inconvénient; enfin, n'en parlons plus..... » Malgré toutes mes raisons, je vis bien qu'il leur restait toujours un cuisant regret. « Mes enfants, leur dis-je, allez reposer, et je verrai si cela peut s'exécuter sans danger pour votre père. » Ils se mirent au lit, et je rendis grâce à Dieu des sentiments tendres et chrétiens qu'ils venaient d'exprimer.

Mon ami s'étant éveillé, je me rendis auprès de lui, et j'y trouvai le médecin. Il était fort tranquille, et nous dit qu'il avait passé une bonne nuit; qu'il ne ressentait aucune incommodité; que, sans les attaques qu'il avait essayées, il croirait n'avoir jamais été en meilleure santé : « mais, ajouta-t-il, ces redoublements sont des indices certains de l'approche de mon dernier moment. » Je lui parlai de la surprise où j'avais été de trouver ses fils à minuit occupés à mettre sur le papier ses conseils pour en mieux conserver le souvenir, et je lui lus l'écrit de chacun d'eux.

Il s'attendrit en admirant leur heureuse mémoire, et demanda à Dieu de leur conserver ces bonnes dispositions. Le voyant aussi bien, j'ajoutai : « Je pourrais encore te donner une nouvelle plus consolante, mais je crains d'émouvoir ta sensibilité, éprouvée déjà par les assauts multipliés que tu as essuyés. » Il me protesta

que dans le moment actuel il n'y avait rien à craindre, et que tout ce que je pourrais lui dire ne servirait qu'à élever son cœur à Dieu, pour lui rendre de nouvelles actions de grâces. Je lui racontai notre conversation, et combien ses fils étaient désolés qu'il ne leur eût pas donné la dernière bénédiction et fait sur eux le signe de la croix.

La candeur et l'innocence touchante de *Félix et Paulin* firent sourire mon ami, mais aussitôt, et avec beaucoup d'empressement, il me dit : « *Marien*, il faut les satisfaire. Va, et amène-les-moi sur-le-champ. Ma main ne fera que répéter ce que mon cœur a fait tant de fois. » Le médecin s'y opposa, alléguant que ce serait un nouveau sujet d'agitation, et que des secousses si multipliées et si fortes pourraient amener des convulsions. Je partageai son sentiment; mais mon ami insista, en nous assurant qu'il saurait se modérer, et qu'il y aurait de l'inhumanité à laisser ses enfants privés d'une consolation si facile à leur donner, et à laquelle ils attachaient tant d'importance.

Nous cédâmes; mais nous attendîmes que les enfants fussent éveillés. Mon ami s'habilla, se mit dans son assiette ordinaire, et bientôt après survint notre digne curé qui eut la joie la plus vive de le voir en si bon état. J'avoue que, malgré ce que m'avait dit le médecin et ce que j'avais vu moi-même, je conservais encore je ne sais quel espoir secret; j'aimais à me flatter que Dieu voudrait le laisser encore sur la terre pour le bien de ses enfants, de nos habitants, et pour notre consolation à tous.

Mon ami ne nous entretenait que de ses espérances qu'il voyait toujours près de se réaliser, de la grandeur de Dieu, de l'étendue de ses miséricordes, et de la félicité que sa vue procure aux bienheureux; il s'exprimait avec tant de chaleur, avec un enthousiasme si noble et si fervent, qu'il nous paraissait un mortel inspiré. Depuis longtemps ses discours n'avaient plus d'autre objet que le Ciel et tout ce qui pouvait nourrir ses brûlantes espérances; ils étaient toujours pleins de chaleur, de vivacité et de dignité: mais, dans ces moments, il semblait se surpasser lui-même; on le voyait, enflammé d'un esprit divin, s'élancer au-dessus de la sphère de l'humanité.

Son éloquence touchante et mâle était comme un torrent qui roulait majestueusement les eaux salutaires des délices célestes; et comme si elles eussent obéi à une impulsion d'un ordre supérieur, elles pénétraient nos âmes de l'ardeur surnaturelle qui les animait. Notre intelligence semblait s'agrandir et donner à notre être un rang plus élevé; nous croyions sentir circuler dans nos veines les émanations de la vie divine.

Tout avait pris dans lui une expression, une grandeur, une activité qui semblaient surpasser les facultés humaines. Son ton, ses regards, son geste, la rapidité et la majesté de ses discours, tout ce qui émanait de son âme avait pris à nos yeux un caractère surnaturel. Nous écoutions avec une attention avide des discours qui nous transportaient, comme si nous eussions voulu

introduire dans nous l'âme tout entière de cet homme incomparable , l'unir et le confondre avec la nôtre.

A entendre ses discours pleins d'élevation et de force , animés par l'énergie du sentiment , la vivacité et la facilité de l'expression , on eût dit qu'il lisait déjà dans le livre de vérité la doctrine de la sainte religion , et qu'il y puisait sa force. En nous entretenant de la félicité des bienheureux , il sentait déjà briller dans lui l'éclat de leur gloire , déjà l'immensité de leurs éternelles splendeurs se développait tout entière à ses regards.

Tandis que nous nous livrions à l'étonnement et à la sainte ardeur que nous inspiraient ses discours , on m'avertit que *Félix* et *Paulin* étaient habillés. Leur père demanda qu'ils vissent , et je sortis pour les lui amener. Le curé m'a raconté depuis que mon ami fixa ses regards sur le crucifix placé vis-à-vis de lui , et qu'il resta quelque temps profondément recueilli. Lorsqu'il jugea que ses enfants approchaient , il se mit sur son séant ; son âme semblait toute pleine de Dieu ; ses yeux brillaient d'une lumière surnaturelle et céleste. Il m'a répété cent fois que cette transformation fut si sensible , qu'elle lui inspira un sentiment de vénération et d'épouvante tel qu'il ne pouvait se défendre d'une sorte de terreur religieuse et sacrée.

A la vue de ses fils , il s'avança pour les recevoir dans ses bras ; et , avec une dignité et un amour qu'on ne peut décrire , il leur dit d'un ton doux et affectueux : « Venez , mes enfants ; venez , les fils chéris de mon cœur ! que nos anges nous assistent ; que nos avocats célestes viennent à notre aide ; que la puissante Mère des chrétiens soit notre protectrice dans cet instant ; que tous les bienheureux intercèdent auprès du Dieu des miséricordes , pour qu'il daigne écouter du haut de son trône la voix indigne d'un père pénitent , qui lui demande pour dernière grâce d'accompagner de sa bénédiction celle qu'il va donner à des fils humbles et respectueux.

Félix et *Paulin* se précipitèrent à ses pieds ; mon ami éleva les bras vers le ciel ; et nous , surpris de la solennité qu'il donnait à cette cérémonie , entraînés par l'accent animé de sa voix et par la dignité que son action empruntait de la majesté de la religion , par un mouvement subit et involontaire , nous nous jetâmes à genoux. Je sentais mes cheveux se hérissier , mon sang couler avec impétuosité dans mes veines , et mon esprit dans une situation extraordinaire et toute nouvelle. Je ne pouvais me rassasier du spectacle d'un mortel devenu en un instant si supérieur à tous les autres et à lui-même ; il me semblait le voir environné d'une lumière céleste ; le son de sa voix retentissait dans mon cœur , et le pénétrait d'un respect religieux. Je crus que l'esprit de Dieu descendait parmi nous et embrasait nos âmes ; que nous étions , en un mot , transportés au-dessus de la terre , et dans une sphère supérieure et voisine des demeures célestes.

Mon ami levant les yeux , et avec cette respectueuse onction

qui accompagne la prière religieuse, dit : Dieu de miséricordes ! Dieu dont l'infatigable bonté a daigné, malgré mes longs égarements, vaincre mon cœur pervers et le ramener dans le sein de ton Eglise ! toi qui l'a éclairé de tes vérités saintes, qui l'a fait participer à tes dons divins, et qui permet qu'il meure dans les bras de ta religion, avec la consolation de l'espérance chrétienne, comment ne jetterais-tu pas un regard propice sur deux jeunes cœurs qui, par une suite de miséricordes que tu as déployées sur moi, instruits de la vérité de la foi, désirent vivre dans le culte que tu nous as révélé et qui seul est digne de ta sainteté ?

» Je te présente, Seigneur, ces deux disciples de ton Christ, qui le reconnaissent pour leur Dieu, qui désirent de suivre sa loi divine et conformer leur vie entière aux saintes maximes de son Evangile. J'invoque le divin Médiateur que tu nous as donné, pour que notre néant puisse s'élever avec lui jusqu'à la hauteur de ta gloire. J'interpelle le Pontife sacré que ta bonté daigna établir sur nous pour que nos prières te soient agréables, qu'il porte les miennes à ton trône inaccessible, et que, par ses mérites infinis, tu répandes sur mes fils toutes les bénédictions de ta grâce.

» Protège-les, Seigneur, et assiste-les de tes lumières ; rends-les forts de ta force, et saints de ta sainteté ! Que jamais ils ne se séparent de ta sainte épouse, de l'Eglise notre mère que tu as établie au prix de ton sang ; qu'ils ne s'écartent jamais de ta loi ! Conserve-les, Seigneur, dans leur innocence, afin qu'au jour que tu leur a destiné, ils puissent célébrer ta gloire dans le séjour que ta miséricorde accordera à mon repentir ! Et en attendant, ô mon Dieu ! si celui qui vit avec toi peut descendre sur la terre, je les environnerai de mon esprit, je planerai sur eux, je veillerai à ce qu'aucune créature, aucune prospérité humaine ne puisse les distraire un seul instant de l'amour qu'ils te doivent. Du moins, Seigneur, je te prierai sans interruption de les aider du secours puissant de ta grâce.

A présent, Seigneur, à présent : notre Père qui es dans les Cieux, daigne ouvrir ton sein paternel et accueillir, dans l'abîme infini de ta miséricorde, le dernier acte qu'un père mortel puisse faire en faveur des enfants que la providence a confiés à ses soins... Mes enfants, dit-il, usant de tous les droits que le Ciel m'a départis en me donnant la qualité de votre père, et avec tout l'amour dont vos désirs fervents et tendres me font un devoir, recevez la bénédiction que je vous donne au nom de votre Dieu, et de son indivisible et adorable Trinité. Faisant alors un signe de croix sur chacun d'eux : *Félix*, dit-il, je te bénis, *Paulin*, je te bénis : que le Dieu de bonté, qui nous voit et qui entend le gémissement de nos cœurs, répande sur nous tous sa divine miséricorde. »

Nous étions tous baignés de larmes ; mon ami pleurait aussi. Ses enfants l'embrassèrent, et, suspendus à son cou, lui rendirent des actions de grâce, avec une tendresse qui enflammait

nos cœurs. Enfin, après avoir tâché pendant quelque temps de nous remettre d'une si vive émotion, transportés bien au-dessus des choses de la terre, notre situation ne nous permettait de ne nous entretenir que de celles du Ciel. Pour éloigner toute occasion d'une nouvelle agitation, je proposai de faire une lecture; mon ami me pria de lui relire un discours, que nous avions lu peu de temps auparavant, sur l'allégresse que la conversion d'un pécheur répand dans le Ciel.

Cet homme extraordinaire vécut encore huit jours parmi nous, ne cessant de nous donner des instructions nouvelles et d'excellents exemples; ni sa modération ni sa patience ne se démentirent; jamais nos espérances ne parvinrent à lui faire illusion. Quand nous cherchions à le flatter du retard d'une nouvelle attaque, il souriait, il raillait de nos conjectures. Je ne crois pas qu'il soit possible d'aller à la mort avec tant de joie: Dieu voulut récompenser sa vertu et couronner sa confiance.

Une nuit où nous dormions tous, le domestique qui le veillait vint nous avertir qu'il avait essayé une nouvelle attaque: je volai près de lui avec ses enfants; nous le trouvâmes sans sentiment; je fis appeler le médecin et le curé. Nous nous flattions encore que ce paroxysme passerait comme les précédents; le médecin fit préparer une potion; mais nous vîmes avec douleur que cette léthargie devenait bien plus longue qu'elle ne l'avait encore été.

Après plus de cinq heures il ouvrit les yeux. Félix accourut avec la potion qu'on avait préparée; mon ami, d'un air gracieux et serein lui dit: « Mon fils, je n'ai plus besoin que de Dieu. » Il promena ses regards de tous côtés, et nous voyant autour de son lit: « Mes amis, nous dit-il, Dieu m'appelle, priez pour moi. » Il baisa avec affection le crucifix qu'il tenait à la main, le plaça sur sa poitrine, le pressa dans ses bras, et retomba dans sa léthargie.

Nous ne désespérions pas de lui voir recouvrer ses sens; mais, hélas! ce dernier moment fut le terme de sa vie. Le médecin s'approcha de lui; et, peu de temps après, il nous dit qu'il était en la présence de Dieu. Nous fûmes tous consternés d'une nouvelle aussi terrible que si nous n'y avions pas été préparés. Nous courûmes à lui, il ne donnait plus aucuns signes de vie. Nous nous mîmes à genoux autour de son lit, et, baisant respectueusement ses deux mains, nous les inondâmes de nos larmes. Le curé, élevant les yeux et la voix, s'écria: « Mortel chéri de Dieu, vase insigne de la miséricorde du Ciel! si tu es déjà, comme la piété m'ordonne de le croire, dans le sein du Dieu de bonté, n'oublie pas les malheureux mortels qui habitent encore cette terre infortunée. »

Ses deux enfants et les domestiques qui nous entouraient ne pouvaient contenir leurs gémissements et leurs sanglots; leurs cris s'élevaient vers le Ciel, auquel ils adressaient ces mots: « O Dieu de bonté! reçois dans ton sein compatissant le meilleur et le plus tendre des pères, le plus doux et le plus juste des

maîtres, le plus bienfaisant des hommes, et ta plus vive image sur la terre ! Je crus devoir les abandonner à leur affliction, durant quelques instants, pour la soulager ; mais ne perdant point de vue le désir de calmer une si forte agitation par la résignation et la constance que la religion prescrit à des chrétiens, j'engageai le curé et le médecin à ramener les enfants dans leur appartement pour chercher à apaiser leur douleur.

Je ne pourrais te dépeindre ni l'affliction de nos habitants, ni les larmes qu'ils donnèrent au bienfaiteur auquel ils devaient leur instruction et leur félicité. Quoique mon ami eût ordonné qu'on l'enterrât dans le cimetière, sans aucune espèce de distinction, ses fils insistèrent pour que les cendres de leur père fussent conservées séparément. Pour concilier la modestie du défunt avec le juste désir de la piété filiale, nous consentimes, le curé et moi, qu'on le mît dans un cercueil de plomb, et qu'on le plaçât dans la chapelle, grossièrement revêtu de chaux et de moellon, avec cette seule inscription :

A LEUR PÈRE :

FÉLIX ET PAULIN.

FIN.



